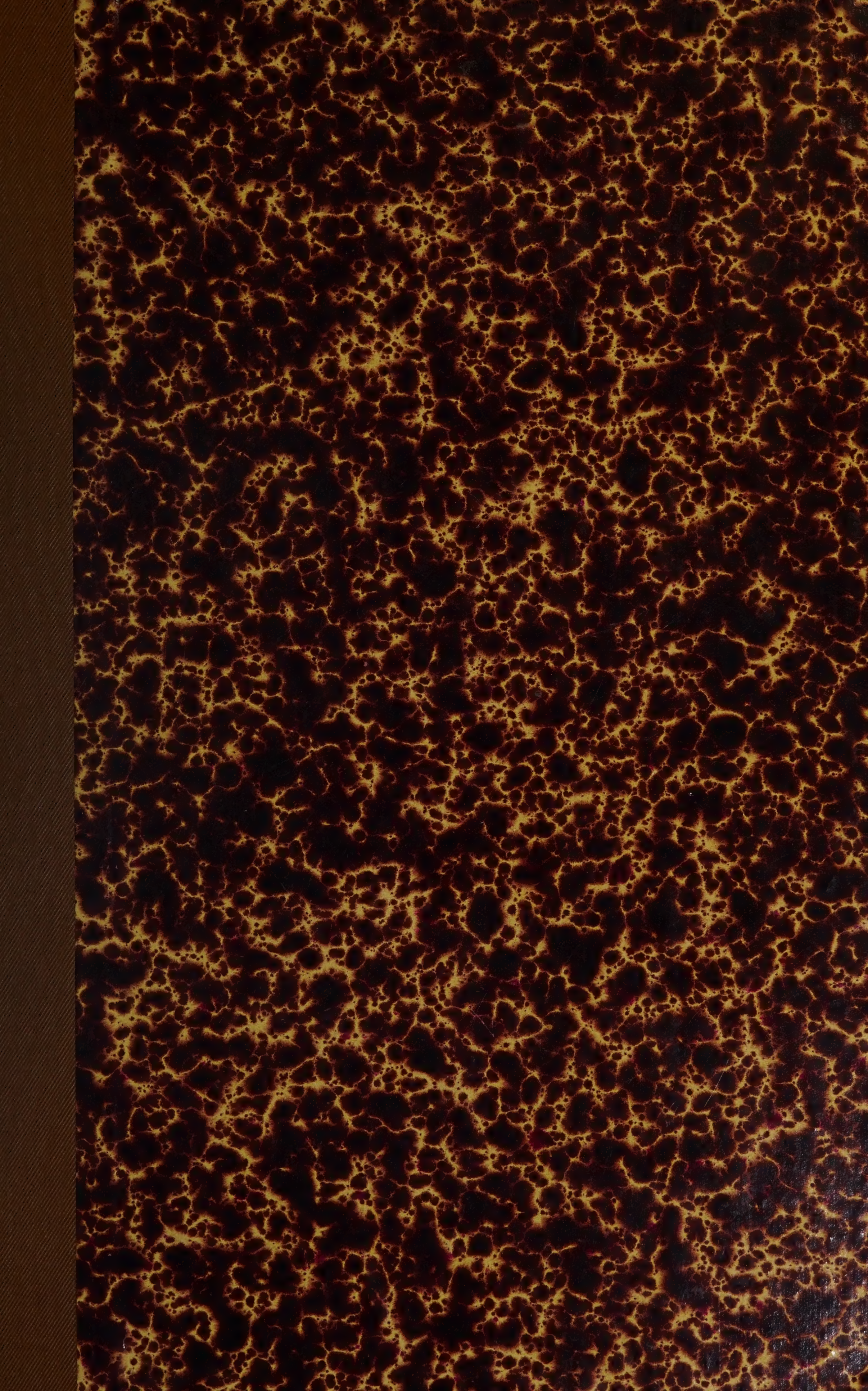


MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H.).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BEUGLÉT, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD, BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)



Musée des FAMILLES.

Lectures du Soir.

Troisième Volume.

Année 1835-1836.

PARIS,
RUE SAINT-ROCH, 37.



MUSÉE

DES FAMILLES.

ÉTUDES HISTORIQUES

JEANNE DE FLANDRE.

Ne vous est-il point arrivé une fois dans votre vie, en parcourant les pages de notre vieille histoire, de laisser échapper le livre de votre main, d'abandonner les récits et les conjectures des écrivains pour vous renfermer en vous-même, et rester quelques instans face à face avec une de ces grandes figures que le doigt de Dieu semble

avoir tracées pour l'enseignement des hommes. Météores lumineux et terribles, elles ont aussi leur sinistre auréole, auréole de mystère et d'épouvante, qui menace de mort l'œil assez hardi pour les contempler. Et alors cette pensée ne vous est-elle point venue à l'esprit que ce pourrait bien être par une volonté d'en haut que la cause des plus grands crimes restât à jamais inconnue, et que les mémoires les plus chargées de malédictions n'arrivassent à la postérité que voilées par les nuages du doute qu'obscurcit encore la nuit des temps. Est-ce sagesse divine, est-ce hasard qui arrache ainsi à l'exécration de l'avenir, ces noms qu'on ne peut prononcer sans éveiller les horribles souvenirs qui s'y rattachent. Des crimes qui épouvantent l'humanité ont été commis, dit l'historien; quels furent les auteurs de ces crimes; on l'ignore; aucune preuve n'existe, aucun monument ne nous reste! Frappez aux portes des tombeaux, il n'y a que poussière et silence; interrogez la solitude des antiques manoirs; le cri seul du hibou viendra répondre à vos cris; secouez la poudre des chroniques, vous n'y trouverez que haine, ignorance ou servilité; alors fatigués de tant d'efforts inutiles, vous rentrerez en vous-mêmes, vous écouterez dans le calme de votre conscience la voix du peuple qui accuse, cette grande voix qui traverse les temps, et s'est faite immortelle, cette voix enfin que l'on a appelée *la voix de Dieu*.

C'est alors que malgré vous et en vous-mêmes, s'élèvera un tribunal, où la passion se tait, où l'erreur trouve rarement place, un tribunal saint et respectable, où le cœur interroge l'homme, où l'homme interroge le roi.

Car ce n'est qu'ainsi qu'il nous est permis de juger certains noms que nous livre l'histoire et qu'elle n'a osé charger ni d'anathèmes ni de bénédictions.

Jeanne de Flandre est un de ces noms.

La fille des Baudoin fut-elle une de ces femmes au cœur mâle, à la pensée virile, qui furent méconnues parce qu'elles étaient trop grandes pour être comprises; ou bien était-ce l'enfant dénaturé qui, après avoir méconnu son père, fit tomber sa tête sur l'échafaud?

L'histoire est divisée à cet égard; qu'il nous soit donc permis d'essayer en réunissant les opinions des hommes qui se sont occupés de cette grave matière, d'offrir une explication qui nous rapproche, autant que possible, de la vérité, et puisse satisfaire notre conscience.

Or, nous commencerons par vous dire ce qui se passait à Lille, le matin du 14e jour d'avril de l'an 1225.

Une multitude immense de peuple était accourue dans cette cité, des bourgs, villages et villes d'alentour; tous avaient l'air véhémentement agités, et comme dans l'attente d'un grand événement. Les portes qu'on avait voulu fermer avaient été forcées par la populace; les gardes, outrageusement hués par la canaille, restaient dans une inaction inaccoutumée, et qu'on aurait pu prendre pour de la peur.

De l'extrémité de la ville à la grande place sur laquelle s'élevait le palais des comtes de Flandre, c'était un flux et reflux continuel de bourgeois, de manans et de rustres, d'où s'échappaient des injures et des clameurs séditieuses. les boutiques et les échoppes se fermaient partout avec fracas; les échevins se rendaient en toute hâte au palais, qui se remplissait de chevaliers, dont les cuirasses brillaient merveilleusement aux rayons du soleil.

Tout cela durait depuis plusieurs heures, lorsqu'un incident vint mettre le comble au désordre.

On vit tout à coup s'ouvrir les fenêtres du palais, et à celle qui dominait la grande porte on distinguait une femme belle et de haute stature.

C'était Jeanne, la comtesse de Flandre.

Son visage, d'ordinaire dédaigneux et froid, était en ce moment pâle de colère; ses lèvres tremblaient comme s'essayant en vain à prononcer certaines paroles, ses yeux flamboyaient, et à la manière dont sa main froissait un parchemin, on devinait un mouvement de rage.

Sa tête portait la couronne des comtes de Flandre, une tour d'or flanquée de quatre lions, à son cou le lion de Flandre suspendu par une lourde chaîne d'or, et sur sa robe de velours noir scintillait une épée nue, attachée à sa ceinture par le roi de France lui-même. Un héraut sonna de la trompette, et commanda le silence au nom de MADAME JEANNE, LA HAUTE ET PUISSANTE COMTESSE DE FLANDRE ET DE HAINAUT.

Et au même instant les chevaliers tirèrent leurs longues épées, et la garde se rangea au pied des murs du palais.

Intimidé par tout cet appareil, le populaire ne fit plus entendre qu'un sourd grondement, qui tomba tout-à-fait dans le silence au troisième commandement du héraut. Mais en même temps, les voix les plus éloignées se prirent à hurler: *le voilà! le voilà!*

Alors ce ne fut plus qu'un cri général, immense, qui couvrit tout autre cri, et força les hérauts de la comtesse de rentrer au palais, ne devant point rester plus longtemps exposés à un affront jusqu'à ce jour inouï.

Et à l'extrémité de ce long serpent de peuple, serpent tout bigarré de cuirasses et de mantilles, de riches habits et de haillons, on put voir, portée sur des épaules, s'avancer une litière découverte et richement ornée.

L'homme de la litière était un vieillard à longue barbe et à longs cheveux blancs; il avait sur les épaules le manteau et sur la tête la couronne des empereurs de Constantinople.

C'était Baudoin, le père de Jeanne de Flandre, ainsi qu'il le disait, et que le répétaient les vieux seigneurs et le peuple qui l'entouraient.

Vingt ans auparavant il était parti pour la croisade, avait conquis Constantinople, dont il avait été nommé empereur, et après avoir passé pour mort pendant dix-huit années, revenait de sa longue captivité, et se présentait pour reprendre le titre et le pouvoir de comte de Flandre.

Mais Jeanne traita ses récits d'impostures et de faussetés, elle refusa de reconnaître cet homme pour son père, et lui ferma les portes du palais.

La révolte du peuple fut alors complète, les actes de violence allaient succéder aux cris, la journée promettait d'être féconde en sanglans démêlés; lorsque Jeanne effrayée s'enfuit à Péronne avec Marguerite sa sœur, près du roi de France, Louis VIII, dont elle réclama la protection, et assigna le vieillard à comparaître devant ce tribunal.

Celui-ci accepta sans hésiter, et se mit immédiatement en marche pour aller à Péronne. Voici donc ce qui se passa le matin du 14e jour d'avril de l'an 1225.

Qu'il nous soit permis à cette heure de retourner de quelques années en arrière, et de jeter un coup d'œil sur les faits qui préparèrent cet événement.

Baudoin, neuvième du nom, né en 1171, était un des héros de la quatrième croisade. Placé, en 1204, comme nous l'avons dit, sur le trône de l'Orient, d'où il tomba dans une servitude de dix-huit années qui le fit passer pour mort, il eut pour successeur Henri, son

frère, dans l'année 1205. En partant à la croisade, Baudoin avait laissé en Flandre ses deux filles, Jeanne et Marguerite, et désigné Jeanne comme devant lui succéder en cas de mort.

Leur mère, Marie de Champagne, était morte à Saint-Jean-d'Acre, dans un pèlerinage à Jérusalem.

Philippe de Namur, parent de Baudoin, gouverna la Flandre, comme tuteur de Jeanne.

Mais la soif du pouvoir qui tourmentait Jeanne encore enfant ne lui permit pas d'attendre longues années pour user de ses droits, et, en 1209, profitant de la nouvelle bien accréditée de la mort de Baudoin, elle se fit déclarer comtesse de Flandre et de Hainaut.

Malgré son ambition et son ardent désir de gouverner seule, elle fut pourtant obligée, deux ans après, pour conserver son pouvoir, de le partager; elle prit pour époux le comte Ferrant ou Fernand, fils de Sanche Ier, roi de Portugal. Ferrant fit alliance avec Philippe-Auguste; mais ce dernier ayant contrevenu aux traités, Ferrant refusa de lui prêter secours dans une guerre contre les Anglais; il fit même plus, il parut, à la fameuse journée de Bouvines, dans les rangs ennemis. Il fut vaincu par les alliés; couvert de blessures, il tomba au pouvoir de Philippe, qui le fit conduire à Paris et jeter dans un cachot de la tour du Louvre.

Le petit nombre des historiens qui défendent Jeanne de Flandre l'ont dépeinte comme une épouse tendre et vertueuse, qui passe quinze années de sa vie à supplier les rois de France de rendre le comte Ferrant à la liberté. Mais ne pouvons-nous pas demander à notre tour si vraisemblablement telle a pu être la conduite d'une femme qui eut l'impudeur de demander au roi de France de lui accorder les insignes virils, le droit de porter l'épée nue, ce qui lui fut accordé; qui fit un traité d'alliance avec celui qui retenait l'époux dans les fers en maintenant l'épouse dans son comté; qui attira sur sa tête la haine de toute la vieille noblesse qu'elle écrasait sous son sceptre de plomb; d'une femme, enfin, qui ne donna quelques preuves de bienfaisance ou de piété hypocrite, peut-être, qu'à cette époque de la vie où le remords pouvait bien l'y contraindre?

Revenons maintenant au jugement du comte Baudoin.

Le roi de France, qu'on avait lieu de supposer préventionné contre le vieillard, justifia en effet tous les soupçons. Trois questions sur la vie intime du comte Baudoin, et auxquelles lui seul, ou ceux de sa famille, pouvaient répondre, lui furent posées. Ce malheureux, affaibli par les années, par les fatigues du voyage, et surtout par les horribles traitemens qu'il avait endurés pendant sa captivité, ne put rassembler que confusément ses souvenirs.

Louis VIII, dit Sismondi, s'emporta, et, sans autre examen, lui ordonna de sortir du royaume. Il respecta néanmoins le sauf-conduit qu'il lui avait donné, et il le fit reconduire jusqu'aux frontières.

Mais les adhérens de Baudoin, découragés par l'issue de cette conférence, l'abandonnèrent. Craignant de tomber aux mains de ses ennemis, il voulut s'enfuir sous un habit de marchand; bientôt il fut reconnu en Bourgogne, arrêté par un chevalier, et livré à la comtesse, qui, après lui avoir fait souffrir les plus cruels outrages, le fit périr sur un échafaud.

En effet, Jeanne, dont l'exil de Baudoin n'assouvissait pas les vengeances, ayant appris par un de ses affidés que Baudoin, déguisé, traversait la province de Bourgogne, donna mission au chevalier Evrard de Chastenay de courir en toute hâte dans ce pays, et de l'arrêter, au mépris du droit des gens si respecté en ce temps.

Et pourtant le pauvre vieillard n'ourdissait aucune conspiration, ne poussait aucune plainte: le lâche chevalier l'arrêta pendant son sommeil.

Ici encore la conduite de Jeanne ne fait-elle point naître des soupçons qu'il est bien difficile de détruire? Baudoin était condamné, chassé, abandonné de tous; il fuyait sa patrie, et versait en silence des larmes sur la cruauté de ses enfans; d'où vient alors cet ordre barbare de Jeanne, qui avait pardonné à tous les révoltés? d'où vient ce désir de la mort d'un homme qui n'était plus à craindre? et les tortures qu'on lui fit éprouver pour le forcer à avouer son imposture? et les histoires mensongères, dictées aux historiens du pays et du temps, sur les prétendus miracles opérés au lieu où avaient été ensevelis les restes de Baudoin, en Syrie? On s'empara donc du vieillard; il fut attaché sur un âne, la face tournée par-derrière, conduit à travers les huées et les outrages d'une populace qui hurle pour tous ceux qui la paient, suivant la même route que, quelque temps auparavant, il avait parcourue au milieu des bénédictions et des chants d'allégresse.

Jeanne ne craignit pas de venir insulter à son malheur, de lui proposer d'avouer qu'il était un ermite de la forêt de Glauchon, appelé Bernard de Rays.

Baudoin demeura noble et calme au milieu des tortures. Le quatorzième jour de mai de la même année, juste un mois depuis son retour dans son comté, un échafaud se dressa hors des murs de Lille, au lieu même où s'éleva plus tard une abbaye fondée par Jeanne; des soldats nombreux furent apostés sur tous les points; il y eut un grand concours de peuple, mais rien que pour faire silence et pleurer.

A genoux sur l'échafaud, la main sur le Christ, la tête sur le billot, il répéta encore qu'il était le véritable comte de Flandre, priant Dieu de pardonner à sa fille l'épouvantable crime dont elle se souillait, et à la Flandre qui le laissait commettre.

Puis, quand sa tête tomba, on remarqua une figure pâle, aux dents serrées, aux traits fortement contractés, qui contemplait cet horrible spectacle, d'une lucarne voisine: d'aucuns prétendirent que c'était la fille de Baudoin qui avait voulu s'assurer par elle-même si le bourreau lui était bien venu en aide. Jeanne gouverna paisiblement la Flandre seize ans encore après ce drame sanglant; elle mourut pieusement, sous l'habit des filles du monastère de Marquettes, qu'elle avait fait bâtir.

Sur un tableau qui était suspendu près du tombeau de la comtesse Jeanne, étaient écrits ces vers:

Est sita Flandrensis Princeps, et Hannoniensis,
In tumulo tali. Vitâ nituit speciali;
Sicut Susanna, cœlebs fuis ista monalis;
Nobilitas talis, proles fuit imperialis;
Justa, potens, fortis, clemens, ac horrida mortis.
Angelicis mixta sit turbis hæc Comitissima.

C'est-à-dire en français:

« Ci-gît la princesse de Flandre et de Hainaut, dont la vie fut » singulièrement florissante; religieuse, chaste comme Susanne, » noble et fille d'empereur, juste, puissante, forte, clémente et » redoutant la mort. Que cette comtesse soit jointe aux troupes » angéliques... »

Voici maintenant comment une tradition du pays raconte cette conversion, qui ne justifierait que bien faiblement la louangeuse épitaphe que nous venons de reproduire.

En 1227, grace au gouverneur équitable de saint

Louis, plutôt qu'aux sollicitations de Jeanne, Ferrand, son époux, sortit enfin des prisons du roi de France. En 1232, il mourut à Noyon, miné par le chagrin et les longues souffrances de sa captivité, ce qui permit à Jeanne de se remarier. En 1235 ou 1236, elle épousa Thomas de Savoie. Le lendemain de ce mariage, ou quelques jours après, elle rentrait à Lille, assise près de son époux sur un riche chariot. En passant au lieu même où son père avait été exécuté, elle crut voir un fantôme sanglant se dresser devant elle, et la menacer de sa tête encore à demi attachée au cou.

Que cette apparition fût le résultat de l'agitation de son esprit bouleversé par les accusations du peuple, ou que ce fût le commencement de la vengeance céleste, c'est ce que l'on n'ose décider. Toujours est-il que de ce moment Jeanne ne mena plus qu'une existence de troubles et de terreurs, croyant sans cesse voir le spectre fatal s'offrir à ses regards. Le clergé fut consulté; un évêque conseilla à Jeanne de bâtir un monastère sur la place où avait eu lieu l'apparition. Jeanne le fit élever en toute hâte, donna même des ordres pour l'établissement d'un hôpital et de deux autres couvens; et, pour que sa pénitence fût plus entière et plus efficace, elle y prit même l'habit et mourut cloîtrée.

Une dernière comparaison à établir. Quand ce vieillard, condamné pour avoir eu le courage de s'avouer comte et père, était à genoux sur l'échafaud, au milieu du silence de tout un peuple consterné, sa dernière parole, calme et ferme sous la hache du bourreau, fut celle-ci : *Mon Dieu, pardonnez-lui!* Et Jeanne, entourée des saintes filles de Dieu, recevant toutes les consolations, toutes les ressources de la religion, étreignant le crucifix et se roulant sur la couche de la pénitence, s'écriait avec désespoir et larmes :

Mon Dieu! me pardonnerez-vous?
Mon Dieu! pardonnez-moi!
Maintenant prononce qui voudra (1).

VICTOR HERBIN.

---

(1) Consulter pour notre interprétation historique : Sigismond, *Histoire de France*; Augustin Tierry, id.; Michelet, id ; Mezeray, id.; Nicolas Choniates. *Chronique de Tours, Chronique de St-Denis, Histoire de Flandre.*

ÉTUDES MORALES.

UNE VIE DE SOUFFRANCES, UN QUART D'HEURE DE JOIE.

I. — UN SUICIDE.

> Vous vous trompez si vous cherchez ici-bas autre chose que des souffrances, parce que toute cette vie mortelle est remplie de misères, et de toutes parts environnée de croix.
>
> Soyez persuadé que votre vie est une mort continuelle.
>
> Voilà pourquoi beaucoup, si Jésus se cache et les abandonne, murmurent ou tombent dans un excès d'abattement.
>
> IMITATION DE J.-C.

Il faut avoir habité la Flandre pour savoir quel aspect le désolation présente ce pays à la fin de l'automne, lorsqu'une pluie froide et large ne cesse d'y tomber à grands flots durant des semaines entières. Le ciel reste constamment gris, sans un rayon de lumière, sans un peu d'azur; le vent siffle et mugit avec violence à travers les arbres dont il agite les rameaux nus; les chemins, transformés en torrens, roulent une eau rapide et limoneuse. Cette atmosphère humide, qui contracte les nerfs et étreint le front, affaisse et assombrit l'imagination la plus insouciante et la plus gaie. Tout subit une impression profonde de mélancolie. Les bestiaux se couchent nonchalamment sur la litière de l'écurie, et voient arriver, sans joie et avec indifférence, l'heure de la provende, tandis que leurs maîtres se tiennent oisifs et silencieux près de l'âtre où brûlent en pétillant les longues tiges de l'œillette. Les ménagères elles-mêmes, attristées par le bruit de l'ouragan qui ébranle les fenêtres, semblent moins alertes et oublient d'égayer les travaux du ménage par quelques-unes de ces ballades qu'elles ont apprises de la tradition; enfin les portes sont closes et les chiens sont lâchés de bonne heure. Car, dans une pareille saison où la nuit arrive à quatre heures et où les chevaux de la maréchaussée ne pourraient se hasarder impunément parmi les chemins impraticables, les malfaiteurs ont trop de chances pour rôder à l'entour des fermes, et pour s'y introduire la hache à la main. Aussi, la nouvelle d'un assassinat ou d'un incendie vient-elle de temps à autre accroître la terreur et la défiance, faire doubler le nombre des verroux et mettre en état l'arquebuse rouillée, que deux crampons suspendent au-dessus de la cheminée, parmi des assiettes d'étain de forme antique.

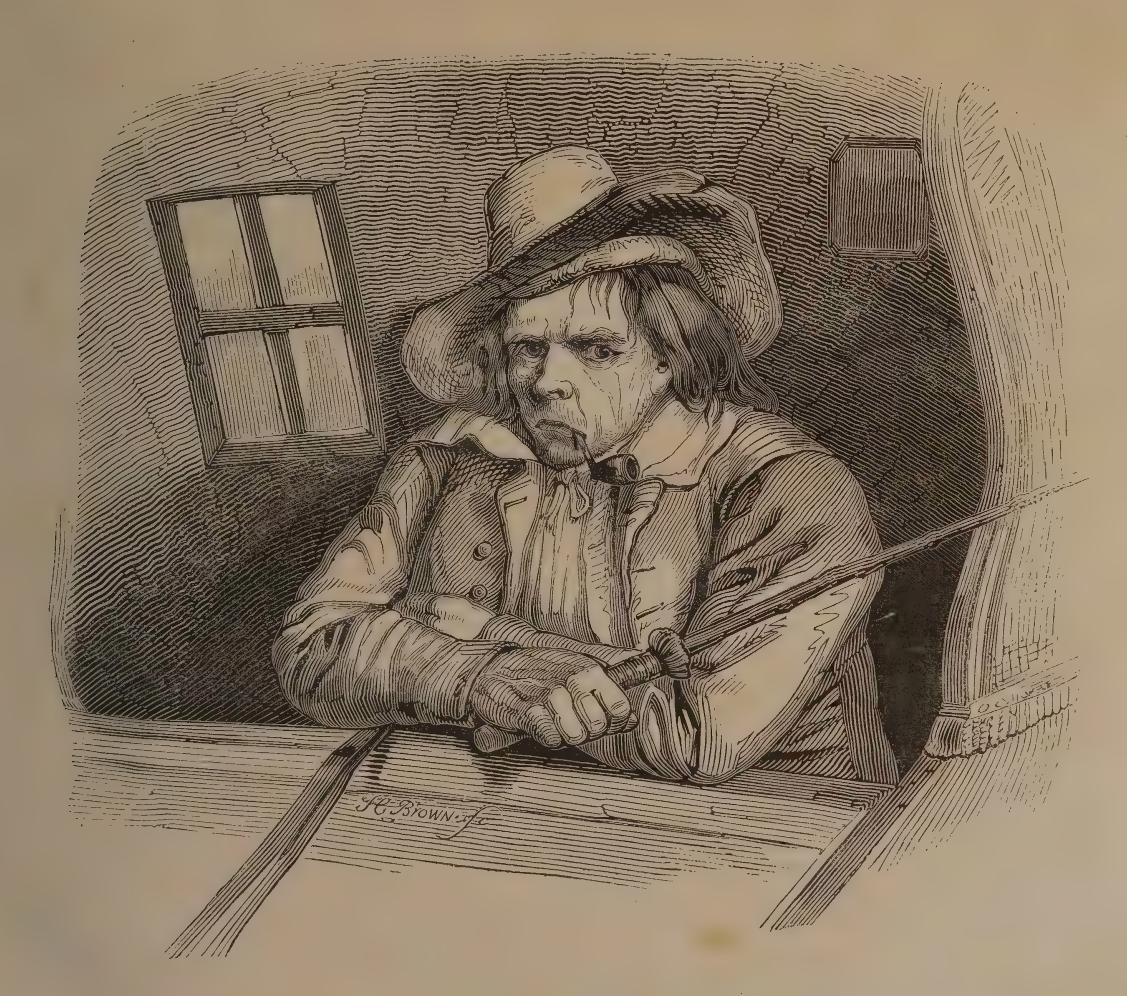
Or, on se trouvait à la fin de l'automne; la nuit était venue; la pluie tombait avec violence; les chemins défoncés charriaient avec fracas des flots d'eau bourbeuse, et néanmoins un homme, âgé de quarante ans environ, conduisait avec une insouciance apparente une petite voiture, traînée non sans peine par un bidet efflanqué. Cette voiture se composait de deux parties bien distinctes : d'abord une sorte de cabriolet formait le devant; puis derrière venait une énorme caisse, aussi haute que le cabriolet et destinée sans doute à contenir des marchandises. Une lanterne, fixée à l'un des côtés de la voiture, jetait par intervalles sa lueur jaune sur le visage du voyageur, et montrait furtivement sa physionomie énergique et son sourcil contracté par quelque pensée funeste.

En effet, le pauvre homme, malgré une lutte opiniâtre avec la fatalité, et par un de ces revers inattendus qui déroutent les combinaisons les plus prudentes et les mieux disposées, venait de perdre tout ce qu'il possédait au monde. Arrivé la veille au petit hameau de Leyendorp,

il s'était mis aussitôt à déballer, dans la grange de l'auberge principale, les marchandises de quincaillerie et de verrerie que contenait sa voiture. Tout lui présageait pour le lendemain une vente fructueuse, et il s'était endormi avec l'espérance d'emporter, après une semaine de séjour à Leyendorp, bon nombre des escalins du pays, lorsque tout à coup un cri sinistre l'éveille : — Au feu !.. Il se lève demi-nu...La grange qui contenait toutes ses marchandises brûlait et élevait jusqu'au ciel les gerbes de ses flammes impétueuses et rouges. A peine put-il sauver de ce désastre sa voiture vide et son cheval. Il lui fallut donc repartir le lendemain, ruiné et la mort dans le cœur. Voilà pourquoi il laissait aller son cheval presque au hasard et sans le diriger d'autre façon que par un mouvement machinal des rênes; voilà pourquoi son sourcil se fronçait avec une expression sombre et désespérée.

— Ce sera, se disait-il, ce sera un triste retour que mon retour dans ma famille. Ma mère, ma femme et mon fils comptent les jours qui me séparent encore d'eux; ils se disent : Aujourd'hui il a commencé la vente : il fait de bonnes affaires : il reviendra dans huit ou dix jours avec de bons bénéfices dont il paiera les dettes que lui ont fait contracter trois mois de maladies et durant lesquels il n'a pu s'occuper de son commerce. Malédiction ! c'est demain matin qu'ils me verront arriver sans un double, ruiné, endetté, prêt à être jeté en prison; car l'usurier qui m'a prêté trois mille escalins sous condition de les lui rendre dans trois jours, ne me fera nulle merci. Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! quel malheur ! et que vous a donc fait Nicolas Dow, pour que vous le traitiez avec une rigueur si grande?

Et nul moyen de sortir de cette horrible position! Il



Nicolas Dow. *Granville, del. Brown, sculp.*

ne me reste aucune ressource. Endetté déjà d'une somme considérable, je ne trouverai personne qui veuille venir à mon secours! Ainsi donc, il faut me résigner pour moi et pour ma famille à la misère et à l'infamie; car on va me jeter dans la prison des voleurs et des banqueroutiers!

Non, s'écria-t-il tout à coup avec l'énergie du désespoir, non, je n'irai point en prison! Si je ne puis plus être d'aucun secours à ma femme et à mon fils, si je ne puis plus servir qu'à les entacher de honte, eh bien! je mettrai un terme aux misères qui m'accablent depuis trop long-temps.

Je mourrai.

Et il donna un violent coup de fouet à son cheval qui marchait lentement et avec défiance sur la crête escarpée d'un ravin profond.

Effrayé, le cheval s'arrêta tout à coup et refusa d'avancer, malgré les cris et les coups de son maître. Durant cette lutte, la voiture recula, le bord de la crête, détrempé par les pluies, s'écroula, et la voiture, le cheval et l'homme tombèrent avec fracas dans le fond du ravin où coulait un torrent profond.

La voiture se brisa en morceaux, et les flots du torrent entraînerent le cadavre mutilé du cheval.

Mais l'homme, un bras cassé et la tête meurtrie, se sentit, dans ce péril terrible, ressaisir par l'amour de la vie dont il voulait se débarrasser naguère, et il s'efforça de gagner la rive.

Après des efforts inouïs, il y parvint, mais il ne put s'accrocher à cette rive, spongieuse et glissante tout à la fois, et la violence de l'eau épuisa de suite les forces de l'infortuné et l'entraîna dans son courant. Bientôt il cessa de faire des mouvemens. Puis il disparut sous les vagues et reparut une ou deux fois pour redisparaître encore.

Puis, à la fin, un tronc d'arbre qui barrait le torrent arrêta le cadavre, contre lequel vinrent battre les flots écumeux.

§ II. — UNE MÈRE DE DOULEUR.

> Il est grand et très-grand de pouvoir se passer de toute consolation tant humaine que divine, de souffrir de bon gré pour l'honneur de Dieu cette espèce d'exil où se trouve le cœur.
>
> Apprenez à quitter pour l'amour de Dieu l'amour le plus nécessaire et le plus cher, et ne vous affligez pas de perdre un être aimé, sachant qu'il faut enfin que nous soyons tous séparés les uns des autres. IMITATION DE J.-C.

Le lendemain, le soleil se leva splendidement dans un ciel sans nuage, et les reflets de sa lumière vinrent étinceler en mille gerbes glorieuses sur les toits ruisselans encore d'une petite maison de Leyde.

Aussi les trois femmes locataires de cette maison, et qui s'étaient endormies non sans peine, parmi les rugissemens de la tempête, à leur réveil et lorsqu'elles virent l'azur des cieux et les rayons du soleil, éprouvèrent quelque chose de la joie de Noé, dans l'arche, quand la colombe lui rapporta une branche d'olivier. Il faut ajouter qu'en outre de la belle matinée qui s'annonçait après tant de jours nébuleux, une autre satisfaction dilatait leur cœur et faisait épanouir leur visage. La pluie abondante de la veille avait rempli jusqu'à déborder trois énormes tonneaux disposés sous les gouttières, et les dignes ménagères se trouvaient approvisionnées, au moins pour trois semaines d'une eau des plus avantageuses pour lessiver le linge; sans compter qu'on userait en l'employant beaucoup moins de savon que si l'on se servait d'eau de puits ou de citerne.

Aussi la nouvelle de cet important avantage fut-elle la première chose qu'elles s'annoncèrent réciproquement et la joie sur le visage.

— Les trois cuviers sont pleins, madame, dit la grosse Nell à sa maîtresse encore au lit, et qui allaitait une jolie petite fille de cinq mois qu'elle couvait de son regard maternel.

— Les trois cuviers sont pleins, ma mère, répéta cette jeune femme à une dame âgée qui vint l'embrasser au front, et qui donna la même caresse à l'enfant. L'enfant regarda, de ses grands yeux bleus, son aïeule, et parut lui sourire, sans quitter toutefois le sein de sa mère.

— Je le sais Garitta, je le sais; car je me suis éveillée plusieurs fois cette nuit, et j'ai entendu la gouttière qui dégorgeait l'eau avec un murmure continuel. Bon! me disais-je, nous sommes tous bien chaudement à l'abri, nous ici, mon fils, à Leyendorp; Dieu soit béni de cette pluie, pourvu qu'elle ne fasse de tort à personne; car elle épargnera de la fatigue à Nell, et nous vaudra du linge d'une blancheur!.... Et Gérard? dort-il encore? interrompit-elle, en soulevant le rideau qui recouvrait la fenêtre d'un petit cabinet.

—Il dort, et du sommeil le plus profond, depuis hier à six heures; il ne se doute point, le pauvre enfant, que, depuis ce temps-là, il a fait un orage à tout dévaster. Gérard!... Gérard!

—Plaît-il, grand'mère? répondit enfin la voix encore endormie d'un enfant de douze ans.

— Voici que huit heures sonnent, répliqua-t-elle, en accompagnant ce mensonge d'un signe de malice; tu arriveras trop tard à l'atelier.

— Huit heures! huit heures! Mais je serai grondé.

L'enfant sortit avec précipitation de son lit.

— Ne te hâte point si fort, Gérard, et prends le temps de te vêtir et de déjeuner, car il n'est que six heures et demie.

— Ah! grand'mère, tu me fais toujours de ces méchancetés.

— C'est sans doute pour cela que tu n'es venu embrasser ni moi, ni ta mère, ni ta petite sœur.

— Oh! pardon; mais vois-tu, c'est que d'arriver tard à l'atelier, cela me vaut des reproches de maître Rembrandt. Au contraire, sa sœur, la bonne mademoiselle Louise, quand je me montre matinal, ne manque jamais de me dire: Oh! voilà Gérard, le plus exact de tous nos apprentis, et cela me fait plaisir, vois-tu?

Sur ces entrefaites, la grosse Nell ouvrait la boutique, et en lavait les carreaux de terre cuite, avec une pièce de toile trempée dans l'eau.

Au premier coup d'œil, on aurait été fort embarrassé de désigner quel était le commerce spécial auquel se consacraient les propriétaires de cette boutique encombrée de mille objets contradictoires. Pour sortir de doute, l'on avait besoin de lire l'enseigne qui servait de fronton, et sur laquelle de grosses lettres en caractères d'or fané disaient :

AU BAS ROUGE.

Nicolas Dow,

Marchand Vitrier et Mercier.

Du reste, le verre et les vitres étaient ce qui se trouvait le moins dans cette boutique, dont l'étalage présentait aux chalands, non-seulement de la quincaillerie, mais encore cent autre choses; comme de la toile, de l'épicerie, et jusqu'à des chausses et des pourpoints tout fabriqués.

C'est que la boutique de Nicolas Dow, dirigée par sa mère et sa femme, jouissait d'une grande réputation à Leyde; qu'on savait y trouver meilleur marché que partout ailleurs, des marchandises garanties d'une excellente qualité; c'est qu'enfin chacun dans la ville avait l'habitude, depuis je ne sais combien de temps, de s'approvisionner dans cette boutique, et de s'y voir servi par Mme Dow, bonne sexagénaire, toujours au courant

des nouvelles de Leyde, et ne surfaisant ses prix que juste de ce qu'il fallait pour laisser aux acheteurs le plaisir de conquester une légère diminution.

Il fallait la voir dans cette boutique, avec une petite coiffe éblouissante de propreté qui renfermait ses cheveux blancs relevés suivant la mode du pays. Avenante, causeuse, engageante, elle servait ses pratiques avec une prévenante vivacité, que ne gênait en rien un embonpoint quelque peu trop développé. La boutique demeurait-elle quelques instans sans acheteurs, Mme Dow quittait le comptoir, et venait, sur le seuil de sa porte regarder ce qui se passait dans le voisinage, saluer les bourgeois de sa connaissance, que leurs affaires amenaient dans son quartier (or, elle avait pour connaissances toute la ville), et si le cas échéait entamer une causerie avec quelques-uns d'entre eux. Du reste, et quelque nombreux chalands qu'elle eût dans sa boutique, au moindre bruit dans la rue, on la voyait accourir sur le seuil, s'informer des motifs de la rumeur, et rentrer aussitôt chez elle, reprendre le soin de son commerce, et conter ce qu'elle avait vu, à ses pratiques non moins curieuses qu'elle.

Neuf heures sonnaient : depuis long-temps le petit Gérard était parti pour l'atelier ; sa mère, après avoir endormi son enfant, aidait Nell dans les préparatifs d'un savonnage, et déjà cinq ou six acheteurs avaient succédé à celui qui avait étrenné Mme Dow, et avec la monnaie duquel, suivant l'usage, la pieuse marchande s'était signée dévotement.

Tout-à-coup un bruit sourd et inusité se fait entendre à l'extrémité de la rue, et ce bruit semble annoncer une grande foule, car un froissement de pas nombreux se mêle à des exclamations indistinctes encore.

En un clin d'œil Mme Dow, qui déjeunait, s'élance de son comptoir, et regarde du côté d'où vient la foule; mais le soleil qui lui tombe en plein sur les yeux, l'empêche de distinguer, et l'oblige à se faire avec la main une sorte de garde-vue... Oh ! mon Dieu! où vont tous ces gens ? ils portent un brancard, recouvert d'un drap... Bon ! ils viennent de ce côté ! tant mieux sa curiosité sera satisfaite. Quelqu'un se détache du groupe, il vient à elle. — Bonjour, compère. Eh ! Seigneur ! comme vous voilà pâle ? entrez donc pour vous asseoir.

— Dame Dow ! ma pauvre dame ! soupira cet homme, après avoir fait signe au cortége de ne point avancer davantage.

Le cœur de la vieille femme se serra, sans qu'elle sût pourquoi, et une vague inquiétude la prit, quoiqu'elle fût bien convaincue que nul malheur ne pouvait la menacer.

— Qu'avez-vous donc? compère, parlez ! que vous est-il arrivé?

— A moi, rien, ma chère dame, mais à vous !...

— A moi !...

— Silence, il faut préparer votre fille à cette affreuse nouvelle. Elle nourrit, et cela pourrait la tuer : soyez donc forte pour deux, votre fils !...

— Mon fils !

— C'est lui qu'on rapporte.

— Mon fils ! mon fils blessé ! O mon Dieu ! mon Dieu ! et dangereusement peut-être? Courons....

— Restez, restez...

— Vous me retenez, il est donc mort ?

Et pâle, elle se dégagea des étreintes de cet homme, et elle courut au groupe. A sa vue, la foule se retira respectueusement.

La vieille femme marcha droit au brancard, rejeta le drap qui recouvrait son fils, et contempla le cadavre meurtri, sans verser une larme, sans exhaler un gémissement.

Il y a des désespoirs où l'on ne pleure point.

Son regard restait sanglant et fixe, ses mains se fermaient convulsivement, et ses dents claquaient avec violence ; elle allait peut-être succomber, lorsque le curé de la paroisse, survenu dans cette scène de désolation, s'approcha de la pauvre mère, la prit par la main, et lui dit tout bas :

— Et votre belle-fille? et vos petits enfans?

Elle le regarda, et deux larmes glissèrent de ses paupières immobiles, le long de ses joues ridées.

— J'y vais, dit-elle à la fin, et en marchant quelques pas, puis elle s'arrêta.

—Jamais ! jamais je ne pourrai lui dire cela ! s'écria-t-elle.

Pendant ce temps, la jeune femme, curieuse comme toutes les personnes astreintes à une vie monotone et solitaire, venait, comme les autres, savoir ce qui amenait dans le quartier une si grande affluence de monde. L'imminence du péril rendit à sa belle-mère de la force et de la présence d'esprit.

— Garitta, dit-elle, venez : ce n'est point ici votre place.

Elle l'entraîna dans l'arrière-boutique, fondit en larmes et se jeta dans les bras de l'épouse infortunée.

— Mon mari ! il est arrivé quelque chose à mon mari ! balbutia l'autre en s'évanouissant.

Quand elle revint à elle, le curé et Nell lui prodiguaient des soins en pleurant, et sa belle-mère lui présentait son enfant au berceau et Gérard qui sanglotait.

— Oh ! s'écria-t-elle, il me reste donc encore quelque chose au monde?

Et par un mouvement qui tenait du délire, elle présenta son sein aux lèvres de la petite fille.

Mais la douleur avait tari subitement le lait.

— Ni mère, ni femme ! je ne suis plus rien ; rien, ô mon Dieu ! gémit la pauvre créature, le visage enflammé par la fièvre, les yeux égarés, les lèvres tremblantes et sèches. Vous voulez donc m'appeler aussi à vous, mon Dieu?

Tout à coup elle rassembla ses deux enfans dans ses bras, elle les serra autour d'elle, elle les pressa convulsivement.

—Je ne veux pas mourir, je ne veux pas vous quitter ! Des orphelins, voyez-vous, cela est trop horrible! de pauvres petits enfans qui n'ont ni mère ni père! Je ne veux pas que vous soyez orphelins... Ah ! voici un homme qui vient me les enlever... il ne les aura pas, il ne les aura pas !

Et, debout sur son lit, demi-nue, échevelée, elle se débattait et elle menaçait le médecin qu'on venait de faire appeler.

Celui-ci interrogea silencieusement le pouls de la malade, posa sa main sur son front brûlant, ordonna quelques remèdes, promit de revenir bientôt, et sortit avec le curé.

— Je crains bien, messire, lui dit-il, que la de cette femme ne se guérisse jamais.

§ III. — SANS ASILE.

Il n'est personne en qui je puisse me confier, ni qui veuille me secourir dans mes besoins ; excepté vous seul, ô mon Dieu !

IMITATION DE J.-C.

En effet, la pauvre Garitta resta folle.

Assise toute la journée près de la fenêtre de sa chambre, elle attendait sans cesse le retour de son mari, chantait, filait, et ne reconnaissait personne, pas même ses enfans. Si Gérard s'approchait d'elle, elle le regardait fixement, le repoussait sans humeur, et se remettait à regarder par la fenêtre ; si les cris de sa petite fille venaient à se faire entendre, elle les couvrait aussitôt de sa propre voix, élevée au plus haut diapason. Quant à sa belle-mère, elle lui obéissait passivement, à peu près comme une machine obéit à l'impulsion qu'on lui donne, mais sans plus d'intelligence et sans aucune conscience de ce qu'on lui faisait faire ; enfin, il ne lui restait dans le souvenir qu'un seul mot qu'elle répétait d'intervalle en intervalle, d'une voix stupide et monotone, et surtout quand elle avait faim.

— Bonheur !

On peut juger quel désespoir accablait l'infortunée dame Catherine Dow privée ainsi, par un coup funeste et inattendu, de ses deux enfans !

— Seigneur, mon Dieu ! dit-elle, le lendemain de l'enterrement de son fils, à la grosse servante Nell, dont les yeux bouffis et gonflés ne désemplissaient pas de larmes, comment allons-nous faire, mon enfant, pour suffire aux soins de la boutique, pour continuer à élever cette petite fille au biberon, comme nous l'avons essayé depuis deux jours ? pour surveiller la pauvre Garitta ? pour nous occuper de Gérard, et payer chaque mois son maître de peinture ? Dieu est bien sévère pour nous ! mais que sa volonté soit faite !... Si du moins j'avais encore la force de ma jeunesse, je prendrais bon courage...

— Mon doux Jésus, madame, faut-il se décourager ainsi ? N'êtes-vous point forte et bien portante tout autant que moi ? Et puis, Gérard n'est-il pas à présent un petit homme véritable, qui s'en va de lui-même et tout seul à son atelier de peinture, où il fait, dit-on, aussi bien que les plus anciens. Bah ! je travaillerai un peu plus ; et la nuit je mettrai la petite fille dans ma chambre, près de moi, pour que ses cris ne vous éveillent point · car vous avez plus besoin de sommeil que moi. Et puis Dieu, au bout du compte, ne nous abandonnera point, comme dit M. le curé... Mais on sonne, madame ; qui donc peut venir nous étrenner si matin ? C'est maître Rusconnetz ; entrez, maître, dame Catherine passe un bonnet et descend.

— Je voudrais lui parler en particulier.

— Alors, entrez dans l'arrière-boutique et attendez un peu ; je vais la faire dépêcher.

Maître Rusconnetz, gros homme d'un embonpoint monstrueux que le moindre mouvement faisait souffler et mettait tout en nage, se jeta sans façon dans le grand fauteuil de dame Catherine Dow, et s'essuya nonchalamment le visage. Il y avait, dans la manière dont il en usait ainsi sans gêne chez la vieille marchande, quelque chose d'une prise de possession.

— Pardon de vous avoir fait attendre, maître Rusconnetz, dit Mme Catherine Dow, accourant de son plus vite, et qui achevait de rattacher le cordon de sa coiffure.

— Dame Catherine, répliqua le gros homme, forcé d'interrompre chacun de ses mots pour respirer bruyamment, j'ai à vous parler d'une affaire grave ; et vous devez me savoir gré d'avoir attendu pour cela jusqu'aujourd'hui, et par respect pour votre douleur.

— Qu'est-ce donc, maître Rusconnetz ?

— Voici un billet de votre fils, par lequel il reconnaît me devoir trois mille escalins, qu'il s'engageait à me payer sous trois semaines de date, c'est-à-dire hier : je viens donc vous réclamer le paiement de la somme.

— Trois mille escalins ! trois mille escalins ! s'écria dame Catherine, avec une terreur que l'on comprend.

— Trois mille escalins ! répéta l'usurier, en soufflant, et d'un ton de voix impassible.

— Écoutez, maître Rusconnetz, mon fils vous doit et je vous paierai ; mais accordez-moi du temps. Chaque semaine je vous remettrai une petite somme ; oui, tout ce qui me restera au-dessus de ce qu'exigeront les plus indispensables besoins de ma famille. Vous serez ainsi payé, peu à peu, mais jusqu'au dernier sou, je vous le jure.

— C'était hier le jour du paiement, ma brave dame Catherine. Si je ne reçois point aujourd'hui mon argent, je ferai saisir demain vos meubles et votre boutique.

— Oh ! vous ne le ferez point, maître Rusconnetz, vous ne le ferez point, n'est-ce pas ? Que voudriez-vous donc que je devinsse, à mon âge, avec deux enfans, et ma pauvre fille, qui a perdu la raison. Maître Rusconnetz, par pitié !...

— Je connais le produit de votre boutique et la dépense que nécessitera votre position actuelle ; or il ne vous resterait pas un escalin à me donner par semaine ; et j'ai aussi une famille et des enfans, dame Catherine. Serviteur donc, et ce soir l'argent, ou demain la saisie.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ? que devenir ? Mes enfans ! mes pauvres enfans !

Ainsi donc, demain nous voilà sans ressources, sans pain, sans asile, réduits à la charité publique. Seigneur, mon Dieu ! ne prendrez-vous point pitié de nous ?

Il faut pourtant se résigner à son sort, se dit-elle après la première crise de désespoir et d'abattement ; il faut au moins qu'on ne puisse pas dire que mes meubles ont été vendus par force, à ma porte, comme on le fait aux fripons et aux banqueroutiers. Il n'y a jamais eu de saisie dans ma famille, et je ne serai point celle qui le deviendra la première. Je vais aller trouver le procureur de maître Rusconnetz, et lui dire que j'abandonne tout à cet homme ; je ne veux emporter qu'un peu de linge pour mes enfans et pour moi. Il me reste mes boucles d'oreilles de diamant ; je vendrai ce précieux héritage de famille, il vaut bien cent écus ; avec cela, je tâcherai de me refaire un petit commerce. Dieu, qui m'éprouve, ne m'abandonnera point.

Elle sortit aussitôt, et alla trouver le procureur qui, tout procureur qu'il était, se sentit ému d'admiration devant tant de courage et de probité. Si bien qu'il voulut venir à son aide ·

— Écoutez-moi, dit-il en l'emmenant dans la partie la plus reculée de son cabinet ; écoutez-moi, dame Catherine : il y a peut-être un moyen d'arranger cette affaire. Jurez-moi seulement de ne jamais révéler qui vous l'a indiqué.

— Oh ! quel est ce moyen ? dites, et vous me causerez la seule joie que je puisse encore éprouver en ce monde.

— Écoutez : à la mort de votre mari, Nicolas Dow,

avez-vous formé un acte d'association avec votre fils Nicolas Dow?

— A quoi bon, puisque je n'avais pas d'autre enfant?

— Très-bien : votre enseigne même n'a pas été changée, j'en ai souvenance.

— C'était une dépense inutile, puisque mon pauvre fils portait le même nom que son père.

— Tout est donc pour le mieux!... les dettes de votre fils ne vous regardent pas ; il est mort, il est ruiné ; tant pis pour ses créanciers; rien ne vous force à reconnaître et à payer ses dettes.

— Mais le nom de mon fils restera déshonoré ?

Le procureur la regarda stupéfait.

— Mais j'entendrai dire autour de moi : « Son fils est un malhonnête homme. » J'aime mieux subir la misère, j'aime mieux que ses enfans manquent de pain. Adieu, maître.

Et elle revint chez elle, la mort dans le cœur, mais plus résolue que jamais dans ses nobles desseins.

Rentrée chez elle, il lui restait un autre sacrifice à consommer : elle appela Nell, sa servante, lui apprit les malheurs qui l'accablaient, et lui dit en pleurant de chercher une autre maîtresse.

— Et vous avez pu penser que je me séparerais de vous? vous avez pu penser que j'aurais assez peu de cœur pour vous abandonner quand vous êtes malheureuse, et que vous avez plus besoin de moi que jamais! Seigneur Dieu, dame Catherine, vous me jugez d'une bien vilaine façon, et je ne croyais pas avoir mérité d'être traitée ainsi.... Moi vous quitter! oh! non; quand bien même vous me l'ordonneriez, quand bien même vous me mettriez à la porte!... Je suis forte, je suis jeune, j'ai de bons bras; eh bien! je travaillerai, je me ferai *buresse* (1), cela me suffira pour ma nourriture, et pour qu'il nous reste encore un peu d'argent. Quand je n'aurai point d'ouvrage en ville, je filerai, je coudrai; mais vous quitter, oh, jamais!

Et ces deux femmes s'embrassèrent en fondant en larmes.

Le lendemain matin, quand les gens de loi parurent sous la conduite de maître Rusconnetz, ils ne trouvèrent que Nell pour leur remettre un papier qui contenait la cession complète de toute la boutique, en paiement de la dette de Nicolas.

Au point du jour, dame Catherine, la pauvre sexagénaire, était sortie de la maison, emmenant avec elle son petit-fils, un enfant au maillot, et l'insensée qui répétait le seul mot qu'eût gardé sa mémoire. — Bonheur! bonheur!

§ IV. — DIEU AU BOUT.

> Dieu visite souvent l'homme. Il s'entretient doucement avec lui ; il le remplit de consolations agréables, il le met dans une paix profonde.
>
> Mettez toute votre confianee en Dieu; qu'il soit l'unique objet de votre crainte et de votre amour : c'est lui qui répondra pour vous, et qui saura bien tourner les choses à votre avantage.
>
> IMITATION DE J.-C.

Il faut maintenant laisser écouler quinze années, et venir dans un autre quartier de Leyde, quartier plus pauvre et exclusivement habité par des artisans.

Là, on trouve encore l'enseigne de l'ancienne boutique de dame Catherine Dow :

AU BAS VERT,

Nicolas Dow,

Marchand Vitrier et Mercier.

Mais cette enseigne n'est plus, hélas! qu'une humble planche noire et mesquine, dont les caractères tracés, non pas avec de l'or, mais tout bonnement avec de la couleur jaune, attestent, par leur irrégularité, qu'ils sont l'ouvrage d'un peintre plus qu'inhabile. Quant à la boutique que surmonte cette enseigne, le cœur se serrait douloureusement lorsqu'on la comparait à celle que dame Catherine Dow possédait, quinze années auparavant, dans le plus beau quartier de la ville.

Un changement non moins attristant se remarquait dans les vêtemens de Nell et de sa maîtresse; non pas que ces vêtemens fussent d'une propreté moins rigoureuse; mais parce que d'innombrables travaux d'aiguille s'y remarquaient de toutes parts, pour quiconque les examinait de près, et attestaient la vétusté de l'étoffe et la persévérance laborieuse des deux femmes à lutter contre cette vétusté. Du reste, comme par le passé, dame Catherine se tenait dans son comptoir, ou venait regarder sur le seuil les moindres incidens qui pouvaient arriver dans la rue. La grosse Nell, dont quinze années de plus avaient fait une de ces robustes filles dont on ne rencontre les formes athlétiques qu'en Flandre, ne se montrait ni plus familière ni moins respectueuse envers sa maîtresse. Seulement, au lieu d'établir son rouet dans l'arrière-boutique, elle filait dans la boutique même, à côté du fauteuil de sa maîtresse : et il y avait pour cela une autre raison que l'égalité établie par l'infortune entre dame Catherine et sa servante; c'est que l'humble magasin se composait d'une seule petite pièce, sans arrière-boutique, hélas!

Près de Nell et de son rouet, une jeune fille, d'une rare beauté, la tête penchée, et les yeux humides de larmes, tricotait silencieusement.

Derrière, la grande figure blanche de Garitta, insoucieuse et nonchalamment étendue sur un fauteuil, se livrait à la somnolence qui lui était habituelle.

Tout à coup, la jeune fille tressaillit et devint pâle : un bruit de pas qu'elle avait reconnu s'était fait entendre dans la rue, et un jeune homme passait bien vite devant la boutique. Une émotion si vive agitait le pauvre garçon qu'il put à peine, d'une main tremblante, soulever le large chaperon qui couvrait sa tête.

Nell et sa maîtresse échangèrent entre elles un regard de compassion et soupirèrent d'accord. Quant à la jeune fille, elle ne put comprimer ses sanglots.

L'idiote seule demeura impassible.

Dame Catherine et Nell avancèrent de quelques pas dans la rue, afin que la jeune fille n'entendît pas leur entretien.

— Ah! dame Catherine, dit Nell, cela fend le cœur! pauvres jeunes gens!

— Oui, Nell, il ne nous manquait plus que ce chagrin.

— Il ne nous en a pourtant point manqué de chagrins, et de toutes les espèces, dame Catherine. Depuis quinze ans, que nous sommes venues établir ici cette boutiqu

(1) Expression flamande. Une *buresse* est une femme qui va laver le linge à la journée.

avec le prix de vos boucles d'oreilles de diamant, combien il a fallu travailler et supporter de privations, d'inquiétudes et de misère! Car avec le produit d'une petite boutique comme celle-ci, et dans un pareil quartier, ça n'était point facile de vivre à cinq personnes, dont une dans cet état. (Elle désignait du regard l'idiote endormie.) Eh, bien! vous êtes venue à bout de tout cela; et notre jeune fille est la plus jolie et la mieux élevée de la ville de Leyde. Quel malheur qu'elle n'ait point de dot, car ça ferait un bien joli couple que Tréa et ce jeune Miéris qui l'aime tant, et à qui vous n'avez plus voulu permettre de venir nous voir.

— Le pouvais-je, Nell, quand sa famille, la plus riche de Leyde, quand son père, cousin du bourgmestre, disait hautement que j'attirais son fils chez moi, mais que jamais il ne donnerait Jacques à une fille pauvre comme ma Tréa!

— Non! mais cela ne crève pas moins le cœur, de voir le chagrin de ces pauvres enfans.

— Puisse, Nell, ne la pas menacer un autre malheur plus funeste encore que son amour. Car voici près d'un an que je ne reçois point de nouvelles de Gérard, parti depuis quatre ans pour se perfectionner dans la peinture. Jamais il ne nous a laissées si long-temps sans nous donner de ses nouvelles! S'il lui était arrivé quelque malheur?

— Pourquoi nourrir une telle pensée?

— Une chose, plus que son silence, me cause de grandes inquiétudes, Nell, c'est qu'il a cessé de m'envoyer, comme il ne manquait pas de le faire de temps en temps, une petite somme pour nous aider à vivre, et surtout pour payer les intérêts des trois cents ducats que lui a prêtés maître Rembrandt, lors de son départ. Il sait l'impossibilité où je suis d'acquitter ces intérêts pour lui, Nell; et voici pourtant le jour de l'échéance venu, sans que l'argent se trouve en notre possession.

— Et voici maître Rembrandt qui vient en personne chercher son argent, dame Catherine.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faire?

En effet, le grand peintre, qui ne dédaignait pas de faire le métier d'usurier, se dirigeait vers la boutique de dame Catherine; mais sa physionomie, naturellement peu avenante, n'annonçait pourtant rien de sinistre, et un sourire qu'il cherchait à réprimer malgré lui, entr'ouvrait ses lèvres minces et rouges.

— Dieu vous garde, dame Catherine, dit-il, en soulevant son chaperon, et vous aussi, la grosse Nell! sans vous oublier, mon enfant, ajouta-t-il, en soulevant la tête de Tréa pour lui donner un baiser au front.

Eh quoi! des larmes encore? toujours des larmes! Eh bien! dame Catherine, continua-t-il, en s'installant sans façon dans le fauteuil, avons-nous des nouvelles de mon élève Gérard?

— Hélas! non, maître Rembrandt, et j'en suis bien inquiète... Comment se porte votre bonne et jolie sœur Louise? se hâta-t-elle d'ajouter, cherchant, hélas! comme don Juan, à détourner l'entretien et à empêcher son créancier de parler d'argent.

— Ah! ah! il me faudra donc me passer d'argent, dame Catherine, interrompit le peintre qui comprit la ruse de l'infortunée et la déjoua par cette question brusque.

— Hélas! mon bon maître Rembrandt, si vous vouliez attendre un peu de temps?

— Écoutez, je le veux bien; mais service pour service. J'ai besoin de cette maison, il faut que vous me la cédiez sur l'heure, telle qu'elle est, avec la boutique et tout.

Dame Catherine jeta un regard de terreur autour d'elle.

Vous la céder, maître Rembrandt? mais qu'allons-nous devenir?

— Je vais vous conduire dans une autre maison où vous pourrez continuer votre commerce aussi avantageusement qu'ici, dame Catherine. Donnez-moi le bras, et vous, venez de ce côté ici, ma jolie Tréa. Viens aussi, toi, grosse Nell;... car après tout, si mon échange ne vous convient pas, vous serez libres de revenir ici, ajouta-t-il, en voyant la douleur des trois femmes.

— Et ma pauvre maîtresse? demanda Nell en montrant la malade.

— Amène-la, Nell, et marchons.

Ils se mirent donc tous en chemin, les femmes en grande anxiété, Rembrandt un sourire sur les lèvres.

Après dix minutes, ils se trouvèrent en face de l'ancienne maison de dame Catherine; et celle-ci pensa tomber de son haut en voyant cette boutique, dont on avait fait jadis un cabaret, redevenue à présent un magasin de mercerie.

La sœur de Rembrandt, Louise, se tenait sur le seuil de la porte, et vint au-devant de dame Catherine et de Tréa qu'elle embrassa tendrement.

Les pauvres femmes croyaient rêver, et ne pouvaient s'expliquer ce qu'elles voyaient.

— Or ça! fit Rembrandt, cette boutique vous convient-elle mieux que l'autre?

— Ne vous jouez point de moi, maître Rembrandt, ce serait à en mourir de joie.

— Si la boutique vous convient, voyons la pièce suivante.

La porte s'ouvrit, et un jeune homme, Gérard Dow, en sortit, et se jeta au cou de sa grand'mère et de sa sœur.

Rembrandt et Louise ne purent retenir leurs larmes à l'aspect de la joie et de l'émotion des heureuses femmes.

— Et moi, dit à la fin la grosse Nell qui sanglotait, et moi donc! ne me direz-vous rien, Gérard?

— Toi aussi, ma fidèle, ma bonne, ma dévouée Nell, toi aussi!

Et les joues du jeune homme retentirent sous les baisers énergiques de la servante.

— Ohé! Gérard, mon garçon, tout n'est pas fini encore; et voici quelqu'un dont le tour doit enfin venir, interrompit Rembrandt qui attira dans le milieu de l'arrière-boutique un jeune homme rouge, confus et dont l'aspect fit baisser les yeux à Tréa.

— Jacques, tout le monde s'embrasse, mon enfant; embrassez donc aussi votre fiancée, continua le vieux peintre en le poussant vers Tréa. Et puis, Nell, fais-nous un bon souper, un véritable souper de noces; car ce soir, le père et la mère de Miéris viennent vous demander pour leur fils cette jolie fille en mariage.

Tout cela vous semble un rêve, ou de la magie, dame Catherine, et à toi aussi, grosse Nell, qui ouvres les yeux tant que tu le peux... Elle me prend, j'en suis sûr, pour un sorcier.

S'il y a un sorcier pourtant, ce n'est pas moi.

Le voici, dame Catherine, c'est Gérard Dow, jadis mon élève, aujourd'hui mon rival; Gérard, dont on couvre d'or le moindre tableau; Gérard, dont toute la Flandre, dont tout l'Europe répète le nom avec une admiration méritée. C'est un grand peintre... et ce qui vaut mieux encore, un fils pieux et un frère tendre! ce qui est rare, n'est-ce pas Louise?

— Tendre comme vous, mon frère.

— Je ne le suis pas toujours, Louise! Trop souvent j'ai mes jours mauvais; mes jours de mélancolie et d'humeur farouche; mais aujourd'hui je me sens léger et tendre;

Car ces bonnes gens m'ont rendu la plus sainte et la plus suave des croyances:

La croyance à la vertu.

Tout à coup un murmure plaintif se fit entendre, et la grande figure blanche de la folle Garitta se dressa et apparut comme un fantôme parmi tous ces heureux qui l'avaient oubliée.

Elle porta autour d'elle des regards hébétés, et sans rien reconnaître; puis elle bégaya son mot habituel:

— Bonheur! bonheur!

Tout redevint triste et sombre.

— Bonheur! bonheur! répéta l'idiote en étendant les mains.

Rembrandt pâlit, et une pensée de blasphème contre la Providence abaissa sur ses yeux étincelans ses larges et noirs sourcils.

Puis il jeta ses regards sur les traits amaigris de Gérard Dow qui portait douloureusement une main sur sa poitrine dont tant d'émotions réveillaient les douleurs un moment suspendues.

— Louise, dit-il avec désespoir à sa sœur qu'il emmena dans une autre partie de la boutique, que restera-t-il bientôt à cette femme dont la fille est idiote, et dont le petit-fils n'a plus deux années à vivre? (1)

— Une vie pure et Dieu! répliqua la jeune fille.

S. HENRY BERTHOUD.

---

(1) Gérard Dow mourut en effet à trente ans. Tout le monde connaît et est venu admirer au Louvre les admirables tableaux de Gérard Dow, popularisé d'ailleurs par la gravure, et surtout la *Femme hydropique. La Jeune Ménagère*, portrait de sa sœur Tréa, et *une Vieille Femme en prière*, portrait de son aïeule, sont encore plus célèbres.

Le roi de Sardaigne avait payé la *Femme hydropique* trente mille francs.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

FRÉRON.

La critique littéraire, si puissante aujourd'hui, est une puissance née d'hier. En général, l'art va toujours le premier, c'est lui qui initie les poètes; la critique vient après, la critique n'arrive qu'après les chefs-d'œuvre. Homère précéda de beaucoup Aristarque et Zoïle. Le génie humain a ses époques de synthèse et ses époques d'analyse. Le poète marche le premier, devançant toutes les idées nouvelles; arrive ensuite le commentateur qui ramasse dans sa course toutes les règles du beau et du bon. Donc avant tout, honneur aux poètes! honneur aux créateurs! mais aussi, après avoir honoré les poètes, rendons justice à ceux qui résument les règles de l'art. Sous ce rapport, l'histoire de la critique n'est pas moins importante que l'histoire même de la poésie; mais cette histoire de la critique, qui oserait la faire, ou qui pourrait la faire aujourd'hui?

A notre sens, le père de la critique en France, celui qui le premier en a honoré les règles et le style; celui qui en a tracé les limites que l'on n'a pas le droit de franchir; mais en même temps celui qui a dit à la critique: *Tu iras jusque-là!* en un mot, l'homme courageux qui a trouvé et fondé la critique de chaque jour, et qui, à cette tâche nouvelle, a abandonné, fatigué, usé et perdu sa vie; celui-là, notre père à tous et notre maître à tous, c'est Fréron, le plus grand critique et, ce qui revient au même, le plus courageux critique du dix-huitième siècle et de tous les temps.

L'histoire de la vie de Fréron, l'auteur de *l'Année littéraire*, est donc en grande partie l'histoire du journal en France, quand le journal n'était pas encore une puissance politique. Faisons-la donc à tout hasard, et ne reculons pas devant une réhabilitation juste et nécessaire; mais avant tout, pour que cette histoire de Fréron soit complète, il faut nous reporter aux premiers et informes commencemens du journal en France, afin de juger des progrès et de l'avenir de cette force nouvelle, la critique périodique, qui a changé le monde moral.

Un jour donc, sous le règne du cardinal de Richelieu, un de ces médecins sans pratiques, qui se rencontrent dans toutes les époques (ce médecin se nommait Renaudot), ayant imaginé d'écrire sur des feuilles volantes les anecdotes légères et le récit des événemens de son temps: cette nouveauté parut agréable et plaisante au tout-puissant cardinal. Le roi Louis XIII lui-même, encouragé par son premier ministre, donna son approbation aux *Gazettes* du sieur Renaudot. *Gazza* selon les uns, c'est-à-dire une *pie*;— *gazetta* selon les autres; c'est-à-dire une *pièce de monnaie*. Bientôt la cour et la ville, le parlement et l'armée, s'habituèrent à aller chercher dans ces feuilles volantes l'histoire, au jour le jour, des hauts faits, des ridicules, des batailles, des condamnations, des exils, des exécutions; et, en un mot, de tous les événemens de leur temps. Ainsi le journal fut fondé par un aventurier aux abois, pour détruire et pour flatter un ministre ennuyé de sa gloire! Mais pardonnons au fondateur du journal en France, pardonnons à Renaudot, en faveur de sa bonne idée d'abord, et ensuite en faveur de ses premiers collaborateurs, qui ne furent autres, Dieu nous soit en aide! que le roi Louis XIII lui-même et le cardinal de Richelieu!

Celui qui écrit ces lignes sur Fréron, a lu en entier non-seulement *l'Année littéraire* de Fréron, mais encore les *Gazettes* de Renaudot. A peine la première *Gazette* eut-elle vu le jour, qu'elle fut naturellement soumise à la censure du cardinal. Et encore, s'il avait pu prévoir l'avenir, le terrible cardinal de Richelieu n'eût-

il jamais souffert même cette innocente *Gazette* revue, corrigée et approuvée par lui-même. Or, comme vous pouvez vous en douter, vous tous qui lisez un journal, c'était un redoutable collègue, le cardinal. Il avait en lui-même je ne sais quelle prescience de la toute-puissance à laquelle devait parvenir cette force inconnue. Cependant il laissa Renaudot écrire ses *Gazettes*. Quel est le grand ministre qui ne fait pas de fautes? Quoi qu'il en soit, malgré ou plutôt à cause de cette haute et sévère censure, la *Gazette* de Renaudot est un recueil fort utile et fort curieux à lire par les choses qu'on y trouve d'abord, et surtout par les choses qu'on n'y trouve pas. Ainsi, quand Richelieu eut chassé la reine-mère, sa bienfaitrice, de la maison et du cœur du roi son fils, la *Gazette* de Renaudot garda le silence le plus absolu sur ce terrible attentat contre le droit du roi et contre le



RENAUDOT. *Pol Justus, del. Brown, sculp.*

droit des gens. Ainsi, quand Montmorency, le filleul de Henri IV, est mis à mort par le bourreau, la *Gazette* de Renaudot n'ose pas inscrire cette mort. Ainsi, quand la reine-mère meurt à Bruxelles, dans l'exil et dans la misère, quelques jours avant le cardinal, la *Gazette* de Renaudot n'ose pas annoncer que la reine-mère est morte. Lisez avec soin cet informe journal, et vous trouverez à chaque page les cruautés, les passions, les haines, les vengeances, les terreurs du tout-puissant ministre, qui rédigea ces *Gazettes* avec la plume de Renaudot.

Voilà pour la politique de cette *Gazette*, qui fut en même temps un journal politique et un journal littéraire. Toute la politique du gazetier se réduit à ce mot-là : le cardinal! à ce nom propre : Richelieu! Le journaliste, en ce temps-là, n'a et ne peut avoir ni cœur, ni caractère, ni opinion politique. Avec quel horrible sang-froid Renaudot raconte à ses lecteurs l'assassinat juridique de Cinq-Mars et de M. de Thou! « M. de Thou et M. de Cinq-Mars ont été mis à mort comme traîtres envers le roi! » Du reste, pas une explication, pas une plainte; à chaque page, vous retrouvez ainsi la terrible griffe du cardinal. Comme aussi quand Louis XIV vient au monde, c'est merveille d'entendre le journaliste raconter que *monseigneur a daigné prendre le sein de sa nourrice!* Voilà le style du journal politique de ce temps-là.

Quant à la partie littéraire du journal de Renaudot, elle vaut tout-à-fait la partie politique. En ce temps-là, le cardinal de Richelieu pouvait dire et disait en effet : *La politique, c'est moi! la littérature, c'est moi!* Renaudot lui-même ne parlait pas autrement dans son journal. Car non-seulement Richelieu gouverne, mais

encore Richelieu écrit; Richelieu, à ses heures de loisir, fait des épîtres et des tragédies. Renaudot appartient tout entier aux tragédies du cardinal, comme il appartient tout entier à sa politique. Ainsi, la page la plus littéraire parmi les *Gazettes* de Renaudot, c'est celle où il rend compte de la première représentation de *Mirame*. « Cette fameuse tragédie jouée parmi tant de merveilles au Palais-Cardinal, laquelle *pour la grandeur des idées, la beauté du style et la sublimité du sujet, laisse de bien loin ce que l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome nous ont légué de plus beau en ce genre!* » Le journaliste Renaudot a écrit ainsi un feuilleton de quatre pages sur cette merveilleuse tragédie de *Mirame*, tragédie du cardinal de Richelieu. Il est vrai qu'en ce temps-là aussi un homme d'un génie à part, d'une ame héroïque et d'un noble cœur, Pierre Corneille, ce rare esprit, moitié espagnol, moitié romain, trouvait à lui seul la tragédie et la comédie françaises. O miracle! cet homme, livré à lui-même, sans conseils, sans appuis, sans amis, trouvait *le Cid* dans un roman espagnol; *Cinna* dans une page d'histoire romaine, *Polyeucte* dans son ame, le *Menteur* on ne sait où; cet homme jetait les bases éternelles du Théâtre français, notre plus juste sujet d'orgueil; et cependant, on le voyait faire antichambre chez le cardinal, attendant patiemment que monseigneur fût en train de composer des vers. En effet, Pierre Corneille était un des aides poétiques de son éminence dans cette difficile et très-peu poétique opération.

Aussi faut-il voir comment la *Gazette* de Renaudot parle de Pierre Corneille et de ses chefs-d'œuvre, quand l'occasion s'en présente. « Aujourd'hui a été jouée une tragi-comédie du sieur Corneille, qui a nom *le Cid!* » Voilà tout ce que M. Renaudot se permet de dire sur *le Cid*, ce chef-d'œuvre que la France savait par cœur, ce chef-d'œuvre qui empêchait son Eminence de dormir, ce chef-d'œuvre à propos duquel l'Académie française a fait la *Critique du Cid*, qui est un chef-d'œuvre. Vous voyez donc que si quelqu'un a fondé quelque part la critique littéraire en France, ce n'est pas Renaudot dans la *Gazette* du cardinal de Richelieu.

Chose étrange! Le cardinal de Richelieu, quand il a été mort, n'a guère été mieux traité, dans sa propre *Gazette* et par son propre gazetier, que Pierre Corneille lui-même quand il eut fait *le Cid*. « Aujourd'hui, dit Renaudot, monseigneur le cardinal de Richelieu est mort, au grand deuil de la France; *heureusement qu'il reste à la France, pour la conduire, le plus grand et le plus sage des rois.* » Voilà une phrase que le sieur Renaudot n'aurait jamais imprimée du vivant du cardinal de Richelieu.

Mais c'est trop parler de la *Gazette* de Renaudot. Renaudot vécut encore assez de temps pour faire l'oraison funèbre du roi Louis XIII, après quoi il mourut, laissant la *Gazette* à son fils; mais déjà la *Gazette* n'était plus la seule publication périodique qui se fît en France. Déjà avant la mort de Renaudot, un nommé Low, médiocre écrivain de vers médiocres, et domestique de madame la duchesse de Longueville, avait obtenu de monseigneur le cardinal de Mazarin l'autorisation d'écrire la *Gazette en vers*. Cette *Gazette en vers* est écrite de la façon la plus burlesque; d'Assoucy et Scarron, les deux empereurs du burlesque, ne furent rien auprès du sieur Low. Cependant le sieur Low a cela de bon, c'est que bien qu'il écrive en vers, il a écrit un journal purement littéraire. Mais quel journal, grand Dieu! Figurez-vous toute cette belle et savante époque du dix-septième siècle, qui passe sous les fourches caudines d'un valet payé à cent écus par an sur la cassette de la princesse de Longueville! Là, les grands noms de la langue française, Pascal, Bossuet, Molière, M. Arnault, M. Nicolle, Racine, Corneille, Labruyère, Fénelon, nous apparaissent jugés, eux et leurs œuvres, en trois ou quatre vers burlesques, dans la *Gazette* en vers de Low. C'est une parodie continuelle des plus grands noms et des plus grands ouvrages; c'est une ironie sans fin et sans cesse. Et cependant cette *Gazette* en vers a été en effet la critique des plus beaux esprits du dix-septième siècle! Tant il est vrai qu'un même siècle ne peut pas tout avoir, l'imagination qui crée, l'esprit qui juge; le poète et la critique, la création et l'analyse, le livre et le journal!

Je me trompe, aucun genre de gloire n'a manqué au dix-septième siècle; et si jamais un siècle fut complet, c'est celui-là. De toutes parts le génie humain s'est éveillé, et dans toutes les parties de l'imagination et de l'art. La critique littéraire n'a pas été en retard plus que la philosophie, la poésie et l'éloquence. En effet, à côté de Racine, à côté de Bossuet, à côté du père Mallebranche, à côté de celui-là qui a fait l'oraison funèbre du prince de Condé, à côté de celui-là qui a écrit *Athalie*, et de cet autre qui a analysé avec tant de bonheur l'homme et la bête, n'avez-vous pas Nicolas Boileau-Despréaux, celui-là qui a fait l'*Art poétique* et qui a traduit le *Traité du Sublime* de Longin? En effet, Boileau est le maître du dix-septième siècle. Le sceptre de la critique au dix-septième siècle appartient à Boileau. Le journal n'était pas né encore, et d'ailleurs quel journaliste eût accepté la tâche de juger tous ces chefs-d'œuvre de chaque jour? Imposez ce travail au plus grand critique du monde, et vous verrez s'il ne criera pas grace et merci; grace et merci au bout de huit jours? En effet, tout d'un coup, et par un incroyable miracle qui est sans exemple et qui ne s'est pas rencontré depuis, voici Corneille qui se complète et qui devient le grand Corneille, voici Racine qui s'élève des *Frères ennemis* à l'*Andromaque* et à *Britannicus;* en même temps, Molière fait jouer ses éternels chefs-d'œuvre, Pascal abandonne à l'univers chrétien quelques-unes de ces pensées sublimes sous lesquelles il a caché le doute qui l'a tué. Port-Royal met au jour ses chefs-d'œuvre de philologie et de grammaire; Bossuet s'élève comme un aigle, il tonne du haut de la chaire, ou, pour mieux dire, du haut du ciel! Et La Fontaine, cet enfant de génie qui fait parler les animaux et les plantes, tout ce qui ne parle pas! Et Labruyère, ce critique convaincu, qui juge le monde du même point de vue que Molière et Fénelon, ce Platon chrétien dont la vertu fait peur à Louis XIV, qui n'eut jamais peur de rien. Or, je vous prie, qui les jugera tous ces grands hommes qui se font jour de toutes parts? Quelle critique sera au niveau de tant de génies? Qui pourra l'écrire aussi vite qu'elle se fait chaque jour, cette histoire de l'imagination française, du goût français et du bon sens français? Employez à cette tâche tous les journalistes de notre temps, grands et petits, ignorans ou instruits, faites qu'ils soient aidés par la presse à vapeur, prompte comme la pensée; alors vous ne trouverez pas un journaliste qui consente à juger le matin un chapitre de Labruyère, à écouter à midi un sermon de Bossuet, à analyser un conte de La Fontaine, et enfin le soir à aller juger *le Tartufe* de Molière à la comédie française, ou l'*Athalie* de Racine sur le théâtre sanctifié de Saint-Cyr.

Disons donc tout de suite que ce grand 17e siècle eut l'insigne bonheur et la rare fortune d'avoir pour critique et pour maître souverain, le seul homme qui fût digne de comprendre et de guider cette illustre époque. En effet, Despréaux est là, qui arrive au plus beau moment de ce progrès de l'esprit humain pour combattre les oppositions, pour encourager les nouveaux venus, pour mettre en lumière les génies inconnus, pour rejeter dans leur néant les Chapelain, et mettre au jour Molière et Racine; et enfin, pour résumer dans l'*Art poétique*, ce chef-d'œuvre, toutes les règles de l'art. Ce grand rôle du grand critique, Despréaux l'a joué avec toute la verve, toute la bonne foi, toute la conscience d'un grand poète. Lisez les œuvres de Boileau; tout le journal littéraire du grand siècle est renfermé dans les pages si nobles, si éloquentes, si austères et surtout si impartiales et si justes de ce grand critique! Comme tous ses jugemens sont restés immortels et sans réplique! toujours et encore vivans! Et comme cette renommée de Boileau inquiétait Voltaire; plus tard Voltaire sentit bien en lui-même que c'étaient là des jugemens sans réplique et sans appel! Attaquer Boileau, on l'a pourtant essayé plusieurs fois, vaines tentatives! Citez-nous en effet un mauvais poète que Boileau n'ait pas réduit à sa juste valeur, une renommée usurpée qu'il n'ait pas accablée de son juste mépris? comme aussi, citez-nous un chef-d'œuvre méconnu qui ait échappé à la juste louange et à la grande admiration du grand critique! Et comme tous les grands noms contemporains sont les bienvenus dans ses vers! Corneille, Racine, Molière, tous, excepté peut-être La Fontaine! Et comme il sait les encourager dans leurs travaux, les consoler dans leurs défaites, les relever dans leurs revers; et comme il sait aussi, quand le public est injuste, défendre ses illustres confrères contre le public, ce juge souverain! C'est là, en effet, la belle partie de la vie littéraire de Despréaux; il a été juste envers tous et pour tous; et puis en même temps qu'il était un grand critique, comme il était un grand poète! Quelle verve, quelle ironie, quelle censure, quel infatigable acharnement contre les mauvais écrivains! mais aussi, quel grand poète, quel illustre modèle! quelle autorité devait avoir une censure ainsi écrite! Trop heureux 17e siècle, qui eut pour roi Louis XIV, et pour critique Despréaux!

Ce n'est pas que, même en face de la critique littéraire, le 17e siècle eût eu le bon esprit de s'en tenir aux satires et à *l'Art poétiqae* de Despréaux. Déjà, sous les premières années du grand roi, le journal est devenu une habitude. La ville ne peut pas se passer de son journal non plus que la cour. A peine le sieur Low, journaliste en vers, eut-il cessé de rimer la *Gazeta*, qu'un sieur Vizé ou de Vizé, logé au Louvre, entreprit un nouveau journal intitulé *Le Mercure Galant*. Ce *Mercure Galant* était tout-à-fait conçu sur le plan de la Gazette en vers; seulement, c'était un journal en prose. Contes, histoires, récits, anecdotes, modes, petits avis, charades, énigmes, logogriphes; la ville, la cour, les ruelles, l'église, les promotions, les batailles, les livres nouveaux et les pièces nouvelles, tout était du ressort du *Mercure Galant*. A parcourir ces pages à peine françaises, à relire encore ces bruits misérables, on ne peut pas se figurer que c'était là en effet toute la lecture périodique du plus grand siècle dont s'honore l'esprit humain. Le sieur de Vizé a-t-il été, en effet, le représentant hebdomadaire des goûts et de l'esprit de cette décente et correcte société française du règne de Louis XIV, qui n'a jamais eu son égale dans le monde? En vérité, on ne saurait le croire, et surtout on n'oserait pas le dire. Il est vrai que la belle société du 17e siècle était abonnée au *Mercure Galant*, et même qu'elle le lisait quelquefois; il est vrai que l'énigme, la charade et le logogriphe de chaque mois occupaient beaucoup tous les lecteurs de ce temps-là; mais toujours est-il que Louis XIV, le grand Condé, le duc de Larochefoucauld, le cardinal de Retz, madame de Longueville, mademoiselle de Montpensier, madame de Lafayette, tous les chefs de la société française, s'occupaient d'autre critique que du *Mercure Galant* par le sieur de Vizé.

Or, savez-vous de quoi elle s'occupait cette belle société française, et quel admirable journal écrit pour elle, avec ses sentimens, ses opinions, ses croyances, et avec son style, elle recevait tous les huit jours? Admirez encore une fois le bonheur de ce grand siècle! Pendant que Despréaux faisait, pour le règne de Louis XIV, la critique littéraire de ce temps-là, madame de Sévigné en faisait le journal. Quel journaliste celle-là, ou plutôt celui-là! Jamais journaliste en ce monde fut-il mieux posé pour tout voir, pour tout savoir, pour tout connaître, pour tout comprendre? Pendant que le sieur de Vizé était à peine reçu dans l'antichambre des grands personnages dont il parlait, madame de Sévigné, cette grande dame d'esprit, recevait chez elle la cour et la ville. On s'honorait de son regard, on était fier de sa moindre parole; le grand Condé lui baisait la main et le grand roi Louis XIV lui donnait le bras, tête nue, malgré la pluie qui tombait à flots. Quelle femme, et surtout quel inimitable écrivain périodique! Madame de Sévigné! elle savait tout, elle était partout, elle voyait tout; pas une gloire de ce monde ne se montrait à l'horizon que madame de Sévigné ne la saluât la première; pas un discours ne se prononçait dans la chaire évangélique, pas une pièce nouvelle ne se jouait au théâtre, que madame de Sévigné n'eût ou jugé, ou admiré, ou applaudi tout cela vingt-quatre heures avant tout le monde pour le redire le lendemain à tout le monde. Mobile esprit, passions mobiles, mobile cœur; c'est une tête qui tourne à tous les vents, c'est un enthousiasme qui obéit à toutes les passions, c'est la plus belle, la plus naïve, la plus exquise, la plus prompte et la plus rapide des intelligences. Aussi a-t-elle compris toutes choses dans le grand siècle, son courage, sa poésie, son élégance, sa piété et ses amours. Vous voyez donc encore que le journal a été élevé, comme tout le reste, au plus haut degré de puissance et de dignité sous Louis XIV. Quels journalistes en effet que Despréaux et madame de Sévigné!

Et qu'ici on ne dise pas que nous jouons sur les mots et que nous nous livrons, de gaieté de cœur, à un paradoxe. C'est une vérité démontrée, que le journal est entré tout d'abord dans les mœurs et dans les besoins de la nation. Cette rapide manière de communiquer sa pensée, cette facile méthode d'écrire l'histoire au jour le jour, cette critique de toutes les heures, qui va, vient, et qui marche sans cesse, prompte comme l'éclair et sans jamais se reposer, devaient merveilleusement convenir à une nation aussi pressée d'écrire, de critiquer, de penser, d'apprendre et de savoir que la nation française. Déjà la feuille volante l'emportait en intérêt sur le livre. Une satire de Despréaux était dévorée à peine imprimée et sans que la ville et la cour voulussent attendre le recueil complet des œuvres de M. Boileau Despréaux. Comme aussi une lettre de madame de Sévigné, Paris

la lisait avant madame de Grignan; à peine écrite, cette lettre allait à Versailles, sans passer par l'œil de Bœuf; c'était vraiment le journal dans toute sa nouveauté, dans tout son attrait, dans toute sa communication facile et improvisée. Et à ce propos, savez-vous quel fut en France le premier journaliste politique? Le premier journaliste politique, n'est-ce pas l'auteur des *Provinciales*, cet admirable pamphlet politique, écrit lettres par lettres, et presque jour par jour, qui s'imprimait dans un bateau de blanchisseuse, sur ce même quai qui s'appelle aujourd'hui le *quai Voltaire; les Provinciales* ce journal de génie, qui se distribuait sous bandes, tout comme le *Journal des Débats* ou le *National*, et dont les exemplaires, ainsi imprimés séparément et réunis depuis, sont aujourd'hui un des plus rares et l'un des plus curieux monumens de notre liberté d'écrire et de penser.

Ainsi donc, Pascal pour la partie politique, Despréaux pour la partie littéraire, madame de Sévigné pour l'histoire contemporaine, voilà tout le journal du siècle de Louis-le-Grand. Il faut avouer que depuis même ce temps-là, sans être modeste, nous n'avons rien fait de mieux.

Cependant, hors de France et même en France, un progrès notable se fit bientôt sentir dans la publication du journal. Les grands journalistes, Pascal, Despréaux et madame de Sévigné ne pouvaient pas toujours écrire, et le sieur de Vizé ne pouvait pas toujours rimer. Quelques hommes de mérite imaginèrent donc d'instituer, parmi nous, le *Journal des Savans*, innocente nomenclature, fort peu complète, qui, du moins, eut le mérite d'être écrite gravement et simplement. Ce *Journal des Savans*, entrepris sur un plan trop vaste, devait s'occuper de la science universelle; il embrassait trop de choses pour les bien étreindre, et après avoir jeté un éclat assez honnête, il s'éteignit, accablé sous ses scientifiques engagemens. Cependant, hors de France, un merveilleux journaliste, un très-spirituel sceptique, Pierre Bayle, entreprenait un journal (l'*Histoire de la république des lettres*) qui, cinquante ans plus tard, s'il eût été écrit en pleine France, aurait eu les plus brillantes destinées. La science de Pierre Bayle était immense; il possédait à fond toutes les littératures et toutes les biographies, il connaissait à merveille tous les hommes qui avaient joué ou qui jouaient un rôle dans cette vaste arène des opinions humaines. Grand philosophe et cependant tranquille philosophe, homme de doute et cependant homme de bonne humeur, assez habile écrivain pour improviser son style, ce qui était difficile en ce temps-là, quand on tenait à ne pas écrire comme le sieur de Vizé; tel était le nouveau journaliste Pierre Bayle. Les premiers numéros de son journal produisirent dans la *république des lettres* une sensation profonde. Figurez-vous que le journaliste osait parler assez librement du clergé et du roi de France, ces deux puissances que nul n'osait encore regarder en face. En même temps, Pierre Bayle jugeait avec une spirituelle sagacité tous les livres et tous les événemens contemporains. Quand la reine Christine de Suède s'en vint étaler à Paris le faste déjà à demi terni de son abdication, Pierre Bayle publia, dans son journal, de très-spirituelles réflexions sur cette royauté vagabonde et chrétienne qu'il soumettait ainsi à la censure de son journal; cet article de Bayle, qui était une grande nouveauté en ce temps-là et une grande hardiesse, eut du retentissement en Europe. Les rois s'en amusèrent sur leur trône; mais la fière majesté bourgeoise de Christine s'en trouva offensée, et elle fit répondre au journaliste une lettre insolente et remplie de menaces. A ces menaces d'une femme et d'une reine, Bayle osa répondre encore. Il inséra dans son journal la lettre de Christine, après quoi il répliqua avec fermeté, qu'en parlant de l'abdication de la reine de Suède il était parfaitement dans son droit d'historien. Or, en ceci Pierre Bayle avait d'autant plus de courage qu'il n'était, à tout prendre, qu'un pauvre écrivain sans appui et sans soutien, et qu'il répondait à la femme terrible qui, pour venger son amour-propre insulté, venait d'ensanglanter récemment, du sang de son amant, la galerie du château de Fontainebleau.

Mais comme je le disais tout à l'heure, le journal de Bayle vint trop tôt pour réussir. L'Europe n'était pas encore arrivée au doute, elle en était encore aux persécutions religieuses, aux protestans et aux civismes. Bossuet et Louis XIV, ces deux puissantes volontés, régnaient encore sur la France; et bien que le dix-huitième siècle fût là tout prêt à entrer par la brèche, le 17e siècle vivait encore. Il faut aussi compter parmi les difficultés que le journal de Bayle eut à franchir, le lieu où il l'écrivait (la Hollande), et la distance qu'il avait à franchir. Force donc lui fut de suspendre son journal, et il se retira dans cet immense travail du dictionnaire philosophique, qu'on appelle le *dictionnaire* de Bayle, et dans lequel sont passées en revue toutes les opinions humaines avec tant de soin, d'esprit, de verve et de scepticisme. C'est dans le dictionnaire de Bayle que Voltaire a trouvé le doute, cette inépuisable mine d'où il a tiré, avec tant de verve et d'esprit, tant de sarcasmes et de chefs-d'œuvre. Enfin, pour tout dire, il faut ajouter que c'est seulement à dater du journal de Bayle que s'est établie en France la coutume d'élever journal contre journal opinion contre opinion. En effet, à peine le journal de Bayle eut-il paru que les RR. PP. Jésuites et journalistes de Trévoux se mirent en mesure de répondre à cette publication par un journal en forme. De là naquit la polémique hebdomadaire, ce qui est une grande partie de la puissance du journal.

Cependant il y avait en France, à Paris, entre le dix-septième siècle qui finissait et le dix-huitième qui commençait à poindre et à gronder au loin, un homme qui était né évidemment pour être un grand journaliste. Il en avait tout l'esprit, toute la grâce, toute la verve, toute l'intelligence. Son style était vif et clair; chez lui la rapidité ne nuisait pas à l'élégance; il était également versé dans les sciences et dans les belles-lettres; sa repartie était prompte, sa plaisanterie était légère et de bon goût; il avait l'ironie d'un homme bien élevé, il avait le courage d'un homme convaincu. Du reste incapable de se passionner ni pour les uns ni pour les autres, d'un goût pur, d'un esprit très-délié, d'une science assez grande qu'il cachait sous les apparences d'un homme futile, cet homme semblait fait pour juger son époque. En venant au monde littéraire, il avait trouvé roi de fait Boileau Despréaux, et sous Boileau il avait écrit une tragédie et des *dialogues* dans le genre de Lucien, mais qui avaient le grand défaut d'avoir plus d'esprit que le dialogue de Lucien. Quand Boileau fut mort, et avec Boileau la grande et sévère école du dix-septième siècle, notre homme sacrifia un peu plus au goût moderne, il ajouta un ruban à la parure de ses bergères, il jeta un peu plus de fard et de carmin dans la composition de ses *pastorales*: comme il vit que

philosophie devenait à la mode aussi bien que la science, il fit de la philosophie et de la science pour les belles dames ses contemporaines. En un mot, après avoir commencé comme le digne neveu du grand Corneille, il finit comme le pupille de Voltaire. Cet homme qui est un de ces grands écrivains destinés à la mort, qui a fait des chefs-d'œuvre d'un jour et qui eut trop d'esprit dans sa vie pour en avoir après sa mort, cet homme qui n'a pas pu être un journaliste, et qui était fait pour être un journaliste, pour vivre vite en peu de temps, vient ensuite à mourir comme il avait vécu, en peu de temps, c'est Fontenelle.

Fontenelle! quel journaliste c'eût été et quelle belle époque pour écrire un journal! Fontenelle vint en France en 1769, au moment où je ne sais quel public préférait hautement la *Phèdre* de Pradon à la *Phèdre* de Racine. Au lieu d'écrire sa tragédie d'*Aspar*, Fontenelle pouvait prendre la plume et défendre la véritable *Phèdre;* au lieu d'écrire des épigrammes contre l'*Esther* et l'*Athalie*, il pouvait révéler glorieusement la gloire de ce



BAYLE. *Pol Justus, del. Brown, sculp.*

grand poëte que Boileau défendit seul contre tous, contre l'envie et contre Louis XIV. Arriva ensuite la grande querelle des anciens et des modernes, où furent dépensés en pure perte tant d'esprit et tant de style; Fontenelle, au lieu de prendre parti contre les anciens, aurait pu se poser comme le conciliateur de cette grande dispute; en un mot, s'il avait osé prendre l'autorité d'une critique, il lui eût été donné l'insigne honneur de fermer le dix-septième siècle et d'ouvrir le siècle suivant. Mais quoi? à toutes les brillantes qualités de Fontenelle une grande qualité manquait : le courage. Il n'a pas osé ouvrir cette main qui était pleine de vérités; et comme la vérité ne peut pas mourir parce qu'il plaît à un homme de tenir ses derx mains fermées, la vérité tomba dans une autre

terre moins bien disposée peut-être, mais autrement énergique et abondante. Ici nous arrivons naturellement à celui qui est le prétexte et le but de cet article, à l'auteur de l'*Année littéraire*, à Fréron.

Cependant, et pour que cette histoire soit complète, n'oublions pas de rendre justice à un journaliste étranger; Addison, cet Anglais de tant d'intelligence, d'indulgence et d'esprit, qui a fait de son journal (*le Spectateur*) un véritable traité de philosophie et de douce morale. C'était la première fois qu'un homme se mettait à écrire jour par jour l'histoire des mœurs et des caractères de son temps. Évidemment en ceci La Bruyère a servi de modèle à Addison, mais Addison a été plus indulgent que La Bruyère, et par conséquent il devait être plus populaire; mais Addison s'est plus occupé du peuple, pendant que La Bruyère s'occupait plus des grands seigneurs; mais Addison a fait réellement un journal, pendant que La Bruyère faisait un livre. Ajoutez qu'Addison est un philosophe très-gai et toujours de bonne humeur, pendant que La Bruyère est plus souvent morose et triste. A chaque page du *Spectateur*, vous rencontrez le plus élégant badinage, l'atticisme le plus poli, la



Fréron.

grâce la plus limpide; surtout, ce qui est incroyable, le remplissage ne se fait jamais sentir dans cet écrit périodique. Or, comme vous le savez, le remplissage est le fléau du journal depuis qu'on fait des journaux en ce monde. « Quand on a pris l'engagement, dit un critique anglais, Steele, d'entretenir une voiture publique, il faut qu'elle parte, qu'il y ait ou non des voyageurs; il en est de même avec nous autres écrivains périodiques! » Tel était le journal d'Addison. Quant à l'écrivain lui-même, on peut le placer à côté des plus grands observateurs qui aient étudié et analysé l'espèce humaine; si quelqu'un peut partager avec Molière le grand surnom de *contemplateur*, c'est Addison. « Il avait lu d'un œil attentif, dit Johnson, le livre important de la vie, et il connaissait le cœur humain depuis les profondeurs de la ruse jusqu'à la surface de l'affectation. » Voilà donc encore un grand journaliste à ajouter aux grands journalistes que nous avons déjà nommés. Louis XIII, Richelieu, Pascal, Mme de Sévigné, Pierre Bayle, Addison; on a vu de grandes monarchies commencer moins bien que cela, par une troupe de voleurs.

Enfin, au XVIIIe siècle, à l'instant même où la pensée

humaine commençait cette longue révolte qui a enfanté la plus longue, la plus difficile et la plus mémorable des révolutions, au moment même où toute l'Europe éblouïe et étonnée disait à Voltaire : *Tu seras roi, Voltaire!* comme disent les sorcières de Shakspeare : *Tu seras roi, Macbeth!* un homme arriva pour défendre, lui tout seul, la littérature du XVIIe siècle, qui était déjà de la vieille littérature ; les principes du grand règne, qui étaient déjà de vieux principes ; la croyance de Bossuet et de Louis XIV, qui était déjà la vieille croyance. Cet homme, qui combattit seul toute sa vie pour la sainte cause du goût, et de l'art, et des règles, cet homme qui eut pour mot d'ordre : Racine et Boileau, comme les anciens rois de France : *Montjoie et Saint-Denis*, cet homme a été en effet l'homme le plus courageux et le plus constamment courageux de son temps. En effet, Fréron est arrivé à une époque de désenchantement et de scepticisme, et cependant il a osé croire et espérer. Fréron est arrivé au moment où les ruines allaient s'amoncelant sur les ruines ; et cependant il a osé défendre ce qui était édifié depuis si long-temps avec tant de génie et de bonheur, vous le savez. Fréron est arrivé au moment où tout l'édifice social était miné de fond en comble et menacé de toutes parts par d'audacieuses phalanges d'esprits révoltés et assurés de l'impunité du présent, de l'avenir ; et pourtant Fréron tout seul, cet homme du peuple, qui n'était pas même le dernier des gentilshommes ou le dernier des hommes d'église, a défendu, nuit et jour, la cause du roi et de l'église abandonnée par la France entière, par l'Europe entière. Cet homme, tout misérable que vous le voyez là, ce Fréron perdu dans la foule, sans protecteurs, sans appui, sans amis, sans conseil, tout seul, il a osé s'opposer à Voltaire, le Mahomet de ce temps-là ; il a défendu tout seul contre Voltaire les dieux attaqués, l'art poétique méconnu, la civilisation mise en doute ; il a défendu contre Voltaire Jeanne d'Arc elle-même, le chaste et simple héros que Voltaire immolait au plus effronté cynisme ; il a défendu contre Voltaire le grand Corneille que Voltaire immolait à la gloire de Voltaire ; il a défendu contre Voltaire, le grand Molière que Voltaire immolait à la comédie de Voltaire ; il a défendu contre Voltaire le grand Despréaux que Voltaire immolait à la poétique de Voltaire ; oui, Fréron tout seul, oui, cet homme écrasé de toutes parts, oui, ce critique chargé d'outrages et de blasphèmes, oui, ce vieux lion auquel n'a pas manqué le coup de pied de l'âne, il a tenu tête, à lui tout seul, aux encyclopédistes ameutés en masse, et à l'*Encyclopédie*, cette statue d'argile aux pieds d'argile, et il a entrepris tout seul cette grande lutte, malgré ceux même qu'il défendait, malgré l'église, qui ne trouvait pas Fréron assez orthodoxe, et à l'insu même du roi Louis XV, qui ne se doutait pas, l'imprévoyant monarque, au milieu de cette foule d'esclaves et de flatteurs, qu'il n'était plus défendu en ce monde que par Fréron.

Qui voudrait suivre Fréron dans ses travaux et dans ses luttes de chaque jour, aurait une longue route à parcourir. Il faudrait le voir arriver à Paris, jeune encore et profondément versé dans l'étude de l'antiquité, ce point de départ de toute littérature, de toute poésie, de toute philosophie et de toute critique. Fréron arrive donc au milieu de cette grande ville déjà toute fumante sous ce volcan philosophique qui brûlait dans son sein. Que fera-t-il au milieu de cette littérature qui se renouvelle en se dénaturant? Quel parti prendre au milieu de tant de partis qui se forment? sera-t-il esclave, ou maître? croyant, ou sceptique? philosophe, ou poète? Le hasard, qui est le grand dieu des hommes d'avenir, présente Fréron chez l'abbé Desfontaines, cet autre critique de talent et de courage qui a la gloire d'avoir été le maître de Fréron. En ce temps-là, l'abbé Desfontaines se livrait assez obscurément à une sage critique. Mais à peine Fréron eut-il pris la plume, que l'abbé Desfontaines fut oublié. D'ailleurs, cet abbé Desfontaines, quoi qu'en ait dit Voltaire, était un homme doux et timide, le bruit lui faisait peur, la controverse le fatiguait, il écrivait à grand'peine, en un mot, c'était un homme éloigné de tout sentiment passionné, qui aurait bien voulu être un apôtre, mais à condition de n'être pas un martyr.

Fréron leva donc en son nom l'étendard de l'opposition philosophique. Il entra en lice le premier, visière levée, et il dit à ses champions : Venez, et combattez derrière moi, à mon ombre et le visage couvert. Alors commença cette lutte de vingt ans entre Fréron et le parti philosophique. Chaque jour, matin et soir, Fréron était sur la brèche, voyant venir les nouveaux hommes et les œuvres nouvelles. Que de grands hommes il a vus ainsi venir du haut de la critique où il s'était placé comme au sommet d'une tour inexpugnable! Tout le XVIIIe siècle a passé devant lui en hurlant des cris de rage, et lui, il a jugé tranquillement et de sang-froid, le dix-huitième siècle qui passait. Jamais vie littéraire ne fut plus occupée et plus remplie ; à chaque instant c'était un nouveau venu dont il fallait s'occuper sans relâche. Celui-là, moitié abbé, moitié philosophe, arrivait de sa petite ville de Langres en sabots et à demi vêtu, il entrait à la fois dans la misère et dans la gloire parisienne. D'abord sceptique, puis tout-à-fait athée, ce qui était déjà de la gloire ; il jetait à profusion son éloquence et ses romans silencieux, sa philosophie d'athée et sa flatterie de sujet, tour à tour bouffon et sublime, grand et médiocre écrivain, riant aux éclats et pleurant de rage, menant de front l'*Encyclopédie* et les *bijoux indiscrets*, plein de vanité et de bonhomie, prenant tour à tour et tout à la fois tous les tons et tous les langages, aussi difficile à saisir que le Protée qui change de forme : tel était Diderot! Le moyen de juger celui-là? et cependant comme Fréron l'a jugé! comme Fréron l'a compris! comme Fréron l'a attaqué dans ses vanités misérables, dans son enthousiasme factice, dans son athéisme de convention, dans sa bonhomie larmoyante! Et avec Diderot venait son compère d'Alembert, à l'esprit froid, au cœur sec, au style châtié, la glace unie au feu qui brûle! Et comme Fréron a jugé d'Alembert aussi, et quelles profondes et subites clartés Fréron a jetées sur le travail de ces deux collaborateurs si opposés! Et comme ils ont été furieux les uns et les autres, se voyant si complétement compris et si complétement commentés, expliqués et jugés par Fréron!

Un autre jour, faisons silence! c'était un homme à pied qui entrait à Paris par les plus sales rues du plus vilain faubourg. Cet homme, qui allait avoir 40 ans, arrivait de Genève sans argent, sans habits, sans renommée, sans protecteur, dévoré depuis 20 ans par d'invincibles et puériles passions qui l'avaient consumé au-dedans ; cet homme allait être bientôt Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire l'auteur de l'*Émile*, de l'*Héloïse* et du *Contrat social*. Eh bien! il fallait aussi le juger ce nouveau venu dans la lice ; il fallait aussi le soumettre à la critique, ce grand écrivain qui allait être à lui seul une double révolution, une révolution dans la morale et une

révolution dans la politique de son temps. Et pendant qu'il marchait ainsi à grands pas au milieu de l'éblouissement et de l'admiration générale, pendant qu'il alliait ainsi de grandes vérités aux dangereux sophismes, il fallait marcher avec lui, et le suivre à la trace, et le louer quand il valait la louange, et lui jeter le blâme quand il méritait le blâme. Et voilà ce que Fréron a fait pour Jean-Jacques Rousseau, quand il suivait sans relâche et sans cesse Jean-Jacques Rousseau lui-même, ce rude et intrépide jouteur!

Cependant, deux hommes, nouveaux venus dans la carrière, deux grands seigneurs d'un très-grand style, Montesquieu et M. de Buffon, venaient aussi demander leur part, et quelle part! dans ce long travail de la critique contemporaine. Aussitôt il fallait que le critique, laissant de côté un instant ses révolutionnaires plébéiens, s'attachât aux grands travaux de ces deux hommes qui passaient en revue, dans le plus magnifique style, celui-ci tous les êtres créés, celui-là toutes les lois existantes. Il fallait les suivre page par page, chapitre par chapitre; et notez bien que Buffon commença son livre à la création du monde, et Montesquieu à la formation de la propriété, c'est-à-dire à la création du monde légal, pour s'arrêter, qui pouvait le dire alors? Et alors Fréron, l'infatigable, entrait sans peur dans ces nouveaux sentiers; il marchait avec les grands marcheurs; il supportait les chaleurs, la poussière et le soleil de leur grande route. Ce siècle était un siècle d'analyse aussi bien qu'un siècle d'imagination; produire et critiquer, voilà la vie du siècle passé; il avait autant besoin de créer que de détruire, de jeter au monde des pensées nouvelles que de juger les pensées anciennes. Or, toute la partie difficile de ce siècle, toute la critique de ce temps de critique, toute l'analyse de ce temps d'analyse, qui donc l'a supportée, je vous prie, si ce n'est pas Fréron?

Ce sont là des travaux! Il a écrit d'admirables pages sur tous les hommes qui étaient alors de nouveaux venus. Ils les a jugés quand ils arrivaient au monde; il les a jugés quand ils étaient des gloires naissantes; il s'en est inquiété quand ils n'étaient encore que des révolutions en herbe, il s'en est inquiété quand ces torches qui ont tout brûlé, étaient à peine allumées. Nommez-moi un grand ouvrage du XVIIIe siècle qui ait échappé à l'analyse complette, à la justice indépendante, au jugement toujours sûr de Fréron? Et en même temps, nommez-moi un grand ouvrage de ce siècle qui ne demande pas, pour être jugé entièrement, la vie d'un homme? Le *Discours sur l'inégalité des conditions*, ces quelques pages admirables, demande à lui seul tout un volume de commentaires. L'*Émile* appelait une réfutation, dans laquelle réfutation il faut comprendre la profession de foi du *vicaire* savoyard. Qu'est-ce que l'*Héloïse?* sinon le plus excellent assemblage des plus dangereux sophismes et des opinions les plus opposées et les plus débattues? Qui peut nier que le *Contrat social* ne soit à lui seul une révolution? Voilà pour un seul homme! Viennent maintenant les autres, et dites-moi si c'était peu de chose de répondre aux *Pensées philosophiques* de Diderot, cet étrange coup de tonnerre qui aurait retiré Bossuet de sa tombe, si Bossuet n'avait pas été bien mort? Ces pensées philosophiques de Diderot, qui nous paraissent misérables aujourd'hui, elles firent une sensation profonde quand elles virent le jour. Il ne s'agissait de rien moins que de prouver à tous *que le monde était plein d'athées et de spinosistes*. Aussi la curiosité fut immense; tout le monde lut ce livre, et même les enfans et les femmes; et puis c'était un style nouveau, un enthousiasme plein de faconde, un ton doctoral bien fait pour entraîner la foule. A ce livre Fréron a répondu tout seul. Vous souvient-il que ce livre de Diderot commençait par ces mots solennels: « J'écris de Dieu! Je compte sur peu de lecteurs, et n'aspire qu'à quelques suffrages. Si ces pensées ne plaisent à personne, elles pourront n'être que mauvaises; » mais je les tiens pour détestables si elles plaisent à » tout le monde!

Or, Fréron prouva bientôt à Diderot que ces *pensées plaisaient à tout le monde*. Ce sont là des luttes oubliées, mais que cependant ce sont là des luttes difficiles et remplies de périls!

Diderot n'a pas donné moins de peine à Fréron que Jean-Jacques Rousseau lui-même. Aujourd'hui Jean-Jacques Rousseau nous paraît d'une réfutation plus difficile, mais au siècle passé, Diderot était le plus infatigable des rhéteurs. Il se reproduisait sous toutes les formes et à toutes les occasions. Ici un conte graveleux, là un dialogue bouffon, plus loin une comédie larmoyante, aujourd'hui un système philosophique, demain du déisme, après-demain de l'athéisme, le jour suivant une poétique nouvelle, et enfin de la science dans toutes les branches, à savoir de la médecine, de l'astrologie, de l'administration; puis toujours et sans cesse l'*Encyclopédie*, et cependant toujours et sans cesse cet infatigable Fréron a suivi et poursuivi cet infatigable Diderot!

Et croyez-vous que cela ait aussi été bien facile d'analyser le discours d'introduction à l'*histoire naturelle*? Et croyez-vous que l'analyse de l'*Esprit des lois* ait été l'affaire d'un jour? Et après les maîtres, pensez-vous aussi que les disciples n'aient pas eu leur tour dans cette histoire littéraire du dix-huitième siècle écrite jour par jour, par Fréron? Les voici en effet qui arrivent les uns après les autres, tous les philosophes à la suite, tous les poètes à la suite, Grimm, Helvétius, le baron d'Holbac, Condillac, La Harpe, Chamfort, qui encore? Ils arrivent tous en masse, en foule, en tombant sur la gloire ou tout au moins sur la renommée, comme des pauvres morts de faim, les économistes, les philosophes, les déistes, les athées, les vieillards et les jeunes gens, les plébéiens et les grands seigneurs, les républicains et les théocratiques; ils arrivent tous, chacun apportant sa petite ruine, chacun apportant son petit sophisme, celui-ci ôtant à la langue, celui-là y ajoutant, tous détruisant, arrangeant, recomposant et massacrant cette belle langue du siècle de Louis XIV: et à tous ceux-là qui accouraient en foule à la ruine de Carthage, il fallait que Fréron tout seul répondît l'un après l'autre et à tous en même temps; Fréron seul défendait pied à pied, pouce par pouce, ce beau royaume de la philosophie, de la croyance, de l'art et du goût au dix-septième siècle, attaqué et battu en brèche de toutes parts; Fréron tout seul osait encore parler de l'autorité et du devoir, de la croyance et de l'obéissance aux lois et au prince; Fréron tout seul, en un mot, avait pris en main la défense de l'ordre et de l'autorité parmi les hommes. En un mot, cette ancienne et admirable société française, c'est-à-dire Dieu et le roi, autrefois défendue par tant de grands génies, l'honneur de l'église et de la France, elle n'avait plus pour se défendre et pour la défendre, ô ciel! faut-il le dire? que cet homme de cœur, honni, accablé, méprisé; ce malheureux, ce misérable, cet inébranlable, cet admirable Fréron!

Et encore dans cette liste formidable et très-incomplète des grands écrivains et des grands ouvrages

auxquels Fréron eut affaire dans sa vie, ne vous ai-je pas nommé le plus redoutable, le plus intrépide, le plus atroce de tous, Voltaire. Autant Voltaire aimait la gloire, autant il haïssait Fréron. Autant Voltaire adorait la toute-puissance, autant il haïssait Fréron. Cela vous paraîtra hardi à dire, et cependant cela n'est que vrai : le grand Voltaire, ce maître souverain de l'Europe philosophique et littéraire, ce grand poète qui a pensé détrôner le Christ, le roi tout-puissant dont la capitale était Ferney, ce roi de l'esprit et des révolutions, des grâces et des paradoxes, ce prodige qui a renversé en se jouant, et comme il eût brisé une porcelaine chez Mme de Pompadour, une monarchie et une religion de quinze siècles, s'il a été jaloux de quelqu'un dans sa gloire et dans sa toute-puissance, ce grand Voltaire, il n'a été jaloux ni de Racine, ni de Corneille, ni de Bossuet, ni de Jean-Jacques Rousseau, ni de Montesquieu, il a été jaloux de Fréron!

Oui, lui-même, oui, Voltaire, il a été jaloux de Fréron. Et comment expliquer autrement cette haine formidable de tous les jours et de toutes les nuits? comment expliquer tant d'esprit et de génie inutilement dépensés à poursuivre et à accabler un seul homme? Comment se rendre compte de ce fait-là : Fréron attaqué par Voltaire autant et aussi souvent et plus violemment attaqué que notre seigneur Jésus-Christ lui-même? Fréron traité comme une religion, attaqué comme une croyance, et ce rare esprit Voltaire, aussi inquiété par *l'Année Littéraire* que par la *Bible*? Comment pensez-vous qu'un homme de l'esprit, du talent, du génie, de la poésie et de l'éloquence de Voltaire, se sera heurté toute sa vie contre un écrivain isolé, faible et pauvre, accablé de toutes parts? Je le dis encore, c'est que Voltaire a été jaloux de Fréron; c'est que Voltaire, dans tout son triomphe, a été bien surpris et bien indigné quand il s'est vu tout d'un coup arrêté, par qui, grands dieux! arrêté par Fréron! C'est que Voltaire ne pouvait pas se figurer que lui Voltaire, lui, le dieu de la France et de l'Europe, lui le flatteur bien-aimé de Mme de Pompadour, lui qui avait pour premier courtisan le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, lui l'enfant chéri des artistes, des princes, des peuples, des belles femmes, lui entouré de tous les charmans vices, et de toutes les futiles grandeurs de ce siècle charmant, lui qui en était l'esprit, et la vie, et l'orgueil, et la dernière passion, et la dernière croyance; lui à qui cette futile époque avait tout sacrifié, ses dieux, ses lois, ses mœurs, ses rois, son passé, son présent et surtout son avenir, lui le tout-puissant par la grâce de son génie, par la volonté de son esprit et par la force de son impitoyable ironie, il serait arrêté par quoi, grand Dieu! par un méchant petit chiffon de papier périodique, imprimé dans la haine publique, persécuté même par le censeur royal, menacé à chaque instant du bâton, de l'amende et de la Bastille; lui Voltaire, arrêté par quelques lignes écrites avec sang-froid et sans colère; lui Voltaire, portant ses deux mains de fer et de feu contre ce chiffon de l'*Année Littéraire*, et ne pouvant venir à bout de l'anéantir! Lui Voltaire, arrêté dans sa gloire par cette misérable feuille, et jouant, lui Voltaire, vis-à-vis Fréron, le rôle de cette princesse des Contes de Perrault, qu'une toile d'araignée empêche de sortir de sa prison, parce que la toile d'araignée renait toujours! lui Voltaire, ainsi arrêté par Fréron! Avouez avec moi qu'en effet cela est étrange, et qu'en effet aussi Voltaire se voyant vaincu comme Cromwell *par ce grain de sable placé là*, a eu bien raison d'être furieux toute sa vie et de toute sa fureur contre Fréron.

Aussi, vous savez comment s'est exhalée cette immense colère de Voltaire, qui n'a jamais eu d'égale; aussi vous savez ce que cette colère a produit et comment elle a voué, autant qu'il était en elle, à l'exécration universelle et au mépris public ce critique de courage et de probité, qui a osé dire à l'émeute philosophique et à la révolution littéraire : *Assez marché comme cela, vous n'irez pas plus loin!* Pauvre et malheureux critique! sa vie entière a été un sacerdoce, la polémique littéraire n'a jamais fait et elle ne fera jamais un plus grand martyr. Tout ce qu'un homme peut supporter et souffrir en ce monde, Fréron l'a supporté et souffert. Il a eu tous les genres de courage, on lui a craché au visage, on l'a frappé à coups de bâton, on l'a humilié dans sa personne, dans ses enfans, dans sa femme, dans son honneur, dans sa probité, dans ses mœurs, dans son foyer domestique; on l'a traîné sur le théâtre (chose inouïe depuis Aristophanes!) et là devant le peuple assemblé, en présence de tous les grands seigneurs de la cour et de tous les puissans de la ville, ç'a été à qui lui cracherait le plus au visage, à qui le comblerait le plus d'humiliations, de mépris et d'outrages. Tout ce que la haine a de fiel, tout ce que la rage a de venin, tout ce que la langue des halles a d'insolentes injures, tout ce que le mépris peut imaginer dans ses accès de brutalité, tout ce que des crocheteurs pris de vin, tout ce que des femmes de la halle, brûlées de soif, peuvent trouver dans leur gosier desséché, d'horribles, de sales et infâmes mensonges, tout cela a été prodigué et versé à plein vase sur la tête de Fréron le journaliste; Voltaire, à cette grande occupation a passé une grande partie de sa vie. Voltaire voyait Fréron partout, à chacune de ses pages. Fréron était pour Voltaire comme cet abîme entr'ouvert qui épouvantait Pascal. Au milieu d'une grande dissertation historique, Voltaire s'interrompait pour attaquer Fréron. Au milieu d'un conte léger, cette ironie de tant de verve, de hardiesse et d'esprit, Voltaire s'arrêtait pour insulter Fréron. En plein poème, Voltaire insultait Fréron. Partout, à chaque instant, Voltaire écrit le nom de Fréron. Fréron est insulté dans le même livre que la *Pucelle* d'Orléans. Fréron est insulté dans *Candide*. C'est contre Fréron que Voltaire a lancé sa plus immortelle satire, *le Pauvre Diable*, cette horrible philippique de génie à laquelle on ne peut rien comparer, pas même les plus horribles passages de Juvénal.

Enfin, c'est contre Fréron que Voltaire a écrit l'*Ecossaise*, cette horrible comédie dans laquelle un homme vivant a été montré au doigt comme le plus affreux des misérables. Oh! ce fut là, n'en doutons pas, un horrible spectacle. Toute celle ville honnête, policée, philosophique, élégante, la ville du roi Louis XV, de Voltaire, de M. de Richelieu et de Mme de Pompadour, se réunit dans la vaste salle uniquement pour insulter un homme et pour applaudir à ces injures; toute cette ville s'ameute et bourdonne dans la vaste enceinte, murmurant le nom de Fréron! Enfin la toile se lève, et déjà le peuple bat des mains. C'est Fréron! Le voilà sur la scène! En effet, le comédien qui joue son rôle a imité jusqu'à sa figure, il s'est même procuré un de ses habits; c'est Fréron, il est impossible de ne pas le reconnaître : on bat des mains! Au même instant la pièce commence, et alors voilà Fréron qui s'avance sur le bord du théâtre, et qui dit de lui-même : « Je suis un voleur, un sot, un misérable » un mendiant, un vénal, *je gagne déjà quelque chose* » *à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma* » *fortune est faite.* » Aussi parle-t-il abominablement

de lui-même pendant toute la pièce; aussi se jette-t-il à lui-même de la boue au visage pendant cinq actes; pendant cinq actes le peuple applaudit et s'écrie : *C'est Fréron;* pendant cinq actes, les grands seigneurs qui étaient là, les grandes dames qui étaient là approuvent de la voix et du geste cette action infâme; pendant cinq actes, les anciennes licences du théâtre athénien sont dépassées; l'Aristophanes de Ferney éclate, menace, jure, accuse et proscrit, non pas comme l'ancien Aristophanes pour la cause de la république, mais dans sa propre cause et pour sa propre défense et à son unique honneur! Et personne dans la salle ne prend la défense de Fréron, de cet homme seul contre tous! et personne pendant ces cinq actes ne se récrie contre cette horrible profanation de l'art dramatique, contre cet infâme abus du génie et de l'esprit, contre l'horrible vengeance de



Deux loges à la représentation de l'*Écossaise*.

ce poète qui ameute les populations au bénéfice de sa colère. Plus tard les philosophes poussèrent des cris de rage quand Palissot les traîna à quatre pattes sur le théâtre, et plus tard le pouvoir lui-même s'étonnait et s'indignait vainement contre le *Mariage de Figaro*, cette personnalité contre tous les pouvoirs existans, comme si tout ne se tenait pas dans l'histoire d'un peuple, la gloire à la gloire, l'insulte à l'insulte; comme s'il n'était pas évident, pour quiconque le voulait prévoir, que Voltaire, en nous ramenant à la comédie d'Aristophanes, ouvrait la brèche aux insulteurs à venir! Aujourd'hui, vous qui êtes les maîtres, vous laissez insulter un homme sur votre théâtre : tremblez, l'injure de cet homme retombera sur vous; il est insulté aujourd'hui, vous serez insulté demain, aux mêmes lieux, par les mêmes comédiens et par le même public.

Pourtant qu'avait-elle à reprocher à Fréron, cette imprévoyante société française qui le chargeait de tant d'insultes? Il s'était porté son défenseur et le protecteur de ses priviléges; il avait compris mieux que personne l'avenir effrayant de ce beau monde d'esprit et de fortune qui s'en allait chaque jour. Il avait pris en main la cause du grand siècle, la cause de la grande poésie, la cause de la vieille royauté. Pauvre grand monde, comme il était peu intelligent de sa conservation et de ses éloges! Il applaudissait l'*Écossaise*; il applaudissait le *Mariage de Figaro*; il applaudissait tout ce qui perdait la vieille société française : bien plus, il y eut un jour où il applaudit à la perte total de ses priviléges, de ses écussons, de sa fortune, et qu'il jeta même en riant à ce

peuple qui ne le lui demandait pas encore le nom de ses neveux et de ses aïeux.

J'imagine cependant qu'à cette première représentation de l'*Écossaise* plus d'un cœur a dû battre, et plus d'un front a dû pâlir, quand soudain, au dernier acte, au moment le plus grand de l'admiration générale, on vit aux premières loges une pauvre femme qui tombait évanouie, et à l'orchestre, un homme éperdu qui se leva tout de bout en s'écriant avec des larmes de désespoir : *Ma femme! ma femme!* Or cette femme évanouie c'était la femme de Fréron, or cet homme qui était resté impassible pendant ces trois heures d'abominables tortures, et qui pleurait, voyant sa femme évanouie, c'était Fréron lui-même. Sont-ce là, je vous prie, les vengeances d'un peuple civilisé? Ce jour-là, un homme était à côté de Fréron, et cet homme eut seul le courage de défendre l'homme attaqué, en lui parlant avec la considération due au malheur. Celui qui osa soutenir Fréron contre toute cette foule soulevée, c'était M. de Malesherbes, le même homme de bien et de courage qui osa plus tard défendre la vie de Louis XVI contre ceux qui demandaient la tête du roi. Dites donc que les événemens de ce monde ne se tiennent pas!

On ne saurait nier qu'il n'ait fallu un grand courage, un courage plus qu'humain pour résister à toutes ces épreuves. On composerait plusieurs gros volumes des excellentes épigrammes et des immortelles satires dont Fréron a été accablé; il n'y a pas un homme de ce temps-là, même Palissot, qui ne se soit trouvé de l'esprit, et beaucoup d'esprit contre Fréron. Jean-Jacques Rousseau, lui-même, qui garde si souvent le plus honorable sang-froid même contre Voltaire, a adressé à Fréron une lettre violente qui se termine par le mot le plus insultant (1).

Et cependant Fréron a tenu bon et n'a pas lâché d'un pas; jusqu'à la fin il a persévéré dans la route qu'il s'était tracée. Ni les travaux, ni les outrages, ni les insultes, ni les persécutions de tout genre n'ont pu le faire dévier un instant de sa route. Ainsi a-t-il fait. Et comme en dernier résultat il n'y a que l'abnégation chrétienne qui puisse ainsi se dévouer corps et ame à sa croyance, et comme ce n'est pas là d'ordinaire l'habitude des opinions purement philosophiques et littéraires de s'abandonner sans merci ni miséricorde aux haines les plus spirituelles et les plus puissantes du siècle le plus spirituel et le plus puissant, il s'agit enfin de trouver le secret du courage et de la persévérance de ce haut, persévérant et courageux critique. Singulier courage de la résistance mille fois plus difficile que le courage d'opposition; singulier courage de l'homme qui dit : *je crois,* quand personne ne croit plus; mille fois plus difficile que le courage du croyant quand tout le monde commence à croire; singulier courage du plébéien qui défend le principe royal; mille fois plus difficile que le courage du gentilhomme qui se fait peuple; singulier courage de l'écrivain qui s'abrite à l'ombre des modèles; mille fois plus difficile que le courage du novateur qui se fait à lui-même son style et son art poétique. Tel fut le courage de Fréron. Il a été seul contre tous. Il a été seul contre la philosophie, contre la poésie, contre la littérature, contre la politique, contre le théâtre de son temps. Au nombre des travaux de Fréron, il faut placer sa défense de l'ancien théâtre et sa constante admiration pour Corneille et pour Racine, et son opposition constante à cette larmoyante et fade comédie par laquelle on espérait remplacer la comédie de Molière. C'est Fréron qui le premier a trouvé la critique dramatique, comme il a trouvé le style de la critique littéraire. Fréron est le plus habile analyste de ce monde. Son coup-d'œil est prompt et sûr; sa parole est rapide et vive; il a bientôt trouvé le fort et le faible des ouvrages; il est peu facile à éblouir, et jamais homme ne s'est mieux tenu en garde contre les étincelles du faux bel-esprit, et les efforts grandioses du mauvais goût. Fréron sait par cœur tous les modèles; il en a puisé le suc de bonne heure, et, grace à eux, il a toujours près de lui à sa portée une règle constante et sûre pour bien juger des ouvrages de l'esprit. Ajoutons encore que c'est Fréron qui a formulé les droits de la critique; c'est lui qui a enseigné aux plus beaux esprits à reconnaître et à se soumettre à ces jugemens portés au nom de l'art, par des hommes qui ont consenti à ne pas être des artistes et des écrivains, à condition qu'on leur promettrait de comprendre et de juger les écrivains. En effet, avant Fréron, nous voyons les plus grands écrivains du XVIIe siècle supporter impatiemment ce qu'ils appelaient *le joug de la critique.* Le XVIIe siècle ne reconnut Boileau pour un critique, que parce que Boileau avait fait ses preuves de grand prosateur et de grand poète. On retrouve dans Labruyère et dans les préfaces de Corneille, et même dans celles de Racine, plusieurs accès de cette mauvaise humeur, de cette impatience contre la critique, impatience bien naturelle à des esprits de cette élévation. Il a fallu bien du temps, et surtout il a fallu toute la persévérance de Fréron, pour apprendre aux grands écrivains que c'est le droit de la critique de les citer à sa barre, et qu'un homme de goût et de style est l'égal, sinon de tous les grands écrivains, du moins de tous les grands livres, et qu'enfin c'est une sotte raison à donner à l'homme qui juge un poème, une tragédie, une histoire, de lui dire fièrement — *Faites-en autant!* Mais ce sont là des idées qui se débattaient avant Fréron, que Fréron a résolues au grand honneur de la critique, et qui ne se discutent plus depuis Fréron.

Nous disions donc que ce qui a soutenu Fréron dans cette lutte infatigable de tant d'années (depuis 1754 jusqu'en 1776), ce fut d'abord son courage et ensuite et surtout la puissance même du journal, cette nouvelle puissance dont il était un des créateurs. En effet, je ne crois pas qu'il y ait au monde une plus grande preuve de la toute puissance du journal que la persévérance de Fréron à lutter tout seul pendant quarante ans contre la persévérance et la colère, et ce qui étaient plus dangereux, l'esprit et l'ironie de Voltaire. Il faut, sans nul doute, qu'il y ait dans cette puissance nouvelle, le journal, je ne sais quelle force irrésistible et cachée, puisqu'elle a soutenu Fréron pendant quarante ans contre tant de grands ennemis ameutés : voyez pourtant quel combat inique c'était là, au premier abord! Fréron tout seul contre Voltaire soutenu par la France; que dis-je? par l'Europe entière. Un écrivain correct et châtié, mais rien que cela contre le plus mordant des poètes et le plus incisif des prosateurs. Une feuille volante que l'heure présente emporte dans l'oubli comme tout ce qui est feuille volante, opposée au plus rare assemblage des ouvrages les plus divers et les plus rares qui soient sortis de la tête et de l'esprit d'un homme. Ici un roi qui parle aux grands, aux

(1) Vous dites, Monsieur, que vous vous enveloppez dans votre vertu, je ne vous le conseille pas, vous auriez là un méchant manteau.

prêtres, aux rois, au peuple; qui parle sur un théâtre et de la plus grande hauteur où la gloire humaine puisse placer un homme; là un pauvre diable qui écrit obscurément ce qu'on appelait en ce temps-là *des gazettes*. Et cependant que de fois le pauvre diable est sorti vainqueur de cette lutte acharnée! C'est qu'il était soutenu par sa feuille volante, c'est qu'il était défendu par son misérable journal; c'est que la persévérance de son livre en faisait la force; c'est que cette conversation, qui revient à des heures certaines et que le public accepte comme une conversation, porte en elle-même sa conviction naturelle; c'est qu'enfin moins cette feuille est un livre, moins elle doit vivre et plus elle porte coup dans l'esprit du lecteur. Et puis, croyons aussi que cette société française n'était pas tellement imprévoyante et légère qu'elle sentît fort bien au fond de l'ame, combien ses destinées étaient incertaines, et quels immenses dangers elle courait à se ruer ainsi sans règles et sans frein dans les plaisirs, dans le doute et dans le paradoxe. On écoutait donc même en la maudissant, cette voix importune de Fréron, parce qu'à tout prendre cette voix disait la vérité. Or quelle est la vérité même la plus odieuse qui ne soit pas écoutée à la fin? Il est vrai que souvent cette vérité écrase celui qui la porte, comme un fardeau trop lourd pour des forces humaines. N'avez-vous pas appris qu'au dernier siége de *Jérusalem* il y avait un pauvre homme qui s'en allait criant par la ville, et sans qu'on pût le faire taire: *Malheur à Jérusalem! malheur à Jérusalem!* jusqu'à ce qu'enfin cet homme ajouta: *Malheur à moi!* au même instant il fut écrasé par une pierre lancée du camp des assiégeans.

Fréron, lui aussi avait dit: *Malheur à la poésie française! malheur au théâtre français! malheur à la langue de Racine et de Pascal! malheur au trône du roi et malheur à l'Église de J.-C.!* lui aussi il a fini par s'écrier: *Malheur! malheur à moi!* Et en effet il était bien malade quand on vint lui apprendre que ses ennemis l'emportaient enfin, et que le garde des sceaux, M. de Miroménil, venait de supprimer le privilége de *l'Année littéraire*. A cette nouvelle, Fréron désarmé s'avoua vaincu pour la première fois; cependant il ne ressentit ni indignation ni colère. *Ah!* dit-il, en s'efforçant de sourire, *c'est-là un malheur particulier qui ne doit détourner personne de la défense de la monarchie; le salut de tous est attaché au sien.* Disant ces mots, il baissa la tête et il mourut accablé de fatigues et d'ennuis (1).

Voyez le stupide pouvoir de ce temps-là! Au milieu de cette philosophie qui brûlait et renversait toutes choses sur son passage, au plus fort de cette armée d'écrivains et de grands écrivains qui marchaient en bataille rangée contre l'ordre social, il n'y avait que deux hommes qui eussent osé prendre en mains la défense des vieilles lois et des vieilles mœurs. A cette tâche périlleuse ils avaient sacrifié leur popularité, leur renommée, leur avenir; l'un de ces hommes était un grand poète, c'était Gilbert; l'autre était le plus grand critique de son temps, c'était Fréron. Eh bien! comment mourut Gilbert, ce noble jeune homme qui eût été Juvénal? Il mourut de faim, de misère et de folie, sur le grabat d'un hôpital. Quant à Fréron, après avoir osé croire à ces combats de géans, le voilà qui expire sous la disgrace impudente et imprudente d'un garde des sceaux.

Au reste Fréron est mort à temps; quand la Révolution allait venir avec sa grande voix imposer silence à toute parole qui n'était pas pour elle. Fréron emporta dans sa tombe le journal littéraire et la critique littéraire. Il mourut à l'instant où toute littérature allait cesser, où toute poésie devait se taire, où toute philosophie devait se couvrir d'un voile noir pour ne pas voir ses ruines et ses œuvres. Fréron mort, le journal, qui n'avait été jusqu'alors qu'une puissance littéraire, devint une puissance politique; le journal, qui ne s'était attaqué qu'à des écrivains, s'attaqua à tous les autres grands pouvoirs: il passa de la théorie des révolutions à la pratique des révolutions. Qu'aurait dit Fréron s'il avait pu prévoir les journaux de la *terreur*, et si Marat, le Père Duchesne, appuyant sur son épaule sa main chargée de sang et de barbarismes, fût venu lui dire: *Salut et fraternité à mon confrère Fréron!*

Le fils de Fréron, jeune homme de fêtes et de plaisirs, ne marcha pas sur les traces de son père. Il recula devant ce triste chemin chargé de ronces et d'épines. Le dévoûment de Fréron le père devait en effet épouvanter son fils: il recula donc devant la mission paternelle; il n'accepta que sous bénéfice d'inventaire cet héritage de gloire cachée et de persécutions évidentes, de triomphes contestés et de calomnies toujours nouvelles, de puissance éphémère et de misère infinie. Enfant et dans les bras de sa mère, Fréron le fils avait pu apprendre ce qu'il en coûte pour défendre la société contre ceux qui l'oppriment, et combien c'est une triste position de défendre plus grand que soi; car il arrive, si le grand succombe, qu'on est entraîné dans sa chute, et quand il triomphe, trop heureux s'il ne punit pas son défenseur! Fréron le fils est donc pardonnable de n'avoir pas voulu continuer son père, et d'avoir pris le parti le plus facile et le plus honoré. Malheureusement il ne fut pas un simple révolutionnaire, laissant aller la révolution qu'on ne pouvait plus contenir; il fut un révolutionnaire fanatique, impitoyable, sanguinaire... Qui le croirait? la gloire de Marat empêchait Fréron de dormir! Pour contrebalancer *l'Ami du peuple*, Fréron publia *l'Orateur du peuple*, et là il s'abandonnait à tous les horribles excès d'un homme naturellement timide et qui ne sait pas s'arrêter dans sa cruauté, parce qu'il ne sait pas s'arrêter dans sa faiblesse. Enfin, pour tout dire, le fils de Fréron le grand critique, oubliant à la fois son père et le noble exemple qu'il lui avait donné, vota la mort du roi son bienfaiteur, et il osa s'en vanter plus tard! Et c'est ce même Fréron, fils de Fréron le critique, que la Convention envoya à Marseille comme un instrument de mort, et là, à Marseille, Fréron le fils, s'abandonnant de nouveau à ses fureurs, inscrivit son nom sangl

---

(1) Fréron, outre l'*Année littéraire*, a laissé plusieurs ouvrages qui sont les ouvrages d'un savant, et des vers qui sont presque les vers d'un grand poète, son ode sur *la maladie du roi* à Metz renferme des beaux passages, en voici quelques vers.

O mort, par des coups légitimes
Immole-toi d'autres victimes :
Ta faulx devrait-elle oublier
Tant d'humains, dont le cœur farouche
N'a jamais offert à ma bouche
Que des forfaits à publier?

Frappe ces fléaux de la terre,
Ces rois sur le trône endormis;
Ces tyrans armés du tonnerre;
Ces cœurs pervers, ces faux amis;
Ces oppresseurs fiers et barbares,
De Plutus ces enfans avares,
Sortis du néant ténébreux,
Qu'on voit par des canaux obliques,
Détournant les sources publiques,
Multiplier les malheureux.

et deshonoré à côté du nom de Collot-d'Herbois qui était le Fréron de Lyon, comme Fréron était le Collot-d'Herbois de Marseille. Hommes de sang tous deux et qui se lavent dans le sang, celui-ci de sa honte quand il était un comédien sifflé, et celui-là de l'opprobre de son père, quand son père était chargé d'insultes. Que sait-on? tel homme qui a battu des mains à la représentation de l'*Écossaise* a-t-il payé de sa tête, sous Fréron le proconsul de Marseille et de Toulon, les applaudissemens barbares dont il avait accueilli le nom du grand critique Fréron.

Au fait, qui pourrait dire ce qui se passait dans l'ame de Fréron le fils, quand enfin, après les longues années de son enfance, ces années chargées d'humiliations et d'insultes publiques, il se vit dans sa jeunesse un nom redouté à l'égal du nom de Marat? Au fait, cet enfant, qui avait été élevé dans le cabinet de Fréron le critique, qui avait vu son père nuit et jour au travail, dévoué toute sa vie aux principes conservateurs, ne recueillir de son ouvrage que les insultes et les moqueries de ceux mêmes qu'il defendait; au fait, Fréron le fils, qui avait vu mourir son père sous les coups de la disgrâce du garde des sceaux Miromesnil, avait dû prendre en grande pitié et en grand mépris cette société misérable, qui était si peu reconnaissante, et qui se défendait si mal. Tant d'injures accumulées pendant trente ans sur la tête du père, et quelles injures! ont du nécessairement retomber sur le cœur du fils, et comme c'était là, pour ce jeune homme sans croyance et sans fidélité, des injures sans contre-poids, comme en ceci il n'était pas soutenu comme l'était son père par la conscience de son courage et d'un devoir noblement rempli, on s'explique à peu près comment le fils de Fréron, cet enfant qui était né si doux et si humain, qui avait été tenu sur les fonds baptismaux par cette pieuse madame Adelaïde, la tante de Louis XVI, et par le roi Stanislas (1), la vertu hors du trône, ce chrétien découronné, soit devenu féroce par le besoin de venger son père (1). Ne vous étonnez donc pas de lui voir porter sur le peuple des mains violentes; ne vous étonnez pas de le voir commander l'artillerie contre le peuple : ce jour-là il avait sous ses ordres un jeune officier d'artillerie qui avait nom Bonaparte, et qui avait pris Toulon à lui seul, et qui commandait le feu à la place du bourreau, et là, au milieu du Champs-de-Mars, Fréron le fils mitraillait le peuple amoncelé, et quand la mitraille eut brisé toutes ces têtes, une voix s'écria : — *que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la Patrie leur pardonne*! Infâme guet-à-pens! Cette voix, c'était la voix de Fréron; les malheureux qui n'étaient pas morts se relèvent. — Feu! s'écrie Fréron, la mitraille recommence, et personne ne se relève plus!

En conséquence le club de Valois, décerna à Fréron le fils, le titre de *sauveur du midi!* Depuis ce temps Fréron fils eut des fortunes diverses à subir. De terroriste qu'il était, il se fit l'ennemi de Robespierre; Robespierre brisé, Fréron dénonça Fouquet-Thinville et enfin tous ses complices les uns après les autres; en un mot, l'assassin de Toulon et de Marseille se trouva bientôt à la tête de la réaction anti-jacobine. Il avait des partisans, qu'on appelait *la jeunesse dorée de Fréron;* puis enfin, quand la France arriva au 5 vendémiaire, Fréron redevint ce qu'il avait toujours été, un mauvais agitateur, imprudent et tremblant, un fils indigne de son père, un révolutionnaire vaincu dont on méprise la tête, moins que rien. Il alla mourir à St-Domingue sous les ordres du général Leclerc, le mari de cette jeune et belle Pauline Bonaparte que toute l'Europe adora depuis sous le nom de la princesse Boreghèse. Chose étrange encore! Pauline Bonaparte était aimée de Fréron, et elle aimait Fréron avec l'autorisation de son frère. On a encore les correspondances de Fréron et de Pauline. Bien plus, si Fréron n'eût pas été marié, il épousait Pauline Bonaparte, et alors, au lieu d'aller mourir employé des vivres sous les ordres du général Leclerc, qui peut dire ce que serait devenu Fréron? Mais la fortune de celui-là qui devait être l'Empereur, le préserva de cette alliance et de ce malheur. Voilà tout ce que nous avions à dire sur Fréron et sur sa famille.

Maintenant on se demande comment l'homme qui a joué le rôle de l'auteur de *l'Année littéraire*, l'homme qui fut pendant 30 ans (1) l'arbitre du goût au XVIIIe siècle, et dont l'influence contrebalança, pour le moins, l'influence de Voltaire et de l'école Encyclopédiste, est aujourd'hui un homme à peu près oublié? C'est que le plus grand journaliste du monde ne peut vivre et ne doit vivre que ce que vit son journal, un jour; c'est que le meilleur journal de ce monde n'est après tout qu'une feuille légère, futile écho de passions, de besoins, d'intérêts, d'admiration, de vengeances et même de révolutions que le temps emporte comme le vent balaie la poussière; c'est qu'après le journal, cette histoire de vingt-

(1) Chaque année le petit Fréron allait souhaiter la fête de son auguste parrain. Son père lui apprenait alors un petit couplet, que l'enfant débitait au bon roi Stanislas, qui en pleurait de joie. Voici un de ces couplets enfantins, dans lequel on chercherait vainement à deviner le *sauveur du Midi.*

Quand ma bonne cause avec moi,
Elle m'appelle aussi son roi :
Ce titre vient frapper tant de fois mon oreille,
Sire, que bien souvent, dans mon petit cerveau,
Je crois être un Monarque, un Stanislas nouveau.
Alors, ainsi que vous, j'ai le talent suprême
De faire des heureux et de l'être moi-même :
Je m'entends nommer Titus;
La terre avec amour encense mes images;
Je n'en suis point surpris ; ces honneurs me sont dus :
J'ai pour leçons vos ouvrages,
Pour modèles vos vertus.

(1) Trente ans! Les années les plus actives et les plus passionnées de la littérature et de la philosophie au dix-huitième siècle! Tous les grands noms, tous les grands livres, toute la grande opposition de ce temps-là, sont inscrits jour par jour dans l'*Année littéraire* de Fréron. Et cependant qui s'avise d'aller la chercher dans cet abîme, éparse çà et là, cette noble histoire de notre littérature et de notre philosophie? L'*Année littéraire* se compose de près de *mille volumes*, qui forment à eux seuls une immense bibliothèque, accessible seulement à quelques fortunes et à quelques curieux. Sans doute Fréron n'a pas pu écrire à lui seul ces mille volumes. Sans doute ces mille volumes ne sont pas d'un bout à l'autre des chefs-d'œuvres, mais pourquoi ne pas retirer l'or de cette poussière? Pourquoi ne pas séparer Fréron de ses collaborateurs? Pourquoi ne pas construire avec ces précieux matériaux la seule histoire possible du dix-huitième siècle littéraire et philosophique? Certes l'*Année littéraire* de Fréron est une mine immense, inépuisable, il ne s'agit que de savoir la fouiller.

Au reste ce long et fastidieux travail a été entrepris depuis longtemps par le seul homme qui fût capable peut-être de le mener à bonne fin. L'*Année littéraire* a été lue et relue d'un bout à l'autre, et pas une page digne d'être conservée n'a été perdue. C'est ainsi qu'avant peu, nous donnerons sous ce titre l'*Année littéraire*, deux admirables volumes, qui représenteront à eux seuls toute l'histoire littéraire du siècle passé. Ces deux volumes rempliront en même temps une lacune importante dans l'histoire de la critique, Quelle singularité! Nous avons eu douze et vingt volumes, les pages de Dusaulx, Hoffmann, Geoffroy, Feletz, tous élèves collaborateurs et continuateurs de Fréron, et nous n'avons pas encore l'*Année littéraire* de Fréron!

quatre heures, arrive l'histoire, cette immortelle conseillère de tout les temps, qui fait son choix parmi les héros du jour, mettant à leur place les hommes et leurs œuvres, rejetant dans l'ombre celui-là qui était au grand jour, mettant au grand jour celui-là qu'on avait laissé dans l'ombre. Heureux même le journal qui peut servir de notes à l'histoire! Le journal est donc une œuvre essentiellement périssable et mortelle, et rendons en grace au Ciel, car quelle puissance en ce monde pourrait résister à celle-là, un journal qui aurait à la fois la durée d'un livre, l'autorité d'une histoire, et la rapidité d'un journal?

Toutefois il me semble qu'en relisant avec soin *l'Année littéraire* de Fréron, un homme de goût et d'esprit y pourrait trouver de belles et honorables pages qui, tirées de l'abîme où elles sont enfouies, pourraient fournir une lecture variée, piquante et remplie d'interêt. n des livres qu'on admire le plus de notre temps et avec juste raison, le *Cours de littérature* de M. de La Harpe, a été tiré en partie de *l'Année littéraire* de Fréron. Je ne dis pas que le premier homme venu retrouve dans *l'Année littéraire* un second *Cours de littérature*, car M. de La Harpe n'est pas un premier venu; mais je suis convaincu qu'avec les deux mille volumes de *l'Année littéraire*, on composerait très-facilement deux beaux volumes qui prendraient leur place et la plus belle place, à la tête de tant de grands critiques, les élèves, les frères d'armes, ou simplement les successeurs de Fréron, Geoffroi, Dussaulx, Hoffman, Auger, Duviquet, cet homme excellent qui vient de mourir, tous ces hommes l'honneur de la critique périodique, qui ont jeté toute leur science dans les journaux, au lieu de la poser solennellement dans des livres, et dont le recueil compose à peu près toute l'histoire de notre littérature bonne ou mauvaise depuis Voltaire jusqu'à nos jours.

JULES JANIN.

VOYAGES.

UNE ÉMEUTE A BORD.

Terre! terre!... Ce cri du matelot placé en vigie à la tête du mât de misaine est répété, et de bouche en bouche il arrive jusqu'à moi. — Terre!... cri magique, quand il est proféré à bord d'un navire cinglant sur les déserts de l'Océan. Chacun, à bord, reçoit, selon la trempe de son ame, sa part de l'impression que ce cri répand dans l'équipage. La mienne est toujours grande, même dans les cas ordinaires : car l'annonce d'une terre porte à la pensée du pilote attentif, l'appréhension pour les dangers dont cette approche le menace, et le contentement secret de lui-même pour la précision de ses hauts calculs. Mais ici c'est plus que tout cela; le cri qui a fait vibrer notre ame disait : Sainte-Hélène!...

Sainte-Hélène!... A ce nom, que de pensées! que de souvenirs!... Je posai la main sur mon cœur, je le sentis battre comme à l'approche d'une grande peine.

Il était midi, le 25 mars 1829. J'aperçus l'île, mais comme une teinte sombre et douteuse; la grande distance et le brouillard ne laissaient presque rien distinguer. Le temps était couvert et humide; le vent murmurait sourdement dans les cordages; le navire, incliné sous ses voiles arrondies par la brise, et bondissant de vagues en vages, s'avançait rapidement vers la terre. Trois heures après, les yeux détaillaient les aspérités effrayantes des rochers de Sainte-Hélène. Quel horrible aspect! quelle désolation empreinte sur les flancs à pic et déchirés de ces masses ardues! La pensée, effrayée, refuse d'y reconnaître l'œuvre d'une omnipotence qui fit tout pour le mieux. Projection monstrueuse des erreurs de la création, sa masse hideuse et tourmentée s'élève des profondeurs de l'abîme, pour régner seule sur une mer désolée. Des nuages épais voilent sa tête horrible; l'éternel vent du sud-est frappe et s'épuise sur son front volcanisé; et ses pieds, en talus rapides, sont battus par les vagues éternelles qui s'y brisent. Là tout accès est difficile : on dirait que la nature vous défend d'y aborder. Voilà donc quel fut son dernier asile!

L'ancre touche le fond dans la petite anse de Jame's Town, seul point abordable. J'y assure mon navire contre les brusques rafales qui s'échappent fréquemment des ravines encaissées par les montagnes. Partout où l'homme a pu placer son pied sur ces pentes escarpées, il y a aussi placé ses moyens de défense et de destruction. Je détaillais tous les points avec ma lunette; surtout cette succession de forts et de batteries inexpugnables, superposés par étages depuis la mer jusqu'aux sommités des rochers; leurs feux croisés et plongeans...

Tous dormaient à bord de *l'Irma*, après une journée laborieuse, et goûtaient le repos d'une nuit sans inquiétude, après une longue et pénible navigation à travers les mers de l'Inde. Moi seul je veillais, assis sur la poupe. Je me complaisais dans mes réflexions, dont le mugissement continuel de la mer sur les rochers du rivage, augmentait encore la tristesse!

La nuit, descendue sur ce rocher terrible, et enveloppant de son voile vaporeux les silhouettes douteuses de quelques navires espacés, avait quelque chose de grandiose et de sinistre. Tous les incidens de cette nuit livraient mon cœur à des impressions nouvelles : c'étaient des regrets, une douleur inconnue!

Lorsque le brouillard était dissipé; lorsque la rafale avait cessé de souffler, et que les récifs ne faisaient plus entendre qu'un bruit sourd et interrompu, l'air était doux; le firmament étincelait d'étoiles; quelques navires mouillés près du mien se balançaient doucement sur leurs câbles. Rien alors ne troublait le calme de la nuit, hors le son des cloches qui annonçaient les heures à bord des navires de la rade, et le cri de veille des sentinelles anglaises placées sur les forts : *All's well!...* Le cri, s'élançant de la forteresse de *Ladder-Hill*, était d'abord répété sur le môle; ensuite faiblement à *Munden's-Point*;

plus faiblement encore à *Ruppert's-Battery*, et allait mourir pour moi à *Sugarloaf-Fort;* mais il circulait encore autour de l'île, de rocher en rocher, dans la vallée du tombeau, et jusqu'au tombeau!!... Quelle garde rigoureuse, même après la mort!....

Un seul homme veillait sur le pont de *l'Irma*. Son poste était sur le devant du navire pour y surveiller les mouvemens de la chaîne de l'ancre; et depuis plus d'une heure je l'observais rôder çà et là sur le gaillard d'arrière, s'occupant machinalement à des ouvrages sans utilité. Ses soins spécieux s'adressaient aux objets qui le rapprochaient de moi : c'était à la lampe qui brûlait bien dans l'habitacle, ou à la roue du gouvernail qui était convenablement saisie. Je voyais que ce matelot avait quelque chose à me dire, et n'osait m'aborder. Pour le faciliter et pour rompre le cours de mes pensées pénibles, je l'appelai : Clergeon! — Plaît-il, cap'taine? — Êtes-vous de quart? — Oui, cap'taine. — Pourquoi n'êtes-vous pas devant à veiller la chaîne! — Oh! dit-il dans son langage marin, il n'y a pas de soins, cap'taine; elle ne bouge pas plus que... que Sainte-Hélène que v'là, et que le tonnerre l'écrase! — Ce n'est pas une raison pour faire au-dessus de la chambre des ouvrages plus bruyans que nécessaires, et qui troublent le sommeil des officiers. — Ça, c'est vrai, cap'taine; mais si je ne faisais pas queuque chose, voyez-vous, je ne tarderais pas à *regarder en dedans,* comme dit l'autre, quoique je ne sois pas connu pour un roupilleur; mais j'avais le grand *quart* la nuit dernière, et comme je suis de *bâbord,* je l'ai encore attrapé ce soir; et puis, la journée a été *solide* d'ouvrage, comme vous savez, cap'taine. Ah! mais, c'est qu'avec vous, il n'y a pas moyen que le poil nous pousse dans les mains quand nous *courons sur une terre*. — Votre quart est fini, lui dis-je, il est minuit; appelez l'homme qui doit vous remplacer, et donnez-moi de la lumière. — Cap'taine! — Eh bien? — Sans vous commander : sommes-nous ici pour queuque temps? — Non, mon garçon, pourquoi? — Ah! mon cap'taine, fit-il d'un air suppliant, si c'était un effet de vot' bonté, dont auquel je serais bien reconnaissant le restant de mes jours. — Eh bien! après? — C'est seulement pour l'histoire de savoir, sans vous offenser, s'il y aurait pas moyen de... de me permettre d'aller à terre demain? — A terre! lui dis-je, et qu'avez-vous à faire à cette terre maudite? Voyez ces gorges humides et profondes, ces rochers noirs et pelés; quel plaisir vous promet cet aspect sauvage?

Il se tut un moment; et regardant la masse sombre des montagnes que de vifs éclairs commençaient à éclairer, il dit : Ce n'est pas l'embarras, il est un fait certain que ça n'a pas l'apparence d'un pays *où ce que* le matelot peut trouver à se divertir, mais, malgré ça, on peut avoir envie d'y aller; surtout quand on a connu...

Il n'acheva pas, et il articula ces derniers mots avec un ton de voix dont je remarquai les inflexions saccadées. — Eh bien! repris-je, quand on a connu; que voulez-vous dire?... Ne savez-vous pas qu'un matelot ne doit pas être le premier à demander d'aller à terre en arrivant à une île, surtout quand le travail le réclame à bord? Comment un vieux matelot peut-il oublier cela? — Pardon, cap'taine, je ne l'oublie pas; mais Sainte-Hélène n'est pas une île comme les autres; et puis, si nous en partons si tôt, je n'ai pas le temps d'attendre. D'ailleurs, ce n'est pas pour l'histoire de riboter que je voudrais y aller; pour ça, il n'y a pas de danger : vous savez bien, cap'taine, je ne suis pas censément un *soiffier*. — Sans doute, je le sais; je sais aussi que vous êtes le meilleur homme de l'équipage pour exécuter des ordres et pour manœuvrer une embarcation; et pour cela je veux que vous soyez patron de la chaloupe, demain toute la journée, pour aller faire la provision d'eau; personne ne peut vous remplacer dans ce travail.

Clergeon, convaincu de ces vérités, demeura désespéré de mon refus, et, se croisant les bras sur la poitrine avec violence, et dans l'attitude d'un cruel désappointement, il dit, en regardant Sainte-Hélène : Allons, c'est fini!... Ah! pauvre vieux, va! ta commission ne sera pas faite. Et moi donc, ce que je m'étais promis dans mon cœur, je ne le ferai pas encore cette fois : et qui sait si jamais je reviendrai dans cet abominable trou... Ah! gredin de sort!... C'est égal!... patience.

Je n'entendis plus ce qu'il murmura en allant vers la cuisine. Il revint bientôt vers moi, tenant un fanal allumé, et me tirant brusquement son chapeau : Voilà de la lumière, me dit-il. Ses traits portaient l'expression d'une colère chagrine que son respect pour moi retenait à peine. Je fus curieux de le faire s'expliquer : Eh bien! qu'avez-vous, Clergeon? — J'ai, cap'taine, que j'ai laissé mon vieux bon homme de père, qui a quatre-vingts ans tout à l'heure, parce qu'il me disait souvent : « Joseph, laisse-moi ici tout seul; tâche de faire une campagne, et fais en sorte que ce soit sur un navire qui passe à Sainte-Hélène, mon enfant; tu iras de ma part au tombeau de notre pauvre empereur; tu diras une prière pour moi, et tu m'en rapporteras des branches de saule qui... » Et puis moi donc, croyez-vous que je n'y venais pas pour mon compte!...

Mon cœur était gonflé depuis l'instant que j'avais aperçu Sainte-Hélène; mon émotion s'accrut encore aux paroles de ce brave matelot; et cependant je ressentais quelque plaisir à le laisser là pour causer encore; aussi bien, l'obscurité empêchait qu'il ne vît mes larmes. Ne pouvant plus m'opposer avec rigueur à son louable projet, j'essayai de l'en détourner au profit du travail : Pourquoi, lui dis-je, aller sur ce tombeau?... pourquoi chercher de tristes souvenirs et des regrets inutiles?... tout n'est-il pas fini?... et que feriez-vous de ces branches de saules?... — Ce que j'en ferais? Je les conserverais toujours, dit-il d'une voix émue et en mots entrecoupés. Il ajouta : J'en apporterais à mon père : ce serait du bonheur pour lui; j'en ferais des présens aux anciens; et moi donc, est-ce que je ne suis pas un ancien? — Et à quoi bon tout cela, Clergeon? — Eh bien! mon cap'taine, ce serait pour dire : voilà du saule du tombeau de Napoléon; je ne peux pas bien vous expliquer pourquoi, mais je sens là que j'ai raison; car, voyez-vous, je me sens autant de besoin d'avoir de ce saule, que je me sentais de soif pour la croix d'honneur quand il nous commandait; c'est que c'était un crâne d'empereur que celui-là. — Tu l'as donc vu bien souvent, Clergeon? — Si je l'ai vu, cap'taine; ça va sans dire, puisque j'étais novice avec mon père à bord du vaisseau *l'Orient*, à Aboukir, et puis à Boulogne, et à... — Et tu l'aimais bien?

A cette question, les mouvemens et les attitudes de cet homme ne peuvent se traduire. Je fus un moment sans savoir ce qu'en penser. Je craignais qu'il ne fût offensé d'une question qui mettait en doute son amour pour le grand homme; mais non, il s'efforçait d'affirmer cet amour d'une manière analogue à son sentiment, et ne trouvant pas de langage pour le dire, il ouvrit avec violence, et d'une main tremblante, sa chemise de laine rouge, et de l'autre main élevant son fanal à la hauteur

de sa poitrine dont il découvrit le côté gauche, il me fit voir parmi des cicatrices une aigle et une N tatouées sur son cœur; puis il dit : Pour me séparer de celle-ci, il faudra m'écorcher... Si je l'aime?... Ah! mille tourbillons de Dieu!... Tenez, cap'taine, les Français, ce n'est plus des hommes... Si seulement il y avait z'eu... mais à présent, à quoi ça sert tout ça? Il n'y a ici que de la terre et du saule!...

En parlant ainsi, Clergeon s'agitait et gesticulait avec une violence qui faisait craquer ses articulations. — Il t'en faut donc de ce saule? lui dis-je. — Oh! oui, cap'taine, j'en ai fait le vœu à Sainte-Anne d'Auray, et à *Notre-Dame de Larmor;* sur ce bijou-ci, tenez, voyez : c'est tout ce qui me reste; puis se découvrant, il me fit voir une vieille cocarde tricolore cousue dans le fond de son chapeau, et recouverte par la coiffe. Après un moment de silence et de réflexion, il ajouta à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu : Croyez-vous, là, entre nous, cap'taine, qu'il soit mort bien véritablement? C'est peut-être une ruse de l'Anglais et des *rayaux?*

Cette scène ne pouvait durer plus long-temps; j'en étais trop ému, j'étouffais : Appelez au quart, lui dis-je; demain vous aurez du saule; mais en ce moment, je ne saurais vous permettre d'aller au tombeau.

Il s'éloigna en murmurant d'horribles juremens contre la sévérité de mon refus.

Et voilà ces hommes que la société accuse de brutalité, et qu'elle croit indifférens au sentiment de ce qui est grand et beau. Et pourtant que de belles âmes sous cette rudesse utile!

Ce matelot avait servi sous l'empire. Les chances de la guerre ne l'avaient pas sorti de la foule de tant de braves. Il avait usé avec intrépidité de ses armes; mais il n'avait pas été vu, et il ne s'était pas prôné lui-même. De là point de récompense; pas de distinctions particulières. Et pourtant satisfait; le cœur plein de la patrie et de son chef, il était fier du sentiment de son devoir bien rempli. Tout avait disparu!... L'âge, ses blessures et ses souvenirs étaient seuls sa part d'héritage du grand empire, dont son sang avait contribué à cimenter l'édifice. La marine!... ah! c'était là qu'il avait ses meilleurs amis, ses défenseurs les plus désintéressés, toujours hors de vue, et agissant de bonne foi; avides d'occasions et d'épreuves, malgré les défaveurs du sort.

A peine Clergeon m'eut-il quitté que le ciel se couvrit; un bruit sourd et sinistre se fit entendre dans les gorges de *Ruppert's-Valey*. Un nuage bas et épais en sortit tout à coup et enveloppa le sommet des montagnes. Une cloche sonna sur le môle, et le *wathman* cria dans un porte-voix : *Mind the squall!...* Ce cri de veille annonçait aux bâtimens de la rade qu'une rafale allait survenir. J'entendis à bord de quelques navires voisins des dispositions se faire contre la rafale. Je me rendis sur le devant de *l'Irma;* je mis la main sur la chaîne de l'ancre pour en observer la tension. Le nuage descendu sur le versant des mornes s'élance sur la rade, et nous enveloppe de sa masse humide. La tourmente s'échappe avec lui et siffle dans nos cordages. *L'Irma,* prise en travers par la fougue, se couche et grince sous l'angle du roulis. Sa mâture plie : *Sonne la cloche! en haut le monde!* criai-je de toute la force de ma poitrine.

Aux vibrations tonnantes de la cloche d'alarme, et aux sinistres accens du porte-voix, vingt matelots s'élancent à demi vêtus. Leurs mains vigoureuses saisissent et filent la chaîne de l'ancre. La chaîne se raidit... *elle fait tête,* et je ne sens plus les sautillemens qui annoncent que l'ancre cède. Elle résiste, et nous attendons.

Le temps est horrible! Enveloppé de ténèbres profondes, on ne distingue que la clarté phosphorescente des brisans sur les rochers. Mes regards attachés sur *Ruppert's-Valey,* observent les graduations croissantes de l'orage furieux qui s'y porte; cette vallée est celle du tombeau!... Des éclairs livides s'y croisent et montrent par intervalles les blocs de rochers informes suspendus sur le plan incliné des montagnes. La pluie tombe par torrens et soulève sur la surface de la mer une écume lumineuse que la houle étend comme un suaire autour de nous; et le bruit du vent et des vagues se mêle aux cris des matelots des navires chassés au large par la rafale. Le bruit du ciel, les mugissemens de la mer, les plaintes humaines : c'était un hymne funèbre sur les cendres du grand homme!

Grace au zèle des matelots, l'orage avait passé sans causer d'avaries à *l'Irma: Pare manœuvres partout, et rallie derrière!* avais-je dit; et bientôt je vis mes vaillans hommes rangés autour de moi. J'observais avec intérêt ces braves gens aux visages rudes et humides, aux membres vigoureux, refroidis par l'ondée. Ils sortaient d'une épreuve comme il s'en présente mille pour eux dans le cours d'un voyage. Combien d'actes de courage et de dévouement passent inaperçus dans l'obscurité orageuse des nuits de mer! Combien l'on est fier de commander à de tels hommes!

Je fus frappé de ne pas voir à mes matelots cette joyeuse allure si ordinaire après un grain violent. Je n'entendais pas ces propos grivois et spirituels qui traduisent en bouffonneries les incidens d'une situation périlleuse; j'étais inquiet de leur attitude sombre, soumise et fière, et de leur morne silence. Après le travail fini, ils attendaient cet ordre : *A coucher qui n'est de quart.* Ils semblaient oublier que j'aime, dans ces occasions, à m'écarter de l'absolu réglement et d'outre-passer la rigoureuse ration quotidienne.

Le lieutenant m'avait compris; et, faisant briller la bouteille d'eau-de-vie à la lueur d'un fanal racorni, il avait dit deux fois : *Derrière à border l'artimon;* et aucun ne s'était avancé pour recevoir le bougearon réparateur. — Ils n'en veulent pas, capitaine, dit le lieutenant. — Diable! refus d'un bougearon d'eau-de-vie par un équipage! qu'est-ce que cela veut dire?... Pourquoi refusez-vous de border l'artimon? leur dis-je avec l'accent de l'étonnement. — Parce que nous n'en voulons pas, répondirent-ils. — Mais encore, le motif?...

Ici profond silence; ce silence qui présage une mutinerie. A la lueur terne du falot du cambusier, je lisais le mécontentement sur les figures assombries des mutins; et sur les épais favoris des meneurs, on voyait encore des globules brillans laissés par l'orage. — Qu'avez-vous à *groumer?* leur dis-je d'un ton de capitaine, est-ce de l'interruption de votre sommeil pour le salut de tous? est-ce d'avoir reçu la force du grain sur vos épaules nues? est-ce du travail après du travail? voulez-vous être des matelots de beau temps? — Non, cap'taine, dit Yvon en s'avançant d'un air assuré, vous nous connaissez trop bien, vingt-cinq tonnerres! vous avez des hommes avec vous; et vous les avez vus sur les *brasses du Bengale;* et le 28 janvier sur la côte d'Orixa. Et pour ce qui est de l'ouvrage, tous nos gens sont là pour le dire : à la vie à la mort avec vous, parce que vous êtes not' père à tous, et voilà.

Eh bien, repris-je, dans ces nuits-là vous ne refusiez

pas les témoignages de ma satisfaction, pourquoi ce soir me faites-vous un affront?... Voyons, parlez. Et ils se regardèrent tous sans répondre. — Eh bien! vous ne dites rien... c'est que votre cause est mauvaise, chiens de boudeurs!... — C'est si l'on veut, dit une voix dans le groupe. — Quel est celui qui parle, et qui se cache? repris-je; ne me laissez pas croire qu'il y a honte ou folie dans votre bouderie, puisque les hâbleurs n'osent se montrer en face. — Honte! — Folie! dirent à la fois plusieurs voix, il n'y a pas de fous ici, cap'taine, et aucun de nous n'est honteux de la chose dont nous nous plaignons. — J'en douterai, leur dis-je, impatienté, tant que vous ne vous expliquerez pas avec franchise. Alors l'un d'eux, c'était Nintec, Breton aux formes athlétiques, au ton déclamatoire, s'avança, les bras ballans, le torse en branle, et dit d'un air capable: Chacun sa manière, cap'taine; un coup d'eau-de-vie, c'est bon pour le matelot qui a mouillé sous un grain, et qui a du *goût* et du contentement; mais pour le vrai marin français dont il a du sentiment, c'est plus ça; vous nous refusez; nous refusons, voilà. — Assez, lui dis-je; si vos raisons sont aussi claires que ça, c'est un procès jugé: retirez-vous; pas d'eau-de-vie, j'y consens, mais sur tout pas d'insolences; car ici je ne punirais pas moi-même, mais je livrerais les coupables à la justice du pays. — Oh! oh! firent-ils comme indignés, nous livrer à des Anglais! vous ne le feriez pas, capitaine, vous ne le feriez jamais! — Silence!... vous le mériteriez au moins, puisque vous n'êtes plus de francs Bretons, et que vous offensez votre capitaine sans dire pourquoi. — Mille malédictions de Dieu! je vais vous le dire, moi, capitaine, dit Kermorvan, type de Breton renforcé, qui s'avança du milieu du groupe, en ôtant sa chique de tabac, et prenant une pose pleine d'expression: N'avez-vous pas refusé à Clergeon d'aller demain au tombeau de l'empereur, et vous ne voulez pas que personne de l'équipage n'y aille avec vous!... Et tous m'observaient avec ce regard qui semble reprocher une cruauté. — J'ai mes raisons, repris-je, pour refuser la terre à Clergeon, et à tout le monde à bord, si je le juge à propos, et personne ici n'a le droit d'y trouver à redire. Le salut du navire, et la célérité du travail avant tout. Oh! reprirent-ils, ne croyez pas obtenir plus d'ouvrage, en nous refusant une chose comme celle-là, et en nous gardant tous à bord. — Quoi! repris-je indigné, vous refuseriez-vous à remplir vos devoirs? Vous révolteriez-vous contre moi? Je le vois, c'est une émeute! — Nous ne parlons pas de ça, cap'taine, dit Nintec, et nous avons des certificats comme quoi nous ne sommes pas censément des *émeutiers*, sauf vot' respect; et tant qu'à l'ouvrage, *elle* ne souffrirait pas; nos gens sont *conents* pour aller au tombeau, d'envoyer à leur place des matelots du pays, dont ils ne sont pas manchots pour être payés double journée, sur nos gages, s'entend, et not' ration avec. — Oui, capitaine, nous y consentons, dirent-ils, et l'un d'eux ajouta: Ce n'est pas pour dire que nous *soifferions* à terre, car personne de nous n'a un pauvre sou tant seulement. — Il ne m'est pas égal, leur dis-je, d'employer des étrangers à faire notre provision d'eau, que vous si intéressés à bien faire vous-mêmes; et qu'il survienne encore des rafales commme celle qui vient de passer, pourais-je compter sur eux comme sur vous? Où retrouverais-je d'aussi bons matelots, et des hommes aussi courageux? — A la bonne heure, capitaine, reprit Yvon; avec vous ça sera toujours comme ça; mais aussi refuser à qué-que zun de vos gens d'aller au tombeau, c'est trop dur, tonnerre! Y a de quoi tordre sa chique cent mille fois! Est-ce que nous n'en sommes pas de vrais matelots français? Croyez-vous que nous nous engagerions si bravement pour le voyage de l'Inde, et de passer le cap et son *tremblement*, sans l'espoir d'aller à la tombe de not' empereur! et il faut nous en passer! Voilà pourquoi nous ne voulons pas border l'artimon: un coup d'eau-de-vie c'est bon, dans l'occasion, mais nous saurons bien nous en passer, allez, cap'taine.

Il dit, et passa le dos de sa main sur ses yeux. — T'as raison, Yvon, reprit Kermorvan, nous nous en passerons, et de d'autres encore, va, matelot; car si nous ne pouvons pas aller au tombeau, je ne bois que de l'eau, tant que nous resterons ici; chacun sa manière quand il a du chagrin, quoi! — C'est comme nous, dirent-ils tous à la fois.

Yvon baissa les yeux, et je détournai les miens: des marins pleurer, fi donc!... Je fixais Ruppert'svaley en élevant mes mains jointes... J'étais silencieux à mon tour... Quel moment! comment le peindre?... Je ne sais ce que j'ai senti; mais il m'a semblé voir l'ombre de Napoléon planer sur ce groupe de grognards d'une autre espèce et d'un autre temps; et pourtant un seul parmi eux l'avait vu: c'était Clergeon. Comment leur refuser?... Désirant m'excuser près d'eux: Mes enfans, leur dis-je, je ne peux pas vous accorder ce que vous me demandez, vous le savez bien: c'est en concourant tous au travail que nous hâterons notre départ de ce mouillage infernal. — Eh bien, capitaine, nous serons raisonnables, dirent-ils, permettez seulement à Clergeon d'aller au tombeau; il y dira une prière au nom de l'équipage de *l'Irma*, et nous serons contens. C'est lui qui a le plus de droit; c'est un ancien. — Un peu! reprit Clergeon avec fierté. — Nintec, le beau diseur ajouta: Il était dromadaire en *Égyte*, et à tous les ponts sur le *Dalube* et à la *Brésina*. — C'est rien que ceux-là, reprit Clergeon; mais c'était à Montereau qu'il fallait voir! — Ça chauffait du n° 1, est-ce pas, matelot? lui demanda Kermorvan. Est-ce que ce n'est pas là ousque l'empereur était chef de pièce, comme dans l'image que le cuisinier a vendue à Calcutta? — Comme tu dis; et qu'il en pleuvait des morts ce jour-là! ajouta Clergeon. — Et on te refuserait, à toi, vieux matelot de la garde, d'aller prier sur la tombe de ton petit caporal, du père aux autres! dirent-ils; non, not' cap'taine, vous n'en êtes pas capable, vous qui chantez de si belles chansons sur l'empereur quand vous êtes de quart. Allons, cap'taine, vous qui ne refusez jamais... — Il est sûr et certain, reprit Clergeon, que si le cap'taine me permet la gloire d'aller au tombeau de l'empereur, j'en rappporte du saule et de la terre pour tout le monde. — Houra! Clergeon; nous travaillerons pour toi, matelot, dirent-ils tous à la fois.

Devant un besoin manifesté de si bonne foi, je ne pouvais plus en effet leur dénier ce qu'ils appelaient une gloire. Le temps d'ailleurs, quoique toujours couvert, ne menaçait plus. — Eh bien, dis-je à Clergeon, sois prêt demain matin de bonne heure; je te permets d'aller à la tombe. Un triple houra général salua la permission qui constituait Clergeon député pélerin au tombeau de Napoléon. Le bougearon d'eau-de-vie fut réintégré en grace et à ma santé. Tout était apaisé, les élémens et les matelots; et j'ordonnai:

A coucher qui n'est de quart!

LE CAPITAINE P. LUCO.

MAGAZINE.

COSTUMES PITTORESQUES DE LA FRANCE.

FINISTÈRE. — PONT-DE-CROIX.

La Bretagne est de tous les pays de la France celui dont l'aspect a surtout gardé le caractère qui lui était particulier, parce que la civilisation n'y pénètre que lentement et avec difficulté : aussi là, plus que partout ailleurs, on trouve des mœurs et des habitudes à part ; là, plus que partout ailleurs, on rencontre des costumes étranges et qui ne ressemblent en rien à ceux du reste de la France.

Les costumes de Pont-de-Croix rappellent d'une manière frappante les modes du temps de Charles VII. C'est la capuche qui enveloppe la tête, c'est le large haut-de-chausse qu'on portait sous la robe, à la ville, et que l'on mettait à découvert pour voyager.



Costumes du Finistère. *Gavarni del. Brown sculp.*

Il en est de même du costume des femmes ; seulement il se rattache à une époque plus récente. La veste ou la casaque appartiennent au règne de Louis XIV ; la coiffure, sauf l'élévation, est la même que celle de madame de Maintenon. Ainsi, les hommes, moins curieux de changer la forme de leurs vêtemens, n'y ont point ap-

porté de modifications; les femmes au contraire restent il est vrai bien en arrière des modes modernes, mais enfin, de quelque loin qu'elles les suivent, elles les suivent du moins.

PLONGEURS EXTRAORDINAIRES.

Le docteur *Joel Langelot* dit avoir vu à Tronningholm, où la reine de Suède avait un palais magnifique, un jardinier, âgé de soixante-cinq ans, qui, dix-huit ans auparavant, marchant imprudemment sur de la glace, pour aller secourir un homme qui se noyait, était tombé lui-même dans l'eau, profonde de huit aunes en cet endroit, et qu'il y était resté seize heures, le corps droit, avant qu'on eût pu le découvrir. *Langelot* ajoute qu'ayant interrogé cet homme sur son accident, il lui avait appris que tous ses membres étaient devenus raides de froid et qu'il avait ensuite perdu le sentiment, jusqu'à ce qu'il se sentit frapper rudement à la tête par un croc avec lequel on le cherchait; qu'aussitôt qu'il fut tiré de l'eau, on lui avait assuré qu'il lui était sorti de la bouche une grosse bulle d'air, et qu'on lui avait dit que c'était cet air qui l'avait empêché d'être suffoqué, et que ses oreilles s'étaient trouvées pleines d'eau.

Tirasius, garde de la bibliothèque de Stockholm, écrivait un fait bien plus surprenant encore, vers la fin de l'avant-dernier siècle. Une femme, disait-il, de la province de Dalie, en Suède, nommé *Marguerite Larsdatter*, est tombée trois fois dans l'eau pendant le cours de sa vie. La première fois, étant fort jeune, elle y resta trois jours : les deux autres fois elle fut secourue plus promptement, et elle est morte âgée de soixante-quinze ans, en 1672.

Barmead, au retour de son voyage de la Gothie occidentale à Stockholm, rapportait un fait plus incroyable encore. Il disait que, s'étant trouvé par hasard à un discours funèbre sur la mort d'un vieillard septuagénaire, nommé *Laurent Jona*, du bourg de Boness, le curé avait assuré à l'assemblée que cet homme, à l'âge de dix-sept ans, étant tombé dans l'eau, il n'en avait été tiré que deux semaines après, et qu'on était parvenu à le ranimer.

Ces faits bien constatés nous rendent moins incroyables ceux que différens auteurs rapportent. Nous lisons, par exemple, dans *Hérodote*, qu'un certain *Scyllias* faisait aisément deux lieues sous mer, sans qu'on le vît reparaître sur l'eau pour y respirer de nouvel air. *Didion*, surnommé le *Rousseau*, jouissait de la même faculté. Il poursuivait les poissons entre deux eaux. Il se noya cependant dans la Meuse, et le chirurgien qui l'ouvrit nous donne sans contredit la solution de ce problème, en disant dans ce rapport, qu'il avait découvert dans la cloison des deux oreillettes, *une ouverture transverse et négligemment valvulée.* »

Toute surprenante que soit l'histoire du fameux plongeur sicilien, nommé *Colas Poisson*, elle l'est encore bien moins que celle d'un autre plongeur espagnol, nommé *François de la Vega*, de Lierganès, bourg de l'archevêché de Burgos. Ses parens l'envoyèrent, dit-on, à Bilbao, pour y apprendre le métier de charpentier. Il était alors âgé de quinze ans. Il y resta pendant deux ans, jusqu'à la veille de la Saint-Jean de l'année 1674; qu'étant allé avec d'autres jeunes gens se baigner, ceux-ci lui virent faire un plongeon, après avoir laissé ses habits sur le rivage avec les leurs. Ne doutant pas qu'il ne revînt bientôt, ils l'attendirent quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin ils désespérèrent de le revoir, et se persuadèrent qu'il s'était noyé. Ils en informèrent le maître de ce jeune homme, qui le fit savoir à ses parens. L'an 1679, quelques pêcheurs de la mer de Cadix virent une figure d'homme nageant sur les eaux et y plongeant. Ils la revirent encore le lendemain, et ils publièrent cette découverte. Cette nouvelle fixa l'attention du public, et on conçut le projet de se saisir de cet objet. On y parvint par ruse et avec des filets; et c'était précisément le jeune homme qui avait disparu en 1674. Il était comme hébêté, ne répondant point aux questions qu'on lui faisait. On le reconnut au mot de *Lierganès*, qu'on lui entendait prononcer, qui rappela l'histoire de *François de la Vega.* Nous ne dirons rien de tout ce qui se passa sur les lieux et des idées bizarres que cette aventure fit naître. Nous dirons seulement qu'un religieux de Saint-François, nommé *Jean Rosende*, se chargea de le reconduire chez ses parens, et qu'il l'y conduisit effectivement l'année suivante. Arrivé à un quart de lieue de Lierganès, il ordonna à ce jeune homme de prendre les devans et de lui montrer le chemin de sa maison. Le jeune homme obéit, et fut directement à la maison de sa mère, qui le reconnut très-bien. Deux de ses frères qui y étaient, le reconnurent aussi, sans qu'il leur donnât, ni à sa mère, ni à ses frères, aucun signe de sensibilité ou d'étonnement. Il demeura neuf ans chez sa mère, le jugement toujours troublé, ne parlant que fort peu, en prononçant tout au plus ces mots, *tabac*, *pain*, *vin*, sans même les prononcer de suite ou à propos. Il faisait des commissions qui n'exigeaient que de rendre des paquets d'un endroit à un autre, et il les faisait très-bien. Au bout de neuf ans, ce jeune homme disparut encore une fois, et, depuis cette époque, on n'en a point eu de nouvelles.

» Ces faits nous prouvent invinciblement que s'il n'est point ordinaire à l'homme de vivre long-temps sous l'eau, et que si ceux qui tombent dedans y périssent, lorsqu'ils ne sont point secourus à temps, il est néanmoins des dispositions particulières qui confèrent à l'homme la faculté de vivre dans cet élément. Peut-être ne serait-il pas aussi rare qu'on le croit de trouver des hommes qui jouiraient du même avantage, si, une fois tombés au fond de l'eau, ils ne perdaient point la tête et s'ils suspendaient leur respiration pour n'être point suffoqués par l'eau qui passe alors brusquement dans les bronches. Il y a plus, il est probable que tous les hommes pourraient jouir de ce privilége, si, comme l'observe très-bien Buffon, on avait soin de les plonger, pendant un certain temps, alternativement dans l'eau et dans l'air au moment de leur naissance, et d'empêcher par-là l'oblitération du trou oval, et conséquemment de leur conserver dans son intégrité le mécanisme de la circulation, telle qu'elle opère dans le fœtus, tant qu'il est renfermé au milieu des eaux dans le sein de sa mère. On ne peut en effet rendre raison des phénomènes précédens, qu'en supposant que les sujets dans lesquels ils se sont fait observer, avaient encore le trou oval ouvert, et conséquemment que la respiration n'avait plus lieu tant qu'ils étaient plongés dans l'eau : qu'alors la circulation s'opérait comme dans les fœtus, d'un ventricule du cœur à l'autre, sans que la masse du sang passât par les poumons, comme elle y passe dans l'adulte. Ce mécanisme, peu ordinaire dans l'homme, et que nous supposons ici, répond parfaitement à toute difficulté, et se trouve même confirmé par l'observation que nous avons rapportée ci-dessus, au sujet de *Didion*, surnommé

le *Rousseau*. Il avait le trou oval ouvert, car c'est de ce trou dont parle le chirurgien qui le disséqua, lorsqu'il dit qu'il avait découvert dans la cloison des deux oreillettes *une ouverture transverse et négligement valulée.* »

HISTOIRE NATURELLE.

LES OURS.

En général, les naturalistes classent les ours en trois divisions distinctes, qui elles-mêmes se subdivisent :

Les ours noirs,

Les ours bruns,

Les ours blancs.

Puis, il ne faut pas confondre l'ours de mer et l'ours de terre ; quoique blancs tous deux, ils appartiennent à deux espèces tout-à-fait différentes.

Les ours blancs terrestres se trouvent dans la Grande-Tartarie, en Moscovie, en Lithuanie, et dans les autres provinces du Nord.

L'ours blanc marin se nourrit de poissons, et abonde dans le Spitzberg.

L'ours brun habite les Alpes.

On rencontre l'ours noir dans les forêts des pays septentrionaux et de l'Amérique.

L'ours brun est féroce et carnassier.

L'ours noir n'est que farouche, et refuse de manger de la chair.

La voix de l'ours, dit Buffon, est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite ; il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur, et souvent du caprice ; quoiqu'il paraisse doux pour son maître, et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, et le traiter avec circonspection, surtout ne le pas frapper au bout du nez, ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser ; il semble même écouter le son des instrumens et suivre grossièrement la mesure : mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune et le contraindre pendant toute sa vie ; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus : il est naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme ; cependant on prétend que par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête et se lève sur les pieds de derrière : c'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer et tâcher de le tuer ; car s'il n'est que blessé, il vient de furie se jeter sur le tireur, et, l'embrassant des pattes de devant, il l'étoufferait s'il n'était secouru.

On chasse et on prend les ours de plusieurs façons en Suède, en Norwége, en Pologne, etc. La manière, dit-on, la moins dangereuse de les prendre, est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel, qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbre. A la Louisiane et en Canada, où les ours noirs sont très-communs, et où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied et dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maisons. Comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement à rez de terre, et quelquefois ils sont nichés à trente et quarente pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première et on la tue avant qu'elle soit à terre ; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, et on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate et bonne : celle de l'ours est mangeable ; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guère que les pieds, dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

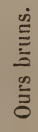
La chasse de l'ours, sans être fort dangereuse, est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès ; la peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix, et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair et la graisse cuire ensemble dans une chaudière ; la graisse se sépare. « Ensuite, dit M. du Pratz, on la purifie en y » jetant, lorsqu'elle est fondue et très-chaude, du sel » en très-bonne quantité et de l'eau par aspersion ; il se » fait une détonation, et il s'en élève une fumée épaisse » qui emporte avec elle la mauvaise odeur de la graisse. » La fumée étant passée, et la graisse étant encore plus » que tiède, on la verse dans un pot, où on la laisse » reposer huit ou dix jours ; au bout de ce temps, on » voit nager dessus une huile claire, qu'on enlève avec » une cuiller : cette huile est aussi bonne que la meilleure huile d'olive, et sert aux mêmes usages. Au-» dessous, on trouve un saindoux aussi blanc, mais un » peu plus mou que le saindoux de porc ; il sert aux » besoins de la cuisine, et il ne lui reste aucun goût » désagréable, ni aucune mauvaise odeur.

L'ours devient quelquefois susceptible d'un grand attachement, et l'on peut citer comme preuve l'histoire de Masco, arrivée à Nancy, sous le règne de René II.

Masco était un ours renfermé dans une cage du palais ; sa violence, ses accès, sa fureur, lorsqu'on l'irritait, lui avaient valu dans le pays une grande réputation de férocité, passée en proverbe dans le pays on ; disait : mauvais comme Masco.

Il se fit qu'un pauvre petit ramoneur de cheminée, ne sachant où dormir par une froide nuit d'hyver, s'avisa, dans un moment de désespoir, d'entrer dans la cage de Masco, en passant entre deux barreaux, et de s'y blottir sans bruit. Masco s'aperçut bientôt de la présence de son hôte ; mais au lieu de lui faire mal, il le réchauffa, le prit en amitié, et le reçut chaque nuit. L'enfant vint à mourir de la petite vérole ; dès ce moment l'ours refusa toute nourriture, et mourut.

Mais les ours ne se montrent point en général aussi faciles et aussi bons. Ceux que l'on tient enfermés au Jardin-des-Plantes ont, à diverses reprises, manifesté leur férocité ; et tout le monde connaît l'histoire de ce vétéran qui crut voir une pièce de cinq francs dans une des fosses, y descendit, et fut étranglé. Le malheur d'une servante, qui laissa tomber dans la fosse un enfant que l'ours étouffa aussitôt, ne jouit pas d'une renommée moins populaire, dans les traditions que l'on conte au Jardin-des-Plantes, parmi les curieux qui viennent jeter aux ours du pain et des fruits, afin de s'amuser des ruses et des jeux de ces animaux. Cependant à voir les ours se coucher sur le dos, faire les beaux, et multiplier les grimaces, on serait tenté de ne point les croire dangereux : peut-être leur état de captivité contribue-t-il aussi à les rendre plus féroces ; car, il y a deux ans, on voyait habituellement au balcon d'un hôtel garni du boulevard, un ours brun qui ne retenait aucune chaîne. Cet ours se promenait comme un chien dans tout l'hôtel, se laissait caresser, et ne montrait jamais d'autre naturel qu'une extrême douceur.



Ours bruns.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES BOHÉMIENS AU QUINZIÈME SIÈCLE.



Une Bohémienne au quinzième siècle. *Marville del. Brown sculp.*

C'était en 1427, dans ce siècle où tous les fléaux semblaient s'abattre avec fureur sur notre malheureuse France; c'était pendant que les Anglais la dévastaient, et que la guerre civile achevait de la ruiner, qu'il arriva à Paris une sorte de plaie inconnue qui a long-temps rongé nos campagnes, et qu'on a à peine extirpée de notre sol depuis quelques années. C'était à l'époque du Landit, la plus ancienne foire de Paris, et que les chroniques disent avoir été fondée par Dagobert. Elle se tenait dans la plaine qui s'étend entre La Chapelle et Saint-Denis. Là s'élevait soudainement une ville tout entière, faite de planches et de toile. Elle avait ses rues, ses carrefours, ses fontaines; une population nombreuse et étrangère venait habiter cette citée volante aussi rapidement qu'elle s'était élevée. Elle se composait de marchands accourus non-seulement de tous les points de la France,

mais encore des extrémités de l'Europe. Ils venaient même de l'Asie, ils venaient de l'Afrique.

C'est une chose qu'il n'est pas inutile de remarquer, comment les relations les plus lointaines de peuple à peuple s'étaient établies, alors, au moyen du commerce. Au moment où nous écrivons, les rapports suivis, que les gouvernemens tentent de renouer avec l'Égypte et les côtes de l'Afrique, nous semblent un progrès de la civilisation. Au temps dont nous parlons, et surtout bien antérieurement, ces relations étaient fréquentes et habituelles comme aujourd'hui peuvent être celles de l'Angleterre et du Portugal.

D'une part, l'invasion de tout l'Orient par les Turcs n'avait pas encore apporté d'obstacle aux transactions commerciales, par la dissidence de religion. D'une autre part, la découverte de l'Amérique n'avait pas encore dirigé tous les efforts de l'Europe vers une nouvelle région; on voyait donc à cette époque, dans ces immenses marchés qui s'ouvraient à jours fixes, des négocians que nous serions aujourd'hui fort étonnés de rencontrer dans notre capitale. Ils arrivaient à travers des pays sans chemins, infestés de brigands. Ils marchaient par compagnies et armés comme des hommes de guerre. Ils entreprenaient des voyages qui étonneraient aujourd'hui nos plus intrépides négocians, malgré nos routes de postes et nos chemins de fer.

Aussi n'était-ce pas une chose extraordinaire que de voir à la foire du Landit des tentes bariolées de toutes couleurs, des marchands coiffés du turban, et à côté de ces tentes, les chameaux qui avaient apporté leurs marchandises à travers les marais fangeux de nos provinces. Sans doute les croisades n'avaient pas peu contribué à maintenir ces relations; toutefois, à l'époque dont nous parlons, la présence de ces étrangers devenait de plus en plus rare, et ce fut un étonnement général lorsqu'on vit arriver soudainement au bourg de La Chapelle deux cents individus dont le costume et le visage étaient également étranges. Ils étaient vêtus de tuniques; portaient de petits bonnets assez semblables à ce que nous appelons des calottes grecques, et des manteaux d'un tissu de cordes de laine attachés sur l'épaule; ils avaient la peau d'une couleur jaune foncé, leurs cheveux étaient noirs et crépus, et à leurs oreilles percées pendaient d'énormes anneaux d'argent.

Ce fut la première apparition en France de cette race d'hommes que nous avons appelés bohémiens, qui ont si long-temps infesté l'Angleterre, qu'on trouve dans les montagnes de l'Espagne, et dont quelques rejetons exploitent encore la crédulité de nos provinces méridionales.

Si l'on en croit un docteur en théologie qui les a visités, c'étaient des habitans de la basse Égypte qui avaient été forcés par les Sarrasins d'abjurer la religion chrétienne. Reconquis une seconde fois par les chrétiens, ils furent contraints de se rendre à Rome, afin d'y obtenir l'absolution de leur apostasie. Le pape les confessa, et leur donna pour pénitence d'aller sept ans de suite errans par le monde sans jamais coucher dans un lit. Toutefois, pour qu'ils ne mourussent pas de faim, il leur fit expédier des bulles, ordonnant à tous évêques ou archevêques qu'ils rencontreraient dans leur chemin, de leur remettre dix livres tournois à titre d'aumône. Quant au nom de bohémiens, il leur fut donné long-temps après leur apparition, et parce que, disait-on, ils arrivaient de Bohême; car, selon les historiens, ils en étaient à la cinquième année de leur pénitence, et ils avaient déjà parcouru presque toute l'Europe. Mais à l'époque où ils parurent, on les appelait *penanciers*, mot qui n'est autre que *pénitenciers*.

Ce qu'on découvre encore de leur histoire, dans les auteurs qui ont parlé de ce peuple, consiste à nous apprendre qu'après avoir séjourné quelque temps dans le village de La Chapelle, où ils commirent force vols, ils furent excommuniés par l'évêque de Paris et forcés de se retirer.

Quoiqu'ils fussent dans la plus profonde misère, ceux qu'ils appelaient leurs ducs et leurs comtes voyageaient à cheval, et ils parlaient souvent de leur roi et de leur reine, qui, disaient-ils, étaient morts en chemin. Les femmes disaient la bonne aventure, et il y eut chez elles grande affluence jusqu'à l'excommunication prononcée par l'archevêque, et qui atteignait également ceux qui devinaient l'avenir et ceux qui voulaient l'apprendre.

On trouve même, dans les comptes de la prévôté de Paris, le détail du supplice d'une jeune fille qui avait consulté une bohémienne sur l'heure probable de la mort de son père; et la prédiction s'était trop bien accomplie pour qu'on n'eût pas soupçonné que la jeune fille n'y eût aidé.

C'est à peu près tout ce que l'on sait de l'histoire des bohémiens et de leur origine, et certes, ces renseignemens sont bien loin d'être suffisans, lorsqu'on pense qu'en peu d'années des bandes nombreuses de cette espèce de mendians parurent sur tous les points de la France et de l'Angleterre. Toute cette population vagabonde ne pouvait certainement venir de ces deux cents individus qui, après l'excommunication de l'archevêque, disparurent sans qu'on pût suivre leurs traces. Peut-être n'en saurions-nous point davantage si, dernièrement, un jeune savant n'avait découvert parmi des vieux parchemins entassés dans nos bibliothèques, un jugement daté de 1445 et condamnant deux bohémiens et une bohémienne à être brûlés pour fait de sorcellerie, et pour avoir enseigné au nommé *Gilles Maldetour* la composition d'un breuvage qui donnait l'apparence de la mort à ceux qui le prenaient. Il semble résulter des faits qui ont provoqué ce jugement, que ces bohémiens étaient tout simplement une colonie de voleurs merveilleusement organisés, ayant des intelligences d'un bout du royaume à l'autre; quant à l'histoire de leur pénitence et de leur conversion au christianisme, c'était une fable qui leur servit à pénétrer en France et qui les protégea, jusqu'à ce que leurs actes fussent venus dire plus clairement ce qu'ils étaient.

Qu'on nous permette de raconter les faits qui ont donné lieu à ce jugement.

Aux environs de Poitiers, proche le bourg de Lusignan, où sont encore les ruines du château des seigneurs de ce nom; dans ce lieu que la crédulité publique désigne encore comme ayant été l'habitation de la fée Mélusine, vivait une bande de bohémiens; ils s'étaient cachés au milieu d'une épaisse forêt, et depuis qu'ils y habitaient, on ne parlait plus que d'enfans volés, de bestiaux dérobés et de personnes qui mouraient soudainement comme si elles avaient été frappées par une main invisible. Dans ce bourg demeurait une jeune fille qui portait le nom de Pasquette Launay. Elle était orpheline, et tenait de ses parens la possession d'un champ qui relevait d'une abbaye voisine. Ce peu de bien qu'elle possédait et sa beauté merveilleuse l'avaient rendue l'objet des poursuites de quelques vassaux, de plusieurs gentilshommes, et particulièrement du quêteur de l'ab-

baye, qui, selon la règle de certains couvens, n'était point un prêtre, mais pour ainsi dire un homme d'affaires extérieures, laïc et libre de se marier. Cependant elle avait refusé toutes les propositions de mariage qui lui avaient été faites; et lorsque le quêteur, qu'on appelait Bartholomé, s'arrêtait dans la maison, qui était située sur la lisière de la forêt, elle ne répondait à ses avances qu'en remplissant sa besace de blé et de légumes, et en lui parlant toujours de son profond respect pour la sainte mission des serviteurs de Dieu.

Il y avait trop de malice dans le regard de Pasquette pour que Bartholomé pût croire que ce fût par niaiserie qu'elle ne comprenait point ses discours. Cependant, tout en soupçonnant son esprit de plus d'intelligence qu'elle n'en montrait, il n'osait l'accuser, car personne ne pouvait dire que Pasquette écoutât les propos d'aucun des nombreux galans qui l'entouraient.

La passion de Bartholomé, quoique ardente, ne se montrait pas avec trop de violence; il est rare que l'amour ne soit point patient quand la jalousie ne vient pas l'exciter. Cependant, un soir qu'il passait devant la porte fermée de la maison de Pasquette, il crut entendre une voix d'homme; et, quoiqu'il ne pût distinguer ce qu'on disait, il jugea que cette voix était jeune et que l'accent suppliant qu'elle avait ne pouvait être que celui d'un fiancé. La colère qui saisit Bartholomé à cette découverte allait le pousser à frapper à la porte, et peut-être l'eût-il brisée si l'on eût refusé de la lui ouvrir, lorsqu'il vit dans l'ombre deux hommes qui paraissaient l'observer. Soit qu'il craignît de compromettre son caractère semi-religieux, soit qu'il éprouvât une véritable frayeur à l'aspect de ces inconnus dont le costume avait quelque chose d'extraordinaire, il s'assit sur le banc de pierre de la maison comme un homme fatigué, qui prend un moment de repos. Cependant il entendait toujours derrière lui le murmure de cette voix qui parlait dans l'intérieur de la maison, et il voyait devant lui ces deux étranges figures qui ne bougeaient point de leur place. Bartholomé espérait qu'il passerait quelque paysan avec lequel il pourrait se retirer et se faire accompagner à l'abbaye, et il se croyait assuré que tant qu'il demeurerait assis auprès de cette porte on n'oserait point l'attaquer, car il n'avait qu'à pousser un cri pour faire sortir de la maison un secours nécessaire à sa défense. L'heure se passait, la voix murmurait toujours, et les deux hommes demeuraient toujours immobiles à leur place. Bientôt la frayeur, la fatigue, le sommeil, luttant ensemble dans le corps du pauvre Bartholomé, tous les objets qui l'entouraient lui devinrent un sujet d'effroi; il lui semblait que les arbres de la forêt dansaient en rond autour de lui, et que ces deux hommes dont la présence l'épouvantait, grandissaient à sa vue et touchaient au faîte de ces arbres. Une terreur si puissante le prit, qu'il frappa à la porte de la maison et qu'à sa grande surprise cette porte s'ouvrit dès qu'il la poussa. La faible lumière d'une chandelle de résine attachée au manteau de la cheminée ne permit pas à Bartholomé de voir tout de suite ce qui se passait dans cette chambre, il entendit seulement une voix qui lui dit. « L'œuvre est accomplie; vous pouvez emporter la jeune fille; » et s'étant approché de l'endroit d'où était partie cette voix, il aperçut un homme qu'il reconnut pour être un bohémien à son visage jaune et à ses cheveux crépus. Il était debout, près du lit de Pasquette, et Pasquette était sur son lit morte, ou endormie d'un sommeil si profond qu'elle ne s'éveilla point au cri que poussa le moine à l'aspect de ce corps inanimé.

L'homme qui avait parlé reconnaissant qu'il ne s'était pas adressé à celui que sans doute il attendait, s'élança sur Bartholomé et le frappa d'un coup de poignard sous lequel il tomba. Bien qu'il n'eût été que dangereusement blessé, Bartholomé demeura par terre sans murmurer, et un moment après il vit entrer dans la chaumière les deux hommes qu'il avait aperçus sur la lisière de la forêt. L'un d'eux était encore un bohémien; l'autre était un baron du voisinage connu sous le nom du seigneur de Maldétour. Celui-ci s'approcha de la jeune fille, et lui ayant posé la main sur le front et sur le cœur, il s'écria avec désespoir:

— Vous m'avez trompé; elle est morte, elle est froide et glacée, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis.

— Ce que je vous avais promis, je vous l'ai tenu, répondit le bohémien; elle est froide et glacée, mais elle n'est point morte; et dans deux jours, quand elle s'éveillera de ce sommeil léthargique, elle sera aussi belle et aussi fraîche qu'elle l'était il y a une heure. C'est vous qui ne m'avez pas tenu la parole que vous m'aviez donnée; vous m'aviez assuré que vous ne permettriez à personne d'approcher de cette maison durant l'accomplissement du charme, et voilà que vous avez laissé pénétrer cet homme, qu'il m'a fallu frapper pour prévenir le danger d'une délation.

— En effet, dit le seigneur de Maldétour, je l'ai vu s'asseoir sur la pierre de cette porte, comme un homme qui ne veut que se reposer un moment, et lorsqu'il s'est levé et que j'ai cru qu'il allait continuer sa route, il est entré avant que nous ayons pu l'arrêter, et nous sommes accourus au cri qu'il a poussé lorsque tu l'as frappé.

— C'est comme il vous plaira, dit le bohémien; mais il n'en est pas moins vrai que voilà un crime dont on recherchera les auteurs, et assurément nous ne serons pas les derniers à être accusés. Le moindre malheur qui puisse nous arriver, sera de quitter le pays.

Le sire de Maldétour réfléchit un moment, et ajouta:

— Ce que tu appelles un malheur nous sert à merveille. Écoute: demain, en pénétrant dans cette chaumière, personne ne se fût expliqué la mort de cette jeune fille, et peut-être avant de la transporter au cimetière eût-on attendu assez long-temps pour qu'elle s'éveillât. Le désir de découvrir les causes de sa mort eût peut-être retardé l'inhumation, et peut-être Pasquette eût-elle été perdue pour moi. Mais voici un expédient qui nous assure à la fois le succès de notre ruse. Laisse dans la main de la jeune fille le poignard dont tu as frappé Bartholomé.

— A quoi bon? dit le bohémien.

— Le voici. On sait dans le village que le frère Bartholomé était amoureux de Pasquette. Demain, en le voyant ainsi étendu mort, on supposera qu'il s'est introduit dans cette maison par la violence, et cette jeune fille l'a frappé en se défendant. Quant à elle, on comprendra aisément qu'elle ait pu succomber à l'émotion qu'elle a éprouvée, à la frayeur d'avoir tué un homme de l'église. L'abbé aura intérêt à assoupir cette affaire, on enlèvera tout aussitôt le cadavre de Pasquette; on le déposera en terre; et la nuit prochaine, nous pourrons l'exhumer et le transporter dans mon château, où elle reviendra à la vie. Il faudra bien ensuite qu'elle m'épouse de force ou de gré.

— Mais pourquoi ne pas l'enlever sur l'heure? dit le bohémien, mal satisfait de cet expédient.

— Ne te l'ai-je pas déjà dit? reprit le sire de Maldétour; Pasquette relève de l'abbaye à titre de serve, et moi, j'en suis vassal de même, à titre de vidame. L'abbé, et il en a donné plusieurs fois la preuve, est sans pitié pour les méfaits qui se commettent dans sa juridiction. Si cette jeune fille disparaissait, il ferait fouiller nos châteaux jusque dans leurs souterrains, et finirait par la découvrir. Je sais trop ce qu'il pourrait m'en coûter. Obéis, et donnons à cette chambre un aspect qui fasse naître plus facilement la supposition que nous voulons exciter.

Aussitôt ils arrangèrent un désordre qui semblait dire qu'une lutte violente s'était engagée dans la chaumière; ils renversèrent quelques meubles, défirent le lit, déchirèrent les vêtemens de la jeune fille, et les souillèrent du sang qui coulait de la blessure de Bartholomé. Ils déposèrent le corps de Pasquette sur le sol, puis, quand tout fut achevé, ils s'éloignèrent, en laissant la porte entr'ouverte.

Le lendemain, tout semblait devoir se passer comme ils l'avaient imaginé. Le sire de Maldétour, qui traversa le village comme par hasard, donna à l'étonnement des paysans l'explication qu'il avait arrangée, comme étant chose toute naturelle, et elle commençait à prendre créance, lorsqu'un des assistans fit la réflexion suivante:

— Il n'est pas douteux que Pasquette n'ait été obligée de tuer Bartholomé pour sa défense; mais elle n'est plus là pour l'affirmer, tandis que Bartholomé certifiera qu'il a été frappé sans provocation.

— Comment! s'écria le sire de Maldétour, en pâlissant d'effroi, Bartholomé n'est point mort?

— Non certes, et, bien que la perte de son sang l'ait affaibli au point qu'il peut à peine parler, il respire encore.

A cette nouvelle, le sire de Maldétour se sentit perdu. Probablement le moine avait entendu tout ce qui s'était dit, et avait vu tout ce qui s'était passé dans la chaumière; il allait le révéler à l'abbé, et nul doute que celui-ci ne punît cruellement le coupable, non-seulement de l'attentat commis sur la jeune Pasquette, mais encore de l'assassinat de Bartholomé. Dans cette position tique, il ne restait au sire de Maldétour que deux chances de salut, la fuite, ou une résistance armée à la puissance de l'abbé! Ce dernier moyen n'était point praticable; le château de Maldétour ne consistait que dans un corps de logis crénelé, à la vérité, mais sans fossés, et qui n'eût pas résisté long-temps aux nombreux hommes d'armes que l'abbé pourrait envoyer pour s'en emparer.

Ces réflexions faites, le sire de Maldétour résolut de se cacher, et s'apprêta à s'enfuir, dans le cas où les dépositions du quêteur le compromettraient: toutefois il garda l'espérance que Bartholomé avait pu être évanoui pendant l'explication qui avait eu lieu avec le bohémien. Pour exécuter son projet avec plus de facilité, le châtelain se rendit dans la forêt où étaient réfugiés ses complices, et leur raconta ce qui venait de se passer: ceux-ci n'eurent pas plus tôt appris le danger qui les menaçait, qu'ils se préparèrent à abandonner le pays. Ils étaient nombreux, et cependant les préparatifs de leur départ ne durèrent qu'un moment. Les femmes, les vieillards et les petits enfans disparurent bientot dans les détours de la forêt, et avec cette sagacité que le romancier Cooper nous a fait, depuis, admirer dans les *Mohicans*, ils effacèrent derrière eux les traces de leur fuite; deux hommes seulement des plus robustes et des plus agiles demeurèrent dans les environs, pour voir la tournure que prendrait cette affaire.

Ce ne fut point du tout celle qu'ils avaient prévue. Avant qu'on ne le transportât à l'abbaye, Bartholomé avait chargé quelques paysans d'aller au château de Maldétour pour en demander le maître, et de se rendre au camp des bohémiens pour leur acheter les remèdes précieux qu'ils possédaient contre les blessures.

On était à peine au milieu du jour que les messagers avaient rapporté que, d'un côté, le sire de Maldétour avait quitté son château en enlevant les objets les plus précieux, et que, d'un autre côté, le camp des bohémiens était désert.

Une fois assuré de cette nouvelle, Bartholomé arrangea, selon ses nouveaux projets, la révélation qu'il avait à faire. Interrogé par l'abbé, il raconta qu'ayant entendu des cris dans la chaumière de Pasquette, il y avait pénétré, et qu'à l'instant même il y avait été frappé par un bohémien accompagné d'un seigneur qu'il n'osait soupçonner être le seigneur de Maldétour; mais il ne parla point du breuvage qui avait été donné à Pasquette, ni de sa résurrection probable. Il espéra pouvoir profiter du crime qui avait été commis, et laissa déposer le corps de Pasquette dans le cimetière qui avoisinait l'abbaye, et dans lequel on pénétrait par une des portes du monastère.

L'absence du sire de Maldétour et la disparition des bohémiens avaient trop bien confirmé la déposition du quêteur, pour que l'abbé soupçonnât que le crime se fût passé autrement que Bartholomé ne l'avait raconté. L'inhumation de Pasquette se fit donc dans la journée, et Bartholomé, transporté dans sa cellule, puisa, dans l'espérance qu'il avait conçue, une force que sa blessure semblait devoir lui enlever. Cependant il ne put quitter la cellule dans la première nuit qui suivit le crime, car, malgré ses protestations de bonne santé, l'abbé exigea qu'un moine passât la nuit à côté de lui.

Ce fut une nuit cruelle pour Bartholomé; au moindre bruit, il croyait entendre le travail des fossoyeurs qui venaient dans le cimetière enlever Pasquette de sa tombe. Cependant il se rassura lorsqu'il apprit que l'abbé avait fait battre la forêt toute la journée pour y découvrir les coupables, et, supposant qu'ils s'étaient tout-à-fait éloignés du pays, il se persuada qu'ils ignoraient que le corps de Pasquette fût dans la tombe.

Le lendemain se passa de même, et Bartholomé fit si bien que le soir il resta seul dans sa cellule. La nuit venue, il s'en échappa furtivement, descendit dans le jardin du couvent, y prit les instrumens nécessaires à son projet, et entra dans le cimetière.

Il ne manque pas d'exemples de ce qu'une violente passion peut donner de forces physiques à un homme, pour faire comprendre l'audace de cette entreprise: Bartholomé blessé se sentait le pouvoir d'arracher Pasquette de sa tombe, de la transporter dans une retraite cachée qu'il possédait à quelque distance du couvent, dans laquelle il déposait les provisions surabondantes qu'il recevait dans ses quêtes, et de prendre la fuite le lendemain pendant la nuit avec Paquette qu'il épouserait dans une ville voisine.

Déjà il approchait de la tombe de la jeune fille, lorsqu'il aperçut un homme, comme lui, porteur d'une pioche et d'une pelle, et qui s'avançait de même vers cette tombe. Ces deux hommes se reconnurent à l'instant même; Bartholomé reconnut le sire de Maldétour, e

celui-ci reconnut Bartholomé. De la même pensée ils comprirent tous deux ce qui les appelait en ce lieu, et du même désir ils résolurent, chacun à part soi, de se défaire à la fois d'un témoin et d'un rival.

Cependant ni l'un ni l'autre ne voulut employer la violence. Le bruit d'un combat eût pu éveiller quelques moines du monastère, les appeler sur le lieu de la lutte. Ils se décidèrent donc à se servir d'abord l'un de l'autre pour aider à l'exhumation, chacun calculant comment il pourrait ensuite remplir d'un nouveau cadavre la tombe qu'ils auraient faite vide.

— Vous venez donc chercher votre victime? dit Bartholomé, s'arrêtant à quelque distance du sire de Maldétour.

— Assurément, répondit celui-ci; je viens comme Bartholomé, pour ne pas laisser périr cette jeune fille dans les angoisses d'une mort affreuse.

— Puisqu'un but si charitable nous conduit tous deux ici, répondit Bartholomé, peut-être y arriverons-nous mieux en unissant nos efforts; acceptez donc l'appui que je vous offre, et donnez-moi celui dont je pourrais avoir besoin.

— Volontiers, répliqua le sire de Maldétour, et pour première preuve de cette bonne intelligence qui va régner entre nous, hâtons-nous de nous mettre à l'œuvre.

Aussitôt chacun d'eux prit la bêche et se mit à creuser la fosse, méditant à la fois sur le précieux trésor qu'il allait enfin posséder, et sur la manière dont il s'en assurerait la possession. Cela semblait difficile, car ils s'étaient placés en face l'un de l'autre, un à la tête et l'autre au pied de la tombe. Ils se suivaient de l'œil avec soupçon, et autant pour se défendre que pour s'attaquer. Le travail avançait, et déjà le bois de la bière avait plusieurs fois retenti sourdement, lorsque le sire de Maldétour, jugeant l'instant favorable pour se défaire du moine, voulut lui porter un coup de bêche à la tête; mais Bartholomé avait prévu le coup, il s'esquiva, et ayant frappé lui-même Maldétour à la poitrine, il le renversa. Plus prudent que le gentilhomme, et sachant le danger de ne pas faire complétement les choses, il allait achever celui-ci, lorsque Maldétour lui dit :

— Écoute, Bartholomé; nous avons même désir dans le cœur, un seul de nous peut être satisfait; mais est-il nécessaire que ce soit aux dépens de la vie de l'autre? Arrachons cette jeune fille de son cercueil, puis, je te jure, foi de gentilhomme, de t'aider à l'enlever et à l'épouser si le sort te la donne.

Bartholomé, dont les forces faiblissaient à chaque instant, et qui ne se sentait plus le pouvoir d'achever seul son œuvre, accepta la proposition de Maldétour. Ils se remirent donc à l'ouvrage ; bientôt ils eurent débarrassé la bière de la terre qui la recouvrait, et ils se mirent en devoir d'en briser les planches; mais leur surprise fut grande lorsqu'ils virent ces planches céder à leur premier effort, et lorsqu'ils reconnurent que la bière était vide.

Leur première pensée fut de désespoir et de colère ; la seconde fut de chercher quels pouvaient être les ravisseurs de Pasquette, et la supposition la plus naturelle fut que ce devait être les bohémiens. Eux seuls en effet connaissaient le secret de la léthargie de la jeune fille ; mais était-ce pitié ou tout autre sentiment qui les avait conduits à la sauver?

Il est difficile que des hommes amoureux supposent à d'autres un autre intérêt que l'amour, pour les pousser à faire une action qu'ils voulaient faire eux-mêmes. Ils ne doutèrent donc pas qu'un des bohémiens employés à faire le charme qui avait endormi Pasquette, ne se fût épris de la beauté de cette jeune fille, et n'eût résolu de l'enlever pour son propre compte. Mais les bohémiens avaient disparu, et sans doute ils l'avaient emportée dans leur fuite. Elle était donc perdue à la fois pour le quêteur et pour le gentilhomme; et, pour comble de malheur, le gentilhomme se trouvait proscrit pour un crime dont il n'avait point recueilli les fruits. Ils se consultèrent long-temps pour savoir ce qu'ils devaient faire, et enfin, tous deux, sur cette tombe vide, ils se firent réciproquement le serment de chercher à découvrir Pasquette, et de la ramener dans le pays. Ils refermèrent donc la fosse, et la nuit étant déjà très-avancée, ils se retirèrent, l'un dans un des asiles qui lui avaient été donnés par les bohémiens, l'autre dans sa cellule. Le sire de Maldétour avait résolu de suivre les bohémiens à la piste, et Bartholomé avait imaginé de s'imposer un pélerinage qui lui permît également de s'éloigner du pays, et d'aller à travers la France à la recherche de la jeune fille. Chacun d'eux comptait exécuter son projet dès le lendemain ; mais tous deux en furent empêchés par un événement qui jeta le bourg de Lusignan dans une grande consternation.

Quelques paysans passaient devant la porte fermée de la maison de Pasquette; ils crurent y entendre du bruit. Ils approchèrent, imaginant que ce pouvait être quelque animal domestique qu'on y avait oublié, et leur curiosité se changea en terreur lorsqu'ils reconnurent distinctement la voix de Pasquette. La pensée que c'était son ame qui revenait les prit tout d'abord. Ils entourèrent la maison, en se tenant à une distance respectueuse, et déjà ils parlaient de la brûler, lorsque le plus sage de la troupe pensa qu'il valait mieux aller prévenir l'abbé de ce qui se passait.

A cette nouvelle, le couvent fut mis en rumeur, et Bartholomé, qui fut un des premiers à apprendre cet événement, s'alarma des suites que pourrait avoir cette affaire. Sans doute il était innocent du crime tenté sur Pasquette, mais il en était devenu complice en ne le révélant pas. Il ne lui était plus possible d'expliquer à l'abbé comment s'était passé le miracle qui épouvantait le village, et Bartholomé savait parfaitement qu'en pareille circonstance on ne donnerait que deux explications à une si étrange merveille : c'est que Pasquette était une sainte fille destinée à renouveler sur la terre les miracles qui en disparaissaient peu à peu, et que dans ce cas l'abbé la placerait, de force ou de gré, dans un couvent de femmes; la seconde explication, c'est que Pasquette était une sorcière, et qu'il fallait l'envoyer au bûcher. Religieuse ou brûlée, telle était à peu près l'avenir de cette pauvre fille. Voilà sur quoi Bartholomé réfléchissait, pendant que la communauté se rendait processionnellement vers la maison de Pasquette, l'abbé en tête, l'aspersoir à la main, et tandis que les frères portaient dans une châsse d'or les reliques de sainte Radégonde, qu'on voit encore dans la ville de Poitiers.

La procession étant arrivée devant la maison possédée, on ne douta plus de la présence de quelque mauvais esprit dans cette maison, car le bruit redoubla comme si le démon eût déjà été tourmenté par la seule approche des châsses saintes que les moines portaient avec eux. On entendait distinctement les meubles remuer, et traînés d'un bout de la cabane à l'autre; il semblait même qu'on reconnût la voix de Pasquette qui s'étonnait du désordre où se trouvait la cabane, et enfin, quand l'abbé pro-

nonça la conjuration et s'avança le goupillon à la main vers la porte de la chaumière, ce fut un moment d'horreur et d'effroi parmi tous les assistans, lorsqu'on vit la jolie figure de Pasquette se montrer gracieusement à cette porte et sourire à M. l'abbé en lui faisant une gracieuse révérence. Tout le monde tomba à genoux, l'abbé demeura seul debout le goupillon levé et l'œil en feu. Il allait prononcer sur la pauvre fille quelque terrible anathème, lorsqu'elle se mit à genoux devant lui en faisant le signe de la croix. Elle se sentit aspergée d'eau bénite qui, loin de la brûler ou de lui faire pousser des hurlemens affreux, lui parut agréable, car Pasquette était sincèrement dévote, et la sainte joie qui brilla sur son visage en se voyant ainsi en présence de l'abbé, ne permit pas de croire plus long-temps que ce beau corps fût la possession de quelque impur démon.

Toutefois il n'y avait pas de milieu; du moment que Pasquette n'était pas une sorcière, ce devait être une sainte ou tout au moins une fille prédestinée à de grandes choses. L'abbé comprit d'un coup d'œil combien cela pourrait être plus avantageux pour son couvent, et il entraîna l'opinion et les doutes de tous ceux qui l'entouraient, en se mettant à son tour à genoux devant Pasquette, en lui adressant une pieuse prière. La pauvre fille demeura toute surprise; le long sommeil qu'elle avait subi et dont elle s'était débarrassée à grand'peine; le linceul dans lequel elle s'était trouvée enveloppée dans son lit; le désordre de sa cabane au moment où elle s'était éveillée, toutes ces choses, et plus encore l'action de l'abbé, lui firent douter de la réalité de ce qu'elle voyait; mais celui-ci, étant entré dans la cabane et s'y étant enfermé seul avec Pasquette, l'étonna bien davantage en lui apprennant comme quoi elle avait été trouvée morte sur son lit, comme quoi elle avait été enterrée, et comme quoi elle avait été retrouvée vivante chez elle, après une résurrection miraculeuse. Pasquette eut d'abord envie de rire au nez de l'abbé, mais le regard sévère dont celui-ci accompagnait ce récit prouva à Pasquette que le seul parti qu'il y eût à prendre était de feindre de croire à ce qu'on lui disait. Elle s'humilia donc devant l'abbé, et remercia le ciel de l'avoir élue pour accomplir sur la terre les prodiges qui devaient raffermir la foi chancelante.

Si on se rappelle que nous avons dit comment Pasquette se moquait des tendres propros de Bartholomé comment elle avait refusé les hommages de beaucoup de gentilshommes; si on remarque en ce moment avec quelle facilité elle se prêta aux désirs de l'abbé, en se réservant d'approfondir ce mystère, on comprendra que Pasquette était une fille d'un esprit délié et subtil, et qui avait déjà quelque expérience des choses et des hommes.

Si nos lecteurs ont deviné cela, ils ont été plus adroits que tous les habitans du bourg de Lusignan, car aucun d'eux n'avait encore découvert que l'indifférence de Pasquette pour tout le monde n'était qu'une préférence pour un seul. Il y avait à Poitiers, dans l'armée anglaise qui l'occupait alors, il y avait un beau gentilhomme du Cumberland, qui depuis long-temps eût pu faire arrêter Bartholomé à la porte de la jeune fille, pour entendre ce qui s'y disait, s'il n'avait pris l'habitude d'y parler très-bas. Une excursion à faire aux environs de Poitiers l'avait empêché de venir à Lusignan depuis quelques jours, et ce fut pour lui une grande surprise, lorsqu'il s'y rendit la nuit suivante, de trouver la maison déserte.

Il erra toute la nuit dans les environs, et le matin, ayant rencontré quelques paysans qui semblaient se rendre à une fête, il apprit l'histoire de sa fiancée comme ils la savaient eux-mêmes, c'est-à-dire comme un miracle, pour lequel on allait préparer une grande cérémonie. Le capitaine anglais ne comprit pas plus que Pasquette tout ce que cela voulait dire, mais il suivit les paysans dans la chapelle de l'abbaye, et il ne fut pas peu étonné d'y voir Pasquette présentée au peuple comme une fille inspirée de Dieu et destinée à seconder dans son œuvre de libération la vierge de Vaucouleurs, Jeanne d'Orléans.

Cette mission ne convenait guère au capitaine anglais: ce fut avec impatience qu'il attendit la fin de la cérémonie pour s'en expliquer avec Pasquette; mais il n'en trouva point l'occasion durant toute la journée, car dès qu'elle fut de retour dans sa maison, il s'y fit une telle procession de paysans qui venaient pour que la jeune fille bénît leurs instrumens aratoires, et de femmes qui lui présentaient leurs petits enfans, que ce ne fut que dans la nuit qu'il put y pénétrer à son tour. Il trouva Pasquette aussi ignorante que lui de tout ce qui s'était passé, et peut-être le mystère de cette aventure ne se fût jamais découvert, si le frère Bartholomé, qui comptait faire tourner à son profit le prétendu secours qu'il disait avoir apporté à Pasquette, n'était venu le lui expliquer.

En effet, celle-ci ayant entendu frapper à sa porte au milieu de la nuit, ouvrit sur l'avis du capitaine qui se cacha derrière un tas de fagots; Bartholomé se croyant seul avec la jeune fille, elle lui raconta la vérité, et lui fit enfin comprendre comment, si elle voulait l'écouter et l'épouser, elle serait toute-puissante dans le pays, et seulement il lui mentit en ce point, qu'il se vanta de l'avoir arrachée à sa tombe et de l'avoir pieusement rapportée dans sa cabane.

Le capitaine anglais écoutait Bartholomé, lorsqu'un autre coup frappé à la porte annonça un nouveau-venu. Pasquette en fille intelligente, fit cacher le moine, à son tour, dans un autre coin de la chaumière; elle ouvrit la porte, et le sire de Maldétour entra. Il fit le même récit que Bartholomé, avoua son crime et mentit comme Bartholomé, en prétendant avoir arraché Pasquette de son tombeau. Ses propositions furent les mêmes, seulement il ajouta que si elle refusait d'être à lui comme sainte, il saurait bien obtenir par la force ce qu'il avait déjà tenté de conquérir par la ruse. Mais il fut fort étonné lorsque Pasquette lui dit qu'il en avait menti en se vantant de l'avoir sauvée, et qu'elle appela en preuve de ce démenti Bartholomé. Celui-ci, en apparaissant tout à coup, acheva de confondre le sire de Maldétour déjà tout interdit de voir son mensonge ainsi découvert; mais il rendit au moine le mauvais service qu'il en avait reçu en prouvant à Pasquette que ce n'était pas non plus Bartholomé qui l'avait arrachée à son tombeau. Ce fut à ce moment que tous deux commencèrent à douter que ce fussent les bohémiens qui eussent exhumé Pasquette pour la rapporter tout simplement dans sa cabane. L'idée qu'un véritable miracle s'était en effet accompli les saisit à la fois, et Pasquette elle-même commençait à croire à l'intervention divine, et s'imaginait que c'était à Dieu qu'elle devait son salut; déjà même elle doutait de ce qui lui restait à faire vis-à-vis du capitaine anglais, et se demandait si son amour pour lui ne deviendrait pas un sacrilége après un si étrange événement. Ses idées se troublaient, et en voyant la crainte respectueuse

qui s'était emparée de Bartholomé et du gentilhomme, elle allait prendre foi en sa propre puissance, lorsqu'un nouveau bruit se fit entendre à la porte. Il semblait que ce fût un rendez-vous général de tous ceux qui avaient coopéré à cette œuvre miraculeuse; elle s'en convainquit en voyant entrer les deux bohémiens complices du sire de Maldétour.

Avant leur entrée, Bartholomé et le gentilhomme avaient été enfermés dans une pièce voisine où ils s'étaient retirés.

En peu de paroles les bohémiens éclaircirent l'affaire : c'étaient eux qui, dans la première nuit de l'inhumation de Pasquette, l'avaient enlevée de sa bière et rapportée dans sa cabane; ils l'avaient fait non par un simple sentiment de pitié, mais par calcul : ils venaient demander le prix de cette pitié; ils désiraient que Pasquette profitât de la sainteté qu'elle avait acquise, grace à eux, pour les protéger et permettre qu'ils vinssent de nouveau établir leur domicile dans le pays. Pasquette, redescendue tout à coup de son rang de prédestinée à celui d'une jeune fille qui n'avait trompé personne, retrouva sa présence d'esprit, et promit aux bohémiens ce qu'ils demandaient. Dès qu'ils furent retirés, elle rendit la liberté à Bartholomé et au gentilhomme, en leur laissant leur incertitude sur l'intervention qui l'avait sauvée, et elle demeura seule avec son capitaine.

C'était une belle occasion de devenir célèbre et d'acquérir une grande puissance, et peut-être Pasquette eût-elle succombé à la tentation de jouer un pareil rôle, si elle n'avait eu dans le cœur un sentiment qui allait mieux à sa jeunesse.

Ce fut la raison qui fit découvrir toute cette intrigue; car le capitaine anglais, étant résolu à épouser Pasquette, n'aurait osé y prétendre si elle avait gardé l'auréole miraculeuse qui l'entourait. Il se résolut donc à dépouiller la belle jeune fille de ce prestige menteur devant lequel on était prêt à s'incliner, et le surlendemain, à la tête d'une compagnie de lances, il se saisit du sire de Maldétour, de Bartholomé et des deux bohémiens, les emmena à Poitiers, et, les ayant traduits devant le tribunal ecclésiastique de cette ville, il les y fit condamner, il refit de Pasquette une simple jolie fille, et l'épousa en sûreté de conscience, après avoir fait brûler les bohémiens qui avaient failli en faire une sainte.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

ÉTUDES MORALES.

LA GRILLE DU PALAIS DE JUSTICE.

1828.

Un jeune homme se tenait debout vis-à-vis le Palais de Justice; c'était l'heure où la foule se porte plus nombreuse dans la grande salle; et pour un observateur, ce n'est pas un spectacle sans intérêt.

En effet, vous voyez arriver d'abord le vieux magistrat toujours fidèle à sa mission de chaque jour; il vient à pied, comme jadis Lamoignon et Malesherbe. Il est midi. L'instant d'après paraît le conseiller-auditeur en tilbury ou le substitut en voiture de place; puis enfin, vous voyez se presser sur le vaste escalier l'huissier à la voix criarde, l'avoué au sourire caressant, et le maître clerc qui fredonne un couplet de vaudeville, et le stagiaire, à la démarche empressée, aux dossiers volumineux; honnête orateur, qui, depuis dix-huit mois, court après une cause sans pouvoir en trouver une. Enfin, pour compléter ce tableau varié, vous apercevez du côté opposé la troupe inquiète des plaideurs, les gendarmes au front austère, les témoins à l'air important et mystérieux; pendant que, plus bas, la lourde charrette arrivant de la Force vomit au pied du perron le criminel qu'attend une peine capitale, et le nombre toujours trop grand des maris qui ont battu leurs femmes, des négocians qui ont suspendu leurs paiemens, des amateurs de bonnes montres qui ont pris celles de leurs voisins, des médecins en plein vent et des littérateurs sans aveu.

Tel est le spectacle ordinaire dont l'escalier du Palais est le théâtre. Mais ce n'était pourtant pas ce qui attirait l'attention du jeune homme. Il était absorbé dans la contemplation de cette grille dont le Palais s'est enrichi, et que vous avez pu voir telle qu'elle est, lourde, massive, et aussi bien dorée que la grille même des Tuileries. Je vous avouerai que c'est, à mon sens, un de ces ouvrages où la matière l'emporte sur l'art, et auxquels on ne fait guère plus d'attention qu'à une femme qui, ne pouvant se faire belle, se fait riche, et qui remplace par l'or et les diamans la jeunesse et la fraîcheur qu'elle n'a pas.

Pourtant je voulus savoir la cause de cette contemplation muette dans laquelle mon observateur était plongé; il me semblait qu'un intérêt bien grand devait s'attacher pour lui à cette grille du Palais de Justice. Et de fait, ce jeune homme n'était autre chose qu'un pauvre forgeron qui, depuis six mois, n'avait pas eu de travail, pas une serrure, pas un crochet, pas même un tournebroche.

Voilà pourquoi le malheureux ouvrier jetait un coup d'œil mélancolique sur cette grille immense. Il calculait dans l'amertume de son cœur tout le fer qu'on aurait pu épargner en mettant dans ces travaux plus d'élégance et de style. Il se sentait prêt à verser des larmes en songeant que si sa bonne étoile lui eût donné la direction de ces travaux, il aurait eu occasion de devenir honnête homme, de faire un chef-d'œuvre peut-être, et de laisser aussi un nom durable et respecté.

Car ce n'était pas le talent qui lui manquait. Il savait

mieux qu'un autre plonger le fer dans la fournaise ardente, et, d'un bras nerveux, lui donner sur l'enclume toutes les formes qu'une jeune fille peut donner à la dentelle; il savait, aussi bien qu'homme de France, plier une branche de fer à tous les caprices de l'imagination, à tous les besoins du luxe ou de l'utilité. Mais tel était le malheur des temps, qu'il n'avait que rarement rencontré de quoi s'occuper dans son art, et encore les travaux qu'on lui ordonnait lui paraissaient-ils fastidieux et sans honneur.

Ah! s'il eût eu cette grille du Palais de Justice à faire! s'il lui eût été donné d'entourer d'une barrière élégante et forte ce redoutable sanctuaire, avec quel zèle se fût-il acquitté de sa tâche! Qu'il eût été doux pour lui d'entendre retentir dès le matin le bruit du marteau tombant sur l'enclume, et de pouvoir, dans une soirée d'hiver, se chauffer au feu de la tourbe et du fer enflammés! Combien alors il eût aimé ses sueurs honorables! Combien son pain de chaque jour lui eût paru délicieux! Avec quel orgueil, grand Dieu, n'aurait-il pas suivi de l'œil la jeune fille au sourire agaçant, qui, si souvent, passait devant son antre de cyclope, comme si elle eût voulu lui montrer la seule récompense digne d'un homme qui travaille!

Alors ces idées de bonheur que nous apportons tous en venant dans ce monde se réveillaient plus fortes que jamais; ce bonheur qu'il avait perdu sans retour, il l'avait vu passer devant lui comme un songe. Ah! pensait-il, avec un peu de la dorure de ce dôme, donnez-moi la plus inutile partie de ce fer, seulement de quoi acheter une enclume et un marteau, rendez-moi surtout la liberté, et bientôt je serai père de famille, et ma femme sera heureuse, et mon premier enfant n'aura pas touché sa septième année, que vous le verrez tirant le soufflet de son père, et écoutant déjà avec ravissement le bruit du vent qui ranime le fourneau!



Le Palais de Justice. *Branstown del. et sculp*

Voilà ce qui se passait dans l'ame du jeune forgeron, au milieu même de cette place et des regards indifférens qui étaient fixés sur lui: le misérable rêvait encore de bonheur et de liberté, quand soudain il sentit une douleur violente sur l'épaule droite qui le plongea pour toujours dans la triste réalité.

JULES JANIN.

LE MAITRE D'ÉCOLE DE COUBERON.



Le refus de Mariage. *Granville del. Brown, sculp.*

C'était un homme d'une quarantaine d'année, petit, maigre, et qui, par l'habitude du travail, avait contracté celle de se tenir un peu voûté, ce qui, de loin même, lui donnait l'air contrefait. Ses traits étaient fortement prononcés, ses yeux petits et gris, son nez fort, sa bouche grande, serrée et souvent ironique; ses cheveux grisonnaient déjà et devenaient rares sur le milieu de son front; enfin M. Mathias, c'était son nom, pouvait sans calomnie être trouvé laid, et pourtant lorsqu'il s'animait en parlant, lorsque l'amour de la science échauffait ses discours, alors ses yeux devenaient brillans, les pommettes de ses joues perdaient leur pâleur habituelle, et toute cette figure si peu agréable quelques minutes auparavant devenait presque séduisante, tant elle avait alors d'expression et de jeu.

M. Mathias n'était qu'un pauvre maître d'école dans le village de Couberon. Il n'avait pour élèves que de petits paysans qui abandonnaient l'école dès qu'ils savaient un peu lire et à peu près écrire. Cela désolait M. Mathias, qui était un savant, qui avait passé sa vie à étudier, et qui aurait au moins voulu que les trésors de science qu'il avait analysés pussent être profitables à d'autres, puisqu'ils ne l'avaient pas été à lui. Car M. Mathias était fort pauvre; il avait dépensé le peu d'argent qu'il avait eu à acheter des livres; il avait étudié pendant que les autres s'amusaient. Puis l'âge était venu sans qu'il s'en aperçût, car le temps passe bien vite quand on est studieux. Enfin M. Mathias s'était vu forcé, pour vivre, de se faire maître d'école à Couberon.

Mais M. Mathias, qui était orgueilleux de ses connaissances, s'était fait des illusions; les savans en ont comme d'autres: il s'était dit, en se mettant à la tête de l'école de Couberon: « A force de patience, de travail, je vais » faire des élèves dont on parlera. Les paysans de ce » village ne s'exprimeront plus grossièrement comme » tous ceux des environs de Paris; on les remarquera,

» on voudra savoir la cause de cette exception à la règle. » Quand on entendra un laboureur parler grec, ou une » laitière offrir de la crême en latin, on voudra s'expli- » quer ce phénomène, on remontera à la source, et » bientôt on saura qu'il y a dans le modeste village de » Couberon un homme savant, versé dans toutes les » sciences possédant une foule de connaissances. On vien- » dra m'y voir, m'y chercher ; car on se dira : un homme » qui sait tout, n'est pas fait pour végéter avec des » paysans, et on m'offrira des places, des emplois, et » je m'y distinguerai par mon savoir ; j'entrerai à l'Aca- » démie dont j'achèverai le dictionnaire. J'en enverrai » des exemplaires à tous les souverains de l'Europe, en » les engageant à en lire au moins une page tout les » jours. Chacun d'eux m'offrira des décorations, des » cordons, des pensions, et je ne vois pas trop où ma » fortune s'arrêtera. »

Malheureusement pour M. Mathias, rien de tout cela n'était arrivé. Ses élèves n'avaient point voulu mordre à la science. Quand il leur avait parlé de racines grecques, ceux-ci avaient cru qu'il s'agissait de carottes et de navets ; quand il avait essayé de leur enseigner le latin, ils s'étaient endormis, et ce n'était qu'avec peine qu'il réussissait à leur apprendre un peu de français. Cependant les villageois avaient une grande vénération, un profond respect pour le maître d'école, qu'ils reconnaissaient pour un homme infiniment au-dessus d'eux. Ils l'écoutaient volontiers le soir, lorsque rassemblés dans les bois délicieux de Montfermeil, ou sous les vieux arbres de la forêt de Chelles, ils se reposaient un moment de leurs travaux. Alors M. Mathias venait quelquefois s'asseoir au milieu des paysans ébahis, et leur disait :

« Chelles possédait autrefois une superbe abbaye. C'est » là que Chilpéric renfermait ses trésors. Mais bien avant » ce temps, dans ce lieu où nous sommes habitaient les » Druides... qui rendaient des oracles... mais l'oracle le » plus fameux fut celui de Delphes... Quoique l'ancienne » sibylle de Cumes ait eu aussi beaucoup de réputation. » Elle laissa neuf volumes sur son art. Une bonne femme » qui les trouva, vint les apporter dans Rome à Tarquin » l'ancien. Comme il les marchandait trop, elle en jeta » six au feu et exigea autant d'argent des trois restant. » Ils furent consumés dans un incendie du Capitole. »

Quelques paysans se regardaient en ouvrant de grands yeux, mais beaucoup d'autres les fermaient; ou bien un d'eux, profitant d'un moment où M. Mathias s'arrêtait, se hasardait à lui dire :

« Ah ! oui dà... il y a eu des oracles brûlés... dans le... » et croyez-vous que nous aurons de l'eau demain, mon- » sieur Mathias ? »

Le maître d'école soupirait. Il haussait même un peu les épaules; mais le plaisir d'étaler ses doctes connaissances l'emportait bientôt, et il reprenait :

« Le maître du tonnerre pourrait bien lancer ses » foudres... Jupiter est irrité !... Tout l'Olympe a fré- » mi !... Junon n'ose affronter sa présence...

» Bah! est-ce qu'il y a aussi queuque révolution là- » haut? s'écriait le villageois.

» Une révolution !... mais la terre en fait une chaque » jour !... Oui, il se prépare quelque chose... Le temps » est rarement trompeur, surtout lorsqu'on a quelque » connaissance des astres... Tenez, voyez... au bout de » mon doigt, c'est *Vénus*, l'une des sept planètes, la » plus voisine du soleil après Mercure. La triple Hécate » a autour d'elle un cercle noir, et les derniers rayons » de Phœbus n'ont point fait chanter Philomèle; Clytie » baisse la tête, et la question sera résolue demain avant » que l'oiseau de mars n'ait chanté. »

Le paysan écoutait d'un air hébété, et s'éloignait en murmurant : « Tout cela ne me dit pas si je dois arroser » mes haricots. » M. Mathias soupirait encore et retournait chez lui ; là il s'écriait : « Que je suis malheureux » d'avoir affaire à des buses qui ne sentent pas le prix » de la science !... Quand donc serai-je enfin à la place » que je mérite !... Il n'en est aucune que je ne sois en » état de remplir !... Je devrais être député, ministre, » roi même... Oui, car si j'étais roi, il n'y aurait point » d'ignorans dans mon royaume. Je ferais porter des » oreilles d'ânes à tous ceux qui refuseraient d'étudier. » J'établierais dans tous les villages des jeux floraux à » l'instar de ceux que présidait Clémence Isaure ; je fe- » rais fermer tous les cabarets, et ouvrir à la place des » cabinets de lecture ; on ne danserait pas le dimanche, » mais on devinerait des énigmes que je tâcherais de » faire plus difficiles que celle que le Sphinx proposa à » OEdipe ; enfin on ne chanterait ni ronde, ni air de » vaudeville, mais on réciterait de beaux vers alexan- » drins, et mes peuples seraient bien heureux, car ils » bénîraient leur roi dans plusieurs langues. »

M. Mathias passait ainsi son temps à se lamenter, quand il ne pouvait pas faire quelque citation. Cependant le maître d'école aurait pu se trouver heureux, s'il avait eu un peu de philosophie; mais cette science lui manquait. Son école lui rapportait de quoi vivre ; elle lui eût rapporté plus encore, s'il eût voulu se borner à enseigner le *ba be bi bo bu*. Chaque habitant de l'endroit ôtait son chapeau du plus loin qu'il voyait M. Mathias, et c'était à qui s'empresserait de lui être utile. Le village de Couberon n'est pas beau, mais les environs en sont charmans. Il est situé au milieu des bois, auprès d'un joli petit lac sur les bords duquel on trouve en abondance des jacintes, du muguet, de la violette. Aux environs on aperçoit Montfermeil, Lagny, et des promenades pittoresques et solitaires dans lesquelles le dimanche même vous rencontrez rarement la famille des bourgeois de Paris dînant sur l'herbe avec le pâté et le melon obligés. Il y a donc moyen d'être heureux dans ce pays ; il ne faut pour cela qu'aimer la campagne, avoir des goûts simples et borner ses désirs.

Un matin, un villageois se présenta chez M. Mathias, c'était un nommé Gros-Jean ; un des plus riches cultivateurs du pays, et de ceux qui s'inclinaient le plus profondément devant le maître d'école.

Il s'avança d'un air assez embarrassé dans la classe qui était déserte alors, et fut se poser devant M. Mathias, qui lui dit : *Quid de me dicunt homines?*

Le villageois se gratta l'oreille en murmurant : « C'est » pas pour ça que je suis venu... Tenez, monsieur Ma- » thias, j'avons une proposition à vous faire.

» Une proposition, Gros-Jean ; voyons, établissez-la. » Si elle est longue, divisez-la en trois points ; si elle est » difficile, n'employez ni dilemme, ni métaphores ; si » elle est abstraite, tournez-la ; si elle est claire, laissez- » vous aller aux charmes des figures... Il y a cent ma- » nières de présenter une proposition. »

Gros-Jean se gratta encore l'oreille en murmurant : « C'est pas pour tout ça que je suis venu... Tenez, mon- » sieur Mathias, je ne suis pas un savant, moi ; je ne » sais pas faire de belles phrases comme vous, mais » j'allons au fait : je vous estime parce que vous êtes un » honnête homme.

» Et un homme lettré, Gros-Jean. — C'est juste, mais

» je mettons l'un avant l'autre. Enfin, c'est egal, voilà
» le fait : j'avons une fille, pas d'autre enfant, vous
» connaissez Jeannette, elle a bentôt vingt ans. C'est un
» beau brin de fille et aussi sage que bonne. Eh ben! il
» m'est venu dans l'idée de vous la donner en mariage...
» Je serions fier d'avoir un gendre tel que vous. Vot'
» petite école n'est pas grand' chose, mais je donne à
» Jeannette six mille écus et ce beau terrain que je pos-
» sédons jusqu'à Montfermeil. Avec tout ça vous serez
» à votre aise, et plus tard, dam', ma fille héritera de
» tout mon bien. Si ça vous va, comme je l'espère, tou-
» chez là; ce sera bentôt baclé, car Jeannette m'a dit
» qu'elle prendrait de confiance le mari que je lui don-
» nerais. »

M. Mathias secoua la tête, sembla réfléchir, puis tapa dans la main de Gros-Jean, en lui disant :

« Mon cher ami, je vous remercie beaucoup. — Vous
» acceptez... — Non, je refuse. — Vous refusez d'épou-
» ser ma Jeannette... — Oui, Gros-Jean. — Et pour-
» quoi donc cela... Ah! je devinons... parce que je ne
» sommes que des paysans et que vous vous trouvez au-
» dessus de nous. — Ce n'est pas cela du tout. Vous êtes
» cultivateur, c'est la profession la plus ancienne et la
» plus honorable. La nation juive n'en a jamais connu
» de plus belle; les hommes les plus vénérés chez les
» juifs étaient laboureurs ou pâtres. Gédéon battait lui-
» même son blé, David gardait des brebis, Saül con-
» duisait des bœufs.

» Alors, pourquoi refusez-vous ma Jeannette?

» Parce que votre fille est un âne.

» Un âne... ma fille! — Oui, mon cher Gros-Jean.
» Jeannette ne sait pas écrire et à peine lire. Je me rap-
» pelle qu'elle venait à ma classe il y a quatre ou cinq
» ans, et je n'ai jamais pu parvenir à lui faire distinguer
» le singulier du pluriel. Elle disait toujours à ses petites
» camarades : *viens* avec moi, mes amies, je lui criais :
» c'est *venez* qu'il faut dire, parce qu'il y en a plusieurs;
» mais elle se mettait à rire en me répondant : Ah bien!
» par exemple... vous voulez que je ne tutoie pas mes
» camarades... Oh! ça serait drôle!... Allons! *viens*
» avec moi, mes amies! Et elle s'en allait en me riant
» au nez. Donc il n'y a pas moyen de rien faire de votre
» fille, et je ne veux pas épouser un âne, parce qu'il y
» aurait incompatibilité d'esprit entre nous. »

Gros-Jean était devenu tout rouge, et malgré son estime pour M. Mathias, il avait été sur le point de se mettre en colère. Il se contint pourtant, et lui dit :

« Je ne sais pas si ma fille est un âne, mais je sais
» qu'elle a bien soin du ménage, qu'elle sait traire les
» vaches, faire des fromages, soigner le jardin, la basse-
» cour. Et une femme qui sait tout ça, i' m'semble que
» ça ne peut pas faire une mauvaise ménagère. Adieu,
» monsieur le maître d'école. Je souhaitons que vous
» trouviez une femme qui vaille ma Jeannette. Ah! c'est
» un âne!... ah! pour le coup, c'est trop dur ça! »

Et Gros-Jean s'éloigna, sans même ôter son chapeau. Mais M. Mathias le laissa aller, en se disant : « Qu'il se
» fâche s'il le veut! Certainement je n'épouserai pas sa
» fille; elle sait soigner une basse-cour... c'est fort bien,
» mais il me serait impossible de vivre heureux avec
» une femme qui dit : *Viens*, mes amies! »

A quelque temps de là, une jolie maison de campagne, située entre Couberon et Montfermeil, fut achetée par une dame d'une quarantaine d'années, nommée madame Dubois. C'était la veuve d'un riche négociant. Elle n'avait point d'enfant et possédait quinze mille francs de rentes. Cette dame, qui avait été élevée dans un des premiers pensionnats de Paris, n'avait épousé un négociant que pour obéir à ses parens, car elle se croyait née pour les lettres, pour la gloire, et aurait voulu porter le nom d'un homme de génie; aussi, depuis la mort de son mari, Mme Dubois avait quitté le commerce, et s'était livrée entièrement à son goût pour la littérature.

Mme Dubois se promenait assez souvent, suivie de sa femme de chambre, dans les bois de Couberon. Plusieurs fois elle avait entendu M. Mathias pérorant devant les paysans, elle s'était arrêtée pour écouter; surprise d'entendre tant de choses sortir de la bouche d'un petit homme qui n'avait qu'un habit noir bien râpé, et qui vivait avec des paysans, Mme Dubois avait pris des informations sur ce savant, et elle avait su que c'était le maître d'école de Couberon.

De son côté, M. Mathias avait remarqué cette dame qui semblait prendre plaisir à l'entendre. Mme Dubois n'était rien moins que jolie; mais le maître d'école estimait peu la beauté des traits, et il se sentait fier de captiver l'attention d'une personne de la ville.

Quand on se rencontre à la campagne, il est encore d'usage de se saluer, car il semble que l'on devienne plus poli, plus amical en se retrouvant au milieu des simples productions de la nature. M. Mathias salua Mme Dubois qui lui rendit sa politesse. Quand on s'est salué plusieurs fois, on a déjà presque fait connaissance. Un jour que Mme Dubois se promenait auprès du petit lac de Couberon, qu'elle semblait regarder avec plaisir, M. Mathias s'approcha d'elle et se hasarda à dire :

« Ceci n'est rien auprès des beaux lacs que l'on trouve
» en Écosse. Il y a entre autres le lac Laumond, sur le-
» quel sont des îles flottantes. — Des îles flottantes, mon-
» sieur... elles doivent être alors d'une bien petite di-
» mension? — Pardonnez-moi, madame, elles sont
» considérables; elles contiennent des forêts, des bois,
» des châteaux. — Et tout cela flotte... c'est merveilleux!
» — La nature est féconde en merveilles, madame, on
» ne les ignore que parce qu'on ne se donne pas la peine
» d'étudier. Mais il suffirait d'apprendre un peu de
» *géomantie*, d'*hydromantie*, de *pyromantie*, d'*astro-*
» *logie* et de *botanomancie*, pour connaître ce qui
» échappe aux yeux du vulgaire. — Ah! monsieur, on
» doit être bien heureux lorsqu'on sait tout cela... et...
» Ah! mon Dieu... ah! mon Dieu!... »

Mme Dubois venait de pousser un cri et de pâlir, parce qu'un gros crapaud s'était trouvé presque sous son pied et avait sauté devant elle. Pour se remettre de sa frayeur, elle fut obligée de s'asseoir, ce qu'elle fit en disant à M. Mathias :

« Je dois vous paraître bien ridicule, monsieur. —
» Eh, pourquoi donc cela, madame? — Parce que je ne
» puis pas voir un crapaud sans être prête à me trouver
» mal... J'ai horreur de cette bête-là. — Madame, vous
» ressentez pour le crapaud une antipathie qui proba-
» blement ne dépend pas de votre volonté; il n'y a rien
» là qui doive vous faire rougir. Une foule de grands
» personnages ont eu des faiblesses semblables! Le duc
» d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Henri III
» ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait
» un chat. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un
» repas où l'on servait un marcassin. Uladislas, roi de
» Pologne, changeait de couleur et prenait la fuite quand
» il voyait des pommes. Scaliger frémissait en voyant du
» cresson. Le chancelier Bacon tombait en défaillance
» toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Je n'en

» finirais pas, madame, si je vous citais tous les grands » hommes qui ont eu des faiblesses, des antipathies ou » des superstitions. — Vous me consolez, monsieur, et » me voilà moins honteuse de pâlir devant un crapaud. » Mais quelle peut être la cause de cette aversion que » l'on ressent pour des objets qui souvent n'ont rien de » désagréable à la vue... comme ces affreux crapauds... » Car des pommes, du cresson, cela n'est pas effrayant. » — Madame, si, avant de manger des écrevisses, vous » vouliez savoir par quelle raison, en cuisant, elles sont » devenues rouges de vertes qu'elles étaient, il est pro- » bable que vous n'en mangeriez jamais. Il est des choses » devant lesquelles la science même doit s'humilier. — » Mais, monsieur, est-ce que je ne pourrais pas avoir » assez de force dans mon ame pour triompher d'une » faiblesse que je reconnais être déraisonnable? — D'a- » bord, madame, il s'agirait de savoir si c'est l'ame ou » l'esprit qui a de la force. *Parménides* dit que l'ame est » du feu; *Anaximandre* dit que c'est de l'eau; *Zénon* » la compose de la quintessence des quatre élémens; » *Hippocrate* en fait un esprit; *Héraclides* n'y voyait » que de la lumière; *Xénocrate* un nombre; *Thalès* une » substance toujours agissante, et *Aristote* une entélé- » chie. Hippocrate la loge dans le ventricule gauche du » cœur; *Erasistrate* dans la membrane qui enveloppe le » cerveau; *Strabon* la place entre les deux sourcils; » *Platon* la divise en trois parties: la raison dans le » cerveau, la colère dans la poitrine, et les désirs dans » les entrailles; enfin, selon *Mallebranche*, nous ne con- » naissons notre ame que par la conscience, et nous n'en » avons point d'idée. »

Madame Dubois écoutait et n'osait plus parler; elle ne se sentait pas de force, mais elle était ravie, enchantée; elle ne voyait plus l'habit râpé du maître d'école, et M. Mathias lui semblait grandi de deux pieds. Tout ce débordement de paroles la stupéfiait d'admiration.

Cette rencontre fut suivie d'autres; puis Mme Dubois engagea M. Mathias à lui faire le plaisir de venir voir sa



L'entrevue. *Granville del. Brown sculp.*

maison de campagne, et M. Mathias promit de profiter d'une si aimable invitation; ce qu'il ne manqua pas de faire, et souvent: car la société de Mme Dubois lui plaisait bien plus que celle des rustiques habitans de Couberon.

Enfin, au bout de quelques mois, Mme Dubois, qui était toujours enchantée de M. Mathias, lui offrit franchement sa fortune et sa main; et cette fois le savant ne répondit pas à cette proposition comme il l'avait fait à celle de Gros-Jean.

« Je ne suis point jolie, dit Mme Dubois, mais j'ai de » la fortune, et il m'est doux d'enrichir un homme de » votre mérite. »

» La fortune et la figure ne sont rien pour moi, » dit Mathias; « la fortune n'est qu'une convention!... Je ne » voudrais pas d'une sotte qui aurait des millions. Quant » à la laideur, je n'en vois point où il y a de l'esprit. » Socrate était laid. Pélisson et Mlle Scuderi n'étaient pas » beaux. Horace était trapu; Annibal était borgne; Ci- » céron avait une verrue sur le nez; Sapho était petite; » Cléopâtre, rousse. La beauté passe, l'esprit reste. »

Le mariage se fit. Le jour de ses noces, M. Mathias apporta pompeusement à sa femme une quenouille avec un fuseau.

Madame parut un peu surprise de ce présent de son nouvel époux, et lui dit: « Je ne sais pas filer, mon ami. »

Monsieur répondit à madame: « C'est pour vous rap- » peler que vous devez vous occuper des soins du mé- » nage et travailler. C'était un usage chez les Romains, » en conduisant la nouvelle mariée à la maison de son » époux, on portait devant elle une quenouille et un » fuseau. »

Cette citation ne fit pas grand plaisir à Mme Ma-

thias. Le savant quitta sans peine Couberon et la petite école dans laquelle il avait passé plusieurs années; il ne fut même que médiocrement touché des regrets que les paysans témoignèrent en le voyant les quitter. Malgré son mépris pour les richesses, M. Mathias se sentait cependant satisfait de posséder une jolie maison de campagne et quinze mille francs de rentes. Car il pensait qu'il allait être à même de se faire connaître et de faire parler de lui.

Les nouveaux époux se trouvèrent d'abord très-heureux ensemble. M. Mathias, tout en dînant avec sa femme, trouvait toujours moyen d'étaler son savoir. Si madame demandait à boire, monsieur lui disait, en lui versant du vin :

« Du temps de Romulus, Mécénius tua sa femme pour » avoir bu du vin. Une femme ayant rompu les sceaux » d'un cellier, ses parens la condamnèrent à mourir de » faim. A cette époque on obligeait toutes les femmes à » embrasser leurs parens, afin qu'à leur haleine on re- » connût leur sobriété. »

Là-dessus Mme Mathias disait : « Mon ami, donnez- » moi beaucoup d'eau. »

Si madame demandait un peu de filet de bœuf, monsieur s'écriait, tout en lui en présentant : « La ville de Car- » thage fut fondée en Lybie par les Tyriens; d'abord les » gens du pays voulaient les chasser, mais ils les sup- » plièrent de leur donner pour habiter autant de terre » seulement que pourrait environner un cuir de bœuf; » on rit de leur proposition et on leur accorda volontiers » ce qu'ils demandaient, curieux de voir par quelle sub- » tilité les Tyriens espéraient édifier une ville dans un » si petit espace de terrain. Alors ceux-ci firent tanner » un bœuf, et ils en coupèrent le cuir par de si menues » courroies, qu'ils en environnèrent le lieu où fut bâtie » la forteresse de Carthage.

» En ce cas, mon ami, répondait Mme Mathias, je vous » serais obligée de me donner un peu de sauce. »

Si madame mangeait du melon, monsieur lui disait : « Prenez garde!... l'empereur Maximilien mourut à » Inspruck d'un excès de melon. »

Si elle voulait du poisson, il s'écriait : « Érasme ne » pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. » Enfin, si elle admirait la beauté d'une grappe de raisin, il lui disait : « Vous croyez avoir là de beaux raisins!... mais » à Chiras, il y a des grappes qui pèsent jusqu'à douze » livres!... Il faut aller en Perse pour manger du raisin. »

On revint à Paris; M. Mathias avait hâte de se retrouver dans la capitale, et d'y faire parler de lui. Madame Dubois avait habité un assez bel appartement au faubourg Saint-Germain. M. Mathias dit à sa femme : « Il nous faut avoir un hôtel, parce que nous recevrons » tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Vous avez quinze » mille francs de rente; mais je veux que l'on me nomme » à quelque emploi important... Je veux vous offrir bien » plus que vous ne m'avez apporté. J'ai dans l'idée que je » deviendrai ministre; pour cela il faut avant tout que » je me fasse connaître. Prenons donc un hôtel; donnons » des repas dans le genre de ceux de Lucullus, des fêtes » à l'instar de celles de Babylone. J'ai de grands projets! » Vous verrez!... Je veux que nous ayons un salon ro- » main, un boudoir athénien, une salle à manger chi- » noise et un jardin grec; vous prendrez le costume » antique, il vous ira fort bien, vous avez quelque chose » de Sapho. Moi, je me draperai, je chausserai le co- » thurne; nous habillerons tous nos gens selon la partie » de l'hôtel où ils serviront. Je tâcherai qu'ils parlent » aussi la langue du pays dont ils auront le costume. Tout » Paris sera ravi, enthousiasmé de ce qu'il verra chez » nous, et avant trois mois on me nommera chef de » l'instruction publique. »

Mme Mathias approuva tous ces projets; elle trouva surtout fort piquant de s'habiller en Sapho; on ne l'avait jamais remarquée pour sa figure, il était présumable qu'on la remarquerait pour son costume.

A Paris, avec de l'argent, il n'y a rien d'impossible. M. Mathias eut bientôt mis ses beaux projets à exécution. Il loua un vaste hôtel, fit venir des peintres, des décorateurs, des tapissiers; on peignit, on décora ses appartemens à la grecque, à la romaine; et comme il n'était pas aussi facile de trouver des domestiques qui parlassent latin, M. Mathias eut soin de faire écrire en lettres d'or, sur la porte de chaque pièce, le nom qu'elle devait porter. Puis il prit sa femme par la main et lui dit :

« Vous voyez, ma chère amie, que nous entrons d'a- » bord dans l'*antithalamus*, c'est l'anti-chambre; de là » nous passons dans la salle à manger, *cœnatio*; quand » nous serons entre nous, nous dînerons dans la petite, » *cœnaculum*; puis de là nous prendrons le café dans » l'*œcus*, autrement dit, le salon. »

Mme Mathias se promit de faire tous ses efforts pour se rappeler qu'il fallait dire : « Passons dans l'*œcus* pour » prendre le café. » On s'occupa ensuite des invitations; M. Mathias prit le dictionnaire des vingt-cinq mille adresses; il fit un choix de cent personnes pour le dîner, et de trois cents autres pour la fête qui devait suivre. Il ne mit pas sur les billets d'invitation : « Il y aura un » violon, » mais il mit : « Il y aura des divertissemens » renouvelés des Grecs. »

A Paris, on est curieux; on voulut connaître ce M. Mathias, qui donnait une fête d'un genre nouveau; on accepta ses invitations; on vint à son dîner, et on ne fut pas peu surpris d'être reçu par une dame vêtue en Sapho et un monsieur habillé en Curtius. Au moment où chacun venait de se mettre à table, des jeunes filles, vêtues en esclaves, arrivèrent dans la salle à manger en tenant des aiguières, et offrirent aux convives de se laver les mains; la société prétendit avoir les mains propres, et ne voulut point de cette cérémonie renouvelée des Grecs. Alors sur un signal de M. Mathias, les jeunes filles posèrent sur la tête de chaque personne une couronne de fleurs. Ce fut une explosion de rire général, car les couronnes n'allaient pas bien à tout le monde, et plus d'un convive qui portait une perruque et des bésicles, faisait une très-singulière figure avec une couronne de roses sur le front. On se moqua beaucoup de cette nouvelle idée de M. Mathias; néanmoins, pour lui être agréable, quelques dames auxquelles cela allait assez bien consentirent à rester couronnées. Heureusement pour les convives, que le dîner n'eut plus rien d'ancien, M. Mathias n'ayant pu parvenir à trouver un cuisinier qui sût faire un repas comme ceux de Rome ou de Lacédémone.

L'amphytrion, pendant que l'on servait le potage, prononça un discours grec auquel personne ne répondit. Au second service, il parla latin; et au dessert seulement, il s'exprima en français. La compagnie fêta le dîner et laissa parler M. Mathias. On se contentait de se regarder, de sourire, et de se pincer les lèvres pour ne pas éclater. Le ci-devant maître d'école prenait tout cela pour de l'admiration.

Le dîner terminé, M. Mathias dit à la société : « Venez » dans les jardins; mille surprises vous y attendent. Vous » y verrez la vallée de Tempé, le temple d'Éphèse, le » Parnasse et le rocher de Leucade. »

On alla visiter les jardins, mais on ne parut que médiocrement enchanté de ces souvenirs grecs que M. Mathias avait fait construire à grands frais, et lorsqu'il proposa à la compagnie de jouer au ceste, à la lutte, et d'imiter les jeux olympiques, il fut très-mortifié d'entendre chacun s'écrier : « Nous préférons un quadrille » de Tolbecque ou de Musard. »

Et comme M. Mathias n'avait point songé à avoir un orchestre qui sût jouer des contredanses, la compagnie se retira de fort bonne heure, laissant *Sapho* et *Curtius* se promener maritalement dans la vallée de Tempé, et libres de faire le saut de Leucade, si cela les amusait.

« Les Parisiens sont bien légers! dit M. Mathias à sa femme. « Il faut les forcer à s'instruire; malgré cela, je » suis certain qu'on parlera de notre fête, et que l'Aca- » démie m'enverra complimenter. »

On parla en effet de tout ce que l'on avait vu chez M. Mathias, mais il ne reçut de complimens de personne. Alors il dit à sa femme : « Nous allons donner une autre » fête, d'un genre tout différent; nous y porterons des » costumes du moyen âge; vous, ma chère amie, vous » serez en *Agnès Sorel*, et moi en *Dunois*; nos jardins » seront disposés pour des tournois et des carrousels. On » rompra des lances en votre honneur; vous donnerez » le prix au vainqueur, et moi je ferai un discours sur » l'origine de la chevalerie. Je prouverai que les tour- » nois ont été inventés en Italie par les rois lombards, » et qu'ils s'appelaient *battagliole*. »

Mme Mathias trouva très-joli de se mettre en Agnès Sorel. Son mari fit de nouveau venir des ouvriers; les souvenirs grecs furent démolis et remplacés par des monumens imités du moyen âge. Les salons, la salle à manger, tout fut repeint. Le ci-devant maître d'école était enchanté de pouvoir à son gré faire revivre l'époque qu'il voulait célébrer. De tous côtés on ne voyait que trophées, armures, devises chevaleresques; les domestiques furent habillés en pages, en varlets; enfin M. Mathias endossa l'armure de Dunois.

La foule accourut à cette fête. Un jeune et joli couple, représentant Agnès Sorel et Dunois, aurait pu charmer l'assemblée; mais M. et Mme Mathias étaient trop laids pour ne point paraître ridicules sous le costume qu'ils avaient pris. Personne ne voulut rompre une lance pour Agnès Sorel; et lorsque M. Mathias commença son discours sur l'origine de la chevalerie, la compagnie se mit à danser le galop.

M. Mathias ne se décourageait pas; la fête moyen âge fut suivie d'une fête asiatique, puis d'une chinoise, puis de bien d'autres encore.

« Il faut aller toujours, disait M. Mathias à sa femme, » le gouvernement a les yeux sur moi, il veut s'assurer » de tout ce que je suis en état de faire, avant de m'ap- » peler à un poste important.

» Allons toujours! répondait Mme Mathias, qui d'ailleurs n'était pas fâchée de se mettre tantôt en Chinoise, tantôt en Grecque. Mais l'ancien maître d'école, qui savait tant de choses, avait probablement oublié son barême. Il aurait fallu une immense fortune pour continuer le genre d'instruction que M. Mathias voulait donner à ses concitoyens. En très-peu de temps il mangea tout le bien de sa femme; et un beau jour, il fut fort étonné de se voir entouré de gens qui lui présentaient des mémoires et lui demandaient de l'argent.

« Monsieur, disait un tapissier, vous me devez cinq » mille francs pour les tentures et meubles d'un salon » chinois.

» Monsieur le tapissier, j'ai à me plaindre de vous, répondait le savant, « je vous avais ordonné de me tendre » tout ce salon en jaune, et vous ne l'avez point fait. » Vous ignorez qu'en Chine la couleur jaune est très en » faveur. Les marques de distinction sont les gilets jaunes » et les plumes de paon; en revanche les plumes de cor- » beau annoncent la disgrace. Vous me ferez le plaisir de » me mettre en jaune, monsieur le tapissier.

» Monsieur, je serai obligé auparavant de vous mettre » en prison, si vous ne me payez pas. »

Les marchands sont peu sensibles à la science. Il fallut satisfaire les créanciers; pour cela on vendit tout ce qu'on possédait encore, et quand on eut payé les fournisseurs, il fallut abandonner l'hôtel pour aller se loger au quatrième, dans un modeste logement au Marais

Ce changement de situation avait beaucoup attristé Mme Mathias. Pour la consoler, son époux lui dit : « Je » projette une fête nautique sur le canal de la Villette; » vous y serez habillée en naïade et moi en Triton; pen- » dant que l'on exécutera des joutes, je prononcerai un » discours sur l'origine de la navigation. »

Mais cette fois, M. Mathias en fut pour son projet; il ne restait plus en caisse de quoi donner une fête même chez un restaurateur de Paris, et madame voyait avec effroi venir le moment où il ne resterait rien du tout; elle perdait toutes ses illusions et commençait à regretter son mari le négociant, qui ne savait pas faire de citations, mais lui achetait des cachemires et des diamans. Un jour Mme Mathias se permit de dire à son époux :

« Monsieur, quand je vous ai épousé, j'avais quinze » mille francs de rentes; il ne nous reste plus rien que » mes diamans; vous deviez être ministre, vous n'êtes » pas même commis dans un bureau. Que comptez-vous » faire enfin?

» Madame, répondit le savant, avant d'être pape, » Sixte-Quint, qui se nommait *Felix Perreti*, gardait » des pourceaux. Urbain IV fut savetier à Troyes, et » Adrien IV mendia d'abord son pain.

» Qu'est-ce que cela signifie, monsieur; est-ce que » vous voulez demander l'aumône ou garder des pour- » ceaux, dans l'espoir de devenir pape?

» Non, madame, mais cela prouve qu'il ne faut dés- » espérer de rien, et que le mérite perce tôt ou tard. » Quant à notre fortune, *Deus dederat, Deus abstulit!*

» Monsieur, je ne sais pas le latin!... — Tant pis pour » vous, madame; mais je puis encore vous l'apprendre. » Caton a bien appris le grec à quatre-vingts ans. — » Eh! monsieur, tâchez plutôt de trouver un emploi et » de gagner de l'argent. »

M. Mathias haussa les épaules et s'en alla bouquiner le long des quais. Sa femme, s'apercevant qu'il ne l'écoutait pas, s'occupa elle-même de chercher une place à son mari.

Quand on lui demandait ce que son époux savait faire, elle répondait avec assurance : « Il sait tout. » Cette réponse inspirait peu de confiance; car les gens qui savent tout, ne sont en général propres à rien.

Cependant Mme Mathias parvint à trouver pour son mari une place de teneur de livres dans une maison de commerce, et M. Mathias consentit à la prendre, en attendant qu'on le nommât directeur de l'instruction publique.

Mais, tout en transcrivant ses écritures sur son grand-livre, M. Mathias s'occupait toujours de recherches scientifiques. Un beau jour, voulant savoir ce qu'il devait à l'un de ses correspondans, le commerçant ouvrit

son compte et y lut : « Les Carthaginois donnèrent à » l'Espagne le nom de *Hispania*, dérivé de *spaniam*, » qui, dans la langue des Phéniciens, dont les Carthaginois descendaient, signifie : *pays des lapins*, parce » qu'ils en avaient trouvé une multitude dans ce pays. » Sur des médailles romaines, l'Espagne est représentée » sous la figure d'une femme ayant à ses pieds un lapin. »

Le commerçant se mit dans une violente colère ; il appela son teneur de livres, et lui dit :

« Que signifie ce gribouillage, monsieur ; je veux savoir l'état de situation d'un de mes correspondans, » auquel je fais des envois en soieries et en percale, et je » trouve sur son compte des Carthaginois et des lapins ?

» Monsieur, répondit Mathias, ce que vous appelez » gribouillage n'est qu'une suite naturelle de mon érudition. En faisant ce compte, je faisais des réflexions » sur le commerce ; je me rappelais que ce sont les Phéniciens qui furent les premiers commerçans ; les Phéniciens me rappelèrent les Carthaginois, et les Carthaginois me firent souvenir...

» C'est assez, monsieur ; vous irez écrire ailleurs vos » notes et vos réflexions ; je me suis déjà aperçu de plusieurs erreurs sur mes registres ; vous avez trop de » distractions ; vous pouvez être fort savant, mais vous » ne savez pas tenir des écritures ; si je vous gardais un » mois encore, il deviendrait impossible d'établir un » compte d'après mon grand-livre. »

Mathias salua et s'éloigna en murmurant : « *Numerus » stultorum est infinitus !* »

En apprenant que son mari venait de perdre sa place, Mme Mathias se mit à pleurer, et dit : « Que deviendrons-» nous !

» Madame, répondit Mathias, il faut peu de chose au » philosophe pour exister. Diogène se contentait d'un » tonneau pour logement.

» Monsieur, si vous m'aviez prévenue que c'était là » le sort que vous me réserviez, j'aurais fait des réflexions » avant de vous épouser. »

M. Mathias fut chercher le volume de Sénèque sur le mépris des richesses ; il le présenta à sa femme. Madame jeta Sénèque au milieu de la chambre, et dès-lors l'union conjugale fut rompue.

Mme Mathias s'occupa encore de placer son mari. A force de s'informer dans son quartier, elle sut que l'épicier qui était établi dans sa rue venait de renvoyer son garçon de boutique. Elle s'empressa d'aller acheter de la chandelle, et, tout en se faisant servir, présenta sa requête à l'épicier.

Celui-ci était un gros homme, tout rond ; il demanda si M. Mathias connaissait son commerce. « Il sait tout ! » répondit la pauvre femme. « En ce cas, dit l'épicier, je » ne lui en demande pas davantage. »

M. Mathias se révolta d'abord à la proposition d'entrer chez un épicier. Il était bien pénible pour un savant d'aller peser du poivre et servir du fromage. Mais Mme Mathias, qui ne manquait pas de mémoire, lui répondit fort à propos : « Vous m'avez bien dit, monsieur, que le » fils de Persée, roi de Macédoine, était menuisier à » Rome ; que Pierre-le-Grand travailla en Hollande » comme un simple ouvrier ; que Sixte-Quint avait gardé » des pourceaux. — C'est juste, répondit Mathias, et il se résigna à aller servir de la cassonade.

Mais au bout de quelque temps, l'épicier s'aperçut que son nouveau garçon mêlait le poivre avec le riz, les mendians avec la potasse, le sucre avec le savon ; qu'il pesait une livre quand on lui demandait un quarteron ; qu'il servait de la pâte de guimauve pour de l'amidon, et qu'il pérorait pendant une heure avec chaque personne qui voulait l'écouter.

« Mon cher ami, lui dit l'épicier, votre femme m'a » dit que vous saviez tout, et moi je trouve que vous ne » savez rien que bavarder comme une pie ; de choses » auxquelles on n'entend goutte ! Vous voulez que j'aie » des vases étrusques pour mettre ma mélasse !... des » cassolettes pour mon poivre ! des trépieds pour mes » pruneaux ! des amphores pour mon eau-de-vie ! Vous » me feriez tourner la tête !... vous avez mis tout en » désordre dans ma boutique : faites-moi le plaisir de » rester chez vous. »

Mathias sourit d'un air dédaigneux, jeta sur le comptoir la casquette qu'on lui avait donnée, et s'en retourna chez lui en murmurant : « *Plus negare potest asinus » quam probare philosophus.* »

En apprenant que son mari venait encore de perdre son emploi, Mme Mathias tomba dans un accès de chagrin qui attaqua sa poitrine, et au bout de quelques semaines, le savant se trouva veuf. En perdant sa femme, Mathias se dit comme il l'avait déjà fait en perdant sa fortune : « *Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a ôtée.* » Il resta encore plusieurs mois à Paris ; mais dégoûté du peu d'accueil qu'on lui faisait, mécontent des autres et peut-être de lui-même, il se rappela le village où il avait été long-temps maître d'école, et se dit : « Il vaut encore » mieux montrer l'*a*, *b*, *c* à des paysans qui vous écoutent avec respect, que de parler littérature et histoire » à des gens qui ne vous écoutent pas. Retournons à » Couberon. »

M. Mathias se remit en route, avec son petit paquet sur son dos. Il y avait cinq ans qu'il avait quitté le village. Depuis ce temps, un autre maître d'école l'avait remplacé ; c'était un homme instruit, mais simple et sans prétention ; il se faisait écouter des villageois dont il savait aussi se faire comprendre, car il ne parlait pas à ces bonnes gens de choses au-dessus de leur intelligence ; il les entretenait de ce qui pouvait les intéresser. C'est ainsi qu'il leur avait donné de nouvelles connaissances en agriculture, en mécanique, en histoire naturelle, parce qu'il avait su mettre la science à leur portée, et qu'il évitait d'employer avec eux les mots techniques que les bonnes gens ne comprennent pas. Enfin, au lieu de les dégoûter de l'étude, le nouveau maître d'école en avait donné le goût aux habitans de Couberon, dont quelques-uns déjà s'étaient abonnés au *Musée des Familles*, depuis qu'on leur avait fait comprendre l'utilité de ces publications populaires, qui éclairent et instruisent en amusant.

M. Mathias se mordit les lèvres ; il sentit que son successeur avait suivi une marche meilleure que la sienne, mais il se dit pour se consoler : « Malgré cela, » je suis bien plus savant que lui. »

Il s'estima heureux pourtant de rentrer comme sous-maître dans cette école qu'il avait dirigée. Mais il ne se promenait plus que rarement dans le village, car la fille de Gros-Jean était mariée ; elle avait déjà trois enfans, et tout cela avait prospéré pendant que M. Mathias mangeait à Paris la fortune de sa femme.

Mais Jeannette parlait toujours de même, quoiqu'elle fût mère de famille. Cela consola Mathias, qui se répétait : « Je n'aurais jamais pu vivre avec une femme qui » dit : *Viens* ici, mes enfans. »

CH. PAUL DE KOCK.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

UN PORTIER DE PARIS.



Picard le Chauve. *Granville del. Brown sculp.*

Plus que toutes les autres parties de la Chaussée-d'Antin, la rue St-Georges présente quelque chose d'élégant et d'aristocratique. On ne trouve, au milieu de ses beaux hôtels, ni l'ignoble boutique de la fruitière ni le magasin de l'épicier, — l'épicier inévitable à chaque coin de rue, comme l'écriteau en pierres bleues qui sert de *cicerone* aux passans.

Durant l'été, il s'y fait peu de bruit. L'on n'y rencontre guère de monde, et les jalousies de la plupart des fenêtres restent hermétiquement closes. On est à la campagne.

Aux approches de l'hiver, tout s'anime. Les tilburys se croisent avec fracas; des nuées de domestiques à vestes rouges et à livrées, vont et viennent sans cesse; des piqueurs redisent sur leurs cors de chasse les joyeuses fanfares qu'ils jetaient naguère au milieu des bois; et chaque soir, de vagues harmonies de contredanses et de valses s'échappent à travers les fenêtres illuminées avec splendeur, tandis que de longues files de voitures ne laissent de voie possible aux promeneurs, que les larges dalles des trottoirs de la rue Saint-Georges. Enfin, placée au milieu de la rue Laffitte et de la nouvelle Athènes, la rue St-Georges semble une noble com-

tesse du faubourg St-Germain qui se réfugie entre un banquier et un artiste pour se garer du bourgeois du faubourg Montmartre et de la pauvre rue Coquenard.

Quelque rêve qui vous absorbe, lorsque vous traversez la rue St-Georges, il est une maison devant laquelle vous ne passerez jamais sans lever la tête, et sans ralentir le pas, car votre oreille sera frappée par les chants magiques d'un violon, ou par les mélodies de voix jeunes et pures. Placée au coin de la rue Chantereine, cette maison élève gracieusement ses deux hauts étages, et montre, à l'extrémité de son vestibule un peu sombre, les marches blanches et la rampe brune d'un escalier de pierre. Il y a dans cette maison de grands souvenirs. Bernadotte l'habita, Bernadotte, pauvre officier, qui ne pressentait guère alors la couronne qu'on devait lui poser sur la tête. Dans le même appartement où dormit le futur roi, Kreutzer écrivit plus tard ses admirables partitions; M. Baour-Lormian y défigura en vers gascon *Ossian* et le *Tasse;* enfin *Jéricault*, ce Michel-Ange, mort avant le temps, y saisit son premier crayon.

Aujourd'hui, vous verrez souvent à l'une des croisées apparaître la pâle et poétique figure de Listz; vous le verrez s'appuyer sur l'épaule d'un autre jeune homme, — de Massart, naguère enfant-prodige comme lui, et maintenant l'un de nos plus habiles violons.

Aujourd'hui, un essaim de jeunes filles, les unes qui descendent de nobles calèches, les autres qui arrivent montées sur leurs socques, toutes un lourd cahier de musique sous le bras, toutes jolies, toutes avides de talent et de gloire, viennent y réclamer les leçons du célèbre Bordogni. Les voix qui vous ont saisi ce sont les leurs; les accords qui vous ont fait tressaillir, c'est le violon de Massart et le piano de Listz.

Il y a treize à quatorze ans, c'est-à-dire vers 1821, le portier ou plutôt le concierge de cette maison, était un vieillard dans les manières duquel on retrouvait les traditions de la haute livrée aristocratique. Mince de taille, long de bras et surtout de mains, il portait fièrement sa tête chauve, et n'avait pu se résoudre à remplacer, par le pantalon des temps modernes, la culotte et des bas bien tirés, quoique, à vrai dire, ses jambes, d'une maigreur anatomique, s'en fussent trouvées plus chaudement et plus à l'aise. Quant à la porte de sa maison, il ne la balayait jamais, sans jeter de gros soupirs, et sans croiser ses deux bras sur le manche du balai pour conter plus à l'aise, aux portiers du voisinage, sa vie heureuse d'autrefois, et sa déplorable déchéance d'aujourd'hui. Avoir été vingt-cinq ans valet de chambre d'un grand seigneur, et finir portier d'une maison d'artiste! Mon Dieu, ce que c'est que de nous, et quelle chose bizarre que la vie!

Du reste, dans la rue St-George, on accordait au père Picard toute la considération et toute l'importance qu'il se donnait à lui-même : à la fois l'oracle du quartier et le conciliateur de toute les querelles; il était en outre le donneur d'avis dans les cas difficiles. — « Demandez au père Picard, » disait-on, pour ajouter plus de poids à ce que l'on racontait.

En sa qualité d'ex-valet-de-chambre d'un grand seigneur, le père Picard se montrait chaud royaliste; il allait à la messe, priait dans un gros livre d'heures, et chantait à mi-voix avec les clercs et le bedeau. Mais du reste, il pratiquait la tolérance chrétienne avec une grande charité, et, malgré les mauvaises opinions et le libéralisme de leurs maîtres, il n'en ouvrait pas moins sa tabatière aux domestiques de deux généraux mis à la demi-solde et habitans du quartier; quand les domestiques, ex-troupiers de la vieille garde, venaient à parler de l'*Autre*, et à jurer contre le régime des Bourbons, Picard leur frappait doucement sur le bras, et ajoutait :

— Ne parlons pas politique.

Ce qui ne l'empêchait point de rabâcher aussitôt quelques-unes de ses éternelles doléances du temps passé.

Du reste, maître Picard, en dépit de ses jérémiades, n'en était pas moins heureux dans sa chambrette plus commode que ne l'est d'ordinaire une loge de portier. L'hiver, bon feu, et une fois six heures venues, à peine deux ou trois fois le cordon à tirer; l'été, de l'air et la culture de quatre pots à fleurs, dont la verdure se mêlait dans le vestibule au socle d'une statue en bronze; écouté, considéré de tous, estimé de son propriétaire, qui ne manquait jamais de le saluer en passant d'un — *Eh! bonjour mon pauvre Picard!* Que lui manquait-il? Rien. Non certes rien; et s'il regrettait le passé, s'il en parlait avec amour, c'est qu'il faut toujours au cœur de l'homme un désir ou un regret; c'est encore que le passé lui gardait le souvenir d'une noble et sainte action, dont, il faut le dire, Picard ne parlait jamais.

En 1793, le maître de Picard, M. le marquis de Valicourt avait été mis en prison, et le séquestre de ses biens le laissait sans ressources, ainsi que sa femme et un enfant au berceau qu'elle avait emmené en émigration. Picard, le fidèle Picard suivit son maître à Paris, et, pour apporter un peu d'adoucissement au sort du noble seigneur, pour que l'héritier d'un grand nom ne se trouvât pas réduit à la paille et au pain noir de la geôle, le fidèle domestique s'astreignit aux travaux les plus rudes et les plus humilians. Rien ne le rebutait, rien ne le décourageait. Couché dans un galetas, il se levait au point du jour, travaillait sans relâche, se nourrissait à peine, et se refusait les choses les plus indispensables, même du feu. Oh! c'est que le jour de la décade, il pouvait ainsi remettre au prisonnier un bel écu de six livres, et parfois même un peu plus. A l'entendre cet argent ne provenait pas de lui : c'était un ami secret de son maître qui le lui envoyait, et qui n'osait l'apporter lui-même dans la crainte de se compromettre. M. de Valicourt n'était point dupe de ces généreux mensonges, et plus d'une fois, les yeux pleins de larmes, il tendit la main à Picard, qui mettait un genou en terre, et baisait respectueusement la main du marquis.

Ce dévouement dura deux années entières, au bout desquelles le marquis de Valicourt fut condamné à la déportation.

L'idée ne vint pas à Picard qu'il pût abandonner son maître, et, par fidélité, il fit pour M. de Valicourt ce que le chevalier Desgrieux fit par amour pour Manon Lescaut. Il suivit à pied, de ville en ville, la charrette qui emmenait le vieux seigneur malade et sans force. Si bien que les gendarmes en eurent pitié, comprirent le noble cœur de Picard, lui permirent de communiquer librement avec son maître, et finirent même par le laisser monter sur la voiture découverte qui emmenait les déportés. Jugez de la joie de Picard! pouvoir soutenir la tête défaillante de son maître, pouvoir l'encourager! pouvoir lui donner des soins tendres et affectueux!

Hélas! ce bonheur fut court. Le marquis expira en

route, la tête appuyée sur la poitrine de Picard, et en murmurant des bénédictions pour lui.

Picard rendit à son maître les derniers devoirs et revint à Paris, où il trouva, dans une maison de la rue Saint-Georges, la place de concierge dont nous avons parlé. — Vous savez le reste.

Un jour que Picard se tenait sur le seuil de sa porte, et qu'il devisait sur la révolution, comme d'ordinaire, avec trois ou quatre voisins, il vint à passer un groupe de jeunes étourdis, passablement ivres, quoique leur élégance et leurs manières annonçassent des personnes de bonne famille. Tout à coup l'un d'eux, le plus jeune, fit arrêter ses compagnons, leur dit quelques paroles en riant aux éclats, et, se détachant, vint aborder Picard, devant lequel il se découvrit avec une politesse railleuse. Picard n'en ôta pas moins le bonnet qui recouvrait sa tête chauve.

— Monsieur, dit le jeune homme, il faut que vous me rendiez un grand service.

— Lequel, monsieur?

— Un service immense, mon brave et digne monsieur.

— De quoi s'agit-il?

— Vous ne me refuserez point, n'est-ce pas?

— Si ce que vous désirez est possible, non.

— Eh! bien... — N'allez pas me refuser, ce refus me mettrait au désespoir. — Eh! bien, il me faut un peu de vos cheveux.

— Insolent! s'écria Picard.

— Il m'en faut, dussé-je les payer un louis la pièce. Il m'en faut, vieillard respectable!

— Finissez, monsieur.

Les jeunes gens riaient aux éclats; les voisins de Picard riaient de même.

— Il me faut de tes cheveux, digne portier, reprit le jeune homme, animé par ces rires, il m'en faut, ne me les refuse pas.

Picard voulut rentrer dans sa loge; mais son persécuteur le saisit par le bras. Picard se mit en colère; mais ni sa rage, ni ses efforts ne purent le débarrasser du maudit ivrogne; on faisait cercle autour d'eux. Jugez de la douleur de Picard! se voir commettre de la sorte! lui, devenir un jouet public! l'objet d'une mystification!

Cela dura jusqu'à dix heures.

Picard rentra malade dans sa loge, et ne put fermer l'œil de toute la nuit, tourmenté qu'il était par le ressentiment d'un scandale si déplorable.

Le lendemain matin, quand il parut sur le seuil de la porte, ses voisins échangèrent entre eux un sourire et un regard.

Un coup de couteau dans la poitrine ne lui aurait point fait tant de mal.

Triste et cruellement froissé, il rentra dans sa loge, dont il ne sortit point de la journée. Le soir, il se décida pourtant à prendre un peu le frais. Debout dans l'embrasure de la porte, il se tenait coi, silencieux et digne, jetant sur ses voisins des regards de dédain, lorsqu'un domestique vint l'aborder :

— Voulez-vous gagner ... mon vieux...

Il n'acheva pas, car Picard, devinant le reste, s'était jeté sur lui avec rage; mais le robuste valet repoussa la débile attaque du vieillard, et se mit à crier :

— Des ciseaux! des ciseaux! pour que je coupe de ses cheveux.

Cela dura quinze jours de suite, au grand ébattement des voisins.

Au bout desquels quinze jours, une fièvre chaude saisit Picard et le rendit fou; fou furieux.

Qu'en faire?

On le garrotta de cordes, on l'attacha sur son lit, et l'on visita ses meubles, pour savoir s'il avait un peu d'argent qui permît de le faire transférer dans une maison de santé.

On ne trouva pas d'argent, mais un papier qui contenait ces mots :

« Je recommande à ma famille, mon ancien valet de
» chambre, Amand-François Picard, qui m'a nourri de
» son travail durant ma détention à la Conciergerie,
» qui m'a suivi lorsque l'on m'emmenait en déportation,
» qui m'a prodigué les soins les plus dévoués. Comme je
» touche à ma dernière heure, et que je ne puis recon-
» naître en aucune autre façon les services de cet ami
» généreux, je lui laisse ce papier, avec prière et ordre,
» s'il le faut, à ma famille, de récompenser dignement
» Picard, qui n'est plus pour moi un domestique, mais
» un ami et un frère.

» Le marquis DE VALICOURT. »

— Le marquis de Valicourt? demanda quelqu'un. Le marquis de Valicourt?... Mais son petit-fils est garde-du-corps, et le père de ce jeune homme habite depuis peu de temps le faubourg Saint-Germain.

— Il faut lui porter ce papier, et réclamer des secours pour Picard.

— Je m'en charge, dit le médecin.

Il fut reçu par un jeune homme de vingt ans.

Celui-ci lut le papier.

— Où est donc ce brave homme? Nous connaissions déjà son généreux dévouement.

— Il est fou, monsieur, et voici comment.

Le médecin conta l'aventure de Picard. Le jeune homme pâlit, et murmura :

— Voilà une plaisanterie dont les résultats sont bien funestes.

Il reprit après un court silence :

— Monsieur, ne parlez point de tout ceci à mon père.

Je paierai la pension de Picard dans une maison de santé; en voici le premier trimestre.

Puis le médecin partit :

— J'avais bien besoin de faire cette dernière plaisanterie, et de passer dans la rue Saint-Georges après avoir fait une orgie. — Cent francs par mois, voilà qui me coûte cher!

Il est vrai que la pension ne fut payée que pendant deux trimestres.

Au bout desquels Picard fut transféré dans la maison de force des indigens à Bicêtre.

(*Forget me not.*)

VOYAGES.

LETTRE A MISS BOWLES SUR LES ERMITES DE CORDOUE.

Cordoue, 4 mai 1831.

Nous avons fait ce matin une course de trois lieues. Le détail des préparatifs et des précautions indispensables pour une entreprise considérée par les gens du pays comme hardie dans cet instant, vous paraîtra peut-être curieux. Pourtant les environs de Cordoue passent encore pour appartenir à un pays civilisé; il y eut même une époque où cette contrée s'est trouvée à la tête des nations de l'Europe; aujourd'hui, sous beaucoup de rapports, entre autres sous celui de la sûreté des chemins, on devrait la placer au même rang que le Caire ou Maroc; mais l'Andalousie vit toujours sur son ancienne réputation.

Du temps des Maures, Cordoue, selon les traditions, avait deux cent mille maisons et neuf cents bains. Plus tard elle fut illustrée par les exploits et la magnificence de Gonzalve, qui fut surnommé le Grand-Capitaine, et passa son enfance dans cette ville. Enfin elle a fait partie de la brillante monarchie de Charles-Quint. Aujourd'hui elle compte quarante mille habitans et quarante-quatre couvens.

Les ermites de Cordoue sont fameux. Ils habitent le sommet d'une montagne, à une lieue et demie de la ville, et voici les instructions qu'on nous a données pour nous aider à faire sans danger ce hasardeux pélerinage :

« Vous êtes deux et vous avez trois domestiques; vous » les armerez chacun de deux pistolets; vous vous ar- » merez de même; on vous donnera un guide; vous » cheminerez tous les six à cheval, sans vous séparer un » instant, surtout sans annoncer l'heure du retour. »

On nous assura que moyennant ces petites précautions, nous ferions une promenade fort agréable.

Vous croyez que tant d'entraves doivent rendre la condition d'un voyageur en Espagne insupportable : détrompez-vous; ce que je crains, c'est que le reste du monde ne me paraisse ennuyeux en sortant de ce pays. L'Espagne blase l'imagination du voyageur comme le drame moderne use le cœur du bourgeois casanier. L'idée du danger augmente les plaisirs de la route; jusqu'à ce qu'on y ait succombé, on ne pense au péril que pour s'amuser de cette chance d'événemens romanesques; c'est une occupation poétique qui vous tient en haleine tout le temps du chemin. L'imagination aime à frémir. Tout ce que vous voyez en parcourant cette contrée singulière vous entretient l'esprit dans une illusion semblable à celle que produit la lecture d'un poème : tout semble préparé pour une vie qui n'est pas la vie ordinaire; ce qui est indispensable ailleurs vous manque ici, mais aussi vous apprenez à vous passer de tout, excepté de ce qui n'est pas nécessaire. Le côté vulgaire de l'existence a disparu, et ce qui le remplace s'appellerait chez nous de la féerie. Enfin l'Espagne, et surtout l'Andalousie, est arrangée pour plaire aux esprits qui se déplaisent dans le monde positif.

Faites quelques pas sur les pavés coupans et disjoins de la ville du *Grand-Capitaine*, vous rencontrerez à chaque pas des jeunes gens à cheval qui vous paraîtront autant de paladins équipés pour jouer le premier rôle dans une scène de chevalerie. Ces hommes ont le teint uni, mais basané comme l'Arabe, les yeux perçans, la taille svelte; leurs mouvemens sont vifs et légers, leur costume est d'une élégance d'autant plus frappante que, dans ce singulier pays, tout semble négligé, excepté les vêtemens. Leur démarche est aussi gracieuse, aussi libre que l'allure de leurs coursiers andalous. Ces animaux, si souples, si doux, si obéissans à la pensée de leurs maîtres, nous expliquent l'erreur des pauvres Indiens, qui prenaient les premiers cavaliers espagnols pour une seule bête : homme et cheval.

Le costume andalous varie selon la fantaisie de l'homme qui le porte. Mais, bien que chaque individu ait ici sa mode particulière, on reconnaît, à travers ces caprices divers, des traits généraux qui peuvent donner l'idée de l'habillement de tous les *majo*. C'est une espèce d'élégans subalternes particulière à l'Espagne.

L'un de ces *dandys* campagnards vient de passer devant moi, et voici la description exacte de sa toilette. Elle vous paraîtra théâtrale, mais les Andalous ont toujours l'air d'être en scène. Un feutre gris, en pain de sucre; les bords de ce chapeau sont relevés et ils ont pour garniture une lisière de velours noir; la forme pointue est également entourée d'un large bandeau de velours noir; d'un côté, sur le bord du chapeau, on voit une petite houppe de soie noire qui sort comme une fleur et rend la coiffure pittoresque. La veste ronde et courte est de velours vert, avec des lacets d'or aux boutonnières, espèces de brandebourgs terminés, non sans grace, par une touffe d'aiguillettes en or; la culotte est de peau blanche avec une gance verte imitant la broderie sur la couture extérieure; aux jarretières pendent des nœuds pareils à la gance. Des guêtres de cuir jaune richement brodées en fil de soie, et boutonnées au bas et au haut de la jambe, mais ouvertes à l'endroit du mollet, complètent ce costume, qui, tout brillant tout théâtral qu'il est, n'étonne personne à Cordoue; car le moindre petit propriétaire, l'homme qui peut vivre sans travailler, ou du moins ne travailler que deux ou trois jours par semaine, est vêtu le reste du temps comme le jeune cavalier dont je vous décris le costume.

Le cheval que montait cet homme était un beau coursier andalous, fier et doux; ces animaux tiennent du cheval arabe, mais ils sont moins fougueux. Celui-ci avait la tête et la crinière ornées de rubans couleur de l'habit de son maître. Une selle à la turque et dont les étriers étaient, comme en Barbarie, des espèces de pelles coupantes qui tiennent lieu d'éperons à l'écuyer. Cet élégant paladin paraissait étranger dans Cordoue; il s'arrêtait à chaque maison, ôtait nonchalamment le cigarre de sa bouche pour demander une adresse, et suivait au galop le chemin qu'on lui indiquait.

Je défie le voyageur le plus dénué d'imagination de voir passer un tel personnage sans composer, à la suite de son signalement, le roman où il va jouer un rôle.

A côté de cette figure d'une grace fantastique, au pied d'un portique mauresque dont l'architecture est pleine d'élégance, sur une place vague d'où l'on aperçoit la tête de quelque palmier solitaire au-dessus des ruines, vous trouvez souvent des groupes de mendians qui ne ressemblent presque plus à des hommes. Les quartiers déserts, les rues bordées de vieilles murailles crénelées et d'édifices inhabités, sont obstrués de ces troupes de pauvres qui n'ont pas honte de faire leur hideuse toilette au milieu du jour, et profitent du peu d'ombre que le soleil, tombant presque à-plomb sur la terre, laisse vers cette heure-là le long des remparts dégradés de la ville. Cette race est si dégoûtante, si obstinée, si impudente, que vous ne trouvez de pareils hommes qu'en Espagne et dans les tableaux de Murillo, ou dans Gil Blas. Le vrai Gil Blas, je veux dire l'original du roman de Lesage, et Murillo, c'est toute l'Espagne : on ne peut comparer ce pays qu'à lui-même.

Plus loin, vous passez devant une *posada*, espèce d'auberge; vous trouvez là une halte de voyageurs armés jusqu'aux dents, et dont les carabines, les chevaux, les habits, la physionomie, l'attitude, deviennent pour vous involontairement des objets de curiosité et d'observation, des sujets de compositions poétiques C'est ce qui m'est arrivé tantôt, en sortant de Cordoue. Ici rien n'a l'air de se passer pour rien; la vie n'est pas insipide comme chez nous; elle se compose d'incidens calculés pour le drame, pour ce drame où tout le monde est acteur : car en Espagne aujourd'hui, il y a plus de poésie dans la vie que dans les livres, et la réalité est bien plus romanesque que ne l'est la littérature moderne. A chaque pas qu'on fait, on pressent une catastrophe dramatique; mais ce qu'il y a de vraiment singulier, c'est que la catastrophe arrive! La politique, la police, les moines, les brigands, réalisent les pressentimens du poète le plus fécond. Cette terre est fertile en inspirations religieuses et chevaleresques, en un mot, elle est romantique plus qu'aucune autre terre du monde : le seul ennui que j'éprouve depuis que je la parcours vient de ce que l'abondance de la matière gêne le metteur en œuvre. On n'a pas plus tôt composé un poème qu'avant qu'il soit seulement esquissé d'autres héros viennent s'emparer de votre pensée. Les tragédies, les romans, les comédies, les contes se disputent l'imagination du pauvre voyageur. La tête inondée de sujets, il ne revient d'un rêve que pour tomber dans un autre : les combinaisons poétiques sortent de la terre où naquit Calderon, comme les constellations jaillissent du ciel pendant une nuit sans nuages, et l'esprit devient semblable au firmament. On ne peut compter les astres qui s'élèvent dans l'espace, ni les idées qui germent dans la tête. Plus l'ame est active, plus elle se fatigue de ce travail involontaire; vous ne savez où fixer votre attention; autour de vous tout est roman, en vous tout est passion; le temps manque à l'écrivain exalté malgré lui, enthousiasmé sans profit : car son œuvre à peine ébauchée lui échappe comme les heures, comme les figures fantastiques qui mènent autour de lui leur danse variée, fugitive, et qui disparaissent en pressant leurs rangs, pour faire place à d'autres! Il faudrait sténographier le pays, si l'on voulait noter tout ce qu'il offre de merveilleux; en décrivant un objet, on perd l'occasion d'en observer vingt autres plus neufs et plus curieux; on s'éblouit soi-même, on s'égare, on se dépite; enfin c'est le plus amusant supplice qu'un peintre consciencieux puisse subir.

Pour compléter le tableau, il faut dire que chez ces Arabes baptisés, les femmes se montrent moins en public et vivent plus séparées des hommes que dans le reste de l'Europe. Réclusion qui leur donne bien plus d'empire sur l'imagination; on les croit en prison, et notre illusion double l'effet de leurs coquetteries.

Les fenêtres de leurs maisons sont grillées; les balcons, théâtres de leur mystérieuse et romanesque existence, sont treillagés, et ces espèces de filets ont encore pour soutiens de fortes barres de fer. Ici, les femmes sont des êtres rares, des objets précieux, gardés comme le trésor d'un avare. Cependant la plupart de celles que j'ai vues jusqu'à présent ne m'ont pas paru assez belles pour justifier cette jalousie ni la réputation qu'on leur fait. Mais quand elles sont jolies, elles sont ravissantes : elles ont une délicatesse de traits particulière, beaucoup de prestesse dans les mouvemens, une verve charmante dans la physionomie; cet ensemble a un nom ici et n'en a point ailleurs; cela s'appelle *la sal espanola*, le sel espagnol : ce n'est pas la grâce française, ce n'est pas la simplicité, le calme de la beauté italienne; c'est, au physique, ce que le sel attique était à l'esprit. Mais ces beautés si spirituelles sont trop rares; le plus souvent, les femmes qu'on rencontre dans la partie de l'Espagne que j'ai parcourue ne sont que noires et hardies : on dirait qu'elles veulent se venger des Maures et de l'esclavage du harem. Le naturel espagnol passerait ailleurs pour de la recherche : il est animé, théâtral même; ce peuple vise toujours à la gloire, et chez lui la galanterie tient de l'ambition plus que de l'amour.

Avouez que ce tableau d'un coin de Cordoue est assez différent de la peinture d'une ville de la Normandie ou du Hampshire pour justifier ma passion voyageuse. On ne peut aller trop loin chercher la nouveauté.

Il faut pourtant sortir de la ville et arriver chez les ermites. Il était une heure quand nous avons sonné à la porte du couvent. C'était le moment de la sieste. Ces solitaires ne dorment jamais plus de deux heures de suite; et comme ils passent une grande partie de la nuit à veiller et à prier, ils reposent pendant le jour.

Leur vie contemplative est réglée exactement sur celle des solitaires de la Thébaïde : ils prennent pour modèles les premiers ermites, les Paul, les Pacôme, ils font pénitence, mais ils ne font pas de vœux. Tous les jours on en voit qui sortent de l'ermitage pour rentrer dans le monde. Ceux qui persistent pensent alors que la pénitence de leur frère est accomplie, ou bien que sa santé est altérée. La charité, dont l'exercice est imposé à tous comme un devoir, défend d'interpréter en mal le départ d'aucun des cénobites. Malgré tant de liberté, un des ermites que nous avons aperçus vit depuis trente-cinq ans dans cette retraite : probablement il y mourra. Nous en avons vu plusieurs autres sans leur parler, qui persévèrent depuis huit ou dix ans dans le dur exercice de la pénitence! En méditant sur toutes ces souffrances volontaires, malgré vous, votre pensée s'élève pour chercher ailleurs un dédommagement à tant de sacrifices!

Je demandai au chapelain qui nous a reçu, ce qui pouvait attacher ées hommes à l'existence la plus pénible qu'on ait jamais supportée. « La paix de l'âme, » m'a répliqué le chapelain : réponse simple et juste qui m'a fait venir tout d'un coup les larmes aux yeux. La vérité est si touchante!!!... surtout celle qui sert à prouver la supériorité de l'esprit sur la matière. Cette foi, à ce qu'il y a de meilleur en nous et au-dessus de nous, est

une promesse de régénération pour les pécheurs, d'éternelle durée pour les saints! Merveilleuse philosophie chrétienne, qui fonde notre indulgence envers le prochain sur le sentiment de notre propre misère, sur l'espoir en la miséricorde de Dieu pour nous et pour nos frères. L'égalité chrétienne va si loin qu'elle bouleverse la morale humaine. Dans cette religion toute divine, la plus haute vertu c'est l'indulgence pour le criminel. L'ame chrétienne, quelque illuminée qu'elle soit par la grâce, se croirait indigne des lumières qu'elle reçoit du ciel, si elle ne s'efforçait sans relâche d'élever jusqu'à elle l'homme dégradé par sa faiblesse ou par la malignité du monde!... Singulière république que cette société où les parvenus ne s'occupent qu'à chercher les moyens d'aider les autres à parvenir! Comment tant de beaux esprits qui ont écrit sur la philosophie n'ont-ils pas senti que le plus grand ennemi de l'homme était l'orgueil de l'esprit, et que la seule arme pour le combattre était le christianisme? Pauvres savans!

Des exemples comme ceux que nous donnent les ermites de Cordoue peuvent plus sur les cœurs que les plus beaux discours. La pénitence, pratiquée avec tant de courage, est un triomphe éclatant de l'esprit sur le corps, une preuve que la volonté humble et ferme peut vaincre la nature. J'admire dans cet asile pieux la sagesse des premiers législateurs du peuple chrétien. Ces hommes connaissaient la vraie nature de l'homme!

Chaque anachorète a sa petite maison entourée d'un jardin qu'il cultive lui-même, et séparée des autres par un mur. Il ne sort jamais de cette étroite enceinte, si ce n'est le matin à six heures, pour aller à la messe. Elle se dit dans la principale chapelle, qui sert d'église à la congrégation. Après cette messe, chacun rentre dans sa cellule pour y vaquer à la prière et au travail. Tous ont un métier, mais leur but n'est pas de produire quelque chose, c'est d'être occupés; ils soignent l'instrument plus que l'œuvre.

Ceci me rappelle un mot du grand poète Gœthe, qui m'a dit plusieurs fois qu'en faisant ses ouvrages il n'avait jamais pensé à son livre, mais que le seul but qui lui paraissait digne de tous ses efforts était le perfectionnement de son intelligence. Gœthe, ce sage de l'antiquité, ce moderne Platon méconnu, quoique idolatré par son siècle, était un philosophe bien digne d'être chrétien! Mais il retrouvait en gravité, en grandeur personnelle, ce que le manque de foi dans une religion révélée lui ôtait en charité. Il n'était point impie, seulement il se trompait sur l'objet de son culte: à l'instar des païens, il adorait la nature; et comme ce qu'il y avait de mieux, sans contredit, dans cette nature, c'était lui-même, il avait fait un Dieu de son esprit. Est-il donc vrai que l'homme le plus parfait, livré à sa propre raison, n'arrive qu'à un égoïsme épuré, à l'égoïsme de la science?... Dès que le terme de notre intelligence est pour nous la limite de toute vérité, quelque vaste que soit cette intelligence, nous sommes pauvres; tout ce qui est borné est petit: il n'y a de grandeur que dans la foi!... La foi, c'est un hommage de la raison au sentiment! Par ce sacrifice de son orgueil, l'esprit de l'homme retrouve sa vertu primitive: il remonte à sa source et ressaisit l'empire qu'il avait perdu pour avoir méconnu son maître!... Mais revenons aux ermites de Cordoue.

Chacun apprête soi-même le repas du matin: ce déjeûner consiste en un seul mets fort simple; ils ne vivent que de fruits et de légumes à l'eau. Le dîner leur est apporté par des gens payés pour les servir, et avec lesquels ils ne communiquent que par un tour.

Nous sommes entrés dans l'église, ensuite on nous a ouvert plusieurs cellules: en les visitant, j'ai rencontré quatre figures que je n'oublierai jamais. L'une d'elles est admirable: une longue barbe blanche, une bouche pleine de douceur, des yeux encore très-vifs: c'est le supérieur!

Cet ermite est né au Mexique; il avait été, dans son pays, un négociant distingué; les révolutions l'ont chassé de l'Amérique; il a émigré en Espagne, mais il n'a pas voulu errer long-temps sur la terre d'exil: il s'est fait ermite, et depuis dix ans il vit dans ce désert.

Un autre solitaire avait l'air plus calme, plus doux, plus saint encore que le principal, parce qu'il paraissait plus heureux; je n'ai pu apprendre son histoire. Un troisième m'a fait frémir en se montrant sur mon passage dans un escalier obscur et étroit. Sa figure est celle d'un assassin; peut-être n'est-elle pas trompeuse. On m'a dit qu'il avait été militaire! Il fait pénitence depuis sept ans, et, à cause de son extrême austérité, il est devenu le maître des novices. Le quatrième est le portier: c'est une espèce d'idiot. Singulière réunion d'hommes!... Nul ne ressemble à l'autre, nul n'est associé au voisin par un intérêt apparent: tous sont liés par la chaîne mystique de l'espérance et de la charité. Ici ce qu'on voit est effrayant, ce qu'on ne voit pas est sublime: c'est justement le contraire du monde.

Cette enceinte renferme vingt-deux ermites, et plusieurs aspirans. L'établissement n'est pas riche, il possède quelques terres, et deux des ermites sont employés à aller faire la quête à Cordoue, deux fois par mois; fonction toujours remplie par les mêmes Anachorètes. Les malades sont portés à l'hôpital de Cordoue.

Ce couvent libre, cette retraite différente de tous les monastères que j'ai visités, m'a paru mériter un examen attentif. La connaissance approfondie de la règle que suivent ces pénitens et de l'état de leur ame, m'intéresse comme une découverte physiologique, et en même temps comme une lumière nouvelle jetée sur la vanité du monde. Ici on ne dit pas le vide et le malheur qui tourmentent les enfans du siècle: on le prouve: on ne les injurie pas: on les quitte: on ne les réfute pas: on prie pour eux! Les hommes qui peuplent cette solitude, se recrutent principalement parmi ceux qui ont le mieux connu la société et qui ont occupé des rangs élevés dans l'état.

Il y a quelques années, qu'un chambellan de la reine d'Espagne, né Portugais, passait par Cordoue; il vint à cet ermitage comme un curieux, comme moi: mais il y demeura plusieurs années, et ne sortit que parce que l'âpreté de l'air avait altéré sa santé.

De pareils exemples de détachement ne sont pas rares: le siècle offre peu d'attrait aux esprits méditatifs: il leur suffit d'apercevoir un moyen, qu'ils croient sûr de se séparer entièrement de la société, sans faire du mal, pour qu'ils s'empressent de s'imposer comme un devoir la retraite et le silence. Misanthropes consciencieux, la piété les empêche de haïr, mais la fatigue les oblige à se retirer! c'est la crainte de tenir toujours au monde malgré eux, par quelques points, qui fait rester beaucoup de ses esprits-là parmi les humains; mais une fois bien certains de leur vocation, ils quittent

tout sans hésiter pour s'isoler éternellement. Un souvenir dans la solitude, un regret, c'est pis qu'un ennemi dans la société! la peur des retours vers le passé me fait comprendre la préférence accordée par les ames vraiment pénitentes, aux ordres monastiques les plus austères. Plus la vie qu'on adopte par sentiment de piété diffère de celle qu'on abandonne, moins les rechutes sont à craindre.

Ces pauvres ermites ne sont pas encore assez séparés des hommes, on leur dispute le repos qu'ils ont acheté si cher, et les désordres du monde se font ressentir jusque dans le sanctuaire de la pénitence. Les brigands se chargent de leur rappeller les inconvéniens de l'état social. Il n'y a pas trois mois que l'église ainsi que la maison principale ont été dévalisées par une troupe de bandits. Ce malheur est déjà arrivé plusieurs fois. Ne croyez-vous pas lire la desription de quelque couvent de l'Abissinie, exposé aux incursions des tribus du désert?

La route de Cordoue à l'ermitage traverse des campagnes d'une grande richesse et fort pittoresques; la vue qu'on a du haut de la montagne, s'étend au loin dans la plaine, où serpente le Guadalquivir : cette promenade mérite bien la peine qu'elle donne.

Si les difficultés de tous genres qui attendent ici le voyageur n'exposent pas la vie, elles doublent au moins la dépense. Dans ce monde abandonné par les ermites, et livré aux avares, tout se résout en argent. C'est par l'argent que se fait la police, pour l'argent que le brigandage s'organise : ordre, désordre, protecteur, ennemi : tout en veut à la bourse, et surtout à la bourse de l'étranger; je m'en aperçois à la légèreté de mon sac. Il était pourtant très-plein, en quittant Madrid : Les barbares nous font payer cher la curiosité qui nous porte à étudier leur barbarie; il est vrai que les peuples industrieux nous font payer également cher le désir de jouir de leurs perfectionnemens. Un voyage en Angleterre et un voyage en Espagne, entraînent à peu près la même dépense. La différence c'est que dans l'un de ces pays, on paie ses jouissances, dans l'autre ses privations. Moi qui suis né en guerre avec mon siècle, j'aime mieux dépenser mon argent en escortes contre des brigands pour voir l'Alhambra, ou pour entendre jouer de la guitare sous le portique d'une maison élégante comme celle de Pompéi, que de me ruiner en pourboires aux valets d'une auberge bien encombrée de meubles; pour aller assister aux *Races d'Ascot* (1).... Mais je conçois qu'on ne partage pas mon opinion. L'habitude de me voir rangé du côté de la minorité, me rend humble; c'est du moins un avantage que j'ai sur le grand nombre.

Nous espérons trouver des places dans la diligence de Séville. Elle arrive de Madrid demain à midi.

La ville de Cordoue passait, il n'y a que vingt ans, pour être habitée par une noblesse riche, gaie, et qui se plaisait à étaler tous les genres de luxe. Aujourd'hui chacun vit enfermé dans sa maison : les *Tertullia* sont réduites au plus petit cercle de famille, on fuit les amis, on redoute même les parens; chacun craint d'être appelé à répondre d'un autre, on voudrait vivre seul, on finira par se tuer pour être plus sûr de ne pas se compromettre. Tel est l'effet de la terreur moitié politique, moitié religieuse qui règne aujourd'hui en Espagne. Il est difficile de prévoir la manière dont un tel état de choses finira. J'allais dire : ce qu'on peut assurer c'est qu'il ne peut durer. J'oubliais que nous ne sommes qu'à cinquante lieues de l'empire de Maroc, où dure quelque chose de pis encore que ce qui s'établit ici!

Nous avons reçu ce matin la visite mystérieuse d'une dame. Elle me dit avec la finesse qui caractérise les espions, que sachant l'arrivée d'un Français à Cordoue, elle venait *clandestinement* demander des nouvelles de son pauvre mari, émigré espagnol et réfugié à Paris. J'ai répondu que je ne connaissais aucun Espagnol en France; et la dame partie, j'ai répété mon exclamation favorite : pourquoi dire que l'inquisition est abolie?

Je n'ai pu trouver dans Cordoue, une vie du *grand capitaine*, ni un seul monument élevé à sa mémoire. Il est vrai que Gonzalve est né à Montilla, et que le nom de son père était d'Aguilar. Il a reçu celui de Gonzalve de Cordoue, à cause de l'éclat que sa valeur et sa magnificence ont répandu sur cette ville, qu'il a rendue essentiellement romantique par les souvenirs attachés à son nom. C'est là qu'il avait été élevé sous les yeux de son frère aîné. Ce gentilhomme s'était fixé à Cordoue, et il y tenait un grand état. Afin de me dédommager de mes recherches infructueuses, on m'a apporté pompeusement une traduction espagnole de *l'Étrangère* de M. d'Arlincourt. Il faut convenir que cet auteur doit avoir bien de l'esprit pour s'être acquis la réputation qu'il a avec les ouvrages qu'il fait!...

Cordoue fut la patrie de Lucain, des deux Sénéque, d'Averroës et de beaucoup de savans arabes. Cicéron parle de plusieurs poètes natifs de Corduba, et qui vinrent à Rome; entre autres de Sextilius Henna. Plustard, c'est à Cordoue que se forma cette fameuse société de médecins, qui avancèrent les sciences en Europe. (1).

Ces hommes, qu'on appelait indifféremment philosophes et astrologues, ont composé le recueil connu sous le nom d'œuvres *d'Avicène*, parce qu'il fut dédié à ce prince savant. L'étude approfondie des sciences physiques, telles qu'on les pratiquait chez les Arabes, avant le moyen âge et plus tard, serait d'un grand intérêt. On trouverait là des matériaux suffisans pour écrire un livre neuf : l'érudition pittoresque serait une conquête à faire sur l'apathie espagnole; c'est surtout à Cordoue, à Séville, à Grenade, que se trouvent les sources où il faudrait puiser pour acquérir ce nouveau genre de richesses, qui ne manquerait pas d'être apprécié de l'Europe savante, et même de l'Europe curieuse. M. Washington Irving, a commencé ce grand défrichement littéraire, mais son travail est incomplet; le principal mérite qu'il ait à mes yeux, c'est qu'il peut servir d'exemple aux explorateurs à venir, sans pouvoir les décourager!

Quant à moi je ne sais qu'exhorter les autres à faire mieux que moi; je voyage trop vite pour m'instruire et pour enseigner, je ne veux que sentir et exprimer ce que je sens; et si je ne veux que cela, c'est que je ne puis faire autre chose. Libre comme je le suis, je devrais consacrer plus de temps à chacune des courses que j'entreprends; je devrais approfondir l'histoire des pays que je parcours, étudier leur littérature, leurs sciences : mais alors je ne serais plus moi-même; je voyage de la seule manière qui convienne à mon genre d'esprit, et à mon caractère. Adieu, à bientôt!

A. DE CUSTINES.

(1) Courses de chevaux.

(1) Voyez Garibai.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR DE LA FRANCE.

N° 1.

NANTUA. — LES ÉTANGS ET LES CHAMPS. JACQUES LE FLUTEUR.

Nantua est une petite ville du département de l'Ain, qui s'élève entre deux montagnes, et sur le bord oriental d'un lac. Elle ne compte guère plus de quatre mille habitans. Malgré sa position avantageuse et commerciale, entre Lyon et Genève, entre le Rhône et l'Ain. Enfin bien bâtie, propre et d'un aspect assez pittoresque; elle garde comme illustration historique le tombeau du roi Charles-le-Chauve.

Et puis on pêche dans son lac d'excellens poissons, surtout des truites d'une délicatesse exquise.

Comme Nantua ne présente guère de distractions à ceux que les détails d'un commerce n'attachent point chez eux toute la journée, la pêche sur le lac de Nantua devient la distraction ou l'occupation, comme vous le voudrez, de tous ceux qui n'ont rien à faire; or, parmi les plus fatigables pêcheurs, on comptait, il y a quelque vingt ans, un homme d'une trentaine d'années, nommé Jacques, et dont chacun à Nantua enviait le sort, car il possédait trois mille livres de revenus; ce qui, dans une petite ville de province, est presque une grande fortune.

L'heureux mortel pouvait donc pêcher du matin au soir, sans nuire à ses affaires, puisqu'il n'en avait pas : sa fortune consistait en étangs situés dans les environs de Trévoux.

Or, il faut ajouter qu'un étang dans ce pays est tour à tour une plaine d'eau où l'on pêche d'excellens poissons, et un champ où l'on recueille d'excellentes récoltes; lorsque le terrain commence à manquer d'engrais, on fait jaillir les sources qui se trouvent en abondance dans cette partie du département de l'Ain; l'étang formé, on y met du petit poisson, ce petit poisson devient gros; on le pêche, on le vend, et au bout de deux ou trois années, on fait écouler les eaux, et on retrouve un champ bien engraissé, bien fumé et qui produit tout ce que l'on veut.

La *France pittoresque* donne à cet égard des détails fort curieux, et que voici :

Les étangs forment un des élémens principaux de la constitution agricole du département. Ils occupent le plateau de la *Bresse-bressane*, et au nombre d'environ 1667, présentent, tant dans l'arrondissement de Bourg que dans celui de Trévoux, une surface de 20,445 hectares. Ce plateau, sillonné par de petits côteaux peu élevés et très-rapprochés les uns des autres, offre un sol composé d'une terre végétale de 4 à 5 pouces d'épaisseur, qui pose sur une base d'argile extrêmement compacte et imperméable à l'eau. Les sources, les ruisseaux et les rivières y coulant en grand nombre, on conçoit que ces lieux ont dû être couverts de marais, comme l'indique l'ancienne dénomination de *Bresse marécageuse*, jusqu'au moment où les eaux ont été réunies et arrêtées au moyen de digues allant d'une colline à l'autre. C'est ainsi que les marais ont été convertis en étangs et sont devenus pour leurs propriétaires l'objet d'une industrie qui mérite d'être exposée avec quelques détails. — Ces terrains sont alternativement mis en culture et occupés par les eaux. — Quand on veut cultiver un étang on le met à sec en ouvrant le *thou* on coupure pratiquée dans la digue; la couche végétale, fertilisée par le limon, est ensemencée en blé, en orge et surtout en avoine. Le produit est double de celui des autres terres du département. — Dès que la récolte est levée, on remplit l'étang et l'on y met du jeune poisson, proportionnellement à son étendue et suivant la nature du sol. Les espèces qui servent à l'empoissonnage sont la carpe, la tanche et le brochet. Un étang de 8 à 10 hectares reçoit un millier de carpes, 100 livres de petites tanches et 100 brochetons. — La pêche a lieu ordinairement depuis le 1er novembre jusqu'au 1er avril. — Après deux années, la carpe qui pesait 1 once et demie à 2 onces pèsera 2 livres et demie; 100 brochets du poids de 8 à 9 onces chacun pèseront 4 à 500 livres; les tanches seront augmentées dans la proportion de 1 à 5. — Le prix commun de la pêche d'un étang de la dimension de celui que nous avons indiqué est 1,000 francs; c'est à peu près la valeur que cette pêche a eu dans tous les temps, mais l'empoissonnage est aujourd'hui plus cher qu'il n'était autrefois, et tout ce qui sert aux besoins de la vie a augmenté de prix; le revenu des étangs, tout en étant le même en apparence, a donc réellement diminué. — Le transport du poisson se fait dans des *tonnettes*, vaisseaux en bois de chêne, remplis d'eau fraîche, et qu'on place sur des charrettes. Ce transport est très-chanceux et exige diverses précautions, car si d'une part les secousses de la voiture fatiguent beaucoup le poisson, d'autre part trop de tranquillité l'endort et le sommeil lui est souvent mortel en ce qu'il donne à ses ouïes le temps de s'agglutiner; le poisson ne pouvant plus les soulever meurt suffoqué. Afin d'éviter cet accident, le conducteur a soin de ne pas dételer son cheval pour le faire manger en route, parce qu'en mangeant attelé, il entretient le mouvement de la voiture; on introduit aussi de temps en temps un bâton dans la tonnette afin de tenir le poisson éveillé en l'inquiétant. — Le transport du poisson se fait également par la Saône, au moyen de filets qui sont attachés autour d'un petit bateau. — Les produits des pêches ont leur principal débouché à Lyon; ils s'écoulent aussi dans le département de l'Isère et dans la Suisse. »

Comme Jacques ne s'occupait point de tous ces détails, mais qu'il louait à des fermiers qui le payaient avec exactitude ses champs ou ses étangs, ainsi que vous voudrez les nommer, il pouvait donc tout à son aise, passer sa vie à pêcher dans le lac de Nantua, ou à s'y promener dans une petite nacelle, en jouant de la flûte.

Or, je ne saurais vous exprimer le merveilleux effet produit par les chants de l'instrument que répétaient de toutes parts, et de mille façons mélodieuses, les échos du lac et des collines qui l'entourent!... Aussi le soir, quand la journée de travail se trouvait terminée, on voyait des

groupes nombreux se former sur divers points des collines, désigner du doigt la nacelle de Jacques, écouter avec ravissement sa flûte et s'extasier sur le talent de celui auquel ils avaient glorieusement donné le nom de Jacques le flûteur, — comme jadis à Rome on saluait Scipion de l'épithète d'*Africain*, à cause de ses victoires dans cette partie du monde.

Jamais les plus célèbres artistes n'ont joui d'une renommée si complète, si unanime, si peu contestée, que la réputation de musicien dont jouissait Jacques à Nantua; attendu qu'il était le seul de la ville qui jouât de la flûte.

Si bien qu'à force de s'entendre admirer, il finit par se croire le plus habile joueur de flûte qui se trouvât au monde, et qu'il résolut de ne pas enfouir plus long-temps dans la petite ville, un talent aussi sublime que le sien. Il faut, dit-il, que les grandes cités en jouissent, et que j'aille me faire entendre à Paris, à Vienne et à Londres. Voilà trop long-temps que je végète obscur et, comme Ovide, n'ayant pour auditoire que des bar-



Lac de Nantua. *Branstown, del. et sculp.*

bares. La célébrité m'attend; je serais fou de la dédaigner.

Pour voyager, il faut de l'argent, et ce n'est point avec trois mille livres de revenu que l'on peut faire des économies pour un long voyage. Jacques vendit un quart de ses étangs et partit pour Paris avec sa flûte.

Ce fut une désolation unanime dans tout Nantua, et pendant trois semaines, on ne sut que faire, le soir, n'ayant plus Jacques le flûteur à aller entendre. Mais au bout de ce temps, une assez frivole distraction se présenta, et on s'empressa de l'adopter et d'en charmer le désœuvrement général.

Cette distraction fut un organiste qui vint remplacer dans l'église de Nantua, un vieux musicien que l'on y avait gardé trente ans par commisération, et qui était mort à la fin.

Le nouvel organiste, beau parleur, s'était prôné à l'avance avec tant d'aplomb, qu'on ne doutait nullement de son talent, et qu'un murmure d'admiration se répandit dans tout l'auditoire dès le premier accord qu'il fit entendre; mais ce fut bien pis après qu'il eut joué avec force un motet qu'il donnait comme de sa composition. On s'extasia, et l'on eût presque applaudi, sans la sainteté du lieu : dès lors personne ne manqua plus un seul des offices du soir.

Pendant ce temps-là, Jacques le flûteur arrivait à Paris, et cherchait à obtenir les moyens de se faire entendre dans un des nombreux concerts qui se succédaient partout; mais chacun le rebutait sans l'écouter.

Enfin, à force de cadeaux, d'argent et de démarches, il obtint ce qu'il désirait tant, et jour fut donné pour une répétition générale. Ce jour arrivé, voilà donc Jacques devant un pupitre; Jacques entouré de l'élite des artistes de Paris, Jacques qui va enfin se faire connaître : il prend sa flûte, il joue. On se regarde, on chuchotte, on rit tout bas, et un petit élève du Conservatoire,

l'un des plus obscurs de l'orchestre, prend sa flûte et se met à reproduire l'air de Jacques avec une supériorité si marquée, que Jacques, confus, n'eut d'autre parti à prendre que de sortir, en détestant sa vanité et en se disant avec amertume :

— Hélas! pourquoi ai-je quitté Nantua! je croirais encore à mon talent.

N'importe, ajouta-t-il, après la première crise de désespoir et de honte : si je n'y crois plus les autres y croiront encore. Je vais repartir pour Nantua, et là je trouverai des admirateurs.

Il partit donc triste et la bourse légère.

A peine arrivé à Nantua, il prit sa flûte, monta dans sa barque, et se mit à jouer les airs qui lui valaient jadis le plus de succès. Les échos répétèrent de mille façons délicieuses les sons de l'instrument, et certes avec un tel accompagnement, personne n'aurait pu écouter indifféremment la musique de Jacques; mais il ne parut pas un seul de ceux qui se pressaient jadis en foule sur les collines du lac de Nantua, et Jacques revint chez lui seul et plus triste encore qu'après le concert de Paris.

Puis il chercha à se consoler en disant :

C'est qu'ils ne savaient point mon retour : ils ne viennent plus sur les bords du lac depuis qu'ils ne m'y trouvent plus. Et il s'endormit en caressant cette idée consolante.

Le lendemain, il eut soin de se montrer par toute la ville.

Mais le lendemain, comme la veille, la foule alla entendre l'organiste, et Jacques le flûteur joua de la flûte pour lui seul.

Enfin, comme un malheur n'arrive jamais seul, l'histoire du concert de Paris se sut bientôt à Nantua..... Comment? Je l'ignore; mais le fait est qu'elle se sut.

Alors on se moqua de Jacques avec d'autant plus d'amertume qu'on l'avait admiré davantage; on le déprécia, comme il est dans le cœur humain de déprécier tout ce qu'on a le plus aimé et le plus admiré, une fois qu'on commence à ne plus aimer et à ne plus admirer.

Si bien que le pauvre Jacques jeta un beau jour sa flûte dans le lac de Nantua, et mourut de chagrin.

C'est une vieille histoire que celle du chien qui lâche sa proie pour l'ombre. **DANIEL.**

MAGAZINE.

GROTTES DE MOMIES EN ÉGYPTE.

La montagne voisine de Syout (l'ancienne Lycopolis) est criblée de grottes taillées au ciseau, et dont quelques-unes sont d'une magnificence royale. Dans plusieurs d'entre elles on rencontre des débris de chiens, de loups et de chacals, en nombre infini : les uns et les autres encore enveloppés de linge. On montre de petites grottes peu profondes d'où les momies de ces animaux ont été tirées; d'autres où elles sont empaquetées dans des nattes ou des branches de dattiers. Enfin on descend à Manfoulout, sur la rive gauche du fleuve. De l'autre côté, à trois lieues de la rive droite, sur le plateau de la chaîne arabique, existe une grotte naturelle dont l'ouverture est à fleur de terre. Si l'on descend dans cette grotte, et qu'après avoir à peu près quitté ses vêtemens, on se glisse en rampant sur le ventre, de couloir en couloir, pendant plusieurs heures, on traverse une suite de chambres ou de salles irrégulières plus ou moins élevées, plus ou moins vastes, où reposent depuis des centaines de siècles des momies de crocodiles, les uns à l'état d'embryons et encore renfermés dans leurs œufs, les autres variant dans leurs dimensions, depuis un demi-pouce ou un pouce jusqu'à quinze, dix-huit, vingt, vingt-cinq pieds de longueur. Les œufs sont enveloppés dans des tissus de dattiers, et forment comme de petits ballots allongés. Les plus petits crocodiles sont empâtés dans une sorte de résine, comme des amandes coupées le sont dans du nougat; tout le reste est revêtu d'un double, d'un triple, d'un quadruple linge, et finalement le nombre de ces animaux est incalculable. Le porter à des centaines de millions n'est peut-être pas assez dire; et quant à l'étendue de la grotte dans le sein de la montagne, il ne nous a pas été possible, après trois heures de marche, d'en atteindre les limites. Soit imprudence, soit mauvais dessein, le feu a été mis dans cette grotte. Il a brûlé sourdement pendant plus de trois années : l'odeur de la fumée qu'on y respire, avec l'odeur des chauves-souris, la suie grasse qui a noirci la voûte des salles, et les cloisons de carbonate de chaux cristallisé qui les séparent, les amas de cendres et les os calcinés sur lesquels on se traîne pour passer d'un compartiment à un autre, tous les vestiges de l'incendie prouvent qu'il s'est étendu fort loin, et quelque temps qu'il ait duré, il n'a pas pourtant détruit le tiers des momies que les anciens habitans y ont accumulées. D'un autre côté, le désordre où elles sont prouve que l'avarice ou la curiosité les a remuées plus d'une fois. Dans ce désordre, on rencontre çà et là quelques momies humaines; les unes dans des cercueils de bois fort simples, les autres à découvert et dorées avec soin au visage et dans d'autres parties du corps. Ces dernières momies sont en petit nombre, et n'offrent dans leur préparation que ce qu'on voit presque partout. Ce premier dépôt porte ici le nom *Sâmoun*, il n'est point indiqué sur les cartes; et bien que connu des gens du pays et de quelques Européens, je le crois cependant inconnu en France.

La découverte de la grotte de Sâmoun devient un attrait fort vif pour en faire d'autres. Arrivés à Barramon, près de Melavui, on visite Achmounein, gros village bâti sur l'emplacement de l'ancienne Hermopolis Magna. Hérodote dit que c'est à Hermopolis que les ibis embaumés étaient réunis. Il ne faudrait pas chercher cette sépulture dans les ruines de la ville, jamais on n'en tenait dans l'intérieur des villes, ni même au-dehors, auprès des murailles, à moins que la ville ne touchât au désert. A quelques lieues de là, près du village de Tounch-el-Gebel (l'ancien Tanis), dans une plaine de sable qui va s'appuyer sur la chaîne libyque, on trouve ce qu'annonçait Hérodote. Sous le sable, dans le calcaire coquillier qu'il recouvre, et dans la pleine masse de la montagne voisine, des galeries, des rues ont été taillées au ciseau, grandes, larges, élevées, d'une longueur que l'on porte à plusieurs lieues; et ce que nous avons y

défend de croire qu'une telle évaluation soit exagérée. Les parois de ces rues sont creusées ici de niches, là de portes. Dans les niches sont des tombeaux en pierre scellés en plâtre, où dorment des momies de singes. Les portes s'ouvrent dans des chambres latérales, plus ou moins vastes, et ces chambres sont remplies jusqu'au comble de grands pots de terre cuite, également scellés en plâtre.

C'est dans ces pots que sont les ibis et des œufs d'ibis en nombre infini, car chacun de ces pots contient quatre à cinq ibis, ou vingt à trente œufs, et ces pots sont par millions. Le pavé des rues en est formé. Ils y sont soit entiers, soit par fragmens, à une épaisseur considérable, d'où il arrive qu'on y trébuche à chaque pas, et qu'on est contraint d'y marcher avec précaution.

Ce n'est pas seulement à Tounch-el-Gebel que les ibis ont été rassemblés. Lorsqu'on visite là les restes d'Antinoë, aujourd'hui Cheik-Abadeh, les paysans viennent comme en procession, les bras chargés de paquets d'ibis embaumés qu'ils livrent au prix de quelques paras. Si l'on veut voir le lieu d'où ils les tirent; ils conduisent au pied de la partie de la chaîne arabique qui termine au sud de la plaine d'Antinoë. Là gisent les ibis à fleur de terre; il ne faut, pour les trouver, qu'écarter un peu la couche de sable sous laquelle ils sont entassés par millions. Ici, point d'enveloppe extérieure, point de linge, point de pots de terre cuite.

SINGULIER GAGE.

Il y a des faits isolés qui caractérisent mieux une époque qu'une histoire complète et circonstanciée. Tout ce que l'on a dit, tout ce que l'on a écrit de l'honneur castillan, tout ce qui nous en paraît aujourd'hui faux et exagéré, est rendu vraisemblable par une anecdote attribuée à plusieurs personnages, mais dont le véritable héros est Jean de Castro, quatrième vice-roi de l'Inde pour le Portugal.

Jean de Castro avait été élevé avec le frère du roi de Portugal, Jean III. Encore enfant, il suivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, et s'y comporta vaillamment; mais quand l'empereur voulut le récompenser de ses hauts faits: « Sire, merci, dit-il, mais vous n'êtes pas mon souverain et je ne puis accepter vos faveurs. »

Pour récompenser une fidélité si dévouée, le roi de Portugal envoya à Castro, qui partait pour l'Inde avec son frère, un brevet de mille ducats et le titre de commandant d'Ormus. Castro refusa le brevet et accepta la somme, en alléguant que sa pauvreté le rendait digne de l'une, mais que son mérite le laissait indigne de l'autre. Il partit donc comme simple commandant de vaisseau, revint en Portugal, où il se livra laborieusement à l'étude, et fut nommé gouverneur de l'Inde en 1545. Il s'y conduisit avec une bravoure et une prudence merveilleuses, éloigna de Siu les Maures qui s'en étaient emparés, et les chassa de toute la côte de Cambaye.

Cependant il fallait réparer les fortifications de Siu, et ce fut alors qu'il adressa la lettre suivante à la ville de Goa :

« Seigneurs, magistrats, juges et peuple de la très-noble et toujours royale ville de Goa; je vous ai écrit ces jours passés, par Simon Alvarez, les nouvelles de la victoire que notre Seigneur m'a accordée sur les capitaines du roi de Cambaye. Je ne vous ai rien dit des peines et des grands besoins dans lesquels je me trouvais, pour que vous pussiez jouir sans mélange du plaisir de la victoire. Maintenant, il est nécessaire de ne vous rien dissimuler. La forteresse de Dieu est renversée de fond en comble : il faut la rebâtir, sans qu'on puisse profiter d'une seule palme de mur. De plus, les lansquenets se mutinent pour obtenir leur paie. Je vous demande donc que vous vouliez me prêter vingt mille pardaos. Je vous promets comme chevalier et vous jure sur les saints Évangiles, de vous les rendre avant un an, lors même qu'il me surviendrait de nouvelles peines et des besoins plus grands que ceux qui m'assiégent aujourd'hui. J'ai fait déterrer Don-Fernand mon fils, que les Maures ont tué dans cette forteresse, où il combattait pour le service de Dieu et du roi notre maître. Je voulais vous envoyer ses ossemens pour gage : mais ils se sont trouvés dans un tel état, qu'on ne pouvait encore les tirer de terre. Il ne me restait donc que mes propres moustaches, et je vous les envoie par Diego Rodrigues de Azevedo. Vous devez déjà le savoir : je n'ai ni or, ni argent, ni meubles; je ne possède aucun fonds de terre sur lequel je puisse assurer mon emprunt : je n'ai qu'une sincérité sèche et brève que Dieu m'a donnée. Je le prie qu'il vous ait en garde. »

L'antiquité offre-t-elle rien de plus sublime?

CANCALE.

De tous les endroits où se trouvent des huîtres, il n'en est pas à Paris de plus célèbre que le *Rocher de Cancale,* grace à une enseigne populaire.

Disons donc ce que c'est que Cancale.

Cancale est une petite ville située sur le sommet d'un rocher que surmonte une église, et du haut de laquelle on découvre un horizon immense plein d'effets pittoresques.

Pour arriver à Cancale, il faut choisir le temps du reflux; car la plage est successivement couverte et laissée à sec par les flots de la mer.

Ce qui occupe le plus les habitans de Cancale, qui sont tous guides, aubergistes ou pêcheurs, c'est la pêche aux huîtres.

Voici comment décrit cette pêche M. Jules Lecomte, officier de marine et directeur de la *France maritime.*

L'huître de la baie de Cancale est la préférée dans le commerce, tant à cause de son abondance que par sa proximité des côtes de la Manche, et sa grosseur moyenne, qui en facilite le transport. Des bateaux non pontés de 10 à 20 tonneaux, de Granville, de Cancale et d'autres petits ports du voisinage, s'occupent presque exclusivement de la pêche; mais le transport dans les ports de la Manche se fait par d'autres bâtimens, de 20 à 40 tonneaux, qui partent des havres de Saint-Vaast, de Courseulles et de Bernières. Ces bateaux portent chacun, l'un dans l'autre, 200 milliers d'huîtres. La plus grande quantité de ces huîtres sont parquées à Saint-Vaast, point qui sert en quelque sorte d'entrepôt pour les autres parcages.

L'huître de la baie de Cancale, prise sur un fond souvent vaseux, est généralement d'un goût peu agréable:

il semble que ce coquillage ne soit pas fait pour servir d'aliment dans l'endroit même où il se trouve : l'huître ne perd son âcreté, et ne devient réellement d'un goût agréable, que lorsqu'elle a passé quelque temps dans un parc. Un parc est un réservoir d'eau salée de 4 à 5 pieds de profondeur, qui communique avec la mer au moyen d'un petit conduit. Afin que l'eau s'y maintienne limpide, on prend soin d'en garnir le fond d'une couche de petits cailloux.

Le parc doit avoir une inclinaison vers la mer, qui l'alimente d'eau. Les huîtres y sont placées à une profondeur suffisante pour n'y pas être exposées au contact de l'air, sans toutefois être trop voisines de la vase; on profite de la saison des chaleurs, époque où l'on abandonne la pêche des huîtres, pour nettoyer les parcs et renouveler les couches de pierres.

Il y a sur les côtes de la Manche un assez grand nombre de parcs. Les principaux sont ceux de Marennes, de Courseulles, de Bernières, du Havre, de Fécamp, de Dieppe et de Tréport. Celui qu'on établit, en 1783, à Etretat, était un des plus famés : il a été abandonné depuis. — Le Havre en possédait un qui avait une réputation assez étendue : les travaux maritimes du génie en ont motivé la destruction.

Toutes les rives de la côte ne sont pas également favorables à l'établissement des parcs : ainsi Cancale et Granville, qui sont les points où cette pêche se pratique le plus activement, ne peuvent point établir de parc *régulier*, à cause de l'action continuelle des vents sur ces plages.

Les huîtres, malgré ce qu'en ont dit quelques auteurs, ne peuvent séjourner dans l'eau douce. Il est certain que l'eau de mer est la seule dans laquelle elles vivent et s'engraissent.

Les Anglais, en 1774, transportèrent inutilement, pendant trois années de suite, des milliers d'huîtres dans la baie placée entre l'île de Wight et la rivière de Southampton. L'eau douce les fit périr ; la pluie même, lorsqu'elle est trop abondante, leur est nuisible, et encore plus la neige et la grêle. Les grands froids ne leur sont pas moins funestes : il suffit que l'eau gèle quelque temps pour qu'elle contracte une odeur fétide et fasse périr les huîtres. En cas d'inondation ou de gelée, il n'y a d'autre remède que de les porter en mer.

Autant on doit se montrer difficile sur l'emplacement d'un parc, autant il faut être attentif à soigner les huîtres. Les matelots qui vont les charger à Cancale ne se chargent pour l'ordinaire que du transport ; d'autres hommes, connus sous le nom d'*amareilleurs*, s'occupent du parcage, opération délicate, surtout lorsque les huîtres viennent directement de la baie de Cancale. L'amareilleur est obligé, dans les premiers temps de leur entrée au parc, de les tirer tous les trois ou quatre jours hors de l'eau, avec un rateau de fer ; de rejeter celles qui sont mortes, et de changer quelquefois les autres de réservoir. On n'a pas autant de précaution à prendre pour celles qui viennent de Saint-Vaast, où elles ont déjà subi un parcage. En général, on garnit un parc six fois par an, trois fois au printemps et trois fois en automne. Les huîtres restent dans les parcs un ou deux mois.

Elles ne sont point vertes lorsqu'on les apporte de Cancale, ce n'est qu'à force de soin qu'elles le deviennent. Il faut que le parc où l'on doit les déposer soit bien nettoyé et bien garni de galet : un parc neuf est préférable. On reconnaît qu'il est propre à recevoir les huîtres, lorsque le galet se trouve chargé d'un léger dépôt verdâtre. Pour l'ordinaire, on jette les huîtres sans précaution ; mais on doit déposer doucement celles qu'on veut faire verdir, et prendre garde de les entasser confusément, car celles de dessous n'acquerraient pas la couleur désirée. Dans les parcs d'huîtres blanches, il n'y a aucun inconvénient à laisser entrer l'eau salée ; au contraire, dans ceux qui renferment les huîtres vertes, on doit interrompre toute communication avec la mer, ou du moins ne laisser entrer qu'un quart du volume d'eau contenu dans le parc, et seulement aux nouvelles et pleines lunes ; mais il faut bien se garder de la renouveler entièrement avant que les huîtres soient vertes; car, on peut l'observer, elles ne verdissent pas à Granville ni à Saint-Vaast, où l'eau monte à chaque marée.

Pour les faire verdir plus promptement, on les laisse cinq à six heures sur le bord du parc avant de les y introduire : il paraît que la soif qu'elles éprouvent les porte à prendre l'eau avec plus d'avidité. Il suffit de les laisser quelques jours dans le parc pour qu'elles commencent à recevoir la couleur verte. Souvent elles l'obtiennent en vingt-quatre heures ; mais si on la désire plus foncée, il faut attendre un mois. Elles acquièrent ordinairement cette couleur accidentelle en avril, mai, septembre et octobre, à une température modérée ; et elles l'acquièrent mieux au printemps qu'en automne, rarement en été, jamais en hiver. Le temps orageux est favorable à cette métamorphose ; mais si l'eau est agitée par le vent du nord, le parc ne peut pas verdir. Il y a des années où il verdit facilement, il en est d'autres où cela est impossible. On a remarqué qu'en renouvelant l'eau d'un parc du 15 au 20 août, on est plus certain de faire verdir les huîtres. Une observation plus singulière, c'est que celles qui ont verdi en mars et en avril peuvent, étant remises à la mer, reprendre leur couleur naturelle ; au lieu que celles qui ont verdi en septembre et en octobre restent toujours vertes pendant l'hiver. Rarement le même parc verdit deux fois par an.

Quand les huîtres deviennent très-vertes, on dit parfois qu'elles ont bien *pâturé*, et certaines gens croient que réellement ce coquillage se nourrit d'herbes dans le parc. En 1778, lors du camp de Vassieux, formé près de Courseulles, beaucoup de personnes de Paris, attirées par la curiosité, furent très-surprises de ce que les huîtres n'étaient pas nourries avec des herbes vertes, achetées fort cher, comme on le leur avait fait accroire. En les voyant renfermées dans des réservoirs d'eau stagnante, elles s'imaginèrent que les huîtres devaient s'altérer, et passant rapidement d'une erreur à une autre, il n'en fallut pas davantage pour les dégoûter d'un aliment reconnnu d'ailleurs comme très-salubre.

On s'est occupé plusieurs fois d'essayer de reconnaître la cause de cette coloration des huîtres. On l'attribue à la présence d'animalcules microscopiques du genre *navicule*, qui sont de couleur verte, et qui paraissent être la principale nourriture de l'huître parquée. M. Bory de Saint-Vincent a émis, dans le *Dictionnaire des Sciences utiles*, une opinion contradictoire ; un autre savant, M. Goubeau, s'est associé à cette opinion. — Il paraît résulter de la divergence des avis sur ce fait, que la viridité des huîtres ne dépend pas d'une seule cause, mais qu'il faut l'attribuer au concours de plusieurs.

Les meilleures huîtres sont celles qui ont parqué longtemps. On les reconnaît à leur coquille devenue lisse

de raboteuse qu'elle était, ainsi qu'à leurs valves naturellement tranchantes, mais dont les bords ont été insensiblement émoussés par l'effet du râteau de fer qu'on promène souvent dans le parc. Une huître pêchée à Cancale, en avril, déposée ensuite à Saint-Vaast pendant quatre à cinq mois, et qui a séjourné un mois à Courseulles, est parvenue à son dernier degré de bonté.

On entend quelquefois les amateurs d'huîtres regretter de ne pouvoir les manger au parc; pourtant, gardées quelques jours hors de l'eau, elles sont préférables



Cancale. *Branstown del. et sculp.*

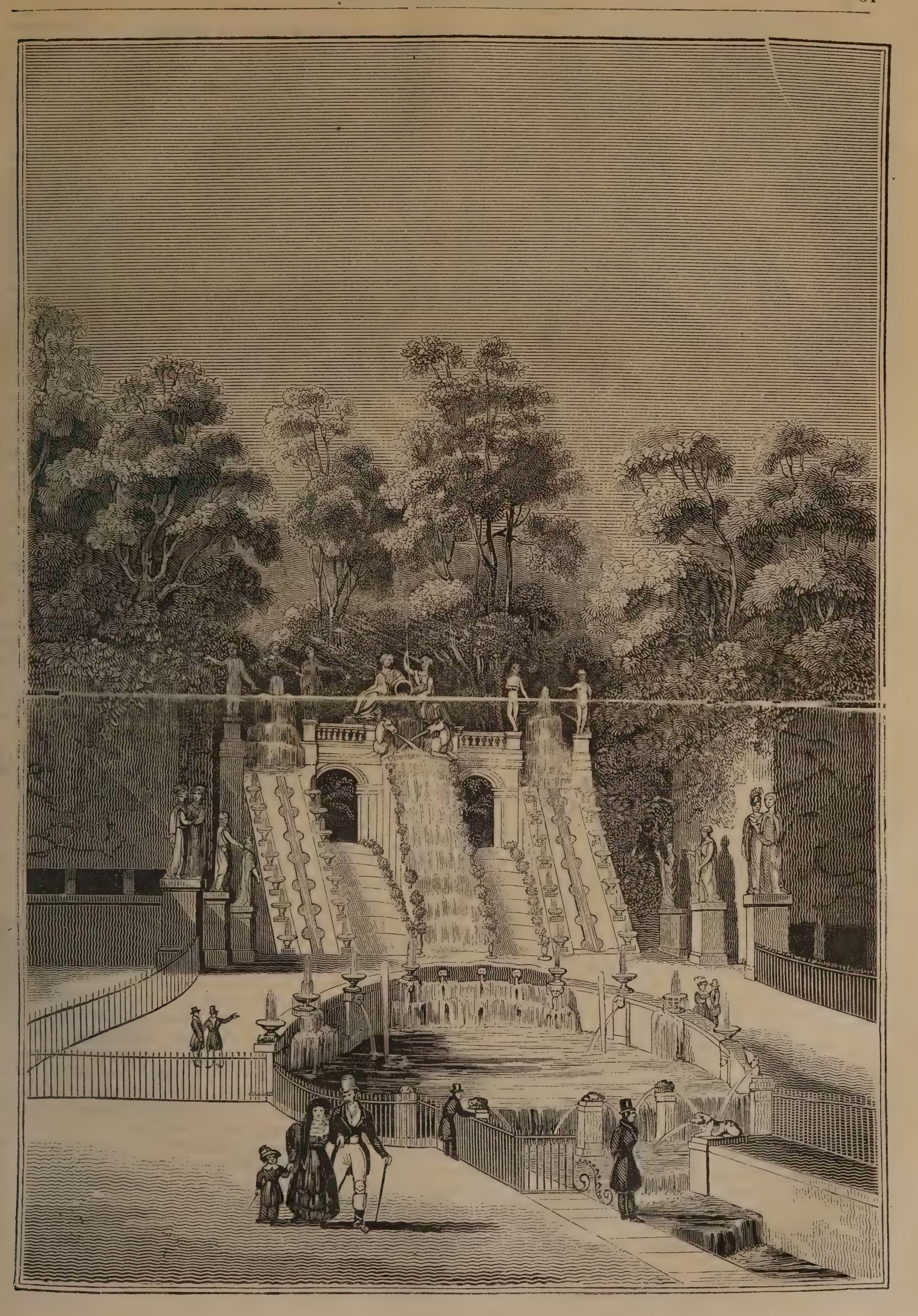
à celles qui en sortent immédiatement, et, grace aux soins que l'on prend de les transporter rapidement, elles ont à Paris un goût plus fin et plus agréable qu'à Courseulles ou à Saint-Vaast.

L'huître, ce mets si aimé de nos jours, ne l'était pas moins des anciens : Macrobe assure qu'on en servait aux pontifes romains dans leurs repas. Celles de l'Hellespont, de l'Adriatique, du détroit de Cumes, du lac Lucrin, étaient très-vantées, et l'épicurien Horace a célébré dans ses vers celles de Circé; mais on ne dit pas que les Romains, qui avaient porté si loin le luxe de la table, donnassent la préférence à l'huître verte, ni même qu'ils la connussent. Depuis quelques années, soit changement de goût, soit toute autre cause, ces huîtres sont moins recherchées en France. Autrefois leur prix à Paris était double des blanches. Aujourd'hui qu'elles sont moins chères qu'alors, on néglige peut-être de les préparer, à cause des soins qu'elles exigent, et de l'étendue de terrain qu'elles occupent : car à peine peut-on en placer douze mille dans un parc capable de contenir trente mille huîtres blanches. Aussi les amareilleurs font-ils de préférence verdir les petites.

SAINT-CLOUD.

Aucun genre de souvenir ne manque à Saint-Cloud. Childebert et Clotaire y massacrèrent leurs neveux, enfans de Clodomir, et le frère de ce jeune infortuné, reduit à échanger sa couronne de roi contre une couronne de moine, n'échappa aux poignards qu'en se jetant dans un cloître, où il fut canonisé. Plus tard, il donna son nom au bourg de *Novigentum*, qui fut appelé désormais Saint-Cloud.

Charles le Mauvais renversa, au cinquième siècle, Saint-Cloud, et au sixième le pauvre village fut pris, repris et incendié, saccagé tour-à-tour par les Armagnacs et par les Bourguignons.



Alors Saint-Cloud renaît enfin de ses cendres, et se bâtit un si beau pont, que la légende ne peut expliquer ce chef-d'œuvre que par l'intervention du diable. L'architecte, dit-elle, désespérant de venir à bout de ce travail immense, promit de donner à Satan la première créature qui passerait sur ce pont; mais le pont une fois terminé, il fit passer un chat sur la construction élevée par le mauvais ange, qui n'eut d'autre ressource que de fuir honteux et confus.

Plus tard, les guerres de religion viennent agiter de nouveau Saint-Cloud; et Henri III, y tombe sous le couteau de Jacques Clément. La fronde paraît, et voici que Saint-Cloud devient le théâtre des agitations de la fronde.

Enfin, on construit à Saint-Cloud un château habité tour à tour, par Catherine de Médicis, par le surintendant Fouquet, par Mazarin, par les ducs d'Orléans, et par cette jeune et belle reine dont la tête devait tomber sur un échafaud, par Marie-Antoinette.

De nos jours, c'est à Saint-Cloud que se fait la révolution du 8 brumaire, qui doit placer Napoléon sur le trône; c'est à Saint-Cloud que Napoléon aime à fixer son séjour, lorsque la guerre lui laisse quelques instans de repos.... Puis les désastres arrivent, et Marie-Louise donne à Saint-Cloud des fêtes aux princes alliés qui viennent de détrôner son époux; puis Waterloo arrive, et Blucker fait loger ses chiens dans le boudoir de cette même Marie-Louise, tandis que l'on pille Saint-Cloud, et qu'on en arrache les tentures et les tableaux.

Sous la restauration, Saint-Cloud a pour hôtes Louis XVIII et Charles X; le duc de Bordeaux vient s'y livrer à des exercices du gymnastique, et le vieux roi y signe, en 1830, son abdication et celle de son fils, le dauphin.

Aujourd'hui Saint-Cloud reçoit, de temps à autre, le roi Louis-Philippe et ses enfans.

« Le petit parc de Saint-Cloud s'étend, dit M. Eugène de Montglave, depuis la base du château royal à gauche jusqu'au sommet de la colline; mais à droite il n'occupe au-dessous de l'édifice qu'une vallée ornée de parterres, de bosquets, de pelouses et de bassins. Le reste du parc, appelé le *grand parc*, renferme une magnifique cascade et des jets d'eau alimentés en grande partie par les étangs de la Marche; l'eau se rend dans le bassin de la *grande gerbe*, d'où elle se répand dans les autres bassins et réservoirs. La *haute cascade* est due à Lepautre; elle a 108 pieds de facé et autant de pente. La *basse cascade* est l'œuvre de Mansard; plus vaste et plus variée que la première, elle a 270 pieds de long sur 96 de large. Il règne entre les deux cascades une esplanade, d'où l'on peut admirer le mouvement des eaux; leur masse est de 5,700 muids par heure; les réservoirs sont disposés de manière que les cascades peuvent jouer tous les quinze jours trois heures de suite, et quatre heures en laissant vider les bassins. Le grand jet d'eau, chanté par Delille, sort de son canal avec une force telle qu'il soulève un poids de 150 livres; il s'élance à 125 pieds au-dessus du niveau du bassin, et retombe au milieu d'arbres qui forment comme une cloison de verdure; il consomme 600 muids par heure. On distingue encore dans le parc un obélisque que couronne l'imitation d'un joli monument antique d'Athènes, connu sous le nom de *lanterne de Diogène*. M. de Choiseul, l'ayant fait copier durant son séjour en Grèce, en avait apporté les plâtres à Paris; ils furent si bien imités en terre cuite par les frères Trabuchi qu'ils figurèrent à l'exposition de l'an XI, et que Napoléon fit bâtir exprès pour les recevoir l'obélisque de Saint-Cloud. Le coup d'œil dont on jouit du sommet de cet édifice est admirable. Nous pourrions citer encore plusieurs sites de ce parc, le *jardin fleuriste*, auprès de Sèvres, et la grande terrasse à droite du château; mais hâtons-nous d'arriver au château lui-même. On y parvient par une avenue conduisant à une première cour qui semble en être le prolongement, et d'où l'on arrive à une seconde grille qui mène à la véritable cour; au fond est le palais, formé d'un corps de logis et de deux ailes. La vue, bornée sur trois points, embrasse à l'est la belle plaine de Paris. L'ensemble de l'édifice a 950 toises de superficie. La façade principale est ornée de plusieurs morceaux de sculpture et de quatre colonnes corinthiennes qui supportent les statues de la Force, de la Prudence, de la Richesse et de la Guerre; les ailes sont également ornées chacune de cinq statues, ouvrage de Denizot. Il ne faut pas oublier, parmi les dépendances du château, le pavillon d'Artois, dans la première cour; l'orangerie, la salle de spectacle, les écuries, le manége et les nouvelles casernes. L'intérieur du palais est divisé en neuf appartemens, dont sept d'honneur et deux petits appartemens; les premiers sont : la galerie et le salon de Diane, la galerie d'Apollon, les salons de Mars, de Louis XVI, des Princes, et le grand salon; la tenture du salon de Diane est en tapisserie des Gobelins, le salon de Mars est orné de peintures de Mignard, et les plafonds de la galerie d'Apollon sont regardés comme le chef-d'œuvre de ce grand maître; on y trouve des tableaux de Lesueur, de Rubens et de Michel-Ange. Le plafond du salon de Louis XVI est de Prudhomme; la pendule, vraiment curieuse, du salon des Princes, est de Robin, elle a coûté 10,000 francs. Presque tous les autres appartemens sont ornés de peintures des premiers artistes.

Saint-Cloud est un des lieux qu'affectionne, pour ses promenades du dimanche, la bourgeoisie parisienne. Le jour de la fête de cette petite ville, on voit arriver de toutes parts une foule immense qui s'émerveille devant les eaux lorsqu'elles jouent, et qui vient ensuite se livrer aux plaisirs de la danse et de la bonne chère; — si bonne chère il y a, — chez les restaurateurs voisins.

« Nous irons dimanche à St-Cloud! » L'ouvrier parisien trouve dans cette pensée-là un dédommagement à son travail et à ses privations de toute la semaine.

HISTOIRE NATURELLE.

LES CROCODILES.

Les crocodiles sont répandus dans toutes les parties chaudes de la terre; partout ils sont redoutés, mais partout aussi on a beaucoup exagéré le danger de leur rencontre. Ce sont, de tous les animaux, ceux qui varient le plus de grandeur dans leur état adulte. Un crocodile de trente à trente-cinq pieds commence à pondre et à multiplier son espèce avant d'en avoir atteint trois ou quatre. Tous ont la tête longue et pesante, une gueule énorme, et les mâchoires armées d'*un seul rang* de dents fortes et pointues. Leur dos est couvert d'écailles épaisses, tellement dures que les balles de fusil glissent sur elles ou s'amortissent sans produire aucun effet. Aussi, pour les tuer, faut-il les frapper au défaut de l'épaule, à la gorge ou sous le ventre. Ayant les vertèbres du cou arrondies et unies les unes aux autres par des apophyses ou sortes fausses côtes, ils éprouvent beaucoup de difficulté à e cuter des mouvemens latéraux, et à changer de d tion dans leur course, qui, du reste, est très-

Lorsqu'on est poursuivi par eux, on peut, en conséquence, leur échapper aisément en faisant plusieurs tours et détours. Ces lézards se classent en trois groupes assez distincts, qui sont : 1° les crocodiles, 2° les caïmans, 3° les gavials.

Les CROCODILES proprement dits diffèrent des caïmans par leurs quatrièmes dents d'en bas, qui passent dans des échancrures seulement de la mâchoire supérieure, et non dans des trous, comme chez les alligators. Ils habitent principalement l'Afrique, et sont peu communs en Amérique. Celui du Nil, le plus célèbre de tous, se distingue des précédens par six rangées de plaques carrées et à peu près égales, qu'il a sur le dos. Les anciens Égyptiens lui rendaient un culte religieux, lui élevaient des temples, et en nourrissaient dans le sanctuaire. Hérodote dit en avoir vu à Memphis, avec des anneaux et des chaînes d'or pendus aux narines et à d'autres parties du corps.

Les crocodiles font des œufs à enveloppe dure, que la femelle va pondre dans le sable des rivages. Elle choisit une place sèche, abritée, à l'exposition chaude du midi, et, avec ses pattes de devant, elle creuse un trou d'un pied de profondeur, où elle les dépose par couches régulières. Malheur à l'imprudent qui la surprendrait dans cette opération; car s'il ne fuyait avec la rapidité de la flèche, rien ne pourrait le sauver d'une horrible lutte corps à corps. L'animal ne s'éloigne guère de ses œufs pendant l'incubation, et jamais assez pour les perdre de vue. Quand les petits sont éclos, il les conduit, les soigne avec la même sollicitude qu'une poule a pour ses poussins ; il les préserve du danger, les défend avec fureur, et ne les abandonne que lorsqu'ils sont assez forts pour pouvoir se passer de leur mère.

Les crocodiles multiplieraient d'une manière effrayante, s'ils n'avaient, dans un très-faible animal, l'ichneumon (*viverra ichneumon*), ou rat de Pharaon, un ennemi redoutable. Lorsque la femelle quitte ses œufs pour aller chercher sa proie, qu'elle a cachée dans des roseaux à proximité, il arrive fréquemment qu'elle la trouve attaquée et à moitié dévorée par le percnoptère d'Égypte (*cathartes percnopterus*), et par le vautour fauve (*vultur fulvus*), qui s'effraient peu de sa présence. Le crocodile entre en fureur ; mais les ailes puissantes de ces parasites les dérobent à sa colère, et ces oiseaux ne cessent pas de le harceler en partageant malgré lui et devant lui les lambeaux corrompus de sa proie. Le crocodile, tout à ses ennemis, oublie un moment sa naissante famille. L'ichneumon, qui, depuis quelques instans, caché dans une touffe de papyrus, épie ses mouvemens, se hâte de déterrer les œufs, de les briser, de les manger ; et lorsque le crocodile, las de s'acharner inutilement contre de voraces et lâches oiseaux, leur abandonne sa proie pour revenir à sa couvée, il n'en trouve plus que les fragmens dispersés sur le sable. Alors, il pousse un cri plaintif, se plonge dans le fleuve, et va chercher une plage lointaine pour y déposer avec plus de sécurité les espérances d'une nouvelle famille.

Les CAÏMANS, ou alligators, habitent l'Amérique. Ceux qui peuplent les contrées où le froid a quelque rigueur, s'engourdissent comme les reptiles de l'Europe, et passent l'hiver en cet état. Ceux, au contraire, qui se trouvent dans les parties les plus chaudes, comme la Guyane et la Colombie, tombent dans une espèce de sommeil léthargique pendant la saison sèche. Ils s'enfoncent dans la vase des marais qui se dessèche sur eux, et ils ne laissent passer au dehors, pour respirer, que le bout de leur museau. Les nègres de Cayenne, quand ils en reconnaissent un, commencent à sonder la terre avec une broche pour s'assurer de la direction de son corps. Ils lui découvrent d'abord les pattes postérieures, qu'ils lui attachent fortement sur le dos avec des lianes ; ils font ensuite la même opération aux pattes de devant ; puis ils achèvent d'enlever la terre qui le recouvre, s'emparent de lui en ayant soin d'éviter sa gueule et sa queue, l'assomment, et le mangent malgré l'odeur désagréable de musc que sa chair exhale.

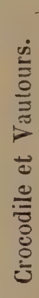
Les plus grands et les plus redoutables alligators sont : le caïman à lunette, très-commun à la Guyane, au Brésil et à la Colombie ; et le caïman à museau effilé, qui habite plus particulièrement les Antilles et la côte ferme. Tous deux atteignent de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, et passent pour avoir quelquefois attaqué d'imprudens nageurs. Les rivières, les marais et les savanes de l'Amérique méridionale fourmillent d'espèces plus petites, ne dépassant pas six à dix pieds. On les confond assez ordinairement sous les noms de *caïmans des savanes* à Cayenne, de *jaquarets* au Brésil, et de *jaguareys* dans les colonies espagnoles.

Lorsqu'on voyage sur les rivières de ces contrées, on voit à chaque instant des caïmans en embuscade près des bords, le corps caché sous l'eau ou dans les joncs, ne montrant au dehors que le bout du nez, et tout prêts à s'emparer de la proie qu'un hasard fatal amène à leur portée. Ils saisissent l'animal, l'entraînent dans les ondes, le noient, le cachent ensuite sous des racines d'arbres ou dans des roseaux, pour ne venir le dévorer que lorsqu'il tombe en putréfaction, car ils ne mangent jamais une proie fraîche ; d'autres sont étendus et dorment sur les grèves en se chauffant au soleil ; mais tous disparaissent aussitôt qu'on s'en approche. Le soir, à la tombée de la nuit, on les entend s'appeler les uns les autres, en poussant un petit cri doux et flûté ressemblant un peu à l'aboiement d'un jeune chien. Si l'on imite ce cri, on les voit bientôt accourir et jouer autour du canot que l'on monte. Du reste, il est fort commun de trouver des nègres entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture pour pêcher dans des rivières qui fourmillent de caïmans, et jamais, ou presque jamais, il ne leur arrive d'accidens. Si, par un hasard extrêmement rare, ils se sentent saisir par la jambe, avec beaucoup de sang-froid et d'adresse ils forcent l'animal à lâcher prise en lui crevant les yeux avec les doigts. C'est le seul moyen de s'en débarrasser, et ils l'ont appris des jaguars de leurs forêts.

Les nègres de Guyaquil attaquent les caïmans avec une incroyable intrépidité. Un d'eux s'arme d'un morceau de bois dur, long de dix-huit pouces, pointu aux deux extrémités. Lorsqu'il aperçoit le crocodile, il s'élance à la nage, plonge, et dès que l'animal ouvre la gueule il lui enfonce le morceau de bois verticalement entre les mâchoires. Le caïman, en la fermant, s'enfonce les pointes dans la gorge et dans le palais. Alors les nègres qui sont à terre le tirent sur le rivage, au moyen d'une corde qui tient au morceau de bois, ils l'attachent à un arbre par les pieds et le tuent sans peine. Plus ordinairement on prend ces animaux avec un très-gros hameçon de fer, amorcé avec de la chair corrompue.

Les GAVIALS, particuliers aux contrées les plus chaudes de l'ancien continent, se reconnaissent aisément à leur museau grêle et allongé. Celui du Gange est le plus grand du genre ; il se nourrit de poissons, et n'attaque jamais l'homme ni les grands mammifères.

BOITARD, *naturaliste.*



Crocodile et Vautours.

ÉTUDES SUR BICÊTRE.



Un gardien de fous dangereux.

§ I. — LÉGENDE.

Bicêtre a toujours été l'un de ces lieux dont le nom seul suffit pour éveiller une idée de réprobation et de terreur.

Au moyen âge, la tradition et le peuple le désignaient comme le séjour des sorciers et des démons; en effet, toute la partie sud en dehors de Paris, depuis les catacombes jusqu'à l'emplacement de Bicêtre, devait convenir merveilleusement, avec ses carrières, sa solitude et son apparence stérile, aux mauvais esprits, ou plutôt aux voleurs dont Paris se trouvait alors infesté, et qui avaient grand intérêt à faire protéger leur asile par la crainte du démon.

Vers le commencement du 13e siècle, Jean évêque de Winchester, en Angleterre, qui résidait en France, à la cour de Philippe-Auguste, voulut s'approprier un bâtiment, situé au milieu de cette plaine redoutable : le bâtiment portait le nom de *Grange-aux-Gueux*, et on ne lui connaissait pas de propriétaire légal... mais ce n'était pas chose facile que de prendre possession d'un semblable domaine, hanté par de mauvais esprits, et qui

servait aux rites sacriléges du sabbat. Six moines furent donc envoyés pour accomplir cette mission; leurs exorcismes restèrent sans puissance, et on les vit bientôt revenir pâles et épouvantés des terribles merveilles dont ils avaient été les témoins. A peine entrés dans la *Grange-aux-Gueux*, des flammes sinistres avaient jailli de tous côtés sous leurs pas; puis des gémissemens s'étaient mêlés à des bruits de chaînes, et des fantômes menaçans, armés de lances flamboyantes, les avaient chassés en proférant d'épouvantables menaces.

L'évêque Jean, de Winchester, voulut juger par lui-même de ces apparitions surnaturelles. Comme les moines, il revint à Paris, mourant d'effroi, et résolu à laisser en repos les mauvais esprits, et à renoncer à la *Grange-aux-Gueux*.

Le bruit des tentatives inutiles de l'évêque et des moines se répandit bientôt dans Paris, et devint le sujet de toutes les conversations. On les raconta un jour devant un pauvre barbier, frais arrivé de Gascogne, et qui n'avait pu encore trouver, à Paris, ni saignée à opérer, ni barbe à faire, encore moins à gagner l'argent nécessaire pour ouvrir un établissement de bains et d'étuves. Ce barbier dit hardiment que monseigneur de Winchester et les moines n'avaient pas su s'y prendre de la bonne façon, et qu'il répondrait bien, lui, moyennant le salaire de cent écus d'or, de faire déguerpir, à tout jamais, le démon. Le propos fut répété à l'évêque Jean, qui manda devant lui le barbier de Gascogne.

Celui-ci se présenta hardiment, et répéta son dire avec une assurance qui donna bonne opinion au prélat.

— Écoute, dit l'évêque, tente l'entreprise; si tu réussis, les cent écus d'or sont à toi; mais si tu n'es qu'un menteur et qu'un fourbe, je te ferai battre de verges, et jeter hors de Paris, comme le mérite tout imposteur : Va!..

— J'accepte ces conditions, répliqua le barbier; et il se dirigea vers la *Grange-aux-Gueux*, n'emportant avec lui qu'un tout petit bout de cierge et une bouteille d'eau bénite, cachée soigneusement dans la poche de sa robe.

Arrivé à la *Grange-aux-Gueux*, il alluma le bout de cierge, et attendit les démons.

Mais au lieu des nuées de fantômes dont les moines avaient été assaillis, le hardi barbier ne vit paraître qu'un grand homme pâle, vêtu de velours rouge, et qui lui demanda ce qu'il venait faire en ces lieux.

—En prendre possession au nom de l'évêque de Winchester qui m'a promis cent écus d'or pour ma peine.

Le grand homme rouge se mit à rire de cette réponse effrontée.

— Et quels moyens comptes-tu employer pour arriver à tes fins?

— Donner mon ame en échange du château. Or je me suis confessé ce matin, j'ai reçu l'absolution, et me trouve pur de tout péché mortel et même de tout péché véniel, ce qui donne une grande valeur à mon ame.

— Eh bien! soit; j'accepte ton pacte. Je concède le château à l'évêque de Winchester, et en voici l'acte, sur vélin, en bonne et due forme, scellé de mon scel. Aucune puissance, ni sur la terre, ni dans l'enfer, ni même au ciel, ne pourrait rendre vaine cette concession. Et toi, quand me livreras-tu ton ame?

— Moi? quand ce bout de cierge se trouvera consumé.

Si tôt? Tu es un bon et prompt payeur. Soit; j'accepte.

Aussitôt le barbier gascon tira la bouteille d'eau bénite de sa poche, l'ouvrit, et y jeta le parchemin du diable avec le bout de cierge qu'il éteignit. Puis, tenant à distance le mauvais ange, au moyen de quelques gouttes de l'eau sainte dont il l'aspergea, il revint à Paris, chez l'évêque de Winchester, qui paya les cent écus d'or, et fit déposer la bouteille et le bout de cierge dans une chapelle, au milieu de saintes reliques où, certes, le démon ne pourrait venir s'en emparer.

Après cela, l'évêque de Winchester entra librement en possession de la *Grange-aux-Gueux*, la fit démolir, et construisit sur son emplacement un château magnifique dont les fenêtres, pour la première fois en France, furent garnies de châssis de verre.

En 1294, Philippe-le-Bel confisqua tous les biens de l'évêque : mais il lui en donna main-levée neuf ans après, disent les uns, tandis que, selon les autres, le *séjour de Wincestre* serait devenu l'une des habitations royales.

Amédée-le-Rouge, comte de Savoie, posséda ce château, sous le règne de Charles VI. « Le duc de Berri, dit le bibliophile Jacob, acquit ensuite de ses deniers ce vieux logis, pour le faire construire avec le luxe naissant du quinzième siècle. L'architecture s'était surpassée dans la hardiesse et dans les découpures de la pierre que les carrières voisines fournissaient à ces travaux durables et légers tout à la fois. On se fait aisément une idée de l'aspect féodal de Wincestre, hérissé de tours, de créneaux, de clochers et de girouettes blasonnées; mais l'intérieur étincelait d'or et de couleurs : les murs et les lambris, les planchers et les meubles étaient couverts de fresques, de mosaïques et de sculptures. La grande salle, surtout, dont les merveilles n'existent plus que dans les chroniques contemporaines, renfermait une précieuse collection des portraits de Clément VII et de ses cardinaux, des rois et princes de France, des empereurs d'Orient et d'Occident. Le duc de Berri, qui aimait d'instinct les arts, n'eut pas la satisfaction de voir ce palais achevé dans toute sa splendeur. »

En 1408, au commencement de la querelle des Bourguignons et des Armagnacs, querelle qui suivit l'assassinat du duc d'Orléans dans la rue Barbette, les princes du sang, accompagnés de quatre mille gentilshommes et de six mille chevaux bretons, prirent position dans le château de Wincestre, pour être à portée de s'emparer de Paris : le duc de Berri, leur hôte et leur allié, fortifia cette place de guerre, pendant que le duc de Bourgogne rassemblait une grosse armée qui protégea la capitale. Mais le duc de Brabant, frère de Jean-sans-peur, s'interposa entre les deux partis, et obtint une paix peu stable, qui fut appelée la trahison de Wincestre, lorsque les hostilités recommencèrent quelques mois après, plus sanglantes et plus irréconciliables.

En 1411, les bouchers de Paris, qui soutenaient la faction bourguignonne par toutes sortes d'excès, sortirent un soir dans la campagne, commandés par les Goix, et allèrent briser les portes du château du duc de Berri, qu'ils incendièrent après l'avoir pillé. Le feu détruisit

entièrement ce superbe château dont il ne resta que les murailles nues, et deux chambres décorées de mosaïques.

Quinze ans après, le duc de Berri légua ces ruines au chapitre de Notre-Dame de Paris, sous la condition que son clergé célébrerait à perpétuité, pour le repos de l'ame du donataire, quatre obits et deux processions. Charles VII et Louis XI confirmèrent cette donation, moyennant un obit de plus qui se célébrerait le 25 du mois d'août, jour de la fête de saint Louis.

Le chapitre de Notre-Dame n'attachait sans doute point une grande importance à la propriété du château de *Wincestre*, de *Bischestre* ou de *Bicestre*, (on lui donnait indistinctement ces noms), car il n'y fit exécuter aucune réparation ; si bien que les brigands et le diable en reprirent possession. « Sans doute, » dit l'écrivain auquel a été empruntée la chronique du barbier de Gascogne, « sans doute, durant la guerre de partis qui ravagea » Paris, la bouteille qui contenoit le cierge fut brisée ; la » cire allumée et consumée, et partant l'ame du barbier » jetée en enfer, ainsi que le pacte détruit. Car Bicestre » se fit plus mal hantée et plus effroyable que onc elle » n'avoit été. »

En 1519, le roi de France reprit possession de Bicêtre, et en 1635, on le rasa de fond en comble pour y bâtir un hôpital de soldats invalides.

Lorsque l'établissement des Invalides actuels, qui eut lieu en 1656, laissa Bicêtre sans destination, Vincent de Paul obtint de la reine Anne d'Autriche qu'une partie de cet édifice recevrait les enfans abandonnés ; mais ils y restèrent peu de temps ; la trop grande vivacité de l'air en faisait périr un grand nombre.

Ensuite Bicêtre devint définitivement une maison d'asile pour les pauvres, et une prison pour les gens sans aveu.

Au commencement du règne de Louis XVI, on rassembla dans Bicêtre ceux que la débauche rendait malades, les jeunes gens que leur famille voulait punir, et les aliénés des deux sexes.

Les malades, avant le pansement, étaient attachés, la face contre le mur, à cinq énormes crampons, et subissaient une fustigation de quelques minutes ; les jeunes gens, astreints aux plus rudes travaux, étaient pour la moindre faute soumis aux mêmes châtimens. Quant aux aliénés, c'était quelque chose d'épouvantable que de les voir au fond de leurs cachots, nus, enchaînés, furieux, abandonnés, sans autre nourriture qu'un pain noir ! La médecine ne songeait point à les guérir, l'humanité à rendre leur position moins affreuse ; on les jetait là comme des bêtes féroces, et ils n'en sortaient que morts et pour aller tomber, dans une fosse commune, sans même qu'un prêtre vînt y murmurer une parole de prière.

Parmi les prisonniers célèbres renfermés à Bicêtre, on cite l'infortuné Latude, connu par sa persévérance à chercher et à trouver des moyens d'évasion pendant une captivité qui dura presque autant que l'existence ordinaire d'un homme. Victime d'une étourderie de jeunesse, Latude, condamné à une détention sans fin, s'échappa cinq à six fois, et fut jeté enfin à Bicêtre, les fers aux mains et aux pieds, sans autre lumière que celle d'une étroite meurtrière.

Là, au lieu de se livrer au découragement, il chercha à occuper son imagination et à tromper la longueur du temps. Le moyen qu'il employa d'abord fut d'apprivoiser les rats qui habitaient le cachot avec lui : les premiers de ces animaux en amenèrent d'autres, et Latude finit par en avoir tous les jours douze à quinze qui obéissaient à ses moindres signes.

Une fois il trouva dans la paille qui lui servait de lit une branche de sureau, dont il fabriqua un flageolet, fort grossier sans doute, mais qui ne lui en donna pas moins les moyens de charmer sa captivité, en jouant quelques airs de Pont-Neuf. Puis, enfin, il conçut des projets d'utilité publique ; et comme on lui refusait du papier, des plumes et de l'encre, il écrivait avec son sang sur des tablettes de mie de pain.

Un magistrat célèbre, M. de Gourges, vint un jour visiter Bicêtre, et découvrit l'infortuné Latude, oublié dans sa prison, et dont Mme Legros lui avait révélé l'existence ; car cette femme vertueuse s'était depuis nombre d'années dévouée à Latude, et n'avait cessé de travailler à le rendre libre.

Latude sortit enfin de Bicêtre, et vécut à Paris jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, pauvre et obscur.

Il a laissé des mémoires assez curieux.

Pour compléter les horreurs de tous genres accumulées sur Bicêtre, il y manquait un massacre des prisonniers, et ce massacre a eu lieu en 1792, au mois de septembre.

Deux mille assassins, armés de pièces d'artillerie, se présentèrent devant Bicêtre, au point du jour, et commencèrent à l'assiéger avec une furie qui ne laissa point aux prisonniers et à leurs gardiens le temps de se mettre en défense : les abords extérieurs du château se trouvèrent donc bientôt pris d'assaut.

Mais malgré ce premier échec, les habitans de Bicêtre se rallièrent, sous la direction de leur concierge, homme courageux et résolu, et un étrange combat commença entre les assassins armés jusqu'aux dents et leurs adversaires, qui n'avaient d'autres moyens de défense que deux pièces de canons, des barreaux arrachés à leurs cachots, et les fers dont on avait à peine eu le temps de les débarrasser. Durant cette lutte, qui fut longue et terrible, plusieurs insensés recouvrèrent la raison, et vinrent prendre part au combat ;... mais le nombre finit par l'emporter, et la mitraille acheva de renverser les murailles à demi détruites derrière lesquelles combattaient les assiégés. Alors, ce fut une tuerie qui dura trois jours, et pendant laquelle on n'épargna personne, malgré les efforts de Pétion pour arrêter un pareil carnage : on finit par noyer dans leurs cabanons, à l'aide de pompe, ceux que le fer n'avait pu atteindre... Et quand les massacreurs quittèrent Bicêtre, ils y laissèrent six mille cadavres.

On s'explique d'autant moins l'assassinat des prisonniers de Bicêtre, qu'il ne s'y trouvait point de détenus politiques, mais seulement des voleurs, des vieillards et des fous !

§ II. — DESCRIPTION.

Bicêtre, sauf quelques additions, forme un carré de cent cinquante toises à peu près. Ce carré contient trois cours principales.

La première, à laquelle on arrive par une longue avenue, sert de promenade aux vieillards désignés sous le nom de *bons pauvres*, et dont il sera parlé tout à l'heure.

La seconde contient, à gauche, sur le côté, l'église et la prison; en face et à droite se trouve l'infirmerie générale; derrière, est un jardin entouré de bâtimens moins élevés et habités par des vieillards infirmes.

Dans la troisième cour, disposée d'une façon irrégulière, sont le logement de l'agent de surveillance, et les galeries réservées aux aliénés.

Dans la seconde cour se trouve encore le puits immense qui alimente d'eau une partie de la maison, et qui fut construit en 1733 par le célèbre architecte Boffrand.

Ce puits compte un diamètre de quinze pieds, sur une profondeur de cent soixante et onze; il est taillé dans le roc, et garde toujours neuf pieds d'eau intarissable.

L'eau monte à l'aide d'une machine mise en mouvement par un manége que font tourner des épileptiques. Voici la description de cette machine :

Une charpente tournante de trente-six pieds de diamètre est fixée horizontalement autour d'un gros arbre au sommet duquel se trouve un tambour qui sépare deux câbles de deux cent vingt-huit pieds de long, filant en sens contraire.

A ces deux câbles sont attachés deux seaux garnis de cerceaux de fer; chacun de ces seaux pèse environ douze cents livres, et contient un muid d'eau: tandis que l'un descend, l'autre monte.

Arrivé à une certaine hauteur, un crochet de fer saisit le seau qui apporte l'eau, le fait pencher, le couche horizontalement, et le vide dans un conduit aboutissant au réservoir: ce réservoir, voûté, a soixante pieds carrés, sur huit pieds huit pouces de profondeur. Il contient quatre mille muids d'eau : la machine en extrait du puits environ cinq cents par jour.

Cette machine, comme on l'a tout à l'heure appris, est mise en mouvement par des épileptiques qui gagnent de la sorte un salaire assez mince du reste, mais qui trouvent dans ce travail un exercice fort salutaire. Néanmoins, il arrive souvent que l'un de ces malades soit pris d'un accès, et qu'il tombe en convulsion : alors ses camarades, sans s'arrêter, le poussent du pied au milieu du manége, et le laissent là se débattre, non sans plaisanter entre eux sur les grimaces qu'il fait... Et dans quelques minutes, ce sera peut-être leur tour à souffrir de la sorte et à se tordre à la même place!

Bicêtre reçoit encore de l'eau d'un second puits et de plusieurs canaux qui communiquent avec Arcueil. Avant la construction de ces puits et de ces canaux, des voitures allaient puiser de l'eau jusqu'à la Seine, dans le port de l'Hôpital.

Le puits de Bicêtre a servi à plusieurs suicides; naguère encore, une malheureuse femme s'est précipitée dans cet abîme, et en a été retirée morte.

L'église de Bicêtre convient admirablement, par sa nudité et par son humble apparence, à ce lieu de misère et de douleurs. Mal éclairée, humide, noire, on y voit sans cesse quelque vieillard agenouillé sur les dalles, et priant avec ferveur celui qui a promis une éternité de bonheur aux pauvres, et qui a jeté sur les heureux de ce monde cet anathème :

« Je vous le dis, un chameau passerait plutôt par le » trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrerait dans le » royaume des cieux. »

Oh! c'est qu'en effet, le riche égoïste qui pourrait, avec une mince partie de son superflu, soulager de telles misères, est bien coupable de ne point apporter un peu de consolation en ces tristes lieux où l'abandon et la pauvreté serrent le cœur et emplissent les yeux de larmes! Toutes les souffrances se trouvent rassemblées autour de cette chapelle : des vieillards centenaires, des aveugles qui marchent à tâtons, des épileptiques au teint livide, des idiots au regard stupide et mort. Puis à travers des barreaux de fer apparaissent quelques têtes de prisonniers, tandis que de temps à autre s'élève le cri lamentable d'un fou furieux!

Et les heureux de ce monde passent insoucieusement près de cet enfer, sans verser, sur la langue brûlante des damnés qui s'y débattent, la goutte d'eau, que le mauvais riche doit, au jour de la vengeance, implorer à grands cris de Lazare!...

§ III. — LES VIEILLARDS

Bicêtre se divise en quatre classes d'habitans qui forment une population de 3,800 ames; population qui s'élèverait sans doute à 4,400, si l'on faisait rentrer les pauvres en congé et en *pension*. On accorde à ces derniers cent vingt francs par an, et ils restent confiés, dans Paris, aux soins de leurs familles.

Voici comment se divisent les différentes classes des habitans de Bicêtre :

Vieillards dits *bons pauvres;*

Prisonniers;

Aliénés.

Les vieillards habitent la première et la troisième division dite *la grande infirmerie;* dans cette dernière se trouvent les infirmes au nombre de 700 ; dans l'autre sont compris les valides au nombre de 1,000.

Le vêtement des vieillards se compose d'une redingote grise, assez souvent dans un état de vétusté misérable. On les voit errer dans les cours, s'asseoir au soleil, ou bien aller, dans les ateliers, se livrer à des travaux qui occupent leur oisiveté, et leur donnent le moyen de se procurer deux choses fort recherchées à Bicêtre : de l'eau-de-vie et du tabac. C'est un spectacle singulier de voir tous ces vieillards se livrer en silence, et avec une grande activité, aux travaux qu'ils ont exercés durant tant d'années, avant de venir chercher à Bicêtre un asile contre la misère et contre la faim. Il y a des cordonniers, des tailleurs, des chapeliers, des ébénistes sans nombre; et l'on se surprend à sourire, lorsqu'on lit, sur l'enseigne d'un ex-coiffeur, cette inscription en caractères de bâtarde :

A VENDRE D'OCCASION
DES PERRUQUES
NEUVES OU EN BON ÉTAT.

Ceux qui n'exerçaient pas dans le monde de profession industrielle, sont réduits à limer de la corne et à faire d'autres travaux qui n'exigent point de connaissances préalables, mais qui ne produisent que de faibles salaires.

Le nombre de ces malheureux est grand, car si l'on jette les yeux sur la liste des vieillards de Bicêtre, ou si

par hasard quelques-uns de ces hommes prononcent leurs noms, on reste ému de surprise et de douleur en reconnaissant que parfois ces noms ont été célèbres. C'est à Bicêtre, oui, à Bicêtre qu'est venue aboutir la carrière de je ne sais combien de libraires, d'hommes de lettres, de musiciens, d'avocats, d'acteurs, de médecins et de savans! Dérision : la gloire et l'hôpital!... Et néanmoins les ateliers, les salles et les dortoirs consacrés aux vieillards ne présentent rien de triste; ces hommes devisent gaiement entre eux, et trouvent, dans la résignation, et peut-être dans l'insouciance, la force de supporter ou de ne pas sentir tout ce que leur position a d'amer. En fermant les yeux, le visiteur oublierait presque les lieux dans lesquels il se trouve; car il n'entend parler autour de lui que de vin, de jeu, d'amour et de plaisir; souvent même des chants et les accords de quelques instruments de musique complètent l'illusion. Ouvrez les yeux, vous êtes entouré de vieillards cacochymes et d'aveugles.

Au milieu de cette foule insouciante et bourdonnante qui va et qui vient, un homme seul se réfugie solitaire dans un coin obscur, derrière une porte.

Cet homme tient un violon dans ses mains, et fait de la musique sans relâche, depuis le matin jusqu'au soir. L'archet se joue dans sa main avec une légèreté merveilleuse, et ses doigts mettent à parcourir les cordes une célérité qui rappelle involontairement Paganini. Tantôt le sourcil de cet homme se plisse, comme il arrive à un artiste lorsqu'une difficulté d'exécution se rencontre, et il répète le trait jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le traduire correctement; tantôt son regard s'anime, son front s'éclaire, une émotion sublime passionne tous ses traits, la sueur ruisselle sur son visage : en un mot il éprouve tous les transports de l'inspiration et de l'extase...

Cependant le spectateur, témoin de cette scène bizarre, n'entend rien.

L'instrument ne produit aucun son.



L'Artiste.

Cet homme, selon quelques médecins, jouit d'une perfection d'ouïe si délicate, la nature l'a tellement fait musicien, qu'il entend dans toute leur plénitude des sons qui restent muets pour d'autres; s'il attaquait les cordes avec la vigueur qu'emploient d'ordinaire les violonistes, la commotion produite par la vibration de l'instrument blesserait ses nerfs et assourdirait son cerveau, comme le fracas d'une batterie brise le tympan des canonniers qui la servent.

Selon d'autres, le musicien de Bicêtre ne serait qu'un artiste misanthrope méconnu par le monde, et qui se venge du monde en refusant de lui laisser entendre la musique qu'il improvise. Un opéra composé par lui aurait été refusé sans examen, et pourtant cet opéra était un chef-d'œuvre, comme *Robert*. Alors l'artiste indigné sourit avec amertume, et jura de ne plus poursuivre ce fantôme dérisoire que l'on nomme célébrité, et que le hasard donne parfois, quand le génie ne peut l'atteindre. Il renonça au monde. Il vécut du travail de ses mains, et se livra, durant tout le jour, à des occupations mécaniques; il se fit menuisier, je crois. Mais le soir, oh! le soir, il revenait en toute hâte dans sa pauvre man-

sarde; il s'y enfermait à double tour, il éteignait sa lumière, et il prenait son violon. Alors, cette grande imagination, enchaînée depuis le matin dans les entraves mesquines de la vie réelle, reprenait sa liberté et s'élançait dans les immensités du génie. Elle oubliait la terre, elle oubliait la pauvreté; et, seule en face de Dieu, elle se livrait à des hymnes de bonheur et à des extases divines. Quelques personnes entendirent les accords suaves de l'artiste, et bientôt on ne parla pas d'autre chose dans le quartier. Une personne riche et influente, pour s'assurer elle-même du plus ou moins d'exactitude de la rumeur publique, vint écouter furtivement le violoniste, et résolut, après l'épreuve, d'arracher à son obscurité un artiste de si grand talent. L'artiste écouta silencieusement toutes les promesses de gloire et de fortune qu'on lui faisait, et qui, cette fois, semblaient infaillibles; mais le lendemain matin, il sortit emportant son violon et son rabot, changea de quartier, et ne reparut plus chez son protecteur que trente-cinq ans après, — pour lui demander d'être admis à Bicêtre.

A quelques pas de là, deux voix qui chantaient à l'unisson me tirèrent de la préoccupation où m'avait plongé le phénomène dont je venais d'être le témoin; ces deux voix disaient avec beaucoup d'ensemble la ballade de Béranger : *les Bohémiens;* c'étaient encore des aveugles. Quand ils furent arrivés à ces beaux vers :

Voir,
C'est avoir,

je pensai au retour amer qu'ils devaient faire faire aux chanteurs sur leur triste infirmité, et je m'approchai du groupe :

— Vous semblez bien heureux, mes enfans?

— Gais, oui; mais heureux, non.

— Comment cela?

— Pour être heureux, il nous manque... du tabac, répliquèrent-ils en éclatant de rire.

Je donnai bien vite quelque monnaie à ces aveugles, qui pour être heureux ne désiraient qu'une *seule* chose... du tabac.

Près des deux chanteurs, dont l'un va souvent à Paris, seul, à pied, sans guide, sans bâton, qui parcourt toutes es rues même les plus encombrées de voitures, et revient à Bicêtre sans jamais avoir été ni blessé, ni heurté, on me montra un autre aveugle récemment opéré de la cataracte, et qui avait recouvré momentanément la vue.

Cet homme, avant de subir l'opération de la cataracte, jouissait de la même faculté que le chanteur dont il vient d'être parlé; et rivalisait avec lui d'adresse pour aborder et pour traverser sans aucun accident les quartiers les plus obstrués de foule et de voitures. Il recouvra la vue, et vous comprenez sa joie lorsqu'il revit le ciel et la nature; mais ce bonheur fut de courte durée. Bientôt un voile obscur s'étendit de nouveau sur ses yeux, et la cécité revint complète et absolue. Le vieillard ne s'en inquiétait pas trop. Bah! disait-il, j'ai déjà bien su me passer d'y voir, je le saurai bien encore maintenant. Un beau matin, il sortit de l'infirmerie et voulut, comme par le passé, marcher sans guide, dans Bicêtre et au dehors; mais jugez de son désespoir! dès les premiers pas, il vint se heurter contre un objet placé devant lui... Durant sa courte guérison, il avait perdu l'instinct précieux qu'il devait à une longue expérience, et il lui fallut, l'infortuné! reprendre un bâton et un guide; heureux, quand veut bien lui en servir l'aveugle avec lequel il rivalisait naguère de justesse de tact, de finesse d'ouïe, et d'adresse à se diriger!

Tandis que je sortais du dortoir des aveugles, j'entendis *aboyer* je ne sais quel événement sinistre, par une voix enrouée qui semblait en avoir contracté une longue habitude. En effet, c'était un ancien crieur public qui, devenu habitant de Bicêtre, n'avait pu renoncer à son ancienne et chérie profession. Il la continuait donc en ce triste séjour, spéculant sur la curiosité de ses collègues d'hôpital, et les mettant dans l'alternative, ou de se priver d'un sou de tabac, ou de ne point connaître les détails « du fameux assassinat qui vient d'être commis » à Paris, sur des particuliers très-connus. »

Ainsi, la spéculation vient encore se dresser près du chevet des mourans et près du cabanon des galériens!

La spéculation! mais elle se montre là comme à Paris, active, industrieuse, fine, engageante. Des cantines entourent Bicêtre, des restaurans entourent Bicêtre; les restaurans ont leurs murs chargés de volailles, de bouteilles et de jambons peints, emblêmes parlans qui blasonnent ainsi en plein air la carte du gargottier et tendent un appât au pauvre hère qui se trouve quelque argent dans la poche et qui sort du réfectoire peu gastronomique de l'hospice. Les cantines ont des arbres verts à leur porte, des guirlandes de verdure à leurs enseignes, et des lettres grosses et grandes qui promettent du *vin à six sous la bouteille!* Notez bien que l'on ne s'engage pas à livrer du *bon vin*, mais seulement du vin. Et qu'importe la qualité de ce vin, pourvu qu'il réchauffe, qu'il enivre et qu'il fasse oublier? Qu'importe!... C'est là ce qu'ils pensent tous; c'est là ce que pensait il y a quelques années, un homme, long, grand, maigre, abrité par Bicêtre, et que l'on ne connaissait que sous le nom obscur d'Antoine. Sa trogne rouge et bourgeonnée, sa démarche chancelante, sa taille courbée et une perruque rousse qui couvrait son front chauve le rendaient presque un objet de dégoût. Il passait sa vie au cabaret, n'en sortait qu'ivre, et ne reculait devant aucun moyen de se procurer l'argent nécessaire pour assouvir des besoins crapuleux.

Or cet homme dont je ne puis dire ici le nom, car il appartient à une famille honorable, était né avec une fortune brillante, et fut élevé par une mère sainte et bonne; par un père, magistrat probe et sévère.

Le jeune Antoine répondit d'abord par une conduite régulière à l'excellente éducation qu'il avait reçue, et il espérait bientôt arriver à des fonctions brillantes, lorsque le hasard le mit en rapport avec quelques jeunes gens habitués depuis long-temps au libertinage et à la paresse. Antoine se sentit d'abord de la répugnance pour leurs propos dissolus et pour leur conduite dévergondée; mais peu à peu il se familiarisa avec ces vices présentés sous des dehors séduisants; il céda à une fausse honte, et quelques mois s'étaient écoulés à peine qu'il se trouvait le plus effronté et le plus dissolu d'entre ses compagnons.

Adieu alors à ses espérances d'avenir! car on le cite partout comme un libertin indigne d'occuper l'emploi le moins honorable. Adieu à sa fortune, car voici venir les dettes, les créanciers, les emprunts à usure et la misère! Son père et sa mère succombent à un trop juste désespoir; et les débris de leur héritage, ce que les gens de loi et les créanciers ont laissé à Antoine, se dissipent bientôt. Alors arrivèrent la prison pour dette, puis l'escroquerie, puis la détention, puis l'hôpital; encore fut-ce à la pitié et à la protection qu'il dut un asile qu'il ne méritait point.

Mais écoutez jusqu'au bout cette histoire terrible : un soir, Antoine traversait les cours de Bicêtre, ivre, chancelant et saturé d'eau-de-vie et de liqueurs spiritueuses; c'était par une de ces lourdes et chaudes soirées du mois de juillet, où l'air est embrasé, où l'on respire à peine : le tonnerre grondait à l'horizon, des éclairs fendaient les nues et venaient jeter leurs flammes éblouissantes sur le vieux édifice de Bicêtre.

Un infirmier traversait la cour, une lanterne à la main; Antoine s'arrête, lui cherche querelle, veut s'emparer de la lanterne, et finit par frapper de son bâton l'infirmier qui abandonne la lanterne et s'éloigne.

Alors Antoine ouvre l'objet qu'il vient de conquérir; il met une pipe dans sa bouche, et approche la tête de la chandelle pour allumer le tabac; mais le feu prend à la perruque de l'ivrogne, et bientôt une grande flamme, rouge et bleuâtre tout à la fois, suivie d'une odeur pestilentielle, s'élève au milieu de la cour de Bicêtre.

Une combustion humaine spontanée avait été produite par les flammes de la perruque et des vêtemens d'Antoine, et l'on ne retrouva plus, à la place de ce malheureux, qu'un tas de cendres et quelques restes de chapeau et de redingote.

Près du musicien dont je parlais tout à l'heure, à côté d'un tailleur aveugle qui confectionne des coutures d'une régularité miraculeuse, et non loin du lit d'un modèle de peinture qui a conservé sa longue barbe blanche et ses poses académiques, on remarque un homme qui semble n'avoir que cinquante ans au plus : d'une santé robuste, et jeune encore en comparaison des vieillards qui l'entourent, on se demande d'abord comment il se trouve admis à Bicêtre? D'une pareille question, on arrive naturellement à examiner avec plus d'attention cet homme, et l'on s'étonne de son indifférence complète pour tout ce qui se passe autour de lui. Aucun bruit, quelque violent qu'il soit, ne lui fait lever la tête; n'importe les objets qui passent et repassent devant lui, ils n'excitent en rien son attention. Je le crois bien.

Il est sourd;

Il est muet.

Il est aveugle.

Sourd-muet de naissance, une maladie accidentelle l'a privé de la vue, et cet homme, ou plutôt ce demi-cadavre, auquel restent seuls la pensée, le toucher et les sens presque superflus en pareil lieu, de l'odorat et du goût, a été jeté dans les dortoirs de Bicêtre.

Mais Dieu a mis dans le cœur de l'homme un besoin mystérieux de la société des autres hommes, et celui qu'éprouvaient si cruellement les décrets de la Providence, ne put se résoudre à végéter comme un brin d'herbe, sans communiquer avec ses semblables. Il inventa donc un moyen ingénieux et simple de converser avec eux; et un matin, après s'être procuré, par hasard, un peu de craie, il traça les mots suivans sur le plancher du dortoir :

Écrivez avec le doigt sur ma main, ce que vous voulez me dire.

Puis, il attendit, dans quelles angoisses, vous le comprenez! que quelqu'un vînt à passer. Oh, combien, durant une heure d'attente, souffrit cet infortuné, qui se demandait : Est-ce de la craie que je tiens? Ma main a-t-elle bien tracé les caractères? mon souvenir, depuis si long-temps que je n'ai essayé d'écrire, ne m'a-t-il point trompé? verra t-on dans ces caractères autre chose que des lignes capricieusement tracées au hasard? les remarquera-t-on? et ne sont-elles point déjà effacées?... Et il ne peut voir, il ne peut écouter si l'on vient. Il lui faut attendre là, immobile, silencieux, tout entier à son attente, le cœur palpitant, les mains convulsivement agitées!

Enfin, après une heure, — une heure! — quelque chose touche sa main. O joie! ô bonheur! ô transport!

Hélas! c'est un enfant, qui passe insoucieusement près de lui, et qui n'a point remarqué les caractères tracés sur le plancher.

Il recommença durant huit jours avec persévérance. Mais c'était cette persévérance même qui rendait impossible ce qu'il désirait avec tant d'ardeur; car, à force d'écrire à la même place, il avait fini par former une confusion illisible de caractères.

Enfin, un employé de la maison le surprit recommençant avec désespoir son travail inutile. Il le prit par la main et le conduisit dans une autre partie du dortoir. La joie faisait presque défaillir l'aveugle, qui tomba tout-à-fait évanoui, lorsqu'il sentit écrire, sur sa main, par le doigt de l'employé :

— Je vous comprends.

Alors commença entre ces deux hommes un entretien suivi : première communication de l'infortuné avec les hommes, depuis bien des mois! Il ne pouvait y laisser mettre fin; quand l'employé voulait s'éloigner, il le poursuivait à tâtons, il l'entourait de ses bras suppliants, il pleurait; il écrivait sur son ardoise :

Ne me laissez pas seul!

Il fallut plusieurs jours pour calmer une agitation qui pensa devenir funeste à l'aveugle-sourd-muet. Enfin, sa joie immense s'apaisa, et il put désormais entretenir des relations avec tous ceux dont il avait besoin.

Quand je m'approchai de lui, il se tenait assis près de son lit, suivant l'habitude qu'il a contractée, et que nécessite l'impossibilité où il est de marcher sans guide, puisqu'il ne peut même se diriger par l'ouïe, comme les autres aveugles. Sa tête se penchait sur sa poitrine avec une expression profonde de mélancolie, et près de lui se trouvaient une ardoise et un crayon qu'il ne quitte jamais.

Lorsque je touchai sa main, il tressaillit, et un sourire triste et doux entr'ouvrit ses lèvres.

Je traçai sur la paume de sa main la phrase suivante :

— Voulez-vous causer avec moi?

Il prit son ardoise, et écrivit sa réponse avec une écriture rapide, grosse, régulière et très-bien formée :

— Oui, volontiers.

— Êtes-vous bien malheureux?

Il leva les yeux au ciel et joignit les mains avec un mouvement douloureux.

— Éprouvez-vous beaucoup d'ennui?

Il prit d'abord son ardoise pour me répondre; mais il la replaça sur le lit, et, par une pantomime expressive, cacha sa tête entre ses deux mains. Puis, il reprit l'ardoise et y traça :

— Je n'ai ni jour, ni nuit!

— La prière vous console-t-elle?

— Je n'ai d'espoir et de consolation qu'en Dieu.

— Le goût et l'odorat vous offrent-ils quelque compensation à la perte de vos autres sens?

Il fit écrire deux fois le mot *compensation*; puis par un geste plein de finesse et de malice, il me montra sa gamelle de bois, où nageait un potage d'une odeur peu prévenante, il faut l'avouer.

Je lui serrai la main, et j'allais m'éloigner lorsqu'il me rappela par un signe :

— Dites-moi votre nom, je vous prie? avait-il écrit sur son ardoise.

— Pourquoi?

— Pour m'en souvenir.



Aveugle sourd et muet.

— Quel intérêt peut vous offrir ce nom?

— Dans mon existence si vide, le moindre incident n'a-t-il pas un grand intérêt?

Je lui dis mon nom et je m'éloignai. Avant de sortir du dortoir je me retournai, et je vis le pauvre homme, qui me croyait encore là, tendre autour de lui son ardoise que personne ne prenait; je courus la recevoir; il avait écrit.

— Je me souviendrai de vous, car vous m'avez témoigné de l'intérêt.

Revenu dans la cour, deux individus qui portaient la livrée des *bons pauvres*, s'approchèrent de l'un des artistes qui m'accompagnaient, et qui terminait le portrait du sourd-muet-aveugle.

Ces deux individus sont le *Nisus* et l'*Euryale* de Bicêtre.

L'un est idiot, l'autre est aveugle.

Tous les deux ont été déposés à l'hospice des enfans trouvés, le même jour et à la même heure; tous les deux ont été élevés dans le même village; tous les deux ont été admis le même jour à Bicêtre. Depuis qu'ils savent marcher, l'idiot a servi de guide à l'aveugle, et l'aveugle a pensé pour l'idiot; à eux deux, ils ne possèdent guère que les facultés d'un seul homme : une vue, une pensée, une volonté. Unis comme Rita et Christina, ces jumeaux merveilleux, non par un lien physique, mais par un autre lien aussi fort: la nécessité, ils ne se quittent jamais, marchent ensemble, dorment ensemble, souffrent ensemble, et goûtent ensemble tous les bonheurs possibles pour eux: un soleil chaud, une nourriture meilleure, quelques grains de tabac

La physionomie de l'aveugle ne manque pas d'une certaine expression de finesse. Quant à l'idiot, jamais laideur ne se présenta plus repoussante et plus dégradée. Un de ses yeux se tient constamment fermé, et s'il l'ouvre, par un jeu effroyable et fantastique des muscles du visage toute la face se contracte et l'autre œil se ferme.

Voilà donc deux créatures pleines de force et de santé, qui probablement existeront bien des années encore, et dont toute la vie sera ce qu'elle est depuis cinq ans : boire, manger, dormir et marcher. Et ils ne sont pas les seuls: mille individus se trouvent là, comme eux, sans autre avenir que la tombe, sans autre incident que la souffrance!... Et nulle parole de consolation ni d'espérance autour d'eux! des soins salariés à tant par mois, des infirmiers à gages, et pas une sœur de Vincent de Paule, qui leur prodigue les attentions tendres et suaves dont ces femmes saintes ont seules le secret! pas un de ces anges autour d'eux, pour leur parler d'une autre vie; d'une vie où les souffrances d'ici-bas sont consolées.

Il faut ajouter, cependant, que le sort des vieillards de Bicêtre s'est beaucoup amélioré, et que, chaque année encore, il éprouve des améliorations graduelles.

« Avant la révolution, dit M. Audiffret, l'hospice de Bicêtre contenait des individus des deux sexes et de différens âges, atteints de toute espèce d'infirmités ou de maladies. Il y avait des lits où des malheureux couchaient ensemble se communiquaient leurs principes morbifiques. Madame Necker, lorsque son mari était ministre, fut frappée de ce hideux spectacle, en visitant les salles. Elle employa tout son crédit pour faire construire des lits où il

ne coucha plus que deux malades qu'une séparation en bois préservait tant bien que mal des miasmes pestilentiels. En 1801, il y avait 1505 lits où les malades couchaient seuls, 262 où ils couchaient deux, 144 à doubles cloisons qui séparaient les pauvres couchés ensemble, 172 lits à seul, scellés dans le mur, 126 lits appelés auges, pour les galeux, et 56 lits de réserve.

» Les lits où quatre coucheurs passant la moitié de la nuit, étaient ensuite remplacés par quatre autres, n'existent plus depuis la révolution.



Nisus et Euryale.

» En 1803 et les années suivantes, de nombreux et utiles changemens ont été faits dans cet hospice : des plantations, des constructions y ont été exécutées. Depuis cette époque, on n'y admet plus les femmes. »

§ IV. — LA PRISON.

Non loin de l'église s'élève la prison, qui se compose de six corps de bâtimens à plusieurs étages.

La prison de Bicêtre est une maison de dépôt transitoire. On n'y entre que pour aller de là dans un lieu de réclusion, aux bagnes ou à la guillotine.

On pénètre dans cette prison par un perron de trois ou quatre marches qui conduit à une porte basse, de peu de largeur, et près de laquelle se tiennent des vétérans, le fusil chargé.

A gauche, en entrant, se trouve le parloir, où les prisonniers reçoivent ceux de leur famille ou de leurs amis qui ont pu obtenir la permission de les voir.

Ce parloir se compose de deux grilles formées par

d'énormes barreaux, que recouvre en outre un treillage serré de gros fil de fer. Ces deux grilles, distantes entre elles de trois pieds environ, forment un couloir où peut au besoin se tenir un gardien, qui, du reste, est toujours présent. Ainsi, pas un baiser, pas une étreinte de main, pas un mot intime ne devient possible entre le prisonnier et sa femme ou son enfant! Et de telles précautions, une semblable rigueur sont nécessaires; sans cela, une étreinte ou un baiser glisserait dans la main ou dans les lèvres une scie en ressort de montre, pour enlever, la nuit, les barreaux, et faciliter l'évasion du prisonnier; un mot à l'oreille indiquerait les intelligences préparées au dehors : Car ce sont des hommes entreprenans et hardis que les détenus de la prison de Bicêtre; gens habitués dès l'enfance au vol, à la prison, au langage et aux habitudes des bagnes, aux chances périlleuses de l'évasion.

Suivez-moi maintenant, baissez-vous, passez sous cette porte épaisse comme un mur et surchargée de serrures; traversez ce petit corridor où sont des gamelles vides qui attendent les rations. Bien : vous voici dans une cour de médiocre grandeur, et au milieu de laquelle s'élève un poteau de fer qui supporte une lanterne. Quel calme! quel silence! Pas un cri. Pas un bruit. Deux hommes seulement, assis sur un banc; deux hommes dont les façons annoncent une éducation distinguée, qui s'entretiennent paisiblement, et qui voient passer les visiteurs sans empressement de curiosité. L'un est un jeune Espagnol qui vola la caisse du banquier chez lequel il était commis; l'autre passe pour un des plus hardis escrocs que l'on connaisse, et quand viendra le départ de la chaîne, ira subir vingt ans de travaux forcés à Brest.

Les prisonniers de Bicêtre se divisent en deux grandes classes : les travailleurs et les oisifs.

Les oisifs se composent des paresseux qui refusent de travailler, de ceux qui sont inhabiles à le faire, ou des condamnés qu'attend la guillotine.

Les oisifs sont traités beaucoup plus durement que les travailleurs : ils couchent sans draps et sans matelas. Les travailleurs, au contraire, répartis en sept ou huit ateliers, couchent deux à deux dans des lits moins durs et où se trouvent des draps. La nourriture se compose d'une livre et demie de pain, d'un demi-litre de bouillon, de la même quantité de légumes secs, et deux fois par semaine de quatre onces de viande désossée. Dans les ateliers, on les occupe à fabriquer des souliers, des chapeaux, de l'ébénisterie et des vêtemens; ils devident et peignent de la soie, enfin ils façonnent de la *serrurerie*. Le produit de leur travail se divise en trois parts : l'une est prélevée par le gouvernement, à titre d'indemnité; la seconde leur est remise, pour qu'ils la dépensent à leur gré; quant à la troisième, elle sert à former une masse que l'on donne au détenu à sa sortie de la maison.

Lorsque l'on entre dans les ateliers de la prison de Bicêtre, on reste tout surpris d'y voir régner tant d'ordre, de silence et d'activité. Certes, aucune manufacture ne procède avec plus d'harmonie et de régularité! Cependant les ateliers de Bicêtre n'ont d'autre directeur et d'autres surveillans qu'un prisonnier comme eux, auxquels ils obéissent avec une docilité inexplicable chez des hommes habitués à la licence et souvent au crime.

Au sortir des ateliers, et après avoir parcouru les prisons des oisifs, on me fit entrer dans une salle, ou plutôt dans un cachot, dont la porte est plus ferrée que toutes les autres portes ferrées de Bicêtre.

C'est là que se tiennent couchés, sur des lits de camp, les condamnés à perpétuité ou à un nombre d'années qui équivaut à peu près à la perpétuité; c'est là que se trouvaient trois parricides, sept ou huit assassins, et je ne sais combien de voleurs fameux. Je remarquai un tout jeune homme, à physionomie douce, et qui ne semblait pas avoir plus de seize à dix-sept ans. Il était condamné à vingt ans de bagne pour incendie!

Les condamnés couchent sur un lit de camp et sous un lit de camp; car le peu de dimension de ce cachot oblige à mettre également des paillasses par terre et sur l'espèce de large banc de bois qui garnit tout le tour de ce lieu sinistre. Un parricide, qui souriait de mon émotion et de ma pâleur, se jeta sur sa paillasse, en s'écriant : Diable, mon divan est dur. Garçons, il faudra qu'on y remette du duvet!

Cette stupide plaisanterie obtint beaucoup de succès et excita les rires de tous les galériens. Nous sortîmes épouvantés.

Un adepte distingué de la science de Gall et de Spurzeim, M. Debout, pharmacien de la prison de Bicêtre, m'accompagnait dans cette visite.

— Ce spectacle, me dit-il, vous fait horreur. Que serait-ce si vous vous trouviez, comme moi, initié aux déréglemens épouvantables de ces lieux maudits; si, comme moi, vous aviez étudié des hommes jetés ici par le crime et par la débauche, et qui ne poursuivent qu'un seul but : devenir libre et se replonger plus que jamais dans le crime et dans la débauche! J'ai recueilli l'histoire de beaucoup d'entre eux. J'ai fait écrire à plusieurs le récit de leurs aventures; et il résulte de ces observations une chose : c'est que les mauvais exemples et une éducation vicieuse, autant qu'un penchant naturel au mal, poussent ces misérables dans la voie funeste où ils se vautrent. Il y a néanmoins des exceptions : les voleurs surtout, ont, dès leur plus tendre enfance, éprouvé presque tous un besoin impérieux de s'approprier ce qui était la propriété des autres. J'ai moulé leurs crânes, et toujours l'organe indiqué par Gall comme le siége de ce penchant, s'est trouvé développé chez eux d'une manière non équivoque. Combien il faut regretter qu'une sage éducation et un peu de fermeté de caractère n'aient point modifié de tels penchans, en leur donnant une direction qui pouvait devenir utile et noble!

Tout à coup nous nous trouvâmes au milieu d'un atelier disposé de façon pittoresque, et dans lequel un artiste peignait des stores avec beaucoup de talent. A notre arrivée il nous salua gracieusement de la main sans quitter son tabouret, et continua son travail, penchant parfois la tête en arrière afin de mieux juger de l'ensemble et de l'effet. Il nous traita d'égal à égal, parla littérature, nous fit admirer le magnifique panorama de Paris, qui se déroulait sous ses fenêtres, et me donna des nouvelles de Victor Hugo, qui voyageait en Normandie, de Dumas, qui parcourait je ne sais quel pays, de Casimir Delavigne, dont on allait représenter le *Don Juan*, et surtout de l'abbé de Lamennais, qu'il portait aux nues. Cet homme était en outre musicien; car je vis un violon accroché à la muraille et des livres de musique épars sur une table.

— Quelles fonctions remplit dans la maison ce monsieur? demandai-je en sortant de l'atelier.

M. Debout se mit à rire.

— C'est un faussaire, dit-il.

Un grand bruit nous fit ensuite descendre dans la cour; l'heure de la récréation des prisonniers venait de sonner, et ils se promenaient pêle-mêle, riant, devisant, humant

l'air frais et dissertant sur les événemens politiques.

Car la prison de Bicêtre aussi, a ses opinions différentes et ses divers partis; car là se trouvent des républicains, des légitimistes et des juste-milieu, qui se passionnent pour tel ou tel personnage, pour telle ou telle cause. Oui, ces hommes qui doivent obéir en esclaves au geôlier, et qui se courberont bientôt sous le bâton de l'argousin, rêvent des utopies politiques, et régentent les ministres et les rois! Le grand sujet des discussions ordinaires est un buste de Louis-Philippe placé au-dessus de la porte principale, et que les uns voudraient faire disparaître, tandis que les autres veulent le maintenir.

On inaugura ce buste dans une circonstance assez bizarre : ce fut lorsque les prisonniers de Bicêtre jouèrent la comédie, en 1831, le jour de la fête de la reine, sur un théâtre construit dans la cour : on représenta *les Dangers de l'inconduite,* mélodrame de l'Ambigu, *les Ouvriers,* vaudeville des Variétés, et une pièce de circonstance dont l'auteur était un forçat. Un détenu, que sa bonne conduite, son caractère loyal et son influence sur ses compagnons rendaient une sorte d'autorité dans la maison, s'institua le directeur de la troupe, et garantit, sur sa responsabilité personnelle, qu'il ne se passerait aucun désordre.

En effet, le spectacle eut lieu avec un grand ensemble; quelques acteurs furent justement applaudis; et plusieurs dames, assez hardies pour se mêler à l'étrange auditoire des forçats, n'en reçurent que des égards et des témoignages de respect.

Le rideau baissé, chacun des détenus rentra dans son cachot et s'y laissa *boucler* paisiblement.

Je croyais avoir visité toute la prison de Bicêtre, lorsque mon guide fit ouvrir une énorme porte qui conduisait à un escalier des plus obscurs. Nous descendîmes vingt marches environ, et nous nous trouvâmes dans un corridor à demi éclairé, et interrompu, de huit pieds en huit pieds, par une porte énorme, chargée de verrous et de serrures.

A gauche, se trouvait une suite de cachots ou de cabanons fermés par des portes semblables, et où le jour, et quel jour! ne pénétrait que par un petit guichet presque toujours fermé d'ailleurs, et par un soupirail placé au-dessus et renforcé d'énormes barreaux. Tandis que je me demandais quelles créatures pouvaient respirer dans ces tombeaux de pierre, deux voix fraîches et joyeuses se mirent à chanter à l'unisson je ne sais quels couplets, que suivirent des éclats de rire prolongés. Le gardien, homme d'une douceur, d'une politesse et d'une distinction de manières que l'on ne trouve pas toujours, même dans le monde le plus élégant, nous répondit avec un sourire plein de douceur :

— Ce sont des prisonniers en punition pour refus de travail et pour insubordination. Et il ouvrit le petit guichet.

Il y avait là, ensemble, dans cet espace de huit pieds carrés, deux hommes à demi nus et ensevelis sous la paille. Ils adressèrent quelques réclamations au gardien, qui promit avec bonté d'intercéder pour eux, et de solliciter leur sortie du cachot.

Puis, ensuite, il ouvrit le cachot placé plus près de la première porte, et devant lequel se tenait un factionnaire, le sabre nu.

Là, étendu sur un lit, et le visage couvert de son bonnet, se tenait un homme dans une effroyable immobilité.

Le gardien s'alarma de cette immobilité, et il s'empressa d'aller découvrir le visage de l'homme, et de lui demander avec intérêt :

— Seriez-vous malade? désirez-vous quelque chose? pourquoi ne mangez-vous donc pas?

En effet, le détenu avait près de lui, sur une chaise, des alimens plus recherchés que les alimens ordinaires de la prison : de la salade et du veau rôti.

Aux questions du gardien, il ne répondit que par un gémissement sourd et s'agita sur son lit. Je vis alors qu'il avait un corset de force qui lui rendait impossible tout mouvement des mains. Il poussa de nouveaux gémissemens, et se retourna la face contre son oreiller.

Le gardien referma soigneusement la porte du cachot, puis il nous dit tout bas :

— Condamné à mort!

Le gardien ajouta quelques détails sur le *régime* de cet infortuné. Chaque jour on le fait sortir de son cachot pour le promener, pendant deux heures, dans une petite cour voisine de la chapelle. Là, quoique la camisole de force ne lui soit pas ôtée, un surveillant et le vétéran, toujours le sabre nu, marchent à ses côtés, sans s'écarter d'un pas, sans le quitter un moment des yeux. L'heure de la promenade écoulée, on le ramène à son cachot, où il reste vingt-deux heures dans la solitude, le silence et l'obscurité! avec cette pensée :

— Condamné à mort.

§ V. — LA TOILETTE.

Peu de temps après, à sept heures du matin, c'était le jour de l'exécution, et j'assistais à la *toilette* du malheureux que j'avais vu naguère dans son cachot, seul, au milieu d'une solitude et d'un silence absolu, calculant, seconde par seconde, les heures qui le séparaient encore du supplice.

La *toilette* a lieu dans la première pièce d'entrée de Bicêtre; près de la porte par laquelle on sort; près de la porte par laquelle on devient libre!

Trois hommes amenèrent le condamné pâle et stupide; ils le placèrent sur une chaise, lui ôtèrent sa veste, et se mirent à lui couper les cheveux du derrière de sa tête et les collets de son gilet et de sa chemise; le grincement des ciseaux me fit tressaillirent, et j'eus besoin de m'appuyer sur le bras de mon guide. Puis, on lia les mains du condamné en les lui ramenant derrière le dos; puis, on lui enlaça les deux pieds dans une cordelette qui devait lui laisser faire à peine les mouvemens pour marcher; puis on le fit monter avec un prêtre dans une voiture, et le cortége partit avec des gardes municipaux pour la guillotine.

Deux hommes avaient été les témoins de cette scène terrifiante. L'un gros et d'une apparence de grande bonté; l'autre maigre et pâle. Je me rappelai vaguement avoir déjà vu quelque part ces deux hommes, sans pouvoir me dire distinctement où je les avais vus. A l'un, au plus âgé, se rattachaient pourtant le souvenir d'un jardin et de fleurs cultivées; à tous deux, la remembrance d'une noce, d'un bal, de jeunes filles vêtues de blanc, et couronnées de fleurs. Enfin, ma mémoire devint plus précise, et me montra ces deux hommes quinze jours auparavant, dans un bal qu'ils donnaient au milieu d'une jolie salle formée de verres, comme les serres du jardin des plantes. J'avais vu ce bal d'un quatrième étage de la rue des Marais, non sans porter envie à l'heureux père qui mariait sa jeune et jolie fille, et qui passait sa vie comme un sage heureux, à cultiver des fleurs et à obtenir de

belles variétés de roses. Je demandai le nom de cet homme, et l'on me répondit en souriant... Cet homme, si bon, autour duquel naguère s'empressaient tant de jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de fleurs; cet homme, dont chacun, le jour du bal, venait serrer amicalement la main; cet homme aux mœurs patriarcales, qui bénissait sa fille agenouillée devant lui, et qui pleurait en la bénissant :

C'était le bourreau! (1)

§ VI. — LES FOUS.

Le lendemain, je visitai la partie de Bicêtre habitée par les malheureux atteints de folie.

La folie! Quel est donc ce mal étrange par lequel les facultés de l'intelligence humaine se faussent et se brisent comme les cordes d'un instrument de musique? Où se trouve le siége de la maladie? Quelles causes la produisent? Ce sont là toutes questions que la science ne peut encore comprendre ni expliquer, et qu'un jour, peut-être, résoudront la phrénologie encore dans l'enfance, et une anatomie plus savante du cerveau; car de toutes les parties du corps humain, le cerveau est celle qui présente le plus de problèmes, et dont la science a le moins pénétré les mystères de l'organisation.

L'opinion le plus généralement adoptée est celle qu'a formulée M. Combes, qu'adopte M. Ferrus, et qui repose sur les découvertes de Cabanis, d'Esquirol, de Gall, de Spurzheim et de Georget; à savoir que :

« Toutes les affections mentales dépendent du trouble » de l'action cérébrale, et que le plus ou moins d'activité » de l'esprit est toujours en rapport avec l'énergie relative des différens organes cérébraux. »

Ainsi, le cerveau est un organe qui secrète la pensée, et qui la perçoit comme l'œil perçoit la vue; il a ses perceptions fausses, ses maladies, ses dépérissemens, sa cécité : de là, les différentes formes de la démence, qui prend, suivant les modifications qu'elle éprouve, les noms d'*idiotie*, d'*imbécillité*, de *manie*, de *monomanie*, etc.

Tous les genres de démence se trouvent à peu près réunis à Bicêtre, hôpital réservé aux malades atteints d'aliénation mentale, que le manque de fortune empêche de faire traiter dans les maisons de santé particulières. Presque tous ces infortunés se trouvent donc dans un grand abandon, et présentent, plus que partout ailleurs, des caractères énergiques et tranchés de démence. C'est en conséquence à Bicêtre particulièrement que le médecin qui veut chercher à pénétrer les causes de la maladie, et le philosophe qui veut en observer les symptômes et les effets, doivent venir faire des études sur un problème aussi étrange, et à la résolution duquel se rattachent les plus hautes questions de la physiologie, de la philosophie et de la morale.

La première salle des aliénés, que l'on doit visiter à Bicêtre, c'est la salle d'admission.

Les nouveau-venus y restent jusqu'à ce que les médecins aient assez observé les symptômes, et pu bien comprendre la nature de la folie; ensuite on classe les malades dans les différentes divisions de l'établissement.

La salle d'admission est un long dortoir où se trouve une double rangée de lits, propres, commodes, et dont les draps présentent une blancheur dont serait satisfaite une ménagère de la Flandre; un grand poêle de faïence répand une chaleur douce dans ce dortoir.

Le plus grand silence, comme l'ordre le plus complet, règnent pendant la visite que fait trois fois la semaine, le matin, M. le docteur Ferrus, chargé de la direction médicale de l'hospice des aliénés. Suivi de cinq à six élèves qui s'empressent de recueillir les observations du savant docteur, M. Ferrus passe en revue toute la salle, et interroge chaque malade debout près de son lit. La plupart protestent contre la mesure qui les retient prisonniers à Bicêtre, et demandent avec instances qu'on les remette en liberté. M. Ferrus leur répond avec une patience et une politesse qui agit même sur ces fous, désarme les plus agités et les oblige en quelque sorte à se plier à des idées rationnelles. Car M. Ferrus ne trompe jamais ses malades; jamais il ne leur donne le faux espoir d'une liberté qu'ils n'obtiendront pas; jamais il n'admet leurs idées fausses à moins que la médicamentation l'exige : encore n'en vient-il là que rarement.

Après avoir examiné chaque malade, on arrive devant un homme de taille moyenne, à la figure atrophiée, et qui semble avoir perdu un œil. Négociant ruiné par des spéculations malheureuses, cet homme est sans doute un des aliénés les plus à plaindre de Bicêtre; car il est fou et il a conscience de sa folie; en proie à des hallucinations dont il ne peut se débarrasser, il en souffre, tout en sentant que ces visions sont le résultat de la maladie dont il se trouve atteint.

Ainsi, il raconta, devant moi, à M. Ferrus, que la nuit, il avait beaucoup souffert d'apparitions funestes.

— Vous m'avez saigné hier, disait-il, eh bien! je croyais qu'un serpent monstrueux entourait mes jambes, glissait autour de mon corps et venait ronger mon bras. Je sentais la morsure de ses dents et les étreintes de ses anneaux.

Puis tout à coup je croyais que Louis-Philippe se trouvait en prison, là, près de moi; je voulais le mettre en liberté..... Et je souffrais beaucoup; car c'est une chose affreuse, ajouta-t-il en déraisonnant complétement et en passant par une transition inaperçue du récit de son hallucination à l'hallucination elle-même; c'est une chose horrible qu'un roi en prison! un roi a des affaires; un roi a besoin d'être libre.

Et il continua à déraisonner complétement et à débiter les choses les plus incohérentes.

Un quart d'heure après, quand nous repassâmes, il avait retrouvé tout son calme et toute sa raison; la tête penchée sur ses deux mains, dans l'attitude mélancolique qui lui est habituelle, il se désolait d'être fou.

A l'extrémité d'une salle voisine, près d'une fenêtre ornée de fleurs, se tient un homme qui ne porte point l'uniforme des malades de Bicêtre, ni leurs vêtemens de grosse toile. Sa redingote grise, en étoffe légère, ne manque ni de fraîcheur ni d'élégance, et le col de sa chemise de toile de Hollande se rabat avec coquetterie sur un foulard bleu noué avec recherche autour du cou; enfin une petite casquette recouvre les cheveux de cet homme, rassemblés en queue derrière la tête.

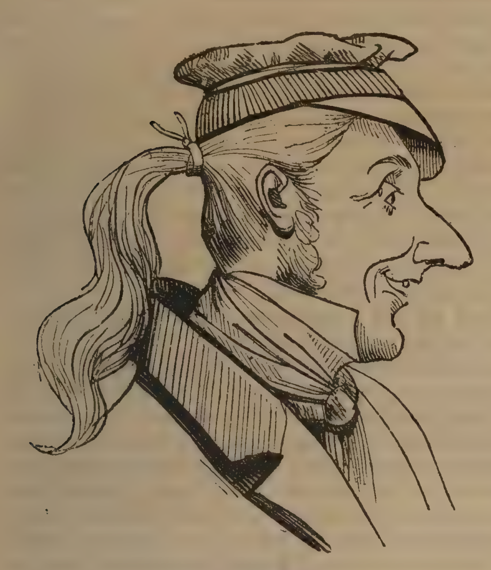
Haut en couleur, bavard et commère, il vient au-devant du visiteur, le salue, et cause avec lui des événemens politiques, au courant desquels il se tient, grace aux journaux qu'il lit.

Pour le peu que vous lui répondiez, il ne manquera pas de vous dire que tout irait bien mieux si l'on suivait

(1) Lorsque l'on aura terminé une prison que l'on construit dans les environs de Ménilmontant, et qui aura la même destination que Bicêtre, la partie de ce dernier établissements, habitée par les détenus, sera transformée en salles de convalescence pour les aliénés.

les conseils qu'on vient, du reste, lui demander souvent. Car il pourrait être, car il est roi de fait ; mais il se garde bien de se fourrer dans un pareil guêpier ; d'ailleurs on en viendra, tôt ou tard, à ses projets de régénération sociale, et c'est alors qu'il fera proclamer son nom véritable : Louis XVII.

Ancien secrétaire d'ambassade, Jant..., en proie à des idées continuelles d'ambition, et à force de désirer de la puissance et des grandeurs, en est arrivé à se fausser la



Louis XVII.

raison, à se croire roi, et à motiver cette croyance en s'attribuant la naissance illustre dont rien ne peut le désabuser aujourd'hui.

Le nombre de personnes qui ont partagé cette folie est du reste digne de remarque. Naguère, on a vu un vieillard respectable affirmer devant les tribunaux qu'il était Louis XVII ; trois ou quatre autres ont expié, par le bagne ou par les petites maisons, des prétentions semblables ; et Bicêtre avait naguère encore un rival de Jant..., un petit bossu fort spirituel et fort amusant, qui prétendait être également le fils de Louis XVI. C'était un ancien clerc de notaire ; il se nommait Martin, et il est mort en protestant de ses droits à la couronne de France et de Navarre.

Affable et poli, Jant... ne s'en montre pas moins fier, dédaigneux et royal à l'occasion, et refuse constamment d'aller partager les travaux manuels que les convalescens exécutent à la ferme Sainte-Anne. Sainte-Anne est une dépendance de Bicêtre ; les travaux qu'y font les malades contribuent beaucoup à calmer leur agitation et à préparer leur guérison.

— Pour qui me prenez-vous ? répond-il à M. Ferrus, lorsque celui-ci l'engage à imiter ses camarades et à ne point demeurer oisif. Pour qui me prenez-vous ? vous savez bien que je ne commettrai pas une pareille inconvenance !

Et il rit de l'air d'un homme qui veut bien se montrer bon avec des inférieurs, mais qui ne veut pas que l'on s'écarte du respect qui lui est dû.

Jant... passe sa journée à élever des oiseaux qu'il fait envoler plus tard, afin, dit-il avec emphase, « de ne » point les priver du plus grand bien, — de la liberté. » Tous ces oiseaux l'aiment tant, que, s'il les appelle en se promenant dans la cour où s'élèvent de grands arbres, ils viennent à sa voix, voltiger autour de lui, se percher sur sa tête et sur ses épaules, pour becqueter le pain qu'il émiette.

Beaucoup de fous présentent des apparences suivies de raison, et demeurent des jours, des semaines et des mois sans donner signe d'aliénation mentale.

C'est ainsi qu'un jeune Espagnol, d'une rare beauté, à l'œil de feu, aux manières pleines de distinction et de grâce, même sous la triste livrée de Bicêtre, converse longtemps dans un langage à demi français et à demi espagnol, sans délirer un seul instant. S'il faut l'en croire, il se nomme Garc... : capitaine de la garde civique espagnole, et jeté en France par les secousses politiques de son pays, une méprise l'a fait arrêter et conduire à Bicêtre.

Papr..., comme Garc..., ne donne guère de signes de folie.



Le Polonais Papr...

Tout le monde se souvient d'un jeune étranger qui voulut un jour se jeter aux pieds d'une des filles du roi, pour lui faire l'aveu de l'amour qu'elle lui inspirait.

Les journaux, en répétant ce fait, ajoutèrent que ce jeune homme, Grec de naissance, avait été conduit dans une maison de santé. Puis on ne reparla plus d'une si bizarre aventure, oubliée bientôt parmi tous les événemens qui, de nos jours, se succèdent, se croisent et se heurtent avec tant de promptitude.

Le héros de ce roman singulier a reçu la naissance, non point en Grèce, mais en Pologne; il se nomme Papr..., compte vingt-sept ans, et occupait le grade d'enseigne dans l'armée polonaise.

La tête abritée sous un énorme chapeau de paille grossière, Papr.... se promène sans cesse dans la cour des incurables, où on le tient enfermé. Ses traits sans régularité et qui rappellent plutôt la physionomie russe que la physionomie polonaise, révèlent une mélancolie profonde, et ne manquent ni de distinction, ni d'une certaine grace, malgré les haillons qui le couvrent. Car des souliers percés et une redingote jadis bleue et maintenant en lambeaux, composent tous ses vêtemens, avec la chemise de la maison, les restes d'un pantalon et des souliers qui ne gardent plus aucune forme de chaussure. Il évite en général les curieux; mais lorsqu'on lui adresse la parole, il répond en français assez pur, avec politesse, et en homme qui a l'habitude du monde. Si on lui fait des questions relatives à son arrestation et aux motifs qui l'ont provoquée, il les élude finement et déplace l'entretien d'une manière toujours spirituelle et sans sortir des plus strictes convenances.

Sa conversation, suivie, claire, bien enchaînée, sans divagations, sans aucune de ces brusques ruptures de sujets, sans le manque de transition qui caractérise la démence, se compose surtout de plaintes contre l'arbitraire qui le retient prisonnier dans ce triste séjour de la folie. Il demande avec instance qu'on sollicite pour lui la faveur d'être envoyé au dépôt des réfugiés polonais, établi à Saumur, je crois.

Papr..... rappelle involontairement à l'imagination le malheureux Latude, prisonnier pour une faute légère durant des années entières, et l'on se demande avec effroi si ce jeune homme de vingt-sept ans, relégué parmi les *incurables*, doit vivre et mourir à perpétuité dans les cours de Bicêtre! Papr..... rattachait, dit-on, son amour pour une des filles du roi, à des utopies politiques; il se disait l'envoyé de Dieu pour régénérer la société. Mais, dans nos tristes temps de désorganisation, où chacun rêve la réorganisation; où le moindre clerc d'avoué se croit un grand génie destiné à reconstruire l'édifice social tombé en ruines; où l'église catholique française, les saint-simoniens, et le magnétisme comptent de nombreux partisans; où chaque jour voit naître, si on veut prendre au mot tous ceux qui le pensent d'eux-mêmes, un Solon ou un Mahomet, la conduite de Papr..... prouve-t-elle une folie réelle et qui exige une détention perpétuelle parmi des fous? Un pauvre officier blessé, jeté hors de sa patrie après une longue lutte, exalté par ses croyances politiques, et ayant une opinion exagérée du reflet glorieux que devraient jeter avec splendeur sur lui ses infortunes et son héroïsme, est-il donc vraiment insensé d'avoir cru réalisables ses théories politiques et d'avoir rêvé une de ces mésalliances que tant de fois les romans ont présentées comme toutes naturelles à son imagination passionnée? Il a pris au mot les billevesées des écrivains et les protestations des hommes du pouvoir; il a proposé une constitution nouvelle; il a aimé une jeune fille belle et poétique; tout cela est de la folie, mais de la folie comme on en rencontre chaque jour parmi des gens qui restent libres et qui exercent même de l'influence sur leur époque.

Une seule fois, dans les quatre visites assez longues qu'il a faites à Papr....., celui qui trace ces notes l'a entendu parler de la mission régénératrice que lui avait jadis donnée la Providence; mais il ajoutait qu'aujourd'hui, brisé par la douleur, il n'aspirait plus qu'au repos! Et comment, disait-il, trouver du repos au milieu de ces infortunés privés de la raison, et qui finiront par me rendre fou comme eux!

Une seule chose combat contre la pensée que Papr..... n'est point ou n'est plus fou. C'est la finesse que mettent les aliénés à dissimuler leur folie, lorsqu'ils espèrent pouvoir obtenir leur élargissement. Alors, le désir de la liberté leur donne la force de maîtriser leur délire même, comme plusieurs exemples l'attestent.

Le docteur Alibert reçut, en 1827, si j'ai bonne mémoire, une lettre d'une dame détenue à la Salpêtrière; cette lettre, écrite avec beaucoup de suite, implorait la protection du célèbre médecin, contre les machinations d'enfans coupables qui l'avaient fait enfermer sous prétexte d'aliénation mentale, pour s'emparer du peu de biens qu'elle possédait.

Alibert ne prit point garde à cette lettre, qu'il regarda comme l'ouvrage d'une folle.

Mais d'autres lettres suivirent la première, et toutes si pressantes, si pleines de raison, qu'il résolut enfin de vérifier le fait par lui-même, et qu'il se rendit à la Salpêtrière. Là il trouva une femme jouissant et se servant de toutes ses facultés morales: élégante, spirituelle et gracieuse. Elle raisonnait à merveille, et expliquait ses malheurs de la manière la plus lucide et la plus vraisemblable.

Le défiant médecin ne s'en tint pas à ce premier examen: il revint une seconde fois, puis une troisième; et au bout de huit visites, il promit, sur l'honneur, à cette dame, qu'il allait la faire mettre en liberté.

— Ah! tant mieux, lui dit-elle; on pourra donc enfin sortir le soir sans danger, car il fera clair au ciel: je suis la lune.

Alibert, qui soupait ce soir-là chez la célèbre tragédienne Mlle Duchesnoy, raconta devant plusieurs personnes avec les plus ravissantes boutades, la déconvenue complète qui l'assaillit, en entendant la soi-disant victime tomber ainsi dans la plus absurde des manies.

A ce fait, on peut ajouter une autre particularité non moins singulière: c'est qu'un aliéné furieux déchirait, lorsque ses accès lui prenaient, tous les vêtemens qu'il portait. Un jour, il acheta, de ses deniers, durant une crise de raison, une cravate de soie; son délire revenu avec plus de violence que jamais, il mit en pièce tout ce qui le couvrait, à l'exception de cette cravate de soie.

Louis XVII n'est point le seul aliéné de Bicêtre qui se livre à la passion des oiseaux. A l'autre extrémité du dortoir, voltige, attaché par une chaîne légère, un moineau qui porte tout l'équipage d'un cavalier: le casque, le sabre, la cuirasse et la sabredache.

Cet oiseau appartient à deux hommes; l'un ancien pâtissier Cép..., gros ivrogne, que la tempérance rend presque raisonnable à Bicêtre; l'autre, compositeur distingué, artiste d'un grand talent sur le cor, qui faisait partie de l'orchestre de l'Opéra, et que l'inconduite a jeté dans la folie.

Schn... se montre calme, cause sans trop de divagation, et partage son temps entre l'éducation de son moineau-franc et celle d'un idiot un peu moins intel-

ligent que l'oiseau. Bavard, vaniteux, demandant sans cesse à quitter Bicêtre, mais comme il le dit emphatiquement, *esclave de l'honneur*, il sortit un jour, sur parole, pour vaquer à je ne sais quelles affaires; et il y revint loyalement reprendre sa captivité. S..... amuse par le récit de sa vie artistique, et par les anecdotes qu'il aime à raconter. Pour le peu que l'on cause avec lui, on ne manquera pas d'entendre de la bouche de ce fou la manière dont il contribua à guérir la folie du père de l'acteur Gavaudan, à qui l'emploi d'un remède trop énergique avait fait perdre la raison.

— « Il était fou à lier, dit-il; nu, furieux, sans se laisser approcher de personne; il brisait tous les meubles qu'on laissait près de lui. — On peut guérir cet homme, dis-je à ses parens, et si vous voulez m'en croire, vous me laisserez employer un moyen dont le succès ne peut manquer.

» On me crut. Aussitôt je réunis douze ou quinze musiciens; nous nous cachons sous les fenêtres de Gavaudan, et je donne le signal. Voici que commence une symphonie pleine de mélancolie et de douceur. Gavaudan se lève; il écoute avec attention; il regarde autour de lui; il comprend sa démence; il se met à pleurer à chaudes larmes; il appelle sa famille; on court, il se jette dans les bras de son fils... Il me nomme son sauveur... Je l'avais guéri. »

Ce fait est vrai, un fou a été guéri par un homme qui devait devenir fou... ce qui n'empêche pas S..... de raconter les choses les plus extravagantes. Ainsi, par exemple, il a tellement séduit un éléphant en jouant du cor dans ses jambes, que l'animal a enlacé le musicien de sa trompe et l'a porté en triomphe... Ainsi, il a enseigné la musique à un âne, et l'âne chantait à ravir.

Quoi qu'il en soit, on serait presque tenté de croire à cette merveille, quand on voit l'un des écoliers dont Schn... a fait, à Bicêtre, l'éducation musicale.

Ric..., cet élève, a dix-huit ans. Il est idiot de naissance; ce que démontre évidemment sa tête petite et dirigée en arrière, en forme de pain de sucre (1).

Chez Ric..., les organes du sens n'offrent, autant qu'on en peut juger, aucune altération notable. Il n'en est pas ainsi des sens eux-mêmes, qui paraissent assez imparfaits : l'ouïe manque de finesse, l'odorat de sûreté, les corps les plus odorans ne sauraient impressionner la membrane pituitaire; enfin, le toucher semble imparfait, et les mains, quoique bien conformées, ne saisissent les objets qu'en tremblant et avec difficulté.

Ric... ne faisait d'abord entendre que deux mots mal articulés, et qu'il avait retenus on ne sait comment : *à mort! Bicêtre.* Il les disait d'un ton de voix monotone et sans en comprendre le sens; exactement comme le fait un perroquet.

Eh bien! c'est d'une pareille créature que Schn.. a entrepris l'éducation; et aujourd'hui Ric... chante, sur l'air de *Vive Henri quatre*, un cantique en l'honneur de Jésus. Alors sa physionomie prend une expression de joie stupide, et il y a dans ses traits hébétés je ne sais quelle vague et grossière intelligence, peut-être plus pénible que l'idiotie complète.

(1) La circonférence mesurée de la tubérosité occipitale aumilieu du front donne 17 pouces 9 lignes.

Du reste, il est à présumer qu'on parviendra à rendre plus complète l'éducation de Ric... Il semble comprendre aujourd'hui la valeur des mots *oui* et *non*, et il les place presque à propos quand on lui adresse la parole.

Quelque complète qu'une telle idiotie te paraisse, il existe à Bicêtre une créature encore plus végétative que Ric... Trouvée au coin d'une borne, cette créature ne porte d'autre nom que le numéro de son lit (14), et ne garde qu'un sens unique : le toucher. Sans odorat et sans goût, il ne voit point et n'entend point; il ne sait ni marcher, ni manger; il faut qu'on lui introduise dans la bouche des alimens liquides, et il reste nuit et jour étendu sur son lit, où le recouvrent plusieurs couvertures; car son corps frêle et long présente un état de maigreur dont l'imagination ne peut se faire une idée exacte. Ses longs membres livides ne sont que des os sur lesquels se colle une peau morte, et l'on aperçoit, à travers des côtes, distinctes comme celles d'un squelette, les palpitations de son cœur.

Eh bien! touchez légèrement cela, et vous le verrez frémir et se tordre sous des sensations voluptueuses; ses yeux s'ouvriront tout grands, et se contracteront ensuite avec une ineffable expression de béatitude; sa large bouche montrera des dents aiguës; ses bras et ses jambes oscilleront; et vous resterez effrayé devant cette épouvantable crispation d'un être ou d'une chose qui semble une sensitive animale, et qui appartient à peine, par la forme, à l'espèce humaine.

Un autre petit idiot est encore près de là; ce dernier n'a gardé qu'un souvenir et ne sait qu'un seul mot:

— Ma mère!

Et jamais, depuis qu'elle l'a jeté à Bicêtre, sa mère n'est venue embrasser le pauvre enfant! il reste depuis quatre ans, abandonné à la pitié des infirmiers, et se jette dans les genoux de tous ceux qu'il rencontre, pour présenter sa jolie tête blonde à leurs caresses, et leur répéter :

— Ma mère!...

Non plus que les idiots, les prophètes ne manquent point à Bicêtre. Les deux plus curieux sont un nommé Mul..., qui se croit pape, prédit l'avenir, et passe son temps à déclamer contre la médecine et à dessiner de souvenir, avec quelque talent, des intérieurs d'église ou des statues antiques. Il institue en outre son clergé, qu'il choisit parmi les prêtres français, et fulmine des excommunications contre Bicêtre.

L'autre, petit vieillard trapu, à l'air fin, et dont la tête apostolique et le front large sont recouverts de beaux cheveux blancs qui lui retombent sur les épaules, se montre avare de ses paroles et d'un abord assez difficile. Il faut le mettre, à diverses reprises, sur la voie de sa folie pour qu'il déraisonne. Il prend alors un air mystérieux et prophétique et parle des êtres surnaturels qui viennent le visiter, la nuit, pour lui révéler l'avenir.

Voici une de ses prédictions écrites : elle donnera l'idée exacte de son genre de folie, et du peu de clarté de ses prédictions.

« ANNONCES CÉLESTES.

» Mon fils, comptez bien que, ni ici, ni ailleurs, ni vous, ni
» aucun de ceux qu'oppriment la tyrannie, ne pouvez être dé-

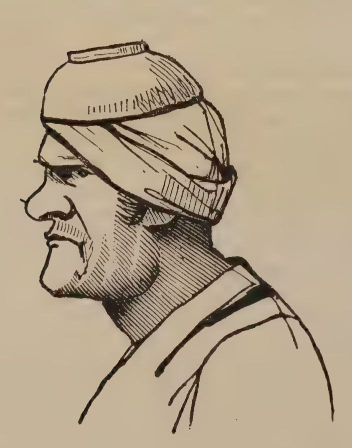
» livrés de l'oppression avant que les tyrans et les fauteurs de la » tyrannie soient exterminés; ce qui doit tarder peu. Et que l'on » se garde d'attribuer à la vengeance ce châtiment terrible : ce ne » sera qu'un acte de pleine et pure équité

» Grégoire vous expédiera en copie double la note de la pré» sente déclaration. »

Telle est la réponse reçue, à Bicêtre, par le sieur Potel, le 22 juin 1835, sur une fervente prière par lui adressée au Père universel qui, dans le même instant, lui fit voir aussi clairemen que l'on distingue les cinq doigts de la main, qui lui fit voir la population de la terre disloquée en trois lambeaux, savoir : la classe arrogante qui se dit suprême et se croit des dieux, parce qu'elle se voit riche en trésors et en science propre seulement à les augmenter; la classe mitoyenne toute composée d'ambitieux qui n'aspirent qu'à conquérir de l'or, dans l'espoir de se voir admis au rang des dieux; et la classe mercenaire enfin qui, non moins pauvre en science qu'en patrimoine, trafique de ses sueurs, de son existence, avec les deux autres, contre la faveur de pouvoir subsister quelques instans au moins.

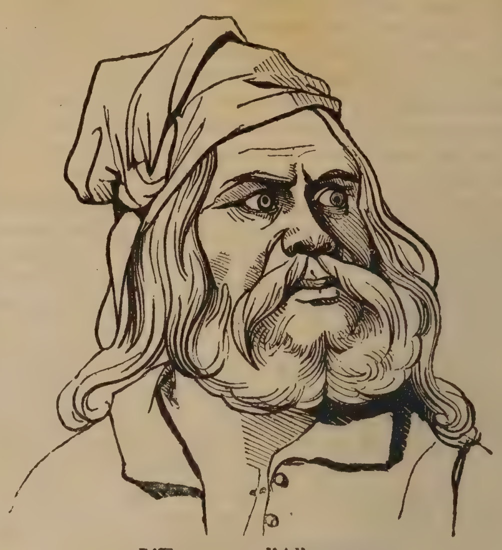
Cette tourbe innocente qui n'a d'autre vice que l'ignorance absolue du vrai bien, dans laquelle on l'entretient, par laquelle on la confond avec tant de soin, est la seule portion du peuple qui s'est montrée digne de la protection divine; moyennant laquelle, au détriment des deux autres lambeaux, cette multitude appelée vile populace va seule devenir bientôt le véritable peuple de Dieu; peuple alors animé d'un même cœur et d'un même esprit.

Les ambitieux abondent encore plus que les prophètes. L'un, ancien avocat, se croit empereur de la Chine, et porte sur sa tête, en guise de couronne, la gamelle de



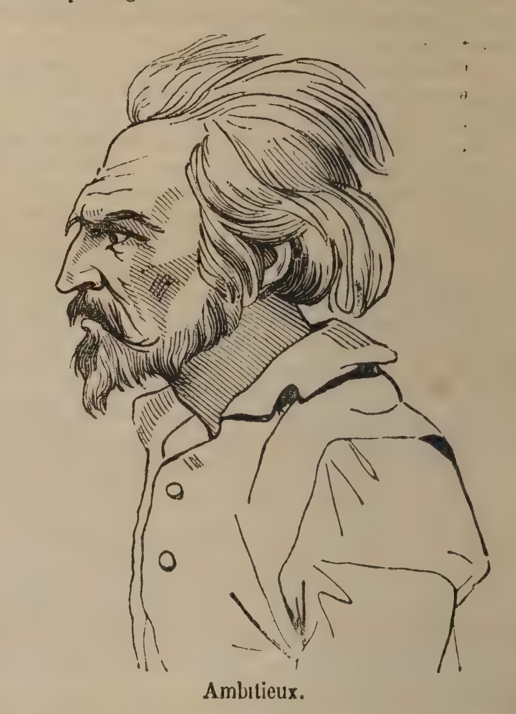
L'Empereur de la Chine.

bois que l'on donne à chacun des aliénés, et dont ils ne se séparent jamais; l'autre, ancien bottier, né en Allemagne, et qui porte le nom de V..., se proclame empereur d'Allemagne, et déclame sans cesse avec violence, promenant dans la cour qui lui est affectée sa haute taille et sa tête, que rendent des plus poétiques une longue barbe et des cheveux flottans.



L'Empereur d'Allemagne.

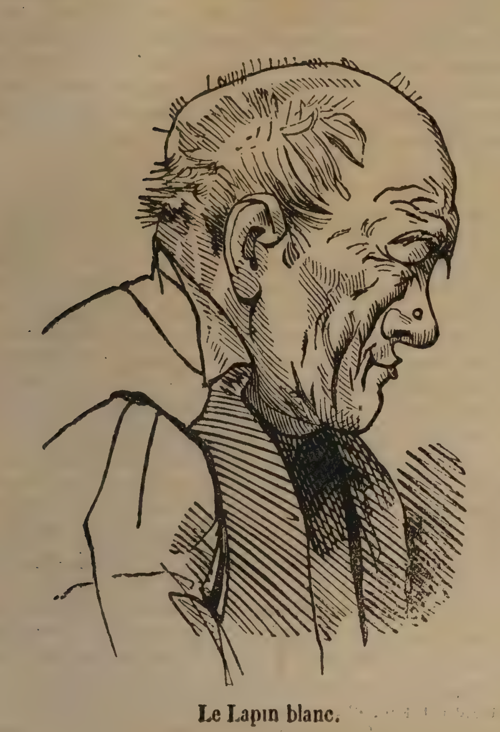
Un troisième, d'une expression non moins pittoresque, veut tour à tour être revêtu des grades de capitaine, de colonel, de général et d'empereur; il se fait des épaulettes avec son mouchoir en lambeaux; et, toujours disposé à la violence, ne souffre ni les contradictions, ni même un entretien prolongé.



Ambitieux.

Près de lui, on en rencontre souvent un autre qui hausse les épaules et sourit de pitié. Celui-là se fabrique des décorations et des Ordres avec toutes les ficelles et tous les vieux morceaux de faïence qu'il peut se procurer.

Puis dans cette cour (la cour des incurables), un malade traité par le nitrate d'argent montre sa face noire comme le visage d'un nègre; et un crétin Albinos, entré à Bicêtre depuis le 8 messidor an 3, — il avait alors neuf ans, — s'abrite dans un angle de bâtiment pour s'y chauffer mieux au soleil. On le nomme dans la maison : *Lapin blanc.*



Le Lapin blanc.

L'un tourne sans cesse sa casquette, devant derrière, derrière devant, sans interruption, et cela durant des heures entières; l'autre menace des êtres imaginaires, et s'épuise en efforts pour les combattre. On en voit qui prient agenouillés devant une colonne; un commis des douanes, destitué, passe des journées entières à tracer sur les murs des opérations d'arithmétique et des tableaux à l'usage des douanes; il se délivre en outre des certificats de santé, de bonne vie et mœurs, et des passe-ports pour retourner dans son pays : le tout en belle écriture anglaise régulière. Cette manie d'écrire et de dessiner sur les murs, beaucoup d'aliénés la partagent; et l'on ne peut se figurer combien d'images grotesques présentent les murs de Bicêtre. Un artiste de ce genre passe son temps à barbouiller des cadrans solaires, pour mieux calculer, dit-il, les instants qui le séparent de l'heure de la liberté; tandis qu'un de ses compagnons d'infortune griffonne, en caractères de quatre pouces de haut :

Le roy devre me randre conte des pancé; monseigneur son frère le desir avec du thabac poure moi, et la liberté.

Car les fous de Bicêtre n'ont que deux pensées : du tabac et la liberté; étrange alliance du caprice et du besoin le plus impérieux de l'homme, du dernier qui s'éteigne dans son cœur... la liberté!

Une dévotion mal entendue a réduit à l'idiotisme un pauvre hère qui, par son costume, sa coiffure et son teint basané, rappelle un lazzarone vénitien. Il pleure et



Fou religieux.

il prie lorsque ses accès lui prennent; le reste du temps il se promène à grands pas sous les arcades de la cour.

§ VII. — La folie n'est jamais instantanée.

La folie ne se déclare jamais instantanément, et si elle éclate à l'improviste chez quelques individus, on reconnaît, en interrogeant leur famille, que déjà une bizarrerie plus ou moins continue avait révélé le penchant de ces infortunés à la démence.

Un jeune homme de beaucoup d'instruction et de mérite se trouvait dans une chétive position de fortune, et tentait de vains efforts pour parvenir à une place qui pût utiliser ses talens et rendre sa position moins rude. M. Cuvier prenait de l'intérêt à ce jeune homme, et parvint à lui obtenir le préceptorat de deux jeunes princes allemands, avec six mille livres d'honoraires. Il annonça cette bonne nouvelle à son protégé, sans précautions préalables et brusquement. Aussitôt le jeune homme donna les plus extravagans signes de joie, et devint fou sur l'heure. On le transporta dans une maison de santé, où il ne tarda point à se guérir.

Pendant le traitement, on prit des informations chez les personnes dans la maison desquelles il habitait, et l'on sut que jusque-là, sans se montrer précisément fou, ce jeune homme se livrait parfois à des accès de misanthropie qui duraient des semaines entières; d'autres circonstances attestaient également que sa raison ne restait pas toujours complétement lucide.

Une autre fois, un de ces mauvais histrions qui vont de temps à autre duper la province, Lagardère, parodiait grotesquement Talma sur le théâtre de Cambrai; certes, c'était pitié que de voir sa perruque rousse et ses genoux cagneux; pitié plus grande encore que d'entendre sa déclamation empoulée et sa voix qu'enrouait un usage trop

fréquent du rogome.... Tout à coup, un des honnêtes bourgeois témoins de ce piteux spectacle, s'élance de l'orchestre, où il se tenait pacifiquement assis, grimpe sur le théâtre, et assène, au cabotin stupéfait, les plus vigoureux coup de poing que celui-ci eût jamais reçus. On peut se figurer la stupéfaction générale; d'autant plus qu'au milieu de ses emportemens et sans cesser de frapper, le furieux accablait le pauvre hère des plus honteuses dénominations, parmi lesquelles revenait fréquemment le mot de *voleur*.

On les sépare, on veut s'expliquer : l'agresseur ne se lasse point de dire que le comédien l'a volé.

— Et que vous a-t-il pris? demande enfin quelqu'un.

— Il m'a volé un geste!... ce geste, dit le fou, en se frottant le nez.

Et il faut dire que Lagardère usait fréquemment de ce geste singulier.

On dut emmener de force le pauvre bourgeois qui donna, dès ce moment, les plus grandes preuves de démence. Informations prises, et Dieu sait si un pareil événement fit prendre des informations dans la petite ville de Cambrai, on sut que J... Tet. n'en était pas à son premier acte d'aliénation mentale.

Aujourd'hui, à moitié guéri, il habite Paris, et publie des théories solaires avec cette épigraphe :

Il n'y a qu'un Dieu;
Il n'y a qu'une théorie solaire.
Il n'y a qu'un J... Tét. pour l'expliquer.

Bicêtre contient de même plusieurs fous dont la raison semble s'être brisée tout à coup; mais ceux qui n'avaient point déjà donné auparavant des manifestations plus ou moins légères de folie sont des gens faibles d'esprit et d'organisation.

Ainsi les événemens du 28 juillet ont amené à cet hospice deux malades jetés par la frayeur dans la démence : tous les deux sont portés au suicide; ce qui prouve combien le suicide est le résultat de la faiblesse. L'un a succombé; l'autre, bottier de profession, s'est frappé de sept à huit coups de couteau dans le bas ventre, et se croit poursuivi pour avoir voulu attenter aux jours du roi ;ou bien c'est à ses propres jours qu'on en veut, et il passe ainsi tour à tour de la colère de l'accusateur aux transes de l'accusé.

Cette même faiblesse poussant au suicide se retrouve chez un autre habitant de Bicêtre.

Timide par son organisation un peu maladive, cet homme eut une querelle avec un officier de cuirassiers qui le provoqua en duel. Pour se soustraire au combat, le pauvre garçon prit la fuite : puis il tomba dans la démence, et crut avoir dans le ventre cet officier de cuirassiers, qui plus tard se transforma en officier de chasseurs.

Voilà donc le malheureux qui porte sans cesse avec lui son ennemi, qui le sent dans son ventre brandir un sabre, et faire faire des évolutions à son cheval, en proférant les plus horribles menaces. — Le suicide peut seul le délivrer de telles souffrances, et il tente de se suicider, lui que la crainte d'un duel avait rendu fou!

Aujourd'hui, convalescent, le malade raconte les symptômes passés de sa démence avec beaucoup de raison, et il en dépeint jusqu'aux plus petites particularités; du reste, parlant d'une voix incertaine et basse, ne regardant jamais personne en face, et rougissant à la moindre parole qu'on lui adresse.

D'autres phénomènes moraux que présentent les individus sans énergie doivent trouver place près de ceux-ci.

La femme d'un pauvre artisan sourd fut prise d'hallucinations nocturnes; elle croyait voir la nuit des fantômes qui lui adressaient les plus horribles menaces, et elle se levait effrayée, appelant à l'aide son mari.

Celui-ci, qui ne voyait et n'entendait rien, traita d'abord sa femme de folle.

— Si tu n'entends point, lui dit-elle, c'est que tu es sourd, et que les fantômes parlent bas.

Frappé de ce raisonnement, l'ouvrier, habitué à regarder sa femme comme un oracle, ne tarda point à éprouver des hallucinations, à entendre les menaces des fantômes, et à devenir plus fou que sa femme.

On mit l'une à la Salpêtrière où elle est encore, et l'autre à Bicêtre où il ne tarda point à se guérir radicalement.

Bicêtre renferme encore un nommé Pat... qui se dit le plus grand magicien de la terre; à l'aide de l'aimant il a bâti un palais magnifique à Passy, et s'il fallait l'en croire, il bouleverserait, par sa puissance, la face de l'univers. Il entremêle ses discours d'un jargon scientifique fort absurde, mais qui, adressé à des personnes ignorantes, ne leur en imposerait pas moins, j'en suis sûr.

Près de ce magicien couchait un homme malade de coliques violentes. Pat... dit qu'une machine électrique, introduite dans le ventre du malheureux, lui cause ces douleurs; et il joint à sa consultation la description d'une machine électrique. Aussitôt l'autre sent dans son ventre la rotation de la machine, il en subit les secousses, il en voit les étincelles; il supplie qu'on lui ouvre le ventre et qu'on lui ôte cet instrument maudit.

On le sépara de Pat..., et au bout de quelques jours il recouvra toute sa raison.

Si la faiblesse est une cause de démence, l'ambition et l'amour n'amènent pas moins de victimes à Bicêtre. Un nommé C.... veut être le fils du général Molitor; un ancien maître d'armes borne ses désirs à passer pour caligraphe du roi, et, quoiqu'il ne sache point écrire, il orne son bonnet de toutes les plumes à écrire qu'il peut ramasser; M.... se croit Jésus-Christ, et soulève, pour prêcher, ses bras retenus captifs dans la camisole de force ; l'infortuné R.. Dus..., pour avoir dédaigné la renommée littéraire et s'être jeté dans les utopies politiques, expiait naguère à Bicêtre ses rêves de pouvoir et de tribunat (1).

C'est à un dévouement sans borne pour sa maîtresse que l'ancien intendant de Mme la duchesse de Berri doit sa démence. Occupé d'une seule idée, la justification de cette princesse, il déclame du matin au soir, sans relâche et sans interruption, un plaidoyer en faveur de celle qu'il croit encore prisonnière à Blaye. A tout prendre, ce plaidoyer n'a pas moins de suite et de raison que beaucoup de ceux qu'on entend au Palais; souvent même on y rencontre des pensées fines et profondes. Messieurs, s'écriait-il quand je le vis, messieurs, vous devez le reconnaître, *une injustice n'est-elle pas toujours une calomnie?*

Certes, beaucoup de gens réputés en toute raison ne pensent pas avec cette finesse, et ne s'expriment pas avec cette précision.

Gor.., fou d'amour, tient les propos les plus obscènes, et regrette avec désespoir une maîtresse qu'il a perdue ; un autre, Pap..., regarde le soleil sans cesse en face, et cela durant des heures entières, sans que sa vue en souffre : il lui donne les noms les plus tendres et les plus caressans; il l'appelle son ami, il pleure quand un nuage

(1) Auteur de plusieurs romans. Il est maintenant à Charenton

le couvre, il devient triste et engourdi quand la nuit arrive; il se réveille joyeux avec l'aurore.

Enfin Bicêtre a encore son poète; jeune homme dont l'ivrognerie a ravalé les facultés, et qui a pleinement recouvré le peu de raison que lui a laissé ce vice abrutissant. Plusieurs fois on l'a renvoyé, guéri, de Bicêtre, mais toujours il y est revenu aussi malade qu'auparavant; si bien qu'il a fallu le classer parmi les incurables. Son visage un peu bouffi, mais pâle, n'a besoin que d'un jour ou deux d'incontinence, pour devenir enflammé. Astreint à un régime sévère et à l'eau, il cherche dans la poésie une consolation qui le dédommage un peu du vice qu'il préfère à la santé et à la raison. Voici quelques fragmens de vers copiés sur un manuscrit de B....

LETTRE D'UNE JEUNE DAME A UNE DE SES AMIES.

Pour les époux aimans quand la nuit tend ses voiles,
Nous contemplons le ciel, la lune, les étoiles;
Et, pour jouir toujours de la félicité,
Nous adressons nos vœux à la Divinité;
Pratiquant de ses lois ce précepte efficace,
Bientôt nous jouissons du bonheur qu'il nous trace;
Jamais pour les époux sa coupe n'a tari;
Nous y puisons assez, et lorsque mon mari,
Ou moi, par le sommeil sent sa paupière close,
Ensemble nous dormons en attendant l'aurore.
Aussitôt que le jour vient délacer nos bras,
Notre vêtissement commence par nos bas;
Prenant un plaisir pur qu'amour souvent nous donne
J'endosse mon corset que devant je boutonne;
Nous levant satisfaits, je passe mon jupon
Pendant que mon mari passe son pantalon;
Nous posons, tour à tour, le col, la colerette;
La robe, le surtout achèvent la toilette.
Travail qu'amour dirige en tout temps rend heureux:
Le moment du dîner nous réunit joyeux.
Après, pour l'achever, l'ouvrage nous rappelle;
Mon mari part encor, je ne crains qu'une belle
Autre que sa moitié soit dans son souvenir,
Ni qu'un soupçon jaloux le fasse revenir.

B..... a joint au mot *corset* la note suivante vraiment curieuse:

Le corset avec ou sans manche, suivant la température, boutonnant depuis le haut de la poitrine jusque sur le ventre, et supportant les jupons retenus par des boutons plats placés à distance sur son diamètre, supprime le busc dont les effets compressifs sont tant nuisibles au sexe féminin.

Du reste tous ces insensés vivent paisiblement entre eux, sans rixes, sans haine et sans bruit pour ainsi dire; à l'exception de cinq ou six que l'on verra tout à l'heure dans la prison de sûreté, ils ne sont ni dangereux ni turbulens. Chacun, sans avoir la conscience de sa propre folie, connaît la folie des autres, et la tolère avec une indulgence remarquable. Un des élèves internes me racontait à ce sujet que deux aliénés (ils sont morts depuis peu de temps) se trouvaient atteints de la même manie. Ils se croyaient immensément riches, disposaient généreusement des sommes considérables qu'ils pensaient posséder, et prodiguaient les millions aux médecins, aux infirmiers et aux visiteurs; ce qui ne les empêchait pas de solliciter avec instance un sou pour acheter du tabac.

Or ces deux hommes, nommés l'un M...., l'autre V.... n'avaient point de plus grand plaisir que de s'écouter débiter des sornettes, et de se moquer l'un de l'autre.

— Pauvre fou, disait le premier, qui parle de richesses, et qui se trouve prisonnier à Bicêtre, la prison des aliénés!

— Insensé, murmurait le second, qui donne des millions, et qui ne voit pas qu'il porte la livrée des fous indigens!

On a vu néanmoins des aliénés, des ambitieux, par exemple, persuader de leurs visions les malades atteints d'une même manie; se dire rois, par exemple, se nommer une cour, décerner des dignités, et distribuer des décorations. On évite avec soin que pareilles choses arrivent; la démence des malades deviendrait alors plus intense et plus agitée; ils s'exciteraient les uns les autres, rendraient leur guérison plus difficile.

Car un des moyens de combattre la folie, c'est de ne jamais accepter les idées déraisonnables du malade; c'est de les combattre, c'est de lui répéter qu'elles sont fausses; il s'en irrite d'abord, mais il ne garde pas moins le souvenir de ce qu'on lui a dit, et ce souvenir préoccupe vivement son imagination. En cherchant à combattre les raisonnemens qu'on lui a faits, il finit quelquefois par en reconnaître la justesse; alors, la guérison ne reste plus impossible, et souvent même ne tarde point à arriver.

§ VIII. — LES GATEUX.

On l'a vu tout à l'heure, le costume des aliénés de Bicêtre se compose d'un pantalon et d'une veste de grosse toile, facile à laver, et par conséquent à entretenir dans un état constant de propreté et de salubrité. Pour quelques-uns, réunis dans une cour particulière, on substitue au pantalon une longue jupe de toile grise; ce sont les *gâteux*.

Le plupart des gâteux présentent le caractère d'une stupidité complète : à l'exception de cinq ou six, ils se tiennent constamment couchés à terre ou assis sur des brouettes, regardant d'un air hébété les visiteurs qui entrent. C'est que les gâteux sont continuellement affaiblis par une maladie d'entrailles qui leur donne les visages pâles et hâves que l'on s'étonne de leur voir; au rebours des autres aliénés qui présentent les symptômes d'une santé physique des plus robustes.

Le dortoir des *gâteux*, l'une des merveilles de Bicêtre, offre une propreté que, par malheur, on ne rencontre pas toujours dans les habitations parisiennes. Les carreaux de terre qui pavent ce dortoir, sont frottés et cirés; les draps, de bonne toile forte, mais pas trop grosse, doivent être renouvelés à peu près tous les jours; et sous chaque lit, un long bassin carré, dès qu'il en est besoin, reçoit l'eau d'une pompe : de la sorte on chasse immédiatement les immondices que peut y amener un matelas percé et garni de taffetas ciré. Des lits en fer complètent les moyens de salubrité de ces dortoirs.

Je le répète, cela semble une merveille, surtout quand on a vu les *gâteux* se vautrer sur la terre, plus brutes que les animaux les moins intelligents. Là, pêle-mêle dans une cour de dortoir, ou bien, comme les dieux égyptiens, ils s'asseyent, immobiles et les mains appuyées sur les genoux. La plupart répondent par un grognement de mauvaise humeur, lorsqu'on leur adresse la parole; les autres ne tiennent que des propos hachés et sans suite.

Le premier *gâteux* qui frappe les regards est un idiot de l'aspect le plus hideux et dans l'anéantissement le plus complet des facultés morales. Eh bien! cet infortuné sort de l'école polytechnique; il allait entrer comme lieutenant dans un des corps du génie, lorsqu'il partagea le délire de Pap....., et devint amoureux de la fille d'un roi. Maintenant, s'il entr'ouvre parfois avec effort ses lèvres

paralytiques, c'est pour bégayer un nom de femme, Marie, et laisser retomber ensuite sa tête sur sa poitrine.

Tandis que l'on s'arrête avec pitié devant ce malheureux, presque toujours un autre *gâteux*, jeune et au langage enfantin, vient parler, avec une joie naïve, de Boulogne qu'il montre dans l'éloignement.

— Écoute, Roger; voilà Boulogne! oh! Boulogne! Boulogne! voilà Boulogne! Mon ami, voilà Boulogne!

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce que c'est Boulogne, mon ami; parce que c'est Boulogne! répète-t-il avec plus de joie encore.

— Que t'importe ce village?

— Boulogne! Boulogne! oh! Boulogne! Boulogne! Oh! Roger! Et il regarde le village; il le montre encore du doigt avec ravissement.

— Pourquoi cet enfant parle-t-il ainsi de Boulogne? demandai-je à un gardien.

— Sa mère, à ce que je crois, demeure dans ce village, répliqua-t-il nonchalamment.

Sa mère! Lui aussi ne garde qu'une joie et qu'une pensée au fond de son cœur; la première qu'il a éprouvée, celle qu'il bégaiera encore en mourant : Mère!... Quelle est donc la sainte puissance de ce pieux sentiment, puisque la démence elle-même ne peut ni l'effacer ni l'affaiblir!

Un autre *gâteux* qui frappe les regards peut avoir quarante-cinq ans; d'une physionomie avenante et douce,



Fou de politesse.

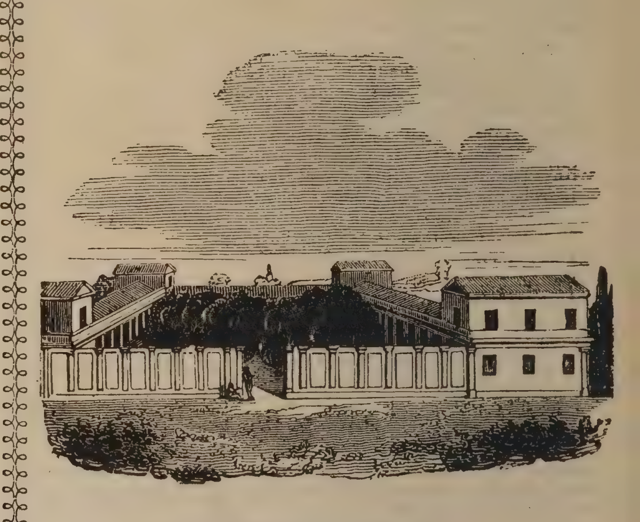
il passe sa vie à faire les honneurs d'un salon imaginaire, à inviter à dîner, à parler spectacle et à raconter qu'il reçoit chez lui la *meilleure société* de Paris. Tout cela découle sans suite et sans transition : le commencement de ses phrases, dit à voix haute, paraît assez clair, mais bientôt il balbutie, baisse la voix, et finit par remuer les lèvres en produisant un murmure à peine sensible; puis ses grands yeux bleus s'abaissent et se ferment : on dirait qu'il dort.

§ IX. — LES FOUS DANGEREUX.

Jusqu'à présent on a pu chercher, sans les trouver, des rapprochemens entre ces études sur Bicêtre et les descriptions que font les livres et les idées généralement reçues sur les maisons d'aliénés. Les chaînes, les coups de fouet, les furieux nus, la barbe et les cheveux hérissés, les imprécations, les transports de rage, tout cela existait en effet à Bicêtre, il y a vingt ans, lorsque Pinel écrivit son livre sur la folie; mais tout cela a disparu, grâce aux améliorations constantes que le docteur Ferrus a opérées et ne cesse d'opérer et de projeter dans ce vaste établissement confié à ses soins. *On ne trouve à Bicêtre ni odeur ni bruit*, disait quelqu'un après avoir visité cette maison; et ces paroles forment l'éloge le plus complet et le plus exact que l'on puisse faire de la sage direction et de la surveillance habile qui président à cette maison. Aussi, quand jadis un malade entrait à Bicêtre, c'était sans aucune espérance d'en jamais sortir, tandis qu'aujourd'hui un tiers à peu près des malades obtient sa guérison.

Les fous dangereux, et l'on n'en compte guère plus de sept à huit, sont relégués dans un petit corps de bâtiment où ils occupent une cour particulière, et où, durant leurs accès, on les renferme dans des loges renforcées de barreaux.

Les autres cours sont entourées de galeries bien aérées, plantées d'arbres, et dont les grilles laissent voir les sites pittoresques qui s'étendent à l'horizon.



Une Cour de fous à Bicêtre.

La nuit, les aliénés dangereux couchent dans un dortoir où chaque lit se trouve entouré d'une sorte de cage en gros et inébranlables barreaux de chêne, de sorte que les gardiens ne cessent jamais de les surveiller, et peuvent prévenir les tentatives de suicide auxquelles ne sont que trop portés ces malheureux.

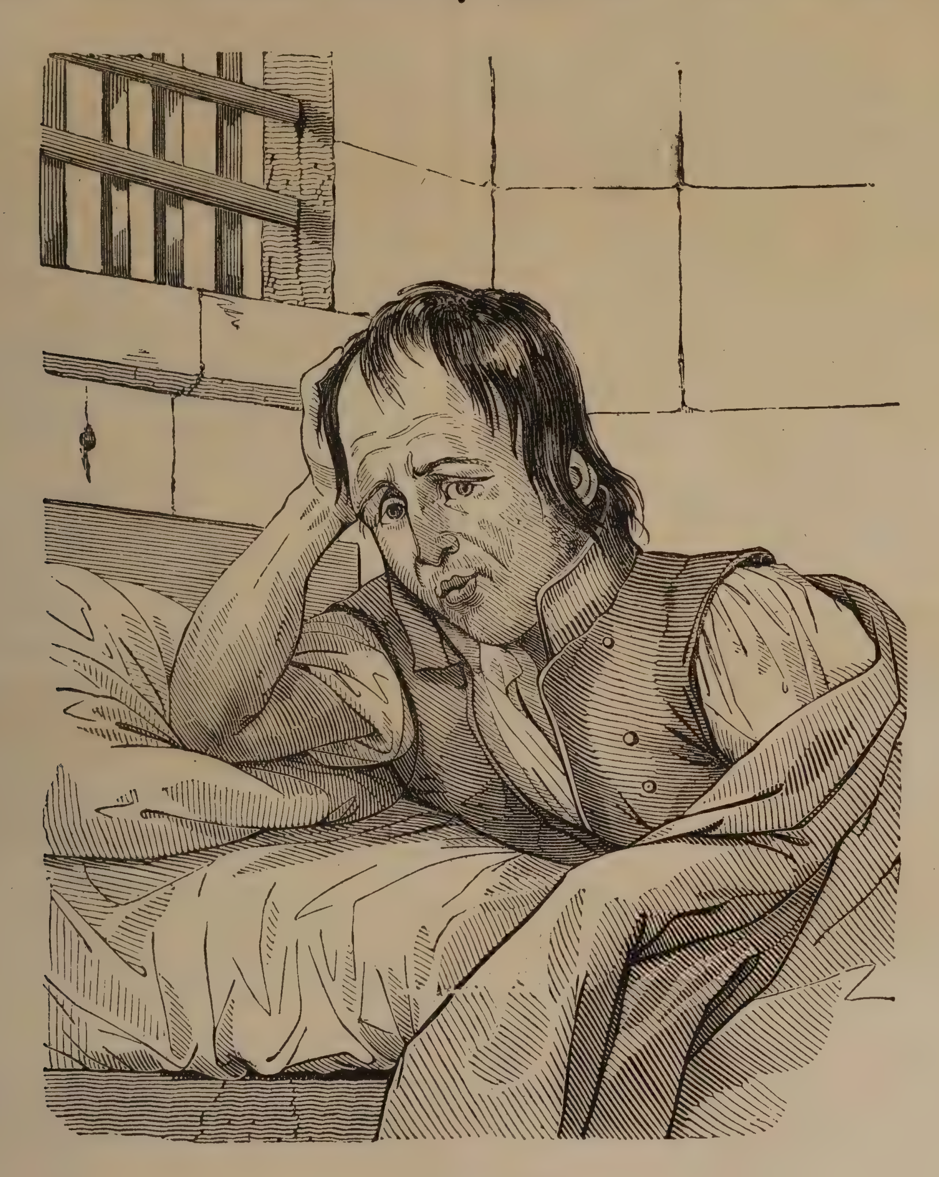
Là, il faut l'avouer, on retrouve un peu, mais dans les fous et dans les gardiens seulement, l'aspect des anciennes maisons d'aliénés. L'un surtout, doux et timide lorsque ses accès sont passés, hurle dans sa loge où il bondit, entièrement nu, la tête couronnée de paille, et entouré des débris de tout ce qui s'est trouvé sous sa main; parfois il entremêle ses cris de calembours : Voyez, disait-il en montrant ses bras déchirés, je suis chevalier d'Épicure *(des piqûres.)* Ah! fit-il en me voyant passer, tu es donc le père de Pantagruel, Gar-

gantua, *(gars, gants tu as.)* Étranges jeux de mots chez un furieux qui ne cherche qu'à étrangler ses gardiens !

Trois ou quatre condamnés à mort et aux travaux forcés à perpétuité, devenus fous après leur condamnation, et maintenant à peu près guéris, travaillent dans la cour à fabriquer des cardes. On éprouve une émotion de tristesse indicible à voir ces infortunés condamnés à passer toute leur vie dans cette cour stérile, et derrière la haute muraille de laquelle retentit le pas lent et régulier des sentinelles, tandis que les clameurs de deux aliénés furieux retentissent sans relâche à leurs oreilles.

Car il reste encore à parler de deux aliénés; l'un, Hercule, qui prêche, avec des hurlemens, la doctrine de je ne sais quel *premier chef sur l'horizon;* l'autre, véritable bête féroce qui rappelle, par un épouvantable hoquet, les grognemens de la hyène. Il a tué cinq personnes.

Paysan colère, ivrogne et querelleur, Ch...... se



Fou assassin.

livrait aux plus grands excès, et s'était déjà plusieurs fois fait reprendre de justice, lorsqu'un jour il rentre chez lui, saisit une hache et massacre sa femme. Ses deux enfans se jettent à ses genoux, et demandent pitié pour leur mère; il jette les enfans par la fenêtre. Cela fait, il se promène à grands pas dans sa maison, et il attend qu'on vienne l'arrêter.

On le transfère à Paris, pour qu'il y subisse son jugement et sa condamnation; bientôt il tombe malade, et comme on n'avait point encore observé en lui des sym-

ptômes bien évidens de folie, on le conduit à l'Hôtel-Dieu.

Il se lève, la nuit, s'arme d'un bâton, et assomme le malade qui dormait dans le lit voisin du sien.

Dès-lors, le délire de ce forcené devint si violent qu'il fallut l'enfermer à Bicêtre, et le placer dans le corridor de sûreté. Là il se montra plus calme, et on finit par ne plus le redouter, et par négliger de l'enfermer la nuit à double tour. Il ne tarda point à profiter de cette négligence pour assouvir son besoin continuel de meurtres; il se leva sans bruit, ouvrit sa porte avec précaution, et assomma deux gardiens couchés ensemble.

Ch...... se tient couché toute la journée, et sans cesse il répète, avec l'épouvantable hoquet dont j'ai parlé, des plaintes contre sa femme et contre ses enfans qui veulent l'assassiner, dit-il; on le poursuit sans cesse par des coups de pistolets; on empoisonne sa nourriture, et il est victime des plus constantes persécutions. Le médecin arrive-t-il, Ch...... se met à genoux et demande humblement sa liberté et une protection contre ses ennemis, puis il se recouche; il appuie sa tête pâle et chauve sur ses bras nus; il déclare qu'il n'est point aliéné, et que les plus coupables injustices le retiennent prisonnier. Il comprend toutes les paroles qu'on lui adresse, et y répond sans trop de divagation. Son gardien, espèce de chat-tigre et véritable figure de geôlier de fous, dit un jour assez haut à un médecin qui visitait la maison :

— Voilà cet homme qui a tué sa femme et ses enfans!

Ch...... se redressa, et lui jeta un regard de mort qui fit pâlir le geôlier lui-même.

Puis il se mit à pleurer à chaudes larmes et à crier :

— Ma femme et mes enfans! ce sont des assassins qui veulent m'empoisonner !

Durant mes visites dans ce triste séjour et après l'avoir quitté, j'éprouvais un sentiment fiévreux de terreur et de mélancolie que ne parvinrent à dissiper ni le mouvement de la voiture, ni l'aspect de Paris, ni mon éloignement des aliénés. Je croyais retrouver dans chaque personne que je rencontrais les symptômes de la démence, et je frissonnais en reconnaissant chez toute cette population qui se croisait autour de moi, le crâne aigu de l'idiot, le masque proéminent de l'imbécile, les gestes saccadés du maniaque ou le regard égaré du furieux.

Mais ce fut le soir surtout, au foyer de l'opéra, après une journée d'études à Bicêtre par un temps froid et pluvieux, que ces hallucinations me poursuivirent et me causèrent une préoccupation et une inquiétude dont je souffrais d'autant plus que je luttais pour m'y soustraire... il y avait quelque chose d'exécrable dans cette souffrance, par laquelle chaque promeneur du foyer s'identifiait, dans mon imagination malade, avec un des aliénés de Bicêtre: si bien que tout en me sachant à l'Opéra, je reconnaissais autour de moi les insensés que j'avais naguère quittés.

La musique de Meyer-Beer et les chants de Nourrit et de Mlle Falcon dissipèrent enfin, par les émotions puissantes qu'ils excitèrent en moi, une impression si douloureuse et si bizarre.

De pareilles sensations produites par le contact des fous se renouvellent souvent, et voici ce que me racontait à cet égard l'un de nos plus célèbres romanciers :

Un soir, il rencontra le docteur Blanche qui dirige, on le sait, une maison de santé à Montmartre. Curieux de visiter un établissement de ce genre, il céda à l'invitation pressante du docteur, et alla dîner chez lui.

Après s'être mis à table à côté de plusieurs fous, non sans reconnaître avec terreur combien est imperceptible la nuance qui sépare la raison et la folie, il s'informa tout bas des moyens que l'on prenait pour amener les malades dans la maison de santé.

Ces moyens sont bien simples, répondit le docteur Blanche. On les invite à dîner à la campagne; ils viennent ici, sans défiance; quand ils veulent partir, ils trouvent les portes fermées.

A ces paroles, le romancier pâlit, et, saisi d'un vertige à peu près semblable à celui que me valurent mes visites à Bicêtre, il se demanda, non sans angoisse, si l'invitation du docteur n'était point un piége pour retenir son convive dans la maison de santé? Dire ce qu'il souffrit pendant le reste du dîner, ne saurait s'exprimer. A la fin, n'y pouvant plus tenir, il se leva de table, et s'en revint précipitamment à Paris, harcelé par la crainte d'être poursuivi, et n'osant regarder derrière lui, tant il redoutait d'y voir le docteur Blanche et les employés de sa maison.

Un quart d'heure après, il riait de sa terreur (1).

S. HENRY BERTHOUD.

---

(1) En terminant ces études bien incomplètes encore, et qu'il a fallu dégager d'un grand nombre d'autres considérations trop abstraites pour trouver place dans le *Musée*, l'auteur doit remercier MM. les médecins Debout, Lafont et Tournié, qui l'ont guidé dans l'établissement de Bicêtre. Il doit les mêmes graces à M. Fourau, qui a dessiné les *illustrations* de cet article, et à M. Mauberthier, cet habile architecte, qui a bien voulu l'accompagner.

Mais il s'empresse de le reconnaître, sans la bienveillance de M. le docteur Ferrus, sans ses observations pleines de science, de talent et d'esprit, l'accomplissement d'un pareil travail lui serait resté impossible; car il lui fallait pour l'exécuter l'aide d'un praticien habile qui réunit, au savoir médical le plus profond, l'art de savoir le mettre à la portée d'un profane.

VOYAGES.

TORRA.

Notre expédition contre les pirates de la baie d'Antongil, à Madagascar, avait eu un plein succès : le repaire des Marattes presque entièrement détruit, un riche butin, bon nombre d'esclaves transportés à bord, tels étaient les avantages qui nous avaient coûté quatorze morts et vingt blessés.

L'équipage goûtait un repos acheté par de sanglantes fatigues; la brise de terre réveillée à l'approche de la

nuit, nous permettait de reprendre notre course vers l'île Bourbon. De Ruyter était rentré dans la cabine; je restais chargé du quart, et Aston me tenait compagnie. Plongés dans notre contemplation de l'admirable beauté d'une nuit entre les tropiques, nous restâmes long-temps en silence, et, après le tumulte de la journée, cette tranquillité produisait sur notre esprit un effet magique, surnaturel, plus agréable que le sommeil.

Le timonier, tout endormi, criait par habitude: Ferme! ferme!» Les formes ordinaires du changement de quart avaient été négligées; les sentinelles, sans s'apercevoir que leur temps de garde était passé, sommeillaient à leur poste, sur les prisonniers; le baume du sommeil soulageait les blessés, et rendait libre les captifs qui peut-être, rêvant de chasses dans leurs montagnes, ou de jeux avec leurs frères, ou de caresses au giron maternel, devaient se réveiller chargés de fers, garrottés avec des menottes ensanglantées, enchaînés, comme des bêtes féroces, dans le plus affreux des cachots, au fond de cale, au-dessous de la mer, condamnés à la mort ou à l'esclavage.

Tout à coup, un bruit, comme de quelqu'un qui remue, frappa mon oreille; il fut suivi de quelques gémissemens sourds et étouffés, auxquels succéda un autre bruit semblable à celui de l'eau qui s'échappe en abondance par un étroit goulot. Aston se leva ainsi que moi. « Qu'est-ce que cela? » cria-t-il, au moment où quelque chose de lourd tomba sur le pont, vers l'avant du vaisseau. Avant que nous eussions reçu aucune réponse, un corps noir et nu s'avança vers nous à pas précipités; je saisis machinalement le court poignard que je portais toujours à ma ceinture. Le corps s'arrêta à quelque distance. « Holà! m'écriai-je, Torra, est-ce vous? (C'était un esclave madécasse que de Ruyter avait affranchi et qui avait mérité notre bienveillance.) Que voulez-vous?... Quel est ce bruit que nous venons d'entendre à l'avant?» Il répondit: « Torra seulement tuer son méchant frère » avec ceci. » Et il tendait son bras noir et nu, et sa main serrait encore un long couteau. « Tué!... Qui? » Il répondit: « Mon frère..., méchant frère Shrondoo. » — « Quel frère?... Vous êtes ivre ou fou. Car je ne lui connaissais point de frère. » — « Non, maître; Torra » pas ivre... et pas fou. »

L'alarme avait été donnée au gaillard d'avant; Torra regarda autour de lui, et, voyant l'équipage qui venait à l'arrière, il dit: « Vous, pas entendre moi à présent, » maître; Torra dire tout, quand jour venir. » — En arrivant près de lui, les matelots reculaient à la vue de son couteau; il s'en aperçut et leur dit: « Pas craindre » Torra;... pas faire mal. Torra tuer seulement méchant » frère. » Et il jeta son arme à la mer. « Maître, ajou» ta-t-il, vous, homme bon; vous, ami à pauvre noir » esclave; pas laisser eux tuer Torra à présent, la » nuit; quand demain venir, Torra dire tout. Lui vou» loir mourir alors;... pas vouloir vivre;... aller au» près de son père, dans bon pays;... pas esclaves là; » pas méchant homme blanc venir acheter pauvre noir » pour faire esclave. » — Persuadé qu'il était fou, je donnai ordre de le saisir, de lui lier les mains, de l'enchaîner; il resta immobile, répétant seulement: « Pas tuer » Torra la nuit... tuer Torra le matin... Il faut Torra » dire tout. » — J'allais de toute part demandant: Qu'a-t-il fait? Qui est-ce qui est tué? Mon pied sentit quelque chose d'humide et de glissant; je me baissai, et trouvai derrière l'affut d'un canon une masse noire d'où s'échappait un ruisseau de sang. A la clarté de la lune on reconnut le corps d'un des prisonniers récemment capturés: la tête était presque détachée du tronc par une effroyable blessure. Comme la vie était entièrement éteinte, je fis emporter le cadavre sur une claie, et placer une sentinelle près de l'assassin. Alors, tout rentra dans le calme; de Ruyter, que j'avais fait avertir, vint me relever et prendre son quart. En dépit des événemens de la journée, malgré les douleurs cuisantes que me causaient mes blessures, mes membres étaient si engourdis et mes yeux si lourds, qu'aussitôt que j'eus touché l'oreiller, je tombai dans un profond sommeil.

Le lendemain il était près de midi quand je fus éveillé par un envoyé du docteur qui m'apportait une bouteille de camphre et d'huile, pour lotions extérieures, et une mixtion à prendre intérieurement.

De Ruyter et Aston descendirent bientôt, et je leur demandai ce qu'on avait fait de Torra. — Il est comme vous l'avez laissé. — Bien! Avez-vous pénétré ce mystère? car il doit avoir été entraîné par une passion bien forte, pour jouer une si sanglante tragédie, lui qui nous a toujours semblé si doux et si tranquille. —Oui, observa de Ruyter; mais j'ai toujours trouvé que ces hommes si doux étaient les plus dangereux, les plus vindicatifs et les plus sanguinaires; ils agissent, tandis que les querelleurs bruyans se contentent de parler. Ne l'avez-vous pas vu dans le massacre d'hier, se baigner dans le sang comme un Indien rouge? — Certes, repris-je, il m'a effrayé; il se ruait là où nos ennemis étaient le plus serrés, armé seulement de deux grands couteaux. Je commençais à craindre qu'il n'eût quelque penchant au cannibalisme. Et cependant il avait bon cœur; car vous vous en souvenez, il y a quelques jours que, dans une manœuvre précipitée, mon pauvre chien fut brusquement culbuté par-dessus bord; eh bien! ce fut Torra qui se jeta à la mer et qui me le sauva. Il était d'une probité à toute épreuve; car lui qui restait continuellement dans nos chambres, où il y a plus de dollars que de biscuit, et plus encore d'eau-de-vie, il n'a jamais touché les uns du bout des doigts, ni effleuré l'autre du bord des lèvres. De Ruyter, voyant l'ardeur que je mettais à faire l'éloge du malheureux Torra, me regarda avec un sourire où l'ironie semblait se joindre à la bonté; puis, imposant silence à mon enthousiasme, il faut, dit-il, que je vous raconte d'abord ce que je sais sur lui, antérieurement à la nuit dernière: — Il y a dix-huit mois, je relâchai à l'île Rodrigues pour faire du bois et de l'eau; en chassant dans un fourré je fis lever ce malheureux nègre du fond d'une tanière où il se cachait parmi les rochers. Il avait l'air farouche et affamé. La carabine dont j'étais armé lui ôtait tout espoir de m'échapper; je lui fis signe de venir à moi: il approcha, et je l'interrogeai. Autant que je le pus comprendre, il me fit le triste récit de ce qu'il avait souffert sous un maître hollandais (car il était esclave). Il avait été employé avec d'autres, dans la partie septentrionale de l'île, à saler du poisson et à prendre des tortues que l'on expédie à l'île de France. Il s'était enfui au moment où l'équipage auquel il appartenait avait été obligé de partir pour Macao, avant la mousson sud-ouest; et depuis, il avait vécu seul, dans les bois, se nourrissant de fruits, d'œufs et de poissons. Bien que cette scène ne fût pas neuve, et qu'elle rappelât un vieux poème, j'eus pitié de lui, et je le pris à bord, où, comme vous l'avez vu, il s'est toujours bien conduit. Après l'événement de cette nuit, je l'ai fait venir, et répondant à mes questions, il m'a raconté toute son histoire Je vais vous la rendre, en ses propres termes aussi bien

que ma mémoire pourra me seconder : « Je suis né, m'a dit Torra, dans un village de pêcheurs, dans la partie nord-est de Madagascar, près la baie d'Autongil. Mon père était pauvre et n'avait pris qu'une seule femme. Cette femme n'eut qu'un enfant, un garçon mal fait et bon à peu de chose. Elle ne voulait pas qu'il travaillât, et elle ne voulait pas avoir d'autre enfant; et en devenant vieille, elle devenait méchante... Mon père, en homme sage, s'en alla, sans rien dire, acheter une autre femme dont il eut trois enfans. La première femme en fut mécontente, et ne voulut pas permettre qu'il les gardât à la case. Mon père passa donc de l'autre côté de l'eau, et bâtit une nouvelle hutte; là, il prenait beaucoup de poisson et le vendait aux hommes blancs qui y venaient. Il ne vit plus alors sa vieille femme; et le fils qu'il avait eu d'elle étant assez grand pour travailler, il lui donna un canot, un filet et une lance; mais il n'aimait pas à travailler, et ils étaient bien pauvres. En devenant fort, je devins un bon pêcheur : mon père m'aimait. Je donnais souvent du poisson à mon frère, et quand je n'en avais pas, je lui portais des fruits.

» Alors les hommes blancs (Torra désignait ainsi les habitant de l'Ile-de-France), voyant que la place était bonne, séduisirent mon père par des promesses de paix et d'amitié; et il en vint un grand nombre s'établir dans cet endroit. Bientôt après, ils lui cherchèrent querelle : il leur fallait, pour bâtir une forteresse, le terrain d'où mon père tirait sa nourriture; mon père refusait de le leur céder; ils le tuèrent, et ils prirent le terrain, et ils prirent ma mère et mes sœurs, et ils les firent esclaves.

» Je m'enfuis dans les montagnes, et je parvins à Nossy-Ibrahim. Ce sont de braves gens, ceux-ci, ils haïssent les blancs, ils cherchent leur butin sur mer, et non sur terre, et ils ne font point d'esclaves. Quand je leur contai que les blancs avaient tué mon père qui était leur bon ami, ils me dirent tous qu'ils en étaient contens, que mon père était puni d'avoir eu des amis blancs. Mais quand je leur racontai qu'ils avaient pris ma mère et mes sœurs pour les faire esclaves, ils dirent que cela était mal. Alors, ils assemblèrent un conseil de guerre, et proposèrent d'aller parler à ces hommes blancs; mais un vieillard, qui avait été l'ami de mon père, dit : « Non! il n'est pas bon de parler avec eux : leurs paroles » sont blanches comme le matin; mais leurs actions » sont noires comme la nuit. Il n'est pas bon de parler » avec eux; il est bon de les tuer tous... » Et, après bien d'autres discours, ils adoptèrent l'avis du sage vieillard. Ils prirent leurs grandes pirogues de guerre, ils s'embarquèrent tous, et ils partirent la nuit. Il n'y avait point de lune, et la nuit était obscure; le vieillard aimait cette nuit noire : « Car l'homme blanc, disait-il, est » timide, et n'aime pas à combattre dans l'ombre. Un » homme noir, c'est le hibou qui les voit dans la nuit; » mais eux, ce sont les dindons sauvages qui ne voient » rien : leurs tonnerres ne frappent pas la nuit. » Les blancs célébraient une fête, car c'était le grand jour de leur bon Esprit, et sur la terre des pauvres noirs, ils étaient ivres. Lorsque nous entendîmes qu'ils ne chantaient plus, nous reconnûmes qu'ils étaient endormis, et nous descendîmes des collines, et nous les tuâmes tous. Mes amis de Nossi-Ibrahim prirent tout ce qu'ils trouvèrent, et s'en allèrent. Moi, je ne pouvais plus rester là, depuis que mon père était mort; je pris ma mère et mes sœurs, et je passai de l'autre côté de l'eau, où mon père avait habité d'abord. Mon frère semblait bien affligé de la mort de notre père; aussi nous étions bons amis, et je travaillais pour eux tous.

» Au bout de quelque temps, mon frère partit pour aller, je ne sais où, et resta absent plusieurs jours; quatre lunes après, j'allai à Nossi-Ibrahim pour voir le vieillard, car il était un bon ami, et âgé de plus de lunes que je ne puis dire. A mon retour, j'entre dans notre case, et je n'y trouve personne, quoiqu'il fasse nuit. Je vais chez mon frère que je trouve presque mourant de douleur. Il me raconte que tandis que j'étais absent, les Marattes étaient venus dans leurs pirogues de guerre; qu'ils avaient pris ma mère et mes sœurs, et que sa vieille mère, comme elle les embarrassait et qu'elle ne pouvait leur servir à rien, ils l'avaient tuée. « Maintenant, ajouta-t-il, il faut faire du feu pour la brûler. » Nous nous mîmes en deuil, nous dressâmes un bûcher, et le corps fut brûlé. Alors mon frère me dit : « A quoi bon pleurer? tes pleurs ne feront pas revenir les femmes. — Et toi, lui dis-je, comment ne t'ont-ils pas pris? « Oh! répondit-il, je me suis enfui dans les montagnes, et ils ne m'ont pas vu. » Je voulais retourner à Nossi-Ibrahim, près du vieillard, pour lui demander conseil; mais mon frère me dit : « Non, ce peu» ple est pauvre et peu nombreux, et ils ne vendent pas » d'esclaves; les Marattes sont bien plus nombreux, et » ils font beaucoup d'esclaves : allons chez eux; il y » en a un qui est mon oncle, il nous fera rendre tout ce » que nous avons perdu; car il a de l'amitié pour moi. » Allons lui parler. »

Le dénoûment, continua de Ruyter, vous pouvez le deviner : le simple et confiant Torra fut enlevé et vendu par son rusé frère; celui-ci, étant l'aîné, héritait des droits paternels sur les plus jeunes, et il avait, d'après leurs lois, le pouvoir, dont il fit usage, de les vendre tous. Sa vieille mère, soit qu'elle eût moins le diable au corps, soit qu'elle eût peur, s'opposa à cette vente; dans le conflit, il la tua lui-même. Torra fut envoyé esclave à l'île Rodrigues, et les femmes à l'Ile-de-France. Vous savez déjà le reste de sa tragique histoire, vous connaissez son code sommaire de lois; il n'y a plus que quelques circonstances à remarquer : hier matin, quand nous fîmes notre descente, il gagna la côte, à la nage, armé de ses couteaux, et rejoignit, je crois, votre détachement.

— En effet, repris-je, et il m'a étonné par sa conduite. Lorsque, dans l'obscurité, nous cherchions en bronchant un passage pour franchir le ravin, ce fut lui qui nous indiqua l'endroit le moins profond et le plus facile; il nous fut ensuite de la plus grande utilité pour parvenir aux murs et aux portes. Cependant j'avais conçu quelques soupçons : je craignais que son empressement à nous servir ne couvrît quelque trahison, et j'avais sans cesse l'œil sur lui; mais à notre entrée, quand le signal fut donné le matin, toutes mes craintes se dissipèrent; car il était de beaucoup le plus acharné de nous tous. Je le vis bientôt, rouge de sang de la tête aux pieds, passer sans interruption d'une hutte à une autre; partout où il entrait retentissaient soudain des cris aigus, auxquels succédait un silence de mort. Ce qui me surprenait alors, s'explique maintenant par les sentimens de vengeance qui l'animaient contre les Marattes.

— Mais, interrompit Aston, vous ne nous avez rien dit de sa rencontre avec son frère.

— Oh! répondit de Ruyter, elle fut toute fraternelle. Mais j'ai oublié de vous dire que c'est un songeur, et qu'il a des visions. Moi, qui ne me souviens jamais de

mes propres songes, il n'est pas étonnant que j'aie oublié celui de l'ami Torra ; cependant, certes, il est des plus miraculeux, et mérite d'être rapporté ! Voici ce qu'il m'a dit : « Dans la ville des Marattes, je cherchais partout mon méchant frère, mais je ne le trouvais pas. Je sentais ma tête et mon sang comme de feu... Je tuais tout ce que je rencontrais... Moi aussi, je voulais mourir ;... mais pas un ne combattait avec moi : ils fuyaient tous devant Torra... un seul homme, armé seulement d'un couteau... eux qui avaient des épées, des flèches et des fusils. Le fer me frappe et ne me perce pas ; les fusils ne blessent point Torra. De retour à bord, j'étais fatigué, j'avais chaud ; je me mis dans un hamac du gaillard d'avant ; mais non pour dormir... j'avais trop de chagrin pour dormir. Je m'étais couché, regardant du côté de la mer : alors, je vis mon vieux père s'élever du fond de l'eau dans une grande coquille de poisson, avec son filet à la main. Il me regarda, et dit : « Torra, mon » fils ! » J'essayai de répondre ; mais je ne pus. Alors il me dit : « Ta mère, tes sœurs, où sont-elles ? » Je fis un effort pour dire : Elles sont esclaves des hommes blancs. Il me comprit et dit : « Non, Torra, elles sont » libres... Regarde ici. Toi, mon fils, tu es un esclave ; » mais elles, elles sont avec moi. » Et je les voyais toutes trois dans la coquille. Mon père me dit ensuite : « Ton » frère, où est-il ? » Je tâchais de répondre : Je ne sais pas... quand un homme blanc, vieux et ridé, enveloppé de nuages noirs, s'avança, armé d'une longue épée de feu, et dit : « Où est-il ? » Mon père, secouant son filet, répéta : « Où est-il ?... Torra, tu es un mauvais fils et un » mauvais frère pour tes sœurs, de ne pas envoyer ton » méchant frère au mauvais Esprit qui m'ordonne de je» ter mon filet sur lui ;... jusqu'à ce que je le prenne, » nous sommes, sans repos et sans relâche, condamnés à » le poursuivre... Et maintenant, je vois qu'il est dans le » vaisseau, avec toi ; et de tout mon sang, lui seul peut » dormir. Torra a délaissé, oublié la loi du pays de son » père : sang pour sang ! » Mon père alors jeta son filet à plusieurs reprises, et le démon blanc brandissait son épée au milieu des noirs nuages, en appelant mon frère par son nom : « Shrondoo ! » Je me retourne, je regarde de l'autre côté, et je vois mon frère, comme mon père le disait,... endormi. Je m'élance sur le pont, je m'arrête et me penche sur lui, et quand je suis sûr que c'est lui,... je le tue. Puis, regardant sur l'eau par un sabord, je vis mon père prendre dans son filet l'ame de Shrondoo, et le démon l'emporter avec son épée. Ils s'écrièrent tous alors, en battant des mains ; la coquille s'enfonça dans la mer, et le blanc démon disparut. »

Telle fut la vision de Torra, poursuivit de Ruyter ; que vous en semble ? Je vous promets que le brave homme prend la chose au sérieux, car il me suppliait de le laisser aller, par-dessus bord, rejoindre son père ; mais je pense que la coquille est déjà suffisamment remplie. — Le pauvre diable ! dit Aston, il a été bien maltraité, et l'infortune a éteint le peu d'intelligence qu'il possédait. — Le peu ! m'écriai-je ; parbleu, le plus sage des anciens sages aurait perdu la raison dans un pareil cas ; quant au meurtre de son frère, il aurait massacré une myriade de semblables brigands, qu'il faudrait le récompenser, et non le punir. — Il est vrai, observa de Ruyter ; mais les préjugés des hommes doivent peser dans la balance de la justice : notre équipage se mutinerait, si je faisais grace à Torra. Son frère, comme aîné, jouissait du droit patriarcal, et pouvait trafiquer de toute sa famille. Les ordres du père, quoique donnés seulement dans un songe, pourraient d'un autre côté justifier Torra de son crime ; mais comme le père n'est pas ici pour rendre témoignage, le sang de Torra doit expier celui qu'il a répandu. — Sûrement, demandai-je avec vivacité, vous ne voulez pas aller jusque-là ? — Non, sans doute, répondit de Ruyter, mais il faut que nous fassions semblant de le vouloir, et nous profiterons de quelque occasion pour le laisser échapper quand nous approcherons de la côte.

Cet expédient toutefois ne fut pas nécessaire ; car deux jours après, Torra se promenait à l'avant du vaissseau, les fers aux mains, gardé par un planton, il regardait du côté de la mer ; tout à coup, il s'écria : « Il est là !... Il » m'attend !... Me voici, mon père !... » Et il s'élança par-dessus la proue, et le vaisseau passa sur lui. Il fut inutile d'essayer aucun moyen de sauvetage, car le poids de ses menottes l'entraîna comme un plomb dans l'abîme.

L'histoire de ce pauvre nègre et son sort déplorable nous attristèrent pour long-temps. Aston, qui avait une ombre de foi de matelot aux songes et aux présages, s'empressa, à notre arrivée à l'Ile-de France, de rechercher si cette partie de la vision de Torra relative à la mort de sa mère et de ses sœurs, était fondée sur quelque réalité. Comme il y avait dans l'île un bureau où l'on enregistrait le décès des esclaves, non-seulement il découvrit que cet événement était vrai, mais encore il s'assura, en comparant notre livre de loc avec le registre, qu'elles étaient toutes mortes dans les vingt-quatre heures pendant la durée desquelles Torra les avait vues à la mer. Elles avaient sombré à bord d'un bâtiment qui les transportait à l'île Bourbon.

A. DUSSERT.

MAGAZINE.

QUELQUES NAINS CÉLÈBRES.

L'empereur Auguste avait un nain dont il fit faire la statue ; les prunelles de cette statue étaient en pierre précieuses.

Ce nain, au rapport de Suétone, avait moins de deux pieds de hauteur. Il pesait dix-sept livres ; il avait une voix très-forte.

Tibère admettait un nain à sa table et lui permettait les questions les plus hardies. Ce nain avait tant de crédit sur son esprit, qu'il lui fit un jour hâter le supplice d'un homme d'état.

Marc-Antoine en avait un d'une taille au-dessous de deux pieds, et que par ironie il avait nommé Sisyphe.

Domitien avait rassemblé un assez grand nombre de nains pour en faire une troupe de petits gladiateurs.

Non seulement les empereurs entretenaient des nains, mais encore les princesses et les dames de considération

en avaient. L'histoire nous a conservé le nom de Conopus, nain de la princesse Julie, fille d'Auguste. Il avait deux pieds neuf pouces de haut. Ce goût dura jusqu'au règne d'Alexandre Sévère; mais ce prince ayant chassé les nains de sa cour, la mode en cessa bientôt dans tout l'empire.

Le goût des nains se perdit pendant assez long-temps, et nous ne le voyons renaître dans ces derniers siècles qu'aux cours de l'électeur de Brandebourg et du roi Stanislas.

Joston rapporte que la première femme de Joachain-Frédéric, électeur de Brandebourg, avait paru renchérir encore sur les dames romaines dans leur goût pour les nains, et qu'elle en avait assemblé un assez grand nombre de l'un et l'autre sexe pour les marier et en faire de petits ménages. Elle voulait en multiplier l'espèce; mais son attente fut trompée, car aucun n'eut de postérité.

Voici l'histoire du nain du roi Stanislas, si connu sous le nom de *Bébé*.

Nicolas Ferry (c'était son véritable nom), naquit à Plaisnes, principauté de Salins, dans les Vosges; son père et sa mère étaient bien constitués, et il n'avait, malgré cela, que huit ou neuf pouces de long quand il vint au monde et ne pesait que douze onces. Il était outre cela extrêmement délicat; on le porta à l'église sur une assiette garnie de filasse. Un sabot rembourré lui servait de berceau ce fut une chèvre qui le nourrit.

Bébé eut la petite-vérole à six mois, et le lait de chèvre fut et son unique nourriture et son unique remède. Dès l'âge de dix-huit mois, il commença à parler; à deux ans, il marchait presque sans secours, et ce fut alors qu'on lui fit ses premiers souliers, qui avaient dix-huit lignes de longueur.

La nourriture grossière des villageois des Vosges, telle que les légumes, le lard, les pommes de terre, fut celle de son enfance, jusqu'à l'âge de six ans; et il eut pendant cet espace de temps plusieurs maladies graves dont il se tira heureusement.

Dès l'âge de cinq ans; il était absolument formé, sans être parvenu à une taille plus grande que celle de vingt-deux pouces, et ce fut cette singularité qui fit l'époque de son bonheur.

Le roi de Pologne Stanislas entendit parler de cet enfant extraordinaire; il désira le voir. On le fit venir à l'université où bientôt il n'eût plus d'autre domicile que le palais de ce roi bienfaisant, auquel, de son côté, il s'attacha singulièrement, quoiqu'il témoignât ordinairement très-peu de sensibilité. Ce prince le nomma Bébé. Quelque soin qu'on prît pour son éducation, il ne fut pas possible de développer chez lui ni jugement, ni raison. La très-petite portion de connaissances qu'il put acquérir ne put le conduire à avoir aucune notion de religion, ni à former un raisonnement suivi; sa capacité ne l'éleva jamais au-dessus de celle d'un chien bien dressé. Il paraissait aimer la musique et battait quelquefois la mesure assez juste. Il dansait même avec assez de précision, mais ce n'était qu'en regardant son maître attentivement, pour diriger tous ses pas et tous ses mouvemens sur les signes qu'il en recevait.

Étant à la campagne, il entra dans un pré dont l'herbe était plus grande que lui. Il se crut un jour égaré dans un taillis et cria au secours. Il était susceptible de passions, telles que le désir, la colère, la jalousie. Pour lors, ses discours étaient sans suite et n'annonçaient que des idées confuses. En un mot, il ne montrait que cette espèce de sentiment qui naît des circonstances, du spectacle et d'un ébranlement momentané. Le peu de raison qu'il montrait ne paraissait point s'élever beaucoup au-dessus de l'instinct de quelques animaux.

M[me] la princesse de Talmond essaya de lui donner quelque instruction; mais, malgré tout son esprit, elle ne put développer celui de Bébé. Il en résulta seulement ce qui devait en résulter. Il s'attacha à elle et en devint même si jaloux, que voyant un jour cette dame caresser une petite chienne, il l'arracha de ses mains avec fureur et la jeta par la fenêtre, en disant: Pourquoi l'aimez-vous plus que moi?

A l'âge de quinze ans, une révolution funeste s'opéra dans la santé du nain. Ses forces s'épuisèrent, l'épine du dos se courba, la tête se pencha, ses jambes s'affaiblirent, une omoplate se déjeta, son nez grossit, Bébé perdit sa gaîté et devint valétudinaire; il grandit cependant encore de quatre pouces dans les quatre années suivantes.

A dix-neuf ans, il tomba dans une espèce de caducité, et ceux qui en prenaient soin remarquèrent en lui des traits d'une enfance qui ne ressemblait plus à celle de ses premières années, mais qui tenait de la décrépitude.

La dernière année de sa vie, il semblait accablé. Il avait peine à marcher. L'air extérieur l'incommodait, à moins qu'il ne fût fort chaud. On le promenait au soleil qui paraissait le ranimer; mais à peine pouvait-il faire cent pas de suite. Au mois de mai 1764, il eut une petite indisposition à laquelle succéda un rhume accompagné de fièvre, qui le jeta dans une espèce de léthargie, dont il revenait pendant quelques momens, mais sans pouvoir parler.

Les quatre derniers jours de sa vie, il reprit une connaissance plus marquée; des idées plus nettes et plus suivies qu'il n'en avait eu dans sa plus grande force, étonnèrent tous ceux qui étaient auprès de lui. Son agonie fut longue. Il mourut le 9 juin 1764, âgé de près de vingt-trois ans; il avait alors trente-trois pouces de haut.

L'histoire de *Bébé* rappelle celle de M. Borwslaski, gentilhomme polonais, qu'on vit à Lunéville et à Paris.

Le père et la mère de ce dernier, dit M. le comte de Bresson, sont d'une taille au-dessus de la médiocre; ils ont eu six enfans. L'aîné n'a que trente-quatre pouces, et il est bien fait. Le second, dont il s'agit, n'a que vingt-huit pouces, et il était alors âgé de vingt-deux ans. Trois frères cadets qui le suivent à un an de distance les uns des autres, ont chacun cinq pieds et demi. Le sixième enfant est une fille qui n'a au plus que vingt-un pouces, bien faite dans sa taille, jolie et annonçant beaucoup d'esprit.

La ressemblance qui se trouve entre *Bébé* et Borwslaski ne consiste heureusement que dans la taille. Ce dernier a été plus favorablement traité de la nature. Il jouit d'une bonne santé; il est adroit et léger. Il résiste à la fatigue et lève avec facilité des poids qui paraissent considérables pour sa structure.

Ce qui le distingue encore davantage de *Bébé*, c'est qu'il possède toute la force et toutes les graces de l'esprit; que sa mémoire est très-bonne, son jugement très-sain. Il lit et écrit très-bien. Il sait l'arithmétique, l'allemand et le français et les parle avec facilité. Il est ingénieux dans tout ce qu'il entreprend, vif dans ses reparties, juste dans ses raisonnemens; en un mot, Borwslaski peut être regardé, selon l'expression de M. Trissan, comme un homme fait, quoique très-petit, et *Bébé* comme un homme manqué. Il n'y a pas même lieu d'en

être étonné : la mère de *Bébé* est accouchée de lui à sept mois, et après une grossesse extraordinaire qu'elle eut bien de la peine à reconnaître pour telle, au lieu que Borwslaski est venu à terme. Il n'est donc pas étonnant que le premier ayant été, pour ainsi dire, affamé dans le sein de sa mère, les organes du cerveau ne se soient développés qu'imparfaitement. Ce n'est ici qu'une conjecture, mais on en a souvent adopté de moins vraisemblables.

L'histoire des nains en offre deux especes bien marquées : les uns nés tels dans toutes leurs proportions et sans aucune difformité: ce sont de véritables nains. Les autres, noués naturellement ou devenus tels, parce que leur accroissement a été gêné et rendu inégal par une maladie organique : ce sont de véritables rachitiques. Ceux-ci ne sont point des nains, mais des hommes contrefaits; ils doivent la petitesse et la difformité de leur taille à ce que les sucs qui auraient dû se répandre uniformément dans toute l'habitude de leur corps ont été dérangés et ont empêché l'accroissement du sujet. Ceux-là, au contraire, sont de véritables nains qui ne sont que petits sans être difformes; ils peuvent avoir tous les agrémens de la figure et de l'esprit comme le nain mexicain dont nous allons parler; ils ne diffèrent uniquement des autres hommes que parce qu'ils vivent beaucoup moins qu'eux en vieillissant plus promptement.

Il y a environ sept ans, une naine mexicaine arriva à Paris. Agée de dix-sept ans, elle n'avait que vingt-sept pouces et demi de hauteur; elle était née d'une mère indienne de race pure, dans la province de Zacatara, dans la terre de l'Espiritu-Santo, propriété de dona Josefa Zampiéro, et venue en France à la suite de cette dame, près de laquelle elle remplissait toutes les fonctions d'une femme de chambre. Elle la laçait, la coiffait, prenait soin de son linge, et de plus exécutait avec une très-grande habileté toute espèce de broderie. Dans l'espace de quelques mois, elle avait appris, en entendant les domestiques de l'hôtel, assez de français pour comprendre ce qu'on disait, demander ce dont elle avait besoin pour elle. Elle avait dans sa conservation beaucoup de volubilité, et l'on m'a cité plusieurs saillies fort plaisantes. Cependant, sa capacité ne me sembla pas au-dessus de celle d'un enfant de huit ans. Sa tête présentait le même volume que celle d'une petite fille de trois ans, qui était auprès d'elle; les traits n'avaient rien de désagréable; du reste, ils étaient fortement marqués du caractère américain. Ses bras et ses mains étaient très-bien faits; le pied et la jambe étaient de même; les hanches étaient un peu larges, ce qui la faisait se balancer en marchant, mais ne l'empêchait pas d'ailleurs de courir avec rapidité. On voulut apprendre à lire à la petite Francisca; mais comme cette occupation lui déplut, elle trouva bientôt le moyen de s'y soustraire en se plaignant de migraines ou de maux de dents toutes les fois qu'elle voyait préparer le livre.

MERVEILLES MEDICALES.

LA CATALEPSIE.

Peu de maladies présentent des symptômes aussi extraordinaires que la catalepsie.

Elle a pour cause ordinaire des excès de travaux intellectuels, l'abus des liqueurs fermentées, ou quelque altération, quelque dérangement dans l'économie animale et particulièrement dans les organes du cerveau.

Catalepsie vient du mot grec καταλαμβάνω, retenir, ramener. En effet, voici en quoi consiste les symptômes de cette maladie : une immobilité absolue jointe à une si grande flexibilité des membres, qu'on peut leur donner et leur faire conserver toutes les positions possibles. Le pouls devient plus faible sans cesser de battre; la respiration reste à peine sensible; la mâchoire inférieure paraît dans un état convulsif; la peau est froide au toucher; les yeux sont ouverts, mais avec une immobilité complète de la pupille et sans que la lumière fasse contracter cette pupille, preuve que le malade n'y voit point.

Quoique le malade entende, et quoique l'odorat n'ait rien perdu de sa finesse, ni le bruit, ni les parfums les plus énergiques ne peuvent mettre un terme à l'accès, enfin la peau a perdu toute sensibilité; les accès de cette maladie, qui présente tant des symptômes de la mort, durent quelquefois douze heures. Elle se termine, la plupart du temps, par des soupirs, par des bâillemens et par une sorte de délire. Ses attaques sont subites et imprévues. S'il faut en croire Pline, un comédien à qui le peuple venait de décerner une couronne, resta une heure dans la position de quitter cette couronne ; Buchanan a vu un homme arrêté par la catalepsie au milieu d'une échelle qu'il descendait; un malade de Frank, atteint pendant qu'il écrivait une lettre, demeura penpant trois jours les yeux fixés sur son papier et sa plume à la main. Un célèbre artiste, contemporain du même médecin, jouait de la flûte devant une assemblée nombreuse. Tout à coup il s'arrêta, dit-il, au milieu d'une cadence qu'il n'acheva que le lendemain, au moment où sa crise se termina.

C'est à la catalepsie qu'il faut attribuer les enterremens trop nombreux de personnes qui n'étaient point mortes. Voici les détails d'un enterrement de ce genre, racontés par un Anglais qui faillit en être la victime et que sauva le hasard le plus heureux. Laissons-le parler lui-même.

« Je fus quelque temps attaqué d'une fièvre nerveuse; mes forces diminuaient graduellement, mais le sentiment de la vie semblait être de plus en plus actif à mesure que mes facultés corporelles devenaient plus faibles. J'apercevais aux gestes du docteur qu'il désespérait de ma vie, et la douleur muette, mais expressive de mes amis, me disait qu'il n'y avait plus pour moi d'espérance.

» Un soir arriva la crise; je fus saisi d'un frisson universel, d'un bourdonnement d'oreille étourdissant; je vis autour de ma couche un grand nombre de figures étrangères; elles étaient brillantes, vaporeuses et sans corps. La chambre était éclairée et présentait un appareil solennel; j'essayai de bouger, mais je ne pus le faire. Pendant quelques instans, une confusion terrible bouleversa mes esprits, et lorsque je revins de cet état, ce fut avec tous mes souvenirs du passé, avec la plus parfaite intelligence, en un mot, avec tout ce qui appartient à la vie, hors la faculté d'agir et de parler; j'entendis des gémissemens près de mon oreiller et la voix de la garde-malade prononcer : *Il est mort!* Je ne puis décrire ce que j'éprouvai à ces lugubres mots; je voulus tenter un dernier effort pour me mouvoir, je ne pus même remuer ma paupière. Après un court intervalle, mon ami vint près de moi, agité par la douleur, le visage baigné de larmes; il porta sa main sur ma figure et me ferma les yeux. Tout fut alors ténèbres; mais je pouvais encore entendre, sentir et souffrir.

» Après que mes yeux eurent été fermés, je compris

par les discours de mes gardiens que mon ami avait quitté la chambre, et presque aussitôt je sentis les entrepreneurs des funérailles me parer de l'habillement mortuaire; leur froide indifférence m'était plus pénible que la douleur de mes amis. Ils me tournaient de tous côtés, riaient entre eux et traitaient avec la plus révoltante brutalité ce qu'ils appelaient *le corps*.

» Lorsque ces misérables eurent terminé, ils se retirèrent, et alors commença la formalité d'un deuil simulé. Pendant trois jours, un grand nombre d'amis vinrent me voir. Je les entendis s'entretenir à voix basse de mes qualités, de mes défauts, et je sentis les doigts de plusieurs d'entre eux se reposer sur mon visage; le troisième jour, on parla de l'odeur infecte répandue dans l'appartement.

» Le cercueil fut construit; on m'y plaça; mon ami posa sur ma tête ce qu'on appela mon dernier oreiller, et je sentis ses larmes tomber sur ma figure.

» Lorsque toutes mes connaissances eurent, pendant quelque temps, entouré le cercueil, je les entendis se retirer. Les menuisiers vinrent poser et clouer la dernière planche sur la bière. Ils étaient deux : l'un se retira avant la fin de l'ouvrage; j'entendis son compagnon siffler en tournant la vrille, s'interrompre, se taire et enfoncer le dernier clou.

» Je fus laissé seul; tout le monde fuyait ma chambre. Je savais cependant que je n'étais pas encore enterré : quoique sans mouvement et dans les ténèbres, je conservais encore quelque espérance; mais elle s'évanouit bientôt. Le jour de l'enterrement arriva. Je sentis soulever et emporter le cercueil; je le sentis placer dans le corbillard; une foule de peuple entourait le char; quelques personnes parlaient affectueusement de moi; le corbillard commença à marcher. Je savais qu'on me conduisait au cimetière. La voiture s'arrêta, et le cercueil fut enlevé: par l'inégalité des mouvemens, je m'aperçus qu'il était porté sur les épaules de plusieurs hommes. On fit une pause, j'entendis le froissement des cordes, on bougea mon cercueil, et bientôt je le sentis balancer comme s'il n'était plus suspendu que par des liens incertains; il fut descendu et s'arrêta au fond de la fosse. Les cordes retombèrent sur le cercueil; je les entendis. Je fis un effort terrible pour remuer, mais tous mes membres demeurèrent immobiles.

Bientôt après, quelques poignées de terre furent jetées sur le cercueil; alors il se fit une autre pause. Quelques minutes s'écoulèrent, et j'entendis le son de la pelle. La terre tombait sur moi, et le bruit de sa chute, plus effrayant que le fracas du tonnerre, me remplissait d'horreur; mais je ne pouvais bouger. Le bruit diminua graduellement, et, par le retentissement sourd du son, je m'aperçus que la fosse était comblée; il me sembla même que le fossoyeur marchait sur la terre et l'égalisait avec le dos de sa pelle. Cette opération s'acheva aussi, et alors tout rentra dans un profond silence.

» Je n'avais aucun moyen de connaître le temps que je passais ainsi; le silence continuait. Voilà donc la mort, pensais-je, et je dois rester dans la terre jusqu'au jour de la résurrection. Mon corps va se corrompre, et les vers viendront se repaître de mes membres. Pendant que j'étais rempli de ces affreuses réflexions, j'entendis sur la terre, au-dessus de ma tête, un son sourd et prolongé; je pens is que c'étaient les vers et les reptiles de la mort qui venaient réclamer leur proie.

» Le bruit s'approchait en s'augmentant : serait-il possible que mes amis pensassent qu'ils m'ont enseveli trop tôt? et l'espérance s'empara de tout mon être.

» Le bruit cessa, et je sentis des mains parcourir mon visage. On me tira du cercueil par la tête. Je sentis l'air, il était d'un froid glacial; on m'emportait furtivement, peut-être au tribunal terrible! peut-être aux flammes éternelles.

» Arrivé à quelque distance, je fus jeté comme un vil fardeau; ce n'était point sur la terre. Un moment après, je me sentis sur une voiture, et par quelques phrases entre-coupées, je découvris que j'étais dans les mains de deux de ces voleurs nocturnes appelez résurrection-men qui viennent piller les tombeaux pour faire un trafic sacrilége des corps qu'ils ont exhumés. Aussitôt que la voiture roula sur le pavé des rues, l'un de ces deux hommes commença à siffler, puis chanta quelques couplets obcènes.

» On s'arrêta, on me prit, on m'emporta, et je sentis, par la densité de l'air et le changement de température, que j'étais dans une chambre; on arracha rudement le linceul dont j'étais entouré, et l'on me plaça nu sur une table. D'après la conversation qui eut lieu entre ces deux hommes et un troisième qui se trouvait dans la chambre, je compris que je devais être disséqué la même nuit.

» Mes yeux étaient encore fermés; je ne voyais rien; mais je ne tardai pas à apprendre par le bruit qui se fit dans la chambre, que les étudians d'anatomie étaient arrivés. Quelques uns s'approchèrent de la table et m'examinèrent minutieusement, joyeux de voir qu'un si beau *sujet* leur avait été procuré. Enfin, le démonstrateur arriva.

» Avant de commencer la dissection, il proposa de faire sur moi quelques expériences galvaniques, et un appareil fut arrangé à cet effet. Le premier coup ébranla tous mes nerfs; ils résonnèrent et vibrèrent comme les cordes d'une harpe. A ce phénomène, les étudians témoignèrent leur admiration. Le second coup ouvrit mes yeux; et la première personne que je vis fut le docteur qui m'avait soigné. Mais j'étais comme un mort, quoiquoi je pusse cependant distinguer parmi les étudians des visages qui ne m'étaient point étrangers. Aussitôt que mes yeux furent ouverts, j'entendis prononcer mon nom par plusieurs des assistans avec un ton de compassion et le désir que leurs expériences eussent été faites sur un autre sujet.

» Lorsqu'ils eurent terminé leurs expériences galvaniques, le démonstrateur prit le canif et me fit une incision à la poitrine; j'éprouvai une sensation affreuse qui se répandit à travers tout mon corps; un tremblement convulsif s'empara à l'instant de moi, et des cris d'horreur furent jetés par tout l'auditoire. Les liens de la mort étaient brisés; ma léthargie avait cessé. Les plus grands soins me furent prodigués, et dans l'espace d'une heure j'eus recouvré toutes mes facultés. »

LES ROCHERS.

Si jamais vous voyagez dans le département d'Ille-et-Vilaine, ne manquez pas d'aller à Vitré, non pour Vitré, qui par elle-même n'est qu'une petite ville ceinte de remparts gothiques, flanquée de tours rondes et dominée par la flèche aiguë d'un clocher; mais pour un vieux château qui se trouve à une demi-lieue de là.

Ce vieux château est entretenu avec un soin et une religion qui honorent ses propriétaires d'aujourd'hui; car tous n'ont pas toujours été si scrupuleux, et s'il faut en croire le bruit public, il y a quelque vingt ans, on avait sérieusement songé à abattre la tour gothique qui s'élève, non sans grace, à l'angle de deux bâtimens plus modernes. A gauche on voit une autre grosse tour isolée; et derrière se montre la magnifique verdure des arbres sans nombre qui forment presque une forêt dans le parc.



Le Château des Rochers.

Maintenant, entrez dans ce salon, arrêtez-vous devant le tableau que voici: c'est un chef-d'œuvre de Mignard, et jamais le célèbre peintre n'a reproduit sur la toile une tête plus gracieuse et plus fine. Comme la coiffure grecque sied à ce front large et à ces yeux spirituels! quels contours gracieux, quelle souplesse de mouvemens on admire dans ces épaules blanches et rondes! quel air de distinction dans toute la prestance de cette femme. Combien on y reconnaît la grande dame et l'écrivain spirituel; car vous êtes devant le portrait de madame de Sévigné; vous vous trouvez dans le Château-des-Rochers.

Le culte de celle que quelques lettres ont immortalisée, se perpétue pieusement dans son ancienne habitation. On montre encore le cabinet vert, où elle reçut la gouvernante de la Bretagne, et vous savez comment elle a dépeint cette entrevue dans une de ses lettres; plus loin est sa chambre à coucher, et à côté le cabinet où elle écrivait ses lettres à madame de Grignau.

C'est aux Rochers que Mme de Sévigné passa presque toute la durée de son mariage, tandis que son mari dissipait follement à Paris sa fortune et celle de sa femme; et où il finit, on le sait, par se faire tuer en duel. C'est encore aux Rochers qu'elle s'occupa de l'éducation de son fils et de sa fille; et enfin, lors de la disgrace de Fouquet, ce fut encore aux Rochers qu'elle vint pleurer, dans la solitude, la disgrace de cet homme célèbre et malheureux.

Mais ce ne fut point là qu'elle rendit le dernier soupir et que reposèrent ses dépouilles mortelles; elle mourut à Grignan, chez sa fille, où l'on voit encore, dans l'église, à l'entrée du chœur, une tombe de marbre blanc qui porte l'épitaphe suivante:

CI-GIT
MARIE DE RABUTIN MARTAL,
MARQUISE DE SÉVIGNÉ,
DÉCÉDÉE LE 18 AVRIL 1698.

Voici une anecdote peu connue sur Mme de Sévigné,

et qui dément un propos assez ridicule que lui a prêté Voltaire, mais qui ne repose sur aucun document authentique. Ce propos est : *Racine passera comme le café.*

Bussy-Rabutin, cousin de Mme de Sévigné, raconte qu'un soir il s'évertuait, pour complaire à sa parente qui n'aimait point Racine, à décocher des épigrammes contre les tragédies du célèbre poète. Mme de Sévigné le laissa parler long-temps, puis tout à coup elle l'interrompit :

« Cousin, fit-elle, disons que nos amis ont plus de talent que Racine, et que Pradon l'emporte sur lui, mais ne l'écrivons jamais. »

En effet, il est à remarquer, dans les lettres de Mme de Sévigné, que non-seulement le mot inventé par Voltaire ne s'y rencontre jamais; mais qu'en outre, lorsqu'elle parle du poète, ce qui se rencontre rarement, elle le fait sans haine et sans épigrammes. Mme de Sévigné avait d'ailleurs trop d'esprit et de tact pour ne pas comprendre que Racine et le café resteraient.

Du reste, pour prouver ce que c'est que les interprétations des commentateurs, il faut ajouter qu'un des rédacteurs de l'*Année littéraire* a écrit cinquante pages environ pour démontrer qu'en disant *Racine passera comme le café,* Mme de Sévigné, au lieu de pronostiquer que le poète jouissait d'une vogue courte et frivole, pensait tout le contraire et voulait formuler tout le contraire : « Ce n'est, dit-il, qu'une ironie fine, et que l'on a répétée sans la comprendre. Mme de Sévigné savait que Racine et le café seraient immortels. »

CHASSE AU TIGRE ET AU LION.

Des chariots attelés de douze, quatorze, seize et même dix-huit bœufs, portent d'abord les provisions des maîtres et des esclaves. Ces chariots sont admirables dans leur structure; on y trouve une chambre à coucher, une salle à manger et la cuisine des voyageurs; enfin, c'est de cet édifice, fortifié encore par de larges et épaisses solives, que les chasseurs attaquent leur redoutable ennemi. Quant aux Cafres et aux Hottentots qui vont à la découverte, et qui ferment la marche, ce sont des victimes immolées à la dent meurtrière du lion. Un maître aime bien mieux perdre trois esclaves qu'un seul de ses chevaux.

Dès que l'ennemi s'est fait entendre, on apprend son approche par la frayeur marquée des chevaux qui hennissent ou des bœufs qui se pelotonnent et n'obéissent plus à la voix du conducteur; les armes sont préparées et placées sur un ratelier fixé au chariot; les chasseurs dispersent les esclaves. Les fusils, tous d'un gros calibre, sont chargés de deux balles de fer ; une de ces armes est confiée à un esclave sur cinq, et c'est toujours le meilleur pointeur qui s'en empare.

On se disperse, on circonscrit un grand espace et l'on se rapproche insensiblement; si le tigre est enfermé, une large fosse est creusée par les Cafres, et un buffle, déchiré par eux, est déposé avec précaution sur ce trou, qu'on a recouvert de branches et de feuilles desséchées. Les chasseurs poussent alors de grands cris pour attirer le tigre ; ils fuient à son approche, et leur ennemi, dans sa course terrible, trouvant une victime immolée, s'arrête, la flaire, veut l'emporter, et tombe dans le piège qu'on lui a tendu.

Mais ce moyen, qui réussit presque toujours avec le tigre ou le léopard, enchantés de trouver du sang, ne réussit que très rarement avec le lion qui veut et provoque les dangers. Aussi, dès que le piège est évité, tous les esclaves se dirigent vers les chariots des maîtres, forment autour de lui une haie menaçante de dards, de zagaies empoisonnées, de baïonnettes et de flèches courtes et acérées qu'ils lancent avec une adresse merveilleuse. Il peut arriver que le lion tombe et expire dès la première attaque; mais malheureusement les Cafres citent peu d'exemples d'un pareil succès. Aussi, dès que le redoutable animal est à une petite portée de la phalange ennemie, il s'arrête, il roule une prunelle brûlante, se bat les flancs, et cherche les plus audacieux de ses adversaires. Malheur à celui qu'il a remarqué! il le saisira au milieu de ses compagnons!!! Des balles sifflent, les traits partent, le lion s'élance, parcourt d'un seul bond un espace de quelques toises, saisit une victime et l'emporte à quelques pas de là ; c'est alors que les plus grands efforts sont dirigés contre lui ; on le presse, on pousse de grands cris, on veut vaincre... Mais le poison des flèches commence à agir ; il circule rapidement dans les veines du lion, qui, prévoyant sa fin, fait entendre un affreux rugissement. Oh! alors la scène change, ses membres frémissent, il veut mourir, mais non seul ; il se précipite au milieu de ses ennemis, chaque coup de dent immole une victime, chaque coup de griffe déchire un combattant; il fait tomber les chevaux, les buffles, les Cafres; il attaque les forteresses des maîtres; on dirait qu'il cherche un sang plus noble; mais ses forces s'épuisent; il s'arrête tout-à-coup, il refuse de fuir, il regarde ses adversaires; il compte tous ceux qu'il a immolés, il se plaît au milieu de ce carnage, et là, sur les membres palpitans de ses ennemis, il tombe sans pousser un cri, sans faire entendre un seul gémissement.

HISTOIRE NATURELLE.

LE JAGUAR.

Le JAGUAR *(felis onca)*, appartient à la famille des chats, comme le lion, le tigre et la panthère ; il a beaucoup d'analogie avec cette dernière, mais il est plus grand, plus fort, et quelquefois plus redoutable. Il est d'un fauve vif, marqué sur les flancs de six rangées de taches noires formant l'anneau, avec un à quatre points noirs au milieu. On le distingue fort aisément de la panthère à son oreille dont le dessus est noir avec une large tache blanche lunulée, au milieu, tandis que la première a le dessus de l'oreille blanc avec une tache noire. Doit-on regarder comme espèces, ou simplement comme variétés, les jaguars dont les anneaux noirs des flancs sont ouverts et ceux dont les anneaux sont fermés?

Cet animal habite l'Amérique et offre cela de singulier que, dans les parties tempérées de ce vaste continent, il est beaucoup plus féroce et plus dangereux que dans les contrées plus chaudes. — Depuis le Mexique inclusivement jusque dans le sud des *Pampas* de Buenos-Ayres, il est extrêmement commun, et plus à craindre que partout ailleurs. Il s'est multiplié d'une manière effrayante dans les bois marécageux du Parana, du Para-

guay et des pays voisins; aussi est-ce là que sa rencontre occasionne les accidens les plus nombreux et les plus terribles. Il n'est pas rare non plus dans la Guyanne et dans le Brésil, mais il y est moins féroce, ou, si l'on veut, moins courageux. Il n'y attaque l'homme que lorsqu'il est pressé par la faim, ou que lui-même il en est attaqué.

Lors de la conquête de l'Amérique, les Espagnols, trompés par sa férocité, le prirent pour un tigre dont il conserva long-temps le nom au Mexique; plus au nord, on le confondit avec la panthère, et la plupart des colons de l'Amérique septentrionale ne lui donnent pas un autre nom, encore aujourd'hui. Les anciens Mexicains le redoutaient à un tel point, qu'ils n'essayaient pas même de lui résister. Lorsqu'une troupe d'Indiens en voyage entendaient son rugissement retentir dans une forêt voisine, loin de se préparer à une impuissante défense, ils s'arrêtaient consternés, se formaient en cercle, au centre duquel ils plaçaient leurs femmes et leurs enfans; puis, dans la plus épouvantable anxiété, ils attendaient immobiles que l'animal s'élançât sur eux, choisît une victime, la saisit, et l'entraînât dans les bois pour la dévorer. Ensuite ils se remettaient silencieusement en marche en essuyant une larme versée sur le sort d'un ami ou d'un parent malheureux, dont les cris déchirans retentissaient encore à leur oreille.

On a remarqué, dans cette circonstance, que si des Européens se trouvaient mêlés à des Indiens, c'était toujours parmi ces derniers qu'il choisissait sa victime.

Mais lorsque les indigènes eurent appris à se servir du fusil, il n'en fut plus ainsi; il semble même que l'habitude de vaincre cet ennemi jadis invincible, leur ait inspiré une audace poussée jusqu'à l'imprudence la plus téméraire. Il n'est pas rare, aujourd'hui, de voir un intrépide *gahucos* se lancer à cheval au devant d'un jaguar, lui jeter son fatal lacet autour du cou et l'étrangler instantanément, en partant de toute la vitesse de son coursier, et le traînant après lui.

Le jaguar du Mexique attaque presque toujours l'homme, excepté cependant quand il le rencontre dans une plaine découverte, pendant le jour; alors il se retire à pas lents jusqu'à ce qu'il ait trouvé un buisson, ou de hautes herbes dans lesquelles il se cache et s'embusque. C'est dans ces retraites qu'il attend et guette sa proie, pour s'élancer sur elle à l'improviste sans lui donner le temps de se reconnaître. Si, par un funeste hasard, on le rencontre dormant au pied d'un arbre ou dans l'épaisseur d'un taillis, il faut bien se garder de fuir, ou de pousser des cris, ou de faire quelque mouvement extraordinaire, si l'on ne veut s'exposer à une mort presque inévitable. Le seul parti qu'il y ait à prendre, est de se retirer à reculons, avec lenteur, en tenant constamment les yeux fixés sur les siens, et de s'arrêter s'il marche sur vous. Alors il s'arrête lui-même et ne recommence à vous suivre que lorsque vous cherchez à vous éloigner. De halte en halte, on parvient ainsi à gagner un endroit habité, si toutefois il s'en trouve dans le voisinage. Si l'on est armé et qu'on veuille le tirer, il faut le tuer d'un seul coup en le frappant à la tête ou au défaut de l'épaule, car s'il n'est que blessé il se précipite sur le chasseur.

Dans les forêts de la Guyanne et du Brésil on entend sa voix presque régulièrement le matin au lever du soleil, et le soir à l'entrée de la nuit. Ses cris sont flûtés avec une forte aspiration pectorale, et se font entendre à une grande distance. Il faut beaucoup d'habitude pour les distinguer de ceux des autres animaux dont ces forêts sont remplies. Le jaguar en a un autre qu'il pousse quand il est irrité ou qu'il va fondre sur sa proie. Ce dernier ressemble à un râlement profond, qui se termine par un éclat de voix terrible et propre à faire dresser les cheveux à l'homme le plus intrépide.

Il ne rôde que pendant la nuit pour chercher sa proie, mais s'il ne l'a pas trouvée pendant les ténèbres, au lieu de rentrer au point du jour dans l'épaisseur des bois, il s'embusque dans un fourré, entre des roches, ou même sur les grosses branches d'un arbre bas et touffu, et là moitié veillant moitié dormant, il attend qu'une victime passe à sa portée.

Quelque soit la force et la grosseur d'un animal, le jaguar s'élance sur lui avec l'impétuosité de la foudre, en poussant un rugissement terrible. Souvent, dans le nord de l'Amérique, il se précipite sur un BISON *(bos americanus)* plus gros et plus indomptable qu'un taureau. Il se cramponne sur son cou et sur son dos au moyen de ses ongles rétractiles qu'il lui enfonce dans les flancs à plus d'un pouce de profondeur; avec ses tranchantes mâchoires il lui fait d'effroyables blessures et cherche à lui briser le crâne. Le bison déchiré pousse des mugissemens dont les forêts retentissent. Il court, il laboure la terre avec ses cornes; il brise, il renverse tout ce qui se trouve sur son passage; il se roule sur le sable. Mais tous ses efforts sont vains; il ne peut se débarrasser de son cruel ennemi, qui finit par lui broyer le crâne, lui manger la cervelle, et le traîner ensuite dans un hallier pour achever d'en faire sa pâture.

Néanmoins cette lutte est rare, parce que ces animaux ne peuvent se rencontrer qu'à une seule époque de l'année. Le bison est farouche, indomptable; il habite pendant l'été le nord de l'Amérique, et ne fréquente que les forêts et les savanes les plus désertes. En hiver, ces ruminans se réunissent en troupe de plusieurs centaines, quelquefois de plusieurs milliers, et descendent au midi pour chercher des pâturages verts. Ils marchent alors en masse extrêmement serrée, et foulent au pied tout ce qu'ils rencontrent sur leur route. C'est alors que les chasseurs les suivent, les harcèlent, pour tuer ceux qui s'écartent de la bande. Ils s'emparent du cuir, de la bosse que le bison porte sur le garot et qui passe pour un met excellent, et abandonnent le reste du corps aux oiseaux de proie. Ce n'est donc que lorsque le bison a quitté les frimats du nord pour descendre dans les savanes marécageuses du sud de l'Amérique septentrionale, qu'il peut rencontrer le jaguar; et ce point de rencontre est une limite que ces deux animaux ne dépassent jamais, le premier ne descendant jamais plus bas vers le midi, le second ne montant jamais plus haut vers le nord.

Le jaguar, faute d'autre proie, se cache dans les roseaux pour épier les caïmans. Quand il en aperçoit un à sa portée, il se précipite, selon son habitude; mais ici le triomphe n'est pas aussi facile. Le caïman est cuirassé par des écailles dures comme l'acier, sur lesquelles les dents et les ongles sont impuissans. Il arrive souvent qu'en cherchant une place vulnérable, le jaguar se laisse saisir une partie du corps par la gueule redoutable du crocodile. Celui-ci ne lâche plus ce qu'il tient, et s'approche de l'eau pour y entraîner et y noyer son ennemi. Il ne reste à l'animal des forêts qu'un seul moyen d'échapper à la mort, et son instinct féroce le lui révèle. Il prend son temps, et s'il a seulement une patte libre, il ne manque jamais de s'en servir pour crever les yeux au monstrueux

reptile. La douleur fait ouvrir la gueule au crocodile; le jaguar débarrassé le saisit par dessous, à la gorge, et l'étrangle.

Il est cependant des animaux qui savent se défendre du jaguar. Les bœufs se mettent en rond en pressant leur croupe les uns contre les autres, lui présentent leurs cornes, et parviennent souvent à le tuer s'il se précipite sur eux avec trop d'impétuosité. Les chevaux se défendent en se rangeant également en cercle, mais tête contre tête, et lui lançant des ruades. Dans les pays très chauds, où le jaguar à moins de courage, les chevaux entiers, loin d'éviter sa présence, le poursuivent quelquefois et le mettent en fuite.

Dans les mêmes contrées, et particulièrement à la



Bison et Jaguars. *Susemihl, del. et sculp.*

yanne, où le gouvernement accorde une prime de cinquante francs pour chaque tête de jaguar, on le chasse avec une meute de chiens dressés à cela, et qui sont d'une race de taille moyenne. Leurs aboiemens l'épouvantent et le font fuir pendant quelques instans; mais bientôt il entre en fureur, s'arrête au pied d'un arbre, se défend avec les pattes de devant contre les chiens assez hardis pour approcher, et tous ceux qu'il atteint sont ordinairement éventrés d'un seul coup. Le chasseur doit alors éviter de se montrer, car si le jaguar l'aperçoit il ne manque jamais d'abandonner les chiens pour se jeter sur l'homme. Il faut donc attendre que l'animal fatigué par les aboiemens de la meute qui l'entoure et ne cesse de le harceler, se soit décidé à grimper sur l'arbre. On l'abat d'un coup de fusil, et les chiens se jetent sur lui en profitant avec avantage de sa chute, pour achever de lui donner la mort.

BOITARD.

ÉTUDES HISTORIQUES.

TROIS JOURNÉES DU RÈGNE DE CHARLEMAGNE.



[Les trois reines.

§ I. — ÉRESBOURG. — (772 ans après J.-C.)

Il y avait grande fête dans la cité d'Éresbourg, principale retraite des Saxons, et siége de la colonne d'Irmensul. Profitant de la mésintelligence des deux jeunes rois francs, Charles et Carloman, et impatients de se venger des revers que leur avait fait essuyer Pépin, les Saxons, après avoir massacré le petit nombre de leurs compatriotes convertis à la foi chrétienne, s'étaient jetés sur les terres franques, et, pillant, égorgeant, exerçant partout d'horribles ravages, avaient emmené chez eux un grand nombre de prisonniers pour les dévouer aux autels d'Odin et de Freya.

Les prêtres, joints aux chefs de guerre et de paix, le

hére-toghes et les *thanes*, entouraient cette colonne redoutable, élevée par les anciens Germains à la mémoire d'Hermann, du vainqueur de Varus ; et, chose singulière dans le culte des Saxons, ces peuples, originaires de la presqu'île scandinave, et par conséquent étrangers de fait aux traditions de la Germanie, allaient sacrifier à Hermann des prisonniers francs, c'est-à-dire des descendans directs de ce guerrier divinisé. La foule des hommes libres, des *franklins*, fluctuaient bruyamment, hommes et femmes, dans le bois ; et les *lites*, esclaves auxquels l'agriculture était abandonnée comme chose vile, tourbillonnaient aux alentours. Au milieu du temple, entre la colonne d'Hermann et les autels des dieux du Valhallah, s'élevait une monstrueuse statue d'osier, dans laquelle avaient été précipités pêle-mêle les malheureux enlevés aux bourgades franques. De cette horrible prison, qui allait bientôt se transformer en bûcher, il sortait un concert déchirant de gémissemens et de cris, auxquels se mêlaient les chants lugubres des prêtres, les imprécations des chefs et les rires de la foule.

Quand les rites préliminaires furent achevés, les prêtres s'armèrent de torches, qu'ils allumèrent tour à tour sur l'autel d'Odin ; et, après avoir tourné plusieurs fois autour de la statue d'osier, en murmurant les paroles consacrées, ils mirent tous ensemble le feu au monceau de paille et de branches dressé au pied de la statue. Aux premières flammes qu'on vit luire, un immense cri de joie retentit sous les voûtes du bois sacré ; et à mesure qu'en s'élevant les terribles langues de feu léchaient toutes les parties du gigantesque holocauste, la clameur féroce grandissait et couvrait les cris des malheureux captifs.

Heureux ceux qui avaient été précipités les premiers au fond de la statue, car, étouffés sous le poids de leurs compagnons, et déjà demi-morts, ils étaient bientôt achevés par les premières atteintes du feu ; mais ceux qui, élevés au sommet, ne recevaient que de rares bouffées de fumée et de flamme, et que ranimait par intervalle la fraîcheur de la brise, ils voyaient, eux, s'éterniser leur supplice. En vain les mères s'efforçaient-elles de couvrir leurs enfans de leurs corps, les pauvres victimes se tordaient dans leurs bras et expiraient sous leurs yeux. Il y avait aussi dans cette effroyable prison des luttes horribles : on s'y disputait avec acharnement quelques minutes d'existence en se repoussant les uns les autres aux extrémités, incessamment parcourues de la flamme. Puis la statue crevait en maints endroits, et les victimes qui s'échappaient tombaient dans la fournaise ; ou, si elles venaient à rouler demi-consumées jusque sous les pieds des prêtres, les chefs les replongeaient à coups de lance dans le bûcher.

Les flammes avaient cessé de jaillir, et la statue, où le bruit et le mouvement avaient cessé, s'élevait noircie et morne au milieu du temple ; un silence solennel avait succédé aux vociférations de la foule, quand tout à coup un tumulte toujours grossissant s'entendit au lointain ; les chefs écoutèrent avec inquiétude, et bientôt on vit accourir quelques Saxons des tribus voisines couverts de poussière et de sang. Ils racontèrent qu'une innombrable armée de Francs s'avançait, rapide comme l'éclair, tonnante comme la foudre ; qu'elle franchissait les rivières, emportait les forts, rasait les bourgades, et que les expéditions les plus terribles du roi Pépin n'auraient été que la chute d'un ruisseau ou d'une nuée de sauterelles auprès du passage de cette armée.

Une morne stupeur succéda dans Eresbourg au récit de ces nouvelles ; et, pour ajouter à l'épouvante dont la foule était glacée, la statue d'osier, presque entièrement consumée à sa base, croula tout à coup, et, en tombant, écrasa plusieurs prêtres et renversa les vases sacrés et couvrit le feu de l'autel d'Odin, qui s'éteignit. Cet accident, dont la fatale nouvelle avait fait oublier la prévision, fut regardé par tous comme un présage sinistre. Néanmoins les hére-toghes, s'indignant de leur effroi, finirent par relever le courage de leurs soldats. De toutes parts on courut aux armes, on ferma toutes les issues d'Éresbourg, on accumula de nouveaux troncs d'arbres sur les fortifications, où on les mêla avec la terre et la craie ; les flèches, les machines de guerre, les haches, les massues, tout fut tiré des habitations des chefs et des soldats. A la tête des plus zélés se montrait le jeune Witikind, qui devait prolonger trente-trois ans cette guerre d'extermination que Charlemagne fit aux barbares compatriotes de ce héros. Toute la nuit on veilla aux environs d'Éresbourg et sur les fortifications, et le lendemain, aux premières lueurs du jour, des courriers annoncèrent l'arrivée des Francs.

Mais ici laissons parler un vieux chroniqueur, dont le style épique s'élève à la hauteur de la prodigieuse époque qu'il raconte.

« Alors on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux, soulevé par le vent de nord-ouest, qui changea le jour le plus brillant en ombres lugubres ; puis, le roi Charles approchant, l'éclat des armes fit luire, pour les gens enfermés dans la ville, un jour plus sinistre qu'aucune nuit.

» Et Charles parut lui-même, cet homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, les mains garnies de gantelets de fer, la poitrine et les épaules défendues par une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance qu'il soutenait élevée en l'air, car sa main droite, il la tenait toujours étendue sur son invincible épée ; ses cuisses même, quoique les autres guerriers eussent les leurs garnies de courroies, pour monter à cheval avec plus de facilité, il les avait entourées de lames de fer ; ses bottines et son bouclier étaient aussi de fer.

» Tous ceux qui précédaient le monarque, tous ceux qui marchaient à ses côtés, tous ceux qui le suivaient, tout le gros même de l'armée, avaient des armures semblables, autant que la fortune de chacun le permettait ; ce métal si dur était porté par un peuple d'un cœur plus dur encore.

» Le fer couvrait les champs et les grands chemins ; les pointes du fer réfléchissaient les rayons du soleil. Cette vue répandit la terreur dans les murs de la cité, ébranla l'audace des jeunes gens, paralysa la sagesse des vieillards ; et tous les citoyens s'écrièrent avec des clameurs confuses :

» Que de fer, hélas ! que de fer ! »

Quelque prompte et irrésistible qu'eût été la marche de Charlemagne, la résistance des Saxons fut désespérée, terrible : ils combattaient pour leurs dieux et pour leurs foyers ; leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards étaient derrière eux, et ils n'attendaient point de quartier si les Francs étaient vainqueurs. Mais que pouvaient ces barbares demi-nus, mal couverts sous leurs casques de cuir et leurs boucliers d'osier garnis de peau d'aurochs, et combattant sans ordre, contre les vieilles bandes de Pepin, retrempées par la jeune gloire de Charlemagne, des guerriers tout bardés de fer, et les masses compactes de leur cavalerie ?

C'étaient littéralement des combats de géans, ayant des espèces de demi-dieux à leur tête, car Charles et

Witikind étaient plus que des hommes, plus que des géans.

Après la bataille de la plaine, ce furent les combats corps à corps du siége, car les Saxons, rejetés dans Éresbourg, puis chassés de muraille en muraille et acculés enfin contre le temple de Teutsch et d'Hésus, d'Hermann et d'Odin, hideux panthéon, défendirent bravement chaque pied de terrain, chaque chaumière.

Enfin, enveloppés de toutes parts, et dans l'espoir de sauver au moins leurs enfans et leurs femmes, ils se rendirent, excepté Witikind qui, sortant de la ville à reculons, comme un auroch blessé, mais toujours redoutable, alla rallumer la défense chez les autres tribus.

Peut-être le jeune Charles, qui d'un seul coup égalait sa renommée à la vieille gloire de son père, eût-il pardonné aux vaincus; mais les débris fumans de l'holocauste réveillèrent sa colère assoupie dans le triomphe; et, après le baptême de l'eau auquel les *païens* s'étaient résignés, sauf à retourner le lendemain aux autels de leurs dieux, ils subirent le baptême du sang.

Charlemagne fit rendre les derniers devoirs aux débris des malheureuses victimes, et son armée se remit en marche pour écraser la queue de l'hydre qui remuait encore.

Ce fut alors qu'un phénomène, que tous appelèrent un miracle, vint compléter la fortune de Charles, non moins favorisé à cet égard que Clovis-le-Grand. « L'été, dit la chronique, avait eu des chaleurs si dévorantes, que toutes les rivières et les fontaines furent taries : il arriva qu'on ne trouvait plus d'eau pour boire. On craignit que l'armée, fatiguée par la soif, ne pût continuer ses travaux; mais le troisième jour, sur le midi, tandis que tous se reposaient, voici qu'un énorme volume d'eau remplit tout à coup le lit d'un torrent, au pied du mont où le camp était adossé, et l'armée eut ainsi de quoi se désaltérer. »

Et Charles, vainqueur des dieux de la Saxe, comme de ses guerriers, s'avança sans obstacle jusqu'au Wéser, et sa main puissante imposa à toutes les tribus de la Germanie un joug qu'elles secouèrent long-temps, mais qu'elles ne brisèrent qu'après la mort du grand roi. »

§ II. — LES TROIS REINES. (773.)

C'était peu de temps après l'expédition d'Éresbourg. Charlemagne avait réuni les principaux berhts de l'Austrasie dans se résidence d'Héristal, berceau de sa famille, enrichi à la fois par les victoires du père et du fils. Tous les alentours étaient animés par les préparatifs d'une chasse au taureau sauvage; dans la cour de l'habitation royale, ce n'étaient que cris d'hommes, éclats de trompettes, hennissemens de chevaux, aboiemens de chiens; les serviteurs du roi présentaient abondamment à ses nobles hôtes les chairs salées et le bœuf rôti, et faisaient circuler sans relâche le vin et l'hydromel. Le temps était beau, le vent frais, le gibier abondant, la forêt voisine, tout promettait une chasse heureuse; aussi la joie rayonnait-elle sur tous les visages, et de toutes parts les chants résonnaient mêlés aux rires. Aussi ardent chasseur que guerrier indomptable, Charlemagne animait ses rudes convives de la voix et du geste; mais, toujours sobre au milieu même des orgies les plus emportées, et supérieur en tout aux hommes de son époque, il mangeait et buvait avec modération pour conserver pendant la chasse la souplesse de son corps et la justesse de son coup d'œil.

A côté de cette scène bruyante et joyeuse, il s'en passait une d'un tout autre caractère; c'était vers la partie la plus reculée du château, dans une chambre dont la fenêtre étroite et sombre donnait sur cette cour tumultueuse. Une jeune femme aux traits doux et fins, mais languissante et pâle et le regard allumé par la fièvre, se soulevait péniblement sur son lit, et d'une voix faible et profondément triste : « Clotilde, » disait-elle à une jeune fille agenouillée près d'elle; « aide-moi, je veux me lever; prends mes plus beaux habits et pare-moi.

» — Vous lever, vous parer, ma bonne maîtresse! et pourquoi faire, mon Dieu! affaiblie et malade comme vous êtes?

» — Je veux me lever pour accompagner le roi, mon époux, à la chasse; je veux qu'il me voie, qu'il m'aime.»

A cette réponse, la jeune fille regarda la reine avec une expression d'étonnement et de douleur, et se mit à pleurer.

« Calme-toi, ma Clotilde, et hâte-toi, je t'en supplie. Je suis forte, vois-tu, et quand je me sentirai près du roi Charles, je serai tout-à-fait guérie. Hélas, » continua-t-elle en s'affaissant à chaque instant sous les mains de la jeune fille qui s'était mise à l'habiller; « c'est parce que je suis toujours alitée et malade qu'il me néglige et m'oublie; s'il me retrouvait chevauchant à ses côtés, rose et souriante, comme dans les premiers jours de notre mariage, il me rendrait son cœur, j'en suis sûre. C'est qu'aussi, mon enfant, il est bien triste pour un grand roi comme le roi Charles de voir à tous ses barons des femmes belles et fières, et de ne pouvoir leur montrer une compagne digne de lui, c'est-à-dire plus belle et plus fière. Donc, prends tous mes joyaux et fais-les ruisseler sur mon cou et dans mes cheveux, car je veux être belle, je veux être digne du roi et effacer toutes les autres femmes; oui, Clotilde, dussé-je mourir après, je veux encore une fois être aimée de mon époux et me montrer la reine. »

Mais cette exaltation factice de la jeune reine des Francs s'évanouissait bien vite : « Mon Dieu! » reprenait la pauvre Hermangarde, qui se sentait prête à défaillir, « pour que je sois ainsi délaissée, c'est que peut-être aussi je suis bien changée; voyons, ma Clotilde, sois sincère, mérité-je vraiment l'abandon de mon époux?

» — Hélas! ma bonne maîtresse, » répondit la jeune fille; « si quelque chose a changé, c'est le cœur du roi, car je vous trouve aussi belle que jamais, et surtout plus touchante et plus digne d'être aimée. Mais non, le roi vous aime toujours : ce sont les guerres sans cesse renaissantes qui l'éloignent de vous; et quand ce n'est pas la guerre, c'est la chasse. Comment les hommes et les rois peuvent-ils se plaire à verser ainsi le sang? et la paix, la douce paix ne nous sera-t-elle jamais accordée?

» — A la cour du roi Didier, mon père, » continua Hermangarde en rêvant tristement, « tous les princes lombards s'empressaient autour de moi, tous vantaient ma beauté, et briguaient l'honneur d'obtenir ma main; mais la gloire du grand roi Charles m'avait touchée; hélas! et aussi sa jeunesse et sa beauté, son œil doux et fier, son front plein de majesté, sa haute et noble taille; et je dédaignai tous les princes, mes égaux; j'oubliai même que le roi Charles était marié à une autre femme, et que le divorce est réprouvé devant Dieu et devant les hommes. Oh! Charles, Charles, ne m'en punissez pas, laissez-moi toute ma vie, si vous voulez, dans ce coin du palais, mais ne me chassez pas, ne me répudiez pas; mieux vaudrait la mort que cette honte

» — Pourquoi ces funestes idées? » reprit Clotilde en

pâlissant, « le roi ne pense point à vous donner de rivale. Encore tout échauffé de sa lutte avec les Saxons, et plein de ses triomphes rapides, il ne songe qu'à les célébrer avec ses barons; mais vous aurez votre tour, et c'est du repos et un autre bonheur qu'il viendra bientôt vous demander.

» — Oh! ma Clotilde, que tu me fais de bien! tu dis vrai, c'est que mon temps n'est pas encore venu. Eh bien! je serai patiente, je ne reprocherai rien au roi, ni par mes paroles ni par ma tristesse. Tu verras tout à l'heure comme je m'efforcerai d'être gaie; vite, passe cette broche garnie de pierreries dans mes cheveux; c'est bien, je suis contente; » acheva Hermangarde en se regardant dans un miroir de métal poli; « maintenant descends dans les écuries et fais préparer ma haquenée.

» — Y songez-vous, bon Dieu! quand vous pouvez à peine vous soutenir? C'est votre litière qu'il faut aller commander, n'est-ce pas?

» — Non, non, c'est ma haquenée que je veux. Est-ce avec une litière, ma bonne Clotilde, que je pourrais suivre la chasse? Je veux, te dis-je, rester le plus près possible du roi; sa vue va me rendre tout-à-fait forte; d'ailleurs, puisque tu as encore quelques craintes, tu monteras derrière moi en croupe; et, si je me sentais faiblir, tu me soutiendrais. »

Quelques instans après, la reine et la jeune fille montèrent une docile haquenée, qui savait comprimer sous le frein l'impatience dont l'agitait le tumulte excitant de la cour. Ranimée par l'air frais et la scène splendide qui remuait sous ses yeux, Hermangarde avait retrouvé une énergie momentanée, et ses joues, tout à l'heure si blêmes, se peignaient de vives nuances. A la fois pressée de revoir Charlemagne et inquiète de l'accueil qu'il allait lui faire, elle répondait à peine aux froids saluts que les berhts austrasiens lui adressaient au passage, et ne remarquait pas même le changement de manières et l'insouciance des serviteurs du roi à son égard.

Au moment où elle arrivait devant la principale porte du palais, Charlemagne en sortait avec les plus puissans de ses barons, et allait s'élancer sur son cheval, qu'un de ses fidèles tenait par la bride. En apercevant la reine, son sourcil se fronça; mais un second regard, qu'il jeta sur elle à la dérobée, fut plus doux, car il avait ressaisi un éclair de la première beauté d'Hermangarde, rehaussée encore par une éclatante parure. Alors il fit quelques pas vers elle, et d'un accent presque tendre : « Vous avez donc chassé ces fièvres si tenaces, Hermangarde, m'amie? » lui dit-il, « et vous vous disposez, ce me semble, à nous suivre à la chasse? »

» — Oui, mon seigneur et époux, si tel est votre bon plaisir, » répondit la jeune reine en tressaillant de joie.

» — Notre plaisir est que vous ne soyez plus malade, et nous vous approuvons fort de quitter le lit pour la plaine et les bois; l'air vif et la course folle seront plus salutaires à votre beauté que tous les dictames de notre pharmacie. Allons, messeigneurs, » ajouta le roi en se retournant vers ses barons; « venez féliciter la reine de son retour à la santé, et préparez-vous à bien faire, car c'est surtout devant les dames qu'il est beau de frapper de grands coups.

Et les barons, surpris de ce retour de faveur, entourèrent Hermangarde, et lui rendirent les respects dont elle avait été privée depuis que Charlemagne leur en avait lui-même donné l'exemple.

Pendant que la reine, heureuse et ravie, leur payait en sourires et en douces paroles ces hommages intéressés, un mouvement se fit à l'entrée de la cour : c'était le chef suève, Winemar, qui entrait accompagné de ses fidèles et de sa fille Hildegarde, aux noirs cheveux. Le roi alla au-devant de ce nouvel hôte, qu'il reçut avec distinction, et fit surtout à la belle Hildegarde l'accueil le plus empressé; belle en effet, et d'une beauté qui devait plaire particulièrement à Charlemagne, car autant la reine Hermangarde était blonde et frêle, autant la jeune étrangère était brune et vive; l'une avait des yeux bleus et pleins de langueur, l'éclair étincelait dans les yeux noirs de l'autre; de riches teintes coloraient les joues de la princesse suève, brunies par le hâle, et une blancheur mate était habituelle chez la fille du roi lombard; mélancolique et pieuse, celle-ci aimait les longues prières, les chants plaintifs sous la voûte sombre d'une église, les rêveries, le soir, accoudée sur une fenêtre et suivant d'un œil humide la lune errant au milieu des nuages; grande, forte, ardente, celle-là tressaillait d'aise au cri de la trompette, et bondissait de joie emportée par une cavale fougueuse. Aussi les yeux du roi ne pouvaient-ils se détacher de cette belle princesse, dont la nature énergique et chaleureuse s'harmoniait si complétement avec la sienne; et déjà la pauvre Hermangarde était oubliée, et peu à peu le cercle de ses courtisans s'éclaircissait encore pour aller grossir celui de l'étrangère.

Enfin le roi donna le signal du départ; la foule jaillit comme un torrent de l'enceinte du palais d'Héristal, et se répandit dans la plaine avec un redoublement de cris et de fracas. D'abord, par un dernier respect du devoir et peut-être de la forme, Charles chevaucha côte à côte avec la reine, mais à peine la chasse se fût-elle lancée à travers les premières broussailles de la forêt, que, laissant la pauvre Hermangarde au milieu de quelques berhts, qui ne tardèrent pas eux-mêmes à le suivre, il se précipita sur les traces de la belle Suève; car cette rapide amazone avait déjà laissé loin derrière elle les plus intrépides chasseurs.

Restée seule avec sa fidèle Clotilde : « J'ai eu tort de ne pas t'écouter, » dit la reine avec accablement; « ma place n'est point ici. »

La jeune fille baissa la tête et ne répondit pas; mais, ayant relevé les yeux vers sa maîtresse, elle la vit si pâle, les traits si altérés, qu'elle poussa un cri et la saisit dans ses bras, comme pour la retenir.

« Ma place n'est point ici, » répéta la reine; « Clotilde, remène-moi vers mon lit; il me semble que je vais mourir. »

En effet, Hermangarde s'évanouit sur le sein de la jeune fille.

Celle-ci, épouvantée, se mit à crier de toutes ses forces et à appeler du secours, mais personne ne répondit, personne ne vint, et les regards et la voix de la jeune suivante se perdirent dans l'épaisseur de la forêt.

La haquenée s'était arrêtée d'elle-même. Clotilde descendit, reçut dans ses bras la pauvre reine, toujours sans mouvement, la coucha sur le gazon, et prodigua pour la ranimer tous les moyens que sa mémoire troublée put lui fournir. Grace à ses soins, Hermangarde rouvrit les yeux; et, voyant le lieu où elle se trouvait, et reconnaissant Clotilde, lui sourit avec tristesse.

« J'avais trop présumé de mes forces, ma pauvre enfant, » dit-elle, « je crains bien de ne pouvoir regagner Héristal, et d'être obligée d'attendre ici le retour de Charles... Pourvu, » continua-t-elle en ouvrant les yeux avec effroi, « que quelque taureau furieux ne soit point

lancé de ce côté... vite, Clotilde, allons-nous-en, j'ai peur! »

A ces paroles de la faible Hermangarde, une même épouvante gagna la jeune fille; néanmoins, retrouvant quelque présence d'esprit dans son attachement pour la reine : « Eh bien, ma bonne maîtresse, » dit-elle, « essayez de remonter sur votre haquenée, je vous conduirai dans quelque fourré, derrière de gros arbres, où vous serez plus à l'abri que dans cette clairière. »

La reine accepta, et, s'aidant de la jeune fille, finit par se remettre en selle; et Clotilde, prenant la bride et marchant devant, se mit à chercher un asile.

Après avoir marché quelque temps sans rien trouver qui la satisfit, elle s'arrêta tout à coup devant une échappée de vue qui lui permit d'interroger la campagne environnante, et elle distingua bientôt, au milieu d'un bouquet de bois peu éloigné, une métairie où la reine trouverait assurément du secours, car on voyait un sillon de fumée s'échapper du toit.

Bientôt le petit convoi arriva devant la porte, et quelques serviteurs étant accourus, Hermangarde et Clotilde se virent en face d'une femme de haute stature, à l'œil fier, au geste noble, et conservant encore dans son humble costume quelques vestiges d'une splendeur passée.

Clotilde lui demanda l'hospitalité pour sa maîtresse; Hermangarde adressa elle-même une parole de prière à l'inconnue. Alors celle-ci qui, depuis quelques instans, considérait la reine et son magnifique costume d'un regard sombre et jaloux, s'écria d'une voix brusque : « Et qui êtes-vous, pour venir insulter ainsi à l'abaissement d'une exilée? »

« — Je suis Hermangarde, la reine des Francs, la femme du grand roi Charles, » répondit la princesse d'un air d'étonnement et de dignité blessée.

» — Et moi, » reprit l'inconnue en se dressant de toute sa hauteur, « je suis Himiltrude; j'ai été aussi la reine des Francs et la femme du grand roi Charles; bien plus, je suis la mère de son héritier. Vous voyez donc que je suis autant que vous, plus peut-être, car Dieu vous a frappée de stérilité; et il se peut que demain vous soyez rejetée comme moi du palais d'Héristal, et reléguée dans une métairie semblable à celle-ci, et plus triste, car vous n'y trouverez pas comme moi la consolation d'un fils, mon glorieux Pépin. Maintenant, vous qui m'avez fait chasser, je vous chasse à mon tour, retirez-vous! »

» — Oh non! » s'écria alors Clotilde, en se jetant aux genoux de la farouche Himiltrude; « vous ne serez point assez impitoyable pour repousser ma maîtresse souffrante et faible comme elle est; et puis le roi le saurait ce soir, et vous seriez punie. »

» — Ne menace point, ma Clotilde, » dit Hermangarde d'une voix mélancolique et résignée, « cela ne nous convient guère maintenant; et vous, Hilmitrude, accordez-moi l'hospitalité sans haine, car demain peut-être je serai comme vous répudiée et pauvrement vêtue. »

Ces paroles firent jaillir un éclair de joie dans les yeux de l'altière exilée : « A ce titre, » reprit-elle, « soyez la bien venue. Sus, sus, monseigneur Pépin, voici une reine qui vient vous demander asile. »

Le glorieux Pépin était un enfant de quatre ou cinq ans, hideusement contrefait, sombre, hargneux, et que Charlemagne avait renié comme il avait fait de la mère.

Cependant Charlemagne était parvenu à s'isoler de la chasse et à se trouver seul avec la belle Hildegarde, qui, nullement troublée de la gloire du grand roi, devisait gaîment avec lui, et ajoutait encore à l'amour du monarque, en se montrant à lui parée de deux qualités de plus, qu'il prisait fort chez ceux qui l'entouraient, la vivacité de l'esprit et la sérénité de l'humeur. Par degrés pourtant leur entretien devint grave, car, après avoir repoussé l'expression de l'amour du roi avec l'arme de la plaisanterie et du badinage, la fille de Winemar comprit que c'était avec des argumens sérieux qu'il fallait repousser ses propositions de mariage; néanmoins, elle revenait souvent malgré elle au ton de l'épigramme.

« Oui, » disait Charlemagne en abattant une branche énorme d'un coup de sabre, comme pour donner plus de poids à ses paroles, « vous partagerez mon lit et ma couronne.

» — Votre couronne, toute grande qu'elle est, seigneur, est trop étroite pour trois têtes.

» — N'ai-je pas déjà divorcé avec Himiltrude?

» — Vous vous autoriseriez d'un premier exemple pour un second, et peut-être aussi pour un troisième? Cela vous conduirait, seigneur, à mourir dans l'impénitence finale.

» — Le roi Pépin, mon père, me fit épouser Himiltrude malgré moi, car son humeur acariâtre m'était connue; et, plus tard, ce fut Bertrade, ma mère, qui me pressa de rompre cette union mal assortie; et, dans l'empressement que j'avais à fuir une femme odieuse, je me jetai aveuglément dans les bras de celle que ma mère m'offrait en échange; mais il se trouva que j'étais sorti de Charybde pour tomber en Scylla

» — Et après deux naufrages, vous voudriez vous lancer dans un troisième précipice?

» — Oh vous, Hildegarde, vous seriez pour moi le port.

» — Votre barque, seigneur, est aventureuse de sa nature, et vous n'êtes ni d'âge ni d'humeur à la laisser long-temps à l'ancre.

» — Mais, Hildegarde, je sens que je n'ai vraiment aimé et que je n'aimerai jamais que vous.

» — Les nœuds de l'amour sont bien fragiles, seigneur, auprès de ceux que forme la religion; respectez l'œuvre de vos évêques, leur voix s'élève plus haut que celle du caprice.

» — Ce n'est point un caprice, Hildegarde; je veux briser cette union que le Ciel n'a pas plus bénie que la première. Il me faut un fils, un fils qui réponde aussi bien que mon épée aux intrigues de mes ennemis. »

En ce moment, un monstrueux auroch parut à l'entrée du chemin que parcouraient le roi et la princesse.

« Fuyez, Hildegarde, » s'écria Charlemagne en tirant son sabre et en se plaçant entre la fille de Winemar et l'animal sauvage, « rangez-vous dans le taillis, pendant ce temps-là je vais occuper la bête. »

Et, se retournant vers la princesse, il la vit calme, s'affermissant sur sa monture et disposant un javelot : jamais elle ne lui avait paru plus belle. Alors, s'électrisant à l'idée d'emporter l'estime de cette héroïque jeune fille, il lança son cheval contre l'auroch. Celui-ci qui, à l'aspect des deux chasseurs, avait hésité un instant en les menaçant d'un regard oblique, poussa un long mugissement, fit lui-même quelques bonds au-devant de son adversaire, puis, s'arrêtant tout à coup au milieu du chemin, présenta brusquement ses deux cornes aiguës au choc du cheval. Mais Charles, qui connaissait les ruses de ces animaux, détourna lestement sa monture de la ligne où il l'avait lancée, et la faisant revenir un moment sur elle-même, asséna sur la nuque de l'auroch un

vigoureux coup de sa lourde épée. Le taureau, dangereusement blessé, chancela; mais, se relevant au même instant, il se jeta en beuglant de rage sur Charles, qui ramenait à l'attaque son cheval tout frissonnant de peur. Avant qu'un second coup l'atteignît, l'auroch était tombé tête baissée sur le cheval, dont une de ses cornes ouvrait le flanc, tandis que l'autre déchirait le brodequin du roi et lui entamait la jambe. La douleur empêcha le royal chasseur de frapper une seconde fois l'animal furieux; en même temps son cheval s'abattit, et le roi des Francs courait le plus grand danger, quand le javelot d'Hildegarde, arrivant comme l'éclair, s'enfonça profondément dans les entrailles du taureau, qui frappa violemment la terre des quatre pieds, et balança quelques instans entre ce nouvel agresseur et son premier ennemi. Pendant ce temps-là Charles s'était déjà dégagé de dessous son cheval; il fit quelques pas vers l'auroch en traînant sa jambe blessée, et au moment où celui-ci reculait devant Hildegarde, il l'abattit d'un revers de son épée.

« Merci, mon ange gardien, » dit Charles en tendant la main à la jeune princesse.

Hildegarde, remarquant alors la blessure du roi, sauta à bas de son cheval, déchira un pan de sa tunique, étancha le sang, rapprocha les chairs et banda la plaie avec autant de dextérité que l'eût pu faire un médecin de Rome. Cependant Charles la regardait avec tendresse et confirmait dans son cœur le titre de reine, qu'il venait de lui proposer l'instant d'auparavant.

Quand la princesse eut achevé, « Seigneur, » dit-elle, « montez sur mon cheval, et gagnons quelque chaumière voisine où vous puissiez prendre du repos et attendre vos barons.

» — Je le veux bien, mon Hildegarde, tout ce que tu veux, je le veux maintenant, car je le jure sur ma *joyeuse,* dès aujourd'hui tu es la reine. »

La fille de Winemar baissa les yeux en rougissant; puis, secouant sa tête brune et mutine comme pour une dernière protestation, elle franchit à côté du roi la lisière de la forêt.

Arrivé sur un monticule voisin, qui dominait une métairie, Charles arrêta son cheval : « Allons d'un autre côté, » dit-il.

» — Mais, seigneur, vous ne trouverez point un asile pareil à deux lieues à la ronde; c'est une ferme presque royale.

» — Vous le voulez? » reprit Charles en réfléchissant, « eh bien soit, venez voir ce que j'ai fait pour arriver à une autre femme, et ce que je ferai pour arriver à vous. »

En entrant dans la métairie, Charles et la fille de Winemar rencontrèrent Himiltrude et Hermangarde.

En présence les uns des autres, tous tressaillirent.

Mais Charlemagne se remit promptement, et, triomphant en roi de l'étrangeté de sa situation : « Himiltrude, Hermangarde, » dit-il d'une voix ferme et en montrant la jeune fille suève aux deux princesses disgraciées : « Prosternez-vous, voici la reine! »

De ce second divorce, il résulta une guerre entre le roi des Francs et celui des Lombards; Charlemagne, après avoir répudié la fille, confisqua les états du père, et c'est ainsi qu'en perdant une femme il gagna un royaume. Ces sortes d'histoires sont très-fréquentes dans la vie de Charles-le-Grand.

Quant au fils d'Himiltrude, ce glorieux Pépin, il organisa plus tard une conspiration contre son père, et fut enfermé d'abord au monastère de Saint-Gall, puis de Prüm, dans les Ardennes, où il mourut.

§ III. — LA JOURNÉE ADMINISTRATIVE. (800.)

La nuit s'achève; tout dort encore dans Aix-la-Chapelle, siége du grand empire; Charlemagne seul veille, et la flamme vacillante de sa lampe lutte avec les premières lueurs de l'aube. Accoudé sur son chevet et un exemple d'écriture devant les yeux, il essaie de former ces caractères gothiques dont l'exécution nette et lisible nous paraît encore aujourd'hui si pleine de difficultés; mais la plume frêle tremble dans cette main large et rude et dès long-temps habituée à ne manier qu'une lourde épée et un sceptre de fer. Après quelques instans d'un travail tenace, le grand roi compare ce qu'il vient d'écrire avec son modèle, et, indigné de l'énorme différence qu'il voit entre les caractères purement moulés de l'exemple et les monstrueux hiéroglyphes qu'il a tracés, il jette ses tablettes avec colère, et, frappant fortement la table du pommeau de sa *joyeuse,* il se lève.

Quelques-uns de ses barons entrent immédiatement. Charles discute avec eux quelques affaires importantes de l'empire. Ensuite il prend connaissance des procès en appel devant lui, et, tout en achevant ses ablutions et sa toilette, prononce des sentences aussi justes que précises. Il a fini de s'habiller; son costume se compose d'une chemise de fin lin; de hauts-de-chausses de même étoffe, serrés autour des jambes par des bandelettes; de brodequins dorés, attachés par de longues courroies entrecroisées; d'une tunique avec ceinture de soie, et pardessus la tunique une saie pareille à celle des Slaves wénètes; en hiver, c'est un justaucorps de peau de loutre.

Charles recouvre ces habits d'un grand manteau bleu de saphir, double, à quatre coins, tombant par devant et par derrière jusqu'aux pieds, mais flottant de chaque côté seulement jusqu'aux genoux; il descend accompagné d'autres grands seigneurs, avec lesquels il monte à cheval. Avant de sortir, il a eu soin de régler l'emploi de sa journée, et il a donné ses ordres à ses ministres.

La royale cavalcade traverse rapidement Aix-la-Chapelle au milieu des acclamations enthousiastes des habitans, et voyez comme le grand roi se distingue entre tous, par sa majesté plus encore que par sa haute taille. Il est large de carrure, dit la chronique, d'une taille haute et bien prise; il a le crâne arrondi, les yeux grands et vifs, le nez aquilin, une belle chevelure brune, le teint coloré; sa physionomie rayonne de bonté et de franchise, et son port est plein de dignité. Bien qu'il ait le cou gros et court et le ventre proéminent, la juste proportion du reste de ses membres rend ces défauts peu sensibles; ses mouvemens sont mâles et fiers, sa voix est claire et pénétrante.

Sa *joyeuse* pend à son côté. C'est une longue et large épée à deux tranchans; la lame, pour donner plus sûrement la mort aux païens, porte de petites croix en relief; un triple fourreau l'enveloppe : le premier en toile cirée blanche et luisante, le second en courroies roulées, le troisième en cuir doré; la garde en est d'or, et le baudrier, plaqué de lames d'argent. Cette arme ne quitte jamais le grand roi; la nuit même, comme une fidèle épouse, elle repose à son côté. Son sceau est gravé sur le pommeau, et il dit quelquefois lorsqu'il scelle un ordre : « voilà ma volonté. » Puis en montrant la lame : « Et voilà qui la fera respecter. »

Après sa promenade, il va visiter et encourager les travaux des architectes, et ceux des autres artistes qu'il appelle et retient généreusement près de lui.

Il rentre pour dîner. On ne lui sert que quatre plats,

outre le rôti, son mets de prédilection, et il ne boit guère que trois coups de vin; car s'il est simple dans son costume, il est sobre dans ses repas. Cependant on lui fait à haute voix le récit des belles actions du temps passé, ou on lui lit quelque passages de la *Cité de Dieu*, de saint Augustin, son auteur favori.

Le dîner achevé, il se rend à l'église, et là, en compagnie de ses évêques et barons, il chante au lutrin, dont il est le premier coryphée.

Puis, de retour au palais, son académie s'assemble, et l'on se met à disserter sur les beautés des auteurs sacrés et profanes, ainsi que sur les sciences exactes. Le plus illustre de la docte troupe est Alcuin, cet Anglo-Saxon, qui, apprenant de quel accueil le roi des Francs honorait les doctes hommes, s'embarqua et se rendit à la cour de ce prince. Disciple de Bède, Alcuin surpasse de beaucoup les savans contemporains dans la connaissance des Écritures. C'est lui qui aide le plus activement le grand roi dans son œuvre de civilisation. Après Alcuin vient le diacre Pierre, de Pise; puis Théodulf de Gothie; le seigneur franc Engelbert; Adalhart, abbé de Corbie; Rikulf, évêque de Mayence, et le jeune Eginhart, secrétaire du roi. Tous ces doctes hommes ont emprunté des pseudonymes à l'antiquité; l'un a pris celui de Flaccus, l'autre celui d'Homère; ceux-ci s'intitulent Augustin, Damœtas; ceux-là Virgile et Calliopæus. Charles, en témoignage de son enthousiasme pour la poésie sacrée, s'est surnommé David. Avec tous ces hommes si supérieurs à leur époque, le monarque, plus grand encore qu'eux tous, apprend la rhétorique, la dialectique, l'astronomie, la grammaire, les règles de la poésie et de la musique les langues anciennes et quelques idiomes étrangers. La chronique raconte qu'il composa plusieurs morceaux de poésie latine, bien supérieurs aux vers burlesques et informes du roi Chilpéric; elle ajoute qu'il calculait la marche et le cours des astres avec une si étonnante sagacité qu'il fit un traité sur les éclipses, les conjonctions des planètes et des aurores boréales.

« Charles, insatiable de gloire, dit encore un de ses historiens, voyait l'étude des lettres refleurir par tout son royaume, mais il s'affligeait qu'elle n'atteignît pas à la sublimité des anciens pères de l'Église. Dans son chagrin, formant des vœux au-dessus d'un simple mortel, il s'écria: Que n'ai-je onze clercs aussi instruits et aussi profondément versés dans toutes les sciences que saint Jérôme et saint Augustin!

» Le docte Alcuin, saisi d'indignation à ces paroles, ne put s'empêcher d'éclater, et, osant plus que nul n'eût osé en présence du terrible monarque, il répondit d'une voix irritée : Eh quoi! le créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ces deux-là, et vous en voudriez une douzaine! »

Maintenant il mande auprès de lui les enfans qu'il a confiés au soin du *Scot* Clément, et se fait montrer leurs pièces d'écriture et leurs vers. Il se trouve que les enfans de naissance moyenne et inférieure, présentent des ouvrages où se font sentir les plus douces saveurs de la science; les fils de barons, au contraire, n'ont à produire que d'insipides pauvretés.

Le très-sage Charles, imitant alors la sagesse du souverain juge, sépare ceux qui ont bien fait d'avec les ignorans, met les premiers à sa droite et leur dit : « Je vous loue beaucoup, mes enfans, de vos efforts pour remplir mes intentions et rechercher votre propre bien de toutes vos forces. Maintenant travaillez pour atteindre à la perfection, et je vous donnerai de riches évêchés, de magnifiques abbayes, et vous tiendrai toujours pour gens considérables à mes yeux. »

Tournant ensuite un front irrité vers les écoliers à sa gauche, portant la terreur dans leurs consciences par son regard enflammé, et tonnant plutôt qu'il ne parle, il lance sur eux ces paroles pleines d'ironie : « Quant à vous, nobles, vous, enfans des premiers de la nation, beaux-fils tout gentils et tout avenans, comptant sur le rang dont vous sortez et sur votre patrimoine, vous avez négligé mes ordres et le soin de votre gloire dans vos études; vous avez mieux aimé vous livrer à la mollesse, au jeu, à la paresse ou à des frivolités. Par le roi des cieux! permis à d'autres de vous admirer! je ne fais, moi, nul cas de votre beauté ni de votre naissance. Sachez et retenez bien que si vous ne vous hâtez de faire oublier, par une constante application, votre négligence passée, vous n'obtiendrez jamais rien de Charles. »

Cela fait, on procède à la réception des ambassadeurs.

Le premier qui s'avance est le patrice Léon Spathar, ambassadeur d'Irène, impératrice d'Orient. Craignant que le grand roi ne lui fasse la guerre, l'altière princesse lui envoie offrir sa main, afin de réunir sous une seule couronne les deux vastes empires d'Occident et d'Orient. Charlemagne sourit un instant à ce rêve grandiose, puis, sans croire à la sincérité de cette offre, il répond à Spathar qu'il accepte et le congédie, chargé de riches présens.

Ensuite se présente l'envoyé du célèbre Haroun-al-Reschid, calife de Bagdad, souverain de la Perse, de l'Arabie, de la Syrie, etc. Il vient de la part de son maître, dire au roi des Francs qu'il le place bien au-dessus de tous les potentats de l'univers, et qu'il juge Charles-le-Grand seul digne de l'amitié d'*Aaron le Juste* (Haroun-al-Reschid). En même temps il lui remet un étendard, en signe de cession du saint-sépulcre et des autres lieux sanctifiés par la vie et la mort de Jésus-Christ. En outre, il lui offre l'éléphant Aboul-Abbas, des tentes et des tentures de salle, peintes de couleurs variées et d'une merveilleuse beauté; de précieux vêtemens, des onguens, du baume, et une telle quantité de parfums *qu'il semblait*, au dire de la chronique, *qu'on eût épuisé l'Orient pour en remplir l'Occident.* A tous ces présens est jointe une horloge mécanique en bronze doré, dont le carillon et les personnages mouvans émerveillent toute la cour de Charles.

Ne voulant pas se laisser surpasser en générosité par le calife, Charles lui adresse plusieurs officiers, avec des chevaux et des mulets d'Espagne, des draps de Frise, blancs ou bleu-saphir, les plus rares et les plus chers qu'on peut trouver, des chiens remarquables par leur agilité et leur courage, et quantité d'autres présens.

« Jusqu'à présent, dit l'Emir en s'en retournant avec ses compagnons, nous n'avions vu que des hommes de terre, mais aujourd'hui nous venons de voir des hommes d'or. »

Les ambassadeurs congédiés, l'empereur prend quelques fruits en compagnie de ses enfans et part avec eux pour la chasse; au retour, il se baigne; puis vient le souper, auquel succèdent de joyeux propos; et là encore, Charles est le roi, et peut-être le roi absolu.

« Son éloquence était à la fois abondante et nerveuse, dit la chronique; il discourait avec clarté sur toute chose, en sorte que son extrême facilité d'élocution le rendait peut-être trop grand parleur. »

Les ombres du soir s'étant épaissies, Charles se rend à son appartement par sept portes et autant de passages.

« Cent vingt gardes, dit un de ses historiens, veillaient toute la nuit dans son appartement; dix étaient à la tête de son lit, autant au pied et de chaque côté; et tous tenaient une épée nue à la main et un flambeau allumé. »

Toutefois ce fait ne se retrouve point chez les autres chroniqueurs.

Telles étaient les habitudes de Charlemagne, tel il était lui-même, cet homme extraordinaire, qu'on peut regarder à juste titre comme le premier des conquérans-fondateurs; supérieur assurément à Alexandre, à Charles-Quint, à Napoléon lui-même, qui, eux du moins, vécurent dans des âges de grandeur et n'eurent qu'à mettre en œuvre les élémens féconds qui abondaient autour d'eux; tandis que Charlemagne, jeté comme une magnifique exception au milieu d'une des époques les plus barbares de l'histoire sociale, eut tout à créer lui-même; armées, administration, science civilisatrice.

Couronné empereur d'Occident en l'an 800, après un interrègne de plus de trois siècles, car le dernier empereur des Romains, Romulus-Auguste, avait été déposé en l'an 525, Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle, en 814, âgé, dit-on, de plus de soixante-dix ans.

Le vaste empire dont sa main robuste avait pu seule soutenir le globe, tomba après sa mort des mains du faible Louis-le-Débonnaire, son fils, et se brisa en morceaux.

Et les ténèbres revinrent couvrir le monde qu'avait ébloui, durant un demi-siècle, l'astre prodigieux du grand roi.

FÉLIX DAVIN.

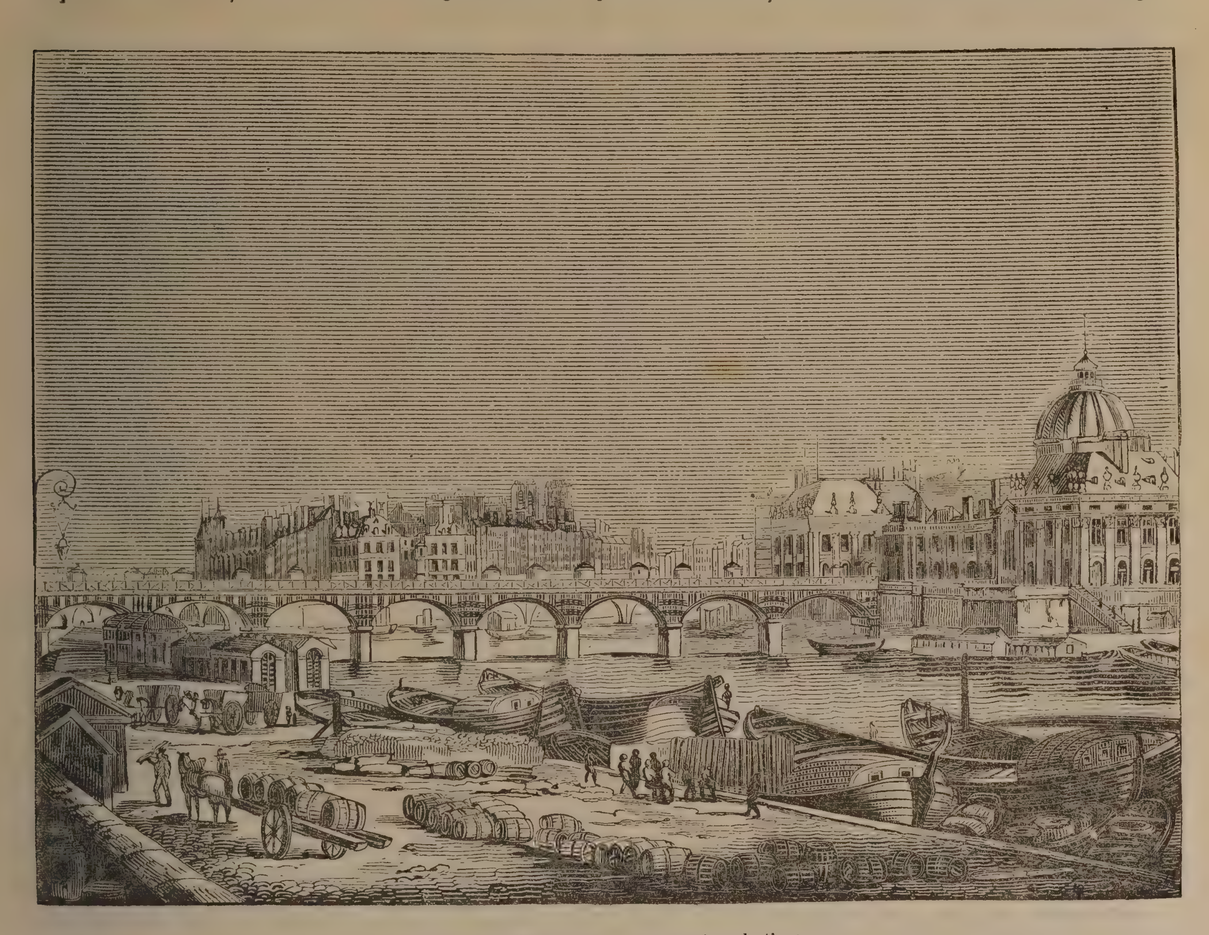
CE QUE L'ON VOIT DU PONT DES ARTS.



Hôtel-de-Ville de Paris.

Si, lorsque vous traversez le pont des Arts en venant du Louvre, vous oubliez par hasard de regarder l'heure à l'horloge de l'Institut ou des Quatre-Nations qui se trouve devant vos yeux, je vous en félicite, parce que cette horloge a l'habitude de ne jamais sonner les heures que cinq minutes après toutes les horloges voisines. Puis, si, par un autre hasard, au lieu de contempler la façade noircie et mutilée du palais de l'Institut, il vous arrive

de jeter vos regards çà et là, de côté et d'autre, je vous en félicite encore. Alors, pour la première fois peut-être, ô Parisien, vous apercevrez autour de vous un magnifique spectacle que vous n'aviez pas même soupçonné jusque-là. Mais ce spectacle, de quels élémens se composera-t-il? quelles merveilles inconnues vont concourir à le former? Oh! mon Dieu! rien de nouveau et rien d'inconnu. Ce sera le Pont-Neuf, par exemple, que vous traversez tous les jours; le palais de Justice, cet impasse où chacun s'est fourvoyé si souvent en maudissant son étoile; la vieille cathédrale qu'un grand poète vous a montrée du doigt, et cet Hôtel-de-Ville où vous ont conduit tant de fois l'exercice de vos droits de citoyens tant de fois, hélas! les séances des sociétés philharmoniques et littéraires; ce sera encore cette galerie des tableaux du Louvre, où l'on se presse tous les samedis pendant deux mois pour étudier les modes nouvelles; et puis ce jardin des Tuileries, dont vous savez toutes les statues; et enfin ce palais de la Chambre des Députés qui vous voit toujours dans ses tribunes, aux jours orageux de la discussion : ce sera bien des choses, quais, ponts et monumens dont vous aviez vu depuis long-temps tous les détails, mais dont vous verrez pour la première fois l'ensemble. Que Dieu vous accorde un beau soleil, le jour où il vous prend fantaisie de détourner ainsi la tête, et rien ne manque plus assurément pour que le spectacle que je vous ai promis vous ravisse de sa splendeur. A votre gauche, à l'est, se présente tout d'abord l'île de la Cité, qui semble un immense vaisseau prêt à suivre le cours du fleuve, si le Pont-Neuf ne l'arrêtait au passage.



Le Pont des Arts. — Direction de l'est.

Des deux côtés de l'île se dessinent ardemment dans l'azur du ciel les toits pointus des grosses tours du Palais bâti par Philippe-le-Bel sur les ruines du château d'Eudes, les aiguilles élancées de la Sainte-Chapelle, et les masses colossales que Notre-Dame dresse comme deux têtes de géants pour surveiller les deux Paris. Un peu derrière vous se prolonge une longue ligne de quais qui avaient chacun, hier encore, leur physionomie et leur couleur. Aujourd'hui les voilà tous larges et blancs à l'envi, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent avec nos regards à une place et devant un édifice qui se mêlent tous les deux dans nos souvenirs : la place de Grève et l'Hôtel-de-Ville.

En 1357, les prévôt et échevins de la ville de Paris achetèrent, pour 2,880 livres, la maison de Grève, qui portait aussi le nom de maison aux Piliers et de maison aux Dauphins, parce qu'elle avait appartenu aux derniers Dauphins du Viennois. Charles V, avant d'être roi, y avait demeuré. Avant l'année 1357, les officiers municipaux se rassemblaient à la vallée de Misère, dans la *maison de la Marchandise*, ensuite près le grand Châtelet, et depuis, près la place Saint-Michel, au *parloir aux Bourgeois*. La maison de Grève fut démolie en 1532,

et l'Hôtel-de-Ville fut construit sur son emplacement, d'après les dessins de Dominique Cortonne.

L'histoire de l'Hôtel-de-Ville ne présente aucun intérêt bien grand jusqu'en 1789; jusque-là ses journées les plus occupées et les plus solennelles avaient été celles où le roi daignait y accepter un banquet ou un bal.

A cette époque, le ministre des finances, M. Necker, ayant divisé la ville en soixante districts, pour procéder au choix des électeurs qui devaient nommer les quarante députés du tiers chargés de représenter Paris à l'assemblée des états, il arriva que les électeurs ne voulurent pas se séparer même après les élections faites, et qu'ils se maintinrent dans leurs fonctions, soit pour donner des instructions à leurs députés, soit dans une attente secrète des grands événemens qui se préparaient.

Une salle de l'Hôtel-de-Ville leur avait été accordée, et ils s'y réunissaient périodiquement. Tous les anciens pouvoirs ayant été abrogés, au milieu de la confusion générale, nul ne sachant à qui s'adresser, l'assemblée des électeurs se trouva réunir à elle seule tous les pouvoirs. Le prévôt des marchands, les échevins, se joignirent à elle; les magistrats, incertains sur leurs attributions, lui envoyaient les accusés après leur interrogatoire; les districts réunis lui demandaient des ordres.

Les électeurs se déclarèrent en permanence et se partagèrent en différens comités pour parer à tous les besoins. Mais l'agitation qui croissait tous les jours et à tous les instans dans la ville, se répandit aussi parmi eux. Le 13 juillet 1789, on avait appris le départ de Necker, renvoyé du ministère; le prince de Lambesc, commandant du royal-allemand, avait chargé le peuple aux Tuileries; et des brigands qui semblaient sortir de chaque pavé, figures mystérieuses et terribles que nous avons vues, nous aussi, parcouraient la ville, armés de piques et de bâtons. De toutes parts on criait aux armes, et la multitude accourait à l'Hôtel-de-Ville pour en demander. Les électeurs, embarrassés de leur nombre, adjoignent quelques-uns d'entre eux au prévôt des marchands, et forment ainsi une municipalité. Pendant la nuit du 13, les brigands assiégent l'Hôtel-de-Ville et l'envahissent; ils voient devant eux les barils de poudre qu'ils demandaient; mais un électeur, Moreau de Saint-Méry, se tient le pistolet armé au milieu de ces barils, et si on avance, il menace de faire sauter l'édifice.

Toute la journée du lendemain, qui fut le 14 juillet, l'Hôtel-de-Ville fut comme le quartier-général du camp que formait Paris. Ses abords étaient encombrés de charrettes arrêtées aux barrières. Des députations et des ordres en partaient sans cesse, et on y écoutait avec anxiété le canon qui grondait du côté de la Bastille. Enfin, à cinq heures et demie du soir, la foule s'y précipita, en criant victoire et en apportant ses sanglans trophées. Quelques heures après, Bailly était proclamé maire de Paris et premier officier municipal.

La municipalité, organisée comme elle le fut alors, dura deux ans. Elle était née à la prise de la Bastille, elle mourut le 10 août 1792, à la prise des Tuileries.

L'Hôtel-de-Ville devient ensuite le siége de la terrible *commune de Paris*, pouvoir dictatorial érigé par Danton et Marat, et qui dispute à la Convention le gouvernement de la France. Il semble que les murs de l'Hôtel donnent une consécration légale à tout ce qui se résout dans son enceinte, et qu'il soit le siége éternel, la capitale et la citadelle de la puissance populaire, donnant cette puissance à ceux qui l'habitent. Robespierre, comme s'il le comprenait ainsi, se réfugie à l'Hôtel-de-Ville lorsqu'il est chassé de la Convention. Mais la Convention triomphe, et le pouvoir municipal est détruit.

Ressuscité tant bien que mal sous le Directoire, ce pouvoir fut à peu près annulé par l'empire et par la restauration. L'Hôtel-de-Ville, pendant ce temps, ne fut guère que le logement du préfet de la Seine, la ville se trouvant absolument étrangère à l'administration de ses biens et de ses revenus, et il fallut juillet 1830 pour rendre à la ville de Paris la plupart des libertés municipales que lui avait données juillet 1789.

La place de Grève fut pendant long-temps le théâtre des exécutions criminelles. Ces jours-là, toutes les petites fenêtres des maisons chétives qui bordent la place étaient louées à prix d'or par les dames de la cour. Madame de Sévigné y venait pour voir brûler la Brinvilliers et préparer une très-charmante lettre à madame de Grignan. Pendant la révolution, il se jouait sur cette place le dernier acte des drames qui commençaient à l'Hôtel-de-Ville. On y accrochait Foulon à la lanterne; on y dépeçait le corps de Berthier de Sauvigny; plus tard la guillotine s'y tenait en permanence, et un beau jour Robespierre jeune y tombait d'une fenêtre. Maintenant la place de Grève est purifiée de toutes ces horreurs. En même temps qu'on gratte l'Hôtel-de-Ville, la place est entourée de trottoirs, ses pavés sont redressés, et elle est éclairée au gaz. — Le tout en attendant la rue Louis-Philippe, que nous n'y voyons pas venir.

De tous les quais qui mènent de la Grève au pont des Arts, celui qui certes a le plus perdu de son ancien aspect est le quai de la Mégisserie, qui s'étend du pont au Change au pont Neuf. Une de ses parties s'appelait la *Poulaillerie*, parce qu'on y avait établi le marché aux volailles, et s'appelait aussi *Vallée de Misère*. L'autre partie était occupée par des *mégissiers* qui lui donnèrent leur nom. Toute l'étendue du quai était plus vulgairement connue sous le nom de quai de la *Ferraille*, parce qu'en face de ses maisons à pignons pointus une foule de petits marchands étalaient leur ferraille sous de misérables échoppes. Ce quai avait encore un autre genre de célébrité: c'était là que les recruteurs ou raccoleurs promenaient de longues perches garnies de gibier pour séduire tous ceux qui avaient envie de gagner au service du roi des lauriers et de la gloire; c'était là encore et sous l'arche Marion que se vidaient, l'épée à la main, les querelles des soldats ivres. Pour tout souvenir de cette belliqueuse époque, il n'est resté au quai de la Ferraille qu'un grand nombre de boutiques de quincailliers et de fourbisseurs.

Si l'on sort de ce quai par le pont au Change, où ne se trouve plus une seule maison de changeur, malgré l'ordonnance formelle du roi Louis VII qui avait placé là leurs demeures, on se trouve devant la façade du Palais-de-Justice, ce vieil édifice tronqué où jurent, pressées l'une contre l'autre, les réparations opposées du goût de chaque époque.

On croit qu'il y avait déjà sur cet emplacement un palais du temps de la domination des Romains dans les Gaules, et on ignore la date de sa fondation. Eudes, comte de Paris, l'occupait à la fin du neuvième siècle. Hugues Capet et ses successeurs y firent leur résidence habituelle. Saint Louis y construisit la chambre où siége la cour de cassation, la grand'chambre et la Sainte-Chapelle. Philippe-le-Bel le reconstruisit presque entièrement en 1313; sous le règne de son fils Louis X, le Hutin, le parlement commença à y tenir ses séances; Charles V le quitta en 1364 pour habiter l'hôtel Saint-Paul; mais Charles VI

y demeurait en 1383; Charles VII le destina entièrement à l'administration de la justice, et cependant François Ier y demeurait en 1531. Les rois de France, on le voit, avaient peine à s'en séparer. Lorsqu'ils cessèrent de l'occuper, l'incendie s'en empara.

La grande salle où se trouvait cette fameuse table de marbre sur laquelle étaient représentés les mystères; où les rois recevaient autrefois les ambassadeurs; où ils donnaient des festins publics; où se célébraient les noces des enfans de France; cette magnifique salle, qui était ornée des statues de tous les rois depuis Pharamond, fut consumée, ainsi qu'une partie des bâtimens du Palais, le 7 mars 1618. Le feu commença par la charpente de la grande salle, dont le bois sec et vernissé fut enflammé à l'instant. Les solives et les poutres qui en soutenaient le comble, séparées par l'ardeur du feu, tombèrent tout embrasées sur les boutiques des marchands et sur les bancs des procureurs. Un vent du midi qui soufflait avec violence éparpilla la flamme de tous côtés. Les requêtes, le greffe du trésor, la première chambre des enquêtes et le parquet des huissiers, furent consumés en peu de temps.

Le feu était déjà à la tour de l'Horloge, et le Palais aurait été anéanti, si l'on n'eût abattu la charpente de cette tour. On parvint enfin à arrêter l'incendie, et à conserver la grande chambre, la cour des aides, la galerie aux merciers et plusieurs appartemens. Le bruit se répandit alors que la régente Marie de Médicis n'était pas étrangère à cet incendie, parce qu'il avait détruit avec un merveilleux à-propos les dossiers de l'enquête commencée par le parlement sur l'assassinat d'Henri IV. On prétendait que plusieurs des pièces compromettaient gravement la reine elle-même Marie de Médicis et le duc d'Épernon. La grande salle, appelée aujourd'hui salle des Pas-Perdus, fut reconstruite en 1622 par l'architecte Jacques de Brosse, l'architecte du Luxembourg : elle est composée de deux nefs parallèles voûtées en plein cintre et séparées par un rang d'arcades. En 1776, un incendie ayant consumé toute la partie du palais qui s'étendait depuis la galerie des Prisonniers jusqu'à la Sainte-Chapelle, on éleva, sur les dessins de Desmaisons, la façade actuelle du palais. La partie de cet édifice qui regarde la place Dauphine, reste encore à brûler.

En descendant du palais par ce côté, on arrive sur le Pont-Neuf, en face de la statue de Henri IV. Cette statue, dont les destinées furent tellement étranges, que nous ne pouvons nous empêcher de vous en raconter l'histoire. « C'est un bon conte » aurait dit Brantôme.

Ferdinand, grand-duc de Toscane, avait commandé à Jean de Bologne, élève de Michel-Ange, un cheval de bronze qui plus tard aurait porté son effigie. Alors on n'avait pas encore trouvé le moyen de fondre les statues équestres d'un seul jet. Le prince et l'artiste étant morts, Cosme II fit terminer le cheval par Pietro Tacca, et en fit présent à Marie-de-Médicis, veuve de Henri IV, régente de France. Le cheval fut embarqué à Livourne; mais le vaisseau qui l'apportait vint échouer sur les côtes de Normandie, auprès du Havre. Après un an de séjour au fond de la mer, le cheval en fut retiré à grands frais, et transporté du Havre à Paris. Lorsqu'il y fut arrivé, la reine résolut de lui faire porter la statue du roi son mari, dont la France pleurait encore l'assassinat. Le sculpteur Dupré fut chargé de l'exécution de cette statue, et on la plaça sur le milieu du Pont-Neuf, comme à l'endroit le plus fréquenté de la ville. Statue et cheval restèrent ainsi à leur place jusqu'à la révolution française. Il arriva un moment où le nom d'Henri IV, cité d'abord avec enthousiasme comme celui du meilleur des rois, perdit toute sa popularité comme étant celui d'un tyran. La statue fut alors désarçonnée par une foule furieuse · et le cheval, ce cheval qui était sorti sain et sauf de l'Océan, fut jeté par petits morceaux dans la Seine. Le 25 août 1818, Louis XVIII fit le jour de sa fête, à la même place, l'inauguration d'une nouvelle statue qui est l'œuvre du sculpteur Lemot : quatre boîtes en plomb contenant la Henriade de Voltaire; l'histoire de Henri IV, par Péréfixe, et les Mémoires de Sully, furent renfermées et scellées dans le ventre du cheval. Depuis 1830, la statue de Henri IV, le monarque au panache blanc, a été mise sous la sauve garde d'un drapeau tricolore.

Le Pont-Neuf qui était, sous Marie-de-Médicis, l'endroit le plus fréquenté de la ville, et la première curiosité que les étrangers visitassent à leur arrivée dans Paris, est bien déchu aujourd'hui de son antique splendeur.

Où est la Samaritaine, ce merveilleux édifice bâti sur pilotis, et sur la façade duquel chacun pouvait voir la Samaritaine donnant à boire à Jésus-Christ? où est cette horloge dont la cloche arrêtait tous les passans, lorsqu'elle sonnait l'heure? La Samaritaine est tombée dans la Seine. La cloche du cadran a été transportée dans l'église Saint-Roch où vous l'entendez maintenant. Et le milieu du pavé qui était encombré par la foule de carrosses de tous les gens de qualités? il est encombré encore, mais de quelles voitures, grand Dieu ! et les deux trottoirs, où l'on ne pouvait s'avancer à travers une multitude attentive au spectacle d'une parade ou sympathique aux douleurs d'un patient que tenaillait le dentiste italien? Les deux trottoirs aujourd'hui sont d'une circulation facile, et l'un d'eux même est exclusivement abandonné aux hommes d'affaires qui vont au palais. Autrefois encore, lorsque la nuit était venue, lorsque la foule s'était écoulée et que le dernier badaud... de province avait disparu, lorsque les lumières des maisons qui bordent la Seine s'éteignaient l'une après l'autre, vous auriez pu entrevoir dans l'ombre de la nuit des hommes couverts de larges feutres et de longs manteaux qui se glissaient de chaque côté du pont. Puis, quelque temps après, qu'un bourgeois attardé passât en chantonnant quelque noël pour dissimuler ses terreurs, et vous auriez vu se détacher du parapet une formidable apparition qui glaçait d'effroi le malheureux passant certain du sort qui l'attendait. Son manteau, sa bourse et jusqu'à ses chausses changeaient de maître. Ou bien si c'était un garçon hardi et qu'il résistât victorieusement : alors, qu'il prît bien garde à ses coups, car tous ces brigands qu'il frappait, c'étaient la plus haute noblesse de France, c'étaient les plus grands noms de la monarchie, et celui-là qu'il terrassait, c'était peut-être Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

Maintenant, la nuit, sur le pont Neuf, vous pourrez encore entrevoir des épées; mais, hélas! rassurez-vous : ce seront les épées protectrices des sergens de ville, veillant sur notre sommeil. Oh! le vieux Paris! et le vieux pont d'Androuet-du-Cerceau! qui nous dira où ils sont allés?

C'est avec des réflexions et des regrets aussi tristes, qu'on revient au point d'où sont partis nos regards et d'où l'on contemple alors devant soi un édifice noirci, dont le dôme et la forme peuvent rappeler, quoique

d'une façon très-lointaine, la façade de Saint-Pierre de Rome. Les destinations et les noms de cet édifice ont changé souvent.

Construit par ordre du cardinal Mazarin, sur l'ancien emplacement de la tour de Nesle, il fut destiné par le ministre à renfermer soixante jeunes gentilshommes de quatre nations différentes, qui devaient y recevoir une éducation gratuite : il reçut le nom de collége Mazarin ou des Quatre-Nations. En 1806, il devint, sous le nom de palais des Beaux-Arts, le lieu des séances de l'Institut, corps savant qui remplaçait, depuis 1796, l'Académie française, celle des sciences, celle des belles-lettres, celle de peinture et de sculpture : il se nomme aujourd'hui le palais de l'Institut. L'Académie française tenait auparavant ses séances de l'autre côté de l'eau, dans une des salles du Louvre.

Jusqu'ici vous n'avez regardé que le vieux Paris, au milieu duquel trône cette chère Lutèce de Julien, — la cité, — capitale au berceau, qui tremblait lorsque les barques normandes remontaient la Seine. Maintenant, tournez la tête; jetez les yeux à votre droite, à l'ouest, et le spectacle change complétement. Derrière vous, c'est un amas confus de maisons au-dessus desquelles percent çà et là les aiguilles et les tours des clochers d'églises. Par ici, le jour et l'air circulent à grands flots comme dans une ville nouvelle. D'un côté, les grands hôtels s'espacent et se carrent à leur aise; de l'autre, le regard, qui s'est fatigué à suivre les lignes majestueuses du Louvre, se repose parmi les masses verdoyantes des Tuileries, et va se perdre sur les hauteurs de Chaillot et de Passy, qui bordent l'horizon.

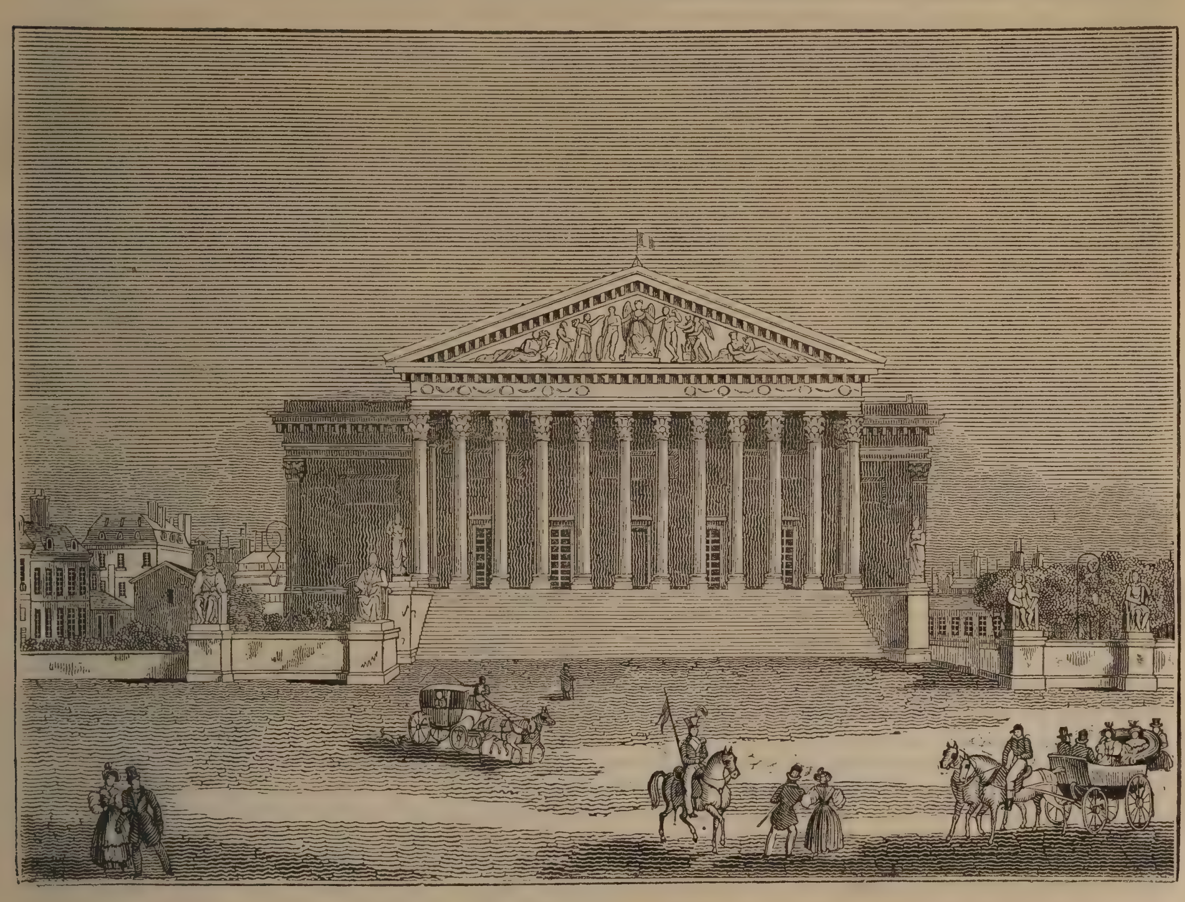


Le Pont des Arts. — Direction de l'ouest.

Le Louvre fut de toute antiquité une demeure royale. On prétend qu'il y avait à sa place, pendant le VIIe siècle, un château construit par Dagobert Ier, et que les Normands détruisirent. Mais si l'on n'est pas certain de son origine, il est constant au moins qu'il existait au XIIe siècle, sous Louis-le-Jeune. La grosse tour du Louvre était isolée et bâtie au milieu de la cour. Tous les grands feudataires de la couronne relevaient de cette tour et venaient y faire protestation de foi et hommage : « c'était une prison toute préparée pour eux, s'ils manquaient à leurs sermens; » elle fut détruite en 1528. Philippe-Auguste, lorsqu'il entoura la ville d'une enceinte avec les mille francs d'argent qu'avait donnés Gérard de Poissy, n'y enferma pas le Louvre dont il fit une forteresse flanquée de tours. L'une d'elles fut nommée, sous Charles V, la tour de la Librairie, parce qu'elle renfermait la bibliothèque du roi, la plus considérable du temps et composée de 900 volumes. François Ier fit réparer le Louvre en 1539, pour y loger Charles-Quint. Vers la fin de son règne, l'ancien château fut entièrement démoli, et on jeta les fondemens de la partie du palais qu'on nomme le vieux Louvre : cette partie fut achevée sous Henri II, d'après les dessins de Pierre Lescot et avec des sculptures de Jean Goujon.

Charles IX habita le Louvre. Le 25 août 1572, « quand

il fit jour, dit Brantôme, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyant aucuns dans le faubourg Saint-Germain qui se remuoient et se sauvoient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait et en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tiroit de si loin; incessamment criait : tuez!... tuez!... » Le gros pavillon du Louvre fut bâti sous Louis XIII, et Louis XIV posa, le 17 octobre 1665, les fondemens de la façade principale qu'on appelle la Colonnade. Comme le roi voulait élever là un monument digne de sa grandeur, il fit venir de Rome, pour exécuter ses projets, le cavalier Lorenzo Bernini qui passait pour le premier architecte du temps. On lui rendit en France des honneurs qui sont à peine croyables. Dans toutes les villes où cet artiste passa, il y avait ordre du roi de le recevoir avec la pompe due aux princes du sang, de le complimenter, et de lui apporter des présens : des officiers de la bouche du roi lui préparaient à manger sur sa route; et quand il approcha de Paris, un maître-d'hôtel de sa majesté fut envoyé à sa rencontre pour l'accompagner partout. Malgré toutes les préventions favorables, le plan du Louvre que présenta



La Chambre des Députés.

Bernini fut généralement critiqué; mécontent de la froideur qu'il rencontrait, il prétexta l'impossibilité de passer l'hiver dans un climat plus froid que le sien, et il repartit. Si le voyage du cavalier Bernini servit peu à l'embellissement du Louvre, il servit à signaler la magnificence de Louis XIV qui lui fit une gratification de 3,000 louis, avec un brevet de 12,000 livres de pension et son portrait enrichi de diamans. Il reçut le tout assez froidement.

Cependant le Louvre ne s'achevait pas : plusieurs artistes célèbres se présentèrent pour cette grande entreprise. Les dessins préférés furent ceux du docteur Claude Perrault, le mauvais médecin dont parle Boileau; et Perrault fit la colonnade. La grande galerie qui joint le Louvre aux Tuileries et qui renferme actuellement notre musée de peinture fut terminée sous Napoléon par M. Fontaine. Enfin, au bout du jardin des Tuileries, de l'autre côté du pont que surchargent douze grandes statues, s'élève la vaste façade d'un édifice au portique grec. Mais contentez-vous, si vous l'admirez, de l'admirer de loin. N'essayez-pas de monter les trente marches qui y conduisent; ces marches ne vous conduiraient qu'à une muraille. Car cette façade, c'est le derrière de la Chambre des Députés, monument d'hier, qui a déjà une histoire, et dans l'enceinte duquel une révolution a eu le temps de s'achever. La Chambre des Députés, édifice qui représente notre liberté nouvelle, comme l'Hôtel-de-Ville représente, dans l'ancien Paris, nos anciennes libertés. Trouvez une autre ville où l'histoire s'écrive en pierres de taille d'une façon si imposante, où deux monumens pareils se répondent aux deux bouts de la rivière, séparés par ces autres magni-

fiques monumens que vous savez, comme par autant d'époques.

Un vieux soldat de la science, qui a fait pour l'amour d'elle la campagne d'Égypte à la suite de Monge, et bien d'autres campagnes encore, disait devant moi qu'il est quelque chose de plus beau que le spectacle des pyramides, que le spectacle de toutes les splendeurs étranges de l'Orient. — C'est ce qu'on voit du pont des Arts.

Et pourtant, celui qui disait cela ne s'était pas trouvé comme moi sur le pont, la nuit, — par une de ces nuits de fête, où son accès est interdit au public. Alors, en effet, on avait là un spectacle qui devait effacer toutes les splendeurs de l'Orient. Les monumens que je vous ai dits apparaissaient tout enflammés; ici l'illumination dessinait le demi-cercle et le fronton du palais de l'Institut; là, de grandes lignes étincelantes, surmontées d'un nuage de fumée qu'elles coloraient, accusaient successivement l'hôtel de la Monnaie, la place de Henri IV et l'Ile dont la proue scinde en deux la scène; plus loin le dôme rouge du Panthéon semblait suspendu au ciel par la main de Dieu, comme un de ces globes de feu que Massillon raconte, tandis que Notre-Dame soulevait avec peine dans l'ombre ses deux fronts noirs, comme si elle n'était pas de ces réjouissances. De l'autre côté, le grand Louvre était rayé de lumière; des guirlandes embrasées couraient le long de la terrasse des Tuileries, et les statues blanches du pont Louis XV semblaient mettre l'Italie de la fête. Puis la Seine coulait aux pieds de tous ces édifices, les décalquait follement et les renversait dans ses eaux, avec leurs formes embrasés qu'elle y faisait tressaillir.

Il y eut un instant où, à la dernière détonation du feu d'artifice, Paris sortit tout entier du milieu de ces ténèbres visibles, inondé d'une clarté blanche. Cette apparition fut saluée d'un cri d'admiration par la foule qui se tenait jusque-là silencieuse et recueillie des deux côtés de la rivière. Tout un monde, qui a regardé les révolutions tout au plus par sa fenêtre, était descendu dans la rue pour voir la terre et le ciel un instant illuminés. Lorsque l'obscurité, comme suspendue par un miracle, se fut refermée sur tout, la foule se sépara. Et ce fut alors un merveilleux coup d'œil que celui de toutes ces ombres qui semblaient glisser sur le pavé; et cela avec tant d'unité, d'ensemble, et une telle expression de force que vous auriez cru voir glisser aussi et se mettre en marche avec elles les maisons, les ponts et les quais.

EDMOND LECLERC.

L'HOTEL COLBERT.

L'hôtel Colbert était, en 1668, situé au coin de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue Vivien (Vivienne); l'hôtel Mazarini (ancien hôtel du Trésor) formait l'autre angle des mêmes rues (1).

L'aspect de cette habitation presque royale était des plus imposans. Un large escalier de marbre à balustres conduisait au péristyle d'un principal corps de logis, auquel on arrivait par une vaste cour d'honneur. Deux ailes en retour allaient rejoindre deux pavillons élevés de chaque côté de la grande porte d'entrée qui s'ouvrait sur la rue, et dont le fronton était orné des armes de Colbert, sculptées en pierre. Ces armes étaient *d'or à la bisse ou couleuvre d'azur posée en pal; deux licornes pour support, pour cimier une main tenant une branche d'olivier,* avec cette devise : PERITE ET RECTE.

Derrière le bâtiment du fond on voyait pointer les branches dépouillées des grands arbres du jardin; et l'aile gauche de l'hôtel, prolongée de ce côté, formait une longue galerie, dont le rez-de-chaussée servait de serre chaude et d'orangerie pour une foule d'arbres et de plantes rares et précieuses

Le premier étage renfermait une magnifique collection de tableaux et d'objets d'arts (2).

Les communs et les dépendances de cette habitation étaient immenses, et de magnifiques écuries renfermaient vingt chevaux de prix et de choix, élevés en grande partie dans le haras que Colbert avait à sa terre d'Hauterive.

Mais la magnificence de cet hôtel de Paris ne suffit pas pour donner une idée de la grande fortune de Colbert; il faut songer que ses maisons de Sceaux et d'Hauterive, que ses appartemens de Saint-Germain, de Fontainebleau et de Versailles (plus tard) furent meublés avec le même luxe, et si complétement, que chacune de ces somptueuses habitations rivalisait avec l'hôtel de Paris par sa splendide argenterie, ses meubles précieux et ses rares collections de tableaux et d'objets d'arts.

Or, par un beau jour de décembre, sur les quatre heures de relevée, un lourd carrosse du temps, garni à l'intérieur de velours cramoisi rehaussé de larges clous dorés, s'arrêta devant le péristyle de l'hôtel, et Colbert descendit de sa voiture, appuyé sur le bras d'un laquais.

La figure de Colbert n'était pas changée : c'étaient toujours ses gros sourcils froncés, son front de marbre, et son air dur et grondeur; il était comme d'habitude vêtu de noir, avec le cordon bleu de l'ordre en sautoir, et sa plaque brodée en argent sur son manteau.

Après avoir traversé une grande antichambre où se tenaient bon nombre de laquais, il arriva dans un premier salon tendu et meublé de damas ponceau; ce salon précédait sa bibliothéque.

Cette dernière pièce était fort grande, ayant cinq fenêtres de façade sur la cour et autant sur le jardin; les parties de murailles que ne cachait pas une magnifique bibliothéque de noyer sculpté, remplie de livres, étaient tendues de satin de Bruges vert; les rideaux et portières étaient de la même couleur, mais de gros de Tours, rehaussés d'un galon et d'une frange d'or et d'argent, avec

(1) *L'hôtel Colbert* est un fragment inédit de l'*Histoire de la Marine* que publie en ce moment M. EUGÈNE SUE.

(2) Toutes les particularités et descriptions de l'intérieur de cet hôtel sont extraites de l'inventaire du mobilier et de l'hôtel Colbert, fait après la mort de ce ministre.

Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

les armes de Colbert, brodées sur la pente des portières richement festonnées.

Les fauteuils, et une grande table située au milieu de cette pièce, étaient aussi de noyer sculpté, avec des housses de velours vert frangées de même en or et en argent; enfin, sur le marbre d'une large console, on voyait les bustes de bronze de Richelieu et de Mazarin, avec une magnifique horloge au milieu.

Au bout de cette pièce était une grande cheminée garnie de ses chenets et de sa grille de fer bien polie, et défendue des courans d'air par un paravent de velours. Là, attendant Colbert, étaient rassemblés Baluze, bibliothécaire du ministre, l'abbé Gallois, directeur du *Journal des Savans*, et Isarn, ancien précepteur du marquis de Seignelay.

Lorsqu'ils avaient entendu le bruit du carrosse, ces familiers de Colbert s'étaient levés pour le saluer et s'entretenir avec lui quelque temps, comme ils faisaient d'habitude avant qu'il n'entrât dans son cabinet.

Mais le ministre, après leur avoir rendu leur salut, dit seulement à Isarn : — Mon fils travaille là-haut depuis ce matin, faites-le descendre à l'instant même... j'ai de bonnes nouvelles à lui donner.

En disant ces derniers mots, l'expression de la figure de Colbert avait entièrement changé; ses traits austères s'étaient déridés, et je ne sais quel reflet de joie et de satisfaction intime éclatant malgré lui sur son visage, semblait y lutter avec l'air de sévérité habituelle qui le caractérisait.

— Mais... M. le marquis de Seignelay n'est pas à l'hôtel, monseigneur, dit Isarn avec embarras.

— Il n'y est pas !... cela est impossible ! dit Colbert, et ses traits reprirent leur aspect ordinaire de dureté.

— Pardonnez-moi, monseigneur, il y a environ quatre heures que M. le marquis est sorti pour aller faire, je crois, une partie de longue-paume chez Noron; c'est M. le comte de Grouveile qui l'est venu chercher, et M. le marquis...

— M. le marquis... M. le marquis est un écervelé, dit Colbert en frappant du pied avec colère; qu'on aille me le quérir, et à l'instant même, chez ce Noron, que le Ciel maudisse !

Et poussant la porte de son cabinet avec violence, Colbert y entra furieux, se jeta sur un grand fauteuil de velours rouge, ne pouvant cacher le chagrin profond que lui causait la négligence et la légèreté de son fils.

Or, chargé ce jour même par son père d'un ouvrage très-important sur le détail de la marine, Seigneley, selon sa coutume, avait préféré ses plaisirs à la méditation et au travail. On concevra d'autant plus le désappointement de Colbert, que ce ministre, sortant de chez le roi avec les promesses les plus brillantes pour l'avenir de son fils, comptait lui annoncer cette faveur inespérée, comme encouragement et récompense.

Le cabinet où Colbert attendait son fils avec tant d'impatience avait un aspect si particulier, qu'il mérite d'être décrit, en cela que son ensemble peut donner quelque enseignement sur les goûts de ce ministre. Ce cabinet était vaste et carré; des tableaux de sainteté dus aux plus grands maîtres cachaient presque les murs; entre autres chefs-d'œuvre on remarquait la magnifique *Nativité* des Carrache, *la Création du monde*, par Jules Romain, et *la Fraction du pain*, par Paul Véronèse. Parmi les peintures modernes, il y avait un tableau rond de Lebrun, représentant un *Christ au Jardin*. Ce même tableau, copié en tapisserie de haute lice par une des filles de Colbert, était à moitié caché par un rideau de moire verte. Enfin, au-dessus d'une table couverte d'instrumens de mathématiques et de physique, plusieurs portraits étaient suspendus dans des cadres de bronze doré richement ciselés. Ces portraits étaient ceux de la reine et de madame la duchesse de Chevreuse, fille aînée de Colbert (1), peints par Beaubrun, et ceux du roi et de Monsieur, dessinés au pastel par Nanteuil. Deux autres petits portraits de Louis XIV à cheval, peints par Mignard, étaient placés de chaque côté du miroir de la cheminée. Ce miroir, magnifique glace de Venise de quarante pouces de haut sur trente-six de large, était entouré d'un cadre de filigrane d'argent : deux grandes figures d'enfant de même métal s'appuyaient de chaque côté de ce cadre et supportaient un chapiteau en haut duquel étaient les armes de Colbert (2).

Un grand lustre de cristal de roche pendait au plafond de ce cabinet par un gros cordon de soie pourpre, et au-dessus du miroir d'argent dont nous avons parlé était une espèce de cadran fort ingénieux servant à marquer l'air du vent. Ce cadran correspondait sans doute à une longue tringle de fer mise en mouvement par une girouette placée sur les combles de l'hôtel. Plusieurs meubles précieux ornaient encore ce cabinet : il y avait deux guéridons à fond d'écaille ouvragé de marqueterie de cuivre à jour, aussi aux armes de Colbert, car ses armes se retrouvaient partout. C'étaient encore deux petites armoires de bois violet de Culembourg incrusté de découpures d'ébène et de filets d'étain; sur l'une d'elles était une riche cassolette de vermeil d'une très-rare ciselure, et sur l'autre une admirable figurine d'argent d'un pied de haut représentant un homme portant un globe; de chaque côté de cette statuette étaient deux sphynx de marbre rouge; enfin, sur un petit cabinet d'émail de Catalogne était rangé un superbe casier de laque noire monté d'or moulu, rempli de médailles d'un grand prix.

A gauche de la cheminée était une grande armoire en écaille et à secrets, où Colbert mettait ses papiers d'état et de famille, et à droite le bureau dont il se servait d'habitude : ce bureau de poirier noirci, sans dorure et couvert d'un vieux tapis de drap noir tout usé, contrastait par son extrême simplicité avec le reste de l'ameublement. Au-dessus de ce bureau, à côté des portraits dont j'ai parlé, on voyait une pendule de Thurel avec sa boîte et son pied d'ébène incrusté de cuivre et d'étain. Une autre pendule à peu près pareille était placée sur un second bureau de bois de rose, magnifiquement orné de marqueterie d'ébène et d'ivoire; c'est là que travaillait souvent auprès de son père, M. le marquis de Seignelay. Ce bureau était couvert de papiers et de gros registres (3) en vélin vert, avec les armes de Colbert dorées sur leur couverture. Toutes les lettres qu'on écri-

(1) Jeanne-Marie-Colbert avait épousé, le 2 février 1667, M. le duc de Chevreuse, capitaine des chevau-légers de la garde du roi. Colbert lui donna en dot :

369,000 fr. en deniers comptant.
15,000 en pierreries.
25,000 en contrats.

Un peu plus d'un million de nos jours. Il dota de même ses deux autres filles.

(2) Ce miroir, garni d'argent massif, était estimé 13,000 livres. On trouve cinq miroirs à peu près de cette valeur dans l'inventaire de Colbert.

(3) Ces registres sont à la Bibliothèque du Roi.

vait à ce ministre, depuis celles qui avaient trait à sa charge jusqu'aux plus insignifiantes, furent reliées dans ces volumes par mois et années, jusqu'à la fin de sa vie.

Au bout d'une demi-heure, la porte du cabinet de Colbert s'ouvrit, et son fils parut.

Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, n'avait pas encore dix-huit ans; déjà gros, d'une taille moyenne et vigoureuse, mais trop épaisse; sa figure, bien que large et pleine, offrait un mélange d'audace et d'intelligence assez remarquable; mais rien ne pouvait peindre l'imperturbable assurance qui se révélait dans son regard hautain et inquisitorial.

Ayant été interrompu dans sa partie de paume, Seignelay était encore fort rouge et tout débraillé; son justaucorps bleu de ciel, brodé d'argent, à peine boutonné, sa perruque en désordre, ses aiguillettes à demi reployées sous son riche baudrier, témoignaient la promptitude avec laquelle il s'était rendu aux ordres de Colbert.

— Vous m'avez fait mander, mon père, me voici, dit Seignelay en entrant avec une affectation d'aisance qui cachait mal son dépit, et jetant son chapeau à plumes sur une chaise: — mais une autre fois, je vous en supplie, mon père, épargnez-moi un pareil affront... Nous étions là toute la cour chez Noiron, Grouvelle, Soye court, Sévigné, Saint-Pol, Cavoye, Longueville, que sais-je encore... et mons Isarn vient là, devant eux tous, me chercher et me ramener comme un écolier en faute. En vérité, cela est outrageusement fâcheux... je vous assure!

Colbert, ne disant mot, se renfermait dans une rage froide; seulement, à ses mains crispées qui serraient fortement les bras de son fauteuil, au battement précipité de son pied gauche sur le carreau de velours où il l'appuyait, on devinait que sa colère encore contenue menaçait d'éclater bientôt, et néanmoins son regard terrible, fixé sur son fils... son front plissé, son demi-sourire insultant, et jusqu'à son silence même eussent terrifié tout autre que Seignelay, habitué dès long-temps à soutenir le choc de ces démêlés intérieurs.

— Enfin, mon père, me voici à vos ordres, — répéta-t-il en s'essuyant le front avec une insouciance apparente, et sans vouloir s'apercevoir de l'irritation croissante de Colbert, — et ce n'est pas sans peine, je l'avoue; car, pour me rendre auprès de vous, mon père, j'ai interrompu la plus belle partie qui se pût voir, et me suis tellement hâté, que c'est à peine si mes valets de chambre ont eu le temps de me sécher...

Colbert n'y tint plus. — En vérité, s'écria-t-il avec un éclat de rire aussi désespéré que méprisant, — en vérité, voilà qui est du dernier grotesque! Mes valets de chambre... le jeu de paume... nous autres de la cour!... Et qui parle donc ainsi? est-ce quelque jeune seigneur de haute lignée? quelque fin courtisan de grande race?... point... c'est un misérable petit bourgeois qui, aux ordres du premier goujat, aunerait encore de la serge au fond d'une boutique, de même que son grand-père et son père, si Dieu n'avait pas béni le travail de ce dernier... un impertinent qui porte des aiguillettes de satin et des habits brodés au lieu de vêtemens modestes qui conviennent à son état et à sa position... un véritable marquis de Mascarille, en un mot, que Poquelin a dû copier chez moi... un lâche fainéant qui, au lieu d'exécuter mes ordres et de tâcher, à force d'assiduité, de mériter un jour les bontés du roi, va perdre son temps et va faire le muguet!... un impudent qui va se mêler aux gens de qualité, se couvre de ridicule et prête à rire à ses dépens, quand il devrait se trouver trop heureux de s'occuper nuit et jour des travaux que je veux bien lui confier!

Ces reproches de Colbert atteignirent jusqu'au vif l'orgueil intraitable de son fils, qui, la rougeur au front, répondit avec insolence, en montrant à son père ses armoiries étalées en plusieurs endroits:

— Je ne sache pas, monsieur, que personne ait osé rire à mes dépens. Libre à vous de mépriser à cette heure une noblesse dont je vois pourtant ici les emblèmes assez répétés, et que vous avez fait, dit-on, constater devoir remonter jusqu'aux Colbert d'Écosse; mais, comme j'ai l'honneur d'être votre fils, je tiens à vivre et vivrai toujours comme le doivent les gens de la qualité et du rang dont vous m'avait fait, et dont je suis, bien que vous disiez... en un mot, puisqu'il faut parler net, dès aujourd'hui je renonce à tout jamais à mériter les bontés du roi, puisqu'il faut les acheter par un travail et un traitement qui rebuteraient le dernier de vos commis; et puis d'ailleurs ce métier de scribe ne me convient pas, et depuis assez long-temps vour auriez dû vous en apercevoir.

Cette rébellion ouverte contre ses vœux les plus chers, et surtout ce reproche qui semblait mettre Colbert en contradiction avec lui-même, en opposant ses prétentions aristocratiques aux vertes leçons de modestie et d'humilité qu'il donnait assez brutalement à son fils, exalta la colère du vieux ministre au dernier point. Aussi, saisissant une pincette dans la cheminée, il se leva de son fauteuil, fit un pas comme pour frapper son fils, en s'écriant: — Ah! tu oses faire des menaces à ton père, misérable!

A ce geste significatif, Seignelay fit une prudente retraite, et Colbert s'arrêta, soit qu'il réfléchît que son fils avait enfin atteint un âge où de telles corrections devenaient un peu messéantes, soit qu'il préférât donner de bonnes raisons au lieu de se laisser emporter à ces violences qu'il regrettait ensuite; toujours est-il qu'il rejeta violemment la pincette dans l'âtre, et se mit à marcher avec agitation à travers son cabinet, comme pour donner à sa colère le temps de se calmer, essuyant de temps à autre les gouttes de sueur qui coulaient de son front à moitié caché sous sa calotte noire.

Cependant Seignelay, interdit, honteux, sentant intérieurement ses torts, faisait une assez triste contenance, et, debout près de son bureau, feuilletait machinalement un des gros registres verts dont on a parlé.

Au bout de dix minutes de ce silence embarrassant, Colbert se rassit dans son fauteuil, et faisant signe à son fils de s'approcher, lui dit d'un air glacial

— Bien qu'il n'appartienne jamais à un fils, monsieur, de s'inquiéter des vues de son père, bien qu'il doive considérer comme bon, juste, utile et nécessaire tout ce qui émane de la volonté paternelle, qui doit être sacrée pour un fils, comme la volonté d'un roi le doit être pour un sujet, je veux répondre à ce reproche de contradiction apparente que vous avez eu l'audace de m'adresser.

— Mon père... vous vous méprenez... je...

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, et écoutez-moi religieusement... Quand, à cette fin de vous rappeler à l'examen de votre véritable position que vous oubliez, pour votre malheur et le mien, j'ai dit que vous n'étiez qu'un petit bourgeois, fils et petit-fils de petits bourgeois; quand j'ai dit que, sans mon travail opiniâtre que Dieu a béni, vous en seriez encore à auner de la

serge, comme a fait mon père, comme j'ai fait moi-même avant que d'être domestique de feu monseigneur le cardinal, quand j'ai dit ces choses, monsieur, j'ai dit autant de vérités qui devraient vous être profitables; quand, pour répondre à ces vérités, vous avez eu l'impudence de me montrer ces armoiries qui sont les miennes, et qui sont reproduites partout chez moi, en me disant que j'avais fait constater l'ancienneté de ma famille et que je la faisais remonter à je ne sais quels Colbert d'Ecosse... Vous avez, avec votre présomption habituelle, cherché à me trouver en contradiction avec moi-même, au lieu d'avouer vos fautes avec humilité.

— Je vous jure que telle n'a pas été mon intention, mon père.

— Et je vous dis, moi, que telle a été vctre intention, monsieur : quand je vous rappelais le peu de votre origine, c'était vous dire que vous n'étiez rien par vous-même, et que vous ne pouviez être compté que par votre trravail, votre aptitude et votre assiduité; c'était vous dire que les aiguillettes, les broderies, le jeu et le jargon de cour, tout cela est indécent pour un homme qui a son état tout entier à faire, qui n'est rien et n'a rien par lui-même, encore une fois, et qui attend tout de mes bontés et de la faveur du roi mon maître, s'il s'en peut rendre digne... Enfin, puisqu'il faut vous le dire, misérable orgueilleux que vous êtes, cette généalogie pompeuse dont vous vous targuez n'est qu'un leurre, oui, monsieur, un mensonge que la sévère morale réprouve peut-être, mais que la politique rend nécessaire; aussi, si je m'abaisse à feindre et à tromper le monde, je veux au moins qu'entre nous deux, entendez-vous, vous sachiez ce qui est, puisque les fumées d'une folle vanité vous privent de votre raison; eh bien, oui, il est utile pour un homme qui traite avec d'autres hommes de tout rang et de tout état, et qui conséquemment doit agir sur eux, il est utile pour cet homme de réunir en soi le plus de moyens d'actions qu'il se peut; pas un n'est à négliger; et si du temps où nous vivons un homme revêtu d'une noblesse douteuse ou vraie possède par cela même en soi un prestige qui fascine quelques esprits, il doit acquérir ce prestige, s'il le peut. Mais vous, monsieur, vous regardez ce qui n'a été qu'un des plus médiocres expédiens de ma fortune comme le terme accompli de la vôtre; parce qu'à ma sollicitation, le roi a bien voulu vous permettre de prendre un vain titre, vous vous mettez à croire sérieusement à ce titre, à le considérer comme un état dans le monde, parce qu'il vous attire les égards et les respects de quelques sots pour qui tout marquis est un grand seigneur. Or, un grand seigneur, c'est ce que vous n'êtes point et ne serez jamais. Non, monsieur, non, vous êtes M. Colbert, fils et petit-fils de gens qui ont été marchands. Maintenant, monsieur, libre à vous de dédaigner un travail qui rebuterait, dites-vous, le dernier de mes commis; libre à vous de perdre et d'oublier ce que vous avez appris, de mettre à néant l'instruction variée que j'ai pris tant de soins et de peine à vous faire donner. Allez, monsieur, allez... menez la vie d'un oisif et d'un dissipateur, attendez ma mort avec impatience pour jouir alors du peu que j'aurai amassé; et puis, comme vos prodigalités auront vite mis fin à ce bien si ardemment attendu, vous irez mourir dans quelque coin obscur, méprisé, et peut-être déshonoré. Et moi, j'aurai incessamment travaillé pendant toute ma vie, et moi, j'aurai eu le vain espoir de vous voir un jour m'aider dans mes charges, j'aurai en vain mis à contribution les intelligences les plus précieuses pour diriger et faciliter vos premières études, de telle sorte que vous recueilliez seulement le fruit et la fleur des sciences les plus arides... depuis deux ans je vous aurai initié à mes plus secrets desseins, à mes projets les plus vastes, j'aurai enfin amassé, taillé une à une toutes les pierres du plus vaste et du plus beau monument, et lorsque je sentirai qu'il faut un bras plus jeune et plus vigoureux que le mien pour élever seulement ce que j'aurai préparé avec tant de labeurs, ce bras même me manquera... et c'est un fils... mon seul fils qui se conduit ainsi; un fils pour qui j'avais rêvé l'avenir le plus beau qu'un homme ait pu rêver pour son enfant de prédilection!... Ah! que cela est affreux... mon Dieu! mon Dieu! quelle fin pour tant d'espérances!

Et Colbert, dont la voix s'était peu à peu altérée, cacha sa figure dans ses mains, avec un geste de désespoir.

Ce ministre souffrait cruellement; il éprouvait une de ces déceptions amères qui souvent déchirent l'ame de ceux qui, arrivés à une haute position sociale à force d'intelligence, voudraient croire comme à une seconde vie dans ce monde, en rêvant cette haute position continuée par l'intelligence de leur enfant; égoïsme assez consolant d'ailleurs, qui, liant l'avenir au passé, fait que le vieiliard meurt en souriant à l'aurore de la carrière de son fils, qui lui semble ainsi prolonger la sienne.

Cette déception était d'autant plus cruelle pour Colbert, qu'il avait remarqué dans son fils le germe de quelques précieuses qualités, une activité singulière, un esprit vif et prompt, et surtout une facilité excessive et peut-être malheureuse pour le travail, quand il voulait s'y livrer; mais cela était gâté souvent par un orgueil intraitable, une extrême légèreté, et surtout par une dangereuse personnalité, qui ne faisait que poindre alors, et fut par la suite si funeste aux vrais intérêts de la France.

Seignelay, ayant rarement vu Colbert sous l'empire d'une aussi accablante tristesse, se sentit touché jusqu'au fond du cœur, et comprit tout ce que sa légèreté devait avoir eu de décespérant pour son père.

Aussi, s'approchant du vieux ministre, mettant un genou sur le carreau de velours, il dit d'une voix basse et respectueuse : — Pardonnez-moi, mon père, s'il vous plaît; je sais que j'ai eu tort d'oublier le travail pour mes plaisirs, et je regrette d'avoir si inconsidérément parlé de vos vues sur moi... et puis, mon père, il faut excuser aussi la fierté avec laquelle je parle de votre nom... noble ou bourgeois, peu importe, c'est le vôtre, c'est celui d'un grand el illustre ministre... Eh bien! oui, je l'avoue, je ne puis réprimer mon orgueil, en songeant que c'est aussi le mien... et il me semble quelquefois que ce nom seul devrait me rendre l'égal des fils des plus grands seigneurs; encore une fois, pardonnez-moi, laissez-moi vous faire souvenir que, si j'ai été oublieux et négligent aujourd'hui, vous m'avez quelquefois dit : Courage, mon enfant, tu me seconderas un jour... Eh bien! mon père, je tâcherai de toujours mériter votre approbation; car ce que j'ai dit de renoncer à la carrière que vous m'avez tracée avec tant de bonté paternelle m'a été arraché par le dépit, j'en suis honteux, repentant, mais pardonnez-moi cette fois, je vous en supplie.

— Oh! oui, mon père, pardonnez-lui, dirent doucement deux autres voix jeunes et fraîches.

Seignelay se retourna et vit ses deux sœurs, Henriette et Anne, qui s'étaient avancées sur la pointe de leurs petits pieds, en soulevant sans bruit la portière

du cabinet; elles n'osaient maintenant faire un pas et se tenaient par la main, toutes deux blondes avec leurs longs cheveux bouclés à la Sévigné, qui tombaient sur leur joli cou; toutes deux vêtues de robes bleues à corsage en pointe, avec de gros nœuds de rubans de satin blanc aux épaules, aux manches et au corsage.

En entendant la voix de ses filles, Colbert avait levé sa tête et laissé tomber ses deux mains sur ses genoux avec accablement, sans toutefois tourner ses yeux humides vers ses enfans. Cette figure, si grave et si austère, était alors empreinte d'une expression poignante de tristesse et de découragement. Son regard, fixé machinalement sur le feu de la cheminée, prouvait à quel point ses douloureuses pensées l'absorbaient, et ce ne fut qu'après quelques instans de cette cruelle méditation que deux grosses larmes coulèrent sur les joues creuses et amaigries du vieux ministre.

Ce voyant, ses deux filles s'avancèrent plus hardiment, et Anne, la plus jeune, s'agenouillant devant son père, prit une de ses mains qu'elle baisa, pendant que sa sœur, debout et penchée près du fauteuil, faisait signe à son frère de s'approcher.

En sentant les caresses de ses filles, Colbert sembla se réveiller d'un rêve, fit un mouvement brusque, et dégagea sa main en disant: — Qu'est-ce que ceci... comment? Anne... Henriette... Qu'y a-t-il? et votre frère? — Puis ce mot lui retraçant la scène qui venait de se passer, il ajouta: — Oh! votre frère, il m'a fait bien du mal...

— Et il en est au désespoir ainsi que nous, mon père... pardonnez-lui...

— Encore cette fois, mon bon père, — dit Seignelay.

Colbert regarda son fils d'un air fâché quoique attendri, et dit en secouant la tête: — Et aujourd'hui encore... aujourd'hui... où je me faisais une fête, une joie si grande de lui annoncer... mais non, non, il est... il s'est montré indigne d'une telle faveur, — ajouta le ministre en sentant renaître son indignation.

— Mon père... je travaillerai comme le dernier commis de vos bureaux, et cela pendant autant de temps que vous le voudrez... oui, je vous jure que dès ce jour je prends la ferme et invincible résolution de me livrer au travail, de vous soulager autant que je le pourrai, et de me montrer en tout digne de vous et de votre nom...

— Nous le promettons pour lui, — dirent les deux jeunes filles en embrassant tendrement leur père, qui finit par dire, en tendant la main à son fils: — Allons, allons, que tout soit oublié, Baptiste; mais vous m'avez mis à la plus rude épreuve que jamais père ait supportée.

Seignelay porta respectueusement la main de son père à ses lèvres, et Colbert, après que ses filles l'eurent baisé au front, leur dit: — Laissez-moi, mes enfans, j'ai à travailler avec votre frère...

Anne et Henriette disparurent.

A ce mot de *travailler*, Seignelay s'était bientôt dirigé vers le bureau dont nous avons parlé.

Lorsque ses filles furent perties, Colbert les suivit et alla fermer la porte de l'anti-cabinet qui suivait la bibliothèque et précédait son cabinet; puis, ouvrant la grande armoire secrète dont on a parlé, il en tira un assez volumineux manuscrit tout de sa main, et se mit dans son fauteuil.

— Mon fils, dit-il à Seignelay qui vint s'assoir auprès de lui sur un tabouret, je ne vous dirai plus rien sur la pénible scene de tout à l'heure, non... je veux l'oublier... aussi je vais vous parler seulement sur la foi et dans le sens des promesses que vous m'avez faites, et que vous pouvez réaliser de reste... Écoutez-moi donc attentivement: Vous allez avoir dans un mois dix-huit ans; malgré de fréquentes étourderies, une grande légèreté, j'ai reconnu en vous de l'aptitude au travail, une extrême facilité et d'heureuses dispositions; voulant surtout que ce que j'ai acquis avec tant de peine ne soit pas entièrement perdu, j'ai demandé aujourd'hui même à sa majesté de vous accorder la survivance de mes charges. Voilà, mon fils, ce que je pensais vous annoncer tantôt, croyant vous trouver occupé au travail que je vous avais confié; mais je ne veux point faire de récriminations, non... enfin, voilà ce que sa majesté m'a bien voulu promettre pour vous.

— Croyez, mon père, que je me rendrai digne d'une faveur si peu attendue et si peu méritée, par mon application et mon zèle pour le service du roi, — dit Seignelay, bien qu'une telle promesse inespérée en effet pour son âge ne l'étonnât pas démesurément, car il y avait dans cet homme une de ces confiances obstinées en soi-même, une de ces présomptions audacieuses qui portent à de bien grandes actions ou jettent dans de bien grandes fautes.

Colbert continua: — Je l'espère, mon fils, car telle a été encore la bonté de Sa Majesté, qu'elle a bien voulu m'assurer en outre qu'au commencement de l'année prochaine, lorsque vous aurez dix-huit ans accomplis, vous pourriez faire la première commission de ma charge... A cet effet, j'ai rédigé une instruction pour vous, — dit Colbert en montrant son manuscrit. — Cette instruction vous donnera une idée claire et exacte de mes charges, et particulièrement de la Marine; cela, joint aux études préliminaires que je vous ai fait faire, et aux connaissances pratiques et théoriques que vous acquerrez encore, vous mettra, si Dieu le veut, à même de me remplacer dignement, et peut-être avec avantage pour le service du roi.

— Mon père, que dites-vous! vous égaler serait déjà une gloire...

— Non, mon fils, non, je sais ce qui me manque, je l'ai bien compris, mais il était trop tard, et je serais bien heureux si vous pouviez briller par les qualités qui me manquaient. Oui, mon fils, j'ai vu malheureusement qu'un ministre qui doit toute son attention aux grandes vues, et qui est toujours emporté par un grand courant ne peut, sans s'épuiser, s'appesantir sur des minuties qu'il faudrait pénétrer rapidement: or donc, s'il n'a pas acquis de bonne heure la facilité de les saisir dans le grand, et de les percer d'un coup d'œil, il s'expose à être gouverné par ses subalternes, souvent peu instruits et intéressés à lui cacher la vérité; c'est pour cela, mon fils, que j'ai fait minuter pour vous tant de traités qui vous ont, je le sais, aussi instruit en pratique qu'en théorie sur une foule de matières qui regardent la marine. Écoutez-moi donc attentivement, et après cette lecture faite, dites-moi si vous vous sentez la force et le courage de marcher dans la voie que je vous ai si péniblement tracée.

Et Colbert, de sa voix lente et creuse, lut les instructions, véritable chef-d'œuvre de clarté, de bon sens et d'affection, et qui étaient une exposition de ses principes administratifs.

Colbert, après avoir lu cette instruction, qu'il interrompit plusieurs fois pour se reposer, et que Seignelay écouta fort attentivement, la mit entre les mains

de son fils, et lui dit : — Vous allez maintenant bien arrêter et peser ceci, mon fils; dans deux jours vous reviendrez me dire ce à quoi vous aurez conclu, si vous vous sentez capable de suivre cette noble et glorieuse carrière; allez, mon fils, réfléchissez long-temps et mûrement, car c'est l'avenir de toute votre vie, et la consolation du peu de jours qui me reste, dont vous allez décider.

Seignelay remercia son père et sortit de son cabinet avec plus de gravité qu'il n'y était entré.

C'est qu'aussi un seul mot de son père avait bien changé sa position. Cette perspective de la survivance des charges de son père était bien faite pour contenter les plus ambitieux, et, quoique plus jeune que Louvois de dix ans, Seignelay voyait avec peine et jalousie le fils de Le Tellier ayant une part active dans les affaires depuis long-temps.

On l'a dit, ce qui était à la fois une qualité et un défaut chez Seignelay, c'était une facilité de pénétration incroyable qui s'exerçait malheureusement beaucoup plus en surface qu'en profondeur, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Isarn, qui l'éleva, était un homme fort lettré, ayant de plus une foule de connaissances superficielles, il est vrai, mais qui lui donnaient au moins l'avantage de pouvoir toujours entretenir son élève des sciences que d'autres professeurs lui enseignaient, et ainsi d'en empreindre les élémens un peu plus avant dans ce cerveau si mobile et si inconstant.

Il était d'ailleurs impossible que Seignelay, doué d'esprit et de dispositions naturelles, n'eût pas acquis des connaissances variées sur une foule de matières, quand on voit ces résumés si substantiels, si clairs, si allant droit au fait, que Colbert commandait pour son fils à l'élite des jurisconsultes, des administrateurs, des officiers de terre et de mer, des intendans, des financiers et des littérateurs du temps, sur chaque spécialité qu'ils représentaient.

Joignez à cela un extrait des maximes fondamentales de Colbert à propos du commerce et de la marine, tiré de ses dépêches et des ordres du roi qui furent toujours minutés par ce ministre, et l'on concevra que, bien que fort jeune, et à peine âgé de dix-huit ans, Seignelay ne fût pas déplacé dans les attributions importantes que son père démembra de sa charge au commencement de 1669 pour les lui confier, et que par la suite il rendit de véritables services à la marine par l'infatigable activité avec laquelle il poussa les armemens dont il s'était spécialement et par goût occupé.

Deux jours après la scène dont on a rendu compte, Seignelay, qui avait à peine paru à la table de son père, en s'excusant de la négligence de sa mise; deux jours après, dis-je, il vint gratter à la porte de son cabinet.

Colbert finissait de déchiffrer une dépêche de son frère, le marquis de Croissy, ambassadeur en Angleterre, dépêche toute confidentielle dont on parlera plus tard. Il remit cette dépêche dans son sac avec les papiers à porter au roi, et dit : — Entrez...

Seignelay entra; ce n'était plus le même homme : il avait quitté les plumes et les aiguillettes de satin pour un vêtement de couleur sévère, sa dentelle était fort simple, et sa perruque raccourcie de moitié. Colbert fut sensible à cette déférence de son fils à ses conseils, et dit d'un air de bonne humeur : — C'est bien, Baptiste, c'est ainsi qu'il faut être ; non que je vous enjoigne la négligence dans vos habits. mais il faut au moins racheter, par la gravité de votre air et de votre costume, ce qu'il vous manque de barbe au menton... — Mon père, — dit Seignelay, — j'ai fait mettre sur votre bureau ce matin, par Baluze, le mémoire de ce que je me propose de faire toutes les semaines, maintenant que j'ai lu votre instruction et que je prends le parti de mériter en tout vos bonnes graces; avez-vous bien voulu lire ce projet?...

— Ce projet... le voici, Baptiste, — dit Colbert en montrant un mémoire placé devant lui, écrit d'une grande écriture mince et serrée, et en marge duquel étaient des observations d'une petite écriture ronde, abrégée, presque aussi illisible et inintelligible que celle de Lyonne. — Vous voyez, mon fils, que je l'ai annoté... Tenez, lisez-le... lisez-le tout haut... Mes observations vous serviront de réponses; je l'entendrai encore une fois, et si quelque chose m'a échappé, j'y remédierai à l'heure même...

Et Seignelay lut le mémoire, en s'interrompant à chaque paragraphe pour y ajouter les remarques de son père.

— Et alors, mon cher enfant, — dit Colbert, — si vous faites encore plus que vous le promettez, vous ne me trouverez pas en reste avec vous. Allons, allons, Baptiste, vous êtes un digne jeune homme, j'ai bon espoir en vous, et vous achèverez ce que j'ai commencé... Dieu est le maître de toutes choses; c'est par son inspiration que nous agissons; aussi je ne crois pas faire un péché d'orgueil en disant que, lorsque j'ai pris les finances et la marine, tout était dans un bien grand désordre, et particulièrement la marine; je l'ai rétablie en assez peu de temps, et rappelez-vous, mon fils, que si j'y ai abondamment versé les fonds de l'état, la marine commence bien à me les rendre par l'augmentation du commerce maritime, qui est une des grandes sources de richesse d'un pays.

— Comme aussi la marine militaire fait respecter au-dehors le pavillon du roi, avant tous les autres ; n'est-il pas vrai, mon père?

— Sans doute... sans doute... quoique ces préséances de pavillon aient coûté bien du sang et bien de l'argent, et tout cela pour un point d'honneur frivole... Et Dieu sait ce qu'il en coûtera encore.

— Et qu'importe, s'il coule glorieusement, mon père, et si le nom du ministre du roi de France se mêle aux noms de ceux qui auront si bravement soutenu ce pavillon? — dit Seignelay avec une exaltation qui fit réfléchir et soupirer profondément Colbert, comme s'il eût pu lire dans ces paroles l'avenir de l'administration de son fils. Puis il ajouta : — Bast... voilà des imaginations extravagantes que Louvois vous envierait, mon enfant. Le pavillon... le pavillon... folies que tout cela, le commerce d'abord... le commerce toujours... Que vos escadres de guerre soient destinées à le protéger, à l'augmenter, à l'assurer... car si l'étendard royal est semé de fleurs-de-lys d'or, il les doit au travail de ce modeste pavillon bleu à croix blanche (1), qui est pour moi le plus glorieux, parce qu'il est le plus utile, et c'est surtout la préséance de celui-là que je soutiendrai de toutes mes forces... Voyez d'ailleurs ces Hollandais, qui, malgré les nombreuses flottes qu'ils entretiennent, trouvent encore le moyen de nous fournir des approvisionnemens de toute sorte... C'est que le commerce,

(1) Les seuls bâtimens de guerre pouvaient porter le pavillon blanc.

la marine marchande alimentent sans cesse la marine de guerre, en échange de la protection qu'elle en reçoit.

—Mais à propos de Hollande, mon père, est-ce donc vrai que Sa Majesté pense à attaquer cette république de huguenots, malgré les traités, et qu'il va, pour cela, se joindre à Sa Majesté d'Angleterre ?

—Mon fils, dit Colbert de son air imposant, je n'ai pas les affaires étrangères dans mon département, et il est des questions qu'on ne fait pas même à son père. Mais assez parlé de cela, mon fils... Allons, venez avec moi, nous irons à pied jusqu'au couvent, voir votre tante l'abbesse; le temps est beau, l'air vif, cela vous fera du bien, car voici deux jours que vous travaillez beaucoup.

Et Colbert sortit avec son fils, sur le bras duquel il s'appuyait avec une certaine fierté.

Sans vouloir anticiper sur les événemens, mais à propos de ce qu'on vient de lire, il est bon, je crois, de faire remarquer que c'est de l'adjonction des fils de Colbert et de Le Tellier aux affaires publiques (Seignelay à la marine, en 1669, et Louvois à la guerre, en 1666), que c'est de cette adjonction que se peut dater la période guerrière du règne de Louis XIV, qui, commençant alors à poindre, fut si onéreuse et si fatale à la France lorsqu'elle atteignit son apogée.

Cela devait être ainsi.

A de vieux ministres, sages, expérimentés, rompus aux affaires, revenus pour la France des illusions d'une gloire éphémère et de la dangereuse vanité des conquêtes, préférant à ces folles visées les avantages positifs de la paix, de l'industrie et du commerce ; disant sensément, comme leur grand maître Mazarin : — Qu'il est plus sûr et *moins coûteux* de dominer par l'or que par le fer, et que la corruption soumet plus de puissances que l'épée ; — à ces vieux ministres succédèrent de jeunes courtisans, vains, orgueilleux d'une fortune récente, ardens et pleins d'ambition ; ils servaient un roi d'un âge déjà mûr, mais toujours et encore amoureux de ce qui était pompeux et théâtral : un carrousel, une réception d'ambassade ou le faste militaire d'une armée, peu lui importait, pourvu qu'il eût occasion de ceindre sa couronne, de redresser sa belle taille sous le manteau royal et de marcher seul et sans égal à la tête de la cour la plus magnifique de l'Europe.

On conçoit alors facilement que Louis XIV qui, à bien dire, subit toujours l'influence des idées de ses ministres, assez adroits seulement pour lui persuader qu'elles étaient les siennes propres; on conçoit, dis-je, que Louis XIV devait facilement se laisser aller aux inspirations de Louvois et de Seignelay, qui, ne rêvant que guerres et conquêtes afin de faire exceller l'importance de leurs charges, lui montraient pour résultat de ces envahissemens, des rois vaincus, des gazetiers repentans, des ambassadeurs à genoux, et des entrées triomphales dignes d'un nouvel Alexandre.

De là ces guerres épouvantables uniquement soulevées par la jalouse rivalité de Louvois et de Seignelay, qui flétrirent le milieu du règne de Louis XIV; de là aussi une bien étrange contradiction dans la conduite gouvernementale du grand roi, toujours dans cette hypothèse qu'il m'est impossible d'admettre, je l'ai dit : *Qu'après la mort de Mazarin, Louis XIV régna par lui-même.*

Comment! la première période de ce règne, qui correspond à la première jeunesse de ce roi, serait remarquable surtout par une politique d'une sagesse et d'une habileté profonde, par un système de corruption, odieux si l'on veut, mais admirablement basé sur une rare connaissance et une non moins rare et longue expérience des hommes et des choses; système qui, après tout, assurait une prépondérance irrécusable à la France sur presque toute l'Europe, moyennant des subsides que le pays payait facilement, grâce aux ressources de son industrie et de son commerce, alors croissant. Comment! ce roi si susceptible, si bouillant, si emporté dans son âge mûr, qui plus tard se jeta dans les guerres les plus sanglantes pour les griefs les plus puérils, était le même roi qui, malgré le feu de la jeunesse, se montrait en 1666 si calme, si prudent, qui se laissait durement reprocher son manque de parole et sa peur de compromettre sa marine, et se targuait même de son parjure, en se consolant par l'avantage matériel que lui rapportait son déni de secours et sa mauvaise foi, calculant en cela comme un homme qui regarde une injure mieux vengée par une amende que par du sang !

Comment! encore une fois, pendant la première période de son règne, partant de sa jeunesse de roi, de cet âge où les passions guerrières sont si vives et si effervescentes, Louis XIV aurait montré le sang-froid calculateur et l'inflexible logique d'un homme qui, pensant avant tout au *réel*, ne voit dans une guerre qu'une affaire, qu'une émission de fonds qu'il faut rendre aussi productive que possible; lorsque plus tard, dans la seconde période de son règne, alors que les années et l'expérience sembleraient avoir dû mûrir sa raison, il agit au contraire avec toute la fougueuse étourderie, toute la folle ardeur d'un jeune téméraire, en se jetant, pour les motifs les moins fondés, dans les guerres les plus inutiles, les plus ruineuses, et qui causèrent plus tard tous ses désastres; lorsqu'on le voit enfin, par ses insolentes bravades, soulever toute l'Europe contre lui, l'Europe qu'il avait à ses gages et à ses ordres au commencement de son règne !

Comment! en un mot, ce roi aurait, à vingt ans, pensé, agi comme le plus expérimenté des hommes d'état, et à quarante ans comme le plus écervelé des ambitieux !

Ce serait en vérité un mystère inexplicable, si les faits n'en donnaient la véritable solution, à savoir :

Que ce furent de vieux ministres, créatures et disciples de Mazarin et de Richelieu, qui gouvernèrent pendant les premiers temps du règne de Louis XIV, que leurs fils gouvernèrent vers le milieu, et qu'à la fin madame de Maintenon succéda aux uns et aux autres.

EUGÈNE SUE

VOYAGES.

A LA TAVERNE.

Nous nous réunissons tous les soirs, pendant l'hiver que je le passai à Londres, au *North-Américan coffee house*, derrière la banque. Là nous attendions chaque jour, en fumant du tabac du Canada et en buvant le punch, l'ale et le grog, de longs récits de voyages lointains et d'aventures extraordinaires, des relations de combats, de naufrages et de découvertes; c'était un vrai cours de géographie, un journal de voyages mis en drame et en action.

Un jour, comme nous étions à parler des mers du nord et de la troisième expédition du capitaine Parry et du danger des navigations polaires, le vieux capitaine Warens, qui avait passé la plus grande partie de sa vie à la pêche de la baleine, ôta sa pipe de sa bouche, la posa sur la table et dit:

« Je me trouvais, au mois d'août 1775, naviguant vers le soixante-dix-septième degré de latitude nord, lorsqu'un matin, à environ un mille de mon vaisseau, je vis la mer entièrement fermée par les glaces; on ne découvrait, aussi loin que la vue pouvait porter, que des montagnes et des pics couverts de neiges: le vent tomba bientôt, et je restai pendant deux jours dans la continuelle perspective d'être écrasé par cette épouvantable masse, que le moindre vent pouvait pousser sur nous.

» Nous avions passé le second jour dans les alarmes, lorsque, vers minuit, le vent s'éleva, et aussitôt nous entendîmes l'horrible craquement des glaces qui se brisaient et se heurtaient, et dont le bruit ressemblait aux éclats du tonnerre. Cette nuit fut terrible pour nous, mais le matin, la tempête s'étant apaisée peu à peu, nous vîmes la barrière de glaces qui était devant nous entièrement rompue et un large chenal s'étendre à perte de vue entre ses deux côtés; le soleil brillait et nous naviguions par une légère brise du nord.

» Tout à coup, en regardant du côté du chenal, nous vîmes apparaître les mâts d'un vaisseau; mais ce qui nous étonna plus encore, ce fut l'étrange manière dont ses voiles étaient disposées, et l'aspect démantelé de ses vergues et de ses manœuvres. Il continua à marcher pendant quelque temps; puis, s'arrêtant sur un bloc de glace, il demeura sans mouvement.

» Je ne pus alors résister à la curiosité; je descendis dans ma chaloupe avec quelques-uns de mes matelots, et je me dirigeai vers le singulier navire. Nous vîmes, en approchant, qu'il était extrêmement endommagé par les glaces; pas un homme ne paraissait sur le pont, qui était couvert de neige. Nous hélâmes, et personne ne répondit. Avant de monter à bord, je regardai par un sabord qui était ouvert, et je vis un homme assis devant une table sur laquelle étaient tous les objets nécessaires pour écrire.

» Arrivés sur le pont, nous ouvrîmes l'écoutille et nous descendîmes dans la cabine, où nous trouvâmes l'écrivain du vaisseau assis, comme nous l'avions vu par le sabord; mais quel fut notre étonnement et notre terreur, lorsque nous vîmes que c'était un cadavre, et qu'une mousse verte humide recouvrait ses joues et son front et voilait ses yeux qui étaient ouverts. Il avait une plume à la main, et le journal de route devant lui; les dernières lignes qu'il avait écrites étaient celles-ci: « 11 novembre 1762. Il y a maintenant dix-sept jours que nous sommes renfermés dans les glaces. Le feu s'est éteint hier, et notre capitaine a essayé depuis de le rallumer, mais sans succès. Sa femme est morte ce matin. Il n'y a plus d'espoir... »

» Mes matelots s'éloignèrent épouvantés de ce cadavre, qui semblait vivant. Nous entrâmes alors dans la grande chambre, et le premier objet qui nous frappa, ce fut le corps d'une femme couchée sur un lit, dans l'attitude d'une grande et perplexe attention; on eû dit, à voir la fraîcheur de ses traits, qu'elle était en vie; seulement la contraction de ses membres nous annonçait qu'elle était morte.

» Devant elle un jeune homme était assis sur le plancher, tenant un briquet d'une main et une pierre de l'autre et ayant devant lui plusieurs morceaux d'amadou.

» Nous passâmes à la chambre de proue, et nous y trouvâmes plusieurs matelots couchés dans leurs cadres, et un chien étendu au bas de l'escalier. Ce fut en vain que nous cherchâmes des provisions et du bois à brûler, nous ne découvrîmes rien. Alors mes matelots commencèrent à dire que c'était un vaisseau enchanté, et ils m'annoncèrent qu'ils ne resteraient pas plus long-temps à son bord. Nous partîmes donc après avoir pris le journal de route du navire, et nous revînmes à notre vaisseau, frappés de terreur en songeant à ce funeste exemple du danger des navigations polaires, dans un degré de latitude septentrionale aussi élevé.

» Lorsque je fus de retour à Hull, je fis mon rapport à l'amirauté, et d'après les documens que jamais, sur le nom du navire et du capitaine, j'appris que ce vaisseau avait été perdu depuis treize ans, et c'était par conséquent depuis cette époque qu'il avait été enfermé dans les glaces...

Le capitaine Warens avait cessé de parler, que nous l'écoutions encore, tant était profonde et terrible l'impression que son récit avait fait sur nous.

— Quelque terrible que soit cette histoire elle ne l'est pas plus que le naufrage des *Six-Sœurs*, interrompit le vieux contre-maître Griffiths.

— Le naufrage *des Six Sœurs*?

— Oui, je vais vous le conter.

— Au mois d'août 1825 les *Six-Sœurs* quitta les Seychelles pour aller à Maurice; il y avait à bord l'ex-commandant de ces îles, quatre passagers et une quarantaine

de nègres qu'on envoyait au Port-Louis, sous la licence du gouvernement, pour les y attacher à la culture. Le navire avait un chargement de coton. Trois jours après son départ, le feu se manifesta parmi la cargaison: les progrès de l'incendie furent si rapides, qu'il fallut se déterminer aussitôt à abandonner le navire: noirs et blancs se précipitèrent dans la chaloupe; elle pouvait contenir tout au plus trente-cinq personnes. Lorsqu'elle fut pleine, ceux qui s'y trouvaient, voyant qu'elle allait couler si l'on admettait une nouvelle charge, s'armèrent contre leurs malheureux compagnons, et les écrasaient à coups de hache, lorsqu'ils s'approchaient de la chaloupe. Les premières personnes qui s'en étaient emparées y avaient jeté quelques morceaux de viande salée, des grappes de bananes et un mouton; avec ces faibles provisions on se disposa à gagner la terre, qui était éloignée de 150 lieues. Le lendemain de ce funeste jour la mer devint affreuse: on s'attendait à chaque instant à voir s'engloutir la chaloupe, dont un excès de charge gênait et retardait la marche. On tint conseil: il fut décidé que le sort désignerait les victimes qui devaient être jetées à la mer pour alléger l'embarcation. Dans ce moment deux nègres, esclaves de madame Mallefile, une des passagères, la suppliaient de ne pas s'exposer aux chances du sort; qu'ils allaient mourir pour conserver sa vie et celle de ses deux enfans. *Maîtresse,* disaient-ils, *nous aimons mieux mourir, et sauver vous avec petits maîtres à nous.* Malgré l'opposition que madame Mallefile mettait à l'exécution de cet acte d'une héroïque générosité, les nègres se jetèrent à ses genoux, lui baisèrent les mains, serrèrent tour à tour les enfans dans leurs bras, se recommandèrent à Dieu, et s'élancèrent dans la mer, sur laquelle ils flottèrent long-temps. Tant qu'ils aperçurent la chaloupe ils ne cessèrent d'agiter leurs mains en l'air en signe de dernier adieu à leur maîtresse. Cette scène déchirante fit une vive impression sur tous ceux qui en avaient été les témoins. Il fut décidé qu'on renoncerait au sort et l'on se résigna à mourir ensemble. La mer devint plus calme, mais les provisions touchaient à la fin: on était réduit à une banane par jour.

Le jeune Mallefile, âgé de douze ans, voyant que sa mère ne pouvait plus allaiter son frère, ne mangeait que la pelure du fruit; il en présentait l'intérieur à sa mère, en lui disant que cela lui donnerait des forces et du lait pour nourrir son petit frère... Au bout de huit jours des plus cruelles souffrances; au moment où la rame échappait aux mains des malheureux naufragés mourant d'inanition, on découvrit la terre... La chaloupe fut aperçue des hauteurs de l'île la Digue, une des Seychelles... Le gouverneur l'envoya reconnaître, et les passagers des *Six-Sœurs* durent la vie à la sollicitude de ce digne commandant.

Pour faire diversion à l'effet du récit de Griffiths, effet dont il était jaloux, le capitaine Warens reprit la parole:

Voulez-vous que je vous conte à présent ce que c'est qu'un dîner chinois? écoutez.

Un dîner chinois, est ce qu'il y a au monde de plus curieux, et l'homme qui aime les choses singulières doit désirer d'avoir vu comme moi un repas de cette espèce. Un des premiers négocians de la compagnie privilégiée des Hanistes donna à dîner à quelques personnes choisies de la factorerie anglaise, et j'eus le bonheur d'être du nombre. Sa demeure me donna une idée exacte de l'habitation d'un Chinois aisé. On ne pouvait pas dire que ce fût précisément une maison, car c'était une suite de bâtimens épars, entremêlés de parterres et de réservoirs couverts de fleurs et de nimphæa. En avançant à travers ce labyrinthe d'appartemens et de corridors, nous passâmes sous plusieurs arcades circulaires, pareilles à celles que l'on voit fréquemment figurées sur les porcelaines de la Chine, et nous arrivâmes enfin à la salle du banquet.

Nous étions à peu près une quinzaine de convives. La première chose qu'on servit fut une soupe de nids de salangane, contenue dans de petites jattes de porcelaine. Je la trouvai très-bonne et très-délicate, ressemblant plus à un potage au vermicelle qu'à tout autre; mais elle ne peut, observe ici le natif de la vieille Angleterre, soutenir la comparaison avec la soupe à la tortue ou au canard sauvage. Il y eut vingt services, et des plats sans nombre; j'en comptai sur la table soixante à la fois.

C'étaient de petites jattes, ou coupes de la plus belle porcelaine, placées sur trois rangs au milieu de la table. On nous fit entendre (mais j'ignore jusqu'à quel point la chose était vraie) que nous avions le bonheur d'être régalés d'œufs de pigeons à l'étuvée, de chat sauvage, de grenouilles en fricassée, de ces vers secs que l'on recommande particulièrement pour bien goûter le vin au dessert, d'un ragoût de nageoires de requin, et d'une diversité d'autres friandises que les préjugés européens seraient tentés de faire nommer tout différemment; mais de quelque substance que ces plats aient pu être réellement composés, l'addition d'un peu de *soya* du Japon, le meilleur que j'aie jamais goûté, les rendait extrêmement savoureux. Toute la viande, comme faisans, perdrix, gros gibier, était coupée menue et servie dans de petites jattes, ce qui, vu que nous n'avions au lieu de couteaux et de fourchettes, que deux petites baguettes d'ivoire garnies d'argent, bien arrondies, unies et luisantes, ne laissait pas d'être extrêmement embarrassant à manger; en effet, durant la première demi-heure, je désespérais entièrement de faire parvenir la moindre parcelle de ces chairs appétissantes à mon palais impatient. Enfin, ayant découvert, comme par une inspiration soudaine, la véritable manière de me servir de mes armes, je vins à bout de ce que je désirais, et, à la fin du régal, je me trouvai si adroit, que je pouvais prendre la plus petite miette avec mes bâtonnet d'ivoire.

Tous les mets sont extrêmement succulens, de sorte qu'on est obligé d'avaler une quantité considérable de *seï hing*, espèce de vin ou plutôt d'esprit de couleur blanche et dont le goût n'est pas désagréable; la petite tasse dans laquelle on le boit, est à peu près de la dimension de celle des ménages d'enfans. La cérémonie de boire à la santé de quelqu'un consiste à prendre la tasse à deux mains et à baisser et remuer la tête en se tournant l'un vers l'autre pendant quelque temps; ensuite on boit le vin, et l'on montre à son ami le fond de la tasse, afin qu'il puisse se convaincre qu'il n'y reste rien. C'est l'étiquette, dans le courant de la soirée, de demander à son ami de faire raison. Pou-Ki-Koua proposa plusieurs *toast* auxquels nous nous joignîmes très-cordialement: nous bûmes à la santé de l'empereur, du roi d'Angleterre, de la compagnie des Indes, de la factorerie, des négocians hanistes, de notre digne hôte.

— Je n'ai point dîné avec des Chinois, ajoutai-je timidement; mais j'en ai vu dîner.

— Diable! dit le capitaine en jetant un regard de doute et de mépris, sur ma physionomie de tout jeune homme.

— Il y a cinq ans, à Calais, repris-je! je me disposais à retourner dans ma famille, après un assez long voyage sur le continent, lorsque arrivèrent dans ce port français quatre jeunes Chinois, Joseph et Mathieu Lic, François Chue et Jean-Baptiste Then, qui venaient en France pour s'instruire dans les arts de l'Europe. Ils étaient adressés à un prêtre, avec lequel ils semblaient s'entretenir facilement au moyen de la langue latine qui leur était familière.

A l'exception de l'un d'entre eux, petit et fort laid, ces jeunes gens, dont l'œil est vif et spirituel, étaient, malgré leur teint cuivré, d'un physique assez agréable.

La singularité de leur costume avait nécessairement fixé sur eux l'attention générale.

Ils n'avaient point de barbe, et leurs cheveux, ramenés très-lisses sur le derrière de la tête, y formaient une tresse qui descendait jusqu'aux talons. Ils portaient des bas de toile blanche, une robe courte de drap bleu de ciel, avec de larges manches pareilles, et de hautes manchettes blanches retroussées; le tout recouvert d'une longue veste noire à boutons de cuivre. Leur coiffure consistait en un petit bonnet d'étoffe noire, formant une espèce de bateau à bords élevés, recouvert d'une grande calotte bleu de ciel, surmontée d'une petite houpe en soie rouge et d'un bouton d'or.

Ces Chinois parlaient fort bien latin, et pouvaient facilement s'expliquer en cette langue avec toutes les personnes qui leur adressaient des questions. Quand ils ne comprenaient pas, ils répondaient distinctement: *quomodo?* ou *non intelligo;* et lorsqu'on leur disait quelque chose d'obligeant, ils disaient, de la manière la plus affectueuse, en portant la main sur le cœur: *gratias tibi, domine.*

A table, ils mangeaient de la main gauche, et comme ils n'avaient jamais vu de pommes, ils se trouvèrent fort embarrassés pour peler celles qui leur étaient offertes.

Le lendemain de leur arrivée, ils assistèrent avec recueillement à la messe du doyen de l'église, tenant d'une main un chapelet, et de l'autre un livre chinois, dont ils tournaient les feuillets de gauche à droite, au lieu de les tourner, comme nous, de droite à gauche.

Ils ont ensuite parcouru divers établissemens, et sont allés à l'hôtel-de-ville, où il y a été dressé un procès-verbal de leur visite; procès-verbal qu'ils ont signé en caractères de leur pays.

Ils partirent ensuite pour Amiens.

— Jeune homme interrompit le capitaine, si vous avez vu des Chinois en Europe, et il accompagna ce mot d'une grimace de dédain, y avez-vous vu aussi des corsaires?

— Non, capitaine.

— Eh bien! alors, écoutez ce que je vais raconter, et tâchez d'aller voir de pareils hommes s'il s'en trouve à Calais.

— Le brick danois *Anna*, capitaine Holl, se trouvait à Bahia (Brésil) au mois d'octobre dernier. Le 20 du même mois, il se disposait à quitter ce port pour Fernambuco, afin d'y compléter son chargement, et retourner ensuite en Europe. Vers midi, le capitaine Holl reçut à bord la visite d'un homme enveloppé d'un manteau à demi usé, qui demanda la *faveur* d' un entretien particulier. Le capitaine fit éloigner son mousse, invita l'étranger à s'asseoir, et après plusieurs paroles insignifiantes, l'homme au manteau expliqua en ces termes le sujet de sa mission: « Je suis Florentin, je m'appelle Zernetti; depuis deux mois, je montre à Bahia un cabinet de figures en cire; mais je fais peu de chose dans cette ville. J'ai même contracté quelques dettes qu'il m'est impossible de payer en ce moment. Je voudrais aller à Fernambuco, où je suis certain de gagner beaucoup d'argent, et de pouvoir satisfaire mes créanciers de Bahia. Ces Brésiliens sont impitoyables: j'aurais beau leur donner ma parole d'honneur de leur envoyer de Fernambuco le montant de leurs créances, ils ne me croiraient pas, et je suis informé que demain ils doivent faire saisir mon cabinet. Pour sortir d'embarras, j'ai résolu de partir secrètement; votre navire doit mettre à la voile demain avant le lever du soleil, je vous promets, à mon arrivée à Fernambuco, de bien reconnaître le service que vous m'aurez rendu, si vous consentez à recevoir, à la nuit tombante, les cinq caisses de figures que j'aurai soin de tenir prêtes, et qu'il sera facile d'embarquer sans que la douane s'y oppose, attendu qu'un des gardiens du port est mon compatriote, et favorisera mon départ par tous les moyens propres à assurer les succès de ma fuite. »

Après quelques difficultés dont l'adroit Florentin triompha sans peine, le capitaine danois consentit à recevoir le nouveau Curtius et son cabinet; les dispositions furent prises en conséquence, et le soir du même jour le cabinet de figures et son propriétaire furent installés dans les emménagemens du brick. A neuf heures du matin on leva l'ancre, et le navire fit voile avec bon vent pour sa destination. Pendant la première journée, il ne se passa rien de remarquable à bord. Le Florentin causait familièrement avec l'équipage, s'informait avec adresse de la valeur de la cargaison, et faisait de fréquentes descentes dans la cale pour s'assurer, disait-il, que ses caisses n'étaient point exposées à des avaries. Vers le soir, les allées et venues continuelles du Florentin excitèrent quelques soupçons, sans toutefois qu'on y attachât trop d'importance. Qu'avait-on à redouter d'un individu seul et sans armes au milieu de dix marins forts et robustes? A minuit, lorsqu'une partie de l'équipage était livrée au sommeil, l'homme de quart entendit un grand remue-ménage dans la cale; il voulut prévenir le capitaine, qui était descendu dans sa chambre, mais il n'en eut pas le temps; il distingua même au milieu du tumulte la voix du capitaine qui appelait du secours. Avant qu'on eût eu le temps de se réconnaître, on vit sur le pont une douzaine d'hommes armés jusqu' aux dents qui frappaient d'estoc et de taille tous les marins qu'ils rencontraient. En peu de temps ils furent en possession du navire; le capitaine, le second, deux matelots et le maître d'équipage avaient perdu la vie dans cette horrible mêlée; leurs corps furent jetés à la mer. Le mousse et un autre matelot, qui ne s'étaient point endormis, profitèrent du tumulte général, ils se jetèrent dans le canot, et s'éloignèrent à force de rames du rivage sans provisions, sans boussole et abandonnant au hasard le soin de leur destinée. La fortune ne leur fut point contraire; ils atteignirent la côte du Brésil, et firent au consulat de leur nation le rapport des événemens dont ils avaient été les témoins. Des renseignemens postérieurs ont fait connaître que le soi-disant Florentin était un pirate dont le navire avait été brisé sur la côte; qu'il avait échappé au naufrage avec une douzaine de ses complices, et que les prétendues caisses de figures en cire qu'il avait mises à bord du brick danois renfermaient ses compagnons qu'il avait fait embarquer de nuit pour les soustraire à tous les regards.

— Après tout, interrompit le vieux Toby qui n'avait

point encore parlé, et qui s'était contenté jusque-là d'écouter et de fumer, après tout, cela n'est qu'une farce de corsaire. J'ai vu mieux que cela en fait de spectacle intéressant.

Au mois de novembre, j'étais a bord de la *Fretty* et nous relâchâmes en venant des îles Magdalen, à Antiscoli; je me dirigeai vers une hutte qui s'élevait à quelque distance. Jugez de ma surprise en y entrant!

L'aire de la hutte était jonchée de squelettes d'hommes, de femmes et d'enfans de différens âges, qui formaient sans doute l'équipage du vaisseau submergé. Un homme mort était encore dans le hamac où il avait expiré, et, sur la place qui indiquait le foyer se trouvait une marmite remplie de chair humaine dans un état complet de putréfaction. Dans une cabane intérieure gisaient plusieurs corps rangés sur une même ligne, comme des casses dans une boucherie, et qui prouvaient évidemment qu'on en avait coupé la chair pour servir d'alimens journaliers à ceux qui survécurent à cette horrible misère; on trouva des accoutremens de femmes et d'enfans, qui annonçaient que ces victimes de la famine et du désespoir étaient d'un rang distingué. On découvrit encore des objets précieux, tels que des montres et une somme d'argent considérable, ainsi que des papiers appartenant aux passagers et indiquant quel était le vaisseau; mais rien de certain n'avait transpiré à cet égard à mon départ pour Québec.

— Est-ce là tout, reprit Griffiths d'un air dédaigneux, et après avoir trois fois vidé son verre pendant le récit de Toby.

— N'est-ce pas assez? demanda Toby d'un ton provocateur.

— J'ai ouï parler d'un naufrage, qui n'est pas plus intéressant, me hâtai-je d'ajouter, pour détourner la discussion et prévenir une querelle imminente. Néanmoins, il présente quelque chose de curieux, car la navigation s'est faite sur un glaçon!

— Sur un glaçon!

— Oui, mes maîtres, et voici ce qu'en racontait le journal où j'ai lu la chose.

Lorsque la mer d'Azow est gelée, les pêcheurs, dans plusieurs endroits de la côte orientale de cette mer, s'établissent sur la glace même. Il arrive qu'à la suite des dégels subits et des vents violens de l'est, des glaçons portant des hommes et des cabanes de pêcheurs se détachent des côtes et sont emportés dans la haute mer. Quelques pêcheurs sont jetés sur le rivage opposé; la plupart périssent. L'hiver dernier on vit un de ces malheureux, sur un glaçon fragile, porté du détroit de Kertch dans la mer Noire. De la côte on remarqua son désespoir, on entendit ses lamentations; mais il n'y avait aucun moyen de le sauver. Au mois de décembre de l'année passée un autre événement semblable a eu lieu dans la mer d'Azow.

Un cosaque de la mer Noire, nommé Jean Potapenko, du village de Grivennoë, se trouvait dans un établissement de pêcheurs situé près d'Atchouwie. Le 25 décembre, la glace, à la suite de grandes gelées, paraissant très-ferme, il alla examiner ses filets tendus dans les ouvertures pratiquées dans la glace, à un quart de lieue de distance de la côte. Tout en s'occupant de son travail, il remarqua que le glaçon sur lequel il se trouvait s'était détaché et voguait avec rapidité sur la surface de la mer. N'apercevant aucun moyen de salut, il se résigna à la volonté du Ciel, et attendit la mort avec calme. Il passa six jours dans cette cruelle attente, et, quoiqu'il eût avec lui un petit morceau de pain, cependant, sentant une répugnance invincible à prendre de la nourriture, il n'en mangea point, et ne fit qu'étancher la soif qui le dévorait en buvant de l'eau de pluie qui remplissait les crevasses du glaçon sur lequel il se trouvait. Il était chaudement habillé dans un temps de dégel; il ne souffrit donc presque pas du froid: il dormit très-peu, et cela, assis sur la glace. Le septième jour, il aperçut une côte fort escarpée, et résolut de s'en approcher en marchant sur la glace, mais la fatigue et l'épuisement le firent souvent tomber en défaillance. Pendant ce temps, le glaçon flottant s'attacha fortement à la glace solide qui bordait le rivage, et le neuvième jour de cette étrange navigation, le 2 janvier 1850, Potapenko descendit sur le rivage, près du cap Kazan-Dip, entre Kertch et Arabat, et gagna le village tartare le plus proche, d'où il fut conduit à Théodosie, et ensuite à Kertch. C'est ainsi que fut sauvé cet homme dont la perte paraissait inévitable. Il traversa, dans le courant de huit jours, un espace de plus de 57 à 58 lieues de France, à compter de la côte orientale de la mer d'Azow jusqu'à sa côte sud-ouest. Sauf quelques engelures aux pieds et l'épuisement, dont, au reste, il se remit facilement, Potapenko conserva sa santé.

— Histoire de journal! s'écria Toby d'un air de dédain.

— Histoire de journal! répéta Griffiths sur le même ton.

— Capitaine Warrens, s'écria le tavernier, ne dormirons-nous point aujourd'hui?

— Le vieux a raison. Allons, encore un bol de punch, et bonsoir à tous.

traduit du TIMES.





Pou-Ki-Koua.

MAGAZINE.

ÉRUDITION

A PROPOS DE DIVERSES CHOSES.

Il est d'anciens usages dont on peut être curieux de connaître l'origine. Le pain est une invention des Grecs, plus tard adoptée par les Romains. Long-temps les moulins à bras furent, en Europe, les seules machines employées à moudre le blé, jusqu'au temps où, entre autres inventions empruntées aux Sarrasins, on rapporta, de la première croisade, l'art de construire les moulins à vent. Pendant plusieurs siècles on servit comme plat dans les repas, une tranche ronde de pain; en France on l'appelait *pain tailloir :* après les repas, on distribuait aux pauvres ces assiettes de pain. Déjà, au temps de Pline le naturaliste, les Gaulois employaient la levure pour préparer le pain; mais dans le dix-septième siècle, la faculté médicale condamna cet usage comme nuisible, et dès lors s'éleva une guerre ouverte entre les médecins et les boulangers. Cette question n'est pas encore entièrement résolue. Linguet se montra dans les derniers temps l'un des plus ardens adversaires du pain, et Tissot l'un de ses plus zélés défenseurs.

Les Égyptiens non-seulement faisaient grand cas des brocolis, mais les regardaient encore comme un objet d'adoration. Les Romains les introduisirent en Europe.

La pêche est originaire de la Perse; dans cette contrée on la regarde comme un poison; dans nos climats elle a perdu, par la transplantation, beaucoup de sa froideur, et est devenue un fruit délicieux.

On importa de Syrie la prune à l'époque des croisades. Dans plusieurs parties de l'Europe, il existe une espèce de prune qui porte le nom de reine Claude, du nom de la femme de François Ier; il y en a une autre espèce qu'on nomme prune de monsieur, parce que le frère de Louis XIV l'aimait de passion.

L'on servait autrefois les lapins comme un mets très-recherché: ils se multiplièrent tellement en Espagne qu'on prétend qu'ils minèrent les remparts et les maisons de Tarragone au point de les faire tomber en plusieurs endroits.

Les Gaulois avaient l'habitude de conduire à Rome, par étapes, d'immenses troupeaux d'oies à travers les Alpes. On rencontre aujourd'hui en France de nombreux troupeaux de dindons, que leurs maîtres font voyager d'une province à l'autre.

Au temps des troubadours, on prenait dans la Méditerranée des dauphins et des baleines dont on mangeait a chair.

Les Romains regardaient les huîtres comme un mets délicat, et le poète Ausone les a célébrées dans ses vers; après ce poète elles tombèrent dans l'oubli, et ce n'est qu'au dix-septième siècle qu'on les voit revenir en vogue.

Pendant le carême, on avait beaucoup de peine à obtenir du clergé catholique la permission de manger des œufs. Cette rigide abstinence fut cause qu'on consacrait le mercredi des Cendres une grande quantité d'œufs qu'on distribuait à ses amis le jour de Pâques. Sous le règne de Louis XIV, c'était l'usage d'élever dans le cabinet du roi, le lundi de Pâque, après la grand'messe, d'énormes pyramides d'œufs peints ou dorés, dont sa majesté faisait présent à ses courtisans.

Le parmesan parut en France pour la première fois sous Charles VIII. Ce prince, dans une expédition contre Naples, traversa Placenza; les magistrats lui offrirent des fromages dont l'énorme grosseur le surprit. Il les envoya par curiosité à la reine et au duc de Bourbon, qui les goûtèrent et les trouvèrent excellens : dès lors leur réputation fut faite.

Le mot tarte signifiait dans l'origine une pain rond ordinaire; par la suite on donna ce nom à des patisseries.

C'était l'usage à la faculté de médecine de Paris, lorsqu'on était reçu docteur, de donner après la thèse aux docteurs et aux professeurs un déjeuner dont le mets principal était un pâté de bœuf et de raisins. Le célèbre chancelier de l'Hôpital fit défense de crier dans les rues de Paris ces pâtisseries, dont le nombre incroyable qu'on débitait, semblait un objet de luxe; la faculté de Paris suivit cet exemple, et dès lors une somme d'argent remplaça le déjeuner. Les thèses conservèrent leur ancien nom et, jusqu'à la révolution, furent appelées Pastillaria.

Les gâteaux qu'on désigne sous la dénomination de feuilletage, remontent à une origine sacrée, puisqu'on en fit d'abord usage à l'église. Dans quelques églises on les présentait, certains jours de l'année, aux chanoines. De là leur vient le nom d'*oblati*. Les oblatilaïques voulurent aussi s'en procurer, et les regardèrent comme une nouvelle friandise. Dans quelques pays même ils devinrent une redevance; en France par exemple, où l'on appela *droit d'oubliage* la faculté de les exiger. Plus tard ces gâteaux se vendirent dans les rues de Paris, et les femmes qui les vendaient allaient en criant : *Plaisir des dames.* Dans le dix-septième siècle des hommes les vendaient à la nuit. Sur la boîte qui les renfermait se trouvait une espèce de cadran, garni d'une aiguille mobile : on la tournait, et l'on recevait le nombre de plaisirs indiqué par le chiffre auquel s'arrêtait l'aiguille.

Cet espèce d'amusement obtint bientôt une grande vogue; il se faisait des paris considérables sur le chiffre que l'on amènerait, et l'on appelait les marchands pour décider des coups. Mais Cartouche ayant fait assassiner quelques-uns de ces marchands, et revêtir leur costume à des hommes de sa bande, la police défendit, sous des peines sévères, de vendre la nuit des plaisirs : depuis, ce commerce diminua considérablement. Nous l'avons vu refleurir de nos jours, mais sans être aussi répandu qu'il l'avait été.

Dans les pays de vignobles, on enfermait le vin non-seulement dans des outres, mais encore dans des citernes de maçonneries construites avec le plus grand

soin ; les écuyers et les serviteurs allaient y remplir les cantines et les bouteilles qu'ils portaient attachées au pommeau de leur selle.

Les bonbons servaient autrefois à se rendre favorables les personnes de qualité et les juges auxquels on adressait quelque requête. Cet usage prit une telle extension, que, par une ordonnance, Louis IX fit défense aux juges d'en prendre pour plus de dix sous par semaine. Philippe-le-Bel restreignit encore cette quantité à ce qu'on pouvait en user en un jour dans son ménage. A cet usage, succéda celui de donner de l'argent, et un M. de Tournon donna, le premier, dix francs d'or au lieu de dix boîtes de bonbons.

Aux douzième et treizième siècles, les bonnes manières voulaient qu'on fît asseoir, par couples de deux personnes de sexes différens, les invités à un festin, et l'on donnait un plat pour chaque couple. Dans l'intérieur des familles, un seul gobelet suffisait à tous, et saint Berland fut déshérité par son père, pour avoir essuyé le gobelet avant de boire, sous prétexte qu'il avait la lèpre.

Chez les Romains l'usage des santés tenait de la religion : à une époque il fut général en Europe. Il n'y a pas plus de cinquante à soixante ans qu'en Allemagne on buvait non-seulement à la santé de toutes les personnes présentes, mais encore à celle des oncles, des tantes et des cousins ; on portait même des toasts aux parens qui n'étaient plus, de sorte qu'avant le festin, un étranger se trouvait dans l'obligation de s'enquérir de toute la généalogie de ceux avec qui il devait dîner. L'ouvrage de Pasquier rapporte une anecdote intéressante, relative à l'infortunée Marie Stuart qui périt sur l'échafaud. Le soir qui précéda sa mort, elle but après le souper à la santé de tous ses serviteurs, en les priant de lui faire raison. Tous lui obéirent, et, en buvant à la santé de leur malheureuse reine, les larmes tombèrent dans leurs verres, tant était grande leur douleur.

Les nations de l'antiquité crurent nécessaire de diversifier les repas par des spectacles et des représentations de différentes natures. Les Romains et les Grecs récréèrent leurs hôtes par des pantomimes et quelquefois par des combats sanglans de gladiateurs et de lutteurs. Les princes chrétiens des premiers siècles du christianisme étaient passionnés pour les pantomimes dansantes pendant les festins. Dans les intervalles, les ménestrels et les troubadours chantaient leurs vers en s'accompagnant sur leurs harpes. Aux réfectoires des moines ou à la table des pieux prélats, on lisait des livres édifians ou l'on faisait de la musique. Le premier orgue vu en France fut construit pour la table de Charlemagne.

Les amusemens les plus remarquables donnés par les grands, à leurs hôtes, étaient des espèces de spectacles, qu'on nommait entremets : ces spectacles consistaient en combats de chevaliers, en jeux d'automates, en représentations théâtrales ou mimiques d'événemens importans. A une fête donnée aux dames de la cour par Charles VI, deux chevaliers, Reynaud de Roye et messire Boucicaut, coururent à cheval, pendant le repas, autour de la table, et rompirent une lance : d'autres leur succédèrent, et se livrèrent au même genre de combats. A un banquet donné par Charles V, en 1738, on représenta le départ de Godefroy de Bouillon pour la Terre-Sainte, et la prise de Jérusalem. Lors de la fête que fit Charles VI pour l'arrivée d'Isabelle de Bavière, on représenta le siége de Troie. L'on voyait une énorme forteresse défendue par cinq tours, dont une à chaque extrémité, et la cinquième au milieu. Les cottes d'armes et les boucliers appendus aux murs, montraient que cette forteresse était la ville de Troie ; la tour du milieu représentait la citadelle d'Ilion. A quelque distance on apercevait un vaste camp ; les armes indiquaient que c'était celui des Grecs. Derrière ce camp se trouvait un vaisseau capable de contenir au moins cent guerriers. La forteresse, la tente, le vaisseau se remuaient au moyen de roues dont les ressorts étaient cachés, ainsi que les personnes qui les faisaient mouvoir. Il y eut une grande bataille entre les héros grecs du camp et du vaisseau et les Troyens renfermés dans la forteresse ; mais il dura peu, car la foule des spectateurs était si grande et la chaleur si forte, que plusieurs personnes furent blessées ou étouffées.

La cour de Bourgogne montrait un goût exclusif pour les spectacles d'automates et d'animaux. A une fête qui eut lieu pour le mariage de Charles-le-Hardi avec la princesse Marguerite d'Angleterre, on vit trois entremets. Une grande licorne entra d'abord en portant un léopard sur son dos. Dans l'une de ses pattes, le léopard tenait les armes de l'Angleterre, et dans une autre, une marguerite, allusion au nom de la princesse.

Dans les temps anciens, l'on avait l'habitude de boire du vin et de manger des œufs au commencement des repas, pour se fortifier l'estomac. Les jours ordinaires, le dîner de Charlemagne consistait en quatre entrées et en un seul plat de gibier rôti.

L'on mangeait autrefois sur des tables de bois, sans aucune espèce de nappe ; mais l'on avait soin de les polir. Plus tard on les couvrit d'un cuir, qu'ont remplacé les nappes de toile ou de coton. Jusqu'au temps de Charles V, les serviettes furent peu en usage dans les classes moyennes ; les premières vinrent de Rheims : cette ville fit présent au roi d'une nappe qu'on estima fort cher. L'on coupait, en grande cérémonie, la nappe devant la place du chevalier qui avait mérité une disgrace, et l'on renversait son assiette. Le chevalier était alors contraint de laver sa tache ou de montrer qu'on lui faisait injure. C'est ce qui arriva au comte d'Ostrevan à la table de Charles VI ; un héraut coupa la nappe en deux, devant lui, en disant qu'un prince qui ne portait pas ses armes était indigne de dîner à la table du roi. Guillaume répondit avec étonnement : — Je porte une lance et un bouclier aussi bien que tout autre chevalier. — Cela ne peut être, reprit le héraut, car vous auriez vengé la mort de votre grand-oncle. L'histoire ajoute que cette leçon publique produisit sur le comte l'effet auquel on s'attendait.

Des croûtes de pain de forme circulaire furent les premières assiettes ; on les fit ensuite en bois, en poteries, et enfin de toutes sortes de métaux.

Les anciens savaient faire le verre ; les modernes l'employèrent d'abord pour les fenêtres des églises des palais, et enfin l'usage s'en répandit pour toutes les habitations.

L'on fixerait difficilement l'époque de la première cheminée ; quant à l'invention des poêles, elle appartient aux Allemands et aux autres nations du nord. Dès 1588, l'on trouve à Paris des poêles dans les résidences et dans les galeries royales ; quelques-uns portaient le nom de *chauffe-doux*.

Les bancs et les tabourets furent pendant long-temps les siéges les plus ordinaires, même chez les princes. Il

n'y avait que fort peu de chaises. Le lit, ce meuble si nécessaire, dont la privation montre aujourd'hui l'indigence la plus grande, parut un objet de luxe aux Grecs et aux Romains, lorsqu'ils eurent échangés les feuilles et les peaux sur lesquelles reposaient leurs ancêtres héroïques, pour les matelas et les lits de plumes. Les lits se faisaient en ivoire, en argent, en ébène, en cèdre. L'on trouverait difficilement aujourd'hui l'un de ces lits où nos aieux couchaient avec leur femme, leurs enfans, leurs chiens et leurs amis; c'était même la plus grande preuve d'affection et de confiance que l'on pût donner : l'amiral Bonnivet partagea souvent son lit avec le roi, François Ier.

Les nattes de jonc et de paille furent les premières tentures d'appartemens. Les couleurs de la paille se disposaient avec tant d'art et de goût qu'elles produisaient un effet très-agréable. On trouve encore dans le Levant des nattes de cette espèce : on les vend fort cher, et on les estime beaucoup à cause de la vivacité des couleurs et de la beauté des dessins. L'usage des tapisseries, représentant des sujets, ne remonte pas à plus de six cents ans. Dans le quinzième siècle on inventa, en Netherland, la tapisserie de haute et basse lisse, et l'on porta cette invention en France. Ces tapisseries se vendaient si cher que souvent on avait recours à la tapisserie de Bergame ou points de Hongrie. La manufacture des Gobelins, établie sous Henri IV et portée à un haut degré de perfection par Colbert et le peintre Lebrun, surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

Le damas, ainsi appelé de Damas en Syrie où cette étoffe, si convenable pour les tentures, se fabriqua dans le principe, eut bientôt des manufactures à Tours et à Lyon. La brocatelle de Venise, les toiles imprimées de Perse et de l'Inde, la tapisserie *tontisse*, faite de bouts de laine de différentes couleurs, attachées à un canevas avec de la gomme, le cuir peint ou doré, ancienne invention attribuée aux Espagnols, le papier enfin, aujourd'hui si universellement répandu, se succédèrent depuis cette époque.

Les premiers miroirs furent de métal ; Cicéron en attribue l'invention à Esculape, dieu de la médecine, et l'on voit que Moïse en fait mention. C'est au temps de Pompée qu'on fit à Rome les premiers miroirs d'argent. Pline parle d'une pierre brillante, probablement le talc, qu'on peut séparer en lames et qui, mises sur un plan métallique, reflétent parfaitement les objets. Les premiers miroirs de verre parurent en Europe vers la fin des croisades; Venise, qui la première connut l'art de les faire, vit ses commerçans s'enrichir, et ses manufactures passer dans tous les états d'Europe où elles sont maintenant si nombreuses.

Mille ans environ avant Jésus-Christ, des marchands de nitre abordèrent en Phénicie, à l'embouchure du petit fleuve Bélus; ils descendirent sur la rive couverte d'une couche de sable fin et blanc qu'y apporte la mer, et se mirent à préparer leur repas. A défaut de pierres, ils prirent dans leur vaisseau des mottes de nitre, à l'aide desquelles ils construisirent une espèce de foyer pour faire cuire leur nourriture. Ils allumèrent un bon feu ; les mottes de nitre ne tardèrent pas à se dissoudre et le nitre se mêla au sable du rivage : la chaleur, agissant puissamment sur ce mélange, le fit fondre, et bientôt les marchands virent avec étonnement couler du foyer une espèce de lave qui durcit en se refroidissant : c'était un corps solide qui avait une teinte verdâtre, mais qui possédait une grande transparence ; c'était du verre.

Ainsi cette importante découverte, s'il faut en croire le récit de Pline, est due au hasard ; et nous avons conservé cette histoire, parce qu'elle est au moins vraisemblable. De fait, n'est-ce pas au hasard que l'industrie humaine doit ses plus belles inventions? Quoi qu'il en soit, les Phéniciens furent les premiers à exploiter celle-ci. Ils trouvaient en abondance, à l'embouchure du fleuve Bélus, un sable excellent et tout chargé d'alcali ; ils n'avaient à lui faire subir que des préparations fort simples avant de le soumettre à la fusion ; et les procédés pour réduire la matière fondue en feuilles minces ou en morceaux de dimensions et de formes différentes, ne les arrêtèrent pas long-temps. La fabrication se développa peu à peu, se perfectionna; et bientôt Sidon devint fameuse par sa verrerie. Elle eut la gloire d'être la première ; mais cette industrie ne tarda pas à se répandre chez les peuples commerçans des côtes orientales de la Méditerranée. L'Égypte aussi en profita; et les manufactures d'Alexandrie rivalisèrent avec celles de la Phénicie. Carthage, colonie des Phéniciens, Carthage, la ville commerçante par excellence, fit un grand commerce de verre, si elle n'en fabriqua point. Syracuse, sa fille, doit avoir de belles verreries, puisque l'un des plus admirables ouvrages de verre de l'antiquité en est sorti : nous voulons parler de la sphère céleste d'Archimède. Un épigramme de Claudien nous apprend que sur cette sphère, d'une dimension assez petite, étaient gravées toutes les constellations. On peut juger par là à quel degré de perfection l'on était arrivé déjà.

La Grèce, ce pays le moins industriel que nous connaissions, la Grèce ne fabriqua probablement point de verre ; du moins rien ne nous le fait supposer. Elle le tirait trop aisément de l'Asie ou de l'Afrique ; elle le connut probablement même assez tard ; car Aristote est le premier des écrivains grecs qui en ait parlé. Il pose les deux problèmes suivans : « Quelle est la cause de la transparence du verre? Pourquoi ne peut-on plier le verre? »

Rome, lorsqu'elle était encore république, méprisait trop les arts industriels pour emprunter à Syracuse ses verreries : le luxe qu'y introduisirent les dernières conquêtes et la corruption de l'empire, lui firent enfin sentir le besoin de produire elle-même; et sous Tibère, elle commença à faire du verre; mais probablement elle ne fabriqua que les objets de verrerie les plus ordinaires, et les manufactures de Sidon et d'Alexandrie conservèrent le privilége de fournir les choses de luxe et celles qui demandaient un grand perfectionnement dans la main-d'œuvre. En effet, la première de ces villes importait en abondance à Rome un verre noir qu'elle avait inventé et qui imitait parfaitement, le jayet. Les Romains en ornaient leurs appartemens : ils l'incrustaient en larges plaques dans les parois, et ces espèces de miroirs sombres, disposés avec goût, devaient produire un effet harmonieux. Alexandrie, entre autres choses, fournissait du temps de Néron des vases et des coupes de verre blanc qui jouaient à s'y méprendre le cristal. Rome recherchait ces produits avec empressement et les payait un prix exorbitant.

Pline auquel nous empruntons la plupart de ces détails, nous dit que Scaurus, pendant son édilité, fit faire un théâtre dont la scène était composée de trois rangs de colonnes superposées : le premier était de marbre; le second, de verre, et le dernier, de bois doré. Cela ne vient-il pas démentir ce que nous disions de l'infériorité des manufactures à Rome? Nous ne le pensons pas ;

car nous inclinons fortement à croire que Scaurus aura fait venir de Phénicie les colonnes de verre de son théâtre : la Phénicie depuis long-temps avait produit des ouvrages de ce genre. Nous trouvons en effet dans le septième livre des *Recognitiones* de saint Clément d'Alexandrie qu'il y avait dans l'île d'Aradus un temple soutenu par des colonnes de verre d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires. Saint Pierre, sollicité par quelques amis, vint le voir accompagné de ses disciples, et admira beaucoup plus ces colonnes que d'excellentes statues de Phidias qui décoraient le temple. Cette observation de l'écrivain sacré prouve une seule chose : c'est que le premier des apôtres n'était pas artiste, lui qui préférait les produits de l'industrie aux merveilles du génie.

Pline nous apprend encore que les anciens ont eu le secret de donner au verre les couleurs et les nuances les plus variées, à ce point qu'ils employaient les verres ainsi colorés à imiter la plupart des pierres précieuses; et l'on se servait à profusion de ces ornemens. Quant aux procédés par lesquels les anciens obtenaient ces résultats et les divers produits que nous avons signalés, nous ne les connaissons aucunement : Pline ne les indique pas, et ce guide, qui avait servi à éclairer jusqu'ici notre marche, nous manque maintenant. Que devint la verrerie jusqu'au quatrième siècle avant J.-C.? Nous l'ignorons. A cette époque, les invasions barbares tuèrent toute espèce d'industrie dans l'Occident, et l'art d'y faire le verre y fut perdu jusqu'au moment où les Vénitiens allèrent le retrouver dans l'Orient où il s'était conservé, peut-être même perfectionné. La verrerie devint bientôt l'une des branches les plus importantes de leur commerce; mais le secret qui couvre les opérations industrielles de ce peuple, ne nous permet pas d'apprécier exactement les progrès et le développement des manufactures de verreries : nous ne pouvons donner que quelques résultats épars. Murano jouissait du privilége de fabriquer exclusivement tous les objets de verre. Ses fabriques durent produire énormément, puisque Venise avait le monopole de ce commerce dans l'Occident. Dès le douzième siècle, elles avaient atteint un haut degré de perfection : l'historien du commerce de Venise raconte que dans l'église des Dominicains de Trévise, il y avait un crucifix peint sur verre et qui portait la date de 1177. Cet art était donc connu des Vénitiens environ trois cents ans avant l'époque où les Allemands se vantent de l'avoir inventé. Dès lors on connaissait aussi l'art de polir le verre et de le dorer. Un manuscrit de la bibliothèque Nani indique ces divers procédés.

Les treizième et quatorzième siècles furent le plus beau moment du commerce de Venise. Mais si l'industrie de cette ville avait été précoce, elle ne fut pas progressive; et quand l'Allemagne et la France se mirent à fabriquer du verre, elle n'eut plus la force de soutenir cette concurrence redoutable. Tandis qu'elle s'en tenait à ses anciens procédés qu'elle croyait des secrets précieux et qu'elle les gardait, grace à la peine de mort qui punissait tout ouvrier indiscret, ses rivales avançaient, éclairées par des expériences réitérées et par les recherches des alchimistes. Il ne resta aux manufactures de Murano qu'une branche spéciale où elle conservèrent leur périorité jusqu'au dix-huitième siècle : ce fut dans la fabrication des glaces.

Dès le quinzième siècle, elle avait offert, à la place des miroirs de métal poli, dont on s'était servi jusque-là en Europe, des glaces de petites dimensions, mais qui avaient une incontestable supériorité. Elle fit encore sur cet objet de luxe des bénéfices immenses pendant deux cents ans. Les autres verreries n'avaient plus qu'une importance secondaire, et pourtant le nombre des ouvriers employés aux manufactures de Murano dût être considérable durant cette période; puisqu'au milieu du dix-huitième siècle, au moment où elles avaient perdu toute leur splendeur, elles en comptaient encore quatre mille. On peut juger par là quels durent être ces établissemens, lorsqu'ils étaient sans rivaux en Europe. Ce sont eux qui lui donnèrent une grande partie des magnifiques verreries du moyen âge, ces splendides vitraux de nos cathédrales qui sont là pour témoigner du talent industriel de nos ancêtres. Si nous avons perdu le secret qui conservait la peinture sur verre, nous avons fait faire à la verrerie d'autres progrès notables. La chimie y fait sans cesse des améliorations, et chaque jour lui donne de nouveaux développemens

---

UNE INSTALLATION

DU PARLEMENT DE METZ.

Le vendredi, 26 août 1633, à sept heures du matin, la magnifique cathédrale de Saint-Étienne, à Metz, avait ouvert son grand portail. Les chanoines étaient dans leurs stalles, et le révérend évêque de Madaure, suffragant et vicaire-général de l'évêché, venait de s'asseoir, revêtu de ses habits pontificaux et de son rochet, sous un dais à crépines d'or.

Quatre files d'arquebusiers bordaient la nef depuis la porte de l'église jusqu'à celle du chœur, où se trouvaient réunis les membres de la noblesse et les magistrats de la ville. La *Mutte*, cette belle cloche qui ne se fait entendre que dans les grandes solennités ou dans les grands désastres, lançait ses volées dans les airs, du haut du clocher de la cathédrale, et une foule considérable affluait dans l'église ou débordait au-dehors.

Bientôt les coups de la *Mutte* redoublèrent et l'orgue entonna ses chants. Le parlement de Metz, institué par un édit de Louis XIII, du mois de janvier précédent, s'avançait en corps pour entendre une messe du Saint-Esprit, avant de procéder à son installation.

Messire Anthoine de Bretagne, baron de Lassy, chevalier conseiller du roi en ses conseils, premier président du parlement, marchait à la tête de sa compagnie. Il avait son manteau fourré d'hermine et il tenait en main le mortier, qui était une toque de velours noir garnie de quatre galons d'or. Son front était découvert; de petites moustaches garnissaient sa lèvre supérieure, et une légère touffe de barbe ombrageait son menton.

Il était suivi de seize membres du parlement, tant présidens et conseillers que maîtres des requêtes et gens du roi; tous nommés commissaires députés par lettres patentes du 7 juillet précédent, pour l'établissement du parlement. Les présidens, conseillers et gens du roi portaient la robe et les chaperons écarlates; les maîtres des requêtes n'avaient que des robes de satin noir.

Tous ces messieurs avaient, ainsi que le premier président, la moustache et la barbe longue. Mais comme plusieurs d'entre eux étaient très-jeunes, un contemporain prétend qu'ils avaient des barbes postiches que Jodelet leur avait vendues.

En avant du parlement marchaient d'abord le prévôt des maréchaux avec ses archers, couverts de leurs casaques et chargés de leurs carabines; puis les huissiers conduits par le premier huissier, vêtu d'une robe écarlate avec chapeau noir, et tenant à la main son bonnet carré en drap d'or fourré d'hermine.

Toute cette pompe formait un beau spectacle pour les bourgeois et manans de la ville de Metz.

Lorsque le parlement fut arrivé à l'entrée de l'église, les chanoines de la cathédrale vinrent au-devant de lui. Le doyen du chapitre complimenta la cour et particulièrement son premier président, *qui*, disait-il, *après avoir blanchi sur les fleurs de lys et vielly dedans l'escarlatte au service de sa majesté, venait encore dans l'exercice d'une charge aussi noble, user le reste de ses années et gagner au roi les cœurs.* Le premier président répondit à ces complimens.

Ce fait, les membres du parlement furent conduits par le doyen du chapitre et par les chanoines au chœur de l'église. Les présidens, conseillers et maîtres des requêtes prirent leurs places aux hauts siéges de côtés; les gens du roi en bas, sur les bancs et chaises qui leur étaient préparés, et le greffier en chef sur un siége à l'opposite du premier président.

La messe fut célébrée par l'évêque de Madaure. Après l'évangile, le livre fut porté par l'un des chanoines au premier président, qui le baisa.

Le parlement, reprenant l'ordre dans lequel il était arrivé à l'église, retourna au palais, le premier président ayant à sa droite l'évêque de Madaure, qui, par l'édit d'institution, avait été appelé à faire partie de la cour.

Entrés dans la grande salle, le premier président prit place aux hauts siéges, et les présidens, conseillers et maîtres des requêtes vinrent se ranger auprès de lui. L'évêque de Madaure alla se placer sur un siége, au-dessus des conseillers, du côté où les ducs et pairs ou évêques ont coutume de se mettre dans les parlemens.

Quand tous les assistans furent placés, le premier président remercia l'évêque de Madaure de ses bénédictions et de ses prières, à quoi ce prélat repartit que l'on devait tenir à très-bon augure de voir l'établissement du parlement « *au point justement que le soleil étoit au signe de la Vierge et penchoit vers la Balance d'autant que c'étoit un présage asseuré de l'intégrité et de l'équité qu'on y attendoit de l'autorité des arrêts d'une si grande et si auguste compagnie.* »

Ensuite le sieur de Remefort de la Grélière, avocat-général, requit la lecture de l'édit qui instituait le parlement, et des lettres patentes qui en nommaient les membres.

Alors les portes du palais et de la grande salle furent ouvertes, l'édit et les lettres patentes furent lus par le greffier en chef, et le premier président adressa une allocution à l'auditoire.

Après cette allocution, M. de Remefort se leva et, pour le procureur-général, prononça une longue harangue où, selon l'usage du temps, il est parlé d'Aristote, de Platon, des papes Grégoire et Pie II, etc., et qui commençait en ces termes: « *Messieurs, comme les astres représentent au ciel la gloire et puissance de Dieu, ainsi les roys représentent sur la terre la même gloire.* »

On voit que M. l'*advocat-général* l'avait pris d'un peu haut. Toutefois, il y avait de bonnes choses dans sa harangue.

La cérémonie se termina par une ordonnance qui portait que sur les replis de l'édit et des lettres patentes, il serait fait mention de leur lecture, publication et enregistrement.

A l'occasion de l'installation du parlement de Metz, un historien messin fait remarquer « qu'au temps précisément de l'arrivée et de l'établissement de cette » cour souveraine, l'Église, par une rencontre merveil- » leuse, récitoit aux fidèles ces paroles de Jésus-Christ » en saint Mathieu, chapitre 6: *Considerate lilia agri,* » *quomodò crescunt.* Considérez les lys des champs » comme ils vont croissants et s'advançants: voulant » signifier que l'établissement de cette grande et auguste » compagnie doit être la terreur des ennemis de l'état, » le boulevard de la France, les remparts du royaume, » la seureté de la couronne, la grandeur de la monar- » chie françoise, l'estendue de la puissance royale, le » printemps des fleurs de lys, la tour de David qui re- » garde du côté de Damas, de laquelle pendent mille » boucliers; la douceur, la félicité, le repos et la tran- » quillité publique. »

HISTOIRE NATURELLE.

LE CHIMPANSÉ.

Le CHIMPANSÉ (*troglodytes niger; pithecus troglodytes*) appartient à la section des mammifères quadrumanes, c'est-à-dire qu'il a les quatre pouces opposables aux autres doigts, ce qui lui donne la faculté de saisir les objets avec les pieds comme avec les mains. Ainsi que l'homme, il a tous les ongles plats; quatre dents incisives à chaque mâchoire, et les mâchelières disposées de même que lui et en même nombre; les mamelles placées sur la poitrine; le cerveau à trois lobes, et les intestins à peu près dans les mêmes formes. Mais la faiblesse des muscles de ses jambes, l'absence de mollets et de fesses, son bassin étroit, et quelques autres légères différences de conformation, lui ôtent la facilité de se tenir habituellement droit.

Comme tous les orangs, il se distingue des autres singes par le manque de queue, et par son museau très-peu proéminant, souvent moins avancé que celui de certains nègres. Sa face, ses mains, son estomac et une partie de son abdomen sont nus, et son pelage noir ou brun, est généralement peu garni. Sa taille atteint à peu près celle de l'homme. Il habite la Guinée et le Congo, mais il paraît qu'autrefois on le trouvait aussi plus au

nord de l'Afrique et particulièrement en Éthiopie, car il est aisé de reconnaître le chimpansé dans ce que dit Saint-Augustin de deux satyres vivans que l'on amena à Rome de son temps.

L'histoire de cet animal a été fort embrouillée jusqu'à ce jour, parce que les voyageurs n'ont jamais su le distinguer de ses congénères, et que les naturalistes, entraînés par eux dans l'erreur, l'ont souvent confondu quant à ses mœurs avec le jocko, l'outang et le pongo, ne formant peut-être à eux trois qu'une espèce unique décrite avant et après l'âge adulte. Cependant le chimpansé en diffère beaucoup, car ces trois derniers singes ont moins d'instinct que le chien, tandis que de tous les animaux, il est celui qui, sous le rapport des formes et de l'intelligence, se rapproche le plus de l'homme (1).

Ces singuliers animaux ne vivent pas positivement en société; cependant les familles se rapprochent toujours assez les unes des autres pour pouvoir se prêter mutuellement secours si un danger commun les menace. Ils se logent dans les antres des rochers, mais quand ils n'en trouvent pas à leur convenance, ils savent se construire des cabanes capables de les défendre des intempéries de l'air. Leur architecture est bornée comme leur intelligence; tout l'édifice consiste en quelques branches feuillées placés obliquement contre une roche verticale ou contre un tronc d'arbre incliné, recouverts d'un peu d'herbe sèche. L'intérieur est garni de foin et de fougère qui leur servent de lit. Ils y entrent par un trou servant de porte, que l'animal sait masquer avec du feuillage.

Ils habitent leur cabane pendant les nuits orageuses et quand ils sont malades, car dans toute autre circonstance ils dorment sur un arbre; la femelle cependant ne quitte guère son habitation pendant les derniers jours de la gestation et dans le premier mois de l'allaitement. Alors, le mâle, en sentinelle sur un arbre voisin, ne s'éloigne pas, afin de veiller à la sûreté de sa famille qu'il défend avec fureur contre tous les genres de dangers. La femelle a beaucoup de tendresse pour son enfant; elle le caresse sans cesse, et le tient propre avec beaucoup de soin. Elle le porte sur ses bras à la manière des nourrices quand elle n'a qu'une petite distance à parcourir, mais s'il s'agit d'un long trajet, elle le place sur son dos où il se cramponne avec les mains et les pieds absolument comme les petits nègres. Elle n'en fait jamais qu'un à la fois, et ne commence à le sevrer peu à peu que lorsqu'il peut prendre sans inconvénient une nourriture étrangère. Elle y est beaucoup attachée, et le garde avec elle long-temps encore après le sevrage; mais le mâle le chasse quand il est assez fort pour se défendre et assez intelligent pour savoir chercher et choisir ses alimens.

Le chimpansé conserve la même femelle toute sa vie, et en cela il diffère de tous les autres singes.

Ces animaux, sans avoir la faculté de transmettre par la parole leurs pensées, ou, si l'on veut, leurs sensations, possèdent néanmoins un moyen inconnu de se les communiquer, car ils savent très-bien se réunir à un rendez-vous donné, au nombre de quinze ou vingt, ou davantage, pour attaquer, chasser et même tuer un éléphant qui sera venu par hasard troubler la solitude de leurs forêts. Ils s'arment de pierres et de bâtons noueux, combinent leurs moyens d'attaque et de défense, et restent toujours victorieux. Mais c'est surtout contre les agressions de l'homme qu'ils déploient leur adresse surprenante, leur force prodigieuse, et un courage qui ne les abandonne qu'à la mort.

Dans ces rencontres, si l'un d'eux est blessé, les autres l'enlèvent du champ de bataille et le transportent dans une grotte écartée; là, ils lui prodiguent des soins singuliers pour le rappeler à la vie ou à la santé. Si le blessé a reçu un coup de feu, ils sondent très-adroitement la plaie, et en retirent le plomb meurtrier; ils la nettoient et posent dessus des herbes machées, puis ils appliquent sur le tout une sorte d'appareil qu'ils maintiennent en position au moyen de lanières d'écorce: mais si le malade a reçu dans les chairs une flèche à barbes, ici leur chirurgie est en défaut. Après avoir fait, mais avec précaution, tous leurs efforts pour retirer l'arme fatale, ils prennent le parti de couper le bois de la flèche avec les dents jusque contre le fer qu'ils laissent dans la plaie, et ils appliquent l'appareil. La suppuration ne tarde pas à s'établir, et le fer sort de lui-même après quelques jours. Si la blessure a ouvert une veine, ils arrêtent l'hémorrhagie avec des bandages d'écorce.

Lorsqu'un mâle et une femelle de chimpansé sont surpris par la présence inopinée d'un ou plusieurs hommes, le mâle s'arme aussitôt de pierres, ou d'un bâton s'il trouve une branche morte à sa portée; il se lève sur ses pieds de derrière, s'arrête, et, dans une attitude menaçante, il attend que sa femelle se soit éloignée pour fuir lui-même le danger.

Lorsqu'on est parvenu à s'emparer vivant d'un chimpansé adulte, on a beau lui prodiguer des soins et adoucir autant que possible son esclavage, tout est inutile. Il n'est ni méchant ni dangereux, et ne cherche pas à conquérir sa liberté par la force, mais l'ennui le ronge, le chagrin l'accable, et il meurt bientôt. Pris très-jeune il s'accoutume mieux à son sort; néanmoins il ne vit pas de longues années, et sa taille ne se développe jamais entièrement.

Dans la domesticité il montre un caractère fort doux, et semble prendre plaisir à s'utiliser: il tourne la broche, va chercher de l'eau, du bois, et rend tout les petis services dont il est capable. On l'habitue aisément à marcher droit, à s'asseoir à table, et à se servir à propos de la cuiller et de la fourchette pour manger. Il aime les parfums et s'en frotte le corps avec un plaisir remarquable; il a un goût très-prononcé pour le café et les liqueurs fortes. S'il est malade, il reste au lit sans impatience, et semble comprendre le but que le médecin se propose dans ses visites, du moins si on s'en rapporte au voyageur français Léguat. Une femelle, élevée dans la maison où il était logé, avait été malade, et un médecin l'avait saignée après lui avoir tâté le pouls. Quelque temps après elle fit une rechute, et le même médecin vint de nouveau la voir. Dès qu'elle l'aperçut, elle le reconnut, lui tendit le poignet pour se faire tâter le pouls, et ensuite le bras, en lui indiquant avec le doigt l'endroit où elle avait été saignée.

Tel est en résumé ce que les auteurs et les voyageurs racontent de plus singulier sur les mœurs de l'*homme des bois*, pour me servir du nom que l'on donne encore au Chimpansé dans le Congo et la Guinée. Il est évident que tout ce que les anciens nous ont transmis de probable sur les faunes, les pygmées, les satyres poursuivant les femmes, et sur d'autres divinités des bois, tire son origine de l'histoire de cet animal.

BOITARD.

(1) C'est la première fois que la figure du Chimpansé est publiée en France avec exactitude. M. Susemihl l'a dessinée et gravée d'après Tyson, naturaliste anglais.



Chimpansés

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA TRAITE DES NOIRS.



Révolte a bord. *Foussereau del. Guillaumot sculp.*

Après la découverte du nouveau monde, si la première pensée des Européens avait été d'en civiliser les habitans par l'éducation au lieu d'en exploiter le sol par la violence, les trois quarts de l'Amérique ne seraient pas aujourd'hui peuplés d'esclaves, et l'émancipation des États-Unis et de Saint-Domingue n'aurait coûté ni tant de combats, ni tant de massacres. Mais, après avoir épuisé son génie et sa force dans une lutte stérile avec l'ignorance et la cupidité de son siècle, Christophe-Colomb mourut devant son ouvrage inachevé, comme Moïse devant la terre promise, ne laissant qu'un pillage à faire là où il voulait établir un partage équitable, que

des esclaves à abrutir là où il voulait élever un peuple. Ceux qui firent après lui cette lointaine et périlleuse émigration, étaient des aventuriers avides qui arrivaient après le grand homme sur la nouvelle terre découverte par lui, comme les pillards arrivent sur le champ de bataille après les vainqueurs. Ce fut une véritable invasion de l'ancien monde dans le nouveau; l'Europe, au lieu de répandre sa civilisation sur l'Amérique, comme un flot propre à la féconder, n'y jeta que l'écume de sa corruption.

Pour se faire une idée de la féroce cupidité des premiers colons, il suffit d'ouvrir les histoires de la conquête de l'Amérique, tout altérés qu'y soient les faits par la partialité des contemporains.

Jamais on n'abusa plus lâchement de la supériorité de ses forces physiques et morales; l'homme employa la science et la ruse contre l'ignorance et le nombre de ses frères, comme il avait employé son intelligence contre la brutalité de la bête; les Américains ne furent pas traités ni domptés autrement que les tigres et les lions; ou si l'on vit en eux des hommes, on n'y vit que des esclaves; les faibles furent réduits par la dissimulation, et les forts par la violence; ceux qui se livrèrent ou qui se laissèrent prendre furent accouplés comme des bœufs, pour défricher, au profit de leurs maîtres, le sol qu'ils foulaient hier d'un pied libre; ceux qui s'enfuirent furent poursuivis et traqués de toutes parts, saisis par troupes, attachés ensemble, et envoyés dans les mines où dans les montagnes pour chercher les trésors que leur pays cachait dans ses entrailles, ou les richesses qu'il en faisait sortir. Et malheur à ceux qui trouvaient le joug trop lourd ou la chaîne trop courte! les armes calmaient bientôt leurs révoltes; car les balles et les boulets n'avaient pas de peine à résister à leurs flèches, et leurs massues et leurs pierres ne défendaient pas long-temps leurs membres nus du tranchant des sabres et de la pointe des épées.

Cependant, dans toute l'Europe, il n'était bruit que des immenses richesses du nouveau monde; tous les aventuriers regardaient vers cet autre Pactole; chaque colon qui revenait chargé d'or faisait partir une colonie; les criminels, gênés ou poursuivis par les lois, s'en allaient vers ce paradis terrestre où les lois n'avaient plus de portée. L'Amérique ressemblait alors à cette montagne d'aimant des traditions maritimes qui attire des flottes entières d'un bout du monde à l'autre. La nature du climat eut beau défendre le sol en châtiant une partie des assaillans; quelques cadavres en travers de l'irruption ne suffirent pas à l'arrêter : la cupidité passa pardessus, semblable à l'aveugle voracité du poisson, qui va mordre l'ameçon où pend encore un de ses pareils en lambeaux.

D'ailleurs le temps et l'habitude finissaient par aclimater les plus faibles.

Mais un inconvénient plus grave et que le temps ne fit que développer, se déclara bientôt dans les nouvelles colonies : le nombre des arrivans augmentant chaque jour, et les révoltes des Américains rendant la cruauté de plus en plus nécessaire, les maîtres se multiplièrent en même temps que les esclaves disparaissaient, les uns épuisés par le travail ou le désespoir, les autres massacrés dans les émeutes, plusieurs ensevelis tout vivans dans les mines, beaucoup enfuis par troupes dans les forêts profondes où ils préféraient une vie incertaine et indépendante au salaire honteux de l'esclavage.

Les transactions assez fréquentes que les colons furent obligés de faire avec quelques naturels puissans et redoutables, ajoutèrent encore au nombre des chefs; en sorte que les Européens s'aperçurent, au moment où l'Amérique leur ouvrit ses plus riches trésors, que les bras allaient manquer pour les prendre.

Chose effroyable à penser!

Un siècle d'esclavage avait suffi pour dévorer la moitié de cette population vierge et forte de tout un monde!

Alors naquit la traite des noirs d'Afrique, la traite digne fille du pillage et de l'asservissement.

Ce fut vers les premières années du seizième siècle que les navires européens commencèrent à visiter les côtes d'Afrique, pour y chercher des renforts d'esclaves et les transporter dans les Antilles.

Les côtes d'Afrique étaient à cette époque dans l'état où elles sont encore, — à un peu plus de population et à un peu moins de civilisation près; chaque peuplade, divisée par *banzas*, par *kraals*, etc., était soumise à un *damel* ou roi qui avait sous son autorité des *voadsiris*, espèces de seigneurs suzerains, des *lohavohlits*, correspondant à nos anciens seigneurs de villages, et des *ombias*, ministres de la religion du pays. Ce fut à ces différens chefs que les recruteurs de noirs s'adressèrent. Pour les amener plus sûrement et plus facilement à l'action lâche et cruelle qu'ils leur proposaient, ils commencèrent par les corrompre en les prenant par le vice qui dessèche le mieux le cœur et qui se développe le plus promptement chez les sauvages, par la cupidité. Ils l'excitèrent en eux par l'appât de mille bagatelles étrangères dont l'ignorance des nègres faisait tout le prix. — Il faut se rappeler combien les Africains étaient barbares et combien l'éducation tourne vite au mal, pour se figurer avec quelle désolante rapidité les Européens firent germer tous leurs vices sur la nouvelle terre où ils venaient les semer. La promesse, menteuse, il est vrai, mais bien séduisante d'un pays magnifique et d'une vie douce et facile, n'avait pu entraîner un seul noir à quitter sa hutte misérable et son rivage aride. Et pour quelques vils morceaux de métal, la plupart accoururent se vendre ou vendre leurs frères. Les rois cédèrent leurs sujets, leurs gardes, leurs femmes pour des sabres et des fusils; ils se ruèrent les uns sur les autres afin de se voler leurs peuplades et de les livrer par troupeaux aux négriers; on vit des familles entières proposer leur liberté pour des colliers de grenats et de verroteries; le père garrottait son fils, le frère enlevait son frère; et ils allaient les échanger contre un pistolet ou un couteau, et le blanc s'applaudissait du marché!

Qu'on ne nous accuse pas d'exagérer : il existe encore plus d'un capitaine qui engraisse sa vieillesse, élève ses fils et dote ses filles avec l'argent qu'il a retiré de ces *marchés d'or*, comme il les appelle. L'Afrique devint un magasin d'hommes, et les noirs ne furent plus qu'une *denrée* comme le sucre et le moka. Tout le monde connaît ces désignations inhumaines de *bois d'ébène*, de *casimir noir* et autres, dont le jargon maritime a plus d'une fois abusé, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler pour donner une idée complète de ce qu'était la traite des noirs. Elle fut barbare surtout dans son origine; elle ne devint moins impitoyable qu'en devenant plus commune et plus facile. L'espèce d'éducation commerciale que les rois africains acquirent peu à peu au frottement des négriers, et la multiplication rapide de ceux-ci forcèrent de régulariser le commerce de la côte; mais tous les réglemens qui ne l'abolissaient pas ne servant qu'à le sanctionner, s'il perdit quelque chose de son atrocité

dans la forme, il n'en resta pas moins atroce dans le fond; seulement il le fut devant la loi qui n'a jamais tort : admirable progrès sur lequel la conscience de l'Europe se reposa pendant plus de cent ans!

Telles furent les causes, les commencemens et les développemens de la traite. (Nous parlerons bientôt de ses effets.) Son aspect général serait la chose la plus triste et la plus honteuse, si ses détails ne l'étaient pas encore davantage; pour en faire mieux juger, nous prendrons notre tableau de ce commerce à l'époque où l'Angleterre *prétendit* l'abolir, c'est-à-dire à son plus *beau* point de richesse et d'accroissement, et nous reproduirons (autant que notre mémoire et la délicatesse le permettront) le récit qu'un des plus heureux et des plus *honnêtes* négriers du temps nous a fait de ses campagnes à la côte d'Afrique.

« Je fis ma première traite à Tamatave; on m'avait vanté la facilité des chefs de cette côte et l'intelligence des noirs malgaches. J'avais un excellent brick de trois cents tonneaux, assez solide pour tenir la mer sur les côtes orageuses de Madagascar, et assez léger pour donner de la toile à faire aux plus fins voiliers de l'Amérique. J'eus le bonheur d'arriver seul devant Tamatave, et de mettre la main sur un *damel* un peu civilisé. Il vint au-devant de moi dans une pirogue remplie de vingt noirs qui nous firent toutes les politesses insolentes de leur pays, et que nous renvoyâmes satisfaits et prêts à traiter, après l'échange de quelques *gri-gri* contre deux ou trois pièces d'étoffes et un poignard pour sa majesté malgache. Le lendemain, au point du jour, mes quinze hommes étaient réunis sous les cocotiers du rivage, où ils avaient déposé trois sacs de piastres, deux douzaines de fusils, autant de pistolets et de tromblons, des faisceaux de vieux sabres, de poignards et de couteaux, plusieurs pièces d'eau-de-vie et trois caisses remplies de bagatelles et de joujous en cuivre, en fer, en verroterie. Je fis étaler tout cela aux regards du *damel*, qui examina chaque objet attentivement, essayant ceux qu'il connaissait, demandant l'usage de ceux qu'il voyait pour la première fois, et faisant sur le tout un choix assez éclairé pour un sauvage. J'exigeais trois cents noirs pour mes piastres et ma cargaison. Après un débat un peu long pour lequel un agent commun nous servit d'interprète, nous tombâmes d'accord à deux cent soixante, garantis *bonne marchandise*, et livrables dans cinq jours; je regagnai mon bord avec mon équipage et douze noirs de première qualité que j'avais obtenus comme arrhes. Le matin du cinquième jour, Taïfa (c'est ainsi que se nommait le roi tamatave) m'attendait devant sa tente, avec tous ses officiers en grande tenue. Je les joignis aussitôt, accompagné de mon équipage et d'une espèce de chirurgien sans brevet que j'avais pris dans une habitation des Antilles. Je m'assis sur des nattes à quelque distance du *damel*, couché lui-même sur un tapis dont je lui avais fait présent, et absorbé dans le savourement voluptueux d'une énorme pipe à cinq branches, posée à terre comme un réchaud. Je lui fis signe que j'étais prêt. Du milieu de son nuage de fumée odorante, il ordonna de faire avancer les noirs. On les amena devant nous, les uns attachés deux à deux par les bras, les autres unis par troupes, les poings liés sur les hanches, quelques-uns le cou pris dans une sorte de carcan de bois qui en saisissait une douzaine; plusieurs portant sur les épaules une longue et forte branche de cocotier qui les tenait liés ensemble et les faisait marcher de front. On les détachait l'un après l'autre, et chacun subissait à son tour les investigations de l'équipage, soumises d'abord à mon jugement et en dernier ressort à l'expérience du chirurgien. Cette révision consistait à leur remuer chaque membre pour s'assurer de sa souplesse, à leur faire résonner le dos et la poitrine, à les coucher par terre pour examiner dans leur bouche leurs dents, dont la carie engendre des plaies dangereuses, et leur langue sous laquelle ils tiennent souvent cachés des poisons destinés à les venger de leurs maîtres ou à les décharger eux-mêmes de la vie. Au sortir de cet examen, ceux que j'avais acceptés passaient aux mains de mes matelots qui, après les avoir marqués à l'épaule d'un sceau chauffé à la lumière d'un fanal, les poussaient à coups de garcette dans nos embarcations et les hissaient à bord. Une fois sur le pont de mon navire, ma sévérité seule m'en répondait; aussi était-elle à toute épreuve. Les noirs qui se laissaient manier le plus volontiers et qui semblaient ne devoir engendrer ni chagrin, ni maladie, étaient descendus dans la cale. Les plus indociles étaient parqués dans l'entrepont, où des *barres de justice* les tenaient en respect pendant tout le voyage. Aussitôt embarqués, aussitôt en mer; et gare à la discipline! Qu'il fît beau temps ou mauvais temps, je n'en cédais jamais un pouce. C'est le salut du bord, la sûreté de l'équipage et la vie de la cargaison. A huit heures du matin, tous les nègres montaient sur le pont, successivement et par troupes, libres ou garrottés, selon leurs dispositions. Le chirurgien les visitait; puis on les rangeait autour des gamelles de riz; chacun recevait une cuiller, et, afin que le plus glouton ne fît pas tort à la ration du plus raisonnable, des signaux réglaient les mouvemens de leurs bras. Au premier signal tous plongeaient la cuiller dans le riz; au second, tous la retiraient pleine, et au troisième, chacun en avalait le contenu. Cette opération se répétait jusqu'à la fin du repas; et malheur à celui dont l'avidité ou la mutinerie troublait l'ensemble des évolutions gastronomiques! A midi, le dîner s'exécutait dans le même ordre, et à huit heures du soir le souper, fortifiés tous deux de farine de maïs et d'une ration d'eau-de-vie ou de rhum. Après chacun de ces deux repas avaient lieu les exercices digestifs. Un orchestre de moricauds s'installait sur le gaillard d'avant, armés de *maroroues*, de *dredzis*, sortes de violons à une seule corde, et de tamtams ou tambours; la musique commençait, et avec elle les danses des noirs, la *ralouba*, la *bal-chika*, la *chega*, la danse mozambique. Tous sautaient, tournaient, luttaient jusqu'à extinction de forces. Et si quelques paresseux se refusaient au mouvement général, le fouet et la garcette rendaient proptement l'activité à leurs muscles, sinon l'allégresse à leurs cœurs. Ce bal durait deux heures tous les soirs. Dès qu'il était fini, les noirs redescendaient se coucher dans la cale et dans l'entrepont; les matelots se partageaient le quart; le calme le plus parfait s'établissait à bord, et l'on n'entendait toute la nuit que le petit cri des cordages tendus par la brise et le clapotement des vagues sous la poulaine et derrière le couronnement. Seulement, lorsque le vent fraîchissait, que la mer devenait plus houleuse et plus lourde et que notre navire tanguait un peu plus fort que de coutume, une agitation sourde et croissante se faisait sentir dans l'entrepont, et un gémissement souterrain s'en échappait à chaque bond que nous faisions sur la lame. Un esprit fantastique eût pris facilement ce bruit mélancolique qui semblait sortir des planches pour la plainte frissonnante du navire à l'approche de la tempête; mais moi, qui savais bien que mon brick ne fris-

sonnait jamais et qui distinguais parfaitement les voix de mes deux cents noirs, j'imposais silence à toutes les douleurs en faisant distribuer au parc une centaine de coups de garcette; après ce soporifique infaillible, le navire tanguait à son aise et ne se plaignait plus.

Mon voyage se passa ainsi, sans autres événemens que quelques raffales inévitables dans ces régions, la rebellion d'une douzaine de noirs qu'il fallut passer au rouge: (fouetter jusqu'au sang) et la maladie d'une vingtaine qu'on envoya crever dans l'eau, de peur qu'ils ne gâtassent les autres. — Je débarquai ma cargaison au Cap; un missionnaire me l'arrosa d'eau bénite et je gagnai sur la vente de mes deux cent quarante chrétiens une douzaine de mille francs; ce qui leva, je vous jure, tous les scrupules qui me restaient encore sur mon métier.»

Tout simple et tout uni qu'il soit, nous avons rapporté ce récit du négrier parce qu'il contient les détails qui représentent le mieux la traite dans sa forme et ses coutumes. — Chaque capitaine sans doute variait le mode de son commerce, suivant son caractère et celui de ses nègres, suivant les circonstances et les localités; mais la manière du nôtre peut donner une idée de celle du plus grand nombre, — sauf les cruautés particulières commandées par les événemens et par les choses, cruautés conséquentes, du reste, au principe social qui tolérait la traite des noirs; — car, une fois les Africains considérés comme marchandise, il fallait bien les traiter comme tels; le crime était dans l'idée, et non pas dans le fait qui ne faisait que suivre l'idée, ainsi que l'enfantement suit la séduction.

Cependant il arriva à plus d'un négrier, en accompagnant la traite d'une barbarie superflue, de pousser la conséquences de son métier jusqu'à l'inconséquence, si l'on peut s'exprimer ainsi: — Écoutons encore notre narrateur :

« Depuis l'abolition de la traite, me disait-il, le commerce n'étant que plus lucratif sans être moins nécessaire, m'offrait, comme à tous les négriers, un attrait de plus : celui du péril. — Je le continuai donc et je ne m'en repentis point, quoique je faillisse plus d'une fois y laisser ma peau :

» En 18.., j'étais devant Gorée avec quatre-vingts noirs dans mon parc, et, pour ne pas donner aux croisières le temps de me prendre en flagrant délit, je faisais sur la côte mes derniers préparatifs de départ avec une moitié de mon équipage dont l'autre moitié nous attendait à bord. Ma cargaison m'inquiétait. — Je la savais indocile et je craignais que la sévérité de la discipline ne la rendît rebelle.—C'est ce qui arriva; j'entendis le porte-voix du bord me hêler d'une façon alarmante; je me jetai dans mon canot avec mes hommes et nous gagnâmes le large à force d'avirons. — Plus nous approchions de notre navire qui n'était qu'à peu d'encablures de la côte, plus son aspect extraordinaire et agité redoublait nos inquiétudes. — Quelque chose d'étrange se passait sur le pont. Nous la vîmes bientôt. — Les noirs étaient sortis du parc, avaient attaché les matelots aux mats et se réjouissaient de la conquête de leur liberté passagère dans une bacchanale intraduisible; ils dansaient sur le gaillard, grimpaient aux haubans, jouaient avec les manœuvres, dépliaient les voiles, évitaient le navire en tournant la roue du gouvernail où en hâlant sur l'ancre, puis s'approchaient des matelots captifs, leur faisant la nique, leur tirant les cheveux et la barbe et leur crachant au visage avec des grimaces impossibles à peindre.

» En nous voyant prendre une attitude menaçante pour accoster, ils parurent tenir un conseil de quelques minutes; après quoi, tous, entraînés par la même idée, se précipitèrent vers une des pièces de canon dont la gueule s'allongeait, toute chargée, par un sabord de la dunette. — Nous les vîmes courir çà et là, monter et descendre pour chercher sans doute une mèche et du feu; puis, au moment où nous forcions de rames pour nous mettre hors de la portée du canon, ils se réunirent alentour; un d'eux prit la mèche allumée; il mit le feu et le coup partit, accompagné d'un cri effroyable... A peine la fumée qui enveloppa un instant l'arrière du navire se fut-elle dissipée dans l'air, qu'il s'éleva du bord un éclat de rire qui fit retentir la côte... Nous lui répondîmes de notre canot par un autre éclat de rire non moins bruyant et non moins convulsif... Il y avait bien de quoi : l'affut de la pièce n'était pas arrêté; — et son recul, au moment de l'explosion, avait tellement épouvanté les noirs, que ceux qui n'en avaient pas été renversés s'étaient tous — ensemble et en même temps — jetés à l'eau par-dessus les lisses, en poussant ce grand cri qui avait presque couvert la détonation du canon. — Et cet immense et double éclat de rire qui lui avait repondu avait été arraché aux hommes du bord et à ceux du canot par le spectacle bizarre, grotesque, étrange, unique, de quatre-vingts nègres effrayés et hurlans, plongeant tous à la même minute sous la même vague comme une multitude de grenouilles noires et gigantesques. — Ils avaient cru sans doute que le navire allait sauter sous leurs pieds. —Quoi qu'il en soit cet incident burlesque termina la révolte. — Toutes les embarcations du navire furent lancées à la mer, toutes les pirogues lâchées de la côte; et, excepté deux ou trois qui disparurent, nous ramenâmes tous les moricauds à bord, domptés par la peur et souples comme des gants. Je crus que c'était fini, je me trompais. Les matelots qui avaient été garrottés par les noirs s'étaient bien gardés de leur pardonner cet outrage, et ne laissaient pas passer une occasion de s'en venger. — Ces occasions se renouvelant naturellement tous les jours entre maîtres et esclaves, les coups de fouet, de rotin, de bitard, pleuvaient sur le *cuir noir;* on les battait sur le pont, on les battait au parc, on les battait partout. Tant d'excitans réveillèrent l'indocilité des sauvages; une sourde rumeur courut dans l'entrepont. Il fallut employer les barres de justice; les chaînes et les cordes. — Bientôt un calme morne et résigné, symptôme le plus sûr d'une prochaine revolte, remplaça l'agitation et les murmures. Je défendis de frapper personne sans mon ordre. — Mais autant vaudrait défendre à un chasseur de frapper son chien. D'ailleurs une maladie que je fis en ce même temps m'empêcha de veiller à l'exécution de mes ordres, et mit la discipline aux mains de mon second. C'était un négrier brutal entre les négriers; il était du nombre de ceux que mes noirs avaient enchaînés et maltraités, le jour du départ, ce qui ne l'avait pas réconcilié avec la race. — Depuis ce jour, il semblait ne considérer la cargaison que comme un objet propre à lui exercer les pieds et les mains. Sans égard même pour le déchet qu'y pouvait causer sa brutalité continuelle, il était arrivé à ne plus pouvoir envisager un noir sans le battre; il frappait à droite, à gauche, sur tous, au hasard et indistinctement, pour le plaisir de frapper, pour se donner une contenance. Il suffisait qu'un esclave se trouvât sous sa main pour qu'il la lui jetât au visage, sous son pied pour qu'il le lui mît sur le ventre; jugez de la joie qu'il se donna quand il se vit le maître

à bord ; j'entendais de ma cabane le bruit des coups qui pleuvaient comme grêle dans l'entrepont, et les cris pantelans des nègres qui demandaient grace ou secouaient en hurlant leurs fers.

» Un jour que, en dépit de la fièvre qui me faisait grelotter par 56 degrés de chaleur, je me tenais sur mon banc de quart auprès du timonier, mon second, qui se promenait sur la dunette, s'arrêtant à chaque tour pour me regarder d'un air d'intérêt et de compassion, parut tout à coup frappé d'une idée merveilleuse. « Commandant, dit-il en croisant les deux bras, et en me toisant d'un regard capable, — vous n'êtes pas bien? — Non, répondis-je, j'ai les pieds glacés et la sueur me coule du front. « Il me frappa un coup sur l'épaule. « Je ne vous dis que cela, commandaut, vous serez content de moi. » — Et il alla donner des ordres mystérieux sur l'avant.

» L'instant d'après, un matelot arriva de l'entrepont par la grande écoutille, poussant devant lui trois négresses jeunes et belles, la fleur de ma cargaison. Il les amena, confuses et embarrassées, jusque devant moi :

» Qu'en veux-tu faire? dis-je à mon second.

— Commandant, vous êtes malade, laissez-vous soigner, je suis le maître à votre place, laissez-moi faire.

— Soit ; « et je m'étendis nonchalamment sur mon banc de quart.

» Le matelot qui était allé chercher les trois négresses, en prit une par les jambes et par le cou, l'étendit devant moi et plaça mes deux pieds sur son corps comme sur un coussin.

» Ça vous tiendra chaud, commandant, « dit le second en poussant la négresse d'un petit coup sur la hanche.

En effet la chaleur molle et pénétrante qui sortait de ce corps me montait doucement aux jambes, comme si je les avais plongées dans un bain d'eau tiède ; — je ne pus m'empêcher de sourire à la fois de la bizarrerie de l'idée et du bien-être qu'elle me procurait.

« En même temps que ce coussin vivant s'échauffait et palpitait sous mes pieds, la seconde négresse jetait un air frais à ma tête brûlante en agitant un chasse-mouche en latanier, et la troisième guettait, pour l'éponger aussitôt dans un fin madras, chaque goutte de sueur que laissait filtrer mon visage.

» Mon second, qui se complaisait dans son idée, voulut en compléter l'effet, en envoyant chercher trois autres négresses qui se mirent à chanter ensemble un air triste et endormant de leur pays, et en même temps une vingtaine de noirs dont la danse lente et voluptueuse se réglait sur le chant plaintif des trois femmes.

» Je ne crois pas qu'aucun pacha ait jamais poussé plus loin les raffinemens de la mollesse orientale : — cela se prolongea pendant plus d'une heure ; et je n'avais aucune raison pour y mettre un terme, lorsque la scène fut sur le point de se clore par un denoûment non moins oriental que son début : par le carnage.

» Je me laissais endormir, comme les sultans, dans l'ivresse ; je faillis me réveiller comme eux dans le sang.

» Au moment où je savourais cette chaleur à mes pieds et cette fraîcheur à mon front, ce bruit berçant de la musique et de la danse autour de moi, tout cela s'interrompit au même instant, comme une machine dont le ressort vient de se briser. Les chants se turent, les danses s'arrêtèrent, le chasse-mouche et le madras me tombèrent sur le visage, mon *carreau* vivant se releva d'un saut comme une chatte qui s'élance ; et, en ouvrant les yeux, je vis mon second et les six hommes qui étaient avec nous sur le pont saisis chacun par deux noirs qui les tenaient à la gorge, pendant que les autres couraient cherchant des armes. Tout s'était fait sans bruit, en moins de temps que je n'en avais mis à relever la tête. Je fis un effort pour me lever et appeler ; ma faiblesse et la résistance des trois négresses me firent retomber sur mon banc. La glace de la fièvre avait ressaisi mes pieds, et la sueur s'était refroidie sur mon front. Nous étions tous perdus, peut-être, si le maître d'équipage n'avait eu la force et la présence d'esprit de dégager son bras droit de la main des noirs qui la tenaient, d'approcher son sifflet de ses lèvres, et d'en tirer un son particulier, connu de tout l'équipage pour le plus pressant signal d'alarme. L'effet de ce signal fut d'autant plus sûr que les nègres ne le soupçonnaient pas. En moins d'une minute tous les matelots, occupés dans leurs cabanes et dans le parc, s'élancèrent armés sur le pont. Le premier qui parut abattit un noir d'un coup de pistolet. Un autre noir qui accourait en même temps avec un épiçoir en donna au matelot un coup qui le renversa. Alors s'engagea entre trente esclaves, la plupart sans armes, et quinze matelots, dont cinq ou six seulement étaient armés, une lutte confuse et furieuse dont je ne pouvais être que le témoin, et qui serait devenue fatale à l'équipage, si un des derniers arrivés n'avait eu l'excellente précaution de fermer les écoutilles aux noirs déchaînés qui s'élançaient, en hurlant, de l'entre-pont. Les rebelles employaient tous leurs efforts à jeter à l'eau leurs adversaires, et ceux-ci tâchaient de les arrêter sans les tuer. On en vint à bout, mais trois noirs étaient morts, deux blessés, et un novice était tombé à la mer après avoir reçu un coup de couteau qui ne lui avait pas laissé la force de lutter contre les vagues où il avait disparu. Mon second, principal objet de la vengeance des esclaves, en portait plus d'une marque, et n'avait dû sa vie qu'à sa force prodigieuse, aidée de toute l'intensité de sa colère ; moi, la même faiblesse qui me rendait inutile pour la défense des miens, m'avait épargné l'attaque de leurs ennemis.

» Cependant la révolte était plutôt vaincue que soumise; les plus mutins étaient garrottés sur le gaillard, mais il en restait dans l'entre-pont un assez grand nombre, furieux et déchaînés, dont l'abord n'était pas facile. L'équipage se rangea autour d'une écoutille pour enlever le panneau. Aussitôt dix têtes menaçantes s'avancèrent et ne reculèrent que devant les pistolets et les poignards. Personne n'osait descendre au fond de cette espèce de caverne, où s'agitaient, dans un demi-jour sombre, tous ces noirs semblables à autant de bêtes féroces, hurlant comme elles, montrant leurs dents blanches et roulant çà et là des yeux ardens, comme des feux égarés dans la nuit. Le dénoûment de leur première révolte à Gorée m'avait appris que le meilleur moyen de les réduire était de les épouvanter ; je fis jeter par l'écoutille, au milieu d'eux, un des cadavres qui gisait le long des lisses. A cette nouvelle terrifiante de leur défaite, un cri sourd et prolongé s'éleva de l'entre-pont. Alors j'ordonnai de jeter de la même manière le second cadavre. En même temps tous les matelots se précipitèrent ensemble par toutes les écoutilles ; les noirs, surpris et désespérés, résistèrent faiblement. Au bout d'une heure, tous étaient aux fers ; et le calme, rétabli à bord, n'était plus interrompu

que par le bruit des fustigations dont mon second faisait gratifier successivement les rebelles, et auxquelles il prenait souvent une part active pour sa vengeance particulière.

» Le voyage s'acheva sans autre incident. J'amenai à bon port et débarquai de nuit ma cargaison, dont je tirai encore un profit assez honnête en faisant *souffler* sept ou huit moricauds qui s'étaient avisés de dépérir de chagrin depuis la dernière révolte.

» L'année suivante, je ne courus pas moins de périls dans une traite que je fis à *Boni;* et cette fois ce fut la ruse qui me tira d'affaire. J'avais fait la moitié de ma route sans orages intérieurs ni extérieurs, lorsqu'un matin, au moment où je calculais (couché sur mon *rouf*) combien me rapporteraient mes deux cents aunes de *casimir,* à deux mille francs pièce, l'une dans l'autre, une voix plus terrible que les trompettes du jugement dernier me cria de la hune: *Pavillon anglais au vent à nous.* Je me relevai tout d'une pièce, et avec la précipitation d'un soldat qui arme son fusil pour l'attaque, je braquai ma lunette sur le couronnement. La *vigie* ne s'était pas trompée; je reconnus tout de suite une corvette anglaise. Sa manœuvre, dirigée sur la nôtre, m'indiqua suffisamment qu'elle nous soupçonnait d'être ce que nous étions, des négriers, et qu'elle avait envie de nous faire danser sans appui au bout de ses vergues. Je me rappelai la triste figure de tout un équipage que j'avais vu pendu ainsi avant mon départ. Je fis la grimace, et j'ordonnai de couvrir nos mâts de toile. La brise était carabinée; cette circonstance donnait un avantage considérable à la corvette qui nous approchait à vue d'œil et gagnait au vent. Je fis larguer les *bonnettes,* poser tous les *focs,* arroser toutes les voiles, au risque de sombrer comme un boulet. Inutile. A chaque coup de tangage, la mâture de mon navire craquait du haut en bas et s'inclinait comme un panache. Et la maudite corvette arrivait toujours. Au bout d'un quart d'heure, nous distinguions sa ceinture blanche et noire. Au bout d'une demi-heure, nous pouvions compter ses canons; et, avant une heure, une voix de stentor nous cria de mettre en panne, et d'envoyer une embarcation. Je lui envoyai un juron maritime, et je fis border toutes mes écoutes. Même sommation; même réponse. Le branle-bas de combat fut commandé à bord de la corvette, et j'allais me préparer à une lutte inégale et désespérée, lorsqu'une idée lumineuse, inspirée, inouïe, me sauta au front. Trois tonneaux coupés en deux étaient sur mon pont. Chaque moitié formait une espèce de nacelle ronde capable de porter un homme. Je les fais suspendre avec un palan, et envoie chercher six noirs malades dans le parc. Mes matelots, qui ont compris mon stratagème au premier signe, amènent les noirs auprès des lisses. Les misérables se débattent; on les jette chacun dans une moitié de tonneau. Ils crient grace; on les attache par le milieu du corps. Ils se tordent les bras; on les lance à la mer. Les vagues les emportent, les dispersent, et nous cinglons vent arrière sans écouter leurs hurlemens. Ce que j'avais espéré arriva. Les Anglais, en voyant ces six hommes ballottés par les lames, près de s'y engloutir à chaque instant avec leurs frêles esquifs et appelant au secours de tous les côtés avec des cris lamentables, se prennent de compassion et mettent en travers pour envoyer leurs canots les recueillir et les sauver. Je n'en demandais pas davantage. Pendant que l'ennemi exécutait sa manœuvre philanthropique, j'en fis une aussi qui nous mit hors de la portée de ses caronades. Il nous lâcha bien deux ou trois bordées; mais nous en fûmes quittes pour quelques trous dans nos voiles; et, l'élévation de la brise ayant donné un nouvel avantage à la légèreté de notre navire, nous perdîmes bientôt de vue la corvette. »

Cette ruse de notre *honnête* négrier a été imitée par beaucoup de ses collègues. Tout inhumaine et toute lâche qu'elle est, on n'ose pas la maudire bien haut, quand on songe aux moyens mille fois plus atroces employés par les marchands de noirs pour se soustraire à la justice des croisières. Nous n'en citerons qu'un: il est arrivé à des capitaines poursuivis par des vaisseaux et désespérant de leur échapper, d'anéantir leur cargaison tout entière en la jetant à l'eau, sans voir dans cette immense et exécrable noyade autre chose que la perte de quelques milliers de piastres.

Nous n'en finirions pas sur les horreurs de la traite en elle-même, si nous n'avions hâte d'arriver à son résultat immédiat: l'esclavage dans les colonies.

L'esclavage dans les colonies! C'est là une de ces questions si compliquées par le temps et par les circonstances, si souvent débattues, tournées et retournées, et si peu résolues cependant, qu'il est à la fois téméraire et consciencieux d'y mettre encore la main. Pour nous, la racine de toute la question est dans un mot: *Les nègres sont-ils des hommes?* Ceux que l'éducation a développés ont répondu pour tous les autres: *Oui!* et ils ont défié le colon le plus habitué à les considérer comme des brutes, de les démentir sans faire taire sa conviction intime et secrète.

Si les nègres sont des hommes, il faut donc les traiter comme des hommes. — Mais nous ne les traitons pas autrement, se récrieront tout d'abord les maîtres, sans remarquer la contradiction qu'il y aurait alors chez eux entre le fait et l'idée, entre la conduite et l'opinion. Non, vous criez trop haut que ce ne sont pas des hommes comme vous, pour que vous les traitiez en hommes comme vous. Ce serait inconséquent, maladroit; ce serait démentir la théorie par la pratique; ce serait avouer l'inhumanité volontaire de la pensée par l'humanité obligée de l'action. Cela n'est pas; cela ne peut pas être. La vie que vous faites à vos esclaves publie encore plus haut que vos paroles combien vous les mettez, ou plutôt combien vous voulez qu'on les mette au-dessous de vous. Les limites de cet article ne comportent pas un tableau circonstancié de l'état des noirs dans les colonies. Il est si peu humain que les lois du pays, toutes favorables qu'elles sont aux blancs, sont obligées de mettre chaque année un frein à la brutalité des chefs d'habitations, ou plutôt de leurs *commandeurs;* car on n'a pas assez distingué les uns des autres. Les nègres ne dépendent que médiatement du propriétaire, qui, le plus souvent, connaît à peine leur nombre et leur valeur commerciale: ce sont leurs mandataires, leurs intendans et surtout leurs commandeurs, qui règlent le sort des esclaves. Ces commandeurs, n'ayant pas même d'intérêt à la conservation des misérables qu'ils dirigent, prennent, pour s'en faire obéir, le chemin le plus court et le plus commode: la force et les coups. Et il y a tel colon plein d'intentions bienveillantes pour les hommes de couleur, traitant comme un père tous ceux qu'il emploie autour de sa personne, qui se révoltera avec raison des accusations de brutalité intentées à lui et à ses confrères, et jurera, dans la sécurité de sa conscience, que ses noirs ne sont pas maltraités, parce qu'il les croit tous menés comme il mène ceux de sa maison: c'est qu'il ne peut

pas entendre, du fond de ses boudoirs dorés, des berceaux ombreux de ses terrasses et du palanquin moelleux où ses domestiques le portent en chantant, les coups de rotin que ses commandeurs font pleuvoir, dans ses cultures, sur le dos nu des pauvres diables qui ont déjà trop, pour épuiser leurs forces, abrutir leurs ames et lasser leur patience, des fardeaux à porter, du travail continuel sous un soleil de plomb fondu, des regrets inconsolables de la patrie, du sentiment profond, douloureux, incessant de leur abrutissant esclavage.

Ce sentiment, tous ne l'ont pas; mais il y en a qui le portent jusqu'à la plus héroïque énergie. En voici un exemple d'autant mieux placé ici qu'on y verra une nouvelle preuve de l'indignité du sort des noirs, dans les efforts surhumains qu'ils font pour en sortir.

Kangoué, Jacob et Jann étaient trois frères Hovas, achetés par un planteur de Cayenne, — chacun d'eux avait une femme et un fils, et chacun d'eux aimait sa femme et son fils, — l'esclavage n'a pas encore abruti la race noire au point d'éteindre en elle tous les sentimens de la nature. — Le maître de Kangoué et de ses deux frères était allé promener en Europe son luxe et son indolence; et il avait confié son habitation à un intendant payé pour faire fructifier les cannes à sucre et non pas pour avoir pitié des esclaves. — L'honnête intendant travailla pour son argent, ni plus ni moins, — sa sucrerie devint florissante par le travail des noirs, et les noirs dépérirent rapidement par l'inflexible barbarie des chefs. — Les trois Hovas portèrent le joug, tant qu'ils purent, souffrirent les coups tant qu'ils furent réglés, acceptèrent la honte, tant qu'elle n'atteignit qu'eux, — mais un jour le joug les écrasa, les coups devinrent innombrables, — la honte s'étendit jusqu'à leurs femmes. Les trois femmes se cachaient la tête dans leurs mains, les trois enfans pleuraient chacun auprès de sa mère, les trois hommes les regardaient, et puis se regardaient entre eux sans rien dire. — Jann prit la parole et proposa de tuer ceux qui avaient volé leurs femmes. — Jacob, qui ne savait où trouver le crime, voulait empoisonner toute l'habitation. — Kangoué, considérant sa fille déjà grande et belle, opina pour la fuite. — Mais où s'enfuir? — N'importe, en mer! — Comment? — Venez, dit Kangoué, et il les entraîna tous la nuit. La confiance des chefs et le sommeil de leurs confrères leur permirent de s'éloigner des cases sans être découverts. — Au fond de l'anse rétirée et déserte qui touchait à l'habitation, il y avait une barque où le planteur se faisait promener autrefois et qui restait là, depuis son départ, seule et abandonnée avec son mât et ses deux avirons. — Dans ses vagues projets d'évasion, Kangoué avait souvent jété de loin des regards rêveurs sur cette barque. Cayenne offrant peu d'asiles secrets aux nègres marons, ils ne peuvent s'en échapper sûrement qu'en gagnant par mer une autre côte plus favorable à leur disparition. Les trois maris, les trois mères et les trois enfans se rendirent donc au bord de la mer, avec quelques provisions de brédes, de maïs, de riz et de manioc. Kangoué les mena tout droit au canot du planteur. — En cinq minutes le plan du voyage fut arrêté, et au bout d'une demi-heure la barque était à flot, prête à recevoir les fugitifs; mais hélas, elle était trop légère, et la mer était trop houleuse pour que neuf personnes pussent y tenir. — Les femmes et les enfans parlaient de regagner les cases, les trois hommes se firent un signe de dédain et à la fois d'espérance : — nous nagerons, dirent trois voix ensemble. Chaque mère fut placée dans le canot, tenant son enfant sur ses genoux, un des hommes se mit au milieu, avec une rame à chaque bras, les autres poussèrent la barque et la suivirent à la nage, une main sur le bord, encouragés par le sourire de leurs femmes et par la joie naïve de leurs enfans. — On navigua de cette façon une demi-heure, au bout de laquelle le plus fatigué des nageurs prit la place de celui qui ramait, pour la céder bientôt à son tour. — La nuit se passa ainsi. — On attendit le jour en laissant un peu dériver la barque pour délasser les trois frères. — Le crépuscule apporta une grande joie dans la nouvelle arche qui emportait ces trois familles : on n'apercevait plus la terre, la terre de l'esclavage. — Les hommes reprirent courage, les femmes serrèrent leurs enfans dans leurs bras; et ceux-ci se mirent à jouer avec les vagues et à se récrier sur les splendeurs de l'aurore qui s'épanouissait sur l'océan comme une rose immense; mais cette joie ne fut pas longue. — La brise s'élevait avec le jour et rendait la mer de plus en plus houleuse. — Le canot fut trop chargé de sept personnes; alors une des femmes prit les avirons et les trois hommes nagèrent ensemble, aidant de tous leurs efforts la marche ralentie de l'embarcation. Cela dura encore quelque temps, les femmes succédant à la manœuvre des rames, et les maris se laissant pendre et traîner quand ils étaient trop las; — mais il arriva un moment où hommes et femmes furent épuisés de force. — Le canot dérivait sensiblement et la lame s'enflait toujours. — Kangoué, n'en pouvant plus, essaya de rentrer un instant dans la barque; il faillit la faire chavirer, et il se rejeta épouvanté dans la mer. Affaibli par cent coups reçus la veille, il s'était plus vite fatigué que les autres, et tout ce qu'il pouvait faire c'était de se tenir accroché par les mains à l'arrière du canot. Sa femme le vit près de couler, se jeta à l'eau, et lui cria : monte, Kangoué, je sais nager un peu, je reprendrai ma place quand je serai lasse et quand tu seras reposé. — Il s'embarqua et s'assit, caressant sa fille et suivant de l'œil sa femme. La malheureuse fut bientôt rendue; — mais Jann et Jacob l'étaient autant qu'elle, et leurs femmes ne pouvaient pas les remplacer. Il se fit pendant quelques minutes un silence affreux et un échange de regards longs et sombres; — Kangoué s'était remis à la nage. Il employa généreusement les forces qu'il venait de reprendre à soutenir ses deux compagnons. Il les soulagea un peu et il s'épuisa tout-à-fait. — Sa femme s'était assise sur l'arrière, près de lui, et lui montrait sa fille; cette vue, donnant du courage au cœur du misérable, sans donner de la vigueur à ses membres, ne fit qu'augmenter son supplice. — Il jeta un regard avide tout autour de l'horizon désert, dévora une grosse larme tombée de ses yeux, réunit ses forces mourantes pour élever sa tête jusqu'aux lèvres de sa femme et de sa fille, appuya sur les unes et sur les autres un long baiser.... puis replongea et disparut comme si un poids soudain l'avait attiré par les pieds. — La mère et l'enfant n'avaient pas eu le temps de pousser un cri, — cette mort découragea tous ceux qui survivaient. — Les femmes se mirent à remplir l'air de plaintes, les enfans à crier; — et ces deux hommes sombres et silencieux, qui suivaient à la nage, semblaient deux démons, poussant à travers l'abîme, dans une barque fantastique, six victimes échevelées et pleurantes, formant sur cette mer qui les berçait sans les entendre un chœur flottant de cris et de soupirs, de gémissemens et de sanglots.

Cette navigation dura encore deux heures. Au bout de cet intervalle, que nous n'entreprendrons pas de peindre, mais que nous laisserons mesurer à l'imagination des lecteurs, un navire français passa et recueillit ce qui restait de ces trois familles, dont une femme et un homme avaient suivi Kangoué sous les flots. Le capitaine et l'équipage de ce navire furent si touchés du récit des six infortunés qu'ils les emmenèrent en France, où ils ont trouvé, dans une domesticité honnête et facile, l'oubli des misères et des hontes de l'esclavage.

Après ce fait, dont nous garantissons la date récente et l'exacte vérité, dont aucun colon n'oserait nier la vraisemblance, nous demanderons s'il y a un homme de cœur et de conscience qui puisse défendre, sans restriction, la législation inhumaine des colonies, et qui ne trouve urgent d'y apporter un prompt remède. Ce remède, quel est-il? — C'est (il faut bien trancher le mot, car il y aurait lâcheté et cruauté à ne pas le faire) c'est l'abolition de l'esclavage. — Mais les moyens ? — Il y en a.

A Dieu ne plaise que nous approuvions les prédications déplacées de libéralisme que quelques imprudens exaltés ont voulu faire aux colonies; ces doctrines prématurées encore au Nouveau-Monde n'y peuvent amener que le trouble des habitations et le massacre des blancs. — La liberté n'est pas autre chose qu'une arme défensive, un bouclier; — or, la mettre sans préparation entre les mains de sauvages ignorans de toute mesure, et disposés depuis des siècles aux représailles, c'est faire de cette arme conservatrice un instrument de vengeance et de destruction : un poignard! — Ceux de Saint-Domingue l'ont dit assez haut et assez loin pour lever là-dessus les doutes des démocrates les plus radicaux. — Il est donc absurde et dangereux de prétendre émanciper brusquement les esclaves; — on n'élève pas ainsi un peuple au niveau d'un autre en lui criant : sois libre! et il ne suffit pas de jeter quelques mots vides d'un plateau à l'autre pour mettre deux mondes en équilibre. — Que l'Europe laisse donc l'Amérique la rejoindre à son temps et à son pas sur la route de la civilisation. — Elle a été perdue par elle dans le commencement, elle ne sera pas sauvée par elle. Il n'appartient qu'aux colons de réformer les colonies. — Ils descendent la plupart de ces premières familles qui sont allées après Christhophe Colomb semer l'ivraie des vices dans les champs que le grand homme voulait défricher pour y semer le froment des mœurs et de la religion. — Que les fils réparent le mal qu'ont fait leurs pères, — ce sera grand, ce sera beau. — Et, quoi qu'ils en disent, cela vaudra mieux pour eux; — leurs véritables intérêts sont plus liés qu'ils ne pensent à ceux des noirs : — outre la triste sujétion qu'ils s'imposent d'être barbares, en laissant leurs nègres barbares, outre le dépérissement que les rigueurs de l'esclavage amènent infailliblement dans la population et le développement de cette race indispensable, les colons gardent l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes. — Qu'ils y songent sérieusement; — faute d'une révolution plus sage et plus graduée, la révolution subite et sanglante de Saint-Domingue envahira toute l'Amérique. — Les chaînes ne servent qu'à aiguiser les couteaux. — Les tyrans domestiques font les assassins domestiques. — Et ceux qui auront semé trop de coups de rotin recueilleront des coups de poignard.

Le véritable, le seul moyen d'abolir sans péril l'esclavage des noirs, c'est de les moraliser : — c'est un moyen bien lent, il est vrai, — mais l'entreprise vaut certes la peine qu'on y mette du temps et des soins. — Le fruit sera assez beau pour qu'on l'attende à mûrir. — En admettant même que la race africaine soit inférieure à la nôtre sous le rapport moral (quoiqu'il y ait bien de l'imprudence à nous à juger ce que doit être cette race sur ce que nous l'avons faite), n'est-il pas possible d'arriver, par des gradations molles et adroitement ménagées dans l'éducation, à rendre les noirs d'abord serfs comme au moyen âge, puis vassaux libres comme à la renaissance, et enfin fermiers et métayers à leur compte comme tous nos paysans de l'Europe?

Faut-il pour cela une si haute intelligence de leur part, — et de celle de leurs maîtres de si immenses sacrifices ? — Ne serait-ce pas déjà un admirable progrès? — et, si les noirs nous valent, ce progrès ne serait-il pas à la longue suivi (là-bas comme ici) de tous les autres : de l'extinction des priviléges, de la division des fortunes, de la fusion des races et des familles? — Pourquoi non? — Les nègres ont été d'une grande atrocité dans la vengeance, ils seraient d'une grande énergie dans la justice. — Ils sont long-temps dociles dans la servitude, toujours patiens dans la peine; que seraient-ils dans l'indépendance et dans le travail de leur choix?

Mais, il faut le répéter, cette œuvre serait longue, laborieuse et difficile, à l'état où sont les choses : raison de plus pour l'entreprendre avec dévouement, courage et désintéressement surtout. — Quand cela demanderait des siècles; l'Europe a bien mis des siècles à s'affranchir! Dieu, qui pouvait créer les mondes d'un acte de volonté et en moins d'un instant, a bien employé six jours à son ouvrage! — Ne cherchez pas, messieurs les philanthropes, à mener un monde plus vite que l'autre, — et ne vous croyez pas plus forts que Dieu. — Les progrès n'iront que plus vite et votre puissance ne sera que plus réelle et plus efficace. Il y a une vérité sociale qu'on a trop oubliée dans ce temps de *socialisme*, c'est celle-ci : Qui sait attendre sait arriver; le temps est le souverain juge des choses et des hommes, — et le temps n'a jamais dit son dernier mot ..

P. CHEVALIER.



La traite des noirs.

QUATRE TÊTES POUR UNE.

Sur la fin du règne de Henri II, par une nuit d'été, comme des nuages long-temps suspendus la pluie tombait par torrens et inondait la bonne ville de Paris, on entendit frapper violemment à la porte d'une pauvre maison isolée. On ouvrit, et un jeune homme se présenta, qui, fort en désordre par la pluie et la fange, demanda qu'il lui fût permis de se reposer quelques instans, et d'attendre que les rues pussent être traversées à gué. Comme, malgré le mauvais état de ses vêtemens, il avait l'air distingué et s'annonçait bien, on lui accorda sa demande avec d'autant plus d'empressement qu'il dit se nommer Lambert : or, Lambert était le nom d'un marchand très-connu alors et très-accrédité dans Paris, et demeurant d'habitude à quelques lieues de la ville.

Le lendemain, l'étranger envoya remercier ses hôtes, les priant d'accepter pour leur fille quelques étoffes, des fruits et des fleurs. On refusa les étoffes; les fruits et les fleurs furent acceptés. Quelques jours après, maître Lambert fit une visite qui fut parfaitement accueillie. A peu de temps de là, il demanda en mariage la fille de ses hôtes; mais après avoir abusé de la confiance de cette jeune personne et de celle plus condamnable de ses parens, il disparut et ne donna plus de ses nouvelles; mais le hasard le fit rencontrer par le frère de celle qu'il avait séduite. Ce frère était militaire : il provoqua Lambert en public, et comme ils allaient chercher un terrain pour se battre, Lambert frappa son adversaire d'un coup d'épée dans le dos.

Quoique blessé mortellement, le soldat eut, avant de mourir, le temps de dire le nom de son assassin. La justice se transporta aussitôt chez maître Lambert, dont la demeure était bien connue; l'on ne fut pas médiocrement étonné de le trouver à table au milieu de sa femme et de ses enfans. Malgré son calme, ses dénégations et celles de sa femme et de ses domestiques, qui affirmaient et juraient en pleurant qu'il n'était pas sorti depuis deux jours, il fut lié et emmené au grand Châtelet de Paris.

Sa famille et ses amis s'occupèrent aussitôt, avec une ardeur qu'il n'est pas besoin de dire, de visiter les juges; mais Paris alors était occupé d'autre chose : les tribunaux vaquaient et les juges n'étaient pas chez eux. On célébrait alors les noces de Monsieur de Savoie et de Madame Marguerite, sœur du roi Henri II.

Après les danses et les festins, le roi fit proclamer des joutes pour le dernier jour de juin, en annonçant que lui-même prendrait part au tournoi. Ce jour-là, en effet, il se fit ceindre ses armes, et il se fit donner l'armet par le sire de Vielleville, au détriment de M. de Boisy, grand-écuyer de France, auquel cet honneur appartenait par sa charge.

Ainsi qu'il était d'usage dans les tournois, le roi, comme *tenant*, devait fournir trois courses, chacune avec un nouvel *assaillant*. Le premier qui se présenta fut M. de Savoie, auquel le roi, du plus loin qu'il le vit, cria qu'il eût à prendre garde, s'il ne voulait vider bientôt les arçons; en effet, du choc qu'ils se donnèrent, M. de Savoie fut ébranlé et obligé de se retenir au licol de son cheval. Il fut remplacé par M. de Guise, qui eut le même sort. La troisième course devait être fournie par le jeune comte de Montgommery, lieutenant du duc de Loges, son père, un des capitaines des gardes. Ce jeune homme ne jugea pas à propos de ménager le roi, qui, du reste, était bon jouteur; et s'étant jetés impétueusement l'un sur l'autre, ils brisèrent leurs lances en éclats sur la poitrine l'un de l'autre avec une telle violence, que le roi faillit être enlevé de son cheval.

Le roi Henri II attachait une grande importance à ses succès en ce genre, et, malgré l'usage qui exigeait qu'après trois courses fournies, un autre *tenant* vînt soutenir à son tour les efforts des *assaillans*, il demande sa revanche au jeune de Loges. Cette infraction aux lois des joutes ne s'était jamais faite; mais en vain les juges du camp représentèrent au roi que l'avantage dans cette course était resté égal de part et d'autre; que d'ailleurs les autres assaillans ne verraient pas sans un vif déplaisir que le comte de Montgommery eût deux fois un honneur dont ils étaient tous jaloux. Le roi insista avec quelque impatience, et les deux adversaires prirent du camp une seconde fois.

Il eût été facile au jeune de Loges de céder l'avantage au roi à la première course qu'ils avaient fournie ensemble, cela eût passé pour une prudente courtoisie; mais n'ayant pas ménagé le roi à cette première course, on n'eût pas manqué de prendre à la lettre son désavantage à la seconde. Aussi le jeune homme, peu courtisan, laissa-t-il voir dans son allure et dans la manière dont il assura sa lance, qu'il se disposait à faire de son mieux; le roi, de son côté, laissa percer les signes d'une colère visible. L'attente de cette course fut si pénible pour les assistans, qu'après que les trompettes et les clairons eurent sonné la charge, au lieu de continuer leurs fanfares pendant toute la course, comme cela se faisait, ils s'arrêtèrent tout à coup et cessèrent de sonner. Le roi et le jeune de Loges se précipitèrent l'un sur l'autre avec furie. Comme à la première course, leurs deux lances volèrent en éclats; mais le comte de Montgommery oublia de jeter le tronçon qui lui restait à la main et en frappa le roi sur la visière de son casque; le coup leva la visière et entra dans la tête par l'œil. Le roi tomba sur le col de son cheval, auquel il se tint attaché par les deux bras; le cheval s'enfuit jusqu'à l'extrémité de la carrière, où il fut arrêté par le grand-écuyer et le premier écuyer. On l'emporta mourant. Les chirurgiens lui firent éprouver de grandes douleurs en sondant sa plaie, sans pouvoir en tirer aucune lumière pour leur art, ni pour le malheureux prince aucun soulagement. Ils firent alors prendre à la conciergerie du palais et au

grand Châtelet de Paris, quatre criminels accusés de meurtres avec des preuves qui paraissaient évidentes, et après leur avoir fait trancher la tête, ils les frappèrent tour à tour du tronçon de la lance, comme le roi en avait été frappé; ensuite ils ouvrirent les têtes pour étudier les ravages que le bois avait pu faire dans celle du roi.

Ce fut alors que les parens de maître Lambert apportèrent des preuves irrécusables que l'assassin que l'on poursuivait était un misérable qui, pour se faire bien venir de ses victimes, s'était paré d'un nom qui ne lui appartenait pas; mais il n'était plus temps, maître Lambert avait été décapité le troisième.

Le roi Henri mourut le quatrième jour, le 10 juillet 1559.

ALPHONSE KARR.

ÉTUDES DE MOEURS.

PARIS DE MA FENÊTRE.

D'abord, il faut vous dire que ma fenêtre a vue sur le boulevart; non pas sur cet élégant boulevart, rendez-vous des dandys et de toute la gent fashionable, où se tient tous les jours une seconde Bourse; où l'on décide la nouvelle que l'on répandra le lendemain, afin d'obtenir sur la rente une hausse ou une baisse, tout en admirant un nouvel attelage qui vient de sortir de la rue Laffitte ou du pâté des Italiens.

N'allez pas croire non plus que je sois relégué sur les boulevarts du Marais, devant les rues de la Roquette ou Saint-Sébastien; n'ayant pour perspective que de vieux arbres fort beaux, mais fort tristes; que des contre-allées souvent désertes, et dans lesquelles apparaissent de loin à loin quelques respectables habitans de la rue du *Pas-de-la-Mule* ou des *Trois-Pistolets*. Ce quartier deviendra très-gai, très-vivant peut-être, lorsque le nouveau théâtre Saint-Antoine sera en pleine activité; mais jusque-là vous trouverez bon que je ne m'y arrête pas.

Prenez le milieu entre ces deux positions, et vous serez positivement sur le boulevart Saint-Martin; vous n'aurez ni le dandysme de la Chaussée-d'Antin, ni la tristesse du Marais; mais vous verrez un peu de tout: vous aurez un petit Paris fort gai, fort animé, très-varié, un peu bruyant le dimanche, mais très-supportable dans la semaine.

C'est une espèce de lanterne magique dont j'ai le spectacle et dont je vais vous décrire quelques tableaux, en supprimant toutefois *monsieur le soleil* et *madame la lune*, parce que je ne les regarde jamais ni l'un ni l'autre, pour ne point me faire mal aux yeux.

Plaçons-nous à la lanterne, ou plutôt à ma fenêtre, à sept heures du matin. C'est le premier tableau.

Alors le boulevart est presque calme; les boutiques ne sont pas encore ouvertes, car quelles sont en général les boutiques du boulevart? Des magasins de nouveautés, des marchands d'estampes, de gravures, de livres, de jouets, de bonbons; des fabricans de billards, et autres objets que l'on va rarement acheter à sept heures du matin; c'est pourquoi tous ces marchands ne se pressent pas d'ouvrir leur boutique: ils savent que les personnes qui leur achèteront ne se mettent pas en route de si bonne heure.

Vous remarquerez que les épiciers et les marchands de vin sont fort rares sur cette promenade; les coins de rues sont spécialement affectés à ce genre de commerce, ce qui est fort heureux pour les boulevarts.

En revanche, cette promenade a une multitude de cafés. Pour ma part, j'en ai un sous moi, un en face, un à ma droite, deux à ma gauche; j'en aperçois encore deux un peu plus loin. Sans sortir de mon boulevart, je puis entrer dans dix cafés. On peut juger, d'après cela, du grand nombre de ces établissemens dans Paris. Voilà qui donne un nouveau démenti au pronostic de madame de Sévigné, qui annonçait que « le café passe- » rait comme Racine, ou que Racine passerait comme » le café. »

Comme ces établissemens deviennent chaque jour plus brillans, plus élégans, plus riches... (à la vue du moins); comme les yeux y sont fatigués par l'éclat des glaces, des dorures et du gaz, vous comprenez que les propriétaires de ces fastueux caravansérails ne se lèvent pas comme le marchand de vin et l'épicier, qui vendent le petit verre au commissionnaire. Les garçons, fatigués d'avoir veillé tard, suivent l'exemple de leur maître; c'est pourquoi à sept heures du matin les cafés ne sont pas ouverts.

Les fiacres, les cabriolets sont encore rares, ce qui donne à ce moment un calme qui étonne même ceux qui passent. Déjà l'ouvrier matinal court à son travail, en tenant sous son bras le tiers d'un pain de quatre livres, qu'il mangera à son déjeuner, et avec lequel l'homme du monde ferait six repas. Mais les gens qui se lèvent de bonne heure ont ordinairement bon appétit.

Voici les manœuvres retardataires; ceux qui n'ont pas d'ouvrage ou qui sont à leurs pièces; puis ceux qui flânent au lieu de travailler.

Deux hommes s'accostent; il est aisé de voir que ce sont deux ouvriers. Mais l'un est propre; sa veste a des boutons, sa casquette est posée de manière à couvrir sa tête, enfin il a des bas dans ses souliers et son pain sous

son bras; l'autre a un mauvais bonnet rouge mis sur l'oreille, en tapageur; il est tout débraillé; son pantalon même semble ne pas tenir sur lui; enfin, il a à la bouche un *brûle-gueule* (c'est le mot consacré). Écoutons leur conversation; c'est le second qui commence:

« Où donc que tu cours comme ça, Poulard? Une » minute donc... on ne passe pas devant les amis sans » faire une pose.

» — Tiens, c'est toi, Balochet; tu te promènes les mains » dans les poches... est-ce que tu fais le mercredi aussi, » toi?... — Ah! ma foi, la semaine est trop avancée. » C'est pus la peine de la commencer. Viens donc ar- » roser la conversation... — Pas possible... je suis déjà » en retard, et l'ouvrage presse... — Viens donc... as-tu » peur d'être grondé, clampin!... — J'ai besoin de tra- » vailler... j'ai quatre enfans à nourrir. — Eh bien! et » ta femme? est-ce qu'elle ne doit pas veiller à ça... » est-ce que c'est dans la dignité de l'homme de s'occu- » per des mioches... Vois-tu, Poulard, faut toujours » que l'homme conserve sa dignité... Je suis pour les » idées nouvelles, moi... — Et moi je pense à nourrir » mes enfans, vu que ma femme a ben assez à faire de » les débarbouiller, de les soigner, et de nous préparer » la pâtée à tous. — Est-ce que ce n'est pas l'état de la » femme de balayer les chambres et de nourrir la mar- » maille... Dieu! Poulard, que t'es arriéré pour ton » époque... Viens donc chez le marchand de vin... c'est » moi qui paie... — Merci, je ne peux pas. — Tu fais » encore un fameux *faignant!* .. T'aurais besoin d'être » éclairé de mes lumières, Poulard; vois-tu... il faut » connaître ses droits et sa dignité... les hommes doi- » vent commander, et se promener, et s'occuper de » politique toutes les fois qu'ils en auront l'envie. — Et » les enfans mourront de faim pendant ce temps-là... » — Est-ce que les femmes ne sont pas responsables... » tu ne comprends donc pas!... moi, vois-tu, je suis » pour le respect de mon autorité, et je suis susceptible » d'aller très-loin... — Tu me diras le reste un autre » jour... adieu Balochet. — Écoute donc, Poulard!... »

L'ouvrier qui travaille est déjà loin; celui qui flâne hausse les épaules, et se dirige du côté d'un marchand de vin, en murmurant: « Il n'y a pas moyen de faire en- » tendre le raisonnement à cet être-là... on n'en fera » jamais rien. »

Ces deux hommes sont remplacés par de jeunes filles qui, avant de se mettre à l'ouvrage, viennent chercher leur tasse de lait pour le déjeuner quotidien.

Voyez cette grosse paysanne, à la mine joufflue, aux joues vermeilles et rebondies; elle arrive tous les matins de Noisy-le-Sec avec son âne, chargé de boîtes de fer-



Laitière et Boulanger. *Gavarni del. Brown sculp.*

blanc pleines de lait, et de quelques petites cruches, dans lesquelles on veut nous persuader qu'il y a de la crème. L'âne est placé chez un gardien, car les ânes n'ont pas la permission de stationner au coin des rues ou des boulevarts: on a craint l'affluence.

La laitière est établie contre une maison voisine; elle

est entourée de ses boîtes et de ses cruches. Il y a un moment de presse où elle ne sait à qui répondre : toutes ces jeunes filles, toutes ces bonnes veulent être servies en même temps.

« Mon lait, Thérèse, je suis pressée. — Mon lait, » Thérèse, j'ai travaillé très-tard cette nuit, et j'ai be- » soin de prendre mon café. — La laitière! vous ne m'a- » vez pas donné ma mesure... — Et moi donc, je n'ai » pas eu ma petite goutte. — Moi, mon lait a tourné » hier, ça m'a rendu bien malheureuse! »

La laitière, toujours calme au milieu de ce déluge de paroles, n'en va pas plus vite, sert chacune de ses pratiques, en assurant que son lait est toujours excellent (quand il tourne, c'est la faute des vaches), et après s'être débarrassée de la foule qui l'assiége, donne un sourire à un assez beau garçon, en costume très-léger, qui s'est arrêté devant elle.

C'est le garçon boulanger qui vient de porter du pain aux pratiques de son bourgeois. Vous saurez que le garçon boulanger aime beaucoup à rire et qu'il a ordinairement un faible pour les laitières, qu'il se croit très-séduisant, et qu'il fait des calembours.

Les laitières ne comprennent pas les calembours, mais elles rient de confiance, et le mitron a toujours sa petite cruche particulière lorsque par hasard il veut prendre du café.

Mais le tableau devient plus animé. Paris s'éveille; les boutiques s'ouvrent, les jeunes marchandes se montrent sur leur porte, encore en papillottes, en fichu du matin, et déjà curieuses de voir si leurs voisines ont étalé quelques marchandises nouvelles.

Les portiers et les portières se dessinent de distance en distance, comme les réverbères. Appuyés sur leur balai, ils écoutent les bonnes, et leur distribuent les nouveaux cancans qu'ils ont pu recueillir. Le portier de Paris est essentiellement cancannier, mauvaise langue. J'en sais un qui s'amusait à écrire des lettres anonymes aux locataires de sa maison, et comme il voyait bien des choses, il mettait la discorde dans les ménages, au lieu de balayer le devant de sa porte.

Mais l'heure avance : le garçon boulanger reprend son panier plein de pains, et qu'il a déposé près des cruches de la laitière. Il fait à la grosse marchande un de ses sourires les plus séducteurs; elle lui répond avec gaieté, et puis ils se séparent; lui, pour porter son pain, elle pour rassembler ses cruches vides.

La laitière est partie; elle va reprendre son âne et retourner à Noisy-le-Sec; la laitière ne connaît de Paris que la route qui mène à la place où elle vend son lait.

Maintenant ce ne sont plus les ouvriers, ce sont les employés que nous voyons passer.

L'un marche vivement, son petit pain dans sa poche, l habit boutonné jusqu'au menton, et parlant tout seul comme un vaudevilliste.

L'autre se dandine, flâne, regarde dans chaque boutique, s'arrête quand deux chiens se battent, et devant une maison qu'on bâtit, et à chaque colonne-affiche.

Il y en a qui filent comme des fusées, sans regarder ni à droite ni à gauche, l'air très-affairé, des rouleaux de papier sous le bras, toujours bien brossés, bien cirés. Généralement l'employé est bien tenu.

Mais le moment de l'employé passe vite. Voici maintenant les personnes qui sortent pour leurs affaires, leur commerce. Mise négligée, bottes crotées, cela se reconnaît tout de suite. S'il fait mauvais temps, ces personnes-là seront sans parapluie, tandis que le commis de bureau ne marche pas sans cela, pour peu que le ciel soit nébuleux.

Les petites boutiques viennent étaler sur le boulevart.

Là c'est de la porcelaine; tasses, théières, assiettes, tout semble à très-bon marché; mais vous ne faites pas attention que ces pièces sont de rebut, et qu'elles ont toutes quelque défaut.

Voici les marchands à treize sous, les marchands à sept sous et demi. C'est à qui criera le plus fort pour attirer l'attention des passans. Remarquez cette boutique d'habits, de gilets, de pantalons tout confectionnés, elle est tenue par des descendans d'Abraham. C'est le *restant* de la vente, c'est au rabais, à soixante pour cent de perte; je crois même qu'il y a des marchandises que l'on donne pour rien. Aussi les badauds s'arrêtent, regardent, écoutent; mais très-peu achètent. Le Parisien devient difficile à attraper.

Les voitures, les cabriolets se croisent; les omnibus, les algériennes passent presqu'à chaque instant. Il devient si facile et si peu coûteux de faire ses courses en voiture, que je suis étonné de voir encore autant de piétons dans Paris.

Il est deux heures, le tableau est à son apogée. Quel mouvement, quelle variété, quels contrastes dans ces figures, dans ces personnages! Là, de jeunes et jolies femmes, élégantes, gracieuses, sortant pour se promener, pour faire admirer leur figure et leur toilette; ici, la pauvre rentière s'enveloppant avec peine dans un vieux châle usé, reprisé, et dont on ne distingue plus la couleur. Le marchand d'habits coudoyant le tailleur qui descend de son cabriolet avec un costume enveloppé avec soin dans un beau foulard. Celui-ci apporte à un jeune fashionable des vêtemens à la mode; l'autre vient d'acheter à un valet une redingote que lui avait donnée son maître. Avec la vieille redingote le fripier ambulant fera une redingote neuve, dont quelque ouvrier se parera les dimanches et les fêtes. Avec l'habit neuf, le jeune fashionable ira se montrer à l'Opéra, aux Bouffes, dans quelques salons, puis il le donnera aussi à son domestique, qui, après l'avoir porté quelque temps, le revendra au marchand d'habits, qui le vendra encore à l'ouvrier; de façon qu'un habit va sur bien des dos, passe par bien des mains, voit bien des choses, et finit bien rarement chez le maître avec lequel il a commencé.

On pourrait écrire l'histoire d'un habit, mais il y a des choses que l'habit n'oserait pas dire.

Revenons sur le boulevart :

Voyez-vous cette grosse dame qui se carre en donnant le bras à ce petit monsieur? la dame a des plumes sur son chapeau; un cachemire, des brillans à ses doigts et à ses oreilles; le monsieur a l'habit de Louviers superfin, le vrai castor, la canne à pomme d'or et une longue chaîne de montre avec un superbe cachet. Le couple marche à pas comptés, comme une patrouille qui ferait une reconnaissance. La dame porte la tête haute, elle affecte un air dédaigneux en passant devant les femmes dont la toilette est mesquine; le monsieur souffle en marchant ainsi qu'un cheval poussif; mais il gonfle

ses joues et jette son haleine au vent comme quelqu'un qui est très-content de tout ce qu'il fait, et qui pense qu'on doit se ranger pour faire de la place du plus loin qu'on l'aperçoit, lui et son épouse.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ces gens-là ne sont ni comtes, ni marquis. La vraie noblesse peut être altière, fière, orgueilleuse, mais elle n'est jamais ridicule.

La Rochefoucault a dit : « L'accent du pays où l'on est » né, demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans » le langage. »

Moi, je crois que l'on garde aussi l'*accent* de l'état que l'on a exercé; celui-là demeure dans les manières, et dans la tournure comme dans le langage.

Ce monsieur et cette dame sont d'anciens bouchers retirés du commerce avec trente mille francs de rente. Certainement on peut être fort estimable tout en vendant des côtelettes, mais il ne faut pas ensuite vouloir singer les grands seigneurs, et souffler au nez des passans avec impertinence.

Laissons passer le vieux couple. Regardons ces enfans que conduit une bonne. Ces enfans si frais, si roses, si gentils, qui sautent et bondissent avec tant de plaisir devant chaque étalage de jouets. Le petit garçon a un cerceau, il veut le faire manœuvrer à travers cette foule incessante qui lui barrera souvent le passage. La petite fille a une balle qu'elle jette devant elle pour avoir le plaisir de courir après. Mais elle n'a que trois ans, et sa bonne ne devrait pas la laisser courir seule; malheureusement pour l'enfant, la bonne vient de rencontrer une payse, et il est bien plus agréable de savoir des nouvelles de son *endroit* que de courir avec un enfant pour attraper une balle.

Cinq minutes ne se sont pas écoulées, et le petit garçon est renversé en voulant ravoir son cerceau qui est dans les jambes d'un maçon, et la petite fille tombe sur le nez en courant trop fort après sa balle.

Des passans ramassent les enfants que la bonne n'entendait même pas crier, parce que la payse lui contait le mariage de son frère Jean-Louis avec la fille du meunier. Enfin quelqu'un lui fait apercevoir les deux enfans qui pleurent, en lui demandant s'ils sont avec elle. Alors la bonne court au petit garçon et à la petite fille; elle les gronde tous les deux; elle leur promet le fouet s'ils disent à leur maman qu'ils sont tombés, et les enfans le cœur gros, le visage barbouillé de poussière, promettent à leur bonne de ne rien dire; alors celle-ci pour les guérir de la bosse qu'ils ont à la tête, les conduit vers le marchand de coco et leur dit : Je vais vous régaler.

Le marchand de coco est un être classique, comme la marchande de plaisirs, et les enfans sont classiques, car ils aiment toujours le plaisir et le coco.

Il n'y a point de bonne fête populaire, de spectacle gratis, de queue à un théâtre, de revue au Champ-de-Mars, de foire aux environs de Paris, de cortége sur les boulevarts, sans que le marchand de coco y soit. Voyez-le avec sa fontaine argentée, bien polie, bien brillante, et puis les fleurs, les pompons, les grelots, les sonnettes qui pendent après; c'est une petite Samaritaine ambulante.

Le marchand de coco a ordinairement le nez aussi rouge que son tablier est blanc, ce qui ferait croire que l'honnête industriel ne se désaltère pas avec sa marchandise, et qu'il ne mange pas son fond. Mais son air est avenant, sa démarche assurée, malgré la fontaine qu'il porte sur ses épaules; il crie d'une voix un peu aigre quelquefois :

« Qui veut boire? à la fraîche, qui veut boire? » mais accompagne cela en secouant les sonnettes et les gobelets, ce qui produit une petite musique turque fort agréable. Je suis surpris qu'on n'ait pas encore employé le marchand de coco dans les concerts monstres.

Le monde passe toujours. Nous laissons échapper bien des originaux : d'abord, ce petit monsieur bossu qui marche en se dandinant avec prétention, lorgnant les dames d'un air malin, et se figurant qu'on ne voit pas la difformité de sa taille, parce qu'il est toujours mis à la dernière mode.

Et cette grosse maman qui a envie de pleurer parce que sa fille devient aussi grande qu'elle, et qu'on ne la prend pas pour sa sœur, quoiqu'elle ait soin de s'habiller exactement comme elle.

Et ce jeune homme qui lit, ou du moins qui veut avoir l'air de lire en marchant, ce qui est impossible lorsqu'à chaque instant il faut se déranger, se garer, pour ne pas se jeter sur quelqu'un.

Et ce grand monsieur, en habit râpé et taché, qui a un jabot et des mains sales, un lorgnon et des bas bleus, des bouchons de carafe montés en épingle et des trous à ses souliers. Voilà une de ces existences énigmatiques comme on en rencontre beaucoup dans les grandes villes. Ce monsieur n'est pas précisément un voleur, quoique ce ne soit pas un honnête homme; ce n'est pas un intrigant, parce qu'il n'a plus les moyens d'attraper personne; ce n'est point un chevalier d'industrie, parce qu'il n'en a pas la mise. Qu'est-ce donc que ce monsieur qui se promène une grande partie de la journée sur les boulevarts, s'arrête devant les boutiques ambulantes, et a toujours l'air d'acheter quelque chose, quoique véritablement il n'achète jamais?

Ce monsieur est un compère, et de ma fenêtre j'ai eu le loisir de le voir *travailler*. Tenez, regardez cet homme un peu plus loin, qui a placé devant lui une petite table couverte de savons à détacher. En vain il s'égosille à crier, à vanter le mérite de sa marchandise, personne ne lui achète, on ne s'arrête même pas devant sa petite boutique, c'est alors que le compère arrive, en gesticulant, en parlant très-haut; il a toujours des taches sur son habit; le marchand le prend au collet, le frotte, le brosse, le tourne, le retourne, en s'écriant :

» Voyez, messieurs et dames : monsieur était sale, » dégoûtant, plein de taches!... on n'osait pas le re- » garder... Je l'ai frotté avec mon savon... tout a dis- » paru... monsieur est propre, monsieur n'est plus re- » connaissable.

— C'est vrai, répond le monsieur en regardant autour de lui pour tâcher d'engager quelque curieux à l'imiter : « J'étais couvert de taches... par la chute d'un » quinquet... accident qui peut arriver à tout le monde. » Mais ce savon m'a complétement nettoyé. Donnez- » moi six tablettes de votre excellent savon... ah! par- » bleu donnez-m'en dix... on en a toujours besoin... » Tenez, payez-vous... six sous le morceau, c'est pour » rien... donnez m'en douze. »

Et si, malgré ce manége, personne ne s'arrête, le compère n'en finit pas pour choisir ses morceaux de

savon; puis il est une heure pour payer, pour fouiller dans sa poche. Enfin il s'éloigne, et au bout de cinq minutes il vient recommencer la même scène.

Le monde va plus vite : c'est l'heure du dîner, il est rare qu'à ce moment il ne s'opère pas dans la marche un mouvement accéléré. L'un est attendu par sa femme qui le grondera s'il revient tard. L'autre doit dîner en ville, et il faut qu'il aille d'abord faire sa toilette.

Un cabriolet élégant passe rapidement sur la chaussée, un petit-maître le conduit; prenez garde, il ne vous criera pas : Gare. Il vous écrasera si vous ne vous rangez pas à temps. Faites donc place, pauvres piétons! ne voyez-vous pas que ce monsieur est un entrepreneur qui, au lieu de payer ses actionnaires, trouve plus agréable de les éclabousser?

Un moment : voilà une petite femme grosse, courte, ramassée, qui veut rejoindre un omnibus. Le conducteur ne la voit pas; la petite dame est bien malheureuse; elle ne peut pas crier, parce qu'elle est enrhumée, elle ne peut pas courir, parce qu'elle porte un panier et un carton; elle se place au milieu de la chaussée et joue la pantomime la plus expressive, jusqu'à ce qu'une grosse voix lui crie aux oreilles : rangez-vous donc! »

Ce sont des commissionnaires qui font un déménagement, la pauvre dame est obligée de quitter la chaussée, et d'attendre que la Providence lui envoie un autre omnibus, ce que la Providence fait toutes les cinq minutes.

Mais où va ce couple joyeux, mise bourgeoise, tournure un peu commune? La femme a un bonnet, l'homme a des anneaux à ses oreilles; ils poussent de côté tous ceux qui les gênent pour avancer; ils renverseraient les étalages, les boutiques, les marchands même, plutôt que de ne pas arriver à temps.

Ce sont de petits marchands qui vont au spectacle, au spectacle qu'ils adorent, et où leurs moyens ne leur permettent pas d'aller plus de quatre fois par an. Mais aussi ils ne veulent pas manquer une pièce, une scène, un mot. Ils ont choisi le théâtre où l'on donne le spectacle le plus long. A l'*Ambigu-Comique* il y a sur l'affiche trois mélodrames bien complets, bien fournis. Si un autre théâtre eût donné quatre mélodrames, ils y auraient été; mais comme jusqu'à présent on n'a encore été que jusqu'à trois, nos jeunes gens vont à l'Ambigu.

Ils arrivent avant les pompiers, avant la garde municipale; ils voient poser les barrières pour la queue; ils voient entrer les ouvreuses; ils sont seuls encore devant le bureau, et malgré cela, ils ne cessent pas de se dire : « *Pourvu que nous ayons de la place!* »

Ne nous moquons pas de ces gens-là! ils auront au spectacle un plaisir que nous ne comprenons pas et que nous ne goûterons plus, nous, blasés sur les illusions de la scène; nous qui, les trois quarts du temps, n'écoutons pas, et qui voyons l'acteur tandis que ces bonnes gens ne voient que le personnage.

Mais le jour baisse, les cafés s'éclairent, brillent, resplendissent de gaz!... les boutiques deviennent aussi plus belles; il est rare que les marchandises étalées ne gagnent pas à être vues aux lumières. C'est le véritable moment de la promenade; le soir on ne sort plus guère pour ses affaires, mais on sort pour son plaisir.

C'est le moment où le mari galant mène sa femme choisir le châle en bourre de soie dont il veut lui faire cadeau; aussi voyez comme ces dames ont l'air aimable en se penchant au bras de leur cavalier, et en lui désignant, dans un magasin, une étoffe de robe ou de manteau qui est charmante à la lumière.

Voyez aussi les employés qui vont au café faire leur partie de billard ou de domino, et ceux qui s'asseyent dans la barrière, sur le boulevard, pour y prendre de la bière que le garçon a soin de faire mousser, de manière à ce qu'un tiers de la bouteille se répande sur la table.

Comme tout le monde a l'air gai, satisfait, content! en vérité, les habitans de Paris, vus au gaz, semblent bien heureux, et un étranger qui se promène le soir sur nos boulevarts, si brillans par les boutiques et les cafés, si animés par les théâtres, les promeneurs et les marchands ambulans, un étranger doit prendre une idée bien favorable de notre ville et de ses habitans.

Mais l'apparence est souvent trompeuse. Ces hommes, qui sont entrés au café pour se divertir, s'échaufferont avec du punch, se querelleront, et sortiront peut-être pour se battre; ces deux époux qui semblaient si bien d'accord, rentreront chez eux en se faisant la moue, parce que monsieur n'a pas voulu satisfaire toutes les envies de madame. Les marchands fermeront leur boutique en se plaignant, parce qu'ils n'auront rien vendu dans la journée, et les pompiers reviendront en jurant contre les spectacles qui finissent trop tard.

Puis, derrière ces jeunes gens qui se promènent en chantant, en riant, à la suite d'un dîner qu'ils viennent de faire aux *Vendanges de Bourgogne*, un pauvre père de famille ne sait comment rentrer chez lui, parce qu'il n'a pas de pain à porter à ses enfans, ou un vieillard honteux et tremblant s'approchera de vous sans oser mendier, mais en murmurant quelques mots que vous comprendrez bien vite si vous êtes compatissant. Alors vous sentirez que tout n'est pas joie dans ce qui est devant vos yeux, qu'il y a plus de mouvement que de bonheur dans ce tableau; que les uns veulent afficher un luxe au-dessus de leurs moyens, tandis que les autres se disent gênés pour ne pas être obligeants; qu'il y a plus d'ostentation que d'aisance dans ces magasins si bien éclairés; qu'il y a plus d'ennui que de plaisirs chez ces gens qui veulent avoir l'air de s'amuser, et qu'enfin le naturel est ce qu'on rencontre le moins dans une grande ville, où il semble que l'on craigne même de marcher et de se promener naturellement.

Mais les spectacles finissent : c'est encore un moment de vente pour les pâtissiers; presque tous les habitués du paradis vont se faire servir de la galette; on fait un moment queue pour avoir de la marchandise toute chaude. Le commerce de la galette a pris depuis quelques années beaucoup d'extension; on y fait fortune en peu de temps. Vous pouvez voir tous les soirs, à l'orchestre de l'Opéra-Comique, parmi les abonnés fidèles de ce théâtre, un ci-devant marchand de galette. Cela prouve que tout en faisant sa pâte ferme, ce monsieur avait du goût pour la musique; je suis fâché, seulement, qu'il ne se soit pas abonné aux bouffes.

Le monde devient rare; les boutiques se ferment; le gaz s'éteint; quelques cafés brillent encore, mais bientôt ils s'éteignent aussi, et de tous ces feux qui s'éclairent les les boulevards, il ne reste plus que les réverbères qui brillent fort peu et éclairent fort mal.

Avant de quitter la croisée, attendez un moment. Je

crois que nous allons voir encore quelque chose, car des hommes se promènent là-bas, devant cette grande maison, et ce n'est pas sans intention.

Vous pensez peut-être que je vais vous faire assister à une scène de voleurs? Rassurez-vous, cela n'aurait rien de piquant et de neuf dans une grande ville; vous allez voir quelque chose de plus original.

Tenez : on ouvre une fenêtre au troisième dans la grande maison, un monsieur y paraît et regarde sur les boulevarts; les hommes en bas lui crient : « Va! dé» pêche-toi!... »

Pif!... pan!... pouf!... en quelques secondes trois matelas sont jetés par la fenêtre, puis une couchette, puis une commode, puis deux chaises et deux paquets sont jetés sur les matelas. Tant pis si les meubles se brisent, on préfère les voir cassés à ce qu'ils soient vendus par le propriétaire. Vous comprenez à présent que vous assistez au déménagement d'un pauvre diable qui n'a pas pu payer son terme, et auquel le propriétaire a signifié qu'il n'emporterait pas ses meubles. Le malheureux locataire a répondu en soupirant : Je ne les emporterai pas.

Et en effet, il se contente de les jeter par les fenêtres, et ce sont deux de ses amis qui les emportent. En quelques secondes le déménagement s'est effectué, et le lendemain le locataire sortira de grand matin, mais par la porte, pour aller rejoindre ses meubles qui sont sortis par la fenêtre.

Vous ne vous doutiez pas peut-être qu'à Paris il se fît des déménagemens aussi tard. Mais il s'y fait encore bien des choses que nous n'avons pas vues, et si ces tableaux vous ont amusé, vous pourrez une autre fois en voir la suite en vous mettant à ma fenêtre depuis minuit jusqu'à sept heures du matin.

CH. PAUL DE KOCK.



LA SOULE, EN BASSE-BRETAGNE.

Il est bon d'abord de dire à ceux qui ne connaissent pas notre Bretagne et ses usages, ce que c'est que la *Soule*

On donne ce nom à un énorme ballon de cuir, rempli de son, que l'on jette en l'air et que se disputent ensuite les joueurs partagés en deux camps opposés. La victoire reste au parti qui a pu s'emparer de la *Soule* et la porter sur une autre commune que celle où le jeu a commencé.

Cet exercice est un dernier vestige du culte que les Celtes rendaient au soleil. Ce ballon, par sa forme sphérique, représentait l'astre du jour. On le jetait en l'air, comme pour le faire toucher à cet astre, et, lorsqu'il retombait, on se le disputait ainsi qu'un objet sacré. Le nom même de *Soule* vient du celtique *Seaul* (soleil) dans lequel l'aspiration initiale a été changée en s, comme dans tous les mots étrangers adoptés par les Romains (1), ce qui donna *Séaul* ou *Seaul*, dont nous avons fait *Soule*.

Maintenant, le jeu de la *Soule* est presque entièrement abandonné en Basse-Bretagne, c'est seulement dans le Morbihan, parmi cette race d'hommes de granit, aussi dure que les Dolmens, les Cromlechs, les Menhirs et les Lichavens qui les entourent, que l'on retrouve encore cette coutume sauvage dans toute sa brutalité primitive. Une *Soule* dans le Morbihan n'est pas un amusement ordinaire; c'est un jeu chaud et dramatique, où l'on se bat, où l'on s'étrangle, où l'on se brise le crâne; un jeu qui permet de tuer un ennemi, sans renoncer à ses pâques, pourvu que l'on prenne soin de le frapper comme par mégarde et *d'un coup de malheur*. Aussi Dieu sait quelle fête une *Soule* est pour tout le pays! c'est un jour d'indulgence plenière accordée à l'assassinat; et quel est celui *qui n'a pas quelqu'un à tuer*, comme me disait un jour un des *Souleurs* les plus renommés. D'ailleurs, à défaut d'inimitiés privées, l'hostilité des paroisses suffit à elle seule; car ce sont toujours deux communes voisines et rivales qui se disputent la *Soule*. Souvent aussi une ville entre en lice contre une population rurale, et alors le combat s'envenime de toute la haine du paysan contre les bourgeois. Alors ce n'est plus seulement la lutte de partis rivaux, c'est un duel de croyance, une bataille de chouans et de bleus livrée avec les poings et les ongles. Non pas pourtant que cette vieille inimitié soit le résultat direct d'opinions politiques! car, de tout temps, celles-ci ne furent qu'une occasion; mais elle tient à ce que le paysan, demeuré serf, a vu le bourgeois, serf comme lui, conquérir richesse et liberté. C'est la jalousie d'un frère cadet, resté dans la misère, contre son aîné devenu grand seigneur. L'insurrection des campagnes en 93 et 1815 fut moins, au fond, un éan politique ou religieux que le résultat d'une colère amassée depuis long-temps contre les priviléges et la supériorité des villes. Les chouans étaient des révolutionnaires à leur manière. Ils auraient voulu aussi imposer à tous le grand chapeau et l'habit de toile. — Et ce but, ils tâchaient de l'atteindre, comme les terroristes, par le pillage et le meurtre. Lorsque pendant les cent-jours douze mille paysans entourèrent Pontivy, ils étaient suivis de leurs femmes portant des sacs dans lesquels ils devaient déposer le butin, lorsque les hommes auraient pris la ville. L'une d'elles en portait deux, un sac sur chaque épaule. On lui demanda ce qu'elle en voulait faire. — Celui-ci, dit-elle, en montrant le plus petit, est pour mettre l'argent que je trouverai, et celui-là, pour emporter des têtes de messieurs. Toute l'histoire de la chouannerie est dans ce mot.

Du reste, rien ne peut mieux prouver ce que nous avançons que le spectacle d'une *Soule* en Bretagne. C'est réellement une lutte entre la ville et la campagne, lutte à laquelle prennent part les hommes de toutes les conditions. Ce jour-là, on voit les jeunes gens aux habitudes les plus élégantes, les pères de famille les plus paisibles se réunir aux ouvriers pour gagner la *Soule*, contre les paysans. C'est une sorte de prise d'armes, comme celle d'une garde nationale volontaire. Tout chacun sent instinctivement qu'il y a une question vitale au fond de ce jeu prétendu, et que la campagne, en essayant ses poings contre la ville, ne veut autre chose que tâter ses forces et préluder à la révolte.

Lorsque le jour et le lieu d'une *Soule* ont été désignés, vous voyez accourir de tous côtés les vieillards, les femmes et les enfans, avides d'un pareil spectacle. Cette foule est l'avant-garde obligée des combattans. Ceux-ci arrivent ensuite par bandes nombreuses. L'allure des paysans est généralement précautionneuse et lente; celle des bourgeois vive, bruyante et hardie. Une fois tous les *Souleurs* réunis, les conditions du jeu sont proclamées à haute voix; le prix qui doit être déferé au vainqueur est indiqué, ensuite les deux partis se retirent à une égale distance d'un certain point où la *Soule* est lancée, et la lutte commence aussitôt.

Elle n'a lieu d'abord qu'entre les plus faibles *Souleurs*. les forts se tiennent à l'écart, ils regardent les bras croisés, jetant aux combattans leurs encouragements ou leurs huées; mais ils ne prennent parti dans la mêlée qu'en appuyant, de temps en temps, leurs mains vigoureuses sur quelques groupes de lutteurs entrelacés pour les envoyer, à dix pas, rouler l'un sur l'autre dans la poussière.

Cependant, peu à peu ces préludes leur remuent et leur fouettent le sang, la *Soule* prise et reprise est déja loin du lieu où elle a été lancée; les bornes de la commune sont proches; chacun sent qu'il est temps d'intervenir; le plus impatient s'élance: un premier coup est donné, et aussitôt un cri s'élève, tous se mêlent, se poussent, se frappent. On n'entend que plaintes, imprécations, menaces, bruit mat et sourd des poings qui meurtrissent les chairs. Bientôt le sang coule! — A cette vue une sorte d'ivresse frénétique s'empare des

(1) Voyez Vossius. *Etymologicoæ lingun latinæ*.

Souleurs. Un instinct de bête fauve semble se réveiller au cœur de tous ces hommes, la soif du meurtre les saisit à la gorge, les irrite, les pousse et les aveugle. Ils se confondent, se pressent, se tordent l'un sur l'autre. En un instant, tous les combattans ne forment plus qu'un seul bloc animé qui hurle, qui se meut d'une seule pièce, et, au-dessus duquel on voit des bras se relever et retomber sans cesse, comme les marteaux d'une papeterie. De loin en loin, des figures pâles ou bronzées se montrent, disparaissent puis se relèvent, ensanglantées ou marbrées de coups. A mesure que cette étrange masse s'agite, on la voit fondre et diminuer, parce que les plus faibles tombent et que la lutte continue sur leurs corps. Enfin, les derniers combattans restent face à face, demi-morts de fatigue ou de souffrance. C'est alors à celui qui a conservé quelque vigueur de s'échapper avec la *Soule*, faiblement poursuivi par des rivaux exténués, il a bientôt atteint la limite de la commune voisine et obtenu ainsi le prix tant disputé. Cependant, cette dernière fuite n'est pas toujours sans danger. La ténacité haineuse d'un ennemi la rend quelquefois funeste, comme l'éprouva cruellement François de Pontivy, vulgairement appelé le *Souleur*.

François avait acquis une immense réputation dans ces jeux, et il s'était rendu redoutable aux paysans de toutes les communes voisines. Il avait chez lui, suspendues et rangées devant sa cheminée, toutes les *Soules* qu'il avait gagnées, et il les montrait avec le même orgueil qu'un Mohican eût mis à faire voir les chevelures de ses ennemis attachées autour de son wigwam. Bien que l'âge eût diminué la vigueur de François, il appendait chaque année quelque nouveau trophée à son foyer.

Un seul homme avait long-temps disputé la supériorité à ce grand *Souleur*. C'était un paysan de Kergrist nommé Ivon Marker. Mais François lui avait enfoncé une côte à une *Soule* qui eut lieu à Neuliac en 1810, et Ivon en était mort. Son fils, Pierre Marker, avait succédé aux prétentions de son père sans être plus heureux. François lui avait crevé un œil à la *Soule* de Cléguerec et cassé deux dents à celle de Seglieu. Depuis ce temps, Pierre avait juré de se venger.

Une *Soule* eut lieu à Stival, et les deux antagonistes s'y rendirent. Tout se passa comme d'ordinaire. François remarqua seulement avec surprise que Pierre évitait de s'approcher pendant la mêlée. Il l'avait vainement appelé en lui disant gracieusement : — Viens ici, chouan, que te prenne ton autre œil. — Le paysan n'avait point répondu et était demeuré à l'écart. Une seule fois, vers la fin de la journée, François ayant été renversé, avait senti, au même instant, deux sabots ferrés qui lui écrasaient le ventre, et il avait aperçu l'œil sans prunelle de Pierre, qui roulait sur lui d'une manière terrible. Mais, grace à ses efforts et à ceux de ses amis, il s'était bientôt relevé.

Cependant la nuit commencait à tomber. La plupart des *Souleurs* accablés de fatigue se retiraient ; quelques-uns des plus acharnés se disputaient seuls encore le prix. François profita de cet instant pour s'emparer de la *Soule* et fuir à travers la campagne.

On le poursuivit quelque temps ; mais il gagna du terrain et perdit bientôt de vue les paysans. Leurs cris lui parvinrent encore quelques minutes à travers la brume du soir, puis ils changèrent de direction, s'éloignèrent et se perdirent. Chacun regardait la *Soule* comme gagnée et se retirait. Le Pontivien s'arrêta un instant pour reprendre haleine, car tout son corps était brisé et douloureux. Jamais *Soule* n'avait été disputée avec autant de persévérance. Après avoir tâché de ralentir les battemens de sa poitrine, en s'étendant sur la terre froide, François se releva, et recommença à courir vers un ruisseau qui séparait la commune de Stival de celle de Pontivy. Déjà il voyait les saules qui le bordaient, son cœur battait plus joyeux, lorqu'il entendit, derrière lui, ce bruit mou et particulier que font les pas d'un homme qui court les pieds nuds. Il se détourna ; de loin, dans l'obscurité du chemin creux, il aperçut une ombre qui s'avançait rapidement vers lui. Alors le vieux *Souleur* eut peur, car il se sentait trop faible pour se défendre et il était trop loin pour espérer du secours des siens. Il se décida à fuir ; rappelant tout ce qui restait de forces dans ses membres engourdis, il prit sa course vers le ruisseau. Mais le bruit des pas qui le poursuivaient devenait toujours plus voisin ; François entendait déjà l'haleine retentissante de son adversaire. Il fait un dernier effort, il touche aux saules, son pied est déjà dans l'eau !.... dans ce moment, un cri part derrière lui, à son oreille ; un cri qu'il reconnaît !.... — François veut traverser d'un bond le court espace qui lui reste à franchir ; mais raide par la fatigue, il retombe lourdement sur les pierres aiguës qui forment le lit de la rivière. En revenant à lui, il sent un genou sur sa poitrine et la figure de Pierre est contre la sienne, avec son œil borgne et sa bouche sans dents qui sourit d'une manière horrible !... — Par un mouvement instinctif, François étend la main vers la rive gauche, car cette rive c'est la commune de Pontivy, et s'il la touche il est sauvé. Mais le paysan a saisi cette main de son poignet de fer.

— Tu es en Stival, bourgeois, dit-il, j'ai droit sur toi.

— Laisse-moi, chouan, crie l'ouvrier.

— Donne-moi la *Soule*.

— La voilà, lâche-moi à présent.

— Tu me dois encore quelque chose, bourgeois.

— Quoi donc ?

Ton œil, hurla Pierre. En criant ces mots, son poing fermé s'abattait sur l'œil gauche de François et le faisait jaillir de son orbite.

— Laisse-moi, laisse-moi, assassin ! criait celui-ci.

— Tu me dois encore tes dents, bourgeois ; et les dents du Pontivien lui tombaient brisées dans la gorge.

Alors, un délire furieux s'empara du paysan. Tenant sous son bras gauche la tête de François, il se mit à lui marteler le crâne avec son sabot qu'il tenait de la main droite. Cela dura sans doute long-temps, car le lendemain, on trouva, près du ruisseau, François qui ne donnait aucun signe d'existence.

Telle était cependant la force du vieux *Souleur*, qu'il revint à la vie. Mais il fallut le trépaner, et, depuis ce jour, il resta borgne et idiot.

Pierre, traduit en cour d'assises, ne répondit rien à toutes les questions du président, sinon que François *était en Stival quand il l'avait rencontré*, et que *c'était comme ça qu'on jouait à la Soule*. Il fut acquitté ; mais les *Soules* furent défendues pendant quelques années.

SOUVESTRE.

DEUX CARICATURES ANGLAISES.

Lors de la seconde invasion de la France par les troupes alliées, Paris présentait un spectacle à la fois affligeant et bizarre. A chaque pas et partout, on ne rencontrait que des uniformes étrangers. Ici, les Cosaques, barbares d'un aspect sauvage comme leurs mœurs, vêtus de rouge et de bleu, hissés sur les hautes selles de leurs petits chevaux et portant des lances d'une longueur démesurée. Là, des Russes à la poitrine arrondie, au schako écrasé, aux nombreuses décorations; plus loin, l'uniforme blanc de l'Autriche; autre part, les vestes noires des hussards de la mort, chargées de galons et d'ossemens blancs. Puis les Prussiens vêtus de vert, puis les Anglais vêtus de rouge, puis les Écossais aux jambes nues.

Une fois effacée, la première impression produite par l'arrivée de ces funestes hôtes, les Parisiens, grâce à la badauderie frivole de leur caractère, ne virent plus dans le spectacle de la patrie, naguère invincible et maintenant au pouvoir de l'ennemi, qu'un spectacle amusant et grotesque. Ils se consolèrent en riant et en se moquant de leurs ennemis; et, pour cette fois encore, ils *chantèrent et payèrent*. Il fallait voir chaque jour, aux Tuileries, l'affluence de jeunes gens et de jolies femmes qui venaient s'amuser aux dépens des tournures hétérogènes et des visages burlesques qui s'y promenaient bravement, bien loin de se douter qu'ils fussent, pour ceux dont ils occupaient militairement le pays, un jouet et un point de mire d'épigrammes.

Un jour, entre autres, un grand Anglais, maigre, à la démarche tremblante et gauche, se promenait seul aux Tuileries, sans s'apercevoir que tous les yeux étaient attachés sur lui, et qu'il faisait l'objet de tous les entretiens. Moi-même, je l'avoue, je ne pus y tenir; et il me fallut rire comme les autres, à la vue des airs dédaigneux, et de l'allure dandinante de cet homme dont le costume offrait un mélange singulier de l'accoutrement militaire et des vêtemens de ville. Enfin son petit chapeau allongé sur sa tête comme une nacelle renversée, avait pour panache cinq ou six misérables plumes de coq flétries par la pluie, ce qui, du reste, s'accordait merveilleusement avec l'air distrait et la négligence que l'on remarquait dans tout le costume de cet homme.

Chacun donc s'occupait de lui, chacun s'amusait à suivre ses pas lents et solennels, au milieu de la foule qui, par un mouvement instinctif, s'était rangé de chaque côté de l'allée, comme pour former une sorte de galerie vivante autour de l'étranger.

Tout à coup, jugez de la joie générale, on vit arriver, à l'autre bout de l'allée, un second anglais, plus grotesque encore que le premier. Le nouveau venu était aussi gros et aussi court que le premier était mince et long. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, à la satisfation générale, se reconnurent, s'accolèrent et se donnèrent de ces poignées de main vigoureuses, aujourd'hui passées dans nos mœurs, mais qui étonnaient beaucoup alors. Puis ils se prirent le bras et se mirent à marcher ensemble, causant avec ardeur, sans prendre garde aux rires de la foule, et sans s'apercevoir qu'un jeune homme entouré d'un groupe d'amis dessinait, d'après eux, une caricature qu'on se passait de main en main : or, ce jeune homme, par parenthèse, se nommait Horace Vernet.

Cependant un groupe d'officiers supérieurs anglais sortit du palais, et descendit dans le jardin. C'était, au milieu d'un brillant état-major, c'était lord Wellington avec sa figure moitié aigle et moitié mouton; lord Fitz-Clarence, jeune et brillant étourdi, fier de sa haute naissance, car il avait pour père le prince-régent; puis lord Hill, lieutenant-général des armées anglaises, et savant distingué; puis enfin, ce jeune capitaine Gordon, dont un duel devait bientôt arrêter la carrière brillante.

Tous se dirigèrent vers les deux Anglais qui nous amusaient tant depuis une heure, et les abordèrent avec un empressement et des respects qui étonnèrent beaucoup les badauds. Puis lord Wellington se plaça entre les deux amis, et, après une promenade de quelques minutes, il insista beaucoup pour qu'ils montassent avec lui dans sa voiture, ce qu'ils firent, du reste, avec l'aisance de gens qui reçoivent des honneurs auxquels ils ont droit.

Après avoir quitté lord Wellington, lord Hill qui m'avait remarquée dans la foule, vint à moi, et m'offrit son bras.

— Quels sont, lui demandai-je, ces deux originaux qui nous ont tant fait rire?

— Madame, me répliqua-t-il d'un ton un peu sévère, je vais vous le dire : l'un se nomme HUMPHREY DAVY, l'autre JAMES WATT.

— Eh bien? repris-je.

— Quoi! madame, fit-il avec étonnement, tout le monde ne sait pas en France ce que c'est qu'Humphrey Davy et que James Watt! — James Watt est celui qui réparera tous les maux que la guerre a faits à la France; celui qui vous créera des industries nouvelles, celui qui répandra l'aisance dans vos classes pauvres. James Watt est l'inventeur des machines à vapeur, ou du moins le premier qui leur ait trouvé une application utile et facile. Vous savez du moins, ajouta-t-il avec ironie, ce que c'est qu'une machine à vapeur?

— J'en ai vaguement entendu parler.

— Et Davy?

— Davy est un savant qui a fait faire des progrès immenses à la chimie. C'est l'inventeur des *lampes de sûreté* qui ont sauvé la vie à tant d'ouvriers mineurs!

Ainsi voilà deux bienfaiteurs de l'humanité dont les noms ne sont même pas connus en France!

Voilà deux grands hommes que vous insultez de vos rires, parce qu'ils portent un uniforme étranger, uniforme qu'ils n'ont consenti à revêtir, que pour venir visiter vos usines, et tâcher d'y importer quelques améliorations.... Vous voilà bien, vous autres Français, qui riez de tout, et qui ne savez rien.

Quelques années après, je reconnus en effet combien

mon ignorance était honteuse et ingrate ; mais à l'époque dont je parle, bien peu de personnes en France savaient plus que moi ce que c'étaient que Davy et que Watt.

Pas même, j'en suis sûr, Horace Vernet qui les avait dessinés en caricatures.

UNE CONTEMPORAINE.



Deux Anglais. *Horace Vernet del. — Brown sculp.*

COMBATS DE TAUREAUX EN ESPAGNE ET AU MEXIQUE.

On fait remonter l'origine des combats de taureaux au temps des Romains, et l'on regarde ces jeux cruels comme un reste des combats de cirque, avec lesquels les vainqueurs du monde cherchaient à distraire les peuples subjugués des fers dont ils les chargeaient. Aussi, jusqu'à la conquête des Maures, les cirques de l'Espagne ne s'ouvraient pas spécialement à des taureaux, mais à toutes sortes de bêtes et à des gladiateurs. Les Sarrazins retirèrent les Espagnols de la barbarie où ils végétaient, et leur apportèrent, avec des chaînes dorées, les arts, le germe déjà développé des sciences, et la civilisation. Les combats de bêtes ne pouvaient être tolérés par ces conquérans chevaleresques; ils les remplacèrent par des tournois pleins de noblesse et de galanterie.

Mais cette partie indomptable de la nation, qui, retranchée derrière ses montagnes inaccessibles, conservait avec la rusticité de ses mœurs l'énergie de la liberté, n'était ni assez riche pour avoir des cirques remplis d'animaux étrangers, ni assez civilisée pour s'amuser d'un tournois dans lequel on se servait d'armes courtoises (non tranchantes). Les forêts de leurs montagnes leur fournissaient des taureaux sauvages qui remplacèrent les lions de la Libye et les crocodiles du Nil; des braves dont le corps et le cœur s'étaient endurcis dans de continuelles excursions contre les oppresseurs de la patrie, continuèrent le rôle de gladiateurs, sous le nom de *toréadores*, et c'est peut-être à ces vieux souvenirs que ceux d'aujourd'hui doivent la haute considération dont ils jouissent parmi le peuple.

Enfin Ferdinand et Isabelle parvinrent à chasser l'Es-

SUSEMIHL A PARIS

Combat de Taureaux.

pagne les descendans dégénérés des conquérans. Les tournois restèrent pour les plaisirs de la cour, et les combats de taureaux pour ceux du peuple. Les premiers occasionnèrent comme on sait plusieurs accidens mémorables, et l'on y renonça ; comme dans les seconds il ne périssait que des gens sans importance, on les conserva. Depuis, la politique s'en empara comme d'un agent utile pour agir sur les masses ; l'on déploya souvent dans des combats tout le luxe, toute la magnificence des anciens tournois, et dès-lors ces périlleuses joûtes eurent aussi leurs lois, leurs règles, établies sur le point d'honneur.

Sous le nom de *toréadores* on comprend tous les gens employés au combat ; mais on désigne particulièrement sous celui de *picadores* ceux qui se chargent de harceler l'animal pour le mettre en fureur, et sous celui de *matadores* ceux qui le mettent à mort. La lice est assez vaste pour que vingt ou trente chevaux puissent y manœuvrer à l'aise. Elle est entourée d'une forte barrière en planches, assez haute pour mettre les spectateurs à l'abri de tout danger. Une balustrade élégante la surmonte, et des loges autour de l'arène sont réservées pour les riches et les grands. Des morceaux de planchettes clouées en forme d'échelons contre la barrière, de distance en distance, servent aux *toréadores* à s'élancer à la hauteur des loges quand ils se trouvent serrés de trop près par un animal furieux.

Dans les combats ordinaires, les *picadores*, en costume brillant de soie, de rubans, de galons d'or et d'argent, entrent les premiers, et se dispersent dans l'arène au bruit des joyeuses acclamations du public, qu'ils saluent courtoisement de la main et du chapeau. De la main gauche ils tiennent un paquet de petits dards à barbes, à chacun desquels pend une légère flamme rouge ; et de l'autre un drapeau de la même couleur. Bientôt s'ouvre sous la loge des autorités une porte sur laquelle tous les yeux sont fixés depuis long-temps, et le taureau, que l'on a déjà très-animé dans sa loge, en sort en courant et en poussant de sourds mugissemens. Surpris de se trouver en ce lieu, il s'arrête, et jette autour de lui des yeux inquiets, mais étincelans.

Un *picadore* s'approche, lui lance un de ses dards dans les flancs, agite le drapeau rouge devant ses yeux. L'hésitation de l'animal cesse ; il laboure la terre de ses cornes, mugit sourdement, s'élance sur son ennemi, ou, pour parler plus juste, sur son drapeau. Le *picadore* se jette sur le côté, et fuit ; mais le taureau le poursuit, et le force à déployer toute l'agilité dont un homme est capable. Un second *picadore* vient au secours du premier, lance au taureau un nouveau dard qui augmente sa fureur et détourne sur lui sa colère. Poursuivi à son tour, il est remplacé par un troisième combattant, qui le délivre en exécutant la même manœuvre ; puis celui-ci l'est par un quatrième, et ainsi de suite. Ils ne cessent enfin de le harceler que lorsque sa rage est au comble. Mais il arrive parfois que l'animal voyant l'inutilité d'une poursuite dirigée tantôt contre un de ses ennemis, tantôt contre un autre, s'attache à un seul, et méprise les traits qui lui sont lancés de toutes parts, pour s'acharner uniquement à sa poursuite. Malgré l'agilité extraordinaire de ces hommes exercés de longue main à ce genre de combat, il ne reste bientôt au *picadore* serré de près que la ressource de s'élancer sur les sortes d'échelons disposés, comme nous l'avons dit, contre la balustrade, et de s'élever ainsi hors de l'atteinte du taureau.

Au moment où l'animal est dans son plus grand accès de rage, tout à coup paraît dans le cirque un *matadore* plus richement vêtu que les autres *toréadores*. De la main droite il tient une courte et forte épée. Jamais son arrivée ne manque d'exciter les acclamations générales. Après avoir salué le public, il se place devant le taureau que les *picadores* cessent de harceler, et une lutte à mort s'engage aussitôt. L'animal se précipite sur ce nouvel adversaire ; et dans l'instant où il croit l'atteindre de ses cornes redoutables, celui-ci se jette lestement sur le côté, lui présente la pointe de l'epée au défaut de l'épaule, et montre aux spectateurs qu'il pourrait le tuer. Mais pour prouver qu'il ne redoute pas le combat, il relève la pointe de l'épée, et mille cris de *bravo! bravo, matadore!* font retentir l'arène. Le taureau se retourne ; il voit son antagoniste qui l'attend de pied ferme, et pour la seconde fois il s'élance sur lui la tête et les cornes basses. Si le *matadore* veut acquérir ou soutenir une célébrité et se faire couvrir d'applaudissemens enthousiastes, il risque une passe très-périlleuse : il pose le pied gauche entre les cornes de l'animal, prend son élan en même temps que le taureau relève la tête, lui pose le pied droit sur le garot, et d'un bond, se jette à cinq ou six pas derrière lui. Après plusieurs passes pendant lesquelles il fait preuve d'autant de courage que d'adresse, il finit par lui plonger son épée dans la gorge, et il le renverse raide mort. Quatre chevaux couverts de harnais magnifiques viennent enlever le cadavre, pendant que le *matadore* reçoit les félicitations bruyantes de la foule, et quelquefois les encouragemens plus solides des grands.

Paraissent ensuite dans le cirque plusieurs *toréadores* à cheval et armés de longues lances. Ils se placent sur une seule ligne, à dix ou douze pas les uns des autres. Le premier fait face à la loge où les *picadores* emploient tous les moyens pour exciter la colère d'un taureau. Alors on lui ouvre la porte, et, furieux, il se jette avec une effrayante impétuosité sur le premier cavalier. Celui-ci fait faire volte-face à son cheval, évite son atteinte, et en fuyant, lui brise sa lance dans le cou. Exaspéré par sa blessure, le taureau fond sur le second cavalier, qui agit comme le premier, et tous exécutent la même manœuvre jusqu'à ce qu'il tombe mort. Mais il arrive souvent qu'un cavalier maladroit ne peut éviter l'atteinte du formidable animal, qui, d'un coup de corne, éventre son cheval et le renverse sur la poussière. Le cavalier se relève, et il va de son honneur de venger son cheval. A pied, l'épée au poing, il attaque le taureau, et le tue ; mais quelquefois après une assez longue lutte. C'est pendant ce combat à outrance que les spectateurs montrent une singulière impartialité en criant tour à tour, *bravo taureau! bravo matadore!* selon que l'un ou l'autre paraît sur le point de terrasser son adversaire.

Il n'est pas rare, lors d'une grande fête, d'avoir quinze ou vingt taureaux à mettre à mort dans la journée. Parmi eux, il s'en trouve parfois un d'une humeur tellement pacifique qu'après un premier mouvement de colère, il se calme malgré tous les moyens dont on se sert pour l'irriter ; il se promène tranquillement dans l'arène en ruminant. Les injures, les outrages des *toréadores*, les houras des spectateurs, les dards même, rien ne peut l'émouvoir et lui faire prendre une attitude tant soit peu menaçante ; dans ce cas le *matadore* désappointé se tourne vers le public d'un air interrogatif : *A mort! à mort!* s'écrie-t-on, et, après s'être respectueusement incliné, il plonge son épée dans la gorge du paisible animal.

Il arrive parfois que les *toréadores* sont sans armes pour attaquer le taureau. Après s'être assez long-temps laissé poursuivre, tout à coup l'un d'eux se jette sur lui, le saisit par les cornes et le renverse net par un mouvement de surprise. S'il manque son coup, les autres se jettent tous à la fois sur l'animal, le saisissent par les jambes, par la queue, par les oreilles, par les cornes que le premier n'a pas lâchées; et le renversent avant qu'il ait pu se venger bien cruellement de son premier antagoniste. Si la manœuvre des *toréadores* n'est pas exécutée avec une grande précision, il arrive ordinairement que quelques-uns d'entre eux sont blessés ou même tués. Dans le cas où un *matadore* en réputation meurt courageusement dans le cirque, le gouvernement fait une pension à sa veuve et à ses enfans; mais quand un simple *picadore* est éventré, on n'y prend pas garde.

Assez souvent, après plusieurs autres manières de combattre, qu'il serait trop long de rapporter ici, le spectacle finit par une bouffonnerie qui amuse beaucoup le public. Un *matadore* seul, vêtu très-légèrement, armé seulement d'une courte épée, est introduit dans l'arène. On lui donne, pour toute retraite, un tonneau de chêne épais, relié de bons cercles de fer. Lorsque le taureau le suit de trop près, il se jette dans le tonneau sur lequel l'animal épuise sa fureur en le faisant rouler avec violence dans l'arène. Chaque fois qu'il cesse des efforts inutiles, le *toréadore* s'élance au-dehors, l'attaque, le harcèle et se réfugie aussitôt dans sa petite citadelle, que l'animal exaspéré fait rouler de nouveau en cherchant à la briser. Lorsque le peuple s'est assez amusé de ce spectacle, il ordonne la mort. Le *matadore* épie son ennemi, saisit un moment favorable, et lui plonge son épée dans le cœur.

En Espagne, l'état de *toréadore* n'est point entaché d'abjection; on a vu assez souvent des officiers supérieurs, des grands, des princes même, descendre dans l'arène et faire preuve publiquement de leur courage et de leur agilité.

Le goût pour les combats de taureaux, introduits en Amérique par les premiers Espagnols, a été conservé par leurs descendans avec une ardeur toujours égale. L'annonce d'un spectacle de cette nature excite une joie universelle : les rues se remplissent de monde, et les habitans des pays voisins viennent en grande parure se joindre à la population de la ville. L'éclat que l'on donne à cette sorte de divertissement surpasse celui des combats de taureaux des autres parties de l'Amérique méridionale, et peut-être même celui des combats donnés à Madrid.

Les taureaux destinés à combattre sont pris principalement dans les bois des vallées de *Chincha*, où ils sont élevés dans un état tout-à-fait sauvage. Pour les prendre et les amener jusqu'à Lima, à une distance de soixante lieues, on fait des dépenses considérables. Chaque *gremio* (compagnie d'ouvriers incorporés) donne un taureau. Les *gremio* enrichissent leur don, à l'envi l'un de l'autre, en l'ornant de rubans et de fleurs. Sur ses épaules sont attachés des manteaux richement brodés aux armes du *gremio* à qui il appartient; et le tout devient la propriété du *matadore* qui tue le taureau.

Le prix d'entrée est de quatre réaux ou un franc; mais on paie quelque chose de plus pour s'asseoir dans les loges; et les entrepreneurs paient au gouvernement un droit considérable par chaque représentation.

Dans l'après-midi du jour fixé pour le combat, chaque rue conduisant à l'amphithéâtre est encombrée de voitures, de cavaliers et de piétons. Tous témoignent la joie la plus vive, et étalent la plus grande parure.

Le combat commence à deux heures après midi, par une sorte de prélude assez curieux. Une compagnie de soldats forme un *despejo* (pantomime militaire). Ces hommes, exercés d'avance à cet effet, font diverses évolutions formant des croix, des étoiles, des figures, décrivant aussi des sentences, telles que « *Viva la patria, viva san Martin!* » ou bien le nom d'une personne placée à la tête du gouvernement. Pour terminer, les soldats forment un cercle, faisant face au-dehors; ils s'avancent alors vers les loges, en conservant toujours leur ordre circulaire, qu'ils étendent jusqu'à ce qu'ils soient arrivés jusqu'aux bancs. Chaque mouvement a lieu au son du tambour et de la musique.

Le prélude achevé, six ou sept *toréadores* entrent à pied dans l'arène; ils sont vêtus d'habits courts en soie, de toutes couleurs, richement garnis et bordés de galons d'or et d'argent. Un ou deux de ces hommes, appelés *matadores*, sont des criminels graciés, et ils reçoivent une somme considérable pour chaque taureau qu'ils tuent. En même temps, plusieurs amateurs, montés sur des chevaux bien caparaçonnés, se présentent aussi pour combattre.

Lorsque tout est prêt, on ouvre une porte sous la loge occupée par la municipalité, et le combat a lieu à peu près comme nous l'avons dit. Les amateurs déploient aussi leur adresse à provoquer et à éluder la vengeance du taureau, afin d'attirer les regards de quelque beauté, et de mériter les applaudissemens de leurs amis et de l'assemblée. On place dans l'arène des mannequins en cuir gonflés de vent, ou bien des hommes de paille où sont renfermés des oiseaux. Le taureau les lance en l'air; mais, comme ils sont lourds du pied, ils retombent à terre en reprenant toujours leur posture première. Les figures de paille sont garnies de feux d'artifice arrangés de manière à prendre feu quand les oiseaux s'en échappent; et quelquefois il arrive que cette figure, qui brûle et pétille, s'accroche aux cornes du taureau, ce qui ne contribue pas peu à le mettre en fureur. Lorsque le bruit des pétards a cessé, l'animal s'arrête la langue pendante, les flancs haletans et les yeux enflammés. Alors le principal *matadore* se place devant lui, et après deux ou trois passes lui donne la mort.

D'autres taureaux sont tués de la même manière par les *matadores* qui se succèdent. Un autre est tué avec un grand couteau que le *matadore* tient de manière que la lame soit perpendiculaire à son poignet. Le taureau, tourmenté d'abord quelques instans, s'élance; mais le *matadore*, au lieu de le recevoir sur la pointe de son épée, fait un pas de côté, et plonge adroitement son couteau dans la moelle épinière derrière les cornes, et le taureau tombe mort à l'instant.

Un autre taureau est ensuite attaqué par deux *picadores* à cheval; leurs jambes sont garanties par des coussins. Leurs chevaux sont de peu de valeur, et peuvent difficilement éviter la rencontre du taureau; aucun des cavaliers n'y fait attention, afin de ne pas être accusé de poltronnerie. En conséquence, les chevaux reçoivent ordinairement des coups mortels; souvent le taureau leur arrache une partie des entrailles, ce qui offre aux assistans un spectacle fort dégoûtant. Les cavaliers courent de grands risques, car leurs lances sont trop petites pour tuer le taureau, qui, après avoir été bien tourmenté et blessé, est enfin achevé par un *matadore*.

Le taureau qui succède, au sortir de sa loge, est entouré par six ou huit Indiens armés de petites lances; ils s'agenouillent, comme le premier rang d'un bataillon pour recevoir une charge de cavalerie. Un ou deux de ces Indiens sont ordinairement renversés; les autres poursuivent l'animal, et, quand il se retourne sur eux, ils se replacent un genou en terre, et le reçoivent comme la première fois. Rarement ils parviennent à le tuer, et un *matadore* s'avance pour finir ses souffrances. Quelques-uns des Indiens sont ordinairement blessés; généralement ils s'enivrent à moitié avant d'entrer dans le cirque, alléguant qu'ils combattent mieux lorsqu'ils y voient double.

On introduit un autre taureau dans l'arène, pour le *lanzada,* combat à la lance, dont le manche, très-long et très-fort, est fixé à une base attachée solidement à la terre. Le bout de la lance est une longue lame d'acier bien trempée et affilée comme un rasoir. Avant de laisser sortir le taureau de sa loge, on excite sa rage par toute sorte de tourmens. Lorsqu'il est assez furieux, les portes s'ouvrent, et l'animal s'élance sur l'Indien porteur de la lance; celui-ci, habillé en écarlate, s'agenouille : le taureau se jette sur lui, mais il dirige sa lance de manière à le recevoir sur la pointe. La force du coup est telle, que généralement la lance entre jusqu'à la garde, et, brisant le crâne et les os, elle sort par l'autre côté de la tête.

Enfin, un taureau de taille élevée arrive en bondissant avec un homme cramponné sur son dos. L'animal saute et cabriole en faisant tous ses efforts pour se déliter de son cavalier, au grand amusement des spectateurs; enfin le cavalier descend, et le taureau est attaqué de tous côtés par les amateurs et les *matadores,* à pied et à cheval.

Lorsqu'un *matadore* a tué un taureau, il s'incline devant la loge du gouvernement, salue la municipalité, et ensuite tous les assistans, recevant des applaudissemens en proportion de l'adresse qu'il a déployée. S'avançant ensuite à la loge de la municipalité, il va recevoir des mains d'un des membres, nommé juge à cet effet, sa récompense, qui consiste en quelques dollars. Lorsque les spectateurs ont été satisfaits de la représentation, ils jettent aussi quelque argent dans le cirque.

VOYAGES.

LE PARAGUAY.

Pour qui n'a jamais quitté son pays, et même pour ceux qui ont visité quelques-unes des scènes les plus magnifiques que puisse offrir l'Europe à l'œil du voyageur, il est impossible de se former une idée exacte de la *vastitude* et de la sublimité de certaines parties de l'Amérique du sud.

Celle des Andes principalement a un caractère de grandeur et de solennité qui impressionne fortement le voyageur, surtout lorsque, à travers les masses de montagnes qui cachent au sein des plus hautes nuées leur sommet triste et sombre, il commence un voyage que l'on serait tenté de croire interminable, ou qu'il entreprend la tâche, longue et laborieuse, de gravir cette prodigieuse élévation, tâche qui ne demande pas moins d'un jour entier, et pendant laquelle il se sent pénétré d'un respect profond et d'une crainte involontaire.

Lorsqu'à mes yeux se déroulaient ces merveilles de la création, qui surpassent en immensité tout ce que le délire le plus extravagant peut imaginer, je restais stupéfait. En présence de ces prodiges, le pouvoir illimité du créateur me fut prouvé, et, à de telles œuvres, je reconnus la présence de l'ouvrier dont elles émanaient.

Il serait en vérité un bien froid observateur celui qui s'engagerait dans les gorges sombres et profondes qui commandent l'approche de ces montagnes, sans reconnaître hautement la grandeur de celui qui enfanta l'univers, et l'insignifiance de cet atome que l'on appelle homme, de cet atome sans cesse recréé et qui s'éteint sans cesse, tandis que ces monts, créations immortelles, traversent les siècles, sans pouvoir lire dans la nuit des temps si jamais ils auront une fin.

Le pays traversé par la rivière plate, quoique ne présentant pas un aspect aussi sublime que celui des Andes, reçoit cependant de cette rivière un caractère noble et majestueux. Si, dans quelques endroits, elle offre seule des beautés, il n'en est pas de même en remontant vers sa source, éloignée de plus de deux milliers de milles de son embouchure. A l'endroit le plus resserré de son cours, les rives sont encore éloignées l'une de l'autre d'un mille à un mille et demi, et souvent elle a jusqu'à trois milles de large, puis, au milieu de son lit, apparaissent des îles d'une assez grande étendue. Quelquefois le rivage de l'un et de l'autre côté est entièrement couvert : on ne voit plus alors que des forêts ondoyantes d'arbres majestueux, garnis à leurs pieds de larges masses d'arbrisseaux toujours verts qui s'élèvent en groupes grotesques et sauvages mollement balancés sur cette liquide plaine. Vers le soir surtout, alors que le soleil reflétant ses derniers rayons dans les eaux, leur donne l'aspect des jardins enchantés au milieu d'une plaine d'émeraudes et de rubis, elles présentent un spectacle presque magique. Puis, lorsque la lune à son tour vient darder ses rayons blafards et répandre une lumière incertaine, on croirait se trouver devant la retraite de ces êtres fantastiques décrits par les poètes de l'antiquité.

Reportons maintenant nos regards sur les rives quelquefois richement boisées de chaque côté. Ici des bords élevés, digue formée par la nature, présentent un obstacle constant aux battemens des flots incessamment répétés, tandis que, de l'autre côté, les eaux, s'étendant comme une mer, couvrent au loin une terre marécageuse qui a reçu le nom de *Grand-Chaco.*

Dans la longueur de son cours majestueux, depuis le lac *Xarayes* où elle prend sa source jusqu'à son embouchure, la rivière Plate parcourt, ainsi que nous l'avons dit, une distance de plus de deux milliers de milles, et, durant tout ce trajet, elle n'oppose aucun obstacle à la navigation des vaisseaux qui ne tirent pas plus de huit ou neuf pieds d'eau. Un vaisseau de trois cents tonneaux fut construit à l'Assomption, avec des bois du Paraguay, et eut ainsi à parcourir, pour gagner la haute mer, une distance de seize cents milles, qu'il franchit sans rencontrer le plus léger obstacle.

La rivière Plate est appelée le Paraguay jusqu'au village de *Carientes*, à neuf cents milles environ de sa source, où elle rejoint un bras plus fort que le courant principal. Les deux bras réunis ensemble présentent avec majesté l'énorme volume de leurs eaux; et la rivière prend alors le nom de fleuve de Parana.

A partir de ce point, ses eaux roulent paisibles et non interrompues dans un trajet de mille milles; elles viennent ensuite se mêler à celles de la rivière Plate, qui reçoit ce nom un peu au-dessus de Buénos-Ayres. Le lit du fleuve devient alors plus profond et plus large; et après avoir parcouru deux cents milles environ, il va se jeter dans l'Atlantique par une embouchure qui a près de trois cents milles d'étendue.

Le flux et le reflux de la marée se font aisément remarquer à Buénos-Ayres; et l'eau du fleuve, mêlée à celle de l'Océan, est salée à cent milles au-dessous. La vitesse du courant de Paraguay et de Parana est de près de trois milles à l'heure.

Le mode de navigation sur la rivière, lorsque le courant commence à prendre de la force, et dans les endroits dont les bords sont boisés, est vraiment curieux. Les matelots du Paraguay dépouillent tout vêtement et plongent dans le fleuve, ayant une corde dans la bouche. L'un d'eux attache cette corde à un arbre à quelque distance au-dessus du vaisseau que les autres marins, restés à bord, font ainsi remonter peu à peu contre le courant. Pendant qu'il arrive lentement jusqu'à l'arbre auquel le premier plongeur a attaché sa corde, un autre est allé assujettir la sienne plus loin, afin que le vaisseau puisse continuer sa route sans perte de temps.

Lorsque le vent est faible, ou si quelque pointe, placée à peu de distance, affaiblit la violence du courant, ces matelots paraguayens continuent leur pénible labeur pendant plusieurs heures de suite. C'est par ce moyen lent que, jour par jour, petit à petit, ils parviennent à amener le vaisseau jusqu'à sa destination.

La patience et la résignation avec lesquelles ces hommes endurent de telles fatigues commandent à la fois notre admiration et excitent la pitié. Le courage qu'ils mettent à leurs travaux, et le faible salaire joint à la grossière nourriture dont ils se contentent en retour, appelleraient non-seulement notre étonnement, mais exciteraient même le mépris d'un portefaix de Paris, qui, pour un travail la moitié moins fatigant, obtient un salaire quatre fois plus fort que les matelots de ces parages.

Quoiqu'un vaisseau mette souvent trois mois à remonter depuis Buénos-Ayres jusqu'à la capitale du Paraguay, très-peu de ces plongeurs reçoivent plus de deux livres pour tout le temps de la traversée. On en voit même faire un pareil travail sans autre salaire que la nourriture, qui consiste en bœuf coupé par tranches minces et exposées au soleil. Ils le mangent sans pain, souvent même sans sel. Jamais il ne leur est alloué ni vin ni liqueurs spiritueuses.

Et cependant, en regardant tous ces hommes assis autour du feu qu'ils ont allumé sur le rivage, pour faire rôtir leur viande desséchée, chair fade et sans saveur, on voit le contentement se refléter sur leurs traits, malgré la tâche laborieuse à laquelle ils se sont livrés tout le jour. Souvent on pouvait voir une douzaine de ces figures basanées rendues, pour ainsi dire, cuivrées par le reflet des brillantes flammes qui les entouraient, illuminées tout à coup d'un rire inextinguible excité par un bon mot de l'un d'eux; ou écoutant avec délices une histoire qui s'était passée sur leur terre natale. Puis, malgré le plaisir qu'ils prenaient à leur frugal repas et le charme de leur conversation, la nature fatiguée réclamait ses droits, et bientôt tous étaient plongés dans les bras du sommeil. Étendus autour de leurs tisons enflammés, enveloppés dans leurs *ponchos* (1), protégés par des arbres, et ayant pour abri la voûte du firmament, ils trouvent ce tranquille repos si souvent refusé à ceux qui le cherchent à grands frais dans tous les moyens artificiels que le luxe peut procurer.

On rencontre chez les naturels du Paraguay un grand patriotisme et un grand amour de la patrie.

Lorsqu'ils se trouvent sur une terre étrangère, et Buénos-Ayres est par eux considéré comme tel, — ils sont non-seulement inséparables, mais infatigables dans les bons offices qu'ils se rendent entre eux. Vous les obtiendrez pour un prix beaucoup plus minime que le salaire ordinaire, si vous leur donnez des compatriotes pour compagnons de leurs travaux; et il y en a très-peu, peut-être même n'en trouverait-on pas un, qui ait formé un établissement hors de son pays.

La contrée proprement appelée Paraguay est tout-à-fait distincte de la province de Buénos-Ayres, quoique souvent l'on ait confondu le pays entier sous ce dernier nom.

Le Paraguay était compris dans la vice-royauté de Buénos-Ayres; c'était même la partie la plus belle, la plus riche et la plus populeuse. Son gouvernement, régi par un évêque, avait presque autant d'importance que celui du vice-roi lui-même. Les jésuites formèrent leurs premiers et plus célèbres établissemens dans cette contrée sur laquelle nous allons ici donner quelques détails.

Les yeux du voyageur se reposent avec plaisir sur ces belles forêts coupées çà et là par de larges clairières, terres fertiles livrées tantôt à la culture, tantôt couvertes de riches pâturages. Elles offrent la plus belle variété possible de collines et de vallées. Pour augmenter encore la beauté de ce coup d'œil, des lacs, étalant au loin leur nappe argentée, occupent le fond des vallons, et les forêts, qui n'ont jamais ressenti les tristes atteintes de l'hiver, laissent pendre en courbes gracieuses leurs branches richement parées d'une verdure éternelle.

Dans toutes les directions, des sources abondantes partent de ces collines, entretiennent la fraîcheur dans ces magnifiques prairies, et, après des détours mille fois répétés, viennent mêler leurs ondes pures au cristal des eaux du lac. Des cottages peu élevés à la vérité, mais propres et nombreux, apparaissent dans la position la plus pittoresque, entourés de riches moissons de cannes à sucre, de cotonniers, de mandioca, de tabac, tandis que, un peu plus loin, des palmiers élèvent vers le ciel leur tête orgueilleuse, et contribuent à l'ornement de la plaine.

(1) Espèce de manteau de laine que portent les naturels.

Mais si l'on veut connaître une des scènes du Paraguay, dans toute sa majesté et dans toute sa magnificence, il faut gravir un des monts voisins du grand fleuve qui traverse toute la province, et de là suivre pendant des lieues la masse paisible et transparente de ses eaux, qui roulent ondulantes à travers le pays qu'elles fertilisent et au sein duquel elles amènent le commerce; des milliers de barques couvertes de voiles coupent dans tous les sens sa surface azurée. Le tableau qui se déroule alors est un de ceux pour lesquels l'imagination la plus ardente ne saurait trouver d'expressions assez fortes. A cette vue de l'infini, l'homme se tait, tombe à genoux et admire !

Les habitans du Paraguay sont beaux et remplis de courage. Avant que le terrorisme de Francia n'eût paralysé le pays, ils avaient pour occupation la navigation de la rivière, l'agriculture, la préparation du thé, auquel il donne le nom d'*yerba famous*; enfin ils abattaient des arbres dans les forêts dont la province abonde, et les amenaient ensuite sur le fleuve jusqu'à Buénos-Ayres.

Les femmes de la basse classe paraissent industrieuses, et sont toutes fort jolies. Beaucoup d'entre elles font des métiers qui exigent presque du génie. Elles ont des manufactures d'étoffes de coton, semblables pour le tissu au crêpe des Indes; et de dentelles plus riches que celles de Bruxelles, d'après l'aveu même de manufacturiers de ce dernier pays, qui ont déclaré n'en pouvoir produire d'aussi belles. Ces femmes, dans leur simplicité primitive, que n'a pas encore corrompue le souffle contagieux des mœurs européennes, peut-être aussi à cause de la chaleur du climat, ne sont revêtues que d'une simple robe de toile de coton qu'elles tissent elles-mêmes. Cette espèce de tunique attachée au milieu du corps par une ceinture, tombe presque à la cheville.

Lorsqu'elles vont en voyage, elles portent, attachée derrière leur tête, pendante sur leurs épaules, et quelquefois croisée sous le menton, une écharpe de la même étoffe et bordée d'un petit dessin fort élégant. Elles n'ont ni bas ni souliers; mais leurs jambes fines et leurs pieds mignons sont toujours de la plus grande propreté; et comme le sol qui, lorsqu'il ne se compose pas d'un sable humide, est toujours couvert d'une herbe fine, et coupé dans tous les sens par des filets d'eau, des sources, des ruisseaux, de même les femmes du Paraguay, surtout celles qui habitent les campagnes, se font remarquer par la plus grande fraîcheur. En voyant ces délicieuses créatures remplir leur cruche à l'eau pure d'une fontaine préférée, ou la rapporter sur leur épaule, on se rappelle involontairement Rébecca, mais Rébecca entourée de toute cette magie poétique qui ne se voit que dans cette contrée.

La population du pays est de cinq cent mille habitans. Dans ce chiffre sont comprises nombre de tribus errantes d'Indiens qui habitent principalement le Grand-Chaco et la rive occidentale du fleuve. Ils se montrent rarement à l'Assomption, n'ont, à vrai dire, aucun gouvernement et ne connaissent que l'autorité de leurs chefs respectifs.

La tribu la plus forte fut fondée par des Espagnols, sur la rive orientale du Praguay; elle était connue sous le nom d'Indiens Guarani. Ayant été soumis, ils furent disséminés par les efforts des jésuites dans différentes parties de la province. Chaque village avait son prêtre ou père qui cherchait à inculquer dans l'esprit des habitans les principes de la religion catholique romaine. Quant à la direction des affaires municipales, elle est confiée à un seul individu qui porte le titre d'alcade ou juge de paix, distinction d'un grand prix parmi eux. Le privilége de se trouver dans quelques cas sur un pied d'égalité avec les Espagnols, leurs dominateurs, a toujours été regardé par les Indiens comme un acte de condescendance d'une race d'êtres supérieurs à l'égard de leurs inférieurs; cette conviction perce dans leurs discours et leurs actions; quelquefois même leur enthousiasme va jusqu'à l'adoration.

Chez les Indiens du Paraguay la part de la commune est très-minime. Une partie du produit de leur industrie rurale, après leur propre entretien, est employée à acheter des étoffes destinées à la vierge Marie, ou des pièces de brocart pour quelques-uns de leurs saints favoris. Ce qui leur reste est enlevé par le prêtre, les besoins de l'église lui offrant toujours un prétexte plausible de demander. Les Indiens sont passionnés pour toute espèce de momeries religieuses; ils honorent avec la même vénération et les prêtres eux-mêmes et ceux qui remplissent quelque emploi dans le gouvernement. La religion catholique romaine, dans ces régions éloignées, devient un culte d'idolâtres.

Les Indiens Guarani forment donc une classe des habitans du Paraguay. Après eux vient le corps des paysans, descendans des Espagnols: si cette race n'est pas entièrement pure du sang indien, encore les traces du mélange sont-elles à peine visibles, malgré le laps de temps écoulé depuis leur établissement dans ce pays. Une partie est employée à labourer la terre, à recueillir et préparer le thé, à couper du bois, et à remorquer les vaisseaux sur le fleuve de la manière que nous avons décrite plus haut. Ces hommes sont d'une taille athlétique, hardis et d'une grande fidélité. L'autre classe forme une race également belle. Ils sont généralement possesseurs de petits quartiers de terre, sur lesquels s'élèvent leurs chaumières toujours réparées avec grand soin, quelquefois rebâties entièrement, possessions de famille pendant trois ou quatre générations.

La classe qui vient ensuite dans l'échelle sociale est celle des grands propriétaires. Ils se livrent à la culture de la canne à sucre, du tabac, du mandioca, du coton, de la patate et en général de toute espèce de végétaux, principalement de fruits du tropique, dont ils possèdent une grande variété. Outre leur petit établissement rural, ils ont souvent une fort belle maison de campagne, espèce de petit château élevé quelquefois à une distance considérable du lieu où ils travaillent. Eu égard au peu de civilisation du pays, on trouve un intérieur très-confortable dans ces maisons de plaisance toujours bâties dans une position délicieuse, le plus souvent dans un vallon boisé, coupé çà et là de ruisseaux limpides, et entourées d'une végétation riche et puissante. Leur nourriture est frugale et simple; mais l'abondance y préside toujours. Ils ont conservé leur ignorance primitive et exercent généreusement les devoirs de l'hospitalité. Ils se mêlent rarement des affaires de l'état, et se contentent de prendre rang parmi les marchands de la première classe. Si l'on veut connaître la population entière du Paraguay, aux corps d'états dont nous venons de parler il faut joindre les négocians, les petits marchands, les légistes, les prêtres, les mécaniciens, et un chiffre assez élevé de population nègre et mulâtre. L'éducation y est peu répandue, mais on y trouve en revanche une grande simplicité naturelle, et, dans les hautes classes de l'Amérique du Sud, surtout parmi le beau sexe, on remarque une grande élégance de manières et des mœurs très-polies. Aussi tous les étrangers qui ont été reçus dans leurs sociétés s'en sont-ils fait un titre d'honneur

juste raison, car je ne sache pas qu'ils aient eu à se plaindre du résultat.

Le commerce du Paraguay était très-grand; il exportait annuellement huit millions de livres de thé, un million de tabac; ses forêts couvraient le fleuve de radeaux innombrables; ils embarquaient aussi une quantité considérable de coton, de sucre, de madioca, de poterie, d'esprits et de cigares. Ils recevaient en retour de la farine de froment, la trop grande chaleur du climat empêchant de le cultiver avec succès; et des ponchos sortant des manufacture anglaises.

Leur manière de recueillir et de préparer l'*Yerba* ou thé est curieuse. Celui qui désire s'en procurer une certaine quantité prend des journaliers, dix, vingt, quelquefois davantage; il leur fournit des ponchos pour se couvrir, des couteaux, des haches, de l'eau-de-vie, du tabac et tout ce qui leur est nécessaire; puis, se mettant à leur tête, il les conduit vers ces immenses et presque impénétrables forêts où croît l'arbre à thé. Il s'est aussi précautionné d'un certain nombre de taureaux vivans destinés à leur servir de nourriture jusqu'à ce qu'ils aient récolté une quantité suffisante d'yerba. Ce sont les seuls animaux assez hardis pour pénétrer sous ces sombres retraites et y vivre. Les épines des buissons entrent dans leurs chairs; les cousins, les moustiques, des insectes de toute espèce les incommodent, les assaillent nuit et jour.

Arrivés à l'endroit de la forêt où doit commencer leur récolte, ils se construisent une cabane avec des branches d'arbres enduites de boue et soigneusement recouvertes de chaume. De cette hutte, ils partent, comme du centre commun de leurs opérations individuelles, se dirigeant sur différens points de la forêt, ordinairement deux par deux, avec des hachettes, des couteaux et des ponchos. Ils commencent par cueillir les plus petites branches d'un arbre, celles qui ont le plus de feuilles et le plus de jeunes pousses. Ces branches, renfermées dans leurs ponchos ou liées avec une courroie, sont apportées et déposées deux fois par jour au quartier-général, où ils reviennent à une heure marquée dîner et souper. Ils prennent leur premier repas lorsque les rayons de soleil, dardant perpendiculairement, les avertissent que le dieu du jour est au milieu de sa course, et connaissent que l'heure du souper est arrivée lorsque la nuit commence à répandre autour d'eux ses ombres rendues plus noires encore par l'épaisseur de la forêt. Tel est leur genre de vie pendant des semaines, quelquefois pendant des mois.

Lorsqu'ils ont recueilli la quantité désirée de branches et de feuilles d'yerba, et tué assez de taureaux pour faire de leurs peaux une quantité de sacs suffisante pour l'emporter, ils élèvent un échafaud et le couvrent de branches d'arbre-thé, de manière à permettre la libre action d'un feu allumé au-dessous, et qui en s'élevant grille ces branches. La terre, à cet endroit, a été auparavant bien battue et rendue dure et consistante. Les charbons résidus du feu sont ensuite retirés, et la place balayée avec soin; les branches et les feuilles rôties sont alors précipitées de l'échafaud à la place qu'occupait le feu; rendues fragiles par la chaleur, elles sont aisément brisées et réduites presque en poudre par la simple action des bâtons avec lesquels ils les frappent. Les peaux des taureaux sont ensuite coupées en deux, mouillées et cousues avec soin, de manière à former un sac presque carré. Par l'ouverture de ce sac resté ouvert, on introduit le thé, et il est si admirablement empaqueté et enfoncé avec de larges maillets de bois, que lorsque la bouche est refermée, et que la peau est devenue entièrement sèche, le paquet a la dureté et la consistance de la pierre. Ces sacs sont faits de manière à contenir de deux cents à deux cent cinquante livres d'yerba. Le Paraguay exporte annuellement quarante mille de ces ballots; il sont vendus sur le poid d'environ trois pence (1) par livre.

Lorsque ces ramasseurs de thé sortent de la forêt, leur premier soin est de se procurer une bride montée en argent, des éperons et des étriers massifs du même métal; ils couvrent ensuite leur cheval d'une large selle couverte d'ornemens bizarres. Dans cet équipage ils vont rendre visite à leurs amis et jouer l'argent qu'ils ont retiré de la vente de l'yerba, et perdent souvent en quelques heures le fruit du travail de plusieurs mois.

Rien de plus ordinaire que de rencontrer au Paraguay un cheval aussi somptueusement équipé, monté par un homme sans bas ni souliers, couvert quelquefois d'une jaquette trouée, dont l'ensemble du costume enfin pourrait faire croire que toute la richesse du maître a été employée pour l'ornement du cheval.

Cette parade se rencontre souvent dans l'Amérique du Sud; et même, moins souvent qu'on ne pense, dans nos contrées européennes. Combien de gens ne sacrifient pas aux convenances les choses même les plus nécessaires à la vie. Maintenant lorsque je rencontre un fashionable qui conserve de brillans dehors aux dépens de son ventre, je pense aussitôt aux récolteurs de thé du Paraguay.

Tel était le Paraguay en 1811, quand le gouvernement espagnol fut déposé, après la victoire remportée sur les troupes de Buénos-Ayres. Ce qu'il devint depuis, ce qu'il est maintenant, assez de plumes plus exercées que la mienne en ont parlé.

(*Extrait d'un Ouvrage anglais par Charles Portier.*)

(1) Le *penny* (au pluriel *pence*) vaut deux sous.

MAGASINE.

DIVERSES CHOSES VULGAIRES QUE L'ON IGNORE.

L'ACIER. — LE CHARBON. — LA SOIE.

L'acier est du fer combiné avec quelques millièmes de carbone ou charbon pur; c'est-à-dire que sur mille livres d'acier il y a sept livres de carbone plus ou moins. L'opération pour convertir le fer en acier se nomme cémentation.

La cémentation peut s'opérer au moyen de divers me-

langes dont le charbon en poudre est toujours la base. On y ajoute ordinairement quelque autre ingrédient comme de la cendre, de la suie, du sel, du vieux cuir brûlé, et une foule de substances du même genre qui ne donnent lieu à aucune action particulière, mais qui favorisent, dit-on, la bonne préparation de l'acier.

Pour qu'une cémentation puisse être convenablement opérée, il faut que le fer qui doit y être soumis soit enveloppé de tous côtés par le cément et qu'il ne touche ni les vases dans lesquels on le renferme, ni d'autres portions du même corps; sans cela on serait exposé à lui voir subir quelque altération, soit en se soudant avec lui-même, soit en agissant sur les vases qui le renferment.

Le fer destiné à cette opération doit être d'une très-bonne qualité; et jusqu'ici, malgré les efforts de l'industrie, qui a cependant fait des pas immenses dans cette carrière, aucun fer de France n'a encore pu donner un acier cémenté aussi bon que les qualités supérieures d'acier anglais; mais il n'y a rien là qui doive froisser l'amour propre national. Ce résultat tient à une espèce particulière de fer de Suède dont les Anglais ont le marché exclusif, et qu'ils réservent pour l'acier de première qualité.

La cémentation doit être opérée dans des vases parfaitement clos : la moindre fissure qui permettrait à l'air d'y pénétrer donnerait lieu à la combustion du charbon, et par suite, à l'altération profonde du fer lui-même. Quand on opère sur de petites quantités de fer, on se sert de caisses en fer que l'on garnit de terre pour éviter autant que possible leur oxidation; mais lorsqu'on doit fabriquer de grandes quantités d'acier, les caisses sont en briques le plus réfractaires possible, à cause de la très-haute température et du temps pendant lequel elles doivent être soumises à l'action de la chaleur. Pour que la température soit répartie aussi uniformément que possible, les caisses ne touchent les parois inférieures et latérales que par les points qu'exige leur solidité, et alors le combustible que l'on brûle sur la grille placée au-dessous les échauffe sur toute leur surface; pour cela il faut qu'il produise une flamme longue, et, suivant les localités, c'est le bois ou la houille qu'on emploie : celle-ci est préférable par la haute température qu'elle peut procurer. Le fer coupé en barres d'une longueur convenable, est rangé dans les caisses sur des couches de charbon en poudre grossière, légèrement tassée. On recouvre la partie supérieure d'une couche épaisse de cette substance, et par-dessus on coule une pâte de terre réfractaire qui forme un couvercle.

On élève peu à peu la température, et on la maintient au degré convenable pendant un temps qui varie, mais qui n'est pas moindre de quatre-vingts heures. Le soin de l'ouvrier chargé de la conduite du fourneau doit être de régler bien uniformément la chaleur, et de ne pas outre-passer le point convenable : si la température était trop peu élevée, le fer ne serait pas suffisamment ramolli et se cémenterait mal; dans le cas contraire, il pourrait éprouver une fusion qui donnerait lieu à la formation d'une mauvaise fonte.

Pour juger assez exactement du moment où la cémentation est opérée, il existe, à chaque extrémité des caisses, des ouvertures par lesquelles passent les bouts de quelques barres que l'on appelle *éprouvettes*. Après soixante-et-dix heures environ, on en retire une pour juger de la qualité de l'acier.

Lorsque les *éprouvettes* indiquent que l'opération est arrivée à son terme, on fait tomber tout le combustible de la grille, et on laisse le fourneau se refroidir peu à peu, afin d'ouvrir les caisses pour en retirer l'acier.

Si l'opération a été bien faite, les barres sont recouvertes sur toute leur surface d'ampoules plus ou moins volumineuses, qui font donner à l'acier le nom d'acier poule; elles indiquent par leur nombre, leur volume et leur disposition, le plus ou moins de régularité de l'aciération.

Comme le fer ne se fond pas dans la cémentation, mais qu'il doit seulement se ramollir légèrement à la surface, le charbon qui l'enveloppe de toutes parts ne peut s'y combiner que par pénétration, et dès-lors les couches extérieures doivent être plus cémentées que celles de l'intérieur. Aussi, quand on casse une barre, on aperçoit facilement qu'elle offre une cémentation qui diminue en allant de la surface vers le centre, et l'on ne peut obtenir de très-bons instrumens avec cette espèce d'acier qu'en le corroyant, c'est-à-dire, en l'étirant en barres plus ou moins minces.

On coupe ensuite ces barres en morceaux qui, réunis et portés à la température nécessaire pour les souder, sont alors soumis à l'action du marteau, qui les unit tous ensemble et en forme un tout assez homogène. C'est toujours sur de grandes masses que l'on opère la cémentation. Dans les fours les plus habituellement employés, on opère sur deux caisses qui renferment de cinq à huit mille kilogrammes de fer (1).

Quant au charbon qui sert à la cémentation de l'acier, et que l'on brûle tous les jours dans nos cuisines, sans en connaître la fabrication, voici comment on l'obtient.

Dans les coupes que l'on fait dans les forêts, le gros bois sert pour la marine, pour la charpente et pour faire des solives et des poutres.

Le reste se débite en bûches et en fagots

Des jeunes branches vertes des bois les plus durs, tels que le chêne, le hêtre et le charme, on fait le charbon de bois. Les bois blancs donnent un charbon léger et de peu de chaleur.

Il faut avoir soin de choisir, pour fabriquer de bon charbon, des arbres qui aient végété dans un sol argileux et siliceux; des branches de chêne provenant d'un pareil terrain donnent un charbon plus pesant et de meilleure qualité que les branches d'un chêne qui aurait poussé sur un sol calcaire.

Avant de se mettre à l'ouvrage, les charbonniers choisissent un endroit sec, puis ils tracent un grand rond de quarante pieds de tour environ, enlèvent le gazon et les herbes qui se trouvent en dedans, et rendent la terre bien égale et unie. Cela fait, on plante dans le milieu une bûche fendue en quatre par le haut, et on fait entrer dans les fentes, à grands coups de maillet, deux bâtons de fagots longs de trois pieds; ces bâtons se croisent, on appuie sur chaque bout une bûche inclinée, ce qui fait quatre bûches autour de la première; elles servent à former la cheminée du fourneau à charbon. Après cet arrangement il faut travailler au *plancher*, car c'est ainsi que les charbonniers l'appellent. Le plancher se forme avec de gros rondins longs de six pieds, qu'on place de manière à ce qu'ils touchent d'un bout la bûche plantée au milieu du rond, et de l'autre qu'ils arrivent jusqu'au bord du cercle extérieur; il y en a de pareils tout autour de la bûche. Entre ces gros rondins on met des paremens de fagots bien droits, et pour que le plan-

(1) Dict. de la conversation.

cher ne se dérange pas, on arrête chaque bout des rondins avec un piquet. Après ces préparatifs, il s'agit d'élever le fourneau; pour cela, on entoure les quatre bûches inclinées d'un autre rond composé de quatre bûches sciées très-court et posées de champ, afin d'élever d'un côté les branches que l'on veut transformer en charbon; car, me disait le maître charbonnier, si on les posait à plat, elles brûleraient mal et il y aurait dans le charbon beaucoup de fumerons. En continuant de placer des branches ou buchettes les unes sur les autres, on élève le fourneau jusqu'en haut de la grosse bûche du milieu; alors le premier étage est fait, et il faut construire le second. Un des charbonniers prend un pieu, qu'il rend tout pointu par un bout à coups de hache, puis il monte sur le tas de bois, et place le pieu au milieu, en faisant entrer la pointe dans les fentes de la grosse bûche d'en bas. Ce pieu est aussitôt entouré de quatre bûches inclinées comme celles de dessous, et on refait un second étage, en mettant branches sur branches jusqu'à ce que l'on atteigne le haut du pieu; le fourneau achevé, on jette, par-dessus le petit bois, de l'herbe, de la terre qu'on étend sur le tout, et on ne laisse à découvert, de distance en distance, que quelques intervalles des rondins du plancher, ce qui forme des courans d'air qui communiquent avec la cheminée du centre. Il s'agit ensuite de mettre le feu.

On choisit pour cette opération l'heure du lever du soleil; on grimpe alors sur le fourneau pour enlever le pieu du milieu du second étage, et l'on jette dans le trou de la cheminée du bois sec et des tisons enflammés; aussitôt il en sort une fumée épaisse, ainsi que par toutes les ouvertures du plancher; après la fumée paraît la flamme; mais dès qu'elle va déborder la cheminée, on lui bouche le passage avec une grosse motte de gazon, ne laissant qu'un petit trou pour que cette fumée puisse sortir, car le bois doit brûler sans flamber; il faut ensuite veiller une grande partie de la nuit, chacun à son tour, afin de boucher les trous qui se font à la couverture de terre du fourneau; on est obligé d'observer d'où souffle le vent, et de lui opposer une résistance de fagots pour que le bois ne brûle pas trop vite; ou bien, quand il ne souffle pas assez, il faut déboucher les ouvertures du plancher, sans quoi le feu s'éteindrait. Vers la quatrième nuit, toute la masse du fourneau, même la couverture de terre, devient rouge et le charbon est fait. Alors, au risque de se griller, on rafraîchit le fourneau; avec des bâtons ferrés, on enlève le plus possible de la terre de la couverture, et on la remplace avec de la terre fraîche; ensuite, on bouche toutes les issues afin d'étouffer le feu; le troisième jour on détruit le fourneau pour en retirer le charbon, qui est mis en sac.

L'histoire de la soie a quelque chose de mystérieux. L'époque où l'on commença à recueillir et à tisser la soie est incertaine. On en fabriquait dans l'île de Cos longtemps avant l'époque chantée par Homère. Aristote rapporte que Pamphile, dame romaine de qualité, eut la première l'idée de fabriquer des tissus de soie, et Pline, de ces divers documens, déduit la conséquence que la soie est originaire de l'île de Cos, sans songer que cette île étant un comptoir des Phéniciens et des Persans, il était naturel qu'on y apportât de la soie de ces deux contrées.

Dans l'énumération des produits dont était orné le temple de Salomon, on ne trouve point citées les étoffes de soie; mais lors de la reconstruction de cet édifice, le voile qui séparait le temple du sanctuaire fut fabriqué avec des tissus de soie.

Du reste personne, pas même Pline, qui ne voyait dans la soie qu'une production végétale, ne connaissait la véritable origine de la soie; et sous Charlemagne, on disait encore que c'était des fils de toiles d'araignées grossis et consolidés par des sortiléges diaboliques.

En 555, deux moines, venant des Indes à Constantinople, apportèrent des œufs de vers à soie, et enseignèrent aux habitans la manière de les élever et de filer la soie. Il s'établit des manufactures à Athènes, à Thèbes, à Corinthe.

En 1130, Roger, roi de Sicile, ayant conquis Athène et Corinthe, emmena à Palerme et en Calabre plusieurs ouvriers en soie. Les fabriques se multiplièrent en Italie. Venise, Florence et Gênes, rivalisant de gloire et d'industrie, répandaient leurs étoffes dans toute l'Europe; elles eurent de la vogue en France; *la mutation et variété d'habits*, dit un ancien auteur, *ayant toujours été naturelle aux Français plus qu'aux autres nations*.

Louis XI fut le premier souverain qui conçut le projet d'attirer ces manufactures dans son royaume, par des priviléges. Elles s'établirent d'abord à Tours, en 1470; elles semblaient exiger des lieux plus favorables, et attendre le secours d'une impulsion puissante, lorsque, sous François 1er, deux habiles négocians du Piémont, Turquet et Naris, jugèrent que Lyon était la ville de France qui offrait le plus d'avantages pour le succès de ce genre de manufactures; ils y apportèrent les premiers métiers.

En 1536, des lettres patentes de ce prince y autorisèrent cet établissement.

François II, Charles IX et Henri III, s'occupèrent peu de leur prospérité, qui sembla décroître; mais elles se relevèrent sous la protection de Henri IV, qui assura leur succès malgré Sully. Suivant ce ministre, les véritables richesses de la France étant dans les productions du sol, il ne considérait les autres que comme factices et précaires; mais Henri IV favorisait l'établissement des manufactures, comme le plus puissant mobile de l'agriculture.

La supériorité des étoffes de Lyon fit bientôt tomber celles de Florence et de Gènes, qui perdirent ce genre d'industrie. L'Allemagne, le Nord et l'Espagne, n'avaient aucune de ces manufactures. Lyon les concentra dans son sein; elles furent la source des immenses richesses de cette ville dans les XVIe et XVIIe siècles.

Un peintre d'histoire, fort médiocre, né à Lyon, fit sortir de l'enfance où il était encore l'art des étoffes brochées; car si les brocars et les velours atteignaient déjà la perfection où ils se trouvent aujourd'hui, il n'en était pas de même des étoffes brochées; et pour marquer la gradation des teintes, on ne savait que les placer les unes sur les autres d'une manière tranchante. Ce fut donc une nouvelle impulsion et une nouvelle source de richesse pour le commerce des soieries et de Lyon.

La révolution porta un coup terrible à l'industrie lyonnaise des soies, qui fut arrêtée complétement jusqu'en 1800, où l'on comptait trois mille cinq cents métiers rétablis; ce nombre fut porté, en 1812, à dix mille sept cents; en 1821, à vingt-six mille; tandis qu'aujourd'hui on ne peut en fixer le nombre qui s'élève ou qui diminue, selon le plus ou moins de besoins que nécessite la consommation.

Les vers à soie sont élevés à Lyon; c'est encore là

qu'on la recueille, qu'on la prépare, qu'on la teint, et qu'on la tisse en la combinant de mille façons diverses.

Voici par quelles mains doit passer la soie pour arriver à sa fabrication complète.

Le *moulinier* et l'*ovaliste* reçoivent la soie sortant de la nature, et la monte à un, deux ou plusieurs bouts pour en former les poils, trames, organsins, grenadines, etc.

La *metteuse en main* choisit les qualités de soie, les assortit, les divise et les forme en écheveaux.

L'*essayeur* dévide cent tours d'un écheveau de soie, organsin ou trame, sur un dévidoir d'un diamètre arrêté, et fait connaître au négociant, le poids et le degré de finesse de la soie: on dit qu'une trame est de 40, 42, 44 deniers, qu'un organsin est de 22, 24, 25, deniers. Plus la soie est fine moins elle pèse.

Un ballot de soie acheté par le fabricant passe à la *condition publique*, établissement local destiné à prévenir toute fraude; là, il est pesé, placé dans des armoires grillées, et exposé pendant vingt-quatre heures à une chaleur de 18 à 22 degrés. Quand toute l'humidité en est enlevée, on le pèse de nouveau, et le déchet qu'il a subi est constaté par un certificat authentique de l'établissement.

On remet la soie au *teinturier*, qui lui donne les couleurs conformes aux échantillons du fabricant. L'art de la teinture est porté, à Lyon, à un grand point de perfection.

Du teinturier la soie passe à la *dévideuse*, qui sépare chaque écheveau et le dévide sur des bobines. Ceci n'a lieu que pour les organsins: les trames sont remises en écheveaux aux *tisseurs*, qui les font dévider eux-mêmes sur de petites bobines nommées *cannettes* par des ouvriers infirmes ou des enfans.

L'organsin est remis à l'*ourdisseuse*, qui monte la chaîne de la pièce. C'est un métier qui exige de l'habileté et du goût pour la disposition des couleurs dans les ombrés et dans les rayés.

Le *plieur* reçoit la chaîne, et la dispose sur le rouleau du métier; de là, la pièce est passée dans les maillons des cordes ou arcades des métiers façonnés, et dans les peignes par la *tordeuse*, et enfin l'ouvrier *tisseur* se met à l'ouvrage.

L'étoffe sortant des métiers est remise à l'*apprêteur* ou au *plieur*, chargés de donner le lustre et la dernière main, après quoi elle est rendue au fabricant.

Ces ouvriers ne sont pas les seuls: il en est encore beaucoup d'autres qui sont employés à la fabrication des étoffes ou des accessoires, tels que les *tireuses de cordes* dans le tissage des étoffes à grands dessins; les *lanceurs*, qui, dans les étoffes larges, lancent d'un côté les navettes à l'ouvrier, qui les leur renvoie de l'autre. Ce sont ordinairement des enfans.

Les *liseuses de dessins* disposent les fils de la chaîne dans l'ordre voulu par le dessin, ou les poinçons qui doivent percer les cartons pour les machines à la Jacquard.

Les *repiqueurs de cartons* reproduisent plusieurs fois le même dessin pour qu'il soit travaillé simultanément sur plusieurs métiers.

Les *noueuses de cartons* sont chargées de disposer par ordre les cartons du dessin d'une espèce, et de les attacher ensemble en façon de chaîne sans fin, pour les faire passer alternativement sur le cylindre des machines à la Jacquard.

Les *noueuses de maillons* attachent de petits anneaux en verre aux cordes destinées à lever les fils de la chaîne.

Les *tordeuses* rattachent chaque fil d'une chaîne à ceux qui restent d'une pièce achevée.

Les *encantreuses* remettent la soie des bobines en écheveaux pour la faire reteindre.

Enfin, il y a encore des *moireurs*, des *découpeuses* chargées d'enlever les portions de soie qui forment l'envers des châles façonnés, et des *tresseuses*, qui forment les franges des fichus et des châles. Certaines étoffes passent ainsi dans les mains de vingt-quatre ouvriers de genres différens avant d'être livrées au fabricant. (1)

(1) France historique.

HISTOIRE NATURELLE.

L'AI ET LE CONDOR.

On trouve dans les montagnes de l'Amérique-Méridionale deux animaux qui fournissent un exemple saillant de ces contrastes que la nature se plaît à jeter quelquefois dans les mêmes scènes, sur le même plan de ses magnifiques tableaux. L'un est le Condor *(Cathartes gryphus)*, dont le vol audacieux perce le sein des nues, dont la force et le courage ne le cède à aucun autre oiseau; l'autre est l'Aï *(Bradypus tridactylus)*, le plus lent et le plus malheureux des animaux, condamné par son organisation même à traîner sur la terre une vie de douleur et de misère.

L'aï appartient à la classe des mammifères édentés, manquant absolument d'incisives. Il est de la grandeur d'un chat; il a des molaires cylindriques, des canines longues et pointues, une queue fort courte, les mamelles sur la poitrine, la tête arrondie et la face peu allongée. Ses yeux sont tristes, sans éclat; ses organes ne paraissent que de grossières ébauches et toute sa structure est informe ou ignoble. Son corps est couvert d'un poil long, entremêlé, ayant absolument la grosseur, la couleur et l'apparence d'herbe ou de mousse sèche. Ses pieds de devant sont embarrassés de trois gros ongles longs et crochus, ayant de l'analogie avec les sabots de plusieurs ruminans, mais recourbés sous la plante des pieds de manière à le gêner considérablement dans sa marche. Ses bras et ses avant-bras sont tellement plus longs que ses cuisses et ses jambes, qu'il est obligé de marcher sur ses coudes; son bassin est beaucoup trop large pour lui permettre de joindre les genoux; enfin, ses pieds de derrière étant articulés obliquement sur la jambe, il ne peut les appuyer que par le côté externe.

Cette organisation bizarre rend tous ses mouvemens

difficiles, lents et douloureux; aussi ne se détermine-t-il à changer de place que lorsqu'il y est forcé par un impérieux besoin. Il ne se met en marche qu'après une longue hésitation; il se traîne avec une extrême lenteur, et chaque pas lui arrache un cri répété de douleur, *aï, aï*, d'où lui est venu son nom. Quarante à cinquante pas de distance à parcourir sont pour lui un voyage qui lui demande plusieurs heures de marche et d'angoisses poignantes; aussi ne les fait-il pas d'un seul trait, si un heureux hasard lui fait rencontrer sur la route quelques herbes dont il puisse alimenter sa misérable existence. Parvenu au pied d'un arbre, il en mesure la hauteur avec désespoir, et, découragé, il attend pour y monter que les douleurs de la faim l'emportent sur la douleur de ses mouvemens. Parvenu au sommet, après plusieurs jours de fatigue, il en dévore les feuilles jusqu'à la dernière, puis, cette provision finie, le voilà retombé dans sa première anxiété pour en chercher une nouvelle. Comment fera-t-il pour descendre? S'exposera-t-il à de nouvelles souffrances? non; il n'en a pas le courage; et il préfère courir la chance d'une mort violente qui les finirait toutes : au risque de se briser les os, il se laisse lourdement tomber.

S'il parvient à terre sans autre accident que la secousse terrible d'une chute de trente pieds, des craintes d'un autre genre viennent aussitôt l'assaillir, car il est entouré de nombreux ennemis, et pour toute arme à leur opposer il n'a que sa résignation, son impuissance et sa timidité. S'il en rencontre un, il ne cherche donc ni à fuir, ni à se défendre, car pour lui la fuite ou la défense sont plus douloureuses que la mort; il n'oppose aux coups du chasseur qui l'assomme ou à la dent du couguar qui le déchire, que son cri plaintif *aï, aï, aï*; il meurt et trouve enfin le terme d'une misère sans exemple dans les autres animaux.

Et cependant cet être réprouvé par la nature est capable de tendres affections. Dans la domesticité il caresse la main qui le nourrit et donne à son maître des marques non équivoques d'attachement et de reconnaissance; il aime ses petits avec passion, les soigne avec intelligence et les porte sur son dos. Cette tendresse est encore pour lui un sujet d'amères chagrins, car souvent et sans pouvoir opposer la moindre résistance, il se les voit enlever par un oiseau de proie, et quelquefois lui-même est emporté avec eux par un audacieux condor.

Mais détournons des yeux attristés de cet exemple de ce que la fatalité peut accumuler de maux sur un être innocent, et portons-les sur son ennemi le plus dangereux après l'homme, sur le condor.

Les anciens, et Pline entre autres, ont parlé du condor et ont raconté les choses les plus merveilleuses de sa grandeur, de sa force et de son courage. Selon eux il enlevait non-seulement les daims, les cerfs, les hommes et les enfans, mais encore des bœufs. Les voyageurs de ces derniers siècles ont renchéri sur le merveilleux des anciens, car ils lui font enlever un éléphant comme un milan enlève un lapin, et cela dans des pays où il n'y a ni condors ni éléphans. Toutes ces histoires n'ont pas laissé d'embarrasser nos modernes en les empêchant de reconnaître le condor des anciens dans notre gypaëte ou grœmer-geyer des Alpes *(vultur* ou *gypaetos barbatus)*, quoique la description de Pline se rapporte fort bien à cet animal.

Il y a plus, par une de ces inadvertances singulières, ils ont cru voir le condor des anciens dans le *catharte gryphus*, qui ne se trouve que dans les Andes et les montagnes les plus hautes de l'Amérique-Méridionale, et n'ont pas hésité à aller chercher le condor de Pline dans un nouveau monde absolument ignoré de Pline et des anciens.

Laissons là le condor de l'ancien naturaliste romain, et venons-en à celui d'Amérique. Cet animal appartient à la famille des vautours; il est le plus grand des oiseaux de proie connus, et néanmoins sa taille ne dépasse guère celle de notre gypaëte. Son cou est nu ainsi que sa tête, à l'exception de quelques poils courts et clairsemés; elle porte une sorte de crête d'un rose bleuâtre ou violacé, épaisse, assez grande, entourée ainsi que la base du bec de plusieurs autres caroncules. Son bec puissant est gros, long, crochu à l'extrémité, et à narines fendues longitudinalement. Le mâle est entièrement brun, excepté les moyennes rémiges et les petites couvertures des ailes qui sont blanches, ainsi que la touffe de plumes qu'il porte derrière le cou. La femelle est uniformément d'un roux brun.

Les oiseaux de proie sont parmi les oiseaux ce que les carnassiers sont parmi les mammifères; comme eux ils ne vivent que de rapine; ils emploient la ruse et la force pour surprendre les animaux faibles et timides, les saisir, les déchirer, et se nourrir de leur chair palpitante. Comme eux encore ils fuient la société de leurs semblables et se retirent par couple dans le fond des forêts, sur la cime des rochers solitaires, dans des trous inaccessibles, ou sur des arbres élevés; ils y construisent un nid sans art où ils pondent ordinairement quatre œufs, et élèvent ensuite leur jeune famille pour laquelle, du reste, ils ont peu d'affection. Telles sont les mœurs générales du condor.

Cet oiseau, moins lâche que les autres vautours, fond souvent sur des quadrupèdes assez gros, tels que l'aï, l'uneau, le fourmilier, les jeunes pécaris à collier, et tagnicati ou tajassou, faons de diverses espèces, les agneaux et autres mammifères timides et sans défense. On dit même que parfois il se réunit à d'autres individus de son espèce pour attaquer un bœuf écarté de son troupeau, et qu'ensemble ils viennent à bout de le tuer; mais ceci me paraît mériter confirmation. Le condor se nourrit plus ordinairement de cadavres corrompus que de proie vivante, et il faut attribuer cette habitude, non à son défaut de courage, mais à la faiblesse de ses pieds munis d ongles gros, obtus et courts, et non armés de serres. Lorsque, de la nue, il s'élance sur un animal, il ne cherche pas comme l'aigle à le saisir avec ses griffes et à l'enlever, mais il l'étourdit d'un coup d'aile, le tue à coups de bec, en dévore une partie et emporte les lambeaux de ce qui reste.

Il a une puissance de vol qui ne peut se comparer à celle de nul autre oiseau. Du sommet des plus hautes montagnes il s'élance dans les airs, monte vers le ciel en tournoyant, et s'élève à une hauteur telle, malgré la rareté de l'atmosphère, que bientôt il ne paraît plus que comme un point noir qui finit par disparaître dans l'azur des cieux. Il fait son aire et niche sur les rochers les plus hauts et les plus innaccessibles. Rarement il descend dans la plaine, et on ne l'y trouve jamais que lorsqu'il y est poussé par la faim.

A ces faits, constatés par le célèbre voyageur M. Humbold, se réduisent tous les contes merveilleux que l'on a débités sur cet oiseau.

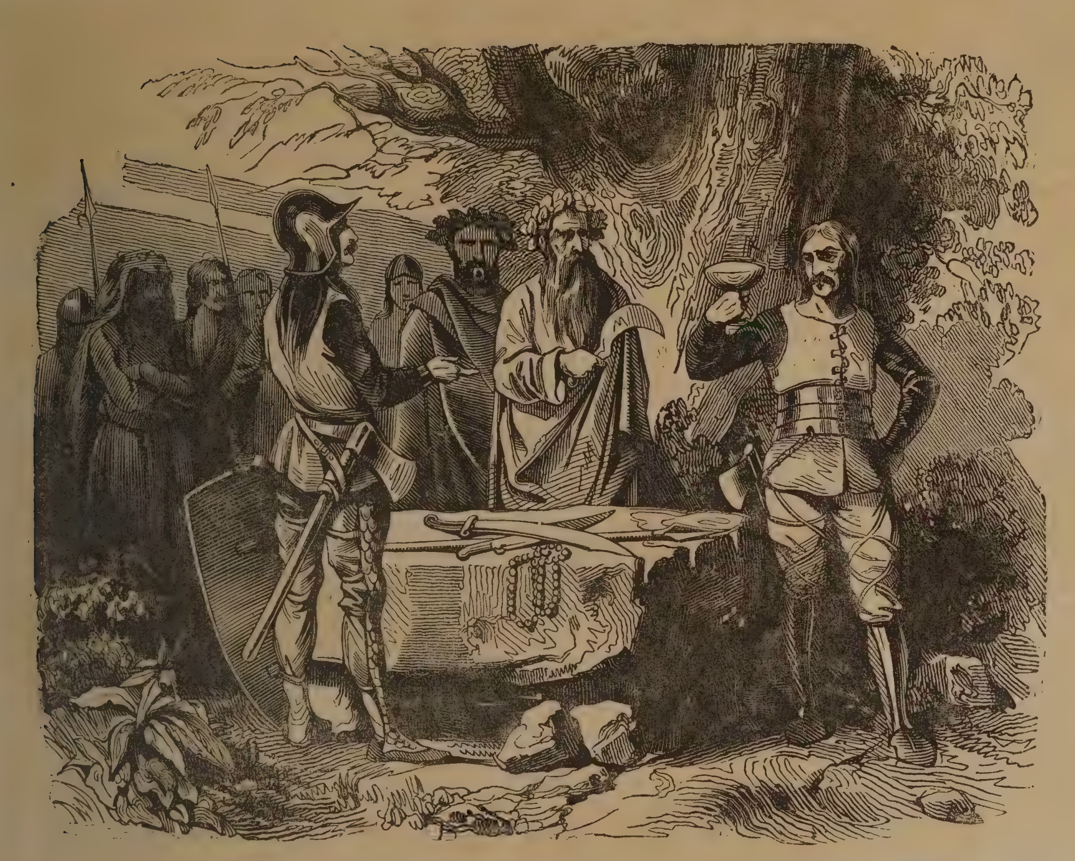
BOITARD.



L'Aï et le Condor.

ÉTUDES HISTORIQUES.

UN VOYAGE CHEZ LES GAULOIS.



La pierre du Serment. *Foussereau del Brown sculp.*

PREMIÈRE JOURNÉE.

J'avais erré tout le jour dans les sombres détours d'une forêt solitaire où les rayons du soleil ne pénétraient point; nulle face humaine ne s'était présentée à mes regards : je venais d'atteindre la lisière du bois. Le soleil baissait rapidement; je craignais d'être obligé de passer la nuit dans les champs : aussi ce fut avec un indicible plaisir que j'aperçus un homme qui me semblait venir à ma rencontre; je doublai le pas, et bientôt je le joignis.

— Que le ciel soit béni! mon frère, soyez le bien venu, me dit-il (1).

— Mon frère, lui répondis-je, que les dieux veillen sur vous et sur votre famille.

— Vous avez l'air d'être fatigué, poursuivit-il; bientôt vous pourrez vous reposer sous le toit de ma cabane.

— J'accepte volontiers votre offre hospitalière, ajoutai-je.

Et mon hôte se mit à marcher devant moi leste et

joyeux en gardant un profond silence. Je l'observais attentivement; il paraissait avoir quarante ans; sa taille était haute, ses membres vigoureux (2), sa chevelure flottait sur ses épaules (3), il était vêtu d'une espèce de veste avec un caleçon (4), il avait un collier en or autour du cou (5), des bracelets autour du poignet et au-dessus du coude (6); il portait un arc et des flèches (7) ainsi qu'un jeune élan, deux lièvres et quelques oiseaux produit de sa chasse.

Nous étions parvenus au pied d'une colline sur le penchant de laquelle j'aperçus un grand nombre de cabanes rondes, artistement construites avec des roseaux, des planches et de la terre grasse; un cercle de vieux arbrisseaux entrelacés les entourait comme un rempart (8).

Un Gaulois assis près de sa cabane se leva dès qu'il nous aperçut, il vint à notre rencontre, et me dit :

— Bénie soit votre venue, mon frère, daignerez-vous accepter une place chez moi!

— Mon frère, me dit alors mon hôte en se jetant à mes pieds (9), je vous demande la préférence (10); n'avez-vous pas accepté déjà?

— Oui, lui répondis-je, en l'aidant à se relever.

— Eh bien! poursuivit-il, voyez la fumée qui s'élève en tourbillons vaporeux au-dessus de cette cabane (11), c'est là qu'on nous attend.

Je remerciai le dernier venu, et je suivis mon hôte.

Je fus reçu par la famille avec respect et joie; le père me fit préparer un bain par ses filles (12); l'eau froide fut versée dans une grande pierre creusée artistement; elle fut parfumée avec des aromates (13).

En sortant du bain, nous nous mîmes à table; la famille se composait de mon hôte, de sa femme, d'un garçon et de deux filles. Deux Gaulois vinrent prendre part à notre repas.

Le sol était couvert de feuillage et de fleurs odoriférantes (14), la table était basse et couverte de viandes bouillies et rôties; le repas fut d'abord silencieux, nous dévorions avec avidité, mais nous mangions fort peu de pain (15).

Mon hôte était assis au milieu des convives; pour moi j'occupais la place d'honneur (16), ayant à mes côtés les deux jeunes Gauloises. On ne mangeait rien sans que le maître du logis n'en eût goûté (17); il buvait le premier, et la coupe passait de mains en mains (18). Un serviteur nous versait de la bière (19) : chaque homme avait derrière soi un domestique tenant son bouclier et ses armes (20). La conversation s'établit peu à peu; elle fut animée et spirituelle : mes hôtes paraissaient fort curieux (21).

Alors on servit le porc des Éduens (22), du lait durci sur l'osier tressé (23) puis on but la cervoise rafraîchissante (25) dans laquelle on avait mis du cumin (26).

A peine la coupe eut-elle parcouru le dernier tour, que les deux jeune Gauloises se levèrent de table : elles prirent chacune une lyre, et firent entendre des chants suaves et langoureux (27).

Ensuite le fils de mon hôte et les deux Gaulois qui avaient assisté au repas commencèrent une danse pittoresque et variée; ils étaient armés comme s'ils eussent été sur le point de combattre (28), et frappaient la mesure sur leurs boucliers (29). La danse finie, l'un des danseurs prit un chélys, préluda quelques accords vigoureux, puis il entonna d'une voix mâle le chant suivant.

LES PÈRES.

— La lyre est la voix du passé, car elle garde souvenir de tout ce qui fut grand et beau : elle vous dit ce que firent vos pères; elle dira à vos enfans ce que vous avez fait. La lyre apaise votre courroux, elle grandit votre courage, elle vous anime aux combats, elle vous enchante aux dernières heures du festin (30), elle célèbre les dieux et les héros, elle gémit, soupire, tonne, gronde, caresse, bénit et maudit. Honneur donc à la lyre, car la lyre est sacrée.

Le nom du Celte fleurit par toute la terre (31), et grace à la lyre, il fleurira jusqu'aux derniers âges du monde. *Dis* (32) fut le père de nos pères; sans lui la nation Gauloise n'eut pas existé : honneur donc au premier père des Gaulois.

Magog (33) fut le second roi des Celtes; il fonda Rhothomagus (34), Julio-Magus (35), Noviomagus (36) et Nomagus (37); et il engendra Sarron.

Sarron (38) fonda plusieurs villes, il rectifia la doctrine des philosophes et il engendra Dryus.

Dryus (39) cultiva et fit fleurir les belles-lettres; les druides prirent leur nom du sien, et il engendra Bardus.

Bardus (40) protégea la poésie qu'il cultivait lui-même avec grand succès; les bardes lui doivent leur nom, et il engendra Loughon.

Loughon (41) dégénéra de ses ayeux : non il ne fut pas le digne fils de Bardus son père; Loughon ne sut mettre aucun frein à ses passions. Il fonda Loughonum, et il engendra Bardus.

Bardus (42), deuxième du nom, fit fleurir la musique.

Leucus succéda à Bardus (43).

Leucus (44) fonda Lutèce (45), et il engendra Celtès.

Celtès (46), roi puissant et conquérant, donna son nom aux Celtibères, colonies gauloises.

Galathès (47), fils d'Hercule, succéda à Celtès.

Galathés donna son nom au peuple Galate, et il engendra Narbo.

Narbo (48) régna paisiblement, et il engendra Lugdus.

Lugdus (49), non moins heureux que son père Narbo, fut roi, et il engendra Belgius (50).

Belgius mourut sans postérité, et il eut pour successeur Jasius (51), fils de Jovis (52). Il régna aussi sur l'Italie; il fut tué par son frère Cardanus, lequel après ce meurtre se rendit à Samos, et de là dans la Phrygie où il bâtit une ville qui devint Troie (53).

Allobros (54) succéda à Jasius; le peuple Allobroge lui doit son nom.

Romus (55) fut le successeur d'Allobros (56); il fonda Rome.

A Romus succéda Paris (57); il embellit Lutèce.

Lemanus (58) fut le successeur de Paris. Lemanus (59) rétablit le Mans; il fonda Genève, et il donna son nom au lac Leman. Il engendra Olbius.

Olbius (60) fonda Alby.

Galathès (61), deuxième du nom, succède à Olbius : le nom de Galathès est à jamais célèbre dans les fastes des conquérants, et il engendra Nannès.

Nannès (62) fonda Nantes.

Rhémus fut le successeur de Nannès; il fonda la ville de Rheims.

Francus (63), fils d'Hector, fuyant sa patrie désolée, aborda les Gaules : il fut reçu comme un descendant des Celtes; il épousa l'unique fille qu'eut Rhémus, et il lui succéda.

A Francus succéda Sicamber (64), à Sicamber, Priam; à Priam, Hector; à Hector, Troïus; à Troïus, Fungres; à Fungres, Teuto, il donna son nom au peuple Teutonique; à Teuto, Ambrous, le peuple Ambrous lui doit son nom; à Ambrous, Thuringus; à Thuringus, Cimber, le peuple Cimbre prit son nom du sien; à Cimber, Mulbraud (65).

Et la lyre doit se taire sur Servius, ce n'est que dans

l'avenir que son nom prendra place parmi les pères, et quand son fils, faible enfant que balance sa mère, lui aura succédé, alors il sera chanté par nos enfans; mais dès ce jour, silence!

Vous tous qui avez entendu la voix du passé, rendez hommage à la lyre; soyez pères des héros de la patrie, ils sont vos pères, honorez-les, si vous voulez l'être un jour par vos enfans.

LES FASTES (66).

Depuis quelque temps la voix sonore du barde ne se faisait plus entendre, et pourtant je prêtais encore une oreille attentive, tant mon ame avait soif de cette vigoureuse harmonie! Mon hôte et sa famille, visiblement émus, laissaient couler des larmes de joie. Le chantre était demeuré debout; on eût dit qu'une auréole entourait son mâle visage: il jeta un rapide coup d'œil sur nous, puis il entonna, d'une voix encore plus énergique, l'hymne suivant:

Salut!... jeunesse guerrière! toi qui fis fleurir le nom du Celtes par tout l'univers, salut!... Vous êtes l'espoir de la patrie, jeunes Gaulois qui venez de recevoir des mains de vos pères (67) l'épée des braves; vous êtes l'espoir de la patrie, jeunesse guerrière qui pouvez vous présenter face à face devant celui qui vous engendra (68); jeunesse guerrière salut!... plaise aux dieux qu'un jour la lyre célèbre vos exploits, sinon soyez maudits!...

Savez-vous depuis quand nos pères habitent ces contrées? Non, car il n'y a que le puissant *Dis* qui le sache. Vous a-t-on raconté les actions mémorables de vos aïeux? Vous souvient-il des fastes de notre histoire? Ecoutez, le passé va parler par ma bouche; silence!

— Nos pères ont découvert la Celtibérie (69); ils l'ont conquise et peuplée sous la conduite du célèbre Ogmius, l'Hercule Gaulois.

Nos pères ont traversé les Alpes; ils ont gravi des neiges éternelles qui vont toucher le ciel; ils sont descendus dans les vallons et dans les plaines, et ils ont peuplé la Saturnie (70).

Nos pères, sous la conduite de Bellovès (71) entrent en Autonie, et s'y établissent (72). En guerre avec les Tyrrhéniens, ils perdent l'Etrurie (73).

Nos pères reçoivent la visite des Argonautes à leur retour de Colchos (74); nos pères furent transportés en grand nombre en Asie, près du Pont-Euxin, par ordre de Nabuchodonosor, roi de Babylone; la contrée qu'ils peuplèrent fut appelée Ibérie, du nom du peuple Ibérien de race gauloise (75).

Nos pères ont fondé la ville de Mediolanium-Insubriæ (76), sous les ordres du général Bellovèse.

Nos pères reçoivent la visite des Phocéens qui fuyaient leur patrie captive, car ils avaient en vain poussé le cri de délivrance (77); ils sont reçus avec humanité, et ils fondent la ville de Massilie (78); nos pères font la conquête, sous les ordres d'Enotorix, du Bressan, de la Cénomanie (79), du Meulonais, de la Rhétie (80) et des bords du Tésin (81).

Nos pères ont franchi le Pô sur des barques d'osier; ils abordent dans l'Etrurie, chassent les habitans, et s'y fixent eux-mêmes (82). Nos pères, dans un esprit de prévoyance, créent une armée permanente, toujours en armes, pour voler au secours de leurs pères en péril. Nos pères reçoivent la mémorable visite du célèbre Pythagore, et font la guerre aux Grecs d'Italie (83), le divin Phérécyde est mis au jour, et sa renommée brille comme l'astre du jour (84).

Nos pères supportent avec résignation et courage le fléau terrible qui nous vient de l'Egypte (85).

Nos pères gagnent la mémorable bataille d'Allia sur les enfans de Rome; ils entrent dans la célèbre ville, assiégent la capitale, et ne se retirent qu'après avoir fixé eux-mêmes la rançon des fiers héros du Forum (86); ensuite ils font alliance avec Denys l'ancien, tyran de Syracuse (87).

Nos pères volent au secours de Lacédémone sous le général Lissidias; ils remportent la célèbre victoire appelée la *journée sans larmes*, ainsi nommée parce qu'ils n'avaient perdu aucun des leurs (88).

Nos pères entrent dans le superbe Latium; ils investissent l'armée romaine sous les ordres du consul Pompilius; ils s'emparent de tous ses trésors (89). Le sénat romain, humilié, défend qu'à l'avenir on s'oppose à notre retour en Italie (90).

Nos pères, toujours animés de l'esprit guerrier, volent au secours de Carthage (91).

Nos pères établis en Illyrie, se présentent devant Alexandre: — Que craignez-vous le plus sur la terre? leur dit cet audacieux conquérant. — Rien, répondent-ils, si ce n'est la chute du ciel (92).

Nos pères font une irruption dans l'Ionie, et s'emparent audacieusement d'Ephèse (93); ils suivent Antigone, et lui font remporter une grande victoire (94); ils déclarent la guerre au peuple romain (95), et combattent pour Agathocle, tyran de Syracuse (96). Nos pères ont aidé Apollodore à se rendre maître de Cassendrie, ville superbe et orgueilleuse (97).

Nos pères taillent en pièces une légion romaine; ils mettent en déroute les armées de la ville éternelle; le consul Décius qui les commandait se dévoue à leur dieu Manès (98).

Nos pères détruisent de nouveau une armée des enfans de Romulus sous les murs d'Aretium et sous les ordres du préteur Lucius Cecilius; mais hélas, la victoire est infidèle à nos pères, et ils sont vaincus par le consul Dolabella (99).

Nos pères, sous les ordres des généraux Dumnorix et Cutarix, se rendent maîtres de l'Hélespont, et s'établissent aux environs du Mont Taurus (100). Nos pères s'établissent définitivement en Asie; ils fondent l'empire des Galates et la ville d'Ancyre (101). Pyrrhus s'étant rendu maître des dépouilles de quelques guerriers gaulois, les consacre dans le temple de Minerve (102). Nos pères, déchirés par une guerre civile, chassent les factieux; ceux-ci servent les Carthaginois dans la première guerre punique (103).

Nos pères secourent le roi de Bithynie, Ziélas, fils de Nicomède (104).

Nos pères veulent se rendre redoutables sur mer comme ils l'étaient sur terre. Ils tentent une première expédition sur Héraclée, en Thrace, mais la victoire leur est infidèle (105).

Nos pères reçoivent un tribut d'Euménès, roi de Perse (106).

Nos pères... mais c'est assez, je m'arrête; ma mémoire ne peut rendre tous les faits mémorables dont s'illustrèrent nos aïeux; elle ne sait quelle action guerrière choisir parmi tant d'actions illustres; ma pensée reste épouvantée, ma bouche demeure muette; ma lyre résonne encore un instant, mais c'est pour retomber dans un profond silence.

Il se tut: les larmes ruisselaient de nos yeux, une joie indicible inondait nos cœurs; non, jamais rien de pareil ne s'est montré à mes yeux, non, jamais musique pareille et voix semblable ne sont venues faire naître dans mon âme de si douces émotions.

Le chantre était demeuré debout; son rapide coup d'œil semblait s'abreuver de notre ivresse; il reprit sa lyre, il chanta de nouveau; mais ce n'étaient plus les mêmes paroles, ce n'était plus la même voix. Doux et paisible, voici ce que le barde enseignait:

— Salut à la chaste Hélanus (107); et vous qui adorez la déesse, écoutez mes accents, et retenez ce que vos ancêtres vous enseignent par ma voix.

Tu adoreras les dieux à l'ombre des forêts et sur le cristal des eaux (108), la voix des êtres célestes se fait entendre sur le chêne inspiré (109), sur le lac solitaire (110), elle

gronde avec le vent et la tempête (111), elle soupire sur les fontaines et sur les fleurs du printemps (112). Si tu soupçonnes la mère de ton nouveau-né, lance le bouclier de l'épreuve chargé de l'enfant, et le dieu du fleuve rendra l'innocent sur la rive, ou engloutira le fruit du crime (113).

Si tes amis se réjouissent, réjouis-toi avec eux, et s'ils pleurent, mêle tes larmes aux leurs.

Dès que la trompette du grand Teutatès (114) se fera entendre, choisis un frère d'armes, d'âge pareil au tien, échange tes armes contre les siennes sur la pierre du serment (115), mêle ton sang au sien dans une coupe (116), fais une chaîne de tes colliers et des siens, et allez ensemble au combat (117) pour partager le triomphe ou la mort, pour vous venger l'un ou l'autre.

Maudit soit celui qui néglige l'hospitalité (118). Si le soir tu rencontres un voyageur, jette-toi à ses pieds pour en obtenir la visite de préférence sur tes frères (119). Fais-lui préparer par tes filles (220) le bain qui délasse.

Laisse ta porte ouverte pendant la nuit (121), pour que le voyageur égaré trouve un abri pour reposer sa tête, et sitôt que tu l'entendras, lève-toi, réchauffe-le avec des peaux de bison et de brebis (122).

Ayez en vénération une jeune vierge, ne dédaignez point ses avis, car elle aperçoit de bien loin les choses de l'avenir (123).

Vous n'aurez d'autres temples pour adorer l'Éternel que le silence des forêts (124); car tout autre lieu restreint l'hommage dû à la divinité; c'est là que le chef des druides, vêtu d'une robe blanche (125), armé de la faucille d'or (126), portant un sceptre, surmonté d'un croissant (127), le front couronné de chêne (128) et du bandeau étoilé, viendra chercher avec solennité le gui sacré ou le rameau des spectres (129).

C'est là que le sacrificateur immolera les captifs au dieu Teutatès, ou qu'il les brûlera, au milieu de la nuit, dans de vastes figures d'osier.

Tu ne pénétreras sous la voûte sainte que comme un esclave, les bras chargés de chaînes comme marque de ton humilité. Si ton pied glisse et que tu tombes, les dieux te défendent de te relever; tu ramperas jusques au dehors du bois.

Tu adoreras les dieux; tu ne feras de mal à personne; enfin tu seras brave en toute rencontre.

Il se tut...

Alors la conversation, de grave qu'elle était, devint vive, pétillante, légère, vagabonde comme notre esprit qui nageait dans les vapeurs des boissons. Les Gaulois naturellement très-curieux me firent mille questions sur les mœurs de mon pays. Ils me parurent très-crédules et n'ayant aucune idée du mensonge. Tandis que je satisfis de mon mieux les désirs de tous mes convives, la coupe fit le dernier tour, et nous bûmes tous la liqueur étrangère, mais avec sobriété (130).

Mon hôte me dit alors — » Mon frère, nous n'interrogeons jamais le voyageur qu'à la fin du festin; car celui qui a parcouru les montagnes a besoin de nourriture (131). Maintenant que ce devoir est rempli, faites-nous connaître votre nom, votre patrie, et le motif de votre venue parmi nous. Nous vous écoutons.

— La Grèce m'a vu naître, et je passais mon enfance dans la ville de Thèbes. Mon père s'appelait Macare (132) et ma mère Thélème (133). Ils me nommèrent *fils de la foudre* Ayant été orphelin de très-bonne heure, je m'abandonnais aux désirs de mon cœur. J'avais toujours manifesté un goût déterminé pour les voyages. J'ai donc successivement visité tous les pays de la terre, du midi au nord, et du levant au couchant, faisant une ample moisson d'observations sur les mœurs, les coutumes, les gouvernemens et la richesse des pays où j'ai passé. J'arrive maintenant de l'Égypte, de la Chaldée et de l'Asie mineure, pays riches en noms harmonieux et dans lesquels tout rappelle de pompeux souvenirs. Partout j'ai rencontré une hospitalité plus ou moins douce; mais nulle part elle n'a été aussi franche, aussi bienveillante qu'au pays des Celtes. Honneur vous en soit rendu, ô mes frères!... Pardon si je renvois à un autre jour les détails que vous pourriez souhaiter de moi sur mes longs voyages, mais si la nourriture est le premier besoin du voyageur, le repos en est le second.

— Vous avez raison, me dit mon hôte; nous avons déjà passé une partie de la nuit à la table du festin, consacrons l'autre partie à donner au corps le repos qu'il demande. Venez; suivez-moi.

Il me conduisit à la couche hospitalière, où je ne tardai pas à dormir d'un profond sommeil.

---

(1) Pompon. Mela, liv. 3, ch. 3. (2) Laureau, *Histoire de France avant Clovis.* (3) Sérieys, *Élémens de l'Histoire des Gaules*, ch. 37. (4) *Idem*, ch. 37. (5) *Idem*, ch. 37. (6) *Idem*, ch. 37. (7) *Idem*, ch. 37. (8) Chateaubriand, *les Martyrs*, liv. 9. — *Histoire de Provence.* (9) L'abbé Courtépée, *Histoire de Bourgogne*, t. 1. (10) *Idem.* (11) Marchangy, *Gaule poétique*, recit. 1. (12) Le grand d'Aussy, *Vie privée des Français.* (13) Sirieys, *Élémens de l'Histoire des Gaules.* (14) *Idem.* (15) *Idem.* Les Gaulois connurent la fabrication du pain avant les Romains, les Phocéens établis à Marseille firent connaître cet art dans les Gaules. *Voyez* Marchangy, *Gaule poétique.* (16) Sirieys, lieu cité. (17) *Idem.* (18) *Idem.* (19) *Idem.* (20) *Idem.* (21) Strabo, liv. 4. Papon. (22) Strabo, liv. 4. (23) Pline, liv. 11, ch. 42. (24) Pline liv. 22, ch. 25.—Cæsar. (25) Posidonius, liv. 4, ch. 13. (26) Les Gaulois avaient des lyres, des harpes, des chélys, des cythares. Strabo, liv. 6. (27) Sirieys, lieu cité. (28) *Idem.* (29) *Idem.* (30) Les festins se prolongeaient souvent jusqu'à l'aurore. (31) Justin, liv. 25. (32) Pluton, dieu de la nuit selon Cæsar, *de bello galli.* (33) Ou Magus; il régnait en 1986 du monde et 2015 avant J.-C. (34) Rouen. (35) Angers. (36) Noyon. (37) Nevers. (38) Il régnait en 2029 du monde et 1972 avant J.-C. (39) Cæsar. (40) Il régnait en 2096 du monde et 1950 avant J.-C. (41) — an 2116 — 1885. (42) — an 2168 — 1833. (43) — an 2202 — 1799. (44) — an 2238 — 1763. (45) Aujourd'hui Paris. (46) Il régnait an 2270 du monde et 1731 avant J.-C. (47) — an 2324 — 1677. (48) — an 2339 — 1662. (49) — an 2354 — 1647. (50) Ou Bellegius. (51) Ou Jalligius. (52) Ou de Thusus Hérule. (53) C'est sans doute cette origine qui donna sujet aux Gaulois d'aller secourir Troie. Voyez *Gaule poétique* de Marchangy, *notes.* Quelques auteurs disent que les Gaulois ayant trouvé la ville prise, emmenèrent avec eux un certain nombre de Troyens. *Voyez* Amm. Marcell. Lucan. *Phars.*, liv. 1. — *Sidon. Apoll.* liv. 7, ép. 7. (54) Il régnait an 2404 du monde et 1597 avant J.-C. (55) — an 2434 — 1567. (56) — 2482 — 1519. (57) Valence sur le Rhône; il existe tout près de la ville de Romans et celle de Romieu. (58) — an 2560 — 1441 avant J.-C. (59) — an 2583 — 1418. (60) — an 2610 — 1391. (61) — an 2650 — 1388. (62) — 2700 — 1301. (63) Ou Francion, il régnait an 2800 du monde et 1201 avant J.-C. (64) Il donna son nom au peuple Sicambre. (65) L'histoire parle peu de ces rois, et le temps de leur règne n'est pas bien connu, cette chronologie est prise dans les *Élémens de l'histoire des Gaules*, par Sirieys. Il ne parle pas des auteurs où il a puisé. (66) Ces fastes de l'histoire des Gaules sont pris dans *les Élémens de l'Histoire des Gaules*, par Sirieys. (67) Les Gaulois armaient leurs enfans dans une cérémonie publique, Sirieys. (68) Les jeunes Gaulois ne pouvaient se présenter devant leur père qu'après avoir été armés. Ne serait-ce point là l'origine de la chevalerie? (69) L'Espagne, en 1581 avant J.-C. (70) Italie, en 1579 — (71) 600 — (72) En 1264 — (73) En 1330 — (74) En 616 — (75) Milan. (76) En 1590 — (77) 600 — (78) Marseille. (79) Crémonais. (80) Véronnais. (81) 576 — (82) 544 — (83) 544 — (84) 525 — (85) 480 — (86) 429 — (87) 429 — (88) 392 — (89) 392 — (90) 336 — (91) 351 — (92) 350 — (93) 342 — (94) 336 — (95) 334 — de Rome 420. (95) 321 — de Rome 433. (96) 311 — de Rome 443. (97) 311 — de Rome 443. (98) 307 — de Rome 447. (99) 296 — de Rome 457. (100) 284 — de Rome 470

(101) 279 — de Rome 475. (102) 278 — de Rome 476. (103) 275 — de Rome 479. (103) 265 = de Rome 489. (104) 249 = de Rome 505. (105) 243 — de Rome 511. (106) 242 = de Rome 512. (107) Helanus, signifie *splendeur*, nom sous lequel les Gaulois adoraient la lune. *Voyez* D. Martin, *Histoire des Gaulois.* (108) Lucan, *de bell. civil.*, liv. 5. (109) *Maxime de Tyr*, orat. 38. (110) Picot, *Histoire des Gaulois*, tom. 3, liv. 2, ch. 7. (111) Picot, lieu cité. (112) *Gaule poétique.* (113) Cæs., *de bel. gal.* liv. 6. (114) Le Mercure des Phéniciens. (115) Diodore de Sicile. (116) Coutume conservée jusques à la chevalerie. (117) D. Martin, *Histoire des Gaulois.* (118) Pomponius Mela, liv. 3, ch. 3 (118) Courtépée, *Histoire de Bourgogne.* (119) Le grand d'Aussy, *Vie privée.* (120) D. Martin, *Religion des Gaulois.* (121) Cæs. *de bel. gal.*, liv. 6. (122) Tacite, *de morib. Germa.* (123) Strab. liv. 4. (124) Pic, lieu cité. (125) Laureau, lieu cité. (126) *Idem.* (127) D. Martin. (128) Cæs· *de bell. gall.*, liv. 4. (129) Marcel, tom. 1, ch. 9. (130) Le vin que les Phocéens établis à Massalie avaient fait connaître. *Polyb.* liv. 2. (131) Marchang. *Histoire de France*, tome 1. (132) Mot grec que signifie *bonheur.* (133) Mot grec qui veut dire *volonté.*

SECONDE JOURNÉE.

Le lendemain matin, je me levai de bonne heure, et vins m'asseoir sur le seuil de la maison de mon hôte. Le ciel était serein, la Camarus (1) rougissait au feu de l'astre du jour prêt à s'élancer du sein des nuits. Les Derus (2), qui s'élevaient sombres et touffus sur le sommet de la montagne qui dominait les habitations des Gaulois, s'agitaient doucement au souffle caressant des Cers (3). Lynde (4) du firmament se colorait d'un rouge éclatant, et se reflétait sur les ondes courroucées de la Druentia (5) qui bordait comme d'une frange argentée la plaine des Candelleuses (6); la légère Bardal (7) chantait seule au bro (8) silencieux.

Je goûtais le calme que procurent de pareilles sensations alors que mon hôte me rejoignit en disant :

— Salut, mon frère; puisse votre sommeil avoir été aussi paisible que l'est la face de la chaste Hélanus...

— Vos vœux sont accomplis, mon frère, car ma nuit a été aussi douce que le cœur de la jeune fille.

— Que les dieux en soient loués... Nous allons à la chasse; serez-vous des nôtres?

— Très-volontiers.

Nous rentrâmes dans la maison, et nous prîmes chacun nos armes; quelques autres Gaulois vinrent se réunir à nous, et nous partîmes tous, nous dirigeant vers une forêt. A notre arrivée, je fus surpris d'y trouver un très-grand nombre de chasseurs réunis; je fis part de mon étonnement à mon hôte, qui me dit alors: — Nous célébrons aujourd'hui la fête de la déesse des chasseurs, et il y aura en son honneur une chasse générale (9). » Alors nous formâmes un grand rond; les prêtres de la déesse étaient au milieu (10): l'un d'eux portait un large sac; il fit le tour, et en passant devant nous, chacun des Gaulois lui remit, en l'honneur de la déesse de la chasse, autant de pièces de monnaie qu'il avait tué de grands animaux pendant l'année (11).

La collecte finie, le prêtre dit quelques paroles sacrées, puis il remit à tous les assistans des flèches empoisonnées (12), en nous donnant une espèce de bénédiction, et nous commençâmes la chasse. Le chef des chasseurs détermina les postes de chacun, et, à un signal donné, nous fîmes la battue du bois de manière à nous rendre au lieu indiqué pour réunion. Nous étions tous à cheval. Les Gaulois, excellens cavaliers (13), firent des prodiges d'adresse. La forêt était peuplée d'un grand nombre de bêtes féroces et sauvages. La chasse se prolongea une grande partie du jour. Je fus le premier à me trouver au rendez-vous général; je trouvai là plusieurs femmes occupées à dresser la table du festin. Ma capture était minime; mais celle de mes compagnons était abondante. Bientôt nous fûmes tous réunis. Alors nous nous mîmes à préparer le produit de la chasse, demeurant entourés des divers meutes de chiens qui rôdaient autour de nous (14). Puis, tandisque les viandes cuisaient, nous nous livrâmes tous à des jeux d'adresse et de force, où les Gaulois firent preuve d'agilité, de force et de souplesse (15).

Enfin, nous nous mîmes à table; le repas fut des plus joyeux, et les bardes chantèrent l'hymne suivante:

CHANT DE CHASSE.

« Le glaive du chasseur est sorti du repos; les échos de la forêt ont retenti de ses coups; partout où il a passé, il a laissé des traces sanglantes. Les bêtes féroces mises en fuite ont fait entendre leurs hurlemens de frayeur; par eux, l'épouvante a volé de tanière en tanière, et tous les animaux, saisis d'effroi, ont fui de tous côtés par instinct et par prudence; car les compagnons de la déesse criaient: Voici les enfans du Celte, les chasseurs des chasseurs, l'épée terrible des dieux.

» Du sang et la mort!... du sang et la mort!... Ils ont fui, mais en vain, le fer brillant du Celte leur a fasciné les yeux, et ils sont venus d'eux-mêmes se présenter aux coups des chasseurs, et maintenant ils vont être broyés par les braves des braves.

» Le glaive est l'esclave du Celte; il va saisir la proie partout où elle se montre, au sommet des montagnes comme au milieu des plaines, à travers les bois comme au sein des eaux et des airs, l'arme du chasseur est la providence du Celte.

» Sans la chasse, que serait donc la vie du Celte ... comme ses premiers pères, il se nourrirait de glands (17) comme les animaux. Honneur donc à la déesse de la chasse qui fit connaître au Celte cet art bienfaisant, car après le tumulte et le sang, viennent les chants harmonieux et les festins... Ainsi la mort donne la vie... »

Et le repas achevé, nous retournâmes tous ensemble au village.

---

(1) La voûte étoilée. (2) Chêne. (3) Zéphir. (4) L'azur du ciel. (5) Durance. (6) Cadenet. (7) L'alouette. (8) Champ. (9) Serieys, *Histoire des Gaulois.* (10) *Idem.* (11) *Idem.* (12) *Idem.* (13) *Idem.* (14) *Idem.* (15) *Idem.* (16) Strabo, liv. 4. (17) S'il faut en croire les historiens, tous les peuples dans leur enfance se seraient nourris du fruit du chêne. Voyez Lucre, liv. 5. Ovid, metam. Hora., liv. 15 et 5. Chaque peuple aurait eu sa forêt de Dodone, Lucain appelle la forêt de Marseille, *Sylva dodones.* Ne serait-ce pas plutôt le fruit du châtaignier ? et n'aurait-on pas confondu ces deux fruits!... l'erreur ne serait pas impossible.... Je laisse à d'autres ce problème à résoudre.

TROISIÈME JOURNÉE.

Le lendemain de la chasse fut un jour triste; une dispute s'était élevée entre deux chasseurs. La cause fut portée devant le tribunal des magistrats (1) qui prononcèrent la sentence. Voilà qu'un d'eux se plaint et appelle son adversaire au jugement des dieux (2) et au malle prochain (3). Le malle eut lieu le même jour; là, debout devant les magistrats, la face empourprée de colère, le Gaulois condamné par les juges proféra ces mots :

— » Je le jure par tous les dieux du Celte, je me déclare pour la vie l'ennemi de mon adversaire; que tous les dieux punissent de mort quiconque lui donnera un asile qui me soit inconnu. Je défie toutes les forêts de la terre, les cavernes des montagnes et les déserts les plus éloignés, de lui fournir une retraite qui puisse le soustraire à ma juste fureur (4). »

En achevant ce serment terrible, il jeta son collier à terre comme gage de combat (5). L'adversaire accepta le défi, et le combat commença impétueux, terrible : même force, même adresse, même présence d'esprit, jamais deux champions ne furent de plus égale valeur. Ils combattaient déjà depuis long-temps, et la victoire demeurait toujours incertaine. Les Gaulois applaudissaient les faits remarquables de chaque champion, lorsque parurent plusieurs bardes qui chantèrent ce qui suit :

« Le Celte préfère la mort à l'ignominie; le lâche qui fuit le combat sera maudit. Résister et braver même la fureur des élémens est la loi commune à tous. Le Celte lutte avec les courans rapides des fleuves et avec les tourbillons de la tempête. S'il est couché sur le rivage de la mer lorsque le grand flot s'approche, il dédaigne de se retirer pour le fuir; il ne déserte point la cabane que la flamme dévore, mais il dispute au feu tout ce qui se présente à lui.

» Au moment où le guerrier celte combat, l'étoile de l'immortalité se lève pour lui, et s'il meurt avec honneur et pour une cause juste, le barde célèbre ses louanges. »

Soudain un cri terrible se fit entendre, et les chants du barde furent interrompus : le provocateur venait de rouler dans la poussière, et son ame en courroux s'était enfuie aux enfers. Le vainqueur lui trancha la tête, la porta en triomphe chez lui (6), et l'attacha à la porte de sa cabane comme un témoignage de la justice de sa cause et de sa valeur (7).

Les parens du mort demeurés seuls enlevèrent le cadavre, et furent l'inhumer sans cérémonie. Les funérailles furent donc courtes : arrivés à l'enclos sacré, ils creusèrent une fosse profonde, y placèrent le mort (8), et avec lui tout ce qui lui était le plus précieux (9). Sa femme et ses enfans versaient des larmes, et, les cheveux épars, chantaient :

« Le brave des braves a combattu; c'est en vain que son bras formidable a frappé tant de coups terribles à l'ennemi. Il est mort, car la déesse des guerriers lui a voilé la face, et son bras n'a frappé qu'au hasard; son bras fasciné n'a pu éviter le fer de son adversaire. Il est tombé !... mais avec honneur et gloire, car sa cause était juste. Il est mort, mais sa vie n'est souillée d'aucune honte. Le lâche fuit le combat, le brave le cherche; le lâche évite la mort, le brave l'affronte. La mort trouve le brave toujours prêt; il la voit, sourit et tombe (10).

» Dès l'instant où le brave meurt, l'étoile de l'immortalité se lève sur lui, et il va revivre avec ses aïeux (11). »

L'hymne finie, la femme du défunt descendit vivante dans la tombe conjugale qui renouvelle l'hymenée (12). Les enfans qui ne veulent vivre que pour venger leur père et leur mère, jetèrent dans la tombe des lettres d'adieu (13). Alors on éleva un monticule de terre sur les deux morts en forme de piramide haute de trente toises (14).

Les parens s'étant retirés, il ne resta plus que quelques enfans qui jouaient peut-être sur la tombe de leur père (15).

Pour moi, déplorant une coutume si funeste et vivement ému par la pensée de l'état présent et du sort à venir de deux familles, j'errai dans ce lieu de repos : le clos était vaste et planté d'arbres touffus. Le sol était couvert d'un gazon verdoyant (16).

Je m'arrêtai devant une tombe remarquable sur laquelle s'élevait une petite colonne taillée; une urne, peinte de diverses couleurs (17) la dominait. Ces mots étaient gravés sur la pierre monumentale : « Dans ce » bouage de mithras, ce tombeau renferme le corps du » grand-prêtre Chyndonax : retirez-vous, impies, les » dieux gardent ma cendre (18). »

Je lus encore l'inscription suivante :

« Si vous ne trouvez plus de cendres dans cette urne, » songez à belle âme contre laquelle il ne fut jamais rien » dit.

» Ici se découvre tout le secret de la vie humaine !

» Lève le voile, et médite sur ce composé des substances » qui s'unissent et se séparent !

» Le soleil s'est levé pour moi !

» La vie est courte; le temps n'est long qu'après la » mort !

» Rien n'est plus assuré que la mort !

» Réjouis-toi, et viens (19) !... »

Ce jour-là, mon hôte mariait une de ses filles, et dès la veille, on avait préparé les réjouissances. Le repas fut splendide; un très-grand nombre de Gaulois assistaient au festin. Tous les jeunes guerriers des Candellenses étaient présens, et c'était parmi eux que la jeune Gauloise devait choisir son époux.

Le repas était fini; tous les enfans des Celtes, attentifs à ce qui allait se passer, gardaient le silence. Tous les yeux étaient portés sur la jeune fille qui demeura un instant indécise et rêveuse; enfin la jeune Gauloise, sa figure se colore, elle se lève de table, prend une coupe, et, l'ayant présentée à un jeune Gaulois, elle y verse de l'eau (20).

Un tonnerre d'applaudissemens se fit entendre; la fille de mon hôte venait par là de déterminer son choix. Nous nous levâmes tous de table; mon hôte prit sa fille par la main, la présenta au jeune guerrier qu'elle avait choisi, et lui dit : — Je te donne ma fille pour être ton bonheur et ta femme, pour garder tes armes et ton argent, pour veiller sur tes enfans, pour partager ton lit et tes biens, et je te la donne au nom de tous les dieux (21).

Et nous répondîmes tous : — Que cela soit fait ainsi. Les bardes entonnèrent alors le chant de l'hyménée.

« Jeunes guerriers et vous jeunes filles, venez saluer votre compagne; venez; apportez tous des couronnes de fleurs et des guirlandes de verdure; venez, accourez tous vers la bien-aimée de l'homme.

» L'homme unira son existence à celle de la femme, ils ne feront qu'une même chair.

» Que les génies malfaisans s'éloignent du couple heureux ; car les jeunes filles ont cueilli le rameau d'aubépine (22) qui éloigne les lutins et les duses (23).

» Que l'homme qui a donné son nom à la femme évite le déshonneur, et que la femme qui est la compagne de l'homme demeure toujours pure.

» Couple charmant !... que les dieux rendent votre union féconde et prospère ; soutenez-vous l'un l'autre et bravez ensemble les orages de la vie. Puisse tous les dieux vous être favorables, et tenir loin de vous le codrille impur qui donne la mort (24).

» Le genre humain est sorti des flancs de la femme, et il a été nourri par elle, et tous les héros du Celte ont été balancés sur ses genoux. C'est la femme qui file le lin qui doit servir à tisser la chlamyde des guerriers; c'est elle qui essuie son front poudreux, et qui nettoie son épée ensanglantée après les combats.

Jeunes filles, conduisez votre compagne à la chambre nuptiale, afin que le prêtre la bénisse ainsi que son époux. Que votre hymen et votre bonheur, couple fortuné, soit aussi durable que la pierre césée (25), que le Peulvan (26) et le Dolmen (27).

» Jeunes guerriers et vous, jeunes filles, venez saluer votre compagne; venez, apportez tous des couronnes de fleurs et des guirlandes de verdure, venez, accourez tous vers la bien-aimée de l'homme !... »

Après la cérémonie religieuse qui fut secrète, les deux époux revinrent dans la salle du festin, se prosternèrent aux pieds de leurs parens, et leur demandèrent leur bénédiction (28), après quoi les assistans formèrent tous une vœu personnel pour les deux époux (29).

Alors les jeux publics commencèrent au devant de la maison de mon hôte. Les uns se formèrent en rond, se tenant pas la main, et dansant au bruit des instrumens ; et leurs voix mâles se mêlaient aussi aux sons des cythares, des harpes et des chelys (30) ; d'autres, à demi nus, s'exerçaient à sauter au milieu d'un rond formé d'épées et de lances aiguisées (31).

Pour moi, je causais avec mon hôte, et je le questionnais sur le commerce des Gaules.

— Le commerce, favorisé par les rivières (32), attire, me dit-il, assez d'étrangers (33). Les échanges portent principalement sur les objets suivans : l'étain des mines de Cornouailles (34); les chiens de chasse et de combat (35); les peaux dont ont fait des voiles (36), des fourrures, et la viande sallée des bords de la Seine (37); les toiles si serrées qu'elles résistent au tranchant des armes (38); des objets de terre cuite et de verroterie (39) ; l'or qu'on enlève dans le sable des fleuves de l'Aquitaine (40). Les Gaulois se glorifient d'avoir inventé les roues de la charrue et le crible qui purifie le grain (41). Ils cultivent une espèce de lin qu'ils savent filer et ourdir, avec lequel ils fabriquent des robes qui sont recherchées par tous les autres peuples (42). Pour hâter la maturité des fruits, ils répandent sur eux une poussière noire (43) ; ils composent un savon pour nettoyer le linge (44). Les lits de duvets ont été inventés par eux (45), ainsi que les tapis à fleurs. Ils ont des procédés pour teindre de diverses couleurs (46). Le verre, qu'ils savent travailler, est plus transparent que celui des autres nations (47). Ils savent donner à l'étain et au cuivre l'éclat de l'or (48). Ils engraissent la terre par le moyen de la marne et de la chaux (49). Les Gaulois ont encore inventé les habits feutrés (50) ; enfin ils savent battre monnaie. » Mon hôte m'en présenta une ; elle était de cuivre, portait au bord le nom du roi *Dubno*, au milieu, l'effigie de ce prince ; sur le revers de la médaille, on voyait un guerrier tenant de chaque main une tête ensanglantée (51).

Le soleil avait cessé d'éclairer le sol des Candellenses ; les jeux publics finirent, et le repas des noces commença.

---

(1) Serieys, ch. 31. (2) *Idem.* (3) Assemblées générales, plusieurs pays ont pris leur nom de ces assemblées, tels qu'Aumale, Vismale, *voyez* Boulainvilliers. (4) Marchangy. (5) De Boulainvilliers, de là est venu l'expression : *jeter le gand.* (6) Boulainvilliers. (7) *Idem.* (8) Les Gaulois brûlaient en général les morts, cependant quelquefois il les inhumaient, *voyez* Cæs. *de bell. gal.* (9) Marchangy. (10) Les Gaulois connaissaient la vie future. (11) Cæs. *de bell. gall.* (12) On a trouvé une multitude de ces tombeaux dans la Creuse, la Sarthe, la Sambre, etc. (13) Diod. Cet usage a encore lieu au Bengale, selon Marchangy. (14) Serieys. (15) *Idem.* (16) Laureau, *Histoire de France avant Clovis.* (17) Ce monument a été trouvé près de Dijon, *voyez* D. Martin. (18) Toutes ces inscriptions se trouvent dans Laureau et D. Martin. (19) Ces inscriptions semblent être en opposition avec ce que nous avons dit précédemment, savoir, que les Gauloïs n'écrivaient point. Il est certain toutefois qu'ils connaissaient l'écriture, ils n'en faisaient point usage pour écrire leurs lois et leur histoire, *voyez* tous les auteurs cités. (20) Justin, liv. 43. (21) Marchangy. (22) *Mémoires de l'Acad. celtique.* (23) Mauvais génies. (24) Cette superstition gauloise se retrouve encore parmi le peuple des campagnes. Le codrille, serait selon eux, un œuf pondu par un coq, d'où il sortirait une espèce de reptile qui donne la mort à ceux qui le regardent. *Mémoires de l'Académie celtique*, tome 4, p. 95. (25) Pierre monumentale druidique si commune en France. (26) Obélisque gaulois. (27) Autel gaulois. (28) *Mémoire de l'Académie celtique.* (29) *Idem.* (30) Claudi. et Sidon. Appolin. (31) Tacite. (32) Strab. liv. 3 et 4. (33) Diod. sicul. liv. 5. (34) Picot, *Histoire des Gaules.* (35) Strab. (36) Cæs. *de bell. gall.* (37) Strab. (38) Pline. (39) Strab. (40) *Idem.* (41) Pline, liv. 18, d'après le même auteur, les Gaulois connaissaient la marne et la chaux qu'ils employaient pour engraisser la terre. (42) Sabine. (43) Pline, liv. 17. (44) Pline, liv. 28. (45) Pline, liv. 8. (46) Pline, liv. 19. (47) *Idem*, liv. 30 et 36. (48) *Idem*, liv. 24. (49) *Idem*, liv. 8. (50) *Idem*, liv. 17. (51) Picot, *Histoire des Gaules*, Strab. liv. 4, Marcel, *Origine de la monarchie française. Voyez* les planches.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Je me levai de grand matin ; je désirais faire une promenade dans les environs. Le fils de mon hôte m'accompagna, et bientôt nous eûmes parcouru le village. Il était situé sur le penchant d'une colline (1), et une forteresse le dominait. Elle était construite d'une manière assez régulière, et très-solide. De longues et grosses poutres gisaient à terre à deux pieds de distance l'une de l'autre ; en dedans, elles étaient attachées ensemble par

des traverses, et le vide était rempli de terre grasse; ce vide était couvert en dehors de grosses pierres. A ce lit de poutres, de terre et de pierres, succédait un second lit pareil, puis un troisième. Ainsi, jusqu'à la hauteur de quatre-vingts pieds (2), l'édifice était de forme carrée, et les murs avaient quarante pieds d'épaisseur, sur trois cents de face (3). Des pieux pointus et durcis au feu étaient plantés au haut du mur, et formaient un bataillon de piques (4). Tout autour gisaient éparses des tours mouvantes (5), des rhédas (6), des pétorituns (7), des essorts (8) et des covius (9).

Sur les quatre portes principales de la forteresse, on avait cloué des pieds de louve, des carcasses de hibou, des os humains et des crânes pris à l'ennemi (10). Singulière mosaïque que celle des Gaulois!...

En face et près d'un déru centenaire à demi consumé par la foudre, s'élevait un autel de gazon; un long jalon y était planté et balançait dans les airs l'étendard sacré de la guerre (11). Tandis que nous continuions notre course matinale, curieux que j'étais de connaître tout ce qui concernait le peuple celte, je m'enquis auprès de mon compagnon de la forme des gouvernemens. Voici ce qu'il m'apprit:

« Le peuple Gaulois est divisé en grandes peuplades, et chaque peuplade habite un territoire déterminé (12), et ce territoire n'a d'autre nom que celui de la peuplade qui l'habite (13). L'empire des Gaules, à cause de sa vaste étendue, pourrait être divisé en deux grandes parties, savoir: la partie asiatique et la partie européenne (14). Les limites de la partie asiatique ont beaucoup varié; quant à la partie de l'Europe, elle est limitée, au midi, par la mer Méditérranée; à l'occident, par l'Océan atlantique; au nord-ouest, par la mer du Nord et la Manche, et au nord, par la Scandinavie, la Pologne et la Moscovie (15). La forme du gouvernement est, chez les uns, monarchique, chez les autres, aristocratique (16), chez d'autres enfin, partie aristocratique et partie démocratique; ces derniers sont appelés libres (17).

» Les petites républiques sont soumises aux nobles, mais elles choisissent annuellement un magistrat pour les affaires civiles, et un généralissime pour celles de la guerre (18). Les républiques et les états monarchiques se réunissent tous les ans en un conseil général où l'intérêt commun est discuté et réglé (19). Les républiques ont une loi commune à toutes: elle oblige tout citoyen à révéler secrètement au magistrat ce qui peut être tramé contre l'intérêt public (20). Tous les états sont dans une continuelle surveillance les uns envers les autres pour se maintenir libres (21).

» La royauté se transmet par la voie de succession: dans ce cas, le pouvoir est très-limité. Les rois (22) élus par le peuple sont plus puissans, et ceux qui doivent leur pouvoir à la conquête le sont encore davantage (23).

» La paix et la guerre sont décidées par les druides ou par un tribunal de femmes (24). Voici à quelle occasion ce tribunal fut établi: deux peuples avaient à nommer un roi; ils ne pouvaient s'entendre sur le choix de la personne. On était sur le point de se battre, les deux armées étaient en présence; tout à coup une troupe de dames gauloises se précipite parmi les guerriers, et une d'elles s'écrie:

— Quel est donc le motif de votre assemblée?...... l'élection d'un chef dont la psrsonne réunisse la justice, la sagesse et la valeur; qui maintienne la prospérité comme la grandeur de toutes les cités. Espérez-vous le trouver plutôt dans une cité que dans une autre?... C'est une erreur. Les dieux qui les donnent aux peuples n'ont aucun égard au lieu de leur naissance: devant eux les hommes et les lieux sont égaux. Les Gaules possèdent plusieurs héros qui mériteraient la préférence; mais ne vous flattez pas de découvrir le plus digne d'être élu, si vous ne commencez par étouffer cette jalousie qui vous empêcherait de voir le mérite là où il se trouve (25).

» Les Gaulois s'apaisèrent à ce discours; le chef fut nommé. En reconnaissance de la prudence manifestée par ces dames, le tribunal fut établi.

» Les femmes gauloises sont aussi courageuses que leurs époux; on les a vues souvent combattre les ennemis de la patrie, les cheveux épars et l'épée à la main: elles encourageaient les combattans au milieu de la mêlée. Les Gaulois préfèrent périr par les flammes avant que de capituler; tous ont en horreur l'esclavage (26). »

Notre course était finie, et nous rentrâmes pour le repas du matin.

---

(1) Actuellement appelée le Castelar et où il reste encore une portion de tour et des remparts, lieu où était le pays des *Caudellensis pagus*, peuple celto-ligien, *Voyez* le *Dictionnaire historique et topographique de la Provence*, par Guérin. (2) Cæs. *de bell. gall.*, liv. 6. Chateaub. *les Martyrs*, liv. 9. (3) Cæsar et Chateaub. (4) *Idem, idem.* (5) Cæs. *de bell. gall.* (6) Char à deux roues (7) Char à quatre roues. (8) Charriot dans le genre des Covins (9) Charriot à combattre: armé de fer tranchant, c'est peut-être ceux dont il est parlé dans le *livre des Machabées*, (10) Chateaub., *les Martyrs*, liv. 9. (11) Statue grossière d'Hésus, dieu de la guerre. (12) Serieys, *Histoire des Gaules.* (13) *Idem.* (14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24. Serieys, *Histoire des Gaules.* (25) Ce discours se trouve tel quel dans *l'histoire des Gaules*, par Serieys, vol. unique. (26) *Idem.*

CINQUIÈME JOURNÉE.

Ce jour-là nous fîmes, comme le précédent, une promenade matinale. Nous trouvâmes encore la porte du pays fermée et gardée en dehors par une meute de chiens de combat (1); nous l'ouvrîmes, et nous descendîmes la montagne. Mon but était de visiter le naut (2) sacré qui se trouvait à la base. Le naut était vaste et rempli de bettulas (3), de derus et d'autres arbres sacrés. Au milieu de sa vaste enceinte et sous une ombre immense où ne pénètre jamais les rayons du soleil (4), s'élevait l'habitation des druides. Là, au milieu de leur sauvage solitude et dans le silence des forêts, ils étudient la nature et ses lois; ils cultivent la muse de Bellenus (5), pratiquent la sagesse d'Onvena (6); ils s'instruisent des cérémonies, des sacrifices et de tout ce qui a rapport au culte divin (7); enfin ils enseignent la morale, la philosophie et le dogme si consolant de l'immortalité de l'ame (8) à de nombreux élèves.

Les druides (9) sont soumis à un souverain-pontife qu

jouit d'une autorité absolue sur eux; à sa mort, il est remplacé par le plus haut en dignité (10). Les rois ne peuvent rien faire sans le consentement des druides (11). Ces prêtres ne vont point à la guerre; ils suivent quelquefois les armées, mais ils ne combattent jamais (12); ils ne paient aucun subside, et ils sont tous logés et nourris au frais des états (13).

. Ils ont trois fonctions principales à remplir : 1° ils rendent les jugemens dans les matières les plus graves; 2° ils élèvent la jeunesse; 3° ils font des sacrifices (14). Dans les affaires religieuses, ils lancent une espèce d'excommunication (15).

Ils enseignent à leurs élèves tout ce qui concerne l'ame, l'astronomie, la cosmométrie, la géographie, la philosophie et la théologie (16). Les études sont très-longues, et n'ont lieu qu'oralement. Toute leur science est contenue dans vingt mille vers que les élèves sont obligés de graver dans leur mémoire (17). Les druides connaissent la boussole, l'aimant (18), et cultivent avec succès la magie (19). La couleur rouge est regardée par eux comme quelque chose de divin (20).

Les druides sont divisés en cinq classes, savoir :

1° les bardes, qui se livrent à la poésie et à la musique;
2° les vaormèdes chargés des études;
3° les eubages chargés de la divination;
4° les druides proprement dits qui sont sacrificateurs;
5° les causidicis qui sont les interprètes des lois (21).

Nous parcourûmes seulement la partie publique du haut sacré; une terreur (22) subite me prit en voyant ces lieux sauvages. Je me hatai donc de sortir de la forêt druidique, et tandis que nous revenions au logis, le fils de mon hôte me raconta les travaux de l'Hercule gaulois.

Ogmius, prince des Gaules, doué d'une force prodigieuse, d'un caractère guerrier et aventureux, s'était mis à la tête de l'exubérence de la jeunesse gauloise, et la conduisit dans l'Espagne où, après des combats souvent renouvelés, il les établit. A son retour dans la patrie *mère*, il est de nouveau mis à la tête d'une nouvelle migration celtique à laquelle il fit franchir les sommets hérissés des Alpes. Il peupla les montagnes; ensuite il descendit dans la plaine, et fit la conquête des terres qu'arrosent les eaux du Tésin. De là il fut jusques aux rivages de la mer Adriatique. Après ces travaux, Ogmius passa le Pô auprès de son embouchure, et peupla l'Étrurie; de là Ogmius passa dans le pays où le Nar a sa source, et y laissa une colonie au lieu où précisément plus tard Rome s'éleva. Continuant ses excursions, il fut près de l'Iris, où il fixa une autre colonie; enfin il revint dans sa patrie (23-24).

Nous étions parvenus dans l'intérieur de la cité; en passant sur la place publique, nous fûmes témoins d'une coutume qui se renouvelle deux fois par an. Un magistrat, devant lequel venait se présenter tour à tour la jeunesse gauloise, mesurait l'épaisseur de chacun d'eux. Tous ceux qui dépassaient en rotondité la longueur fixée, furent mis à l'amende et à la diète (25). Le fils de mon hôte s'avança quand son tour fut venu; un rire universel l'accueillit, et le magistrat ne le soumit point à l'épreuve : il était mince comme le peuplier de six ans.

En rentrant à la maison, mon hôte me fit voir ses armes et des têtes prises à l'ennemi vaincu; elles étaient entourées de cercles en or (26); puis une cotte de mailles assez bien faite (27). — Ceci, me dit-il, est une parure, mais non point une chose défensive; nous méprisons ce qui peut garantir de l'atteinte du glaive. Jamais je n'ai combattu sous cette cuirasse. Je vis des flèches armées d'une pointe de fer, d'os ou d'une pierre tranchante. Je remarquai une espèce de casque qu'ombrageait un panache de plumes de diverses couleurs (28); mais ce que j'admirai surtout, ce fut son bouclier où la prise du Capitole et Brennus, pesant l'or des Romains, avaient été peints (29).

Mon hôte examina les miennes, et les trouva très-inférieures aux siennes; car elles étaient légères comme cela convient à un voyageur.

— Que sont donc, me dit mon hôte, ces boules rondes, pesantes et verdâtres que vous avez dans votre sac de guerre?

— Ce sont, lui dis-je, des pierres tombées du ciel, qui m'ont été données par les prêtres de Memphis.

— Et quelle est la destination de ce tube de fer creux que je vous vois encore?

— Les prêtres d'Égypte m'ayant initié à tous leurs mystères, m'ont remis ce tube d'acier : c'est une arme; ma volonté suffit pour en faire sortir la foudre; mais je ne dois m'en servir que pour défendre ma vie, la détruire avant de mourir, et défense m'a été faite d'initier qui que ce soit dans ce mystère redoutable, sous peine d'être puni par tous les dieux; ne m'en parlez donc plus. Mon hôte, haletant de surprise, m'obéit.

La journée se passa de diverses manières; sur le soir, mon hôte et son fils me quittèrent, disant qu'ils allaient vaquer à des travaux pressans. Pour moi, ne pouvant point les accompagner, je demeurai seul avec la fille de mon hôte. La jeune Gauloise était réellement belle et jolie. A peine âgée de seize printemps, son ame pure et chaste se reflétait sur ses traits enchanteurs; son teint plus blanc que le lait (30) et la fleur de l'églantier (31), était animé d'une expression de mélancolie attrayante; sa bouche, petite et serrée, pareille au bouton de la rose qui s'ouvre aux premiers rayons du soleil, étalait toute la fraîcheur de l'aurore; ses yeux, grands et surmontés de longs cils et d'un arc doré, étaient doux comme l'azur du ciel (32); une blonde chevelure descendait en longues boucles sur ses épaules et sur sa poitrine qui n'avait pas d'autre voile (33); elle portait une tunique blanche d'étoffe légère brodée en fils de pourpre que les commerçans de Carthage apportaient dans les Gaules (34); une ceinture de cuivre serrait sa taille svelte et élancée (35). Nous étions assis sur un banc de pierre et sous les arbres qui entouraient l'habitation. Il était presque nuit; je tenais une de ses mains dans les miennes; nos regards se mêlaient et se confondaient comme deux rayons du soleil; notre conversation pleine de paroles suaves et tendres nous faisait oublier le temps...

Soudain un ricanement se fit entendre; une main assez lourde me frappa sur l'épaule, et ces paroles frappèrent mon oreille :

— Prends garde... étranger... prends garde;... le chien du combat veille sur les agneaux pour les défendre de l'approche des lions.

Et un homme sortit violemment de derrière les arbres, et disparut comme l'éclair. Nous rentrâmes dans

la maison ; j'étais très-ému, et une larme brillait aux yeux de la jeune fille.

---

(1) Serieys et Strab. (2) Vallon sacré (3) Bouleau. (4) Lucain, *Phars.*, liv. 3, d'Arlincourt, *Caroléide*, ch. 15. (5) Apollon. (6) Minerve. (7) Papon, *Histoire de Provence.* (8) Il est très-certain que ce dogme était connu des Gaulois. (9) Prêtres. (10) Cæs. *de Bell. gall.* (11) S. Chrysostôme, *Homel*, 49. (12, 13, 14) Serieys. (15) Cæs. et Pomp. Mela. (16) Serieys. (17) Marchangy. (18) Shuit et Marchangy. (19) Cicero, *de Divinat.*, liv. 1. (20) Serieys. (21) *Idem.* (22) *Voyez* le beau morceau de la *Pharsale* de Lucain, où il dépeint une forêt gauloise, et qui commence par ces vers :

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum ingens connexis aera ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras
Hunc non ruricolæ panes.

(23) Serieys, ch. 13 et 14. (24) Voici de quelle manière Lucien dépeint l'hercule gaulois.

Ogmius était un vieillard vénérable, qui avait un grand front » chauve, des yeux vifs et perçans, avec une taille haute et ma- » jestueuse ; il était hâlé et ridé comme un nautonnier avancé en » âge ; sous ce rapport on l'eût pris plutôt pour Caron que pour » Hercule. Il ne laissait pas d'être revêtu de la dépouille du lion, » de tenir une massue dans sa main droite, et dans sa gauche un » arc et un carquois. Ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est » que ce grand personnage tenait attaché par l'oreille un nombre » incalculable de personnes de tout âge et de toute condition. Les » chaînes étaient d'or et d'ambre, mais si fines, si déliées, qu'il » ne fallait presque rien pour les rompre. Toutefois, loin qu'aucun » de la troupe fit la moindre résistance, tous les captifs gais et » dispos, suivaient Ogmius à l'envi des uns des autres, et leur » empressement était si grand, que les chaînes étaient lâches. Le » peintre ne sachant où placer la naissance des chaînes, parce que » les mains d'Ogmius étaient occupées, l'une à empoigner la » massue, et l'autre à tenir l'arc, le peintre, dis-je, a représenté » le bout de sa langue comme le terme où viennent aboutir tous » les chaînons des captifs vers lesquels Ogmius se tourne avec un » sourire qui les attire davantage. »

Singulière manière de peindre la puissance de la parole, mais qui n'en est pas moins très-ingénieuse. Ce morceau est rapporté tel quel par Serieys, *Élémens de l'Histoire des Gaules*, ch. 13. p. 69. (25) Serieys. (26) Tite ive, Liv. 23 (27) Varron, *de Ling lat.* liv. et Marchangy. (28) Plin., liv. 32 et Picot *Histoire des Gaul.* (29) Tel était le bouclier du Gaulois Chryxus au rapport de Silius Italicus. *Voyez* Marchangy.
(30) Virgile, *Eneid.*, liv. 8.
(31) Diod. Sicil., liv. 5.
(32) Lucain., *Phars.* liv. 7, v. 231.
(33) Plin., liv. 2, ch. 78.
(34) March., tom. 1, p. 51.
(35) Tous les auteurs cités.

SIXIÈME JOURNÉE.

Mon hôte m'avait dit qu'il y aurait dans la nuit une cérémonie secrète, qu'il ne pouvait m'y conduire ; car il y avait peine de mort pour tout profane. Ce mystère m'intrigua à tel point, que je résolus d'y assister secrètement, au hasard d'y laisser ma tête. Je quittai donc ma couche sans qu'on s'en aperçût ; je sortis sans armes, et fus me cacher dans le creux d'un chêne qui était sur la place publique. A peine avais-je pris possession de mon gîte, qu'une jeune fille vint sur la place ; une blanche tunique, courte et sans manches, couvrait à peine sa nudité (1) ; une ceinture d'airain serrait sa taille élancée (2), une feuille d'or brillait à son côté gauche, suspendue par une double couronne de chêne cueillie le sixième jour de la lune (3) ; sa tête était surmontée d'une couronne de verveine et de selage cueillis aussi le sixième jour de la lune (4) ; la blancheur de sa peau égalait celle du lait (5) et celle de la fleur de l'églantier sauvage (6) ; l'incarnat de ses lèvres était plus vif que la rose nouvellement épanouie (7) ; ses yeux étaient bleus comme l'azur du ciel (8) ; une noire chevelure descendait en boucles ondoyantes sur ses épaules nues et sur son sein plus éblouissant que la neige des montagnes (9) ; sa main était armée d'une baguette d'or (10) qu'entourait une guirlande de genet (11) ; elle portait au doigt un anneau dont le pouvoir était merveilleux (12) ; elle s'avança près du chêne où j'étais : la lune éclairait de ses rayons jeunes et pâles ; la jeune fille, élevant les mains vers le ciel, frappa trois coups (13) en proférant ces mots : *Au gui, l'an neuf* (14) !

Soudain chaque cabane s'ouvrit, et parurent en foule tous ses habitans. Les Gaulois éclatèrent en cris de joie ; ils chantèrent des hymnes aux dieux (15). Les uns étaient complétement armés (16), les autres portaient dans la main droite une branche de chêne (17) ; enfin le plus grand nombre avaient les bras chargés de chaînes, en signe d'humilité (18).

Tous les assistans se rangèrent les uns devant les autres, et formèrent une procession (19). Elle était ouverte par une espèce de héraut d'armes ; il était vêtu de blanc, sa tête était couverte d'un chapeau auquel étaient attachées des ailes mobiles (20) ; il tenait en main une branche de verveine autour de laquelle se déployaient deux figures de serpens (21). La jeune Gauloise fermait la marche.

Dès qu'ils se furent éloignés, je sortis de ma cache, et les suivis de loin en loin. Ils marchaient lentement, en chantant les paroles suivantes :

LA LUNE MÈRE (22).

« Que les enfans du Celte se hâtent et viennent adorer la lune mère ; qu'ils viennent, ou ils seront maudits. Teutatès (23) va recevoir les vœux de ses enfans ; sa voix s'est fait entendre sur la cime inspirée du chêne druidique, et la druidesse a entendu cette voix, et elle prophétisera. Le chef des druides a rencontré le gui sacré, et il l'a gardé jour et nuit. C'est aujourd'hui le sixième jour de la lune, et le premier jour du siècle. Teutatès va recevoir les offrandes de ses enfans. »

La procession était parvenue au mont sacré où se trouvaient les habitations des druides (24) ; ceux-ci étaient aussi rassemblés. Alors l'ordre de la marche changea : les eubages ouvraient la marche, conduisant un taureau blanc ; les bardes venaient ensuite ; ils chantaient les louanges des dieux ; après eux paraissaient les devins, les variens et les causidicis suivis de leurs nombreux disciples. Le héraut d'armes venait après. Trois druides vieillis dans les travaux suivaient ; le premier portait un plat de glands (25) ; le deuxième, un vase plein d'eau ; et le troisième, une longue frame (26). Après lui venaient alors la druidesse et le peuple fidèle.

Tout chant avait cessé. Ils pénétrèrent lentement

dans la forêt mystérieuse, où ne pénétraient presque pas les faibles rayons de la lune, et où régnaient de froides ombres (27). La clarté vacillante des torches éclairait à peine, et couvrait d'une teinte blafarde les adorateurs des dieux celtiques. Là n'habitait point le dieu tutelaire des campagnes, le sylvain et la nymphe des bois (28). Les Gaulois, généralement superstitieux, tremblaient au seul bruit de leurs pas, une sueur froide coulait de leur front, soumis qu'ils étaient par une terreur secrète (29). Ils arrivèrent dans une vaste rotonde où étaient des simulacres des dieux grossièrement travaillés (30), auxquels les Gaulois victorieux avaient attaché les dépouilles des ennemis (31). Tout à coup deux Gaulois tombèrent à terre, et y demeurèrent à demi morts : une sorte d'anathème venait de tomber sur eux (32). Tous les assistans s'éloignèrent et détournèrent la tête (33).

La druidesse seule se retourna vers les deux Gaulois, et s'écria : « Retirez-vous... les dieux vous l'ordonnent; ils sont irrités contre vous... craignez d'augmenter leur colère (34)... »

A peine eut-elle dit ces mots, que les deux malheureux, la face contre terre, rampèrent sur le sol, se traînant parmi les ronces ensanglantées et les ossemens des victimes (35).

La foule se rangea dans la rotonde au milieu de laquelle se trouvait le chêne de trente ans (36), sur lequel on avait découvert le gui sacré (37). Un autel de gazon était dressé au pied du chêne, en face du dolmin (38), le plus ancien des druides, vêtu d'un rock (39) plus blanc que la neige (40); son front était ceint de feuilles de chêne (41) et d'une bandeau étoilé (42). Le terrible Semnothée (43), armé d'un faucille d'or et d'un sceptre surmonté d'un croissant (44), monta sur le chêne sacré. Deux eubages étendirent sous l'arbre une saye (45) blanche, et le rameau fut coupé. Aussitôt la druidesse le saisit, le brise en morceaux, et distribue les fragmens aux Gaulois qui le reçoivent avec une profonde vénération (46).

Cependant deux eubages immolèrent la victime à un signal que donna le chef des druides. Le sang est reçu dans de larges coupes, et jeté au pied de l'arbre sacré dont les racines se déroulaient en longs serpens (47). Puis le terrible Semnothée s'écria :

— Teutatès, accueille notre hommage et nos offrandes!.. Tes enfans t'offrent cette victime; les druses (48) nous sont favorables. Teutatès, tu veux du sang, en voilà!... Les ossemens épars dans la forêt sacrée disent assez notre zèle (49). La bruyère est teinte du sang des victimes (50). Terrible dieu des sacrifices, cette holocauste est-elle insuffisante pour assouvir ta divine rage? Parle!... et s'il le faut, cent autres victimes tomberont sous nos coups. Teutatès! Taransis! (51) Dis! Niorder! (52) dieux protecteurs des Gaulois, tournez vos regards vers nous!... soyez-nous propices... »

Le druide ayant cessé de parler, un silence de mort régna sur l'assemblée; les longs gémissemens de la victime interrompaient seuls l'horreur de ce silence (53). La druidesse, impassible et morne, contemplait le taureau pour retirer des circonstances de sa mort quelque connaissance sur l'avenir (54). Dès qu'il eut expiré, la druidesse monta sur le dolmin composé de trois pierres droites sur lesquelles reposait une quatrième placée horizontalement; la pierre qui formait la table était percée d'un trou rond (55). La druidesse, assise sur son trône, promena ses yeux égarés sur les Gaulois. Les assistans, debout, appuyés sur leurs lances, étaient visiblement émus; les bardes chantaient l'hymne qui suit :

LE SACRIFICE.

« Teutatès a reçu nos vœux; il a voulu du sang, on lui a donné du sang. Il a parlé sur le chêne druidique; le gui sacré, le rameau des spectres (56) s'épouvantaient de la mort; le vainqueur des poisons (57) a été coupé, et chaque adorateur en a reçu un fragment (58); c'est aujourd'hui le sixième jour de la lune (59), le premier jour du siècle (60). Le sang a coulé; l'antre des douleurs, la caverne des ossemens est comblée (61); l'autel du serment (62) a été rougi du sang de la victime offerte aux dieux. La prophétesse va converser avec Teutatès, et elle prophétisera. Teutatès! Dis! Niorder! Taransis! soyez-nous favorables. »

La druidesse paraissait vivement agitée; une émotion terrible semblait déchirer son ame; un rameau de selage, de verveine et de chêne se balançait sur sa tête (63). Soudain du milieu de la forêt sainte sortent des hurlemens affreux, des cris perçans, des voix inconnues et des rires terribles (64); l'éclair brille, le tonnerre gronde et une épaisse nuit se répand autour de la druidesse; elle éprouve une agitation extrême; enfin, au milieu de l'obscurité on entend ces paroles :

LA PROPHÉTIE.

« Paix!... Enfans de Teutatès, silence!... Descendans de Dis, prêtez une oreille attentive, les dieux vous parlent par ma bouche. La mort, cette souveraine inexorable, demande une victime humaine (65). Avant qu'il soit trois mois, vos fantômes d'osier devront s'enflammer et brûler la victime... Jusqu'à ce que les dieux soient apaisés, ils détourneront leur face de vous... Demain, l'astre du jour se voilera en signe de colère des dieux... La victime que demandent les dieux est parmi vous... elle n'est point enfant du Celte, c'est un étranger... il a profané nos mystères... que la mort punisse l'audacieux... que tous ceux qui ont du cœur se lèvent et saisissent le coupable... Sinon, malheur à vous!... malheur à vous!... »

A ces mots, un éclair immense et continu éclaire la forêt. Je suis vu et reconnu; je veux fuir, mais la prophétesse me désigne du doigt, et c'était moi qu'elle venait de demander pour sacrifice des dieux. L'immensité du danger où j'étais me faisait fuir avec rapidité : cependant les Gaulois qui me poursuivaient m'atteignirent bientôt. Je fus saisi, garrotté et conduit devant la prophétesse, qui ordonna de me jeter dans la caverne des prisonniers : ce qui fut exécuté sur l'heure, la prison étant dans la forêt.

---

(1) *Vita, Aurel.*, note. Chateaub., *les Mart.* (2) Papon, *Hist. de Proven.*; d'Arlincourt, *Caroléid.*, ch. 15. (3) Pline, liv. 24. D'Arlincourt, *Caroléid.*, ch. 15. Chateaub., *les Martyrs*. (4) Les mêmes ci-dessus cités (5) Ibid. *Orig.*, liv. 14, et Virgile, *Énéide*, liv. 8. (6) Athénée, liv. 13. Diodor. Sicil., liv. 5. (7) Chateaub., *les Mart.* (8) Lucain, *Phars.*, liv. 7, vers 531. (9) Pline, liv. 2. 10) D'Arlincourt, *Caroléid.*, ch. 12. (11) D. Mart., *Religion des Gaulois*. (12) Marchang. tom. 1. (13) Chateaubr., *les Mart.* liv. 9. (14) Il paraît que par ce mot les Gaulois annonçaient le premier jour de l'an, époque fêtée par tous les peuples. Pomp. Mela. (15) Châteaub., *les Mart.* liv. D'Arlinc. *Caroléid.* ch. 15, à la note. (16) Les mêmes. (17, 18, 19, 20, 21) Les mêmes ci-dessus cités. (22) Les Gaulois comptaient les jours à commencer par la nuit, usage aussi ancien que le monde. (23) Mercure des Phéniciens. (24) Vallon sacré, tout porte à croire que le vallon de Laval, au lieu de Cadenet, et au pied de la montagne du Castenar où se trouvait l'ancien pays des Cudelleuses, fut autrefois habité

par des Druides; on y apperçoit encore le reste d'une forêt de chênes. (25) Lucrec., liv. 5, et autres auteurs cités. (26) Longues javelines des Gaulois. (27) Lucain, *Phars.*, liv. 3. (28) *Idem.* (29) Tacit. *de Morib. Germ.* (30) Lucain, *Phars.* liv. 3, vers 400. (31) Laureau, *Histoire de France avant Clovis.* (32) March. (33) *Idem.* (34) Tacit., *de Morib. Germ.* (35) March. (36) Châteaub., *les Mart.* (37) *Idem.* (38) Autel druidique, selon quelques auteurs. tombe. Nous adoptons la première supposition. (39) Robe traînante. (40) Chateaub., *les Mart.*, liv. 9. (41) D. Mart., *Religion des Gaulois.* (42) *Idem.* (43) Druide. (44) Laureau, lieu cité. (45) Pièce d'étoffe carrée. Pellontier, *Hist. des Celtes.* (46) Chateaubriand, *les Mart.* (47) *Idem.* (48) Démons révérés par les Gaulois. (49) Tous les auteurs cités. (50) *Idem.* (51) Dieu du tonnerre. (52) Autre dieu des Gaulois. (53) Pomp. Mela. (54) D'Arlincourt à la note, ch. 15. (55) Tradition gauloise, pag. 183 et autres auteurs déjà cités. (56) D. Martin, *Religion des Gaulois.* (57) Marchang. (58) D. Martin, *Religion des Gaulois.* (59) Chateaubriand, *les Mart.*, liv. 9; leur année commençait au solstice d'hiver, le sixième jour de la lune, ils appelaient ce jour-là, le jour père la nuit, la nuit mère. (60) *Idem.* (61) D'Arlinc., *Caroléid.* ch. 15. (62) Dolmin. (63) Plin, liv. 2, D. Martin, lieu cité. (64) Lucain., *Phars.*, liv. 3. (65) Les Gaulois immolaient les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre; mais seulement dans un cas grave pour eux.

SEPTIÈME JOURNÉE.

J'étais donc enchaîné dans la caverne des Douleurs, livré à mes réflexions; elles n'étaient pas si tristes que ma position pourrait le faire présumer. Je ne pouvais croire qu'un peuple si bon, si doux et si hospitalier devînt si barbare pour un sujet qui me paraissait si frivole; je savais fort bien, et par ma propre expérience, que les peuples adonnés à des cultes fanatiques se laissent aisément égarer par la terreur qui les entoure.

Cependant, dans la position la plus critique où puisse se trouver un homme, je n'avais pas perdu l'espoir, soit à cause du caractère des Gaulois, soit à cause de mes armes, dont il me semblait que je n'étais séparé que momentanément. J'allais donc me livrer au sommeil, quand un léger bruit vint captiver toute mon attention; je ne tardai pas à distinguer les pas de quelqu'un qui s'approchait; bientôt j'aperçus une faible lumière à travers l'obscurité d'un long souterrain qui venait aboutir à la caverne. La personne qui s'avançait n'était autre que la fille de mon hôte. Elle était couverte d'un long voile blanc de la tête aux pieds; je lui témoignai l'étonnement que me causait sa venue, et la priai de m'en dire la cause.

Alors, sans s'occuper de ma demande, elle me dit:

« Étranger, écoute ce que j'ai à te dire. Cette nuit, une divinité m'est apparue en songe; elle paraissait en courroux; elle m'a appelée par mon nom et m'a dit: « Nouvelle Velleda, lève-toi et va secourir un infortuné » qui va périr. Cet étranger qui cueillit un rapide baiser » sur ton front chaste va mourir, si tu ne vas à son » secours. Lève-toi; tu es en partie cause de ses mal» heurs, car un jeune Gaulois fut témoin du larcin qu'il » te fit. Va donc à la caverne des Douleurs, et porte » avec toi le sac de guerre du voyageur; ce sac contient » et ses armes et le salut de ton ami. Va, l'étranger te » bénira, et l'étranger est cher aux dieux. » Je me suis levée et j'ai obéi. Voilà ce qui t'appartient; mais écoute: tes armes ne pourront te sauver la vie; adore nos dieux, fais-toi Celte et tu ne mourras point.

— Jamais, lui répondis-je, je n'adorerai les prétendus dieux du Celte.

— Et quels sont donc tes dieux?... seraient-ils les mêmes que ceux de Rome la superbe, dieux de voluptés et de mensonges, dieux créés selon les désirs, les goûts et les passions de ces lâches efféminés... Arrière tes dieux!...

Le Celte, mieux inspiré, méprise les divinités fantastiques et arbitraires, et n'en connaît que d'immuables et d'éternelles comme la nature; ses dieux sont visibles pour lui, et si nous leur donnons des traits et des noms, ce n'est qu'une personnification des élémens. Taransis est la foudre, Niorder la tempête, Dis la terre et la nuit, Bélénus le soleil, Hélanus la lune. Voilà les dieux que nous adorons.

— Ce que j'adore, répartis-je, est au-dessus de tout cela, c'est le créateur du soleil et de la lune, de la terre et de l'homme; dieu immense, invisible, mais démontré par ses œuvres... Voilà le mystère redoutable que m'ont révélé les prêtres de Memphis. Ce dieu voit ce que tu viens de faire, et c'est lui, fille si bonne et si belle, qui t'en récompensera, après m'avoir conservé la vie et rendu la liberté.

La jeune fille, étourdie par cette révélation inattendue, couvrit son visage de ses mains, et jetant sur moi un regard exprimant ses craintes et ses désirs, elle sortit du souterrain par une issue opposée à celle par où l'on m'y avait conduit.

Plusieurs heures s'écoulèrent, pendant lesquelles je jouis du repos, et malgré l'horreur de ma situation, j'étais confiant dans le pouvoir de mes armes.

Vers le soir, une conversation animée eut lieu dans une caverne voisine de la mienne, et à travers les crevasses du rocher, je pus recueillir les paroles suivantes:

1re *voix.* — Il doit mourir... les dieux l'ordonnent.

2e *voix.* — Mais vous violez les droits de l'hospitalité qui sont sacrés parmi nous.

1re *voix.* — Il le faut; pourquoi s'est-il venu mêler à nos mystères? La loi est précise, tout prophane doit mourir...

2e *voix.* — Prenez garde, je vous le répète, le voyageur est le fils du tonnerre... les dieux veillent sur lui.

1re *voix.* — Il n'y a d'autres dieux que nos dieux!... quiconque dit autre chose dit un blasphème. Nos dieux ne veillent point sur lui, puisqu'ils demandent sa mort par ma bouche; et toi, Celte, qui cherches à sauver ton hôte par de vains subterfuges, crains d'attirer sur ta tête les soupçons des dieux. Retire-toi...

2e *voix.* — J'obéis, mais souvenez-vous qu'il est le fils de la foudre!...

1re *voix.* — Assez, téméraire, retire-toi.

3e *voix.*—Que dois-je faire dans une telle occurrence?

1re *voix.* — Ne rien craindre... obéir en tout point aux ordres de la divinité qui parle par ma bouche. Cet étranger est un espion jeté parmi nous par les lâches enfans de Rome. Meure tout espion! Malédiction sur les efféminés héros du Capitole!... Quand la nuit sombre étendra sur la terre son manteau de deuil, les eubages dresseront le bûcher au milieu de la forêt; ils y placeront un fantôme d'osier qui renfermera la victime en-

chaînée. Tous les Gaulois seront présens. La victime sera brûlée vivante. Et vous, prêtresse de la déesse, vous examinerez les convulsions de ses membres, vous scruterez ses cris et ses soupirs ainsi que le dernier souffle de son agonie. Après, vous direz au peuple que les dieux sont apaisés et que leur colère est éteinte.

Ici finit ce dialogue; je n'entendis plus que le bruit cadencé des pas de deux personnes qui s'en allaient. Après un espace de temps, assez long pour me préparer à tout, une lumière perça la sombre obscurité du souterrain, et bientôt quelques eubages se présentèrent à moi; ils délièrent mes chaînes qui tenaient aux murs, et me conduisirent devant eux sans proférer une parole. Nous parvînmes ainsi au milieu de la forêt; tous les Gaulois étaient présens et en armes. Là un vaste bûcher s'élevait en pyramide, au sommet de laquelle plusieurs devins étaient occupés à placer un énorme fantôme d'osier rempli d'herbes sèches. Tandis que ces préparatifs s'achevaient, je fus déposé au pied d'un gros chêne auquel tenait un crampon de fer qui fut lié à mes chaînes. Un chien de guerre était posté au-devant de moi. Je crus que le temps était venu de faire usage de mes armes; j'avais déjà coupé mes chaînes de manière qu'elles pussent tomber par un mouvement violent; mon arme était prête, je la pris dans ma main droite que je couvris, ainsi que mes bras, des pans de mon manteau. Dans cet état, j'attendis le moment favorable; il ne tarda point à paraître; on vint me prendre et je fus mis debout sur l'autel des sacrifices; un druide répandit sur moi une coupe de sang. La foule chantait et dansait. Je vis qu'il était temps d'agir, je fis donc tomber mes fers par une secousse violente et subite; le chien de guerre voulut s'élancer sur moi prêt à fuir; alors je le tue. Tous les Gaulois, effrayés du bruit de mon arme qui, pareille à la foudre, avait répandu l'épouvante et donné la mort, tombèrent la face contre terre; le voile qui me couvrait le bras étant enflammé, je le jetai sur le bûcher qui s'embrasa aussitôt. Les Gaulois, glacés de terreur, demeuraient à terre, et pas un souffle ne se faisait entendre, la voix seule de mon hôte se faisait entendre.

Il s'écriait:

— Je vous l'avais bien dit qu'il était fils du tonnerre!...

Je crus devoir profiter de ce moment pour prendre la fuite, je m'éloignai rapidement sans aucun obstacle: je rentrai au logis de mon hôte où je trouvai sa fille, la charmante Velleda. Elle m'attendait; elle fit éclater une joie démesurée en me voyant. Je ne répondis point à ses diverses demandes. Je pris mes autres armes et je crus qu'il était prudent de m'éloigner de suite. La pauvre fille voulut en vain me retenir, elle s'était jetée dans mes bras en pleurant; je lui fis comprendre que ma sûreté exigeait mon départ; je lui promis un prompt retour, et je lui donnai comme gage de mon amour un collier de grenat et de perles fines, qui avait appartenu à ma mère. Je reçus d'elle une bague du Celte. Je pris un dernier baiser sur son front chaste et pur, et me dirigeai vers la *Druentia*, suivant la route qui menait à la ville de Massalia (1).

(1) Aujourd'hui Marseille.

HUITIÈME JOURNÉE.

Ayant atteint cette rivière, je la traversai sur un bateau d'osier, dont les flancs étaient revêtus d'une peau de bœuf. Ensuite je suivis la route; elle passait par les montagnes qui bordent la *Druentiâ*. Après plusieurs heures de marches fatigantes, j'arrivai au pied d'une colline plus élevée que les autres, et qui les domine de sa tête arrondie. Un homme en descendait; je le joignis et bientôt nous conversâmes ensemble.

— Je suis, me dit-il, natif de Rome, et j'habite la ville des Eaux-Sextines (1), dont la fondation est toute récente (2). Nos alliés les Massaliotes, attaqués par les Ligures oxibes et décéates (3), ayant imploré le sénat romain, celui-ci envoya des commissaires, lesquels débarquèrent à OEgitna (4), ville oxibième. Les habitans les attaquèrent, et le chef de la députation, Flaminius, fut blessé et forcé de reprendre la mer; il fut se réparer à Massalie. Le sénat de Rome, justement indigné de cet acte barbare, dépêcha des légions pour venger sur les Oxibes les injures faites à Flaminius. Le consul Q. Opimus fut chargé de cette guerre; il prit d'assaut OEgitna et détruisit les armées liguriennes. Peu de temps après, les Ligures saliens, à leur tour, inquiétant les Massaliotes, une armée romaine vint les protéger. Les troupes saliennes furent dispersées par le consul M. Fulvius Flaccus. Son successeur, C. Sextius Calvinus, détruisit le reste des Saliens. Pendant un hiver, le général romain, campé sur la montagne d'où je descends, charmé du site et des eaux chaudes qui coulent en abondance aux alentours, commença d'élever la ville dans la vallée, et lui donna son nom. Aujourd'hui les Eaux-Sextines, embellie par les Romains et les Massaliotes, est devenue une ville charmante où les guerriers du Capitole et les commerçans de Massalie viennent prendre les jouissances de la vie (5).

— Pourrais-tu me dire, dis-je à mon compagnon, car nous marchions vers les Eaux-Sextines, d'où vient que cette plaine est couverte d'ossemens.

— Sans doute, me répondit-il, car il s'agit encore de la valeur romaine et d'une victoire éclatante remportée par nos soldats. Une armée de 300,000 guerriers, suivie des femmes, des vieillards et des enfans, menaçait de dévaster l'empire de Romulus. Ces barbares échappés de la Baltique avaient pour chef suprême un nommé Boio-Rix (6), jeune, intrépide et violent. Les autres chefs se nommaient Céso-Rix, Luk et Clod (7). La horde était composée de deux peuples, les Ambrons et les Teutons; ces derniers avaient pour chef Teutoboke (8). Ce guerrier, pourvu d'une force prodigieuse ainsi que d'une taille extraordinaire, franchissait d'un saut six chevaux de front (9). Plusieurs armées romaines avaient déjà été vaincues en divers lieux par ces barbares. Rome, justement effrayée, proclama qu'il y avait tumulte (10), et nomma le général Marius consul. Marius se rendit dans la province romaine (11) et fit des travaux importans pour la défense du territoire. Il sentait que le salut de Rome était entre ses mains. Après deux années d'attente, la horde de guerriers entra dans la province; leur aspect était hideux, leurs cris effroyables, leur nombre im-

mense (12). Marius s'était retranché aux environs d'Arelate (13); les barbares lui livrèrent assaut pendant trois jours, mais en vain : le consul ne voulut jamais livrer bataille. Ces essaims de sauvages continuèrent leur route vers les Alpes pour entrer en Italie. Six jours entiers, sans que leur marche fût interrompue, ils défilèrent devant le camp de nos soldats ; comme ils passaient sous les remparts, on les entendait crier en raillant, aux soldats : Nous allons voir vos femmes, n'avez-vous rien à leur mander?... (14). Quand ils eurent tous défilé, le général les suivit à petites journées ; les Ambro-Teutons se campèrent dans la plaine que nous traversons, et les légions romaines s'établirent sur la montagne qui la domine. Le lendemain, la bataille eut lieu, les Ambrons seuls y assistèrent ; elle fut terrible. Après des chances diverses, les barbares battirent en retraite et furent rejoindre les Teutons qui étaient campés aux environs ; ils abandonnèrent leurs bagages et leurs chariots ; les femmes de ces barbares, armées de sabres et de haches, s'étaient rangées au devant ; furieuses, elles grinçaient des dents, elles frappaient les fuyards et les vainqueurs ; on les voyait saisir les épées, arracher les boucliers, recevoir des blessures, se laisser mettre en pièces sans lâcher prise (15). La victoire fut grande mais elle n'était pas complète : car la majeure partie des Ambrons s'était sauvée et les Teutons étaient intacts. Les Romains, dont le camp n'était ni clos ni fortifié, passèrent une nuit inquiète, sans jouissance et sans sommeil (16). Le consul craignait une attaque nocturne ; elle n'eut pas lieu ; ce ne fut que le surlendemain seulement que la bataille recommença. Elle fut plus terrible encore que la première, et la victoire demeura long-temps indécise ; enfin elle se déclara pour nous ; la plaine était couverte de cadavres ambrons et teutons ; la rivière de Cœnus (17), que nous venons de traverser, roulait des flots de sang. La horde de barbares fut en partie anéantie, en partie prisonnière. Les ossemens qui blanchissent la terre sont les leurs. La haute pyramide que vous voyez là-bas a été élevée en l'honneur de Marius ; le bas-relief représente le consul debout sur un bouclier soutenu par des soldats. Un temple a été construit sur la montagne ; il a été dédié à la victoire (18).

Cependant nous étions arrivés aux Eaux-Sextiennes ; tout à coup il se fit entendre dans le lointain des cris retentissans et prolongés, et ces cris étaient répétés de montagne en montagne.

— Entends-tu, me dit le Romain, ces voix qui hurlent dans les airs?

— Oui, et que peuvent-elles signifier?

— Sache que c'est ainsi que les Gaulois se transmettent les nouvelles ou les ordres qu'ils ont à se donner (19) ; ce pourrait bien être une prochaine levée de boucliers contre nous. Adieu, voyageur.

— Avant de me quitter, habitant des Eaux-Sextiennes, veuille me montrer le chemin qui conduit à Massalie.

— Volontiers ; suis cette route à gauche. Et ce disant, il me quitta.

Je cheminais lentement et laissant derrière moi la ville d'origine romaine. — Voilà, m'écriai-je, la civilisation de Rome! Voilà ces fiers conquérans du monde!... Ils ont toutes les qualités du guerrier qui vit de conquêtes et de rapines, mais nulle de celles du citoyen!... Pour eux les Gaulois sont des barbares ; pour eux le monde n'est qu'une proie à saisir, les habitans des pays subjugués des esclaves à conduire avec le fouet... Arrière!... enfans de Rome, arrière!... vous n'êtes que d'illustres voleurs et de nobles assassins!... Douce hospitalité du Celte!... aménité du Gaulois, où te trouver?...

— Ici, me dit une voix en langue celtique.

Je m'arrêtai ; un personnage de haute taille était devant moi, il me tendait une main amicale.

— De quelle nation est-tu? lui dis-je.

— Je suis du plus pur sang des Gaulois.

— Où vis-tu?

— Dans la forêt prochaine, loin des ennemis de ma patrie.

— Sois mon frère, lui dis-je ; la nuit approche, je te demande l'hospitalité pour cette nuit.

— Et tu seras reçu sous le toit de ma cabane comme un ami, un Celte voyageur.

Je le suivis donc, et bientôt je pus reposer mes pieds endoloris ; après un léger repas, nous conversâmes ensemble.

— D'où viens-tu? me dit-il.

— J'ai quitté ce matin les Caudeleuses, habitans des bords de la Druentia.

— Je suis natif de ce canton ; chez qui étais-tu logé?

— Chez Nio-Rix.

— C'est mon frère!... Dieu soit loué, puisqu'il me procure un hôte qui a hébergé parmi mes parens. Combien de temps est-tu demeuré chez eux?

— Huit jours.

— Et tu es parti?...

— Je te l'ai déjà dit, ce matin même.

— As-tu assisté à nos mystères?... En disant ces paroles ses deux yeux bleus et vifs examinaient ma figure.

— Oui.

— Serait-ce toi que la vengeance druidique poursuit?

— Je le pense.

Mon hôte réfléchit un instant, puis il ajouta :

— Les lois m'ordonnent de t'arrêter, mais je ne le ferai point. L'hospitalité est sacrée parmi nous. L'ordre donné par les druides a retenti dans les campagnes ; tu ne saurais échapper. Dis-moi, où allais tu?

— A Massalie.

— As-tu des connaissances dans cette ville?

— Non.

— Quel est donc ton dessein?

— Grec d'origine et natif de Thèbes, animé du désir des voyages, j'ai successivement visité tous les pays de la terre, cherchant à connaître les mœurs, les lois et la religion de tous les peuples, ma course devait se terminer à Massalie, et j'étais, et je suis encore déterminé à me fixer parmi les Gaulois, peuple que j'estime et que j'aime. Quant à cette sentence de mort qui pèse sur ma tête, je ne l'ai jamais redoutée ; je l'ai évitée une première fois, je saurai l'éviter une seconde.

Alors je racontai à mon hôte tout ce qui m'était arrivé, et la manière dont je m'étais délivré.

— Tu me parais initié aux mystères de toutes les religions.

— Je le suis en effet.

— Et à ceux de Memphis?

— A ceux-là comme à tous les autres.

— Sage voyageur! l'initiation te sauve. Demain je te conduirai dans la forêt où se trouve un collége de druides ; tu seras admis à leurs mystères et tu seras absous.

Je remerciai mon hôte. La nuit étant venue, nous prîmes du repos.

---

(1) Aujourd'hui *Aix*. (2) Elle fut fondée 123 ans avant J.-C.

l'époque de ce voyage se passe 23 ans après. (3) Peuples qui habitaient la rive droite du Var. (4) Elle se trouvait au lieu actuellement appelé *Gourjouan*. (5) Voir l'*Histoire des Gaules*, par Thierry, t. 2. (6) Tite-Live, *Epitom*. LXVII. (7) *Clód* (en langue cymrique), louange, renommée (8) *Theutobochus* selon Flor, liv. 3, ch. 5. *Tentobodus* selon Oros, liv. 8. (9) *Quaternos senosque equos transilire solitus*. Flor. (10) Le tumulte signifiait danger pour la patrie. (11) C'est ainsi qu'ils appelaient les possessions qu'ils avaient dans les Gaules. (12) Plut. *in Mari*. (13) Arles. (14) Plut. *in Mari*. (15) Plut. *in Mari*. Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. 2. (16) Plut *in Mari*. (17) C'est aujourd'hui la petite rivière de l'Arc. (18) La colline est encore appelée Houtoire. L'Arc de Marius n'existe plus depuis quatre siècles. (19) *Voyez* tous les auteurs cités.

NEUVIÈME JOURNÉE.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en marche de bonne heure, et chemin faisant, nous parlâmes de l'avenir de la Gaule. Mon hôte me disait :

— La Gaule est puissante ; nos ennemis les Romains n'ont encore obtenu que des triomphes partiels et de peu de durée. Serons-nous toujours invincibles ?... Oui, si nous sommes toujours unis ; non, si les liens se relâchent. C'est ce qui a déjà lieu dans la partie méridionale : les Massaliotes, pour accroître leur puissance, cherchent à diviser ; leur exemple nous a été et nous sera funeste. La Gaule périra par là (1) !... Déjà la hache massaliote se promène dans nos belles forêts. Déjà les Gaulois cherchent à renfermer leurs habitations dans de fortes murailles de pierres. Bientôt nous serons semblables à des brebis parquées entre des claies. Les murs d'une cité sont des chaînes de pierre pour les habitans. Pour vivre libres, nous nous rendons prisonniers. La liberté dont le Gaulois est si jaloux s'évanouira ; elle ne peut exister que sous le chaume. Nos pères combattaient nus : en serons-nous plus valeureux en combattant derrière des montagnes de pierres ?... Massalie nous perd, malheur à nous !...

Nous étions parvenus au collége des druides, nous fûmes reçus avec bonté. Mon hôte expliqua le motif de ma visite. Après quelques paroles animées échangées de part et d'autre, le chef des druides me dit : — Initié de Thèbes ! nous ne pourrons t'admettre dès aujourd'hui à la connaissance des rites de notre culte ; le temps des épreuves doit la devancer. Mais nos ames te seront ouvertes, et tu seras absous de la profanation que tu as commise chez les Caudeleuses. Sache toujours que notre culte n'exige ni temple, ni autels, ni simulacres ; cependant les dehors en sont un mélange de raison et de folie. Nous n'avons pas été les plus forts : le peuple a voulu des victimes humaines, estimant que c'était le sacrifice par excellence.

— Et vous lui en donnez ?

— Sans doute ; ce que le peuple veut, ainsi que ses dieux, les prêtres doivent le vouloir.

— Affreuse vérité !

— Sans doute encore. Mais si nous immolons des victimes humaines, c'est pour empêcher de plus grands malheurs. Le peuple se faisait des sacrifices bien plus terribles. D'ailleurs, nous n'égorgeons que des prisonniers ou des malfaiteurs (2). Nos fêtes étaient plus pures quand nous étions plus isolés des autres peuples. C'était alors le culte primitif dans toute sa belle simplicité.

— Que ne le purifiez-vous !

— Ce serait un bien, mais la chose n'est plus faisable.

— Elle le serait si vous regagniez les solitudes où vous habitiez jadis.

— L'expérience de l'homme fait présumer le contraire. Initié de Thèbes, nous te parlerons avec franchise ; nous ne sommes pas indignes de la vérité sainte, tout en sacrifiant au mensonge, car c'est encore pour elle : les druides se sentent nécessaires au peuple, et les druides ont besoin du même peuple. Si nous retournions à nos anciennes demeures, il est à craindre qu'ils nous oubliassent. Le mal ne serait pas grand pour nous, mais il serait funeste à la puissance du Celte : notre doctrine fait toute sa force. Le dehors du culte gaulois est donc empreint de barbarie et demeure souvent inintelligible aux yeux des profanes ; mais sous les ombres du mystère nous conservons le véritable culte et nous le préservons d'un naufrage inévitable. Pourquoi la Gaule fait-elle encore trembler les pays civilisés ? c'est que la grande famille gauloise, grace à notre système religieux, ne forme qu'une masse compacte dont le poids écraserait le monde entier. Mais nos forces désunies nous cesserons d'être invulnérables. De tous les prêtres du monde nous sommes les plus puissans, et de toutes les nations de la terre nous sommes la plus puissante aussi.

— Pontife, venons-en à la véritable croyance des druides.

— La voici. Nous professons le dogme de l'éternité des mondes et de l'immortalité de l'ame, et nous enseignons ces dogmes au peuple. Le peuple l'a compris à sa manière ; il en est résulté deux croyances : l'une juste et saine, celle des druides ; l'autre, utile, mais fausse, celle du peuple. Le Gaulois ne craint pas la mort, étant persuadé qu'elle n'est qu'un passage d'une vie à une autre vie ; il regarde le trépas comme un pont qui mène d'un monde à l'autre. Le peuple ne saisit que le mot, les druides seuls en saisissent l'esprit.

— Druide révéré ! ne vaudrait-il pas mieux que le peuple fût sans religion, plutôt que d'arroser ses autels du sang humain ? Te le dirai-je ? Votre croyance est bonne, mais vos rites sont affreux. Pourquoi ne pas détruire les erreurs populaires ?

— Je le pense comme toi ; mais il faut une religion au peuple. Un peuple sans croyance ne serait pas en harmonie avec le monde. La religion est souvent une muselière qu'il est bon de maintenir. L'immolation des victimes humaines est une production étrangère, elle nous est venue des Phéniciens (3).

— Est-ce là tout ?

— Nous nommons notre divinité (car nous n'en connaissons qu'une ; tout ce qui est vénéré ne possède qu'une émanation du grand ouvrier, du grand tout), nous la nommons *la Vierge qui enfante* (4) ; neuf prêtresses sont soumises à son culte, mais, comme le commun du peuple, elles ne comprennent que le mot et non le fond de la chose ; nous, nous voyons en elle *la nature, la puissance productive de tout ce qui est, de qui tout naît et où tout va* ; c'est là le culte primitif (5), le culte pur et

saint; c'est la source de tous les autres cultes. Si nous honorons chaque partie de l'universalité des choses, c'est pour nous bien pénétrer de ses admirables propriétés. Notre culte n'est donc rien autre que la palingénésie (6) de la matière, la métempsycose de la matière qui toujours *enfante et demeure toujours vierge; vierge et mère en même temps, intacte et féconde tout à la fois; sans cesse la même et ne changeant jamais*. Voilà l'unique objet des méditations des druides et la divinité du Celte.

Je conviens que le peuple ne voit ces choses qu'à travers les draperies dont il s'affuble lui-même, mais que les druides contemplent dans sa belle nudité. Nous n'empêchons pas le vulgaire de déifier les élémens (7). Le peuple dont la vue est courte rend un culte en détail à ce que nous admirons dans l'ensemble. Notre unique divinité est donc *la vierge mère des hommes, des animaux, des végétaux et des matières métalliques* (8). Nous ne donnons point de nom, de sexe à ce grand être; tantôt c'est la *vierge mère;* tantôt c'est *teut*, dieu; ou *teutat* (9), dieu père. Voilà pourquoi nous nous appelions jadis *tecto-sages* ou *teuto-sages*, c'est-à-dire *enfans* de dieu; *teut* ou *teutat*, dieu le père (10).

Te voilà initié à notre croyance; quant à nos rites, ils te seront dévoilés plus tard, si tu le désires. Maintenant, je t'absous de la profanation que tu as commise chez les Candeleuses. Voilà un sauf-conduit; partout où tu te présenteras, tu seras respecté et honoré. C'est un pentagone; c'est le signe emblématique qui sert à nous reconnaître les uns les autres.

Initié de Thèbes! que la vierge mère te protége et te conduise. Adieu!...

Je rejoignis mon hôte, et nous reprîmes le chemin par où nous étions venus. Durant la route, je parlais peu, je réfléchissais sur les sciences des druides, et déplorais la fatalité qui s'attache à toutes les bonnes institutions.

---

(1) En effet les Massaliotes furent la cause de la ruine des Gaules, ayant donné occasion aux Romains d'aborder la partie ligurienne. (2) Voyez tous les auteurs cités; mais surtout *Voyages de Pythag.* t. 5. (3) *Idem.* (4) Pythag. t. 5. (5) Un grand nombre d'écrivains anciens. (6) Régénération. (7) Voir la 8[e] journée pour la signification des noms des dieux inférieurs. (8) Pythag. (9) Le même que *Teutatès*. (10) *Voyez* pour tout ce qui précéde Pythagore, t. 5.

DIXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, j'étais en route dès l'aurore. Je fis rencontre d'un voyageur; il allait comme moi à la ville phocéenne dont il était habitant. — Je suis, me dit-il, Massaliote et originaire de Phocée. Puisque un heureux hasard me procure ta compagnie, permets-moi de t'offrir ma maison; tu y seras reçu avec reconnaissance et comme un ami.

— J'accepte ton offre, répondis-je; je suis, moi, Grec et natif de Thèbes, et en cette qualité, moins étranger parmi vous que chez les autres nations.

Arrivés à la porte de la ville, je fus obligé de me dessaisir de mes armes apparentes et de les y laisser jusques à ma sortie, époque à laquelle elles devaient m'être rendues (1).

Mon hôte me dit: — Nous avons établi cette coutume contre les indigènes (2) qui, allant toujours armés, pourraient compromettre la paix publique. Tu vois également deux bières à côté de la porte: l'une sert pour les esclaves, et l'autre pour les hommes libres (3). Le glaive qui doit frapper les criminels est de même déposé tout auprès. Il y a bien des années qu'il n'a pas servi; plaise aux dieux qu'il en soit toujours de même (4).

Nous entrâmes dans la ville et nous la parcourûmes; mon hôte m'expliquait tout: — Examine, illustre voyageur, la situation de la ville; elle est bâtie sur un petit promontoire tenant à la terre ferme par une largeur de quinze cents pas (5). Une muraille flanquée de tours, garnie d'un fossé (6), et défendue par la citadelle (7), en fait la force. Le port vaste et de forme à peu près circulaire, est creusé naturellement au milieu des rochers, et regarde le midi (8). Nous l'avons rendu et plus commode et plus sûr par des travaux bien entendus. Voici le magasin de guerre et le chantier pour la construction des vaisseaux (9). Nos maisons sont bien encore en partie construites de bois et couvertes de chaume (10); cependant l'élégance les fait remarquer. Quant à nos édifices publics, le marbre en fait la principale matière, et des tuiles de terre cuite en recouvrent le faîte (11).

Nos lois sont toutes gravées sur des tables de marbre ou d'airain; elles sont exposées en public pour que chaque citoyen puisse connaître ses devoirs, ses droits et surveiller les magistrats (12). Nos lois infligent deux châtimens: le premier l'infamie, le dernier la peine de mort (13). Néanmoins, les juges et la loi sont avares du sang des hommes. L'esclave libéré peut être repris par son maître, si celui-ci le trouve bon, jusqu'à trois fois; mais après la quatrième libération, il est libre pour toujours (14).

Le caractère massaliote est généralement affable, sa vie tempérante, ses mœurs honnêtes et graves. L'amitié est notre première vertu (15).

La loi fixe à cent écus d'or la dot la plus riche, nul ne peut la dépasser; et à cinq la plus riche parure d'une femme (16). Le vin est interdit aux femmes (17); les spectacles des mimes (18) sont défendus comme pernicieux à la morale (19). Nous repoussons également les mendians de profession et les magiciens (20). Nous avons des cours publics fréquentés par une nombreuse jeunesse, et où l'on enseigne les sciences exactes et d'observation, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la géographie et la médecine (21). Nos grammairiens, versés dans la littérature la plus pure de la Grèce, ont fait une révision des œuvres d'Homère; c'est pour nous une œuvre nationale (22).

Nous avions parcouru la ville tout en causant; nous arrivâmes à la maison de mon hôte, où je fus reçu avec le respect et les égards dus aux voyageurs.

---

(1) Papon, *Histoire de Provence*, t. 1 et autres. (2) C'est-à-dire les Gaulois. (3) *Voy.* les auteurs cités. (4) *Idem.* (5) Thierry, *Histoire des Gaules*, t. 2. (6) Cœs. *de Bell. civil*, liv. 2, c. 1. (6) Strab. liv. 4. (8) Strab. liv. 4. (9) *Idem.* (10) Marseille n'eut pas d'autres maison jusque à la domination romaine, *Vitru.*, liv. 1, ch. 1. (11) Ces tuiles étaient si légères qu'elles surnageaient étant plongée dans l'eau, *Vitru.*, liv. 1, ch. 3. (12) Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. 2. (13) *Idem.* (14) *Idem.* (15) Valer.

Maxim. liv. 11, ch. 6. (16) Thierry, *Histoire des Gaulois.* (17) Strab. liv. 4. (18) *Athen.* liv. 10 ch. 8. (19) Comédien. (20) Valer. Maxim. liv. 11, ch. 6. Il est douteux, ce semble, que les Massaliotes n'eussent point de théâtres, les paroles de Valère Maxime, le seul qui avance ce fait, ne sont pas suffisantes. Par le mot *mime*, il pourrait n'entendre que les acteurs de basse comédie ou des rues, on présume qu'une ville où florissaient les sciences, les arts et la littérature, faisait représenter les chefs-d'œuvre de la Grèce. (21) Tous les auteurs déjà cités. (22) Wolf, *proleg. in Homer.* p. clxxv, Thierry; *Histoire des Gaulois*, t. 2, à la note. La première et bonne révision d'Homère est due aux Massaliotes.

ONZIÈME JOURNÉE.

Ce jour-là je dis à mon hôte : — Je serais charmé de connaître le culte des Massaliotes et leurs dieux. — Je vais te satisfaire, me répondit-il : Trois grandes divinités dominent notre culte, c'est *Artémis* ou *Diane* d'Éphèse, *Apollon* delphien et *Minerve* (1). Elles sont les protectrices de la ville, et leurs principaux temples sont renfermés dans l'enceinte de la citadelle. La Diane d'Éphèse n'est point grecque ; elle tire son origine de l'Asie, où elle était appelée la Grande Reine ; elle représente la nature ; et ses images, couvertes de mamelles et de formes diverses d'animaux, figurent cette puissance mystérieuse toujours occupée de créer et de nourrir. Son culte est secret (2). Diane a présidé à la naissance de Massalie ; aussi est-elle la première de nos divinités. Le temple que nous lui avons élevé est semblable à celui d'Éphèse, qui a servi de modèle, et son culte est suivi d'après le rite éphésien (3). La prêtresse de la déesse est une étrangère ; nous la faisons venir d'Éphèse ou de Phocée (4).

Minerve ne nous est pas moins chère ; voici de quelle manière son culte est devenu universel et précieux parmi nous. Les Ligures, nos voisins, nous avaient déclaré la guerre ; la ville était sur le point d'être prise, aucun effort humain ne pouvait plus la sauver, lorsque *Cotumand* (5), chef des Ligures, eut une vision. Il lui apparut une femme pendant son sommeil ; son aspect était majestueux et terrible ; elle lui dit d'une voix très-irritée : — Je suis déesse et je protége cette ville (6). Cotumand, troublé de cette vision, accorda la paix aux Massaliotes. Il voulut voir la ville et adorer nos dieux. Au moment où il mettait le pied sur le seuil de la citadelle, il aperçut sous le portique la même figure qui lui était apparue en songe. — C'est elle, s'écria-t-il, voilà celle que j'ai vue cette nuit et qui m'a ordonné de lever le siége (7) !... Alors détachant son collier d'or, il le passa au cou de la déesse, et après il fit une alliance avec nous.

Notre Apollon préside à la mer et à la navigation ; son culte est le même que celui qu'il reçoit à Athènes. Toutes les fois que la ville est atteinte ou menacée de la peste, un pauvre qui s'est présenté volontairement et qui a été nourri toute l'année délicatement et aux frais de l'état, est couronné de verveine, couvert de vêtemens sacrés, on le promène par la ville, et le peuple le charge d'exécrations, afin que tous les maux retombent sur lui, puis on le précipite dans la mer (8).

— Comment ! m'écriai-je, les Massaliotes se couvrent d'un pareil forfait?

— Ce n'est point un forfait, me répondit-il, c'est une expiation volontaire d'un seul pour le salut de tous.

— Misérables erreurs du peuple !... combien vous faites commettre d'actions exécrables à la nature et à la Divinité !

— Chacun a sa manière de voir : ce qui est en nous et ce qui vient de nous est bien, et ce qui est en nos voisins et vient d'eux est ordinairement mal.

— Continue ton récit, je t'en prie.

— La loi défend les lamentations lors des funérailles ; le deuil finit avec elles. Un sacrifice domestique, suivi d'un repas entre les parens, compose tout le cérémonial funèbre (9). La vente du poison est sévèrement interdite ; le suicide est en réprobation, cependant quelquefois il est permis par les magistrats (10). L'intégrité des mœurs massaliotes est passée en proverbe : *Mœurs de Massalie* signifie mœurs honnêtes, intègres, fidèles (11).

— Habitant de Massalie ! dis-je, ne parlons plus de vos mœurs, les sacrifices expiatoires où la victime est un homme, que vous permettez, les dégradent à mes yeux ; allons à la place publique où j'aperçois beaucoup de citoyens. La place était inondée des flots du peuple : nous nous enquîmes des nouvelles ; on nous apprit que l'assemblée des six-cents allait siéger et qu'un vieillard demandait l'autorisation du suicide (12).

— Que signifie cela? demandai-je à mon hôte.

— C'est simplement une coutume ; allons assister aux débats des sénateurs.

Je suivis mon hôte, et bientôt nous fûmes dans l'enceinte de l'édifice où siégeaient les *timoukhes*. L'assemblée était complète ; un vieillard fut introduit, il parla ainsi : — « Magistrats, aucun citoyen de Massalie ne doit vouloir sortir de la vie sans votre suffrage ; fidèle aux lois de mon pays, je viens vous soumettre les raisons qui me portent à descendre dans la tombe avant l'heure prescrite par la nature. Quand vous m'aurez entendu, j'espère que vous ne refuserez pas le vase de ciguë qu'une loi prévoyante tient toujours en réserve sous ce portique.

» Encore trois ans, et j'aurais assisté à la révolution d'un siècle. J'ai tant vu de choses qu'il ne me reste presque plus rien à voir. J'ai été tout ce qu'on peut être ; j'ai rempli tous mes devoirs, j'ai exercé tous mes droits. J'ai vu tomber à mes côtés et mes aïeux et mes enfans. J'avais un ami, nous demandâmes aux dieux de nous faire périr ensemble : les dieux nous ont refusé cette faveur ; ils m'ont enlevé mon ami. Mais, m'ordonnent-ils de lui survivre ? c'est ce que je ne pense pas. Né Massaliote, je mourrai Massaliote. Si ma patrie n'était pas libre, je voudrais encore rester sur la terre pour ne pas mourir esclave : aujourd'hui je n'ai plus de vœux à former.

» Si j'existe encore, c'est un oubli ou une erreur de la nature ; je ne puis plus lui être utile. La république n'a pas davantage besoin de moi ; j'occupe sur la terre une place qu'il est temps de céder à un autre ; je suis fatigué de vivre ; l'heure du repos est arrivée. Après une aussi longue course, sénateurs, permettez-moi le sommeil de la mort (13) ».

Après ce discours, le vieillard se tut ; les six cents sénateurs se consultèrent pendant long-temps ; enfin ils ordonnèrent d'administrer la ciguë. Le vieillard reçut

la coupe, fit ses adieux à ceux qui l'entouraient, puis lentement il but la liqueur fatale. Bientôt il s'éteignit étendu sur une chaise longue, destinée à cet effet (14).

— Il est fâcheux, dis-je à mon hôte, que de si fatales coutumes se mêlent à ce que vous avez de bon.

— C'est l'usage, me répondit-il.

— Mais cet usage est plus que barbare, il est impardonnable à un peuple civilisé; les Gaulois valent mieux que cela sous ce rappport.

Mon hôte piqué de mes paroles, me dit sèchement :

— Initié de Thèbes! nous respectons les lois et les usages des autres, mais nous voulons que les nôtres soint respectés.

— Il faudrait qu'ils le méritassent, m'écriai-je vivement.

— Ils le méritent à nos yeux; cela doit suffire.

Je me tus, tout autre parole aurait été perdue, et je me souvins qu'il n'est pas toujours bon de dire la vérité aux hommes!...

---

(1) Nommée par les Grecs *Athéné*. Just. liv. xliii, ch. 5. (2) Il existe, comme on le voit, une grande similitude entre la Diane de Massalie et la vierge mère des Gaulois. (3) Strab. liv. 4. (4) Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. 2. (5) Justin, liv. 43, ch. 5. (6) *Idem.* (7) *Idem.* (8) Petron. satir. (9) Valer. Maxim. liv. 11, ch. 7. (10) *Idem.* (11) Massalie étant devenue ville romaine, le proverbe changea de signification, *mœurs de Massalie* était synonyme de très-mauvaises mœurs : en effet, Massalie fit rougir la Rome d'Héliogabale. *Voyez* les auteurs cités plus haut.
(12) Thierry, *Histoire des Gaul.* t. 2. (13) Ce discours est littéralement copié des *Voyages de Pythagore*, t. 5, p. 146. (14) *Idem.* Ceci rappelle la hache, dans les Indes, destinée à trancher la tête à ceux qui sont las de la vie. *Voyez la Description de l'Inde*, par J. Tieffenthaler, in-4.

DOUZIÈME JOURNÉE.

Le gouvernement de Massalie, me dit mon hôte, est républicain. Il était jadis oligarchique, mais une révolution changea tout; c'est donc aujourd'hui la démocratie qui nous régit. L'exercice de l'autorité réside dans un sénat de six cents magistrats (1) nommés *timoukhes*. Ils sont choisis à vie (2) parmi les familles possédant un revenu déterminé; il faut en outre qu'ils soient mariés, qu'ils aient des enfans, et que la famille jouisse du droit de cité depuis trois générations au moins. Deux membres de la même famille ne peuvent pas siéger ensemble (3).

Un conseil composé de quinze membres et choisi par les six cents, forme le conseil suprême (4). Le pouvoir exécutif réside dans un triumvirat nommé par le grand conseil (5). Le conseil des quinze expédie les affaires courantes et fait des rapports sur les plus graves (6). Dans le cas de paix ou de guerre, c'est le conseil des quinze qui traite avec l'ennemi, d'après les instructions des six cents, et sous leur sanction (7). La masse plébéienne n'a donc aucune part au pouvoir de près ou de loin; elle est divisée en tribus (8).

Nous avons conservé la législation ionienne; cependant nous y avons fait quelques légers changemens (9). Nos lois conservent un grand caractère de modération; sous cette apparence d'égalité se cache l'inégalité politique, et c'est là précisément ce qui la sauve (10).

Quand un magistrat est convaincu de prévarication, il est condamné à l'infamie; il perd tous ses biens et tous ses droits politiques et civils. Il y a peu de temps que pareille chose est arrivée. Serais-tu désireux de connaître cette histoire?

— Oui.

— La voici : *Ménécrate*, accusé et convaincu d'avoir rendu une sentence inique, fut condamné par les six-cents. On le déclara infame; il fut dégradé et dépouillé de tous ses biens (11). Ménécrate déplorait sa condamnation; il déplorait cette pauvreté qui avait succédé si rapidement à son opulence, cet opprobe à sa noblesse et à ses honneurs; mais ce qui le chagrinait le plus, c'est qu'il entraînait dans sa misère une jeune fille nubile; il perdait tout espoir de la marier, d'autant mieux que sa fille était hideuse à voir; elle était borgne, paralysée du côté droit, et l'on dit même qu'elle tombait du haut mal dans le croissant de la lune (12). Ménécrate avait un ami intime et qui ne l'abandonna pas dans ses infortunes; c'était un Massaliote nommé *Zénothémis*, fils de *Charmoléus*. Il dit un jour à Ménécrate : — Ne perds point courage, jamais le nécessaire ne te manquera, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. Il le prit ensuite par la main, le conduisit dans sa maison, et partagea avec lui ses trésors : puis il fit apprêter un grand festin où il convia ses amis, ainsi que Ménécrate, auquel il fit entendre qu'il s'occupait de marier sa fille. Le repas finissait, et les pieuses libations avaient coulé en l'honneur des dieux, quand Zénothémis, remplissant une coupe, la présenta à son malheureux ami.

— Prends cette coupe, lui dit-il, prends-la de la main d'un gendre en signe de parenté et d'alliance, car aujourd'hui j'épouse ta fille *Cydimaché*; j'ai reçu de toi autrefois vingt-cinq talens pour sa dot.

A ces mots, Ménécrate se récrie :

— Non, Zénothémis, non, tu ne le feras pas! Je ne suis pas assez insensé pour souffrir que toi, qui es un beau jeune homme, tu épouses une pauvre fille disgraciée.

Il parlait en vain; Zénothémis avait saisi la main de Cydimaché et l'entraînait vers sa chambre; ils disparurent un instant; quand ils revinrent, elle était sa femme. Dès ce jour, il vécut avec elle, l'aimant par-dessus tout, et ne la quittant jamais. Cette femme si laide lui donna le plus beau des fils. Il n'y a pas long-temps qu'il l'apporta sur ses bras au conseil des six-cents : il l'avait couronné de branches d'olivier et enveloppé de noir, afin d'inspirer pour l'aïeul une commisération plus vive. Le petit suppliant souriait à ses juges, et leur battait des mains. L'assemblée tout entière fut émue, et, levant la sentence qui pesait sur Ménécrate, elle lui rendit toutes ses dignités et sa fortune (15).

— Honneur soit rendue à Zénothémis, m'écriai-je; heureux le peuple qui a de semblables institutions

---

(1) Strab., liv. 4. (2) *Idem.* (3) Aristote. *Politique*, liv. 5, ch. 6. (4) Cæs. *De bell. civil.*, lib. 1, ch. 35. (5) Strab. liv. 4. (6) *Idem.* (7) Cæs. *bell. civil.* liv. 1, ch. 35. (8) Thierry, *Hist. des Gaul.* t. 2, (9) Strab. liv. 4. (10) Thierry, *Hist. des Gaul.* t. 2. (11) Lucien, *Toscar, sive amicitia.* (12) *Idem.* (13) Ce fait est raconté par Lucien et rapporté par Thierry dans son *Hist. des Gaul.* t. 2, p. 133. Ce fait n'est arrivé que plus tard; en le rapportant, nous avons fait un anachronisme de quelques anné

TREIZIÈME JOURNÉE.

Nous fîmes ce jour-là, dès l'aurore, une promenade aux bords de la mer, en même temps nous conversions sur le commerce de Massalie ; voici ce que me dit mon hôte : — Massalie fait un échange assez étendu ; sa position favorable se prête bien au goût de ses habitans tous portés vers les voyages maritimes ; nous avons établi des comptoirs dans les villes gauloises qui nous environnent ; le premier but est le commerce, le dernier, la civilisation de ces peuples. Nous avons aussi fondé plusieurs colonies et quelques villes sur les bords de la mer. Notre territoire sec et aride est pourtant propre à la culture des oliviers, des orangers et de la vigne ; vois aussi comme les montagnes sont couvertes des arbres précieux de l'Ionie. Le climat est doux et les jours très-longs ; neuf parties de gnomon en donnent huit d'ombre. Nous comptons des jours de quinze heures et plus. Notre mesure est celle du pied humain (1) ; notre palme cubique égale le pied de Delphes. Nos plongeurs retirent de la mer du corail et des éponges (2). Nos monnaies portent généralement un lion et un taureau menaçant (3). Nos principales colonies sont Monæcus (4), Nicœa (5), Antipolis (6), Anthénopolis (7), Albia (8), Taurentum Heraclæa Cacabaria (9), Rhaudaniosa (10), Agatha (11), Rhoda, Emporiæ (12), Halonis (13) et Dianium (14) ; nous avons encore d'autres colonies, mais il serait trop long de vous les détailler, d'ailleurs rien d'intéressant à dire sur elles.

Nous pouvons nous glorifier de deux grands hommes nés dans nos murs, Pythéas et Euthymenès. Le premier (15) a déterminé la latitude de Massalie, d'après l'ombre du gnomon, avec exactitude (16) ; il a constaté la relation des marées avec les phases de la lune (17) ; il a parcouru dans toute leur longueur les côtes orientales et occidentales de l'Europe, depuis l'embouchure du Tanaïs, dans la mer Noire, jusqu'à la presqu'île scandinave, dans l'océan du Nord ; il a composé un périple du monde, et un livre sur l'océan (18).

Enthyménès, contemporain de Pythéas, est de même auteur d'un périple ; il partit des Colonnes-d'Hercule (19) pour explorer la côte d'Afrique. Il prétendait que les eaux de l'Océan méridional étaient douces à cause de la proximité du soleil qui leur donnait une espèce de coction ; en second lieu, que les inondations périodiques du Nil provenaient des vents étésiens qui refoulent pendant un certain temps les eaux du fleuve vers sa source, puis, en cessant de souffler, les laissent retomber avec violence (20).

L'heure du repas du matin étant venue, nous rentrâmes dans la ville.

—Mon hôte, dis-je, je connais présentement les mœurs, les coutumes et les lois de Massalie, mais je ne connais point encore sa fondation et les particularités qui doivent s'y rattacher ; voudrais-tu m'en instruire ? — Telle était mon intention. Nélée, archonte d'Athènes, avait fondé la ville de Phocée, située sur cette partie de l'Asie qu'on appelle Éolide, et près de l'embouchure du fleuve Hermus. Le sol environnant y étant peu fertile, les Grecs s'adonnèrent principalement au commerce, et bientôt l'empire des mers fut leur propriété. Un marchand, nommé Euxène, occupé de découvertes, jeta l'ancre sur la côte gauloise. Cette côte dépendait des Ségrobriges, tribu gallique. Leur roi, nommé *Nann* accueillit avec bonté les Phocéens voyageurs ; le roi mariait, ce jour-là, sa fille Gyptis ; Euxène et ses compagnons assistèrent au festin, après lequel la jeune Gauloise devait choisir son époux. Les prétendans étaient nombreux. A la fin du repas, la jeune Gyptis entra dans la salle et, s'arrêtant devant le Phocéen Euxène, elle lui présenta la coupe remplie d'eau ; elle venait par-là de le choisir pour époux. Le roi *Nann* croyant voir dans cet événement un ordre de ses dieux, l'appela son gendre et lui donna pour dot le golfe où il avait pris terre. Euxène changea le nom de sa femme et il l'appela Aristoxène, c'est-à-dire la *meilleure des hôtesses*. Euxène fit partir aussitôt un vaisseau pour Phocée pour recruter des colons ; en attendant il commença d'élever une ville ; il la nomma *Massalia*. Les envoyés d'Euxène, arrivés à la mère patrie, racontèrent tout le merveilleux de leur voyage. Exaltés par ces récits, les jeunes gens s'embarquèrent en foule pour venir habiter la colonie. Le trésor public fournit les vivres, les outils, les armes, diverses graines ainsi que des plants de vigne et d'oliviers. A leur départ les émigrans prirent au foyer sacré de Phocée du feu destiné à brûler perpétuellement au foyer saint de Massalie. La flotte se rendit à Éphèse d'après l'ordre de l'oracle ; là, une prêtresse de Diane, nommée Aristarché, déclara que la déesse lui ordonnait de suivre les Phocéens et d'emporter une de ses statues. Les émigrans accueillirent avec empressement la prêtresse et le simulacre de la divinité. Enfin, après une heureuse traversée, ils arrivèrent à Massalie, sous les ordres de Simos et Protis.

Ils furent reçus à bras ouverts ; bientôt la ville devint florissante sous la protection du vieux Nann. Mais ce roi protecteur mourut, et Coman, son fils, lui succéda. Coman était l'ennemi des Massaliotes. Ce fait connu des peuples environnans, les Ligures, tribu gauloise et pleine de jactance et de fierté, envoyèrent un de leurs chefs à Coman, et il lui dit : — « Un jour, une chienne pria un berger de lui prêter un coin de sa cabane pour y faire ses petits ; ce berger y consentit ; alors la chienne demanda qu'il lui fût permis de les y nourrir, et elle l'obtint. Les petits grandirent, et, forte de leur secours, la mère se déclare seule maîtresse du logis. O roi ! voilà ton histoire ! Ces étrangers qui te paraissent aujourd'hui faibles et méprisables, demain te feront la loi et opprimeront ton pays. »

Coman applaudit à ce discours, et la ruine de Massalie fut résolue. On était alors à l'époque de la floraison de la vigne, temps d'allégresse pour nous ; nous étions tous occupés des joyeux préparatifs, car la fête durait trois jours. Coman résolut de profiter de ces heures de trouble pour surprendre la ville ; il envoya, sous prétexte d'assister à nos fêtes, un grand nombre des siens, gens déterminés à tout, et qui devaient lui livrer les portes pendant la nuit ; lui-même était aux environs de Massalie avec sept mille hommes. Ce complot, si bien commencé, si bien conçu, l'amour d'une femme le déjoua. Une jeune fille gauloise, éprise d'un beau Massaliote, craignant pour la vie de son bien-aimé,

lui découvrit tous les projets ourdis contre nous ; après cette révélation, elle l'engageait à fuir avec elle. Le Massaliote, fermant l'oreille à la voix de sa maîtresse, courut tout dévoiler à nos magistrats. Les portes de Massalie furent aussitôt fermées et l'on fit main-basse sur les Segrobriges. Coman se laissa surprendre pendant la nuit, et son armée fut massacrée ; il y périt lui-même.

Depuis cette époque, les portes de la ville demeurent closes les jours de fêtes, les remparts sont couverts de sentinelles et l'on déploie une surveillance aussi active qu'en temps de guerre.

Nous avons eu plusieurs guerres à soutenir contre les Gaulois et même avec l'orgueilleuse Carthage. Notre population s'est considérablement accrue des divers débris de flottes phocéennes fuyant la mère patrie esclave d'Harpagus, lieutenant de Cyrus. De colonie, Massalie est devenue la véritable métropole, et sa prospérité toujours croissante est une preuve irréfragable de notre domination sur les mers.

N'ayant plus rien à voir dans Massalie, et sachant tout ce qui la concernait, je pris congé de mon hôte et gagnai la route qui allait de Massalie aux Eaux-Sextiennes. Je m'arrêtai fort peu de temps dans cette ville, voulant arriver le même jour chez les Caudelleuses. J'atteignis la Druentia vers les trois quarts de la journée ; je passai cette rivière, comme précédemment, sur une barque d'osier, puis je me dirigeai leste et joyeux vers l'habitation de Nio-Rix. Le dirai-je ?.... mon cœur palpitait étrangement. J'allais enfin revoir la jeune Velleda, Velleda objet de tous mes rêves et de tous mes désirs. Ma joie était grande sans doute ; cependant une pensée pleine d'amertume s'y mêlait : la jeune fille ne m'aura-t-elle pas déjà oublié ?... Si elle avait, doutant du mien, donné son cœur à un autre !... Ces réflexions bouleversaient ma tête ; plus j'approchais du lieu où Velleda vivait, plus les palpitations de mon cœur devenaient violentes, à peine pouvais-je respirer. Étrange passion que l'amour !... Tu procures des joies vives et profondes, mais combien tu les fais payer cher !... Ne saurait-on aimer sans souffrir !... Ou plutôt l'amour, ne serait-ce qu'un mélange de plaisirs et de peines !... Hélas !... je m'étais arrêté non loin de la demeure de Nio-Rix ; la tête penchée sur ma poitrine, je semblais le génie des arbres pleurant la perte de sa parure... Je fléchissais sous le poids de mes pensées, quand tout à coup mon nom prononcé à haute voix me fit soulever la tête ; ces accens avaient retenti dans mon ame ; Dieu ! c'était Velleda elle-même accourant à ma rencontre. La vue de ma bien-aimée dissipa les noires pensées qui troublaient ma tête, et la joie la plus complète remplaça l'incertitude amère où j'étais. Ainsi le jour succède à la nuit, ainsi le printemps remplace l'hiver, ainsi les maux de ce monde sont remplacés par les biens du *Valhalla*.

Je pressai Velleda sur mon cœur. Elle ne m'avait point oublié, la bonne fille de Nio-Rix, elle m'attendait avec la plus vive impatience.

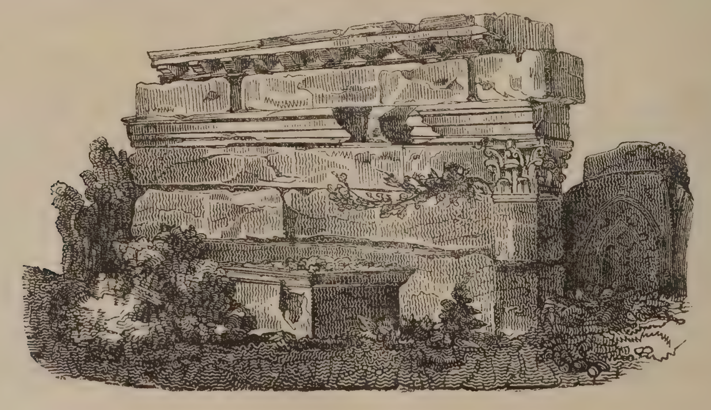
— O femme ! m'écriai-je, ta présence est pour l'homme une mer ineffable de bonheur, ton souffle est embaumé comme la brise parfumée de l'autre rive ; quand tu parles, les sons de ta voix descendent dans mon cœur comme un ruisseau de lait... Tes yeux bleus brillent comme les étoiles du ciel, tes dents nacrées sont plus belles que les perles de l'Orient... Œuvre de *Lentat*, il plaça sur tes lèvres le sourire qui console, le baume qui ranime et le poison qui consume... De bien loin tu aperçois les choses de l'avenir, et tu fais des chants qui endorment les douleurs... O pour toujours je viens auprès de toi, tu peux dès demain m'offrir la coupe des aveux et de l'hyménée ! — Ah ! j'en avais la certitude que tu reviendrais. La bonne déesse des fontaines me l'avait dit, elle dit aussi que tu seras mon époux, et la déesse n'a jamais trompé les jeunes filles... Mais, ajouta-t-elle avec crainte, n'as-tu plus rien à craindre de nos druides ?... On t'a cherché partout, je tremblais qu'on ne découvrît tes pas... Je faillis mourir quand j'entendis la voix voyageuse voler de bouche en bouche pour te faire arrêter !...

Je pressai sur mon cœur la jeune fille, et je fis briller à ses yeux le petagone qui m'avait été donné par les druides en lui disant : — Sois sans crainte, je suis absous. Nio-Rix me reçut avec joie, et le lendemain un festin eut lieu, après lequel la jeune Velleda me présenta la coupe des aveux, et le soir j'étais son époux fortuné.

C. ROLAND, *de Cadenet.*

---

(1) Neuf pouces. (2) Therry, *Hist. des Gaul.* t. 2. (3) L'empreinte des monnaies a souvent changé, *voyez* les planches de *l'histoire de Provence*, par Papon. (4) *Monaco.* (5) *Nice.* (6) *Antibes.* (7) Près la *Caranque d'Antéa*, entre *Agay* e *Napoulle.* (8) *Eaube* au fond du golfe des *Lecques*, à l'oppos de la *Ciotat.* (9) St-Giles, ancien comptoir phénicien. (10) A l'embouchure du vieux Rhône, elle lui donna son nom. (11) *Agde* (12) *Ampurias.* (13) Inconnue. (14) *Denia.* (15) Contemporain d'Alexandre-le-Grand. (16) En effet, la différence avec les calculs modernes n'est que de quarante secondes. (17) Thierry, *Histoire des Gaulois*, t. 2. (18) Tous ces ouvrages sont perdus, hormis quelques fragmens peu nombreux. (19) On entend aujourd'hui par colonnes d'Hercule, deux montagnes sises aux deux côtes du détroit de Gibraltar, savoir *Calpé* en Espagne et *Alila* en Afrique, mais les anciens étaient dans une grande incertitude sur le lieu où ils devaient les placer. (20) Ces opinions ridicules furent professées par des philosophes et des physiciens avant *Enthyménès*, les anciens même s'en sont moqués. Thierry, *Histoire des Gaulois*, à la note.



VOYAGES.

MES AVENTURES EN PERSE



Danseurs persans — *Sears del. et sculp.*

§ I. — COMMENT JE DEVIENS VOYAGEUR.

Mon père, honnête épicier de la Cité, après s'être enrichi par vingt-cinq années d'une vie laborieuse et astreinte aux privations les plus sévères, vendit un beau matin son commerce, réalisa sa fortune, et se mit à jouir en liberté du bien-être qu'il s'était créé.

Je n'oublierai jamais la manière vraiment singulière dont il nous annonça ce changement total dans notre existence.

J'avais alors dix-neuf ans, et j'en avais passé dix dans les comptoirs de mon père, ne soupçonnant pas l'immense fortune qu'il possédait. Jugez donc de ma surprise, lorsqu'un matin il nous fit entrer, ma mère, ma sœur et moi, dans son arrière-magasin, et qu'après s'être assis gravement, il nous tint ce langage :

— Mes enfans, je viens de vendre notre maison de commerce et d'acheter une maison de campagne à trois milles de Londres. Jenny, tu aimes un beau jeune homme sans fortune, mais d'une conduite honorable : je lui ai acheté une capitainerie dans *Coldstreams'guards*, et je te donne à lui avec une dot de six mille livres sterling. Tu épouseras donc demain le capitaine John Brown.

Toi, mon fils, il faut que tu voyages afin de te former un peu, et tu partiras après les noces de ta sœur, pour visiter le continent. Voici un portefeuille qui contient deux mille livres de bank'notes : quand il ne te restera plus que la somme suffisante pour payer ton voyage de retour, tu reviendras.

Et nous, ma femme, montons dans la belle calèche que tu vois à notre porte et qui t'appartient ainsi que les deux laquais, le cocher et les chevaux. Nous allons aller faire la noce de Jenny à la maison de campagne que j'ai achetée.

En route!

Ma mère, ma sœur et moi, fûmes tentés un moment de croire que mon père avait perdu la raison, ou que nous faisions un rêve. Mais lorsqu'il nous eut mis dans la main, à ma sœur la dot, à moi l'argent de mon voyage, il n'y eut plus moyen de conserver des doutes, et nous partîmes joyeux pour la maison de campagne.

Une fois la noce terminée, je songeai à mon voyage, et je résolus de commencer par l'Allemagne. Je fis donc retenir mon passage sur un navire allemand qui se disposait à mettre à la voile pour ...., et après avoir fait mes adieux à ma famille, je me rendis sur le port.

Des matelots étrangers attendaient sur la rive, dans un canot, avec des témoignages d'impatience.— N'êtes-vous pas sir John Brown? demandèrent-ils en mauvais anglais quand ils me virent arriver avec mes bagages de voyageur. — Oui, répondis-je. — Partons, s'écrièrent-ils, on n'attend plus que vous pour mettre à la voile. Et me voilà sur le vaisseau.

§ II. — OU L'ON ME MÈNE.

Outre le mal de mer qui me fit horriblement souffrir, j'éprouvai à bord un ennui profond; car personne n'y parlait anglais, excepté les deux matelots qui m'avaient amené à bord, et Dieu sait ce que c'était que cet anglais barbare, et qu'il était impossible de comprendre les trois quarts du temps. D'ailleurs c'étaient des espèces de bêtes brutes allemands, ivrognes, rustauds, et dont la société ne m'agréait guère. Je pris le parti de vivre retiré dans ma cabine, et de fréquenter l'équipage aussi peu que possible.

Cependant, le voyage se prolongeait, se prolongeait, se prolongeait, sans que je visse arriver l'Allemagne et le port de.... Ma traversée ne devait être que d'un mois, et près de deux s'étaient écoulés. Protester contre ce manque d'exactitude aurait été inutile, et je pris le parti de la résignation, plutôt que de me prendre de querelle avec ces rustres.

Enfin, après une traversée des plus longues, nous abordâmes, et un pilote vint à bord. Jugez de ma joie, lorsque cet homme, en m'entendant parler anglais aux deux seules personnes qui pussent tant bien que mal me comprendre sur le bâtiment, vint à moi, me tendit la main, et me dit dans l'anglais le plus pur :

— Cher compatriote, soyez le bienvenu en Perse.

— En Perse! m'écriai-je, en Perse! Je suis en Perse? mais je me croyais en Allemagne.

Et furieux, je courus me plaindre au capitaine. Mon compatriote le pilote lui traduisit ma colère en allemand, et lui expliqua mes griefs.

Le capitaine prit son registre, et me montra inscrit comme passager : *Sir John Brown, marchand de soieries*.... Dans ma précipitation, j'avais pris la place d'un pseudonyme. Il fallut me résigner de bonne grace à mon infortune, et je résolus, puisque le hasard le voulait, de visiter la Perse.

§ III. — L'HOSPITALITÉ.

Je pris provisoirement un logement chez le pilote; mais j'y étais à peine établi qu'un homme d'un aspect respectable, et vêtu du costume persan, vint me trouver et m'offrit chez lui l'hospitalité. C'était le petit-fils d'un Anglais établi depuis long-temps en Perse, et qui se nommait Kabul, ayant quitté son nom anglais pour un nom du pays qu'il habitait.

J'acceptai son offre hospitalière, et le suivis dans sa maison.

Cette maison était entourée de murs assez élevés pour cacher totalement la façade, éloignée beaucoup des rues, et placée dans le fond d'une grande cour qui l'en séparait.

Nous y entrâmes par de petites portes qui ressemblaient assez à des guichets de prison. Comme ce sont les seules ouvertures qui se présentent aux yeux, un étranger qui entre pour la première fois dans une ville persane ne sait trop où il se trouve, ne voyant ni édifices, ni façades, mais seulement de hautes et tristes murailles qui forment le tracé des rues.

La maison de mon hôte était bâtie d'une manière élégante, et la distribution des appartemens me parut assez régulière. Elle se composait de plusieurs chambres et d'une grande salle au centre, qu'on nomme divan. Cette pièce, située entre une cour et un jardin, avait sur chacun d'eux une large fenêtre allant du parquet au plafond, faite de petites pièces de bois arrangées avec assez d'art en forme de guirlandes et de festons, et garnies de verres de différentes couleurs. Comme le verre est un objet fort rare et très-cher dans ce pays, la classe ordinaire se contente de papier huilé.

Les Persans sont grands amateurs de l'eau, aussi est-il peu de maisons qui n'aient devant leurs fenêtres de larges bassins de marbre blanc ou d'albâtre, du milieu desquels jaillissent de jolies fontaines ou jets dont le bruit charme leurs oreilles, quand ils s'abandonnent à la contemplation. Un Persan peut rester depuis le matin jusqu'au soir assis sur les talons, près d'une fenêtre, à regarder le jet d'eau qui est au-dessous de lui, et sans autre mouvement que celui qui est nécessaire pour faire couler les grains d'un chapelet d'une main dans l'autre.

La maison de mon hôte, comme je l'ai dit, avait d'autres appartemens qui consistaient en des chambres hautes et basses, construites d'une manière régulière et qu'on nomme *balakoua*. Elle avait de plus des espèces de caves voûtées pour préserver le rez-de-chaussée de l'humidité, et où l'on renfermait le bois à brûler et les ustensiles de campagne

Dans les premières cours, il y avait des corps-de-logis latéraux qui renfermaient d'un côté des chambres pour les étrangers de classe médiocre, et les derviches; de l'autre, les écuries, les magasins à paille et à orge, et des chenils pour les chiens de chasse.

Les harems étaient construits comme les divans; mais

ils étaient plus vastes, et avaient en outre de petits corps-de-logis séparés, comme je l'ai dit ailleurs, pour les cuisines et les bains.

Les grandes salles des harems sont destinées au maître, car c'est là qu'il mange, et souvent qu'il couche. C'est aussi le lieu de réunion de toutes ses femmes, qui s'y rendent aussitôt qu'il y est entré.

Après un court repas, comme il était tard, je me rendis dans mon appartement, où je trouvai un lit préparé à la manière du pays.

Les Persans couchent à terre; leurs lits, n'étant pas permanens comme les nôtres, sont posés tous les soirs, enlevés tous les matins, et déposés dans des cabinets où ils restent tout le jour. Ils se composent, suivant le rang ou la fortune des individus, d'une courte-pointe d'indienne ouatée en coton, d'un énorme traversin et d'un petit oreiller d'à peu près un pied carré pour chaque personne.

§ IV. — LES BAINS.

Le lendemain matin, mon hôte me conduisit aux bains publics.

Les bains sont une des habitudes les plus chères aux Persans. C'est même une nécessité, car ils ne changent de chemise que tous les mois, et couchent avec leurs pantalons. En outre, leur religion leur prescrit le bain comme un devoir.

Les bains persans sont très-différens de ceux d'Europe; ils se composent de vastes bâtimens souterrains, recouverts en dômes, à la partie supérieure desquels on laisse de larges trous, bouchés avec des tables d'albâtre fort minces, qui laissent passer la lumière.

Les premières salles sont rondes pour l'ordinaire et fort grandes, garnies tout autour de banquettes et de niches où l'on se déshabille. Elles ont au centre de larges bassins de marbre ou d'albâtre, ornés de jets d'eau pour l'agrément des baigneurs.

Les baigneurs ont grand soin, avant de s'être totalement déshabillés, de s'envelopper le corps d'une toile qui les couvre depuis les hanches jusqu'aux genoux. Ils passent ensuite dans une salle que la vapeur de l'eau chaude rend si étouffante, que les personnes qui n'en ont pas l'habitude en sont presque suffoquées.

Cette salle est pavée de grands carreaux de marbre blanc, échauffés par l'eau qu'on y répand continuellement en abondance. Dans le fond est un petit cabinet où chacun se rend l'un après l'autre pour s'épiler, ce qui se fait dans un clin d'œil par le moyen d'une pâte faite avec de l'orpin et un peu de chaux délayée dans de l'eau froide. On s'en frotte les parties velues, et elles deviennent nettes comme la paume de la main en moins de cinq minutes.

Il faut cependant connaître la manière d'employer cette drogue avant d'en faire usage : elle deviendrait dangereuse pour quiconque la laisserait séjourner plus de temps qu'il n'est nécessaire, et enlèverait dans quelques secondes toute la peau en ne faisant qu'une plaie de la partie où elle aurait été appliquée. Il en serait de même si, après s'en être servi, ont avait l'imprudence de se laver avec de l'eau chaude qui, lui donnant plus d'action, la rendrait bien plus corrosive.

Après l'opération que je viens de décrire, on rentre dans la salle chaude où deux hommes vigoureux, qui sont des barbiers du pays, nus comme vous, vous saisissent et vous étendent sur le marbre, plaçant sous votre tête un petit coussin pour la soutenir. On est peu de temps dans cette situation sans éprouver une transpiration abondante; alors les deux barbiers vous frottent et vous compriment toutes les parties du corps en suivant la direction des muscles, ils font ensuite jouer chaque membre par des mouvemens de rotation qui sont d'abord pénibles, mais dont on ne tarde pas à sentir l'excellent résultat. Cette opération est un véritable supplice pour ceux qui l'éprouvent pour la première fois; mais on s'y accoutume facilement, et le bien réel qui en résulte me porte à croire que c'est le meilleur médecin du pays : rien ne procure au corps une fraîcheur plus salutaire et ne fait mieux circuler le sang.

Pendant que ces deux hommes sont à épuiser leurs forces sur le corps d'une personne, un troisième lui jette continuellement de l'eau chaude depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui contribue à assouplir les muscles et à diminuer les douleurs dont cette opération est accompagnée. Aussitôt qu'elle est terminée, ils s'arment d'un gant de crin avec lequel ils frottent le corps dans tous les sens; par ce moyen ils enlèvent des rouleaux considérables d'épiderme mort, dont le dégagement est d'autant plus essentiel à la santé, qu'il redonne un libre cours à la transpiration que ces peaux devaient obstruer. Ces barbiers persans ont une manière si adroite de les détacher sans escorier la peau, que d'un seul coup de main ils en enlèvent des morceaux longs de près d'un pied qui se roulent sous le gant comme du papier mouillé.

Comme c'est toujours aux bains qu'on se fait teindre la barbe et les cheveux, je décrirai ici la manière de le faire; elle est extrêmement simple, et loin d'avoir les funestes résultats des drogues que les charlatans de Londres et de Paris vendent au poids de l'or, elle est au contraire fort avantageuse à la chevelure, qu'elle fait croître et épaissir.

On se sert pour cela d'une poudre très-fine, provenant de la feuille de l'indigo séchée et pulvérisée. On la laisse infuser dans un peu d'eau jusqu'à ce qu'elle prenne la consistance d'une pâte liquide. Avant d'en faire usage, on commence à se bien laver les cheveux ou la barbe avec de l'eau de savon très-forte, afin d'en enlever les parties graisseuses produites par la transpiration; puis on jette sur la tête beaucoup d'eau chaude pour en ôter le savon, et on la ressuie autant que possible. On applique ensuite la pâte de manière à ce que tous les cheveux en soient imprégnés et couverts; alors les barbiers commencent l'opération du bain que je viens de décrire, laquelle, durant toujours une heure et demie ou deux heures, donne un temps plus que suffisant pour laisser prendre parfaitement la teinture. On enlève cette pâte de dessus la tête avec de l'eau chaude et un peigne fin pour détacher celle qui pourrait encore y rester.

Quand on l'emploie pour la première fois, on est souvent obligé de répéter l'opération deux jours de suite, pendant lesquels les cheveux paraissent un peu verts; mais ils deviennent ensuite du plus beau noir; et telle est la force de cette teinture, qu'on ne serait à la rigueur obligé de la renouveler qu'après six semaines ou tous les deux mois, surtout lorsque, avant d'employer la poudre d'indigo, on s'est servi de celle de henné, qui rend d'abord les cheveux roux, mais dispense presque toujours de renouveler l'application, et donne au noir une couleur bien plus foncée.

Beaucoup de personnes, comme je l'ai dit plus haut, se barbouillent les mains et les pieds de couleur de rouille au moyen du henn' réduit en poudre, qui a la

propriété que j'ai décrite précédemment. Quelques hommes s'en font teindre les cheveux et la barbe.

§ V. — REPAS.

Mon hôte donnait un festin ce jour-là, et il m'y convia.

La salle à manger de mon hôte était une espèce de carrélong, autour duquel chacun s'assit à terre sur des tapis de feutre larges de trois pieds, et épais de trois ou quatre lignes, de manière que, réunie, la société formait un fer à cheval, à une des extrémités duquel se plaça le maître, d'où il voyait tout ce qui se passait parmi ses convives.

Les Persans s'asseyent à terre, sur les talons, et leur manière de le faire en entrant dans une société est assez curieuse.

Quand un d'eux entre dans une assemblée, quelque



Repas persan — *Sears del. et sculp.*

nombreuse et distinguée qu'elle soit, s'il a le droit de s'y asseoir, il voit de suite la place que son rang lui assigne, et se garde bien d'en aller chercher une autre; de la porte, où il laisse ses mules, il entre sans regarder personne, sans saluer, et surtout sans dire un mot; il gagne sa place, joint les deux pieds en se redressant comme par un temps d'exercice, croise sa robe ou sa tunique, se laisse tomber sur les genoux, puis s'assied sur les talons; c'est alors seulement qu'il lève les yeux et commence à s'occuper de la société, en portant la main droite sur la poitrine et prononçant en même temps le salam-alekoum avec beaucoup de gravité; il fait ensuite à droite et à gauche de profondes inclinations de tête, auxquelles le corps n'a aucune part. Chacun lui rend son salut de la même manière, et y répond par un alekoum-salam qui fait la conclusion de la

cérémonie. Le maître de la maison accueille à son tour les convives par les mots *koch-guialdy* (soyez le bienvenu).

A l'heure du dîner, on étendit autour de la chambre et devant les convives de grandes nappes de toile peinte des Indes, puis cinq ou six domestiques apportèrent des cruches et des aiguières couvertes de grils, le tout en cuivre étamé. Chacun reçut de l'eau sur la main droite, et l'essuya avec son mouchoir. On présenta ensuite au maître, puis à tous les convives, de deux en deux, d'énormes plateaux chargés de sucreries, de biscuits, de frangipanes, de dragées et de fruits; ce n'est là du reste qu'un hors-d'œuvre auquel on touche peu et qu'on enlève bientôt.

Les domestiques apportèrent ensuite le pain, qui consiste en de grandes galettes larges d'un pied, longues de deux, et de deux ou trois lignes d'épaisseur, que l'on nomme téheurague; elles servent seulement d'assiettes; l'on y recueille les grains de pilaw qui s'échappent des mains quand on le porte à la bouche; on sert ensuite les plateaux de deux en deux, comme pour les sucreries; ils contiennent cette fois les plats de pilaw et les boissons; quand ils sont tous servis, le maître donne le signal de commencer par les mots Bism-Allha (avec l'aide de Dieu). Les domestiques continuent de servir de nouveaux plats, en réservant pour les derniers les rôtis ou kiababs.

On sert à part, pour exciter l'appétit, des raisins, des cornichons, des radis, des amandes et même du sel que chacun prend avec le bout du pouce légèrement humecté de salive.

Les Persans mangent avec la main droite, ne connaissant pas l'usage des cuillers, couteaux ni fourchettes; ils dépècent très-adroitement avec cette seule main toutes leurs viandes, qui d'ailleurs sont toujours cuites de manière à céder à la moindre pression des doigts.

La main gauche, qu'ils emploient sans intermède à un autre usage, ne se montre jamais à table, et ce serait une grossièreté impardonnable de toucher avec elle aucune des choses qui se mangent; ils se gardent donc bien de la faire voir pendant tout le repas, et la tiennent enveloppée dans un pli de leur robe, dessous le bras droit.

On ne connaît pas en Perse l'usage des verres pour les boissons : on les sert à table dans des bocaux près desquels on met de grandes cuillers de bois fort minces et très-artistement faites, dont les manches sont longs d'environ dix-huit pouces; chaque bocal a la sienne, et elles servent à puiser et à boire; il y en a de différentes capacités; mais celles dont on se sert ordinairement tiennent un bon verre de table, quoiqu'il y en ait aussi qui contiennent le double.

Lorsqu'on eut fini de dîner, on enleva les plateaux de la même manière qu'on les avait apportés, puis les nappes que l'on a grand soin de rouler fort adroitement pour qu'il ne tombe rien sur les tapis. Les domestiques viennent ensuite avec les cruches et les aiguières pleines cette fois d'eau tiède. Chaque convive lave sa main droite, sans y porter la gauche, rince sa bouche, lave aussi sa barbe, et s'essuie comme précédemment avec son mouchoir, souvent assez sale, après quoi on sert le café et les cailliaux.

Le café est épais comme du chocolat; quant aux cailliaux, c'est une espèce de pipe composée de plusieurs pièces, d'abord de la tête et du corps de la pipe, de la carafe et des tuyaux; la tête est faite comme une poire dont on aurait coupé la partie inférieure, de manière à la rendre plate; elle est creuse, garnie en dedans de terre calcaire cuite, et percée du haut en bas: on la remplit aux deux tiers avec des morceaux de charbon, puis on l'adapte sur un tube droit qui est fixé sur une carafe, et dont l'extrémité inférieure descend jusqu'à deux pouces du fond de cette bouteille; sa gorge a un trou latéral destiné à recevoir un tuyau pour fumer, lequel est fermé hermétiquement par un tampon de bois placé au milieu du tube.

On introduisit alors les danseurs et les musiciens.

Les musiciens s'accroupirent dans un coin du salon, et se mirent à chanter en s'accompagnant de mandolines, de tambourins et de guitares.

Puis les danseurs parurent : ils étaient jeunes, et portaient la tête rasée, à l'exception de deux grandes mèches de cheveux qui leur tombaient le long des oreilles. En sautant, ils faisaient sonner des castagnettes de cuivre. Les danseuses étaient fort jolies, se servaient également de castagnettes de cuivre, et chantaient. Leurs cheveux étaient tressés, relevés avec élégance et soutenus, à l'exception des grandes nattes, par un mouchoir de gaze brodé d'or. Elles portaient pour tout vêtement un arkala léger, contenu par une ceinture de soie, dont les bouts pendaient par-devant. La chaussure du pays, déjà très-incommode pour marcher, ne convient pas pour la danse, aussi dansaient-elles avec des chaussons ou même pieds nus; et comme leurs pieds étaient teints avec du henné depuis les orteils jusqu'au-dessus des chevilles, on les aurait dit chaussées avec des souliers oranges.

§ VI. — A LA CHASSE.

A quelques jours de là, mon hôte me proposa de l'accompagner à la chasse. Nous partîmes à cheval, et, arrivés dans une vaste forêt, nous ne tardâmes point à voir une immense quantité de faisans et de perdrix. Nous fîmes former par nos domestiques et nous formâmes nous-mêmes une espèce de croissant. Chacun de nous tenait sur la main droite un faucon pris par les serres : le croissant formé, nous étendîmes tous ensemble les bras sur lesquels se tenaient les faucons, et l'on débusqua le gibier. Quelques perdrix se levèrent, et furent saisies aussitôt par les faucons.

Quant aux faisans, on les abattit à coups de gaule. Nous nous amusions beaucoup de cette chasse facile et très-productive, lorsqu'un rugissement affreux se fit entendre; c'était un tigre énorme qui vint droit à mon hôte, et si brusquement que Kabul fut renversé et allait périr. Déjà l'animal féroce enfonçait ses ongles tranchans dans la poitrine de l'infortuné, quand, malgré les efforts de mes compagnons qui voulaient me retenir, je courus sur le tigre, et lui déchargeai à bout portant un des pistolets que je tenais à ma ceinture, puis j'achevai l'animal à coups de sabre, et Kabul se releva sans blessure dangereuse.

— Anglais, me dit-il, tu deviens pour moi un frère, car je te dois la vie. J'ai une fille, jeune et belle : il ne tient qu'à toi de la prendre pour femme, et de recevoir de moi le nom de fils. Là-dessus et sans qu'il me permît de lui répondre, nous montâmes à cheval, et nous revînmes à la ville.

Le lendemain matin une vieille femme entra dans l'appartement que j'occupais, et déposa sur un meuble des costumes persans d'une grande richesse et dont je

me vêtis, car, me dit-elle, c'est le désir de ton hôte. C'était d'abord une chemise d'étoffe de soie, fort courte, sans collet, fendue sur le côté droit, et bordée d'un liséré de couleur tranchante.

Je passai ensuite un pantalon de taffetas rose fort large, que je m'attachai sur les hanches et par-dessous la chemise, au moyen d'une ceinture élastique nouée sur le devant. Pour chaussure, je mis une sorte de semelle d'étoffe et des mules; par-dessus la chemise, je me couvris d'une veste fort longue, ouatée et croisée sur les reins; puis par-dessus tout cela, une robe longue, étroite sur les hanches, d'où elle s'élargissait pour descendre jusqu'aux talons.

Alors mon hôte entra et me dit : Veux-tu épouser ma fille? elle est grande, élancée et bien faite; rien n'égale la blancheur de sa peau, et sa chevelure épaisse et noire descend jusqu'à ses talons; les jeunes filles, ses compagnes, portent envie à son front haut, à ses sourcils noirs, à ses grands yeux de velours, et à ses cils longs et soyeux; quant à sa bouche, elle est moins grande qu'un de ses yeux, ses bras et ses mains présentent une perfection rare, et ses dents ressemblent à des perles. Veux-tu épouser ma fille?

— Je le veux, répondis-je.

— Eh bien! voici cent mille sequins pour le douaire que tu dois lui constituer.

— Je suis assez riche, lui répondis-je, pour constituer moi-même le douaire.

— Soit, me répondit-il; mes sequins grossiront la dot. A quand les fiançailles?

— A demain, répondis-je.

§ VII. — LES NOCES.

Le lendemain, je trouvai réunies toute la famille et toutes les connaissances de Kabul. Il me présenta tour à tour à chacune des personnes de l'assemblée, annonça que je m'étais décidé à devenir son gendre, et que la noce se ferait dans un mois. Ensuite on prit des sorbets et on fit venir des danseurs.

Pendant ce temps-là, la même cérémonie avait lieu chez ma fiancée.

Le jour du mariage arrivé, je me rendis, accompagné d'un molhaa, dans la cour du harem de ma future, qui, derrière les jalousies de sa fenêtre, et sans être vue, fut interpellée par le prêtre, pour savoir si elle acceptait pour époux l'homme qu'elle voyait devant elle : sur sa réponse affirmative, on me fit la même question, et j'acceptai, sans avoir vu celle qui venait de consentir à me donner sa main. Alors le prêtre prononça les paroles sacramentelles d'union, et je fus libre de fixer le jour où je viendrais prendre mon épouse. Au jour désigné, j'assemblai les amis de mon beau-père, qui, au nombre de cent ou cent cinquante, montèrent à cheval, armés de pied en cap; plusieurs femmes se joignirent à eux, et tous conduisirent un cheval richement harnaché à la mariée; deux heures avant le coucher du soleil, toute cette cavalcade se dirigea, précédée de musiciens, de chanteurs, de danseurs, vers le logis de la mariée, faisant le long du chemin de fréquentes décharges de mousqueterie. Aussitôt arrivé, j'entrai et cherchai partout mon épouse qui, suivant l'étiquette, était bien cachée : je la trouvai enfin, mais voilée; alors commença une espèce de lutte; je voulus l'entraîner, la persuader de me suivre, elle s'y refusa; plus je la pressais, plus elle résistait; elle criait comme si on l'égorgeait. Voyant donc mes instances sans effet, je l'enlevai, malgré ces cris que l'usage ordonne, et la portai sur le cheval qui lui était destiné. Les femmes l'entourèrent et suivirent avec elle le cortége, qui, toujours précédé de la musique et des danseurs, ne se rendit chez moi qu'après avoir fait le tour de la ville. J'entrais avec ma suite dans le divan, tandis que mon épouse était conduite au harem. Les divertissemens continuèrent jusqu'au soir, puis on servit le souper, qui se prolongea jusqu'à minuit; alors on m'accompagna jusqu'à la porte de mon harem, en me souhaitant toutes sortes de prospérités, et surtout que la vue de mon épouse ne me dégoûtât pas. Les musiciens, les chanteurs et les danseurs qui avaient conduit la noce s'installèrent dans les cours extérieures de la maison.

Quand les femmes furent averties de mon arrivée, elles recouvrirent la figure de la jeune mariée, l'usage voulant que ce soit le mari qui lève son voile; c'est aussi la première chose que je fis en entrant dans l'appartement. Or, comme c'est la première fois qu'on voit sa femme, cette cérémonie est le moment le plus critique. Si la femme n'a pas le bonheur de plaire, le mari sort à l'instant sans dire un mot, et l'on sait ce que cela signifie; on n'entend dès-lors que des plaintes, des pleurs et des cris, et la mariée est aussitôt reconduite chez ses parens : l'époux est obligé, dans ce cas, de lui abandonner la dot, les bijoux et les effets qu'il lui a donnés.

Comme la mariée me plaisait, je m'assis près d'elle, l'assurai qu'elle me serait toujours chère, et remerciai les dames qui l'avaient accompagnée. Celles-ci, voyant que nous étions en bonne intelligence, nous laissèrent seuls.

Ma femme en effet était jolie; elle se nommait Gull, et ses vêtemens offraient une grande magnificence, comme tous ceux des riches Persanes.

§ VIII. — COSTUMES DES FEMMES.

Les Persanes forment de leurs cheveux une trentaine de petites tresses dont elles nouent la moitié sur le sommet de la tête et autour du turban, et laissent pendre les autres derrière avec les bouts du châle qui y tombent également d'une manière très-élégante. Deux mèches de cheveux bouclés, fort longues, descendent de chaque côté de la figure, jusque sur le sein, ce qui accompagne très-bien cette coiffure et ajoute encore à sa grace.

La fureur des bijoux est si grande en Perse, parmi les femmes, que je ne pense pas qu'il y en ait une seule qui n'en possède quelques-uns; l'artisan le plus pauvre est souvent obligé de se priver du nécessaire pour en donner à sa femme, s'il veut avoir la paix dans sa maison.

Les femmes de qualité en ont d'une valeur excessive, et il n'est certainement aucune d'entre elles qui, outre cinq ou six parures complètes d'un fort grand prix, n'ait une douzaine de paires de bracelets, des anneaux pour chaque doigt, des perles de toutes grosseurs pour garnir leurs turbans, outre quantité de boutons, d'agrafes, etc., etc., le tout d'une grande richesse.

Leurs chemises sont, comme celles des hommes, fort courtes, sans collet, mais fendues vers le milieu de la poitrine et fermées au cou avec un bouton d'or garni de perles ou de pierreries. Elles sont ordinairement faites de mousseline brodée très-fine, avec deux

ou trois rangs de petites perles bordant le tour du col. Elles les laissent, comme les hommes, sortir sur les pantalons. Elles endossent par-dessus de grandes vestes nommées arkala, faites ordinairement de satin ouaté que cachent leurs habits.

Ceux-ci, qu'on nomme chapkins, sont des espèces de tuniques sans collet, ouvertes sur le devant de manière à laisser voir toute la poitrine; elles ne ferment qu'avec trois boutons à un demi-pouce de distance les uns des autres, placés à la hauteur des hanches. Celles-ci y sont marquées par d'énormes goussets qui contribuent à les faire paraître beaucoup plus larges qu'elles ne le sont réellement. Au-dessous de ces boutons, le chapkin se croise de la gauche à la droite par de grandes bavettes qui prolongent les pans gauches, et qu'on attache à des boutons placés à un pouce de la hanche droite.

La longueur de ces habillemens a beaucoup changé; si l'on en juge par les peintures qui représentent les anciens costumes des dames de Perse, ils ont d'abord dû descendre jusqu'aux talons. Mais la mode, à force de les raccourcir, les a enfin réduits à n'être plus que des espèces de vestes qui ne couvrent pas même les genoux. Ils sont, du reste, très-riches, et faits du plus beau brocard d'or possible. On les orne aussi quelquefois de broderies élégantes, souvent même de perles et de diamans.

Les pantalons des femmes sont faits de même que ceux des hommes, et n'en diffèrent que par l'étoffe; on en voit en brocard ou en étoffe de soie brodée d'or ou d'argent et souvent de perles. Ils ont aussi cela de particulier, qu'ils sont ouatés d'une manière si ridicule, que les jambes ont l'air de deux colonnes informes; mais la mode et l'usage justifient tout, et plus ils sont gonflés, plus on les trouve décens.

Les Persanes ont pour chaussure des mules faites de velours brodé en or ou en soie.

Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent d'une énorme pièce de toile qui pend jusqu'à terre, qu'on nomme chadera (qui signifie tente). Cette espèce de manteau est de toile de coton blanche et coupée en demi-cercle. Elles l'attachent à la tête et au cou par le moyen de cordons cousus en dedans. Elles se couvrent en outre la figure avec un voile qu'on nomme roubend. C'est un morceau de toile, fait en forme de carré long, qu'on attache à la tête avec deux agrafes en or, fixées aux deux angles supérieurs, et qu'elles plantent sur les côtés du turban à la hauteur du front. Il y a devant les yeux une ouverture transversale de la longueur de deux pouces, dont tout le vide est fermé par un tissu en forme de filet ou de dentelle, et à travers lequel elles voient. Elles ne doivent jamais lever ce voile hors de la maison sous aucun prétexte, et il est rare qu'elles enfreignent cette tyrannique coutume. Elles ne sortent jamais sans mettre de larges bottines d'étoffe, dans lesquelles entre leur pantalon jusqu'au-dessous du genou, où il est contenu par des jarretières : de sorte que de tout leur brillant costume on n'aperçoit que les mules; ce n'est donc qu'à leur plus ou moins de richesse, ou à la finesse de l'étoffe du chadera ou du roubend, que l'on peut deviner le rang des femmes que l'on rencontre.

Les femmes du peuple, qui sont un peu moins scrupuleuses, se servent peu de ces sortes de voiles; elles ont des chaderas etroits de toile de coton rayée bleu et blanc, qu'elles retroussent d'une manière particulière sur les hanches, puis avec la main droite elles en portent une partie devant leur figure, de manière à ne laisser découverte que la ligne des yeux. Mais quand elles aperçoivent un étranger, elles se couvrent de telle sorte qu'il est impossible de pouvoir juger la couleur ni la grandeur de leurs yeux.

§ IX. — DES ENTERREMENS

Une fois marié et établi en Perse comme un indigène, il me fut facile d'étudier les mœurs du pays, et d'assister à toutes les cérémonies du culte, entre autres aux enterremens.

Quand un Persan meurt, tous les membres de la famille, ainsi que les domestiques, poussent des hurlemens terribles; ils se roulent par terre, déchirent leurs vêtemens, et parcourent la ville, la figure couverte de boue, pour faire connaître leur désespoir. Les femmes en font autant dans le harem; et comme elles ne pourraient pas crier aussi fort ni aussi long-temps que l'usage le veut, elles invitent des amies ou des voisines à venir les aider dans ces cérémonies; enfin elles louent des femmes dont le métier est de pleurer et d'aller tous les jeudis soir répéter avec les veuves la même cérémonie sur le tombeau du défunt.

Quand les cris sont un peu apaisés, on s'occupe de la purification du cadavre. Il y a des gens qui en font profession et dont personne n'ose approcher, parce qu'ils touchent les cadavres réputés impurs par la religion. Ces hommes se nomment *mourdé-chouis;* et quoiqu'ils soient d'une utilité indispensable, on les accueille quelquefois dans les villes à coups de pierres.

Tant que dure la purification un molhaa récite les versets du Koran qui concernent les morts. Les hommes chargés de la purification procèdent lentement, et sous l'inspection des plus proches parens qui doivent en être témoins. Ceux-ci gardent un profond recueillement pendant la cérémonie, qui a lieu en plein champ ou dans les jardins, et non dans les appartemens. On commence par laver le corps trois ou quatre fois avec de l'eau chaude, on le parfume et on lui rase la tête; ensuite on jette dessus beaucoup d'eau froide; telles sont les premières ablutions funèbres.

Les esclaves revêtent alors le cadavre comme pour un jour de cérémonie, et le couchent ensuite sur une estrade couverte d'un magnifique tapis. Les pleurs et les cris des femmes ne doivent pas diminuer, autrement elles seraient accusées de n'avoir jamais eu d'attachement pour le défunt. Après vingt-quatre heures d'exposition, tous les membres de la famille et les personnes de connaissance sont invités à l'enterrement. Les femmes se rassemblent dans le harem, où elles recommencent à pleurer de manière à être distinctement entendues des voisins; les hommes se réunissent dans le divan, dont les croisées sont ouvertes. Quelques-uns des parens amènent le cheval favori du défunt, très-bien harnaché, et à la selle duquel sont suspendus ses armes, son bouclier et son Koran. Le molhaa fait un sermon touchant sur les qualités du décédé, les vertus qui l'ont distingué pendant sa vie; il se résume en faisant envisager aux auditeurs la mort comme le terme à tout mal. Ce discours, souvent interrompu par les sanglots des auditeurs, est terminé par les assurances que donne le molhaa, que leur parent et ami jouit déjà des récompenses dues à ses vertus, et que loin de le plaindre, on doit plutôt envier son sort. Chacun porte alors la main droite sur la poitrine, et répond par les mots *Inch-Al-lha* (plût à Dieu)!

Les femmes arrivent voilées et recommencent leurs cris; chacune fait l'éloge du défunt et rappelle quelques traits de sa bienfaisance; elles restent ainsi jusqu'au soir, et tant que dure la journée un homme frappe toutes les cinq minutes sur un tamtam suspendu à la porte d'entrée.

Un peu avant l'enterrement, les femmes prennent les devans, et, toujours pleurant, se rendent au cimetière. Elles s'agenouillent en cercle, et attendent ainsi le cortége, qui arrive bientôt après. Le cadavre, posé sur un brancard et porté par les esclaves, ouvre la marche; la famille et les amis viennent après dans le plus morne silence. Le corps arrivé près de la fosse, on le dépouille, chacun lui fait alors ses derniers adieux, le couvre de nombreuses ablutions, et lui souhaite un bon voyage. Ensuite on l'enveloppe d'un linceul et on le dépose dans un cercueil carré qu'on descend dans la fosse, couché sur le côté gauche et la face tournée du côté de la Mecque, et non point debout comme beaucoup de personnes l'ont assuré. Le corps étant couvert de terre, on met sur la tombe une épitaphe que les femmes ornent de fleurs. Les hommes restent souvent pendant un, deux et même trois mois sans se raser la tête ni la barbe, ne changeant ni de linge ni de vêtemens, se privant de bains, ne se nourrissant que de mets grossiers, et ne buvant que de l'eau.



Cérémonies funèbres. *Sears del. et sculp.*

Les femmes se traitent encore avec plus de rigueur, dans l'espoir d'être citées comme des modèles d'amour et de fidélité; elles se privent de bains, laissent leur chevelure dans le plus grand désordre, et se fustigent

matin et soir avec des martinets qui leur déchirent la peau.

Enfin les femmes vont les jeudis soir pleurer et prier sur les tombeaux de leurs parens morts, et particulièrement les veuves sur ceux de leurs maris. Cette cérémonie, qui est plutôt consacrée par l'usage que par une dévotion réelle, est accompagnée de cris et de contorsions qui durent presque toujours depuis trois ou quatre heures après midi jusqu'à la nuit close. Quelques-unes d'entre elles se déchirent les vêtemens et s'arrachent les cheveux.

§ X. — DES BAZARS.

Les villes, les bourgs et les villages un peu considérables ont des bazars ou marchés. Ce sont des bâtimens ordinairement situés dans le centre des villes, où se trouvent réunis tous les marchands et tous les artisans. Ces bazars sont faits en forme de grands corridors à peu près semblables à ceux des dortoirs d'un cloître, mais plus larges, et ayant de chaque côté de petites boutiques basses et de peu de capacité, que l'on ouvre à sept heures du matin, et que l'on ferme au coucher du soleil.

Chaque corridor est destiné à une seule espèce de marchandise, ou bien à des artisans d'une même profession, et l'on sait toujours où l'on doit se porter, d'après la nature de ses besoins.

Les bazars sont sous la police et juridiction des darogas, qui en tyrannisent les marchands et qui commettent toutes sortes d'exactions avec impunité; on peut juger du rapport de cet emploi par le prix qu'on peut y mettre. J'ai vu à Ouroumća un particulier de cette ville offrir dix mille tomans pour en être revêtu. Chaque corridor a de plus trois ou quatre alguazils subalternes qui ne manquent pas de se faire redouter, à l'exemple de leurs patrons, si l'on ne capitule avec eux. Il n'est pas un de ces misérables qui n'ait le talent d'extorquer quelque chose de chacune des boutiques ou ateliers de son arrondissement, contribution qu'on se garde bien de refuser, de peur d'être accusé par eux, soit d'avoir vendu avec de faux poids, soit d'avoir ouvert ou fermé sa boutique trop tôt ou trop tard; délits pour lesquels on encourt une punition corporelle et une amende.

Les bazars sont, à peu près comme les caravanserais, la propriété d'individus riches qui les font construire pour en obtenir des revenus considérables.

Les beglierbeys les possèdent presque tous dans leurs provinces respectives; et comme personne ne peut contrôler leurs actions, ils en tirent des sommes exorbitantes, au risque de dégoûter les habitans de toute espèce de trafic; ils ont, outre cela, le droit de les faire ouvrir et fermer lorsque bon leur semble: autre genre de tyrannie dont ils savent fort bien profiter pour faire éprouver de nouvelles persécutions aux malheureux marchands et artisans. Ils profitent, à cet effet, de toutes les mauvaises nouvelles vraies ou fausses, telles que la perte d'une bataille, la mort d'un grand, pour les faire fermer. Il en est de même au moindre mécontentement qu'ils éprouvent, car ils savent qu'on viendra leur en demander les clefs avec des présens à la main.

Personne ne peut coucher dans ces boutiques, car du moment qu'elles sont fermées, elles sont sous la garde immédiate des darogas, qui font faire des patrouilles de nuit dans toutes les parties des bazars par leurs estafiers (1). Tous les individus qu'on y rencontre passé neuf heures sont arrêtés. S'ils ne sont pas connus, ils reçoivent la bastonnade; si on leur suppose de mauvaises intentions, on leur coupe le nez ou les oreilles; mais s'ils ont volé, ils sont aussitôt mis à mort, et leurs têtes roulent devant le palais du gouverneur, pour servir d'exemple à quiconque voudrait les imiter.

Chaque corridor a deux espèces de doyens particuliers, et c'est seulement à eux que les darogas ont affaire quand il s'agit de recueillir le tribut d'argent que chaque métier ou chaque branche de commerce doit payer pour le compte du prince ou du beglierbey. Ce sont ordinairement les plus anciens et les plus honnêtes d'entre eux qu'ils choisissent. Ces hommes doivent tenir note des sommes que chacun de leurs coadministrés ont payées; et ceux qui ont quelques réclamations à faire les font passer, par leur organe, au gouvernement ou même au prince, si le cas exige qu'elles lui soient soumises.

La taxe des comestibles, la vérification des poids, font aussi partie des nombreuses attributions des darogas, qui mettent une telle rigueur à la stricte exécution des réglemens, qu'on peut les considérer comme infiniment supérieurs aux nôtres pour cette branche de police qui est fort souvent négligée en Europe.

Bien que tous les objets de première nécessité soient taxés, on ne peut cependant considérer comme l'étant réellement, que le pain, la viande et le sel; si un débitant avait la témérité de dépasser la taxe de l'un de ces trois articles, il le paierait sur-le-champ de sa tête; il en serait de même de quiconque aurait des poids altérés, fût-ce de la plus petite chose, ou des balances qui ne seraient pas justes: un boulanger d'Ourouméa eut le nez coupé en ma présence, parce que ses poids se trouvèrent altérés; et le daroga lui dit que c'était à mon intervention qu'il devait d'en être quitte à si bon marché. Cette rigueur est d'autant plus utile dans le pays, que tout s'y vend au poids, même le bois et les fruits.

Les bazars sont les lieux où les marchands étrangers et les oisifs se rassemblent le matin. Comme les rayons du soleil n'y pénètrent pas, la promenade est très-fraîche en été et assez chaude en hiver. Les dames y viennent aussi quelquefois, soit pour y faire des emplètes, soit pour y rencontrer quelques amies: mais les femmes du peuple y fourmillent et y restent souvent du matin au soir. Elles parcourent toutes les boutiques pour apprendre des nouvelles dont le débit leur donne un grand relief chez les curieuses du grand monde, dont elles ne sont souvent que les émissaires. J'ai eu fréquemment l'occasion de m'étonner de l'intarissable babil de ces femmes, que je retrouvais au bout de trois heures si échauffées de leur conversation et dans un tel flux de paroles, qu'à peine faisaient-elles attention aux cris répétés de *kabarder!* (garde-à-vous) que font entendre les domestiques qui devancent leurs maîtres en traversant ces sortes d'allées où la foule est sans cesse renouvelée.

Les femmes persanes ont un talent particulier pour se reconnaître de fort loin, bien qu'elles soient voilées depuis la tête jusqu'aux pieds; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en s'accostant, elles sont certaines de ne jamais se méprendre, tandis que les hommes passent fort

---

(1) Ce sont des espèces de lieutenans des darogas, que l'on nomme mir-açaс, chargés immédiatement de la surveillance des bazars pendant la nuit.

souvent près de leurs propres femmes, sans les reconnaître.

Ce qu'il dit de la cuisine des Persans n'est pas moins juste et moins habilement observé.

§ XI. — DE LA CUISINE PERSANE.

La cuisine des Persans n'est pas à dédaigner, et me semble de beaucoup préférable à celle des Italiens et des Espagnols. Il y a, comme chez quelques nations européennes, un plat national qui fait le fond et quelquefois la totalité de leurs repas : c'est le pilaw, qui n'est autre chose que du riz arrosé de beurre, cuit avec beaucoup d'art, de précaution, et tellement difficile à préparer, que les Persans conviennent eux-mêmes que sur cent cuisiniers on en rencontre à peine deux en état de le faire parfaitement. Il y en a de plusieurs sortes, et il est assez commun chez les grands d'en voir servir de cinq ou six espèces à la fois dans un repas. On l'accommode aux raisins, aux groseilles, aux pepins de grenades, aux pistaches, aux amandes, au safran, aux herbes, aux pois, aux coings, à la cannelle, à la vanille, etc., etc. Ils mangent rarement de la soupe; mais ils font usage d'un bouillon fait avec du mouton et des poulets, qu'ils nomment schorba, et je puis dire avec vérité que j'en ai rarement pris de meilleur en Europe. Leurs autres mets se composent ordinairement de ragoûts d'agneau, de mouton, ou de volaille, cuits avec des fruits secs; d'omelettes, de pâtisserie et de rôtis de différentes sortes. Ces derniers consistent, chez eux, en de petits morceaux de viande qu'ils assaisonnent à cru et qu'ils font rôtir avec des brochettes; on les nomme kiabab, et ils en sont très-friands, surtout de ceux de gibier, tels que cerfs, chevreuils, antilopes, etc.

Ils ne mangent jamais de bœuf, et fort peu de veau; et comme les chrétiens seuls font usage de ces deux sortes de viande, il est difficile de s'en procurer. Les perdrix et les faisans y sont fort communs, et couvrent journellement la table des grands; ils détestent les lièvres, qu'ils regardent comme impurs, et méprisent les légumes, malgré que je connaisse peu de pays au monde où ils croissent aussi beaux. Ils s'abstiennent de viande à leur déjeuner, qui est très-simple, et se compose de crême épaisse fort douce, qu'on nomme gaimack; on leur sert quelquefois des œufs cuits sur le plat, mais toujours du mostola, qui est une espèce de lait caillé aigre, dont on fait une immense consommation dans toute l'Asie; ils y mettent souvent du miel pour l'adoucir, ce qui, à mon avis, ne le rend pas meilleur.

Les Persans mangent en général beaucoup de fruits, qui sont d'une grande beauté dans leur pays et viennent si dru que les arbres rompent sous le poids; ils aiment beaucoup les melons, et particulièrement les pastèques, qu'ils nomment karpouz; ils en mangent beaucoup sans s'incommoder, ce qui est surprenant à cause de la nature fiévreuse de ces fruits. Cependant les médecins les ordonnent comme calmans dans les fièvres inflammatoires, et j'en ai vu moi-même d'excellens résultats. Les raisins y viennent d'une beauté rare; et outre qu'ils y ont une saveur toute particulière, et que je ne leur ai trouvée dans aucun autre pays, ils acquièrent une maturité étonnante : il y en a de plusieurs espèces, et à Tébris, on en compte de trente-deux sortes, parmi lesquelles il y en a quatre qui sont sans pepins.

Les Persans aiment beaucoup les concombres, mais sans assaisonnement, et ils mordent dedans comme nous ferions dans une pomme ou une poire.

Ils ne boivent en mangeant que des scheurbest. Ce sont des espèces de sirops aromatisés faits avec des fruits et des essences; il y en a aux fraises, aux framboises, aux ananas, au limon, à la cannelle, à la rose, au jasmin, etc. La classe moyenne, à qui la fortune ne permet pas ces boissons, fait usage d'eau sucrée ou simplement miellée, à laquelle on ajoute du vinaigre, et cette boisson se nomme sirkie Schirasi (vinaigre de Chiras). Il n'est peut-être pas de pays au monde où l'on boive à la glace autant qu'en Perse; ce luxe y semble même indispensable, car les grands en font venir aux camps de plus de soixante lieues; voyageant à cheval sous un soleil brûlant, leurs esclaves ont toujours de grandes bouteilles de plomb remplies d'eau gelée, qu'ils portent dans des besaces de crin suspendues à la selle des chevaux.

Les chaleurs étouffantes de certaines parties de la Perse justifient suffisamment ce luxe : il faut y boire frais, ou éprouver des maladies graves, dont on ne guérit qu'en buvant à la glace. Au reste, ce remède est commun dans les pays chauds; je l'ai vu employer avec succès en Italie, en Espagne et même aux Antilles. Là, de même que dans les parties de la Perse qui manquent de glace et de neige, on rafraîchit l'eau par le même procédé. On emplit aux deux tiers une cruche faite d'une terre poreuse, qu'on enveloppe d'un linge mouillé et plié en plusieurs doubles; on l'expose à un courant d'air, et en peu de temps la température de l'eau tombe au-dessous de celle de l'atmosphère ambiante.

Dans le midi de la Perse, où l'on ne peut se procurer de la glace, on se sert de neige que l'on va chercher sur le sommet des montagnes qui en sont toujours couvertes. Le pic Démavend faisant partie du mont Albours, qui est près de Téhéran, en procure toute l'année à cette ville, ainsi qu'à la province qui en dépend. Cette montagne est excessivement haute, elle est faite en forme de pain de sucre, et on la voit de tous côtés à la distance de trente lieues. Son sommet est sans cesse couvert de neige, et ce n'est pas sans peine que l'on y parvient pour s'en procurer; cette montagne, située à cinq pharsanges nord-est de Téhéran, sert de point de vue et repose les yeux des voyageurs fatigués du spectacle désagréable qu'offrent les environs de cette triste capitale, assise dans une plaine extrêmement aride.

§ XII. DES SUPPLICES.

Les principaux châtimens usités en Perse, sont : les coups de bâton sur la plante des pieds; l'amputation du nez ou des oreilles, et la mort. Le coupable est entouré de golams et de féraches; et sur un léger signe, imperceptible pour tous les autres, il est saisi et il subit à l'instant même son châtiment. Ce sont les féraches qui infligent les deux premières punitions, les golams seuls mettent à mort. Ils commencent par donner un coup de poignard dans la poitrine du condamné, puis ils lui abattent la tête, qu'ils poussent du pied, en signe de mépris, jusqu'à la grande porte du palais, où on la laisse dans la fange pour inspirer la terreur à ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Les peines correctionnelles qu'on inflige dans les cas ordinaires de police, sont les coups de bâton sur la plante des pieds, la prison et l'entravement. La première de ces punitions, quoique considérée comme légère, est cependant une des plus douloureuses qu'on puisse im-

giner. Après avoir mis le coupable sur le dos, on lui soulève les jambes jointivement, au moyen d'une corde attachée à une pièce de bois que soutiennent deux hommes, de manière que la plante des pieds se présente horizontalement en l'air. Alors deux féraches vigoureux, armés chacun d'une cinquantaine de baguettes, frappent l'un après l'autre de toutes leurs forces et font sauter les baguettes en éclats. L'un des deux compte les coups, et ils ne s'arrêtent que lorsque le nombre des coups fixé est au complet, quels que soient les cris d'*aman* (pardon) que ce malheureux ne cesse de pousser pendant tout le temps que dure ce cruel châtiment.

On ne se fait pas une idée du courage avec lequel la plupart des condamnés supportent ce châtiment; j'en ai vu qui, après avoir reçu quatre cents coups, ne faisaient pas entendre une plainte, et se couvraient seulement la figure avec leur bonnet pour cacher les grimaces que la douleur leur arrachait.

Personne n'est à l'abri de cette punition, et le roi la prononce contre les grands du royaume dont il a à se plaindre. Comme ce n'est pas un déshonneur d'être puni par le souverain, ils n'en conservent pas de ressentiment, et il est peu de personnes aujourd'hui employées à la cour, à commencer par les ministres, qui n'aient été fustigées de cette manière, souvent pour des bagatelles.

On pousse quelquefois cette punition jusqu'à mille coups, ce qui doit paraître bien fort; néanmoins il n'en résulte pour le patient que d'être obligé, pendant quinze ou vingt jours, à garder le lit avec les pieds couverts de crême fraîche. Il reparaît ensuite aussi dispos que s'il ne lui était rien arrivé.

La prison, comme chez nous, n'est que la simple privation de la liberté; mais elle peut être suivie de graves inconvéniens. Les gouverneurs ou chefs de police n'ayant à leur disposition aucun fonds affecté à la nourriture des prisonniers, ceux de ces malheureux qui n'ont pas de ressources, et qui sont étrangers au lieu de leur détention, y périssent de faim.

L'*entravement* est une peine qu'on inflige ordinairement dans les pays où il n'y a pas de prisons pour détenir avec sûreté les hommes qui y sont condamnés. Elle consiste à leur attacher à chaque jambe deux énormes morceaux de bois, joints ensemble par une charnière de fer d'un côté, et de l'autre par un fort cadenas. On creuse dans ces billots des trous suffisans pour contenir tout juste le bas des jambes, de manière que cet appareil porte sur les chevilles des pieds. Une chaîne de fer lie les deux pièces ensemble, et elle est assez courte pour que celui qui les porte ne marche qu'avec peine et à petits pas. Si l'entravé tente de s'en débarrasser ou de s'échapper, on le serre tellement que la circulation du sang s'arrête; et quand il est délivré de ces entraves, il est souvent plusieurs mois sans pouvoir faire usage de ses jambes.

Les peines portées contre les délits plus ou moins graves, sont l'amputation du nez, des oreilles, du poignet, l'extraction des yeux et la mort.

Les deux premières sont fort communes en Perse, et l'on y est exposé pour des fautes légères. Il suffit même d'avoir indisposé contre soi le roi ou les princes pour éprouver ce châtiment. Il n'est cependant pas si commun aujourd'hui qu'autrefois; mais il paraît que les prédécesseurs du roi actuel en faisaient grand usage, à en juger du moins par la quantité de vieux serviteurs qui sont mutilés de la sorte.

L'amputation d'un poignet est réservée à la répression du vol.

La peine de la privation de la vue ne s'applique qu'en certains cas, et seulement à des hommes qui portent ombrage au souverain, soit par leur fortune, soit par leur influence sur le peuple. Les khans investis de grands gouvernemens, et les propres frères du roi, sont exposés à ce châtiment.

Il y a deux manières de priver de la vue, l'une en arrachant les yeux, et alors c'est un véritable supplice; l'autre en les brûlant, ce qui n'est plus qu'une mesure de prudence pour empêcher de devenir dangereux au souverain. Cette opération se fait en passant lentement un fer rouge devant les yeux du condamné, que l'on maintient ouverts; la cornée se ternit tout de suite et l'organe devient incapable d'aucune fonction. Plusieurs souverains, dans la crainte que le fer rouge ou le cuivre n'eussent pas entièrement privé de la vue, ont fait arracher les yeux avec la pointe d'un poignard.

La peine de mort est appliquée aux coupables de vol, d'assassinat, de haute trahison, de rébellion.

Quant aux troupes et à leurs costumes, la gravure en donnera bien plus facilement une idée, que ne le feraient les descriptions écrites.

§ XIII

Cependant j'avais fait part à ma famille de mes étranges aventures, et un vaisseau marchand m'avait apporté des lettres de mon père et de ma mère. Je leur avais également écrit plus tard mon mariage, et le projet que j'avais d'habiter desormais la Perse, mais cette lettre était restée sans réponse.

Après huit années, je perdis mon beau-père, et le désir de revoir mon pays parla si vivement à mon cœur, que j'en devins malade, et que l'on craignait pour mes jours.

Un matin, ma femme entra dans mon appartement, elle tenait par la main les deux enfans que j'avais d'elle, et elle me dit en anglais, car elle avait appris de moi à parler un peu cette langue :

— La patrie de Gull est le pays qu'aime son mari. Gull suivra son mari partout où il le voudra.

Je l'embrassai tendrement, et fondis en larmes.

— Partons donc, reprit-elle; d'ailleurs ne suis-je pas à demi-anglaise, et mon aïeul n'était-il pas de ton pays?

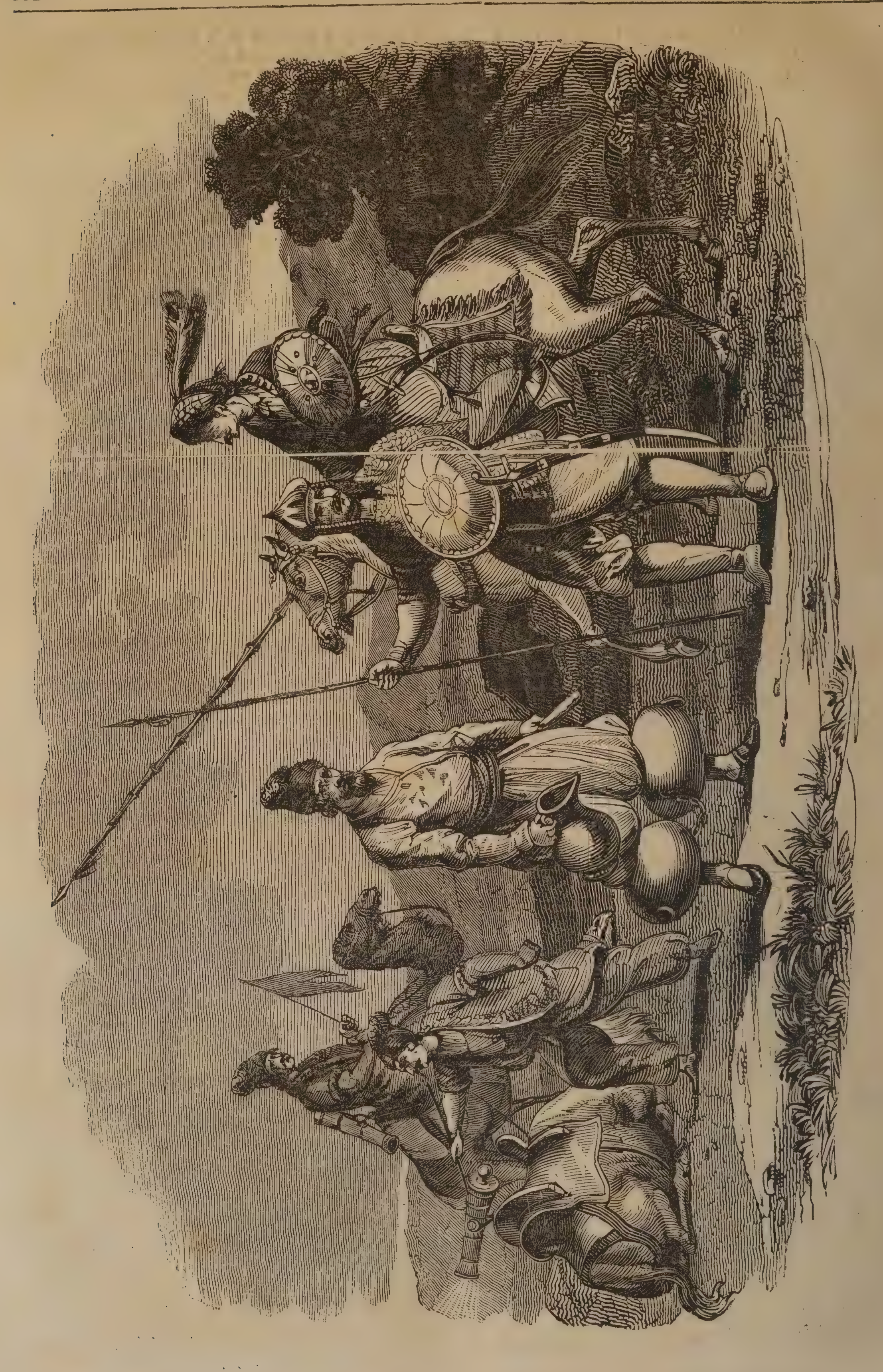
Je réalisai ma fortune, et six mois après, un vaisseau me conduisait vers l'Angleterre. Je n'entrerai point dans les détails de mon voyage; je dirai seulement qu'un matin, une voiture s'arrêta devant la porte de mon père, et que de cette voiture descendirent ma femme et mes enfans. Ils avaient gardé le costume persan, et Gull s'agenouilla devant ma mère, tout étonnée de cette marque de respect oriental.

J'eus beaucoup de peine à obtenir de ma femme qu'elle prît le costume des femmes anglaises, et surtout qu'elle consentît à sortir sans voile; mais à la fin, elle comprit qu'il faut toujours se plier aux usages du pays que l'on habite, et aujourd'hui c'est une des dames de Londres qui savent s'habiller avec le plus de goût. Elle a en outre si bien appris à parler purement l'anglais, que personne dans le monde ne devine, soit par son entretien, soit par ses manières, qu'elle ait été élevée dans un harem de la Perse (1).

JOHN BROWN.

(*Traduit de l'anglais.*)

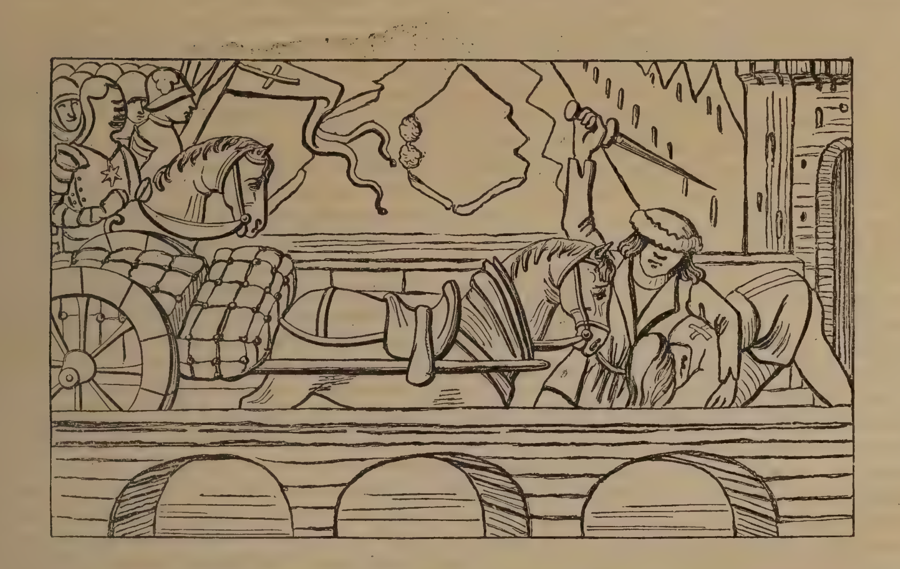
(1) Consulter, pour connaître plus complétement les mœurs de la Perse, le *Voyage en Perse*, de M. Gaspard Drouville.



Supplice des entraves. — Troupes persanes.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LE BOURGEOIS DE SAINT-QUENTIN.



Prise de Saint-Quentin. *Fac-simile d'une gravure du temps.*

Le 26 juillet 1557, la ville de Saint-Quentin voyait une grande part de son populaire assemblée à la porte d'Isle, devant la petite chapelle du faubourg et non loin de l'étang de la Somme, consacrés tous deux par de pieux souvenirs.

En ce moment la foule entourait, grandement émue et recueillie, un pèlerin qui l'édifiait par le récit des merveilles funèbres de la terre sainte. Ce pèlerin, dont la petite taille était cachée par une ample robe de bure et le mantelet à coquilles, attribut distinctif des gens de son état, — car tout le monde sait que bon nombre des pèlerinages de ce temps étaient un métier comme un autre, — avait le chef ombragé d'un grand feutre également à coquilles, et sa figure était plus qu'à demi couverte par une longue barbe blanche. Mais, quoique ce signe fût celui de la vieillesse, la physionomie du saint homme, son teint brun et chaud, ses yeux noirs, vifs et couronnés de sourcils nettement arqués, sa bouche forte et vermeille, enfin les gestes brusques qui lui échapaient fréquemment comme malgré lui, tout annonçait une virilité verte et vigoureuse. Sa voix vibrait incisive et pleine, et son langage, bigarré de locutions inusitées dans ce pays, était marqué par une accentuation méridionale fortement prononcée. Sa parole vivement imagée et sa pantomime rapide saisissaient au cœur les bonnes gens qui l'écoutaient avec des témoignages successifs d'étonnement, de douleur et de contrition.

Quand il se fut emparé de son public, le pèlerin, dont le regard perçant interrogeait à la fois toutes les parties de cette foule et les hauteurs voisines où apparaissaient de temps en temps des soldats de la garnison, éleva alors une voix plus véhémente, et après avoir essayé la pitié sur l'ame de ses auditeurs, sembla vouloir demander à la terreur des effets plus pathétiques.

« Tous ces maux, continua-t-il, dont je ne vous raconte qu'une faible partie, et la profanation des lieux saints où notre Seigneur est mort pour nous, sont une marque de la colère du Ciel; la chrétienté est devenue comme une nouvelle Babylone où éclate de toutes parts l'abomination de la désolation; mais aussi Dieu envoie ses fléaux contre elle, et partout où j'ai passé, partout où j'ai vu le crime, j'ai rencontré le châtiment: c'est la guerre des chrétiens entre eux, le triomphe des mécréans, la grêle qui renverse les moissons, la sécheresse qui les brûle, les routiers qui malmènent les pauvres villageois, voyageurs et marchands forains; les impôts, gabelles et redevances qui leur sucent la sueur et

le sang, la peste, la famine, la colique, la coqueluche, la danse de Saint-Guy, le mal de Saint-Jean. Et vous aussi, habitans de Saint-Quentin, car vous ne valez pas mieux que les autres, si vous ne vous amendez et ne faites pénitence, vous périrez aussi. Écoutez bien ce que je vais vous dire: le puits de l'abîme s'ouvrira, il lâchera sur vous des nuées des sauterelles; vos murailles trembleront dans leurs fondemens, elles crouleront comme celles de Jéricho aux sons de la trompette; et il ne vous restera pas une pierre pour reposer votre tête, ni un homme de Dieu pour vous ensevelir; tous vous périrez. Je vous le dis, habitans de Saint-Quentin, ces choses arriveront véritablement, si vous ne trouvez grace devant le Seigneur; oui, votre patron vous abandonnera, son église sera dépouillée, ses reliques seront enlevées, et tous, je vous le dis encore, vous mourrez ou serez dispersés comme des brebis loin du bercail. Habitans de Saint-Quentin, hommes et femmes, enfans et vieillards, je vous ajourne à trente jours! »

A mesure qu'il parlait, ses yeux devenaient plus étincelans, sa voix plus éclatante, son geste plus impérieux; et sur le tertre où il apparaissait comme un prophète de malheur, sa taille semblait grandir, sa tête s'éclairer d'une fulgurante auréole; et tous virent en lui un véritable envoyé du Ciel; tous pâlirent et tremblèrent.

Cependant, au milieu de cette foule glacée d'épouvante, il y eut un homme chez qui les sinistres prédictions du pélerin n'éveillèrent que de la colère; c'était un de ces bourgeois du vieux temps, qui, exclusivement attachés à la localité, s'intéressaient avant tout aux priviléges, à la prospérité, à l'honneur de leur commune, et dont le patriotisme se condensait en se rétrécissant. Il comptait avec orgueil parmi ses aïeux une suite non interrompue de loyaux et fidèles San-Quentinois, et pas un membre de sa famille ne s'était dégradé par une mésalliance; c'est-à-dire que jamais un Peuquoy n'avait accepté pour bru, femme ou gendre, un compatriote qui ne remontât par les siens jusqu'à l'exaltation du patron de la ville, dans l'humble chapelle remplacée désormais par la superbe collégiale. Tisserands de père en fils, les Peuquoy avaient été syndics de leur corporation et avaient successivement occupé des grades honorables dans la belle compagnie de l'Arc, renommée à vingt lieues à la ronde, et dont le Peuquoy actuel, qui se nommait Jean, était le capitaine. Jean se trouvait alors le dernier de sa race, mais non pas le moins digne; son crédit dans la ville était grand, et il traitait quelquefois de puissance à puissance avec les autorités. Il demeurait rue Saint-Martin, assez près de la maison dans la cave de laquelle avait jailli, deux siècles auparavant, une fontaine miraculeuse, et souveraine pour les maux d'yeux; ce prodige avait été consacré par l'érection d'une petite niche où l'on voyait représenté le martyre de Saint-Quentin, et dont une imitation a été reproduite de nos jours. L'atelier de Jean Peuquoy était une seconde *maison de ville;* tous les intérêts de la commune, toutes les nouvelles importantes, toutes les questions majeures s'y débattaient sous la présidence du tisserand; là se conservaient pieusement les bonnes et vieilles traditions et le dépôt des franchises municipales; là, comme un grand référendaire, Jean Peuquoy rappelait l'antique cérémonial aux hommes nouveaux, et déterminait quelquefois, par opposition avec le mayeur, l'ordre des fêtes et des démonstrations publiques, mais toujours et en tout l'arbitre sans appel de son quartier. Sa maison se faisait remarquer de loin par une enseigne peu commune: c'était, entre les deux bois d'un cerf dix cors, une navette enrichie d'une auréole dorée; pour expliquer le plus remarquable de ces emblèmes, qui excitait quelquefois les équivoques des envieux du tisserand, Jean Peuquoy faisait lire dans les archives de sa famille le récit d'une chasse où l'un de ses aïeux, incomparable tireur d'arc, appelé par un seigneur voisin, avait crevé d'un coup de flèche et à plus de cent pas, les deux yeux d'un cerf: exploit qui fut récompensé par le don de sa gigantesque ramure. A l'époque où se passaient les événemens que nous racontons, Jean Peuquoy, nous l'avons dit, était le dernier descendant direct de sa race. Il avait perdu, en une seule année et durant une épidémie qui ravagea la ville, son vieux père, sa femme et ses deux fils; trop âgé lui-même pour renouer sa vie à une autre vie, et se reprendre à des affections et à des habitudes nouvelles, il restait là comme un chêne isolé et dépouillé, mais assez robuste encore pour résister à l'orage et assez large pour défendre et ombrager le sol où il avait pris naissance. Sa vieille et chère ville de Saint-Quentin avait donc hérité toute seule de l'amour qu'il répartissait entre les divers membres de sa famille; et cet amour, ainsi resserré et en quelque sorte coagulé, ossifié, était devenu singulièrement énergique, tenace et jaloux.

En entendant la menaçante prophétie du pèlerin et le terrible ajournement fixé pour la ruine de la ville, Jean Peuquoy sentit bouillonner son vieux sang patriotique; et l'idée que cette vénérable et glorieuse cité pourrait un jour être détruite soulevant en lui une de ces tempêtes qu'allumait toujours la plus simple attaque ou prétention d'une ville voisine, il oublia le caractère religieux, sinon sacré, dont le hardi prêcheur était revêtu. Tout bon catholique qu'il se montrait en effet, le généreux tisserand était d'abord San-Quentinois; aussi se retourna-t-il impétueusement vers la foule, et d'une voix qui ne le cédait en rien à celle du pèlerin:

— Mes amis, s'écria-t-il, mes chers compatriotes! l'avez-vous entendu? Notre bonne ville ruinée, nos murailles à bas, les reliques de notre patron enlevées, et nous tous dispersés et mis à mort? Ah! par les clous de notre bienheureux martyr, ce vagabond en a menti! Nous sommes des gens de bien, de bons chrétiens et catholiques gallicans; nous rendons à notre Dieu et à notre roi ce qui leur appartient; nous entretenons honorablement nos églises et payons régulièrement nos impôts; et si nos murailles sont ébréchées et croulantes en maints endroits, nous, du moins, sommes debout, et nos arquebuses et nos arcs savent comment on atteint un planton et un Espagnol; donc notre bonne ville ne craint rien; n'est-ce pas, frères, qu'elle ne craint rien, ni Philippe II, ni son général Philbert, ni ses alliés les Anglais, ni les Allemands qu'il soudoie? Que nous veut donc cette corneille de mauvais augure? Vieux radoteur, si tu es un ami des Espagnols, retourne à eux; nous ne voulons point parmi nous de menteurs et de traîtres; Jacques Labrie, Jérôme Durieu, Philippe le Coulteux, mes bons compagnons, vous pensez comme moi, n'est-ce pas? Eh bien! ne laissons pas cette langue vendue maudire ainsi notre bonne ville et lui prédire malheur. Hors d'ici, Français déloyal, ou plutôt espion de l'Espagne; car tu n'as ni le cœur, ni le langage de ce pays; hors d'ici, te dis-je, répéta le tisserand avec véhémence, et en faisant quelques pas vers l'étranger, qui demeura impassible au milieu du groupe de femmes et de mendians qui se pressaient contre lui en criant, et comme pour le défendre.

— N'est-ce pas une honte de traiter ainsi un saint homme qui a vu et touché le tombeau de notre Seigneur? glapissait une vieille en se signant avec effroi.

— Mon doux Jésus, s'écriait une autre en joignant les mains, voilà ce qui attire sur nous vos malédictions! On ne respecte plus rien, et au lieu de faire pénitence, on persécute les élus de Dieu. Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous et délivrez-nous du mal et des hérétiques.

— On nous tuera plutôt que d'ôter seulement un cheveu au pèlerin, ajouta un boiteux en brandissant sa béquille.

— Il sortira, vous dis-je, répéta Jean Peuquoy d'une voix tonnante; en même temps il saisit les deux vieilles par le bras, les fit pirouetter à droite et à gauche; celles-ci revinrent à la charge en poussant des cris pitoyables; le groupe des défenseurs du pèlerin s'accrut; en un instant le tisserand se vit entouré lui-même d'une nuée de dévots et de menu peuple qui l'interpellèrent simultanément d'une manière étourdissante. Plus furieux à mesure qu'il rencontrait plus d'obstacles: — A moi, compagnons de l'Arc! appela-t-il d'une voix qui domina en basse-taille grondante le cliquetis de voix criardes qui pétillait autour de lui; Philippe-le-Coulteux, Jacques Labrie, Jérôme Durieu, et les autres qui étaient présens, jouèrent aussitôt des coudes et se firent jour près de leur capitaine: tous agissant de concert, eurent bientôt pratiqué une trouée jusqu'au pèlerin, qui, depuis le commencement du tumulte, inclinant la tête et croisant les bras sur sa poitrine, attendait sans doute en priant l'humiliation ou le triomphe que Dieu lui préparait.

Comme les compagnons de l'Arc, Jean Peuquoy à leur tête, se trouvaient face à face avec l'étranger, tous subirent involontairement l'influence de son recueillement religieux, tous, le tisserand lui-même, et ils s'arrêtèrent. Surmontant toutefois le sentiment de respect, de crainte peut-être, qui le maîtrisait: — Seigneur pèlerin, reprit-il avec une fermeté courtoise, il ne vous sera point fait de mal; nous savons ce qu'on doit à votre âge et à votre habit, mais il faut que vous sortiez de céans; vos paroles découragent et font peur, et les Espagnols ne sont pas assez loin de nous pour que nous n'ayons pas besoin de tout notre courage. Il y a là-bas sur la route une hôtellerie; celle du *Coq chantant;* allez-y, dites que c'est de la part de Jean Peuquoy que vous venez, et vous y recevrez le vivre et le couvert.

— Soyez béni pour vos dons et pour vos outrages, répondit le pèlerin d'une voix calme; tout ce que Dieu nous envoie, pauvres pécheurs, est un bienfait; mais je n'irai point à l'hôtellerie du *Coq chantant*, car j'ai fait vœu de ne jamais plus reposer ma tête sous un toit, ni de m'asseoir à une table; je ne sortirai pas non plus de céans, car j'ai à y remplir une mission, et la parole de Dieu ne doit pas être jetée sur les chemins, car elle y tomberait sur la pierre et ne fructifierait point; c'est dans les cœurs des fidèles qu'elle doit être déposée, et les fidèles sont là qui m'écoutent, et ont besoin de s'humilier devant le Seigneur et de faire pénitence.

En achevant ces paroles, l'étranger releva les yeux vers Jean Peuquoy, et ce dernier y découvrit quelque chose de si perçant, de si confiant et peut-être de si moqueur; le contraste de ces cheveux et de cette barbe blanche avec ces yeux vivans, ce teint chaud et ces traits énergiques qu'il examinait de près, lui parut en même temps si tranché, qu'il éprouva je ne sais quel vague soupçon.

— Mon père, répliqua-t-il d'un ton amer et goguenard, je vous ai dit tantôt que nous vénérions grandement votre habit; mais de votre personne qu'en faut-il penser? L'habit, comme vous savez, ne fait pas le moine. Par contre, le poil fait toujours la bête, et l'on dit qu'en terre sainte l'air le fait tomber plus dextrement que rasoirs ou ciseaux, et que ceux qui y sont, chevelus comme messire Clodion, en reviennent tous plus chauves que messire Charles le deuxième; voyons, ajouta Jean Peuquoy, en avançant la main vers le visage du pèlerin, qui se recula vivement, voyons si le soleil de Syrie n'a point encore eu prise sur cette belle barbe de patriarche...

Le tisserand n'acheva pas, car au même instant il se sentit asséner sur le bras un vigoureux coup de bâton qui le lui fit retomber avec un cri de douleur et de colère; il se retourna impétueusement vers celui qui l'avait frappé et que venait d'arrêter le compagnon de l'Arc: sans doute il allait lui faire un mauvais parti lorsqu'il reconnut Claude Pirotte, le boiteux, mendiant cynique et impudent, qui s'autorisait de son infirmité pour se livrer impunément aux violences de ses passions; en effet, au lieu de le châtier comme il le méritait, Jean Peuquoy s'arrêta avec un sentiment de dégoût et fit signe aux compagnons entre les mains desquels il se débattait comme un forcené, de le lâcher, puis, comme il allait revenir à l'étranger pour vérifier les soupçons qu'il avait conçus à l'égard de ce prétendu missionnaire, il ne le trouva plus.

Profitant de l'incident causé par le boiteux, les enthousiastes du pèlerin avaient opéré un déplacement tumultueux et ressaisi le saint homme, qu'ils emmenaient presque forcément vers le haut de la ville. Voyant cela, Jean Peuquoy courut à leur poursuite avec ses compagnons, et sans doute qu'un nouveau conflit allait éclater, lorsqu'un chanoine du chapitre de la ville vint à passer.

Dom Pierre Desains s'enquit paternellement des causes de cette grande émotion; aux premières paroles du bon chanoine, les deux partis se continrent, et tout le monde se découvrit. Compagnons, bourgeois et dévotes entourèrent le médiateur; et ces dernières, prenant la parole toutes ensemble pour lui raconter le fait à leur avantage et à celui du sinistre prophétiseur, Dom Pierre Desains demeura un grand quart d'heure avant de démêler l'objet de la contestation; toutefois, il acheva de comprendre lorsqu'on lui eut amené le pèlerin.

— Qui êtes-vous, demanda-t-il à ce dernier, d'où venez-vous? Et de qui tenez-vous la mission sévère que vous prétendez remplir dans la juridiction d'un chapitre qui ne manque pourtant ni de laborieux cultivateurs de la vigne sainte, ni de ministres zélés de la parole de Dieu?

L'étranger tira de dessous sa pélerine un paquet recouvert de parchemin et soigneusement plié et fermé; il l'ouvrit après l'avoir baisé et s'être signé, et déployant une grande feuille au bas de laquelle était suspendu à une attache de soie un cachet de cire rouge, la présenta au chanoine. Celui-ci, en reconnaissant un bref du saint-père, se signa à son tour, et, après avoir parcouru lentement et avec respect la pièce sacrée, la remit humblement au pèlerin; puis, s'adressant aux bourgeois et compagnons:

— Mes frères, dit-il, portez vénération à ce saint homme, car ses mérites sont grands pour lui avoir obtenu de si hautes bénédictions de la part de notre saint-père le pape. Mon père, reprit le chanoine en s'inclinant devant l'étranger, toutes nos églises, abbayes et demeures vous sont ouvertes! Venez, car les athlètes de la

foi, qui ont combattu comme vous l'avez fait, attirent les faveurs du Ciel sur tous les lieux où ils reposent, et qu'ils sanctifient de leur présence.

Le pèlerin fit connaître à Dom Pierre le vœu qui l'empêchait d'accepter son offre, en ajoutant néanmoins qu'il allait se rendre devant le portail de l'église du chapitre, pour y faire ses prières.

Alors ses partisans fanatiques poussèrent des cris de joie, et l'entourèrent de nouveau pour le conduire en triomphe vers l'église, tandis que Jean Peuquoy se retirait de son côté avec les compagnons de l'Arc et les autres bourgeois, ses amis, en murmurant je ne sais quelles paroles de doute et de dépit.

L'étranger occupa une partie de la journée en prières à la porte des églises et devant les autres lieux consacrés, refusant avec humilité les alimens et l'argent qu'on venait lui offrir de toutes parts, ne prenant qu'un peu de pain, et donnant en échange des croix et chapelets bénits au Vatican. Ensuite il fit le tour de la ville, toujours escorté d'un groupe de dévotes, de mendians et campagnards, en tête desquels marchait Claude Pirotte, qui jetait sa béquille en l'air et chantait des noëls à tue-tête. Le pèlerin suivit ainsi toute la ligne des boulevarts, faisant de fréquentes stations pour prier ou prêcher; et le soir venu, il alla se coucher devant le portail de la collégiale, en dépit du vent froid qui commençait à s'y engouffrer et qui menaçait d'une nuit rude et glaciale.

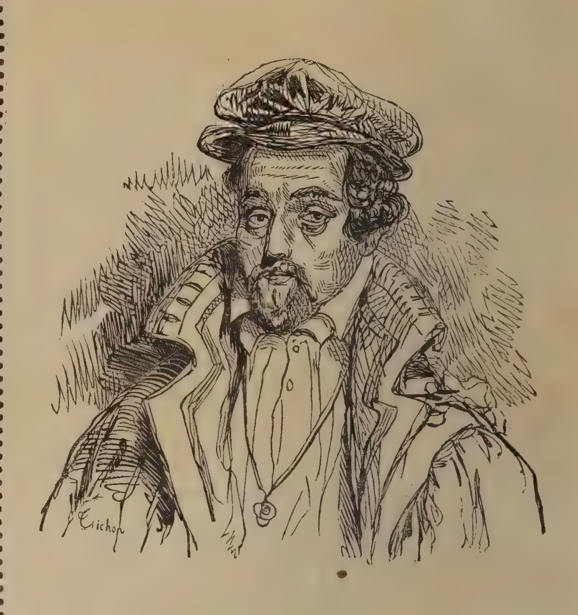
Le lendemain, il avait disparu.

Quelques soldats de la garnison racontèrent qu'ils l'avaient reconnu au clair de la lune, recommençant sa promenade et ses stations sur les remparts, et glissant devant eux comme un fantôme ou une ame en peine. Les gardiens des portes assurèrent qu'ils ne lui avaient point ouvert leurs guichets; toutes les poternes se retrouvèrent exactement fermées; et cette circonstance accrut grandement le respect superstitieux que cet homme étrange avait inspiré à la foule; il n'y eut que Jean Peuquoy qui persista à hocher la tête d'une manière significative, et disant qu'il n'augurait rien de bon de ce saint visiteur, et que s'il était louable de fréquenter plus que jamais les églises et de faire pénitence, il n'était pas moins urgent de réparer les parties endommagées des murailles, et de remettre en état les arquebuses à crocs qui faisaient défaut, ainsi que toutes les autres armes de combat et de siége.

Durant quelques jours encore, ce furent, dans Saint-Quentin, de continuelles alternatives d'énergie, d'épuisement, de constance et de désespoir, lorsqu'un matin, c'était le 10 août, jour de la fête de Saint-Laurent, l'homme posté par Coligny sur le haut clocher de la collégiale pour observer les mouvemens de l'armée espagnole, jeta tout à coup sur la ville, du fond de son mugissant porte-voix, ces paroles qu'entrecoupait une vive émotion: « Bonne nouvelle!... les ennemis s'en vont... ils lèvent le siege! » A ce cri, la foule accumulée sur les places et dans les rues, roula comme un torrent vers les remparts, et l'on vit en effet, du côté de La Fère, sur les divers plans de l'horizon, onduler les lignes incommensurables des assiégeans qui s'éloignaient, se perdaient sous le voile grisâtre du lointain, et après elles, d'autres encore, et sans cesse, et toujours.

Alors une immense clameur de joie s'éleva de toutes les parties de la ville; on s'agitait, on courait comme des insensés, on se précipitait dans les bras les uns des autres; soldats, bourgeois, paysans, on chantait; les chapeaux voltigeaient en l'air. En même temps, le joyeux carillon de l'hôtel-de-ville s'éveilla, et ses clochettes tressaillirent à l'unisson de tous les cœurs; le clocher de l'église lui répondit avec ses mille voix, résonnant sur tous les tons; çà et là c'étaient de folles détonnations d'arquebuses; l'enthousiasme, le délire étaient universels.

L'amiral, lui, était le seul qui ne se mêlât point à cette



L'Amiral Coligny.

commune ivresse: comme les autres, il alla d'abord vers les remparts, reconnut en effet à leurs bannières qui flottaient dans la campagne les diverses bandes d'Espagnols, d'Anglais, d'Allemands, de Namurois, de Liégeois, de Wallons, qui défilaient successivement sur la route de La Fère; mais il remarqua aussi que les travaux des assiégeans restaient occupés. Il vit des pionniers aux mêmes endroits que les jours précédens; il compta le même nombre de sentinelles, et les coups de canon aussi réguliers, aussi successifs que la veille; sans rien espérer ou préjuger précipitamment, il monta au clocher de l'église pour apprécier dans sa réalité ce mouvement des troupes ennemies.

Un coup d'œil lui suffit pour comprendre qu'on s'était trop hâté de se réjouir; sans doute une grande partie de l'armée de Philbert s'était détachée du camp; mais au nombre d'étendards qu'il aperçut encore sur leurs divers quartiers, il vit bien que plus de vingt mille hommes étaient restés autour de la place; et comme pour confirmer cette observation, aucune des dispositions du siége ne lui parut interrompue ni changée.

— C'est, pensa-t-il, que le connétable a concentré ses forces dans les environs, et que le prince de Savoie espère le forcer à accepter une bataille dont les chances ne sauraient être douteuses si l'armée française ne s'est pas accrue d'importantes levées.

La joie exagérée des habitans céda bientôt elle-même à la réflexion, quand ils virent qu'effectivement rien n'était modifié dans la marche du siége; ils comprirent aussi qu'une bataille allait décider de leur dernière espérance; et tout le jour ce fut pour eux une anxiété poi-

gnante, et qui redoublait chaque fois que la rafale leur apportait le bruit lointain de la canonnade, alternant comme un accompagnement lugubre avec les salves régulières des assiégeans.

Vers le soir, la canonnade lointaine cessa de se faire entendre, et la foule humblement prosternée dans les églises, pria toute la nuit pour le succès des armes françaises s'il était temps encore... Cependant elle tressaillait comme un seul homme à chaque éclair des bouches à feu, élargi dans les ténèbres et jetant jusque sur la croix de l'autel une lueur de sinistre augure.

Le lendemain, aux premiers rayons de l'aube, des cloches encore s'éveillèrent et retentirent à coups pressés; mais ce n'étaient plus les clochettes argentines des carillons de l'hôtel-de-ville, c'était la cloche mugissante et funèbre du beffroi, c'était le bourdon solennel et suprême



L'hôtel-de-ville de Saint-Quentin.

de la collégiale, et le porte-voix des guetteurs jetait l'épouvante sur la ville, avec ces paroles fatales : « L'ennemi! l'ennemi redescend! » Et comme la veille, la foule, agglomérée sur les remparts, revit onduler sur les divers plans de l'horizon les lignes incommensurables des Espagnols; cette fois, au lieu de diminuer et de s'éteindre, elles s'épaississaient d'heure en heure, et leurs fanfares triomphales pénétraient à chaque instant plus aiguës, éclataient plus sonores. Puis des soldats blessés, de pauvres fugitifs se précipitèrent tout fangeux dans les fossés de la place; misérables débris de l'armée française, ils s'étaient échappés à travers les marais, où beaucoup des leurs, arquebusés par les assiégeans, s'étaient noyés; la garnison et les habitans les entourèrent en tumulte, les interrogèrent avec effroi et en apprirent tous les détails de l'horrible journée de Saint-Laurent, la ruine complète de l'armée du connétable, la fleur de la noblesse écrasée ou prisonnière, la monarchie épuisée et la France à deux doigts de sa perte. Alors une indescriptible consternation s'affaissa sur la ville, un silence glacé s'étendit de rue en rue, de maison en maison; et l'on eût dit que toute la cité, muette et succombant à son agonie, se couchait pour mourir.

Debout, les bras pendans, la bouche béante, l'œil vitreux, le capitaine des compagnons de l'Arc semblait paralysé, foudroyé, et son anéantissement avait tous les caractères d'une folie soudaine, stupide, morne.

En ce moment un homme parut sur une des tourelles de la poterne qu'on venait d'ouvrir aux fugitifs; sa barbe blanche, son bourdon, sa robe de bure, son mantelet son chapeau chargé de coquilles, et surtout sa physionomie solennelle et menaçante le firent simultanément reconnaître pour le pèlerin prophète qui, trois semaines auparavant, avait ajourné la ville à trente jours! Cette apparition fatale, qui venait confirmer en quelque sorte la fatale nouvelle, produisit un effet terrible sur la foule, devant laquelle cet homme mystérieux se dressait comme une certitude de mort, et pareil à ces anges ténébreux qui venaient à l'heure décisive réclamer l'exécution d'un pacte de sang. Les uns se prosternèrent en silence, d'autres se jetèrent sur la poussière en sanglotant, tous attendirent avec angoisse l'arrêt suprême qu'allait sans doute prononcer le prophète : Jean Peuquoy lui-même qui, en reconnaissant l'étranger, avait tressailli dans tous ses membres, courba le front avec stupeur, et parut céder enfin à cette puissance inconnue, mais infaillible.

Le pèlerin s'avança lentement au milieu de cette foule

contrite, éplorée, et, reprenant la suite de sa prédiction comme s'il ne pût douter qu'on n'en eût les dernières paroles présentes au souvenir : ce que je vous ai dit, habitants de Saint-Quentin, s'écria-t-il d'une voix qui domina impérieusement les gémissemens et les sanglots des femmes, ce que je vous ai dit, vous ne l'avez pas fait ; et voici que mes paroles s'accomplissent ; l'épée du Seigneur est levée sur vous, les nuées de sauterelles vous ont envahis, et la vapeur du puits de l'abîme s'est étendue sur votre cité. L'armée du connétable a été fauchée comme l'herbe des prés, dispersée comme la paille sèche ; et vous aussi, vous serez fauchés, balayés comme elle ; déjà les tours de vos remparts croulent les unes sur les autres ; les troupes espagnoles et anglaises, comme deux mains de géant, vous étreignent à vous étouffer ; elles sont sous vos pieds, elles sont sur vos têtes ; et vous ne vous êtes point encore amendés ! Bien plus, l'hérésie est dans votre sein, elle y règne audacieusement, et c'est elle qui attirera sur vous les dernières foudres du Seigneur ; en vain votre encens et vos prières monteraient-ils désormais jusqu'au ciel, l'hérésie les corrompt, elle les change en outrages et en iniquités.

Oreilles d'airain, cœurs incrédules, ouvrez-vous à mes paroles, il en est temps encore ; brebis égarées, ne restez plus sourdes à l'appel du pasteur, séparez-vous des boucs impurs et rentrez au bercail. Si vous ne le faites, et sans tarder, je vous le dis, habitans de Saint-Quentin, encore un peu de temps et vous ne serez plus !

A ces paroles, les sanglots redoublèrent dans la foule ; les femmes jetaient des cris pitoyables comme si l'heure était sonnée où la ville allait être mise à sac ; les hommes frappaient leurs poitrines. Mais, outre ces menaces de destruction, le discours du pèlerin cachait une allégorie intelligible pour quelques-uns, et qui, expliquée, commentée, répandue çà et là, fermenta d'abord sourdement, puis s'étendit avec la rapidité d'une épidémie.

La réformation que Luther venait d'opérer en Allemagne, Zwingle en Suisse, avait fait, comme nous l'avons dit plus haut, de nombreux prosélytes en France, quoique la majorité des populations l'eût en horreur ; d'Andelot, qui, nous le répétons, s'était nourri, durant sa captivité au château de Milan, des livres des deux célèbres docteurs ; et, pénétré de leurs idées, n'avait pas tardé à son retour en France, à entraîner ses deux frères, Odet de Coligny, cardinal et évêque de Beauvais et Gaspard l'amiral ; et, quoique cette circonstance fût peu connue dans Saint-Quentin, elle y avait assez transpiré néanmoins pour que l'allégorie du pèlerin fût comprise. Qnelques instans après, elle n'était ignorée de personne, et la plupart égarés par la terreur et le fanatisme, ne tardèrent pas à attribuer les malheurs qui menaçaient la ville à la présence des deux illustres hérétiques.

— Ce saint homme a raison, disait un marguillier de la paroisse des Jacobins, Dieu est contre nous, car nous pactisons avec les ennemis de son Église.

— Voilà donc, reprit la tourrière de l'abbaye de Fervaques, pourquoi M. l'amiral n'a encore visité aucune de nos églises, chapelles ni abbayes.

— Peut-être, ajouta un bourgeois, que M. de Coligny et son frère ne sont pas aussi noirs qu'on le dit ; et s'ils ne vont pas à l'église, c'est sans doute parce qu'ils ont beaucoup à faire sur les murailles.

— Allez, reprit la tourrière, on a toujours le temps de prier Dieu quand on le veut, et même cela aide à la besogne.

— Sans doute, reprit une vieille femme, et ça irait mieux si au lieu de nous tenir tout le jour à la pelle et à la brouette, nous, nos maris et nos pauvres enfans, on nous laissait aller dire de temps en temps un *pater* et un *ave* sur le tombeau de notre saint Quentin.

— Si encore, continua un voisin, nous n'avions ici d'hérétiques que M. de Coligny et son frère, mais tous les capitaines et peut-être tous les soldats le sont-ils aussi.

— Si cela est, murmura le marguillier en levant les yeux au ciel, ayez pitié de nous, mon Dieu !

— Mon doux saint Quentin ! s'écria la tourrière consternée, cela serait-il possible ? Alors ce lieu est maudit, nous voilà en enfer !

— Peut-être, répliqua la vieille sur le même ton, l'amiral a-t-il vendu son ame au démon et les nôtres avec !

— Je vais à l'abbaye conter cela à la supérieure, et certainement nous ne resterons pas long temps en compagnie des démons et des hérétiques.

— Ni nous non plus, dirent quelques villageois mieux aurait valu cent fois être pillés par les Espagnols que de nous enfermer dans ce lieu de perdition.

— Pillés ? ajoutèrent leurs camarades, mais nous l'avons été par l'amiral ; il a pris nos bestiaux pour ses soldats et nos outils tout de même.

— Et il nous fait travailler jour et nuit, et il nous maltraite.

— Nous ne resterons pas ici plus long-temps ; mener une pareille vie et avoir son ame en péril mieux vaut mourir tout de suite de la main des Espagnols.

De semblables propos s'échangeaient de toutes parts, et l'agitation allait croissant, lorsque des cris, partis du camp des assiégeans, rappelèrent la foule sur les murailles ; c'était l'armée restée devant la ville qui accueillait l'armée victorieuse par des clameurs de joie et de triomphe. Bientôt après, en effet, les vainqueurs rentrèrent dans leurs quartiers respectifs en promenant à la tête de leurs bataillons les étendards qu'ils venaient d'enlever aux Français ; et il y en avait en grand nombre qu'ils vinrent planter insolemment sur les batteries et à la tête des travaux qui circonvenaient la ville.

Cette démonstration cruelle acheva d'abattre les malheureux San-Quentinois, qu'un ordre de Coligny rappelait à leurs postes ; et tous reprirent machinalement la pioche, ou l'arquebuse : car leur foi en la défense était morte et leur confiance en l'amiral, éteinte, grace au pèlerin, dont les paroles avaient semé parmi eux un germe funeste, qui ne tarda pas à se développer.

Cependant le pèlerin, profitant du tumulte occasionné sur les boulevards par les acclamations et les divers mouvemens des troupes ennemies, s'était retiré de la foule ; gagnant la haute ville et entrant dans l'intérieur par la rue Fréreuse, il n'avait pas tardé à disparaître aux yeux de ceux de ses auditeurs qui, indifférens à toute autre chose depuis qu'ils l'avaient entendu, le regardaient s'éloigner et restaient immobiles comme le condamné au moment où sa sentence vient d'être prononcée.

Jean Peuquoy, lui non plus, n'avait pas couru aux murailles ; ses yeux fixés en terre, semblaient poursuivre avec ardeur, je ne sais quelle insaisissable idée qui fuyait obstinément son intelligence. Tout à coup sa tête se releva, il regarda vivement autour de lui, et n'apercevant pas ce qu'il cherchait :

— Et le pèlerin? Où est le pèlerin? demanda-t-il à un de ses voisins.

Celui qu'il interrogeait, se rappelant les duretés que le tisserand avait faites au saint homme, lors de sa première venue, fit semblant de ne pas entendre, et ce fut un des compagnons de l'Arc, qui, survenant par hasard, et entendant la question que son capitaine venait de répéter lui désigna la direction qu'avait prise l'étranger.

Jean Peuquoy s'élança aussitôt vers la rue Frereuse, parcourut le quartier Saint-André en tout sens et retrouva enfin le pèlerin au moment où celui-ci, quittant le portail de l'église Saint-Jean, se mettait en marche vers le boulevart, traînant après lui son inévitable cortége de mendians et de dévotes.

Le tisserand suivit de loin cette troupe, remarqua les fréquentes stations choisies par son guide pour la prière, et peut-être l'observance d'un vœu, le vit s'agenouiller en face des principales brèches, puis les bénir: alors ce manége excitant au plus haut degré les soupçons qui s'étaient fortement réveillés en lui, son visage s'empourpra de colère, et son premier mouvement fut de s'élancer sur celui qu'il croyait un imposteur, et de le conduire à Coligny pour qu'on le fouillât, qu'on le reconnût pour ce qu'il était, et qu'on le pendît aux créneaux de quelque tour; mais comprenant au même instant combien il serait faible, seul contre cette foule enthousiaste et fanatique, convaincu aussi que le clergé s'empresserait de couvrir de sa protection un homme que le saint père avait béni, il renonça à l'idée de s'en saisir publiquement et avec violence. Toutefois il continua à le suivre en épiant toujours ses stations et ses mouvemens.

Comme le cortége était sur le point de quitter le boulevart Saint-Jean pour monter sur celui de Saint-Martin, véritable terrain de Jean Peuquoy, ce dernier avisa un jeune enseigne qui, fixé sur ses coudes, en face d'une meurtrière, regardait la campagne avec des signes visibles d'impatience et de désespoir.

Il se souvint d'avoir vu fréquemment ce jeune homme en la compagnie de d'Andelot, et voici le raisonnement qu'il fit: — Le seigneur d'Andelot est, au su de plusieurs, l'un des plus chauds partisans de la réforme, tellement qu'il a converti, c'est-à-dire détourné du giron de l'Église, son frère l'amiral, son frère l'évêque et bien d'autres; ici même, s'il faut en croire le dire de quelques-uns de nos compagnons, il s'occupe plus des dissertations de dom Martin que des canonnades de messire Philbert, et ses commandemens et paroles familières sentent plus le prêche que la garnison; si cet enseigne marche si souvent à ses côtés, c'est qu'ils sont du même acabit; partant ce damné pèlerin, s'il est espion, ne trouvera pas plus de grace devant l'un que devant l'autre, fût-il muni des bulles de tous les conciles et des signatures de tous les papes. Allons lui confier ce que nous avons deviné; donnons sur-le-champ la consigne à toutes les portes; et, ce soir, lorsque ce misérable se sera couché sous quelque portail, ou s'apprêtera à retourner à l'Espagnol, nous l'appréhendons au corps, nous le bâillonnons pour qu'il n'appelle pas à son secours la sequelle qu'il a endoctrinée, nous le coffrons, la faisons avouer, et son affaire est faite.

Ce raisonnement était achevé au moment où le capitaine des compagnons de l'Arc se trouvait à deux pas du jeune enseigne; celui-ci était tellement absorbé dans sa contemplation ou sa rêverie qu'il n'entendit pas le salut militaire qu'on lui adressait. Alors Jean Peuquoy, sentant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, lui toucha légèrement l'épaule; Florimond Robert se retourna; aux premières paroles du tisserand, il comprit le danger, et mit l'épée à la main en s'écriant: — Que m'importe ce tas de filandières, de manans et dévotes, si c'est un espion, je cours l'arrêter au nom de monseigneur de Coligny, au nom du roi!

— Un instant, un instant, mon jeune maître, répondit Jean Peuquoy en le retenant par le bras, et ne voulant pas que le succès de son plan fût compromis par cette effervescence imprudente, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre; que diable, je connais cette ville mieux que vous.

— Encore une fois, que m'importe ce qu'ils penseront ou diront? Ce n'est pas seulement du salut de cette ville qu'il s'agit aujourd'hui, c'est de celui de la France et du roi.

— Mais c'est que je ne suis pas sûr du tout que c'est un espion, répliqua le tisserand en se mentant à lui-même, car l'enseigne s'était dégagé et allait atteindre le cortége.

Cette parole arrêta brusquement le jeune homme.

— Que ne le disiez-vous!.... Alors on s'en assurera sans bruit.

— C'est justement ce que je vous proposais, mon jeune maître. A ce soir donc, reprit Jean Peuquoy; en attendant, je vais m'assurer si toutes les portes, souterrains et issues quelconques sont bien fermés et gardés.

Un instant après, Florimond s'était accoudé de nouveau sur le rempart, ses regards étaient redevenus fixes, et des signes d'impatience et de tristesse avaient recommencé à se manifester dans ses mouvemens nerveux et brusques. Puis son front retomba pensif sur sa main, puis une vive espérance anima ses traits, et y fut combattue l'instant d'après par une hésitation pénible; enfin un geste décidé témoigna que le scrupule était vaincu.

Du sommet d'une tourelle qu'il escalada en trois bonds, il jetta sur les remparts, à droite et à gauche, un coup d'œil rapide, découvrit le pèlerin et son cortége à l'angle d'un bastion sur lequel ils étaient arrêtés, prit à grands pas cette direction, atteignit le groupe dévot, se fit jour à travers, et voyant l'étranger en oraison, attendit pour l'aborder qu'il se fût relevé. Ses patenôtres achevées, le saint homme se remit en marche; alors l'enseigne approcha et le saluant avec politesse, sinon avec respect, lui dit à demi-voix: — Mon père, un mot, de grace.

Le pèlerin se retourna, et voyant devant lui le jeune écuyer, tressaillit vivement, mais cette impression fut perceptible à peine, et ceux qui la remarquèrent purent l'attribuer à un sentiment de répulsion bien légitime en présence d'un des officiers de l'hérétique Coligny. L'étranger se remit promptement, attacha un regard perçant sur la physionomie de l'enseigne, et sans doute que l'examen qu'il en fit ne lui inspira aucun soupçon, car il répondit humblement à son salut, et d'une voix calme et bénigne: — Que veut monsieur l'officier, d'un chrétien indigne, d'un pauvre pèlerin?

— Je désirerais que vous me suivissiez à deux pas, j'ai une prière à vous adresser.

— Guidez-moi, mon frère, je suis prêt.

Mais la foule, qui s'était tenue à l'écart pendant ce colloque, fit tout-à-coup entendre des murmures en voyant le saint homme s'éloigner sur les pas de l'enseigne; et croyant qu'il était ainsi emmené par un ordre de l'amiral, elle se déplia avec inquiétude et presque

avec menace, et entoura les deux interlocuteurs pour s'opposer à ce qu'elle pensait être un enlèvement.

— Laissez-nous le chemin libre, mes frères, reprit alors le pèlerin avec douceur et autorité.

Cette injonction et l'accent de sécurité avec lequel elle fut faite, rassurèrent les partisans irritables du saint vieillard, qui suivit le jeune homme sans plus d'obstacle dans l'intérieur d'une tourelle voisine.

— Mon père, dit celui-ci d'un air franc et ouvert, votre confiance appelle la mienne; et pourtant, s'il fallait en croire l'avis que vient de me donner un bourgeois, vous seriez un espion des Espagnols, et je devrais vous traiter en conséquence.

— Mon frère, répondit le pèlerin tranquillement et avec humilité, errant comme je vais en tout temps pour la rémission de mes péchés et de ceux de mes frères, je suis exposé à bien des injures, des persécutions et des souffrances, mais je ne m'en plains pas et me soumets avec joie à toutes les épreuves par lesquelles le Seigneur juge à propos de me faire passer.

— Maintenant, je l'avoue, j'ai peine à croire que les craintes de Jean Peuquoy soient justes, et il me semble qu'un espion, pour faire son métier, prendrait d'autres moyens que ceux que vous avez choisis; ce serait toutefois singulièrement bizarre et audacieux... car, j'imagine, les espions agissent à la sourdine, et vous, c'est au grand air et en pleine foule que vous marchez....

Ici Florimond se tut un instant, comme pour attendre la réponse du vieillard et y chercher de quoi préciser ou perdre la crainte vague qui l'agitait encore; le saint homme resta immobile et muet; ses yeux se tinrent baissés, et rien ne passa sur sa physionomie contrite et sereine. — Un espion, pensa le jeune homme, se justifierait mieux que cela, et décidément Jeant Peuquoy a supposé à tort.

— Écoutez, reprit-il en secouant la tête comme un homme qui veut se débarrasser d'une idée importune, je devrais peut-être à tout hasard vous conduire devant l'amiral, mais... j'ai un service important à réclamer de vous, et... je vous crois, j'en crois la vénération que vous porte cette foule. Voyez-vous, continua le jeune homme, vivement agité, en appelant le pèlerin près d'une meurtrière, voyez-vous entre ce gros arbre et ce clocher, une petite ligne blanche?...

— Mes yeux sont bien affaiblis, je vois le gros arbre... et aussi le clocher... mais la ligne blanche...

— N'importe, ce que vous voyez suffit; dans cette direction se trouve le couvent d'Origny...

— Je le connais; les saintes filles qu'il renferme sont bien secourables: un jour que mourant de faim et de fatigue...

— Ah! mon père, que ce que vous me dites me fait de bien! Ainsi le chemin vous est parfaitement connu?

— Je m'y rendrais la nuit, et sans le moindre rayon de lune.

— Eh bien, il faut y porter cette lettre, reprit le jeune homme en tirant de son sein un paquet tout cacheté.

— A la supérieure?

— Non, à une jeune dame qui y est enfermée.

— A une de vos parentes, peut-être? reprit un peu froidement l'étranger.

— Que votre conscience soit tranquille, mon père, c'est un devoir de loyauté que je remplis... il y va de l'honneur d'une femme, de sa vie peut-être... oh! rendez-moi, rendez-lui ce service... vous seul le pouvez et sans crainte, car votre habit vous est un passe-port à travers les troupes espagnoles et françaises, et cette lettre pourrait être lue des deux partis sans qu'aucun en prît ombrage.

— Oh! ma vie est peu de chose et ne vaut pas la peine que je craigne pour elle. Si Dieu, qui la tient à son service, l'a ménagée au pays des Sarrasins, et qu'il me la veuille ôter par les mains des Espagnols, je la lui rendrai en bénissant son saint nom... Ainsi, dites-vous, en me chargeant de ce message j'accomplis une loyale et bonne œuvre?...

— Oui, mon père.... Mais, ajouta en hésitant le jeune homme, peut-être avez-vous des besoins..., tenez, acceptez cette bourse, et priez Dieu pour moi et pour elle.

— Reprenez cet argent et cet or; les richesses de ce monde ne me sont pas permises; cette monnaie de cuivre me suffira, car il faut payer quelquefois le pain de l'aumône.

—Alors, que la bénédiction du ciel vous accompagne, et quand vous la verrez, demandez-lui ses prières, car Dieu exauce celle des anges... Mais ne tardez pas, venez, je vais vous faire ouvrir la poterne voisine.

— Je ne puis, mon frère, partir avant la fin du jour, mon pèlerinage en ce lieu n'est point achevé.

— Je vous conjure, mon père, remettez-le à d'autres temps; si vous attendiez jusqu'à ce soir, vous ne pourriez plus quitter la ville, le capitaine des compagnons de l'Arc court en ce moment de poterne en poterne, déjà, peut-être, il vous a dénoncé...

— Je vous l'ai dit, mon frère, ma vie est entre les mains de Dieu... Laissez-moi rejoindre les fidèles qui m'attendent, et continuer avec eux mes prières.

—Au nom du ciel, mon père, faites ce que je vous dis; si ce n'est pas pour vous, c'est pour *Elle* que je le demande!

— Vous êtes impatient dans vos désirs, jeune homme; un jour viendra où vous comprendrez qu'on ne doit se hâter que dans une seule voie, celle de son salut.

— Mon père, maître Jean Peuquoy peut arriver d'un instant à l'autre, et malgré toute ma bonne volonté, il me serait impossible, lui présent, de vous faire ouvrir une seule porte.

— Puisque vous voulez, mon frère, que j'interrompe mon vœu, je ferai cela en mémoire des saintes filles d'Origny; du moins, ajouta le pèlerin en fixant son grand œil noir sur la massive collégiale qui s'élevait comme une montagne au-dessus des églises secondaires et des toits innombrables de la ville, laissez-moi faire une dernière prière devant ce saint lieu qui contient le tombeau du bienheureux martyr Quentin.

Cependant Robertet courait avec anxiété de l'entrée de la tour où était agenouillé l'étranger au bastion qui dominait une assez vaste étendue du boulevart, tout-à-coup il fit un cri: — Vite, mon père, descendons, voici Jean Peuquoy!

— Ma prière est achevée, conduisez-moi, mon frère, dit le pèlerin en se levant avec calme.

Le jeune homme l'entraîna vers la poterne. — Ouvrez à ce saint homme, dit-il précipitamment au guichetier.

— Mais... dit celui-ci en mettant lentement la clé dans la serrure, la consigne de maître Jean...

— Votre consigne est d'obéir aux officiers de l'amiral; ouvrez, vous dis-je?

La porte cria sur ses gonds; le pèlerin sortit à petits pas, se retourna une ou deux fois pour saluer l'enseigne,

qui tremblait d'appréhension et d'impatience, et descendit dans le fossé où il disparut enfin.

—Ah! se dit Robertet en respirant longuement; puis il regagna le rempart pour s'assurer qu'aucun obstacle ne s'opposait au départ du vieillard, et pour le suivre dans la direction des marais qu'il lui avait désignés comme le passage le plus sûr. Il le vit longer avec précaution le revers du fossé, sur la pente qui conduisait aux parties vaseuses non occupées par les assiégeans, et, à demi tranquillisé par ce premier résultat, il se remit par degrés de sa vive émotion. A mesure que ce calme opérait en lui, et que la clairvoyance et le raisonnement revenaient à son esprit, comme la limpidité et la réflection à une surface un moment agitée, une série de faits et d'images s'y groupaient les uns auprès des autres, et y composaient un ensemble dont l'aspect désormais intelligible et clair, le fit frissonner.

— Oui, se dit-il enfin, le regard abstrait et en portant la main à son front, je connais cette figure... Je l'ai vue plusieurs fois à Villers-Cotteret... à Rome... Je le connais!... c'est celle d'un agent mystérieux... Jean Peuquoy a dit vrai, d'un espion!...

— Rassurez-vous, jeune homme, dit le tisserand qui arrivait en ce moment près de l'enseigne, toutes nos précautions sont prises, les portes resteront fermées, et pas un ne sortira sans autorisation.

— Mais, s'écria Florimond d'un air égaré, il est parti!

— Qui?

— Le pèlerin... c'est moi qui lui ai fait ouvrir cette poterne...

— Vous!

— Tenez, le voilà sur le haut de ce fossé; il n'est pas trop tard... courons...

— Vous êtes sûr que c'est un espion, n'est-ce pas? reprit Jean Peuquoy d'une voix ferme et en serrant le bras de l'enseigne.

— Sûr comme j'existe!

— C'est bon; voilà qui l'arrêtera plus tôt que le cavalier le mieux monté, continua le tisserand en arrachant une arquebuse des mains d'un des gardes du rempart. En même temps il fit tourner rapidement la roue de la batterie, coucha en joue le pélerin, et lâcha la détente. La détonation retentit dans les fossés d'échos en échos; Jean Peuquoy jeta brusquement la tête de côté pour examiner, hors du nuage de fumée, l'effet de son coup : le chapeau du pélerin venait de rouler à quelques pas, et lui-même, agenouillé et courbant la tête, semblait attendre les nouvelles balles qui sans doute le menaçaient.

Cet acte d'héroïque résignation rendit à Florimond tous ses doutes, et peut-être la conviction de l'innocence du vieillard. — Non! s'écria-t-il en relevant le bout d'une seconde arquebuse dont le capitaine des compagnons de l'Arc s'était armé, ce n'est pas lui, je me suis trompé... Ce serait un assassinat, un sacrilége; ne tirez pas? Seulement qu'on coure après lui, qu'on le ramène.

Plusieurs bourgeois se détachèrent du poste et sortirent en courant par la poterne; mais le pèlerin s'était relevé, et au lieu de continuer à longer le fossé, il tourna le dos aux murailles et marcha droit vers les travaux des assiégeans. L'enseigne et Jean Peuquoy virent bientôt quelques cavaliers se détacher des postes ennemis. Les bourgeois de la poterne reculèrent devant cette force supérieure; les cavaliers entourèrent le vieillard, l'emmenèrent au milieu d'eux et disparurent bientôt avec lui derrière un retranchement.

— Eh bien! mon jeune maître, qu'en dites-vous? reprit le tisserand en croisant ses bras et en se plaçant en face de l'enseigne.

— Je ne sais que penser de tout ceci, répondit ce dernier en penchant la tête avec tristesse et embarras, soit qu'il se reprochât d'avoir facilité l'évasion d'un homme dangereux, soit qu'il vît avec chagrin que sa lettre n'arriverait probablement pas à sa destination.

— Et moi, je demande à Dieu que ce coquin ait été assez touché par ma balle, et il l'a été, pour rendre son ame au diable avant de pouvoir raconter à ces chiens de là-bas ce qu'il a vu ici.

— Vos craintes et une malheureuse ressemblance nous ont trompés l'un et l'autre. Il est impossible que ce vieillard...

— Vieillard comme vous et moi!... comme vous, c'est-à-dire; car il n'a pas mes cinquante-cinq ans, et je vous jure que la barbe qu'il porte n'a jamais poussé sur son visage... Ah! reprit le tisserand en frappant violemment du pied et en montrant au jeune homme le clocher de l'église en face de laquelle ils se trouvaient, l'amiral prend bien son temps pour indiquer à Faulpergues les passages par où il faut amener les secours qu'on nous a promis; pourvu que ce misérable enfroqué n'ait pas compris leurs gestes... Mais peut-être ne viennent-ils que d'arriver... Étaient-ils dans le clocher au moment où vous avez donné la volée à cet oiseau de malheur?

— Je ne sais... je ne regardais point de ce côté... cependant, je me souviens qu'il s'est tourné en face de l'église pour faire sa dernière prière... mais quand même aurait-il pu deviner?...

— Allez, jeune homme, vous avez eu affaire à un fin renard, plus fin que vous; excusez le mot.

Florimond aima mieux passer pour un niais et une dupe aux yeux de Jean Peuquoy, que de lui avouer que c'était pour une femme qu'il avait commis une pareille imprudence.

— Mais pourquoi, reprit le tisserand, ne pouvant se résigner à l'inconcevable délivrance de l'espion, pourquoi diable n'avez-vous pas attendu mon retour? Vous auriez dû au moins remarquer que mon poil commence à grisonner, tandis qu'on vous voit poindre à peine la moustache.

Cet entretien fut interrompu par les cris des femmes et des manans, qui venaient demander en tumulte ce qu'on avait fait du saint homme, et s'il était vrai qu'on l'eût arquebusé; Jean Peuquoy, l'enseigne et les bourgeois présens à la scène précédente, eurent beaucoup de peine à persuader à cette foule passionnée et superstitieuse qu'on n'avait tiré que sur un espion, que le saint homme avait la vie sauve, et que c'était de son libre consentement qu'il avait quitté la ville.

Peut-être ensuite l'affaire eût-elle été jugée gravement par Coligny, sans les explications d'Andelot, à qui le jeune officier alla conter la chose comme elle s'était passée, et qui lui procura sur-le-champ un autre messager pour prévenir, s'il en était temps encore, la trahison présumée du premier. Grace à cette intervention favorable, l'événement était oublié le lendemain, excepté pourtant du capitaine Jean Peuquoy.

. . . .

. . . .

Philippe II, qui attendait, pour prendre la route de Paris, que Saint-Quentin fût emporté, resta dix-sept jours devant cette ville; dix-sept jours tonnèrent ses batteries et se multiplièrent les assauts, secondés des ex-

plosions des mines; puis le soleil du 26 août se leva.

Alors éclatèrent les gémissemens et les prières des femmes, des enfans, des vieillards; tous s'étaient souvenus du fatal ajournement du pèlerin, et le jour marqué était arrivé. Les bourgeois les plus éclairés ne purent se défendre eux-mêmes de ce mouvement superstitieux, comprenant d'ailleurs que les derniers moyens de résistance étaient épuisés, puisque sur toute la ceinture en lambeaux de leur malheureuse ville, pas une tour n'était restée debout, et que, de quelque côté que Philbert voulût tenter l'assaut, il était sûr d'emporter la place. La panique avait gagné jusqu'aux soldats, assez clairsemés maintenant pour ne pouvoir plus former une ligne d'un homme de front sur les principales brèches. Aussi, avant qu'un seul Espagnol y fût entré, la ville était déjà prise.

Il ne fut pas même permis à l'amiral, à MM. du Breuil et de Gibercourt, à Florimont et à Jean Peuquoy, non plus qu'à une foule de citoyens obscurs, mais non moins héroïques, de mourir à leur poste : la brèche par laquelle se ruèrent les ennemis n'était pas défendue par eux. Plusieurs points étaient encore disputés chaudement, que toutes les rues étaient pleines d'Allemands et d'Espagnols; beaucoup de citoyens et de soldats furent tués dans le premier moment de l'irruption; puis Philbert fit cesser le carnage et prit paisiblement possession de sa conquête. L'amiral ayant été amené devant lui, en fut noblement complimenté.

Le capitaine des compagnons de l'Arc, quand il vit que tout était fini, brisa son épée et gagna d'un pas lent et triste la grande collégiale, où il alla s'agenouiller comme dans le dernier asile, le suprême sanctuaire de la cité natale.

Du haut des combles, où il se réfugia pour y mourir libre, il vit sa pauvre ville pillée, outragée, ruinée par tous les fléaux d'une occupation militaire. Accoudé tout le jour derrière une des lucarnes de la vieille et sainte église, il pleura, blasphéma, rugit de douleur à chaque nouvelle profanation qu'il vit s'accomplir. La prédiction du terrible pèlerin se réalisait de point en point : la malheureuse cité s'en allait par lambeaux, croulait pierre à pierre ; au pillage des soldats se joignait le pillage des chefs : les magnifiques tentures de l'église furent enlevées, ainsi que tous les tableaux et riches ornemens dont l'avaient successivement dotée les rois de France; et ces saintes dépouilles sortirent plus tard des bagages du duc de Savoie pour aller décorer l'Escurial, pompeux *ex-voto* dédié au protecteur des Espagnes le jour où Philippe reçut la nouvelle de la victoire de Saint-Laurent. On dépouilla aussi l'Hôtel-de-Ville, et l'on enleva même d'un de ses piliers, où elle était, incrustée une plaque de cuivre portant un rébus explicatif de la date de sa construction.

Et comme, pour Jean Peuquoy, le bouc émissaire de ce vandalisme était le pèlerin, le tisserand patriote assumait sur cet espion tout le poids de sa haine; son exaspération, sa soif de vengeance s'envenimèrent de jour en jour, et crûrent à un tel degré, que s'il l'eût aperçu dans la ville et qu'il eût espéré l'atteindre, il se fût précipité sans hésitation du haut de l'église pour l'écraser dans sa chute. Mais ce fut en vain qu'il épia durant plusieurs jours le passage d'un mantelet à coquilles et d'un bourdon ; il ne vit passer et repasser dans les rues que des soudards ivres ou chargés de butin. « Stupide que je suis, s'écriait-il en quittant sa lucarne avec rage, s'il est espion, comme j'en jurerais sur le salut de mon ame, comment aurait-il conservé son costume de marchand de neuvaines? » Malgré cela, Jean Peuquoy était sans cesse ramené à sa lucarne et cherchait toujours avec des yeux avides le mantelet et le bourdon.

La nuit, il quittait avec précaution sa cachette, se glissait dans la ville endormie, ramassait quelques-uns des débris abondans de la grande orgie espagnole que renouvelait chaque jour, regagnait son refuge, et, dès les premières lueurs de l'aube, recommençait à contempler l'agonie de la cité vaincue; et comme un enfant agenouillé devant le lit de mort de son aïeule, il pleurait, il sanglotait, jusqu'à ce que sa vue troublée ne lui permît plus de distinguer les objets.

Il fut bientôt témoin d'un spectacle qui combla sa désolation, en même temps qu'il lui rendit un tressaillement de joie et d'orgueil : Philbert ayant proclamé Saint-Quentin cité espagnole, ceux de ses habitans qui restaient encore aimèrent mieux abandonner leurs maisons que de passer sous la domination étrangère; le clergé et les chanoines, qui possédaient en abbayes et couvens à peu près le tiers de la ville, consentirent aussi à cette abnégation patriotique, bien que Philbert les eût maintenus dans leur droit de propriété; et, se mettant à la tête de la migration avec les vases sacrés de leurs églises et les reliques de leurs saints, ils allèrent demander asile aux chapitres des villes voisines. Les blessés eux-mêmes et les malades se firent transporter hors de la *ville espagnole*; Jean Peuquoy resta donc seul dans ce grand débris, comme le souffle qui tremble aux lèvres d'un mourant, comme le dernier murmure que jette un instrument brisé. Unique représentant d'une nationalité qui s'éteignait, il se cloua dans les combles de la collégiale, semblable au pavillon d'un navire démâté et troué par les boulets, à l'heure où il s'engloutit sous les vagues.

Mais, avant de mourir, il lui semblait qu'une justice était à faire, et il voulait que, comme le Dieu de cette église fut vengé par la mort infame du Judas, sa ville chérie fût vengée aussi de l'espion; il attendait sa victime avec confiance, comme la hache attend le condamné. Vous dire par quels moyens il comptait que cette justice serait faite, il ne l'aurait pu lui-même, car il ne le savait pas; mais il en était sûr.

Et, comme il l'avait pressenti, cette justice s'exécuta.

Un jour, le duc de Savoie et ses principaux officiers montèrent au clocher de l'église pour embrasser d'un coup d'œil le théâtre du siége, et l'ensemble des opérations de l'attaque et de la défense. Cette curiosité, bien naturelle à des vainqueurs qui veulent prolonger la joie de leur triomphe et en jouir dans ses moindres détails, réveilla toute l'indignation, toute la sainte haine que le généreux tisserand avait vouée aux destructeurs de Saint-Quentin. Tel qu'un vieux lion qui recule dans son antre, à la vue des chasseurs insolens qu'il ne lui est plus donné de combattre, il se retira dans un enfoncement obscur ; et, caché par plusieurs grosses poutres, il vit passer tour à tour, devant un des lumineux orifices de la voûte, comme en une glorieuse auréole, le fastueux généralissime, puis les chefs des vieilles bandes espagnoles, des capitaines allemands, des cavaliers anglais, et toute cette cohue d'officiers namurois, wallons, liégeois, plus nombreux que ne l'étaient les soldats de Coligny.

Tout à coup, parmi les dernières têtes qui traversèrent l'encadrement de l'orifice, il en vit une qu'il reconnut au premier coup d'œil, bien qu'elle fût dépouillée de sa barbe blanche et de son chapeau à coquilles : un élégant costume espagnol avait remplacé la robe de bure,

et le vieillard était devenu un jeune homme (1) d'une trentaine d'années au plus. Malgré cette complète transformation, Jean Peuquoy sentit que c'était *lui*; un rugissement de bête fauve sortit de la poitrine du vieux San-Quentinois, ses yeux étincelèrent dans l'ombre comme ceux d'une hyène; comme une hyène, il sortit à pas sourds de la voûte, alla se poster à un angle du toit, derrière une des portes de la galerie extérieure où la troupe devait passer à son retour, et attendit une heure entière dans des angoisses horribles; car des vertiges l'aveuglaient, un tremblement convulsif agitait tout son corps, et paralysé, vaincu d'émotions violentes, il avait peur que sa vengeance ne lui échappât.

Enfin le cortége descendit du clocher, et reparut sur la galerie; Philbert-Emmanuel et tous ses officiers tournèrent les uns après les autres l'angle du toit, et la porte derrière laquelle Jean Peuquoy était accroupi, tout prêt à bondir sur sa proie. Chacun passait avec précaution, car, à cet endroit, la balustrade en fer s'interrompait; et quoique la saillie présentât une largeur de plus de trois pieds, l'élévation en était telle au-dessus du sol que les plus hardis n'osaient détourner la vue au-dessous. Pour quelqu'un qui eût été le confident et le témoin de la pensée, du regard, des mouvemens de cet homme à l'affût d'un autre homme, c'eût été quelque chose de terrible que de voir, sur le bord d'un abîme, la marche lente de ce cortége, dans lequel une victime était choisie; et chacun s'avancer tour à tour; et leur juge faire un pas, puis reculer. — Le voici. — Non, pas encore. — Celui-ci? — Non. — Cet autre? — Non.

Tous avaient passé; il n'en restait plus qu'un. Deux cris partirent en même temps et se confondirent: le tisserand avait bondi comme un tigre, et l'espion roulait dans le gouffre.

A ce cri, quelques officiers se retournèrent, et virent au même instant, à vingt pieds au-dessous d'eux, sur la plate-forme d'une des tours latérales de l'église, leur compagnon qu'un hasard extraordinaire y avait retenu,

---

(1) Cet espion était le célèbre Martin Guerre dont M. Felix Davin raconte les autres aventures dans un roman intitulé : *Une fille naturelle* et auquel le *Bourgeois de Saint-Quentin* est emprunté. Ce roman paraîtra chez le libraire Dumont, dans les premiers jours du mois de mai. Voici ce que les *Causes célèbres* racontent de Martin Guerre :

« Martin Guerre, né en Biscaye, au village d'Artigues, épousa en 1534 une fille à peu près de son âge et d'une famille sortable à la sienne. Ils jouissaient d'une fortune honnête; ils vécurent ensemble huit à dix ans; il devint père d'un fils. Alors Martin Guerre, appréhendant d'être maltraité par son père, à qui il avait dérobé du blé, s'absenta de la maison; et, pour n'y pas rentrer si tôt, il se détermina à voyager : il partit; et on n'entendit plus parler de lui pendant l'espace de huit ans.

« Quelques années après son départ, un jeune homme, dont le vrai nom était Arnault du Tilh, dit Pansette, du lieu de Sagias, entreprit de se faire passer pour Martin Guerre. Il se présente tout à coup à la famille, tant de Martin Guerre que de sa femme : la ressemblance était si parfaite que tout le monde y fut trompé; et il fut reçu comme le vrai mari par la femme de Martin Guerre, ses quatre sœurs, tous les parents de sa femme et son propre oncle. Ce jeune homme était effronté, et avait l'esprit qu'il faut pour soutenir une imposture : l'idée lui vint de jouer ce personnage, parce qu'ayant connu Martin Guerre dans ses voyages, il en avait appris jusqu'aux petits détails de famille, et jusqu'aux plus légères particularités, de plus on le prenait partout pour Martin Guerre, tant la ressemblance était frappante. Il résolut donc de contrefaire le vrai mari, pour se procurer un établissement et du bien, dont il deviendrait le maître, s'imaginant qu'on n'entendrait jamais parler du véritable, ou que, s'il revenait un jour, il ne serait plus reconnu que comme un imposteur : c'est sans doute ce dont il se flatta, sans quoi il n'aurait pas poussé la chose si loin.

« Ayant donc été pris pour le mari légitime, il vécut en famille pendant trois ans, sans trouble, avec sa supposée femme. Il avait la jouissance des biens; il vendit même plusieurs héritages. Enfin s'étant brouillé sur quelques circonstances dans des discussions d'intérêt, principalement avec l'oncle, les yeux se dessillèrent : on crut s'apercevoir de la supercherie; et les plus proches parens persuadèrent à la femme (qui, selon toute apparence, était très-facile à persuader) que son prétendu mari était un imposteur : ce fut même elle qui, à leurs sollicitations, se détermina à former sa plainte en justice devant le juge de Rieux, disant que, comme criminel de faux, il fût condamné à l'amende de 2000 livres, et à tous dépens, dommages et intérêt, le tout applicable à elle.

« Il répondit à cette plainte par des invectives contre toute la famille, accusant plusieurs parens d'obséder sa femme pour raison d'intérêt, demandant à son tour qu'elle fût mise en lieu où elle fût à l'abri de la subornation : quant à lui, d'être renvoyé absous, avec dommages et intérêts.

« Il subit cependant un ample interrogatoire, dont il se tira au mieux sur toutes espèces d'articles. On interrogea ensuite sa femme à part, dont les réponses (chose singulière) convenaient et se trouvaient parfaitement conformes aux siennes : ce qui obligea les juges de lui accorder le sequestre de sa femme qu'il avait demandé; il lui fut même permis de publier un monitoire, pour avoir révélation des suborneurs de sa femme. On ouït néanmoins environ cent cinquante témoins, dont une partie le reconnaissait pour Martin Guerre : cependant le plus grand nombre soutenait qu'il était Arnault du Tilh; d'autres témoins ne savaient et n'osaient décider ni l'un ni l'autre. Enfin le juge de Rieux, s'étant persuadé qu'il n'était pas le vrai Martin Guerre, termina la question par une sentence définitive, qui le condamna à avoir la tête coupée (fort mal à propos, attendu qu'il n'était pas gentilhomme), et son corps séparé en quatre quartiers.

« Arnault du Tilh appelle au parlement de Toulouse. Ce parlement veut recommencer tout de nouveau la procédure, afin d'examiner cette affaire très-mûrement et ne rien faire à la hâte. On entame donc par confronter séparément le mari et sa femme : ce fut encore en cette occasion que son effronterie eut toute la réussite possible. Les témoins, entendus de nouveau, se trouvèrent partagés, comme à la Première enquête; les uns disant oui, les autres non, et les autres ne sachant que dire. On ne saurait pousser plus loin la ressemblance; et, à moins d'être Martin Guerre, il paraissait impossible que cet homme pût répondre à toutes espèces d'enquêtes, circonstances et détails, avec autant d'apparence de vérité : ce qui confondait juges, parens, sa femme même; car, s'étant soumise à son serment, elle répondit qu'elle n'osait jurer ni le croire.

« Les choses en étaient en cet état, et la cause de l'accusé allait prévaloir, lorsque tout d'un coup, et au moment qu'on s'y attendait le moins, voici le véritable Martin Guerre qui paraît, arrivant d'Espagne avec une jambe de bois, fruit qu'il avait tiré de ses voyages; car, étant arrivé en Espagne, il s'était mis laquais du cardinal de Bourgos, et ensuite de son frère; qui l'amena en Flandre, où il fut obligé de suivre son maître à la bataille de Saint-Laurent, devant Saint-Quentin, où il combattit malgré lui, et où il perdit une jambe.

« Le nouvel arrivé, ayant su ce qui s'était passé en son absence, se dépêcha de présenter sa requête à la cour, qui ordonna l'interrogatoire, dans lequel il fut confronté à l'imposteur, qui, beaucoup plus ferme que lui dans ses réponses, poussa la hardiesse jusqu'à le traiter d'homme apposté par son oncle. La confrontation suivit avec les sœurs, la femme et les principaux témoins; on ajourna aussi les frères d'Arnault du Tilh qui ne voulurent jamais paraître : tous enfin reconnurent avec affirmation le nouveau venu pour le véritable Martin Guerre. Ainsi à la fin, Arnault du Tilh, fut pleinement démasqué, et condamné à mort.

« L'arrêt, qui est du 12 septembre 1560, prononçant sur lesdits crimes, condamne Arnault du Tilh à faire amende honorable devant l'église d'Artigues; ensuite, après avoir été conduit dans tous les carrefours du lieu, être pendu devant la maison de Martin Guerre.

« Il confessa tout et mourut très-repentant. »

et qui, baigné dans son sang et la tête renversée, ne donnait aucun signe de vie. Il ne vint à personne le soupçon que cette chute était une vengeance, car Jean Peuquoy restait debout contre l'angle opposé, d'où il pouvait voir sa victime sans être aperçu lui-même. Quand on se fut procuré des cordes, et qu'on fut parvenu à hisser l'espion sur la galerie, il reprit progressivement ses sens, regarda avec étonnement autour de lui; et sans doute que la secousse qui l'avait précipité en bas avait été bien imprévue et bien rapide, car il ne démentit point les explications différentes que l'on donnait autour de lui à sa chute. Mais, au moment où on l'emportait, le visage tourné vers l'angle fatal, une tête y apparut, contractée par une effrayante expression de vengeance satisfaite. A cet aspect, qui lui apprenait tout, le malheureux jeta un cri, fit un geste comme pour désigner son assassin à ceux qui l'entouraient; mais l'émotion et cet effort l'avaient épuisé, sa tête se tourna de nouveau et il ferma les yeux.

FÉLIX DAVIN.



VOYAGES.

UN EMPOISONNEMENT A BORD.

Nous étions en mer depuis cinq semaines, lorsque le capitaine découvrit par ses calculs que nous nous trouvions à 130 milles de la côte septentrionale de la Jamaïque. Les vents nous avaient constamment favorisés, la mer était paisible, et tout le monde sur le vaisseau s'accordait pour rendre moins sensibles l'uniformité et l'ennui qu'il est difficile, d'ordinaire, d'éviter dans les voyages de long cours. Les passagers du bord étaient le major L** et sa femme, nouvellement mariés; miss S*, belle-sœur de cette dernière; M. D*, jeune Irlandais, et moi. Notre capitaine était un homme aimable, de mœurs douces et d'un esprit éclairé. — Un matin, par un soleil brillant, comme nous nous attendions à chaque instant à voir la terre, nous étions assis sur le pont, sous une tente, et M. D* qui avait longtemps voyagé en Allemagne, nous traduisait tout haut et à livre ouvert une légende de Schooke, dont la terreur ajoutait encore au calme et à la tranquillité dont nous jouissions:

Appauvri par suite de spéculations hasardeuses, mon père, marchand de Balsora, n'eut pas la force de survivre à sa ruine, et m'en laissa seul supporter les conséquences.

Mon courage de jeune homme ne se laissa point abattre; après avoir réalisé le peu qui me restait encore, je pris la résolution de recommencer une nouvelle fortune, et m'embarquai pour les Grandes Indes.

Nous naviguions, par un vent favorable, depuis quinze jours, quand le capitaine du vaisseau crut apercevoir les indices d'une tempête prochaine · connaissant peu les eaux que nous parcourions, l'aproche d'un ouragan lui donnait des inquiétudes. Il fit carguer les voiles, et nous avançâmes lentement tout le jour. La nuit vint; elle était froide et claire. Le capitaine commençait à espérer qu'il s'était trompé dans ses conjectures.

Soudain un navire inaperçu jusqu'alors passe rapidement en longeant le nôtre. Des cris tumultueux partaient de ce bâtiment. Ces acclamations d'une gaieté sauvage me parurent étranges dans un moment de vague anxiété qui semblait devoir nous être commune à tous.

A cette apparition le capitaine avait pâli, et avant que j'eusse eu le temps de lui faire une question, les matelots se précipitèrent en foule sur le pont : « L'avez-vous vu ? criaient-ils tous à la fois ; grand dieu! grand dieu ! nous sommes perdus !... »

Le capitaine, tout en partageant visiblement leur inquiétude, chercha en vain à les calmer : il se mit lui-même au gouvernail; mais précaution inutile, la tempête s'éleva furieuse, et dans une progression effrayante; en moins d'une heure le vaisseau craqua et resta immobile. Les chaloupes furent mises à la mer, et les derniers hommes y étaient à peine entrés, que nous vîmes le navire sombrer.

La tourmente ne perdait rien de sa force; notre chaloupe était ingouvernable, et le vent, soufflant avec plus de violence à la naissance du jour, nous balotta quelques instans encore, et nous fit enfin chavirer aussi.

Étourdi de la chute, je me trouvai, en revenant à moi, dans les bras du seul serviteur que j'eusse conservé; il nous avait sauvés l'un et l'autre en se plaçant sur la quille du canot renversé, et en m'attirant à lui.

Plus de tempête, mais aussi nul vestige de notre bâtiment; cependant, non loin de nous, bientôt il s'en montra un autre vers lequel les vagues semblaient nous pousser : à l'instant je le

reconnus pour celui dont l'approche avait tant alarmé le capitaine et les matelots.

Un grand câble pendait à l'avant; nous approchâmes, et nos cris de détresse restant sans réponse, nous prîmes le parti de nous servir du câble pour aller de plus près solliciter des secours.

Je m'empressai de monter le premier; mais quel spectacle m'attendait; ô ciel!... En sautant sur le pont, j'aperçus, gisant sur le plancher couvert de sang, une trentaine de cadavres revêtus d'uniformes turcs. Un homme richement costumé, debout contre le grand mât, tenait en main un cimeterre nu, mais son visage décoloré, et l'horrible décomposition de ses traits montraient assez que lui aussi était sans vie; un clou énorme lui traversait le front et le fixait au mât.

Bouleversé, anéanti, j'osais à peine respirer. Mon compagnon parut à son tour; son effroi fut égal au mien. Nous nous aventurâmes pourtant, après une courte invocation au prophète, sur ce champ désastrueux; mais quelles sensations pénibles n'éprouvions-nous pas en jetant sur ces figures sinistres de furtifs regards! A chaque pas nous hésitions; quelque danger plus réel ne nous attendait-il pas encore? Tout resta calme cependant; rien de vivant, ce semble, à bord de cette effrayante embarcation.

O Seigneur! dit enfin mon compagnon, bravons tous les dangers pour échapper à cette lugubre société: un guet-apens à fond de cale est préférable à mon gré. » J'étais du même avis; nous descendîmes donc; là le plus profond silence aussi; nous entrâmes dans la cabine du capitaine; il régnait un extrême désordre dans cette pièce jonchée d'armes, de vêtements et autres objets; nous poursuivîmes nos recherches de réduits en réduits; partout des marchandises de grande valeur; nulle part des possesseurs.

Bien que dans une position si critique, nous ne profitâmes pas moins, pressés par les plus impérieux besoins, de la table du capitaine, couverte de mets et de vins exquis.

Fortifiés par ce bon repas, nous nous décidâmes à remonter pour nous affranchir du hideux aspect de nos hôtes, en les jetant par-dessus les bords.

Mais quelle terrible déception encore! Les cadavres, résistant à tous nos efforts, semblaient adhérants au plancher: impossible même de les ébranler; l'homme du mât restait également à son poste avec ténacité; nous ne pûmes parvenir même à ôter de sa main raide et glacée l'arme qu'il tenait.

Nous passâmes une triste et longue journée à délibérer sur notre position et sur les moyens d'en sortir. Le soir, j'engageai Ibrahim à prendre quelque repos pendant que je resterais sur le tillac pour guetter l'occasion de nous sauver si elle se présentait; bientôt toutefois je me sentis tellement accablé, que je me laissai tomber derrière une tonne, m'abandonnant, malgré moi, à l'espèce d'engourdissement qui vint s'emparer de mes sens: cet état ne m'empêchait pas d'entendre le roulis du bâtiment et le sifflement d'un vent toujours croissant.

Tout à coup je crus distinguer ausssi des pas et des voix humaines autour de moi; j'essayai de me soulever, mais je ne pus y parvenir; mes paupières même restaient comme du plomb appesanties sur mes yeux.

De moment en moment pourtant le tumulte augmentait; ce bruit semblait provenir d'hommes en débauche. Je reconnus aussi la voix impérieuse du commandement; on hissait ou carguait les voiles: j'entendis encore un cliquetis confus, mais alors les dernières perceptions de mon esprit s'éteignirent dans un profond sommeil.

En me réveillant, au matin, je cherchais à recueillir mes idées, et bienotôt je restais persuadé que mon sommeil avait été troublé par un rêve plus fâcheux encore que la réalité. Celle-ci du reste s'offrit à mes yeux aussi peu riante que la veille; tous nos geus étaient dans la même attitude, et se montraient tous aussi impassibles. Je me hâtai d'alle rejoindre mon vieux camarade.

Il était, le pauvre Ibrahim, plongé dans une triste et profonde méditation.

« O! seigneur, s'écria-t-il en me voyant, que les gouffres de » la mer s'entrouvrent pour nous recevoir, s'il faut encore passer » une nuit semblable! »

L'explication qu'il me donna ensuite avait trop de coïncidence avec mes propres observations nocturnes pour qu'il me fût permis de douter encore. Ibrahim ajouta au récit des circonstances que je connaissais déjà, qu'il avait, dans les courts intervalles d'un réveil fugitif, vu entrer l'homme du mât suivi de l'individu à manteau rouge couché à ses pieds sur le tillac. Ce rapport trop vraisemblable me mit au désespoir; comment éviter le supplice intolérable auquel nous semblions condamnés. L'honnête Ibrahim pourtant chercha et parvint à me calmer un peu; sa piété superstitieuse, selon moi alors, lui donnait l'espoir de nous garantir de tout péril, s'il pouvait retrouver, dans toute son intégrité, une formule en grande réputation contre toutes sortes d'enchantements. Mon arrivée avait interrompu ses recherches, et peu après les avoir reprises, il s'écria avec transport qu'il tenait le fameux verset, et qu'à présent il braverait l'équipage entier.

Cette confiance, qu'il me communiqua en partie, ne m'empêcha pas d'éprouver une vive anxiété à la disparition du soleil.

Nous nous plaçâmes dans un cabinet attenant à la chambre du capitaine. Au moyen de quelques fentes qui se trouvaient dans la porte, nous étions en mesure de voir sans être vus. Comme la nuit précédente, nous fûmes, l'un et l'autre, assaillis d'une violente envie de dormir; mais quelques ferventes oraisons nous tinrent éveillés.

Peu après onze heures, tout s'agita au-dessus de nous; les câbles criaient, on marchait rapidement sur le pont, des voix s'interpellaient avec emportement, et enfin des pas lourds retentirent sur l'escalier. Dans ce moment d'un pressant danger, Ibrahim se prit à réciter couramment la formule préservatrice; quant à moi, je l'avoue, mes cheveux se dressèrent lorque la porte de la cabine s'ouvrit. Le personnage de haute stature, à figure imposante, que j'avais vu le matin même attaché au mât, entra dans la pièce, le clou toujours en tête, mais le cimeterre rengainé; son voisin du tillac l'accompagnait.

Le capitaine, c'était bien le capitaine, il n'y avait pas à s'y méprendree, le capitaine était pâle, avait une barbe touffue et ses gros yeux roulaient rapidement dans leur orbite. Il s'assit à la table avec son compagnon. La conversation ne tarda pas à s'engager, dans un jargon inintelligible, entre les deux revenans; dès son début l'aigreur parut y présider; peu à peu elle prit un caractère de violence effrayante, et enfin le capitaine frappa du poing sur la table avec tant de fureur, que le navire en fut ébranlé; l'autre s'élança de son siége avec un éclat de rire sauvage, fit signe au capitaine de le suivre, et sortit; ce dernier, sans tarder, se leva, tira son cimeterre, et remonta aussi l'escalier.

Nous respirâmes en les voyant s'éloigner, mais nos transes ne devaient pas cesser de sitôt. Le bruit augmente, on court dans toutes les directions; les cris, les menaces, les rires éclatans se confondent, forment une harmonie infernale, et nous nous attendions d'un moment à l'autre à voir s'écrouler sur nous le pont et tout ce qui hurle dessus; cependant, tout à coup, sans nulle transition, succède à l'affreux tintamare le plus profond silence.

Quelques heures après, nous nous déterminons à visiter le champ de bataille; nous n'y trouvons que les morts des jours précédens, tous dans la même posture, tous raides et froids comme marbre.

Plusieurs jours et plusieurs nuits s'écoulèrent ainsi dans une alternative accablante de complète solitude ou de chaos épouvantables.

Notre vaisseau portait continuellement à l'est, où suivant mes calculs, devaient se trouver des terres; mais, bien qu'il marchât rapidement daus la journée, nous nous retrouvions toujours le matin dans le même lieu; la chose ne pouvait s'expliquer que de cette manière: notre équipage nocturne donnait assurément une direction rétrogade au bâtiment.

Afin de remédier à cet inconvénient, s'il était possible, nous pliâmes un soir toutes les voiles, et pour plus de sûreté, mon compagnon écrivit sur parchemin et attacha aux vergues la formule qui nous avait déjà si puissamment protégés.

Le bruit de la nuit suivante fut plus étourdissant encore que de coutume; mais ce qui me sembla de bon augure, c'est que nous trouvâmes le matin les agrès dans l'état où nous les avions mis la veille; nous avançâmes désormais visiblement, et quels furent nos transports quand, après six jours de navigation naturelle, nous aperçûmes la terre et une ville à peu de distance.

En débarquant, nous apprimes que nous étions dans une ville des Indes.

Il ne me fut pas difficile de découvrir un de ces savants, dits mages, qui s'occupent de sciences occultes avec plus de succès aux Indes que partout ailleurs.

Hassan, c'était le nom du mage, possédait, outre ses connaissances cabalistiques, un grand sens et des idées religieuses très-étendues.

Après avoir entendu le récit de mon aventure, il me dit que

ces esprits errans expiaient sans doute quelque grand méfait, et qu'à leur délivrance pourrait bien être attachée l'obligation de déposer, en dépit des obstacles, leur dépouille mortelle en terre hospitalière. Ce brave homme m'assura de plus que je pouvais en toute assurance considérer comme miennes les richesses renfermées dans ce vaisseau; cette opinion entrait si bien dans mes vues, qu'il ne me vint pas à l'idée de la combattre.

Nous partîmes incontinent avec cinq esclaves, et le résultat des conjurations de Hassan fut si prompt et si heureux, qu'en moins d'une heure nous avions expédié la plus grande partie de notre lugubre cargaison. Les esclaves chargés de l'inhumation nous dirent au retour qu'ils avaient été dispensés de tout cérémonial funèbre : en touchant le sol, les cadavres tombaient en poussière.

Un peu avant la nuit, il ne restait plus à bord que le capitaine; mais il semblait qu'avec lui nos efforts seraient vains : impossible d'arracher le clou, et tout aussi difficile d'emporter le mât gigantesque avec le mort. Hassan prit le parti d'envoyer un esclave chercher quelques pelletées de terre, qu'il répandit sur la tête du capitaine. Celui-ci ouvrit les yeux aussitôt, en poussant un profond soupir; le sang jaillit avec force de la plaie, et le clou tomba de lui-même. « Qui m'a conduit ici? » demanda le capitaine. Hassan me désigna. « Étranger, tu m'as délivré de longues souffrances, mon corps flotte depuis cinquante ans sur ces ondes, et mon ame était condamnée à venir l'habiter chaque nuit. Libre et purifié par tes soins, elle peut désormais se réfugier dans le sein d'Allah. »

Satisfaisant de lui-même aux questions que je n'osais lui adresser, l'honnête mort-vivant prolongea son martyr de quelques minutes pour nous mettre au courant de l'événement dont il expiait depuis si long-temps les odieuses circonstances : dans un accès d'emportement, il avait, nous dit-il, violé l'hospitalité accordée sur son bâtiment à un derviche; celui-ci, en mourant, avait lancé un anathème contre l'équipage.

Le capitaine et ses gens attachèrent peu d'importance à cet arrêt, par lequel ils étaient condamnés à errer entre la vie et la mort tant qu'ils n'auraient pas touché la terre, néanmoins la nuit même leur pénitence commença.

Une partie de l'équipage se révolta contre son chef, le vainquit et le cloua au mât de misaine; cependant tous succombèrent aux blessures qu'ils avaient reçues, et le beau vaisseau ne fut plus bientôt qu'un vaste tombeau. « Mes yeux se fermèrent, » dit encore le capitaine, mon cœur cessa de battre, j'expirai. » La nuit suivante pourtant, à l'heure même où le derviche » était mort la veille, je me sentis péniblement renaître; il en fut » de même de tous mes hommes. La vie nous était rendue, mais » pour n'en faire usage qu'en répétant nos actions postérieures » au crime, et retarder par nos manœuvres l'instant de notre dé- » livrance.

O bon étranger! si mes richesses peuvent être une récom- » pense, prends ce vaisseau, il est à toi. »

Après ces mots, la tête du capitaine tomba sur sa poitrine pour ne plus se relever.

Quant à moi, fortifié dans la vertu par ce frappant exemple de justice divine, je me retirai à Balsora où je fais de ma fortune l'usage que semble me prescrire son origine. De cinq ans en cinq ans aussi, je ne manque pas d'aller sur le tombeau même du prophète, adresser mes actions de graces à l'Éternel, et le prier d'ouvrir ses portiques célestes aux pauvres revenans. »

Tout-à-coup la lecture de M. D* et l'attention que nous lui prêtions furent interrompues par des cris de tout l'équipage. Nous nous levâmes pour apprendre la cause de cette joie; c'était une troupe de dauphins qui venait se jouer dans les eaux mêmes du bâtiment. Nous en prîmes un assez grand nombre, ainsi que d'une autre espèce de poissons, et nous les donnâmes au cuisinier afin qu'il en préparât une partie pour le dîner, et qu'il distribuât le reste parmi les gens de l'équipage. C'était précisément la saint Georges. Le capitaine, en l'honneur du jour, fit servir un repas splendide pendant lequel la coupe circula gaîment. Après le dîner, le capitaine proposa sur le pont un bal improvisé, proposition qui reçut l'assentiment général. Deux matelots, qui jouaient de la clarinette, devaient composer l'orchestre. Le capitaine était occupé à donner ses ordres au sujet de son bal, lorsqu'on accourut l'avertir que l'homme du gouvernail venait de tomber à sa place privé de sentiment, et qu'un autre matelot était si malade qu'il pouvait à peine ouvrir la bouche. Le capitaine pâlit et s'élança sur le pont. Toute notre gaîté avait tout-à-coup disparu, sans savoir précisément pourquoi. Au bout de quelque temps, nous envoyâmes un domestique sur le pont pour avoir des nouvelles. Il revint peu après et nous apprit que l'état des deux matelots empirait singulièrement, et de plus, qu'un troisième venait aussi d'avoir une attaque. A peine avait-il prononcé ces mots, que M. L** s'écria, avec l'accent d'une profonde terreur, que sa sœur avait perdu connaissance. Le major et le jeune Irlandais tremblaient tellement qu'ils purent à peine transporter la jeune dame dans sa chambre. Tout entretien avait cessé; personne ne prononça un mot jusqu'au retour de M. L**. Tandis que nous lui demandions des nouvelles de sa sœur, le capitaine entra; l'effroi avait décomposé tous ses traits. « Quel malheur! s'écria-t-il; quel épouvantable malheur! Je crains que nous ne soyons tous empoisonnés!... Ce poisson que nous avons mangé!... Un des matelots vient de mourir, cinq autres sont dangereusement malades. — Empoisonnés! grand Dieu! Empoisonnés! Devons-nous donc tous mourir? s'écria Mme L** en se jetant à genoux. — Que faut-il faire? N'existe-t-il pas de contre-poison? dit le major avec l'accent du désespoir. — Aucun, à ma connaissance, répliqua le capitaine. Tout remède est inutile; ce poison est toujours mortel, excepté.... Mais j'en ressens déjà les effets. .. tenez-moi. — Il chancela, et serait tombé sur le plancher si je ne l'avais soutenu. La jeune femme saisit son bras et s'écria d'un ton déchirant: « N'y a-t-il donc aucun moyen?... Rien, personne qui puisse vous sauver? » et tomba inanimée dans les bras de son mari. Au bout de quelques secondes, elle revint à elle, et j'essayai de lui rendre quelque courage, en faisant observer que les poisons n'étaient pas également nuisibles à tout le monde. — « Y aurait-il donc encore un peu d'espoir? s'écria-t-elle. Puisse-t-il en être ainsi, grand Dieu! Ah! qu'il est cruel de mourir sur l'Océan, loin de ses amis et de sa famille, et d'avoir pour tombeau les abîmes de la mer! »

L'équipage, ayant dîné une heure et demie avant nous, avait ressenti beaucoup plus tôt les effets du poison; mais en ce moment ses symptômes se manifestaient sur chacun. M. D** devint furieux, le major était étendu sur le plancher dans une insensibilité complète, et le capitaine avait noyé dans un grand verre de rhum le peu d'idées qui lui restaient encore. Mme L**, dans un muet désespoir, fixait un regard morne sur son mari et sur sa sœur. Je souffrais peu en comparaison des autres, et en conséquence je leur donnai mes soins jusqu'au moment où je les jugeai tout-à-fait inutiles; alors je m'assis dans l'attente de toutes les horreurs de la catastrophe qu'allait amener la mort de l'équipage entier. — Tandis que je cherchais à raffermir mon courage, j'entendis le pilote crier: « Le vent nous a jetés hors de notre route. » Une voix, que je reconnus pour celle du lieutenant, répondit: « Eh bien! que nous importe? mets la barre sous le vent, et laisse le bâtiment filer à l'aventure. » Je m'aperçus bientôt au bruit du sillage que le vaisseau marchait beaucoup plus vite qu'auparavant, et je montai sur le pont pour en savoir la cause. Je trouvai le lieutenant étendu par terre, et ne pus

tirer de lui une seule parole. Le timonnier attachait un câble autour de la barre, et me dit qu'il etait si faible et si aveuglé qu'il ne pouvait ni gouverner ni voir le compas, qu'en conséquence il allait attacher le gouvernail de manière à ce que la poulaine restât le plus possible droit au vent. Tous les hommes de l'équipage étaient couchés çà et là sur le pont, les uns dans une insensibilité véritable, les autres tout-à-fait indifférens à la situation périlleuse du navire. Tous mes efforts pour les tirer de cette honteuse léthargie furent sans succès; impossible même d'obtenir d'eux une réponse. Environ une heure après le coucher du soleil, l'état de tous paraissait avoir empiré encore. Moi seul j'avais conservé mes sens et ma raison. Nous avions beaucoup de voiles dehors, le vent soufflait très-frais: aussi nous courions dix milles à l'heure. La voûte céleste était tendue de gros et innombrables flocons de sombres nuages que le vent chassait avec violence, et que perçait par intervalle la pâle et compatissante lueur de quelques étoiles. La mer commença à devenir grosse, les flots se soulevaient, et les craquemens continuels des mâts témoignaient que ces derniers étaient chargés de plus de voilure qu'ils n'en pouvaient porter.

J'étais placé seul à la poupe, n'entendant rien autour de moi que les mugissemens du vent et des vagues. Tous les êtres qui se trouvaient sur le bâtiment étaient pour moi comme morts, et je me trouvais poussé au hasard sur les flots en fureur, sans un seul compagnon d'infortune. Le navire, ainsi lancé sur les profondeurs de la mer, sans aucun bras humain pour le gouverner, semblait être à la merci d'un génie impitoyable et fantasque, aux caprices duquel l'équipage avait été livré par une puissance supérieure. Je tremblais à l'idée d'être jeté contre des rochers ou sur une côte, et souvent je prenais la nue obscure qui s'élevait à l'horizon pour les écueils dangereux de quelque plage inhospitalière. Enfin j'aperçus distinctement une lumière: je pressentis une fin prochaine, inévitable, et je débattis en moi-même s'il valait mieux aller au-devant de la mort sur le pont, ou l'attendre dans l'intérieur du vaisseau. Bientôt je vis un navire à une fort petite distance en avant de nous; machinalement je m'élançai au gouvernail pour détacher la barre, dont le choc me renversa rudement. J'entendis alors un craquement épouvantable et des cris terribles; nous étions accrochés à un autre bâtiment. Mais la rapidité avec laquelle nous courions nous eut bientôt dégagés. Je regardai en arrière, et je vis un navire dont la marche était irrégulière et incertaine; j'entendis en même temps un bruit confus de voix. Au bout de quelques instans, tout avait disparu. Ma situation me parut alors bien plus terrible encore, en songeant que je venais de me trouver si près d'hommes qui auraient pu nous sauver tous.

Vers minuit, notre mât de beaupré se rompit, et tomba sur le pont avec un fracas terrible. Aussitôt le vaisseau tourna sur lui-même, puis se remit en marche en chancelant comme un homme ivre. — J'allais descendre dans l'entrepont pour y chercher du secours, lorsqu'une grande figure blanche passa rapidement à côté de moi en poussant un cri épouvantable, et s'élança par-dessus le bord. Je la vis, ballottée entre les vagues, qui se débattait et agitait les bras d'une manière convulsive, mais, hélas! je n'avais aucun moyen de la secourir. Pendant quelques minutes encore elle lutta contre la mort, mais bientôt elle disparut au milieu des flots écumeux. L'obscurité ne me permit pas de distinguer quel pouvait être le malheureux qui, dans un moment de folie sans doute, venait de se jeter ainsi dans les bras de la mort, et je n'eus pas le courage de chercher à m'en assurer. — Comme les vagues furieuses continuaient à couvrir le pont, je descendis dans la cabine: les plus profondes ténèbres y régnaient. J'appelai le capitaine et mes compagnons de voyage, et je ne reçus aucune réponse, quoiqu'il me semblât entendre, dans les courts instants où le bruit des flots se calmait un peu, de râlemens et une respiration pressée. Mais je pensai que je me faisais illusion, et je me persuadai qu'ils étaient tous morts. L'air alors commença à me manquer, j'éprouvais une oppression cruelle; je me voyais renfermé dans une vaste bière avec quantité de cadavres près desquels ma vie devait s'éteindre dans une lente agonie. La mer battait avec fureur les flancs du navire, et les craquemens réitérés des planches brisées ne prouvaient que trop dans quel péril nous nous trouvions. Les mouvemens saccadés du vaisseau m'ayant plusieurs fois jeté sur le plancher ou contre les bords, j'essayai enfin de trouver mon lit: j'y réussis, et malgré les horreurs qui m'environnaient, je m'endormis profondément. — Lorsque je me réveillai, la matinée me parut déjà fort avancée: le bâtiment continuait à voguer en chancelant, mais le bruit du vent et des vagues avait cessé. La première personne que j'aperçus en me levant fut le capitaine, qui était couché mort à quelques pas de moi. En face de lui était étendu le major L**, dont la main tenait fortement le loquet de la porte qui fermait la chambre de sa femme. Celle-ci, assise tout près de lui, paraissait complètement épuisée, mais vivait encore. Elle essaya plusieurs fois de parler, et parvint enfin à me dire que sa sœur se trouvait mieux. Je ne vis nulle part le jeune Irlandais; j'en conclus que c'était lui que, pendant la nuit, j'avais vu se jeter dans la mer. — Je montai sur le pont: quatre matelots étaient morts; mais le lieutenant et les trois autres hommes s'étaient assez bien remis pour pouvoir se tenir sur leurs jambes. Le vaisseau était presque désemparé, et, d'après toutes les probabilités, nous nous trouvions près des îles de Bahama, mais sans savoir au juste où elles étaient situées par rapport à nous. — La journée se passa tristement; nous en employâmes la plus grande partie à faire les préparatifs nécessaires pour les funérailles. Le charpentier prépara un nombre de planches suffisant, et sur chacune nous attachâmes un des cadavres avec de forts poids. Vers dix heures du soir, nous commençâmes à descendre dans la mer les restes de nos infortunés compagnons. Un silence de mort avait régné pendant tout le jour, pas un nuage n'obscurcissait le ciel. Les étoiles se reflétaient avec tant de pureté dans l'élément qui nous environnait, qu'il semblait que nous transmettions ces dépouilles mortelles à un ciel aussi brillant que celui dont la voûte s'étendait au-dessus de nous. Notre occupation, aussi bien que notre situation, avait quelque chose d'horrible et de solennel. Je lus l'office des morts pendant qu'on descendait l'un après l'autre les cadavres le long du bord du vaisseau. Quand tout fut terminé, nous nous retirâmes dans un morne et profond silence.

Vers minuit, les matelots jetèrent une ancre, ce qu'il n'avait pas été possible d'exécuter jusqu'alors. Ils parvinrent aussi à carguer la plupart des voiles, et nous allâmes du moins nous reposer avec la consolante espérance que, si le vent venait à s'élever de nouveau, nous

serions en état de lui résister. — Un bruit confus sur le pont me réveilla le lendemain de bonne heure. Je montai à la hâte, et je vis tous les matelots occupés à regarder attentivement dans la mer le long du bord. Je demandai si notre ancre tenait bien.—« Oui, vraiment, me répondit-on, beaucoup mieux même que nous ne le désirons. » — Je m'approchai de la balustrade, et, regardant également au-dessous de moi, je vis, à ma grande surprise et à mon grand effroi, les cadavres au fond de la mer, comme si l'on venait seulement de les descendre à l'instant même. Par hasard une grosse pièce de bois tomba dans la mer, et l'agitation qui en résulta produisit une augmentation apparente dans le nombre des cadavres, et d'affreux tiraillemens dans leurs membres et sur leurs traits. Cent cadavres semblèrent se dresser et s'agiter pêle-mêle au fond de la mer, puis disparurent lentement lorsque l'eau fut redevenue calme. Les matelots se disaient entre eux à voix basse que jamais nous ne pourrions bouger de là, et que le navire pourrirait là avec les cadavres.

Le lendemain matin je fus réveillé par la joyeuse nouvelle qu'un shooner était en vue, et qu'il avait répondu à notre signal. Au bout d'une heure il fut près de nous et nous parla. Dès que nous eûmes informé le capitaine de notre triste position, il fit mettre un canot à la mer et vint sur notre bord avec trois de ses gens. C'était un petit homme trapu, fort brun de visage, dont la prononciation décelait un Américain des Etats du Sud. Notre lieutenant lui raconta en détail nos aventures, mais il parut y donner peu d'attention, et interrompit le lieutenant pour lui demander en quoi consistait notre chargement. Lorsqu'on eut repondu à sa question: « Dans un tel état de choses, dit-il, je suppose que vous désirez sérieusement atteindre au plus tôt un port quelconque. — Sans aucun doute, répliqua le lieutenant, c'est là notre vœu le plus cher, et nous espérons le réaliser avec votre secours. — Oui, oui, reprit le capitaine, nous devons tous nous entr'aider. Je pense donc que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous rendre à la Nouvelle-Providence; ma destination, à moi, c'est Saint-Thomas, et sans doute vous ne pouvez pas vous attendre à ce que je retourne sur mes pas ou que je vous donne quelques-uns de mes hommes, car le succès de mes affaires dépend de ma prompte arrivée. Mais j'ai trois noirs à bord... Ces drôles, à la vérité, n'entendent rien à la manœuvre et sont paresseux comme des chiens; mais le fouet, patron, le fouet, vous dis-je, et ils iront à merveille. Eh bien, je dis donc que je vous céderai ces trois moricauds pour un prix raisonnable et argent comptant. — Cette proposition sonne singulièrement à une oreille anglaise, dit le lieutenant; cependant, quel prix demandez-vous? — Je ne puis les laisser à moins de 500 couronnes pièce. A Saint-Thomas j'en aurais mieux que cela, car ce sont de solides gaillards. Le lieutenant se récria contre une telle demande, et ajouta qu'un marin anglais donnerait, en pareille circonstance, ses secours sans paiement. Là-dessus, l'Américain offrit ses noirs à 20 couronnes pièce.

Mais lorsqu'on lui eut déclaré qu'il n'y avait pas d'argent sur le vaisseau, il sauta dans son canot, assurant qu'il n'avait pas le temps de parler philanthropie, et regagna son bâtiment, que nous perdîmes bientôt de vue. Nous nous regardâmes pendant quelques minutes dans une angoisse muette, puis les matelots se répandirent en violentes imprécations contre l'Américain à cœur de roc. Le major et sa femme étaient en bas dans l'intérieur, et entendaient tout ce qui se passait. Lorsque le maudit capitaine était venu à notre bord, ils s'étaient aussitôt livrés à l'espérance, ne doutant nullement qu'il ne s'empressât de nous tirer de notre position périlleuse; mais leur espoir fut bientôt détruit, et quand je descendis, je trouvai la jeune femme fondant en larmes.

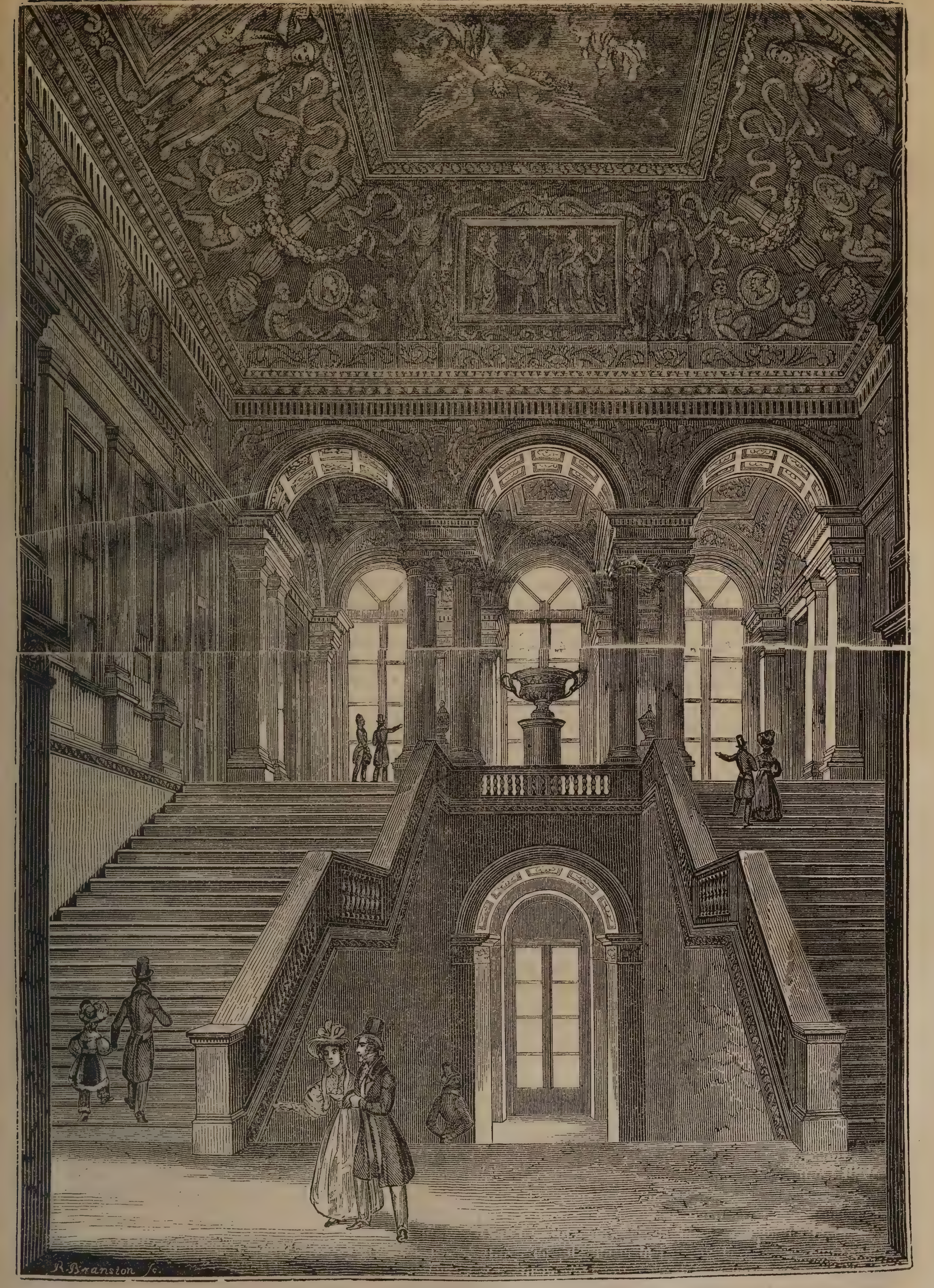
Cependant nous parvînmes à encourager les matelots, et nous unîmes nos efforts aux leurs. Les débris du mât de beaupré furent enlevés du pont, et on établit à sa place un mât de misaine; puis l'ancre fut levée, et nous cinglâmes vers la Nouvelle-Providence. Heureusement notre lieutenant connaissait parfaitement les mers où nous naviguions. Le vent resta favorable; et après deux jours d'espérances et d'inquiétudes, nous jetâmes l'ancre sur le rivage de l'île d'Exuma.

EDWARDS SMITH.

LE SALON DE 1836.

Le Louvre, ce magnifique palais qui renferme tant de trésors de l'art, reste désert durant huit mois de l'année. A peine rencontre-t-on dans ses immenses galeries, ouvertes deux fois la semaine au public, une centaine de personnes qui se promènent insoucieusement parmi toutes ces merveilles, sans s'arrêter, devant chaque œuvre, plus de temps qu'il n'en faut pour lire sur le livret l'explication du sujet traité par le maître. Ni Murillo, ni Raphaël, ni Rubens, ni Rembrandt, n'attirent leur attention. Si quelque tableau ralentit la marche des visiteurs, soyez-en sûr, c'est quelque scène flamande : non parce que Teniers ou Gérard Dow l'a reproduite avec un art accompli et une vérité saisissante, mais parce qu'on y remarque des détails grivois ou plaisans. Ces gens-là ne se piquent ni de juger, ni d'admirer. Ils arrivent de province, et il faut qu'ils puissent dire à leur retour : « J'ai vu le Louvre. » Ou bien, honnêtes bourgeois de Paris, que le mauvais temps a surpris en route, ils sont venus s'abriter là, pour économiser les vingt sous d'un cabriolet et pour occuper leur désœuvrement. Donc, exceptez ces oisifs, exceptez un petit nombre d'artistes qui font des études au Louvre, et cinq ou six personnes qui viennent religieusement passer quelques heures de contemplation devant les chefs-d'œuvre des grands maîtres, la population parisienne montre la plus complète indifférence pour les vieux trésors de peinture.

Mais arrive l'exposition des ouvrages modernes, et



Escalier du Louvre.

soudain une foule immense se précipitera dans le riche et noble escalier qui conduit à une galerie où l'on a caché Raphaël, Rembrandt et Murillo sous des échafaudages de toile verte, pour laisser la place à des tableaux peints avec précipitation depuis huit mois; — comme si l'on pouvait accomplir en huit mois une œuvre sérieuse et consciencieusement étudiée ! Tour à tour, cent mille personnes accourront, se presseront, se heurteront, se dresseront sur la pointe des pieds, pour apercevoir au-dessus de l'épaule de leurs voisins les tableaux les plus remarquables. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette foule, indifférente, pour les grands maîtres qu'elle semble ne pas comprendre, juge avec intelligence et finesse les tableaux de l'école moderne. Sa critique frappe toujours juste; ses éloges ne s'adressent jamais à une partie vicieuse. Un manque de proportion, quelque léger qu'il soit, une pose exagérée, une teinte fausse, sont inévitablement saisis et signalés par des observations piquantes. Ainsi, voilà un peuple organisé à sentir et à aimer les arts, qui, par insouciance et par paresse, ne sort pas de chez lui, ne hasarde point vingt pas pour aller visiter et admirer Raphaël, Murillo, Rembrandt; Teniers, Rubens. Il n'y va point, parce qu'il peut y aller quand il le voudra. Le salon moderne, au rebours, n'est ouvert que deux mois de l'année, et il y a un jour réservé. C'est précisément ce jour réservé que l'on rencontre le plus de foule au Louvre, et que la poussière élève le plus ses nuages étouffans et sales. Mais qu'importe? il y a là privilége, et le Parisien veut avant tout des priviléges.

Tandis que cette foule s'empresse dans les galeries de peintures, ou s'éparpille à travers le musée égyptien, sans lever la tête pour regarder les beaux plafonds, sans jeter un coup-d'œil à droite ou à gauche vers ces antiquités curieuses, rassemblées là avec tant de mal et de soins, descendons vers la galerie étroite où se dressent, serrées les unes contre les autres, sans air, sans perspective, avec un jour peu favorable, les œuvres de sculpture produites depuis un an.

Vient d'abord Bra, qui n'avait point exposé depuis plusieurs années, et qui, cette fois, a mis au salon trois bustes et une statue du sire de Joinville.

La statue d'un personnage historique n'est pas seulement un portrait ressemblant, mais encore un symbole. Ainsi, le sire de Joinville doit résumer l'époque à laquelle il vivait et la caste à laquelle il appartenait. Noble chevalier, élevé au bruit des armes, on retrouve en lui le chrétien qui court en Orient, l'épée à la main, et le signe du croisé sur l'épaule; mais à l'enthousiasme religieux et aux habitudes guerrières, se mêle aussi un sentiment moins rude et plus élevé. Sous le front habitué au casque du vaillant sire, germent des pensées nouvelles : comme ses ancêtres, il ne trouve pas honteux qu'un chevalier sache lire; et il ne laisse plus à des moines le soin de recueillir les événemens contemporains. Joinville, en un mot, représente le principe de la civilisation littéraire en France.

Voilà ce qu'a bien compris Bra, et ce qu'en outre il a bien exprimé. L'attitude du sire de Joinville est à la fois belliqueuse et pensive. Il tient une plume et il porte l'épée ; car peut-être le signal du combat va-t il retentir. Mais si le cheval er se tient debout et prêt à marcher en avant, son front incliné, son regard préoccupé annoncent assez qu'il médite les chroniques de son temps, et qu'il va les écrire pourvu que l'ennemi lui en laisse le temps; il n'est pas jusqu'aux plis du vêtement qui n'attestent des habitudes graves mêlées à des inquiétudes de guerre.

Statuaire profond et penseur, Bra n'apporte point seulement à ses marbres historiques de longues méditations, mais encore une grande finesse jointe à un grand tact. Les bustes de M. Guizot, du maréchal Mortier, et de M. le baron Méchin en fournissent des preuves. Le maréchal et le préfet résument des types de l'empire : grands et forts instrumens mis en œuvre avec habileté par la main de Napoléon; ils sont la pierre anguleuse, qui serait resté dédaignée, sans l'architecte qui en a fait la base de son édifice. On trouve au contraire dans M Guizot, l'homme de 1825 et de 1836 : éclectique, fin, ne devant rien aux autres, mais tout à lui; toujours en lutte avec les événemens; sans croyance inébranlable; sans foi dans l'avenir. Eh bien! étudiez ces têtes, et vous y retrouverez tout cela: voici bien le ministre que la discussion de la tribune rend un peu irritable, et qui pourtant maîtrise ses émotions; au contraire, chez le maréchal, apparaît le confiance militaire du brave qui disait : *On doit tirer sur le roi; je suis grand, je lui servirai de bouclier.*

Duseigneur avait à traduire une époque bien plus rude que l'époque du sire de Joinville Car si le chroniqueur-chevalier représente la transition vague encore de la force militaire à la force morale, Dagobert symbolise la transition de la barbarie à quelques germes de civilisation. Jusqu'à Dagobert, le droit n'avait été que la force; on n'acquérait et on ne maintenait que par la francisque, le poignard et le poison. Sous Dagobert. commença une ère moins sanglante: on conclut des traités, et le droit écrit prit place à côté du droit armé. Voilà pourquoi Duseigueur a mis dans la tête de son Dagobert de la ruse et de l'énergie : que le cri de guerre se fasse entendre, et le roi jettera cette longue robe et montrera la cotte de maille qu'elle recouvre.

La statue de Dagobert bien entendue, présente dans son ensemble je ne sais quel caractère de l'époque qui saisit tout d'abord; peut-être pourrait-on reprocher à quelques plis de la raideur et trop de poids.

Ce que l'on remarque d'abord de Desbœufs, c'est une délicieuse statuette de Mme la duchesse d'Otrante. On imaginerait difficilement quelque chose de plus gracieux et de mieux disposé: tout est grace et finesse dans cette petite figure assise mollement et sans apprêt.

Le buste d'Arnault, ce vieil athlète littéraire de l'empire, malicieux, et bon homme, rappelle bien sa physionomie empreinte de ce double caractère.

Type peut-être un peu trop moderne et trop voluptueux, la *sainte Geneviève* de M. Etex offre une suavité de contours et une recherche de forme qui, sans trop convenir à la sainte et à la bergère des premiers temps chrétiens, n'en est pas moins une délicieuse statue de femme. Ce regard levé vers le ciel exprime plutôt la mélancolie de la passion que la ferveur de l'amour céleste; il regrette plutôt qu'il ne prie.

La *Jeune esclave* de M. Debay, arrivé récemment de Rome, présente, mais avec plus d'à propos, ces mêmes caractères modernes et voluptueux Dans le bénitier de M. Antonin Moine, le cachet religieux a été imprimé d'une manière complète et irrécusable. La seule critique que l'on puisse justement adresser à ce groupe habilement disposé s'adresse à la pesanteur de quelques parties du vêtement, qui semblent plutôt mouillées que drapées. En revanche, l'ange du jugement dernier n'offre aucune prise aux observations critiques. Quels terribles éclats

doivent sortir de cette trompette! et comme l'on sent qu'un signe du doigt de l'archange, qu'un mouvement de son pied suffit pour faire sortir de la terre ces cadavres et ces ossemens!

On comprend difficilement l'Eve musculeuse de M. Brion et la Déjanire de M. Sornet, coiffée comme Mme de Lavallière, et l'on arrive avec quelque surprise devant le *Génie de la Liberté* de M. Dumont : non pas que cette figure ne soit habilement composée, mais parce qu'on se demande si le symbole de la liberté doit être une figure de forme aussi frêle, surtout lorsqu'il est destiné à s'élever au sommet du Panthéon. En vain alléguerait-on que cette figure n'est que le modèle réduit d'une statue colossale. Dans les proportions colossales comme dans les proportions réduites, la statue de M. Dumont gardera toujours ses apparences frêles. Or, la première condition de la liberté, c'est la force. *François Ier* et le *Poussin* sont deux belles et complètes figures. Il faut citer encore le *Marcus Brutus*.

Les deux Dantan ont exposé, l'aîné, une délicieuse tête de femme et un portrait de son père, l'autre plusieurs bustes, parmi lesquels celui de Gros, de Bellini et d'Aubert. Le buste de Gros surtout est plein de poésie et de vérité. Mentionnons encore le *jeune Spartiate* de Caunois, le *Bailly* de Jalley, la femme endormie de Mercier, la *Vénus* de Pradier, et arrivons à la chaire de Bion et aux animaux de Barye.

La figure du Christ qui surmonte cette chaire manque de noblesse et paraît mesquine; elle semble beaucoup plus petite que les anges qu'elle devrait dominer. Ces anges sont pleins de poésie, et les ornemens de la chaire réunissent toutes les richesses ciselées du 14e siècle. Du reste Bion n'a point tout-à-fait été le maître de composer cette chaire comme il l'aurait conçue de lui-même. Il fallait qu'elle fût en rapport avec l'église de Brou où l'on veut la placer, et cette condition présentait un obstacle de plus dont Bion a su triompher avec habileté.

Les statues d'animaux que produit Barye, comme les tableaux d'animaux que produit Brascassat, atteignent à une vérité qui laisse ces deux artistes sans rivaux. Seulement, comme le talent ne se présente jamais sous deux phases semblables, au statuaire il faut des scènes animées et dramatiques, au peintre des scènes calmes et douces. Que ce lion exprime bien la colère de la peur! Que cette lionne exprime bien le repos et la satiété après le carnage! Le lion se trouve en face d'un serpent contre lequel il ne peut ni lutter ni déployer sa terrible force; la lionne est repue; elle tient sa proie, il ne lui reste plus qu'à en dévorer les restes à loisir; d'un côté la fureur de la force en défaut, de l'autre le calme de la force satisfaite.

Le *Chactas* de Duret frappe par sa conscience d'étude, et la mélancolie que le jeune maître a répandue sur toute son œuvre. Un artiste ordinaire aurait reculé devant ces formes de mohican et, comme un peintre célèbre, aurait fait du sauvage américain un européen athlétique. Duret plus hardi, a donné à Chactas les formes de la race d'hommes auxquels appartient le héros de Chateaubriand. Comme cette pose naïve exprime la tristesse! comme c'est bien là le laisser-aller d'un désespoir sans espérance.

Lorsque l'on entre dans le salon des peintures, deux tableaux d'abord, et avant tout, frappent et attirent les regards. Ce sont les *Pêcheurs* de Léopold Robert, et la *Bataille des Pyramides* de Gros.

Le premier de ces tableaux rivalise de pureté et de poésie avec les créations les plus pures et les plus poétiques de Raphaël; parmi les nombreuses pages de batailles qui se multiplient de toutes parts dans les immenses galeries du Louvre, rien ne saurait être opposé avec avantage à l'œuvre forte et grande du baron Gros.

Eh bien! ces artistes, si hors de ligne, ont tous les deux succombé au suicide, l'un parce qu'il doutait de son propre génie, l'autre parce que ce génie lui avait échappé.

Ces deux tristes et cruels exemples le prouvent: l'art n'est point une chose si facile et si riante que le pense cette foule de jeunes hommes qui se jettent follement dans la carrière artistique, les uns par vanité, les autres par désœuvrement ou par besoin; tous sans avoir consulté leurs forces, sans prévoir les épreuves du noviciat, les difficultés des débuts et le travail austère de toute une existence de douleurs.

C'est donc un devoir d'arrêter dans la voie téméraire qu'ils veulent suivre les imprudens sans vocation qui abordent la vie artistique, et il faut féliciter le jury chargé de l'admission des tableaux d'avoir refusé 1900 toiles médiocres ou mauvaises apportées à son examen.

Mais, en revanche, il faut le blâmer sévèrement d'avoir insulté à des artistes qui déjà ont su se créer un nom; d'avoir, par caprice et par jalousie peut-être, écarté du salon des peintres dont le public sait et chérit le talent. C'est abuser honteusement d'un mandat honorable, c'est faire servir à un mauvais usage une bonne et sage institution.

Un réglement devrait être fait par lequel, une fois qu'un peintre aurait été admis à exposer, il se trouverait désormais, pour les années suivantes, affranchi de l'examen du jury. Ce serait au public à juger les artistes, à se détourner du tableau où il ne remarquerait ni progrès ni talent; et non pas à l'omnipotence d'un jury qui voit et qui ne peut voir qu'à la hâte les toiles que l'on fait passer rapidement sous ses yeux.

Car si le jury a repoussé de l'exposition Clément Boulanger, Dupré et tant d'autres, il n'est point de raison pour que l'année prochaine, il n'écarte Charlet et Horace Vernet, Court et Delacroix. Une école bannira l'autre, jusqu'à ce que l'opprimé arrive à la puissance et use de représailles.

On le voit, les abus du jury ont cette année soulevé de trop graves questions pour que l'on ne prenne pas désormais des mesures contre de tels abus.

Ces considérations préliminaires terminées, il faut aborder maintenant l'examen des tableaux, et poser au préalable les points de départ de cet examen.

Les arts ont un double but: il faut à la fois qu'ils s'adressent aux exceptions et aux généralités.

Les exceptions, c'est-à-dire les intelligences développées par l'éducation, l'art et le contact de l'art, doivent rencontrer dans une œuvre les secrets et les ressources de l'étude; c'est pour elles qu'en silence le génie se nourrit et s'inspire des maîtres, puisqu'il rejette à la fin leurs langes glorieux, et qu'il s'écrie : *Je suis celui qui est.*

Aux généralités, c'est-à-dire aux masses, il faut la pensée qui saisisse, l'exécution qui frappe, le drame qui remue.

Ce sont les généralités qui font le succès.

Ce sont les exceptions qui le confirment.

Ainsi, pendant que la foule se groupe devant les *Pêcheurs* de Robert, tandis qu'elle subit l'influence de la pensée mélancolique que renferme ce tableau, l'artiste

admire la correction du dessin, l'habileté de la composition et la vérité de la couleur.

Pour résumer :

Les masses sentent que cela est beau et grand.

Les exceptions s'expliquent pourquoi cela est beau et grand.

Les batailles abondent au salon; et l'Empire, cette belliqueuse époque, n'a jamais tant produit de tableaux de guerre que de notre temps pacifique. En première ligne, apparaît Horace Vernet, qui pour son compte, a produit quatre immenses toiles de batailles ou plutôt quatre épisodes de batailles.

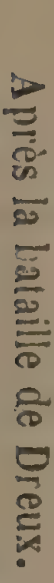
Les batailles d'*Iéna*, de *Friedland* et de *Wagram*, habilement composées, décèlent un peu dans leur exécution l'abus d'une facilité trop grande. On y retrouve toutes les négligences d'une improvisation; en revanche, Horace a imprimé à *Fontenoy*, qui porte la date de 1828, un caractère de localité et d'époque, témoi-



La Bataille de Wagram. *Horace Vernet pinx. Brown sculp.*

gnages d'un travail plus consciencieux et plus étudié. Mais ce qu'on ne peut voir sans admiration, c'est une *chasse dans le désert de Sahara*. Là, se joignent à une composition savante et heureuse, un dessin correct et une couleur vraie. Ce n'est plus une pensée jetée à la hâte, c'est une pensée, forte, dramatique, énergiquement conçue et complètement exprimée. Heureux artiste, qui n'a qu'à vouloir, pour être parfait!

Charlet aussi a exposé un chef-d'œuvre; Charlet l'habile dessinateur s'est fait peintre habile. Il a pris pour sujet non pas une victoire mais une déroute. Au premier coup-d'œil, on ne voit dans son tableau qu'un ciel noir et la neige qui voile le ciel et qui couvre la terre. Puis quand les regards commencent à distinguer quelque chose, voici une colonne immense de soldats qui s'avance en désordre; on rirait de cette scène si l'on n'en pleurait pas, car le burlesque se mêle ici, d'une façon terrible à l'épouvante. L'un est affublé d'un manteau de femme, l'autre d'un habit russe; plus loin, on voit des soldats couverts des haillons du cavalier et du fantassin; la plupart marchent nus pieds, et sans s'inquiéter de leurs camarades qui tombent en chemin, autrement que pour s'emparer des guenilles qui les couvrent. Tous ont dans le cœur le désespoir et la rage. S'ils rencontrent



Après la bataille de Dreux.

des marchands russes, ils les tuent. S'ils passent dans un village, ils laissent derrière eux le village incendié; à ces hommes dévastés et mourants, il faut la dévastation et la mort. Le tableau de Charlet est la morale des faits que raconte Horace Vernet; triste et solennelle morale que les nations semblent enfin comprendre.

Après Horace Vernet et Charlet, viennent Bellangé, Hyp. Lecomte, Adam, Beaume, Couders, Fragonard Lepoitevin, Montvoisin, Renoux, et Eugène Lamy, qui ont reproduit sur la toile, le *lendemain de la bataille de Jemmapes, Fleurus, le passage du Mincio, le combat de Landsberg, la prise de Salo, Castiglione, Newied, la capitulation de Nordlingen, le passage du Rhin, Diernsten, la bataille de Hawfeldt,* sous Louis XV. *Marignan, Svertingen, Denain, la reprise* du camp de *Peyrestortes*, et *Hondschoote.* Chacun de ces artistes a su donner à son tableau le caractère de talent qui lui est particulier, à l'exception toutefois d'Eugène Lamy, dont l'association avec Jules Dupré, n'a point été heureuse.

Parmi les tableaux d'histoire, vient d'abord *François de Lorraine, duc de Guise.* Après la bataille de Dreux, « Catherine de Médicis quitta Vincennes pour conduire le roi au château de Rambouillet, peu éloigné » du champ de bataille. Le duc de Guise s'y rendit aussitôt avec tous les officiers de l'armée; introduit avec » eux dans la salle où se tenait le roi, il demanda s'il » plairait à leurs majestés, de lui accorder un moment » d'audience. Jésus! mon cousin, répondit Catherine, » que parlez-vous d'audience? doutez-vous du plaisir » que le roi et moi aurions à vous entendre. »

Sans les lettres M. *de* R. qui accompagnent cette note du livret, on se demanderait comment Alfred Johannot a pu choisir un sujet si peu dramatique, et qui exige de si longues explications. Une fois que ces lettres ont appris que Johannot travaillait pour le roi et sur une donnée imposée, il ne reste plus que le sentiment de l'habileté avec laquelle l'artiste a su triompher d'un pareil sujet.

Ordonnée avec une simplicité digne et pleine de goût, cette grande toile présente les figures dans une ordonnance sage et des plus simples. On retrouve dans chaque tête une étude consciencieuse et sévère; celle de Medicis exprime admirablement l'astuce et l'adresse de la reine italienne.

On s'arrête avec plaisir devant le *départ de Marie Stuart*, scène mélancolique et d'une heureuse composition.

Pour Léon Coignet, chaque exposition nouvelle amène un progrès; sa pensée prend plus de force et de saillie; son expression plus de sûreté, son exécution, plus d'habileté. Voyez les *Enrôlemens volontaires :* comme l'agitation règne bien parmi toute cette foule, sans qu'il en résulte ni désordre ni papillotage pour l'œil. On se sent ému à l'aspect de l'enthousiasme des gardes nationaux, et l'on comprend les grandes choses que pouvait entreprendre un peuple sur lequel le danger de la patrie excitait un pareil dévouement.

Deux artistes avaient à reproduire des scènes de la révolution de Juillet : Court et Philippe Larivière. Dans cette espèce de lutte, l'avantage reste au dernier, qui a conçu et disposé sur une toile immense, d'une manière neuve et originale de nombreux personnages. Le tableau de Court : *la distribution des drapeaux*, pêche moins par la composition que par la couleur vaporeuse de l'ensemble, et je ne sais quoi d'indécis et de mou.

Quant au second, on ne peut raisonnablement reprocher à un artiste d'avoir fait une page qui n'exprime rien, lorsqu'on lui a imposé le programme suivant : « *Le duc d'Orléans signe la proclamation de la lieute-* » *nance générale du royaume, le* 31 *juillet* 1830.

Suivent ensuite *quarante lignes,* tout autant, pour compléter l'explication du sujet Il en résulte que M. Court a placé treize personnes autour d'une table, et que cela ressemble un peu aux figures de cire du boulevart.

Heureusement, M. Court a exposé un admirable portrait de femme dont nous reparlerons tout-à-l'heure.

L'immense toile de Louis Boulanger, le *triomphe de Pétrarque*, place ce jeune maître encore plus haut dans l'opinion publique. Jamais à une composition bien entendue, jamais à une couleur juste, il n'a réuni un dessin plus correct et mieux étudié. Giraud a dramatiquement exécuté une scène d'émeute populaire, pendant la captivité du roi Jean; il faut encore citer *Henri IV rapporté au Louvre,* par Robert Fleury et *Jeanne la Folle, de* Steuben.

Après les tableaux de guerre et d'histoire, viennent en presque aussi grand nombre les tableaux religieux, parmi lesquels le saint Sébastien d'Eugène Delacroix.

Assurément ce peintre a du talent et un grand talent; Chacun le sent, chacun le reconnaît, et cependant personne ne peut définir ce talent. Est-ce la couleur? mais une teinte terreuse obscurcit toute la toile du *saint Sébastien.* Est-ce le dessin? Voici des femmes incorrectes, et l'on ne peut comprendre le cadavre tourmenté que le peintre jette sur le devant de la toile, et les jambes écartées d'une manière maladroite. Est-ce la pensée? peut-être. Car l'année dernière, le prisonnier de Chilon faisait frissonner d'épouvante, et cette année, on compatit à cet corps sanglant, où reste néanmoins assez de vie, pour que la souffrance y conserve toute son énergie. Du reste, il faut reconnaître dans ce tableau une grande harmonie d'ensemble, et une touche souvent fine, délicate et hardie.

L'assomption d'Achille Deveria, l'un de ses premiers tableaux à l'huile, ne manque pas de grâce, laisse voir quelque incertitude de couleur et révèle les études que l'artiste a faites du Corrége. M. Dedreux a fait d'heureuses études de chevaux, dans son *martyre de saint Hippolyte;* et *la fille de Jephté* de Lehmann a le privilége sinon d'attirer les groupes de la foule, au moins de fixer l'attention des artistes. Telle est du reste la valeur réelle de cette toile, qu'elle résiste à des critiques justes et nombreuses. Nous dirons, nous, qu'une grande mélancolie règne dans ce tableau et fait oublier ce que l'on peut reprocher de maniéré à certaines parties de la disposition des figures et du dessin. Après la *fille de Jephté,* on remarque le retour de *l'enfant prodigue* et *Caïn*, de Chasseriau, habilement dessinés; *le Christ mort,* de Bremond, une *Magdelaine* de madame Deherain, *Agar dans le désert*, de Lessore.

Parmi les tableaux de genre, apres les *pêcheurs*, de Robert, et ses deux études, il faut citer avant tout le *Léonard de Vinci*, de Hesse.

Léonard n'est encore qu'un enfant; il a vu des pipeurs apporter au marché des cages pleines d'oiseaux, et touché de compassion pour les petits prisonniers, il les achète et les rend à la liberté. Tandis qu'il les suit d'un regard rêveur, quelques personnages l'entourent et s'expliquent diversement ce qu'il vient de faire; les uns sourient de pi-

tié, d'autres, les femmes surtout, semblent comprendre l'action du jeune homme. Il y a une délicieuse tête d'enfant qui cherche les oiseaux dans le ciel, et sur laquelle tombe avec éclat une lumière éblouissante. Dans toute cette scène savamment disposée, sans que l'art s'y fasse sentir, on reconnaît une pureté raphaëlesque de dessin, et une justesse de couleur habilement saisie sans présenter toutefois rien de trop léché. Il y a là harmonie, effet et vérité.

Une chaîne de forçats en 1788, par M. Cibot, produit une impression plus mélodramatique qu'attendrissante. M. Jeanron, avec plus de simplicité, amène des effets plus sûrs. *La pauvre famille* et les *bergers du Midi*, réunissent à une habile entente de l'art, une grande justesse et une grâce extrême de pensée.

M. Destouches, devenu populaire par un joli tableau exposé en 1834, et tout parfumé de réminiscences de Greuze, a moins heureusement réussi, cette année, dans le sujet qu'il a choisi et dans la manière dont il l'a traité. « Un jeune conscrit, dit le livret, au moment de re» joindre l'armée, vient faire ses derniers adieux à sa » fiancée et lui demande comme souvenir de leur enga» gement une boucle de ses cheveux. » Dans la pose de la femme, on peut à la rigueur trouver de l'affectation; dans celle de l'homme, il y a quelque chose de théâtral peu en harmonie avec la simplicité du sujet. Du reste, les accessoires finement compris et la vérité de certains détails compensent ces observations d'une critique un peu sévère.

Le petit messager est une charmante composition.

M. Rioult, dans ses douze tableaux en compte six, qui représentent :

« *Deux jeunes filles se baignant.* La plus jeune ef» frayée par un canard, se jette dans les bras de l'autre » (canard?).

» Une jeune fille hésite à entrer dans l'eau; une plus » jeune l'y entraîne.

» L'*heureuse mère.* L'enfant joue avec un collier. » (Scène de baigneuses.)

» Une jeune femme et son enfant au sortir du bain.

» Trois jeunes filles s'étant baignées dans une mare, » l'une d'elles caresse un oiseau qu'elle a attrapé.

» Les roses. (Scène de baigneuses.)

En 1836, il avait exposé:

» Deux jeunes filles nues dans une barque, et les années précédentes, il s'était fait un nom populaire, par un tableau de deux jeunes filles nues, dont l'une voulait entraîner sa compagne dans l'eau. D'où il résulte que M. Rioult ne peint à peu près que des baigneuses.

A Dieu ne plaise que je veuille nier la grâce et la poésie avec lesquelles il traite ce genre de sujets. On ne saurait, mieux que lui, exprimer surtout les formes indécises d'une jeune fille, encore loin de l'adolescence. Mais pourquoi ne pas sortir d'une idée si constamment suivie? A la fin, le sujet s'épuise : et les redites fatiguent les spectateurs. Le *saint Jérôme dans la grotte*, et une *étude de tête de femme*, prouvent que M. Rioult peut faire autre chose que des baigneuses; pour Dieu! qu'il ne fasse donc plus de baigneuses.

Le *poète et son libraire*, de madame Haudebourd-Lescot, est plutôt une jolie scène, qu'une idée juste. Les libraires ne lisent jamais, et encore moins se font lire les livres qu'ils éditent. Un libraire achète l'ouvrage d'un écrivain, d'après le tarif où le talent et le nom de cet écrivain le placent. Mais le jeune homme inconnu qui se présenterait au libraire, sans s'être créé un nom dans les Revues, sans avoir acquis une valeur quelconque, sans avoir pris place sur le tarif, celui-là ne trouverait ni libraire pour l'acheter ou pour l'écouter, eût-il en portefeuille l'*Antiquaire*, et les *Puritains*. Je sais bien que madame Haudebourd a placé la scène de son tableau au dix-huitième siècle; mais il en était alors à peu près comme aujourd'hui. Gilbert et Malfilâtre moururent de faim, faute de libraire.

Et après tout, pourquoi blâmerait-on les libraires de ne point aventurer leur fortune sur les chances d'un talent douteux ou que le public ne comprendra point peut-être? Pourquoi, ces industriels s'érigeraient-ils en Mécènes, à leur propre détriment? Il y a deux classes d'hommes aux dépens desquels on s'ébat depuis longues années : les libraires et les créanciers : les libraires parce qu'il y a de mauvais auteurs dont on ne veut point acheter les livres; les créanciers, parce qu'ils obligent les débiteurs fripons à payer. Mais ce serait une thèse facile à soutenir que le contraire de ces vieilles plaisanteries, passées en lieux-communs et qui traînent dans tous les vaudevilles et dans tous les petits journaux : un jour peut-être publiera-t-on les *mémoires d'un libraire* et ceux d'un créancier, et alors le public si bénévole pour accepter les préjugés qu'on lui donne, si moutonnier dans les impressions qu'il a acceptées, trouvera-t-il très-naturelles les épigrammes contre les auteurs dont ne veulent point les libraires, et contre les débiteurs qui ne paient point leurs dettes. Pourquoi non? Les neveux qui volent leurs oncles, les pupilles qui trompent les tuteurs ont bien passé de mode.

Mais laissons cette digression pour arriver à Pigal et à ses *époux en brouille*, scène triviale, trop triviale peut-être et que seule excuse une grande vérité. Biard aussi, aime le trivial, mais un trivial de meilleur goût et d'étage moins bas. C'est l'importance d'un *suisse dans l'exercice de ses fonctions*, c'est une *garde nationale de campagne défilant devant le maire*, ce sont enfin des *banquistes désappointés par le mauvais temps.*

Et pour commencer par la critique, il faut dire que ce dernier tableau rappelle, avec trop d'infériorité, *les Comédiens de campagne* du même artiste; comme toutes les idées traitées deux fois, celle-ci perd de sa saveur et de son originalité.

Quant au suisse, il marche avec toute l'importance solennelle d'un huissier de paroisse et il fait sourire involontairement. Mais on rit aux éclats devant *la garde nationale de campagne.* La foule se groupe devant ce tableau : chacun interprète la physionomie des personnages; l'un cite le maire, les deux mains croisées avec importance derrière le dos ; l'autre désigne cet honnête jardinier qui salue de son schako comme d'un chapeau et qui étale fastueusement les deux pointes brodées de sa cravate sur les revers d'un uniforme râpé. Ceux-ci préfèrent la petite fille qui allonge le pas près de son père; ceux-là les musiciens, d'autres l'officier; si bien que l'on ne quitte qu'à regret la place pour la céder à d'autres curieux.

Le *Branle-bas du combat*, idée sérieuse, compte moins de spectateurs. Car ici l'art ne s'emmielle plus pour la foule de facétie et de forme populaire. M. Biard a pourtant bien compris et chaudement amené le moment qui précède le combat, et il n'a point épargné les intentions dramatiques; on regrette seulement que la perspective laisse à critiquer dans quelques parties du vaisseau.

Nous voici arrivés à Camille Roqueplan et à deux scènes délicieuses ; dans la première, une jolie femme coupe



Paysage.



L'amiral de Rigny.

avec une ineffable expression de malice les ongles de ce pauvre lion amoureux. Dans l'autre on trouve un souvenir frais et poétique de Jean-Jacques Rousseau. « Une fois » mademoiselle Galley avançant son tablier et reculant la » tête, se présentait si bien à moi, et je visai si juste que » je lui fis tomber un bouquet dans le sein, et de rire! je » me disais en moi-même que mes lèvres ne sont-elles » des cerises comme je les leur jetterais de bon cœur. »

La tête de Jean Jacques et celle des deux jeunes femmes ont une grâce exquise. Seulement, on regrette que le ton général de ces deux tableaux ait quelque chose de vague et de terne.

Les marines abondent au Salon, et au milieu d'une foule de tableaux dont le caractère principal est la médiocrité, on remarque un petit nombre d'exceptions : *le vengeur* de Lepoitevin, une *vue d'Anvers* de Garnerey, une *vue prise à Bordeaux*, de Tanneur, *les funérailles d'un officier de marine* et *les vieilles barques*, d'Isabey jeune, *la détresse* et une *vue de Naples* par Gudin, et une toile où l'on reconnaît des progrès notables : le *combat de l'Algésiras* par Morel Fatio.

Ulrich a un délicieux lever du soleil dans les environs de Gênes, qui le place en première ligne parmi les peintres de marine. Comme paysagiste, il compte trois toiles pleines de poésie et de vérité ; ses rivaux sont Jules Dupré, Cabat, Watelet, Flers, Ricois, et Flandin, jeune peintre qui promet plus tard un artiste d'espérance.

Resterait à parler des animaux de Janet-Lange et de Lepaulle ; mais il faut arriver enfin aux portraits. Les portraits sont d'ordinaire ce qui foisonne le plus au Salon : le rapin inhabile à composer même tant bien que mal un tableau, se rejette sur les portraits. De là cette effroyable série de têtes burlesques qui grimacent plus ou moins; de là l'empressement de la foule autour des sept ou huit portraits qui sortent de la ligne commune

Cinq artistes ont ce privilége: Champmartin, Decaisne, Dubuffe, Court et Lepaule. Champmartin, plus mou et plus vague que les années précédentes, semble avoir adopté partie des défauts de Dubuffe. Dubuffe façonne plus que jamais ses délicieuses femmes avec du brouillard et du coton. Cela est si transparent, si léger, si diaphane, qu'on ose à peine respirer, de crainte qu'un souffle ne dissipe la frêle apparition. Decaisne semble exagérer un peu la nature, et jamais Court n'aurait rien exposé de plus admirable que le portrait inscrit sous le numéro 420, s'il avait donné plus de soin et de vérité aux étoffes de la robe.

Reste Lepaulle, qui, laborieux artiste, ne se contente jamais des succès et des progrès de la veille que pour préparer le succès et le progrès du lendemain.

Dans son portrait de M. Rigny, il s'est élevé à toute l'importance des tableaux d'histoire; c'est une scène composée habilement et sans emphase ; la figure de l'amiral reproduit bien la figure à la fois fine et reposée du ministre qui déguisait son adresse sous une bonhomie attrayante. Mademoiselle Varin, cette jolie danseuse, sous le costume de Miranda, forme un contraste piquant avec le portrait de l'amiral, et par la composition, et par le faire du tableau. Dans le premier la force domine; dans le second on trouve une grâce extrême et pourtant une grâce d'opéra, une grâce maniérée. Citons encore les portraits de M. de Plaisance, du maréchal Maison, du voyageur Paul Guemard et une grande étude d'odalisque.

Ici doivent s'arrêter ces notes du *Musée des Familles* sur le Salon, notes incomplètes sans doute, mais qui du moins, à défaut d'autre valeur, expriment une opinion consciencieuse et loyale.

S.

MAGASINE.

CHOSES VULGAIRES QUE L'ON IGNORE.

DES ÉPINGLES.

Conduisez une jeune femme dans un vaste atelier où travaillent demi-nus des hommes à la face brillante et métallique, aux gencives noires, aux yeux rouges et enflammés, aux cheveux d'un vert éclatant; dites-lui : ces hommes s'empoisonnent lentement; la plupart meurent pulmoniques après quelque temps de cet étrange métier; aucun ne peut continuer un pareil travail apres l'âge de quarante ans; et toutes ces souffrances, c'est pour vous, pour vous faire belle, pour completter votre toilette. Elle ne voudra pas vous croire jusqu'au moment où elle aura vu sortir des mains des ouvriers les objets qu'ils fabriquent : DES ÉPINGLES.

Pour fabriquer des épingles, il faut :

1° Des mineurs qui tirent du sein de la terre, dans les pays du nord, le cuivre rouge et le zinc, qui forment la matière de ces objets ;

2° Des forgerons qui pour obtenir l'alliage de ce cuivre et de ce zinc, le passent au laminoir et le façonnent en fil de laiton;

3° Des *dresseurs* qui déroulent ce laiton façonné en cercles;

4° Des *tailleurs* qui taillent le laiton déroulé, à la longueur des épingles;

5° Des *empointeurs* qui façonnent les pointes;

6° Des *repasseurs* qui finissent ces pointes;

7° Des *coupeurs* qui préparent la *hanse* ou épingle sans tête à en recevoir une;

8° Des *faiseurs de têtes* qui roulent le laiton autour de l'épingle;

9° Des *coupeurs de têtes* qui taillent ce laiton;

10° Des *réunisseurs de têtes* qui passent l'épingle au feu;

11° Des *ajusteurs* qui fixent irrévocablement ces têtes;

12° Des *découpeurs* d'épingles qui les nettoient;

13° Des *étameurs* qui les couvrent d'une pellicule d'étain;

14° Des *bouteuses* qui les attachent sur le papier.

Voici comment M. Teyssèdre, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, explique ces différents travaux.

Après avoir décrassé les bottes de fil contournées en cercles, on les fait passer deux ou trois fois à la filière pour écrouir (durcir) le métal et bien polir sa surface.

Dressage. — Si l'on coupait par petits bouts le fil tant qu'il est roulé en cercle, il serait difficile de donner à ces bouts des longueurs égales; d'ailleurs, on ne parviendrait pas à faire promptement la pointe d'une épingle courbée. Il est donc indispensable de rectifier le fil de laiton avant de le couper en bouts. Cette opération semble très-facile au premier abord, et cependant elle n'est rien moins que cela : il faut beaucoup d'habitude pour y réussir constamment. L'instrument dont on se sert pour cet usage est fort grossier, et l'on n'apprend à le bien organiser que par la pratique; en voici une idée. — Sur un bout de planche fixe, on enfonce une douzaine de clous cylindriques comme ceux dits *d'épingle*; ces clous sont disposés en équerre :

```
o o o d
a b o
    o c
    o
    o c
    o
    o
    o
    o
    o c
```

Le fil passe d'abord entre les clous *a*, *b*, *d*, et puis alternativement entre les clous *c*, *c*, *c*; nous voulons dire que s'il passe à la droite du premier, il passe ensuite à la gauche du second, et ainsi de suite. Cet appareil s'appelle *engin*. — La botte du fil étant placée sur une bobine, l'ouvrier *dresseur* saisit le fil par un bout au moyen d'une tenaille, et, après l'avoir entrelacé dans l'engin, il le tire en courant sur un plancher de 30 pieds de long. Cela fait, il retourne auprès de l'engin, coupe le fil tout près des clous, saisit le bout qui reste engagé dans la machine et s'éloigne pour dresser une nouvelle longueur de trente pieds; il continue cette manœuvre jusqu'à ce que toute la botte soit dressée. — Un ouvrier peut dresser ainsi 600 toises de fil par heure, et comme il est obligé, dans cette opération, de s'éloigner et de s'approcher alternativement de l'engin, sa vitesse est de 1200 toises (une demi-lieue) par heure. — Quand toute la botte, dont le poids est d'environ 12 kilog. et demi, est dressée, l'ouvrier prend tous les bouts, en forme un faisceau, et frappant avec une planchette les extrémités des fils, il fait de leur ensemble une surface plane; puis il lie fortement le faisceau avec un fil de laiton vers le bout, qu'il a régularisé avec la planchette. Cela fait, il s'assied par terre et attache à sa cuisse gauche un appareil dans lequel il fixe à volonté la botte, qu'il coupe en tronçons de même longueur au moyen d'une cisaille. Une boîte de fer lui sert de régulateur pour donner à tous les tronçons une même longueur, laquelle équivaut à celle de deux ou quatre épingles, suivant leur grosseur. — Un ouvrier peut dresser et couper en un jour assez de fil pour fabriquer vingt douzaines de miliers d'épingles. — Du coupeur, les tronçons passent aux *empointeurs* (qui font la pointe). La machine dont on fait usage dans cette opération est une meule d'acier trempé taillée en lime sur son contour; cette lime circulaire est montée et mise en mouvement comme les meules des couteliers. Il y a deux sortes de meules, l'une propre à dégrossir et l'autre à finir; la taille de celle-ci est plus fine que celle de la première. Ces meules, qui ont de 18 à 20 pouces de circonférence, tournent avec une vitesse de 27 lieues à l'heure. — Les empointeurs se placent devant leurs meules, assis les jambes croisées à la manière des tailleurs; ils prennent de 20 à 40 tronçons, suivant la grosseur du fil, et, les tenant des deux mains entre l'index et le pouce, ils les présentent par un bout à la meule, ayant soin que les uns ne dépassent pas les autres, de façon qu'ils offrent la forme d'un peigne droit. Pendant que la meule use les tronçons, l'ouvrier les roule entre ses doigts afin que la pointe soit aiguë et conique. — Comme il y a deux sortes de meules, l'opération de l'empointage se fait en deux fois : l'ouvrier empointeur est celui qui ébauche sur la meule à la taille grossière; le *repasseur* finit les pointes sur la meule à la taille fine, dont le diamètre est de 4 à 5 pouces. — Les tronçons dont les deux bouts sont aiguisés passent des empointeurs à l'ouvrier coupeur. Celui-ci, armé d'une cisaille, et muni d'une boîte qui lui sert de régulateur, retranche, vers les deux bouts du tronçon deux longueurs : ces deux parties détachées représentent deux épingles privées de têtes. Du coupeur le reste des tronçons retourne aux empointeurs, qui les aiguisent de nouveau vers les deux bouts, après quoi ils retournent au coupeur.... Cette manœuvre se répète jusqu'à ce que le tronçon soit réduit à la longueur de deux épingles. — Les épingles sans tête s'appellent *hanses*. Un ouvrier peut, dans un jour, faire la pointe à quinze douzaines de milliers d'épingles, grosses ou petites, et la treizième en sus pour le déchet.

Manière de faire les têtes. — Les têtes se font avec du laiton roulé en tire-bouchon, plus menu que celui dont l'épingle est faite. Pour rouler ce laiton, on fait usage d'une machine assez simple, et dont on peut aisément se faire une idée : elle se compose d'un petit arbre de fer bien poli, qu'on fait tourner, soit avec la main, soit au moyen d'une roue et d'une corde; à l'extrémité de l'arbre est ajusté un fil de laiton un peu plus gros que les épingles pour lesquelles on veut faire des têtes. C'est sur ce fil, appelé *moule*, que se roule le laiton des têtes, d'où résultent des hélices tout-à-fait semblables aux ressorts de bretelles.

Couper les têtes. — L'ouvrier coupeur de têtes s'assied par terre, prend d'une main une douzaine de *torons* ou hélices, ajuste bien leurs bouts, et, au moyen d'une cisaille qu'il tient de la main droite, il coupe d'un seul coup deux tours de chaque toron. Il faut qu'il ait acquis une grande habitude pour bien exécuter cette opération, car l'expérience a fait connaître qu'une tête d'épingle qui a plus ou moins de deux tours d'hélice ne vaut rien. — Un ouvrier habile peut couper jusqu'à 12,000 têtes à l'heure.

Recuire les têtes. — Comme le laiton acquiert une certaine dureté en passant par la filière, et qu'il importe que les têtes aient un peu de mollesse pour bien s'adapter sur le corps de l'épingle, on les fait rougir dans une cuillère de fer.

Ajuster les têtes sur les épingles. — Pour fixer les têtes, on fait usage d'une machine appelée *mouton*.

— L'ouvrier ajusteur a trois sebiles autour de lui : une contient des têtes, la seconde des hanses, et la troisième reçoit les épingles qui ont des têtes, que l'ouvrier fixe ainsi : il prend une hanse du côté de la pointe, et l'enfonce au hasard par l'autre bout dans la sebile aux têtes; il en enfile au moins une, la fait couler vers le gros bout de la hanse, la place dans le creux de l'enclume, tourne l'épingle sur elle-même pendant que le bout du cylindre frappe cinq ou six coups. — Un ouvrier peut frapper 20 têtes d'épingle par minute, et comme il faut cinq ou six coups pour fixer chaque tête, il est obligé de faire jouer le petit mouton deux fois par seconde.

Décaper les épingles. — Quand les épingles ont reçu leurs têtes, elles sont terminées; mais, ayant passé et repassé par plusieurs mains, elles sont fort sales. Pour les décrasser, on les fait bouillir pendant une demi-heure dans de la lie de vin, ou bien on les jette dans un baquet contenant de l'eau qu'on a fait bouillir pendant une demi-heure avec une demi-livre de tartre de vin; on les agite dans cette eau pendant une demi-heure. Cela fait, on les lave à plusieurs reprises dans de l'eau bien nette.

Étamage des épingles. — Le laiton étant sujet à se couvrir de crasse et même de vert-de-gris, on obvie à cet inconvénient en couvrant les épingles d'une pellicule d'étain. Voici comment on obtient ce résultat : sur le fond de bassins d'étain fin, de 4 à 5 décimètres de diamètre, on met une couche d'épingles de même numéro de 15 milimètres d'épaisseur; on empile ces bassins, au nombre de vingt, sur une grille de fer, munie de quatre cordes qui servent à descendre le tout dans une chaudière de cuivre rouge de 5 décimètres de diamètre sur 8 de profondeur; on met dans cette chaudière autant de bassins d'étain qu'elle peut en contenir; après quoi, on la remplit d'eau limpide dans laquelle on a mis 2 kilogr. de tartre de vin blanc et de la meilleure qualité. On fait bouillir pendant quatre heures à gros bouillons, après quoi on retire les bassins les uns après les autres, et on les plonge dans des baquets contenant de l'eau fraîche et nette. Les épingles sont alors étamées, ce qui s'explique facilement : la crême de tartre produite par le tartre blanc qu'on a mis dans l'eau décompose une petite quantité de l'étain des bassins; cet étain, ainsi dissous, s'étend comme une poussière sur les épingles, et suffit pour les blanchir. Les épingles étant bien lavées, on les étend sur de grosses toiles pour les faire sécher; enfin, on les nettoie en les agitant avec du son dans un sac de pau de mouton, puis on les vanne dans un grand plat de bois, afin d'en séparer le son. — Lorsque les épingles ont été vanées, on en remplit, de chaque espèce, de petits boisseaux que l'on donne aux *bouteuses*. Ces femmes se chargent de les placer sur des papiers, qui sont percés au moyen d'une sorte de peigne de fer dont les dents sont en acier; on l'appelle *quarteron*, et afin de percer plusieurs doubles de papier à la fois, on frappe dessus avec un marteau. Une bouteuse peut percer douze douzaines de milliers de trous par jour, gros ou petits, une bonne bouteuse peut placer dans les trous des papiers quatre douzaines de milliers d'épingles par jour. Les bouteuses sont en outre chargées du soin de trier les épingles et de rejeter celles qui sont défectueuses; enfin, les bouteuses sont encore obligées d'imprimer sur les papiers la marque des marchands; elles en impriment un millier par heure. — Le métier d'épinglier est sale et très malsain, ce qui est dû au cuivre, l'unique matière, à peu de chose près, qu'on travaille dans les ateliers à épingles. L'oxyde (vert-de-gris) du cuivre est un poison : plus le métal est divisé en particules fines, plus il est dangereux. Les tireurs, les dresseurs, les coupeurs, etc., ont peu de chose à redouter des fils métalliques qui passent par leurs mains; mais les empointeurs produisent autour d'eux une sorte d'atmosphère de cuivre qui est un poison dont ils sont tôt ou tard les victimes : nous voulons parler de la limaille que leurs meules détachent des épingles. Cette poussière, extrêmement fine, vole de tous côtés, entre par le nez, par la bouche; il en descend plus ou moins dans l'estomac, malgré le carreau de verre que les empointeurs placent devant leur visage. — Les épingliers, les empointeurs surtout, ont presque toujours les gencives d'un noir tirant sur le vert; la crasse qui se forme entre leurs dents est d'une couleur semblable; la limaille cuivreuse s'attache si fortement à leur peau, qu'il est presque impossible à un ouvrier de se décrasser complètement. — Les empointeurs meurent généralement pulmoniques et de bonne heure; presque tous ceux qui ont pu résister au poison abandonnent leur état quand ils ont atteint l'âge de quarante à cinquante ans. — Une chose bien singulière, et qui est produite par la même cause, c'est que la plupart des épingliers ont les cheveux du plus beau vert; l'oxyde de cuivre les pénètre si intimement qu'il fait comme corps avec eux. Les cheveux blonds sont plus aptes à recevoir cette teinture que ceux d'une couleur plus foncée. Il y a aussi des épingliers dont les cheveux conservent leur couleur.

QUELQUES COUTUMES

DE DIFFÉRENTES PROVINCES FRANÇAISES.

La naissance du roi Jacques, fils de Pierre II, roi d'Aragon et de Marie de Montpellier, est un événement des plus célèbres pour l'histoire du Languedoc et pour celle de l'Espagne. Les écrivains contemporains l'attribuent à l'affection du peuple de Montpellier pour ses princes; ils le regardent comme une récompense du Ciel pour la patience et la piété que fit paraître la reine Marie durant tous les mépris que le roi eut pour elle.

Après de longues dissensions, le roi alla visiter la reine à Mirevaux, et ne voulant pas y laisser Marie, il la prit en croupe sur son palefroi, et la ramena ainsi à Montpellier. (Cette coutume était alors en usage, et dans un tableau de l'Hôtel de ville de Toulouse, on voit Louis XI, alors dauphin, faisant son entrée avec sa mère en croupe.) Le peuple de Montpellier courut en foule au-devant du roi et de la reine d'Aragon pour être témoin d'une union si désirée, et dans l'espérance dont on se flatta de leur voir bientôt un successeur *il n'est pas de marques de réjouissance* que les habitants ne donnassent autour du cheval qui les portait, de sorte qu'ayant voulu en célébrer l'anniversaire l'année d'après, ils donnèrent, sans y penser, commencement à une sorte de danse appelée *danse du chevalet*, qui s'est perpétuée à Montpellier, et que j'aurai bientôt occasion de décrire.

La Reine, dans la nuit du 1 au 2 février 1208, mit au monde un prince *dont la naissance la combla de joie avec tous les fidèles serviteurs.* Elle voulut qu'on apportât le même jour son fils à l'eglise, parce que,

observe Zurita, c'était celui où le Sauveur y avait été présenté : il ajoute, que l'enfant entra dans l'église Notre-Dame précisément lorsqu'on y commençait le *Te Deum*, et qu'ayant été porté ensuite dans celle de Saint-Firmin on y arriva dans le moment où le prêtre entonnait le verset : *Benedictus Dominus Deus Israel quia visitavit*, etc., ce qui fut regardé comme un présage heureux.

La manière dont l'enfant-roi fut baptisé mérite aussi d'être remarquée On voulait qu'il portât le nom d'un apôtre, et dans l'embarras du choix, on convint d'exposer le même jour douze cierges avec les noms des douze apôtres dans l'église Notre-Dame, de les allumer en même temps; celui qui brûlerait le dernier devait donner son nom au prince Jacques.

Peu de temps après, continuant son indifférence pour la reine, le roi passa plusieurs années dans ses états d'Espagne, et se trouva avec Alphonse de Castille à la fameuse bataille donnée le 16 juillet 1212, contre les Sarrasins à *las nàvas de Tolosa* près de *Serra Morena*. Cent mille infidèles y furent tués, et un butin considérable tomba au pouvoir du vainqueur. Plus tard, Pierre, qui venait de verser si courageusement son sang pour la défense de la religion catholique, périt les armes à la main pour le soutien de l'hérésie à la bataille de Muret.

Le roi Jacques se trouvait, à la mort de son père, ainsi que le rapporte Guillaume de Puislaurant, entre les mains du comte Simon de Montfort, d'où il paraissait difficile de le retirer. Dans les conférences que Pierre avait eues avec ce seigneur, il lui avait donné son fils en otage pour sûreté des conventions. *Pro quibus servandis idem rex tradidit Jacobum filium suum obsidem eidem comiti Carcassonna*. Cependant aux instances réitérées du pape Innocent III, il le remit à ses sujets, qui le confièrent aux soins de Guillaume de Montredon, grand maître de l'ordre des templiers.

Le roi Jacques fit, quelques années après, son expédition contre Mayorque et mit à la voile du port de Salon le 1er septembre 1229. Il revint plusieurs fois à Montpellier, mais, en 1238, après la prise de Valence, il y reçut la visite des comtes de Provence, de Toulouse et de plusieurs autres barons et seigneurs. Zurita rapporte que ses vassaux lui offrirent une fête magnifique à son château de Lattes : *Fue recibide con grande recosido et fiesta de sus vasallos en el castello de Lattes*; mais ce ne fut que le renouvellement de celle qu'ils avaient faite autrefois lorsque la reine vint de Mirevaux avec le roi son époux. Pour en perpétuer le souvenir, ils avaient rempli de paille la peau d'un cheval qui rappelait celui sur lequel le roi Pierre avait porté la reine Marie, et comme si cette pauvre bête devait prendre part à leur joie, ils la faisaient danser de la même manière qu'on le voit aujourd'hui. Cette danse porte le nom de *danse du Chevalet*. Elle est exécutée par plusieurs danseurs dont les principaux sont : l'homme, le cheval et le donneur d'avoine. Le premier a le corps passé à travers un cheval de carton, et drapé de manière à cacher les jambes de l'homme; la perfection de son rôle consiste dans l'agilité avec laquelle il envoie des ruades au second personnage, qui de son côté doit toujours se trouver devant la tête du cheval, pour lui présenter un tambourin censé rempli d'avoine, et par conséquent éviter les atteintes du prétendu animal. Les autres acteurs vêtus ordinirement de blanc et ornés de rubans, dansent autour des principaux et exécutent avec une incroyable agilité des pas qui ne peuvent le plus souvent obtenir des spectateurs une attention toute portée sur le cheval et son donneur d'avoine. Cette danse est toujours accompagnée de tambours et de hautbois.

En août 1721, pendant la convalescence de Louis XV, la danse du chevalet fut exécutée devant lui par des danseurs de Montpellier. S. M., dit le *Mercure de France*, parut satisfaite et entendit avec plaisir la chanson suivante, en patois de Montpellier, que les conducteurs du chevalet lui chantèrent sur l'air du rigaudon qu'ils avaient dansé.

Réguen, dansen, canten,
Aguen lou cor counten,
Nostré bon Rey se porte ben :
Din nostre lengajé,
As yols dé la cour,
Monstren ly nostr' amour,
Ai! quinte daoumajé,
Que seré an devengus,
Se naoutré l'avcan pérdu?

Nostré Chévalet,
Dansa lou trioulet,
Boundis de joia ton soulet,
Jusqu'à la vieilliessa,
Tout saoute es tout dit,
Viva lon rey Louis,
Rediguen sans cessa,
Dansen et canten,
Nostre bon rey se porta ben.

Princé tan aimat,
Aigas a vostré grat,
De nostré cur aqueste plat
Voudrian ben pécaisé!
Fairé quécose smay,
De pu bel, de pu gaï,
Mé qué pouden fairé,
Qué donna nostre cor;
Et vous aima jusq'à la mort.

En voici la traduction :

Rions, dansons, chantons,
Ayons le cœur content,
Notre bon roi se porte bien :
Dans notre langage,
Aux yeux de la cour,
Montrons-lui notre amour,
Ah! quel dommage,
Que serions-nous devenus,
Si nous l'avions perdu?

Notre chevalet,
Danse le triolet,
Bondit de joie tout seul;
Jusqu'à la vieillesse,

Chacun saute et dit,
Vive le roi Louis;
Redisons sans cesse,
Dansons et chantons,
Notre bon roi se porte bien.

Prince si aimé,
Ayez à votre gré,
De notre cœur cette offrande.
Nous voudrions bien, hélas!
Faire quelque chose de plus,
De plus beau, de plus gai,
Mais que pouvons-nous faire,
Que donner notre corps,
Et vous aimer jusqu'à la mort.

Au seizième siècle, il était d'usage que les ducs de Lorraine, à leur avènement à la couronne, se rendissent à Remiremont le jour de la division des apôtres (15 juillet), afin d'y porter, dans une procession solennelle, les châsses des saints fondateurs de cette ville, et d'y jurer de maintenir les priviléges et les franchises du chapitre et des habitans; faveur que l'on refusa en 1512 au duc *Raoul*, parce qu'il s'était permis, quelques mois avant, de retenir les biens d'un oiseleur mainmortable, dont l'abbaye lui avait vainement réclamé la moitié. Voici les cérémonies que l'on faisait dans cette occasion.

Le duc avertissait du jour de son arrivée à Remiremont la dame abbesse et les dames chanoinesses, qui ordonnaient au sénéchal de faire prendre les armes aux bourgeois pour aller au devant du prince. Le grand écuyer, en entrant avec lui en ville, tenait en main l'épée ducale nue, et la portait dans cet état jusqu'à une pierre carrée relevée des armes de Saint-Pierre, qui étaient aussi celles du chapitre, près de laquelle était un siége couvert d'un dais fort riche, où le duc s'asseyait et où il trouvait la dame abbesse entourée des dames chanoinesses, du clergé et des officiers du chapitre; là, après s'être mutuellement salués par une profonde révérence, la dame doyenne s'approchait du prince et le suppliait de vouloir bien, à l'exemple des ducs, ses prédécesseurs, prêter le serment de défendre l'église, ce qu'il s'empressait de faire sur le livre de l'Evangile qui lui était présenté, un genou à terre et un doigt placé sur la pierre dont nous venons de parler, et qui par cette raison était connue sous le nom de *franche-pierre*. Ensuite la dame chantre lui annonçait le répons *Deum time*, les dames chanoinesses continuaient en se rendant avec le cortége jusque devant l'auditoire ou l'hôtel-de-ville, où le duc était encore supplié de prêter un second serment toujours suivi du chant du répons *Deum time*, qui était encore continué jusqu'à la porte de l'église du chapitre, dans laquelle le prince entrait et où il prononçait un troisième et dernier serment, une main placée sur l'Evangile et l'autre sur les reliques de saint *Romaric*, exposées exprès pour rendre cet acte plus solennel. La cérémonie était terminée par un *Te Deum* chanté par les dames chanoinesses, pendant que le duc, environné des seigneurs de sa cour qui l'avaient accompagné à Remiremont, faisait sa prière à genoux devant le grand autel.

Le lendemain avait lieu la procession, où le prince devait porter la châsse de saint *Romaric*, patron de la ville; mais il pouvait s'exempter de ce devoir: dans ce cas il choisissait pour le remplir quatre grands seigneurs de sa cour; il devait soutenir cette châsse d'une main en marchant après le chanoine hebdomadaire.

Le dais et toutes les décorations employées dans les cérémonies étaient fournis par la ville et appartenaient au grand écuyer. Le cheval sur lequel le prince était monté en arrivant à Remiremont, devait être remis au chanoine semainier, mais il le rachetait ordinairement en argent.

Dans un acte de 1566 inséré au mémorial ou livre de doyenné du chapitre de Remiremont, et que l'on croit renouvelé d'un acte beaucoup plus ancien, intitulé droit de haute justice à Remiremont, on voit que déjà, à cette époque fort reculée, un monastère, fondé vers 620 par saint *Romaric*, seigneur austrasien, paraissait jouir depuis long-temps du pouvoir de délivrer à certains jours de l'année les personnes qui étaient renfermées dans les prisons de cette ville, quels que fussent les crimes qu'elles avaient commis; privilége que confirmèrent les ducs de Lorraine, et les rois de France *Louis XIII* en 1635, et *Louis XIV*, en 1665.

Voici comment s'exprime l'acte que je viens de citer, à l'article relatif à la délivrance des prisonniers, page 58.

« Item, toutefoix et quantes foix que nos dames font » aucune procession deue dont elles doient aller parmi » la ville, se il y avoit nulz (personne, aucun, qui que » ce soit, *glossaire de la langue Romane.*) les pri- » sonniers, fust en seps (ceps, prison), fust en mai- » sons, elles pucent (peuvent) osteir et mener en lor » monastère sens nul dongier de signor ne de bourgoix; » et en semblent manière quand elles vont as croix (à » des processions à des croix) à Saint-Nabvoir (Saint- » Nabord), si elles trouvaient nulz prisonnier en mal » leu (en mauvais lieu, en prison) ou en jayole (géole) » par quelconque fait qu'ils fussent pris, elles les en » pucent osteir te muneir avec elles sens nultz don- » giers. »

La cérémonie de cette délivrance était toujours faite avant les processions qui avaient lieu à Pâques, le second jour des Rogations et la veille de la Saint-Barthélemi; à cet effet le maire de la ville, accompagné des jurés et des gens de justice, devait se trouver devant chacune des prisons afin d'en faire l'ouverture à la dame abbesse, et en son absence à la dame doyenne, qui lui disait: maire, y a-il des prisonniers dans les prisons? Sur sa réponse affirmative, cette dame lui en remettait les clefs et lui ordonnait de faire sortir les personnes qui y étaient renfermées, et de les lui amener devant elle. Cette formalité remplie, les prisonniers devaient, suivant le cérémonial de l'église, aller se mettre à genoux, près de la dame abbesse ou près de sa représentante, et dans cette posture lui demander grâce, pardon et rémission, et lui déclarer, à sa demande, leurs nom, surnom, âge, demeure et les crimes qu'ils avaient commis, après lesquels aveux, et une nouvelle prière il leur soit fait grâce, pardon et rémission, cette dame leur adressait les paroles suivantes:

« En vertu des droits et priviléges que nous avons » de notre saint fondateur et de nos saints patrons, » autorisés par nos arrêts de réglemens, confirmés par » lettres patentes de son altesse royale, d'élargir et de » délivrer tous les prisonniers qui se trouveront dans » les prisons de cette ville, dans le temps de la proces-

» sion que nous faisons à tel jour qu'aujourd'hui, pour » tel cas, faits ou crimes qu'ils aient commis, nous, » tant en notre nom qu'en celui de notre chapitre, » vous mettons en liberté et vous accordons grâce, par» don et rémission de la faute dont vous êtes accusés, » à charge que vous demanderez pardon à Dieu et à » tous nos bons saints, les corps desquels reposent en » notre église, et promettrez de ne plus retomber, si » tant est qu'elle vous soit arrivée. »

La dame abbesse ou la personne qui la représentait leur faisait ensuite une admonition et leur ordonnait de suivre la procession, pendant laquelle ils devaient marcher la tête et les pieds nus, portant la chappe du chanoine semainier. Arrivés à l'église, ils étaient placés au milieu du sanctuaire, près des grilles du chanceau, vis-à-vis le grand autel, en se tenant toujours à genoux à tous les offices du jour.

Lorsqu'il n'y avait point de prisonniers, la cérémonie n'en avait pas moins lieu; alors la dame abbesse ou sa représentante déclarait au maire, tant en son nom qu'en celui du chapitre, que s'il y en avait elle les mettrait en liberté, en vertu des pouvoirs et priviléges donnés par les saints fondateur et patrons de cette église, et suivant la possession qu'elle en a pour quelques crimes, cas et faits que ce puisse être.

Telles étaient les cérémonies qui avaient lieu à Remiremont pour la délivrance des prisonniers, accordée en vertu d'un droit que le chapitre prétendait tenir de son saint fondateur décédé en 655.

AUX MÈRES DE FAMILLE.

Beaucoup de mères de famille de province, nous ayant demandé de leur indiquer une méthode d'enseignement qu'elles pussent suivre avec succès, pour l'éducation de leurs filles, l'un de nos collaborateurs, M. E. Boutmy, connu par plusieurs ouvrages importans sur l'enseignement, s'est transporté chez M. Lévi, dont les cours méthodiques ont surtout pour but de former les mères à l'éducation de la famille. Les résultats que M. Boutmy a constatés à ces cours ont tellement dépassé son attente, qu'il a cru devoir adresser à M. Lévi la lettre suivante.

Monsieur,

Le premier vous avez révélé aux mères les droits sacrés qu'elles ont sur l'éducation et démontré jusqu'à l'évidence qu'un enfant est pour un précepteur un ignorant à instruire; pour une mère, une âme à former; que les femmes portent l'avenir des sociétés dans leur sein, et que jamais il n'y aura de progrès rapides que ceux qui leur seront dus. Cette vérité commence à se faire jour, et je n'en ai pour preuve que le vœu exprimé chaque jour dans la correspondance du *Musée des Familles*, de publier une série d'articles sur l'éducation maternelle.

Où pouvais-je mieux m'inspirer qu'auprès de vous, Monsieur? Mais je le confesse avec sincérité, ce que j'ai vu à vos cours méthodiques dépasse tellement et mes prévisions et les éloges que j'avais entendu donner à votre méthode, que pour traduire avec fidélité des résultats aussi satisfaisans, saisir votre manière si naturelle et si habile tout à la fois, dire tout ce que vous avez accumulé de faits dans ces jeunes intelligences, les pensées que vous en faites presque magiquement jaillir, louer l'enchaînement logique de vos exercices, la pureté, l'élégance et souvent la profondeur des productions de vos élèves, c'est une mission que remplira mieux que moi l'une des nombreuses mères qui suivent assidument vos leçons.

Obligez-moi donc de leur demander, dans l'intérêt des mères de famille, qui, en province, sont privées des ressources qu'elles rencontreraient ici près de vous, un article étendu où sera dévoilé le secret de vos efforts et de vos succès, ainsi qu'une instruction détaillée où l'influence maternelle, cette volonté bienfaisante et de tous les instans, ne demeurera pas plus longtems sans direction.

Veuillez agréer, E. BOUTMY.

Une mère s'est aussitôt chargée de la rédaction de l'article demandé pour le *Musée des Familles*. Nous le publierons prochainement, persuadés de tout l'intérêt qu'il inspirera.

Tout en satisfaisant au vœu d'un grand nombre de mères de famille, nous croyons cependant devoir signaler aussi un passage de notre correspondance, qui, après avoir présenté l'éducation privée comme « resserrée, inégale, contrariée par les différentes opinions » du père et de la mère, trop molle parfois, souvent » trop sévère et presque toujours trop contrainte; » éducation qui fait naître chez l'enfant la pusillani» mité au lieu du courage, la présomption au lieu de » la modestie, qui procède par sermon et non par » exemples, qui rend l'enfant égoïste et étouffe chez » lui tout sentiment d'égalité et de sociabilité, » la même lettre nous demande d'indiquer à la sollicitude des mères de famille un pensionnat digne de toute leur confiance.

Nous ne nous prononcerons pas sur la grave question de l'éducation publique et de l'éducation privée; nous dirons seulement aux familles, seuls juges de l'opportunité de l'une ou de l'autre, qu'il s'est fondé récemment à Paris, petite rue Mademoiselle, n° 3, un pensionnat que nous prendrions volontiers le soin de mettre en renom, si sa réputation ne grandissait pas déjà avec lui. Ce pensionnat est celui de mademoiselle Poncy, qui, selon nous, a dépassé de beaucoup les promesses d'un prospectus aussi remarquable par les considérations élevées qu'il renferme, que par une entente pratique de l'enseignement. La méthode de M. Levi est appliquée dans toutes ses parties chez mademoiselle Poncy; mais ce qui nous a surtout frappé, dans un examen auquel nous avons récemment assisté, ce sont les ingénieux moyens employés pour rendre fructueuse et attrayante la leçon d'écriture, jadis si monotone et si fastidieuse.

Ce ne sont, *sous les yeux de l'élève*, ni ces cahiers d'écriture dite moyenne, bâtarde, coulée, ronde, gothique, mots inachevés et surchargés de traits burlesques; *entre leurs mains*, ni plumes ni canifs, ces implacables ennemis du temps, des tables et des livres. —Toutes ces jeunes personnes, munies d'une des excellentes plumes métalliques de *M. Cuthbert*, reproduisaient des exemples d'une écriture anglaise aussi simple que gracieuse, aussi élégante que rapide. Ces modèles ap-

partiennent à une publication brevetée ayant pour titre : l'Polytechnographie. *Voir la couverture.* Ils ont pour but de présenter, dans un cadre uniforme, l'ensemble de toutes les connaissances, en les rattachant à l'écriture et au dessin, puisque le texte du modèle n'est que l'explication d'une vignette marginale artistement gravée. A la première vue, on comprend le plan de cet utile ouvrage.—La grande muraille de la Chine,—Marseille, — un chemin de fer, — les charrues aux diverses époques, —la boussole, — le baromètre, —le zodiaque, —une machine à vapeur, — le phénomène des saisons, des éclipses et de la foudre, — la rondeur de la terre, etc., etc., passèrent devant nous, fidèlement traduits par le graveur et l'écrivain. Cette encyclopédie pratique, où l'esprit et le cœur peuvent puiser comme à une source abondante; où des idées morales et religieuses se mêlent à des récits instructifs, où toutes les vertus sociales ressortent de la vie d'un homme illustre ou d'un fait historique, répond à un besoin depuis long-temps compris et que de vaines tentatives n'avaient pas satisfait. En effet, donner à l'enfant la curiosité pour guide et le désir d'apprendre pour point d'appui, intéresser sa mémoire et son intelligence au travail manuel de l'écriture, c'est donner à l'enseignement de l'art calligraphique, un attrait vif et puissant. Mais là ne se bornent point les seuls résultats de la polytechnographie que le devoir des familles est d'imposer à toutes les institutions comme la plus importante réforme qu'elles puissent introduire et le plus puissant véhicule des progrès.

Après le travail manuel de l'écriture, chaque élève lut sa copie à haute voix. Cette lecture, par son attrait même, était intelligente et facile. Bientôt, éloignant de sa pensée la forme et le texte, chacune de ces jeunes personnes en présenta le récit avec assurance, avec précision, sans que les pensées se répétassent aucunement, sans que leur voix fût douteuse ou incertaine. Il était évident que le modèle de polytechnographie avait été bien lu, bien compris, et que l'intérêt du fait nouveau, affert à son esprit, l'avait heureusement soutenue dans ce triple travail des yeux, de l'intelligence et de la main. Mais là ne se borna pas encore la leçon. Après la narration commença un merveilleux interrogatoire où toutes ces jeunes filles, pressées par leur institutrice, développèrent, abandonnées à leurs seules inspirations, toutes les ressources d'une intelligence active et d'une raison qu'on serait tenter d'appeler précoce, si cette précocité n'était pas le fruit naturel de la réflexion et de la volonté. Chaque modèle est en effet suivi d'un questionnaire à l'usage des parens et des maîtres et à l'aide duquel chacun peut faire répéter avec fruit, dans la famille, les leçons de la classe, y suppléer même au besoin. Le nombre de ces questions est illimité. Elles ne reçoivent de modification que par rapport à l'âge ou à l'aptitude de l'élève, qui doit trouver sa réponse, soit dans le modèle qu'il aura eu sous les yeux, soit dans le travail instantané de son intelligence. A part donc l'avantage d'acquérir sans fatigue et sans dégoût, pour la conserver ensuite, une écriture simple, élégante et rapide, la polytechnographie n'est-elle pas la base d'une instruction variée, amusante et solide, puisque les enfans sont façonnés à des conversations, tantôt graves et sérieuses, tantôt vives et légères, suivant que les modèles qu'ils ont lus et copiés appartiennent aux sciences, aux arts utiles ou aux arts d'agrément? Quelle supériorité de jugement ne fut pas déployée par plusieurs jeunes pensionnaires présentant l'histoire complète du progrès qu'elles rattachaient à l'histoire des premiers peuples, en nous les montrant tour à tour chasseurs, puis pasteurs quand les populations se multiplièrent; puis enfin, passant de cette vie nomade à la vie agricole! Et qu'on ne croie pas que ces différentes gradations n'aient pas été envisagées sous toutes leurs faces; que ces transformations n'aient pas été appréciées relativement aux mœurs, au caractère, aux usages; qu'on ne croie pas que parmi les instrumens aratoires, la charrue n'ait pas été décrite depuis le rameau d'arbre, grossièrement façonné, qui servit d'abord à remuer la terre, jusqu'aux derniers perfectionnemens apportés à sa construction. D'autres élèves entreprirent avec une égale aisance le développement d'un sujet différent; l'une redressant les erreurs de l'autre; toutes faisant bonne et prompte justice des jugemens hasardés ou des indécisions de leur jeune compagne. Il serait trop long d'accompagner les élèves de mademoiselle Poncy dans tout le détail de ce long interrogatoire, où l'histoire naturelle, les sciences, les arts utiles, les beaux-arts, l'histoire, la géographie et les siences morales ont eu tour à tour leurs interprètes.

Mais ce sur quoi nous insisterons de nouveau, c'est le progrès que doit nécessairement faire dans tous les pensionnats, dans toutes les familles un ouvrage qui exempte au besoin du concours onéreux d'un professeur d'écriture, que les parens peuvent appliquer seuls avec fruit et qui est une base toute nouvelle donnée à l'enseignement. Car, par le fait d'une seule étude, l'enfant arrive à se perfectionner seul dans la connaissance de l'écriture, à se familiariser avec la pratique du dessin; et, en même temps qu'il s'enrichit de matériaux choisis avec soin et présentés avec ordre, il s'initie aux règles de l'orthographe, aux principaux élémens du style usuel et des conversations écrites. Enfin, par l'appréciation des faits qui se sont déroulés devant lui, ou des sentimens moraux qui ont jailli de ces faits, son esprit et son cœur reçoivent une large part des avantages que présente cet ingénieux mode d'enseignement. Nous savons que déjà beaucoup d'institutions et de familles ont adopté la polytechnographie. Nous avons été également témoins des résultats extraordinaires obtenus sur deux cents jeunes garçons par l'institution Morin, rue Louis-le-Grand, où cette méthode a pris naissance; chez madame Bachellery, Boulevard des Capucines, où elle est également appliquée avec beaucoup de succès, etc. Nous nous proposons de passer tous ces établissemens en revue et de revenir fréquemment sur cet important sujet; car c'est œuvre de conscience que de travailler à propager une méthode qui 1° procure à peu de frais la connaissance et la pratique d'un art, ressource infaillible contre l'adversité; 2° réduit à une surveillance facile l'éducation maternelle et familière; 3° améliore et complète l'instruction primaire dans ce qu'elle avait de plus imparfait; 4° garantit à l'instruction classique, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, un moyen d'être au moins productive, sinon complètement professionnelle.

ÉTUDES DE MŒURS.

EDMOND ET SA COUSINE.



La Lecture.

CHAPITRE PREMIER.

UN INTÉRIEUR.

Il y a des gens qui doutent de tout, d'autres qui se moquent de tout, et un fort grand nombre qui se croit apte à tout. C'est très commode de douter, car alors on ne se donne pas la peine d'approfondir, d'étudier; ce qu'on ne comprend pas, on le nie. C'est ainsi que j'ai vu beaucoup de personnes hausser les épaules lorsqu'on leur

parlait de la distance du soleil à la terre; elles répondaient qu'on n'avait pas pu y aller voir, et, en partant de ce principe, ne voulaient pas croire à l'astronomie. La secte des Pyrrhoniens est nombreuse.

Plus negare potest asinus quam probare philosophus.

Se moquer de tout est encore chose très-facile... Eh ! mon Dieu, c'est en se moquant des autres que tant de gens passent dans le monde pour avoir de l'esprit. Pauvre esprit que celui-là et dont les cerveaux les plus étroits ont toujours quelques parcelles ! Tout prête au ridicule pour qui veut en chercher; le sublime même n'en est pas exempt (surtout le sublime de notre époque). Si vous le voulez bien, vous trouverez à vous moquer en assistant à la représentation d'un chef-d'œuvre de la scène, comme en écoutant un discours académique; il ne faut pour cela qu'un peu de bonne volonté.

Puis enfin, il y a des gens qui ne doutent de rien, c'est-à-dire qui se croient toutes les capacités, toutes les vocations, tous les talents; ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'ils n'ont pas voulu se donner la peine de l'apprendre; mais il ne tiendrait qu'à eux d'y exceller. Ce qu'ils ne font pas, c'est qu'ils ne veulent point se donner la peine de le faire, car, je le répète, ils possèdent la science infuse, ils ont du génie pour tout; ils feraient de l'or... si on en faisait. En attendant ils vous empruntent un écu, parce que ordinairement ces gens qui savent tout faire ne peuvent pas trouver le moyen de gagner leur vie.

A quoi tend ce préambule, me direz-vous peut-être? C'est que monsieur Edmond Guerval, le jeune homme dont je veux vous conter l'histoire, était de la dernière catégorie que je viens de citer. Mais avant de vous le faire mieux connaître, permettez-moi de vous transporter dans un petit appartement situé au quatrième, dans une assez belle maison du faubourg Poissonnière.

Là, dans une pièce qui sert à la fois de salon et de chambre à coucher, et dont l'ameublement simple, mais de bon goût, annonce l'ordre et l'aisance, trois personnes sont assises autour d'une table ronde sur laquelle est placée une lampe recouverte d'un abat-jour.

Car c'est le soir, et nous sommes en hiver. J'ai bien envie de vous dire aussi, comme les *watchmen*, l'heure qu'il est, et le temps qu'il fait.

D'abord c'est une jeune personne de vingt ans environ, jolie brune aux yeux noirs et doux (ce qui n'est nullement incompatible), dont les traits, sans être bien réguliers, ont un charme qui plaît et attire sur-le-champ. Ses cheveux arrangés avec grace retombent en grosses boucles sur chaque côté de sa figure, mais laissent voir un front haut et blanc sur lequel il semble que la fausseté et le mensonge ne doivent jamais trouver place. Cette jeune fille se nomme Constance; c'est la cousine d'Edmond Guerval, dont je vous ai déjà dit un mot.

Auprès de Constance est une autre demoiselle coiffée à la chinoise. Figurez-vous de ces physionomies espiègles et gaies sur lesquelles le sourire est en permanence; une bouche moyenne, mais agréable, des yeux plus malins que grands, un nez plutôt trop petit que bien fait, enfin une figure plutôt drôle que jolie, et vous aurez le portrait de mademoiselle Pélagie, l'amie et la voisine de Constance.

La troisième personne est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, plutôt laid que beau, fortement marqué de petite-vérole, dont le nez est trop gros, le front trop bas, les yeux trop clairs, mais qui rachète tout cela par un air de timidité qui n'est plus commun chez les jeunes gens.

Ce jeune homme, dont la mise décente, mais fort simple, n'a rien qui sente le fashionnable, est assis du côté du feu et fait la lecture aux deux demoiselles qui travaillent à l'aiguille.

« Dans le milieu de la forêt s'élevait une vieille chapelle qui tombait en ruine et dont les corbeaux, les chouettes et les hiboux avaient fait leur demeure favorite, le vaillant Adhémar...

« Mon Dieu, monsieur Ginguet, que vous lisez mal ! dit mademoiselle Pélagie en interrompant le jeune homme au milieu de sa lecture. Vous allez ! vous allez !... vous mêlez tout cela, on ne s'y reconnaît plus !

— Cependant, mademoiselle, je m'arrête aux points et aux virgules...

— Je ne sais pas si ce sont les chouettes ou le vaillant Adhémar qui ont fait leur demeure de la vieille chapelle...

— Je vais recommencer, mademoiselle : « Dont les corbeaux, les chouettes et les hiboux avaient fait leur demeure... un point. Le vaillant Adhémar ne craignit pas de pénétrer au milieu des ruines à l'heure de minuit. »

— Vous n'auriez pas eu ce courage-là, vous, monsieur Ginguet !

— Pourquoi donc cela, mademoiselle ?...

— C'est que je vous crois un peu poltron.

— Mademoiselle, je ne suis pas un crâne, un cerveau brûlé, c'est vrai; mais je vous prie de croire que, s'il s'agissait de vous défendre... de vous tirer de péril, rien ne m'arrêterait !...

— En attendant, il faut qu'on vous éclaire dans l'escalier quand vous avez oublié votre rat !...

— C'est que l'escalier est tellement ciré et frotté au premier que j'ai toujours peur de tomber...

— Ah ! c'est juste; quand on voit clair c'est moins glissant !... Ah ! ah ! ah !... mais continuez donc.

« Au milieu des ruines à l'heure de minuit. La lune « brillait alors dans tout son éclat, et sa réverbération « créait dans la forêt mille images fantastiques qui... »

— Qu'est-ce que j'ai donc fait de mon aiguille ?... je la tenais encore tout à l'heure... C'est une véritable anglaise, et j'y tiens...

— Voulez-vous que je cherche à terre, mademoiselle...

— Ah ! attendez, la voilà... Suis-je folle ! elle était après mon ouvrage...

« Mille images fantastiques qui auraient pu causer de « l'effroi à tout autre qu'au noble et preux chevalier « dont... »

— Allons... voilà mon dez à présent !... Mon Dieu ! j'ai bien du malheur ce soir... Il faut que je le retrouve, mon petit dez d'ivoire, sans quoi on pourrait marcher dessus et l'écraser, et c'est un présent de mon oncle qui ne m'en fait pas souvent.... Ah ! le voilà, il était sur mes genoux... Eh bien ! continuez donc, monsieur Ginguet; vous vous arrêtez à toute minute; comment voulez-vous que l'on comprenne ce que vous nous lisez ?...

« Qu'au noble et preux chevalier dont la vaillance ne « s'était jamais démentie. Mais le jeune Adhémar, tirant « son épée hors du fourreau... »

— Ah ! cette bêtise ! puisqu'il tire son épée, il est bien clair que c'est hors du fourreau... C'est vous qui ajoutez cela, monsieur Ginguet.

— Non, mademoiselle, je n'ajoute rien; si vous voulez prendre la peine de regarder...

— C'est inutile, allez toujours.

« Hors du fourreau, entra sans hésiter sous les voûtes « sombres de la vieille chapelle, faisant craquer sous ses « pieds les dalles moisies par le temps. »

— Dis donc, Constance, est-ce que cela t'amuse, ce livre-là?... Moi, je trouve que ça n'a aucune suite... aucun intérêt; j'aime mieux le petit Poucet ou Peau d'âne; et puis, monsieur Ginguet lit d'une manière si monotone! Il me semble entendre une vieille clarinette d'aveugle. »

Jusque là Constance avait gardé le silence, laissant sa jeune amie Pélagie faire endêver monsieur Ginguet; elle prêtait peu d'attention à la lecture, mais en revanche ses yeux se portaient souvent sur une petite pendule placée sur la cheminée, et qui venait alors de sonner la demie après neuf heures.

Constance soupirait en voyant la soirée s'avancer sans que son cousin Edmond arrivât, car la jeune fille aimait tendrement celui qu'elle attendait. Constance avait été pour ainsi dire élevée avec Edmond; leurs mères étaient sœurs et s'étaient trouvées veuves toutes deux, fort jeunes encore; elles avaient juré de ne point se remarier pour se donner entièrement à l'éducation de leur enfant.

Les deux sœurs habitaient ensemble, et leur plus doux projet était d'unir un jour Edmond à Constance, qui n'avait que quatre ans de moins que son cousin.

Tout semblait faire présager que cette union ferait le bonheur des deux enfants; ils s'aimaient comme un frère et une sœur, et, en grandissant, il était à présumer que l'amour viendrait prendre la place de l'amitié. Quant aux rapports de fortune, ils étaient convenables; chaque sœur avait cinq mille livres de rente qu'elle comptait laisser entièrement à son enfant. Cependant ces dames avaient vu *les Deux Gendres* et le *Père Goriot*, mais cela ne les avait pas détournées de leurs résolutions; de bonnes mères ne croient point à l'ingratitude des enfants et elles ont raison; il est si doux de compter sur l'amour, sur la reconnaissance de ceux que l'on chérit! D'ailleurs, les enfants ingrats ne sont pas dans la nature, ce ne sont que des exceptions.

Mais le sort, qui n'est pas toujours juste, quoi qu'en disent nos optimistes, ne permit pas que les deux bonnes mères vissent se réaliser le projet qu'elles avaient formé. Madame Guerval mourut lorsque son fils venait d'atteindre sa dix-huitième année; Edmond resta chez sa tante, près de sa cousine, dont la tendre amitié s'efforçait d'adoucir sa douleur; mais, l'année suivante, Constance aussi perdit sa mère, et les pauvres enfants se trouvèrent tous deux orphelins.

Edmond avait dix-neuf ans, Constance en avait seize; ils étaient encore trop jeunes pour se marier. D'ailleurs il fallait d'abord porter le deuil d'une mère; mais comme il n'eût point été convenable que les jeunes gens continuassent à demeurer ensemble, aussitôt après la mort de sa mère la jeune Constance se retira chez M. Pause, l'oncle de Pélagie.

M. Pause était un musicien de troisième ordre; il jouait de la basse depuis l'âge de dix ans, il en avait alors cinquante-cinq, et cependant il n'avait jamais pu parvenir à déchiffrer que la clef de *fa;* il aimait la musique de passion; il jouait de son instrument avec amour, et pourtant il en jouait très médiocrement, n'allait pas toujours en mesure et n'attaquait régulièrement qu'après les autres. Mais M. Pause était un excellent homme, modèle d'exactitude, arrivant toujours avant l'heure à l'orchestre du théâtre où il était employé, ne s'étant jamais fait mettre à l'amende, et ne montrant aucune humeur lorsqu'aux répétitions on faisait recommencer cinq ou six fois le même morceau. Toutes ces qualités lui avaient valu l'estime de ses chefs et faisaient excuser la médiocrité de son talent.

M. Pause n'était pas riche, quoique nous soyons dans un siècle où la musique fasse de grands progrès et menace d'envahir les carrefours comme les jardins; on ne gagne pas beaucoup à jouer de la basse dans un théâtre de mélodrame. Quelques leçons que M. Pause donnait le matin augmentaient peu son revenu, les élèves ayant l'habitude de le quitter dès qu'ils parvenaient à déchiffrer seuls. Malgré cela, le pauvre musicien, qui avait autant d'ordre dans son intérieur que d'exactitude dans son emploi, vivait heureux et satisfait avec sa nièce Pélagie, petite espiègle que vous venez de voir travaillant près de son amie et faisant enrager M. Ginguet, jeune employé au trésor, brave garçon dont la bonté frise un peu la niaiserie, et qui est éperdument amoureux de la nièce du joueur de basse.

M. Pause allait quelquefois avec sa nièce voir les deux veuves et leurs enfants. Constance et Pélagie s'étaient liées intimement : dans l'adolescence on aime si vite!... et il y a des gens qui conservent toute leur vie cette habitude-là.

Constance avait souvent entendu sa mère vanter la probité, l'excellent cœur de M. Pause; après l'avoir perdue, elle pensa ne pouvoir mieux faire que d'aller demander asile et protection chez l'ancien ami de sa famille. L'oncle de Pélagie accueillit avec joie la jeune orpheline; il l'eût reçue chez lui lors même que Constance eût dû lui être à charge; mais la jeune fille, qui avait une honnête fortune, n'entra chez le pauvre musicien qu'après l'avoir fait consentir à recevoir la pension qu'elle régla elle-même; de cette façon, la présence de Constance chez Pause y répandit un peu plus d'aisance en même temps qu'elle y amenait plus de plaisirs.

A l'époque où nous prenons cette histoire, Constance était déjà, depuis trois ans et demi chez M. Pause; le jeune Edmond avait atteint sa vingt-quatrième année, et rien ne l'empêchait de s'unir à sa jolie cousine qui avait dix-neuf ans passés, et tout ce qu'il faut pour faire une excellente femme de ménage.

Pourquoi donc cette union n'était-elle point encore formée, puisque aucun obstacle ne s'opposait au bonheur des jeunes gens? C'est probablement parce qu'aucune entrave ne venait contrarier ses amours qu'Edmond était si peu empressé d'être heureux. Il semble que les hommes n'attachent du prix qu'à ce qu'ils auront de la peine à obtenir; qu'un but soit facile à atteindre, et vous verrez peu de concurrents chercher à y arriver. Ainsi, Edmond, bien certain de l'amour de sa cousine, bien sûr que, dès qu'il le voudrait, elle lui accorderait sa main, différait toujours cette union si désirée par leurs mères.

Il faut vous dire aussi que, possesseur un peu jeune de la fortune honnête que sa mère lui avait laissée, Edmond, ne sachant encore quelle carrière il voulait embrasser, et se croyant capable de réussir dans tout ce qu'il entreprendrait, avait déjà essayé de plusieurs professions que son caractère changeant et son esprit versatile lui faisaient bientôt abandonner. Cependant, avant d'épouser sa cousine, il prétendait avoir une position, une fortune, et déjà même de la gloire à lui offrir, et c'est parce qu'il n'avait pas encore pu réunir tout cela qu'il reculait l'époque de son mariage.

Vous connaissez maintenant tous les personnages auxquels vous aurez le plus souvent affaire. Retournons autour de la table ronde pour écouter la suite de leur conversation.

CHAPITRE SECOND.

M. PAUSE.



M. Pause.

Constance n'avait pas répondu à la question de son amie, tant elle était préoccupée; c'est qu'Edmond ne passait pas ordinairement une soirée sans venir chez M. Pause, et que ce soir-là on ne l'avait pas encore vu, quoique l'aiguille de la pendule eût sonné la demie après neuf heures.

Pélagie sourit et reprit :

« Ah ! du moins, Constance est bien heureuse ; pendant que monsieur Ginguet lit, elle pense à autre chose; ça fait qu'elle n'écoute pas et ne s'aperçoit pas si c'est bon ou mauvais... On lui lirait *le Moniteur* qu'elle croirait que c'est toujours les *Mystères de la Tour du sud*...

Ah! voilà ce que c'est que d'avoir un cousin qui doit nous épouser...

— Un cousin ! dit Constance en rougissant et en sortant de sa rêverie. Oui, c'est vrai... je trouve qu'Edmond vient tard ce soir.

— Oh ! je savais bien que tu pensais à lui... tu l'aimes tant !..

— Je ne m'en défends pas ; ma mère m'avait fiancée à Edmond et me répétait souvent que je devais l'aimer, parce qu'il serait un jour mon protecteur, mon mari.

— En voilà un jeune homme heureux ! murmure Ginguet en prenant les pincettes pour tisonner.

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur Ginguet? demande Pélagie d'un air moqueur.

— Moi !... rien du tout, mademoiselle, je r'arrange le feu.

— Mais à quand donc la noce, Constance? je serais si contente d'y danser; je serai ta fille d'honneur... Ma toilette est déjà prête... Oh ! elle sera charmante !...

— Puis-je espérer qu'on voudra bien me faire garçon d'honneur? dit Ginguet d'un air timide et sans oser regarder mademoiselle Pélagie.

— C'est bon, monsieur Ginguet, nous verrons, nous y penserons; mais ne nous ennuyez pas d'avance avec vos demandes... D'abord, comme fille d'honneur, c'est moi qui arrangerai tout cela... Constance me l'a promis. Ce sera pour le mois prochain ton mariage, n'est-ce pas?

— Mais... cela dépend d'Edmond...

— C'est bien singulier qu'un futur ne se montre pas plus empressé !... A ta place, moi, je lui dirais : Mon cousin, si vous ne voulez plus m'épouser, dites-le-moi franchement.

— Ah ! Pélagie !... quelle pensée !... Est-ce que je puis supposer que mon cousin ne m'aime plus? Qu'importe quand se fera notre mariage, puisque je suis certaine d'être un jour sa femme... je suis heureuse... »

Et en disant ces mots la jeune fille étouffait un soupir ; elle reprit au bout d'un moment :

« Edmond veut avoir une position honorable dans le monde, mais il ne sait pas encore bien quelle profession il doit embrasser. Le désir d'acquérir de la gloire, d'entendre son nom cité avec éloge le tourmente, le préoccupe sans cesse... Je ne puis lui en vouloir de chercher à tenir un rang honorable dans la société, quoique je ne pense pas que la gloire donne le bonheur. D'abord tu sais qu'il s'est senti beaucoup de goût pour la musique ; il étudiait la composition, il voulait être un *Boieldieu*, un *Rossini*.

— Oui, et de tout cela il est résulté une valse qu'il a fait graver... et dans laquelle mon oncle dit qu'il y a de jolies choses.

— Moi, je n'ai jamais pu jouer sa valse sur mon flageolet, dit monsieur Ginguet, c'est étonnant comme elle est difficile.

— Parce que vous n'allez pas en mesure !... Ah ! monsieur Ginguet, ce n'est pas vous qui feriez une valse.

— Mademoiselle, depuis quinze jours je compose un petit galop que je veux vous dédier.

—Un petit galop !.. Je crois que cela sera joli !... Enfin ton cousin a quitté la musique pour la poésie... Il a fait une comédie en trois actes et en vers... C'est cela qui est beau!...

—Dieu !... a-t-elle été sifflée !.. Quel carillon c'était le jour de la représentation !... murmure Ginguet en arrangeant le feu et sans s'apercevoir que Pélagie lui fait signe de se taire.

— Mon cousin n'a pas été heureux au théâtre, dit Constance en soupirant, et je crois qu'il n'a pas envie de s'y essayer de nouveau.

—Ah ! que veux-tu... on ne réussit pas tout de suite... Mais il faut toujours de l'esprit pour faire une comédie... lors même qu'elle tombe... M. Ginguet, je crois que vous n'avez jamais fait de vers dans votre vie ?

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'ai fait une chanson pour la fête de ma tante, sur l'air : *Grenadier, que tu m'affliges!* Il y avait huit couplets.

— Ce doit être curieux... Vous me la chanterez, un soir que j'aurai besoin de dormir.

— A présent, Edmond s'est passionné pour la peinture, dit Constance ; il vient de terminer un tableau et de l'envoyer à l'exposition.

— Est-ce un tableau d'histoire, mademoiselle? demande M. Ginguet en quittant enfin les pincettes.

— Oh! non, monsieur, ce n'est qu'un tableau de genre.

— Mon Dieu, monsieur Ginguet, vous faites des questions qui n'ont pas le sens commun! Vous voulez que monsieur Edmond, qui ne cultive la peinture que depuis fort peu de temps, débute tout de suite par un tableau d'histoire !...

— Dame, mademoiselle, j'ai un petit neveu qui n'a que neuf ans et qui fait tous les jours des *Brutus* et des *Epaminondas;* ce n'est pas plus difficile à copier que *les souvenirs* et *les regrets* de M. Dubuffe.

— Taisez-vous, M. Ginguet, vous me faites mal en parlant comme cela!... On voit bien que vous n'avez jamais appris le dessin?...

— Vous vous trompez, mademoiselle, je l'ai appris six mois... et je faisais déjà fort bien les moulins à vent... Voulez-vous que je continue la lecture?

— Non, vous voyez bien que nous causons; découpez-moi ce feston-là, ça vaudra mieux, mais surtout prenez bien garde de couper une dent !..

— Soyez tranquille, mademoiselle, je ferai attention. »

Et Monsieur Ginguet, prenant le feston et des ciseaux, se met à découper sans oser lever les yeux, de crainte de faire quelque maladresse.

« Si le tableau de mon cousin n'était pas reçu au salon, dit Constance, je suis sûre qu'il abandonnerait la peinture comme il a abandonné la musique et le théâtre !...

— Que veux-tu... il cherche sa vocation ; il voudrait tout faire !.. C'est impossible. Il a beaucoup de talents ton cousin, mais il n'a guère de persévérance !

— Pierre qui roule n'amasse pas de mousse! dit à demi-voix M. Ginguet tout en continuant de découper.

— C'est bon, Monsieur Ginguet, nous verrons quelle mousse vous amasserez, vous qui êtes dans une administration depuis sept ans, je crois, et qui êtes toujours surnuméraire.

— Mademoiselle, c'est qu'on m'a fait des injustices... des passe-droits... mais il faudra bien que j'arrive !...

— Oui, si cela continue, dans quinze ans on vous fera garçon de bureau !... — Ah ! mademoiselle... — Prenez donc garde monsieur, vous allez couper mon feston... — C'est chef de bureau que vous voulez dire ?»

Pélagie se met à rire ; dans ce moment on sonne à la porte. La figure de Constance s'épanouit, car elle ne doute pas que ce ne soit son cousin ; mais la joie de la jeune fille est de courte durée.

C'est un petit homme gros, ramassé, bouffi, ayant au milieu de la figure une petite bosse avec deux ouvertures, ce qui est censé représenter un nez, et là-dessous une énorme solution de continuité arrêtée heureusement par les oreilles; ce qui, avec de gros yeux à fleur de tête et des cheveux hérissés dont la naissance tient presque aux sourcils, achève de faire de cette figure une des plus plaisantes que l'on puisse rencontrer, même parmi la galerie de *Dantan*.

Ce petit homme est l'honnête M. Pause, l'oncle de Pélagie, le joueur de basse le plus intrépide, ce qui ne veut pas dire le meilleur, qui revenait de son théâtre beaucoup plus tôt que de coutume.

M. Ginguet quitte un moment son feston pour saluer respectueusement M. Pause, auquel il cède sa place près du feu.

« Comment! c'est vous, monsieur Pause? dit Constance; mais il n'est que dix heures, et d'ordinaire votre théâtre ne finit pas si tôt.

— C'est vrai, ma chère amie, mais c'est que ce soir nous avons eu une pièce nouvelle en trois actes, et le public n'a voulu en entendre que deux, ce qui a nécessairement raccourci la soirée.

— La pièce est donc tombée, mon oncle?

— Oui, ma chère amie. — C'était donc bien mauvais? dit Ginguet sans quitter son feston des yeux.

— Mauvais... mais... cela dépend... il y avait de jolies choses... surtout dans les parties d'orchestre; au reste, on la redonnera demain et le directeur a dit que cela serait enlevé...

— De dessus l'affiche?

— Non! enlevé, c'est-à-dire emporte d'assaut par les applaudissements! C'est ce qui serait arrivé aujourd'hui si on avait donné toute la salle à l'auteur, comme cela se pratique habituellement pour les pièces de nos grands hommes modernes, qui ne veulent pas qu'à leurs pièces il puisse entrer un seul billet payant... parce qu'à une première représentation tout le monde doit se connaître... au moins l'enthousiasme est alors général. Mais aujourd'hui le directeur a eu la faiblesse de vouloir faire une recette; qu'en est-il résulté? c'est que la pièce est tombée. Belle avance!.. voilà ce que l'auteur lui a prouvé comme deux et deux font quatre, en lui disant: Je consens à vous donner des ouvrages... c'est très bien; mais il ne suffit pas de me payer plus cher que les autres, il faut sacrifier vos recettes pendant six représentations... Voilà, monsieur, le seul moyen de faire de l'argent à présent.

— Mon oncle, puisqu'à la prochaine représentation on donnera toute la salle en billets, est-ce que vous ne pourriez pas en avoir pour moi et Constance?

— Ah!... ce serait difficile; on ne distribue pas les billets légèrement aux premières personnes qui en demandent!.. on veut des gens sur qui l'on puisse compter. D'ailleurs, ma chère Pélagie, tu sais que je n'aime pas demander la moindre faveur. Nous avons notre billet de service... un tous les quinze jours... c'est déjà bien gentil!...

— Ah! oui!... ils sont agréables vos billets de service, dit Ginguet tout en découpant; on paie vingt sous par personne avec cela, et on vous met sur le côté, à une place où il est impossible de voir... Alors on vous dit qu'avec un supplément de vingt autres sous vous pouvez aller en face. Bon, vous prenez le supplément, vous allez en face... il n'y a plus de place... Vous criez... vous pestez... vous voyez des loges vides, mais pour y entrer il faut donner quinze sous de supplément... total cinquante-cinq sous pour aller à une place qui est marquée deux francs cinquante au bureau... c'est juste cinq sous de plus que vous payez avec votre billet donné, qui vous a fait rester deux heures à la queue... Je ne parle pas encore du petit banc que l'ouvreuse vous glisse presque de force sous les pieds, de *l'Entr'acte* qu'il faut acheter et du parapluie que vous déposez à la porte... Oh! j'ai les billets donnés en horreur! j'aimerais mieux louer une loge que d'accepter jamais un billet d'administration.

— Ce pauvre monsieur Ginguet... comme il s'emporte!... — Ecoutez donc, mademoiselle, c'est que je me rappelle la dernière fois que j'ai mené au spectacle mes tantes et mes sœurs... j'avais des billets d'administration!.. et toutes mes économies du mois y ont passé!..

— Faites donc attention à mon feston; cela vaudra beaucoup mieux... là!... vous m'avez coupé une dent!... oh! j'en étais sûre!... Donnez-moi cela, Monsieur; je ne veux plus que vous y touchiez. — Mademoiselle... je ferai remettre une dent... — Non... en voilà bien assez. »

Pélagie reprend son feston à M. Ginguet qui semble consterné; en ce moment on sonne de nouveau.

« Oh! pour le coup, c'est lui! dit Constance. »

Un jeune homme à cheveux lisses, à petite barbe pointue au menton et dont les traits assez réguliers ont malheureusement une expression de suffisance qui leur ôte tout leur charme, entre bientôt dans l'appartement, et, sans saluer personne, va se jeter avec humeur dans un fauteuil en s'écriant:

« C'est pitoyable!.. c'est épouvantable! c'est détestable...

— Quoi donc, mon cousin, dit Constance en regardant avec anxiété le jeune homme qui vient d'arriver.

— Est-ce que vous venez de voir notre pièce nouvelle? demande M. Pause en battant avec ses doigts sur la cheminée, comme s'il conduisait un orchestre. Il me semble cependant qu'il y a de jolies choses...

— Ah! je m'embarrasse peu de votre pièce... c'est de mon tableau qu'il s'agit... de mon tableau qui est délicieux!.. un ton... un fini... une couleur!...

— Eh bien! mon cousin?

— Eh bien! on me l'a refusé à l'exposition; j'en ai eu ce soir la nouvelle certaine.

— Il est refusé!...

— Oui, ma cousine; ayez donc du talent, du génie, une vocation décidée pour les arts... à quoi cela vous avance-t-il? maintenant ce sont les intrigants qui arrivent!.. qui parviennent!.. qui ont les récompenses, les honneurs!... mais quand vous n'êtes pas prôné par une coterie, vous êtes repoussé; on accumule les obstacles, les dégoûts pour vous faire renoncer à une carrière où vos succès écraseraient vos rivaux...

— Cependant, mon ami, dit M. Pause en essayant de battre avec sa tête une mesure en trois temps, le public n'est pas une coterie, et c'est lui qui fait les vrais succès, en dépit des articles de journaux, qui parfois ne sont pas plus vrais pour les arts que pour la politique, et tôt ou tard le talent perce; mais il faut en tout de la persévérance!.. Voyez, moi, j'ai toujours aimé de passion la musique... la basse était mon idole... je faisais des basses avec du charbon sur les murs, j'en faisais partout!... Mon père me répétait souvent: Tu ferais bien mieux d'auner du calicot que de mettre ce gros violon entre tes jambes; tu es né pour être dans un comptoir et non pour râcler sur des cordes à boyaux... Moi,

je sentais bien que j'étais né pour la musique !... j'ai continué... cela m'a valu mille désagréments, mais enfin j'ose dire que je suis arrivé ; c'est fini, à présent je suis classé, et pourtant jamais, je puis le dire avec assurance, jamais un seul journal n'a parlé de moi ! »

Edmond réprime un sourire ironique qui venait sur ses lèvres et répond :

« Je n'ai pas envie d'attendre vingt-cinq ou trente ans pour avoir une réputation; nous sommes dans un siècle où tout marche vite, où l'on veut être tout de suite riche, heureux, admiré!... je veux faire comme les autres. Ce ne sont pas les moyens qui me manquent ; en musique j'ai tout de suite compris les règles de la composition !...

— Oui... oh ! vous seriez arrivé... il y a de très jolies choses dans votre valse !...

— Des pièces !... mais j'en aurais fait une par semaine si on les avait reçues !... et des romans ! est-ce donc si difficile d'en écrire?... on en fait de si mauvais maintenant !...

— Il est certain que cela ne doit pas être difficile d'en faire de mauvais...

—Quant à mon tableau, vous l'avez vu, Monsieur Pause; voyons, répondez-moi, est-ce qu'il n'était pas bien?

—Il y avait de fort jolies choses ! » répond M. Pause en jouant toujours avec ses doigts.

Edmond se lève et se promène quelques instants dans l'appartement, paraissant réfléchir profondément. Les deux jeunes filles travaillent et se taisent, car l'une songe que son mariage sera encore reculé et l'autre qu'elle ne mettra pas de si tôt sa jolie toilette de fille d'honneur. M. Pause garde aussi le silence ; il se contente de battre un andante ou un presto ; quant à M. Ginguet, depuis qu'il a eu le malheur de couper dans le feston de Pélagie, il ne sait plus comment se tenir sur sa chaise.

Bientôt le front d'Edmond devient moins soucieux, ses traits s'animent, ses yeux brillent, et il s'écrie :

« En vérité, je suis bien bon de me chagriner pour de sottes injustices... Après tout, n'est-ce pas une duperie de travailler, de se fatiguer pour acquérir un talent que nos concitoyens ne sauront pas apprécier ?... qu'ils dénigreront même et dont ils seront jaloux?... Mettez vous donc en frais pour des envieux! des ingrats !... sottise que tout cela !... La fortune seule, voilà ce qu'il faut avoir , parce qu'à la fortune on rend tous les honneurs, on accorde tous les genres de mérite. Oui, c'est décidé, je renonce aux beaux-arts , je ne veux plus connaître d'autre dieu que Plutus, et c'est lui que je vais encenser. Ma chère cousine , vous n'épouserez plus une célébrité, une gloire vivante; mais vous épouserez un millionnaire... et vous aurez voitures, hôtel, diamants , laquais...

— Que dites-vous là, mon cousin? quel nouveau projet vous passe par la tête ?

— Oh ! c'est un projet bien arrêté maintenant. Je veux devenir très riche... Ne voyons-nous pas tous les jours des sots, des gens ineptes faire fortune? Il me semble, d'après cela, que quand un homme d'esprit voudra bien s'en donner la peine, il pourra facilement en faire autant...

— Ce n'est pas une raison, dit Constance en soupirant; et d'ailleurs, mon cousin, est-ce que de grandes richesses sont absolument nécessaires au bonheur? Nous avons chacun une honnête aisance, et je croyais que cela pouvait nous suffire... Je ne désire ni briller dans le monde, ni éclipser personne...

— Et moi, ma cousine, je veux que vous éclipsiez toutes les autres dames par votre toilette, par vos diamants; je veux que l'on envie le sort de ma femme ! qu'on se dise : Madame Guerval n'a qu'à former un vœu, un désir pour le voir satisfait !... Son mari ne lui refuse rien ! Enfin j'ai déjà en tête les moyens de réussir, et, avant qu'il soit peu, je viendrai mettre à vos pieds mes richesses et ma main.

— Comme vous voudrez , mon cousin ; mais songez bien que ce ne sont pas vos richesses qui ajouteront à mon bonheur.

— Je voudrais bien savoir par quel moyen il espère faire rapidement une grande fortune, se disait l'honnête joueur de basse en hochant la tête d'un air de doute.

— Monsieur Ginguet, il me semble que vous devriez aussi tâcher de devenir millionnaire, dit Pélagie en regardant avec malice le jeune employé, cela vous éviterait un long surnumérariat.

— Oh ! moi, mademoiselle, je ne suis heureux en rien, répond Ginguet en poussant un gros soupir. Que voulez-vous que j'entreprenne?

— En tous cas, je ne vous conseille pas d'entreprendre des découpures... car vous n'y brillez pas ! »

Et la jeune fille se met à rire aux éclats, tandis que le jeune homme baisse les yeux et se sent presque envie de pleurer.

« Mes enfants, dit au bout d'un moment M. Pause, en attendant que monsieur Edmond soit membre du grand collége, est-ce que nous ne ferions pas bien d'aller chacun nous coucher?

— Bonsoir, mon cousin, dit Constance en se levant et en quittant son ouvrage; nous vous verrons demain, j'espère?

— Oui, ma chère cousine, oh ! je viendrai toujours... et avant peu, vous verrez que je ne suis pas un menteur. Mais il se fait tard; venez-vous, monsieur Ginguet?

— Me voilà... je vous suis... je cherche mon chapeau.

— C'est tous les soirs la même chose, dit Pélagie ; vous ne savez jamais ce que vous avez fait de votre chapeau. »

Monsieur Ginguet savait fort bien où était son modeste feutre, mais il faisait semblant de chercher dans la chambre, espérant trouver encore l'occasion de se rapprocher de Pélagie et de lui demander tout bas pardon pour avoir coupé son feston; car le pauvre garçon sentait qu'il ne dormirait pas de la nuit s'il quittait la jeune fille fâchée contre lui.

Mais Pélagie fit exprès de ne point se trouver près de M. Ginguet, et il fallait bien s'en aller ; déjà Edmond était sur le carré, disant adieu aux deux demoiselles et à M. Pause.

La voix de Pélagie se fit de nouveau entendre, s'écriant du ton moqueur qui lui était naturel :

« Monsieur Ginguet, si vous ne trouvez pas votre chapeau, mon oncle est décidé à vous prêter un bonnet de coton pour rentrer chez vous.

— Je l'ai, mademoiselle, je l'ai ! répondit Ginguet en revenant tout penaud, son chapeau à la main. Je suis désolé d'avoir fait attendre à la porte... je suis bien malheureux ce soir... je suis si... je...

— En voilà assez, monsieur Ginguet, bien le bonsoir, vous nous direz le reste une autre fois. »

Et la porte du carré se refermait sur le jeune homme qui se confondait en saluts. Quand il vit qu'il ne saluait plus que des murs, il se décida à prendre l'escalier, mais tristement et en murmurant :

« Elle m'en veut beaucoup !... je suis bien malheu

reux... Moi, qui donnerais tout ce que je possède pour être aimé de mademoiselle Pélagie!... quand je suis près d'elle je ne fais que des gaucheries!... »

Les jeunes gens étaient arrivés dans la rue; là ils devaient se quitter, car l'un remontait le faubourg et l'autre descendait du côté du boulevard. Mais Ginguet s'était assis sur la borne qui était contre la maison dont il venait de sortir, et il semblait disposé à rester là. Edmond va lui frapper sur le bras, en lui disant:

« Bonsoir, mon cher Ginguet. — Bonsoir, monsieur Edmond. — Est-ce que vous comptez passer la nuit sur cette borne? — Je ne sais pas ce que je ferai... je suis si malheureux... Ah! monsieur Edmond, vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer sans espérance, vous qui êtes certain de posséder le cœur de votre cousine; mais moi, j'adore une ingrate, une fille cruelle, un cœur de rocher... Je pleurerais pendant quinze jours de suite que mademoiselle Pélagie ne me demanderait pas seulement pourquoi j'ai les yeux rouges... — Alors il me semble que vous feriez aussi bien de ne pas pleurer. — Est-ce qu'on est maître de ça?... Quand mademoiselle Pélagie m'a rudoyé dans la soirée, je sanglote toute la nuit si fort que ma voisine d'à côté m'a déjà menacé de se plaindre au commissaire, parce qu'elle prétend que je l'empêche de dormir. — Ce pauvre Ginguet!... Bonsoir, je vais rêver à mes projets de fortune. »

Edmond s'éloigne, laissant Ginguet assis sur la borne. Enfin le pauvre garçon lève la tête en l'air et considère les fenêtres de l'appartement de M. Pause, en se disant: « Si elle pouvait se mettre à la croisée... si je la voyais seulement passer avec sa lumière!...

Et il restait là, le col tendu, le nez au vent, les yeux attachés sur les fenêtres du quatrième étage, faisant quelques pas, puis s'arrêtant; et, comme cet astronome qui regardait la lune et ne voyait point un fossé à ses pieds, l'amant infortuné, en regardant les fenêtres de celle qu'il aimait, ne voyait pas des pavés que l'on avait laissés près du ruisseau, lequel était assez gros parce qu'il avait plu ce jour-là.

M. Ginguet trébuche et tombe justement au milieu de l'eau dans laquelle un bain n'avait rien de séduisant. Mais comme une sensation physique inattendue fait toujours trêve aux sensations morales, M. Ginguet se relève tout trempé et s'en retourne sur-le-champ chez lui, sans être tenté de regarder plus long-temps les croisées de mademoiselle Pélagie.



CHAPITRE TROISIÈME.

LES JEUX DE LA FORTUNE.

Quatre mois s'écoulèrent; Edmond ne parlait plus que fonds, hausse, baisse, cinq pour cent, et cours fermé à tant; car son moyen de faire fortune avait été tout simplement de jouer à la Bourse. Il avait réalisé ce qu'il possédait, et se flattait de parvenir en peu de temps à quadrupler ses capitaux.

Le bon M. Pause avait froncé le sourcil lorsqu'il avait su comment le cousin de Constance comptait s'enrichir; celle-ci, toujours bonne, toujours douce, ne se permettait pas de blâmer son cousin; d'ailleurs, Edmond commençait bien, il gagnait, c'est presque toujours ainsi que débutent les joueurs, et il était d'une humeur charmante quand il allait voir sa cousine. A la vérité ses visites étaient courtes; il ne parlait plus que ventes à terme ou tiers consolidé, ce qui amusait fort peu les jeunes filles; mais il était mis dans le dernier goût et avait pris un cabriolet au mois, en attendant qu'il eût acheté une voiture.

M. Ginguet allait toujours à pied et ne sortait pas de sa redingote noisette et de son gilet noir, ce qui lui attirait souvent des épigrammes de la malicieuse Pélagie. Pourtant un soir il se présenta d'un air tout radieux et avec un gilet blanc.

« Il est arrivé quelque événement extraordinaire à monsieur Ginguet, dit aussitôt Pélagie, il a changé quelque chose à son uniforme; je crois même qu'il a fait cirer ses bottes ce soir!

— Mademoiselle, il me semble que je ne me suis jamais présenté mal tenu et crotté devant vous. D'abord j'ai soin d'essuyer mes pieds à tous les paillassons.

— Enfin, monsieur Ginguet, répondez-moi... n'est-il pas vrai que vous avez quelque chose?... vous n'êtes pas dans votre état ordinaire... je crois même que vous louchez ce soir...

— Mademoiselle, je ne sais pas si le plaisir me fait loucher; ce qu'il y a de certain, c'est que je suis très content; à dater du premier de ce mois je ne suis plus surnuméraire, je suis appointé!...

— Appointé!... oh! mais c'est superbe cela... et de combien sont vos appointements?

— J'ai huit cents francs, mademoiselle.

— Huit cents francs... par mois?

— Oh! par exemple... par an; il me semble que, pour commencer, c'est déjà bien gentil.

— Mais oui, dit M. Pause, qui n'était point encore parti pour son théâtre. Avec cela un jeune homme peut aller... non pas à l'Opéra, ni chez Vefour; mais à Paris il y a tant de moyens pour vivre... on dîne parfaitement à vingt-deux sous...

— Ah! mon oncle!... ne voudriez-vous pas aussi qu'on se mît en ménage avec huit cents francs de revenu?

— Ma chère amie, j'ai connu un employé à douze cents francs qui avait une femme et quatre enfants, et tout cela vivait et ne faisait pas un sou de dettes, d'autant plus que personne n'aurait voulu leur prêter. »

Le pauvre Ginguet ne soufflait plus mot; il avait cru qu'en le sachant appointé, Pélagie le traiterait un peu moins mal, et il se voyait encore trompé dans son espérance. Mais en s'éloignant, M. Pause lui serra la main en lui disant:

« Je vous fais mon compliment, mon ami, mon compliment bien sincère... car, à mes yeux, huit cents francs d'assurés valent mieux que des millions après lesquels on court! Au revoir; je vais accompagner un mélodrame dans lequel il y a de bien jolies choses. »

Habituées à entendre Edmond Guerval ne parler que par cinquante, soixante mille francs, les deux jeunes filles n'avaient pu être bien émerveillées de la nouvelle situation de M. Ginguet. Qu'est-ce, en effet, que huit cents francs par an, auprès de quelqu'un qui, en un coup de bourse, peut gagner cinquante fois autant.

Cependant Constance, qui était témoin des soupirs que le pauvre commis poussait près de Pélagie, grondait souvent celle-ci sur la manière dont elle traitait M. Ginguet; mais Pélagie répondait:

« Je puis lui dire tout ce que je veux!... S'il m'aime réellement, ne doit-il pas être trop heureux que je veuille bien qu'il vienne tous les soirs?... n'est-il pas bien amusant? Quelquefois il entre, s'assied, et reste pendant deux heures sans ouvrir la bouche.

— C'est quand tu ne le regardes pas lorsqu'il te dit bonsoir. Enfin ce jeune homme désire t'épouser; si tu ne l'aimes pas, il vaudrait mieux le lui dire que de le laisser espérer en vain.

— Je ne lui ai pas dit d'espérer; nous verrons!... Ne voudrais-tu pas que j'épousasse un employé à huit cents francs, pour que, le dimanche, il me régalât dans un restaurant à vingt-deux sous!... Bien obligé, je ne trouve pas, comme mon oncle, que ce soit bien gentil. Je voudrais que monsieur Ginguet eût l'esprit de faire fortune comme monsieur Edmond... mais il est trop lourd, trop apathique pour cela. Ah! c'est toi qui vas être heureuse... tu auras un hôtel... des diamants... une voiture... Tu me mèneras dans ta voiture, n'est-ce pas?...

— Ah! je ne l'ai pas encore!...

— Oh! comme nous nous amuserons alors! nous irons tous les matins promener au bois de Boulogne, à Saint-Cloud, à Meudon... Quand on a sa voiture, on est libre d'aller où l'on veut... Ah! nous voyagerons... tu me mèneras voir la mer.

— Que tu es folle, ma chère Pélagie!

— Oh! j'ai une si grande envie de voir la mer!... mais avec un mari de huit cents francs, c'est tout au plus si je pourrais aller voir jouer les eaux dans le parc de Versailles, et encore il faudrait nous y rendre en *coucou!*... Comme ce serait amusant!

— Est-ce que l'on ne s'amuse pas toujours lorsqu'on est avec la personne que l'on aime?

— Ce n'est pas une raison pour avaler de la poussière pendant quatre lieues de chemin... Ah! Constance, il faudra aussi avoir des loges au spectacle... à plusieurs spectacles.

— A l'Opéra, n'est-ce pas?

— Oui, à l'Opéra... et chez Franconi. J'aime beaucoup

les chevaux, moi. Ensuite tu recevras du monde, tu donneras très souvent des dîners, des soirées, des bals... tu auras un bel orchestre avec des cornets à piston, car tu sais que mon oncle nous a dit qu'on fait à présent de bien jolies choses sur cet instrument-là.

— Mais, ma chère Pélagie, sais-tu bien que, pour réaliser tous les projets que tu formes, il faudrait avoir une très grande fortune!

— Il me semble qu'avec trente mille francs de rente on peut satisfaire à peu près toutes ses fantaisies.

— Et tu crois qu'Edmond va m'offrir trente mille francs de rente à dépenser?

— Certainement, et peut-être bien plus!... Il paraît que ton cousin va s'enrichir bien vite; la dernière fois qu'il est venu, il semblait si content, si satisfait de ses spéculations! Il se frottait les mains en disant: *Audaces fortuna*... Ah! mon Dieu! je ne puis pas me rappeler le reste... mais c'était des mots latins qui voulaient certainement dire: Je suis très riche!

— Je l'ignore... mais je sais que mon cousin est resté avec nous bien peu de temps... qu'il répondait à peine à ce que je lui disais, et que je le trouvais bien plus aimable pour moi avant qu'il songeât à devenir riche! »

Le soir qui suivit cette conversation, Edmond ne vint pas chez M. Pause. Le lendemain soir, M. Ginguet vint encore seul, et le jeune employé avait une mine singulière; il était triste, semblait embarrassé et restait près des deux amies sans leur dire un mot.

« Vous avez encore quelque chose ce soir, lui dit Pélagie; et quoique vous n'ayez pas un gilet blanc, vous avez la physionomie tout autre; est-ce qu'on vous a déjà supprimé vos appointements?

— Oh! non, mademoiselle... ce n'est pas de moi qu'il s'agit...

— Pas de vous... alors ça devient plus intéressant. Voyons, monsieur, expliquez-vous...

— C'est que... en venant ici, j'ai rencontré monsieur Edmond Guerval...

— Mon cousin? — Oui, mademoiselle, votre cousin... et il avait aussi l'air tout sens dessus dessous... il était pâle, défait...

— Mon Dieu! serait-il malade?... — Non, mademoiselle, il n'est pas malade... mais certainement il avait quelque chose... D'abord il m'a pris la main et me l'a serrée... à me faire mal...

— Après, monsieur Ginguet, au fait... vous nous parlez de votre main, et vous voyez bien que Constance est sur les épines!

— Enfin, monsieur Edmond m'a dit: « Ce soir, irez-vous chez monsieur Pause? » Sur ma réponse affirmative, il a sorti une lettre de sa poche et me l'a remise en ajoutant: « Donnez cela à ma cousine de ma part... n'y manquez pas surtout!... » Je lui ai promis de faire sa commission, et alors il a disparu comme un éclair.

— Et cette lettre, monsieur Ginguet? — Elle est dans ma poche, mademoiselle...

— Et donnez-la donc vite, dit Pélagie, c'est par-là que vous auriez dû commencer... »

M. Ginguet présente la lettre à Constance; celle-ci la prend d'une main tremblante et lit:

« Ma chère cousine, j'ai voulu tenter la fortune et mes « premiers essais furent heureux... Enhardi par ce début, « peut-être ai-je été trop vite... Cependant toutes les « chances étaient pour moi, et je croyais pouvoir bientôt « vous placer dans une position digne de vous. Le sort a « trahi mon espoir... une funeste baisse que je ne pouvais prévoir... Que vous dirai-je!... je suis ruiné... Si « je ne perdais que ce qui m'appartient, je pourrais me « consoler encore, mais je dois presque le double de ce « que je possède; il me faut donc manquer à mes engagements... Perdre l'honneur! voilà ce qui me désespère! ce qui me tue... oui, ce qui me tue, car on ne « doit plus vivre en perdant l'honneur. Adieu, ma chère « cousine, plaignez-moi et ne me maudissez pas. Adieu « pour jamais.

« Edmond Guerval. »

La lettre tombe des mains de Constance qui semble anéantie, par ce coup imprévu.

« Ruiné! murmure Ginguet.

— Ruiné! » répète Pélagie.

Mais Constance reprend ses esprits, et son premier mouvement est de s'écrier: « Oh! mon Dieu! il veut donc mourir, puisqu'il me dit adieu pour jamais... Mourir pour quelque argent qui lui manque!... mais ce que j'ai, moi, n'est-ce pas à lui?... Edmond douterait-il de mon cœur... Oh! il faut le sauver... l'empêcher d'exécuter son affreux projet... Pélagie, vite, mon chapeau... mon châle... mais qu'importe, j'irai comme cela... Monsieur Ginguet, vous voudrez bien me conduire, me donner votre bras... Venez, oh! venez vite, il s'agit de sauver Edmond »

Et Constance prenait le bras du jeune employé, et elle lui faisait descendre l'escalier quatre à quatre. Ginguet sautait les marches pour rattraper la jeune fille, tout en se disant: « Est-il aimé ce monsieur Edmond!... est-il aimé!... Ah! pour être chéri comme ça de mademoiselle Pélagie, je serais capable de m'asphyxier tous les jours! »

Arrivés dans la rue, Constance dit à M. Ginguet, en lui prenant le bras: « Conduisez-moi, monsieur, et hâtons-nous, car il serait si cruel d'arriver trop tard!...— Oui, mademoiselle... oui... je vais vous conduire; mais où voulez-vous que je vous conduise? — Chez Edmond... vous savez où il demeure? — Oui, mademoiselle. — Pourvu que nous le trouvions chez lui! — Ah! c'est ce qui est douteux. — Enfin... nous saurons peut-être... oh! il faudra bien que je le voie! »

Ginguet se disait: « Si le cousin n'est pas chez lui, je ne vois pas trop où nous irons le chercher! » Mais il ne faisait point cette réflexion à Constance, dont le chagrin et l'inquiétude semblaient redoubler à chaque instant.

On arrive chez Edmond; Constance quitte son conducteur et court s'informer au concierge, car dans les grandes peines on oublie les convenances, et la jeune fille ne songeait plus à ce qu'on pourrait penser en la voyant aller chez un jeune homme.

Edmond n'était pas chez lui; il était sorti depuis fort long-temps et il n'avait rien dit au concierge qui pût faire présumer de quel côté il avait porté ses pas.

Constance sent un poids affreux se placer sur sa poitrine; elle retourne désolée près de son compagnon, en balbutiant:

« Il n'est pas chez lui... et on ignore où il est allé!... — Je m'en doutais; quand je l'ai rencontré il n'avait pas l'air disposé à se coucher... — N'importe... il faut que nous le trouvions; venez, monsieur Ginguet... marchons. — Tant que vous voudrez, mademoiselle; mais où allons-nous? — A la Bourse. — Mademoiselle, on ne va pas à la Bourse le soir, elle est même fermée. — Dans des cafés... au spectacle... que sais-je?... — Monsieur Ed-

mond ne me semblait pas songer à aller au spectacle. — Pourtant, monsieur, il faut bien que mon cousin soit quelque part et que nous le trouvions. »

Et la jeune fille entraînait son compagnon; ils marchaient au hasard. Quand un jeune homme de la taille, de la tournure d'Edmond venait à passer près d'eux, Constance s'écriait : « C'est lui ! » et elle faisait courir M. Ginguet après le passant; mais M. Ginguet revenait en disant : « Ce n'est pas lui, et de près même il ne lui ressemble pas du tout. »

Quand on passait devant un café, il fallait aussi que M. Ginguet y entrât pour s'assurer si celui que l'on cherchait n'y était pas.

Il y avait trois heures que Constance parcourait Paris avec le jeune commis. Constance sentait à chaque instant son espérance s'évanouir; elle ne pleurait pas, mais sa respiration était pressée, son front brûlant et son regard morne et fixe.

M. Ginguet était entré dans cinquante cafés; il avait couru après plus de vingt passants, dont quelques-uns ne l'avaient pas fort bien reçu; enfin il tombait de fatigue, mais il n'osait pas le dire, car la jeune fille ne se plaignait pas, et un homme n'ose pas montrer moins de courage qu'une femme, alors même qu'il en aurait envie.

Onze heures et demie venaient de sonner. M. Ginguet se hasarda à dire :

« Il est bien tard; je crains que monsieur Pause et mademoiselle Pélagie ne soient inquiets de vous.

— Il est bien tard, dites-vous? — Onze heures et demie sonnées. — Alors il doit être rentré. — Monsieur Pause? Oh ! certainement qu'il est revenu. — Mon cousin, monsieur... c'est mon cousin que nous cherchons. Venez, retournons chez lui. »

Ginguet n'ose s'y refuser quoiqu'il juge cette course assez inutile, mais tout en marchant auprès de Constance il ne cesse de se dire :

« En voilà un homme aimé, un homme heureux! Et il veut se tuer !... et il se plaint du sort !... Ah ! ce n'est pas l'embarras, on aurait bien dû se dispenser de faire l'Amour aveugle !... »

On est devant la maison d'Edmond. Constance s'arrête tremblante; en ce moment ses forces sont sur le point de l'abandonner, car elle sent bien que si Edmond n'est pas rentré il faudra perdre tout espoir.

Elle se décide pourtant; elle frappe, elle entre...

« M. Edmond Guerval est de retour depuis un quart-d'heure, dit le concierge.

— Il est chez lui ! » dit Constance en poussant un cri de joie. Et aussitôt la jeune fille monte rapidement l'escalier sans regarder si son compagnon la suit.

Il était temps ! car Edmond, après avoir passé la soirée à marcher au hasard dans Paris en réfléchissant à sa cruelle position, s'était convaincu que, pour se tirer d'affaire, il ne lui restait plus qu'à se tuer. Il est certain que c'est un moyen beaucoup plus expéditif que de tâcher, à force de travail, de patience et de persévérance, de regagner ce que l'on a perdu; mais dans le temps où nous vivons, la patience, la persévérance et l'amour du travail sont beaucoup plus rares qu'un canon de pistolet; et on prétend que nous sommes dans le siècle des lumières, des progrès!... Pour la manière de donner à dîner, c'est possible, mais pour le bon sens je n'en crois rien.

Edmond était donc revenu chez lui avec la ferme résolution d'en finir. Il s'était occupé à charger ses pistolets, puis il les avait posés sur une table près de lui, et s'était laissé aller à quelques regrets qu'il donnait à sa courte carrière. Sans doute sa jolie cousine occupait une grande place dans ses souvenirs, du moins la pauvre enfant le méritait bien.

Mais au moment où Edmond se dirigeait vers les armes fatales, Constance entrait dans sa chambre, arrêtait ses mains prêtes à saisir ses pistolets et se jetait à ses pieds en s'écriant :

« Mon cousin, vous voulez donc me tuer aussi? »

Edmond s'arrête; il considère sa cousine dont les beaux yeux sont suppliants, l'attendrissement succède au désespoir; il se laisse tomber sur une chaise en murmurant : « Comment voulez-vous que je vive déshonoré... et je le suis si je ne tiens pas mes engagements !

— Mais, mon cousin, vous avez donc oublié que tout ce que je possède est à vous !.. Disposez de mon bien... je le veux... je l'exige... au nom de nos deux mères !... qui nous aimaient tant et qui se plaisaient à vous regarder comme mon protecteur, comme le mari que le ciel me destinait...

— Constance, y pensez-vous? que je dispose de votre fortune !... Si vous saviez... quand j'aurai payé ce que je dois... pour cette maudite différence, il ne vous restera presque plus rien.

— Et que m'importe?.. je serai heureuse alors... Pensez-vous que je le serais en pleurant votre mort?... Vous acceptez, Edmond, il le faut... je le veux... Donnez-moi vite du papier, de l'encre; que je vous donne une lettre pour mon banquier... Ah! je suis si contente que je puis à peine écrire ! »

Et la jeune fille s'était placée devant un bureau, elle écrivait avec tant de plaisir que son cousin debout près d'elle ne pouvait que se taire et l'admirer. Un peu plus loin, dans un coin de la chambre, M. Ginguet pleurait comme une biche, en murmurant :

« Quel trait!... quel dévouement!... quel attachement!.. Voilà un homme aimé! Ah ! mademoiselle Pélagie ! que je serais heureux si je vous inspirais seulement la dix-neuvième partie de cet amour-là ! »

Constance a fini d'écrire, Ginguet a cessé de pleurer.

Edmond a consenti à recevoir les secours que lui offre sa cousine. On est heureux, les peines sont oubliées ; on fait déjà des projets de bonheur pour l'avenir, et Constance ne semble pas regretter la brillante fortune que voulait lui donner son cousin.

M. Ginguet fait remarquer qu'il est fort tard ; on se dit adieu en se promettant de se revoir le lendemain : puis Constance est ramenée chez M. Pause par son fidèle conducteur, qui raconte tout d'un trait ce que vient de faire la cousine d'Edmond, tandis que celle-ci, les yeux baissés et l'air confus, écoute tout cela comme une coupable qui attend son arrêt.

Pélagie embrasse son amie en s'écriant : « Ah ! si ton cousin ne t'adore pas, s'il ne te rend pas la plus heureuse des femmes, il faudrait qu'il fût bien ingrat !

— Je n'ai pas pensé à tout cela pour l'obliger, » dit Constance.

Quant à l'honnête M. Pause, il a écouté avec attendrissement le récit de la belle action de la jeune fille, ensuite il va lui prendre la main et la serre affectueusement dans les siennes en murmurant :

« Ma chère amie, il y a de bien jolies choses dans ce que vous avez fait là ! mais il aurait tout autant valu que votre cousin ne pensât pas à devenir millionnaire. Enfin ce sera sans doute une bonne leçon pour lui, et je présume qu'il va se décider pour une autre profession. »

Edmond, grace à la fortune de sa cousine, paya tout

ce qu'il devait; mais quand il eut tout acquitté il ne restait plus à Constance que huit cents livres de rentes, juste autant que les appointements de M. Ginguet.

Cependant la jeune fille ne donna pas un soupir à son changement de fortune; la seule peine qu'elle éprouva fut d'être obligée de diminuer la pension qu'elle payait chez M. Pause.

Elle n'en fut pas moins bien traitée chez l'honnête musicien. On peut être un pauvre artiste et avoir un excellent cœur; c'est une compensation.



CHAPITRE QUATRIÈME.

LA FAMILLE BRINGUESINGUE.



La Famille Bringuesingue.

«Qu'est-ce que monsieur Edmond peut donc attendre encore pour épouser sa cousine? se disait Pélagie, quelque temps après ces événements. D'abord il voulait de la gloire, après cela il a désiré de la fortune, maintenant saura-t-il se contenter de l'amour?»

Constance ne disait mot; mais il était probable que le même sujet l'occupait. Depuis qu'il avait dissipé tout son bien et celui de sa cousine, Edmond était souvent triste, rêveur, ou bien il disait à Constance : «Quel sort vais-je vous offrir? Je n'ai rien; je ne suis rien! Quel avenir de

bonheur pouvez-vous espérer avec quelqu'un que la fatalité semble poursuivre?... »

Et Ginguet se disait à lui-même : « Il ne veut pas l'épouser parce qu'il n'a plus rien ; il ne l'épousait pas quand il avait quelque chose ; quand donc l'épousera-t-il? Ah! si l'on m'aimait, moi! comme je serais heureux de me marier! »

Chaque jour Edmond se disait : « Il faut que je fasse quelque chose. » Mais il ne faisait rien que se lamenter contre le sort, les hommes et la rente.

M. Pause avait proposé à Edmond une place de quinte dans l'orchestre de son théâtre ; car quoique le cousin de Constance ne fût pas un instrumentiste distingué, il en savait assez sur le violon et la quinte pour tenir sa place dans un orchestre des boulevards.

Edmond avait répondu à cette proposition : « Où cela me mènera-t-il? — A gagner six cents francs, mon cher ami. — Eh ! que diable voulez-vous que je fasse avec six cents francs? — Mais... avec cela et de l'économie... on peut encore faire quelque chose. — Non, monsieur Pause, je ne peux pas jouer de la quinte pour six cents francs, car loin de me donner du goût pour la musique cela me rendrait à jamais un médiocre musicien !... Quand on sait que l'on gagne si peu, on joue en conséquence. — Vous vous trompez, mon cher; l'homme qui aime son art ne fait point tous ces calculs, il cherche à acquérir du talent et travaille souvent davantage lorsqu'il gagne peu que quand on le paie fort cher. Je pourrais, à l'appui de ce que j'avance, vous citer plusieurs de nos virtuoses, de nos grands artistes, qui ont commencé dans les orchestres ou sur les théâtres secondaires. »

Edmond persista à refuser la place de quinte. Quelque temps après, l'honnête Pause, qui cherchait toujours à l'occuper, lui dit qu'il avait parlé de lui à un de ses amis fabricant de papier peint.

« Est-ce que vous voulez que je peigne ses papiers? dit Edmond avec un sourire amer.

— Non, mon cher ami, mais j'ai dit à mon ami que vous faisiez assez joliment le tableau de genre ; alors il m'a chargé de vous prier de lui faire six devants de cheminées... les sujets que vous voudrez... intérieurs ou paysages ; il vous les paiera quinze francs pièce.

— Peindre des paravents! dit Edmond en devenant rouge de colère ; que j'abaisse à ce point mon talent !... et pour gagner quinze francs !... Ah! monsieur Pause, vous n'y pensez pas !

— Mais, mon cher, six fois quinze francs cela fait quatre-vingt-dix... et d'ailleurs, quel mal y a-t-il à peindre des devants de cheminées !... Je connais de nos grands peintres qui sont aujourd'hui membres de l'Institut, et qui ont jadis peint des enseignes ! Croyez-vous que pour cela ils en aient moins de talent aujourd'hui?.. On sait bien que les artistes sont obligés de manger comme les autres hommes, et qu'avant de travailler pour la gloire il a fallu travailler pour son estomac.

— Vous direz tout ce que vous voudrez, monsieur, mais je ne ferai point des devants de cheminées... J'aimerais mieux faire des cure-dents... — Eh bien! alors, mon cher ami, faites des cure-dents, mais au moins faites quelque chose. »

Ces conversations n'amusaient point Edmond, et pour faire diversion aux discours de M. Pause, le cousin de Constance allait encore quelquefois dans ces réunions brillantes où il avait été fort recherché du temps de ses spéculations à la Bourse, et où on le recevait encore bien parce qu'il n'avait conté à personne sa ruine, qu'il était toujours mis avec goût, qu'il avait une jolie tournure, de bonnes manières, mille agréments de société, et qu'à Paris on peut vivre très long-temps là-dessus.

Dans une de ces réunions de gens qui ont l'air riche, et dont quelques-uns, comme Edmond, n'ont pas le sou, mais où tout le monde est parfaitement couvert, le cousin de Constance fit connaissance avec la famille Bringuesingue, qui se composait du père, de la mère et de la demoiselle.

Le père était un petit homme que sa taille avait exempté de la conscription ; la tête un peu dans les épaules, l'œil vif, le nez pointu, M. Bringuesingue avait un air qu'il voulait rendre moqueur, et on pouvait s'y tromper.

Suivant l'habitude des petits hommes, il avait épousé une fort grande femme, qui, avec l'âge, avait pris beaucoup d'embonpoint. Elle aurait pu facilement cacher son mari derrière elle.

Leur fille tenait du père pour la taille et de la mère pour la grosseur. Elle avait été nouée, et il lui en restait quelque gêne en marchant.

Entre son mari et sa fille, madame Bringuesingue dépassait de plus de la tête.

Voilà pour le physique. Passons au moral maintenant.

M. Vendicien-Raoul Bringuesingue était fils d'un fabricant de moutarde, lequel avait gagné beaucoup d'argent en mélangeant adroitement différentes herbes aromatiques dans les moutardes qu'il confectionnait. Grace à ce digne industriel, le bœuf quotidien avait paru moins fade aux bons bourgeois, qui tiennent toujours à ce plat fondamental.

M. Bringuesingue fils, loin de démériter de la réputation de son père, avait fait d'heureuses améliorations dans la manière de confire les cornichons ; il avait rapidement augmenté sa fortune. Mais n'ayant qu'une fille, et se sentant possédé d'une noble ambition, à cinquante ans M. Bringuesingue abandonna la moutarde, les cornichons et tout ce qui sentait le vinaigre, pour se jeter dans le beau monde et y jouir de sa fortune.

M. Bringuesingue, retiré entièrement du commerce, avait la faiblesse de vouloir faire oublier qu'il s'y était enrichi. Il avait un bel appartement dans la Chaussée-d'Antin, un domestique mâle avec une livrée ; il donnait des soirées, des dîners... auxquels on ne servait jamais de moutarde, tant il craignait les applications ; enfin il s'efforçait d'avoir des airs de grand seigneur.

Madame Bringuesingue était une excellente femme, qui n'avait jamais eu dans sa vie que la passion de la danse qu'elle conservait toujours, quoiqu'elle eût quarante-cinq ans accomplis. Du reste, constamment de l'avis de son mari qu'elle regardait comme un homme supérieur, madame Bringuesingue attendait qu'il eût parlé pour avoir une opinion.

Toutes les affections des deux époux s'étaient naturellement réunies sur leur fille, leur unique enfant. Mademoiselle Clodora avait les traits assez réguliers, et ses parents ne voyaient rien d'aussi beau qu'elle. Ils lui avaient donné maîtres de musique, de dessin, d'anglais, d'italien, de danse, de géométrie, de géographie et d'histoire. De tout cela il était résulté qu'à dix-sept ans mademoiselle Clodora chantait faux, dessinait un œil de manière à ce qu'on le prenait pour une oreille, disait *yes* pour tout anglais et *si signor* pour tout italien, ne dansait pas en mesure, croyait que Bâle était en Angleterre et Edimbourg en Suisse, et citait Louis XV comme ayant voulu que ses sujets pussent mettre la poule au pot.

M. et madame Bringuesingue, qui n'étaient point en état de s'apercevoir des bévues que leur fille commettait souvent dans la conversation, ne cessaient de répéter que Clodora avait reçu une excellente éducation.

Cependant, pour recevoir du monde, pour bien traiter ses convives, pour être au fait des usages de la belle société, M. Bringuesingue s'était trouvé souvent fort embarrassé, et ni sa femme ni sa fille n'avaient pu lui dire ce qu'il avait à faire. Une circonstance dont il se hâta de profiter le servit merveilleusement.

Le domestique mâle avait été trouvé plusieurs fois dans la cave totalement privé de sa raison. M. Bringuesingue était décidé à en chercher un autre, lorsqu'un jour il apprend la mort d'un riche seigneur qui occupait un hôtel dans son voisinage. Aussitôt le ci-devant fabricant de moutarde court à l'hôtel, s'informe du valet de chambre du défunt et se fait conduire devant lui :

« C'est vous qui serviez monsieur le comte ? — Oui, monsieur. — Combien vous donnait-il ? — Six cents francs, habillé, nourri, logé, et de fréquentes gratifications. — Je vous offre mille francs et les mêmes avantages ; de plus, vous aurez la haute-main chez moi ; seulement je compte sur vous pour me donner quelquefois certains... avis... c'est-à-dire pour me rappeler des usages... que j'ai oubliés ; ayant habité long-temps... la province, je me suis un peu rouillé avec les belles manières de Paris. Vous, qui serviez un comte qui recevait chez lui ce qu'il y a de plus élégant dans la capitale, vous devez être au fait de tout cela... vous me remettrez au courant. »

Comtois, c'était le nom du valet de chambre, accepta avec plaisir la proposition de M. Bringuesingue ; il comprit sur-le-champ de quels avantages il jouirait chez son nouveau maître. En effet, Comtois devint indispensable à M. Bringuesingue, qui, avant de faire quelque chose, ne manquait pas d'aller consulter son domestique.

Voulait-il faire faire un habit ; l'ex-marchand de moutarde faisait venir Comtois et lui disait : « Comment monsieur le comte se faisait-il faire ses habits ? — A la dernière mode, monsieur. — Et la couleur ? — Suivant sa fantaisie. — Très bien. »

Et M. Bringuesingue, se tournant vers son tailleur, lui disait : « Faites-moi un habit à la dernière mode... couleur suivant ma fantaisie. »

S'agissait-il de changer l'ameublement d'un salon, d'une chambre à coucher, on faisait encore venir Comtois.

« Quels meubles monsieur le comte mettait-il dans son salon ? — Comme partout, monsieur ; divan, fauteuils, chaises, piano... »

Alors M. Bringuesingue faisait venir un tapissier et lui ordonnait de meubler son salon comme chez M. le comte. Mais c'était surtout les jours de réception, de grands dîners, que Comtois devenait un homme précieux ; c'était lui qui faisait le menu du repas, qui indiquait l'ordre du service, le moment pour se lever de table, la manière de prendre le café ; c'était lui qui disait comment le salon devait être éclairé, à quelles places on devait mettre les tables de jeu, comment on saluait et recevait son monde ; enfin c'était lui qui ordonnait tout, et quelqu'un qui fût venu pendant qu'on faisait toutes ces dispositions aurait pu facilement prendre le maître pour le domestique.

Comme, malgré les leçons qu'il se faisait donner par Comtois, M. Bringuesingue craignait encore devant le monde de commettre quelque gaucherie, il était convenu d'un signe avec son domestique. Lorsque son maître faisait quelque chose qui n'était pas convenable en bonne compagnie ou qui blessait les règles de l'étiquette, Comtois se grattait le nez, et M. Bringuesingue, qui avait presque toujours les yeux sur son valet, était alors averti qu'il sortait de la bonne route et tâchait de réparer sa sottise.

Voilà quelle était la famille Bringuesingue, qui jouissait de vingt-cinq mille livres de rentes au moment ou Edmond Guerval fit sa connaissance.

Le hasard voulut que le jeune homme accompagnât mademoiselle Clodora sur le piano, qu'il fît danser sa mère pour ne point faire manquer une contredanse, et qu'en se trompant il appelât le papa M. *de* Bringuesingue. Dès lors il fut trouvé charmant par toute la famille. D'ailleurs le cousin de Constance avait cette superficie de talent qui suffit pour plaire dans le monde : il touchait assez de piano pour faire danser ; il chantait ; il crayonnait facilement *la charge* de chaque personne de la société. Enfin, il avait de l'aplomb, de l'assurance ; il parlait de tout, même de ce qu'il ne connaissait pas ; il tranchait, décidait ou tournait en ridicule. C'est plus qu'il n'en faut dans le monde pour imposer aux sots et quelquefois aux gens d'esprit.

Edmond fut invité à aller chez M. Bringuesingue ; il s'y rendit ; et quand il fut parti le maître de la maison dit à son domestique :

« Comment trouves-tu ce jeune homme-là ? — Très bien, monsieur, il a de bonnes manières... l'air très distingué !...

— Comtois lui trouve l'air distingué, dit M. Bringuesingue à sa femme en parlant d'Edmond. Je veux inviter ce jeune homme à dîner... Je veux qu'il vienne très souvent chez nous... — Il faudra lui donner un petit bal... il danse très bien. — Il m'a appelé *de* Bringuesingue... Je ne sais pas si c'est qu'il me trouve l'air noble. — Probablement, mon ami. »

Mademoiselle Clodora ne disait rien, je ne vous affirmerai pas qu'elle en pensait davantage ; cependant elle paraissait fort contente de ce que M. Edmond plaisa ses parents.

CHAPITRE CINQUIÈME.

UN GRAND DINER.



La Petite Laitière.

Quelques jours après M. Bringuesingue donna un grand dîner et le jeune Guerval y fut invité. Il devait y avoir des gens de finance, beaucoup de chevaliers d'industrie, parasites à bonnes manières qui, pour des dîners, sont toujours prêts à vous jeter de l'encens; puis encore quelques artistes, quelques militaires, mais point de marchands! La famille Bringuesingue ne pouvait plus les souffrir.

Ce jour-là, madame Bringuesingue avait une robe trop courte et des souliers qui la gênaient horriblement, mais elle espérait danser et voulait briller au bal. Mademoiselle Clodora se tenait parfaitement droite, afin de paraître plus grande, et son père se promettait de ne pas ôter les yeux de dessus Comtois dès qu'il aurait dit ou fait quelque chose.

Tout était disposé pour que la société fût satisfaite. M. Bringuesingue regardait avec orgueil son salon meublé exactement comme celui du feu comte, et il se disait: « Il n'y a rien là-dedans qui sente la moutarde ! »

Chaque fois que l'on sonnait, M. Bringuesingue avait pour habitude de courir vers l'antichambre, mais Comtois le retenait par son habit en lui disant : « Monsieur, vous devez attendre votre monde dans votre salon et ne pas courir ainsi au-devant de chacun.

— Très bien, Comtois... je ne bouge plus de mon salon... Mais quand il faudra aller dîner ?

— Alors vous prendrez la main d'une dame et vous ouvrirez la marche.

— Très bien, Comtois; ensuite m'assiérai-je à table le premier ?

— Non... vous ferez d'abord asseoir à votre droite la dame à laquelle vous aurez donné la main; vous en choisirez une autre pour la placer a votre gauche. Madame en fera autant avec deux messieurs...

— Eh ! d'ailleurs est-ce qu'on n'écrira pas les noms des convives sur des cartes? — Non, monsieur; c'est vieux, c'est commun, cela ne se fait plus. Le reste de la société se place à sa guise. Cependant il vous est encore facile d'indiquer quelques places pour mettre telle personne près de telle autre avec qui elle se plaira.

— J'entends, Comtois, oh ! j'entends tout cela... D'ailleurs j'aurai toujours les yeux sur ton nez, et si je commettais quelque bévue tu m'en avertirais. — Oui, monsieur. »

La société arriva. M. Bringuesingue salua exactement comme son domestique le lui avait appris; madame Bringuesingue faisait une grimace à chaque personne qui entrait, parce qu'il fallait se lever et que ses souliers la faisaient toujours souffrir, mais on prit généralement cela pour un sourire; mademoiselle Clodora se tint comme un officier cosaque, et toute la compagnie échangea les compliments d'usage dont elle ne pensait pas un mot, ce qui est l'usage encore.

Edmond Guerval se rendit à l'invitation qui lui avait été faite; car la veille M. Pause lui avait proposé de copier les manuscrits d'un auteur, et cela lui avait encore donné tant d'humeur qu'il avait grand besoin de distraction.

On alla se mettre à table, et soit hasard, soit intention, on plaça Edmond à côté de mademoiselle Clodora.

Le premier service se passa fort bien; les convives étaient aimables, le dîner bien apprêté, et M. Bringuesingue enchanté de lui, car Comtois n'avait pas encore touché à son nez.

Au second service M. Bringuesingue, se sentant plus en train, voulut trinquer en buvant à la santé de sa femme. Comme il tendait son verre à ses voisins, il aperçut Comtois qui grattait son nez. L'ancien moutardier resta immobile, le bras tendu, n'osant plus ni avancer ni retirer son verre; puis il balbutia :

« Je vous ai proposé de trinquer... et pourtant je sais fort bien que cela ne se fait plus... les gens comme il faut ne trinquent pas... c'est mauvais genre. »

Mais Edmond interrompit M. Bringuesingue, en s'écriant : « Et pourquoi donc ne pas renouveler cet usage antique, si en faveur chez nos bons aïeux; aujourd'hui que l'on ne veut que du gothique, du moyen-âge, pourquoi ne point renouveler dans nos repas ce qu'on tente de faire dans nos costumes? En vérité, monsieur de Bringuesingue, votre idée est très bonne au contraire et vous devez vous glorifier d'ouvrir la lice. Allons, messieurs, trinquons, c'est tout-à-fait chevaleresque. »

M. Bringuesingue fut enchanté que son jeune convive eût si bien réparé sa faute; on trinqua, on but à l'heureuse idée du maître de la maison, et ce qui allait être un ridicule devint un trait de bon goût, parce qu'un jeune homme qui ne doutait de rien y avait applaudi au lieu de s'en moquer.

Le dessert arriva. M. Bringuesingue, qui se sentait tout joyeux, tout fier même d'avoir renouvelé avec succès un antique usage, proposa une petite chanson.

Comme il allait donner l'exemple et entonner le premier couplet il regarda Comtois; celui-ci se grattait le nez avec beaucoup d'intention.

M. Bringuesingne était resté la bouche ouverte; il avait l'air d'une figure de porcelaine et chacun attendait qu'il commençât. Mais au lieu de chanter M. Bringuesingue murmura: « Je vous ai proposé de chanter... mais après tout... c'était une plaisanterie... je sais fort bien qu'on ne chante plus à table... ce n'est plus l'usage... aussi je ne sais plus de chanson...

—Eh! mon Dieu, Monsieur de Bringuesingue, s'écrie Edmond, vous voilà encore avec vos scrupules!.. vous êtes vraiment trop sévère sur l'étiquette. La coutume de chanter à table ne date-t-elle pas aussi du bon vieux temps, qu'on met à chaque instant en pièces et en romans? Pourquoi ne le mettrions-nous pas en action, nous autres? Nous avons trinqué, nous pouvons fort bien chanter; tout cela se tient!... Nous reprenons les modes de nos aïeux, voilà tout... je gage que cela va devenir en vogue comme les bals costumés! Voulez-vous que je vous donne l'exemple?... je le veux bien; je vais vous chanter *Bonne Espérance*, romance nouvelle de ***Frédéric Bérat***, l'auteur de ***Ma Normandie*** et de tant d'autres charmantes productions, et, à table comme au salon, je suis certain que cela vous fera plaisir. »

Edmond chanta et fut très applaudi; un autre jeune homme en fit autant; une dame voulut bien ensuite se faire entendre, puis une autre; bref tout le monde voulut chanter, et M. Bringuesingue ne se sentait pas de joie, et il était surtout enchanté d'Edmond qui changeait ses gaucheries en idées spirituelles.

Après que l'on eut assez chanté on passa au salon. Là des tables de jeu étaient dressées; mais M. Bringuesingue n'aimait pas les cartes. Cependant on ne pouvait pas encore danser, il manquait du monde pour le bal, et quoique madame Bringuesingue, tout en boitant, se fût déjà mise plusieurs fois en place en demandant un vis-à-vis, on n'avait pu former la contredanse, la plupart des convives préférant la bouillotte à la chaîne des dames.

Pour amuser sa femme et sa fille M. Bringuesingue ne vit rien de mieux que de proposer une partie de *main-chaude*, et déjà l'Amphytrion se mettait à genoux et allait tendre le dos lorsqu'il aperçut dans un coin du salon son valet qui, tout en plaçant des bougies sur des tables et en disposant des siéges, se grattait le nez sans discontinuer.

M. Bringuesingue reste à genoux devant la société, mais il ne tend pas le dos, et, après avoir encore regardé Comtois, il se décide à se relever en disant: « Non, décidément, je crois que ce serait très mauvais genre de jouer à la main-chaude... il faut laisser ces puériles amusements aux bons bourgeois de la rue Saint-Denis... mais à la Chaussée-d'Antin... »

Edmond, qui s'était mêlé aux petits jeux innocents, ayant ses raisons pour ne point vouloir toucher à des cartes, interrompt encore l'Amphitryon, en disant:

« Eh bien! à la Chaussée-d'Antin, n'est-on pas libre de faire ce qui plaît, ce qui amuse? Moi, je soutiens que les petits jeux innocents valent bien la bouillotte et l'écarté!.. on y rit et on ne perd pas son argent; c'est tout bénéfice. D'ailleurs nos plus grands hommes ont aimé à se distraire aux récréations les plus frivoles; le cardinal de Richelieu s'exerçait à sauter à pieds joints dans son jardin; Caton aimait beaucoup à danser; Antiochus jouait des charades en action avec Cléopâtre; et le bon roi Henri IV se promenait à quatre pattes dans sa chambre avec ses enfants sur son dos.

— Du moment que Henri IV s'est promené à quatre pattes, dit M. Bringuesingue, je ne vois pas pourquoi Comtois se gratte le nez lorsque je me mets à genoux. Jouons à la main-chaude, j'y consens. »

Déjà Edmond avait pris la place du maître de la maison; il tenait sa main sur son dos et chacun frappait dessus en riant aux éclats, car on rit beaucoup aux jeux innocents. Ce divertissement se prolongea quelque temps, à la grande satisfaction de mademoiselle Clodora et de son père. Cependant quelques personnes étant venues augmenter la réunion, madame Bringuesingue, qui soupirait après la danse et ne voulait pas avoir souffert toute la journée dans ses souliers sans faire admirer son petit pied le soir, trouva moyen d'organiser une contredanse et pria Edmond de vouloir bien se mettre au piano.

Le cousin de Constance ne se fit pas prier; il joua plusieurs quadrilles. Madame Bringuesingue était infatigable; elle n'avait pas plus tôt fini qu'elle cherchait un danseur pour recommencer. Comme les danseurs ne se présentaient pas en foule, M. Bringuesingue se détermina à engager sa femme et se mit à danser, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

Mais l'ex-moutardier se brouillait quelquefois dans les figures, et dans un été, pendant qu'on lui jouait le quadrille des *Puritains* qu'il prenait sans doute pour *la petite laitière*, il se met à courir après la danseuse qui faisait avec lui *en avant deux* et voulut absolument l'embrasser.

La danseuse cherchait à esquiver l'embrassade de M. Bringuesingue; celui-ci la poursuivait tout en sautillant, lorsqu'à l'entrée du salon il aperçut Comtois qui allongeait la tête et se grattait le nez de manière à se le faire saigner.

M. Bringuesingue reste une jambe en l'air, un bras arrondi, ayant l'air de vouloir se tenir en équilibre. Enfin il se décide à poser sa jambe à terre et s'écrie : « Je ne sais vraiment pas à quoi je pensais !... je suis d'une étourderie... Je croyais danser *la petite laitière*... mais on ne la danse plus... c'est mauvais genre!...

—Pardonnez-moi, Monsieur de Bringuesingue, dit Edmond sans quitter le piano. On doit la danser de nouveau puisque les vieux airs ont repris faveur depuis que *Musard* a fait un quadrille gothique... et c'est une très heureuse idée que vous avez de danser *la petite laitière*; vous allez la remettre en vogue... Attendez, je vais vous la jouer. »

Et après avoir fini son quadrille des *Puritains* Edmond se met à jouer *la petite laitière*, de façon que tous les danseurs sont obligés de faire la figure que le maître de la maison avait commencée.

« Décidément ce jeune homme-là a beaucoup plus d'esprit que Comtois, se dit M. Bringuesingue pendant qu'on dansait en riant la figure de la laitière ; l'un ne fait que se gratter le nez pour m'avertir que je fais des sottises, l'autre arrange tout cela si bien que je ne fais au contraire que des traits d'esprit. Et puis il m'appelle *de* Bringuesingue! Ceux qui l'entendront en diront autant, et petit à petit le *de* me restera, ce qui finira par me rendre noble tout-à-fait. Ah! si j'avais toujours ce jeune homme-là près de moi, comme je me conduirais bien en société! »

CHAPITRE SIXIÈME.

UNE PROPOSITION.

Quand tout le monde fut parti et que la famille Bringuesingue se trouva seule, on ne tarit point en éloges sur Edmond Guerval; car outre tous les bons offices qu'il avait rendus au maître de la maison, il avait tenu le piano et joué à la main-chaude avec tant de complaisance que la mère et la fille lui en savaient beaucoup de gré. On en conclut qu'il fallait engager ce jeune homme à venir très souvent et ne point donner de dîner sans qu'il en fût.

Cependant M. Bringuesingue, qui avait plus que jamais la manie de faire le seigneur, allait beaucoup dans le monde, où les vingt-cinq mille livres de rentes le faisaient recevoir; mais Edmond n'était pas toujours là pour réparer les gaucheries du ci-devant moutardier, et alors celui-ci, bien qu'averti par son valet, ne savait plus comment se tirer d'affaire.

Enfin, à un grand dîner chez un avocat, où M. Bringuesingue avait été invité, il commit tant de bévues que le nez de Comtois à force d'être gratté en devint tout rouge comme une cerise. En s'en retournant chez lui le maître se disputa avec son valet.

« Je ne puis pas couper mon pain ou demander du bouilli, dit M. Bringuesingue à Comtois, sans vous voir toucher à votre nez... cela me trouble, m'embarrasse, alors je ne sais pas ce que je fais.

— C'est qu'on ne coupe pas son pain et qu'on ne demande pas du *bouilli*, dit Comtois, c'est très mauvais genre; vous m'avez dit de vous avertir quand vous feriez des choses inconvenantes, je vous avertis; ce n'est pas ma faute si vous en faites à chaque minute.

—Si Monsieur Edmond avait été là il aurait arrangé cela de manière qu'au lieu d'avoir commis une sottise j'aurais fait quelque chose de fort spirituel... alors ça me redonne de l'aplomb, de l'assurance; je redeviens aimable... tandis que vous me troublez et je ne sais plus où j'en suis!

— Ma foi! monsieur, cela ne m'amuse pas non plus d'être si souvent obligé de vous avertir de vos bévues!... depuis que je suis à votre service mon nez est grossi d'un tiers! — Cela n'est pas vrai!...— Je veux cent écus d'augmentation ou je ne reste pas chez vous. — Vous avez mille francs chez moi, où vous ne faites à peu près que vous gratter le nez; il me semble que c'est bien assez; je ne vous augmenterai pas. — Alors je quitte, monsieur. »

M. Bringuesingue laissa sans regret partir son domestique; depuis qu'il avait vu Edmond applaudir à ce que Comtois blâmait, le valet du comte avait perdu beaucoup de son mérite à ses yeux; en revanche, le jeune Guerval lui était devenu indispensable et presque chaque jour la famille Bringuesingue lui envoyait des invitations.

Lorsque Comtois fut congédié M. Bringuesingue se dit : « Quoique j'aie acquis de très bonnes manières, je sens bien que dans le grand monde je suis parfois un

peu embarrassé. Il n'y a que monsieur Edmond qui sache présenter mes moindres actions sous un jour avantageux. Si ce jeune homme était toujours avec nous, j'aurais toujours de l'esprit et on me prendrait tout-à-fait pour un gentilhomme. Comment fixer monsieur Edmond près de nous?... Parbleu! en lui donnant ma fille en mariage. Ce jeune homme m'a avoué que de malheureuses spéculations lui ont enlevé sa fortune; mais il a bon ton, l'habitude du monde... il m'appelle toujours *de* Bringuesingue! Je n'ai qu'une fille, et j'aime mieux qu'elle épouse un homme comme il faut dont elle fera le bien-être qu'un riche lourdaud qui aurait mauvais genre ou qui me plaisanterait sur la moutarde et les cornichons. »

M. Bringuesingue fit part de son projet à sa femme qui en sauta de joie, car avec un gendre qui jouait très bien des contredanses au piano, elle espérait danser tous les jours.

On fit part ensuite du projet à Clodora, qui, en fille soumise, fit la révérence et répondit qu'elle obéirait avec plaisir à ses parents.

Il ne restait plus à instruire que le jeune homme. M. Bringuesingue, qui ne doutait pas qu'Édouard ne se trouvât fort heureux d'épouser sa fille, se chargea de lui apprendre ce qu'il voulait faire pour son bonheur.

Il invita Edmond à déjeuner en tête-à-tête avec lui, et, au dessert, lui frappa dans la main en lui disant :

« Mon cher ami, vous êtes d'une bonne famille, je le sais; vous avez reçu une superbe éducation, cela se voit; vous avez de l'esprit, cela me va beaucoup; ainsi, quoique vous n'ayez pas de fortune, je veux faire votre bonheur. A cet effet, je vous donne ma fille en mariage. C'est mon unique enfant; j'ai vingt-cinq mille livres de rentes, je lui en donne sur-le-champ la moitié; nous vivrons tous ensemble, et c'est vous qui conduirez la maison. »

Edmond fut étourdi de cette offre à laquelle il était loin de s'attendre. Il resta quelques instants muet, incertain; enfin il se rappela sa cousine et répondit :

« Monsieur, je suis touché de votre proposition... mais... je ne puis pas me marier...

— Vous ne pouvez pas vous marier!... est-ce que vous l'êtes déjà? — Non, monsieur. — En ce cas, je ne vois pas ce qui vous empêcherait d'épouser ma fille... — Monsieur, c'est à regret que... — Vous n'y pensez pas, mon cher ami... mademoiselle Clodora Bringuesingue... un parti superbe... — C'est justement pour cela... — Ah! j'entends; délicatesse de votre part; vous voudriez être riche aussi, ne pas tout devoir à votre épouse. Mais je vous répète que nous ne tenons pas à cela... Tenir à l'argent... fi donc! c'est bon pour des parvenus!... Un air distingué... l'habitude du beau monde, voilà à quoi je tiens, moi. Vous me convenez; j'ai renvoyé Comtois... je ne veux plus suivre que vos avis... Dès ce moment regardez-vous comme de la famille... Oh! je ne veux rien entendre; vous réfléchirez, et vous verrez que vous ne pouvez pas refuser ma fille. »

Edmond quitta M. Bringuesingue, et la proposition qu'on venait de lui faire devint en effet le sujet continuel de ses réflexions.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DEVOUEMENT.

Pendant que tout ceci se passait, Constance, qui avait sacrifié sa fortune à son cousin, travaillait assidûment et sans se plaindre auprès de Pélagie, qui continuait de faire endèver le pauvre M. Ginguet.

Cependant Constance pleurait quelquefois, mais c'était dans le silence de la nuit, lorsque personne ne pouvait ni voir ni entendre ses sanglots; car la jeune fille s'apercevait bien que son cousin abrégeait chaque jour un peu plus ses visites chez M. Pause, et, lorsqu'il était près d'elle, au lieu de lui parler avec cet abandon que permet l'amitié, Edmond restait froid, soucieux, et souvent même ne disait rien.

D'abord Constance n'avait attribué cela qu'au chagrin que son cousin pouvait éprouver de ses revers de fortune; mais dans le fond de son ame quelque chose lui disait : « S'il m'aimait comme je l'aime, ne serait-il occupé que de la perte de son argent!... Ne suis-je donc rien pour lui... et puisque je lui reste, ne peut-il pas encore être heureux? »

Pélagie n'osait plus parler de sa toilette de noces; M. Ginguet lui-même n'osait plus soupirer tout haut, car il craignait que cela ne fît de la peine à Constance d'entendre parler d'amour près d'elle, lorsque celui qui aurait dû l'adorer ne lui en parlait jamais. Quant au bon M. Pause, il cherchait continuellement un emploi pour Edmond et avait souvent quelque chose à lui proposer; mais, afin de ne pas être obligé de l'entendre, Edmond s'en allait toujours avant que le vieux musicien ne fût revenu de son théâtre.

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels Edmond ne vint pas exactement; puis ses visites furent plus courtes encore que de coutume, et il fut plus distrait, plus préoccupé.

« Certainement ton cousin a quelque chose, dit un soir Pélagie à Constance; il vient ici pour s'asseoir dans un coin... soupirer... parler à peine... Oh! sans doute il a en tête quelque nouveau projet... il veut s'enrichir encore... et, en t'épousant, te surprendre par de brillants cadeaux. Je gage que c'est à cela qu'il rêve sans cesse! »

Constance secouait la tête et ne répondait pas. M. Ginguet arriva et dit aux deux jeunes filles :

« Je sais à présent pourquoi monsieur Edmond est si souvent plongé dans ses réflexions... Je l'ai rencontré ce matin, et nous avons causé long-temps ensemble... Entre jeunes gens on se dit ses affaires.

— De grace, monsieur Ginguet, venez au fait.

— Monsieur Edmond m'a parlé de la famille Bringuesingue, chez laquelle il va très souvent... Ce sont des gens fort riches... d'anciens commerçants, qui n'ont qu'une fille... une jeune personne assez bien... mais qui cloche un peu en marchant...

— Enfin, monsieur Ginguet?

— Enfin Edmond m'a dit: Vous ne devineriez pas, mon cher Ginguet, ce que M. Bringuesingue m'a proposé?

— Ma foi! non, lui ai-je répondu; d'abord je ne suis pas fort pour deviner... je n'ai jamais deviné une charade ni un rébus...

— Ah! monsieur Ginguet, vous abusez de notre patience! dit Pélagie.

— Pardon, mademoiselle, mais je vous rapporte notre conversation. Eh bien! me dit Édouard, monsieur Bringuesingue m'a offert de me donner sa fille en mariage...

— Sa fille! dit Constance en changeant de couleur.

— Vous mentez, monsieur Ginguet, dit Pélagie, monsieur Edouard ne peut pas vous avoir dit cela...

— Je vous jure, mademoiselle, que c'est l'exacte vérité... Mais ne vous chagrinez pas, mademoiselle Constance; monsieur votre cousin a ajouté: Vous pensez bien, mon cher Ginguet, que j'ai refusé. Quoique je n'aie plus le sou et que mademoiselle Clodora soit fort riche, je n'accepterai pas, car je suis lié à ma cousine par l'amitié... la reconnaissance... le devoir... Je me regarde déjà comme son époux... Nos mères nous avaient fiancés, et... Mon Dieu, mademoiselle, est-ce que vous vous trouvez mal?... »

En effet Constance ne pouvait plus se soutenir; elle venait de laisser tomber sa tête sur le dos de sa chaise et semblait prête à perdre connaissance. Pélagie la soutenait et lui faisait respirer des sels, tout en disant à M. Ginguet:

« Vous aviez bien besoin de venir nous dire cela!... Oh! que vous êtes bavard!... Vous n'avez jamais que de mauvaises nouvelles à conter.

— Mais, mademoiselle, il n'y a pas de mauvaises nouvelles là-dedans, au contraire... monsieur Edmond n'a pas du tout l'intention d'en épouser une autre que sa cousine. — C'est égal, il ne fallait pas dire cela à Constance. »

Comme celle-ci rouvrait les yeux, Ginguet s'écria de nouveau: « J'ai l'honneur de vous assurer, mademoiselle, que votre cousin m'a dit: On m'offrirait une femme avec un million que je ne la prendrais pas... parce que je ne le peux pas. Je me regarde comme lié avec ma cousine.. et je suis incapable de manquer à mon devoir. Une princesse... une duchesse, je ne l'accepterais pas... un honnête homme n'a que sa parole...

— C'est bien... c'est bien, monsieur Ginguet, dit Constance en s'efforçant de paraître calme. Je vous remercie .. de m'avoir dit tout cela.

— Ça vous fait plaisir, n'est-ce pas, mademoiselle?

— Oui, je suis bien aise de le savoir. »

La pauvre Constance ne parla plus pendant le reste de la soirée, malgré tous les efforts de Pélagie pour l'égayer, et de M. Ginguet, qui s'écriait de temps à autre: « Oh! monsieur Edmond Guerval est un brave jeune homme... il refuserait une mine d'or pour femme... il se regarde déjà comme enchaîné à sa cousine... »

Et Pélagie poussait Ginguet et lui donnait des coups de pied sous la table pour le faire taire toutes les fois qu'il revenait sur ce sujet.

Lorsque Constance se trouva seule dans sa chambre, elle put s'abandonner sans réserve à toute sa douleur; car la jeune fille ne se faisait pas illusion; elle sentait bien que si son cousin refusait le parti fortuné qu'on lui proposait, c'était parce qu'il se croyait engagé avec elle au point de ne plus pouvoir disposer de lui-même.

« Mais ce n'est pas par amour pour moi qu'il en refuse une autre, se dit Constance; oh! non!... car si mon cousin m'aimait, il ne serait pas triste et rêveur près de moi... En m'épousant, c'est un devoir qu'il accomplira, voilà tout!... et il sera malheureux... doublement malheureux, puisque je l'aurai empêché de jouir du sort brillant qui lui est offert. Mais parce que j'ai eu une fois le bonheur de l'obliger, croit-il donc que je veuille être un obstacle à sa fortune... que j'exigerai de sa reconnaissance le sacrifice de sa liberté, de son avenir!... Oh! j'aime trop Edmond pour vouloir le priver de tous les avantages qu'il trouvera dans l'union qu'on lui propose. Qu'importe qu'ensuite je meure de chagrin, pourvu que mon cousin soit heureux!... Mais si je lui dis qu'il est libre... si je l'engage moi-même à épouser cette demoiselle Clodora, il ne m'obéira pas... Oh! non... je connais Edmond... il craindra de me faire de la peine. Mon Dieu! comment donc faire pour qu'il se croie bien maître de se marier sans me faire du chagrin?... Il faudrait... oui, il faudrait qu'il crût que c'est moi qui ne l'aime plus... »

Toute la nuit la pauvre Constance pleura et chercha par quel moyen elle pourrait faire croire à son cousin qu'elle avait cessé de l'aimer, afin qu'il ne pensât pas faire mal en se mariant à une autre.

Vers le matin elle avait conçu un projet qui ne pouvait manquer de remplir le but qu'elle se proposait. A peine fit-il jour qu'elle se mit à écrire le brouillon d'une lettre; puis, dès qu'il fut l'heure de sortir, elle courut chez un écrivain public, lui fit écrire le billet dont elle avait fait le modèle, lui en dicta l'adresse, et, le cœur gros, respirant à peine, elle se dirigea vers une petite poste pour y jeter cette lettre fatale.

La jeune fille tremblait et se soutenait à peine en marchant dans la rue; plusieurs fois elle passa devant une boîte à lettres, et ne put se décider à y jeter le billet qu'elle tenait dans sa main; elle sentait qu'il y allait du bonheur de toute sa vie... C'était son avenir, toutes les illusions de sa jeunesse qu'elle allait sacrifier; il ne lui resterait plus que des larmes et le souvenir d'une belle action; à vingt-un ans il faut bien du courage pour accomplir un si grand sacrifice. Il y a tant de gens qui vivent et meurent sans comprendre de telles actions!

Cependant la matinée s'écoulait, Constance n'avait pas encore jeté la lettre dans une petite poste; elle se gronde de sa faiblesse, et, courant vers une boîte qu'elle aperçoit à la porte d'un café, elle y glisse en frémissant l'écrit qu'elle-même a dicté. Mais alors un nuage vient obscurcir sa vue, elle est forcée de s'appuyer un moment sur un banc de pierre qui est là tout près... Ce banc, elle le reconnaît; elle s'y est déjà reposée un soir lorsqu'en courant avec M. Ginguet pour retrouver son cousin elle forçait son compagnon à visiter tous les cafés qui se trouvaient sur leur route. Ce souvenir mouille ses yeux de larmes, car alors en cherchant Edmond elle ne pensait pas qu'un jour il lui faudrait vouloir elle-même se séparer de lui.

Mais le sacrifice n'est pas consommé entièrement; Constance songe qu'il lui faudra encore bien du courage pour ce qui lui reste à faire, et, rappelant ses forces, elle quitte le banc et retourne à sa demeure.

Dans le courant de la journée Edmond, qui était seul chez lui, rêvant à sa situation, à l'amour de sa cousine et à la proposition de M. Bringuesingue, vit entrer son portier qui lui montait une lettre que le facteur venait d'apporter.

Edmond jette les yeux sur l'écriture qu'il ne connaît

pas, et il décachette nonchalamment la lettre comme quelqu'un qui n'attend ni bonnes ni mauvaises nouvelles.

Le billet ne porte point de signature, mais la figure d'Edmond s'anime en lisant ces mots :

« Vous vous croyez aimé de votre cousine Constance, « vous vous abusez; depuis long-temps elle ne pense plus « à vous, elle a donné son cœur à un autre. Si vous dou- « tez de ce qu'on vous écrit, rendez-vous ce soir entre « sept et huit heures sur le boulevard Saint-Martin, près « du Château-d'Eau, vous y verrez votre inconstante cou- « sine y attendre votre heureux rival. Adieu. Quelqu'un « qui s'intéresse à votre bonheur. »

« Constance en aimer un autre! dit Edmond en froissant avec colère le billet dans sa main. Ah ! C'est une indigne calomnie !... l'auteur de cette lettre est un misérable !... Constance !... un modèle de vertus... et qui m'a donné une si grande preuve d'attachement... Constance me tromper!... car ce serait me tromper, moi qui dois être son époux... Mais un billet anonyme !... il n'y a que les méchants qui en écrivent; les personnes qui veulent vraiment rendre service ne craignent pas de se nommer.

Cependant, tout en se disant cela, Edmond se sentait agité, inquiet; la calomnie, même la plus absurde, trouve toujours moyen de troubler notre repos. Et, singulier effet des passions et surtout de l'amour-propre dans le cœur des hommes, Edmond qui, quelques moments auparavant, ne songeait que froidement, que tristement même à son union avec sa cousine; Edmond qui, bien certain d'être aimé d'elle, se mettait si peu en peine de la payer de retour, Edmond se sent jaloux et passionnément amoureux de Constance, à présent qu'il pense qu'elle pourrait en aimer un autre. Il se promène dans sa chambre avec agitation, relisant le billet que d'abord il avait jeté à terre; il se répète tout ce qu'il a déjà dit sur le peu de cas que l'on doit faire d'une lettre anonyme, mais de temps à autre il s'écrie :

« Et pourtant... dans quelle intention m'aurait-on écrit cela... Constance depuis quelque temps ne me parle plus ni d'union, ni d'amour... il est vrai que je ne lui en parle pas non plus... je n'ai plus rien et pas d'état... pas d'avenir... Elle a pu faire des réflexions... on a pu lui conseiller de m'oublier... Mais Constance m'aimait tant!... Non c'est impossible... des rendez-vous le soir... près du Château-d'Eau... elle n'a jamais affaire de ce côté-là... c'est un odieux mensonge!... Mais on me dit que je puis me convaincre par mes yeux... Ah ! ce serait faire outrage à Constance que d'aller à ce rendez-vous... je ne l'y verrai pas... on veut se moquer de moi... Non, je n'irai certainement pas m'assurer de la vérité de ce qu'on m'écrit. »

Tout en disant cela Edmond trouvait que le temps n'avançait pas. Il regardait souvent à sa montre, il lui tardait de voir arriver l'heure qu'on lui avait indiquée. Il ne put pas dîner, car il n'avait pas faim; ses vœux appelaient la soirée, et à sept heures il était déjà sur le boulevard près du Château-d'Eau, quoique répétant encore qu'il aurait tort d'y aller.

Un quart-d'heure s'écoula. Edmond n'avait vu personne qui ressemblât à sa cousine; son cœur se dilatait et il respirait plus librement, en se disant : « Mon Dieu! comment peut-on ajouter foi à des écrits anonymes ?... Ceux qui les écrivent méritent ordinairement toutes les injures, toutes les épithètes qu'ils adressent aux autres.»

Mais tout-à-coup Edmond aperçoit une femme dont la tournure a quelque rapport avec celle de Constance. Il attend, il s'arrête, il sent un poids affreux se placer sur sa poitrine. Il faisait presque nuit; cette femme s'avance d'un pas incertain, regardant souvent derrière elle comme si elle craignait qu'on ne la suivît; tout cela annonce bien un rendez-vous. Edmond ne respire plus... car cette femme vient de passer près de lui, et malgré le chapeau qui cache sa figure il a reconnu Constance.

« C'est elle! se dit-il, c'est elle!... on ne m'avait pas trompé... Oh ! mais non... je ne puis le croire encore... mes yeux m'ont abusé... il faut que j'entende sa voix... »

Et aussitôt Edmond court après la personne qui vient de passer; il l'atteint, il lui prend le bras... elle tourne la tête... C'était bien Constance en effet, et elle était si pâle, si tremblante, si émue en voyant son cousin, que tout se réunissait pour que celui-ci la crût coupable.

La jeune fille a murmuré : « Edmond... c'est vous... » et elle couvre sa figure de son mouchoir.

« Oui, c'est moi, répond Edmond avec l'accent de la fureur. C'est moi... que vous trompez... que vous n'aimez plus!... Soyez franche au moins, ma cousine; dites-moi ce que vous veniez faire ici... seule... le soir... Eh bien!... vous vous taisez... vous ne trouvez rien à me dire... vous êtes confondue... cela est donc bien vrai, Constance; un autre homme a votre amour et c'est lui que vous espériez trouver ici?...

— Je ne chercherai point à le nier, reprend Constance d'une voix presque éteinte. Oui... mon cousin... vous savez la vérité... Je ne vous aime plus... depuis long-temps... Je voulais vous le dire... mais je n'osais pas... Pardonnez-moi... oubliez-moi... Adieu, Edmond, il est inutile de nous revoir. »

En achevant ces mots Constance s'enfuit; il était temps que la pauvre petite s'éloignât, car ses sanglots étouffaient sa voix, et si Edmond n'avait pas été aveuglé par la jalousie, il aurait dû trouver bien singulier que sa cousine pleurât si fort pour lui dire qu'elle ne l'aimait plus. Ordinairement ce n'est pas ainsi qu'une femme nous rend notre liberté. On pleure avec celui qu'on aime, on rit avec ceux que l'on a cessé d'aimer.

Mais Edmond n'a entendu, n'a compris qu'une chose: c'est que sa cousine ne l'aime plus et que depuis long-temps elle aurait voulu lui faire cet aveu. Edmond se sent blessé au cœur, car il se croyait sûr de l'amour de Constance, et c'était peut-être cette profonde certitude, cette trop grande confiance dans un attachement qui datait de leur enfance, qui avait engourdi et presque éteint dans son ame les doux sentiments qu'il avait pour sa cousine. On s'endort dans la certitude d'un parfait bonheur, mais on veille quand on a quelques inquiétudes sur sa possession.

Etourdi du coup qu'il vient de recevoir, Edmond est resté sur le boulevard; il a laissé sa cousine s'éloigner sans faire le moindre effort pour la retenir.

« Mais pourquoi l'aurais-je retenue? pense-t-il en regardant tristement autour de lui; n'a-t-elle pas dit qu'il était inutile de nous revoir? »

Une foule de réflexions vinrent alors assaillir Edmond; en un instant il s'est rappelé toute sa conduite passée, son indifférence, sa froideur avec Constance, ces retards, ces délais successifs apportés à leur union, lorsque depuis long-temps il ne dépendait que de lui d'être l'époux de sa cousine; ses projets de gloire, de fortune, qui n'ont abouti qu'à sa ruine et qu'il n'aurait pas formés s'il s'était contenté du bonheur plus réel qu'il avait près de lui.

« C'est par ma faute que j'ai perdu le cœur de Constance, se dit Edmond en soupirant; je me suis bien mal con-

duit... j'ai bien des reproches à me faire... mais pourtant, si elle m'avait autant aimé que je le croyais, elle m'aurait pardonné tout cela! »

Et le dépit, la jalousie s'emparant de nouveau de son ame, il s'écrie: « Mais je suis bien sot de me chagriner, de m'abandonner à mes regrets... je veux l'oublier aussi... Un sort brillant m'est offert; rien ne m'empêche maintenant d'accepter... au sein des plaisirs que procure la fortune je perdrai le souvenir de mon ingrate cousine... »

Il appelait ingrate celle qui lui avait sacrifié tout ce qu'elle possédait! Mais la jalousie rend injuste; elle étouffe, elle éteint la reconnaissance, et il y a beaucoup de gens qui n'ont pas besoin d'être jaloux pour cesser d'être reconnaissants.

Edmond est allé trouver M. Bringuesingue, et sans autre préambule il lui crie dès qu'il l'aperçoit:

« Monsieur, j'ai changé d'idée... décidément j'accepte la main de mademoiselle votre fille; quand vous voudrez je serai votre gendre...

—Eh! parbleu! mon cher ami, j'étais bien sûr que cela se terminerait ainsi... ce n'était pas sérieusement que vous pouviez refuser Clodora, qui a reçu une excellente éducation et aura un jour vingt-cinq mille livres de rentes. Vous mériteriez que je vous fisse des reproches pour avoir paru hésiter un moment!... mais puisque vous voilà décidé... c'est inutile, je ne veux pas vous gronder... ce serait de la moutarde après dîner... Ah!... mon Dieu!... qu'est-ce que je viens de dire là?... Ce proverbe est de bien mauvais genre!... je ne sais pas où j'avais la tête... je voulais dire que... je ne sais plus ce que je voulais dire... Embrassez-moi, mon gendre, et venez embrasser aussi votre belle-mère et votre future épouse. »

Edmond se laisse conduire près de celle qui va être sa femme, et tout en l'embrassant il poussait un gros soupir et pensait à sa cousine. Le souvenir de Constance ne le quitte plus un instant; il est comme gravé dans le fond de son ame, il le suit partout; c'est en vain qu'il cherche à l'éloigner, à se distraire, il voit toujours sa cousine, si belle, si bonne, si aimante; il la voit lorsque sa mère les unit en lui disant: « Voilà ta fiancée; » il la voit encore se jetant à ses genoux et arrêtant sa main au moment où, dans son désespoir, il voulait s'ôter la vie.

« Oh! mon Dieu! quel trésor j'ai perdu! se dit-il, et je m'en occupais à peine lorsque je me croyais certain de la posséder. »

Mais toutes ces réflexions n'empêchent pas qu'au bout de quinze jours mademoiselle Clodora Bringuesingue ne soit l'épouse d'Edmond Guerval.

CHAPITRE HUITIÈME.

MARIAGE.

On ne voyait plus Edmond chez M. Pause. Pélagie et son oncle s'en étonnaient, ils ne concevaient rien à la conduite d'Edmond; mais lorsque Pélagie l'accusait, lorsqu'elle se laissait aller à dire ce qu'elle pensait de son indifférence, de l'abandon où il laissait sa cousine, c'était encore celle-ci qui le défendait.

Quoique bien souffrante, bien changée depuis le soir où elle s'était rendue près du Château-d'Eau, Constance dissimulait ses peines; elle tâchait de renfermer son chagrin dans le fond de son ame et ne prononçait jamais le nom de son cousin; quand Pélagie l'accusait, ce qui arrivait presque chaque soir lorsque l'heure s'avançait sans que l'on vît venir Edmond, Constance répondait d'un air calme: « Si mon cousin ne vient plus nous voir, c'est que probablement des occupations... ou des plaisirs l'appellent ailleurs... Pourquoi veux-tu qu'il vienne s'ennuyer près de nous lorsque dans le monde il a mille occasions de se distraire?...

— S'ennuyer près de nous!... mais ton cousin devrait-il s'ennuyer près de toi... à qui il doit tout... son honneur, son existence?... près de toi si bonne pour lui... près de toi qu'il doit épouser?... En vérité, Constance, je ne comprends rien à la tranquillité avec laquelle tu supportes l'indigne abandon de ton cousin. A ta place... ah!... je lui écrirais: Monsieur, vous êtes un monstre, vous êtes un indigne... vous êtes un homme bien mal élevé!...

— Ah! Pélagie, crois-tu donc que ce soit de cette manière que l'on ramène un cœur qui s'éloigne de nous?...

— Non, murmurait M. Ginguet tout en feuilletant un livre, il ne faut jamais écrire de ces choses-là... c'est très inconvenant.

— Monsieur Ginguet, je ne vous demande pas votre avis. Je répète que monsieur Edmond est un ingrat et qu'il se conduit indignement avec sa cousine.

— Peut-être l'accuses-tu à tort, ma chere Pélagie, tu ne sais pas... non, tu ne peux pas savoir quels motifs le font agir. Mon cousin est libre; parce qu'une fois j'ai pu l'obliger, je serais bien fâchée qu'il se crût esclave de sa reconnaissance. Nos parents voulaient nous marier, il est vrai, mais nous les avons perdus, et depuis il s'est passé tant d'événements!... Il me semble que je dois regarder comme un rêve tous ces projets de notre jeunesse, et probablement Edmond le pense aussi.

— C'est différent! si tu trouves que ton cousin a raison de ne plus venir te voir, de ne plus s'informer seulement si tu existes, oh! alors je n'ai plus rien à dire... et j'aurais tort de l'accuser. »

Et Pélagie ne disait plus rien. Elle était quelque temps sans reparler d'Edmond, mais, dans le fond de son ame, elle sentait augmenter son impatience, sa colère, car elle était persuadée que Constance dissimulait le chagrin qu'elle éprouvait de l'abandon de son cousin, mais que c'était cela qui la rendait si rêveuse, si triste, et qui avait éteint les couleurs rosées de ses joues, jadis si fraîches, si rondes, et qui maintenant étaient amaigries et d'une pâleur effrayante.

Pélagie, qui voulait absolument savoir ce que devenait Edmond, avait dit plusieurs fois en secret à M. Ginguet: « Tâchez donc de savoir ce qu'il fait... ce qu'il devient; informez-vous de lui, allez à son logement, et dites-moi ce que vous apprendrez. »

M. Ginguet avait obéi à mademoiselle Pélagie, mais

jusqu'alors il n'avait rien appris, si ce n'est qu'Edmond n'habitait plus son ancien logement.

Un soir que les deux jeunes filles travaillaient près de M. Pause, qu'une petite attaque de goutte avait empêché de se rendre à son théâtre, M. Ginguet arriva, l'air tout bouleversé et les yeux presque hors de la tête. Son émotion était tellement visible, que le bon M. Pause, qui d'ordinaire ne remarquait rien, lui dit le premier :

« Mon cher ami, est-ce qu'il vous a pris aussi une attaque de goutte en chemin?

— Non, monsieur, non... Oh ! j'aimerais mieux avoir la goutte... j'aimerais mieux avoir... je ne sais pas quoi !...

— Est-ce que vous avez perdu votre place? lui dit Constance.

— Non, mademoiselle, au contraire, j'ai l'espoir d'être bientôt augmenté... mis à douze cents francs... Mes chefs sont très satisfaits de moi.

— Alors qui vous donne donc cet air effaré? dit Pélagie sans remarquer les signes que M. Ginguet lui faisait quand Constance ne le voyait pas.

— Ah ! c'est que je viens d'apprendre une nouvelle... cela est si affreux... si indigne... Après ce qu'il m'avait dit l'autre fois... je ne l'aurais jamais cru capable d'une telle action... Après tout... il faudra toujours bien que mademoiselle Constance le sache...

— Moi ! » dit Constance en levant les yeux sur le jeune commis, tandis que Pélagie, qui commençait à deviner de quoi il était question, faisait signe à Ginguet de se taire. Mais celui-ci était exaspéré, il n'y avait plus moyen de l'arrêter ; il se promenait dans la chambre et frappait de son poing sur tous les meubles en répétant :

« Oui, c'est affreux !... c'est une conduite indigne d'un galant homme... on a des engagements ou on n'en a pas !... et on doit les respecter. On ne doit pas plaisanter avec l'amour... je ne connais rien de plus respectable que l'amour, moi ; aussi on trouve que je suis bête, mais ça m'est égal ; j'aime mieux être bête et être sensible...

— Mon bon ami, dit M. Pause, il y a de bien jolies choses dans ce que vous venez de nous dire là. Mais cela ne nous met pas au fait, et Constance est, ainsi que nous, impatiente de vous entendre vous expliquer mieux.

— Eh bien ! monsieur Pause... c'est que... j'ai appris ce soir que le cousin de mademoiselle... était marié à mademoiselle Clodora Bringuesingue.

— Marié ! s'écrièrent en même temps l'oncle et la nièce. »

Constance ne dit rien ; elle se contenta de laisser retomber sa tête sur sa poitrine.

« Ce n'est pas possible, monsieur Ginguet, dit bientôt Pélagie ; on vous a trompé, on s'est moqué de vous.

— Non, mademoiselle, on ne s'est pas moqué de moi ; cela n'est que trop réel. Quand on m'a eu dit cela, vous pensez bien que j'ai voulu m'en assurer par moi-même ; je suis allé m'informer... dans la maison où demeure à présent monsieur Edmond... car il loge maintenant avec son beau-père et sa belle-mère... et, en effet, depuis un mois déjà il est l'époux de mademoiselle Bringuesingue.

— Oh ! mais c'est infâme de se conduire ainsi, dit Pélagie. Constance !... ma pauvre Constance !... t'abandonner... Eh bien ! tu ne dis rien encore... tu ne le maudis pas !... Ah ! tu es trop bonne... cent fois trop bonne... Ces hommes... aimez-les donc... Oh ! mais moi, je ne veux jamais te quitter, t'abandonner... je te consolerai, je ne me marierai jamais pour ne pas me séparer de toi... pour te tenir lieu de tout... »

En disant cela Pélagie embrassait Constance ; elle pleurait, elle la pressait dans ses bras ; et celle-ci, qui avait long-temps retenu ses larmes, venait d'appuyer sa tête sur l'épaule de son amie, et se sentait un peu soulagée en donnant un libre cours à sa douleur ; car, bien qu'elle s'attendît à cet événement qu'elle-même avait préparé, Constance n'avait pas eu assez de force pour apprendre sans émotion que le sacrifice était consommé, que son cousin était entièrement perdu pour elle.

M. Pause ne disait rien, mais il était fortement ému et ne sentait plus sa douleur de goutte. M. Ginguet pleurait, et tout en essuyant ses yeux, il murmurait entre ses dents : « Parce qu'un homme se conduit mal, ce n'est pas une raison pour les détester tous en bloc !... et puis... faire serment de ne jamais se marier... Comme ça me donne de l'espérance ! »

Ce fut encore Constance qui fut obligée de consoler tout le monde ; elle avait surmonté sa douleur et elle parut résignée en disant :

« Mais pourquoi donc me plaindre ainsi?... Ah ! je vous assure que depuis long-temps je m'attendais à cet événement. Je n'ai jamais formé qu'un désir... c'est que mon cousin soit heureux, et j'espère qu'il le sera avec la personne qu'il vient d'épouser. Avec moi peut-être aurait-il éprouvé des regrets... des ennuis... Je ne pouvais plus lui offrir que l'indigence... dois-je lui faire un crime d'avoir préféré la fortune?... Oh ! non, je vous jure que je ne lui en veux pas ; je ne suis pas malheureuse, moi, qui n'ai jamais eu d'ambition et qui possède de vrais amis !... Mais... je vous demanderai une grace ; c'est qu'il ne soit plus jamais question... de mon cousin ; probablement nous ne le verrons plus... Eh bien !... je tâcherai de l'oublier... et le passé ne sera plus rien pour moi. »

On promit à Constance de lui obéir ; chacun admirait le courage, la résignation de la jeune fille, mais on ne partageait pas sa partialité pour Edmond dont la conduite ne semblait pas excusable. L'honnête M. Pause le blâmait, M. Ginguet le méprisait, et Pélagie le maudissait.

Cependant Edmond s'était marié et se trouvait vivre au milieu de la famille des Bringuesingue. Dans les premiers jours, encore tout étourdi de ce qui lui était arrivé, du nouveau nœud qu'il venait de contracter, il avait apporté peu d'attention à tout ce qui l'entourait ; mais l'émotion s'était calmée, Edmond commençait à réfléchir et à examiner les personnes avec lesquelles il vivait.

L'examen devait naturellement commencer par sa femme ; Clodora était assez bien de figure, mais c'était de ces physionomies qui ne disent rien, ou plutôt de ces figures qui n'ont pas de physionomie. De sa brillante éducation il ne lui était rien resté dans la tête, aussi sa conversation était-elle fort bornée. Dans les premiers jours de leur union, Edmond avait attribué à la timidité les réponses plus que naïves ou le silence de sa femme. Mais, après six semaines de mariage, on doit pourtant oser parler un peu avec son mari.

Un jour, Edmond étant seul avec sa femme, voulut la consulter sur l'emploi qu'ils pourraient faire de leur fortune.

« Ma chère épouse, lui dit-il, votre père a mis à ma disposition votre dot, qui est d'environ deux cent cinquante mille francs ; pensez-vous que nous devions nous con-

tenter d'en toucher le revenu, ou êtes-vous d'avis que je tâche d'augmenter notre fortune? »

Clodora ouvrit de grands yeux, regarda son mari d'un air étonné, puis fixa le bout de ses pieds, en répondant :

« Ah!... dame... je ne sais pas!...

— Mais enfin je vous demande un conseil; comme c'est de votre bien qu'il s'agit, je ne voudrais rien faire sans vous consulter... Avez-vous de l'ambition?

— De l'ambition... je ne sais pas... on ne m'a jamais parlé de ça!

— Êtes-vous satisfaite de ce que nous avons... formez-vous d'autres désirs... voudriez-vous que votre mari devînt agent de change, banquier... notaire?...

— Oh! ça m'est bien égal.»

Edmond frappa du pied avec impatience et se mordit les lèvres de dépit. La jeune femme eut peur et se recula en lui disant : « Qu'est-ce que vous avez donc... vous faites la grimace?

— Je n'ai rien, madame, rien absolument!... »

Et le jeune homme s'éloigna en poussant un gros soupir et en se disant : « Décidément ma femme est bête! »

Madame Bringuesingue avait été enchantée de voir Edmond épouser sa fille, parce que monsieur Guerval touchait fort bien des contredanses au piano, et vous savez que la danse était la passion de la mère de Clodora.

Devenu son gendre et vivant avec les parents de sa femme, madame Bringuesingue se flattait qu'Edmond lui jouerait des contredanses toute la journée et qu'elle danserait dès qu'elle aurait déjeuné.

En effet, à peine Edmond arrivait-il le matin au salon que madame Bringuesingue lui disait : « Ah! mon gendre... une petite contredanse pour ma fille et moi... nous nous ferons vis-à-vis. »

Edmond n'osait pas refuser, et madame Bringuesingue se mettait à faire *en avant deux* avec Clodora. Edmond, qui trouvait singulier de voir sa femme et sa belle-mère en danse dès le matin, ne jouait pas long-temps. Mais quand il arrivait quelque visite et qu'on se trouvait quatre, madame Bringuesingue courait de nouveau après Edmond, et le ramenait au piano, en s'écriant : « Mon gendre... un petit quadrille... nous sommes quatre... ma fille et moi nous avons des cavaliers... l'air que vous voudrez... ce sera bien gentil. »

Il n'y avait pas moyen de refuser; la belle-mère était tenace, elle amenait Edmond par la main, elle le faisait asseoir, et celui-ci était obligé de jouer une contredanse, ce qu'il faisait souvent avec humeur, en se disant : « C'est pour avoir continuellement un orchestre à sa disposition que madame Bringuesingue m'a donné sa fille; mais si elle croit que je passerai mon temps à la faire danser, elle se trompe beaucoup. »

Quant à M. Bringuesingue, il ne pouvait pas se passer un seul jour de son gendre; s'il allait en société, à un dîner, à un bal, il emmenait Edmond; quand il traitait, quand il recevait, il fallait encore qu'Edmond fût là, toujours près de lui; cela donnait de la confiance, de l'aplomb à l'ancien moutardier, qui se permettait alors de placer son mot, son opinion dans la conversation, persuadé qu'avec le secours de son gendre il devait toujours dire de très bonnes choses et avoir d'excellentes idées.

Mais cela ennuya bientôt Edmond d'être obligé d'accompagner partout son beau-père. Depuis qu'il était marié à mademoiselle Bringuesingue, il ne jouissait pas d'un instant de liberté. Chez lui, sa belle-mère et sa femme voulaient sans cesse lui faire jouer des contredanses; et s'il désirait sortir, son beau père ne manquait pas de l'accompagner partout.

« Où me suis-je fourré!... se disait Edmond; c'est encore mon mauvais génie qui m'a jeté dans la famille des Bringuesingue!... Ah! ma cousine!... si je vous avais épousée j'aurais été si heureux... car vous êtes jolie... vous êtes douce et vous avez de l'esprit!... trois choses qui sont rarement réunies!... Mais vous ne m'aimiez plus... un autre avait votre cœur... A la vérité, si j'avais été votre mari vous n'auriez pas connu celui qui m'a enlevé votre amour! »

Une année s'écoula. Chez M. Pause la vie était calme et uniforme : le travail, la conversation, la lecture en remplissaient tous les instants. Constance était triste, mais résignée, et sur ses lèvres pâles le sourire essayait quelquefois de se montrer. On ne parlait jamais d'Edmond, du moins devant elle, et la jeune fille faisait semblant de l'avoir oublié.

M. Pause ne s'occupait que de sa basse, M. Ginguet que de Pélagie, et celle-ci continuait de faire mille espiègleries au jeune employé, qui était enfin arrivé à douze cents francs.

Dans la famille Bringuesingue on était loin de jouir d'une semblable tranquillité : Clodora se plaignait de son mari qui était avec elle de mauvaise humeur; la belle-mère se plaignait de son gendre qui avait refusé souvent de lui jouer des contredanses, et le beau-père se plaignait aussi d'Edmond qui, dans le monde, l'avait laissé plusieurs fois dire ou faire des choses dont on s'était moqué, sans avoir tourné cela en traits d'esprit.

Edmond n'avait jamais eu d'amour pour sa femme, et il avait pris en aversion M. et madame Bringuesingue; pour se distraire des ennuis qu'il éprouvait dans son intérieur, il lui vint à l'idée de faire des spéculations, des affaires, non plus à la Bourse, mais avec les petites affiches, en achetant ce qui lui paraissait bon marché, dans l'espérance de revendre ensuite avec bénéfice.

Malheureusement Edmond ne s'entendait pas plus aux affaires qu'aux mouvements de la rente. Il achetait comptant et revendait à terme ou sur des billets; il était enchanté lorsqu'il avait vendu avec bénéfice; mais à l'échéance, les effets qu'il avait reçus n'étaient point payés, et l'apprenti spéculateur en était pour son argent et ses frais. Alors il rentrait chez lui de fort mauvaise humeur et il recevait fort mal sa belle-mère qui venait le prier de lui jouer une contredanse, ou son beau-père qui voulait l'emmener en soirée avec lui.

Au lieu de renoncer à des entreprises dans lesquelles il ne réussissait pas, Edmond y persévérait avec cette opiniâtreté que trop de gens apportent à ce qu'ils ne savent et ne comprennent point. L'amour-propre s'en mêlait; ensuite Edmond voulait recouvrer l'argent qu'il avait perdu; il risquait de plus fortes sommes, il donnait tête baissée dans toutes les spéculations que des intrigants lui proposaient, et, en voulant se refaire, il achevait de dissiper la dot de sa femme; comme ces joueurs qui, ayant une fois commencé à perdre, ne quittent plus une partie que lorsqu'ils ont entièrement vidé leurs poches.

Un jour, dans ses courses, qu'il prolongeait le plus possible pour ne pas être avec la famille de sa femme, Edmond rencontra M. Ginguet qui sortait de son bureau. Celui-ci se détournait pour ne point parler au cousin de Constance dont la conduite lui avait paru si peu délicate; mais Edmond courut et rattrapa Ginguet. Il lui prit le bras en lui disant : « Ah! qu'il y a long-temps que

je ne vous ai vu... que de choses se sont passées depuis!... Cela me fait plaisir et peine tout à la fois de me retrouver avec vous... Mais vous aviez l'air de me fuir... pourquoi cela?...

— Ma foi! monsieur, dit Ginguet en hésitant, c'est que depuis que vous vous êtes marié... que vous avez abandonné votre pauvre cousine qui vous aimait tant, je ne me soucie plus d'être de vos amis!

— Ma cousine!... ah! monsieur Ginguet! vous voilà comme tout le monde... vous jugez sur les apparences!... Ne vous avais-je pas dit que je n'accepterais jamais l'alliance que l'on m'offrait... que je me regardais comme engagé avec Constance?

— Justement, vous m'aviez dit cela et vous avez fait le contraire.

— Et si ma cousine avait la première manqué à nos promesses, si elle m'avait dit: Vous êtes libre, car depuis long-temps je ne vous aime plus?... Eh bien! monsieur, c'est ce qu'elle m'a dit... mais je ne l'aurais pas cru encore si d'autres circonstances ne m'avaient prouvé qu'elle me trompait; je l'ai surprise... le soir... à un rendez-vous...

— Mademoiselle Constance!...

—Oui, monsieur, oui, Constance... et, confondue alors par ma présence, elle a jugé inutile de feindre davantage. Voilà la vérité, monsieur; n'étant plus aimé de ma cousine, je me suis marié par dépit, par colère... et je sens bien maintenant que de telles unions ne donnent pas le bonheur. Vous voyez, monsieur Ginguet, que ce n'est pas moi qui ai manqué à mes engagements... Adieu... vous êtes plus heureux que moi, car vous voyez sans doute ma cousine... et, malgré ses torts à mon égard, je sens que j'aurais bien du plaisir à la revoir... On peut causer avec elle au moins...elle ne vous répond pas toujours «Je ne sais pas!» ou «Ça m'est égal...» Mais il n'y faut plus penser... nous sommes séparés pour jamais.»

Edmond avait presque des larmes dans les yeux en prononçant ces paroles; voulant cacher son émotion, il serra la main de Ginguet et s'éloigna. Le jeune commis était resté là, tout stupéfait de ce qu'il venait d'entendre, et comme sa figure laissait toujours deviner les émotions qu'il éprouvait, quand il se rendit le soir chez M. Pause, Pélagie vit bien qu'il lui était arrivé quelque chose de nouveau. Le jeune homme se tut devant Constance, il faisait à Pélagie des signes, des yeux que la jeune fille ne pouvait comprendre, mais qui augmentaient sa curiosité. Constance remarqua quelques-uns de ces signes; le trouble de Ginguet l'avait frappée aussi. Devinant qu'il n'osait pas s'expliquer devant elle, elle feignit d'avoir besoin d'un dessin de broderie qui était dans sa chambre, et elle laissa Ginguet avec Pélagie; aussitôt celle-ci s'empressa de lui demander ce qu'il savait de nouveau et que Constance ne devait pas entendre.

«Ce que je sais! dit Ginguet en levant les yeux au ciel; ah! mademoiselle... des choses... Je n'en reviens pas encore, mon Dieu! Qui l'aurait soupçonnée?... une jeune personne si bien élevée.

— Mais par grace expliquez-vous mieux.»

Après avoir encore regardé en l'air, et frappé ses deux mains l'une dans l'autre, M. Ginguet se décida à rapporter à Pélagie sa rencontre de la journée et tout ce qu'Edmond lui avait dit touchant Constance.

A mesure que le jeune homme parlait, Pélagie devenait plus émue; on voyait qu'elle se contenait avec peine. Elle écoutait attentivement cependant, ne voulant pas perdre un seul mot; mais la rougeur qui colorait ses joues, le feu de ses yeux, sa respiration pressée annonçaient toute l'indignation dont elle était animée.

«Quelle horreur!... dit Pélagie, lorsque M. Ginguet eut fini de parler, quelle affreuse calomnie!... Ce n'est donc pas assez d'abandonner lâchement celle qui lui a tout sacrifié, il faut encore qu'il la déshonore, qu'il la diffame aux yeux du monde! Constance!... ma bonne... ma douce Constance... le modèle de toutes les vertus, dont le cœur ne connut jamais que des sentiments nobles et généreux!... c'est Constance que l'on ose accuser!... Et vous, monsieur, vous avez pu entendre de sang-froid de si atroces calomnies... vous n'avez pas défendu mon amie... démenti tout ce qu'on vous disait?»

Ginguet est tout tremblant, car il n'a jamais vu Pélagie dans une telle colère; il balbutie en tremblant:

«Mademoiselle... je ne pouvais pas... je ne savais pas...

— Vous ne pouviez pas défendre Constance, mon amie la plus chère!... Vous êtes homme et vous laissez outrager une femme?... Ecoutez, monsieur Ginguet, je n'ai plus qu'une chose à vous dire: Vous prétendez que vous m'aimez... vous désirez être mon mari...

— Ah! mademoiselle! ce serait pour moi le comble de la félicité... — Eh bien! allez trouver le cousin de Constance, exigez de lui qu'il démente les calomnies qu'il vous a débitées sur sa cousine, qu'il les démente par un écrit que vous m'apporterez, ou forcez-le à se battre avec vous et tuez-le, pour le punir de ses indignes mensonges. Vous entendez, monsieur; revenez avec la rétractation d'Edmond ou après l'avoir vaincu... et je vous accorde ma main.

— Quoi, mademoiselle, vous voulez... — Que vous vous battiez avec Edmond, oui, monsieur... Si vous ne faites pas ce que je vous demande, il est inutile que vous songiez encore à me faire la cour... je ne serai jamais votre femme. Eh bien! monsieur, est-ce que vous hésitez?...

— Non, mademoiselle... non, je n'hésite pas... je me battrai... oh! certainement... quoique je ne sache pas me battre... Mais si je suis tué, mademoiselle?

— Alors Edmond n'en sera que plus méprisable! mais vous, qui serez mort en défendant une si belle cause... vous, qui aurez succombé pour mon amie, vous aurez tous mes regrets, tous mes souvenirs... et chaque jour j'irai sur votre tombe pleurer et déposer des fleurs.

— Ah!... j'entends... vous m'aimerez beaucoup... quand je serai mort... Allons... c'est toujours une consolation. C'est décidé, mademoiselle; dès demain je me battrai avec monsieur Edmond.

— Mais du silence!.. pas un mot de tout ceci devant Constance... — Je n'ouvrirai plus la bouche, mademoiselle.»

En ce moment Constance rentrait; mais, se doutant qu'il s'agissait d'Edmond, elle n'avait pu résister à sa curiosité, et elle avait écouté et entendu toute la conversation entre Pélagie et M. Ginguet.

Cependant la jeune fille eut l'air de ne rien savoir et tout le reste de la soirée elle affecta une grande tranquillité. Pélagie, au contraire, laissait échapper des mouvements de colère, d'impatience, et M. Ginguet poussait de temps à autre de gros soupirs qui n'annonçaient pas qu'il fût très satisfait de l'emploi de sa journée du lendemain.

En se séparant, Constance serra avec amitié la main du jeune commis; celui-ci faisait ses adieux comme quelqu'un qui a peur de ne plus revenir, quoique Pélagie, par ses regards, fît son possible pour entretenir sa vaillance.

Le lendemain, de grand matin, Ginguet se disposait à aller trouver Edmond chez lui; il parlait tout seul dans sa chambre et s'exhortait à être brave; quand il se sentait faiblir il pensait à Pélagie, et alors l'amour lui donnait du courage; un sentiment est presque toujours l'auxiliaire d'un autre.

Au moment où il allait sortir de chez lui, tenant à sa main une boîte à pistolets qu'il venait d'emprunter à un voisin, Ginguet est arrêté par son portier qui lui remet une lettre. Le jeune homme l'ouvre et lit: « J'ai entendu hier votre conversation avec Pélagie; vous ne devez pas vous battre pour moi, monsieur Ginguet, car Edmond ne m'a pas calomniée, il ne vous a dit que la vérité. Adieu; dites à Pélagie et à son oncle que je les aimerai toujours, mais que je les quitte; car, puisqu'ils savent tout, ils ne me trouveraient plus digne de vivre avec eux.

CONSTANCE. »

Ginguet, en finissant ce billet, a laissé tomber à terre sa boîte à pistolets; il relit de nouveau pour s'assurer qu'il ne s'est point trompé, puis il se hâte d'aller reporter à son voisin les armes que celui-ci lui avait prêtées, et court chez Pélagie qui est avec son oncle; il leur demande d'abord où est Constance.

« Elle est sortie de bien grand matin, dit M. Pause, sans doute pour aller reporter de l'ouvrage chez la lingère; mais elle n'est pas encore revenue. »

Alors Ginguet donne à Pélagie la lettre qu'il vient de recevoir. Celle-ci pleure, se désole et raconte à son oncle tout ce qui s'est passé depuis la veille. M. Pause blâme la conduite de sa nièce, qui voulait forcer Ginguet à se battre, mais pourtant il ne peut encore croire que Constance soit coupable.

« Non! non! elle ne l'est pas, s'écrie Pélagie, et sa lettre où elle s'accuse elle-même me prouve seulement, à moi, qu'elle craignait qu'un combat n'eût lieu et que son cousin ne succombât; car elle l'aime toujours, elle n'a jamais cesser de désirer son bonheur, j'en suis bien sûre, moi. Mais où est-elle allée... que va-t-elle devenir... seule... sans amis, sans consolation?... Monsieur Ginguet, il faut absolument que vous retrouviez Constance; je vous préviens que vous ne serez mon mari que lorsque vous m'aurez rendu ma malheureuse amie...

— Mais, mademoiselle, est-ce ma faute si mademoiselle Constance vous a quittée?

— Cela ne fait rien, monsieur; je ne puis être heureuse que quand elle est près de moi, et comme je veux être heureuse pour me marier, c'est un parti bien arrêté. »

Le pauvre Ginguet s'en alla en s'arrachant les cheveux et se disant: « J'aurai bien de la peine à devenir l'époux de mademoiselle Pélagie. »

Cependant, dès le jour même, il commença ses recherches. Tout le temps que son bureau lui laissait libre, il l'employait à parcourir divers quartiers pour tâcher de découvrir Constance, mais il n'apprenait rien; et comme il revenait près de Pélagie sans pouvoir lui donner aucune nouvelle de son amie, la jeune fille lui faisait fort mauvaise mine.

Pendant que ceci se passait, d'autres événements avaient eu lieu dans la famille Bringuesingue.

Le beau-père voulait continuellement que son gendre l'accompagnât dans le monde; mais, un jour, Edmond avait été le premier à se moquer du manque d'usages de M. Bringuesingue. Celui-ci avait commis plusieurs gaucheries qui auraient passé inaperçues si son gendre n les avait relevées. Une querelle violente s'en était suivie.

« Je vous ai donné ma fille pour que vous me trouviez de l'esprit, dit M. Bringuesingue. Vous êtes cause que j'ai renvoyé Comtois qui, du moins, se contentait de se gratter le nez quand je commettais quelque inadvertance; mais vous vous permettez de rire quand je m'embrouille dans une phrase; cela ne peut pas aller sur ce pied-là.

— Vous ne voulez plus vous mettre au piano quand j'ai envie de danser, dit madame Bringuesingue, ou bien vous jouez si vite qu'il est impossible d'aller en mesure et qu'on est sur-le-champ fatigué. Ce n'est pas ainsi qu'on se conduit avec une belle-mère.

— Vous ne voulez jamais me mener promener, dit à son tour Clodora, et moi j'aime beaucoup la promenade. »

Edmond avait répondu à tout cela:

« Mon cher beau-père, en m'offrant votre fille en mariage, il fallait me prévenir que je devais être aussi votre mentor. Mais il est trop tard pour refaire votre éducation; croyez-moi, ne cherchez pas à singer les grands seigneurs, vous ne réussirez jamais qu'à vous faire moquer de vous. Ma chère belle-mère, je ne vous blâme pas d'aimer la danse, mais je ne puis passer ma vie à vous servir d'orchestre. Quant à vous, madame, si je ne vous promène pas plus souvent, c'est que vous bâillez continuellement quand je vous parle; d'où j'ai conclu que ma conversation et ma compagnie ne vous plaisaient pas. »

La réponse d'Edmond n'avait point calmé les esprits; ce fut bien pis lorsque l'on vit arriver de tous côtés des gens auxquels le jeune homme devait de l'argent, lorsque l'on apprit qu'il avait dissipé presque toute la dot de sa femme. Clodora pleura; sa mère se trouva mal, et M. Bringuesingue voulait faire mettre son gendre en prison jusqu'à ce qu'il eût restitué la somme qu'il avait si lestement dissipée; mais comme le beau-père n'avait pas ce droit-là, il se contenta d'ordonner à Edmond de sortir de chez lui, de n'y jamais rentrer tant qu'il serait pauvre, et de ne plus considérer Clodora comme son épouse.

Edmond avait le droit d'emmener sa femme avec lui, mais il ne fut pas tenté d'en user; il laissa Clodora avec ses parents et quitta la famille Bringuesingue, n'ayant qu'un seul regret, celui de ne plus être garçon.

Edmond fut se loger dans une petite chambre faisant mansarde; là, il se mit à faire des tableaux qui ne valaient guère mieux que des devants de cheminée, mais il trouvait à les vendre et avec cela il vivait; car, dégoûté de tous les plaisirs, n'aimant plus le monde, n'ayant plus d'amis, Edmond ne sortait presque pas de chez lui et passait tout son temps à travailler. Il s'étonnait du plaisir qu'il trouvait dans ce nouveau genre de vie; il était tout surpris d'être heureux en s'occupant avec assiduité et il se disait: « Si je n'avais pas autrefois refusé les offres de monsieur Pause, je sens bien que j'aurais pu encore être heureux près de Constance; avec du travail, de l'ordre et de l'économie, nous n'aurions pas connu la misère... Ah! l'amour-propre m'a perdu! j'ai refusé le bonheur qui était près de moi, et j'ai passé ma vie à faire des sottises, parce que j'ai toujours cru que je savais tout mieux que les autres!... J'ai mangé le bien que m'avait laissé ma mère, j'ai ruiné ma cousine et j'ai dissipé la dot de ma femme, parce que je me suis cru poète, musicien, spéculateur!... Et tout cela sans autre

vocation que cette même idée qui, étant tout jeune, me faisait dire à mes camarades de pension : « Oh! si je voulais, j'en ferais bien autant que vous! »

Ces réflexions étaient un peu tardives, mais c'est encore un mérite de reconnaître ses fautes. Il y a tant de gens que l'expérience ne corrige pas!

Il y avait près d'un an qu'Edmond faisait de petits tableaux lorsqu'il reçut une lettre de M. Bringuesingue qui lui annonçait que sa fille Clodora venait de mourir d'un excès de *nougat;* mais qu'en mourant elle avait pensé à son mari et exigé que ses parents fissent Edmond leur héritier. M. et madame Bringuesingue avaient juré à leur fille de satisfaire ses désirs, à condition que, de leur vivant, leur gendre ne leur demanderait rien.

Edmond répondit à M. Bringuesingue qu'il était touché du dernier souvenir de sa femme et le priait de disposer à son gré de sa fortune. Edmond commençait à devenir véritablement artiste; il ne plaçait plus le bonheur dans les richesses. Il avait pris goût au travail; ce qu'il faisait était moins mauvais et lui était mieux payé. Au bout de quelque temps il fit vraiment bien et on lui commanda des tableaux; alors il quitta sa chambre mansardée et put prendre un petit logement dans lequel il avait un atelier.

Il n'y avait que trois mois qu'Edmond habitait son nouveau local, dans lequel il vivait très retiré, lorsqu'un soir une vieille femme vint frapper chez lui. C'était une voisine; elle demeurait au-dessus d'Edmond, mais celui-ci ne connaissait aucune des personnes qui habitaient la même maison que lui.

La bonne vieille était tout en larmes; elle dit à Edmond :

« Par grace, monsieur, venez m'aider à soigner une jeune femme qui est bien malade... elle demeure ici dessus, sur le même carré que moi... Elle vit seule, ne sort jamais, travaille toute la journée, et ne voyait que moi à qui elle avait la complaisance de rendre mille petits services; mais avant-hier elle est tombée malade, et aujourd'hui une fièvre terrible... le délire... Et moi, je ne sais que lui donner... et je ne voudrais pas la laisser seule pendant que j'irai chercher un médecin. »

Edmond suivit sur-le-champ la vieille voisine; elle le mena chez la malade. Là tout était simple, modeste, mais propre et bien rangé. Le jeune homme, sans en deviner la cause, se sentait ému en approchant du lit où était la jeune femme; mais que devint-il en reconnaissant sa cousine dans la malade qu'il venait garder!

« Constance! s'écrie Edmond.

— Vous connaissez cette jeune dame? dit la vieille femme.

— Si je la connais!... c'est ma cousine... ce devait être ma compagne, et ce fut pendant long-temps ma meilleure amie... Constance! pauvre Constance!... mais elle ne m'entend ni ne me reconnaît... Madame, allez vite chercher un médecin. Quant à moi, je m'établis ici, je ne quitte plus ma cousine qu'elle ne soit hors de danger. »

La vieille dame sort; Edmond reste seul près de Constance qui a un violent délire, et qui, dans son égarement, prononce souvent le nom d'Edmond. Celui-ci écoute attentivement ce que dit la malade, et bientôt il distingue ces mots :

« Il m'a cru coupable... Mon Dieu! il a cru que j'en aimais un autre que lui... mais c'était pour qu'il fût libre... Cette lettre... ce billet... c'était moi qui l'avais dicté... j'en ai là le brouillon... là, dans un souvenir qu'il m'avait donné... C'est tout ce que j'ai reçu de lui... et j'y ai placé, moi, tout ce que j'ai fait pour qu'il soit heureux. »

En disant cela la malade indiquait avec son bras un petit coffre placé sur une commode. Edmond, qui vient, pour la première fois, de penser que sa cousine a pu se dire coupable afin de lui rendre la liberté, et qui sent des larmes mouiller ses yeux à l'idée d'un tel dévouement, Edmond court au petit coffre, l'ouvre, y trouve le souvenir qu'il a autrefois donné à sa cousine, et, dans une des poches, un brouillon de lettre de la main de sa cousine. Il le lit. C'est le modèle de la lettre qu'il a reçue et dans laquelle on offrait de lui prouver que Constance ne l'aimait plus.

Edmond comprend toute la générosité de sa cousine qui, après lui avoir donné sa fortune, lui a sacrifié ce qui est le premier bien d'une femme, son honneur, sa réputation. Il court se jeter aux pieds de Constance; il prend sa main qu'il baigne de ses pleurs en lui demandant pardon d'avoir pu la croire coupable, en se maudissant pour avoir fait le malheur d'une femme qui méritait si bien tout son amour. Mais Constance ne l'entend pas: son délire est toujours le même, et l'état dans lequel il la voit augmente encore les regrets et le désespoir d'Edmond.

La vieille voisine ramène un médecin qui déclare ne pouvoir répondre de la malade et s'éloigne après avoir écrit ses ordonnances.

Constance passe une nuit cruelle; Edmond n'a pas fermé l'œil de la nuit, mais la voisine n'a pu résister au sommeil. Elle dort profondément, et Edmond sent bien que la pauvre vieille ne lui serait pas d'un grand secours pour soigner Constance. Mais un souvenir est venu frapper ses esprits; dès que le jour est venu et que la voisine est éveillée, Edmond sort et court sans s'arrêter jusque chez M. Pause; là il conte tout ce qui lui est arrivé, tout ce qu'il sait de la belle conduite de sa cousine, et il n'avait pas achevé son récit que Pélagie qui, tout en l'écoutant, se hâtait de mettre un chapeau et un châle lui dit: « Conduisez-moi près d'elle... Ah! je la connaissais mieux que vous et je ne l'ai jamais cru coupable. »

A neuf jours de là, Constance, qui avait toujours eu le délire, luttant sans cesse entre la vie et la mort, venait d'éprouver une crise qui l'avait sauvée; un profond assoupissement en avait été la suite; il avait été suivi d'un sommeil doux, bienfaisant, réparateur; et lorsque Constance rouvrit les yeux, elle souriait comme quelqu'un qui a déjà oublié ses souffrances. Mais que l'on se figure sa surprise en voyant près d'elle Pélagie, le bon M. Pause, son cousin, et jusqu'à M. Ginguet.

« Est-ce un rêve? dit Constance en refermant ses yeux de crainte de voir l'illusion se dissiper.

— Non, lui répond Edmond en lui serrant doucement la main; le passé seul est un rêve... mais vous l'oublierez, ma cousine; vous avez déjà été si généreuse pour moi que vous le serez encore... Je connais votre dévouement... le ciel m'a rendu libre afin que je puisse entièrement réparer mes torts... Encore une fois, Constance, le passé n'est qu'un rêve, et c'est votre fiancé qui est près de vous comme le jour où nos deux mères unirent nos mains et notre avenir. »

Constance ne pouvait plus répondre; elle versait des larmes de bonheur, et quoique les médecins défendent les grandes émotions aux convalescents, celle-ci hâta le rétablissement de la malade.

Puis Edmond épousa sa cousine, puis M. Ginguet re-

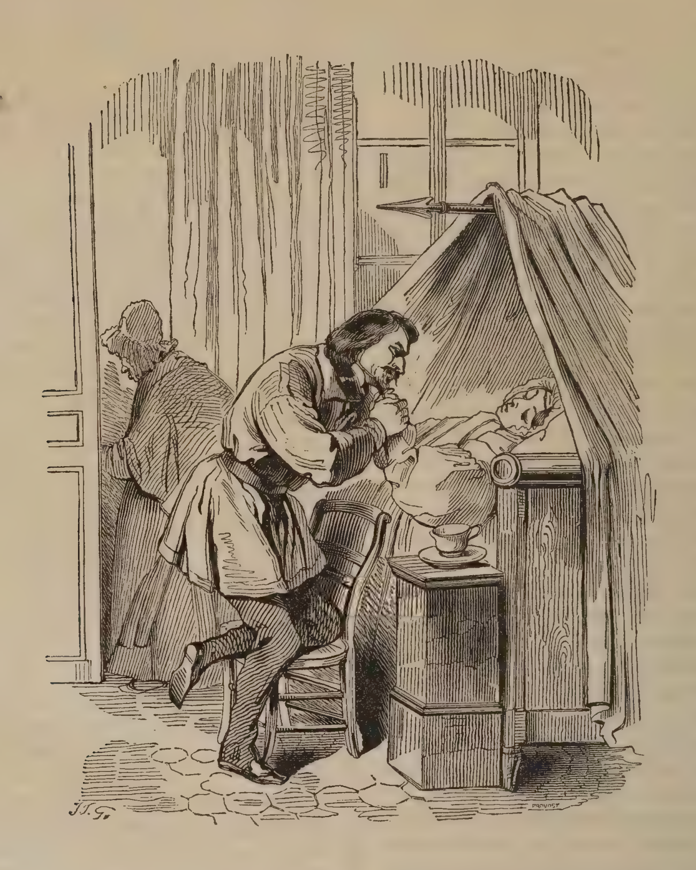
garda Pélagie en soupirant et lui dit : « Ce n'est pas ma faute si c'est un autre qui vous a fait retrouver votre amie; je faisais tous les jours deux ou trois lieues dans Paris pour la chercher. »

Pélagie ne répondit qu'en présentant sa main à Ginguet, et, en vérité, le pauvre garçon l'avait bien gagnée.

Et je ne vous affirmerai pas que Pélagie fit toujours les volontés de son époux, mais, en revanche, je vous certifie que M. Ginguet n'eut jamais d'autre volonté que celles de sa femme (1).

C. PAUL DE KOCK.

(1) Toutes les illustrations de cet article sont dessinées par M. Granville.



Dénouement.

VOYAGES.

UN TEMPLE A TRIPETTY.

A quatre-vingt milles de Madras, dans le district de Carnate et au milieu d'une riante vallée, s'élève la ville de Tripetty, qui n'a de remarquable que les ruines de ses anciens monuments. A huit milles de là, derrière les col-

lines qui ferment la vallée, se trouve la célèbre pagode du même nom. De la partie sud de la ville on aperçoit un sentier étroit qui se dirige en serpentant de la base au sommet de ces collines; sur le plateau s'élèvent plusieurs portiques d'une architecture simple, mais élégante; c'est sous leurs arches que passe la troupe pieuse des pèlerins qui tous les ans va déposer ses offrandes sur les autels de l'idole. Dans cette solennité, il est permis à la population hindoue d'accompagner le cortége; mais dès qu'elle aperçoit la pagode, elle doit s'arrêter et se prosterner la face contre terre, en prononçant trois fois le nom de l'idole; elle se retire ensuite satisfaite et silencieuse, pénétrée d'un vif sentiment de joie d'avoir pu encore cette fois jeter un regard avide sur ce lieu consacré.

L'histoire de cette pagode est enveloppée dans l'obscurité de la mythologie hindoue; mais il est hors de doute que sa fondation remonte à une haute antiquité. Les brahmes assurent qu'elle a été construite sous le règne de *Cal-Yug*, mort depuis 4,930 ans, période qui du reste coïncide parfaitement avec l'époque où, suivant la tradition, Vishnou se serait dérobé au regard des hommes. La plus grande fête célébrée dans ce temple, la seule, à vrai dire, qui attire un concours immense de pèlerins de toutes les parties de l'Inde, c'est la commémoration des noces de *Seshachellawausah* avec la belle *Tudmavuttee*, fille d'*Akasha*, rajah de *Narrainovunnun*. Cette fête, appelée le *Brumhautsowen*, dure neuf jours, et alors aucun Hindou ne se croit dispensé d'envoyer à la pagode de riches présents; il n'est pas jusqu'au pauvre cultivateur qui ne fasse son offrande, qui consiste en une petite quantité de riz renfermée dans un sac d'étoffe plus ou moins précieuse, suivant ses moyens.

La naissance d'un fils, la réconciliation avec un ennemi, l'heureuse issue d'un voyage, le mariage d'un enfant chéri, le succès d'une entreprise, le retour de la santé ou l'approche de la maladie, sont autant de motifs qui déterminent l'envoi des présents à la pagode de Tripetty. En général, ils se composent de lingots d'or ou d'argent, de pièces de monnaie, de sacs de roupies, d'étoffes précieuses, d'épices, de riz, de l'assafœtida, de boucles de cheveux, offrandes de l'enfance ou de quelque vierge timide. Le paralytique offre une jambe d'argent; l'aveugle des yeux d'or; la jeune mère qui conçoit des craintes pour la santé de son nouveau-né lui détache ses boucles d'oreilles, et, pleine d'espérance, les dépose sur l'autel de la divinité. La fiancée, impatiente de revoir son bien-aimé ou tourmentée par la jalousie, accourt éperdue dans le temple, parée de ses plus riches atours, se prosterne, et, après sa fervente prière, croit voir la divinité, qu'elle aperçoit à travers un nuage d'encens, sourire à ses vœux; elle écoute, et, dans son hallucination, elle a cru entendre l'écho mystérieux lui apporter des paroles de bonheur; ses angoisses s'apaisent, la sérénité apparaît sur son visage, et, dominée par un sentiment profond de reconnaissance, elle dépose sur les marches du sanctuaire sa robe de mousseline brochée d'or, ses bracelets, son collier de perles, et s'en retourne satisfaite et riante, se jeter dans les bras de sa mère, pour lui faire part de ses espérances.

Les offrandes sont rarement présentées par les parties intéressées; elles sont presque toujours confiées à des intermédiaires; mais le plus souvent elles sont apportées par des *goseynes*, espèces de servants de la pagode, dont le nombre est très considérable. Quelques mois avant les fêtes du *Brumhautsowen*, ils parcourent les différentes villes de l'Inde, où, après s'être fait reconnaître des brahmes, ils déploient la bannière de *Sesha*. Ce signal annonce leur présence, et le peuple vient en foule déposer entre leurs mains les dons qu'il destine à la pagode de Tripetty. Lorsqu'ils sont sur le point de retourner, les fidèles qui se disposent à aller en pèlerinage visiter la sainte pagode viennent se ranger sous leurs ordres; car la présence d'un *goseyne*, porteur de la bannière de *Sesha*, suffit pour protéger toute une caravane contre les attaques des voleurs.

En me rendant à Tripetty, je rencontrai une de ces caravanes, assemblage hétérogène de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, allant à pied sous la protection de *Sesha*. Rien de plus animé, de plus bizarre, de plus grotesque que les groupes qui la composaient. Toutes les cinq minutes la caravane suspendait sa marche pour répéter en chœur les attributs de *Sesha*. Il fallait voir alors ces malheureux, malgré leur fatigue extrême, malgré les rayons d'un soleil brûlant, pirouetter avec vitesse et faire retentir les airs de leurs accents gutturaux. Ces mots, expression mystique des attributs de la divinité de Tripetty,

Gow-gow — goveenda — Kauz — rauzoo!

étaient prononcés par toutes les bouches avec une frénésie telle que si je n'eusse pas vu ces fanatiques reprendre, quelques instants après, une attitude plus calme, je les aurais cru atteints de folie.

Dès que les pèlerins ont pénétré dans la première enceinte de la pagode, ils sont soumis à des ablutions qui durent plusieurs heures, et qui sont accompagnées et précédées des cérémonies les plus étranges. Ces préparatifs terminés, la grande porte d'argent leur est ouverte, et l'adoration commence. C'est là que se bornent les détails que, *sans profanation*, peut transmettre au vulgaire celui dont le front s'est imprimé sur la poussière du sacré parvis. Après s'être acquittés de leurs pieux devoirs, les pèlerins sont conduits sous des hangars, espèces de caravanserais attenant aux constructions de la pagode, où, pendant tout le temps des fêtes du *Brumhautsowen*, ils reçoivent des mains des brahmines leur nourriture, composée de riz, de légumes et de confitures.

Intimement lié avec un jeune Anglais qui remplissait les fonctions de collecteur du district de Tripetty, j'ai pu recueillir quelques détails curieux sur les revenus de ce temple et sur les moyens ingénieux qu'emploient les brahmines pour les augmenter ou les rendre plus productifs. Ces revenus s'élèvent, année moyenne, à plus de 200,000 livres sterling (5,000,000 fr.). La pagode de Tripetty est la seule où les adorateurs reçoivent quelque chose en échange de leurs offrandes; celui qui fait un présent de la valeur de 100 roupies (250 fr.), reçoit un turban; de 500 (1,250 f.), une veste brodée; et de 1,000 (2,500 fr.), un schall. Mais il ne suffisait pas d'attirer les dévots par l'appât de quelques colifichets, auxquels cependant la superstition attache le plus grand prix; il fallait aussi trouver des moyens moins dispendieux, et surtout plus variés, pour faire passer l'argent des fidèles dans les coffres de la pagode. Les brahmines sont parvenus à vaincre cette difficulté, et l'on peut affirmer qu'aucun pèlerin, après les fêtes du *Brumhautsowen*, ne s'en retourne la bourse bien garnie. Pour parvenir à leur but, les desservants de la pagode ont d'abord imaginé de changer quatre fois par jour le costume de l'idole; chacune de ces cérémonies est annoncée avec pompe à l'entrée du temple; un brahme explique leur corrélation avec le culte de Vishnou et

les nombreux avantages qu'en pourront retirer les assistants. Après cette annonce, les portes s'ouvrent, et les curieux qui veulent assister à ces travestissements sont obligés de payer un tribut proportionné à la richesse des ornements dont la divinité est revêtue à chacune de ces différentes représentations.

Pour assister à *l'abbeesheykoom*, ou la purification, chaque pélerin est tenu de payer 40 roupies (100 fr.): cette cérémonie consiste à laver l'idole avec du lait et à la parfumer avec du musc et du camphre. Pour voir le *Por-lun geeseeva*, c'est-à-dire l'idole parée de ses plus riches ornements, chaque spectateur remet d'avance 80 roupies (200 fr.), etc. Ce n'est pas seulement à créer et à multiplier ces étranges exhibitions que s'est arrêté l'esprit inventif des brahmines; le *naivadoom* et le *wurtena* témoignent à la fois de leur haute capacité financière et de la connaissance profonde qu'ils ont du cœur humain. Sous ces deux désignations sont comprises les offrandes spécialement destinées à l'usage immédiat et particulier de l'idole; elles consistent en robes brochées d'or, en ceintures ornées de pierreries, en turbans enrichis d'aigrettes, et enfin en mets recherchés que l'idole est censée consommer; en liqueurs et parfums pour ses ablutions ou pour entretenir les cassolettes qui fument autour d'elle. Une destination si sainte, si pure, devait vivement exciter l'enthousiasme de tous les fidèles; mais pour le rendre plus ardent et surtout plus durable, les brahmines ont accordé seulement aux hautes classes la prérogative de faire de telles offrandes; aussi la Compagnie a-t-elle soumis ces dons à une taxe de 30 pour 100 sur la valeur.

Pendant les fêtes du *Brumhautsowen*, on fait faire à l'idole, ou plutôt à son image, deux processions par jour; on croirait qu'après avoir apporté leur offrande, qu'après avoir été rançonnés de mille manières, les pélerins sont du moins libres d'en faire partie sans rétribution. Les brahmines de la sainte pagode ne l'ont pas voulu ainsi; mais, dans leur conduite, ils ont fait preuve de beaucoup de tact. Comme la ferveur des pélerins ne pouvait pas être en raison directe de leur situation financière, et que cette disposition, trop vivement excitée par les objets environnants, ne leur eût pas permis de rester témoins impassibles de cérémonies extérieures, on a cru prudent d'établir un tarif pour les différentes places à occuper dans ces processions, appelées *wahawe*. Grace à cette sage disposition, chacun peut jouer un rôle dans cette scène; coryphée, s'il a la bourse bien garnie; simple comparse, s'il n'a que peu d'argent à dépenser.

Aussi, dès que le cortége apparaît sur le seuil de la pagode, précédé de cent thuriféraires qui remplissent l'air des vapeurs de l'encens et de la myrrhe; dès que les *devédassies*, au corps flexible, à la voix mélodieuse, commencent à exécuter, au son de leurs clochettes et du *tourté*, leurs danses voluptueuses; et que le palanquin, où l'on remarque une figurine en cuivre doré, copie fidèle de la statue colossale du temple, s'avance, on entend un léger murmure, expression de respect, d'enthousiasme et d'admiration, sortir de toutes les bouches. La multitude ravie s'incline et se presse pour prendre rang. Les brahmines s'efforcent alors de maintenir l'ordre, et surtout de faire respecter les droits acquis. Bientôt, sous leur influence, le calme se rétablit, et l'on voit cette agglomération, d'abord confuse, se déployer silencieuse en longues ondulations. L'heureux mortel qui peut obtenir une place près du palanquin, en toucher le tabis, humer l'air qui environne l'image de *Sesha*, croit ne pas faire un trop grand sacrifice en donnant 100 roupies (250 francs) pour une seule procession. Le prix de chaque place est du reste fixé d'après une échelle décroissante, en sorte que ceux qui occupent les derniers rangs ne paient qu'une très faible rétribution.

(*Asiatic-Journal.*)

HISTOIRE NATURELLE.

LE TIGRE ET L'HEMIONE.

Le TIGRE ROYAL (*felis tigris*) est le plus grand et le plus terrible des animaux du genre chat; il égale et surpasse même le lion en grandeur, mais il est plus grêle, plus svelte, et sa tête est plus ronde; son museau court, ainsi que ses mâchoires armées de dents tranchantes et d'une grandeur énorme, donnent à sa gueule une force prodigieuse. Sa langue est couverte d'épines recourbées du côté de la gorge, de manière à lui donner la faculté d'enlever des lambeaux de peau d'un seul coup; ses pattes sont munies d'ongles puissants, rétractiles, qui, se redressant vers le ciel et se cachant entre les doigts dans l'état de repos, par l'effet de ligaments élastiques, ne perdent jamais leur pointe ni leur tranchant. Son pelage est d'un fauve vif en dessus, d'un blanc pur en dessous, irrégulièrement rayé de noir en travers, ce qui le distingue très bien de toutes les grandes espèces de chats.

Le tigre n'habite que les Indes orientales, dans le désert qui sépare la Chine de la Sibérie, jusqu'entre les rivières d'Irtisch et d'Ischim, et même jusqu'à l'Ob, quoique rarement; il est commun dans le Bengale, mais jamais on ne l'a trouvé en-deçà de l'Indus, de l'Oxus et de la mer Caspienne. Ceci n'empêche pas que presque tous les anciens voyageurs qui ont parcouru des contrées chaudes, non pas seulement en Asie, mais encore en Afrique et en Amérique, disent en avoir rencontré, et brochent sur ce canevas les contes les plus exagérés, les plus merveilleux. Ici c'est le combat d'un tigre et d'un éléphant; là il terrasse un rhinocéros; ailleurs il lutte contre un lion, quoique ces deux animaux habitent des

contrées différentes, etc., etc. Je ne puis résister à l'envie de rapporter un de ces contes ; le voici :

Un missionnaire se promenait un jour sur les bords marécageux et couverts de roseaux d'une rivière de l'Inde. Tout-à-coup un tigre caché dans les joncs pour épier sa proie s'élance d'un bond prodigieux sur le promeneur. Celui-ci, par une présence d'esprit admirable, se jette sur le côté, et le tigre, qui manque son coup, va tomber précisément dans la gueule d'un crocodile que le bon père n'avait pas aperçu et qui n'en ouvrait pas moins d'immenses mâchoires pour le saisir et le dévorer. Le missionnaire, échappé comme par miracle à ces deux éminents dangers, tourne les talons sans regarder derrière lui et se sauve pendant que les deux monstres se livrent un combat à outrance! Et les journalistes rajeunissent de telles histoires! et elles sont imprimées par de graves personnages!!!

On ne peut expliquer ces erreurs des voyageurs que de deux manières : il faut croire qu'ils se hasardent à rapporter comme témoins oculaires des contes populaires ayant cours dans les contrées qu'ils ont parcourues, ou qu'ils attribuent au tigre des faits accomplis par des panthères, des jaguars, des léopards, etc., ce qui est d'autant plus vraisemblable que partout on est assez porté à donner le nom de tigre aux animaux du même genre qui ont la peau tigrée.

On a beaucoup vanté la générosité du lion et beaucoup parlé de la cruauté, de la férocité indomptable du tigre; on a eu tort dans les deux cas. Le tigre n'est pas plus cruel que le lion, mais seulement pour approcher sa proie il emploie plus de ruse, pour l'attaquer beaucoup plus d'audace, et pour la vaincre un courage qui ne cède qu'à la mort. Le lion annonce son approche par des rugissements qui paralysent ses victimes; le tigre se glisse en silence et les surprend. Le lion se retire s'il trouve une résistance qu'il ne croit pas pouvoir vaincre; le tigre combat et se fait tuer. Telles sont les uniques différences qui constituent la générosité de l'un et la cruauté de l'autre.

On croit que le lion est capable de reconnaissance, et l'on appuie cette opinion sur deux ou trois faits fort anciens, évidemment controuvés. Le tigre, dit-on, a une férocité indomptable, qui le rend incapable d'éprouver de l'attachement pour la main qui le nourrit, de se plier à l'esclavage. Voyons si cette assertion ne serait pas aussi hasardée que les autres.

L'empereur Héliogabale, dit un historien, se montra dans Rome sur un char traîné par des tigres. Or, vous remarquerez qu'il s'agit bien ici du véritable tigre; car, à la description que Pline nous a laissée de cet animal, qui, dit-il, a des bandes noires, il n'est pas possible de le confondre avec aucun autre de son genre. Le voilà qui oublie sa férocité indomptable, non-seulement pour s'accoutumer à l'esclavage, mais encore à la domesticité; il l'oublie au point de se laisser atteler à un char et de traîner sans danger, au milieu d'une population nombreuse et turbulente, un empereur bien plus féroce que lui. Ce fut Auguste qui montra le premier un tigre aux Romains, et il était apprivoisé, dit le même historien. Les empereurs tartares savaient le dresser au point qu'ils l'employaient à la chasse de la même manière que le chien.

Il y a environ trente-six ans qu'un promeneur de ménagerie ambulante montrait, à Francfort, un tigre d'une rare beauté. A son commandement l'animal, attaché à une chaîne de cinq ou six pieds pour la tranquillité des spectateurs, sortait de sa cage et faisait plusieurs exercices. Son maître, le comparant à un cheval qu'on bride, lui ouvrait les mâchoires et lui mettait le bras dans la gueule en guise de mors ; puis il s'asseyait sur son dos et se faisait porter sans que l'animal témoignât la moindre impatience.

Mais sans aller chercher des exemples loin de nous, tout Paris a vu le sieur Martin entrer sans crainte dans la cage d'un tigre qu'il montrait aux curieux, s'asseoir sur lui, le caresser, jouer, le contrarier même, sans qu'il en ait résulté aucun accident. Celui qui existait dernièrement à la ménagerie du Jardin du roi était fort doux et caressait avec un plaisir très marqué la main de l'employé qui le soignait. Pendant sa longue traversée de l'Inde, il est resté attaché par une simple corde sur le pont du vaisseau, et les matelots le détachaient fort souvent. Son corps leur servait habituellement d'oreiller, et un jeune mousse ne trouvait pas pour dormir de meilleure place qu'entre ses pattes. Enfin j'ai vu quatre ou cinq tigres vivants dans le cours de ma vie; tous étaient parfaitement apprivoisés et ne montraient pas un caractère plus féroce que le lion.

Mais ce qui, sans doute, n'a pas peu contribué à la réputation de cruauté que l'on a faite au tigre, c'est cette agilité prodigieuse, cette force incomparable et ce courage indomptable qui le rendent le plus terrible de tous les animaux et le fléau des Indes orientales. La rapidité de sa course est telle que dans les marches des armées il lui est arrivé quelquefois d'enlever un cavalier de dessus son cheval et de l'entraîner dans le fond des bois sans pouvoir être atteint. Le nombre de ses ennemis ne l'intimide jamais, et, prompt comme l'éclair, il va saisir sa proie au milieu d'une caravane armée tout aussi hardiment que s'il la rencontrait seule dans le désert. Cependant il se blottit et se cache dans les hautes herbes et les bambous quand il s'agit de surprendre une proie timide qui, sans cela, lui échapperait par la vélocité de sa course. Le lieu de son embuscade est ordinairement le bord d'une mare où les gazelles, les antilopes et autres animaux viennent se désaltérer.

Dans les déserts sablonneux de l'Asie, il attaque souvent le DZIGGETAY ou HEMIONE (*equus hemionus*), qui, pour la grandeur et les formes, tient le milieu entre le cheval et l'âne. Ce joli animal, probablement le mulet sauvage d'Aristote, est de couleur isabelle, à crinière et à ligne dorsale noires ainsi que la houppe qui termine sa queue. Nous en possédons depuis peu de temps deux individus vivants à la ménagerie du Jardin du roi. Les dziggetay vivent en troupes nombreuses et se plaisent dans les prairies vastes et désertes qui bordent les grandes rivières. C'est là que, caché dans un fourré, le tigre les attend au passage. D'un bond prodigieux, de cinquante à soixante pieds, il se jette sur un de ces animaux, le terrasse du premier choc, lui brise le crâne, et l'entraîne ensuite dans les bois en courant avec autant de légèreté qu'un loup emportant un faible agneau.

Quelques rois de l'Inde mettent la chasse du tigre au nombre des plaisirs royaux, et la font avec un grand appareil d'hommes, d'éléphants et de chiens. Malgré toutes les précautions prises pour la sûreté des chasseurs, il arrive presque toujours quelques malheurs, et il n'est pas rare de voir un tigre bondir et enlever un homme jusque sur le dos d'un éléphant, ou terrasser ce dernier, s'il peut saisir sa redoutable trompe et s'y cramponner opiniâtrément. Lorsqu'il est gravement blessé d'un coup de feu il se retire un instant dans les roseaux, mais c'est

pour revenir bientôt au combat, plus furieux, qu'il n'était avant, se faire tuer accablé par le nombre, et, trop souvent, expirer sur les corps sanglants et déchirés de ses ennemis renversés.



Tigre et Hémione. *Dessin et gravure de Suzemihl.*

Fort heureusement pour les Indiens ce terrible animal multiplie fort peu son espèce. La femelle met bas de trois à six petits; mais, comme dans la plupart des chats, si elle n'a pas le soin de les cacher dans une retraite inaccessible, le mâle ne manque jamais de les manger et de détruire ainsi une grande partie de sa formidable postérité.

BOITARD.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

PARIS AVANT LES HOMMES.



Grand Ptérodactyle. — 8 *pieds d'envergure.* Ptérodactyle à museau court. — 1 *pied d'envergure.*

Il faisait froid; le vent du nord poussait avec violence contre les vitres de ma fenêtre des tourbillons d'une neige dure et sèche; mon feu pétillait; il lançait une flamme vive et brillante, et huit heures du soir venaient de sonner. « Non, me dis-je, je ne sortirai pas. » Et sans ôter les deux pieds de dessus mes chenets, sans quitter les pincettes que j'avais à la main, je m'allongeai dans mon vieux fauteuil et changeai de posture afin de rêvas-

ser plus à mon aise. Bientôt mes rêveries se dirigèrent naturellement vers mes études habituelles, et peu à peu demi-sommeillant et demi-éveillé, un vague désir de connaître les différentes phases de la nature s'empara de moi et préoccupa mon imagination vacillante. « Hélas! pensai-je, pourquoi ne sommes-nous plus au temps des fées et des génies? peut-être en trouverais-je un assez bonne personne pour me dire ce qu'était le monde, ou seulement la France, ou seulement Paris, ou seulement le jardin des Tuileries, il y a huit ou dix mille ans, plus ou moins. »

Tout-à-coup j'entendis comme un frôlement de papier dans ma bibliothèque. Je vis trois ou quatre in-quarto et autant d'in-octavo s'agiter sans aucun moteur apparent, sortir de leur place, étendre en forme d'ailes leurs planches doubles d'illustrations, et voler d'un seul trait jusque sur mon bureau, à proximité de ma main. Mais voici bien un autre prodige! ils s'arrangent en une pile d'où s'échappe une épaisse fumée qui les dérobe à ma vue; puis la fumée s'évapore, et au lieu de mes in-quarto j'aperçois le Diable Boiteux de Lesage.

— Je t'ai entendu, me dit-il, et me voici. — Bien obligé, monsieur le démon. — Les ignorants et les sots veulent lire dans l'avenir et trouvent fort aisément des gens qui, moyennant finances, leur expliquent clairement ce qu'ils veulent savoir; les gens instruits cherchent à rapetasser les lambeaux épars du passé, à les coudre ensemble pour en former un tableau utile au présent. Ils sont essentiellement bouquinistes et rêvasseurs, mais cela ne suffit pas, et, comme tu le disais tout à l'heure, il faut un génie qui les aide. Or, un génie est aujourd'hui une chose fort rare! — Personne ne doit le savoir mieux que moi, monseigneur, car j'ai l'honneur d'appartenir à plusieurs académies. — Je viens te tirer d'embarras, parce que, au fond, je suis un bon diable. — Quoi! lui répondis-je transporté de joie, vous me diriez ce qu'était Paris il y a quatre, huit, dix mille ans? — Oui, et bien mieux, je te le ferai voir. Si je ne puis avancer d'une heure dans l'avenir, je peux rétrograder de plusieurs milliers d'années dans le passé. Viens avec moi et partons de suite, car le voyage sera long quoique nous n'allions pas loin.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Le génie me passa un doigt sur les yeux, et je me trouvai assis à côté de lui dans une barque légère flottant sur un vaste océan. — J'aurais pu, me dit-il, reculer encore de plusieurs siècles dans le passé, mais je ne t'aurais montré dans ces premiers temps que de la matière inanimée, brute, obéissant sans exception aux lois éternelles de la physique et de la chimie, et tout cela ne t'aurait pas paru très clair; nous prendrons donc les choses de moins haut. Afin que tu comprennes bien ce que tu vas voir, il est nécessaire que je te donne une idée générale du globe que tu habites.

« 1° Son enveloppe extérieure est aériforme, et se nomme *atmosphère*.

— On dit que cette première couche a quinze lieues d'épaisseur?

— Je n'en sais rien, dit le génie, et il continua:

« 2° La *masse des eaux* ou enveloppe liquide couvrant environ les trois quarts de la superficie du globe, changeant continuellement de place, de manière à recouvrir et découvrir tour à tour les continents.

— Est-ce par l'effet d'inondations spontanées, comme le déluge?

— Je n'en sais rien.

— On prétend que si la masse des eaux était uniformément répandue sur la terre, son épaisseur serait de mille mètres. Qu'en pensez-vous?

— Je n'en pense rien du tout, parce que j'ignore la profondeur des abîmes de l'Océan, et ce n'est ni toi ni moi qui les sonderons.

« 3° L'enveloppe solide, ou l'*écorce minérale*, est celle que tu vas voir se modifier, se former, se peupler, pendant notre courte promenade de quelques milliers d'années.

— Connaissez-vous son antiquité, à dater du chaos? car les Chinois, les Indiens, les Egyptiens et les Juifs ne sont pas d'accord sur l'âge du monde.

— Dans tous les cas ce ne sera pas moi qui les accorderai:

« 4° La partie centrale ou *masse interne*.

— Je désirerais bien savoir de quoi elle se compose?

— Et moi aussi.

Voilà un diable qui doit être véritablement savant, pensai-je, car il ne se pique pas de tout savoir.

— Ton cabinet est dans le faubourg Saint-Germain, me dit-il? — Oui. — Rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts? — Oui. — Eh bien! lève le nez en l'air et regarde. »

Je levai la tête, mais je n'aperçus qu'un ciel pur et azuré, et, vers l'Orient, les premiers rayons du soleil levant. — Tu ne vois rien autre chose? — Non. — Nous sommes cependant perpendiculairement à trois cent mètres au-dessous de la maison que tu habites, et sur une mer de trois cents mètres de profondeur. — Comment cela? — C'est tout simple; je t'ai transporté tout d'un coup à la période primitive, et dans ce temps-là la surface du sol où se trouve Paris était à peu près à six cents mètres plus bas qu'en 1836, voilà tout. Tu vas voir cette surface s'élever progressivement par des formations nouvelles. Cette mer, sur laquelle nous sommes, repose sur le *sol primordial* ou couche primitive, enveloppant le globe entier. Elle est partout homogène et se compose de terrains schisteux cristallins (granit et syénite ordinaire). On n'y trouve ni cailloux roulés, ni débris organiques. Ses couches, très inclinées, composent les grands massifs de montagnes. Les plantes et les animaux n'existaient pas encore. Si tu veux, nous allons attendre ici quelque centaines de siècles, jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées, et je te ferai voir ce que je t'ai dit. — Non, je vous prie, monseigneur le Diable Boiteux. — En ce cas passons à la seconde période, celle où commence le sol de sédiment, c'est-à-dire celle où les eaux ont déposé des couches plus ou moins épaisses sur le sol primordial.

DEUXIÈME PÉRIODE.

Le génie me toucha de sa béquille; puis tout avait disparu, mer et nacelle. Nous étions sur une roche grisâtre, couverte de mousses et de lichens. La terre était presque entièrement dépouillée de verdure et un silence effrayant régnait sur cette triste solitude.

— Voici, me dit le génie, la seconde grande période dans l'âge de la terre. Elle a commencé au moment où nous avons quitté notre nacelle, et depuis, nombre de siècles se sont accumulés. Voici encore cette roche de schiste primitif qui montre sa tête nue au-dessus des nouvelles couches de roches sédimentaires qui ne lui sont qu'adossées. Un peu de sable et de détritus végétaux fournissent seuls aux minces touffes de verdure que nous voyons répandues çà et là dans les vallées comme des oasis au milieu du désert. Mais viens, suivons ce rivage, et peut-être trouverons-nous quelques-uns des premiers habitants de la terre.

Je me levai et suivis mon guide. — Vois, me dit-il, la nature, comme si elle essayait ses forces, a commencé l'organisation de la matière par les êtres les plus simples. Aucun oiseau ne vole encore dans les airs; aucun mammifère n'a fait encore retentir les échos de ses cris d'amour ou de colère; pas un reptile, pas un animal vertébré n'a encore foulé ce désert. Il n'existe pas un être qui ait une respiration aérienne, une voix dont les sons puissent troubler le silence de la création. A travers ces ondes transparentes tu verras quelques zoophytes ou *animaux-plantes*, la plupart attachés pour toujours sur la pierre submergée qui les a vu naître. Les uns ressemblent à de longs panaches flottants, les autres à des arbustes, à des fleurs dont ils ont les brillantes couleurs et la singulière faculté de se reproduire par boutures; les autres, madrépores, coraux, millépores, ont plusieurs parties entièrement pierreuses, comme pour indiquer qu'ils tiennent encore de la nature des minéraux qui les ont précédés. Quelques mollusques entr'ouvrent leur coquille à deux valves en se traînant avec peine sur le sable.—Quoi! c'est là toute l'animalité?—Non; puisqu'il y a des êtres faibles il doit aussi s'en trouver de forts pour les opprimer, c'est la loi générale. En effet, examine ce crabe qui se glisse insidieusement entre ces pierres pour saisir le coquillage qui va devenir sa victime et sa pâture. Tu le vois; eh bien! dans ce siècle c'est l'unique tyran de la nature vivante: c'est l'être le plus redoutable que la terre ait encore enfanté. — Mais dans les autres contrées?... — Rien: rien autre chose que ce que tu vois ici. La création est lente, elle marche pas à pas; mais elle est uniforme par toute la terre, parce qu'elle est soumise à une règle uniforme et invariable, sans laquelle elle est impossible. Cette règle consiste à procéder du simple au composé, d'abord double, puis triple, puis quadruple, et ainsi de suite jusqu'à l'organisation la plus compliquée.

Jette les yeux sur la végétation; tu verras qu'elle ne consiste encore que dans les plantes les plus simplement organisées. Celles d'une consistance entièrement cellulaire se sont montrées les premières; les vasculaires commencent à paraître, mais la terre ne possède pas encore une seule espèce dicotylédone (1).—Néanmoins la végétation me paraît beaucoup plus avancée que l'animalité.—Cela devait être. Les végétaux se nourrissent de substances minérales, ils devaient donc naître les premiers, car seuls ils trouvaient leur condition d'existence la plus essentielle, la nourriture. Les animaux ne vivant que de matières déjà organisées ne pouvaient paraître qu'après les plantes qui les leur fournissent; aussi tu verras leur nombre augmenter en raison de l'abondance de la végétation. Les familles auxquelles les limons de détritus végétaux peuvent servir d'aliment ont déjà paru, comme les mollusques, les zoophytes; puis les petits carnassiers qui peuvent s'alimenter de vers et de coquillages, les crustacés. Les reptiles herbivores viendront ensuite, par exemple les tortues, et parmi eux les sauriens ou lézards s'habitueront à dévorer les autres. Puis paraîtront les grands herbivores tels que les pachydermes. Les grands carnassiers, tigre, lion, panthère et ours, se montreront pour déclarer la guerre à tous les autres; enfin l'espèce la plus dévastatrice, l'homme, qui les subjugue, les tue et les dévore toutes, apparaîtra le dernier.

Nous pénétrâmes dans un de ces rares oasis de verdure semés çà et là. — Voici, dis-je, des algues et des varecs qui balancent leurs longues tiges dans les ondes. Ici des champignons étalent des formes et des couleurs variées à l'infini; voici des mousses, des lycopodes, des fougères, des prêles. Une liliacée ouvre ses jolies corolles aux douces influences des zéphirs, et, si je ne me trompe, j'aperçois là-bas un bosquet de palmiers!—Tu ne te trompes pas. — M'avez-vous transporté sous les tropiques? — Nous sommes encore perpendiculairement sous ton appartement, mais nous nous sommes rapprochés de trente ou quarante mètres, c'est-à-dire de toute l'épaisseur de la couche de terrain que la mer a laissée sur le sol primordial depuis la première période.

— Des palmiers à Paris! m'écriai-je avec admiration; ô ciel! que je regrette de n'avoir pas apporté mon thermomètre acheté chez l'habile M. Delamarre; je saurais quel degré de chaleur il faisait lorsque les palmiers croissaient à Paris. — Je puis te le dire: ton thermomètre de Réaumur indiquerait 26 degrés au-dessus de zéro en été, et 12 degrés de froid en hiver, année moyenne. — Mais, monsieur le démon, cela n'est pas possible, car les palmiers ne croissent que dans les régions les plus brûlantes; et, d'ailleurs, nos savants disent que l'atmosphère était chaude dans ce temps-là comme les étuves des

(1) On appelle végétaux *cellulaires* ceux dont toute l'organisation consiste en de petites cellules membraneuses appliquées les unes contre les autres; ils n'ont ni feuilles, ni racines, ni sexes; par exemple, les champignons. Les végétaux *vasculaires* sont ceux qui ont des vaisseaux, et par conséquent une organisation plus ou moins compliquée. Parmi eux les *monocotylédons* sont les plus simplement organisés, comme par exemple les graminées. Les *dicotylédons* sont les plus parfaits; tels sont nos arbres fruitiers, et la plus grande partie des arbres de nos forêts. Ceux nommés *agames* ou *cryptogames* sont tantôt cellulaires, tantôt vasculaires; comme ils n'ont pas de sexes (ni étamines, ni pistils), on peut les regarder comme la première ébauche du règne végétal. Aussi ce sont eux qui ont paru les premiers.

bains chinois, et les eaux comme un consommé de chez Véry. — Vos savants! vos savants! me répondit le génie devenu rouge de colère, eh! que diable me font vos savants, à moi! Apprenez, monsieur, que je ne suis point un savant, moi! que je déteste les hypothèses! que je suis un diable à ne croire que ce que je vois! que je vous montre des faits palpables, et que je n'aime pas les raisonnements cornus, tout diable que je suis! — Pardon si je vous ai contrarié, mais... — Ne savez-vous pas que les êtres sont modifiés en raison des climats et des milieux qu'ils habitent? Qui vous a dit que les palmiers de ce temps-là, les animaux de ce temps-là, habitant l'endroit où nous sommes, n'étaient pas organisés de manière à supporter sans inconvénient un froid de 12, de 20 degrés Réaumur? Qui vous oblige de croire que la terre a fait une cabriole sur son axe parce qu'elle aurait reçu en passant un coup de queue d'une comète? de faire du globe une boulette refroidie, de l'atmosphère un bain de vapeur, de la mer un consommé servi chaud, et autres billevesées de la même force (1)? Puis, pour en revenir à des faits, car il me faut des faits, à moi, comment expliquerez-vous l'histoire du mammouth trouvé en 1799, en chair et en poils, dans un bloc de glace de trente à quarante pieds d'épaisseur, sur les bords de la mer Glaciale? Quand cet animal anté-diluvien s'est laissé envelopper par cet énorme bloc, la mer était-elle chaude comme un consommé? Et le rhinocéros à tête de cochon trouvé également en chair et en poils dans les glaces du Wilhouï; croyez-vous que, lorsqu'il a été surpris par le froid, l'atmosphère était chaude comme une étuve? Et cependant ce pays glacé alors comme aujourd'hui était peuplé de mammouths et de rhinocéros; il y en avait, monsieur, ainsi que beaucoup d'autres animaux et végétaux qui ne peuvent plus exister aujourd'hui que près des tropiques, parce que leur constitution a changé à mesure qu'ils se sont rapprochés de l'équateur.

Les génies sont ordinairement très irritables, comme chacun sait; aussi, quoique les raisons de mon diable ne m'eussent pas du tout convaincu, par prudence je pris le parti de le paraître. Alors il se radoucit et me fit observer qu'à tort je confondais les véritables savants avec les faiseurs de systèmes, les romanciers de la science. Puis il me prit amicalement par la main et me transporta à la troisième période.

TROISIÈME PÉRIODE.

Nous étions au milieu d'une vaste forêt dont l'aspect extraordinaire ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu ou imaginé jusque-là. Ce n'étaient ni ces chênes majestueux, ni ces bouleaux aux branches pendantes, ni ces ormes pittoresques, qui ombragent aujourd'hui les bois de Boulogne et de Meudon. Nous marchions à travers des fougères gigantesques dont le tronc, de cinquante pieds de hauteur, n'était dépassé que par celui des prêles qui s'élevaient jusqu'aux nues comme des peupliers d'Italie. Des cycas, des zamia, des palmiers, et quelques autres arbres dont les genres même sont aujourd'hui inconnus, balançaient dans les airs leur étrange feuillage. A travers les mousses et les lycopodes dont les longues tiges tapissaient la terre ou s'élançaient en vertes guirlandes autour des arbres, une foule de liliacées épanouissaient leurs corolles nuancées des couleurs les plus vives. Tous se présentaient à ma vue avec une figure gigantesque et un port absolument étranger, au point que, loin de me croire sur le sol de Paris, je m'imaginai que le génie m'avait transporté dans une des grandes planètes de notre système. Il lut dans ma pensée.

— Non, me dit-il, tu es bien à Paris; seulement nous avons un peu changé de place, car nous nous promenons dans le jardin des Tuileries, et depuis la période précédente nous nous sommes élevés d'une centaine de mètres. Le sol primordial, dont on aperçoit encore quelques rochers çà et là, est entièrement couvert par des couches successives de grès rouge, de calcaire pénéen, de grès bigarré, de calcaire conchylien, de marne irisée et de lias, déposées par les eaux. Ces couches sont *stratifiées,* c'est à-dire régulièrement posées par lits les unes sur les autres, dans l'ordre de leur dépôt. Mais, tiens, regarde par ici, et tu commenceras à reconnaître un individu dont les nombreuses générations survivront aux catastrophes effrayantes du globe et peupleront les forêts de ta patrie.

Je regardai et je vis un pin (*pinus defrancii*) chargé de cônes cylindriques et recourbés à la base. Je voulus m'approcher de cet arbre dont les racines baignaient dans les eaux; déjà j'avançai la main pour en cueillir un fruit que je destinais au muséum d'histoire naturelle, lorsqu'un sifflement aigu et menaçant se fit entendre dans son feuillage. Je reculai d'épouvante en apercevant la tête écailleuse d'un horrible reptile me regardant avec des yeux flamboyants. Sa gueule ouverte, garnie de dents aiguës, me menaçait d'un double dard; son cou était d'une longueur prodigieuse, semblable à un câble ou plutôt à un grand serpent. Son corps massif, couvert de larges écailles jaunâtres, ressemblait assez à celui d'un énorme poisson; mais il avait quatre pattes courtes, dont les doigts

(1) La terre, selon plusieurs géologues, serait une étincelle lancée par le soleil dans l'espace. Dans l'origine elle était entièrement composée de corps liquéfiés et en ébullition. Ces corps seraient encore liquides et brûlants dans l'intérieur du globe, et la croûte devenue solide par le refroidissement, n'aurait encore que quinze lieues d'épaisseur. Dans le premier état d'incandescence de la terre, l'eau, toute à l'état de vapeur, formait une atmosphère impénétrable aux rayons du soleil, mais cette atmosphère était elle-même lumineuse. A mesure que le globe a roulé dans l'espace la chaleur s'est évaporée, les vapeurs se sont condensées, les liquides sont devenus solides, etc., etc. Tout allait au mieux, et déjà la terre était peuplée, lorsqu'une comète est venue, je ne sais d'où, frapper obliquement notre pauvre globe et changer la position de son axe. Cette comète en fit sauter un morceau qui devint la lune. « La terre, dit M. Boubée, lors du choc, étant un moment arrêtée, ou plutôt sa vitesse étant un instant ralentie, les « eaux et tout ce qui ne s'était pas fixé au sol, conservant le mouvement ordinaire, qui, à l'équateur, est de huit lieues par minute, les « eaux durent s'élancer en masse hors de leur rivage, tourner encore « autour du globe arrêté, franchir les sommets des plus hautes montagnes, battre et déchirer les points qui s'opposaient le plus à leur « passage, en faire sauter les roches à grands blocs, et les entraîner « jusque dans les plaines; disperser partout des débris arrachés de « toutes parts, enfin ouvrir et creuser de grandes vallées et de profonds bassins sur tous les points que sillonnaient leurs cours impétueux. » Si tout cela n'est pas vrai, c'est au moins bien inventé.

étaient enveloppés par une épaisse membrane, ce qui leur donnait de la ressemblance avec celle d'une tortue de mer; une courte et grosse queue de crocodile lui servait de gouvernail.—C'est un PLÉSIOSAURE, me dit mon génie. Son corps est organisé pour nager et non pour marcher, et cependant sa respiration est aérienne; il respire par



Plésiosaure. — 40 *pieds de longueur.*

des poumons, ce qui le force à se tenir près des rivages. Son cou prodigieux, surmonté d'une petite tête, lui permet d'aller saisir sa proie, qui consiste en mollusques et en petits reptiles, non-seulement au fond des eaux, mais encore jusque dans le feuillage des arbres qui bordent les rivages. Il a communément trente ou quarante pieds de longueur; mais ce qui t'étonnera davantage, c'est que, ainsi que les caméléons et quelques anolis, il a la singulière faculté de changer de couleur instantanément en raison des passions qui l'agitent.

Tout-à-coup la mer se mit à bouillonner à quelques pas de là, et bientôt nous aperçûmes un autre monstre d'une taille gigantesque approchant de celle d'une baleine, venir échouer près du rivage. Il poussait des sifflements effrayants en s'efforçant de regagner les eaux profondes. Son corps ressemblait beaucoup à celui de l'autre, surtout par ses pattes de cétacés; il était également couvert d'écailles comme un alligator; mais sa tête de lézard n'était pas portée par un long cou; son museau effilé se prolongait en avant comme celui d'un dauphin, et ses longues

mâchoires étaient armées de dents serrées et tranchantes. Mon génie m'apprit que c'était un ICHTHYOSAURE. — Ces deux animaux, me dit-il, appartiennent à la classe des sauriens ou lézards. Ce dernier habite de préférence les plages où les tortues marines, dont il se nourrit, viennent paître les algues et les fucus; il fait aussi la chasse aux poissons dont la mer commence à se peupler. Veux-tu que je te fasse parcourir les îles qui composent cet archipel; tu y verras la nature partout la même et les êtres vivants se montrer dans l'ordre du plus ou moins de complication de leurs organes. Parmi les végétaux tu ne trouveras que très peu de dicotylédones, et les plantes qui dominent appartiennent à la famille des cycadées. Parmi les animaux, les espèces de la période précédente sont encore en très grand nombre; il y a de plus des gryphées, des ammonites et des bélemnites venues les dernières; des crustacés; des sauriens à formes monstrueuses, des tortues et des poissons; mais les bocages n'ont point encore retenti du chant mélodieux des oiseaux; aucun de ces animaux n'a encore fendu les airs de son aile légère; aucun mammifère n'a foulé les mousses de ces forêts.

J'étais pressé de voir la nature se développer à mes yeux; d'une autre part j'avoue que je ne demandais pas mieux que de quitter une place où je voyais nager des plésiosaures et des ichthyosaures à la mine peu avenante. Mon génie me devina et me passa le doigt sur les yeux.

QUATRIÈME PÉRIODE.

Une vallée magnifique s'ouvrait devant nous, et l'on découvrait un immense horizon, borné au midi par une ceinture de montagnes bleuâtres et fort élevées. Vers le nord s'étendait un lac d'eau douce dont les bords étaient entrecoupés par des étangs et des marais. La végétation était à peu près la même que dans la période précédente, seulement les prêles n'étaient plus d'une taille aussi élevée. Les cycas étaient moins nombreux et fournissaient à peu près le tiers de la végétation; des fougères et des conifères fournissaient les deux autres tiers. On trouvait encore sous l'ombre des bois une foule de champignons, de lichens, de mousses, de lycopodes et autres cryptogames vasculaires. On voyait les larges corolles jaunes ou blanches des nénuphars se balancer mollement sur les eaux des marais, tandis que leurs grandes feuilles vernissées, étendues sur la surface des ondes, servaient d'abri aux premiers poissons d'eau douce, et à une foule de coquillages qui se promenaient sur les algues en développant leurs cornes rétractiles.

— Vois, me dit le génie, les inflexions de cet immense lac serpentant vers le nord indiquent déjà la forme générale que prendra le bassin de Paris quand la mer aura déposé ses fondations de craie blanche; mais il faut encore pour cela que bien des siècles s'écoulent. — Voilà, m'écriai-je, un paysage charmant et de frais bocages où on aimerait à promener ses méditations! — Prends garde à juger avant de connaître! Quoi qu'il en soit, le lias, dernière couche supérieure que nous ayons vue lors de la période précédente, est recouvert aujourd'hui de formations oolithiques en stratifications plus souvent inclinées qu'horizontales, séparées par des bancs argileux ou marneux. C'est à cette formation que sont dues les montagnes du Jura et celles qui forment l'enceinte bleuâtre que tu aperçois tout-à-fait à l'horizon; c'est encore à cette formation que vos barbouilleurs de Paris doivent le meilleur calcaire schisteux sur lequel ils lithographient leurs spirituelles conceptions et, plus souvent, leurs calomnieuses caricatures.

En cet instant une voix douce et flûtée se fit entendre sur le bord du marais voisin; je m'en approchai. — Arrête, me dit le démon, ou tu trouveras peut-être ce que tu ne cherches pas.

Puis, posant sa béquille à côté de lui, il s'assit tranquillement sur une pierre au sommet de la colline. Je ne l'écoutai pas et continuai à m'avancer à grands pas vers le marais. Quelle fut ma terreur quand je me vis à dix pas d'un horrible caïman qui, en m'apercevant, ouvrit une gueule capable d'engloutir un bœuf! mon trouble ne m'empêcha pas de remarquer que ses mâchoires étaient fort courtes, ce qui donnait à sa gueule ouverte la forme d'un gouffre circulaire. Sans faire de plus amples remarques, je tournai les talons et me mis à fuir de toute ma force. L'animal me poursuivit; mais comme je savais que sa course ne pouvait être rapide qu'en ligne droite, à cause de la grande distance qui existe entre ses deux paires de pattes, je fis mille tours et détours et il perdit bientôt ma trace.

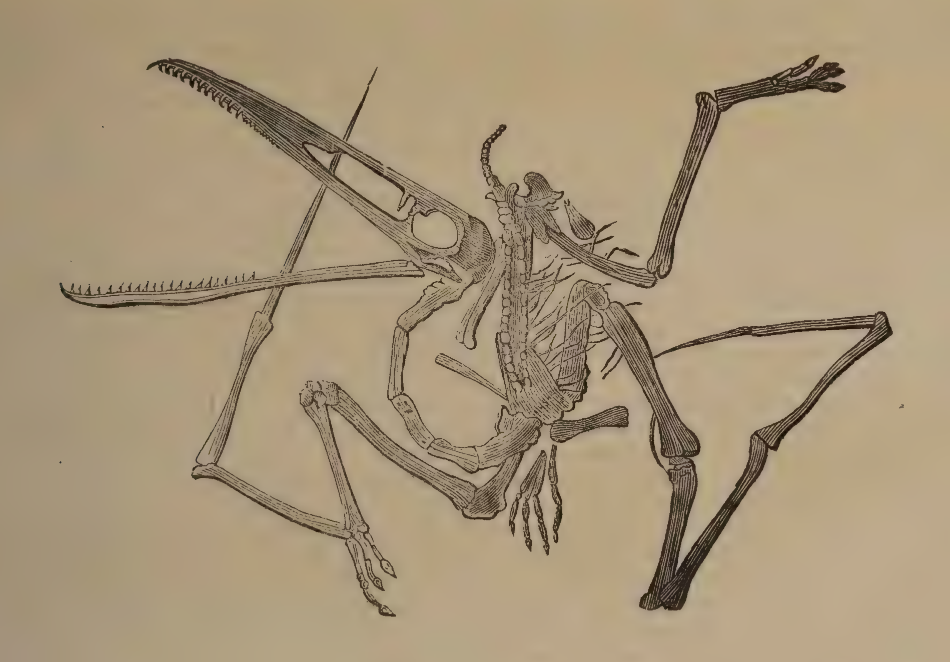
Je me croyais sauvé, lorsqu'en traversant une touffe de roseaux je réveillai un gavial plus grand et plus formidable que le caïman; celui-ci avait les mâchoires étroites, mais longues de six pieds et armées de dents plus grandes que celles d'un lion. Si le premier semblait me menacer de m'engloutir tout entier, celui-ci paraissait devoir me couper net en deux du premier coup de dents. Je me pris donc à courir de plus belle en louvoyant, et je jetai des yeux suppliants à mon démon qui, avec une admirable tranquillité, me regardait courir sans pour cela quitter la commode attitude qu'il avait prise.

En fuyant à perdre haleine je longeai un instant le bord du lac, lorsque je vis nager de mon côté un mégalausurus, lézard dont le corps, plus gros que celui d'un éléphant, me parut avoir au moins quatre-vingts pieds de longueur. Je m'élançai du côté de la colline, et je me trouvai nez à nez avec un géosaure, autre lézard d'une grandeur colossale qui leva son horrible tête au-dessus des roseaux.

Je jetai un cri de détresse et suppliai le génie de venir à mon aide. Mais, hélas! il ne répondit à mon désespoir que par un long éclat de rire, et, sans se déranger, il se mit paisiblement à siffler un galop de M. Musard.

J'étais haletant de fatigue et d'effroi, lorsqu'un bouquet serré de pins et de sapins se trouva devant moi; leurs troncs droits et mousseux étaient tellement serrés les uns contre les autres qu'un homme pouvait tout au plus se glisser au travers; je me jetai aussitôt parmi ces arbres pensant que le reptile monstrueux ne pourrait pas m'y poursuivre, et, en effet, je ne le vis plus. Je commençais à me rassurer lorsqu'un bruit étrange vint

de nouveau me faire tressaillir. J'entendis au-dessus de ma tête le bruissement de deux ailes puissantes qui fendaient l'air avec rapidité. Je levai les yeux et j'aperçus un formidable dragon-volant planant au-dessus des arbres qui me protégeaient. Ses ailes membraneuses, semblables à celles d'une chauve-souris, avaient cinq ou six pieds d'envergure; son corps, d'un jaune livide, était couvert d'une cuirasse écailleuse et se terminait en une forte queue; sa tête ressemblait assez à celle d'un crocodile, mais ses mâchoires, fortes et bien armées de dents, se prolongeaient extraordinairement en avant en forme de bec. Comme la membrane de ses ailes était soutenue par un de ses doigts prodigieusement allongé, lorsqu'il était posé sur la terre il ne pouvait pas aisément se servir de ses pattes de devant pour marcher, ce qui l'obligeait à prendre l'attitude d'un kanguroo, c'est-à-dire à redresser verticalement la partie antérieure du corps et à s'appuyer sur la queue pour conserver cette position. Cette queue vigoureuse lui servait encore à se lancer dans les airs, comme par l'effet d'un ressort, quand il déployait ses ailes pour prendre son vol. C'était un PTÉRODACTYLE. Je me tapis dans la mousse et laissai passer le monstre, qui bientôt éleva son vol comme un aigle et disparut dans les nues. Plusieurs autres ptérodactyles de différentes espèces voltigeaient autour de moi; mais ils ne m'effrayaient pas, parce que leur grosseur ne dépassait pas celle d'un corbeau; j'en vis même qui n'étaient pas plus grands que des serins et qui avaient le museau court.



Squelette fossile de Ptérodactyle.

Enfin je grimpai la colline en disputant mon passage à des tortues, des lézards, des grenouilles et des crapauds monstrueux, et je vins tomber de fatigue et d'émotion au pied de mon guide, qui sifflait toujours son galop de Musard avec un calme imperturbable.

— Je vous avais prévenu, me dit-il enfin en s'interrompant, mais vous n'avez pas voulu écouter la voix de votre génie! Vous êtes parti comme un étourdi et vous vous êtes effrayé comme un sot. — Comme un sot! dites-vous? Je voudrais bien savoir comment l'homme le plus intrépide s'en serait tiré? — Il n'est pas question de cette autre sottise que là-haut vous appelez intrépidité, et qui, le plus souvent, consiste à mettre en loterie pour un rien, un niais préjugé, le seul bien réel que l'homme possède, sa vie. Il n'y a qu'un sot qui puisse jouer une partie où il y a tout à perdre et rien à gagner. Il est question de faire un raisonnement bien simple: comment vous aurais-je trouvé dans votre cabinet en 1836 si vous aviez été précédemment dévoré par un crocodile? Tous ces animaux ne vous ont pas même aperçu, parce que vous n'appartenez à cette période anté-diluvienne que sous la forme invisible et impalpable, si forme il y a, d'un esprit, et soit dit entre nous sans vous fâcher, d'un assez pauvre esprit.

Après cette courte mercuriale le génie reprit toute sa bonne humeur et continua. — Cette période n'offre pour animaux que des zoophytes, des madrépores, des oursins, des encrines; parmi les mollusques à coquilles, des ammonites, bélemnites, huîtres, térébratules, trochus, etc.; quelques crustacés; enfin, parmi les vertébrés, des poissons, une quantité prodigieuse de reptiles de formes variées, et la plupart gigantesques. Mais on ne voit point encore paraître d'oiseaux ni de mammifères terrestres.

— Un moment, monseigneur le génie; il me semble que j'ai lu quelque part une chose qui ne s'accorde pas avec ce que vous avancez. Dans le schiste de Stonesfield on

a trouvé des ossements de mammifères, même d'oiseaux, et cependant ce schiste appartient à la formation de cette quatrième période. — Il est vrai ; mais tu remarqueras que Stonesfield est la seule localité où l'on observe cette anomalie, et il n'est pas prouvé que les portions de terrains où l'on trouve ces ossements n'aient pas été remaniées par les eaux postérieurement à l'époque de leur première formation. Si tu veux nous allons quitter cette période où les reptiles, principalement les lézards, dominent sur le règne animal. — Volontiers; mais avant faites-moi le plaisir de me dire où nous sommes, car je serais bien aise de revoir à Paris la place où j'ai eu une si épouvantable peur. — Soit ; j'étais assis dans la belle allée du Luxembourg, tandis que tu t'exerçais à la course depuis la grille de l'Observatoire jusqu'au palais des pairs de France.

CINQUIÈME PÉRIODE.

La mer s'était de nouveau emparée des vallons de palmiers et de pins ; tout était englouti sous les eaux. Une seule pointe de roche crayeuse s'élevait au-dessus de la surface de cet immense océan, et nous étions assis dessus.

— Il y a tout au plus trois ou quatre mille ans que nous venons de quitter la quatrième période, dit le génie, et néanmoins, dans ce court intervalle de temps, qui équivaut à peine à la moitié de la vie du Baobab (*Adansonia Baobab*) (1), le globe a éprouvé quelques bouleversements, du moins si nous en jugeons par la grande diversité de composition qu'offre la formation des nouvelles couches de terrains. Ces couches se présentent sous la forme de plateaux élevés ou de monticules à pentes raides, et elles sont moins inclinées que celles des terrains précédents. Elles se composent, dans l'ordre de leur superposition, de sables ferrugineux et sables verts, de craie inférieure ou craie verte, de craie moyenne ou craie grise, et de craie supérieure ou craie blanche. C'est peut-être à cette période qu'il faut placer la formation des principales chaînes de nos montagnes.

— Vous pensez que la butte de Montmartre?...—Distinguons. Je ne parle pas ici de nos collines peu élevées et composées de couches de sédiments plus ou moins horizontales ; elles sont évidemment formées par les eaux tranquilles qui les ont d'abord déposées, puis par les eaux courantes qui ont dégradé leurs terrains et y ont creusé les vallées. Mais il n'en est pas de même des hautes montagnes dont les chaînes immenses sillonnent le globe en divers sens.

— A quoi pouvez-vous attribuer leur formation ?

— L'écorce primordiale du globe se compose de granit et de syénite en roches massives sans stratifications, puis de gneiss, micaschiste et schiste argileux, mais ces derniers distinctement stratifiés. Or, si tu examines l'intérieur des hautes montagnes, tu verras ces mêmes couches supérieures autrefois continues, disloquées, brisées en une multitude de fragments, n'offrant plus que des massifs de stratifications culbutées sur leurs tranches, enfin présentant un tel désordre qu'il faut nécessairement attribuer cette dislocation à un bouleversement. Si tu pars des plaines basses pour te diriger vers ces chaînes massives, examine avec attention les couches superposées de sédiments sur lesquelles tu marcheras ; tu les verras perdre leur position horizontale à mesure que tu approcheras des hauteurs, se relever plus ou moins brusquement et prendre une position oblique; tu les verras percées, déchirées et relevées sur les flancs de ces montagnes. Il faut nécessairement en conclure que les masses des grandes chaînes ont été formées par soulèvement ou éruption, et qu'elles sont sorties du sein de la terre en brisant avec violence et soulevant sa croûte superficielle et perçant les couches sédimentaires. Ceci t'explique pourquoi tu vois le granit se montrer à nu sur leur crête sourcilleuse, tout aussi bien que dans les profondes vallées.

— Quel agent intérieur aurait pu soulever de pareilles masses? Les Cordillières, les Pyrénées, les Alpes?

— Le calorique, les gaz élastiques résultant des décompositions chimiques, et en un mot tous les agents qui occasionnent encore aujourd'hui les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, et dont le foyer d'activité est situé au-dessous de l'écorce minérale. Leur action n'a plus, quant à présent, l'effrayante énergie qu'elle avait autrefois, mais il n'en n'est pas moins vrai qu'elle existe toujours. Elle s'annonce ordinairement par des bruits souterrains, par des secousses qui se succèdent avec plus ou moins de rapidité et de force, et qui, avec une incroyable célérité, se font sentir à d'immenses distances. Si la croûte minérale se brise et s'entr'ouvre, elle livre passage aux matières qui la poussaient en dehors, et voilà des *volcans* jetant des flammes, vomissant des laves, lançant des scories ou des cendres, donnant issue à des torrents d'eau boueuse, etc., etc. Voilà des *solfatares* ou soufrières; des *salses* jetant de l'eau salée et de la boue; des *lagonis* d'où s'exhalent avec impétuosité des gaz et des vapeurs d'eau bouillante; des *fontaines ardentes* émettant des jets de gaz que l'on allume avec une bougie ou qui s'enflamment naturellement ; des *puits de feu* que les Chinois savent utiliser dans leurs usines.

« Mais si la croûte minérale présente une résistance égale dans toutes ses parties, elle est soulevée en masse, perce et renverse les couches de sédiments qui lui sont superposées, et voilà une montagne granitique. Le dernier siècle et même celui-ci nous en fournissent quelques exemples ; en 1759, au Mexique, à la suite d'un tremblement de terre, une plaine de trois à quatre milles carrés fut subitement soulevée et métamorphosée en une montagne de cinq cents pieds de hauteur. En 1707, une île nouvelle s'éleva tout-à-coup du sein de la mer près de Santorin, et sa naissance ne fut accompagnée d'aucun phénomène volcanique; en 1822, lors du tremblement de terre qui détruisit plusieurs villes au Chili, il fut constaté que la côte s'était élevée d'une manière sensible sur une étendue de plus de trente lieues; enfin, des observations modernes prouvent jusqu'à l'évidence que le ni-

(1) On trouve aisément en Afrique des baobabs dont le tronc, coupé transversalement, offre six mille couches ligneuses, et l'on sait que les arbres n'en prennent qu'une par année.

veau de la Suède s'élève graduellement par des causes encore agissantes.

« Il résulte une chose fort singulière de ce que je viens de te dire ; c'est que tu peux juger du plus ou moins d'ancienneté des montagnes par l'observation des couches qui les ceignent. Les couches qui auront été percées par le soulèvement de l'écorce granitique seront inclinées et adossées à la montagne, parce qu'elles auront été soulevées par elles. Les couches venues au contraire après l'éruption auront pris une position horizontale, ordinaire aux terrains de sédiments ou de dépôts.

« Pendant cette cinquième période, comme la mer a constamment couvert le sol de Paris, à l'exception de quelques îles un peu plus grandes que celles-ci, tu conçois que les animaux et les végétaux terrestres n'ont guère pu se multiplier, aussi n'en aperçois-tu presque aucun. Cependant, autour des îles qui ont quelque verdure, se tiennent encore cachés des lézards d'une physionomie aussi peu avenante que ceux que nous avons déjà vus. Tiens, regardes-en un se glisser parmi les algues marines ; c'est un mésosaure et sa taille atteint au moins vingt-cinq pieds de longueur. Dans cette mare, ici derrière nous, tu trouveras des crocodiles ; dans ces touffes de souchets, dont les antiques Egyptiens prépareront le premier papier, sont des iguanodons ; des quantités de tortues paissent les fucus sur les plages plates.

« Si la classe des animaux terrestres a fait peu de progrès, en récompense celle des poissons s'est on ne peut pas plus multipliée, et la mer renferme des requins auprès desquels ceux de notre époque moderne ne sont que des goujons. Si tu veux, je vais te faire voir de près un de ces animaux de la grandeur d'une baleine ?—Non, morbleu ! répondis-je avec un peu de vivacité ; car, malgré la force de vos arguments, je ne me sens aucun goût pour risquer le rôle de Jonas. Dites-moi plutôt où nous sommes actuellement ? — Sous l'Ecole Militaire. — A une grande profondeur ? — A vingt-neuf mètres juste au-dessous du puits de l'Ecole ; c'est-à-dire que nous sommes placés sur la craie blanche qui forme le lit inférieur du bassin de Paris. Nous allons passer à une autre période, pendant laquelle tu verras la terre changer entièrement de face. »

SIXIÈME PÉRIODE.

J'ouvris les yeux dans un bosquet charmant dont la végétation différait déjà beaucoup de celle des périodes précédentes, car les dicotylédones s'y montraient pour la première fois en nombre plus considérable que les monocotylédones. Cependant quelques palmiers élevaient encore çà et là leur belle tête en parasol. Le penchant des coteaux était couvert de pins, de sapins, et autres conifères d'espèces que je n'avais pas encore vues précédemment. Je reconnus plusieurs arbres à chatons ; je vis aussi un noyer dont les fruits étaient un peu anguleux et pointus au sommet ; je remarquai un érable, un saule, un orme ; ce qui me surprit extrêmement, un cocotier chargé de fruits s'élevait au milieu d'un buisson de laurier cannellier dont les fleurs parfumaient l'air de leur odeur aromatique. « Ah ! ah ! pensai-je, il faut que mon diable ait raison et que ce soit l'organisation des êtres et non la température atmosphérique qui ait changé, car les cocotiers, les cannelliers, les sapins et les ormes végéteraient mal ensemble aujourd'hui, quelque part qu'on les plaçât ; les uns craignent autant la chaleur que les autres le froid. Et puis, comment expliquer la réunion existant dans les cavernes à ossements, des tigres de la zone torride et des lagomys habitants des pôles glacés ; des hyènes des contrées brûlantes et des gloutons du nord de la Sibérie ; des rennes de la Russie et des rhinocéros d'Afrique ! Tout cela ne laisse pas que de paraître singulier à un homme qui croit à l'infaillibilité des savants. Ne pourrait-on pas, en raisonnant sur les mêmes principes qu'eux, soutenir positivement le contraire de ce qu'ils avancent, et conclure que la température, au lieu d'avoir été chaude, était alors beaucoup plus froide qu'aujourd'hui, puisque les pins, les ormes, les lagomys, les gloutons et les rennes sont des êtres qui ne peuvent vivre que dans des climats glacés ? »

Une plaine d'une vaste étendue se dessinait autour de moi aussi loin que mes yeux pouvaient atteindre ; mais cependant, à quelques monticules près semés çà et là, il était aisé de voir qu'elle se creusait un peu en vallée et que nous en occupions à peu près la partie la plus basse.

— Tu vois, me dit le Diable Boiteux, le bassin formé par la craie blanche, et dont une couche de poudingue siliceux, une de sable et une d'argile plastique mélangée de lignite, a déjà comblé quelques inégalités. Ce bassin immense s'étend vers la Beauce, le Perche, la Basse-Normandie, l'Orléanais, le Gâtinais français, etc., etc. Comme il va subir plusieurs changements importants, je vais te le montrer dans toutes ses révolutions. Nous le suivrons de l'œil comme on suit à l'Opéra les changements de décorations. Il y a plus ; avec ma béquille magique, je ferai comme le démonstrateur d'une ménagerie ambulante ; je te montrerai et nommerai les animaux extraordinaires qui, dans ces temps reculés, peuplaient la terre et ont laissé leurs fragments osseux ensevelis dans les carrières de Paris et des environs.

« Nous pouvons partager cette période en cinq *époques* bien distinctes.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

5 mètres au-dessus du zéro du pont de la Tournelle.

« Ce sera celle à laquelle nous sommes actuellement, celle à laquelle les eaux douces se sont retirées et ont laissé sur le bassin de craie une couche d'argile plastique, celle enfin où nous sommes parvenus au niveau de Paris. Tu vois cette petite vallée sablonneuse ; elle est précisément à la hauteur du zéro du pont de la Tournelle, et c'est de ce zéro, marquant les eaux basses de la Seine, que nous partirons dorénavant pour mesurer l'épaisseur du sol à mesure que nous nous élèverons avec lui. — Dans tous les cas nous ne monterons pas beaucoup, car la cave de la maison que j'habite est à peu de pieds au-dessus de ce zéro.—Eh bien ! mon cher ami, voilà encore ta pauvre science en défaut ; car, d'ici à huit ou dix mille ans, c'est-à-dire avant que tu aies couvert ton feu et mis ton bonnet de nuit pour aller te coucher, je te pla-

cerai dans une nacelle voguant à force de voile sur un beau lac d'eau douce à cent cinquante mètres au-dessus de ta demeure.

« Mais voici la mer qui nous envahit. Vois comme elle monte, comme elle gagne rapidement. Déjà on n'aperçoit plus la terre. N'est-ce pas comme à l'Opéra? — Absolument; c'est comme un changement à vue et probablement même que le coup de sifflet n'y manquera pas. — Je te montre en cinq minutes ce qui s'est passé en plusieurs centaines de siècles. Ce n'est que lentement que la mer a successivement abandonné ses vastes plages, ses profonds abîmes, pour couvrir et découvrir des continents. Sans cela la nature entière serait horriblement bouleversée et tous les êtres organisés auraient péri dans ces épouvantables catastrophes. Ne vois-tu pas au contraire que la création des animaux suit une marche régulière et successive, analytique, si je puis me servir de cette expression; qu'elle commence par les plus simples pour passer aux composés, puis de ceux-ci à de plus composés encore, et qu'enfin elle finira par le plus parfait, l'homme. A-t-on observé qu'elle ait recommencé plusieurs fois cette marche? a-t-on remarqué qu'elle ait recommencé des formations uniques d'êtres simples après s'être arrêté dans la formation des êtres les plus composés? Et d'ailleurs, l'eau et l'air, ces agents toujours actifs, toujours agissant, ne suffisent-ils pas pour tout expliquer d'une manière simple et naturelle sans avoir recours à des catastrophes instantanées et générales. L'air et l'eau décomposent et désagrègent sans cesse les roches superficielles; les pluies et les frimats dégradent les montagnes escarpées, les gelées les minent par la base; de là des éboulements, des détritus qui, constamment charriés par les ruisseaux dans les rivières, par celles-ci dans les fleuves, et par les fleuves dans la mer, doivent à la longue remplir les bassins de l'Océan. Les abîmes comblés d'un côté sont ouverts de l'autre par les courants et les tempêtes, d'où résulte un changement de place continuel. Ces *delta*, ces langues de terres qui se forment à l'embouchure des grands fleuves en sont une preuve frappante; on sait que le promontoire formé par les bouches du Pô s'avance dans l'Adriatique d'environ deux cents pieds par an; on sait que le Nil dépose cinq pouces de sédiment tous les cent ans sur le sol de la Basse-Égypte; on sait que les *dunes* de sable élevées par le vent sur les bords de la mer gagneraient à peu près soixante pieds par an sur le continent si on ne leur opposait des barrières; on sait que la ville où s'embarqua saint Louis pour sa malheureuse croisade est aujourd'hui à six lieues de la mer; on sait... — Ah! je comprends; vous croyez que la mer n'a tant de fois recouvert les continents que les uns après les autres; que pendant que nous observions la première période de formation à Paris nous aurions pu observer la seconde au port Jakson; que les mêmes causes ont dû produire les mêmes effets, quoique à des époques différentes; que si les couches de sédiments sont superposées de même par toute la terre, c'est que la masse des eaux, glissant pour ainsi dire autour du globe comme une limace qui tourne autour d'une orange, a laissé partout les mêmes traces quoiqu'elle n'ait pas été partout en même temps; vous croyez... — Quoi? — Cependant, quelques-uns de nos géologues placent à la même époque de formation les couches analogues dans toutes les parties de la terre, ce qui prouverait... — Eh! qui diable vous parle de vos géologues, impitoyable bavard? Est-ce que je vous ai dit un mot de vos géologues, moi?

Par prudence je coupai court à la dissertation, car je vis que la figure de mon démon commençait à se barioler de rouge et de violet, comme une truite saumonée du lac de Genève. Il se radoucit cependant et continua.

— Cet Océan que tu vois est peuplé d'une immense quantité de cétacés, de poissons et de coquillages. Parmi ces derniers on peut déjà compter plus de douze cents espèces, mais les genres qui dominent sont ceux des cérites, milliolites, nummulites, turitelles, volutes, etc.

SECONDE ÉPOQUE.

58 mètres au-dessus du zéro du pont de la Tournelle.

« La mer s'était retirée aussi vite qu'elle était venue. La végétation, à peu de chose près, me paraissait semblable à celle de l'époque précédente.

— Cette formation, dit le génie, se compose d'une couche inférieure de glauconie, d'énormes bancs de calcaire grossier et d'un lit de grès marin. C'est de cette formation que sont tirés les matériaux dont on a bâti tout Paris.

TROISIÈME ÉPOQUE.

80 mètres au-dessus du zéro du pont de la Tournelle.

— Le grès marin, me dit le génie, a été recouvert par les eaux douces d'un vaste lac qui a déposé la couche épaisse de calcaire siliceux, de calcaire lacustre inférieur, et de gypse, dans laquelle s'ouvriront de nombreuses carrières à plâtre et de marne verte.

Le paysage était charmant, mais tellement entrecoupé de lacs, d'étangs, de marais et de ruisseaux, qu'on doutait si l'on se trouvait sur la terre ferme ou dans une île faisant partie d'un vaste archipel d'eau douce. La végétation avait peu changé; cependant il me semblait que les palmiers dominaient davantage, et j'en distinguai aisément trois espèces. L'une (*culmites nodosus*), qui ressemblait beaucoup à un rotang, avait une tige mince, flexible, articulée, d'une longueur prodigieuse, s'élançant d'arbre en arbre à la manière des lianes, s'entortillant autour de leurs branches, se partageant au sommet en deux rameaux terminés chacun par une belle touffe de feuillage. Un autre palmier se faisait remarquer par ses magnifiques feuilles en éventail, dont quelques côtes étaient soudées à la base dans une partie de leur longueur. Je vis aussi des nérions lauriers-roses (*phyllites nerioïdes*) étaler leurs jolies fleurs dans des bosquets de cannellier.

Comme je m'étendais mollement sur un lit de mousse, à l'ombre d'un cocotier, mon oreille fut agréablement frappée par le chant joyeux d'une fauvette. « Voici, m'écriai-je, le premier oiseau que la création ait enfanté! — Oui, me dit le génie, mais il n'est pas le seul. Tu verras l'eau des lacs se rider sous le corps épais des pélicans, tandis que des ibis, des hirondelles de mer, courent d'un pied léger sur les grèves. Des bécasses habitent les joncs des mares placées dans les bois; des chouettes se cachent dans le tronc caverneux des vieux ormes, et des busards d'une très grande taille planent en tournoyant dans les airs pour épier des cailles dont la grosseur ne le cède pas à celle de vos pigeons de colombier. Si tu prêtes une oreille attentive, tu entendras aussi le chant monotone de la cigale, du grillon et de la sauterelle. Des papillons superbes, plus larges que la main, suspendent un instant leur vol vagabond pour reposer

leurs pieds délicats sur les pétales des fleurs. Sous la mousse se glissent en silence de nombreuses familles de coléoptères dont les élytres sont parées des couleurs métalliques les plus brillantes; enfin des apiaires bourdonnent autour de corolles parfumées pour recueillir le miel dont elles se nourrissent l'hiver. Voilà les premiers insectes.

« A peine sont-ils nés que déjà la nature a placé en embuscade dans les troncs caverneux des arbres et dans les trous de rochers des ennemis prêts à les poursuivre dans les airs pour les saisir et les dévorer. La classe des chéiroptères vient de paraître et de remplacer celle des ptérodactyles. Ce ne sont plus des lézards ailés, mais bien des chauve-souris et des chats-volants. Ces animaux, comme l'homme, les singes et l'éléphant, ont les mamelles sur la poitrine.



Squelette de Chéiroptère fossile.

« Dans cet étang nagent des spares dont par la suite des siècles les analogues ne se retrouveront que dans les eaux salées ; des amia-calvia, mais qui ont deux nageoires ; des mormyres, des truites, des cyprins, des carpes, des brochets, vivant comme des poissons d'eau douce, ayant à peu près les mêmes habitudes, et néanmoins ne leur ressemblant que par les formes générales.

« Voilà un de ces animaux que tu crains tant, un crocodile, qui rampe dans le marais et qui cherche à saisir sa proie. Il a perdu sa taille colossale, et son aspect doit moins t'étonner, car, par sa forme, surtout par celle de sa tête, il a beaucoup d'analogie avec le crocodile du Nil et avec les caïmans d'Amérique. Tout près de lui, ajouta le génie en me les montrant avec sa béquille, voilà deux tortues d'eau douce, l'une à carapace molle appartenant au genre des trionyx, l'autre aux émydes.

« Enfin les mammifères sont créés. Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est que la famille qui, en 1836, occupera comparativement peu de place, est dans ce siècle antédiluvien la plus généralement répandue sur la surface du globe. Cette famille est celle des pachydermes. Toutes les espèces qui la composent manquent de clavicule; ils n'ont pas la faculté de ployer les doigts, qui sont entièrement enveloppés dans un ongle en forme de sabot. Tous vivent de végétaux ; mais les uns ne ruminent pas et les autres ruminent. En voici un, me dit-il. »

En effet, je vis passer un animal de la taille des plus grands chevaux, ayant la physionomie la plus bizarre. C'était un GRAND PALOEOTHÉRION (*Palœotherium magnum*). Son nez se terminait par une trompe musculeuse assez courte, semblable à celle d'un tapir ; son museau était rétréci en avant sous la base de la trompe, son œil petit et stupide comme celui d'un cochon, sa tête énorme, son corps court et trapu; ses jambes étaient courtes et massives, ses pieds terminés par trois doigts encroûtés dans des sabots dont celui du milieu beaucoup plus grand que les autres. Son corps entier était couvert de poils rudes et courts.

— Cet animal, reprit le démon, se nourrit de graines, de fruits, de tiges vertes et encore herbacées, plus souvent des racines charnues des plantes aquatiques qu'il trouve en fouillant la vase des marais et qu'il arrache avec sa trompe; son caractère n'est pas féroce, mais brutal et stupide; enfin il se plaît sur le bord des eaux douces et il aime à se vautrer dans la fange.

« Il y a plusieurs espèces de palœothérions, qui tous ont à peu près la même forme et les mêmes mœurs, mais qui diffèrent beaucoup par la taille. Le palœothérion moyen (*P. medium*) a de hauteur, sur le garrot, de trente-un à trente-deux pouces ; il ressemble à un tapir à jambes grêles, et il est à peu près, parmi les autres animaux de son genre, ce que le babiroussa est parmi les cochons.



Grand Palœotnerion. — 5 *pieds de hauteur*

« Le palœothérion court (*P. curtum*) ressemble beaucoup au palœothérion large, mais il était considérablement plus petit.

« Le palœothérion épais (*P. crassum*) a près de trente pouces de hauteur sur le garrot, et c'est de toutes les espèces celle qui ressemble le plus au tapir.

« Le palœothérion large (*P. latum*) a de vingt-quatre à vingt-six pouces sur le garrot ; sa tête et son corps sont

lourds et massifs et ses jambes énormes, ce qui le rend lent et paresseux.

«Le petit palœothérion (*P. minus*) a de seize à dix-huit pouces sur le garrot ; ses formes sont celles d'un tapir à jambes grêles et légères.

« Le palœothérion très petit (*P. minimum*) est de la grandeur d'un lièvre, il en a les jambes et la légèreté.

« Tous ces animaux, qui disparaîtront bientôt de dessus la terre, font le passage naturel des damans aux tapirs. La ressemblance générale qui existe dans leurs ossemens comparés est assez frappante pour les classer dans une famille unique ; mais cependant, si l'on voulait opérer, dans une classification, comme font les naturalistes modernes, il faudrait probablement les diviser en deux ou peut-être trois genres. »



Anoplothérion commune. — 3 *pieds* $\frac{1}{4}$ *de hauteur.*

Je vis bientôt après un animal tout aussi singulier que ceux-là, et qui n'a pas plus laissé de traces dans la nature vivante. Le génie me dit que c'était une ANOPLOTHÉRION COMMUNE (*Anoplotherium commune*). Il me parut de la grandeur d'un âne de taille moyenne ; il avait trois pieds et quelques pouces de hauteur sur le garrot, huit pieds de longueur y compris la queue ; mais celle-ci avait au moins trois pieds et était fort grosse à sa nais-

sance. Sa tête légère, d'une grosseur moyenne, portait des oreilles assez longues (1) ; ses pieds fourchus étaient munis de deux doigts enveloppés chacun dans un sabot; enfin tout son corps était couvert d'un poil long et soyeux. Il fréquentait les lieux humides pour chercher sa nourriture, consistant en racines et rizomes de plantes aquatiques. Quelquefois il se hasardait à passer à la nage d'une île à une autre, et alors sa longue queue lui servait de gouvernail. Nous ne le vîmes pas plonger, et aucune des habitudes de cet herbivore ne me rappela celles d'une loutre carnassière.

Une autre espèce, l'anoplothérion grêle (*A. gracile*), s'élança dans la plaine qu'elle franchit en un clin d'œil avec la rapidité d'un chamois dont elle avait la grandeur; mais ses formes beaucoup plus légères et plus gracieuses me l'eussent fait prendre pour une gazelle si elle eût eu des cornes. Comme tous les animaux craintifs, elle avait de longues oreilles qui l'avertissaient du plus petit bruit, du moindre danger. Son corps était couvert d'un poil ras et lustré; elle se nourrissait d'herbes aromatiques qu'elle aimait à paître sur le penchant des collines.

J'en aperçus une troisième espèce, l'anoplothérion lièvre (*A. leporinum*), qui ne différait en rien de la précédente par les formes générales et les habitudes, mais dont les jambes très menues étaient encore mieux appropriées à une course rapide et dont la grosseur égalait à peine celle d'un lièvre. Mon génie me dit qu'il y avait encore trois autres espèces d'anoplothérions dans l'anté-Paris; plus des chœropotames, pachydermes faisant le passage naturel entre le cochon et les anoplothérions; des adapis, autres pachydermes un tiers plus gros qu'un hérisson et de même forme.

— C'est singulier, lui dis-je, que de tant d'animaux étranges il n'en restera pas un de vivant sur la terre lorsque j'irai chasser des lapins dans les bois de Meudon! J'aimerais pourtant bien rapporter un petit anoplothérion dans mon carnier, ne fût-ce que pour savoir s'il vaut le lièvre en civet! — Tous disparaîtront et la cause en est facile à expliquer; ils ont aujourd'hui leurs conditions d'existence, qui sont: le manque de grands carnassiers, la rareté des petits, et surtout l'absence de l'homme, qui à son tour détruira les grands carnassiers et fera peu à peu disparaître du globe toutes les espèces inutiles à ses besoins ou à ses plaisirs. — Comment cela? — Dites-moi ce que sont devenus les types des chiens, des chevaux et des chameaux? Morts, ou soumis à l'esclavage! Qu'est devenu cet aurochs gigantesque que les premiers princes français aimaient tant à poursuivre dans leurs forêts? Mort, disparu! Et cet élan colossal dont on retrouve encore les bois énormes dans quelques tourbières? Entièrement perdu! Le lion lui-même, ce roi des animaux, qui désolait autrefois la Grèce, l'Italie, la Turquie d'Europe et une grande partie de l'Asie, a été refoulé par l'homme en Afrique et devient tous les jours de plus en plus rare dans les déserts du Sahara et au Cap, seuls endroits où il existe encore. Probablement que dans cent ans, à dater de 1836, il n'existera plus qu'en peinture et dans les cabinets d'histoire naturelle.

— D'ailleurs, continua le démon, voici déjà des carnassiers qui, quoique de races inférieures, commencent une guerre d'extermination avec les pachydermes. Celui que tu vois traverser la plaine en courant sur la trace de l'anoplothérion-gazelle fait l'intermédiaire entre le chien et l'isatis. Il habite les bois, et, ainsi que le loup et le renard, il chasse continuellement aux animaux plus petits et plus faibles que lui. Dans ces buissons tu trouveras une genette de la taille d'un chien, deux civettes, dont une de la grandeur ordinaire et l'autre plus grande d'un tiers.

« Regarde se glisser à travers les joncs des marais le plus grand des carnassiers de cette époque. C'est une mangouste, semblable presque en tout à l'ichneumon ou rat de Pharaon, mais atteignant la taille des plus grands mâtins. Elle est d'autant plus redoutable que ses dents tranchantes arment des mâchoires extrêmement vigoureuses. Elle rôde sans cesse autour des eaux pour surprendre les grandes espèces d'anoplothérions et de palœothérions qu'elle terrasse et dévore.

« Voilà un petit animal fort singulier : c'est un sarigue de la grandeur d'une marmose; il a sur le ventre une poche membraneuse, soutenue par une arcade osseuse, et il porte ses petits dans cette espèce de gibecière jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. De temps à autre il les en sort pour les faire jouir des douces influences de l'air et du soleil; mais au plus léger bruit il se hâte de les faire rentrer et de fuir en les emportant. L'Asie, l'Afrique, l'Europe et encore moins les environs de Paris ne te présenteront aucun être qui ait la moindre analogie avec celui-ci, et c'est seulement en Australie et en Amérique qu'on en rencontrera.

« Il y a encore ici quelques petits mammifères. Voici une souris, mais elle est de la grosseur des plus gros rats. En récompense, le loir qui ronge ce fruit est plus petit qu'un muscardin.

« Puisque nous sommes aux rongeurs, je te ferai remarquer un animal dont tu as beaucoup entendu parler, parce que son espèce a survécu aux dernières révolutions du globe et que ses mœurs sont assez extraordinaires; c'est le castor, dont on trouve encore quelques individus isolés, vivant dans des terriers à la manière des loutres, le long du Rhône, du Danube, du Weser et de quelques autres rivières de l'Europe. Les premiers voyageurs qui l'ont observé dans l'Amérique septentrionale ont tellement exagéré les récits qu'ils ont faits de ses mœurs et de ses habitudes que tu ne seras peut-être pas fâché que je t'instruise ici de la vérité.

« Les castors sont à peu près de la taille d'un gros blaireau; leur queue est aplatie horizontalement, de forme presque ovale et couverte d'écailles. Leurs pieds ont cinq doigts réunis par une membrane, comme ceux d'un canard, ce qui leur donne une grande facilité pour nager, leur queue faisant l'office de gouvernail. Aussi leur vie est-elle tout aquatique pendant quelques mois de l'année.

« Ils ne vivent pas habituellement en société, comme on l'a dit. Depuis les premiers beaux jours du printemps jusqu'en automne, ils restent solitaires ou par couples dans les bois, et élèvent leur famille dans des terriers qu'ils se creusent le long des ruisseaux. Lorsque les premières gelées blanches se font sentir, c'est alors qu'ils se réunissent et s'occupent à élever ces fameuses digues dont on a fait des contes si merveilleux; elles consistent tout simplement en un amas de branches, de

(1) Ici je ne suis plus d'accord avec M. G. Cuvier, parce que je n'ai jamais pu me déterminer à donner les habitudes d'une loutre à un animal qui a le pied d'une gazelle; encore moins à faire dans le même genre une espèce amphibie à oreille courte et une espèce alpine à longues oreilles.

pierres et de boue, qu'ils accumulent dans le lit d'un ruisseau, de manière à barrer le cours de l'eau et à la forcer à refluer en forme de petit étang. Comme les matériaux qu'ils emploient consistent en branches d'arbres aquatiques croissant sur le bord des rivières, il arrive naturellement qu'elles prennent racine à la manière des boutures, et que la digue, que du reste ils augmentent d'épaisseur chaque jour, se fortifie, forme un épais buisson et doit sa solidité à la nature plus qu'à ses architectes.

« Quant aux cabanes elles sont construites à peu près dans le même principe. Ils commencent à amonceler, dans un endroit où l'eau peut avoir de dix - huit pouces à deux pieds de profondeur, une grande quantité de petites branches, de pierres et de limon, et ils donnent à cet amas la forme d'un monticule conique, dont la moitié seulement est submergée; alors ils creusent dans cette butte, raz le fond de l'étang, un trou rond qu'ils élargissent au milieu du tas de matériaux de manière à lui donner une forme analogue à celle d'un four. C'est là qu'ils déposent la provision d'écorce destinée à les nourrir pendant l'hiver. Ils percent un autre trou dans le dôme de ce magasin, puis ils élargissent également ce trou en forme de four, et font ainsi deux pièces l'une sur l'autre et n'ayant qu'une même et seule issue. Cette dernière pièce est au - dessus du niveau des eaux les plus hautes, et la famille peut y dormir à sec.

« Ils savent fort bien profiter du courant du ruisseau pour amener par le flottage leurs matériaux sur l'emplacement où ils doivent s'en servir; mais ces pilotis, ces arbres apointis par le pied, transportés avec une sorte d'art, cette combinaison de travail, ces prétendus chefs qui forcent les paresseux à prendre part à l'ouvrage, cette queue qui leur sert de truelle, cette maçonnerie et ces murs solides et crépis avec du mortier de terre, cette sorte de police qui règne dans chaque bourgade ou même dans chaque famille, sont autant de contes dont les voyageurs ont enjolivé leurs relations.

« Malgré ces cabanes, les castors ne laissent pas que de se creuser dans les environs des terriers où ils se retirent de préférence à la moindre apparence de danger.

« Voici, dans les eaux de ce marais, une autre espèce de castor, le *trogonthérion*, qui ne se retrouvera plus vivant dans les temps modernes. Il ne diffère du précédent que par sa taille plus grande, égalant celle d'un cochon de Siam. Assez fort pour se défendre contre ses ennemis, il n'a pas besoin de se garantir de leur attaque en se cachant au milieu des eaux, d'où il résulte qu'il ne construit pas de cabane. Il est de règle générale que les animaux, et l'homme peut-être, ne perfectionnent leur intelligence qu'en raison de leurs besoins, et tous les besoins possibles prennent leur source dans deux instincts innés dans tous les êtres organisés et sensibles, celui de la conservation des individus et celui de la conservation de l'espèce. Etudie ces deux instincts sans lesquels les êtres sensibles n'existeraient pas; étudie en physiologiste les formes matérielles qui modifient les innombrables manières de les satisfaire, et sur la vue de ces formes tu pourras déduire les mœurs, les habitudes d'animaux dont tu ne retrouverais pas même tous les fragments. La peur et l'amour, voilà les deux pivots sur lesquels sont posés toutes les intelligences; voilà les sources uniques de toutes les passions, dans l'homme comme dans les animaux.

« Ici un lièvre beaucoup moins timide que ceux des temps modernes, parce qu'il a beaucoup moins d'ennemis, se promène tranquillement dans la plaine. Regarde ses oreilles, elles sont moins longues parce qu'il ne fait pas un usage aussi continuel de l'organe de l'ouïe; exposé à moins de misères que ses malheureux descendants, il n'a pas besoin d'être sans cesse aux écoutes pour s'assurer qu'une meute cruelle ne le relance pas. Ses jambes sont moins exercées par la peur, aussi sont-elles moins longues et un peu plus grosses comparativement à l'espèce moderne. Du reste, quant à ses autres formes générales et à sa grandeur, il n'en diffère presque pas.

« Là, un rat d'une espèce qui restera tout-à-fait inconnue rôde parmi les buissons. Ce qu'elle a de plus remarquable, c'est sa grosseur qui égale celle d'un moyen lapin de garenne.

« Tiens, regarde; voilà d'autres rongeurs logés dans les troncs caverneux de ces arbres; ce sont de petits animaux fort jolis et surtout fort innocents, tenant à la fois des ondatras et des cobayes ou cochons-d'Inde, et en ayant toutes les habitudes parce qu'ils en ont toute la faiblesse et les formes générales. Ces formes sont assez remarquables pour que les animaux qui les ont puissent être rangés fort naturellement dans une même famille. Leur train de derrière, surpassant beaucoup en hauteur celui de devant, les force à sauter plutôt qu'à courir. Quand ils sont assis ils portent leur nourriture à leur bouche avec les pattes de devant, et c'est alors seulement qu'ils développent toutes leurs grâces. Leurs yeux sont dirigés de côté; deux grandes incisives arment le devant de leurs mâchoires et leur sert à ronger les fruits, les plantes, les écorces, et même le bois dont ils se nourrissent. En voici deux espèces qui, ainsi que les castors, habitent le bord des eaux, mais leur grosseur atteint tout au plus celle d'une souris, et leur forme les rapproche beaucoup des campagnols. Ils ont la queue velue, à peu près de la longueur du corps, et toutes les habitudes de notre rat d'eau. Comme lui ils se creusent des terriers dans les terrains marécageux et y élèvent leur jeune famille. Ils plongent et nagent assez bien et se nourrissent de racines.

« C'est dans les tourbes et dans les cavernes que l'on trouvera les ossements du plus grand nombre des rongeurs. »

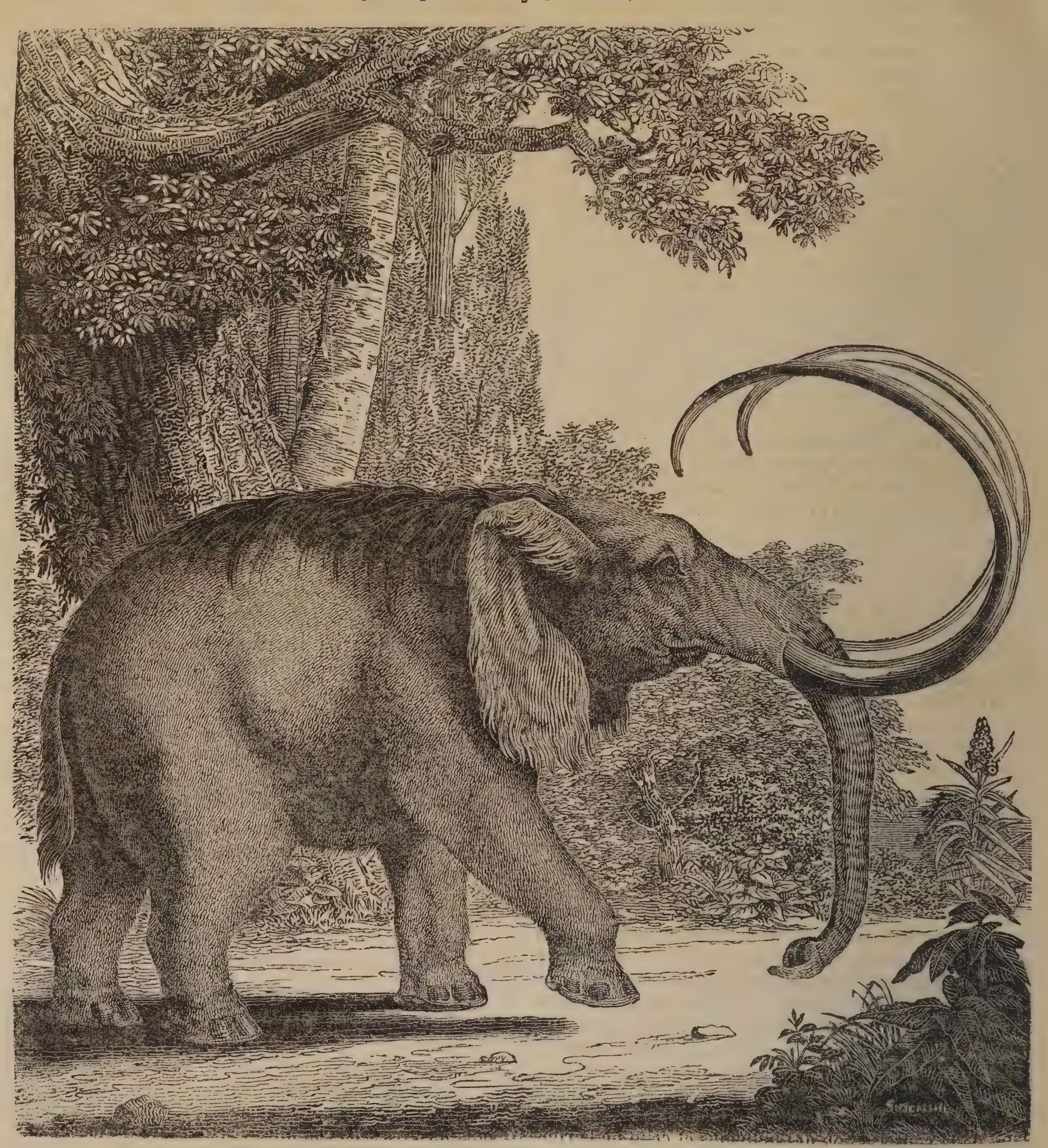
QUATRIÈME ÉPOQUE.

135 mètres au-dessus du zéro du pont de la Tournelle.

Le génie me dit: « La mer vient de passer de nouveau et pour la dernière fois sur l'emplacement de Paris, et l'a élevé d'environ 55 mètres. Elle a déposé d'abord une couche de marne argileuse verte, un banc presque entièrement composé de coquillages et entre autres d'huîtres; une immense épaisseur de sable micacé; puis du grès sans coquilles et enfin un grès marin supérieur. Comme tu vois, la végétation a déjà beaucoup de ressemblance avec ce qu'elle sera lors de la période moderne. Cependant on trouve encore quelques rares palmiers; mais les zamia et les cycas ont disparu. Les forêts se composent de noyers, d'ormes, de chênes, et autres arbres appartenant en très grande partie à la classe des dicotylédones. Les animaux même commencent à prendre des formes analogues à celles qu'ils auront dans les temps modernes. »

Nous vîmes un MAMMOUTH se promener lourdement sur le bord d'un marais où passe maintenant le canal de

l'Ourcq; sa taille dépassait celle du plus grand éléphant de l'Inde, dont, au reste, il avait les formes générales; mais son corps était plus lourd et plus trapu. Sur son cou flottait une longue crinière noire se prolongeant sur l'épine du dos; le reste de son corps était couvert de crins longs de quinze pouces, d'un brun noirâtre, cachant une laine fine, soyeuse, longue de neuf à dix pouces, un peu frisée, surtout vers sa racine épaisse, d'un fauve clair



Mammouth. — 16 *pieds de hauteur*.

dans de certains endroits, rougeâtre dans d'autres. Sa trompe était à peu près semblable à celle d'un éléphant, mais ses défenses, énormément plus longues, étaient plus ou moins arquées en spirale et dirigées en dehors. Il avait la tête allongée, le front concave et les oreilles garnies d'une épaisse touffe de crins. Sa mâchoire inférieure n'était ni pointue ni avancée, mais courte et tronquée en avant. Je remarquai encore que la semelle de ses pieds débordait un peu sur ses doigts (1).

(1) Cette description est faite sur l'individu trouvé par un paysan tongouse dans les glaces sur le bord de la mer. Dites-moi pourquoi les Sibériens, qui rencontrent très fréquemment ses débris, le nomment *souris de terre* et croient qu'il vivait à la manière des taupes? Est-ce parce que ses débris se trouvent le plus ordinairement dans des cavernes à ossements?

— Il existe, à l'époque où je t'ai transporté, plusieurs animaux qui ont de l'analogie avec celui-ci, me dit le génie, et qui sont également herbivores, par exemple les mastodontes. La grande espèce, qui habite l'Amérique, est fort semblable à l'éléphant ; elle en a la taille, mais elle est plus allongée ; elle a le ventre plus mince et les membres plus épais. Le mastodonte à dents étroites est d'un tiers plus petit ; il habite l'Europe, ainsi que le petit mastodonte et le mastodonte tapiroïde.

En cet instant un RHINOCÉROS passa auprès de nous, en



Rhinocéros fossile. — 6 *pieds de hauteur.*

se dirigeant vers l'emplacement de Montmartre. Ainsi que celui de l'Inde il n'avait qu'une corne sur le nez, mais d'une énorme grandeur ; sa tête était aussi plus longue et plus étroite, lisse, sans callosités ; son œil plus reculé en arrière, placé au-dessus de la dernière molaire et non de la quatrième ; il manquait d'incisives. Ses membres étaient forts courts, d'où il résultait que son ventre traînait presque à terre ; ses pieds se terminaient par

trois sabots. Un poil très abondant, surtout aux pieds, lui couvrait tout le corps, et sa peau ne formait aucun plis. Du reste, il avait le regard stupide et féroce des animaux de son genre, et il aimait à se vautrer dans la fange des marais.—Dans une contrée peu éloignée d'ici (1), me dit le génie, il y a une autre espèce de rhinocéros qui ne diffère de celui-ci que parce qu'il a des dents incisives. Si tu connais le rhinocéros d'Afrique, tu peux juger par toi-même qu'il ne lui ressemble pas du tout.

— En effet, lui répondis-je, je connais non-seulement celui d'Afrique, mais encore celui de l'Inde et celui de Sumatra. Le premier a deux cornes sur le nez et ne peut par conséquent lui être comparé; ainsi que celui-ci il a la peau sans plis, mais nue; dans le rhinocéros de Sumatra elle n'est presque pas plissée, mais il manque également de fourrure et il a une seconde corne placée derrière la première; enfin le rhinocéros de l'Inde n'a qu'une corne, et sa peau est remarquable par des plis profonds qu'elle forme en arrière et en travers des épaules, en avant et en travers des cuisses; cette épaisse cuirasse est tellement dure qu'elle résiste non-seulement aux flèches et aux lances des Indiens, mais encore aux balles de nos meilleurs fusils. Aussi la chasse de cet animal indomptable est-elle fort dangereuse.

« Les rhinocéros ne sont pas cruels, mais leur brutalité et leur stupidité naturelles les rendent fort redoutables aux chasseurs assez hardis pour aller les attaquer. Ils fuient d'abord, comme tous les animaux; puis enfin, harcelés par les chiens, le bruit, les chevaux et les coups de feu, ils entrent en fureur, se retournent, se précipitent tête baissée sur tous les objets qui les inquiètent, renversent et foulent aux pieds les chevaux et les chasseurs assez malheureux pour se trouver sur leur passage, et ne tombent sous les coups redoublés de leurs ennemis que lorsqu'une balle vient les frapper à la tête près de l'œil, ou au défaut de leur impénétrable cuirasse. Ce n'est ni leur courage ni l'instinct de leur puissance qui leur fait braver ainsi le danger et se précipiter devant la mort, mais bien une aveugle fureur qui ne calcule rien, ne comprend rien, et souvent, en esclavage, se développe pour rien et contre rien.

« Quoi qu'il en soit, ces formidables animaux fuient les lieux habités et cherchent la solitude des déserts marécageux et boisés, où ils se nourrissent d'herbes, de roseaux et de jeunes branches d'arbres. Si, dans ses courses nocturnes, le hasard en conduit un dans un champ cultivé en cannes à sucre, en maïs ou en bananiers, il brise, renverse tout et gâte dix fois plus de récolte qu'il en faudrait pour le nourrir. Alléché par une nourriture qui lui plaît, pendant le jour il se retire pour dormir dans une forêt voisine, et pendant plusieurs nuits il revient faire les mêmes dégâts. Aussitôt que les Indiens s'aperçoivent de ses désastreuses visites, ils cherchent la trace de ses pas et l'endroit où il est entré dans le champ en brisant les bambous qui formaient la haie. Le vieux chasseur expérimenté sait que là où il a passé la veille il passera encore aujourd'hui et demain. Aussitôt une fosse de douze à quinze pieds de largeur et de profondeur est creusée à force d'hommes et de bras, et la terre qu'on en retire est transportée à quelque distance; on en cache l'ouverture en posant en travers quelques cannes de bambous et des feuilles de dattiers, que l'on recouvre de feuilles sèches, de mousse et d'un peu de terre; puis le propriétaire du champ, caché dans les branches d'un arbre à quelques centaines de pas, attend dès la nuit tombante que le redoutable, mais peu rusé animal vienne donner dans le piége.

« Le rhinocéros arrive; il croit passer; mais le frêle plancher s'écroule sous ses pieds massifs; il tombe et roule au fond du trou d'où ses efforts ne peuvent le retirer... » J'étais en verve et j'allais dire comment les Indiens accourus tuent le monstre à coup de flèches, mais je m'aperçus que le génie ne m'écoutait pas et je coupai court à ma narration.

Nous vînmes, en nous promenant, jusque vers l'endroit où, depuis, les eaux ont creusé la plaine de Grenelle. J'entendis comme une sorte de ronflement singulier sortir d'une mare voisine: c'était un hippopotame qui chassait l'eau de ses narines toutes les fois qu'il élevait la tête au-dessus de la surface des ondes. Bientôt je pus l'examiner. Sa taille était prodigieuse en comparaison de l'hippopotame d'Afrique, dont il se distinguait, au premier coup d'œil, par sa tête postérieurement plus étroite et plus longue, par la partie rétrécie du museau proportionnellement moins allongée, et par son front se relevant brusquement. J'en aperçus plusieurs autres: l'un, un peu plus petit que notre espèce vivante; un troisième, de la grosseur d'un sanglier, et enfin, un quatrième en miniature, ne dépassant pas un cochon de Siam.

De temps à autre je voyais passer dans la plaine des chameaux, des chevaux, des buffles et autres grands ruminants; tous avaient dans leurs formes quelque chose d'étrange, ne ressemblant en rien aux espèces aujourd'hui vivantes.

Mais ce qui m'étonna le plus ce fut une salamandre aquatique que je vis se glisser lentement à travers les roseaux. Sa tête avait la grosseur de celle d'un homme, son corps était proportionné à cette énorme dimension, et sa longueur totale n'était pas de moins de six pieds. Sa peau, couverte de tubercules, était d'un brun noirâtre, marquée sur le dos et sur les flancs de plusieurs larges raies interrompues, régulières, d'un beau jaune orangé. — Voilà, me dit le génie en souriant, un animal qui donnera de la tablature aux savants, quand ils retrouveront ses débris pétrifiés. Sa carcasse mal conservée, découverte dans une carrière à Oeningen, sera prise pour un anthropolithe ou homme fossile, et exercera la plume des Scheuchzer, Gesner, Vogel, Blumenbach, Karg, qui tous y verront l'*homo diluvii testis* (l'homme témoin du déluge), puis un silure (*silurus glanis*), jusqu'à ce que MM. Jaeger, Kielmeyer et Cuvier, après une longue et sérieuse polémique, aient prouvé définitivement que ce n'était rien autre chose qu'une salamandre gigantesque.

— Encore un hideux crocodile! m'écriai-je en frissonnant.

— Ah! ah! tu as toujours peur des crocodiles, me dit le diable, et cependant, de tous les enfants mignons de la nature, ce sont ceux qu'elle affectionne le plus, sans doute parce que ce sont les premiers nés, les aînés de la grande famille des animaux pulmonaires. Depuis la formation des premiers terrains de sédiments ils existent, et seuls de ces époques ils existeront dans les temps modernes, tant elle les a favorisés. Ils survivront à toutes les révolutions du globe, et les débris fossiles de leurs nombreuses espèces couvriront la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la terre entière. Les gavials, principalement, se retrouveront partout. Celui de Caen a vingt pieds de longueur; son museau forme un bec très mince et très allongé; son corps est fortement cuirassé

(1) Dans le département de Tarn-et-Garonne, à Moissac.

par dix rangées de plaques écailleuses longitudinales, très dures et très épaisses, rectangulaires, amincies vers les bords, à surface extérieure creusée de petites fossettes demi-sphériques et de la grosseur d'une lentille, serrées les unes contre les autres; chaque écaille a son bord antérieur recouvert par le bord postérieur de celle qui la précède. Le gavial du Jura lui ressemble beaucoup. Celui du Mans a jusqu'à trente pieds de longueur; les quatre espèces d'Honfleur sont plus petites. Le crocodile de Meudon atteint vingt pieds, ainsi que celui d'Auteuil, et il y en a d'à peu près semblables à Blaye et à Mimet en Provence. Ceux d'Argentan forment plusieurs espèces, dont une avait le museau comprimé sur les côtés et fort élevé en dessus. Ceux de Montmartre appartiennent au genre des caïmans dont les analogues vivants se retrouveront en Amérique.

« Avec ces reptiles vivent d'autres enfants privilégiés de la nature, nés en même temps qu'eux et qui existeront aussi long-temps; ce sont des tortues de terre, d'eau douce et marines. Leurs ossements fossiles fourniront plus de cinquante espèces dont les analogues vivants n'existeront plus dans les temps modernes, mais seront remplacés par d'autres. Dans le moment où je te parle, c'est le genre des trionyx qui est le plus nombreux en espèces et en individus. Leur corps n'est recouvert que d'une peau molle et manque de carapace ou bouclier écailleux; leurs pieds sont palmés, mais non allongés; la corne de leur bec est recouverte de lèvres charnues; leur nez se prolonge en une petite trompe mobile, et, ce qui n'est pas le moins singulier, leur anus est percé au bout de la queue. Les émydes ou tortues d'eau douce sont assez communes dans les marais de Montmartre; elles ne diffèrent des tortues de terre que par leur carapace généralement plus aplatie.

« Tous ces animaux se plaisent sur le bord des eaux et nagent ou plongent avec une grande facilité, ce qui fera croire aux premiers hommes qui s'occuperont d'histoire naturelle qu'ils sont amphibies, c'est-à-dire qu'ils peuvent également vivre au fond des eaux et sur la terre. Mais dans ton siècle cette erreur sera rectifiée, grâce aux travaux des anatomistes. Ceux-ci prouveront que tous les animaux vertébrés respirent, ou par des ouïes ou branchies, comme les poissons, et alors ils ne peuvent respirer et vivre que dans l'eau, ou par des poumons, et alors ils ne peuvent respirer et vivre que par l'air.

« Les naturalistes n'en laisseront pas moins le nom d'amphibie à une classe de mammifères carnassiers dont les pieds sont si courts et tellement enveloppés dans la peau qu'ils ne peuvent, sur terre, leur servir qu'à ramper; mais comme les intervalles des doigts y sont remplis par des membranes, ce sont des rames excellentes. A quelques lieues d'ici, sur les bords de l'Océan, je puis te faire voir, parmi eux, un phoque deux fois plus grand que ceux du monde vivant. C'est un bel animal qui passe la plus grande partie de sa vie dans la mer et ne vient à terre que pour se reposer au soleil et allaiter ses petits. Sa tête est arrondie; ses yeux grands et brillants sont néanmoins doux et expressifs; son corps est allongé, très souple, presque cylindrique, diminuant uniformément de grosseur, terminé par une queue courte placée entre ses deux pieds de derrière qui sont engagés sous la peau jusqu'aux talons et imitent un peu la queue fourchue d'un poisson. Son poil, serré, fin, lisse et lustré, est d'un gris jaunâtre, blanchâtre quand il prend de l'âge. Il nage avec autant de grâce que de facilité en élevant au-dessus des ondes sa tête, son cou, et une petite partie de sa poitrine.

« Les premiers hommes qui apercevront de loin des phoques jouant sur les flots pourront fort bien les prendre pour des hommes marins, et la fable des tritons sera inventée. Peut-être aussi devra-t-on l'histoire des sirènes à ce lamantin que l'on voit paître les algues marines et quelquefois élever la partie antérieure du corps au-dessus de la surface des eaux. Ses mamelles placées sur sa poitrine suffiront, et au-delà, pour échauffer l'imagination des Maillet, Sachs, Lachesnayes-des-Bois, etc., etc., et leur faire enfanter les contes les plus merveilleux. Quoi qu'il en soit, ce lamantin, dont les ossements se retrouveront à Marly et à Lonjumeau, n'habitera plus que la zone torride dans les temps modernes.

« Puisque je t'ai fait remarquer le lamantin, qui appartient à la classe des cétacés, je vais te faire connaître quelques animaux de la même classe, habitant cette mer qui tout à l'heure couvrait le sol de Paris; approchons-nous des bords de l'Océan et je vais les faire passer sous tes yeux comme fait l'homme à la lanterne magique.

« Dans ceux-ci tu reconnais aisément des dauphins, car leur forme diffère fort peu de celle des espèces vivantes. Le premier a neuf pieds de longueur; le second se fait remarquer par son museau prodigieusement allongé, presque semblable à celui d'un gavial du Gange. Les dents nombreuses, grosses et coniques, dont les mâchoires de tous les dauphins sont armées, leur caractère farouche, leurs habitudes carnassières et surtout leur cruauté, rendront peu croyable pour les naturalistes cette prétendue amitié pour l'homme qu'Aristote, Pline, Sénèque, et en général tous les anciens lui attribuaient. L'on devra reléguer au nombre des fables l'histoire qu'ils nous font d'un dauphin du lac Lucrin, qui, s'étant pris d'amitié pour un pauvre enfant de Baïes, venait deux fois par jour lui prêter son dos pour le traverser de l'autre côté du lac. Pline ajoute que l'animal, pour ne pas blesser l'enfant, avait soin d'abaisser et de cacher les aiguillons de sa nageoire dorsale. Il est malheureux pour la véracité de Pline que les dauphins n'aient jamais eu ni os ni aiguillons à la nageoire dorsale.

« Parmi les cétacés qui se promènent dans les mers qui couvrent aujourd'hui la France, il en est trois qui se perdront entièrement et dont les genres même resteront inconnus dans la nature vivante. Ce sont des ziphius à long bec, à bec plan et à bec creusé. Ils font le passage naturel des cachalots aux hypéroodons. Dans les temps modernes, en 1779, un marchand de vin de Paris déterrera dans sa cave, rue Dauphine, les ossements d'une baleine d'espèce inconnue, dont la longueur est de soixante pieds au moins.

« Puisque nous sommes sur les bords de l'Océan, franchissons-le pour voir les deux êtres les plus singuliers que la nature anté-diluvienne ait enfantés. Tous deux appartiennent à la famille des mammifères édentés, c'est-à-dire dont les mâchoires manquent d'incisives quand elles ont des dents, ce qui n'arrive pas toujours.

« Le mégalonyx semble avoir été formé par des fragments enlevés aux fourmiliers, aux tatous, aux cabassous et aux paresseux. Néanmoins, sous le rapport de la taille, il n'a d'analogie avec aucun de ces animaux, car elle dépasse celle du plus grand bœuf. Ses oreilles sont longues; son museau assez pointu, ses mâchoires sont armées de dents cylindriques comme dans les tatous; ses jambes sont exactement comme celles d'un fourmilier, mais elles se terminent par des pieds de cabassou. Il a

deux doigts, gros, courts, armés d'ongles très forts et pouvant se fléchir tout-à-fait en dessous comme dans les paresseux; le doigt index est plus grêle, armé d'un ongle moins puissant. Sa marche est aussi lente que celle de l'aï ou de l'unau; il se nourrit en partie de végétaux et en partie de cadavres d'animaux; il a les mamelles sur la poitrine et ne fait qu'un petit qu'il porte sur son dos. Il habite les antres des rochers.

« Le Mégathérion est encore plus extraordinaire. Il a la tête d'un aï, mais son museau s'allonge en une sorte



Mégathérion. — 10 *pieds de hauteur et* 18 *de longueur.*

de trompe courte et musculeuse, propre à fouiller la terre à la manière d'un groin de cochon. Sa mâchoire inférieure est munie d'une énorme bosse, imitant une loupe ou un goître, mais placée tout près du menton. Il a les épaules et les formes générales des paresseux. Ses jambes ont beaucoup de rapport avec celles des pangolins, mais elles sont excessivement grosses; celles de derrière égalent presque son corps. Ses pieds sont obliques, énormes, de la grosseur de sa tête; ceux de devant, semblables à ceux du tatou géant, sont composés de cinq doigts, dont deux cachés sous la peau, les trois autres fort gros, armés d'ongles puissants, propres à creuser la terre. Les pieds de derrière ont beaucoup d'analogie avec ceux des paresseux, mais ils n'ont qu'une seule griffe fort grosse et fort longue. Son corps est grand comme celui d'un moyen éléphant, massif, recou-

vert comme celui des tatous de bandes écailleuses, mais interrompues et entremêlées de poils. Son ventre est gros ; sa queue, très courte et très épaisse, a également des écussons écailleux, mais ils ne sont point en forme d'anneaux ou de verticilles. Comme le mégalonyx, il a la marche très lente ; les mamelles placées sur la poitrine, et il ne fait qu'un petit qu'il porte sur son dos. Il habite les cavernes et les antres des rochers. Avec ses ongles énormes il ent'rouvre le sein de la terre qu'il fouille avec sa courte trompe pour en tirer les racines qui font sa nourriture habituelle.

« Mais pourquoi irais-je chercher au loin des êtres monstrueux quand le sol de la France en est couvert? Revenons aux environs de Paris et regarde. Voici le pangolin géant, appartenant à la même famille des édentés. Il n'a pas de dents, mais sa langue mince, effilée, longue de huit à dix pieds, est extensible et lui permet, en la dardant sur les insectes et autres petits animaux dont il se nourrit, de les saisir et de les enlacer à une grande distance. Son corps n'a pas moins de vingt-cinq à trente pieds de longueur ; il est couvert, ainsi que sa queue, de grosses écailles plates et tranchantes, disposées à recouvrement comme les tuiles d'un toit. Tous ses pieds ont cinq doigts; enfin, à la grandeur près et à quelques autres légères différences, il ressemble beaucoup aux pangolins. Lorsqu'il craint le danger il se hérisse, roule son corps en boule à la manière des hérissons, et présente de toutes parts à son ennemi les pointes ou les tranchants de ses écailles.

« Bientôt, continua-t-il, toutes les espèces sans défense disparaîtront, parce que les tigres, les hiènes, les ours et autres grands carnassiers, se multiplient beaucoup dans les forêts (1). Le plus singulier de ces animaux, ajouta-t-il, est un loup dépassant la grandeur du plus fort cheval. Son corps a au moins huit pieds de longueur depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue, et pas moins de cinq pieds de hauteur au train de devant; heureusement qu'il est fort rare. Ces carnassiers habitent, pour la plupart, de profondes cavernes creusées par les eaux dans les rochers, et les remplissent peu à peu des ossements sanglants de tous les pachydermes sans défenses. Ces amas d'os à moitié rongés seront un sujet d'étonnement pour les savants du dix-neuvième siècle.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

150 mètres au-dessus du zéro du pont de la Tournelle.

« Regarde, me dit le génie, nous sommes arrivés à l'époque moderne et tu dois te reconnaître. »

Je jetai les yeux autour de moi, et en effet il me sembla que je reconnaissais, non pas la contrée où j'étais, mais la végétation de mon temps. Je ne voyais plus ces cocotiers, ces palmiers, ces cannelliers qui m'avaient tant surpris, mais bien des chênes, des ormes, des bouleaux, et en général toutes les plantes dont j'avais depuis plusieurs années composé mon herbier des environs de Paris.

Quelques animaux passèrent auprès de moi; ils n'avaient plus rien d'étrange et je les reconnus tous pour les avoir rencontrés plusieurs fois dans mes parties de chasse ; c'étaient des renards, des loups, des blaireaux, des chevreuils, des daims, des cerfs, des lièvres, des lapins, etc., etc., ne différant en rien de ceux d'aujourd'hui.

— Ah! m'écriai-je, voilà mon siècle qui s'approche! Montrez-moi, je vous prie des êtres de mon espèce, car je suis très curieux de voir les premiers hommes? Sont-ce des géants ou des pygmées? Sont-il blancs, rouges ou noirs? Marchent-ils sur deux pieds ou à quatre pattes? Vivent-ils solitaires dans les bois comme des ours, ou se réunissent-ils en hordes, comme les gazelles? Toutes ces choses sont extrêmement importantes à savoir, et je ne manquerai pas de faire un beau livre où les raisonnements seront appuyés sur des... — Sur un rêve, comme de coutume, dit le génie. Quoi qu'il en soit, je ne puis pas te satisfaire par la raison qu'il n'y a pas encore un homme sur toute la surface du globe, pas même un singe, qui en est la grimace ou si tu veux la caricature. Attends encore quelques milliers d'années.

« Il y a plusieurs siècles, continua-t-il, que cette île sur laquelle nous sommes, n'était pas séparée de celle que tu aperçois à peu de distance et ne formait avec elle qu'une vaste plaine couverte de bois. Cette plaine avait été formée par des dépôts d'eau douce, superposés dans l'ordre suivant : un banc de silex meulière sans coquille; un banc de silex meulière lacustre quelquefois remplacé par un calcaire lacustre supérieur; puis des couches de gravier et de limon, et enfin de terre végétale composée de détritus minéraux, animaux et végétaux. Il est à remarquer que, par toute la terre, ces couches se présentent dans des situations telles que leur masse, loin d'être augmentée par les eaux de l'époque actuelle, qui le plus souvent n'atteignent pas leur niveau, tend à diminuer tous les jours par une dégradation, suite nécessaire de diverses causes. Les principales de ces causes sont les pluies, les frimas, la succession du chaud au froid et du froid à la chaleur, les combinaisons chimiques, la décomposition insensible, etc., etc., sans compter les cours d'eau plus ou moins rapides des ruisseaux, des torrents et des grandes rivières qui les sillonnent plus ou moins profondément. . . .

— L'île où nous sommes est charmante ; où se trouve-t-elle placée?

— Nous sommes sur la butte Montmartre. Regarde ici, ajouta-t-il en dirigeant le bout de sa béquille vers le couchant; tu vois les bois de Saint-Cloud, de Ville-d'Avray, de Marly et des Aluets, former une île séparée des autres par le détroit où sera Versailles, la petite vallée de Sèvres et la grande vallée du parc de Versailles. Cette autre île en forme de feuille de figuier, que tu vois un peu à gauche, portera Belle-Vue, Meudon, les bois de Verrière et de Châville; elle est séparée du continent par le détroit qui suit la vallée de Bièvre et les coteaux de Jouy. On aperçoit encore quelques îlots jetés çà et là dans le grand lac qui remplit le bassin de Paris, mais te voilà suffisamment orienté pour les reconnaître toi-même.

— Mon cabinet d'étude doit être terriblement humide dans ce moment-ci, car, si je vous comprends bien, il est au moins à cent vingt ou cent trente mètres sous la surface des ondes de ce lac.

— C'est vrai; mais asseyons-nous, et en cinq ou six mille ans, je veux dire en cinq ou six minutes, je vais te le montrer à sec. »

En effet, les eaux du lac se firent jour par une vallée qu'elles se creusèrent en serpentant vers le nord, par Saint-Cloud, Saint-Denis, Epinay, Argenteuil, Croissy, Saint-Germain, etc., et je vis le bassin de Paris se former tel qu'il est aujourd'hui, à mesure qu'elles s'é-

(1) L'espèce du grand tigre, ou du lion, était néanmoins fort rare en France. On n'en a trouvé qu'un fragment à Paris, rue Hauteville, en creusant un puits, et un autre à Abbeville. Ils sont communs en Bavière.

coulaient en entraînant avec elles de grandes portions des couches qui s'étaient formées depuis la première époque de la sixième période. Les parties les plus dures, qui résistèrent au courant, formèrent ces nombreuses collines au sommet desquelles sont aujourd'hui les plus charmantes habitations des heureux de Paris.

Dans le fond du bassin, lorsqu'il fut découvert, coula une grande et belle rivière dont les bords riants se couvrirent de forêts. Un groupe de trois îles, que je reconnus aisément pour l'île Louvier, l'île Saint-Louis et la Cité, me mirent en état de retrouver exactement l'emplacement de Paris, quoique je ne visse ni le palais des Tuileries, ni les guinguettes de la Courtille, ni l'Opéra, ni la Salpêtrière, ni mendiants en guenilles, ni équipages élégants, ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur; seulement j'aperçus quelques bourgades de castors, autre peuple industriel dont les cabanes s'élevaient du sein des ondes.

« Mon maître, dis-je au démon, je vois que le terme de notre promenade approche; avant de la terminer, pourriez-vous me dire combien il y a de temps qu'elle dure? — Il y a six périodes. — Et ces périodes sont chacune de...? — De trois, quatre, six, trois, quatre, cinq époques; en tout vingt-cinq formations remarquables. — C'est très bien, mais combien de siècles d'intervalle y a-t-il eu entre chaque formation? — Juge à peu près du temps qui s'est écoulé depuis la dernière, et par approximation tu sauras la durée des autres. — Si j'avais une donnée pour cela! mais... — N'as-tu pas la durée de la vie de certains individus? — Comment? — Admets que tous les êtres vivants aujourd'hui soient provenus par voie de génération. — Parbleu! il le faut bien; car je ne suppose pas qu'il y ait dans la nature un seul être organisé qui soit le premier en date dans son espèce, qui soit l'individu même sorti des mains de la création. — Combien penses-tu qu'on puisse raisonnablement accorder de degrés de généalogie à l'être dont la vie est la plus longue. — Mais, il me semble que ce serait bien peu que de le faire précéder de vingt générations seulement.

— Partons de cette donnée. Je ne te citerai pas le tilleul de Fribourg, ni celui de Villars-en-Moing, en Suisse, parce qu'ils n'ont tout au plus que 1,600 ans; ce sont des enfants. Je ne te parlerai pas de l'if du cimetière de Braburn, dans le comté de Kent, mesuré par Evelyn, parce qu'il ne date pas de plus de 3,000 ans. Je passerai sous silence les baobabs vus par Adanson et plus tard par M. Perrotet au Cap-Vert et à la Sénégambie, car, quoique l'on soit certain qu'ils aient au moins 6,000 ans, on n'est pas sûr qu'ils soient très vieux relativement à la longévité de leur espèce. Mais je mentionnerai le cyprès chauve d'Oaxaca, en Amérique, sous le feuillage duquel Fernand Cortez se mit à l'ombre avec toute sa petite armée, parce qu'il a 7,000 ans tout au moins.

« Nous ne prendrons d'abord que moitié de son âge, 3,500 ans, pour terme moyen de chaque génération. — Pourquoi même prendre la moitié? un cyprès chauve peut reproduire son espèce avant cet âge. — Il peut reproduire la graine, oui, mais les individus, non. Il faut non-seulement qu'il sème sa graine, mais encore qu'il lui cède sa place, qu'il meure pour qu'elle puisse se développer et le remplacer. La place que chaque espèce occupe sur la surface du globe le nécessite, car une moitié de la masse des individus vient tandis que l'autre s'en va. Mais comme je ne veux pas t'effrayer, je veux bien ne prendre que la moitié de 3,500, qui sera de 1,750 ans. Or, 1,750 multiplié par 20 donne 35,000 années par chaque époque de formation. Nous allons encore multiplier ce nombre par celui des époques, c'est-à-dire par 25, et nous aurons pour total de l'âge du globe, en partant de la première période, 875,000 ans. — Ce calcul passe mon imagination; j'ai de la peine à le croire exact. — Pauvre ciron! qu'est-ce qu'une durée qui peut se calculer avec des chiffres, en comparaison de l'éternité sans commencement et sans fin. Ensuite, rassure-toi: pour l'immortel principe de toute chose il n'y a ni espace ni durée. »

Je fis une réflexion. « Pourquoi, dis-je à mon génie, avez-vous partagé le temps de la création en six époques qui, à la vérité, sont très bien caractérisées et se présentent d'elles-mêmes? »

Il tressaillit à ma question, ne me répondit pas, et me jeta un regard sinistre.

« Ah! ah! je conçois. Vous avez voulu me faire remarquer la conformité entre l'ordre assigné par la Genèse aux diverses époques de la création et celui des périodes géologiques que l'observation de la nature a fait reconnaître, car dans le fait tout a été créé en six temps. »

Le démon fit une grimace horrible. Il devint pourpre de colère et je vis des étincelles de feu scintiller dans ses yeux.

« En effet, continuai-je, si l'on fait un rapprochement facile, on voit que... »

Le Diable Boiteux, au comble de la fureur, leva sa béquille et m'en donna un grand coup sur les oreilles; son corps devint tout de flamme et il disparut en exhalant une forte odeur de corne brûlée. La douleur me fit porter mes mains à ma tête, et il était temps: la chandelle venait de mettre le feu à mon bonnet de coton, et mes cheveux commençaient à roussir quand je me réveillai. Je m'étais endormi sur les œuvres des G. Cuvier, Brongniart, Lindley et autres. « Hélas! disais-je, en secouant les flammèches de mon bonnet de nuit, il est fâcheux que je n'aie vu toutes ces belles choses qu'en rêve! »

Quand je fus bien réveillé, je pensai que je devais compte à mes lecteurs des moyens que j'ai employés pour parvenir à décrire en entier des animaux dont les analogues vivants sont entièrement inconnus. Je leur dois ce compte afin de leur enseigner le juste degré de confiance qu'ils doivent avoir dans les descriptions qu'ils viennent de lire et dans les gravures que j'ai mises sous leurs yeux.

Depuis un assez grand nombre d'années les naturalistes étaient frappés de la quantité prodigieuse d'ossements fossiles que l'on trouvait enfouis dans des cavernes ou dans la terre en creusant des puits, des plâtrières, etc., et quelques mémoires furent publiés sur cette intéressante matière. Mais tous les savants d'alors voulurent rapporter ces os à des espèces analogues vivantes, et cette prévention, résultant d'un défaut de connaissances anatomiques, ferma devant eux une carrière aussi neuve que singulière. Le baron Georges Cuvier, qui joignait à de vastes connaissances en histoire naturelle de profondes études en anatomie, fut frappé d'une idée qui avait échappé à ses devanciers, celle que la plupart de ces os n'avaient pu appartenir qu'à des espèces, ou même à des genres et des familles entièrement perdus. En conséquence, il osa entreprendre un travail immense, parvint à réunir par fragments et à restaurer des squelettes entiers, et il ouvrit ainsi à l'étude une carrière absolument nouvelle. Ses travaux firent grand bruit dans le monde instruit, et plusieurs savants du premier

ordre marchèrent sur ses traces en Italie, en Allemagne, en Angleterre, et même en Amérique.

Les géologues s'en mêlèrent, et de cette heureuse association résulta la connaissance d'un fait tout-à-fait singulier, c'est que par tout pays les couches analogues de minéraux renferment les mêmes espèces d'ossements. Cette étonnante découverte servit à dater d'une manière certaine les séries d'époques dans lesquelles avait paru pour la première fois chaque espèce d'être organisé, soit animal, soit végétal. C'est à MM. Brongniart, en France, Lindley, Hutton, en Angleterre, de Schlothein, comte de Sternberg, en Allemagne, Nilson, en Suède, etc., que la science doit le plus sous ce dernier rapport, et particulièrement sous celui des végétaux fossiles.

J'ai profité des travaux de M. le baron Cuvier et de quelques autres savants, pour faire une chose qui, grâce à eux, n'offrait plus de très grandes difficultés. J'ai recouvert de muscles les squelettes qu'ils avaient restaurés, et, en observant rigoureusement la grandeur des empreintes que les attaches de ces muscles ont laissé sur les os, il m'était aisé, au moins approximativement, d'en retrouver l'épaisseur. Restait à les recouvrir d'une peau, et pour cela je n'avais pour me guider que l'analogie. Mais il me paraissait certain qu'un animal appartenant par la plus grande partie de ses caractères à la classe des grands sauriens devait avoir comme eux le corps couvert d'écailles; qu'un autre appartenant à la classe des mammifères carnassiers devait l'avoir couvert de poils, etc., etc.; ensuite, pour leur rendre les allures, les grâces et les mouvements de la vie, j'ai eu recours au talent d'un des meilleurs dessinateurs d'histoire naturelle de Paris, M. Théodore Susemihl. Quant aux mœurs de ces animaux, il m'était encore plus facile de les deviner, et, je puis le dire, avec une entière certitude, car j'avais pour cela deux moyens qui se prêtent mutuellement secours: 1° l'analogie, qui nous porte naturellement à décider qu'un animal ayant, par exemple, la taille, les formes et les armes d'un tigre, doit aussi avoir les habitudes générales des tigres; 2° l'inspection des dents, qui caractérisent toujours avec beaucoup de précision la manière de vivre d'un animal. Cette règle générale dans la nature vivante est, je crois, sans exception.

Grâce aux travaux de M. Adolphe Brongniart et des auteurs que j'ai cités plus haut, j'ai pu tout aussi aisément grouper autour de chaque animal les végétaux qui existaient de son temps.

BOITARD.

Nota. Pour ne pas interrompre à chaque instant le récit par des notes, et cependant, pour être toujours compris par tous mes lecteurs, j'ai cru devoir faire suivre cet article d'une explication des mots scientifiques dont je n'ai pu éviter de me servir, et je les ai classés par ordre alphabétique pour en rendre la recherche plus facile.

Algues. Famille de plantes croissant ordinairement dans les eaux douces ou salées, très rarement sur la terre. Elles sont le plus souvent herbacées, d'une substance cornée, cartilagineuse ou membraneuse, simples ou découpées en frondes, etc. Les conferve, varec, ulve, nostoch composaient la famille des algues de Linnée; mais depuis elles ont été séparées.

Ammonites ou *cornes d'ammon.* Genre de coquilles divisées en plusieurs chambres par des cloisons intérieures; elles sont roulées en spirale et ont leurs cloisons anguleuses et déchiquetées sur leurs bords. On n'en trouve que de fossiles, depuis la grosseur d'une lentille jusqu'à la grandeur d'une roue de carrosse.

Apiaire. Mouche ou plutôt insecte de la famille des mouches à miel.

Argile plastique. Cuvier a donné le nom de *plastique* aux argiles très ductiles, prenant aisément toutes les formes qu'on veut leur donner et les conservant.

Belemnites. Genre de coquilles qui ne se trouvent que fossiles. Leur test est mince, double, à cône intérieur beaucoup plus court que l'autre et divisé en dedans par des cloisons parallèles, concaves du côté qui regarde la base.

Calcaire. Le calcaire, ou carbonate de chaux, pierre à chaux, se distingue aisément de tous les autres minéraux par la faculté qu'il a de se dissoudre avec effervescence dans les acides et de se réduire en chaux vive par la calcination. Nous avons cité le *calcaire conchylien* ou renfermant des coquilles, compacte, gris de fumée; le *calcaire schisteux* ou *calcaire compacte*, marbre jaunâtre dont on fait les pierres lithographiques; le *calcaire oolithique*, en grandes masses composées de globules assez gros communément, et quelquefois très fins; *calcaire crayeux* ou *craie*, quelquefois sablonneux et grisâtre, souvent blanc et très friable; *calcaire marneux* mêlé à de l'argile; *calcaire grossier*, ou pierre à bâtir des Parisiens.

Cérites. Coquilles marines très communes dans le calcaire grossier. On donne aussi le nom de cérite à un silicate non alumineux, simple, rougeâtre ou violâtre.

Cétacés. Animaux mammifères, vivant dans la mer, se distinguant de tous les autres par l'absence des pieds de derrière et par une queue semblable à celle des poissons. Par exemple, les baleines, cachalots, dauphins, marsouins, etc.

Chaton. Fleurs verdâtres, écailleuses, attachées autour d'un axe et formant une sorte de petit épi allongé ou ovale. Exemple: le saule, le noyer, le noisetier.

Cheiroptères. Famille de mammifères carnassiers, ayant les mamelles sur la poitrine, les doigts fort longs, pris, ainsi que les côtés du corps et les membres, dans une membrane qui leur sert d'ailes et leur permet de voler. Exemple: les chauves-souris et les galéopithèques ou chats-volans.

Coléoptères. Classe d'insectes ayant quatre ailes, dont deux inférieures membraneuses et deux supérieures dures, crustacées, nommées *élytres*, enveloppant les deux autres comme un étui. Exemple: le hanneton, le cerf-volant.

Conifères. Famille d'arbres résineux, à feuillage ordinairement menu et persistant pendant l'hiver; à fruit écailleux, ovale, affectant la forme d'un cône. Exemple: les pins, sapins, mélèzes.

Corail. Genre de polypes ressemblant assez à un arbuste branchu et pierreux. Ils ont un axe branchu, non articulé, sans empreinte ni cellules, simplement strié à sa surface, recouvert d'une enveloppe en partie calcaire, d'un très beau rouge dans une espèce.

Corolle. On appelle ainsi l'assemblage entier des petites feuilles ou *pétales* colorés qui forment l'enveloppe intérieure d'une fleur. La corolle est rose dans la rose, rouge dans le coquelicot, jaune dans les petites renoncules des prés; elle est quelquefois d'une seule pièce, comme dans les campanules.

Cotylédons. Ce sont les deux premières feuilles qui se développent lors de la germination d'une graine. Toutes les jeunes plantules ont un, ou deux, ou plusieurs cotylédons, d'où on les dit appartenir à la classe des *monocotylédones*, ou à celle des *dicotylédones*, ou enfin aux plantes *polycotylédones* que l'on a réunies aux dicotylédones.

Craie. Voy. *Calcaire.*

Crustacés. Classe d'animaux invertébrés, articulés, recouverts d'une croûte dure, pierreuse, remplaçant la peau et rougissant dans l'eau bouillante. Exemple: l'écrevisse, le homard, les crabes, les crevettes.

Cryptogames. Classe de plantes dans lesquelles on n'a pas pu reconnaître encore de véritables fleurs ni d'organes de la fécondation. Exemple: les champignons, les lichens, les mousses.

Cycadées. Famille de plantes ayant de l'analogie avec les palmiers et les conifères; elle renferme deux genres, les cycas et les zamia.

Détritus. Débris d'animaux, de végétaux ou de minéraux décomposés, formant le plus souvent un *humus* ou terrain plus ou moins fertile.

Dicotylédones. Voy. *Cotylédons.*

Elytres. Voy. *Coléoptères.*

Encrines. Zoophytes de la famille des astéries ou étoiles de mer. Ses rayons sont réunis en tige, plusieurs fois articulés à leur base et divisés au sommet en plusieurs branches dichotomes, formant quelquefois plusieurs étages.

Fleur. Assemblage des organes de la fécondation d'une plante. La fleur se compose ordinairement: 1° d'une enveloppe extérieure composée de petites feuilles vertes ou sépales, nommée calice; 2° de l'enveloppe intérieure ou corolle (*voy.* ce mot); 3° de petits filets déliés et terminés par un petit sac de poussière jaune; ce sont les étamines ou organes mâles; 4° d'une ou plusieurs petites colonnes occupant toujours le centre, et nommées pistils ou organes femelles.

Formation oolithique. Les géologues donnent souvent le nom de *formation* à un ensemble de couches que l'on regarde comme le ré-

sultat d'un même ordre de choses, c'est-à-dire ayant été formées par les mêmes causes, agissant simultanément et sans interruption pendant une certaine période de temps. Une formation de calcaire oolithique, voy. *Calcaire*, pourra donc être appelée *formation oolithique*.

Fossile. Ce mot est ici synonyme de pétrifié. Un os fossile ne renferme plus aucune substance animale ; une plante fossile n'a plus rien des substances végétales.

Fougère. Famille de plantes monocotylédones cryptogames, dont les feuilles, roulées en crosse dans leur jeunesse, portent la fructification sur leur face inférieure.

Gneiss. Roche composée de feldspath et de mica, à structure toujours schisteuse.

Graminées. Famille de plantes à fleurs glumacées, en panicules ou en épis. Exemple : le blé, le maïs, l'orge.

Granite. Roche grenue composée de grains de feldspath, de quartz et de mica, immédiatement agrégés entre eux et comme entrelacés.

Grès. Roche composée de grains de quartz et de quelques autres substances pierreuses, agrégées au moyen d'un ciment terreux ou cristallin, de nature siliceuse, calcaire ou argileuse. *Grès rouge ancien*, rouge de brique ou lie de vin, composé d'une pâte argiloïde enveloppant des grains de quartz et des fragments de granite, de schiste, etc. *Grès bigarré*, à ciment argileux ou marneux, bigarré de brun, de rouge, de jaune, etc.

Gryphée. Coquille bivalve dont la valve inférieure est convexe et forme à son sommet une saillie en spirale, tandis que la valve supérieure est plane ou même concave. Les gryphées sont fossiles et n'ont point d'analogue vivant.

Gypse ou pierre à plâtre. C'est un sulfate de chaux hydraté, légèrement soluble dans l'eau. Par la calcination il fournit le plâtre.

Herbivore. Qui mange de l'herbe et s'en nourrit.

Homogène. Tout d'une même nature.

Humus. Voy. *Détritus*.

Invertébrés. On donne ce nom à tous les animaux qui manquent de colonne vertébrale ou épine du dos, comme, par exemple, les insectes, les mollusques, les vers.

Lacustre. Qui appartient au lac, qui est né ou formé dans l'eau douce.

Lias. On nomme ainsi le calcaire à gryphées arquées.

Lichens. Voy. *Cryptogames*.

Lignite. Substance charbonneuse, noire ou brune, provenant de tiges de végétaux ligneux, brûlant avec facilité. Il ne faut la confondre ni avec la tourbe, ni avec la houille ou charbon de terre.

Liliacées. Famille de plantes analogues au lis, c'est-à-dire à fleur sans calice, composées de six pétales, six étamines et un pistil.

Lycopodes. Plantes cryptogames ayant des tiges souvent rampantes, garnies de petites feuilles entières ou légèrement dentelées, et dont la fructification consiste en capsules contenant de nombreuses séminules.

Madrépores. Ce sont des polypes corticaux dont l'axe pierreux et arrondi a toute sa surface couverte de petites étoiles saillantes.

Mammifères. Classe d'animaux qui ont des mamelles et allaitent leurs petits. Le chien, la baleine, le singe, sont des mammifères.

Marne irisée. Marne non schisteuse, bigarrée de rouge, de verdâtre et de bleuâtre.

Micaschiste. Roche composée de mica et de quartz.

Millépores. Genre de polypes corticaux dont l'axe solide et pierreux est diversement branchu, creusé de petits trous ou pores également répartis.

Milliolites. Coquilles fossiles, petites, elliptiques, enroulées autour d'un grand axe, n'ayant que deux ou trois chambres dont la dernière a un trou latéral formant la seule ouverture de la coquille.

Mollusques. Classe d'animaux n'ayant point de squelette articulé ni de canal vertébral ; des vaisseaux et des organes respiratoires distincts ; corps non articulé. Exemple : limace, huître, sèche, calmar, etc.

Monocotylédones. Voy. *Cotylédons*.

Numulites. Coquilles fossiles lenticulaires, sans ouverture apparente, ayant à l'intérieur une cavité spirale divisée par un grand nombre de petites cloisons.

Oasis. Petites îles de verdure semées çà et là au milieu des déserts sablonneux de l'Afrique.

Oursins. Classe de zoophytes, à corps sphérique recouvert d'une croûte calcaire armée d'épines articulées et mobiles.

Pachydermes. Classe de mammifères dont les doigts n'ont pas la faculté de se ployer, étant entièrement enveloppés dans un ongle en forme de sabot. Les uns ruminent et les autres ne ruminent pas.

Palmiers. Famille d'arbres monocotylédons dont les fleurs sont en sorte de panicule nommée *régime*. Exemple : dattier, cocotier, sagoutier.

Pétale. Voy. *Corolle*.

Pistil. Voy. *Fleur*.

Poudingue. On appelle ainsi le grès grossier lorsque ses grains deviennent de véritables cailloux ou fragments arrondis ou anguleux et que leur ciment est très apparent. *Poudingue siliceux* à très petits cailloux de silex jaunâtre réunis par une pâte de jaspe rouge.

Prêles. Genre de plantes de la famille des équisétacées. Les prêles sont des végétaux herbacés, aquatiques, à tiges fistuleuses, articulées, simples ou divisées en rameaux verticillés.

Reptiles. On donne ce nom aux animaux ovipares qui rampent sur le ventre.

Respiration aérienne. On dit d'un animal qu'il a une respiration aérienne quand il a un organe propre exclusivement à décomposer l'air. Il y a deux principales sortes de ces organes : la première, qui appartient à la plus grande partie des animaux qui marchent ou rampent sur la terre ou volent dans les airs, consiste en un appareil qui porte le nom de *poumons* ; par exemple, l'homme, les mammifères, les reptiles, les oiseaux. La seconde sorte consiste en de petits canaux aérifères, ramifiés dans le corps et aboutissant à des petits trous ovales ou arrondis, nommés *stigmates*, et ordinairement placés en rangs sur les deux côtés de l'abdomen, au ventre. Par exemple, les insectes. Les stigmates sont très apparents sur les corps des grosses chenilles à peau nue. On les voit très bien aussi sur le ventre d'un hanneton en lui soulevant les ailes.

Les animaux qui vivent dans l'eau, comme les poissons et les crustacés, ne pouvant respirer de l'air, ont un autre appareil respiratoire nommé *branchies*, propre à décomposer l'air et à en extraire l'oxigène. A un seul animal près, qui possède à la fois des branchies et des poumons, tous les animaux n'ont qu'un des appareils dont nous venons de parler et ne peuvent vivre que dans le milieu où la nature les a placés. Une grenouille tenue un certain temps au fond de l'eau se noie comme un poisson exposés à l'air. Il n'y a donc point de véritables *amphibies*.

Sauriens. Classe de reptiles renfermant les lézards.

Schiste argileux. Roche composée de lamelles de mica et de talc tellement atténuées et confondues les unes avec les autres qu'elle paraît homogène, à texture terreuse et feuilletée.

Silex. Nom que l'on donne aux agates grossières, comme, par exemple, la pierre à fusil, et le *silex meulière*, à texture criblée de cavités irrégulières que remplit en partie une argile rougeâtre. On en fait les meules de moulin.

Sol de sédiment. On appelle ainsi les terrains déposés par les eaux. *Sol primordial :* on donne ce nom aux roches cristallines ne contenant ni cailloux roulés ni débris organiques, et que l'on croit former la couche inférieure de la croûte du globe.

Stratifié. On dit une roche stratifiée lorsqu'elle est divisée par des fissures parallèles et d'une grande étendue (*strates*) superposées les unes aux autres.

Syénite. C'est une roche granitoïde composée essentiellement de grains de feldspath et d'amphibole irrégulièrement mêlés entre eux.

Térébratule. Mollusque à coquille régulière, à valves inégales, se fixant par un ligament ou un tube court ; la plus grande valve est perforée à son sommet qui est proéminent et recourbé ; la charnière est munie de deux dents. Les fossiles de ce mollusque sont beaucoup plus nombreux en espèces que les animaux aujourd'hui vivants.

Trochus. Mollusque à coquille en spirale, quelquefois turriculée, à ouverture operculée, entière, sans échancrure ni canal. Du reste, les trochus varient beaucoup dans la forme générale de leur coquille.

Turritelle. Mollusque de la même famille que le précédent, à coquille mince et à spire turriculée, c'est-à-dire allongée en obélisque. L'ouverture est ronde et complète.

Varec. Plante marine de la famille des algues. Voy. *Algue*.

Vertébrés. Classe d'animaux ayant une colonne vertébrale ou charpente osseuse qui soutient le corps dans toute sa longueur.

Volutes. Mollusques de la famille des trochoïdes. Ils ont une coquille assez variée quant à la forme, mais qui se reconnaît presque toujours à son ouverture terminée par une échancrure sans canal et aux plis saillans et obliques de sa columelle.

Zamia. Voy. *Cycadées*.

Zoophytes. Classe d'animaux les plus simplement organisés. Beaucoup sont composés et la plupart affectent dans leurs organes une forme rayonnante, ce qui fait que plusieurs ressemblent assez à des fleurs dont la corolle serait régulière. C'est sans doute à cause de cette analogie éloignée qu'on leur a donné le nom d'*animaux-plantes*, en grec *zoophytes*. On ne leur connaît ni véritable système de circulation, ni système nerveux bien évident. Plusieurs ont une bouche, un canal intestinal et un anus ; dans d'autres la même issue sert de

bouche et d'anus, et le canal intestinal est remplacé par un sac n'ayant qu'une ouverture. On en trouve dont les organes de la nutrition ne consistent qu'en une cavité intérieure s'entr'ouvrant au dehors par plusieurs suçoirs, et d'autres chez lesquels ces organes manquent absolument. Il paraît que ces derniers se nourrissent par absorption à la manière des plantes. Très peu ont des sexes; beaucoup sont hermaphrodites et ovipares; les autres se reproduisent par bourgeons et par divisions ou boutures.



Crocodile fossile. — 30 *pieds de longueur.*

ÉTUDES MORALES.

GUDULE.

PREMIÈRE PARTIE.

1610.

§ Ier. À SEPT HEURES DU SOIR.

Ce soir-là, quoique dame Trea Dennesens, à la fois mulquinière (apprêteuse de fils) et femme d'un riche tabellion de la ville, fit rôtir le plus beau poulet que jamais eût engraissé bourgeoise d'Anvers, elle ne s'en tenait point, pour cela, avec plus d'assiduité dans sa cuisine que dans son arrière-boutique. Parfois, cependant, si les parfums de la volaille arrivaient trop énergiques jusqu'à la digne ménagère, de façon à lui faire craindre que le feu happât et noircît les flancs dorés du noble rôt, elle courait avec précipitation arroser de jus la pièce capitale de son souper; mais elle revenait de suite reprendre, dans son grand fauteuil à haut dossier, une attitude nonchalante et distraite en apparence. Là, tandis qu'elle ne semblait occupée qu'à dévider lentement une bobine de fil et à la transformer en large écheveau, elle tenait ses deux petits yeux attachés avec une continuelle persévérance sur une vieille lingère qui achevait de ravauder une chaussette de laine outrageusement percée au talon.

Cette femme, assise dans un angle de la sombre arrière-boutique, poursuivait sa tâche sans lever la tête, car son regard aurait aussitôt rencontré, comme un reproche, le regard inquisiteur de madame Dennesens. En effet, l'ouvrière avait loué son travail de toute la journée à la digne mulquinière, et la mulquinière veillait à percevoir intégralement ce qu'elle ne payait pas moins de douze sous par jour, non compris la nourriture. Donc, pour ne perdre ni le temps d'un regard jeté dans la rue à travers les petits vitraux octogones de la fenêtre, ni les quelques instants de relâche qui pouvaient être pris entre un ravaudage terminé et un autre ravaudage à commencer, elle se tenait là, assidue et vigilante, si bien que même un ralentissement dans la marche de l'aiguille ne pouvait lui échapper.

De son côté, la lingère dame Gudule opposait à cette surveillance inquisitoriale mille ruses ingénieuses, non par paresse, mais par cet esprit de contradiction dont ne peuvent se défendre les caractères les plus justes et les plus droits, en face d'une exigence trop impérieuse. Tantôt, sous prétexte d'y mieux voir, elle se penchait tellement sur le petit carreau supporté par ses genoux, que les barbes de son bonnet dérobaient aux regards ses mains qui pouvaient ainsi rester, quelques secondes, inactives. Tantôt la laine se cassait, et il fallait bien du temps pour enfiler de nouveau l'aiguille. Cependant Gudule employait rarement ce prétexte, car madame Dennesens ne manquait jamais de lui opposer un moyen de répression d'un effet infaillible, vu qu'il s'attaquait à l'amour-propre de la vieille:

— Ah! ah! dame Gudule, nous n'avons donc plus nos yeux de quinze ans!

A quoi, Gudule, enfilant aussitôt l'aiguille, répondait avec fierté :

— Grace à Dieu, madame Dennesens, mes yeux sont aussi bons qu'à quinze ans; c'est la laine qui ne vaut rien et qui ressemble à de l'étoupe.

Mais si madame Dennesens était obligée de sortir quelques instants de l'arrière-boutique, oh! c'est alors que Gudule relevait la tête avec une expression ineffable de bonheur et savait voluptueusement étirer ses membres fatigués! Elle regardait les passants de la rue, elle regardait les solives du plafond, elle regardait les sculptures et les figurines qui surchargeaient une grande armoire de chêne placée en face d'elle;... puis, au plus léger bruit, au moindre frôlement de la robe de madame Dennesens, la voilà qui reprenait son attitude courbée et qui remettait en mouvement son aiguille.

De toutes les distractions de Gudule, la plus chère et celle qu'elle attendait avec le plus d'impatience était sans contredit les sons qu'émettaient de temps à autre les cloches de la cathédrale. Le matin, quand ces cloches tintaient la dernière messe, la lingère se disait : «Encore une demi-heure, il sera midi, et l'on dînera.» Le soir, à sept heures, la voix de l'*Angelus* lui annonçait la fin de cette longue journée, d'un silence claustral et d'un travail sans relâche. Or, pour une femme attachée ainsi pendant douze heures sur une chaise, vous pensez quelle satisfaction apportait d'abord le dîner, c'est-à-dire une heure entière de repos et de réfection; — puis surtout l'instant qui la libérait, l'instant qui terminait le pacte par lequel elle avait vendu son labeur, ses mouvements, sa volonté!

Or, je ne sais quel vague pressentiment lui révélait que les sons attendus de la cloche allaient enfin se faire entendre; je ne sais quel instinct agitait d'un joyeux tremblement ses mains, lasses de soutenir la grosse chaussette de laine et de pousser l'aiguille, quand, par un calcul vraiment machiavelique, madame Dennesens dit avec un soupir :

— Quel malheur! l'*Angelus* va sonner, et ma chaussette ne sera point tout-à-fait ravaudée; je ne sais point ce que mettra demain à ses pieds mon homme.

Gudule comprit toute l'atrocité de ce guet-à-pens, sans trouver le moyen, sans avoir la force de s'y soustraire.

— Nous ne sommes pas à un quart-d'heure près, répliqua-t-elle en s'efforçant de sourire; j'achèverai de ravauder la chaussette.

Au même instant l'*Angelus* fit retentir ses chants clairs et plaintifs, mais sans apporter de joie au cœur de Gudule qui poursuivit silencieusement sa tâche.

Dix minutes après, la chaussette se trouva enfin ravaudée; peut-être à la rigueur aurait-on pu reprocher quelque manque de régularité à l'exécution des reprises; mais, à tout prendre, maître Dennesens pouvait s'en servir le lendemain matin, et c'est là seulement ce que demandait sa femme.

Dame Gudule déposa donc son carreau sur une chaise placée devant elle, recula du pied la chaufferette qui supportait ses pieds et secoua son tablier, afin d'en detacher les fils et les particules de charpie qui le couvraient. Après quoi, elle porta la paire de chaussette raccommodée à madame Dennesens, car celle-ci, une fois l'*Angelus* sonné, n'avait plus songé à surveiller Gudule et s'était livrée tout entière aux préparatifs de son souper; elle savait la lingère trop pressée de s'en aller pour que la besogne de la chaussette ne fût pas expédiée vitement.

— Dame Gudule, fit-elle sans quitter la lèchefrite de terre où frissonnait le magnifique poulet, voulez-vous que je vous donne votre souper ou restez-vous avec nous pour prendre votre part de cette superbe volaille?

Dame Gudule jeta un regard convoiteux sur le poulet, mais elle répondit :

— J'emporterai mon souper, madame.

— Voici deux œufs, dame Gudule, et voici un pain de six livres; coupez-y le morceau que vous voudrez.

Et en agissant ainsi la fine bourgeoise savait bien que Gudule couperait un morceau de pain plus petit que celui dont, pour faire les choses décemment, elle aurait dû, elle maîtresse du logis, gratifier l'ouvrière.

Cependant Gudule se montra si réservée dans la dimension du morceau de pain, que madame Dennesens ne voulut point lui céder en générosité. Sans rien dire elle détacha une cuisse du poulet, la plaça dans une assiette et la présenta victorieusement à dame Gudule, qui déjà s'était enveloppée de sa cape pour partir.

A la vue de la cuisse de poulet, une rougeur pleine de surprise et de joie vint empourprer le visage sexagénaire de la vieille femme.

— Sainte Vierge! dame Dennesens, c'est pour moi ce morceau de prince? vous êtes par trop bonne. Et elle fit une de ses plus belles révérences.

— Je suis bien aise que cela vous fasse plaisir, interrompit madame Dennesens dont la lèvre supérieure se gonflait de vanité. Bonsoir, dame Gudule.

— Bonsoir, dame Dennesens, en vous remerciant encore.

Puis, plaçant l'assiette et le poulet dans son petit panier qu'elle recouvrit de sa cape, elle prit le chemin qui menait chez elle, à l'autre extrémité de la ville.

Le vent soufflait avec violence, la neige commençait à tomber; mais une joie trop vive réchauffait le cœur de la vieille femme pour qu'elle souffrît des rigueurs de la saison; elle parcourut donc le long trajet qui séparait Langenieustrat de Keiserstrat sans autre inquiétude que de voir refroidir la bonne chose qu'elle portait dans son panier.

Enfin elle arriva devant une toute petite maison, à la porte de laquelle cinq degrés de pierre servaient de perron; elle frappa, et une voix de jeune fille se fit entendre.

— Est-ce vous, ma bonne?

— Oui, mon enfant, c'est moi, ouvrez.

La porte s'ouvrit, et une jeune fille, qui tenait à la main une lampe de cuivre, brillante comme de l'or, vint recevoir dame Gudule et la débarrassa de sa cape et de son petit panier de jonc.

— Doucement, doucement, Elisabeth, fit la vieille femme avec une joyeuse importance; doucement, car il y a de bonnes choses, voyez-vous, dans ce panier. Devinez quoi?

— Je ne sais! répliqua la jeune fille d'un air distrait et mélancolique.

— C'est une cuisse de poulet! mon enfant; une cuisse grosse comme une cuisse de dindon. Madame Dennesens me l'a donnée pour mon souper et je l'apporte; vite à table, elle est encore chaude.

En disant cela la bonne vieille s'asseyait devant une table dont le couvert se trouvait déjà dressé; et coupant le morceau de poulet en deux parts elle gardait la moins

belle sur son assiette pour servir l'autre à la jeune fille. Celle-ci essaya de manger ; mais bientôt elle écarta son assiette, et deux larmes coulèrent le long de ses joues.

A cette vue dame Gudule, qui savourait avec délices son morceau de poulet, sentit elle-même tout appétit la quitter.

— Il n'est donc point encore venu aujourd'hui? demanda-t-elle avec compassion.

— Depuis trois jours!

— Je ne veux point chercher à le justifier, cela est mal, cela est très mal; mais il a peut-être eu quelque travail forcé qui l'a retenu chez lui. Dame! on ne fait point toujours ce que l'on veut... Allons, mon enfant, du courage, je suis sûre qu'il viendra ce soir ou demain. Mangez un morceau et consolez-vous, ma chère petite Elisabeth.

— Il aura compris, soupira Elisabeth sans rien répondre aux consolations de dame Gudule; il aura compris combien il était insensé à lui d'aimer une orpheline qui n'a d'autre ressource que son travail, qui n'a d'autre soutien que toi, ma bonne Gudule!

— Une orpheline, cela est vrai; mais une orpheline qui a reçu une belle éducation, qui sait lire, qui sait écrire, qui appartient à une des meilleures familles d'Anvers, dame! cela change bien la question. Votre père n'était-il pas un gros marchand de blé? Votre mère n'avait-elle pas pour cousin monsieur le bourgmestre, celui qui est défunt il y a quatre ans?

— Oui, mais des revers inattendus ont ruiné mon père; il est mort de chagrin; ma mère elle-même a succombé, et je suis restée seule au monde, à charge à ton vieux âge et à ta pauvreté.

— A charge, Elisabeth! Voilà de ces paroles qui me mettraient en colère! A charge! N'êtes-vous pas ma consolation? ma joie? Et que ferais-je ici-bas sans vous? Allons, allons, les temps peuvent devenir meilleurs; et notre beau jeune homme a trop de bon sens et de bon cœur pour penser à mal dans tout ceci. Ne perdons pas courage... Et bon Dieu!... tenez, voici le bruit de ses pas dans la rue. Je le reconnais, c'est lui!

En effet le marteau de la porte s'agita; dame Gudule ouvrit, et un jeune homme d'une figure douce et grave entra dans l'unique pièce dont se composait le logis de dame Gudule.

Elisabeth, dont le cœur avait battu précipitamment au premier bruit de pas répétés par les échos de la rue, pâlissait et tremblait, tandis que le jeune homme la saluait avec un mélange de respect et d'intimité.

— Voici bien long-temps qu'on ne vous a vu, dit étourdiment Gudule dans sa joie.

Elisabeth fit un geste comme pour réprimander les paroles de la vieille femme.

— Tout le monde ici ne semble pas partager cette opinion, ma bonne dame Gudule, reprit le jeune homme en souriant.

— Trois jours! trois jours sans venir nous voir! Mais ces trois jours m'ont paru un an, et nos soirées me semblaient ne jamais finir.

— Trois jours! oui, dame Gudule, tout autant, reprit le jeune homme en se débarrassant de son manteau. A moi aussi le temps semblait long! Mais, voyez-vous, il y a des jours où des travaux impérieux nous tiennent captifs! Il y a des jours où le découragement serre le cœur, où la pensée ne peut jaillir du cerveau, où la main refuse d'obéir à la pensée. Ces jours-là, dame Gudule, on éprouve une tristesse sauvage et un besoin de solitude que ne parvient même pas à guérir l'aspect de ceux que l'on chérit le plus! car ces jours-là on doute du présent, on doute de l'avenir, on doute de soi-même.

— Et l'on doute aussi de ceux qui nous aiment, n'est-ce pas? demanda Elisabeth d'un ton de reproche et les yeux pleins de larmes.

— Pardon! oh! pardon, mademoiselle Elisabeth, mais voici trois ans que je vous connais, trois ans que je m'efforce de me créer des ressources pour réaliser les rêves de bonheur qui viennent parfois caresser mon imagination de leurs reflets d'or, et je ne puis réussir à rien! Je reste toujours aussi inconnu... aussi pauvre, veux-je dire. Je voudrais justifier ma tendresse pour vous par quelque succès éclatant; car, voyez-vous, on rit d'un jeune homme pauvre qui se marie à une jeune fille pauvre... on lui reproche son mariage comme une mauvaise action; on lui ferme toute voie d'avenir. Le besoin arrive; avec le besoin le découragement, et rien ne peut plus faire sortir de la misère et de la médiocrité.

— Oui, vous avez raison, maître Pierre; oui, l'amour d'une jeune fille pauvre porte malheur; cela est ridicule, cela est funeste... Il faut le rompre! il faut s'en débarrasser comme de quelque chose de maudit!

— Elisabeth! quel langage sévère et dur vous me tenez.

— Pardonnez, dit-elle en lui retirant sa main qu'il avait prise, pardonnez-moi, maître Pierre. Pardonnez-moi, c'est la dernière marque de faiblesse que je donnerai; je serai forte désormais, je vous prouverai que je n'ai point pour vous l'affection égoïste et froide d'une jeune fille vulgaire... Ce que vous venez de me dire, je l'ai compris depuis long-temps, et je me le suis reproché avec amertume. «Quoi, me disais-je, tu l'aimes! et tu détruis son avenir; tu l'aimes! et tu le condamnes à la pauvreté pour toute sa vie? S'il accomplit les généreux sacrifices qu'il projette pour toi, tu te condamnes à le voir végéter près de toi, à te l'attacher sous tes yeux comme un remords continuel.» Non pas, maître Pierre, il n'en sera rien. Devenez libre. Je vous rends vos promesses; ne soyez plus pour moi qu'un frère. Je souffrirai quelque temps, peut-être; mais le sentiment d'un devoir accompli donne de la force, — et puis j'ai l'habitude du malheur.

Pâle, mais résolue, elle se rassit.

— Et voilà comment vous me comprenez, voilà comment vous appréciez ma tendresse pour vous, Elisabeth? Depuis trois ans n'ai-je pas constamment travaillé pour vous; pour devenir digne de vous; pour vous apporter un nom dont vous soyez fière?

— Votre nom! mais le sais-je seulement votre nom? Croyez-vous que bien des fois le soupçon n'ait point approché de ma pensée en vous sachant sans cesse entouré de mystère? en souffrant du sourire sarcastique que nos voisines laissent échapper en vous voyant entrer ici?... Mais ce soupçon, je l'ai toujours repoussé, je le repousse encore, car je vous crois un loyal et franc jeune homme... Enfin, je vous le répète, maître Pierre, je ne veux plus voir en vous qu'un frère; je ne veux plus être pour vous qu'une sœur tendre et dévouée, une sœur qui partagera vos inquiétudes et vos chagrins, qui vous consolera, que vous trouverez toujours là. Mais plus de projets insensés! plus de rêves impossibles! Cela fait trop de mal, cela tue.

Il y avait tant de fermeté dans ces paroles, et elles étaient dites avec une expression si forte et si vraie que le jeune homme en subit l'ascendant et ne put y répondre que par des larmes furtivement essuyées.

A la fin il se leva, et faisant un geste solennel :

— Elisabeth, dit-il, j'ai juré que vous seriez ma femme, et rien ne peut me dégager, moi, de ma parole!... Cependant, puisque vous le voulez, je vous rends libre de tout engagement envers moi; mais, je vous le répète, je n'en tiens pas moins pour sacré le serment que j'ai fait. Adieu! je ne vous reverrai pas sans que vous m'écriviez de revenir; peut-être même quitterai-je Anvers...

— Ne vous quittez pas de la sorte, au nom de la sainte Vierge! s'écria Gudule. Eh quoi! quand on s'aime depuis si long-temps, faut-il se dire ainsi des paroles amères et dont on se repent avant même de les avoir prononcées tout-à-fait? Que deviendriez-vous l'un sans l'autre? Elisabeth ne fait que pleurer depuis trois jours qu'elle ne vous a vu; et vous, vous êtes pâle comme un linceul, maître Pierre, pour quelques mots de querelle échangés avec Elisabeth. Eh! mon Dieu! mes enfants, ne troublez pas ainsi le bonheur que la Providence vous accorde et celui qu'elle vous promet. Vous êtes jeunes, vous avez au cœur un amour saint et pur, et vous vous désespérez! Moi j'ai confiance dans l'avenir et dans la miséricorde de Dieu. Où iriez-vous, maître Pierre, pour trouver une femme plus belle, plus douce, plus dévouée? Chacun l'estime et l'aime, chacun la salue ni plus ni moins que si son père, maître Brant, était encore vivant et riche. Et puis laborieuse, et bonne surtout! bonne! Si vous saviez comme elle a soin de moi qui ne suis qu'une pauvre servante de feu sa digne mère! si vous saviez comme elle me dorlote à la moindre indisposition! Elle ne peut aller travailler à la journée comme moi, car ce serait déroger à son rang, et je ne voudrais pas pour tout au monde qu'elle y dérogeât; mais elle passe ici la journée à faire de la dentelle... Elle gagne plus que moi, en vérité! Et quand je rentre, le souper se trouve prêt, et un bon feu et un bon accueil! Oh! c'est un ange, voyez-vous! aussi vrai que vous êtes un honnête garçon, rangé comme une fille, et qui fera fortune un jour... Eh bien! nous attendrons ce jour-là patiemment, et Dieu nous l'enverra bientôt, je l'espère... En attendant, donnez-vous la main, oubliez toutes ces vilaines paroles, et causons d'amitié.

Gudule mit les mains d'Elisabeth dans les mains de Pierre, et tous les deux restèrent quelques instants dans cette attitude, les yeux baissés, et sans rien dire.

A la fin Pierre le premier demanda, d'une voix doucement émue et pleine d'inflexions caressantes :

— Donc vous ne m'aimez plus?

Élisabeth leva sur lui un regard qu'aussitôt elle abaissa; puis elle dégagea doucement sa main de la main du jeune homme, tandis que Gudule savourait cette réconciliation avec des yeux pleins de larmes qui trahissaient sa joie.

— Donc vous ne m'aimez plus? répéta Pierre en souriant.

— Méchant! répondit Elisabeth, méchant!... Au moins vous ne me direz plus de ces paroles qui font tant de mal?

— N'en ai-je pas été bien cruellement puni? Oh! quand vous serez ma femme, je saurai vous faire expier toutes ces persécutions, Elisabeth.

— Votre femme! Mon Dieu, maître Pierre, je ne puis croire que tant de bonheur me soit réservé, et pourtant j'ai besoin de le croire.

— Si vous saviez l'ardeur avec laquelle je vais travailler pour hâter ce jour heureux!

— A la bonne heure! voilà parler! s'écria Gudule; les anges doivent sourire à vos projets, car ils sont chastes et vertueux... Et maintenant que vous voilà réconciliés, ajouta-t-elle, je sens renaître mon appétit, et je vais achever ma cuisse de poulet, qui par malheur est froide.

§ II. A L'AUTRE BOUT DE LA VILLE.

Dans nos mœurs actuelles, si positives et si défiantes, on ne peut guère comprendre ces projets de mariage formés plusieurs années à l'avance, et qui néanmoins finissaient toujours par s'accomplir religieusement. Mais, chez les simples et bons Flamands du seizième siècle, de telles fiançailles avaient communément lieu. Lorsqu'un jeune homme aimait une jeune fille, et que son âge, son peu de fortune ou tout autre obstacle s'opposait à ce qu'il se mariât de suite, il allait trouver le père et la mère de celle qu'il aimait, et, après avoir fait connaître son amour, il se voyait admis dans leur famille, où chacun le traitait comme s'il en eût déjà fait partie.

Tous les soirs, après le *salut* (1), c'est-à-dire quand ce service religieux était venu terminer la journée de travail et commencer les heures du repos, les *promis* arrivaient chez les parents de celle qu'ils aimaient. Ils y trouvaient leur couvert, mis à la table du souper près du couvert de la jeune fille, et, suivant l'expression sacramentelle, ils pouvaient *faire leur cour*. Le souper fini, l'hiver, on se réunissait autour de la haute cheminée pour deviser ou jouer à quelque jeu et les deux amants s'asseyaient encore l'un près de l'autre. L'été, si l'on allait se promener sur le port, les deux amants se donnaient le bras.

Ainsi, leur amour, grandi sous les regards paternels, sans rien d'illicite et sans obstacle, plein de charme et d'espérance, s'écoulait avec calme et prenait chaque jour un caractère plus saint et plus durable. C'était en outre un préservatif contre les mauvaises sociétés où l'oisiveté et le vide de cœur auraient pu jeter les jeunes hommes; sans compter qu'ils y trouvaient un encouragement perpétuel à se préparer un avenir par leur travail, afin de hâter le jour de leur mariage.

Ces explications données, on ne s'étonnera plus maintenant que le jeune Pierre se trouvât admis chez la bonne Gudule, et que, sans blesser aucune convenance, il parlât librement de son amour à Elisabeth Braut.

C'est quelque temps après avoir perdu sa mère que Pierre fit, pour la première fois, rencontre d'Élisabeth. Triste, découragé, plein d'isolement et de douleur, il allait quitter bientôt Anvers et retourner à Rome, lorsqu'un soir il entra dans l'église où reposaient les restes de la sainte femme que Dieu venait de rappeler à lui. Comme il s'approchait de la chapelle, il vit une jeune fille vêtue de noir et qui priait en pleurant. Il s'approcha : c'était pour une mère qu'il l'entendit prier! Elle aussi venait d'être frappée d'un coup bien cruel! elle aussi n'avait plus de mère!

Une telle conformité de douleur impressionna vivement le jeune homme qui ne pouvait détacher ses regards de dessus cette pâle et faible créature, si touchante et si poétique, à demi cachée par un long voile, et sur laquelle la lampe vacillante de la chapelle reflétait, en mille accidents pittoresques, sa lueur jaune et ses ombres mobiles.

Quand la jeune fille se leva, Pierre la suivit, et le lendemain il sut, avec adresse, se procurer des renseignements sur celle qui préoccupait si fortement son imagination.

(1) On appelle *salut* un service du soir qui se célèbre dans les églises catholiques de la Flandre, de six à sept heures.

Elle se nommait Elisabeth Brant et appartenait à une honorable famille de la bourgeoisie. La perte de plusieurs bâtiments en mer avait ruiné son père, mort deux années auparavant, et Dieu avait mis le comble aux épreuves dont il accablait l'orpheline en la séparant d'une mère.

Depuis ce jour funeste, Elisabeth restait encore plus solitaire et plus retirée, vivant du travail de ses doigts, et fesant son unique société d'une vieille servante de sa mère, que rien n'avait jamais pu séparer ni de sa maîtresse ni de la fille de sa maîtresse. Tandis que la jeune fille s'occupait au logis de quelque ouvrage de dentelle laborieusement fait et pauvrement payé, la vieille allait travailler en journée. Du reste, les voisins n'avaient pas assez d'éloges pour les deux femmes, et, comme le disait Gudule tout à l'heure, chacun dans la rue leur ôtait respectueusement son chaperon lorsqu'elles venaient à sortir.

Ces détails, loin de satisfaire la curiosité de Pierre, ne la rendirent que plus vive: il résolut de pénétrer dans cet intérieur et de savoir par lui-même à quoi s'en tenir sur Elisabeth Brant et sur son Mentor. Le prétexte ne fut pas bien difficile à trouver, car il suffisait d'aller commander quelque ouvrage de lingerie aux deux ouvrières.

Pierre fut reçu par Elisabeth avec une simplicité digne et sans affectation; elle se chargea volontiers du travail qu'on lui proposait et indiqua le jour où elle comptait le terminer.

Deux fois avant ce jour, Pierre eut à venir faire des observations sur quelques changements nécessaires dans la disposition du linge qu'on lui confectionnait; ensuite il se trouva avoir besoin de collerettes, puis de manchettes, puis de telles autres choses, si bien qu'il trouvait toujours prétexte de visiter Elisabeth.

Plus il la voyait, plus il la trouvait belle, naïve et digne d'une affection sainte et durable. De son côté, la jeune fille n'avait jamais ouï voix plus douce que celle de maître Pierre, jamais elle n'avait rencontré des idées plus en harmonie avec les siennes... si bien qu'un soir, sans jamais s'être dit qu'ils s'aimaient, ils se surprirent à former ensemble des projets de mariage et d'avenir.

Dès ce jour, Elisabeth avoua franchement sa tendresse pour Pierre, et la bonne Gudule se réjouit d'un événement dont elle n'avait jamais douté; car il ne serait jamais venu à l'idée de la vieille femme que l'on aimât Elisabeth sans songer à l'épouser.

Cependant Pierre, naguère cruellement blessé dans une affection profonde, et qui, après un an d'absence, avait vu une jeune fille sa fiancée en épouser un autre, (ce n'était point une Flamande, c'était une Italienne), ne se livrait qu'avec défiance aux sentiments qu'il éprouvait. Près d'Elisabeth il subissait toute la magie produite par la parole candide et la beauté de cette angélique créature, mais loin d'elle il retrouvait ses doutes et ses souffrances. Plusieurs fois même, il avait voulu se séparer d'elle, il avait voulu partir: « Car, se disait-il, elle me trompera comme l'autre, » mais il ne s'était jamais trouvé le courage d'accomplir ce dessein; et il laissa, de cette manière, s'écouler trois années, qu'il passa dans le doute et agité par les pensées les plus contraires.

Élisabeth, au contraire, s'était abandonnée avec toute la confiance d'une jeune fille sans expérience à la tendresse qu'elle éprouvait pour Pierre; et si quelquefois un doute venait troubler son imagination, il suffisait d'un mot de Pierre pour l'apaiser et la rassurer.

Si bien qu'elle n'avait jamais songé à pénétrer le mystère dont s'entourait ce jeune homme, et qu'elle ignorait encore sa position dans le monde, sa profession, et pour ainsi dire jusqu'à son nom de famille; car ce nom il ne le lui avait dit qu'une seule fois, et comme elle l'appelait toujours Maître Pierre, elle avait fini par ne plus se rappeler l'autre nom que vaguement. Mais qu'importe, puisqu'elle l'aimait, puisqu'il l'aimait! Qu'importe, puisqu'un jour il lui dira ce nom et le lui donnera devant Dieu et devant les hommes?

Telle était donc la double situation d'esprit de l'un et de l'autre quand ils se séparèrent: Elisabeth était redevenue sereine et joyeuse; Pierre avait repris ses perplexités. Rêveur, triste et mécontent de lui, il se dirigea vers une maison de belle apparence. A peine en eut-il frappé le marteau, que deux pages accoururent lui ouvrir et s'empressèrent de le débarrasser de son manteau; puis un intendant vêtu de noir s'approcha respectueusement de lui, et dit qu'un seigneur de Madrid attendait depuis deux heures pour s'acquitter d'un message dont l'avait chargé son maître, le duc de Bragance.

Ce seigneur, à l'aspect du jeune homme, s'inclina et lui remit une lettre et une bourse pleine d'or que Pierre reçut avec un sourire dédaigneux et qu'il jeta à ses pages.

— Senor, répondit-il, dites à votre maître que j'irai à Villanova, non pour faire ce qu'il me demandait, mais pour m'y distraire, huit ou dix jours. J'ai là cent mille pistoles; j'en prendrai trois mille pour les dépenser pendant mon séjour dans votre ville (1).

Puis il se tourna vers ses pages.

— Remerciez donc, leur dit-il, monsieur l'envoyé du duc de Bragance, qui vous apporte cinquante pistoles de la part de son maître!

Ensuite il passa dans une riche chambre à coucher où des serviteurs s'empressèrent de le déshabiller, tandis qu'un secrétaire lui lisait plusieurs lettres que différents messagers avaient apportées. L'une de ces lettres était de l'archiduc Albert, qui se plaignait amèrement du projet de quitter la Flandre espagnole qu'avait pu former un homme, *le plus précieux ornement de cette contrée* (2); une seconde portait la signature du duc de Buckingham et annonçait l'arrivée de Michel Albano, avec une somme de 60,000 florins. « Cela, disait-il, vous « déterminera, moins que le désir de m'être agréable, à « me céder votre cabinet de vases de porphyre, d'agates, « de bustes antiques, de médailles et de tableaux. Ce fai- « sant, je vous en garderai une grande reconnaissance; « quant à mon amitié, vous savez que rien n'y peut « ajouter. »

« Hélas! soupira Pierre qui n'écoutait qu'à demi la lecture de ces lettres, hélas! la fortune et la gloire ne sont donc point du bonheur! »

Puis il congédia d'un geste secrétaire, pages et valets, et il se mit à considérer pieusement le portrait de sa mère:

« Vous, soupira-t-il, vous qui maintenant êtes une sainte du ciel, ma mère, éclairez-moi! Puis-je compter à jamais sur la tendresse d'Elisabeth? »

§ III. Bonheur.

Si la nuit de Pierre se passa dans l'agitation et dans l'insomnie, celle d'Élisabeth au contraire s'écoula parmi les rêves les plus riants, et la jeune fille dormait encore d'un sommeil profond, lorsque Gudule s'éveilla et se mit sur son séant. L'horloge de bois indiquait sept heures.

(1) *Decamps*, tome Ier.
(2) *Idem.*

— Juste Dieu! s'écria la vieille femme, juste Dieu! sept heures! Que va dire madame Dennesens en me voyant en retard, moi qui suis toujours si exacte? Sainte Vierge! comment ai-je pu dormir si tard?

Elle se vêtit à la hâte, baisa sur le front Elisabeth qui dormait toujours, et se rendit de son plus vite chez madame Dennesens.

Le visage de la femme du notaire exprimait ce mécontentement hargneux et presque satisfait de gronder, qui caractérise, il faut le dire, certains visages de ménagères flamandes.

— Ah! nous n'avons plus nos jambes de quinze ans, dame Gudule, fit la cruelle bourgeoise, sachant que le coup le plus cruel dont on puisse frapper une vieille femme c'est de lui reprocher et de lui faire sentir les infirmités de son âge.

— Je suis en retard d'un quart d'heure, reprit Gudule d'un ton piqué; mais...

— D'un quart-d'heure!... d'une demi-heure, vous voulez dire?

— Eh bien! dame Dennesens, vous me paierez en moins un quart de jour, et tout sera dit.

— Tout, non; car ma besogne se trouvera en retard.

— Je resterai ce soir une demi-heure de plus.

— C'est cela! user de la chandelle...

— Alors, dame Dennesens, que voulez-vous que je fasse? faut-il que je m'en retourne? demanda Gudule d'un ton de dignité offensée.

A cette menace, dame Dennesens, que sa nature grondeuse avait entraînée un peu trop loin, vit aussitôt apparaître, devant son imagination, non-seulement le raccommodage de tout son linge en suspens, mais encore l'arrivée chez elle d'une lingère moins laborieuse et moins experte que Gudule.

— Allons, allons, interrompit-elle d'un ton radouci, laissons là ces discussions qui ne mènent à rien... Dame Gudule, avez-vous trouvé bon mon poulet?

— Excellent! parfait! madame, reprit Gudule encore un peu fâchée, et qui alla prendre sa place accoutumée dans l'arrière-boutique.

Sur ces entrefaites, maître Dennesens, gros homme dont la finauderie perçait niaisement à travers les traits communs et bouffis de son visage, entra dans l'arrière-boutique et vint acoster Gudule, tout étonnée de cet honneur.

— Çà, dit-il en faisant signe à sa femme de sortir et en s'asseyant à côté de la lingère, ça, dame Gudule, que donneriez-vous à celui qui vous apporterait une bonne nouvelle?

— En avez-vous une à me dire? demanda Gudule en souriant de cette plaisanterie.

— Oui.

— Je lui donnerai ce qu'il voudra, reprit-elle en commençant à prêter plus d'attention aux paroles du tabellion.

— Eh bien! je viens vous apprendre que vous héritez de cinquante mille florins (1)!

— Cinquante mille florins! Oh! vous vous moquez de moi! Ne vous jouez pas ainsi, monsieur le tabellion, voyez-vous, cela fait trop de mal.

— Dame Gudule, tâchez de maîtriser un peu vos émotions, et écoutez-moi. N'avez-vous pas dans la province de Liége, proche de Verviers, au village de Seroulle, un cousin nommé Eustache Goffyn?

(1) 60,000 fr.

— Oui, maître; mais il est beaucoup plus jeune que moi et il a deux enfants.

— Eh bien! lui et ses deux enfants sont morts *intestat,* et vous êtes la seule héritière de leur ferme immense et de leurs terres.

Tandis que le tabellion lui donnait ces renseignements, dame Gudule joignait ses mains, que l'émotion faisait trembler; une sueur abondante ruisselait sur son visage, et ses lèvres convulsives balbutiaient un nom:

— Elisabeth! Elisabeth!

— Voyons, continua le tabellion, en passant son bras sous le bras de la vieille femme, à la grande surprise de madame Dennesens qui venait de rentrer dans l'arrière-boutique; voyons, marchez un peu et venez avec moi dans le jardin; l'air vif vous fera bien et calmera des émotions qui ne peuvent être funestes d'ailleurs, car c'est la joie qui les cause.

En effet, après quelques tours dans ce jardin où elle était tout étonnée de se trouver, car c'était un honneur que le tabellion accordait seulement à ses plus considérables pratiques, Gudule avait retrouvé toute sa raison.

— Maître Dennesens, dit-elle, cette fortune ne peut guère me servir à moi qui suis vieille et habituée à la pauvreté; il faut donc qu'elle serve au bonheur de ma jeune maîtresse, au bonheur d'Elisabeth; et pour cela il faut lui faire croire que l'héritage appartient à elle et non à moi; car, sans cela, elle refuserait de l'accepter.

Le tabellion regarda la vieille fille avec une respectueuse admiration.

— Il le faut, voyez-vous, continua Gudule avec l'aplomb que donne instinctivement la fortune, il le faut, et je vous en garderai une éternelle reconnaissance.

— Soit, dit le tabellion, nous arrangerons cela.

— Dans le Cambresis, Elisabeth a des parents nombreux, des parents qu'elle ne connaît pas; supposez qu'il lui en est mort un, et qu'il était aussi riche que mon cousin Goffyn; faites signer à Elisabeth,—sans qu'elle sache de quoi il s'agit,—sans qu'elle le lise,—un parchemin pour recevoir cet héritage supposé, et qu'au lieu de cela, elle signe une acceptation de mes biens.

— Vrai Dieu, dame Gudule, voilà que vous parlez d'affaires et que vous vous y entendez comme un tabellion même.

— Oh! c'est qu'il y va du bonheur de mon enfant, de mon Elisabeth que j'ai élevée;—et que je vais marier, mon bon maître Dennesens; car elle aime un beau jeune homme, et ils étaient trop pauvres pour s'épouser. Ah! ah! comme ils vont être surpris. — Mais il faut que j'aille annoncer à Elisabeth l'héritage qu'elle vient de faire. Dites-moi, maître, dame Dennesens ne m'en voudra pas trop si je m'en vais aujourd'hui comme cela sans terminer les raccommodages de linge; mais la tête me brûle tant et la main me tremble si fort que je ne pourrais pas seulement relever une maille; demain je viendrai de meilleure heure.

— Non, non, allez en paix, dame Gudule, nous aurons une autre lingère.

— Et pourquoi? demanda Gudule presque offensée.

— Parce que d'ici à quelque temps vous aurez autre chose à faire qu'à raccommoder mes vieux bas. Çà, venez me mettre votre croix au bas de deux ou trois parchemins, et je vous laisse libre.

§ IV. **Romanesque.**

Une heure après le départ de Gudule, Elisabeth s'

tait éveillée toute surprise de voir qu'il faisait grand jour et qu'elle avait dormi plus long-temps que d'ordinaire. Mais elle se sentait si calme et si reposée, elle avait fait de si doux songes, qu'elle n'eut point le courage de regretter le retard causé par ce sommeil à sa besogne accoutumée. Bien loin de là, au lieu de se lever aussitôt et de vaquer aux soins domestiques, elle se laissa nonchalamment aller aux charmes de ses souvenirs, et elle était encore là, dans son lit, rêveuse et nonchalante, lorsqu'on frappa doucement à la porte.

— Qui donc est là? demanda-t-elle.

— C'est moi, c'est Pierre!

— Eh! mon Dieu, dit-elle, quelle opinion va-t-il prendre de moi, lorsqu'il saura qu'à pareille heure je suis encore couchée. N'importe, il ne faut pas le mécontenter en le renvoyant.

Elle s'habilla donc à la hâte, tira les rideaux bleus de l'alcôve, pour dissimuler le désordre du lit, et ouvrit enfin à Pierre, qui sourit malicieusement en voyant les yeux de la jolie dormeuse encore gros de sommeil.

— Qui me vaut donc si matin votre visite? lui demanda-t-elle en rougissant.

— J'étais triste et j'avais le cœur plein de pensées lourdes et douloureuses; je suis venu vous voir pour me guérir. J'étais loin de soupçonner que vous dormiez encore à neuf heures, ajouta-t-il en jetant un regard taquin sur les meubles en désordre du petit logis.

— Et pour votre peine vous m'aiderez à les ranger, maître Pierre. Prenez cette table avec moi... bon! Poussez maintenant cet escabeau.

— Ne dirait-on pas qu'ils sont déjà dans leur ménage! s'écria la plus joyeuse voix que jamais eussent entendue les deux promis.

C'était Gudule, rouge, haletante, et légère comme si elle n'eût eu que quinze ans.

— C'est cela, c'est cela, maître Pierre; apprenez à aider votre femme dans les soins domestiques, car vous vous mariez dans quinze jours.

— Dans quinze jours! fit Pierre avec surprise.

— Ne m'avez-vous pas répété cent fois que la pauvreté seule vous empêchait de vous marier?

— Eh bien? demanda Pierre en pâlissant.

— Eh bien! vous êtes riche.

— Elle sait mon secret, pensa-t-il; elle m'a fait suivre, elle m'a épiée, peut-être même a-t-elle depuis long-temps pénétré le mystère dont je m'enveloppe; peut-être... Oh! ce serait affreux; peut-être n'est-ce que l'homme riche que l'on accueille et que l'on aime ici.

— Vous êtes riche, répéta Gudule.

— Riche! moi?...

— Vous, non; mais Elisabeth... elle fait un héritage de cinquante mille florins.

— Moi! Gudule?

— Toi, mon enfant! toi! Ainsi plus d'inquiétudes, plus de larmes! plus d'attente! plus que de la joie; tra la la la la la la la! »

Et elle dansait, et elle sautait en battant des mains. Ensuite elle expliqua aux promis comme quoi un parent d'Elisabeth lui laissait en mourant cinquante mille florins.

— Et tout cela est à vous, Pierre, à vous, dit Elisabeth; vous en userez comme vous le voudrez. Nous vivrons paisiblement de nos rentes, s'il vous plaît; nous ouvrirons quelque boutique si vous l'aimez mieux; rien ne m'importe, pourvu que désormais je ne vous quitte pas.

— Et vous ne me quitterez plus, Elisabeth; dans quinze jours vous serez ma femme à la face de Dieu et des hommes; non pour vos richesses, ajouta-t-il, mais pour votre cœur et pour votre tendresse... Moi aussi j'ai un secret, mais vous ne le saurez que le jour de notre mariage. En attendant, laissez-moi m'occuper de tous les préparatifs des noces. J'ai quelques amis qui pourront y suffire, je pense. Ne sortez pas, ne voyez personne; me le promettez-vous, me le jurez-vous?

— Je vous le jure, Pierre.

— Adieu donc, mon Elisabeth.

Et il lui baisa tendrement la main, tandis que Gudule criait et chantait.

— Dans quinze jours! dans quinze jours!

Les quinze jours qui retardaient encore le mariage et les délais que nécessitaient les formalités de l'église s'écoulèrent en préparatifs où l'aiguille de dame Gudule joua un grand rôle; car si la jeune fille tailla elle-même sa robe de noce, en revanche ce fut Gudule qui la cousit; et avec quel soin! je vous laisse à le penser! Pierre ne quittait presque plus les deux heureuses femmes; seulement il cherchait le plus possible à les empêcher de sortir et à rendre impossible tout rapport entre elles et les autres personnes de la ville.

Mais quatre jours avant le mariage, il cessa tout-à-coup de venir, et vous pensez combien le temps parut long aux deux femmes et quelles inquiétudes agitèrent leur imagination et leur cœur.

Assise près de la petite fenêtre, Elisabeth regardait sans cesse si elle n'apercevait pas au loin son fiancé, et son cœur battait violemment si quelque personne se montrait à l'extrémité de la longue rue; mais bientôt des larmes coulaient de ses yeux, car ce n'était pas lui.

— Il est malade, se disait-elle avec angoisse, et je ne suis point là pour lui donner des soins, je ne suis point là pour veiller près de lui... D'autres fois une pensée plus horrible encore se dressait devant elle.

— Il ne viendra pas, il ne m'aime pas.

Quant à Gudule qui souffrait pour le moins autant qu'Elisabeth, elle affectait une confiance bien loin de sa pensée et poursuivait les préparatifs de la noce avec un cruel désespoir; d'autant plus cruel qu'il lui fallait le cacher sous une apparence de gaîté.

Enfin le jour des noces arriva.

Dès huit heures du matin, Gudule, parée elle-même d'une robe neuve, se mit à revêtir des habits nuptiaux Elisabeth qui, pâle et se soutenant à peine, ne quittait pas les yeux de dessus la fenêtre. L'inquiétude agitait si fort les mains de Gudule qu'elle pouvait à peine attacher les épingles et nouer les rubans de la robe d'Elisabeth.

Ces transes durèrent jusqu'à dix heures.

A dix heures, une musique se fit entendre dans la rue; bien loin de se douter que cette musique fût pour la noce, Gudule vint sur le seuil regarder ce que c'était. Jugez de sa surprise! les musiciens précédaient la confrérie de Saint-Ildefonse, dont les membres, revêtus de leur magnifique costume, marchaient enseignes et guidons déployés. Après cela venait une députation des divers *sermens* (1) de la bourgeoisie, et enfin un groupe nombreux de gentilshommes, parmi lesquels on remarquait le bourgmestre en personne, et messire Gavaert, le secrétaire de la ville.

Le cortége fit halte et se rangea autour du petit logis, au grand ébahissement de Gudule et d'Elisabeth.

(1) Compagnie.

Alors parut le marié, Pierre, dans un riche accoutrement, et un cri s'éleva de toutes parts :

— Vive la femme de RUBENS !

— Rubens ! murmura Elisabeth éperdue ! Rubens ! cet artiste célèbre dont chacun dans la ville répète le nom avec admiration et respect ! vous êtes Rubens ? Pierre !

— Oui, mon Elisabeth, oui ; ma fortune, mon nom, ma gloire, tout cela vous appartient.

— Qu'importe tout cela ? puisque j'ai votre amour.

— Mais où donc se tient Gudule ?

— Me voici, me voici, dit à mi-voix la vieille femme, confuse de voir maître Pierre devenu un personnage de si grande importance.

— Ah ! ah ! je sais vos mensonges, dame Gudule, le tabellion, maître Dennesens, m'a tout dit.

— Taisez-vous donc ; quel besoin de dire cela à tout ce monde ?

— Je ne le leur dirai point, car ils le savent déjà.

— Mes amis, ajouta-t-il en prenant la vieille femme par la main, mes amis, voici Gudule !

Chacun se découvrit avec respect.

—Et maintenant, fit-il en prenant les mains d'Elisabeth et de Gudule, maintenant marchons à l'église cathédrale, où monseigneur l'évêque nous attend pour bénir notre union.

— Vive Rubens ! vive Elisabeth Brant ! répéta la foule.



ÉTUDES MORALES.

GUDULE

SECONDE PARTIE.

1620.

§ I. La fête de Saint-Nicolas.

Dix années après le mariage de Paul Rubens et d'Elisabeth Grandt, dame Gudule, assise devant une table de cuisine, disposait, dans une paire gigantesque de souliers en carton, des jouets d'enfants, des pâtisseries et des images grossièrement enluminées. Une femme de soixante ans à peu près, et qui n'était rien moins que dame Tréa Dennesens, l'épouse du tabellion, présentait tour à tour chacun de ces objets à Gudule, qui les enveloppait soigneusement de papiers, non sans adresser quelques observations louangeuses ou critiques à celle qui l'aidait et qui recevait ces monitoires avec la déférence d'une inférieure envers sa supérieure.

—Jamais nous n'avons aussi bien réussi nos *couques* (1), dame Tréa; le sucre qui les recouvre brille comme du diamant. La pâte de ces *quenioles* (2) manque un peu de fermeté; vous ne l'avez pas assez cuite. On se mangerait les doigts avec ces *goières* (3). Maintenant, dame Tréa, mettons la poupée dans le soulier de Catherine, le Saint-Nicolas de bois dans le soulier de Paul, et allons placer tout cela sous la cheminée de monseigneur Rubens. N'avons-nous rien oublié?

— Non, dame Gudule, tout est prêt; rien ne manque pour cette fête des enfants.

— Rien! dame Tréa, rien excepté leur mère! soupira Gudule en se retournant, et dont la tête, restée jusqu'alors dans l'ombre, se trouva tout-à-fait éclairée par la lumière de la lampe. Leur mère! répéta-t-elle avec une expression de désespoir qui contractait son visage pâle et profondément flétri par la douleur et par l'âge, leur mère!

Et des larmes tombèrent lentement de ses yeux éraillés sur ses joues ridées et livides.

— Dire qu'après huit années de mariage elle est morte d'une fièvre lente et contre laquelle n'a rien pu toute la science des médecins! Dire, dame Tréa, qu'il m'a fallu, moi vieille et de peu d'utilité sur la terre, recevoir le dernier soupir de cette ange, belle, jeune, adorée, et si nécessaire aux deux chers petits innocents qu'elle laissait après elle. Dame Tréa, voyez-vous, de pareilles choses feraient douter de la justice de Dieu, si l'on ne repoussait avec dévotion les mauvaises pensées qu'elles inspirent.

Je la vois encore sur son lit de douleurs, prêtant l'oreille au moindre bruit de voitures et demandant avec anxiété: Est-ce Pierre? est-ce mon mari qui arrive enfin? Car il y avait trois mois que monseigneur Rubens était parti pour l'Espagne, et on lui avait écrit depuis lors la maladie de sa femme et les craintes qu'elle inspirait. Hélas! aucune voiture ne s'arrêtait devant la porte du logis. Enfin, dame Tréa, vers les cinq heures du matin, comme le jour commençait à paraître et à se mêler d'une façon lugubre à la lueur de la lampe, madame Elisabeth se dressa sur son lit: « Gudule, fit-elle en me tendant sa main froide et moite, amène-moi mes enfants, je veux les revoir encore une dernière fois. » J'allai quérir les deux petits innocents qui ne savaient ni pourquoi on les éveillait de si bonne heure, ni pourquoi je les faisais mettre à genoux près du lit de leur mère, ni pourquoi leur mère les bénissait en pleurant.

— Ecoute, Gudule, me dit ensuite la chère dame, écoute: arme-toi de courage et de force pour supporter le chagrin de ma mort, car il faut que tu deviennes la mère de mes enfants. Je ne te l'ai jamais dit; mais le mal dont je meurs, Gudule, c'est d'avoir perdu l'amour de mon mari. Vois-tu, Gudule, il s'est, bien des fois, repenti d'avoir épousé une pauvre fille sans éducation brillante, et qui ne savait qu'aimer son mari, élever ses enfants dans la crainte de Dieu et surveiller son ménage. J'ai eu tort de ne point lutter contre mes goûts paisibles et mon besoin d'une existence obscure et d'intérieur; j'aurais dû, pour lui plaire, apprendre à devenir coquette, à me parer de belles robes, à briller dans les fêtes où on

(1) Sorte de pâtisserie couverte de sucre.
(2) Gâteaux au milieu desquels se trouve une petite figure en terre cuite représentant un ange, l'enfant Jésus ou quelque saint.
(3) Tourte au fromage.

le recherchait, lui, de toutes parts. Oh ! que ne l'ai-je fait ! je ne l'aurais point vu s'éloigner insensiblement de moi ou n'y venir qu'avec contrainte et par devoir ; je ne l'aurais pas vu lire avec remords sur mon visage les douleurs que me causait son abandon ; je ne serais point mourante ;... Gudule, maintenant je ne l'attendrais pas en vain pour qu'il reçoive mon dernier soupir. — Mon Dieu ! n'est-ce pas le bruit de sa voiture ? interrompit-elle avec joie. Non, ce n'est rien, Gudule. Et elle cacha son visage dans ses deux mains.

Puis après quelques minutes de silence :

— Il faut que je finisse ce que j'ai à te dire, car les instants sont précieux. Mon mari a cessé de m'aimer une fois que le prestige romanesque de nos amours a fait place à un bonheur vulgaire. Il s'est rejeté avec passion dans les bras de la gloire dont je l'avais un moment détourné. J'ai expié alors ma courte félicité par de bien cruelles souffrances ; j'aurais dû les supporter pour mes enfants, Dieu ne m'en a pas donné la force. Veille donc sur ces enfants, sur Catherine surtout ; élève-la pieusement, simplement, et tâche qu'elle soit moins malheureuse que sa mère.

Elle voulut encore parler ; les forces lui manquèrent : trop d'efforts l'avaient épuisée ; mais, sans proférer un mot, elle me désignait des yeux la chambre où l'on avait reconduit les enfants, comme pour me dire : — N'oublie pas ce que je t'ai demandé.

A sept heures le prêtre arriva, suivi de nombreux fidèles, qui envahirent en silence l'appartement et se mirent à genoux autour du lit de la malade. D'autres entouraient la maison, des flambeaux à la main, et la sonnette des petits enfants de chœur tintait d'une manière sinistre au milieu de ce murmure de pas et de prières. Elisabeth, résignée aux coups dont le Seigneur la frappait, reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'une ange et à l'édification de tous. Puis, quand cette foule se fut écoulée, quand il ne resta plus que moi près de son lit, elle répéta deux fois : « Mes enfants ! mes enfants !... »

Des sanglots interrompirent dame Gudule.

Le lendemain, reprit-elle d'une voix encore émue, le lendemain, quand le logis était tendu de noir, quand les prêtres se disposaient à conduire le cercueil à l'église, le bruit de cette voiture qu'Elisabeth avait tant attendue se fit ouïr et monseigneur Rubens descendit devant la porte de sa maison ; à l'aspect de ces préparatifs lugubres, il devint pâle comme un mort, et, me prenant par la main, il m'entraîna dans la chambre où se trouvait la bière.

— Gudule, me demanda-t-il, avec une voix qui me fit mal, Gudule, m'a-t-elle pardonné en mourant?

— Ses dernières paroles ont été des bénédictions pour vous.

— Oh ! Gudule, fit-il en s'agenouillant, tu ne sais pas tout ce que cette ange a souffert par moi. Malheur sur moi ! je voudrais mourir ! et il marchait comme un désespéré, et il se frappait la tête contre la muraille, et il serrait le cercueil dans ses bras.

— Alors j'allai chercher ses enfants et je les lui amenai. Il les regarda d'abord d'un œil sec et presque égaré ; puis tout-à-coup il fondit en larmes.

— Tu seras leur mère, n'est-ce pas, Gudule? s'écria-t-il.

— Je l'ai déjà promis à Elisabeth, répondis-je.

Et j'ai tenu ma promesse, dame Tréa ; de ce jour-là même, je n'ai plus quitté les deux enfants ; je les ai élevés dans la crainte de Dieu dans le souvenir de leur mère et dans la tendresse et le respect qu'ils doivent à leur père.

— Mais ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux, voici que huit heures vont sonner, et il est temps de porter tout cela chez monseigneur Rubens ; il ne faut plus que je pleure, dame Tréa, car la fête de saint Nicolas doit être joyeuse pour les enfants, et si la petite Catherine me voit pleurer, elle pleurera aussi et elle me dira : « Mère Gudule, tu penses à notre mère, car tu es triste. »

Après ces longs bavardages que l'on comprendra et que l'on excusera sans doute, en songeant que Gudule compte soixante-dix ans, elle prit dans ses bras les deux grands souliers de carton et entra dans la chambre à coucher de Rubens.

L'artiste, déjà debout, parcourait sa chambre à grands pas ; une pensée grave semblait le préoccuper, et l'arrivée de Gudule parut l'impressionner désagréablement, mais il n'en témoigna rien :

— Eh! comme vous voilà chargée, ma bonne Gudule.

— Oui, monseigneur ; c'est aujourd'hui la Saint-Nicolas : et nos enfants vont venir savoir si le bienheureux évêque a passé et si son baudet a laissé beaucoup de ces bonnes choses que contiennent les paniers qu'il porte : j'ai donc empli ces deux souliers de toutes les friandises que j'ai pu fabriquer depuis hier soir avec l'aide de dame Tréa Dennesens. Holà ! Paul et Catherine, venez, mes chers petits.

Et elle se plaça devant la cheminée, cachant de son mieux, au moyen de sa jupe étalée, les souliers de carton et leurs richesses.

La petite fille se précipita demi-nue dans la chambre de son père ; Rubens alla prendre dans ses bras le petit garçon trop jeune encore pour marcher.

Tandis que ce dernier, assis par Gudule dans un fauteuil proportionné à sa taille, considérait avec assez d'indifférence une scène qu'il ne comprenait pas encore, sa sœur, jolie espiègle de cinq ans, tournait autour de dame Gudule qui s'efforçait de lui dérober la vue de la cheminée et qui lui répétait en riant :

— Saint Nicolas n'a point passé par ici.

— Mère Gudule, vous me trompez, car j'ai été sage toute la semaine, et hier soir j'ai rempli de foin le gros soulier de carton pour que le baudet de saint Nicolas puisse manger long-temps et laisser à son maître le loisir de me donner beaucoup de bonnes choses.

Et, par une ruse adroite, elle feignit de passer à droite de dame Gudule ; mais elle se détourna tout-à-coup, se glissa à gauche et se trouva face à face avec les friandises entassées dans le soulier.

— Oh ! le bon saint ! dit-elle en prenant possession de tous ces trésors ; oh ! le bon saint ! La belle poupée, mère Gudule ; elle a une jupe de gros de Tours et une collerette de Malines. Tiens, père, regarde ses beaux yeux bleus et sa bouche rose... Et des couques ! et des *flans* (1) !

Pendant ce temps, le petit Paul mangeait lentement une couque sucrée que Gudule lui avait donnée.

C'était un groupe charmant que cette vieille femme agenouillée près de la cheminée, une main appuyée sur le fauteuil du petit garçon, et soutenant, de son bras gauche, Catherine dont les vêtements en désordre laissaient nues la poitrine et les jolies épaules ; puis, autour d'eux, des jouets épars, et un grand épagneul qui, la tête allongée sur ses deux pattes de devant, portait vers la couque de Paul des regards convoiteux et passait, de

(1) Tourte à la crème et aux œufs.

temps à autre, sa langue rose sur ses lèvres garnies de longs poils soyeux.

Distrait par un si délicieux tableau, Rubens oublia quelques instants les pensées soucieuses qui le préoccupaient. Bientôt néanmoins les plis de son front reparurent et il se remit à parcourir l'appartement avec une vive agitation.

— Qu'avez-vous donc, monseigneur? lui demanda Gudule d'un air inquiet.

— Ah! répliqua Rubens qui attendait cette question et qui n'éprouvait pas moins un cruel embarras pour y répondre, ah! Gudule, c'est quelque chose de bien sérieux et de bien grave.

— Quoi donc?

Rubens rougit et fit encore quelques pas; puis, quand il se trouva tout au bout de l'appartement, il se retourna et dit rapidement :

— On veut me remarier.

Gudule fit le signe de croix.

— Vous... vous remarier!

— Oui, Gudule! mes amis m'offrent un parti fort avantageux; l'isolement où je me trouve nuit, disent-ils, à mes travaux.

— Et vous avez refusé, n'est-ce pas? vous avez refusé sans hésiter?

— Sans doute, mais...

— Vous n'avez point déjà oublié celle qui est morte pour vous avoir trop aimé?

Rubens ne répondit que par un mouvement de la tête.

— Et vos enfants! vos pauvres enfants!... Quoi donc! ils seraient obligés de dire à une autre femme : « ma mère! » Oh! cela n'est point possible, cela ne se peut pas.

— Vous ne considérez point assez ma position, Gudule, répliqua Rubens qui supportait péniblement ces observations quoiqu'il les eût prévues; ma vie est triste et solitaire; quand je rentre au logis après une journée de travail!... personne ne m'y attend.

— Vos enfants vous y attendent, monseigneur, vos enfants! ces petits anges devant lesquels on passerait sa vie à deux genoux. Je ne vous parle pas de moi; je ne suis qu'une vieille femme plus à charge que commode, et dont les forces et l'intelligence trahissent la bonne volonté; mais vous avez vos enfants! Et combien de fois une pauvre femme que j'ai connue a-t-elle passé des soirs, des jours, des semaines, des mois entiers, sans trouver au logis d'autres personnes que ses enfants et que moi.

— Gudule!...

— Oh! pardon! pardon! interrompit-elle en se jetant aux genoux de Rubens, pardon! je ne sais plus ce que je dis; il ne faut pas ajouter d'importance à mes paroles... C'est que, voyez-vous, j'ai perdu la tête quand vous m'avez dit : « On veut me remarier. » Oh! ne le faites pas! au nom du ciel, au nom d'Elisabeth, ne le faites pas! Donner une belle-mère à vos enfants! mais c'est les condamner aux larmes, c'est détruire leur bonheur à venir... « Mon Dieu! faites que je trouve des mots pour le convaincre, faites qu'il renonce à ce fatal projet! »

Et elle pleurait, et elle sanglotait, et elle pressait les genoux de Rubens. La petite Catherine voyant les larmes de Gudule se mit à pleurer également, et Paul laissa tomber sa *couque*, près de laquelle l'épagneul allongea le museau sans toutefois oser prendre le morceau friand.

— Rien n'est encore décidé ma bonne Gudule; je n'ai point encore pris de résolution; calmez-vous, dit Rubens en se débarassant des étreintes de la vieille femme.

Et il sortit vivement impressionné, mais non pas vaincu.

Quand il se fut éloigné Gudule courut aux deux enfants, les serra contre sa poitrine, comme si on eût voulu les lui enlever, et leur montrant le ciel :

— Mes enfants, priez Dieu, s'écria-t-elle, priez Dieu! Demandez à votre mère qu'elle intercède près de lui pour vous, car vous avez bien besoin de sa protection.

La petite Catherine joignit les mains et s'agenouilla.

— Mon Dieu! ne nous abandonnez pas, murmura Gudule.

§ II. Le chapelet d'or.

Hélas! ni les larmes de Gudule, ni deux neuvaines vouées par elle à Notre-Dame d'Anvers ne purent détourner Rubens des projets de mariage qu'il méditait.

Car Hélène Froment, sa fiancée, appartenait à la famille la plus riche et la plus puissante de la ville. Jeune, belle et renommée pour son esprit, Hélène avait dédaigné la main que lui offraient des négociants qui comptaient par centaines de tonnes d'or et des seigneurs qui voulaient parer son front de la couronne ouverte de princesse ou de marquise. Pour la séduire, il avait fallu la gloire et la noblesse réunies en Rubens, dont toute l'Europe admirait les œuvres sublimes et que les rois d'Angleterre et d'Espagne se disputaient pour ambassadeur. Certes, elle n'eût point, en quittant l'opulence de la maison paternelle, voulu entrer dans un logis vulgaire, sans pages sur le perron pour la recevoir, et dont la magnificence n'eût point fait dire avec admiration aux étrangers qui passaient : « Quel prince demeure en cette royale maison? » Elle aimait Rubens avec tous les prestiges de son grand nom, de son immense fortune et du faste dont il s'entourait; mais elle n'eût point pris garde à Rubens, pauvre et inconnu; elle ne l'eût point accueilli mélancolique et déguisé sous le pourpoint d'un humble commis marchand.

Et il faut en faire l'aveu, Rubens, de son côté, n'éprouvait rien pour Hélène de ce qu'il avait éprouvé jadis pour Elisabeth. Le temps et l'âge avaient tempéré son imagination romanesque et rectifié sa raison aux dépens de son cœur. L'expérience peut-être entrait aussi pour beaucoup dans une telle modification d'idées. S'il avai fait verser bien des larmes à la pauvre Elisabeth Grandt s'il lui avait coûté bien des douleurs, lui-même était loi d'avoir trouvé, dans son premier mariage, le bonheur qu'il s'y promettait. L'idéal rêvé par le cœur ressemble aux peintures à fresque du Vatican; de loin rien n'égale l'harmonie des figures qu'elles présentent et la délicieuse pureté de leurs contours; de près, on n'y trouve plus qu'une masse de couleurs dure et crue. Ainsi, mille dissonances cruelles détrompèrent bientôt Rubens, prompt d'ailleurs au dégoût et au découragement, comme tous les hommes d'imagination ardente. La monotonie ne tarda point à se placer entre lui et cette jeune femme sans autre volonté que la volonté de son mari, toujours satisfaite de ce qu'il voulait, agenouillée devant ses moindres désirs et ne sachant que le regarder avec des yeux pleins de tendresse. Insoucieuse des fêtes et du monde elle n'y suivait son mari que pour l'y suivre, qu pour l'y voir et non pour y prendre sa part de plaisirs au milieu desquels elle se sentait timide et mal à l'aise

Si bien que, peu à peu, Rubens prit l'habitude d'aller seul dans ces fêtes et de laisser Elisabeth au logis. Une fois qu'il rentra presque au lever du soleil, il trouva sa femme qui l'attendait encore, et dont les yeux rouges et gonflés trahissaient des larmes récemment répandues. Ces larmes adressaient tacitement à Rubens des reproches si justes qu'il s'en irrita et s'en plaignit à la jeune femme, comme si elle n'eût point fait tous ses efforts pour les lui cacher.

— Pierre, lui répondit-elle avec la douceur et la résignation d'un ange, Pierre, je ne pleurerai plus.

Dès lors, en effet, Rubens ne la vit plus verser de larmes, mais elle tomba dans une tristesse morne et maladive dont elle ne sortait qu'à l'approche de son mari pour lui sourire et pour lui complaire.

Un autre jour Rubens fit devant elle l'éloge d'une dame qu'il venait de rencontrer et dont la parure splendide et les riches vêtements disposés avec goût l'avaient vivement frappé; sa femme crut voir dans ces éloges une réprimande indirecte de ses habitudes bourgeoises et de la simplicité de costume qu'elle avait conservée de son ancienne pauvreté. Dès le soir même, elle échangea ses modestes vêtements contre les riches brocards et les soyeux damas, puis elle attendit Rubens le cœur palpitant de joie; car, se disait-elle, il sera satisfait de ce nouveau sacrifice.

Hélas! elle reçut pour récompense les regards moqueurs des personnes qui accompagnaient son mari, et cette question faite avec ironie par Rubens :

— Qui donc, Elisabeth, vous a si bien affublée?

Dans son désir insensé de complaire à celui qu'elle aimait, l'infortunée s'était entachée d'un tort que ne pardonne jamais la vanité d'un homme : de ridicule; — de ridicule devant témoins!

Cependant Elisabeth était devenue mère deux fois. Elle cherchait à oublier dans les soins de la maternité l'indifférence et les dédains de son mari, lorsqu'un coup nouveau la frappa rudement : Rubens allait partir pour l'Espagne, où il comptait passer plusieurs années. Il y avait si peu de regrets et tant de respect humain et de dissimulation dans la manière triste dont Rubens lui annonça cette nouvelle, qu'elle ne se trouva point la force d'une plainte ou d'une observation; seulement elle leva sur son mari un regard morne et désespéré, puis en silence elle serra contre elle ses deux enfants, dont l'un ne comptait encore que peu de semaines.

Trois jours après Rubens partit; quand les murs d'Anvers eurent tout-à-fait disparu derrière lui, il se sentit au cœur la joie d'un prisonnier que l'on délivre et respira plus à l'aise, débarrassé d'un fardeau de contrainte et d'ennui. Il va donc enfin revoir cette riche et noble cour d'Espagne, Madrid, l'Escurial! Il va recommencer dans ce pays de fées une vie de plaisirs, de sérénades, d'enivremens; et là, point de déception, car il l'a déjà menée, cette vie de délices, il y a douze ans. Oh! que de tels souvenirs font bien! que de telles espérances font bien....

Ce fut à Madrid, le surlendemain de son arrivée, en rentrant d'un combat de taureaux, où tous les spectateurs s'étaient levés ensemble pour saluer le grand peintre français à son entrée dans le cirque, qu'il reçut la lettre suivante :

« Pierre, je voudrais vous revoir avant de mourir; je voudrais vous parler de nos enfants. Je me meurs.

« ÉLISABETH. »

Il partit sur l'heure, mais il arriva trop tard, comme vous le savez.

La mort d'Elisabeth affligea vivement Rubens; mais le travail, la gloire et les distractions qui l'environnaient ne tardèrent pas à rendre moins énergique cette impression d'une douleur où se mêlait peu le sentiment d'une privation personnelle; car depuis quelque temps Elisabeth se trouvait presque en dehors de la vie de Rubens, et partant elle ne laissait guère peu de vide après elle.

Si bien qu'un jour, au sortir de chez Hélène Froment, Rubens se surprit rêvant à cette jeune fille, qui parlait des arts avec tant d'éloquence et d'enthousiasme. Hélène, de son côté, comprenait l'impression produite par son esprit et par sa beauté sur Rubens, et elle sut tour à tour exciter avec tant d'adresse et de coquetterie la vanité, la jalousie et l'imagination de l'artiste, qu'il ne s'occupa bientôt plus que d'une idée, qu'il ne forma bientôt plus qu'un désir : devenir l'époux d'Hélène Froment.

Cependant, une personne le gênait dans ses desseins et lui présentait un obstacle, bien frêle en apparence, mais qu'il ne lui en coûtait pas moins beaucoup de renverser; c'était Gudule! Gudule, l'amie dévouée d'Elisabeth! Gudule, qui avait essuyé une à une les larmes de la pauvre Elisabeth! Gudule devenue la mère des deux petits orphelins d'Elisabeth! « Que me fait cette femme, se disait-il? quelle autorité exerce-t-elle sur moi? que m'importe son blâme ou son approbation? » Et néanmoins, dix fois près de lui parler de ses projets de mariage, il garda le silence et se sentit la rougeur sur le front et le remords au cœur. Enfin, le jour de la Saint-Nicolas, comme on l'a vu, il sortit de cette contrainte et dès lors il marcha rapidement dans l'exécution de son dessein, évitant Gudule et ne visitant ses enfants qu'à la dérobée.

Dire ce que Gudule souffrait n'est point possible à des paroles humaines; non-seulement elle voyait dans le mariage de Rubens une profanation du souvenir d'Elisabeth, mais encore le malheur des deux petits enfants laissés par l'infortunée; car Hélène Froment, comme toutes les femmes que mettent en évidence leur beauté, leur esprit ou leur haute position sociale, se trouvait en butte à bien des calomnies et à bien des haines que n'excitaient que trop d'ailleurs son caractère hautain et dédaigneux. On interprétait odieusement ses actions les plus innocentes, et la moindre de ses paroles se répétait commentée, dénaturée et envenimée. Jugez donc des préventions que nourrissait contre elle Gudule, si mal disposée d'ailleurs pour elle; Gudule qui la voyait prendre la place et l'héritage d'Elisabeth; Gudule aigrie par tant d'épreuves et par tant de souffrances. Aussi, lorsqu'on lui transmit, de la part de Rubens, l'ordre de faire conduire à Hélène Froment Catherine et le petit Paul, elle refusa d'abord positivement et avec énergie de déférer à cet ordre; puis, quand on lui eut fait comprendre qu'il fallait céder ou s'exposer à un juste ressentiment, elle céda, mais ce fut de telle manière qu'Hélène s'en trouva blessée et que dès lors un germe d'aversion mutuelle fermenta dans le cœur de ces deux femmes.

Voici comment eut lieu cette entrevue.

Après avoir mis aux deux enfants leurs robes de deuil, après avoir imprudemment répété à Catherine qu'elle la menait chez une femme qui l'empêcherait bientôt de prier le bon Dieu pour sa mère Elisabeth, chez une femme qu'il ne fallait pas embrasser, Gudule, l'air solennel et refrogné, prit elle-même Paul dans ses bras, donna la

main à la petite, et se dirigea vers le logis d'Hélène. Les nombreux domestiques qui peuplaient l'antichambre et les grands airs qu'ils prirent à l'égard de la vieille femme, vêtue comme on se vêtissait trente années auparavant, ajoutèrent encore à son indignation. Cependant, dès qu'elle se fut nommée, on changea de manières à son égard et on l'introduisit avec empressement chez la fiancée de Rubens, qui se trouvait alors à sa toilette. Aussitôt Hélène s'échappa demi-nue des mains de ses femmes et vint pour embrasser les enfants; le petit Paul, trop jeune pour avoir compris les insinuations hostiles de Gudule, tendit ses joues grosses et fraîches aux baisers de la jeune fille, mais Catherine détourna la tête, se prit à pleurer et cria :

— Mère Elisabeth! mère Elisabeth!

— Ne pleure pas, ne te désole pas ainsi... Je tâcherai de la remplacer, mon enfant; je serai ta mère; dis, le veux-tu?

Et elle attirait sur ses genoux la petite fille, qui se débattait et pleurait toujours.

— Je te fais donc bien peur? est-ce que tu me trouves laide?

— Non, dit l'enfant en suspendant ses larmes pour la regarder, non; mais vous m'empêcherez de prier le bon Dieu pour mère Elisabeth.

— Et qui t'a dit cela, ma petite?

— C'est... L'enfant regarda Gudule.

— C'est moi, madame, interrompit hardiment la vieille femme.

— Et qui vous a fait dire cela? demanda Hélène d'un air hautain.

— Ne venez-vous pas prendre la place de leur mère? ne venez-vous pas donner d'autres enfants à leur père, et dérober ainsi à ces orphelins une partie de sa tendresse pour eux? Ne...

— Mon enfant, reprit Hélène en détournant la tête et sans laisser achever Gudule, on te trompe. Loin de t'empêcher de prier le bon Dieu pour ta mère, nous le prierons ensemble toutes les deux pour elle. Tiens, ajouta-t-elle en détachant de son oratoire un chapelet d'or, tiens, voici le gage de la promesse que je te fais. Chaque soir, nous en parcourrons tous les grains, en récitant des *oremus* à l'intention de ta mère.

Catherine, émerveillée du riche cadeau, prit le chapelet et se mit à le faire briller au soleil; Paul tendit les mains vers le chapelet pour le saisir.

— Toi aussi, cher enfant, tu auras ton cadeau. Voici un hochet qui contient une relique, et voici de bons gâteaux, ce qui, sans doute, te plaira mieux encore. Tends aussi tes mains, tes deux mains petites, prends, prends encore. Et maintenant vous pouvez vous retirer, dame Gudule, je renverrai les enfants vers le soir.

— Je ne les quitterai pas, ils ne resteront point ici! s'écria la vieille femme éperdue; rendez-moi mes enfants, je le veux. Viens, Catherine, viens.

Mais Catherine, qu'Hélène tenait par la main, jouait avec son beau chapelet d'or et se pressa contre la jeune dame pour ne point la quitter. Quant à Paul, il se trouvait trop préoccupé par les gâteaux qu'il mangeait pour tendre les bras à la vieille femme qui l'appelait.

Au désespoir et le cœur brisé, Gudule sortit.

A peine s'était-elle éloignée depuis quelques instants, que la porte s'entr'ouvrit avec précaution et laissa voir la noble figure de Rubens; il resta là immobile, le cœur palpitant de joie et les yeux pleins d'admiration, car Hélène Froment car sa fiancée s'ébattait encore sur le tapis avec les deux enfants. Catherine tenait ses bras mignons enlacés autour du cou de la ravissante créature, tandis que le petit Paul lui tendait les mains et lui souriait de ses plus beaux sourires. Par malheur, un mouvement involontaire trahit la présence de Rubens. A ce bruit, Hélène s'élança sur une cape de soie noire dont elle s'enveloppa du mieux possible; mais pas si bien qu'elle ne laissât voir à demi ses bras nus et sa belle chevelure qui se répandait à longs flots sur ses épaules et sur sa taille. Catherine courut joyeuse à Rubens, et Paul bégaya le seul mot qu'il eût encore appris :

— Père.

— Oh! dit Rubens à Hélène en lui tendant la main, oh! merci, pour avoir donné tant de bonheur au père et au fiancé.

Hélène, encore rouge et animée de ses jeux avec les enfants, leva sur lui un regard tendre et brillant.

— Merci, répéta Rubens, car ils ont retrouvé une mère.

— Dites plutôt une sœur, répliqua-t-elle en souriant; mais qu'importe le nom, puisque nous ne nous quitterons plus? N'est-ce pas, petite Katt?

— Jamais, jamais, répéta la petite fille en l'embrassant.

— Tu m'aimes donc, maintenant, toi? continua Hélène qui caressait le menton de l'heureuse petite fille; tu ne pleures donc plus, tu ne me dis plus : Vous êtes une méchante qui m'empêcherez de prier pour ma mère?

Rubens exprima par un geste sa surprise et son mécontentement.

— Oui, Paul, déjà l'on avait voulu jeter de la haine entre ces jolies petites créatures et votre fiancée; on désirait que les larmes et les douleurs domestiques entrassent avec moi dans votre logis; heureusement que cela n'est plus possible et que nous nous aimons pour toujours, mes chers petits angelots et moi, n'est-ce point?... Les discours de cette vieille méchante n'auront plus d'influence sur vous, car vous ne la verrez plus.

Et elle embrassa les enfants.

— Monseigneur, ajouta-t-elle en prenant une attitude plaisamment suppliante, monseigneur, je viens requérir de vous la première grâce que je vous ai jamais demandée, et encore je la paierai en vous laissant baiser ma main, faveur que je vous ai tant refusée hier, à votre grand courroux. Faites que je ne trouve pas, à mon entrée dans votre logis, ce vilain oiseau de mauvais augure; renvoyez la vieille servante Gudule avant notre mariage.

— Gudule? Gudule! répéta Rubens avec une douleur mêlée d'effroi; Gudule!

— Oui, Gudule, répéta Hélène sur le visage joyeux et rayonnant de laquelle passa subitement un nuage de mécontentement.

— Mais Gudule n'est point une servante; c'était l'amie, c'était la mère adoptive de ma... de leur mère.

— Ah! fit froidement Hélène, vous hésitez entre elle et moi Libre à vous, seigneur Rubens; mais je ne mettrai jamais le pied dans une maison où m'attendent la haine et la calomnie.

— Hélène! chère Hélène!

Mais Hélène, pâle et les yeux pleins de larmes, détourna la tête; puis elle voulut dire quelques mots encore, mais ses sanglots éclatèrent. Catherine courut à elle, se mit à lui essuyer les yeux et cria à Rubens :

— Père, vous êtes méchant de faire ainsi pleurer ma amie Hélène!

Rubens soupira profondément, puis il dit avec tristesse :

— Vous serez obéie, Hélène, quoi qu'il m'en coûte.

Un sourire plein de tendresse et de joie anima soudain le visage d'Hélène tout mouillé de larmes, et elle tendit la main à Rubens.

— Pauvre Gudule! pensait ce dernier; pauvre Gudule!

§ III. Résignation.

Lorsque Gudule sortit de chez Hélène, une telle agitation enfiévrait son cerveau et tant de pensées douloureuses s'entrechoquaient dans son imagination ébranlée qu'elle marcha quelque temps à l'aventure par la ville. Elle respirait à peine; un poids insupportable pesait sur sa poitrine et la suffoquait. Elle aurait voulu pleurer et elle ne le pouvait pas. Ainsi durent souffrir nos premiers pères, lorsque l'ange de la colère divine les chassa du paradis terrestre en leur disant :

— Allez et souffrez.

En effet, son paradis à elle, sa tendresse, son existence enfin ne lui étaient-ils point ravis pour toujours? N'avait-elle point vu les enfants d'Elisabeth, oui, ses enfants, quitter — pour une étrangère, pour une marâtre — celle qui les avait élevés; celle qui aurait donné pour eux son sang, celle qui aurait sacrifié sans hésiter tout son bonheur, jusqu'à son repos en ce monde et dans l'autre, pour leur éviter une seule larme?

— Oh! malédiction sur la femme qui lui vaut tant de souffrance, malédiction sur elle! malédiction!

A ces paroles de vengeance et de haine, les premières que proférassent ses lèvres, les premières que conçût son esprit, Gudule s'arrêta éperdue, effrayée.

— Sainte Vierge! sainte Vierge! m'abandonnez-vous tout-à-fait?... Allons, il faut que je retourne au logis; j'y trouverai les enfants, cela me calmera. J'attache trop d'importance à une chose ordinaire après tout. Des enfants, à cet âge, mon Dieu, est-ce que cela raisonne ses actions? Ils ont vu le chapelet d'or et la couque, rien de plus. Je leur en donnerai, moi aussi, des chapelets et des couques, et ils oublieront cette femme! cette femme qu'ils ont préférée à moi!... A moi! Oh! c'est à en mourir, c'est à en mourir!

La nuit commençait à descendre lorsque Gudule revint au logis, brisée et la tête brulante de fièvre et de désespoir.

— Les enfants sont-ils rentrés? ce fut là sa première question.

— Non, dame Gudule, mais monseigneur Rubens, de retour depuis une demi-heure, vous a fait quérir deux fois.

Une sueur froide ruissela sur tous les membres de la vieille femme, qui pressentit quelque nouveau malheur.

Elle se rendit dans l'appartement de Rubens avec l'abnégation passive du condamné qui monte sur l'échafaud.

A la vue de Gudule, Rubens, par un geste, éloigna tous ceux qui l'entouraient et resta seul avec la pauvre femme, dont les genoux se dérobaient sous elle. Une larme s'échappa des yeux de l'artiste et coula lentement sur ses joues; Gudule tomba à ses pieds en sanglotant.

— Pardon! s'écria-t-elle, pardon! Mais c'est qu'Elle m'enlève la tendresse de mes enfants; c'est qu'ils ne m'aiment déjà plus! Oh! messire! messire! quelle serait votre souffrance si vos enfants ne vous aimaient plus!

— Ma bonne Gudule, vous nous avez jeté dans des chagrins bien irréparables.

— Ne voudrait-elle plus vous épouser? demanda Gudule, dont les yeux brillèrent d'une sorte de joie farouche.

— Non, Gudule, ce n'est point cela... Mais après la triste scène de tantôt, vous devez le comprendre, habiter sous le même toit avec elle devient impossible...

— Elle me chasse! s'écria Gudule en se levant; elle me chasse!

Et ses regards erraient avec folie autour d'elle, et ses mains tremblantes semblaient chercher un couteau.

Mais à ce paroxisme furieux succéda bientôt une crise opposée; son cœur se brisa, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba demi-morte aux genoux de Rubens.

— Non! non! non! ne me chassez pas; laissez-moi près de mes enfants? Dites-lui que jamais je ne dirai un mot contre elle; que je répéterai qu'elle est bonne autant qu'elle est belle... Si elle le veut, jamais je ne m'offrirai à ses regards. Oui!... Ou bien je la servirai; je serai sa domestique, sa fille d'atour; je la parerai des bijoux d'Elisabeth! Tenez, messire Pierre, je l'aimerai même... Mais aussi qu'elle ne me chasse pas, qu'elle me laisse près de mes enfants! Faut-il qu'elle attache tant d'importance aux paroles d'une vieille femme qui déraisonne, qui ne sait point ce qu'elle dit? Messire Pierre, pitié! messire Pierre, ne me tuez pas! laissez-moi près de mes enfants!

— Gudule! ma pauvre Gudule!

— Je sens, monseigneur Rubens, que j'en mourrai...; Or, pour elle et pour vous, ce serait un remords que de vous dire : « Nous avons tué la vieille Gudule! » Laissez-moi près de mes enfants! laissez-moi près de mes enfants!

— Eh bien! Gudule, venez avec moi; nous irons la supplier ensemble de révoquer son ordre sévère et de me dégager de ma parole.

La vieille femme se résigna sans murmurer à cette humiliante démarche. Hélène céda et consentit à garder Gudule près des enfants de Rubens.

Le surlendemain le mariage fut célébré.

Dès lors commença pour l'infortunée Gudule une existence maudite d'inquiétudes et de précautions inutiles qui la tuaient lentement et sans cesse.

Une cruelle expérience ne lui avait que trop appris combien est fragile l'affection des enfants; affection qui, pour un jouet, pour quelque objet nouveau, pour moins encore, oublie les tendresses les plus constantes et les dévouements les plus absolus. Donc, elle ne recevait les caresses de la petite Catherine et du petit Paul qu'en se disant : « Si leur marâtre était là avec ses présents et ses mignardises, ils me quitteraient pour elle; » et aussitôt elle courait acheter tout ce qu'elle pensait pouvoir leur complaire, et elle revenait près d'eux chargée de jouets et de friandises. Aux enfants, comme aux femmes, un instinct secret révèle qu'ils peuvent abuser impunément de la tendresse excessive qu'on leur porte, et les deux petites créatures auraient mis à bout la patience de tout autre que de la pauvre Gudule. Catherine boudait la vieille femme pour la moindre résistance à ses volontés; et s'il prenait fantaisie à Paul de se gorger de friandises, il ne cessait de pousser des cris effroyables jusqu'à ce que Gudule, éperdue, consentît à l'apaiser en cédant à ses exigences et échangeât la douleur de l'entendre se plaindre contre les craintes de lui voir une indigestion.

D'un autre côté, convaincue de la défiance d'Hélène à son égard, d'Hélène dont elle se croyait haïe parce qu'elle la haïssait elle-même, Gudule multipliait autour de la nouvelle femme de Rubens toutes les flatteries les plus

humbles qu'elle pouvait imaginer, quoique ces flatteries lui coûtassent à commettre autant qu'un crime ; car elles lui semblaient une lâcheté et une insulte au souvenir d'Elisabeth. Sans cesse à épier et à prévenir les moindres caprices de la fantasque créature, elle poussait la sublimité de son dévouement jusqu'à la bassesse, faisant toujours trop et ne croyant jamais faire assez. Bien plus, elle cachait avec soin sa tendresse pour les enfants ; elle n'osait ni les embrasser, ni même les regarder en présence d'un tiers, et si, lorsqu'elle restait enfin seule avec eux, elle les pressait dans ses bras septuagénaires, ce n'était qu'à la dérobée et avec crainte. Devant Hélène, elle affectait d'exagérer la tendresse des enfants pour leur belle-mère ; elle avait toujours à raconter des propos tenus par ces enfants et où ils exprimaient leur amour, souvent d'une manière fort invraisemblable.

Hélène n'accordait point grande attention à ces continuels efforts de Gudule pour lui complaire : naturellement peu disposée à bien juger de la vieille femme, elle méconnaissait entièrement la sainte cause de tant de sublimes bassesses et n'y voyait qu'une flagornerie méprisable qui n'excitait que son dégoût. De là, un dédain profond qu'elle ne prenait guère la peine de dissimuler dans toute sa conduite à l'égard de Gudule ; la pauvre septuagénaire s'en désespérait, car elle se croyait sans cesse à la veille d'être chassée du logis de Rubens et séparée de ses enfants.

Quant à Rubens, tout entier à ses travaux d'artiste et au bonheur des premiers temps de son mariage, il n'avait guère que de rares souvenirs pour la vieille Gudule, qu'il voyait bien rarement d'ailleurs. Secondé dans ses goûts de faste et de plaisirs par Hélène, il ne quittait son atelier que pour assister aux fêtes vraiment royales ordonnées par sa femme avec un goût admirable, et qu'il offrait aux seigneurs puissants et aux artistes célèbres, heureux et fiers d'obtenir l'hospitalité du grand peintre.

§ IV. Dernier sacrifice.

La plus brillante de toutes ces fêtes fut celle que Rubens donna un an après son mariage pour célébrer l'anniversaire de cette heureuse union.

Jamais le vaste et splendide château de Steen, résidence du peintre célèbre, n'avait rassemblé tant de gloires et tant de noblesses. C'étaient Buckingham, le favori du roi d'Angleterre Charles Ier ; Gaston d'Orléans, fils de la reine Marie de Médicis ; le chevalier Verhulst ; Geraerts, secrétaire de la ville d'Anvers ; le baron de Vicg, ambassadeur de l'archiduc Albert ; Abraham Jansens et Venceslaes Kolberger, d'abord les rivaux, puis ensuite les amis et les admirateurs de Rubens (1) ; Sneyders (2), le peintre d'intérieurs ; Van-Egmont (3), le paysagiste Corneille Hœlembourg, Sandrart, Gérard Honthorst (4), Jordaens, David Téniers, Van-Thulden, Van-Dick, et beaucoup d'autres. Tous s'empressaient autour de Rubens et d'Hélène, si digne et si fière de son époux, d'Hélène qui l'emportait sur toutes les femmes par sa beauté, comme Rubens sur tous les artistes par son génie.

Par quels mots peindre tout ce qu'il y avait de magique et d'admirable dans ces immenses galeries, où circulaient, au bruit de la musique et parmi les splendeurs de mille bougies parfumées, toutes ces nobles dames étincelantes de diamants, tous ces élégants cavaliers vêtus de velours et de soie, la chaîne d'or sur la poitrine, l'épée à la ceinture et le front couvert d'une toque de velours à longues plumes ? Comment décrire les enivrements voluptueux de l'air tiède que l'on respirait, des mélodieux instruments qui mêlaient leurs accords aux bruissements des pas et aux murmures des voix ? Au milieu de tant de plaisirs, belle et fière comme une reine, l'heureuse femme de Rubens recevait les admirations de cette foule d'artistes et de personnages illustres qui s'empressaient autour d'elle, et s'enivrait délicieusement et des hommages qu'ils rendaient à sa beauté, et de la splendide auréole dont l'entourait son mari.

Quant à Rubens, dans toute la fête il ne voyait qu'Hélène ; il ne pouvait se lasser d'admirer Hélène, si gracieuse et si noble jusque dans ses moindres gestes, si brillante et si spirituelle dans ses moindres discours. En l'écoutant, Buckingham, ce lord élégant de la cour d'Angleterre, ne savait pas réprimer son admiration, et il n'était point jusqu'au simple et naïf Sneyders qui n'oubliât la timidité et la gêne qu'il éprouvait au milieu d'une telle réunion de gentilshommes pour s'épanouir aux rayons de l'incomparable beauté.

— Ne viendrez-vous jamais à la cour d'Angleterre, madame, demandait Buckingham ?

— Oh ! si madame méditait un pareil abandon, il nous faudrait tous lever l'étendard de la guerre et faire une croisade contre vous, messeigneurs d'Albion ! répliquait impétueusement Van-Dick.

— Et si nous étions vaincus, nous vous supplierions de nous garder prisonniers, s'écriait Sneyders, tout rouge et tout intimidé des mots qui lui étaient échappes et qui attiraient sur lui les regards de chacun.

— Non, mes beaux seigneurs, leur répliquait Hélène ; non, nous ne quitterons jamais la Flandre, notre belle Flandre ; n'est-ce pas, Rubens ? Car, voyez-vous, duc de Buckingham, pour ses enfants, la Flandre est un pays plus doux que l'Italie elle-même. Quand ils la quittent, bientôt ils languissent du mal du pays ; bientôt ils ne respirent plus à l'aise comme sous son ciel brumeux, son ciel qui fait délicieusement rêver, n'est-ce pas, messire Van-Dick ? n'est-ce pas, messire Jordaens ? C'est que peut-être, duc de Buckingham, la Flandre est, plus que toute autre, la patrie des hommes forts et des grandes intelligences. Portez les regards autour de vous, et comptez, s'il est possible, tous les célèbres artistes que produit ce coin de terre, tous les artistes dont l'Europe répète le nom et admire les ouvrages en disant : « Ils sont de l'école flamande. » Donc, vive la Flandre !

— Vive la Flandre ! répétaient Rubens et tous ses amis émus aux patriotiques paroles d'Hélène.

Tout-à-coup un cri sinistre s'éleva et détruisit leurs enchantements :

— Au feu !

Des tourbillons de flammes s'élevaient impétueux et terribles au-dessus du bâtiment occupé par les enfants de Rubens.

— Les enfants ! les enfants ! s'écria Hélène éperdue en se précipitant vers le corps-de-logis enflammé.

Par bonheur les enfants ne couraient déjà plus aucun danger et deux serviteurs les apportaient dans leurs bras.

Tandis qu'Hélène, encore toute éperdue de sa terreur, pressait Catherine et Paul contre sa poitrine et les cou-

(1) Ils adressèrent à Rubens un défi de peinture que celui-ci refusa modestement.

(2) Il peignit avec Rubens, pour l'Hôtel-de-Ville d'Anvers, un *Intérieur de cuisine*.

(3) Qui fit avec Rubens une *Cène*.

(4) Qui fit le *Diogène la lanterne à la main*.

vrait de baisers, on s'empressait de combattre les progrès du feu; mais le vent soufflait avec tant de violence que les efforts durent se borner à empêcher l'incendie de gagner les autres bâtiments.

— Mais quelqu'un est dans ce corps-de-logis; fit observer avec terreur Rubens qui dirigeait les travaux... Qui donc peut être cette figure qui s'avance parmi l'incendie et qui marche à une mort certaine?... Arrêtez! retournez sur vos pas!

Au lieu d'arrêter et de retourner sur ses pas, la figure avançait toujours; bientôt l'on reconnut Gudule: elle cherchait les enfants qu'elle croyait au milieu des flammes.

— Revenez! revenez! ils sont en sûreté! lui cria-t-on de toutes parts, tandis que Rubens, Van-Dick et Buckingham s'élançaient pour la secourir.

Il était trop tard, car la vieille femme, à ces cris: « Ils sont en sûreté, » avait poussé un cri de joie, et au même instant la toiture embrasée s'était écroulée sur elle.

S. HENRY BERTHOUD.



ÉTUDES HISTORIQUES.

HOPITAL AUFREDI.

Le port de La Rochelle n'a pas toujours été pauvre et paisible comme il l'est aujourd'hui. A plusieurs époques antérieures, il a rivalisé d'activité et de richesses avec les puissances maritimes les plus actives et les plus opulentes. Ses vaisseaux, qui s'arrêtent aujourd'hui à la Norwége et osent à peine s'aventurer jusqu'à Terre-Neuve, pour la pêche de la morue, sillonnaient autrefois les mers les plus lointaines, communiquaient avec les plus riches comptoirs, et rentraient glorieusement dans la patrie, chargés des trésors du commerce. Ce fut en 1200 que la fortune de La Rochelle atteignit son apogée et que son éclat humilia les pavillons les plus superbes. Le mariage d'Éléonore de Guienne avec Henry de Plantagenet venait de livrer La Rochelle aux Anglais. Par suite de ce mariage, un des actes les plus impolitiques du règne de Louis-le-Jeune, La Rochelle fut déclarée port libre. Le droit de non-péage, octroyé aux marchandises qui entraient dans ce port, y attira les commerçants de l'Europe entière. Les Flamands accoururent, et leurs échanges, leurs spéculations et leur industrie firent de La Rochelle une des reines de l'Océan. Les poètes du treizième siècle ont chanté cette ville comme la plus florissante du royaume.

Alors le commerce des côtes, dans la généralité des mondes connus, avait un aspect qu'il n'offre plus à cette heure. Le temps a tout modifié, le commerce lui-même en a subi l'influence; il a perdu le caractère hasardeux et entreprenant qui le signalait jadis; il s'est rétréci, il est devenu mesquinement calculateur; il a revêtu la physionomie de notre époque; l'industrie le chiffre, le génie ne le gouverne plus. Autrefois, l'armateur, qui ne pouvait établir des résultats certains et positifs sur des échanges dont la valeur n'avait pas de taux fixé à l'avance, livrait sa fortune au hasard et à l'intelligence d'un facteur. Rien n'était prévu; le hasard disposait de tout; c'était un jeu enivrant et terrible. Les fortunes s'édifiaient et croulaient avec la même rapidité. Ces succès inespérés, ces revers foudroyants, ces brusques transitions donnaient aux idées et aux actions des armateurs opulents quelque chose de grand et d'audacieux qui réagissait sur les mœurs, sur le caractère et sur les goûts des habitants des côtes. Avides de profiter de leurs trésors menacés sans cesse, ils s'entouraient d'un luxe orgueilleux et large comme la volonté que rien n'arrête, prodigue et vaniteux comme la fortune qui n'a point de stabilité : bien différents en cela des négociants d'aujourd'hui qui, grâce à la civilisation et aux comptoirs établis sur toutes les côtes, peuvent asseoir leurs combinaisons sur des données certaines. Leurs chances, à ceux-là, sont plutôt industrielles que négociatives; elles tiennent plus aux détails, et, par cela même, ont moins de grandeur. Les fortunes du négoce sont moins rapides et plus sûres, moins larges et plus paisibles. Le calcul a détrôné le hasard, ce Dieu des grands succès et des grands revers. Le commerce, tel que le comprenait La Rochelle au douzième siècle, est mort avec l'esprit de conquêtes et le génie des grandes choses.

La Rochelle, plus qu'aucune autre ville de cette époque, ressentit l'influence des vastes idées que le commerce communiquait alors aux riches armateurs. Des palais magnifiques s'élevaient rapidement et embellissaient la cite comme par magie. Placés à toute heure entre un succès éclatant et un revers plus éclatant peut-être, toujours à la veille de descendre les échelons de la vie sociale qu'ils avaient montés, vains de leur grandeur, mais trop près de leur chute pour ne pas la prévoir, les négociants mêlaient aux sentiments de leur orgueil des sentiments d'égalité vraiment démocratiques. S'ils affichaient un luxe effréné, ils allégeaient en même temps, par des largesses ou par des votes populaires, la position et les charges du peuple, dont ils pouvaient d'un jour à l'autre devenir compagnons et partager le pain et les labeurs. Ces deux grandes idées d'humanité et de civilisation expliquent la supériorité qu'avait conquise La Rochelle au douzième siècle. Fort de la protection de ses chefs, le peuple s'appuyait fièrement sur ses droits acquis. L'égalité raisonnée et soumise aux chances de la vie lui donnait la dignité et le dévouement qui enfante les grandes choses. L'amour du pays et la communauté des intérêts le rendaient docile aux arrêts de ses supérieurs, le rattachaient individuellement à la majorité, et lui inspiraient, pour des maîtrises qui l'anoblissaient, un amour aveugle et prêt à tous les sacrifices. C'est à ces sentiments, mélangés de républicanisme et d'aristocratie, qu'il faut rapporter les résistances héroïques dont l'histoire de La Rochelle offre plus d'un exemple. L'historien et l'observateur peuvent encore ressaisir, dans le fantôme de la cité évanouie, l'esprit d'indépendance et de grandeur qui l'animaient autrefois. Les Rochellais ont encore la fierté d'un peuple qui s'est cru roi. La ville n'a point dépouillé entièrement le caractère de son ancienne splendeur; mais, pour le retrouver, l'imagination et les souvenirs doivent soulever le manteau de tristesse qui enveloppe La Rochelle d'un vêtement de deuil. Ce n'est plus la reine des douzième, treizième et quinzième siècles; c'est un astre éclipsé, une cité malheureuse, appauvrie par une législation qui contrarie ses mœurs, ses goûts et son commerce; une puissance ruinée qui cherche péniblement à se ployer au joug qu'on

lui a imposé et qui s'efforce lentement, sous l'égoïsme et l'avarice, les nobles sentiments que sa haute position lui permit long-temps de nourrir.

De toutes les fortunes que La Rochelle vit surgir au douzième siècle, après le mariage d'Éléonore de Guienne avec Henry de Plantagenet, la plus rapide et la plus éclatante fut à coup sûr celle de l'armateur Aufredi. Ses vaisseaux encombraient le port; son luxe faisait pâlir l'éclat des couronnes royales. Il n'était bruit alors que de ses largesses et de sa prodigalité; c'était chaque soir, au palais Aufredi, quelque fête nouvelle où se pressaient les grands de la cité. Sa bourse était ouverte à tous ses amis; son or soulageait toutes les infortunes. Il était roi de La Rochelle. Le peuple le saluait par des cris de joie; les armateurs l'enviaient en secret; mais comme ils avaient une large part au banquet de ses félicités, tous l'entouraient de leurs flatteries et de leurs hommages. Un jour, par une bonne brise, dix vaisseaux, chargés par cet homme, partirent du port de La Rochelle pour aller dans les contrées lointaines échanger leurs produits et recueillir les trésors qui devaient, au retour, ajouter à la splendeur de leur maître. Ce départ fut un grand et magnifique spectacle. Le peuple, en habits de fête, affluait sur la grève. Mille barques pavoisées jouaient autour des bâtiments qui se balançaient sur leurs quilles; dans l'une d'elles était Aufredi, environné de ses amis. Toutes les mains le saluaient au passage, toutes les bouches lui adressaient des vœux. Lorsque le vent enfla la toile des dix navires, et que cette flotte, équipée par un simple particulier, sortit du port à pleines voiles et gagna majestueusement le large, un long cri retentit sur la plage, et porta au ciel les souhaits et les prières d'une population tout entière. Le soir même Aufredi donna une fête magnifique au commerce de la cité; un banquet splendide fut offert aux matelots du port, et des pièces d'or et d'argent furent distribuées à la foule qui se pressait aux portes du palais.

Aufredi avait confié à ces dix vaisseaux toute sa fortune et toutes ses espérances. Une année s'écoula et les vaisseaux n'étaient point rentrés au port. Plein de foi dans l'étoile des mers qui lui avait souri jusqu'alors, l'armateur persévéra dans sa vie de luxe, et attendit l'avenir avec sécurité. Six mois s'écoulèrent encore et les vaisseaux n'avaient point reparu. L'envie se réjouissait déjà; des bruits fâcheux circulaient dans la ville sur la fortune d'Aufredi; on parlait de sinistres affreux qui avaient désolé les côtes; on assurait que les dix navires avaient péri et que l'armateur était ruiné de fond en comble. Déjà, présage fatal! les amis s'éloignaient. Par orgueil et par vanité, Aufredi redoubla ses prodigalités; il ajouta un nouvel éclat à ses fêtes; il se fit élever un nouveau palais et attira près de lui les artistes et les poètes. Cependant deux ans s'étaient écoulés et les vaisseaux n'étaient pas revenus; des nouvelles alarmantes arrivaient des contrées lointaines; des débris de navires, des mâts rompus, des carènes échouées, avaient été trouvés le long des rivages. Les récits ne précisaient rien, mais Aufredi était le seul qui doutât encore de son désastre. Son crédit était compromis; bientôt, pour faire face aux engagements qu'il avait contractés, il fut obligé de vendre un de ses palais, puis un autre, puis les propriétés qu'il avait acquises. Chaque jour le dépouillait de son ancienne splendeur. Il se tourna vers ses amis et ses amis l'évitèrent. Il en appela à la reconnaissance de ceux qu'il avait obligés, l'ingratitude seule lui répondit. Les grands qui l'avaient aimé dans l'opulence le méconnurent dans la misère. Ses bienfaits lui furent rendus en mépris; l'or qu'il avait prêté lui revint en injures. Le peuple seul ne l'abandonna pas, et le respect et le dévouement de la foule se firent les courtisans de l'infortune. Lorsqu'Aufredi, ruiné, passait sur la grève, triste et solitaire, les matelots se découvraient encore et leurs visages n'osaient même pas exprimer la pitié, tant ces âmes rudes et grossières étaient nobles et intelligentes!

Aufredi avait acquitté la plus grande partie de ses dettes par la vente de ses immeubles. Mais il ne lui restait même pas un toit qui abritât son sommeil, une table amie qui accueillît sa faim. En face d'un malheur aussi grand, les âmes fortes, mais vulgaires, se réfugient dans le suicide; l'âme d'Aufredi était d'une autre trempe. La prospérité n'en avait point altéré l'éclat, l'adversité ne put la ternir: âme d'or qui se conserva pure dans les succès et dans les revers. Aufredi n'accusa point l'ingratitude des hommes; il refoula dans son cœur la plainte et l'amertume, laissant aux faibles et aux sots les regrets amers et les récriminations bruyantes. Il envisagea sa position sans pâlir et se trouva plus grand que la destinée. Il pesa froidement la valeur des affections humaines et se vengea par le mépris. Un jour, on vit dans le port de La Rochelle, au milieu des matelots, des ouvriers et des portefaix, un nouvel homme de labeur et de peine. Il était vêtu d'habits grossiers et s'offrait vaillamment aux travaux les plus âpres. Vigoureux et fort, il acceptait les plus lourdes charges et ne reculait devant aucune fatigue; au dire des ouvriers eux-mêmes, aucun d'eux ne pouvait rivaliser d'activité, de courage et de force avec ce nouveau travailleur. Il aidait aux débarquements, servait de guide aux étrangers et portait sur son dos les malles des voyageurs et les ballots du commerce. Toutefois, au milieu de ces occupations serviles, son visage restait libre et fier; sous ses rudes vêtements se révélait une noblesse instinctive; son regard commandait lorsque ses bras obéissaient; ses épaules se courbaient, son âme ne s'abaissait jamais. Ses compagnons l'environnaient de respect, mais les armateurs et les grands de la ville disaient, en le voyant: — Voilà Aufredi, le portefaix. — Et tous s'éloignaient sans avoir l'air de le reconnaître. Il lui arriva plus d'une fois d'être employé par ses anciens amis. « Seigneur, dit-il un jour à l'un d'eux, vous portez sur le cœur un fardeau plus lourd que celui qui pèse sur mes épaules. »

A force de travail et de privations, Aufredi satisfit à tous ses engagements. Il déclara plus tard que le plus beau jour de sa vie fut celui où il acquitta sa dernière dette. Chose étrange! il trouva bientôt dans cette vie nouvelle plus de bonheur et de dignité qu'il n'en avait rencontré jamais aux jours dorés de son opulence. Il dompta les inquiétudes de l'esprit par les fatigues du corps et remplit le vide de son cœur par le contentement de lui-même. Tombées dans le malheur, les nobles âmes en sortent fortes et brillantes comme l'acier; telle fut l'âme d'Aufredi. Ses idées devinrent graves et austères. Le travail et la pauvreté lui enseignèrent la résignation, la force et la vertu. Il apprit à mépriser les faux biens de la vie et à chérir les vrais trésors que le ciel a donnés à l'homme. D'ailleurs, quand bien même le malheur ne serait pas fécond en enseignements de tout genre, il faudrait le bénir encore par les pieuses sympathies dont il nous entoure; celles qu'il nous enlève ne valent pas un regret; celles qu'il nous attire sont des conquêtes bien chères et bien glorieuses. Méconnu des grands, repoussé par ses amis, Aufredi vit sa misère adoptée par le peuple, choyée, caressée, environnée de plus de respects que ne

avait été sa fortune. Le rang qu'il avait perdu, le peuple le lui conservait dans son amour. Portefaix dans le port, Aufredi était encore pour la foule le riche et puissant armateur qui avait long-temps étonné La Rochelle de sa royale somptuosité. La foule lui savait gré d'anoblir ses travaux en les partageant, et chez elle la reconnaissance de l'orgueil se mêlait à celle des bienfaits.

Aufredi s'était fait des matelots et des ouvriers du port une famille de prédilection; jamais un regret n'échappa de sa bouche; nul n'a pu savoir s'il se permit jamais une plainte dans son propre cœur. Son visage était sévère, mais serein. L'expérience qu'il avait faite des hommes et des choses avait bien glacé le sourire sur ses lèvres, mais n'avait point laissé de nuages sur son front. D'ailleurs la pauvreté ne le déshérita point des plus doux priviléges de la fortune. Il demeura la providence du peuple. Les misères qu'il avait soulagées de ses richesses, il les soulageait encore par ses leçons et par son exemple; il aidait le faible et partageait le salaire de la journée avec les existences plus indigentes que la sienne. Il est des douleurs que l'or du riche ne console pas et que l'obole du pauvre endort; il est des larmes que l'or aigrit et que sèche une parole. Aussi arriva-t-il qu'Aufredi, dans l'adversité, fit plus de bien réel qu'il n'en avait jamais fait dans son opulence. Aux jours de fêtes et de loisir, on le voyait dans le port ou sur la plage, entouré de ses compagnons, et leur enseignant la vraie science de la vie, la dignité dans le malheur, le repos dans le travail, la fortune dans la médiocrité. « Mes amis et mes frères, leur disait-il souvent, vous m'avez long-temps envié; ce sont les riches et les puissants qui doivent m'envier à cette heure. Hommes de peine et de travail, hommes heureux, apprenez, avec moi, à connaître votre bonheur. C'est parmi vous que j'ai trouvé le calme, le silence et la paix; c'est parmi vous que j'ai appris à vivre. » Et il dévoilait le secret des existences qu'on envie; il disait les soucis rongeurs du commerçant, il montrait les joies hypocrites, les douleurs étouffées, les jours sans repos et les nuits sans sommeil; il montrait la lie au fond de la coupe, la vase dormant sous l'onde claire, les inquiétudes dévorantes cachées sous les rideaux de soie. « Voyez, leur disait-il encore, cette mer qui blanchit la grève; les flots en sont azurés et paisibles, mais elle cache des monstres en ses flancs; l'âme du riche est ainsi faite. Bénissez donc le ciel dans votre pauvreté. »

Dieu réservait à Aufredi une épreuve plus forte et plus terrible encore que celle de la misère. L'ancien armateur vivait ainsi depuis une année, et son caractère ne s'était point démenti. Un jour qu'il était allé porter un ballot de marchandises aux extrémités de la ville et qu'il regagnait le port, il entendit des cris qui partaient de la plage; il hâta son pas fatigué; mais à peine eut-il paru sur la grève que mille voix le saluèrent, que mille bras se disputèrent la gloire de le porter en triomphe. Tous les visages étaient radieux, tous les yeux mouillés de larmes; Aufredi seul, impassible. Cinq vaisseaux chargés de trésors venaient de mouiller dans le port de La Rochelle, et sur chaque proue le nom d'Aufredi était écrit en lettres d'or. Trois jours après les cinq autres vaisseaux de l'armateur rentrèrent, chargés des produits les plus précieux et les plus rares. Les facteurs expliquèrent le retard que leur avaient fait subir les vents contraires, les avaries et le cabotage des côtes; ils rendirent compte de leurs échanges et déposèrent leurs pouvoirs entre les mains de leur maître.

Que devint le mépris des richesses qu'avait, durant une année entière, affiché l'armateur ruiné? Aucun ne put savoir ce qui se passa dans cette âme stoïque; sa figure d'airain n'exprima ni joie, ni surprise. Au milieu de l'enthousiasme populaire, lui seul demeura insouciant et froid. Cependant il disparut du port, pressé sans doute de jouir de sa fortune reconquise, et bientôt il ne fut bruit dans la cité que des nouvelles prodigalités auxquelles allait se livrer l'armateur. Déjà il avait racheté un des palais les plus magnifiques de La Rochelle et on assurait que le luxe de l'ameublement allait bien au-delà de tout ce que pouvait concevoir l'imagination la plus folle. Il est vrai que jamais le luxe et l'élégance n'avaient été poussés plus loin qu'ils ne le furent en cette circonstance par ce philosophe qui, la veille encore, prêchait l'amour de la médiocrité. Le peuple en murmurait tout bas et doutait dans son cœur de l'homme qu'il aimait.

Pendant qu'on décorait le palais d'Aufredi, Aufredi ne parut ni dans la ville ni dans le port; les décors achevés, il fit inviter tous les commerçants de la Rochelle à une fête qu'il voulait donner pour inaugurer sa fortune. Les invitations furent accompagnées de riches présents et portées par des varlets si beaux et si bien vêtus qu'on aurait pu les prendre pour les pages d'un roi. Présents et invitations furent accueillis avec transport. Déjà tous les cœurs étaient revenus à Aufredi; on parlait avec amour de sa générosité et de sa munificence; on s'entretenait avec enthousiasme de l'héroïsme qu'il avait déployé dans l'adversité. Les poètes reprenaient leurs lyres et les amis retrouvaient la mémoire.

Le jour de la fête arriva. Dès le matin, des musiciens, placés dans les jardins d'Aufredi, faisaient retentir l'air de leurs concerts. La salle du palais était remplie de fleurs; à la chute du jour la foule assiégeait la porte. Tout ce que la cité renfermait de noblesse, de fortune, de grâce et de beauté, se pressait dans les larges escaliers et s'écoulait lentement dans les salles éblouissantes d'or et de lumières. Toutes les voix chantaient les louanges de l'hôte; on vantait son goût exquis, on s'extasiait à chaque détail. Tous les amis d'Aufredi pleuraient d'aise et d'attendrissement; enfin le ciel avait entendu leurs vœux, il avait exaucé leurs prières! On cherchait Aufredi, on le demandait, on l'appelait, on voulait l'embrasser et le féliciter; mais Aufredi ne paraissait pas.

Dans une des salles où circulait la foule, une table splendide, chargé de mets délicieux et de fleurs odorantes n'attendait plus que les convives. Une musique harmonieuse retentissait dans les tribunes et rien ne manquait à l'allégresse générale que la présence de celui qui en était l'objet.

Tout à coup une rumeur sourde, un murmure confus d'indignation et de surprise s'élevèrent dans la noble assemblée. Les matelots, les portefaix du port, leurs sœurs, leurs femmes et leurs filles, tous invités, tous en habits de fête, venaient d'envahir les salles du palais et se mêlaient à l'aristocratie de la ville. Les pages et les varlets s'inclinaient devant eux et les conduisaient aux siéges d'honneur, écartant sans respect la foule élégante et criant : « Place au peuple de La Rochelle! » Les riches commerçants réclamaient impérieusement la présence d'Aufredi pour avoir raison de cette sanglante injure, lorsqu'une porte s'ouvrit dans le fond de la salle, et Aufredi parut, habillé en portefaix.

Il traversa les rangs consternés du commerce et de l'aristocratie, sans jeter aux nobles assistants une parole ni même un regard, et, marchant droit au peuple qui s'était levé en l'apercevant, il leur serra la main à tous,

les appelant ses amis et ses frères. Quelques-uns, oubliant qu'il avait partagé leurs mauvais jours et ne voyant plus en lui que le riche armateur, n'osaient offrir leurs mains calleuses; mais lui, les embrassant et les pressant plusieurs fois contre son cœur : « Ne me reconnaissez-vous plus, leur disait-il d'une voix émue, ne suis-je plus votre compagnon? Voyez! le soleil du port a bruni mon visage, le travail a voûté mes épaules, mes mains sont dures comme les vôtres. Aimez-moi, ne me repoussez pas. La fortune sera-t-elle aussi cruelle que l'adversité? doit-elle à son tour m'enlever mes amis? »

Aufredi était suivi de dix serviteurs qui portaient chacun deux bourses pleines d'or. Il dota dix jeunes filles et dix jeunes garçons, et il disait aux parents qui pleuraient de joie : — Pourrai-je jamais reconnaître vos bienfaits? C'est vous qui m'avez appris à mépriser la fortune et à chercher dans le travail les vrais trésors de la vie.

Comme les amis d'autrefois s'approchaient d'Aufredi et lui adressaient des paroles affectueuses, s'efforçant d'attirer sur eux l'attention qu'il leur refusait. — Seigneurs, leur disait-il enfin, il faut qu'il y ait ici quelque méprise. Je ne suis ni riche, ni puissant et n'ai point l'honneur d'être connu de vous. Comment ai-je fait pour conquérir votre illustre présence en ces lieux? Quel mérite, ignoré de moi-même, me vaut une gloire aussi grande? Vous vous abusez, seigneurs; voyez mes vêtements, je ne suis qu'un ouvrier du port.

Malgré l'embarras de sa position, l'aristocratie ne songeait point à se retirer, tant la stupeur, la confusion et peut-être aussi l'étrangeté du spectacle la clouaient immobile à sa place. Cependant des varlets circulaient dans la salle, portant des plateaux chargés de vins et de liqueurs qu'ils ne présentaient qu'aux hommes de peine; de gracieux enfants, habillés en pages, offraient aux femmes et aux filles du peuple des bouquets de fleurs, des étoffes et des parures de toute espèce. Les danses commencèrent; Aufredi lui-même ouvrit le bal avec la fille de l'ouvrier le plus actif et le plus probe. Le peuple seul prit part à la fête. — Messieurs et seigneurs, disait Aufredi à la noble assemblée qui attendait avec anxiété la fin de cette amère plaisanterie, nous n'oublierons jamais l'honneur que vous avez bien voulu nous faire. Vous ajoutez à notre joie en assistant à nos plaisirs.

Lorsque les horloges vivantes de la cité eurent crié la douzième heure de la nuit, Aufredi fit ouvrir la salle du festin et appela ses amis au souper qui les attendait. Tous prirent place au banquet, et les grands et les riches, commençant à comprendre qu'ils jouaient depuis quelques heures un rôle assez misérable, s'éloignèrent lentement, la rougeur sur le front et la honte dans le cœur.

Ce fut là toute la vengeance d'Aufredi. Une joie douce et calme présida au repas. Au désert, Aufredi se leva, et, s'adressant aux convives : — Compagnons, leur dit-il, le ciel m'a rendu ma fortune. Je ne l'accepte que pour vous; je ne veux ni ne dois disputer aux ouvriers plus indigents que moi un salaire qui m'est désormais inutile; je renonce aux travaux du port, mais je reste un des vôtres par le cœur et par les habitudes. Mes richesses sont à tous ceux qui souffrent et qui travaillent, aux hommes de courage et de bonne volonté.

A deux heures du matin, Aufredi sortit de son palais en même temps que la foule et alla dormir sous le toit modeste qui l'avait abrité pendant sa misère. Le lendemain on lisait sur la façade de son hôtel ces deux mots : *Hôpital Aufredi.* Aufredi s'y réserva une place pour ses vieux jours et y mourut heureux et pauvre. Cet hôpital existe encore avec la même inscription; et le peuple de La Rochelle, oublieux de la gloire et de l'héroïsme de ses ancêtres, raconte encore aujourd'hui cette histoire.

JULES SANDEAU.

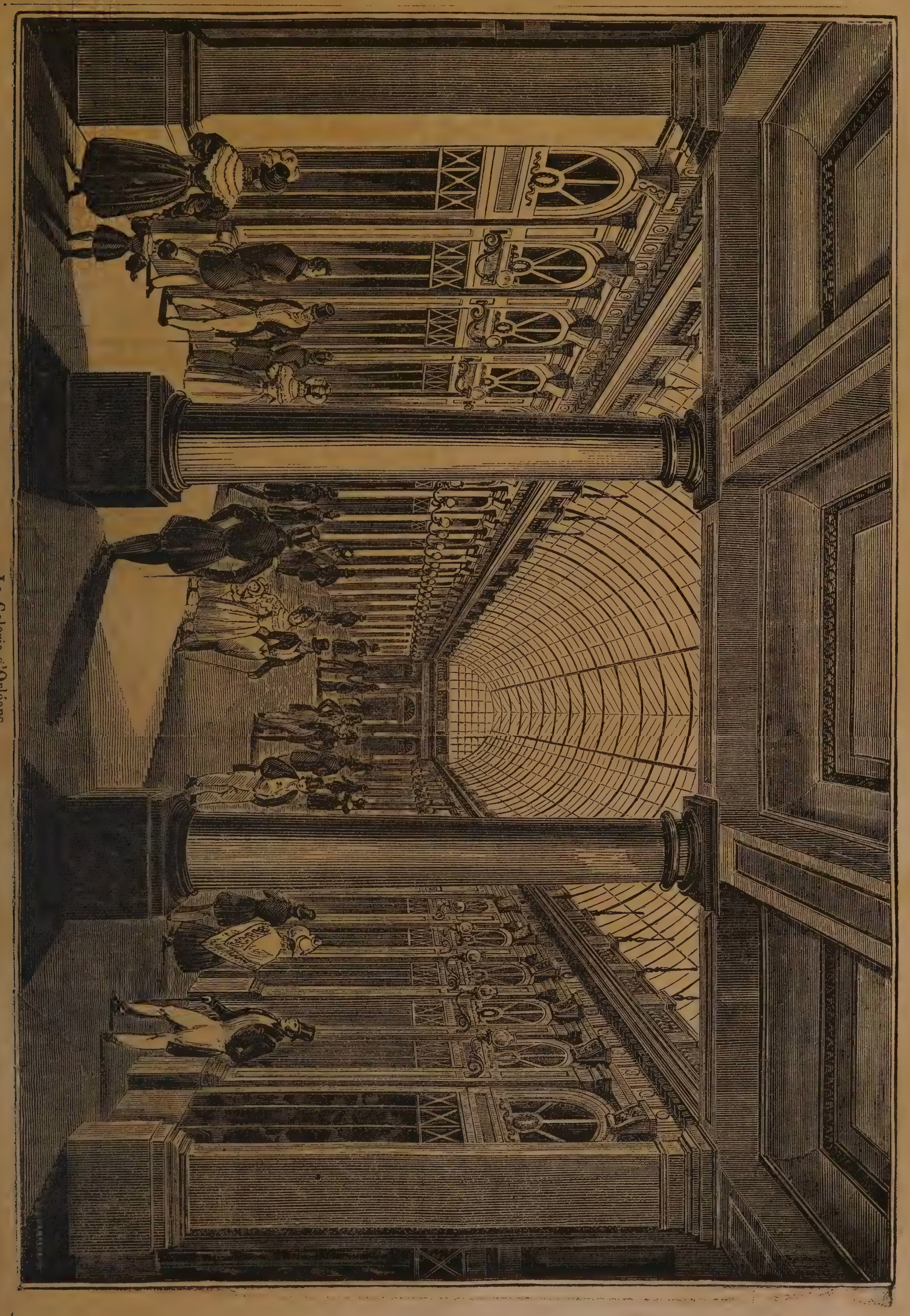
VOYAGES.

CONVERSATIONS SUR L'ESPAGNE.

§ Ier. ATTENTE A JEUN.

Il y a certains quartiers à Paris tout-à-fait à l'usage des provinciaux et des étrangers, tandis que les Parisiens y sont rarement conduits par leurs affaires et jamais par leurs habitudes; le Palais-Royal se trouve le premier de tous ces lieux de prédilection pour les uns et de dédain pour les autres.

Lorsqu'une personne arrive des départements, c'est dans les environs du Palais-Royal qu'elle se loge; c'est au Palais-Royal et dans les rues qui l'avoisinent qu'elle achète ses chapeaux, qu'elle commande ses vêtements, qu'elle choisit ses bijoux et qu'elle veut ses gants; au Palais-Royal qu'elle flâne, au Palais-Royal qu'elle dîne, au Palais-Royal qu'elle assigne ses rendez-vous. En effet, le Palais-Royal forme un monde complet, où rien ne manque, où sont réunis tous les objets de nécessité et de caprices; sans oublier un jardin avec du soleil quand il fait du soleil, et des arbres, un peu gris de poussière, il est vrai, mais enfin de véritables arbres, avec un tronc, des branches, et, ma foi! des feuilles. N'a-t-on rien à faire? voici des enfants qui sautent à la corde, une foule



La Galerie d'Orléans.

qui va et qui vient, un gnomon qui lance sa bombe bruyante à midi précis, des nuées de petits moineaux qui ramassent effrontément le pain qu'on leur émiette, et enfin des cabinets de lecture en plein vent, environnés de chaises, et autour desquels, moyennant trois ou quatre sous, l'on peut tromper la lenteur du temps et lire tous les journaux, depuis le *Moniteur* jusqu'à la *Gazette des Tribunaux*, depuis le *Mercure de France* jusqu'à la *Revue de Paris.*

Vient-il à pleuvoir? Vite on se réfugie sous les galeries qui offrent une promenade fort amusante le long de deux ou trois cents boutiques, toutes d'un aspect différent et chacune avec son genre de tentation particulier. Tel étranger entre sous ces galeries sans l'intention de faire d'achats qui n'en sort qu'après avoir dépensé tout l'argent qu'il portait sur lui. Comment, en effet, résister à madame Chevet et à ses merveilles gastronomiques? Peut-on admirer impunément, ici des bijoux, là des porcelaines, à côté des objets de mode, plus loin des fantaisies ravissantes?... D'autant plus qu'il y en a pour tous les goûts et pour toutes les fortunes, car le bon marché et le prix fixe ont leurs comptoirs au Palais-Royal comme les prix élevés ont les leurs? — les prix élevés qui ajoutent au plaisir de posséder une chose et caressent et tentent la vanité de personnes, venues, pour la plupart d'ailleurs, dans le seul but de dépenser de l'argent. le Palais-Royal, je le répète donc, est un bazar tout-à-fait à l'usage de la province; il ne s'y trouve qu'une seule chose parisienne, encore n'y entre-t-on guère que très rarement et par curiosité, malgré le renom populaire de celle qui porte le n. 113 et qu'indiquent les mauvais chiffres rouges d'une lanterne cassée: les provinciaux ne regardent que de loin ces cloaques ignobles et sales, où le vice se montre tout nu et tout fangeux. — Je veux parler des maisons de jeu.

Le dimanche, de deux heures à quatre, il y a foule au Palais-Royal pour visiter les appartements où le duc d'Orléans menait, avant 1830, une vie douce et artistique qu'il a dû bien des fois regretter sur le trône. Pour être admis dans ces lieux, maintenant déserts et confiés à la garde de deux ou trois valets en livrée rouge, il faut des billets d'entrée comme à un spectacle: les maîtres d'hôtels garnis s'en procurent et ne manquent pas de les offrir et parfois de les vendre à ceux qu'ils logent dans les chambres incommodes, froides et sombres, qu'ils nomment avec emphase « des appartements. » Donc, les privilégiés se rendent, une demi-heure avant le moment indiqué, devant une petite porte de derrière qui se trouve à côté de celle des écuries, et là ils attendent, en faisant queue, l'instant où il leur sera permis d'entrer. Après quoi, ils parcourent toutes ces grandes salles désertes, garnies de tableaux, et dont les meubles sont recouverts de chemises en toile, précaution un peu trop économique et par trop bourgeoise.

Après quoi, l'on redescend au Palais-Royal pour retrouver les parents à qui on a donné rendez-vous et pour dîner avec eux.

Au Palais-Royal, pour dîner, il est loisible, ou bien de dépenser cent francs chez Véfour et chez Véry, vieilles réputations à peu près déchues à Paris, et que l'on vante encore dans la Normandie, dans le Périgourdin et dans la Flandre, ou bien de trouver, moyennant *quarante sous par tête*, QUATRE PLATS AU CHOIX, UN DESSERT *et une demi-bouteille de vin rouge ou blanc.* Après quoi l'on peut également, à des prix modiques, puisque le parterre ne coûte que vingt-cinq sous, aller passer joyeusement la soirée dans le joli petit théâtre qui se trouve à l'extrémité de la galerie, et où mademoiselle Déjazet et Alcide Tousez jouent des parades, des vaudevilles, veux-je dire, dont ils sauvent la médiocrité à force de gaîté, de verve et d'adorable bêtise.

Si l'on a des enfants, Séraphin avec ses marionnettes et ses ombres chinoises offre un plaisir encore plus économique.

Deux extrémités du Palais-Royal jouissent du privilége d'être désignées pour point de réunion des trois ou quatre mille rendez-vous que s'y donnent chaque jour les étrangers éparpillés dans Paris pendant la matinée, et qui se concentrent au Palais-Royal, de quatre heures à six, pour aviser ensemble aux deux choses graves que je vous ai dites: dîner et choisir le spectacle où l'on passera le reste de la soirée. Aussi, voyez-vous, aux approches de quatre heures, cette galerie, le reste du temps silencieuse et sans autre population que des marchands, quelques acheteurs et un petit nombre de gens qui la traversent, s'emplir tout-à-coup d'une foule bruyante. Chacun y cherche du regard autour de soi, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la personne attendue; alors on se presse la main, on se donne le bras et l'on quitte la *galerie vitrée.* Si bien qu'à trois heures on n'y rencontre pas cinquante individus, qu'à cinq heures on y étouffe, et qu'à six heures il n'y reste plus que sept à huit promeneurs désappointés, le visage de mauvaise humeur, l'estomac vide, et qui pestent contre l'inexactitude de ceux qu'ils attendent.

Or, il y a deux mois, j'étais du nombre de ces pauvres affamés, et après avoir vu s'écouler toute la foule qui m'assourdissait de ses pieds grinçant sur les dalles de marbre, après avoir vainement cherché l'ami de collége qui m'avait écrit la veille: « J'arrive d'hier et je t'attends « demain à cinq heures au Palais-Royal, » j'allais aller dîner chez moi lorsque je sentis une main se poser sur mon épaule; c'était enfin Léon, grâce à Dieu!

— Je t'ai peut-être fait attendre, me dit-il effrontément; mais j'étais rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice à cinq heures, et de là ici la route est longue.

— Pourquoi ne pas prendre une voiture?

— Cela coûte trop cher, me répliqua-t-il en riant et après avoir écrit, au café de Périgord dans lequel nous étions entrés, la carte d'un dîner qui devait coûter cinquante francs pour le moins.

— L'Omnibus t'amenait ici pour trente centimes.

— J'ai préféré venir à pied; car, vois-tu, mon cher Adrien, je ne sais point voyager autrement. En voiture, l'on va vite et tout droit où l'on veut...

— C'est déjà bien quelque chose, interrompis-je.

— Mais à pied, ajouta-t-il sans prendre garde à mon exclamation, mais à pied on peut voir à l'aise, et l'on peut s'arrêter à chaque pas, car à chaque pas se présente un spectacle digne d'étude. J'ai appris à voyager de la sorte en Espagne.

— En Espagne, bon Dieu! m'écriai-je. Et qu'es-tu donc allé faire dans ce malheureux pays, inondé de guerres civiles, et où l'on court le risque à toute heure d'être assassiné par les soldats de don Carlos ou par ceux de la reine Christine?

— C'était en 1825, reprit-il en achevant de découper un poulet; l'Espagne, occupée alors en partie par les armées françaises, jouissait d'une sorte de calme qu'elle n'a point retrouvé depuis. J'étais à Saint-Sébastien, ville frontière de l'Espagne.

Curieux de visiter un pays dont les mœurs diffèrent tant des nôtres, je fis part de mon projet à un bon Père

dominicain, homme fort instruit que j'allais quelquefois visiter dans son couvent, pour causer avec lui à l'aide du mauvais latin que l'on nous fait apprendre, pendant dix années, dans nos colléges universitaires.

— Votre nationalité de Français, me dit-il, vous rendrait peut-être dangereux un pareil voyage; cachez-la, et dites que vous êtes Allemand ou Italien, comme vous le voudrez. Du reste, pour faciliter votre dessein, voici une bulle qui envoie le fidèle qui la porte en pélerinage à Notre-Dame de Séville. Avec cette bulle, les couvents vous seront ouverts, et à leur défaut vous trouverez l'hospitalité chez tous les curés des villages où vous passerez. Ne dites jamais un mot de français, et si vous ne pouvez vous faire comprendre à l'aide du peu d'espagnol que vous savez, parlez latin, du moins mal possible; vous aurez d'ailleurs, la plupart du temps, affaire à des latinistes encore moins habiles que vous. Seulement ayez soin de prononcer le latin, non pas comme vos compatriotes, mais comme il faut le prononcer véritablement. Ne dites pas *mecum*, mais bien *mecoum*, et ainsi du reste.

Muni de cette bulle, je pris seulement une trentaine de pièces d'or que je fis coudre dans les boutons de mon gilet et dans les plis de mon manteau; puis, un bâton à la main, et suivi d'un gros chien des Pyrénées, noble bête d'une merveilleuse intelligence, je me mis en route pour l'Andalousie.

Je te dirai, pour ta satisfaction personnelle, que l'Andalousie est une province méridionale de l'Espagne, qui comprend les trois provinces de Séville, de Cordoue et de Jaen, qu'elle compte cent lieues dans sa plus grande longueur et qu'elle s'étend sur une largeur de quinze lieues environ.

Elle est bornée au Nord par l'Estramadure et par la Manche dont la sépare la Sierra-Morena; à l'Est se trouvent les provinces de Murcie et de Grenade; au Sud par la dernière de ces provinces et par le détroit de Gibraltar, et à l'Ouest par le Portugal.

Ses principaux fleuves sont le Guadalquivir et la Guadiana; elle a pour sa capitale Séville. — Ouf!

- Et quelles études as-tu faites dans ce voyage? quels monuments as-tu remarqués? quelles aventures te sont arrivées?

— Mon cher Adrien, il faudrait un mois pour satisfaire à ta curiosité, et dans un mois je serai, je l'espère bien, en route pour l'Italie.

Si tu veux que je te parle de mon voyage en Espagne, et je t'avouerai que j'aime beaucoup à en parler, laisse-moi conter au hasard, sans ordre chronologique, sans respect pour mon itinéraire; laisse-moi passer de Séville à Cadix, d'un édifice à un monument, d'un récit de pêche à un récit de procession, d'un brigand à une promenade; laisse-moi flâner en contant comme je flânais en me promenant.

— Soit, dis-je; mais nous avons fini notre dîner, et le restaurant où nous nous trouvons n'est guère propre à faire le récit de tes voyages, encore moins à allumer ce papel. Viens chez moi; la soirée est assez fraîche pour que nous égayions mon âtre par la flamme joyeuse d'une bourrée; puis, là rien ne nous interrompra, et si ton récit m'endort par instant, du moins j'aurai pour m'endormir un fauteuil excellent pour cet usage.

Il se leva et me suivit.

§ II. À LA FUMÉE DES CIGARETTES.

A peine étions-nous sortis du Palais-Royal pour nous diriger vers le faubourg Saint-Germain qu'une voix bien connue nous appela chacun par notre nom et que deux mains étreignirent nos mains. C'était Théophile. Théophile, comme Léon, mon camarade de collége, et qui, au lieu de peindre et de voyager comme Léon, au lieu de suivre la carrière littéraire comme moi, s'était jeté dans l'instruction et professait la rhétorique dans un collége royal. Il passa ses bras sous nos bras, et riant, causant, évoquant nos souvenirs de collége, nous arrivâmes ainsi.

Nous grimpâmes joyeusement mes quatre étages. Bientôt la flamme jaillit en ronflant dans la cheminée, et les parfums du tabac turc s'exhalèrent autour de nous en nuages blancs et suaves; Léon tenait gravement sa cigarette et paraissait plongé dans ses souvenirs.

— Et ton voyage en Espagne? lui dis-je.

— Je vous l'avouerai, reprit-il après un court prolégomène, lorsqu'après une journée de marche, les pieds meurtris, fatigué par la chaleur, je me vis réduit à frapper à la porte d'un pauvre curé pour lui demander l'hospitalité, je me sentis presque le repentir de mon entreprise et le désir de rebrousser chemin; mais heureusement la chose n'était point immédiatement possible puisque j'avais fait cinq ou six lieues et que je pouvais à peine me soutenir, et le bon accueil que me fit le vieux prêtre me rendit du courage et de l'espérance.

Lorsque je lui eus présenté ma bulle en faisant le signe de la croix et en disant: *Salve, christiane frater*, il vint à moi, me tendit la main, me présenta une chaise, et répondit gravement:

— *Sede à dextris meis*.

— Puis il appela Juana; et une vieille femme parut. Il lui donna quelques ordres en espagnol, après quoi elle sortit.

Une heure après Juana vint apporter, sur une table de bois,

Autre injure du temps,

une *olla poddrida* faite avec des débris de viande quelque peu surannés; elle y joignit des aulx, du vin, du pain de seigle et quelques fruits; puis le curé fit la bénédiction de la table, et nous soupâmes tous les trois avec un appétit que ne laissaient point d'exciter encore les aulx, dont le curé surtout mangeait des quantités effrayantes.

— Cela fait digérer, me dit-il en latin. Ce repas terminé, nous allumâmes des cigarettes et ensuite nous allâmes nous coucher tous les trois dans une chambre commune, où je ressentis, à ma grande douleur, les attaques des ennemis domestiques dont se plaint si fort Gil-blas quand il parle des hôtelleries espagnoles.

Cependant je finis par m'endormir en dépit des piqûres et des morsures, et je ne m'éveillai que le lendemain au grand jour.

Le lendemain...

Ici je ne pus comprimer un bâillement des plus énergiques.

Léon se prit à rire.

— Hélas! mon cher, je le vois, tu ne prends guère d'intérêt à mes complaisants récits de circonstances, pleins d'intérêt pour moi, et que j'éprouve tant de charme à me rappeler. Tu t'ennuies quand je te dis:

J'étais là, telle chose m'advint.

— C'est que tu racontes ce que tu as fait au lieu de dire ce que tu as vu, ce que tu as étudié, interrompit Théo-

phile?... Ecoute, car moi aussi j'ai été en Espagne, avant d'entrer à l'Université, et lorsque le duc d'A.... m'avait chargé d'achever, par des voyages, l'éducation de son fils.

— Tu as voyagé en Espagne? s'écria Léon tout désappointé.

— En Espagne! reprit en vainqueur Théophile: et il se mit à dire impitoyablement: Ecoute donc, car voici des faits:

§ III. Statistique.

—De toutes les grandes contrées de l'Europe, l'Espagne est peut-être la moins connue. Sa statistique est encore fort incertaine, et l'on ne sait pas même, à un ou deux millions près, à combien s'élève sa population. M. de Laborde, le plus soigneux des voyageurs qui ont visité cette contrée, n'a pu parvenir à rien de précis. On croit généralement que sa population actuelle est d'environ treize à quatorze millions. Il n'y a que peu de grandes villes, et elles sont éloignées les unes des autres; les communications sont peu sûres, les moyens de transports lents et difficiles; l'aspect du pays est aride et coupé par de longues chaînes de montagnes; on n'y rencontre ni canaux ni rivières navigables; tout le commerce se sert de mulets pour le transport des marchandises. Les correspondances intellectuelles sont encore plus rares et plus difficiles entre les différentes provinces du royaume. On imprime peu, on lit peu; à peine s'il existe dans tout le pays une publication à laquelle on puisse donner le nom de journal. Il est évident que le peuple de ce pays ne ressemble en rien à ceux de France, d'Allemagne, d'Angleterre, ou même d'Italie.

L'Espagne est essentiellement et presque uniquement un pays d'agriculture; sa population rurale forme la partie principale de la nation. Pour bien juger de l'Espagne, il faut connaître les paysans, leur caractère, leurs habitudes, leurs goûts, et ne pas former son opinion d'après ce que l'on peut voir dans les sociétés de Madrid, de Barcelone ou de Cadix. Les contradictions apparentes qu'on trouve dans les histoires récentes de ce pays s'expliquent de cette manière.

Le nombre des propriétaires et des fermiers dans toute l'Espagne ne s'élève pas à plus d'un million, celui des laboureurs et des bergers est de plusieurs millions. Ceux-ci, avec leurs familles, forment la masse de la population. En négociants, marchands, artisans, manufacturiers, on trouve peut-être cinq cent mille individus répandus sur toute la surface du pays.

Les paysans espagnols, pris en général, sont peut-être les plus beaux de l'Europe; sans contredit ils sont les plus fiers. Ils sont presque tous bien faits et robustes, sobres, supportant facilement les privations, naturellement graves et taciturnes, pleins de cœur et de bravoure. Un amour exclusif de leur pays et une antipathie invincible pour les étrangers forment chez eux un caractère distinctif, lié à leurs idées religieuses d'une manière remarquable depuis leurs guerres avec les Maures.

Leurs bonnes qualités sont obscurcies par une infinité de préjugés, leur sévérité dégénère souvent en férocité et leur piété en superstition. Toutefois, dans les temps ordinaires, leur commerce habituel les montre assez civils, d'un bon cœur et d'un caractère aisé. Quoique graves ils sont loin d'être ennuyeux; et malgré leur pauvreté, ils sont heureux. Rien ne ressemble au paysan espagnol, au laboureur espagnol. Partout ailleurs le paysan est un homme de peine, entièrement absorbé chaque jour par la nécessité de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa famille. En Espagne, l'ouvrier n'est jamais absolument préoccupé par un soin semblable. Sa frugalité habituelle a tellement restreint ses besoins que la crainte de manquer ne trouble son repos en aucune façon ni n'altère en rien sa bonne humeur. Les étrangers qui visitent l'Espagne et s'arrêtent aux manières, au langage des classes inférieures, sont frappés de l'aisance et de la simplicité des gens de la campagne, et de ce qu'il y a d'élevé quelquefois dans leur conversation; elle n'est jamais ni basse, ni triviale; leurs raisonnements sont pleins de justesse, et ils expriment souvent des sentiments généreux avec une noblesse naturelle. Ce qui les distingue surtout, c'est un sentiment d'orgueil qui leur fait refuser un secours ou une récompense pour un service qu'ils ont rendu volontairement. A Buytrago, je fus visiter les vastes domaines du duc de l'Infantado et ses troupeaux mérinos. L'intendant me donna un garçon de ferme pour me conduire. Il remplit sa commission avec autant d'intelligence que de politesse. Au moment de le quitter, je me sentis embarrassé pour lui montrer ma gratitude sans blesser son orgueil national. Je jetai un coup d'œil sur son ajustement; il annonçait peu d'aisance; ses enfants, que nous avions rencontrés en chemin, étaient couverts de haillons. Je voulais lui faire mon offrande, et quand nous fûmes à la porte, j'essayai de lui glisser, le plus doucement possible, une pièce d'or dans la main. A ce moment il se baissait pour nous faire un salut très respectueux en nous ouvrant la porte; mais sentant l'or que je lui mettais dans la main, il se releva orgueilleusement et me dit avec l'accent d'une colère concentrée: «Monsieur, nous n'avons besoin des dons de personne; notre maître est un seigneur assez grand pour que ses gens ne manquent de rien.» C'est un semblable sentiment qui rend le paysan espagnol peu disposé à recevoir des avis ou des innovations qui gênent ses goûts, ses habitudes ou ses croyances. Tel est le paysan castillan; tel est aussi l'Aragonais avec plus d'entêtement, tel est le Catalan avec plus de feu et un plus implacable esprit de vengeance. Dans les provinces les plus méridionales on trouve plus de barbarie et de férocité; cela vient sans doute que dans ces contrées les guerres avec les Maures se prolongèrent davantage, et tient peut-être aussi à leur voisinage des peuples de l'Afrique.

Dans ces climats ardents, l'âme est incessamment poussée vers les extrêmes. Quelle que soit la direction dans laquelle elle marche, elle ne veut ni entraves, ni limites. De là vient que les caractères des habitants de la Péninsule se sont toujours dessinés avec tant d'énergie. Ils se montraient au dehors, pour ainsi dire, comme les traits du visage, anguleux et saillants, incapables d'éprouver un froissement quelconque sans que tout l'être n'en fût ébranlé et ne se redressât en frémissant.

Tant d'années de contrainte et de douleur ont nécessairement modifié ces traits si fortement prononcés d'une nation chez qui le sang africain n'est pas encore refroidi. Toutefois, on y trouve encore par intervalles, de ces hommes puissants et résolus qui savent se frayer un chemin hors des choses communes. Je ne citerai pas ceux qui se sont illustrés dans les dernières luttes civiles; leurs noms sont devenus populaires, leurs exploits sont connus de tous.

§ IV. Un brigand.

— Témoin José Maria, interrompit Léon à son tour;

que vous devez connaître et que j'ai rencontré dans les montagnes ; si vous ne le connaissez point, ce fatal génie de la Moréna, qui long-temps épouvanta l'Espagne, demandez son nom aux muletiers de Torrenueva, que seul, piéton, sans autre secours que sa canardière, il détroussa d'abord sur le chemin d'Andujar, pour les enrôler ensuite dans sa troupe de braves ; demandez-le aux vignerons de Val-de-Peñas qui réparèrent plus d'une fois, à l'eau du Guadalquivir, les brèches que l'hôte de la Sierra pratiquait à leurs outres de bouc avec une merveilleuse dextérité. Demandez-le aux jeunes filles de la Carolina qu'il escorta souvent dans ces défilés sans exiger d'autre péage qu'un sourire ou un baiser. Demandez-le enfin aux grands d'Espagne de toutes les classes, qui n'osaient approcher de la montagne sans avoir obtenu du brigand foi et parole. Et cet homme n'avait rien de féroce ; il n'était ni géant ni athlète ; sa barbe était élégamment taillée et rien en lui n'annonçait un sauvage avide de sang.

Du reste, brave et audacieux jusqu'à la folie, car il ne craignait pas de paraître dans les villes où sa tête était mise à prix sans prendre d'autre précaution que celle de changer son costume pour celui de cavalier. La première fois que je le vis, ce fut à Séville, sur la belle promenade qui se trouve en face du couvent sous l'invocation de Notre-Dame-del-Carmen. Il causait paisiblement avec un moine et un étranger, et quoique chacun le regardât avec curiosité, il ne cessait de prêter une grande attention à ses interlocuteurs que pour regarder effrontément les belles dôna qui passaient près de lui, la mantille noire ou blanche sur la tête, se dirigeant du côté de la mer, ou bien allant s'asseoir, à l'ombre, sous les beaux arbres blancs (1).



L'Alameda et le Couvent de Notre-Dame-del-Carmen à Cadix. *Dessin et gravure de* SEARS.

C'était un petit homme, au front pâle, à l'œil vif et brûlant, à la démarche alerte, au rire bruyant et sardonique. Jamais il ne dévalisa de voyageur sans lui laisser une chemise au dos et dix réaux pour achever sa route. Dieu m'est témoin qu'ils ne sont pas tous si polis.

(1) Bien qu'un grand nombre de ses rues soient étroites et tortueuses, Cadix possède quelques places régulières, dont la plus spacieuse et la plus belle est sans contredit celle de San-Antonio. A cette plaza touche une espèce de mail qu'on nomme Calle-Ancha. Ces deux promenades, qui ajoutent beaucoup à l'ornement et à la salubrité de la ville, sont particulièrement fréquentées le soir. L'Alameda peut être considérée comme les Tuileries des habitants de Cadix. Vers le soir, il s'y presse une affluence de promeneurs de tous les rangs et de toutes les nations, mêlant entre eux la brillante variété de leurs costumes. Toute cette foule y vient prendre l'air le long de sa double rangée d'ormes blancs et s'assied sur les bancs de pierre qu'on trouve de chaque côté, ou bien profite du magnifique spectacle que déploie l'immensité de l'Océan. A son tour, le continent présente le tableau le plus animé ; on voit les cavaliers galoper sur la partie orientale de la baie, les navires marchands s'éloigner ou s'approcher des côtes, et, à la hauteur de la ville, un nombre prodigieux de barques de toutes formes et de toutes grandeurs sillonner la surface de l'eau. D'un autre côté, le regard peut errer sur une multitude de maisons blanches et va se perdre au loin parmi les contours des trois villes de Santa-Maria, de Rota et de Porto-Reale.

Sous l'administration du comte O'Reilly, auquel Cadix doit tant de reconnaissance pour les importants travaux d'amélioration qu'il y a fait exécuter, l'Alameda ne fut point oubliée ; on la débarrassa de ses vieilles maisons que remplacèrent une suite de beaux édifices, et des arbres plantés avec symétrie ajoutèrent encore à ses autres agréments. Une portion considérable de terrain fut conquise sur la mer, et on y construisit la douane ainsi que les bâtiments qui en dépendent. L'Alameda fut également débarrassée des buissons qui ne servaient que de retraite aux voleurs, grâce à la lâche conduite d'un gouverneur précédent qui, dans la querelle relative aux îles Falkland, s'imaginant que l'ennemi était aux portes, détruisit les jardins et les maisons de campagne et fit creuser des retranchements là même où

Poursuivi par les émissaires de Ferdinand VII, don José Maria ne s'épuisait pas en combats et en ruses de guerre. Il épargnait les soldats et tuait les chefs. Il avait, pour distinguer ses victimes, le coup d'œil sûr et infaillible. Une balle partie d'une main invisible les frappait au milieu de leurs troupes et lorsque, dépouillant leurs épaulettes, ils essayèrent de se cacher sous l'uniforme du simple soldat pour échapper à la vengeance du brigand, ils comprirent en expirant que José Maria ne s'arrêtait pas aux galons de leurs habits, et qu'il savait aussi les trouver dans la foule, comme le doigt de la destinée qui frappe un homme dans un peuple.

Le chef mort, la troupe prenait une autre route, et tout était dit. Cela vint au point que des corps d'armée envoyés contre la bande de la Moréna se firent une loi de garder leurs distances. Ils tournaient la montagne au nord; tandis que José Maria s'asseyait à de joyeux banquets, répandant l'or à pleines mains dans la cabane du campagnard, aussi généreux dans son merci, qu'implacable dans sa vengeance quand il punissait des villages qui l'avaient trahi.

L'infant d'Espagne, le prince don Sébastien, forcé de se rendre à Séville, fit demander au brigand un sauf-conduit pour la montagne. José Maria promit que le prince passerait librement. La neige couvrait le sommet de la Moréna; le vent du nord, qui soufflait avec violence, éparpillait au loin cette poussière blanche qui tombait lentement et semblait ajouter encore à l'immobilité du ciel de janvier.

Don Sébastien n'était pas rassuré: il avançait lentement dans ces gorges qui avaient été les tombeaux de tant d'autres. Tout à coup, au sommet d'un roc qui surplombait au-dessus d'un ravin, il aperçoit un homme à cheval, immobile, couvert d'une cape brune qui flottait au vent, et la face cachée sous un large sombrero. Il y avait dans cette apparition quelque chose de magique et d'effrayant. Ce cheval et cet homme se dessinaient confusément dans le brouillard. Le cheval frappait du pied le roc d'où jaillissaient des étincelles qui mouraient en tombant. L'homme muet et calme à ce poste effrayant semblait attendre les voyageurs pour les écraser au passage. L'infant s'arrêta, le cavalier jeta autour de lui un regard prolongé, secoua la cendre de son cigarre, piqua son cheval et disparut. Le cortége continua d'avancer, et le cavalier mystérieux se montrait par intervalles, tantôt au fond des vallons, tantôt au sommet des montagnes, vedette infatigable qui se multipliait par sa propre puissance.

La marche fut longue; à la nuit tombante les voyageurs sentirent augmenter leur inquiétude, à mesure que les ombres allaient s'épaississant. Dans ce silence de terreur on n'entendait que le cri glapissant du hibou et le pas des chevaux. Enfin les rochers s'abaissèrent, les défilés s'élargirent, la plaine parut, légèrement éclairée par un rayon de la lune qui s'élevait lentement au-dessus d'un nuage. « Cavaliers, s'écria don Sébastien, le brigand a tenu parole; serrons nos rangs! nous pourrions trouver encore les traîneurs de sa troupe. » Tous alors se pressèrent autour du prince. Un seul resta en arrière; il regarda quelque temps encore, cette poignée d'hommes qui se rétrécissait à chaque pas. Puis il tira son briquet, alluma un cigarito, et retourna au pas dans la montagne. Il avait en effet tenu parole.

A quelque temps de là le général des jésuites et le commandant de Séville, arrivés au pied de la Sierra, réclamèrent à leur tour un sauf-conduit. Ils ignoraient que depuis leur sortie de Séville deux compagnons de José Maria y avaient été pris et jetés dans les fers.

Le brigand accueillit l'envoyé avec un rire prolongé; il répondit qu'il irait lui-même au-devant de *leurs seigneuries*. Nos voyageurs peu rassurés songeaient à rebrousser chemin, quand José Maria parut, entouré d'un respectable état-major. « Soyez les bienvenus, mes hôtes, s'écria-t-il, dès qu'il fut à portée; Dieu vous bénisse et vous tienne en repos.... car si vous remuez seulement la paupière, vous êtes morts! Par la barbe de saint Ignace! je n'attendais guère aujourd'hui si noble compagnie. Or, écoutez-moi bien, messires: vos gens, que Dieu confonde, ont eu la sottise de mettre la main sur deux des miens; et, si j'ai bien compris, il s'est trouvé pour mes frères, des prisons et des geôliers!! Mort de mon âme! c'est une étrange effronterie! Mais puisque vous voici, causons: D'abord, vous me paierez rançon: deux mille onces d'or me suffisent; ensuite, vous donnerez ordre de mettre en liberté, sur-le-champ, avec les égards dus aux frères de José Maria (que Dieu conserve), les braves qu'on n'a pas craint de traiter en sujets du roi!.... En attendant, je vous tiens pour otages: vous serez bien traités et grassement nourris. Joyeuse vie, chez moi, vous pouvez bien m'en croire!.... Mais s'il arrivait que mes gens aient souffert le plus léger outrage, si, par calamité pour vous, on les avait pendus!.... la Vierge et les saints vous protégent! vous seriez écorchés tout vifs.

« Donnez-moi votre main, mes hôtes; soyez les bienvenus dans les domaines de José Maria. » Un courrier partit à l'instant. Il reçut les deux mille écus d'or et ramena sains et saufs les captifs de Séville.

Plus tard, le gouvernement espagnol capitula: Jose Maria, fatigué de cette existence de hasard, peu soucieux d'être éternellement mis à prix, accepta une pension sur la cassette de sa majesté et la place de scopettéro. Aujourd'hui il escorte les diligences sur le chemin de Saragosse à Barcelonne.

§ V. Détails de moeurs.

— Il serait absurde, reprit Théophile, d'entreprendre de donner un caractère d'uniformité parfaite à toute la population d'une contrée aussi vaste que l'Espagne. On trouve des différences aussi prononcées entre les naturels des provinces du Nord qui bordent l'océan Atlantique, et les habitants des côtes arides de la Méditerranée, qu'entre ces populations et celles qui habitent l'immense plateau central formé par les provinces de Léon, de Castille et de l'Estramadure. Telles sont les trois grandes divisions de l'Espagne.

Les prix des journées sont plus bas dans le nord que dans la Castille et dans les autres provinces du centre, où la population est moindre et les villages plus éloignés les uns des autres. Les cultivateurs reçoivent de 24 à 34 sols par jour, les charpentiers ou maçons de 26 à 36 sols. Les manœuvres, payés par leurs maîtres, reçoivent par jour de 12 à 20 sols. Les hommes font peu d'ouvrage; il n'y a guère dans l'année plus de 273 jours ouvrables; le reste

il n'y avait pas danger d'attaque. Le comte étendit également le défrichement de l'isthme du côté de la haute rade, depuis Cadix jusqu'à l'île de Léon, et compléta les travaux de son habile prédécesseur, le comte de Xerena. Son exemple fut suivi par beaucoup de propriétaires, et de ravissantes villas s'élevèrent, comme par enchantement, entourées de leurs jardins, dont les jeunes plantations donnèrent une beauté nouvelle à la ville. Les landes sablonneuses qui, avant cette époque, répandaient tant de tristesse sur les approches de la ville, urent reculées jusqu'à plus d'une demi-lieue.

est rempli par les fêtes et les dimanches. La nourriture des classes ouvrières consiste en pain, en lard, en fèves, en huile, en ail, en légumes et en vin. Elles mangent rarement de la viande fraîche; le poisson salé est un régal qu'elles se permettent seulement les jours maigres.

Les hommes dépensent peu pour leurs vêtements; ils portent un surtout de peau de mouton ou de grosse laine qui dure une vie d'homme. Le pain commun coûte ordinairement deux sols la livre, le beau pain de trois à quatre sols, le lard de neuf à quatorze sols la livre, le poisson salé de cinq à sept sols, le vin commun de deux à six sols. Le pain espagnol n'est pas fermenté comme le nôtre, il est compacte comme certains gâteaux; il a du reste un goût agréable, car le froment espagnol est d'une excellente qualité. Le vin commun, dans les provinces du centre et du nord, où l'on en fait la boisson habituelle, est généralement de pauvre qualité; mais dans le midi de l'Espagne, d'où nous viennent les vins fins, comme dans les cantons de Xérès, de Bota, de Malaga, d'Alicante, les gens de la campagne n'en boivent presque pas parce qu'il est d'un prix trop élevé pour eux. En Catalogne et dans les autres provinces qui avoisinent la Méditerranée, une famille de quatre personnes dînera avec une demi-livre de poisson salé, du pain et de l'huile, et soupera avec des laitues. Les Catalans, cependant, aiment beaucoup le vin et les liqueurs spiritueuses, mais il est fort rare de trouver un Espagnol ivre et encore cela ne se rencontre que dans la populace la plus basse des villes. On fume partout, mais d'une manière économique; chacun porte dans sa poche une carotte de tabac, en coupe un morceau, le roule dans sa main, l'enveloppe de papier, et le cigare se trouve fini.

Dans les vastes plaines de la Castille et de la province de Léon, ces greniers de l'Espagne, et dans les autres provinces du centre, on voit peu de fermes; les habitants sont réunis dans les villages, et les maisons, faites de briques brûlées par le soleil, ont un aspect de ruines; ce n'est que dans le nord et dans certains cantons maritimes du midi qu'on rencontre quelques habitations qui ressemblent aux fermes et aux chaumières des autres pays. Les Castillans ont eu de tous temps une aversion singulière pour les arbres, parce qu'ils servent de refuge aux oiseaux qui viennent manger le blé. La nudité de cet immense plateau de l'Espagne a frappé d'une manière particulière l'attention d'un Américain distingué, qui a écrit récemment la relation d'un intéressant voyage qu'il a fait dans cette contrée. Voici ce qu'il dit à ce sujet: « Après avoir détruit depuis long-temps les arbres qui ombrageaient le pays, le Castillan, au lieu d'établir des pépinières pour les avoir de nouveaux, montre une telle horreur pour toute plantation, qu'il fait périr toutes celles que le gouvernement a plusieurs fois tenté d'établir sur les grandes routes. » L'on a remarqué, et cette conséquence était inévitable, que, dans l'intérieur du pays, le sol, dégarni de bois qui conservent la fraîcheur et exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, n'ayant rien pour protéger ses sources et ses ruisseaux, les a perdues successivement; il ne reste plus aujourd'hui que des ravins vides qui rappellent les causes méconnues de sa fertilité première. Les montagnes de la Nouvelle-Castille fournissent du charbon de bois aux habitants des plaines. Rien n'est plus mortellement ennuyeux que l'aspect des environs de Madrid; l'on n'y rencontre ni un bois, ni un verger, ni une maison de campagne. Les champs dans la Castille ne sont nulle part fumés, le blé est battu et laissé sur place jusqu'à ce que les marchands et les spéculateurs, qui très souvent achètent la récolte sur pied, viennent l'enlever. Les fermiers ne possèdent nuls capitaux, et sont par là dans l'impuissance de faire à leurs terres aucune amélioration utile. Les marchés sont fort éloignés, et quoique dans la Galice, les Asturies et les autres provinces maritimes, le blé soit le double de ce qu'on le paie dans les provinces du centre, les frais de transport à dos de mulets ou sur des chariots traînés par des bœufs absorbent tout le profit. Les taxes et les dîmes prennent presque la moitié des bénéfices, et sur l'autre le fermier est obligé de payer ses fermages et d'entretenir sa famille.

Je vous l'ai dit, il existe des différences très marquées entre les différentes provinces de l'Espagne relativement à l'agriculture. Dans les provinces de Valence, de Murcie, de Grenade, on emploie les irrigations. Le pays, de ce côté, s'abaisse entre les montagnes et la mer, et forme naturellement, ou par l'art, des plateaux fertiles qui s'élèvent les uns au-dessus des autres comme les gradins d'un amphithéâtre. Les ruisseaux qui descendent des montagnes, sont divisés entre d'innombrables conduits pour arroser la totalité des terres. Les droits que chacun possède sur les eaux de chaque ruisseau sont établis avec la plus rigoureuse exactitude. Quand la saison arrive, ceux qui ont des priviléges sur les ruisseaux préparent soigneusement leurs champs, ouvrent leurs écluses, remplissent leurs fossés, et inondent toutes leurs terres jusqu'à leurs vignes et leurs oliviers. Ce système donne une fertilité étonnante, et la terre produit toute l'année. Les mûriers sont trois fois dégarnis de leurs feuilles; les prairies de trèfle et de luzerne sont fauchées jusqu'à huit ou dix fois; l'on cueille quelquefois des citrons du poids de plusieurs livres, et des grappes de raisin qui en pèsent jusqu'à quatorze; le froment, semé en novembre, donne trente grains pour un en juin; l'orge, semée en octobre, donne vingt pour un en mai; le riz, semé en avril, produit quarante pour un en avril, et le maïs, qu'on sème pour seconde récolte, rend au centuple de ce qu'on a mis.

Au nord, les provinces de la Navarre et de la Biscaye sont les mieux cultivées; les habitants en sont industrieux et dans l'aisance. Ils ont une administration locale et fixent entre eux leurs impôts. Ils transigent avec le trésor royal, et pour une certaine somme se rachètent d'une quantité de petites taxes auxquelles l'Espagne est sujette. Ils ont aussi des manufactures, particulièrement de fer, et des mines de charbon. Le pays des Basques forme une espèce de royaume à part, qui a ses lois et son langage différents.

Les montagnards de la Galice, à l'extrémité ouest de l'Europe, comme sortis du sein de l'Atlantique orageuse qui baigne aux deux extrémités leur aride contrée, sont pauvres, braves et patients. Le sol, trop ingrat pour nourrir une population nombreuse, voit les *gallegos* émigrer par milliers et se rendre dans les grandes villes, à Madrid, à Lisbonne, où ils se font portefaix ou porteurs d'eau. Ils ont une réputation de probité généralement méritée, et diffèrent beaucoup en cela des Valenciens, qui sont mal famés en Espagne. Les Asturiens prennent d'ordinaire les mêmes états que les Galiciens leurs voisins: seulement ils ont dans le caractère quelque chose de plus aventureux.

— Et voilà comment tu as vu l'Espagne, froid rhéteur? s'écria Léon; quoi! tu ne trouves pas un souvenir pour la mosquée de Cordoue, bâtie par Abdéram et devenue aujourd'hui une église catholique? Tu as donc vu froidement ces arceaux poétiques? ces mille colonnes qui soutiennent un double rang d'arceaux mauresques à

jour, avec des plafonds de bois précieux? Tu as donc vu sans émotion, continua-t-il dans son indignation bouffonne, les dix-sept portes de bronze, magnifiquement sculptées, que Charles-Quint donna à cette cathédrale? le tombeau de l'artiste Pedro Diègue Cornesa, et les riches stalles de bois dont il para le chœur? cette croix que, d'après la tradition, un captif chrétien grava de son ongle sur la colonne de marbre à laquelle il était enchaîné? cette châsse qui fut construite pour contenir l'Alcoran et qui renferme aujourd'hui le livre des Evangiles? tout cela ne t'a-t-il donc point ému? ô Théophile! savant Théophile!



Procession du *Corpus Christi* à Séville. *Dessin et gravure de* SEARS.

Théophile le regardait en souriant.

— Et les combats de taureaux? reprit Léon; et la procession du *Corpus Christi* à Séville? Rien pour ce magnifique cortége étincelant d'or, de soie et de pierreries! Rien pour ces mille bannières qui flottent dans les airs! Rien pour ce chant grave qui s'élève au ciel à travers les parfums de l'encens! Rien pour toute cette foule qui s'empresse autour de la procession! Rien pour cette *Plaza-Real* (1) dont les échos mauresques ne répètent que des chants chrétiens! Rien pour ces combats de taureaux qui tiennent tout un peuple haletant d'émotions; que les Français blâment hautement avant d'y avoir assisté, et qu'ils recherchent avec avidité une fois qu'ils en ont

(1) La Plaza-Real, l'une des places les plus vastes de Séville, contient, entre autres monuments, l'hôtel-de-ville et le palais de justice. L'angle de ce dernier édifice est à la droite du point de vue choisi par l'artiste et que nous reproduisons. Les décorations de son architecture, toutes de la plus merveilleuse richesse, sont l'ouvrage d'un célèbre sculpteur du temps de l'empereur Charles-Quint. Considérées en détail, elles sont de la main-d'œuvre la plus exquise; mais on peut trouver que leur effet général n'est pas bon et contraste trop avec nos idées de simplicité et de goût véritable. Cependant c'est une question qui peut être posée que celle de savoir si nos propres notions sur l'art approchent, plus que celles des Maures, de l'idéal du beau et du goût en architecture. Malgré toutes les extravagances et les mille fantaisies de ce système, et à quelques singulières conséquences qu'il puisse nous conduire, les artistes penchent à lui donner la préférence sur l'uniformité qu'ils trouvent monotone. Les maisons qui entourent la Plaza-Real sont d'une grande antiquité; elles s'accordent bien avec l'aspect général de la place et avec la magnifique cathédrale qui borne la vue.

La grande cérémonie du *Corpus Christi*, que notre gravure reproduit dans son plus splendide appareil, est l'une des fêtes religieuses les plus solennelles de l'Espagne. A Séville surtout, elle attire de toutes les parties de la Péninsule un immense concours d'étrangers qui ne reculent devant aucun obstacle et aucune dépense afin de pouvoir y assister. Sur toute la ligne des rues par lesquelles passe la procession sont suspendues des tentures que nous n'avons pas conservées dans notre bois par la nécessité de montrer le majestueux spectacle qu'elles eussent dérobé. — En tête de la procession, est portée la bannière de la cathédrale, dont le bâton et les ornements sont d'or et d'argent; on a brodé sur l'étoffe de cette bannière le tableau de la Cène. Immédiatement ensuite arrive, traînée sur un char, la reproduction du miracle des filles du potier, dont on voit les statues soutenant la Giralda. Si le lecteur ne sait pas l'histoire de ces deux filles, la voici : c'étaient les premières femmes qui avaient cueilli la palme du martyre, à l'époque où s'introduisit le christianisme dans cette partie de l'Espagne. Il est difficile d'exprimer toutes les marques de vénération qu'elles reçoivent à leur passage à travers le faubourg de la Triana, où elles sont nées, et où le potier lui-même n'est guère moins honoré qu'un saint. Durant un violent tremblement de terre qui se fit sentir à Séville et qui l'ébranla dangereusement, la grande tour de la Giralda resta seule ferme comme un roc. Tandis que la consternation de la cité religieuse était à son comble, on vit, dit la tradition, les deux sœurs soutenir et étayer l'immense pilier avec le plus courageux sang-froid. Dire combien de temps elles élevèrent leur taille assez pour rendre ce service à la tour, c'est de quoi nous nous déclarons hors d'état, car de la base au sommet de la Giralda on compte du reste trois cent six pieds; mais il y a bien

éprouvé les sensations étranges et sauvages! Tu reste froid pour tant de grandes et de poétiques choses, Adrien! En vérité! je ne donnerais un seul jour de mon voyage pauvrement fait à pied, dans la seule Catalogne, pour l'année entière de ton excursion à travers les Espagnes, dans un magnifique landau!

— Imagination folle! répliqua Théophile.

— Imagination morte! interrompit Léon.



Cirque et combat de taureaux, à Séville. *Dessin et gravure de* SEARS.

— Amis, leur dis-je, l'un de vous n'a vu cette belle contrée qu'avec l'imagination, l'autre qu'avec la raison; l'un s'est épris de sa poésie, l'autre de sa nature; l'un est poète, l'autre économiste. Dans cette double manière de sentir et de voir, vous avez tous les deux raison et tort tous les deux; car, pour voyager, il faudrait être à la fois poète et économiste, artiste et savant, sentir et étudier.

— Vous verrez, s'écria Léon, que, selon lui, à moins d'être Walter Scott, on ne pourra plus voyager (1).

ADRIEN VAN MOERSEL.

peu de temps encore qu'il eût été imprudent de hasarder dans Séville quelque doute sur l'authenticité de ce prodige; il serait mieux, peut-être, de l'attribuer à la science de l'architecte maure, dont les merveilles étalent encore leurs témoignages à la vue. Cependant les deux sœurs obtiennent tous les honneurs du bienfait; une magnifique chapelle de la cathédrale est réservée à elles seules. A l'occasion de la cérémonie du *Corpus Christi*, on les en sort avec une grande pompe, et on les promène, elles et leur tour de la Giralda, à travers les rues de la ville. Ces statues sont habillées et aucun effet n'est plus bizarre que celui de leur costume, qui est tout simplement le costume d'aujourd'hui; leur mantille et leur coiffure, surmontée d'un peigne, ne vont pas du tout avec l'idée qu'on peut se faire des filles du potier. Voici une autre étrangeté qui semblera pour le moins aussi étrange à ceux qui ne sont pas accoutumés aux mœurs et aux superstitions de l'Espagne: les yeux de ces figures roulent continuellement dans leur orbite, mis en mouvement par une personne cachée qui tire un cordon et fait ainsi croire à la populace que les saintes filles sont en prières.

Puis vient la châsse d'argent qui contient le Saint-Sacrement. Elle est en argent massif et du travail de ciselure le plus exquis; son poids est énorme et elle est portée par seize hommes qui sont entièrement cachés, de manière à lui donner l'air de marcher toute seule.

Des enfants, habillés à l'ancienne mode nationale, se tiennent en tête des filles du potier et dansent devant l'autel pendant la messe, matin et soir, tant que dure la fête. C'est là un privilége exclusivement réservé par Sa Sainteté à la cathédrale et dont les habitants de Séville se montrent très fiers. Cet usage rappelle David dansant devant l'arche, avec cette différence que le monarque juif jouait de la harpe, tandis que les enfants de Séville font claquer à leurs mains des castagnettes.

(1) Voir dans le n° V du *Musée* (février 1836), page 148, une description de ces combats de taureaux.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

CONQUÊTE D'ORAN EN 1732.

Oran est une ville du royaume de Trémécen, en Barbarie, située sur une colline par où l'on descend d'une grande montagne au bord de la mer, à l'orient du port de Marsaquivir. Outre le château qui défend le port et sa propre citadelle, elle est environnée de cinq autres forteresses ou châteaux qui en rendent les approches d'une difficulté extrême; savoir : le château de Sainte-Croix, celui de Saint-Georges, et le fort de Rosalcazar du côté de la mer, et du côté des terres les châteaux de Saint-André et de Saint-Philippe, dont chacun peut soutenir un bon siége.

Tout le pays circonvoisin, à plusieurs lieues d'étendue, est très abondant en toutes sortes de grains. Les montagnes et les plaines sont couvertes de troupeaux; ce qui procure aux habitants les vivres de toute espèce, la laine, les peaux et les fruits en assez grande quantité, non-seulement pour leur propre usage, mais encore pour le commerce avec les étrangers. A deux ou trois lieues d'Oran, il y a des marais qui communiquent à la mer, où le soleil forme du sel blanc. Il y a à la même distance des plants d'oliviers, de figuiers, et d'autres arbres à fruit, et quelques vignes. On trouve dans les montagnes des tigres, quoique en petit nombre, des sangliers, des lions et des caméléons, espèce de lézards qui se nourrissent de mouches, et non de l'air qu'ils respirent, comme on l'a cru faussement.

La ville a une enceinte irrégulière de murailles, deux portes, celle de Trémécen, au sud-est, par où l'on sort pour aller dans la campagne, et celle de Canastel, qui prend son nom d'une montagne ainsi appelée, et qui conduit, du côté du nord, à la mer. Dans la partie la plus élevée il y a une citadelle très bien fortifiée, avec ses logements et ses magasins dérobés à la vue. Deux fontaines d'une eau salubre coulent pour les habitants d'Oran au dedans de leur ville, et deux autres fertilisent la campagne. La plus considérable forme un gros ruisseau qui entoure les murs, qui arrose les vergers, et qui fait aller les moulins.

L'an 1505, Ferdinand-le-Catholique, après ses éclatantes conquêtes, fut tenté de celle d'Oran, afin de procurer à ses sujets les avantages du riche commerce que les Levantins venaient faire aux foires célèbres de cette ville, et pour arrêter les courses barbares des Maures au Ponent. Le port de Marsaquivir fut pris dès lors par don Diego Fernandez de Cordoue. Mais quelques troubles domestiques empêchèrent le succès du reste de l'expédition, et ce ne fut qu'au mois de mai de 1509 que, par les soins et sous les yeux du cardinal Ximenès, qui voulut présider à l'exécution, l'on tenta et l'on exécuta en quelques jours ce grand projet avec quatorze mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux et huit cents volontaires.

L'Espagne posséda cette place sans interruption durant deux siècles, depuis 1509 jusqu'en 1708. On augmenta les fortifications d'Oran suivant l'exigence du besoin, sans que les siéges qu'en firent les Turcs et les Maures pussent leur procurer aucun avantage, puisque, à mesure qu'ils faisaient leur circonvallation, ses défenseurs y construisaient de nouveaux forts, en sorte que cette place se trouva à la fin environnée de cinq châteaux différents, disposés ainsi que nous avons dit, le fort de Rosalcazar commençant à la plage du Levant, le fort de Saint-André et de Saint-Philippe couvrant les avenues de la campagne, et ce dernier couvrant de plus la source et défendant le cours des eaux qui vont à la ville; les châteaux de Sainte-Croix et de Saint-Grégoire continuent cette espèce d'enceinte, bâtis sur le sommet de la haute et inaccessible montagne sur la pente de laquelle Oran est situé, et dont la mer du Ponent baigne le pied. En doublant le cap que forme la montagne, on découvre à une lieue de distance le port de Marsaquivir, défendu par un fort plutôt creusé dans le roc que bâti, plutôt fortifié par la nature que par l'art. Quoiqu'il soit commandé par les sommets du mont del Santo, la place n'en est pas moins forte, parce qu'il est aussi difficile de monter sur ces hauteurs que de les prendre sans y monter.

La domination de la ville d'Oran s'étendait à quinze ou vingt lieues dans les terres, les armes espagnoles prenant la défense des peuples qui habitaient à cette distance. Leur manière de vivre est d'errer dans ces contrées, cherchant les terres propres à être ensemencées et les pâturages convenables à leurs troupeaux. Ils forment leurs peuplades de tentes, qu'ils transportent tantôt d'un côté et tantôt d'un autre. Là se réunit ce qu'ils appellent *nation* ou *tribus*, formées de quelques milliers de familles qui, à raison du sang ou des avantages de leur association, s'unissent ensemble et obéissent à un chef commun, quoique partagées en trois classes différentes, qui sont celle des nobles, celle des paysans, et celle qui est mêlée des deux autres. Ces Maures pacifiques vivaient sous la protection de l'Espagne, en payant annuellement un certain tribut en grains. Plusieurs étaient fort affectionnés au gouvernement. Les Bénérages seuls n'eurent jamais de goût pour la paix, n'étant que des brigands impétueux et inquiets, toujours prêts à seconder quiconque prenait les armes contre les chrétiens. Ils avaient profité des troubles de l'Espagne pour faire le siége d'Oran durant la guerre de la Succession. On envoya du secours aux assiégés; mais on choisit mal le général, qui, au lieu de se rendre à Oran, conduisit son secours aux rebelles de Barcelonne, ce qui mit Oran au pouvoir des Maures, l'an 1708.

Philippe V, ayant pris les résolutions et donné les ordres nécessaires pour ce grand armement naval, notifia ses vues par une espèce de manifeste, afin que l'Europe ne fût point alarmée dans l'incertitude des entreprises

qu'on projetait. On fréta les bâtiments de transport sur toute la côte d'Espagne, et principalement à Barcelonne, à Alicante et à Cadix, et l'on y embarqua les troupes destinées à l'expédition, avec les équipages. La baie d'Alicante était le lieu du rendez-vous général où le gros de l'armée devait s'embarquer.

L'armée consistait en quarante bataillons, dont huit des gardes espagnoles et wallones et un d'artillerie, qui composaient tous ensemble au-delà de vingt-trois mille hommes; en douze escadrons de cavalerie et autant de dragons, qui formaient environ trois mille quatre cents hommes ; une compagnie de fusiliers des montagnes, une compagnie de maréchaussée, une compagnie de guides, tous natifs du pays d'Oran : précaution d'une extrême sagesse, propre à prévenir mille inconvénients fâcheux, et particulièrement celui de s'engager dans un pays et de tenter l'attaque d'une place imparfaitement connus.

L'artillerie consistait en soixante pièces de 24, vingt de 16, douze de 12, seize de 10, et soixante mortiers.

Les munitions et les vivres étaient en abondance; l'on n'avait rien oublié, trains d'artillerie, bons affûts de relais, provisions de bois pour toutes sortes d'ouvrages, fusils en réserve, fascines, saucissons, sacs à terre, mules pour traîner l'artillerie, bœufs, moutons, chariots; tout avait été prévu et préparé avec une espèce de profusion, parce qu'on était persuadé qu'il valait beaucoup mieux avoir le superflu dans l'expédition que d'être obligé de faire venir après coup mille choses qui traînent les succès en longueur; en un mot, l'artillerie, les vivres et les munitions étaient tels qu'ils occupaient, avec les équipages, deux cent treize bâtiments, sans compter cinquante-sept qui étaient destinés au débarquement; les troupes en occupaient, outre cela, deux cent quatorze.

Pour escorter une pareille armée et tant de bagages, il y avait douze vaisseaux de guerre de cinquante à quatre-vingts pièces de canon, cinquante frégates comprises dans le nombre des bâtiments chargés des troupes et de leur attirail, deux galiotes à bombes, sept galères, les frégates d'*Yvice* et les quatre bâtiments garde-côte du royaume de Valence; enfin, le total des bâtiments montait à cinq cent vingt-cinq.

Cette formidable armée mit à la voile le 15 juin 1732. Le vent, qui fut peu favorable d'abord, et la diversité immense de tant de bâtiments d'une marche si différente, donna quelque embarras; mais, heureusement, le temps changea, et sembla vouloir seconder lui même cette glorieuse expédition.

Le navire *le Saint-Philippe* et le paquebot *le Saint-Diègue*, de cinquante pièces de canon, formaient l'avant-garde; ensuite venaient, sur les ailes et un peu en avant, le navire *la Galice* à gauche, et *le Saint-Jacques* à droite, entre deux les pontons avec les galiotes qui les remorquaient; puis l'infanterie avec pavillon rouge, suivie de la cavalerie avec pavillon jaune; derrière elle et au milieu le navire *la Castille*, pour le signal et le ralliement; puis l'hôpital, le train d'artillerie, les équipages, les munitions, avec pavillon blanc et bleu; après cela et sur les ailes, le vaisseau *le Saint-François* à gauche, et *la Renommée* à droite; ensuite les provisions d'orge avec pavillon blanc et jaune, les pailles pavillon blanc, les poudres pavillon bleu, et par derrière, au milieu, le vaisseau *la Famille-Royale*, pour les signaux; ensuite, les rations de l'armée pavillon blanc et rouge, les farines pavillon bleu et rouge, les bœufs et les moutons pavillon bleu et jaune; puis, à droite et à gauche, les vaisseaux *l'Andalousie* et *le Conquérant;* après eux, les bâtiments de débarquement; en arrière, à droite et à gauche, les galiotes à bombes, le navire *l'Hercule*, et le paquebot *le Jupiter*, de cinquante canons; par derrière, au milieu, les sept galères.

Dans cet ordre admirable, qui ne fut jamais troublé, et avec le vent le plus heureux pour le début de cette grande entreprise, l'armée parut le 25 juin à la vue de la côte d'Oran. Mais les courants et les vents contraires qui survinrent l'empêchèrent de doubler le cap Falcon et de mouiller dans son golfe jusqu'au 28, jour auquel elle le fit avec tout l'armement, sans la perte d'un seul bâtiment.

Les ordres étant donnés par le capitaine général, le comte de Montemar, qui commandait toute l'expédition, on se disposa à débarquer sur la plage de las Aguadas, à une lieue au couchant du fort de Marsaquivir. On commença, depuis minuit, à s'approcher de la côte avec cinq cents barques soutenues des vaisseaux de guerre, des galères et des galiotes placés sur les flancs de la ligne de débarquement.

Le capitaine général ayant reconnu qu'il n'y avait point de Maures sur la côte capables d'empêcher le débarquement, les pelotons de troupes que l'on voyait n'étant pas suffisants pour cela, il ordonna qu'aux premiers rayons de l'aurore toutes les troupes prissent terre avec la plus grande célérité, quand même elles ne pourraient, en le faisant, garder l'ordre observé jusque-là. Tout s'exécuta avec le plus grand bonheur, et les troupes, sous la conduite des généraux qui prirent terre avec elles, s'étendaient à droite et à gauche le long du rivage aussitôt qu'elles débarquaient, et, à mesure qu'elles descendaient elles se formaient en carré long, dont les grands côtés étaient parallèles aux rives de la mer.

Il y avait cependant quelques troupes de Maures qui, tirant de loin, incommodaient l'armée et blessaient quelques soldats. Pour remédier à cet inconvénient, on détacha en avant douze à quinze hommes par bataillon, pour faire feu et éloigner l'ennemi. Le gros de leurs forces était sur le sommet des montagnes, et un parti d'environ deux mille, tant cavalerie qu'infanterie, vint occuper, à la droite de l'armée, un monticule d'où coule une fontaine et d'où il empêcha qu'on ne fît usage de ses eaux dans le besoin extrême qu'on en avait. Le capitaine général détacha les grenadiers de la droite et quatre cents chevaux pour déloger les Maures et occuper le monticule, ce qui s'exécuta heureusement. Le 30, au matin, on commença à construire, à la gauche de l'armée et au pied du mont *del Santo*, un fort qui dominât la mer et qui assurât le débarquement aux vivres.

Les troupes qui couvraient les travailleurs, sous les ordres du comte de Marsillac, engagèrent insensiblement un combat avec les Barbares qui descendaient des hauteurs pour les inquiéter, et qui les chargeaient avec violence. Il fut nécessaire, pour soutenir les Espagnols, de mettre en mouvement toute l'armée, parce que toute celle des infidèles attaquait ce côté-là. Tandis que l'aile gauche combat, le centre de l'aile droite monte sur les hauteurs d'où descendaient les Maures, avec une intrépidité inconcevable, malgré le nombre des ennemis et l'avantage du poste, inaccessible par sa position naturelle. Il fallait passer un précipice ou un ravin immense entre le mont *del Santo* et celui que l'armée avait en face ; là était le centre du feu et de la résistance que faisaient les Maures avec toute la fermeté qu'inspirait un poste si avantageux.

Les ennemis furent poussés jusque sur une autre montagne plus élevée que la première, et les grenadiers, commandés par le maréchal-de-camp don Alexandre de la Motte, s'emparèrent de la montagne *del Santo* jusqu'au-dessous du château de Marsaquivir, coup de partie qui fit le succès de toute la suite de l'entreprise.

La fatigue extrême de l'armée, la disette des vivres, et surtout de l'eau dans un climat brûlant, empêchèrent qu'on ne poussât les ennemis plus loin et qu'on ne les délogeât des sommets de la montagne qu'ils occupaient. Un grand nombre de soldats espagnols moururent de soif; on passa cette nuit dans un désordre à faire échouer totalement l'entreprise et à causer la destruction entière de l'armée castillane, si les Maures eussent été instruits de l'état où elle était : tant il est vrai que, dans les expéditions qui passent, même avec raison, pour les plus prudentes, on doit encore infiniment à la fortune! Tout était parfaitement concerté pour le succès dans l'armée espagnole, excepté l'article de l'eau si important en Afrique; c'était plus qu'il n'en fallait pour faire tout manquer. Les Espagnols avaient sans doute prévu cet inconvénient; mais il est quelquefois de la prudence de ne pas consulter trop rigoureusement les règles de la prudence, et de s'attendre à quelque événement imprévu, surtout lorsqu'on a affaire à des Barbares, braves à la vérité, mais peu disciplinés et peu accoutumés à faire une guerre régulière.

Ce point ne fut pas le seul où la fortune se montra hautement pour l'Espagne. On comptait faire beaucoup en prenant le seul fort de Marsaquivir dans la première campagne, et l'on fit conquête entière dans l'espace de quelques jours.

On commençait, le 1er juillet 1732, à faire un chemin pour conduire l'artillerie et les autres choses nécessaires au siége de Marsaquivir, lorsqu'un cheval s'étant échappé, durant la nuit, de la grande garde des Espagnols, et ayant causé quelque mouvement dans leur armée, ils crurent que c'étaient les Maures qui venaient les attaquer. On courut aux armes de tous côtés et l'on se fusilla dans les ténèbres, croyant avoir affaire à l'ennemi. L'on était assez loin d'Oran; mais à la faveur des gorges des montagnes et du calme de la nuit, le bruit se fit entendre très vivement à Oran. Les Barbares à leur tour se crurent surpris; ils se persuadèrent que les Espagnols montaient à l'escalade; tout s'enfuit de la ville avec précipitation, et se réfugia dans les montagnes, le bey à la tête avec sa garde et deux cents chameaux qui emportaient ce qu'il avait de plus précieux. Le consul de France, résidant à Oran, donna avis au capitaine général des Espagnols qu'il était resté seul dans Oran, et qu'il n'avait qu'à venir prendre possession de cette place et de tous ses châteaux.

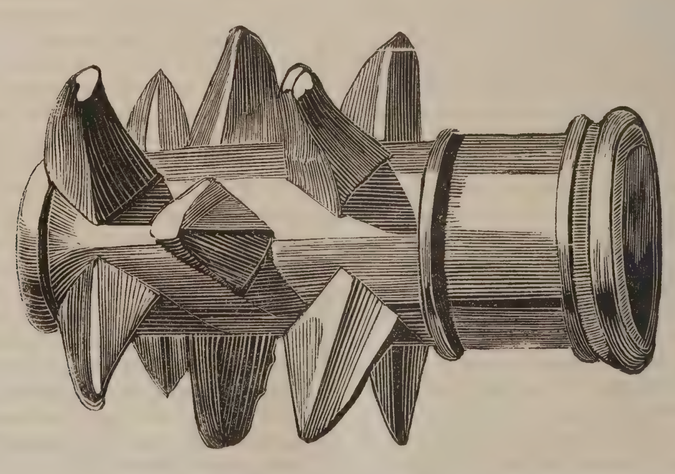
L'armée marcha sans perdre de temps par les hauteurs où les Maures s'étaient enfuis, en laissant cependant deux bataillons et quelque cavalerie pour la sûreté du fort qu'on avait commencé près de la mer, et sur le mont *del Santo* les grenadiers qui s'en étaient emparés le même jour qu'on reçut l'avis. On occupa, vers les sept heures du soir, l'importante place d'Oran et tous ses châteaux, excepté celui de Marsaquivir plus éloigné, et qu'on avait continué de bloquer, en marchant à Oran, par le moyen des grenadiers du mont *del Santo*, dont on vient de parler. Il fut pris le 2 juillet, par capitulation, et l'on accorda aux Turcs qui en formaient la garnison la liberté de s'embarquer.

On trouva dans Oran cent trente-huit pièces de canon, dont quatre-vingt-sept de bronze; l'on en avait déjà trouvé douze entre les forts de Saint-Philippe et de Saint-André, que les Barbares avaient voulu emmener dans leur fuite, mais qu'ils n'avaient pas pu conduire plus loin. L'on trouva de plus sept mortiers, des munitions de guerre, des provisions de bouche pour une très longue défense, et plusieurs pièces d'artillerie dont quelques-unes du quatorzième siècle. Ils abandonnèrent aussi sur la plage une grande galiote et cinq brigantins.

L'armée des infidèles était de vingt-deux mille Arabes et de deux mille Turcs. L'on ne put savoir leur perte, à cause du soin superstitieux qu'ont ces Barbares de la cacher à l'ennemi, en enlevant leurs morts. La perte des Espagnols ne fut que de trente-huit morts et de cent cinquante blessés : exemple admirable de ce qu'une bonne conduite peut épargner de sang humain dans les entreprises les plus périlleuses (1).

D. ANTONIO DE CLARIANA Y GUALÈS.

(1) Cette relation est extraite de l'ouvrage d'un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, imprimé à Barcelonne.



Pièce d'artillerie du quatorzième siècle.

MAGAZINE.



Bâtiments de guerre. *Dessin de* MOREL FATIO, *gravure de* PIAUD.

QUELQUES NOTIONS MARITIMES.

La France se divise en cinq arrondissements maritimes, indiqués par des chiffres, dont les chefs-lieux sont : le *premier*, Cherbourg; le *second*, Brest; le *troisième*, Lorient; le *quatrième*, Rochefort, et le *cinquième*, Toulon.

Chacun de ces chefs-lieux d'arrondissement a un tribunal maritime.

On distingue quatre classes de ports, qui sont au nombre de quarante-trois.

La *première* réunit le Havre, Saint-Malo, Nantes, Bordeaux, Marseille;

La *seconde*, Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon;

La *troisième*, Dunkerque, Rouen, Caen et Granville;

La *quatrième*, Calais, Boulogne, Saint-Valery, Dieppe, Fécamp, Honfleur, Saint-Brieuc, Paimpol, Morlaix, Quimper, Vannes, le Crosic, Paimbœuf, les Sables d'Olonne, La Rochelle, Blaye, Libourne, Saint-Jean-de-Luz, Collioure, Narbonne, Agde, les Martigues, la Ciotat, Saint-Tropez, Antibes, Bastia et Ajaccio.

D'apres le dernier budget, le matériel de la marine consiste en 46 vaisseaux de ligne, 39 frégates, 14 corvettes de guerre, 9 corvettes-avisos, 29 briks, 16 briks-avisos, 18 goëlettes, cutters et lougres, 41 bâtiments de flottille, 12 bâtiments à vapeur, 16 corvettes de charge de 800 tonneaux, 28 gabarres, 4 petits bâtiments de transport, et 2 yachts; ce qui forme un nombre de 274 bâtiments en service.

66 autres sont sur le chantier.

Expliquons maintenant à quelles espèces de bâtiments les marins appliquent les différentes dénominations qui viennent d'être énumérées.

Les *vaisseaux de ligne* sont les plus forts bâtiments employés par la marine de guerre; comme leur nom l'indique, ils sont faits pour combattre en ligne, pour présenter un front de bataille formidable, en un mot, pour servir de forteresses flottantes. Ils sont nécessairement d'une construction solide, massive, et par conséquent plus difficiles et de plus longue manœuvre que d'autres bâtiments.

On les divise ordinairement en trois classes, déterminées par le nombre de bouches à feu.

La première se compose des vaisseaux de 120 canons et au-dessus;

La seconde, de vaisseaux de 100 canons;

Et la troisième, de vaisseaux dits de 74, lesquels en portent le plus souvent un nombre supérieur.

L'équipage (pied de guerre) d'un vaisseau de premier rang est d'environ 1,200 hommes; celui d'un vaisseau du deuxième de 900, et celui d'un vaisseau du troisième, de 700.

Il est bon, à ce sujet, de faire observer qu'en langage marin, le mot *vaisseau* ne s'applique qu'aux vaisseaux de ligne.

Après les vaisseaux de ligne, vient une classe de bâtiments encore plus respectables par leur apparence et leur artillerie, capables, au besoin, de combattre en ligne, mais en général destinés à un service plus actif. Les *frégates*, comme le prouve l'analogie de leur nom, sont des bâtiments d'une marche supérieure. Du moins autrefois il en était ainsi; à présent que la construction navale est arrivée au plus haut degré de la science, les vaisseaux sont aussi bons voiliers que les frégates.

Depuis une dizaine d'années, on a mis en vogue, tant en France qu'en Angleterre, une sorte d'intermédiaire de bâtiments. Des frégates de 60, 64, 66 canons, ayant toutes les qualités des vaisseaux, jointes à celles des frégates, paraissent avoir réuni les suffrages des plus habiles constructeurs, et répondu, mieux que tous les autres navires, aux exigences du service maritime.

Les frégates portent en général de 30 à 60 canons, et sont montées de 350 à 600 hommes d'équipage.

Les *corvettes* prennent rang après les frégates, et portent de vingt à vingt-six canons ou caronades; avec elles commence la série des bâtiments légers, et avec elles aussi finit l'espèce des bâtiments à trois mâts. Le *brick*, qui vient après, n'est distingué de la corvette que par cela seul qu'au lieu de trois mâts il en a deux; il est aussi un peu moins fort d'artillerie; il porte d'ordinaire 16 à 20 canons ou caronades.

Parmi ces deux sortes de bâtiments, il en est de très légers à la voile; on les emploie à faire dans les escadres le service d'estafettes ou de gardes avancées; ils sont pour cela nommés avisos, et dans le cas où ils se trouveraient obligés de faire des signaux, ils sont armés de quelques pièces de canons.

Les *goëlettes* sont des bâtiments excessivement légers, et en général très bon voiliers, armées de 6 à 18 pièces d'artillerie. Quelques-unes peuvent remplacer les bricks. Comme ces derniers, elles n'ont que deux mâts; mais, inclinés sur l'arrière par leurs voiles, elles forment une espèce d'intermédiaire entre les bâtiments à voiles carrées et les bâtiments à voiles triangulaires. Cette construction n'est en général bien comprise que par les Américains qui l'ont inventée. C'est d'ailleurs une sorte de navires qui ne convient pas à nos côtes; aussi n'y en a-t-il que fort peu dans la marine française.

Les *cutters* et les *lougres* sont de petits bâtiments qui font le service de gardes-côtes, soit pour garder les pêcheurs, soit pour surveiller la contrebande, et faire différentes corvées de port à port. Les cutters n'ont qu'un seul mât incliné sur l'arrière. Les lougres au contraire en ont trois, à peu près perpendiculaires; leur voilure est aussi différente, et ils portent de 4 à 12 canons, et de 25 à 60 hommes d'équipage.

Les *bâtiments à flottille* sont des embarcations de toute espèce, de toute nature, de tout gréement; ce sont des canonnières, des bombardes, et autres petits navires entretenus dans les ports de mer pour le service des côtes; ils sont armés de 1 à 2 pièces de canons ou caronades.

Les *bâtiments à vapeur* sont encore une espèce de navires destinés à la guerre; ce sont les navires où la vapeur est employée comme auxiliaire ou remplaçant du vent. Construits aussi pour marcher à la voile, ils portent une mâture, les uns de corvettes, les autres de bricks ou de goëlettes.

Leur force et leur équipage varient suivant les dimensions; il en est qui portent 4 caronades, et d'autres qui en portent 18 ou 20; le nombre d'hommes en proportion.

Là finissent les bâtiments dits de guerre.

Les *corvettes de charge*, les *gabares* et les *petits bâtiments de transport* sont des navires de transport; ils sont placés ainsi selon le rang qu'ils tiennent dans la marine, par leur tonnage et leur force.

Les corvettes de charge sont ce qu'autrefois on appelait des flûtes; ce sont les bâtiments munitionnaires des armées navales; elles peuvent être armées en guerre; mais en général elles ne portent que 6 à 12 canons.

Dans les temps de guerre, lorsqu'on a besoin de bâtiments de transport, on frète toute espèce de bâtiments, de quelque sorte, de quelque tonnage qu'ils soient; leurs maîtres ou patrons arborent alors les couleurs de la nation qui les a frétés, ils sont sous sa protection pendant toute la campagne; du reste il n'y a pas dans la marine de l'État de bâtiments de transport au-dessous des gabares ou petites corvettes de charge.

En dehors de la marine militaire il est des navires de plaisance que les ports entretiennent pour les visites des souverains: ce sont des yacths. Je crois qu'en France il n'y en a que deux; et il est inutile de dire qu'ils sont gréés et arrimés avec toute l'élégance possible, que l'art de la construction y rivalise avec celui des décors, et que tout y est luxe, jusqu'aux armes de guerre.

On compte cinq principales écoles de marine: l'école navale, en rade de Brest; l'école d'application des ingénieurs constructeurs de vaisseaux et des ingénieurs hydrographes, à Paris; l'école spéciale du génie maritime, à Lorient; l'école d'artillerie de marine, à Lorient et à Toulon; le dépôt des équipages de ligne, à Brest. Il y a en outre des écoles de navigation dans les ports importants.

Quatre divisions *forestières* de la marine sont établies pour la recherche, le martelage et l'exploitation des bois propres aux constructions navales: la première, à Paris; la seconde, à Orléans; la troisième, à Angoulême; et la quatrième, à Lyon.

Les chantiers de constructions navales sont à Brest, Lorient, Cherbourg, Toulon, le Havre et Bayonne; les forges, les fonderies et les manufactures d'armes, à Ruel, Saint-Gervais, Nevers, la Villeneuve, Castelnau et Mézières; les fusées de guerre se fabriquent à Toulon.

Les forçats employés à certains travaux de la marine sont répartis en quatre bagnes: dans le premier, à Toulon, se trouvent les condamnés à dix ans et au-dessous; dans les deux autres on met les condamnés à un temps plus long; néanmoins, des mesures ont été prises pour tenir séparés des forçats à perpétuité ceux dont la peine n'excède pas vingt ans.

Le bagne de Lorient est exclusivement réservé aux militaires condamnés pour insubordination.

Le nombre des forçats s'élevait l'année dernière à 5,500; les frais de surveillance, d'administration et d'en-

tretien qu'ils nécessitent sont, année commune, de 2,571 francs; leurs travaux rapportent 2,082,286 francs.

La construction d'un bâtiment de guerre dure ordinairement huit ou dix années; elle se fait par vingt-quatrièmes, c'est-à-dire que les travaux sont divisés en vingt-quatre catégories. On exécute ordinairement deux ou trois vingt-quatrièmes par an. Maintenant laissons parler un écrivain orthodoxe en marine, M. Chevalier, l'un des rédacteurs du *Musée des familles*.

Une longue pièce de bois, aux extrémités de laquelle se dressent, en regard, deux autres plus petites, forment la *quille* du bâtiment, son *étrave* et son *étambot*.

C'est sur cette faible base que s'élèvera tout l'édifice, dont chaque partie sera plus faible encore; cependant jamais édifice n'aura été plus compacte et plus solide, tant que chaque pièce soutiendra l'ensemble et sera soutenue par lui.

Sur cette quille, que l'on pourrait nommer l'épine dorsale du navire, s'accoupleront des côtes arrondies et nivelées, de telle sorte que leur courbure, très prononcée au milieu de la carène pour former le ventre du bâtiment, diminue insensiblement en approchant de l'étrave, pour en faire un tranchant propre à fendre les vagues, et s'élève vers l'étambot, afin de donner au navire des hanches sur lesquelles il puisse s'asseoir; et il faudra que ces *façons* ne soient ni trop effilées, ce qui augmenterait la rapidité aux dépens de l'équilibre, ni trop arrondies, ce qui produirait l'effet contraire. Mais on trouvera un moyen terme à ces deux conditions, et la carène sera assez aiguë pour couper l'eau, assez plate pour s'y soutenir. Admirable conciliation des deux plus incompatibles propriétés!

Puis, ce squelette sera couvert, enveloppé, lié dans ses parties, par des planches qui formeront son bordage, et l'embrasseront dans toute sa longueur comme autant de ceintures successives.

Et quand cette enveloppe aura recouvert toute la membrure, quand la carcasse sera achevée et formera une longue boîte ovale, on fermera cette boîte avec plusieurs ponts parallèles qui marqueront les étages de l'édifice, la cale, les batteries, le faux-pont, etc., et chacun de ces étages sera divisé en compartiments; ici la demeure des caliers, la fosse aux lions; la soute aux poudres, la cambuse; au-dessus la chambre du commandant, les carrés des officiers, les hamacs de l'équipage : ici s'accroupiront les canons, là fumeront les cuisines; là seront les câbles, là les vivres, là les munitions de guerre; là les pompes, tout ce qu'il faut enfin pour faire le tour du monde, pour vaincre la mer, les vents et les écueils, pour anéantir des flottes, pour loger, nourrir, vêtir, armer, protéger plusieurs centaines d'hommes pendant des années entières.

L'immense quantité de matériaux, d'agrès, de munitions nécessaires à un vaisseau, est incroyable; on l'a dit cent fois, et c'est vrai : entassé dans une plaine, tout cela formerait une montagne trois fois plus grosse que le vaisseau lui-même, et cependant tout cela s'y loge, y prend sa place; et rien n'est encombré, tous les passages sont libres, et il reste encore assez de place pour former des salons, des boudoirs au capitaine, et des promenades aux matelots.

Mais si la coque du navire et l'économie de son intérieur captivent l'admiration, que dire de l'harmonieuse combinaison de son gréement, autre modèle de grâce et de hardiesse?

Il n'existe pas d'appareil plus compliqué que le gréement d'un navire, et cependant le résultat cherché est bien simple; c'est le même qu'obtient le cygne en ouvrant au vent ses deux ailes, quand il nage sur un étang. Aussi, à la première vue, tout ce labyrinthe de cordages, de voiles, de vergues et de mâts s'offre-t-il comme une combinaison plus élégante qu'utile; il n'y a pourtant pas, dans cette apparente profusion d'apparaux, une cheville, un anneau, une poulie, pas un petit bout de toile ou de filin qui n'ait son rôle nécessaire et d'où ne puisse dépendre un jour le salut du navire.

C'est que l'art de la navigation n'est plus dans ses langes, et ne consiste plus, comme au temps de son origine, à fuir devant la brise avec une voile carrée, qu'on baissait pour prendre la rame dès que tournait le vent. Cet art, le plus difficile et le plus perfectionné de tous, a trouvé autant de secrets et de ressources que le vent et la mer ont de caprices.

Le navire, en sortant de la cale de construction, entre nu dans la mouvante arène, comme l'homme qui vient au monde; ce n'est qu'après sa mise à l'eau qu'on le grée. On commence par planter jusqu'au fond de ses entrailles les trois bases de tout l'édifice aérien : son bas-mât de ***misaine***, devant; son ***grand mât***, au milieu; et son bas-mât d'***artimon***, placé derrière. Chacun d'eux est coiffé d'une ***hune*** plate, en demi-lune, qui laisse passage à un second mât plus faible, et lui donne le nom de mât de ***hune***.

Sur le second mât s'élève de la même manière un troisième, le mât de *perroquet*, et sur ce troisième enfin, le mât de *catacois*, qu'on surmonte encore d'une flèche, dernier degré de cette élégante échelle, dont la pointe perce les nuages. Ces trois derniers mâts, désignés, en outre sous le nom commun de celui qui leur sert de base, se *calent* ou s'élèvent à volonté, comme les tubes d'une lunette, avec cette différence qu'ils s'abaissent l'un sur l'autre, les plus faibles sur les plus forts, tandis que les tubes rentrent l'un dans l'autre, les plus étroits dans les plus larges.

Un mât de ***beaupré*** sort encore, comme une lance en arrêt, de la *poulaine* ou avant du navire, allongé aussi d'un *bout-dehors* qui se ramène et se pousse à volonté.

Les ***vergues***, barres transversales destinées à porter la voilure, montent ou descendent le long de ces différents mâts, et de la tête de chacun de ces derniers tombent à droite et à gauche, en avant et en arrière, les haubans, échelles et appuis tout à la fois; les ***étais***, dont le nom désigne l'usage; les ***drisses***, qui hissent et amènent les voiles; les ***balancines***, qui suspendent et balancent les vergues, et les mille autres parties de cette abondante chevelure noire qui va d'un mât à l'autre, qui descend par cascades, de barre en barre, de hune en hune, de vergue en vergue, depuis la pointe de catacois jusqu'aux derniers *porte-haubans*, le long de la *préceinte*. Comme je l'ai dit, chaque pièce de cet appareil a sa nécessité. Eh bien! le beau est si intimement lié à l'utile qu'au premier aspect on n'y voit, au lieu de calcul, qu'une élégante coquetterie, et l'on est porté à prendre pour la toilette du navire ce qui en est avant tout la défense et l'indispensable vêtement. Ces mâts sont si élancés, si fins, si gracieusement étagés dans les airs! Et ces vergues qui les coupent en croix de distance en distance, et qui montent de plus en plus minces et de plus en plus courtes, jusqu'à leurs grêles sommets; ces hunes à jour dont la blancheur se détache au milieu des haubans comme un bois de harpe sous ses cordes renversées; et ces milliers de manœuvres tendues dans tous les sens,

de haut en bas, de tribord à bâbord, de l'avant à l'arrière, séparées, confondues, parallèles, obliques, perpendiculaires, croisées de cent façons, et toutes fixées, propres, bien peignées, vibrant au moindre souffle; tout cela forme un ensemble si harmonieux, si complet, si admirablement assorti dans ses moindres détails, qu'une coquette ne mettrait pas plus d'art et de magie dans les dispositions voluptueuses de sa parure de bal!

Et pourtant ceci n'est rien encore, ce n'est que la machine du navire. Il faut voir cette machine s'animer sous un souffle et devenir le véritable homme de l'Océan. Il faut la voir combattre au milieu des nuages de la poudre et des hurlements du canon.

Montez sur le quai du port, regardez bien ce vaisseau qui appareille. Voyez! un frémissement de vie court dans tous ses membres. Il répand son équipage sur son pont, dans ses hunes, le pend à ses vergues et le jette par grappes sur ses haubans. Les poulies crient sous les cordes, les grandes voiles s'étendent sur leurs ralingues; les vergues montent lentement vers les barres; les focs échancrés flottent en écharpes, secouant joyeusement leurs *écoutes;* le pavillon national s'élève et se déploie majestueusement sur le couronnement doré du vaisseau, pendant que sa flamme capricieuse s'agite et claque comme un fouet au sommet du grand mât.

Tout à coup voilà que le mouvement se communique à la masse entière: on lève l'ancre qui mordait le fond, le vaisseau s'ébranle, ouvre au vent toutes ses voiles, bondit de joie sur la houle et part!

USAGES FUNÈBRES EN BRETAGNE.

Chaque jour la civilisation efface l'empreinte rude et



Costumes bas-bretons. *Dessin de* GAVARNI, *gravure de* SEARS.

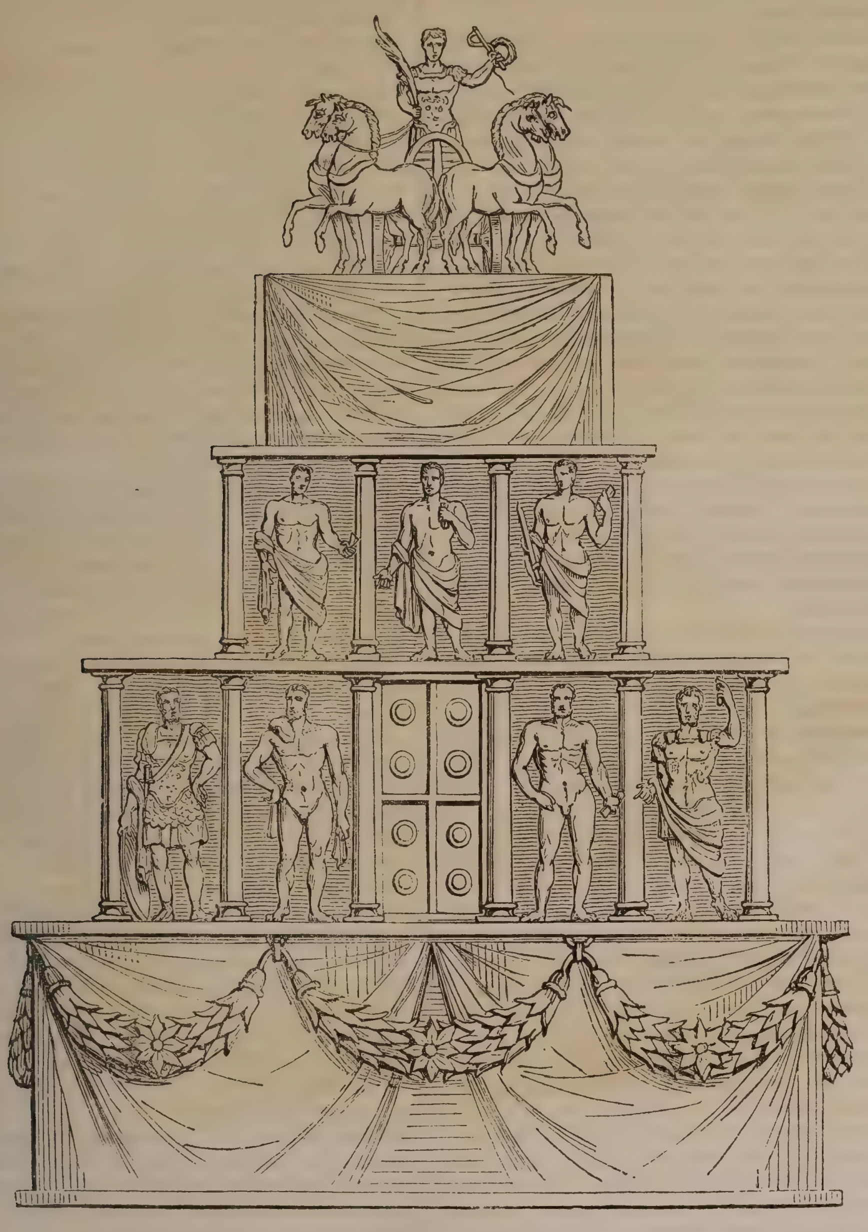
bizarre des coutumes et des mœurs de la Basse-Bretagne; dans ces mœurs pleines d'étrangeté, on retrouvait encore beaucoup de traces des usages celtiques et des coutumes romaines. Ainsi, pour les enterrements, par exemple, et pour les cérémonies funèbres, on est forcé d'y reconnaître d'incontestables analogies.

Non pas que les Bas-Bretons aient jamais brûlé leurs morts sur les splendides catafalques dont parlent Dion et Hérodien; catafalques d'ivoire, d'or et de bois précieux, surmonté du personnage que l'on voulait déifier, et qui semblait porté aux cieux sur les ailes des flammes. Mais ces ressemblances consistent dans une foule d'analogies dont la forme catholique laisse transparaître le fonds païen.

Pour n'en citer que quelques preuves, énumérons le banquet qui suit les funérailles des Bas-Bretons, et dans lequel l'éloge du mort devient une sorte d'apothéose bourgeoise dont l'origine n'en est pas moins dans les

solennités mortuaires qui rassemblaient tout le peuple romain autour du catafalque où l'on avait exposé le corps et autour du bûcher sur lequel on brûlait les restes de celui qui n'était plus.

Les pièces de monnaies placées dans les mains des morts sont-elles autre chose que l'obole posée sous la langue des cadavres romains et qui devait servir à payer le passage de la redoutable barque du nautonier Caron? Enfin, les cierges allumés et la braise que l'on jetait dans la fosse ne sont-ils pas eux-mêmes une dernière



Catafalque d'un empereur romain. *in et gravure de* SEARS.

trace du bûcher? Quant à l'exposition du cercueil, elle n'est pas autre chose que le catafalque romain, ressemblance qu'une chapelle ardente rend souvent plus complète encore.

M. de Marchangy a décrit avec beaucoup de poésie et de science les mœurs bretonnes telles qu'elles étaient en ce siècle.

Lorsqu'un Bas-Breton est malade, des pronostics sans nombre annoncent sa mort ou sa guérison.

Si le pain béni dans la chapelle de Saint-Servais moisit dans le reliquaire où il est précieusement enchâssé, si la rose de Jéricho ne laisse point épanouir sa corolle prophétique, si l'on entend dans les rues du ténébreux Morlaix la roue du *Cariquel-Ancou* traînée par de

squelettes et couvert d'un linceul, c'est un présage infaillible de mort.

C'en est un encore que de voir des vautours au-dessus de la maison d'un malade ; car ces oiseaux de proie ont l'odorat si fin qu'ils sentent trois jours à l'avance la mort d'un homme vivant.

Des paysans m'assurèrent avoir vu passer, au milieu de la nuit, un char rempli de morts, suivi d'une procession de morts tenant des cierges et se dirigeant vers l'église où l'un de ces morts avait dit la messe. Chemin faisant, le char s'arrêta devant les portes de trois maisons : l'on y frappa trois coups. Dans chacune des trois maisons une personne mourut avant la fin de l'année.

Au premier jour de l'an, dans certaines paroisses, on va jeter dans les fontaines autant de morceaux de pain qu'il y a d'individus dans une famille, et par l'arrangement qu'ils conservent en surnageant, on pense connaître ceux qui doivent trépasser dans le cours de l'année. Si le malade est un enfant, et si le voile blanc que la mère jette dans la fontaine de Loguioy surnage sur les ondes consolantes, l'enfant ne périra pas.

Celui qui, même en bonne santé, voit en songe un médecin, fera fort bien de dicter aux clercs son testament. Si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un de ses parents est menacé d'une mort prochaine. Quand le moribond est prêt à rendre le dernier soupir, consultez la fumée du foyer : s'élève-t-elle avec facilité, l'âme va monter facilement au ciel ; mais si cette fumée épaisse et noire revient sur vous en tourbillons, l'enfer attend une nouvelle proie.

Les étoiles qu'on voit filer sont des âmes qui se rendent en paradis ; si, pendant qu'elles font ce brillant trajet, le chrétien qui les contemple a la présence d'esprit de faire un vœu, ce vœu est soudain exaucé.

Quand quelqu'un est à l'agonie, on envoie chercher son parrain et sa marraine, s'ils vivent encore, pour qu'ils voient mourir celui qu'ils ont vu naître.

Les Bretons sont dans l'usage de faire une certaine prière pour que le malade meure à l'instant, s'il ne doit pas guérir. Ils font dire, à cet effet, la messe du *Tépidu*, mot breton qui signifie l'un ou l'autre. « Dieu fasse qu'il soit *Tépidu !* » disent les Bretons, en parlant d'un malade à l'agonie.

Rien n'est plus touchant que les cérémonies qui accompagnent *l'extrême-onction*. Les autres sacrements sont en harmonie avec l'utilité sociale ; la religion qui les prescrit en retire, au moyen de l'amélioration individuelle et de l'édification générale, un avantage qui doit profiter à tous. Mais en concentrant les bienfaits de *l'extrême-onction* sur le chrétien mourant, dont elle cesse d'attendre quelque chose ici-bas, elle se montre, s'il se peut, plus généreuse encore. L'huile formidable dont elle vient oindre à la fois le corps et l'âme, qui ne sont plus, après les combats et les souffrances de cette triste vie, que deux plaies effrayantes, fait à la fois espérer à ce roi qu'elle sanctifie sur un trône de douleurs la rémission de ses fautes et la guérison de ses maux corporels. Elle efface ses souillures et le dispose à paraître sans tache devant l'Eternel. Le viatique est, comme l'indique son nom, la munition du voyage d'outre terre.

Il est des diocèses où l'on reçoit tous les jours *l'extrême-onction* pendant les maladies périlleuses, et jusqu'à trépas ou guérison. Une frayeur populaire, accréditée par de faux docteurs et vainement combattue par l'Eglise, détourne les chrétiens de recourir à ce sacrement libérateur tant qu'il leur reste une dernière lueur d'espérance. Ces chrétiens, aveugles et ingrats, ne semblent aller à Dieu que lorsqu'ils ne peuvent plus faire autrement. Au lieu de suivre l'exemple de leurs pères, qui imploraient l'huile des saintes onctions dès les premières atteintes d'une grave maladie, et qui conservaient encore assez de force pour aller la demander au pied des autels, ils attendent que la mort les presse ; en telle sorte que cette huile des miracles s'énerve sur leurs fronts pusillanimes, baignés des froides sueurs de l'agonie. Leur repentir ne peut souvent monter jusqu'au trône de la miséricorde divine, lorsqu'il n'y est porté que par le souffle débile d'un être expirant. Qui croirait cependant que cet abus, répandu dans un grand nombre de provinces depuis peu de temps, tient à l'erreur la plus ridicule ? On croit que celui qui a reçu *l'extrême-onction* ne peut plus, même en guérissant, manger de la chair, et marcher les pieds nus.

La coutume presque générale est d'étendre ceux qui trépassent sur un lit de cendres et de les couvrir du cilice de la pénitence. C'est en cet état que le chrétien doit quitter un monde où le plus vertueux, souvent distrait de son salut par de séduisantes illusions, doit ramener humiliée et confuse, devant l'Eternel, une âme transfuge des célestes vérités.

En quelques endroits on se borne à faire une croix de cendre bénite sur la poitrine du moribond. Ailleurs on verse par trois fois sur lui une pluie de cendres, dignes adieux que lui fait cette terre chétive et périssable, cette terre qui semble, en ce moment suprême, faire retomber en poudre sur la tête du chrétien désabusé tous les biens dont il fut follement épris !

Celui qui meurt sans avoir fait sa *devise* ou *testament* est regardé comme un désespéré, comme un être banni de la terre et du ciel. Une telle erreur ne provient pas seulement, ainsi qu'affectent de l'insinuer certains glossateurs, jaloux des immunités du clergé, de ce que l'Eglise exhorte ceux qui sont en danger de mort à lui laisser une portion de leurs biens, sous peine d'être réprouvés par elle ; cette erreur provient surtout de ce que, suivant une ancienne superstition, la mort subite est présumée une punition infligée par Dieu à de grands coupables. Ceux qui en étaient frappés mouraient presque tous sans avoir le temps de dicter leurs dernières volontés. Confondant l'effet avec la cause, on considérait donc non-seulement la mort subite, mais encore l'absence de testament, comme une marque de réprobation surnaturelle. De là vient que l'on dit de celui qui trépasse soudainement *qu'il meurt sans langue ;* de là vient aussi que l'on punit le défaut de testament, ce qui me semble rudement sévère, par la confiscation des meubles et le refus d'inhumer le défunt en terre sainte. Aussi appris-je avec plaisir que l'Eglise, toujours la première à condamner la superstition et les abus, adoucit la rigueur des anciens *usements* par une feinte charitable. Elle suppose que tout homme *mort sans langue* a remis tacitement sa dernière volonté à ses parents et à son évêque, qui s'entendent ensemble pour composer au nom du trépassé le meilleur testament possible dans l'intérêt de la famille, de l'Eglise et des pauvres.

Dès qu'une personne expire, on s'empresse de répandre l'eau des vases que contient le logis, de peur que l'âme errante ne s'y étant baignée, on ne boive un coup de ses péchés. Quand quelqu'un est trépassé, un homme vêtu d'une robe noire, sur laquelle on a peint des larmes et des os croisés, et coiffé d'une mitre, aussi funèbre, se rend dans les carrefours, et crie qu'un tel est mort

et que son enterrement aura lieu tel jour. Il est suivi d'un grand nombre d'enfants qui agitent des sonnettes et qui portent des flambeaux.

On donne au défunt, s'il a été marié, la chemise qu'il eut le jour de ses noces; mais, hélas! ce tissu que fit tressaillir l'amour ne peut réchauffer un cœur à jamais éteint.

Si le mort est un enfant, on l'enlève par la fenêtre, et non par la porte; car si, par malheur, il en arrivait autrement, les mères qui passeraient par cette porte funeste n'accoucheraient que d'enfants morts-nés.

Les Bretons et beaucoup d'autres peuples de France s'imaginent être fort agréables aux trépassés en leur mettant dans la main quelque pièce de monnaie, et de petites cordes nouées de plusieurs nœuds. Les parents et les amis, pleurant en silence, accompagnent le cercueil. Dans les funérailles de haut rang, quatre enfants vêtus de robes blanches, tiennent d'une main un cierge allumé, et de l'autre un pot de braise qu'on saupoudre d'encens et qu'on jette ensuite dans la fosse.

Les Bretons ne souffrent pas qu'on se serve de chevaux pour la voiture où est le mort; il faut que ce soit des bœufs ou des juments, et qu'aucune ne soit pleine. Ils se croiraient insultés s'ils recevaient le prix du loyer des bêtes de somme qu'ils ont prêtées pour un si triste usage.

Les juments ou les bœufs qui traînent ce char funéraire s'arrêtent-ils par hasard, on attend qu'il leur plaise de se remettre en route, et l'on se garde bien de les y engager de la voix ou de l'aiguillon : trop tôt on arrivera au dernier séjour. Pendant cette halte fortuite, qui souvent se prolonge des journées entières, les assistants s'asseyent sur les pelouses voisines et le long des haies touffues, s'entretenant des vertus du défunt et faisant succéder à ces éloges sincères des gémissements et des sanglots. Si le cercueil passe devant une croix, on attache à la base de cette croix une autre petite croix de bois. Cela s'appelle *rafraîchir la dévotion*. Cet usage vient des Celtes, qui, chaque fois qu'ils passaient devant un tombeau, y jetaient une pierre, afin que toutes ces pierres amoncelées formassent à la longue un monument funéraire.

Après avoir donné la sépulture à celui qu'on a perdu, on se rend au banquet funèbre. Les vieillards seuls restent dans le cimetière, comme si ce n'était plus la peine d'en sortir pour y revenir sitôt. Assis sur les mauves des tombes, ils se proposent des énigmes; mais le trépas garde le terrible mot de la sienne!

Il n'est pas de pays en France où l'on ait plus l'esprit de famille qu'en Bretagne. Là, la parenté y dépasse le douzième degré et va de générations en générations; aussi certaines familles sont-elles toute la vie en deuil; car il n'est guère de mois où elles ne perdent pour le moins un cousin, et quelquefois deux ou trois.

Pendant une année entière, le deuil n'éclaircit pas ses lugubres couleurs sur le front des parents, qui, loin de vouloir être consolés, aiguisent par tous les moyens d'une tendresse ingénieuse les regrets et la souvenance; durant les douze mois des pleurs, les miroirs restent voilés; pourquoi l'épouse et la fille voudraient-elles ajouter, par les soins de la parure, à la beauté qui ne peut plus réjouir les regards d'un époux ou d'une mère?

Les vases sont retournés dans les buffets; plus de banquets, plus de gais festins; les meubles sont placés dans un ordre opposé à celui que le défunt avait établi de son vivant, afin que ce dérangement rappelle, par le besoin du moindre ustensile, celui qui n'est plus.

L'année du deuil ne peut contenir tant de regrets et tant d'amour; ils débordent ce cercle trop étroit pour des cœurs trop pleins, et vont étancher les plus lointaines époques de la vie. Chaque année une fête est consacrée aux souvenirs des morts, qui, par mille coutumes attendrissantes, sont appelés dans les demeures héréditaires. Ils y viennent en si grand nombre qu'alors, suivant un proverbe de Morlaix, il y a plus d'âmes dans chaque maison que de feuilles sur un chêne. Voilà pourquoi, durant la fête des morts, on ne balaie jamais les maisons; car, dit-on, cet usage impie serait *le balaiement des m rts*. On place autour de la table et du foyer des siéges sur lesquels on ne s'assied pas; ils sont réservés aux trépassés. Persuadés qu'invisibles et muets ils y ont, en effet, pris place, on leur parle comme s'ils étaient présents. Mais c'est dans les cimetières que ces entrevues imaginaires, que ces étreintes de bonnes intentions font illusion à ce point, que, pendant un jour l'habitant de Morlaix peut croire qu'il a vécu réellement avec toutes les générations de ses ascendants. Les familles apportent leur repas dans le champ de *la grande assemblée;* on s'assied autour des tombes; personne cette fois ne manque au festin; le deuil est suspendu, car l'absence a cessé. La mort, vaincue de toutes parts, ne retient plus sous son inflexible loi que ceux que des cœurs ingrats ne sont pas venus chercher. Tel est l'à-compte que le christianisme donne sur la résurrection. Après ces fêtes puissantes, les cimetières redeviennent taciturnes : en retournant chez eux, les parents se disent que les trépassés les suivent. Hélas! ce sont au contraire les vivants qui suivent de près les morts, et qui ne tarderont pas à les rejoindre pour toujours!

Les Bretons conservent les têtes de leurs parents dans de précieux reliquaires, auxquels on donne la forme de petites maisons, avec des pignons, des portes et des croisées. On les dépose dans un lieu apparent de l'église ou dans le plus bel endroit du cimetière. Il est des paroisses où l'on construit des chapelles qui n'ont pas d'autre usage que de recevoir de si précieux restes. Le passant reconnaît ces ossuaires à une douzaine de têtes de morts sculptées en pierre et placées dans des niches pratiquées à l'extérieur.

Les nobles ont leur sépulture dans les chapelles du manoir ou dans l'*enfeu* des abbayes qu'ils ont fondées, et des cathédrales enrichies de leurs bienfaits. On met quelquefois dans leurs tombeaux des vases de charbon ardent, sur lequel on répand des parfums. Souvent le parent du défunt vote à sa mémoire une lampe perpétuelle, dont la fondation coûte vingt-cinq sous par an.

Il faut le répéter, ces mœurs, restées stationnaires durant tant de siècles, s'effacent chaque jour, grâce aux progrès de la civilisation et aux succès de l'industrie, et l'ignorance, source de tant de superstitions et de malheurs, est combattue, dans la Bretagne, par les hommes de cœur et de savoir qui ne manquent point à cette généreuse contrée. Grâce à leurs efforts, les bienfaits du commerce chassent la misère, adoucissent les mœurs, et rendent désormais impossibles les guerres civiles, les chouanneries, qui n'ont que trop désolé la Bretagne. C'était une guerre d'autant plus terrible qu'elle n'avait rien de réglé.

Dès qu'un point se trouvait menacé, ou lorsqu'une expédition projetée devait être mise à exécution, le commandant de l'arrondissement territorial faisait sonner le tocsin dans toutes les paroisses de son ressort, et indiquait un lieu de réunion. Au signal, le paysan quittait sa houe,

prenait son fusil, se munissait de pain pour quelques jours et s'empressait d'accourir. Des femmes, des enfants prenaient même les armes; on en a vu mourir au premier rang. Le Vendéen, une fois arrivé, ne quittait jamais son fusil, même pendant le sommeil. Il n'était point soldé et ne recevait en campagne que la nourriture. La manière de combattre de ces paysans, étrangère à la tactique usitée dans les armées réglées, déconcertait tous les plans. Chaque division marchait en colonne par trois ou quatre hommes de front; la tête était dirigée par un des chefs qui seul connaissait le point d'attaque. Des tirailleurs précédaient la colonne : c'étaient les chasseurs les plus adroits qui se glissaient le long des haies et des fossés pour tirer, le plus près possible, sur les soldats du parti opposé. Bientôt la masse s'avançait avec rapidité, sans conserver aucun ordre, et en jetant des cris à la manière des sauvages; elle se repliait ensuite pour attirer l'ennemi, puis, étendant ses ailes, elle formait un cercle pour l'envelopper en le débordant. Cette manière de s'éparpiller, de s'étendre en éventail, s'appelait *s'égailler*. Enfin, au signal décisif, tous les Vendéens se précipitaient avec fureur sur les baïonnettes, renversant par leur impétuosité ce qui s'opposait à leur choc, et ne recevant prisonnier que l'adversaire désarmé. Dans le commencement de la guerre, quand il s'agissait d'enlever une batterie, un chef désignait un certain nombre d'hommes déterminés; ceux-ci partaient en désordre, quelques-uns armés seulement de bâtons ferrés, et marchaient droit aux canons. Au moment où ils y voyaient mettre le feu, ils se jetaient par terre pour se relever et marcher en avant après la décharge. Ils répétaient cette manœuvre jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés sur les pièces, qu'ils enveloppaient aussitôt, et dont ils réussissaient fréquemment à se rendre maîtres après n'avoir perdu qu'un petit nombre de combattants. Les soldats républicains, au contraire, marchant en colonnes serrées, engagés dans un pays couvert et montueux, avaient souvent des files entières emportées par le canon. Les Vendéens employaient peu de cartouches; ils chargeaient ordinairement leurs fusils de plusieurs balles; nés chasseurs et accoutumés au tir, ils tiraient juste. S'ils étaient repoussés, ils savaient se rallier facilement, protégés par l'habitude et la connaissance du terrain, et ils revenaient promptement à la charge.

Mais ces temps sont changés, grâce à Dieu, et la Bretagne, en marche vers les bienfaits de la civilisation, deviendra, avant peu d'années, le plus industriel, le plus aisé et le plus heureux des départements de la France.



Breton chouan à l'affût d'un soldat *bleu*.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES FOUS EN TITRE D'OFFICE,

DEPUIS CHARLES VIII JUSQU'A FRANÇOIS Ier.



L'oreille de Caillette.

Charles VIII, qui s'était proposé pour modèle de folie et d'héroïsme Alexandre roi de Macédoine, préférait à des fous vêtus de soie et armés de marottes, d'autres fous plus aventureux habillés de fer et chevauchant la lance en arrêt. On ne lui connaît pas un seul *fou de séjour,* c'est-à-dire attaché à sa maison royale et couché sur l'état de ses officiers.

Son dédain pour les fous en titre d'office venait peut-être « de sa petite stature et débile complexion, » qui auraient pu prêter matière à quelque maligne allusion fournie par la taille exiguë et l'apparence chétive de ces êtres incomplets; peut-être aussi la franchise téméraire d'un fou causa-t-elle la disgrâce du bonnet à grelots, s'il est vrai que Rabelais ait représenté, sous les traits de Pichrocole, Charles VIII qui, « ne se contentant de son grand, très ample royaume et si étendu, voulut avoir celui des Deux-Siciles et par ce moyen se faire couronner empereur de tout l'Orient. »

Une querelle s'élève entre des bergers et des *fouaciers* (marchands de galettes). Voilà la guerre allumée entre le roi Gargantua et le roi Pichrocole. Celui-ci, dont le nom indique le caractère bilieux et emporté, tient conseil avec ses généraux sur les opérations de la campagne : l'ambition et la flatterie font marcher si précipitamment les projets de l'assemblée, que déjà la France est subjuguée, l'Espagne est conquise, puis l'Afrique, puis l'Italie, et la Turquie, et l'Asie, et le monde entier; d'un mot on force les villes, on détruit des armées, on traverse les mers,

on franchit les colonnes d'Hercule. Voici Barberousse qui se rend esclave du vainqueur et se fait baptiser; voilà les biens et les terres des vaincus distribués aux compagnons du héros!

« Là présent étoit un vieux gentilhomme, eprouvé en divers hasards et vrai routier de guerre, nommé Echephron (c'est-à-dire qui a de la sagesse), lequel, oyant ce propos, dit: J'ai grand'peur que toute cette entreprise sera semblable à la farce du pot au lait, duquel un cordonnier se faisoit riche par rêverie; puis, le pot cassé, n'eut de quoi dîner. Que prétendez-vous par ces belles conquêtes? quelle sera la fin de tant de travaux et traverses? — Sera, dit Pichrocole, que nous, retournés, reposerons à nos aises. — Donc, dit Echephron, et si par cas jamais n'en retournez? car le voyage est long et périlleux. N'est-ce mieux que dès maintenant nous reposions sans nous mettre en ces hasards? »

Ce sage avis, renouvelé de celui de Cynéas à Pyrrhus, fut-il adressé à Charles VIII par un fou à qui la gloire n'avait pas tourné la tête? Charles VIII, qui *n'avait guère de sens*, au dire de Mézeray, reconnut bientôt, après les malheurs de l'expédition d'Italie, qu'il eût mieux fait d'écouter le conseil de son fou.

N'est-ce pas à cette époque qu'il faut rattacher l'existence d'un fou célèbre, cité par Erasme dans cette phrase: *Caillette et Nago ont-ils jamais rien dit de plus sot!* Le nom de *Nago* est le même que celui de *Nabo*, idole adorée anciennement en Palestine; on le dériverait encore raisonnablement du bas latin *nago*, qui signifie *j'erre* ou *je chancèle.*

Louis XII, de qui l'humeur enjouée et les saillies piquantes contrastaient avec la gravité austère de sa *tant bonne femme* Anne de Bretagne, avait deux fous, Caillette et Triboulet, dont François I[er] hérita ainsi que de la couronne de France.

Caillette, qui ne descendait probablement pas d'une folle appelée *Cailletia*, née à Gaïete et vivant vers 1440, selon Jovien Pontan dans ses *Dialogues*, était fameux dès l'année 1498, puisqu'il est nommé et *pourtrait au naturel* dans l'ouvrage latin de Jacques Locher, intitulé *Navis stultifera*, imité en allemand par Sébastien Brant, et traduit *en rime française* par Pierre Rivière, édition de Paris, 1497, in-folio. Ce livre, plus remarquable par l'idée que par l'exécution, représente le monde comme un grand vaisseau où s'embarquent toutes les folies pour se noyer en route ou arriver à bon port, sans que les fautes des passagers parviennent à compromettre le salut du navire, allégorie philosophique empreinte du génie allemand et imitée de la danse macabre.

La nef des fols du monde offre le personnage de Caillette, comme le patron des modes nouvelles qui furent adoptées à la fin du quinzième siècle. Sur la gravure, le costume de ce fou semble noir avec des taillades blanches, à l'espagnol; son pourpoint est tailladé surtout aux manches; ses souliers sont également découpés; ses chausses serrées dessinent bien les formes de la jambe: il a les cheveux longs et frisés, la barbe rase, avec une chaîne d'or au col. La figure de Seigni Joan est en regard de celle-ci pour personnifier les anciennes modes qui étaient en usage avant le temps où « les hommes se prirent à se vêtir plus court que onc, ainsi comme on souloit vêtir les singes, et se mirent à porter si longs cheveux qu'ils leur empêchoient le visage et les yeux; de plus, ils portoient de hauts bonnets sur leurs têtes trop mignonnement, et des souliers à trop longues poulaines. Or, valets, mêmement à l'imitation des maîtres, et les petites gens indifféremment portoient des pourpoints de soie ou de velours, choses trop vaines et sans doute haineuses à Dieu. »

On doit rendre à Caillette une aventure que Bernier attribue à Triboulet dans l'*Histoire de Blois*, et que Bonaventure Desperiers a rapportée le premier dans ses *Nouvelles récréations et joyeux devis.*

Les pages avaient cloué l'oreille de Caillette à un poteau, et Caillette, qui pensait demeurer là le reste de sa vie, ne disait mot; un des seigneurs de la cour passe et *le voit ainsi en conseil avec ce pilier;* aussitôt il le fait dégager et s'enquiert des auteurs de cette malice pour les punir. Caillette, *en son idiotisme*, répond oui à toutes les questions et promet de reconnaître le *perce-oreille.* On fait venir tous *ces gens de bien de pages en présence de ce sage homme Caillette* et on les interroge l'un après l'autre; mais chacun de nier effrontément. *Allez faire dire oui à un page quand il y va du fouet!* Caillette disait tout bas: *Ce n'a pas été moi aussi!* Enfin l'écuyer demande au dernier page qui restait s'il s'avoue coupable de ce méchant tour: *Nenni, monsieur, je n'y étais pas!* alors Caillette, qui ne se souvenait plus de son oreille, s'imagine qu'on le somme de répondre à la même interpellation et répète d'un air contrit: *Je n'y étais pas aussi!*

D'après cette anecdote, racontée par un contemporain, Caillette devait être un fou sans mémoire et sans passion, une espèce de brute pétrie de bêtise et de bonhomie, un *marmouset* grotesque, amusant par sa simplicité idiote autant que par son accoutrement ridicule. Quant à l'étymologie de ce nom, qui a passé dans la langue, on balance entre *caillette*, petite caille qui se laisse prendre dans les filets où l'attire un miroir au soleil, *caillette*, tripe de veau ou de mouton qui sert à faire cailler le lait, et même *caillette* ou cauchoise, du pays de Caux: l'analogie d'un fou avec une caille qui caquette sans cesse est frappante.

Ce nom-là s'employait au figuré du vivant même de cette tête folle, car Marot écrivait en 1515 environ, que s'il était jamais amoureux, il consentait à être appelé *caillette.* Bèze, dans son *Passavant*, dit au président Lizet: « Si tu parlais ainsi, même en Sorbonne, tous tes confrères se riraient de toi comme d'une *caillette.* » Le proverbe traditionnel de Montpellier était: *fou comme Caillette;* enfin ce passage de la *Satire Ménippée* ne laisse aucun doute sur l'origine de ce nom: « Et ce n'est sans cause que les autres nations nous appellent *caillettes*, puisque comme pauvres cailles coiffées (c'est-à-dire comme femmelettes) et trop crédules, les prédicateurs et sorbonnistes nous font donner dans les rets des tyrans. »

Aujourd'hui ce mot est une injure fort usitée à Paris pour désigner une personne indiscrète, frivole et babillarde; ainsi nombre de gens ne soupçonnent pas avoir un fou pour patron.

Triboulet, le second fou de Louis XII, est plus connu par les facéties qu'on lui a prêtées et qui en feraient presque un sage, si les inventeurs d'*ana* n'avaient pas seuls contribué aux frais de son esprit. Le nom seul de *Triboulet*, formé du vieux verbe *tribouler*, dont il ne reste que *tribulation*, atteste assez la fâcheuse situation de ce pauvre insensé à la cour. On lit dans Alain Chartier: « Aux bons les adversités viennent et sont foulés et par fortune triboulés; » dans Froissard: « En Angleterre pour cette saison ils étaient tous triboulés et en mauvais arroi; » et dans Paquier: « Triboule ménage, » pour trouble ménage. Il est donc certain que ce nom n'est pas tiré du grec *triballos*, fainéant, ni de *triballe*, qui était syno-

nyme de *rotisserie* à Blois, ni du latin *triputa*, diminutif de tripe. *Triboulet* se traduirait bien par notre mot moderne de *souffre-douleur.*

« Loin d'être un de ces fous spirituels qui réjouissent par des bons mots, dit Bernier bien instruit par la tradition de Blois, ou qui disent au hasard quelque chose de sententieux, ce n'était qu'un pauvre hébété, natif du Foix-lez-Blois. Comme les pages, les laquais et les enfants abusaient de sa misère, le roi Louis XII eut la charité de le commettre aux soins d'un gouverneur qui empêchât qu'on ne lui fît du mal. C'est pourquoi Michel Le Vernoy paraît employé dans l'état de la maison du roi en qualité d'aide et de gouverneur de Triboulet. »

C'est apparemment de ce gouverneur qu'il s'agit dans une nouvelle de Bonaventure Desperiers. Louis XII devait faire son entrée dans la ville de Rouen; Triboulet fut envoyé devant pour annoncer la venue du roi : n'était-ce pas un étrange ambassadeur? Il était le plus fier du monde de se voir sur un beau cheval caparaçonné de ses couleurs et tenant sa *marotte des bonnes fêtes;* il piquait, il courait, il n'allait que trop. « Il avait un maître avec lui pour le gouverner. Eh! pauvre maître, tu n'avais pas besogne faite! Il y avait belle matière pour le faire devenir Triboulet lui-même. » Ce gouverneur lui ordonnait d'arrêter, et Triboulet, *qui craignait les coups* (*car quelquefois son maître lui en donnait*) s'efforçait d'arrêter le cheval à grands coups d'éperons, haussant et secouant la bride. « N'arrêterez-vous pas? lui criait son maître en colère. — Le méchant cheval! répondait Triboulet, je le pique tant que je puis, et encore ne veut-il pas arrêter ! »

On voit que les fous d'office étaient, comme les petits pages, sujets aux étrivières, et Triboulet, qui en avait une telle appréhension, ne redoutait pas moins le bruit de l'artillerie lorsqu'il accompagnait le roi à la guerre. Jean Marot l'a placé dans un coin du tableau où il peint le siége du château de Pescaire par les Français, dans l'expédition de Venise en 1509.

> Triboulet, fol du roi, oyant le bruit, l'horreur,
> Courait parmi la chambre en si grande frayeur,
> Que sous un lit de camp, de peur, s'est retiré,
> Et crois qu'encore y fut, qui ne l'en eut tiré.
> N'est de merveille donc si sages craignent les coups
> Qui font telle trémeur aux innocents et fous!
> Triboulet fut un fol, de la tête écorné,
> Aussi sage à trente ans que le jour qu'il fut né,
> Petit front et gros yeux, nez grand et taille à vôte (voûte),
> Estomac plat et long, haut dos à porter hotte :
> Chacun contrefaisait, chanta, dansa, prêcha,
> Et de tout si plaisant qu'onc homme ne fâcha.

La présence de Triboulet à l'armée n'était pas extraordinaire alors, quoiqu'elle fût peu en rapport avec les scènes sanglantes et terribles de la guerre : la chevalerie opposait par là le rire à la mort et affichait son mépris pour la vie; d'ailleurs on ne se battait pas toujours, et après les grands coups de lance les petits coups de langue. Pendant la bataille de Cerizolles, en 1544, le marquis du Guast, lieutenant de Charles-Quint, crut un moment que la victoire était à lui, et, pour en transmettre la nouvelle à sa femme, il dépêcha son fou *en lui baillant armes et cheval et outre lui promettant deux cents écus* pour prix de sa commission; mais la chance tourna et les impériaux furent battus. Le bouffon, fait prisonnier en chemin, fut amené devant le duc d'Enghien, auquel il raconta l'objet de son ambassade. « Mais qu'est devenu le marquis? demanda le duc d'Enghien. — Je crois, répondit le fou, que le marquis a voulu lui-même gagner son argent et qu'il est allé avant moi porter la première nouvelle de sa victoire. »

Le portrait que Jean Marot trace de Triboulet n'est pas plus flatteur que celui que Rabelais en a fait, lorsque Panurge, après avoir récité avec Pantagruel les litanies de ce *fol à vingt-cinq carrats dont les vingt-quatre font le tout*, le consulte pour savoir si lui, Panurge, doit se marier ou non.

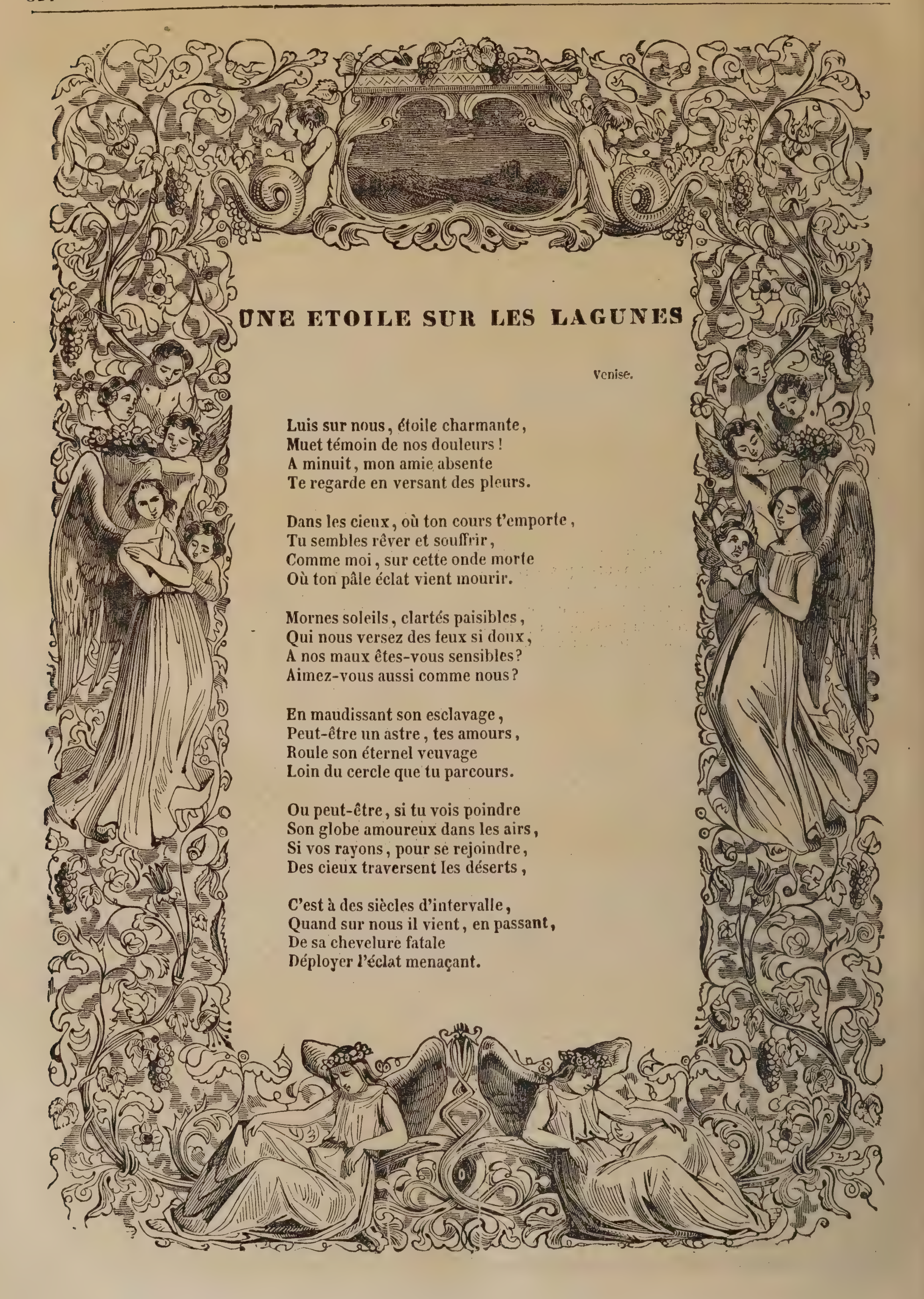
Triboulet étant arrivé de Blois, on lui donna « une vessie de porc bien enflée et résonnante à cause des pois qui dedans étaient, plus une épée de bois bien dorée, plus une petite gibecière, faite d'une coque de tortue, plus une bouteille clissée pleine de vin breton, et un quarteron de pommes. Triboulet ceignit l'épée et la gibecière, prit la vessie en main, mangea une partie des pommes et but tout le vin; Panurge le regardait curieusement et dit : Encore ne vis-je onc fol qui ne bût volontiers et à longs traits! » Ensuite il lui exposa clairement son affaire; mais avant qu'il eût achevé Triboulet lui appliqua un grand coup de poing entre les deux épaules, lui rendit en main la bouteille vide, le nasarda avec la vessie et prononça cet oracle en branlant la tête : *Dieu! Dieu! fol enragé, gare moine, cornemuse de Buzançai.*

Là-dessus il s'éloigna pour secouer sa vessie, en se délectant au mélodieux son des pois, et refusa d'ajouter un seul mot. Panurge l'ayant pressé de questions, le fou tira son épée de bois pour l'en frapper. « Bien fol est-il, dit Panurge, cela ne se peut nier; mais plus fol est celui qui me l'amena, et moi très fol qui lui ai communiqué mes pensées. »

Alors Pantagruel interprète la prophétie à sa manière, en disant que Panurge est bien fou de se marier sur ses vieux jours, qu'un moine troublera son ménage et le rendra ridicule comme une cornemuse. Mais Panurge explique à son avantage les paroles de Triboulet, en se glorifiant d'être fou puisque *tout est fol*, en assurant que le moine ne sera qu'un moineau semblable à celui que chérissait la Lesbie de Catulle, et en se réjouissant d'être prédestiné à ouïr les sons de la rustique cornemuse.

Triboulet avait une renommée si populaire qu'on disait proverbialement, pour témoigner le peu d'estime qu'on faisait de quelqu'un : *Je m'en soucie comme de Triboulet*, et qu'à sa mort, laquelle eut lieu avant l'année 1538, Jean Vouté composa son épitaphe latine : « J'ai vécu fou et par ce seul nom j'étais cher aux rois; est-ce que le bouffon des rois ne peut pas devenir celui de Dieu? » Un poète français rima et publia *les Lamentations et Complaintes de Triboulet, fol du roi, qu'il fait contre la mort;* c'est probablement le même rimeur qui avait imprimé précédemment *la Complainte sur la mort de Caillette*. La poésie avait besoin de quelques grains d'ellébore.

PAUL L. JACOB, *bibliophile.*



UNE ETOILE SUR LES LAGUNES

Venise.

Luis sur nous, étoile charmante,
Muet témoin de nos douleurs !
A minuit, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs.

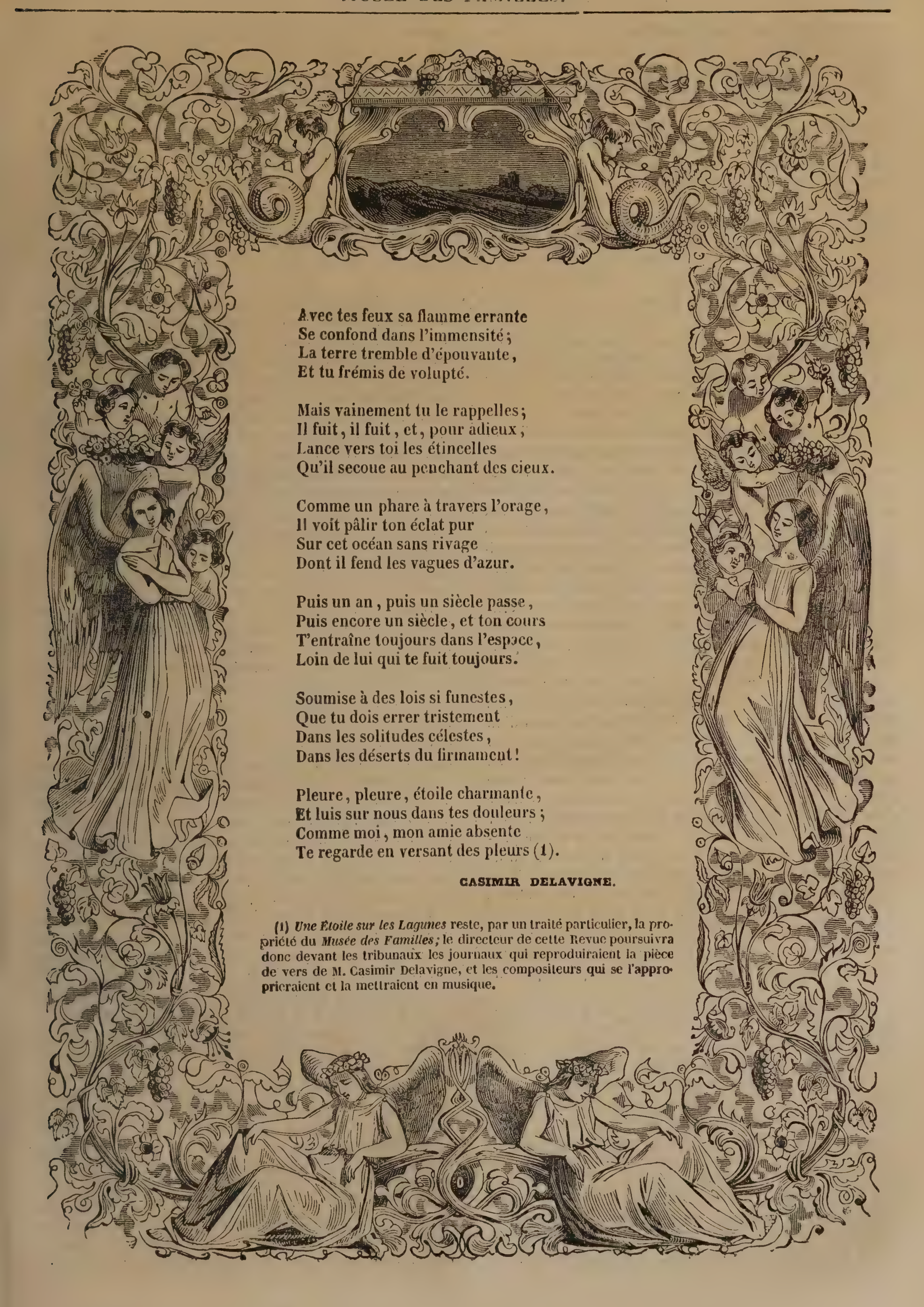
Dans les cieux, où ton cours t'emporte,
Tu sembles rêver et souffrir,
Comme moi, sur cette onde morte
Où ton pâle éclat vient mourir.

Mornes soleils, clartés paisibles,
Qui nous versez des feux si doux,
A nos maux êtes-vous sensibles?
Aimez-vous aussi comme nous?

En maudissant son esclavage,
Peut-être un astre, tes amours,
Roule son éternel veuvage
Loin du cercle que tu parcours.

Ou peut-être, si tu vois poindre
Son globe amoureux dans les airs,
Si vos rayons, pour se rejoindre,
Des cieux traversent les déserts,

C'est à des siècles d'intervalle,
Quand sur nous il vient, en passant,
De sa chevelure fatale
Déployer l'éclat menaçant.



Avec tes feux sa flamme errante
Se confond dans l'immensité;
La terre tremble d'épouvante,
Et tu frémis de volupté.

Mais vainement tu le rappelles;
Il fuit, il fuit, et, pour adieux,
Lance vers toi les étincelles
Qu'il secoue au penchant des cieux.

Comme un phare à travers l'orage,
Il voit pâlir ton éclat pur
Sur cet océan sans rivage
Dont il fend les vagues d'azur.

Puis un an, puis un siècle passe,
Puis encore un siècle, et ton cours
T'entraîne toujours dans l'espace,
Loin de lui qui te fuit toujours.

Soumise à des lois si funestes,
Que tu dois errer tristement
Dans les solitudes célestes,
Dans les déserts du firmament!

Pleure, pleure, étoile charmante,
Et luis sur nous dans tes douleurs;
Comme moi, mon amie absente
Te regarde en versant des pleurs (1).

CASIMIR DELAVIGNE.

(1) *Une Étoile sur les Lagunes* reste, par un traité particulier, la propriété du *Musée des Familles;* le directeur de cette Revue poursuivra donc devant les tribunaux les journaux qui reproduiraient la pièce de vers de M. Casimir Delavigne, et les compositeurs qui se l'approprieraient et la mettraient en musique.

ÉTUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

RÉALITÉS FANTASTIQUES.

SOMMAIRE.

Domesticité. — République et esclavage. — Tactique militaire et fortifications. — Ruses et assassinats. — Ruses défensives. — Toilettes d'hyménées. — Amours mystérieuses et indiscrétions. — Amour conjugal. — Tendresse maternelle.

Le merveilleux plaît à tous les hommes; voilà une vérité que quelques-uns veulent en vain nier ou déguiser par je ne sais quel bizarre sentiment d'amour-propre. Ce merveilleux que les anciens semaient à pleine main dans leurs théogonies, que nos ancêtres trouvaient dans les légendes, que les voyageurs poursuivent dans les contrées lointaines, qui nous est arrivé tout mystifiant de la lune, sous le contre-seing d'Herschell, aujourd'hui nous le cherchons avec avidité dans les œuvres d'inspirations de nos romanciers, et souvent c'est uniquement à cet ami constant des utopies que nous devons l'immense vogue des ouvrages de nos économistes politiques.

Et moi aussi j'aime le merveilleux; mais trop paresseux pour courir après, je veux le trouver sous ma main quand je promène mes rêveries sur les bords d'un ruisseau ou sous l'ombrage silencieux des forêts. Je veux le voir à travers les ondes transparentes qui fuient en murmurant; je veux le rencontrer sous cette touffe d'herbe, sous l'écorce brune de ce vieux saule, sous le feuillage pendant de ce bouleau pleureur; je veux n'avoir qu'à me baisser pour le saisir à chaque pas en me promenant dans les bois de Boulogne, de Meudon ou de Saint-Cloud. Là, cent peuples divers m'ouvrent leurs singulières archives, et il ne manque dans ces archives ni fantastique ni merveilleux pour ceux qui savent y lire. Je veux vous en faire déchiffrer quelques pages avec moi, car mon intention est de vous convaincre. Commençons au hasard, par le premier titre qui se présentera.

Voyez cette jolie maison de campagne si pittoresquement assise à l'entrée du bois de Meudon; il y a quelques années qu'elle était habitée par un de mes amis, grand amateur de joyeux propos, de bons dîners et de bonne société, d'où il est advenu que la maison est aujourd'hui déserte. Il fit élever dans sa basse-cour une couvée de canards qui, forts jeunes encore, devinrent orphelins pour la seconde fois, parce que la poule qui les avait couvés se noya dans une mare en voulant les en retirer quand elle les vit à l'eau. Chaque jour, un enfant de dix à douze ans, fils du jardinier, allait depuis cette funeste époque conduire les canetons dans cette mare située à deux cents pas de la maison. Il les y laissait environ une heure, puis les ramenait à la basse-cour.

Cet enfant élevait une pie qui, devenue grande, le suivait en tous lieux et particulièrement à la mare aux canards. Là, margot, perchée sur une branche de saule, ne perdait pas de vue un seul instant les élèves orphelins. L'heure du retour achevait à peine de sonner qu'à l'imitation de son jeune maître elle s'agitait, allait et venait autour de la pièce d'eau pour en faire sortir les canetons puis elle marchait en sautillant derrière eux, les surveillait, les forçait à grands coups de bec à ne pas s'écarter du sentier, et s'efforçait de hâter leur marche pesante pour regagner le logis.

L'enfant rencontrait-il parfois un de ses camarades d'école, il s'arrêtait un instant pour jouer. C'est alors que margot, restée seule conductrice des canards, redoublait d'activité, de coups de bec et de criailleries, pour les ramener sans malencontre dans la basse-cour.

Il arriva un jour que l'enfant tomba malade et ne put les conduire à l'heure accoutumée. Margot, fort inquiète, allait sans cesse de la cuisine à la basse-cour et de la basse-cour à la cuisine, en s'agitant et criaillant beaucoup plus fort que de coutume, mais le tout en vain: personne ne se présenta pour conduire les canards. Elle prit donc le parti désespéré de les mener seule à l'eau, et elle s'en acquitta à la satisfaction de la fille de basse-cour, qui, depuis, la laissa chargée de ce soin.

Margot remplissait chaque jour son devoir avec autant d'intelligence que de dévouement, et il semblait même qu'elle était fière de sa charge. Ce qu'il y a de certain, c'est que si un chien ou un chat de la maisom s'approchait un peu trop de son petit troupeau, elle lui sautait aux yeux avec un courage qu'elle n'eût pas montré dans toute autre circonstance.

Mais ses élèves étaient devenus gros et gras, et chaque semaine la cuisinière en diminuait le nombre. La pie n'en continuait pas moins de conduire à la mare ceux qui restaient, et son zèle se soutint jusqu'à la fin, quoique son chagrin fût visible et profond. Enfin le dernier caneton fut mis à la broche, et margot, quand elle le vit prendre dans la basse-cour, jeta un cri lamentable et s'enfuit dans la forêt voisine. Depuis ce temps on ne l'a jamais revue.

Je suis certain qu'avec de l'intelligence et surtout en employant beaucoup de douceur, les hommes pourraient soumettre à la domesticité et tirer d'utiles services d'une foule d'animaux sauvages, pris même parmi ceux qui passent pour avoir un caractère féroce et indomptable. Mes amis en ont vu chez moi, de 1807 à 1810, une preuve des plus convaincantes. J'habitais la campagne, et, comme la plupart des jeunes gens, j'aimais beaucoup à élever les animaux sauvages que je pouvais me procurer. Pour augmenter ma petite ménagerie, un chas

seur m'apporta un jour un louveteau si jeune encore que sa grosseur ne dépassait pas celle d'un chat de six semaines. Je l'élevai avec grand soin et j'eus la plus grande attention de le soustraire aux mauvais traitements des domestiques de la maison et même des paysans du voisinage. Ceci n'était pas le plus aisé, car les gens de la campagne ont un préjugé antipathique si bien enraciné contre le loup, qu'ils étaient toujours prêts à répondre par un coup de pied ou un coup de bâton aux caresses que leur faisait le pauvre petit animal. On conçoit qu'une éducation aussi rude n'eût pas été propre à diminuer le préjugé dont mon loup eût, sans moi, été la victime, jusqu'à ce que sa force lui eût permis de prendre tout naturellement sa revanche.

Élevé en liberté avec beaucoup de douceur, l'animal ne tarda pas à s'attacher aux personnes qui prenaient soin de lui, et il finit par les caresser comme un chien, avec la même affection et les mêmes signes de soumission. Si parfois sa nature l'emportait sur son éducation au point de lui faire commettre le larcin d'un objet que sa gourmandise convoitait, il reconnaissait aussitôt sa faute et venait en demander le pardon en rampant. Il suffisait d'une voix rude et impérieuse pour le corriger; mais j'avoue qu'il ne souffrait que très impatiemment les corrections corporelles, et qu'il eût été dangereux pour toute autre personne que moi de le menacer du fouet ou du bâton.

A l'âge de dix-huit mois, il me suivait partout, au milieu des bois, des champs, dans les villages, et même dans les rues les plus fréquentées de ma petite ville. Ce qui surprit le plus les hommes qui aiment à observer la nature dans les animaux, c'est qu'il chassait fort bien le lièvre avec deux chiens courants élevés avec lui, quoiqu'il ne donnât pas de voix. Il fut tué dans une de ces excursions par un chasseur qui le rencontra et le prit pour un loup sauvage, malgré le collier que je lui faisais porter.

Les Américains ont eu le talent de mettre à profit l'intelligence de certains oiseaux sauvages et de les soumettre à une sorte de domesticité. Le chaïa ou chavaria du Paraguai (*Parra chavaria*, Lin.) atteint la grosseur d'un petit dinde. Sa tête, couverte de duvet ainsi que son cou, est ornée d'une élégante couronne de plumes relevées; son plumage est d'un gris plombé; ses longues jambes sont munies d'ongles très forts, et le bout de ses ailes est armé d'une corne épaisse, longue, pointue, qui le rend redoutable aux autres oiseaux. Néanmoins son caractère est doux, généreux même, car il n'emploie sa force et son courage qu'à la défense des timides oiseaux de basse-cour que les Indiens mettent sous sa garde. Il se promène tout le jour avec beaucoup de gravité au milieu des poules, des canards et des oies qu'on lui a confiés, et son œil perçant, presque toujours dirigé vers la nue, lui permet de découvrir un oiseau de proie à une très grande distance.

Aussitôt qu'il l'aperçoit il jette le cri d'alarme et se prépare fièrement au combat. Vainement le vautour ravisseur se précipite avec la rapidité de la foudre sur une oie ou une poule; le chaïa est là, le bec en avant et les plumes hérissées. Tandis que d'une aile il couvre la victime, de l'autre il frappe l'assassin, et avec son éperon il lui fait de profondes blessures à la gorge et à la poitrine. Comme un athlète exercé à la lutte, il sait prendre son temps pour lui lancer son bec pointu dans les yeux, pour le déchirer avec ses griffes. Il frappe à coups redoublés, renverse son ennemi, l'accable plus par son courage et son adresse que par sa force, et le contraint bientôt à prendre honteusement la fuite. Alors il se redresse et se promène fièrement au milieu de son troupeau épouvanté, pendant que les coqs s'épuisent à chanter sa victoire.

Mais si l'oiseau ravisseur attaque son troupeau lorsqu'il est à pâturer dans les champs, les oies, pendant que le chaïa combat, peuvent être éparpillées par la peur, et, ainsi isolées, devenir une proie facile à saisir. Voici un autre protecteur qui vient à leur secours. C'est un agami, dont la voix mugissante, semblable au bruit d'une trompette, effraie le vautour et appelle le berger à l'aide de l'intrépide chaïa.

L'agami (*Psophia crepitans*, Lin.) n'a ni la force ni le courage du premier, mais il le surpasse en intelligence comme il surpasse tous les autres animaux, si on en excepte le chien. Cet oiseau est de la grosseur d'un gros chapon; il a le plumage noirâtre, avec des reflets d'un violet brillant sur la poitrine; son manteau est cendré, nué de fauve vers le haut; sa tête et son cou sont garnis d'un duvet noir violacé imitant le velours; son bec est robuste; ses yeux grands, brillants, expressifs. Son corps allongé, presque vertical, voûté comme celui de la perdrix, est porté par de longues pattes jaunes. Il vole mal, mais court très vite.

A l'état sauvage il vit dans les bois, se nourrit de graines et de fruits, et niche au pied des arbres. Élevé en domesticité, il reconnaît la main qui le nourrit, s'attache à son maître, le suit partout, obéit à sa voix et le caresse absolument comme un chien. Ainsi que ce dernier, il aime et cherche à plaire, et pour y parvenir il tâche de se rendre utile. La nuit il se tient aux écoutes à la porte de la maison et surveille ce qui se passe au dehors. Si des malfaiteurs essaient de s'introduire à l'aide des ténèbres, sentinelle vigilante il sonne aussitôt l'alarme et fait entendre sa voix bruyante comme les aboiements d'un chien. Pendant le jour il veille à la basse-cour et y maintient le bon ordre. Il chasse les poules et les pigeons du jardin, et enfin rend tous les petits services dont il est capable, sans attendre qu'on les lui demande.

Quelquefois son maître lui confie un troupeau d'oies pour les conduire aux champs. Il faut voir alors combien il se donne de peine pour maintenir la police du troupeau, pour le conduire, le diriger, pour presser sa marche, faire avancer les retardataires, forcer à rejoindre ceux qui s'écartent du chemin pour se jeter dans les champs voisins. Il y a plus, si un berger n'a pas de chien pour conduire ses moutons, on prétend que deux agamis peuvent très bien le remplacer, et que dans ce cas ils développent une intelligence et un zèle admirables. Rien n'est curieux comme de voir de stupides moutons s'élancer avec frayeur, courir, se presser les uns contre les autres, et cela pour obéir en esclaves abrutis à un oiseau six fois moins gros et vingt fois moins fort que le plus petit d'entre eux. C'est là un exemple frappant de l'immense supériorité que l'intelligence a sur la force physique, et du lâche abrutissement qu'amène une longue servitude.

Il est bien prouvé par le fait que la nature a façonné plusieurs espèces pour l'esclavage; mais n'y a-t-il que l'homme pour les avilir et leur commander despotiquement, pour s'accaparer le prix de leurs travaux, leurs sueurs et jusqu'à leur sang? Y a-t-il des êtres, ailleurs que dans notre race, qui réduisent à l'esclavage des individus de leur espèce par la seule raison qu'une couleur

est plus noble qu'une autre couleur? Hélas! oui! et les philanthropes qui prêchent dans le désert contre le despotisme et la servitude n'en sont pas moins forcés de reconnaître qu'on en trouve des exemples parmi les animaux soumis aux seules lois naturelles. Il nous est aise d'établir cette triste vérité.



Agami gardant un troupeau. *Dessin et gravure de* SUZEMILH.

Vers la fin du printemps, lorsque les rayons d'un soleil brûlant font rechercher le frais ombrage des forêts, venez avec moi au bois de Boulogne et voyez.

Voici un cône de deux ou trois pieds de largeur, élevé avec symétrie, et composé d'une immense quantité de petits fragments de bois. C'est une ville ou plutôt une république de fourmis amazones (*Polyergus rufescens*, Latr.). Avant le drame qui va se passer sous vos yeux, il faut que je vous initie dans les mystères de ce gouvernement démocratique. Examinez à la base du cône ces trous ronds, peu nombreux, par lesquels vous voyez continuellement entrer et sortir, d'un air très affairé,

une foule de peuple; ces ouvertures sont les portes de la ville; elles donnent issue à de longues rues qui toutes se rendent en serpentant dans quatre parties différentes: à la citadelle, à l'hospice des enfants, à l'hôpital des blessés et au magasin général; car ici, comme à Lacédémone, tout est en commun, jusqu'aux enfants.

Les rues sont encombrées de peuple composé d'individus *neutres* ou *travailleurs*. Tous ont un uniforme qui les distingue des patriciens; leur tête est grande, armée en devant de fortes et longues mandibules; leur thorax comprimé est élevé postérieurement, et tout leur corps est d'une couleur rousse. Cette populace souveraine dirige seule les affaires de la république, mais aussi elle est seule chargée de tous les travaux, des constructions nationales, de l'éducation des enfants, des approvisionnements et de la défense de la patrie. Dans la citadelle, qui est à la fois la maison de ville et la prison, sont les jeunes *mâles* et les jeunes *femelles*, ou si vous aimez mieux les patriciens; ils ne travaillent pas et sont nourris aux dépens du trésor public; leur uniforme est plus brillant, et ils portent pour insignes des ailes longues et transparentes. Les mâles sont les plus petits; leur tête, bien moins grande que celle des ouvriers, n'est pas non plus armée de mandibules aussi fortes. Bientôt ils auront la faculté de se balancer dans les airs et de promener leur amour et leur oisiveté au gré de leurs caprices; mais ils paient de leur liberté ce privilége, car vous voyez que les rues qui conduisent à la citadelle sont barricadées pour la plupart; et que celles qui sont restées ouvertes sont gardées par des geôliers incorruptibles et des sentinelles vigilantes.

Cependant la république vient de délibérer; le peuple dans sa sagesse a décidé que ces patriciens inutiles étaient assez forts pour se servir de leurs ailes, et que leur présence devenait incommode à l'Etat en consommant ses approvisionnements. En conséquence, voyez comme le peuple se hâte d'enlever les barricades et de leur rendre la liberté. Ils en profitent avec empressement pour s'élever en tourbillonnant et s'accoupler dans les airs. Les mâles continuent ensuite leur vie vagabonde jusqu'à ce qu'ils trouvent la mort dans une toile d'araignée ou une goutte de rosée.

Les femelles se réunissent en plus ou moins grand nombre; une partie rentre dans la fourmilière et les autres vont loin de là fonder une nouvelle colonie. L'amour maternel leur fait oublier l'oisiveté de leur jeunesse, leur ancienne paresse, et elles travaillent ou font travailler des esclaves à l'érection de la nouvelle république. Si par hasard quelques-unes ne se sont pas assez éloignées de la fourmilière qui les a vu naître, les ouvriers qui les rencontrent les saisissent aussitôt, leur arrachent les ailes, les ramènent et les forcent à pondre, après quoi ils les chassent honteusement. Celles qui reviennent de bon gré sont les très bien reçues, pourvu qu'elles commencent à faire à la patrie le sacrifice de leurs ailes, qu'elles s'arrachent elles-mêmes avec leurs pattes. Mais admirez l'injustice du peuple: l'ostracisme même parmi les fourmis! A peine ont-elles donné naissance à une nouvelle génération, qu'oubliant avec ingratitude et leurs services et leurs sacrifices, il les condamne à l'exil et les envoie mourir sur une motte de terre étrangère.

Les œufs éclosent; bientôt il en sort, non pas une fourmi, mais un enfant au maillot, une larve cylindrique un peu allongée, ayant pour tout organe apparent un point brun où est la bouche. Les fourmis ouvrières ont grand soin de ces enfants emmaillotés que les gardes-chasse et les faisandiers prennent pour des œufs; elles les placent dans un hospice construit dans la partie la plus chaude et la plus sèche de la fourmilière; elles leur donnent la becquée de nourriture à des moments réglés. Lorsque le ciel est pur et la matinée chaude, elles les portent à la superficie extérieure de l'habitation pour leur procurer une vivifiante chaleur, puis elles les redescendent à l'hospice aux approches de la nuit ou du mauvais temps. Elles veillent attentivement à leur conservation, les défendent opiniâtrément contre leurs ennemis, et les emportent dans des retraites inaccessibles en bravant tous les dangers, si un accident vient détruire la fourmilière.

Lorsque la larve est parvenue à toute sa grosseur, son maillot durcit et devient une enveloppe coriace de laquelle l'insecte, parfait après sa métamorphose, ne pourrait plus sortir si les ouvriers qui ont pris soin de sa première enfance n'avaient encore l'attention de déchirer cette enveloppe.

L'amour de la patrie ne consiste pas seulement, dans le peuple, à travailler au bien général, mais encore à se porter mutuellement secours; car les fourmis savent que la prospérité générale n'est que le faisceau de toutes les prospérités individuelles. Aussi voyez comme elles s'aident dans leurs travaux, comme elles se soutiennent et se défendent mutuellement contre tous les dangers.

En voici une qui a été blessée; son corps mutilé ne peut plus se soutenir, il lui est imposible de regagner la demeure commune, et bientôt la fraîcheur et la rosée de la nuit vont achever de la tuer; mais une rôdeuse la rencontre par hasard, elle va peut-être la secourir! En effet, elle s'empresse autour de la malade qu'elle parvient à remettre sur ses pattes, qu'elle soutient, qu'elle aide à marcher et qu'elle finit par emporter à l'hospice, où on lui prodiguera des soins et de la nourriture jusqu'à sa parfaite convalescence. Si la rôdeuse n'est pas assez forte pour accomplir seule cet acte de civisme, une ou deux autres viennent à son aide pour transporter la malade.

En voici une autre qui s'est laissé tomber dans un vase d'eau, dont les bords perpendiculaires et polis ne lui permettent plus de sortir. Ses forces se sont consumées dans de vains efforts; à peine lui reste-t-il assez de vigueur pour se soutenir encore quelques minutes à la surface de l'élément perfide qui va l'engloutir. Elle sera sauvée, car ses camarades, qui l'ont aperçue dans sa détresse, se hâtent de couper un long brin d'herbe et de descendre une de ses extrémités dans le vase, pour lui servir d'échelle.

Examinez celle-ci qui s'empresse à toute hâte de regagner l'habitation; c'est une maraudeuse qui revient de la découverte et rapporte une nouvelle importante pour la république tout entière. Dans son excursion elle a rencontré une masse énorme de provisions; c'est un fruit mûr tombé de l'arbre, ou le cadavre d'un petit animal. Il y a de quoi substanter le peuple entier pendant plusieurs jours! Ce sera une réjouissance publique si l'on parvient à transporter ce précieux trésor dans les magasins de l'Etat. Regardez: toutes les fourmis qui la rencontrent l'arrêtent dans sa marche pressée pour prendre des informations; celle-ci les palpe à plusieurs reprises avec les antennes ou petites cornes mobiles et courbées qu'elle a sur la tête, et il faut bien que ce langage par signe soit compris, car aussitôt, changeant brusquement la direction de leur marche, les questionneuses se rendent une à une au lieu de la découverte, et à mo-

sure qu'elles y arrivent elles se mettent à dépecer le butin pour l'emporter en fragments.

Les castors et les oudatras sont architectes, a-t-on dit : moi j'en doute ; mais je me crois certain que les fourmis savent la géométrie. Observez-les comme moi, et jugez. Elles ne sont que cinq à six, et cependant, pour consolider une galerie qui menace ruine, il faut qu'elles transportent cette poutre longue de près de deux pouces et ayant plus d'une demi-ligne de diamètre. Tant que le terrain est uni, les unes tirent, les autres poussent, et l'on avance, quoique lentement. Mais voici une nouvelle difficulté : une inégalité de terre se présente, l'extrémité de la poutre heurte contre, et tous les efforts sont impuissants pour la faire surmonter cet obstacle. Alors on s'arrête pour se reposer un instant, puis on tourne et retourne autour de la pièce de bois pour étudier sa position, et ensuite on se palpe avec ses antennes pour se communiquer ses idées et les moyens inspirés par la connaissance la plus profonde de la physique et de la géométrie ; car il ne s'agit ni plus ni moins que de déduire ces moyens des lois de la pesanteur, de l'équilibre, du frottement et du levier.

Alors les ingénieurs se rendent derrière la pièce de bois et la soulèvent par cette extrémité, pendant que d'autres glissent dessous un rouleau cylindrique et aussi court que possible. On se repose, puis on soulève de nouveau la pièce, et l'on fait avancer le rouleau vers le milieu de sa longueur, et alors la manœuvre change. On fait faire un mouvement de bascule au morceau de bois, et son extrémité antérieure se trouve tout à coup élevée au-dessus de l'inégalité du terrain ; on pousse, le rouleau tourne, la poutre avance, franchit la hauteur, et les ingénieurs triomphent, grâce à leur profonde science. Le jour où j'ai vu exécuter cette manœuvre, où je l'ai vu de mes propres yeux, j'ai appris deux choses importantes : la première, c'est que les fourmis savent la géométrie ; la seconde, qu'on peut gagner un bon rhume en restant deux heures et demie couché à plat ventre sur la terre pour étudier les mœurs singulières du peuple fourmilier.

Mais la chaleur du jour commence à baisser. Une partie du peuple dispersé dans la campagne se hâte de se réunir autour de la capitale. Voici des phalanges guerrières qui s'élancent comme des torrents de toutes les portes. En cinq minutes il ne reste plus dans la ville que des enfants, des infirmes, et quelques gardes pour surveiller les esclaves. Où va donc ce peuple entier, marchant en colonne serrée et se dirigeant en corps d'armée à travers les bruyères? Suivons-le à cinquante pas.

Nous découvrons bientôt au pied d'un chêne une autre république tout aussi industrieuse, mais ayant moins d'audace et de courage. Cette fourmilière est habitée par des mineuses (*Formica cunicularia,* Latr.), qui ne diffèrent des amazones que par la couleur. Leur tête et leur abdomen sont noirs, leur thorax, les entours de la bouche et les pieds, d'un fauve pâle ; ce qui prouve bien, selon le raisonnement des fourmis rousses, qu'elles ont été faites exprès pour être leurs esclaves. En conséquence, il est fort juste de les attaquer, les piller et les soumettre au joug de la servitude.

L'armée des légionnaires ou amazones arrive et s'arrête un instant pour se reposer et pour attendre son arrière-garde. Les mineuses profitent de ce court intervalle pour se barricader et se préparer à la défense. Le signal d'un assaut général est donné, et c'est alors qu'il faut voir l'acharnement des assaillants, l'épouvantable mêlée et le courage désespéré des assiégés ; car, comme le disent les historiens, c'est un sublime et terrible spectacle que celui de deux nations aux prises pour les intérêts de la gloire et de la liberté. Quelquefois les amazones sont repoussées ; alors elles regagnent leurs domaines dans la plus grande confusion ; mais l'ordre se rétablit le lendemain dans l'armée, et elles reviennent à l'attaque avec une nouvelle intrépidité. Les rangs des mineuses sont enfoncés ; elles se retirent dans leurs sombres galeries, mais les vainqueurs les y poursuivent et la déroute devient générale. Les amazones pénètrent dans les magasins qu'elles pillent, puis dans l'hospice d'où elles enlèvent toutes les larves et les nymphes pour les emporter. Quand le pillage est enfin cessé, elles se réunissent de nouveau en masse compacte ; elles se mettent en marche dans le même ordre qu'en venant, emportant en triomphe les enfants au maillot qu'elles destinent à l'esclavage, et leur butin. Rarement elles emmènent avec elles quelques prisonniers, sans doute parce que ceux-ci ayant joui des douceurs de la liberté pourraient semer et propager parmi leurs serfs des doctrines libérales et occasionner des révolutions, ou au moins des émeutes dangereuses.

Arrivés dans leurs Etats elles déposent les enfants dans l'hospice, pêle-mêle avec les leurs ; d'autres mineuses, élevées dans la captivité et qui ont été arrachées de leurs foyers de la même manière, sont exclusivement chargées d'élever les uns et les autres. Dès longtemps habitués à l'esclavage, ces ilotes ne mettent point de différence dans les soins qu'ils donnent aux enfants de leur race, de leur couleur, et à la postérité de leurs vainqueurs. Outre cela ils travaillent à tous les ouvrages de l'intérieur, mais jamais ils ne font partie des expéditions au dehors. Il en était à peu près de même des ilotes de Lacédémone et des esclaves de Rome.

Les amazones ne sont pas les seules fourmis qui fassent des esclaves ; les sanguines (*Formica sanguinea*, Latr.) attaquent et s'emparent également des mineuses et des noires-cendrées (*Formica fusca*, Latr.). Ces espèces sont assez communes dans tous les bois de la France.

Puisque les fourmis nous ont jeté au chapitre de la guerre, il faut que je vous parle d'un autre peuple républicain tout aussi singulier, mais bien meilleur architecte que le castor si vanté, et connaissant la tactique militaire. Vous devinez peut-être qu'il va être question des termès belliqueux ou termites (*Termes capensis*, Latr.), que l'on trouve dans les forêts du Sénégal et du cap de Bonne-Espérance.

Ces insectes ont beaucoup d'analogie avec les fourmis ; comme elles ils vivent en société, composée de trois ordres d'individus : les *mâles* et les *femelles* qui sont pourvus d'ailes et ne travaillent pas ; les larves ou *travailleurs*, qui leur ressemblent assez, mais qui manquent d'ailes ; ils ont la tête moyenne et des mandibules conformées de manière à saisir et transporter les corps, mais trop faibles pour être propres au combat ; les neutres ou *soldats*, n'ayant pas non plus d'ailes, ne travaillant pas, mais combattant pour protéger et défendre les autres. Ils sont beaucoup plus gros. Leur tête est grande, armée de mandibules fortes, arquées, croisées l'une sur l'autre et fort pointues ; lorsqu'ils ont saisi un ennemi beaucoup plus grand qu'eux, ils se cramponnent tellement sur lui avec ces crochets redoutables qu'on ne peut les en arracher qu'en morceaux. Du reste.

dans une habitation il y a toujours cent ouvriers pour un soldat.

L'habitation des termès belliqueux est une véritable forteresse, capable de résister aux efforts des plus grands animaux. Elle a la forme conique d'un pain de sucre, s'élevant de dix à douze pieds au-dessus du sol; l'extérieur consiste en une large calotte semblable à un dôme, très solide et assez grande pour protéger l'intérieur contre les intempéries de l'air. L'édifice est divisé en un grand nombre de pièces. A peu près au niveau de la surface de la terre, perpendiculairement sous le dôme, se trouve une vaste chambre occupée par les mâles et les femelles. Autour de celle-ci sont régulièrement placées de petites cellules, d'un pouce tout au plus de grandeur, et dont les parois sont faites, par exception, en parcelles de bois collées avec de la gomme. C'est dans ces cellules que sont logés les œufs et les ouvriers pendant leur première enfance. Les autres appartements consistent en magasins constamment pleins de provisions de gomme et de jus épaissi de certaines plantes. Toutes les chambres ont une porte donnant sur des galeries qui se communiquent et se prolongent jusqu'à la calotte supérieure. Les rues ouvertes dans le bas de l'habitation descendent sous terre à trois ou quatre pieds de profondeur; elles ont jusqu'à cinq pouces de largeur, et servent aux ouvriers à transporter le gravier fin qu'ils tirent d'en-bas, et dont ils construisent tout l'édifice. C'est là aussi que communiquent les galeries souterraines qui conduisent à la campagne, car la forteresse n'a pas d'ouverture apparente, si ce n'est des poternes qui en sont à quelque distance.

Tout se fait avec le plus grand ordre et la discipline est sévèrement maintenue. Lorsque l'heure d'aller aux vivres est arrivée, les termès sortent les uns après les autres, mais avec vitesse, et se réunissent en grand nombre à deux ou trois pieds de distance de la poterne. Là ils prennent un ordre de marche; les ouvriers se placent en rangs serrés, de douze à quinze de front, parfaitement alignés, et quelques soldats remplissant les fonctions de sous-officiers se mêlent parmi eux pour maintenir l'ordre. Les bataillons forment ainsi une assez longue ligne, à côté de laquelle, mais à deux pieds de distance, se placent d'autres soldats remplissant les fonctions d'officiers. Les colonels et les généraux sont postés sur des feuilles élevées à huit ou neuf pouces de terre, d'où ils inspectent l'armée et lui commandent. Voici de quelle manière.

Avec leurs pieds ils frappent tout à coup sur les feuilles, et aussitôt soldats et ouvriers répondent par un sifflement semblable à celui que ferait un serpent. Alors la colonne s'ébranle et se met en marche sans rompre ses rangs et sans le moindre désordre. Les officiers supérieurs gagnent le devant, montent de temps à autre sur des feuilles et recommencent à frapper avec les pieds. A chaque fois l'armée répond par un sifflement nouveau, et tantôt la marche redouble de vitesse, tantôt la colonne s'arrête subitement, sans doute selon le commandement. Quelquefois l'armée se divise en deux ou trois colonnes qui se séparent et se réunissent après une marche plus ou moins longue, toujours dans un ordre admirable. Arrivés à la destination, chacun se met à l'ouvrage avec ardeur pour récolter les provisions. D'ailleurs, pour peu qu'un ouvrier se laisse aller à la paresse, les soldats qui remplissent alors l'office de surveillant le contraignent bientôt à se remettre au travail. Lorsque chacun a sa charge de butin, l'armée reprend ses rangs et revient à l'habitation.

Les mâles et les femelles, lorsqu'ils sont en état de s'accoupler, sortent et prennent leur essor le soir ou pendant la nuit. Au lever du soleil leurs ailes se dessèchent et ils tombent sur la terre. Les mâles y périssent, mais les femelles sont ramassées par les soldats, qui se mettent à leur recherche et les conduisent dans la forteresse pour y pondre leurs œufs et mourir.

Si l'on attaque le château-fort d'une république de termès, aussitôt les ouvriers se retirent au fond de leur retraite, et les soldats s'élancent sur la brèche pour en défendre l'entrée. Quel que soit le nombre ou la force de leurs ennemis, ils ne lâchent jamais le pied; tous se font tuer sans abandonner leur poste ou cesser de combattre.

Je vous ai montré des animaux qui font la guerre avec une loyauté et un courage qui souvent pourraient être donnés en exemple à une espèce que l'on dit raisonnable, quoiqu'elle ait inventé la bombe et le canon. Voyons à présent si nous en trouverons qui joignent la ruse à la violence pour combattre et triompher. Bien certainement ceux-là sont des égoïstes qui ne se battent que pour eux, qui n'ont point de patrie ou la dédaignent, et qui mettent l'intérêt privé et la cruauté, seules véhicules de leur intrépidité, à la place du dévouement et de la gloire.

Nous ne parlerons ni de ces énormes boas, ni de ces pythons de quarante pieds de longueur, qui, la queue entortillée autour d'un tronc d'arbre et le corps flottant sur l'eau d'une mare, attendent qu'une malheureuse gazelle vienne se désaltérer pour la surprendre, l'envelopper dans les horribles replis de leur corps écailleux, lui briser, lui moudre les os en la triturant contre le tronc d'un arbre, et l'engloutir tout entière dans leur monstrueux estomac. Nous ne parlerons pas non plus de ces crotales à sonnettes, de ces cérastes cornus, dont la dent creusée en canal insinue dans la plaie qu'elle a faite un poison qui tue en quelques minutes. Nous passerons sous silence mille autres animaux qui n'emploient que la force et la perfidie pour s'emparer de leur proie. Il nous faut, à nous, des ruses infernales, des assassinats monstrueux, fantastiques, tels qu'on en trouve à peine quelques exemples à l'Ambigu où à la Porte-Saint-Martin.

Nous apercevons d'abord, à travers les ondes de la Méditerranée, un poisson merveilleux qui, par un effet magique, met sa victime hors d'état de lui résister avant de combattre. C'est la torpille commune (*Torpedo narke*, Cuv.), si célèbre parmi nos navigateurs. Son corps plat, à queue courte, affecte la forme d'un disque. Elle a, entre les pectorales, la tête et les branchies, un appareil aussi singulier par sa forme que par son usage. Il consiste en une suite de tuyaux plus ou moins anguleux, au nombre de plus de deux mille quatre cents, placés verticalement à côté les uns des autres, remplis de mucosité, le tout enveloppé dans une forte membrane. Cet appareil est une véritable machine électrique d'une telle force qu'elle donne à ceux qui touchent ce poisson une commotion capable d'engourdir le bras de l'homme le plus vigoureux. Les torpilles s'approchent lentement de leur proie, en se donnant bien de garde de l'effrayer; puis elles la touchent et aussitôt l'engourdissent au point qu'elle ne peut plus ni fuir ni se défendre. Alors elles se jettent sur le pauvre animal qui se débat en vain, et dévorent tout vivant.

Dans les eaux du Nil et du Sénégal vit le silure électrique (*Silurus electricus*, Lin.), nommé par les Arabes *Raasch* ou poisson tonnerre, parce qu'il a la même faculté que la torpille, mais à un plus haut degré.

Vous trouverez dans les eaux de l'Amérique méridionale un brigand bien plus merveilleux, et qui réellement dirige la foudre selon son caprice. C'est le gymnote électrique (*Gymnotus electricus*, Lin.). Il atteint six pieds de longueur et ressemble assez à une anguille, mais il a sous la queue quatre gros faisceaux lamelleux et membraneux, qui sont une arme terrible devant laquelle l'innocence, le courage et la force même restent tout-à-fait inutiles. Embusqué, comme un lâche assassin, derrière une roche ou dans une touffe d'algues, le gymnote attend qu'un paisible habitant des eaux passe à quelque distance. Aussitôt qu'il l'aperçoit il prépare son arme funeste, comme le brigand qui arme son fusil. Il ajuste, le coup part, et la flèche de feu, rapide comme la balle, siffle dans les eaux, frappe la victime et la tue avant même qu'elle ait eu le temps de se débattre.

Lorsqu'on a l'imprudence de toucher le gymnote pris dans des filets, il donne une commotion électrique si violente qu'il renverse un homme, abat un cheval et jette raides morts les animaux de plus petite taille. Ce qu'il y a surtout de merveilleux, c'est qu'il use de ce pouvoir à volonté et à distance, et qu'il peut diriger ses coups à un but déterminé.

Le chelmon à bec (*Choetodon rostratus*, Cuv.) et l'archer (*Toxotes jaculator*, Cuv.), qui habitent les mers profondes de l'Orient, n'ont pas l'arme terrible des torpilles et des gymnotes, mais ils savent de même arrêter leur proie, et faute de pouvoir lui lancer la foudre, ils lui seringuent de l'eau. Les premiers ont le museau saillant, un peu allongé, en forme de bec étroit; ils nagent à la surface de l'eau, et lorsqu'ils voient voler un insecte à peu de distance, ils se remplissent la bouche d'eau, l'ajustent avec leur bec pointu et lui lancent quelques gouttes qui lui mouillent les ailes et le font tomber pour devenir la proie de l'habile chasseur. Les archers exécutent la même manœuvre quoiqu'ils aient le museau obtus et aplati horizontalement. Ces poissons offrent encore une singularité, celle de crier quand on les sort de l'eau.

Le diable de mer ou galanga (*Lophius piscatorius*, Lin.) a la tête large, déprimée, épineuse, munie en dessus de quelques rayons grêles, libres et mobiles, de la grosseur d'un fort tuyau de plumes de poulet. Sa gueule est très grande, armée de dents pointues et garnie de nombreux barbillons à la mâchoire inférieure. Ce perfide animal s'enfonce dans la vase et s'y cache de manière à ne pouvoir être aperçu des autres poissons. Il ne laisse sortir au dehors que ses rayons et ses barbillons qu'il remue doucement, afin de leur donner l'apparence de vers. Les poissons, trompés par ces séduisantes amorces, s'attroupent autour et cherchent à saisir les prétendus vers. Alors le diable s'élance, en saisit quelques-uns qu'il avale, et va établir une nouvelle embuscade à quelques pas de là.

Les chironectes (*Antennarius*, Cuv.) n'ont ni la légèreté ni la ruse des précédents; ils s'empareraient difficilement des petits poissons, des insectes et des crevettes dont ils se nourrissent, s'ils ne savaient pour cela prendre leur avantage. Ils ont le corps et la tête comprimés, la bouche fendue verticalement, et la singulière faculté de s'enfler comme un ballon, en remplissant d'air leur énorme estomac. La nuit, pendant la basse-mer, ils sortent de l'eau et se promènent sur le sable du rivage au moyen de leurs deux nageoires pectorales qui font l'office de pattes de devant et des deux ventrales qui remplacent les pieds de derrière. Ils visitent ainsi tous les petits trous où la marée a laissé de l'eau, et là ils s'emparent aisément des insectes et des petits poissons qui s'y sont cachés. Avant le jour ils rentrent dans leur élément.

Les arachnides emploient souvent des ruses étonnantes pour s'emparer de leur proie. Sans parler de ces toiles si artistement tendues pour arrêter les mouches, voyez-les lorsqu'un gros insecte vient étourdiment se jeter dans leur filet. Elles n'osent l'attaquer de front, parce que sa force égale ou surpasse même la leur, et que peut-être est-il porteur d'un aiguillon aux piqûres mortelles. Elles s'en approchent en hésitant, puis l'enlacent de fils soyeux qui lui saisissent les ailes, les pattes et bientôt le corps entier, de manière à lui rendre tout mouvement impossible. Après l'avoir garrotté par les mille tours d'un fatal lacet, elles n'en ont plus rien à redouter et pour le dévorer se jettent sur lui sans crainte et sans danger.

Les araignées chasseuses ne font pas de toile et battent sans cesse la campagne pour chercher leur proie. Elles l'attaquent à la manière des grands mammifères carnassiers, et la ruse qu'elles mettent pour en approcher, l'audace et la furie avec lesquelles elles s'élancent dessus rappellent les habitudes des tigres, des panthères et des jaguars. Une araignée-loup aperçoit-elle une grosse mouche posée à quelque distance; pour n'en être pas vue elle se fait petite, se baisse aussitôt en ployant ses longues pattes, et reste un instant immobile; puis elle se glisse lentement, s'arrête de nouveau quand la mouche fait un mouvement équivoque, et reprend sa marche insidieuse lorsqu'elle la croit rassurée. Elle n'avance pas en ligne directe, mais elle se glisse en louvoyant, et profitant de tous les accidents de terrain, d'une pierre, d'une feuille, d'un brin d'herbe, pour se masquer et approcher sans être aperçue. Enfin elle en est à huit ou dix pouces; alors elle s'arrête, mesure son coup, puis d'un bond prodigieux s'élance sur sa proie qu'elle déchire aussitôt.

Vous connaissez les curieux entonnoirs creusés dans le sable mobile par le fourmilion, qui, caché dans le fond, attend qu'une fourmi s'y précipite en éboulant ses matériaux, pour la saisir avec ses cornes, l'entraîner et la dévorer. Cet exemple de ruse n'est rien en comparaison du piége que tend la larve d'un insecte dont je vais vous parler.

La cicindèle champêtre (*Cicindela campestris*, Lin.) est assez commune partout en été, et se plaît particulièrement dans les lieux secs et arides ou sur le bord des chemins sablonneux. C'est un joli petit coléoptère, long de six lignes, d'un vert de pré ou un peu cuivreux, avec cinq points blancs sur chaque élytre. Ainsi que l'insecte parfait, sa larve, très carnassière, fait une guerre à mort à tous les insectes, même à ceux de son espèce, quand elle est la plus forte. Avec ses pieds et ses robustes mandibules, elle se creuse dans la terre un trou cylindrique et assez profond. Pour en retirer les matériaux à mesure qu'elle les détache des parois, elle les place sur une large plaque écailleuse, sorte de corbeille qu'elle a sur la tête; puis elle monte dans le trou à la manière des ramoneurs de cheminée, en s'appuyant d'un côté avec ses pattes et de l'autre avec deux mamelons qu'elle a sur le dos. Arrivée à l'orifice, elle jette son fardeau au dehors et

redescend pour se charger d'un autre. Non-seulement cette retraite lui sert d'habitation, mais encore de piége pour saisir sa proie. Dans ce cas voici comment elle agit.

Elle monte à l'orifice de son trou qu'elle bouche si exactement avec la grande plaque de son front qu'il est fort difficile, même à l'observateur, d'en distinguer l'entrée d'avec la surface de la terre. Les insectes y sont trompés et passent dessus sans méfiance; mais aussitôt que la cicindèle en sent un, elle incline brusquement la tête, fait faire un mouvement de bascule à la plaque. L'insecte perd l'équilibre, tombe dans le piége, où il est aussitôt saisi, entraîné dans le fond et déchiré.

Les grands animaux savent fort bien s'entendre pour combiner les ruses de chasse qui doivent leur livrer une proie difficile à atteindre; dans ma jeunesse j'ai fait plusieurs fois de curieuses observations à ce sujet. J'habitais alors le château de Péronne, situé au milieu de montagnes peu élevées, mais boisées, dans le département de Saône-et-Loire. Chaque nuit j'entendais dans les bois environnants la voix glapissante des renards chassant aux lièvres comme des chiens courants bien dressés, jusqu'à ce que les premiers rayons du jour les fissent rentrer dans leurs terriers.

Par une belle nuit d'été j'avais ouvert ma fenêtre pour respirer un peu la fraîcheur. Le ciel était scintillant, la lune colorait les objets de ses pâles rayons, et l'on pouvait aisément distinguer à une cinquantaine de pas. Il était environ trois heures du matin; je m'habillai pour aller surprendre un renard qui chassait sur la colline en face de ma croisée. Je pris mon fusil et je partis.

A l'entrée d'un taillis de cytises et de baguenaudiers, j'entendis très distinctement la chasse du renard se rapprocher; j'en conclus naturellement que le lièvre passerait dans peu d'instants à la portée de mes yeux et de mon fusil. En conséquence j'entrai dans le bois en faisant le moins de bruit possible, et je fus m'asseoir sur un lit de mousse au pied d'un arbre, à l'enfourchure de deux chemins. Le jour commençait à poindre lorsque j'aperçus le lièvre venant de mon côté de toute la vitesse de ses jambes. Pour le tirer plus sûrement, je crus devoir le laisser s'approcher, car je pensai que rien ne pouvait l'effrayer et lui faire rebrousser chemin.

Je me trompais; il était à cinquante pas de moi environ quand un renard s'élança d'un buisson où, comme moi, il était en embuscade, et sauta sur le pauvre animal. Mais il manqua son coup; le lièvre fit un crochet, s'enfonça dans le bois et disparut. Le chasseur, comme surpris de sa maladresse, ne pensa pas à le poursuivre, mais rentra dans le buisson d'où il s'était élancé. J'allais me lever et partir lorsque je le vis bondir de nouveau et tomber juste à la place où il avait manqué sa proie. Il rentra dans le bois, s'élança une troisième fois, puis une quatrième, et enfin continua cette singulière manœuvre pendant assez longtemps. Voulait-il reconnaître la cause de son désappointement ou s'étudier à faire mieux une autre fois, c'est ce que je vous laisse à juger.

Dans cet intervalle arriva, toujours donnant de la voix, le camarade qui suivait la piste du gibier et qui avait associé l'affûteur à sa chasse. Rien de comique à voir comme le désappointement et la mauvaise humeur du dernier venu quand il sut que l'autre n'avait pris que de l'air et qu'il n'y avait pas de butin à partager. Il resta une demi-minute à le regarder en hésitant; puis, cédant à sa juste colère, il se jette en fureur sur le maladroit et s'ensuivit un combat auquel je mis fin par un coup de fusil, dont tout le résultat fut de les faire détaler au plus vite chacun de son côté.

Les renards ne sont pas les seuls animaux carnassiers qui s'associent pour saisir leur proie plus sûrement. Les chiens sauvages et les chacals de l'Afrique chassent en troupes plus ou moins nombreuses, et lorsqu'ils ont pris une antilope ou une gazelle, ils la mangent en commun sans dispute. Personne n'ignore qu'en France les loups agissent à peu près de même. Si l'un d'eux convoite un chien de ferme trop gros et trop fort pour qu'il ose l'attaquer seul, par une nuit bien noire il va chercher un de ses camarades et l'embusque dans un fourré à deux ou trois cents pas de la ferme. Il vient ensuite rôder autour des bâtiments jusqu'à ce qu'il ait éveillé la vigilance du fidèle mâtin; celui-ci s'élance en aboyant aussitôt qu'il a flairé l'ennemi des troupeaux. Le loup se fait petit, timide, et prend la fuite, mais de manière à se laisser suivre de près par le chien. Il le conduit droit à l'embuscade et alors il se retourne. Tous deux se jettent à la fois sur lui, et le pauvre gardien, après une lutte terrible, succombe et périt victime de son intrépidité, si son maître, averti par ses hurlements, ne vient promptement à son secours.

Jusque-là je vous ai montré des brigands déchirant sans pitié leurs victimes; à présent jetons un coup d'œil de pitié sur ces dernières, et nous verrons si la nature leur a toujours refusé les moyens de se soustraire à la plus cruelle de toutes les morts. Nous ne mettrons pas en ligne de compte la puissance du vol et la légèreté de la course, ni ces cuirasses et ces boucliers impénétrables dont les tortues et les cabassous sont couverts, ni ces pointes aiguës que les hérissons et quelques pangolins présentent de toute part à l'ennemi en se roulant en boule. Nous le répétons, il nous faut du merveilleux, et rien n'est plus merveilleux que les archives que nous avons à consulter.

Les spectres (*Spectrum*, Cuv.) sont de grands insectes si bizarres, si effroyables, qu'aucun oiseau insectivore n'ose les attaquer ni aucun homme porter sur eux une main hardie. On ne les trouve que dans les climats brûlants. Dans les mêmes contrées sont les phyllies (*Phyllium*, Latr.), dont le corps vert, membraneux et aplati, ressemble à s'y méprendre à une feuille. Leurs pieds sont également foliacés, et elles ont aux cuisses des appendices imitant exactement des petits paquets de feuilles. On trouve dans nos jardins, sur les poiriers, les rosiers et autres arbrisseaux, des chenilles dont le corps droit, raide et tuberculeux, ressemble tellement à un petit morceau de bois que l'on ne peut les distinguer d'avec les rameaux de l'arbuste. Tous ces animaux n'emploient qu'une ruse unique, mais immanquable, celle de rester dans une immobilité parfaite afin de n'être pas aperçus.

Mais il est un autre insecte, assez commun dans le midi de la France et dans tous les pays chauds, qui met à contribution les préjugés de notre pauvre espèce humaine, non-seulement pour se dérober à la mort, mais encore pour s'attirer des respects, presque de l'adoration. C'est la mante religieuse (*Mantis religiosa*, Latr.), nommée *priga diou* par les Provençaux. Le corps de ce singulier animal est allongé, sa tête triangulaire et son thorax fort long. Ses pattes antérieures sont très remarquables par leur forme, leur grandeur et la manière singulière dont il s'en sert pour saisir les objets. Dans l'état de repos, l'insecte relève verticalement la partie antérieure de son corps et plie si singulièrement ses pattes de devant en les élevant et rapprochant l'une de l'autr

qu'il imite très bien quelqu'un agenouillé qui joint les mains pour implorer la protection divine, et c'est à cette particularité qu'il doit sa sûreté. Les dévots Provençaux le respectent parce qu'ils croient qu'il adresse une prière à Dieu, et une bonne femme n'en rencontre jamais un sans le saluer d'un signe de croix. Les musulmans le vénèrent pour la même raison, et les Hottentots poussent la superstition pour lui jusqu'au fétichisme. La mante religieuse échappe aux recherches de ses autres ennemis à cause de sa couleur d'un vert de feuille.

Le brachine pétard (*Brachinus crepitans*, Latr.) se plaît sous les pierres, dans les lieux secs et chauds des environs de Paris. C'est un joli petit insecte, long de quatre à cinq lignes, d'un fauve vif, avec les élytres d'un bleu verdâtre. Il a pour ennemi le tigre des coléoptères, ce carabe doré qui dévore jusqu'aux enfants de sa propre espèce. Regardez! le voilà qui le poursuit pour assouvir sa cruauté; il va bientôt l'atteindre, car sa grande taille et ses longues jambes lui donnent un immense avantage sur le joli brachine. Celui-ci désespère d'échapper par la fuite: il s'arrête. Que va-t-il faire? Il élève la partie postérieure de son corps et la dirige vers son ennemi comme un artilleur qui pointe une pièce; au moment où le carabe va le saisir avec ses cruelles mandibules, une détonation se fait entendre; un jet de feu et un nuage de fumée bleuâtre s'échappent de son derrière, enveloppent l'insecte assassin, l'étourdissent et le forcent à se sauver en toute hâte, heureux s'il n'a pas la figure brûlée par ce coup de pistolet tiré à brûle-pourpoint. Si sa férocité naturelle le ramène à l'attaque, une seconde ou même une dixième détonation le contraignent toujours à battre en retraite. En Afrique il y a des brachines assez gros pour brûler sensiblement les doigts des observateurs qui s'en emparent.

Les seiches (*Sepia*, Cuv.), les poulpes (*Octopus*, Cuv.), les calmars (*Loligo*, Cuv.), sont des mollusques voraces et cruels, très communs sur nos côtes, où ils se plaisent dans les eaux peu profondes, entre les rochers. Leur corps est renfermé dans une espèce de sac membraneux, d'où sort une grosse tête ronde, pourvue de deux grands yeux aussi bien organisés que ceux des mammifères. Leur bouche est armée de deux fortes mâchoires de corne, semblables au bec d'un perroquet; elle est entourée par un plus ou moins grand nombre de bras charnus, ou tentacules, coniques, plus ou moins allongés, atteignant quelquefois six pieds de longueur, susceptibles de se fléchir en tous sens, très vigoureux, et dont la surface est armée de suçoirs ou ventouses par lesquels ils se fixent avec beaucoup de force au corps qu'ils embrassent. Ces monstres s'en servent également pour nager, pour marcher la tête en bas, et pour saisir leur proie. Malheur au nageur imprudent qui se laisse enlacer dans les replis de ces bras hideux! il faut qu'il périsse s'il n'est aussitôt secouru.

Tout ce redoutable appareil n'empêche pas les grands poissons voraces, et particulièrement les chiens de mer, de les attaquer et de s'en emparer quand ils peuvent les surprendre; mais cela n'arrive que rarement, car ces mollusques, aussitôt qu'ils se voient menacés, lâchent dans la mer une grande quantité d'encre dont ils ont une ample provision dans une vessie particulière; l'eau se trouble, et un épais nuage noir les dérobe à la vue de leur ennemi effrayé. C'est avec cette liqueur que l'on prépare cette sorte de bistre nommé *sépia* par les peintres à l'aquarelle.

Les dorades ou coryphènes (*Coryphœna hippurus*, Cuv.) sont des poissons voraces et cruels, voyageant en grandes troupes dans toutes les mers chaudes ou tempérées, et qui donnent constamment la chasse aux exocets (*Exocetus*, Cuv.), moins forts et beaucoup moins grands qu'eux. Lorsqu'un de ces derniers se voit sur le point d'être pris, il s'élance hors de l'eau, et, selon le proverbe vulgaire, la peur lui donne des ailes. Il déploie ses longues nageoires, s'envole dans les airs, et se soutient avec joie dans cet élément nouveau pour lui; mais, hélas! tandis qu'il se réjouit d'être échappé au cruel danger qui le menaçait, une mouette l'enlève au vol, ou ses ailes se desséchant refusent de le soutenir plus longtemps, et il tombe dans le bec d'un albatros qui l'avale.

Laissons là les instincts de destruction; étudions les animaux dans des mœurs plus douces, et nous trouverons des faits bien plus singuliers encore.

Voyez comme le rossignol, les fauvettes et mille autres sortes d'oiseaux, muets ordinairement, font retentir leurs chants d'amour lorsque le printemps vient réchauffer leur cœur et leurs affections. Voyez comment ils s'habillent de robes superbes pour célébrer leur hyménée. Les uns chamarrent leur léger plumage des couleurs les plus éclatantes; les autres se parent d'aigrettes, de longues collerettes, de caroncules bleues, blanches, roses ou rouges, et de mille autres joyaux qu'ils déposent après leurs noces. Qui reconnaîtrait dans ce papillon étincelant des couleurs de l'or, de la nacre, de la pourpre et de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, une chenille rampante et velue qui vient de se vêtir de sa robe nuptiale?

Les tritons, sorte de petits lézards si communs dans les eaux chaudes et limpides de nos mares, se parent, dans la saison des amours, d'oranger, de pourpre, de bleu et de rouge éclatant. Le mâle, fier de sa nouvelle toilette, se présente à sa femelle avec une haute crête élégamment colorée et frangée, qui vient de prendre naissance sur sa tête et se prolonge le long de son corps jusqu'au bout de la queue. C'est alors un animal élégant et gracieux; mais bientôt dépouillant ces passagers ornements, il reprend la robe terne et grisâtre qu'il porte à toutes les autres époques de sa vie. Privé de cette belle crête qui lui aidait à se soutenir et à se diriger avec grâce dans les eaux, il se verra contraint de ramper lourdement sur la vase, et toute sa personne aura cet aspect stupide et dégoûtant qui caractérise la famille des salamandres, à laquelle il appartient.

Mais voici bien un autre miracle opéré par l'amour! un rayon de son mystérieux flambeau a pénétré dans le sein de la terre; il est tombé sur une hideuse larve, au corps lourd et rampant, à la peau écailleuse, sale et d'un gris roussâtre. Aussitôt ce ver informe et repoussant se renferme dans une coque soyeuse, s'y développe de nouveaux organes, et, par un miracle inexplicable qui se renouvelle pour tous les insectes, il subit une métamorphose aussi complète qu'étonnante; il en sort avec une forme aussi élégante que nouvelle. De chaque côté de son corselet il porte une escarboucle jaune, lançant pendant la nuit des gerbes de la plus vive lumière. Peut-être avez-vous déjà reconnu le *coyouyou* des sauvages de l'Amérique méridionale, le taupin lumineux (*Elater noctilucus*, Latr.) des naturalistes. Il ne brille ainsi que pour plaire à sa femelle et lui annoncer sa présence, mais les Indiens savent l'utiliser à d'autres choses. En réunissant plusieurs de ces insectes dans un petit bocal de

verre blanc, ils se procurent une lumière assez vive pour pouvoir lire, pendant la nuit, l'écriture la plus fine. Les femmes les renferment dans des petites coques de verre et en parent leurs cheveux dans les promenades du soir ; les voyageurs en attachent à leur chaussure afin de s'éclairer dans leurs voyages nocturnes.

La femelle du lampyre ver-luisant (*Lampyris noctiluca*, Latr.) présente dans nos climats le même phénomène, mais en petit. Privée d'ailes et cachée dans une touffe d'herbe, sous un buisson, elle ne pourrait être rencontrée par le mâle, qui voltige dans les airs, si elle ne lui faisait son signal d'amour. La luciole (*Lampyris italica*, Latr.), plus heureuse que notre ver-luisant, a des ailes et peut pendant les belles nuits d'Italie se promener dans les airs qui en paraissent étincelants. Il est peu de spectacle aussi amusant que celui de ces gerbes d'étincelles qui s'élancent de tous côtés lorsque vous secouez un buisson où les lucioles ont leur habitation. On dirait des centaines de petits météores qui tantôt se balancent dans le ciel ou se précipitent comme des étoiles tombantes, tantôt s'élèvent en décrivant une légère courbe comme une fusée volante, ou glissent près de la surface de la terre, ainsi que ces feux follets dont les histoires merveilleuses sont si bien racontées par les Hésiodes nourrices.

Pendant les chaudes nuits de printemps, avez-vous entendu quelquefois troubler le silence de votre appartement par un petit bruit intermittent, résonnant à des intervalles réguliers à peu près comme le battement d'une montre? c'est un discret signal de l'amour. La vrillette (*Anobium*, Latr.) qui le produit habite les boiseries de nos maisons, et, dans l'état de larve, ronge les planches, les meubles, et jusqu'aux livres, qu'elle crible de petits trous ronds jusqu'à ce qu'elle les ait fait tomber en poussière. Le mâle, pour appeler sa femelle, frappe plusieurs fois de suite et rapidement, avec ses pattes, sur la boiserie où il se trouve; la femelle lui répond de la même manière, et tous deux ne cessent de s'approcher et de battre jusqu'à ce qu'ils se soient rejoints.

Mais s'il est des amants discrets, on en voit aussi dont la vanité se plaît dans le bruit et dans le fracas. Parmi les insectes, il en est qui ne se servent rien moins que du tambour pour publier leur bonheur. Tel est, entre autres, le grillon des champs (*Gryllus campestris*, Latr.), si commun dans les prés secs et inclinés au midi, où il se creuse sa petite habitation. Le mâle appelle sa femelle en faisant entendre un son bruyant et souvent répété, qu'il produit en frottant intérieurement et avec rapidité l'une contre l'autre deux cymbales qu'il a sur les ailes. Chaque cymbale consiste en un trou rond, entouré d'un cercle solide, sur lequel est une membrane sèche, scarieuse, ayant l'apparence du talc, et tendue comme la peau d'âne d'une caisse de tambour. D'autres insectes sauteurs produisent leur bruit monotone en frottant alternativement leurs cuisses postérieures sur une partie sèche et tendue de leurs ailes, de la même manière que l'on promène un archet sur les cordes d'un violon.

Voyons quel animal nous donnera l'exemple le plus touchant de cet amour qui constitue le principal lien des sociétés humaines. Sera-ce le pigeon qui, sans quitter sa femelle, ne laisse pas cependant de lui être quelquefois infidèle? Sera-ce la tendre tourterelle aux pieds roses, dont le mariage ne dure qu'un an, ou bien le Kamichi (*Palamedea cornuta*, Cuv.), qui porte une corne mobile sur la tête, qui fait retentir les marais de l'Amérique méridionale des éclats de sa voix tonnante, qui ne quitte jamais sa femelle, lui est fidèle toute sa vie, et meurt de chagrin s'il la perd? Non; cet exemple de tendresse et de vertu conjugale ne nous sera donné ni par des animaux aux plumes brillantes, ni par ceux qui sont couverts de poils lustrés, ni par ceux qui ont des écailles symétriques, ou des grâces, de l'élégance, des formes légères et agréables, mais par.... le crapaud!

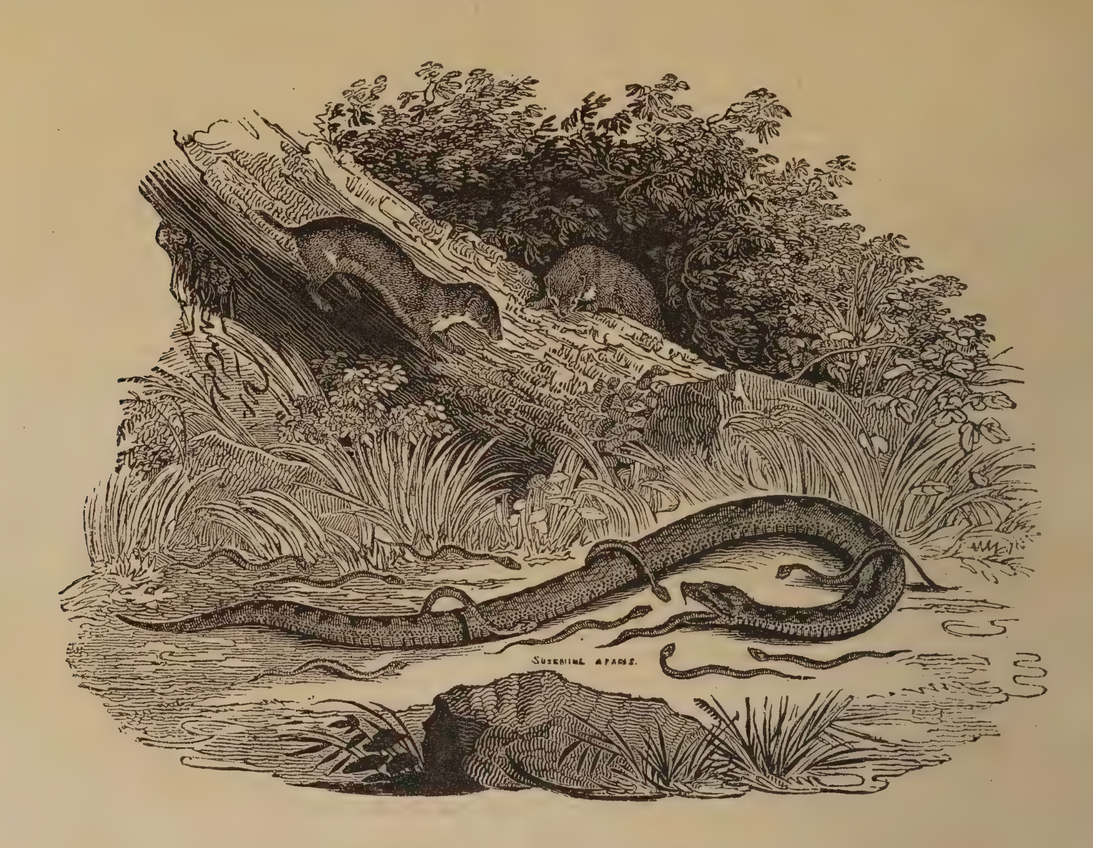
Oui! ce reptile haï de tous, hideux, repoussant, qui traîne son ventre livide dans la fange, qui ne sait ni sauter comme la grenouille, ni marcher comme le lézard, ni nager comme la salamandre; ce crapaud qui effraie et dégoûte, auquel on ne laisse la vie que lorsqu'on ne peut la lui ôter, je vous le présente comme le modèle des époux.

Quand sa femelle est pleine, le crapaud accoucheur (*Bufo obstetricans*, Cuv.), si commun aux environs de Paris, la suit partout, la veille avec la plus tendre sollicitude, s'expose à tous les dangers pour l'en préserver, et prend même, malgré son impuissance absolue, une attitude menaçante avec les grands animaux, afin de détourner d'elle leur attention. Il lui cède les insectes qu'il prend à la chasse; il lui creuse avec peine un terrier ou lui prépare une habitation sous une pierre protectrice. Toujours, dans son trou, il se place devant elle pour lui faire un bouclier de son corps s'il se présente un ennemi; et enfin, ce qui est sans exemple, il l'aide avec adresse à se délivrer de ses œufs, qui sont assez gros. Son amour ne lui permet pas même de la laisser chargée des soins de la maternité, car il s'attache les œufs sur les cuisses au moyen de quelques fils de matière glutineuse, et il les porte avec beaucoup de précaution jusqu'à ce qu'ils soient prêts à éclore. Alors il cherche quelque eau dormante pour les y déposer, afin que les têtards qui en sortent se trouvent dans l'élément qui leur est nécessaire pendant le premier âge; puis il retourne auprès de sa femelle pour lui continuer ses soins empressés.

Un jour j'herborisais dans les environs de Dijon, sur une montagne rocailleuse nommée le mont Afrique. L'air était chaud et le soleil dardait perpendiculairement ses rayons sur ma tête. Pour me reposer je m'assis à l'ombre sur un fragment de roche. Je ne tardai pas à voir une vipère (*Coluber berus*, Lin.) sortir de dessous une souche et venir s'étendre au soleil à six pas de moi. Elle avait le corps très renflé vers la région de l'estomac, ce qui me fit croire qu'elle venait d'avaler un animal assez volumineux. Tout à coup elle ouvrit la gueule comme pour bâiller, et, à ma grande surprise, je vis sortir de son œsophage d'abord un petit vipérau, puis un second, un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que j'en aie compté seize. Alors la vipère ferma la gueule et ne s'occupa plus qu'à surveiller ses enfants qui jouaient au soleil; si l'un s'écartait trop du groupe elle le ramenait doucement avec son museau, et je vis très distinctement qu'elle les léchait les uns après les autres avec sa langue molle et fourchue.

Je fis un mouvement, d'admiration peut-être, et l'animal m'aperçut. Il leva la tête vers moi avec un geste très vif de crainte et de colère, puis la baissa vers la terre, et, après avoir fait un long sifflement, ouvrit la gueule comme il avait fait précédemment. Les petits vipéraux, qui avaient au plus la grosseur et la grandeur d'un ver de terre, se précipitèrent fort effrayés dans sa gorge et y disparurent les uns après les autres. La vi-

père ferma la gueule et se hâta de regagner sa retraite, en emportant sa famille dans son estomac. La stupéfaction dans laquelle j'étais ne me permit pas de faire le moindre effort pour la tuer.



La Vipère et ses petits.

L'histoire du crapaud pipa (*Rana pipa*, Linn.) n'est guère moins singulière. Cet animal vit à Cayenne et à Surinam, dans les endroits obscurs des maisons. Lorsque ses œufs sont pondus, le mâle les place sur le dos de la femelle et les arrose de sa laite. Alors elle se rend à l'eau; sa peau se gonfle, se ride, et forme par ses replis de profondes cellules dans une desquelles chaque œuf se trouve logé. Les petits étant éclos y passent tout le temps qu'ils restent sous la forme de têtard, et n'en sortent qu'après avoir développé leurs pattes et perdu leur queue. Comme ils n'ont plus besoin de leur mère, elle les quitte et revient à terre.

Les tortues, animaux tellement vivaces qu'on en a vu se mouvoir, aller, venir pendant plusieurs semaines après avoir eu la tête coupée, les tortues, dis-je, ont l'étonnant instinct de compter très juste les jours et les heures, quand leur amour maternel les y oblige. La tortue franche (*Chelonia mydas*, Cuv.) paît en grandes troupes les algues du fond de la mer et se rapproche des plages à l'embouchure des rivières pour respirer plus à son aise. En été, par un temps sec et chaud, elle sort de la mer, cherche sur le rivage un endroit sablonneux exposé au midi, fait un trou avec ses pattes, y dépose une grande quantité d'œufs, les recouvre de sable et retourne à l'eau, mais sans beaucoup s'éloigner du rivage. Les rayons ardents du soleil réchauffent le sol et font éclore les œufs après quarante jours d'incubation; mais les petits, faibles et d'une très molle consistance, restent enterrés dans le sable faute de pouvoir en sortir. Ils y périraient en peu de temps si la mère ne venait au jour fixe, et avant la chaleur du jour, leur prêter son secours. Elle les déterre, les aide à sortir du trou, les conduit à la mer et les protége de tout son pouvoir pendant la route. Si elle arrivait une heure trop tard, les rayons d'un soleil perpendiculaire et brûlant les dessécheraient et les tueraient avant qu'ils aient eu le temps de gagner l'eau; mais jamais la tortue ne se trompe ni d'heure ni de jour. Tous ses soins n'empêchent pas les oiseaux de proie, à l'affût dans les environs, de lui enlever une bonne partie de sa naissante famille, et malgré les peines qu'elle se donne pour hâter leur marche, il est rare que cette mère désolée parvienne à soustraire un tiers ou un quart de ses petits à leurs nombreux ennemis, en les faisant entrer sous les ondes.

La plupart des oiseaux défendent leur nid avec assez de courage; mais rarement contre les entreprises de l'homme. Il en est un cependant qui n'hésite jamais à se jeter sur ce tyran de la nature s'il menace ses enfants. Lequel des habitants de l'air croyez-vous assez audacieux pour attaquer de front cet être puissant et redouté? est-ce l'aigle aux serres aiguës, le condor qui plane dans la nue, le lœmmergeyer qui enlève des faons? Non; c'est

un oiseau-mouche, le huppe-col blanc, dont le corps ne dépasse pas la grosseur de celui d'un hanneton. Cette charmante miniature (*Trochilus magnificus*, Viell.) a le bec droit et le plumage d'un vif éclat métallique; sa tête est parée d'une belle huppe rouge, et ses joues portent deux collerettes blanches du plus bel effet; son vol est brusque, irrégulier, très rapide, et sans cesse on le voit bourdonner autour des fleurs de la même manière que le papillon si commun nommé sphinx-bourdon.

Les oiseaux-mouches et les colibris sont parés des couleurs métalliques les plus brillantes, ayant tout l'éclat des pierres précieuses; leurs plumes, taillées en forme d'écailles, reflètent, en chatoyant, les teintes les plus vives de l'arc-en-ciel; leur langue, ou plutôt leur trompe, s'allonge comme celle des papillons et leur sert de même à pomper au fond du calice des fleurs le nectar dont ils se nourrissent. Ils vivent par couples, et le mâle ne souffre pas qu'une autre famille vienne s'établir autour de



Mygale aviculaire attaquant des colibris (*demi-grandeur*).

l'arbrisseau où sa femelle a établi son nid et son domicile. Dans ce cas ils se battent entre eux avec un acharnement dont aucun autre oiseau ne fournit l'exemple, et ce n'est qu'avec sa vie que le vaincu cède au vainqueur le jasmin ou l'oranger qu'il habite.

La femelle construit son nid avec beaucoup d'art dans la bifurcation de deux petits rameaux, souvent à l'aisselle d'une feuille ou d'une fleur. L'extérieur est en coton, et l'intérieur en duvet fin et soyeux qu'elle ramasse sur les graines de certaines plantes à chatons. Elle couve avec beaucoup d'assiduité ses œufs un peu plus gros que des grains de chenevis, et, pendant tout le temps de l'incubation, le mâle, embusqué à peu de distance, le corps à moitié caché dans la longue corolle rouge d'un jasmin de Virginie, veille à la sûreté de sa naissante famille. Il ne craint ni les oiseaux de proie ni les carnassiers mammifères, auxquels il échappe par sa petitesse; mais il a pour ennemis redoutables deux êtres également méchants, l'homme et une araignée, et il n'hésite jamais à se jeter sur l'un et sur l'autre toutes les fois que sa couvée est menacée.

L'araignée nommée mygale aviculaire (***Mygale avicularia,*** Latr.) est longue d'environ un pouce et demi, c'est-à-dire deux ou trois fois plus grosse que l'oiseau-mouche, noirâtre, très velue, avec les pieds et la bouche rougeâtres. Le matin et le soir elle sort de la caverne qu'elle

habite et erre dans la campagne pour trouver et saisir sa proie. Si l'oiseau-mouche l'aperçoit grimper sur l'arbrisseau où se trouve l'objet de ses plus tendres affections, saisi de crainte et de fureur, il s'élance sur le monstre, l'attaque avec intrépidité, vole en tournoyant avec rapidité autour de lui, le harcelle par-devant, par-derrière et sur les côtés avec tant de vivacité que souvent il parvient à l'étourdir et à le forcer à la retraite. Mais, hélas! plus souvent encore enveloppé par de longues pattes velues, saisi entre deux serres aiguës et empoisonnées, il meurt victime de son dévouement. Le monstre l'entraîne dans sa retraite, le dévore, et revient compléter le désastre de la petite famille en s'emparant de la mère et de sa couvée.

D'autres oiseaux, inspirés par l'amour paternel, savent allier la ruse au courage pour détourner le danger de leur famille. Nous choisirons le tadorne (*Anas tadorna,* Lin.) pour exemple. C'est un grand canard, que l'on trouve assez souvent sur nos côtes, et qui niche communément sur les bords de la Baltique. Il est blanc, à tête verte; il a une ceinture cannelle autour de la poitrine, et l'aile variée de noir, de blanc, de roux et de vert; son bec et la protubérance charnue de son front sont d'un rouge foncé, et ses pieds couleur de chair.

Ce bel oiseau cherche dans les dunes un trou abandonné par des lapins; il l'élargit, le nettoie, garnit le fond de quelques herbes sèches et y établit son domicile. La femelle y construit son nid avec du duvet qu'elle s'arrache de dessous le corps, pond ses œufs, et les couve pendant que le mâle se tient en sentinelle à l'entrée du terrier. Quand les petits sont éclos, chaque jour leurs parents les conduisent à la mer; mais cette promenade ne se fait pas sans prendre les plus grandes précautions pour éviter jusqu'à l'apparence du danger. Le mâle sort d'abord du terrier et jette sur la campagne un œil scrutateur et perçant; s'il n'aperçoit rien d'inquiétant, il rentre et donne le signal du départ; alors la jeune famille se met en route à toute hâte, conduite par la mère. Le père marche devant, et, de distance en distance, il monte sur une roche ou une butte de sable pour découvrir au loin ce qui se passe dans les champs. S'il découvre dans le lointain un chasseur et son chien, il jette le cri d'alarme et les petits se dispersent et se cachent dans les buissons, sous d'épaisses touffes d'herbes, où ils se blottissent et restent immobiles pendant que la mère s'éloigne, mais sans les perdre de vue.

Il ne s'agit plus que de faire prendre au chasseur une direction opposée. Pour cela, le mâle prend son vol et va tomber auprès du chien, mais cependant hors de la portée du fusil du chasseur. Là, il se débat sur la terre et pousse des cris plaintifs comme un animal blessé et tout près d'expirer. Le chien se précipite dessus; mais le tadorne, qui épie ses mouvements, court en traînant les ailes, tombe, se relève, voltige, est toujours sur le point de se laisser prendre, mais n'est jamais pris, car toutes ces ruses sont calculées et exécutées avec une adresse surprenante. Le chien, plein d'ardeur, croit à chaque instant le saisir, et à chaque instant le voit s'échapper comme par un dernier effort; le chasseur, également trompé, ne cesse de courir après son chien en l'encourageant de la voix et du geste. Pendant cette scène la femelle est en observation; dès qu'elle voit le danger s'éloigner, elle revient chercher ses petits, les appelle, les rassemble, les conduit en toute hâte à la mer et s'éloigne avec eux du rivage.

Le mâle a calculé son temps, il sait que ses enfants sont hors de danger; alors, revenu tout à coup de sa feinte maladie, il jette un cri d'allégresse, s'élance dans les airs, gagne la mer d'une aile puissante et légère, rejoint sa famille, et laisse le chien et le chasseur aussi ébahis l'un que l'autre à un quart de lieue de l'endroit où ils avaient cru s'en emparer.

Le mâle de la perdrix grise emploie quelquefois la même ruse pour écarter le chasseur de sa couvée.

Beaucoup de personnes ont pu remarquer que la forficule perce-oreille (*Forficularia auricularia,* Fab.), a soin de ses petits comme une poule a des siens, et qu'ils la suivent comme des petits poulets.

Il en est de même de la punaise du bouleau (*Cimex griseus*, Fab., *Pantatoma grisea,* Latr.); elle est d'un gris jaunâtre, obscure, ponctuée de noirâtre; son écusson est pâle à l'extrémité, avec une tache obscure de chaque côté; ses élytres sont blanches, ponctuées de noirâtre; son abdomen, ayant une pointe à sa partie antérieure, a les côtés entrecoupés de noir et de jaunâtre. Ordinairement elle est suivie de ses petits qu'elle surveille comme fait une poule, et qu'elle ne laisse jamais trop s'écarter d'elle. Mais ce qu'il y a de très curieux c'est de la voir, lorsqu'il vient à tomber quelques gouttes de pluie, se presser de les conduire sous une feuille ou sous l'enfourchure d'une branche, pour les abriter. Là, sa tendresse inquiète n'est pas encore rassurée; elle les place en un groupe serré, se met au milieu, puis elle les couvre de ses ailes qu'elle étend sur eux en forme de parapluie, et, malgré la gêne de sa position, conserve cette attitude de mère couveuse jusqu'à ce que l'orage soit passé.

Un grand nombre d'araignées montrent également beaucoup d'attachement pour leur naissante postérité. Presque toutes préparent un berceau de soie pour déposer leurs œufs et veillent ces derniers, sans jamais les perdre de vue, jusqu'à ce qu'ils soient éclos. Ce berceau varie beaucoup de forme selon les espèces, mais il est toujours construit de manière à préserver leurs enfants des intempéries de l'air, et à leur fournir une couche molle et chaude. Celui de l'épeïre fasciée (*Epeira fasciata,*Walck.) est de la grosseur d'une noix et ressemble à un petit ballon rayé longitudinalement de noir; une de ses extrémités est tronquée et s'ouvre par un petit couvercle mobile, plat et soyeux. Les lycoses (*Lycosa,* Latr.) enveloppent leurs œufs dans un cocon de soie qu'elles s'attachent à l'extrémité du corps et qu'elles emportent avec elles lorsqu'elles vont à la chasse. Si l'on veut s'emparer de celui de la lycose à sac (*Lycosa saccata,* Latr.), espèce très commune dans les environs de Paris, elle fait des efforts inouïs pour le défendre, montre une inquiétude mortelle quand on le lui arrache, et suit en sautant la main ravisseuse jusqu'à ce qu'on le lui ait rendu; alors elle se jette brusquement dessus, s'en empare, et fuit avec rapidité en emportant son précieux trésor. Lorsque les petits sont éclos ils se cramponnent sur le dos de leur mère et y restent attachés jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins et à leur sûreté. Les dolomèdes (*Dolomedes,* Latr.) déposent leur cocon dans leur habitation soyeuse; mais jamais elles n'en sortent sans l'emporter avec elles, et pour cela elles se l'attachent sur la poitrine. La femelle du scorpion (*Scorpio europæus,* Lin.) a cela de particulier qu'elle fait ses petits vivants; elle les porte sur son dos comme la lycose et ne les abandonne que lorsqu'ils peuvent se passer d'elle.

Vous avez sans doute remarqué sur l'écorce de nos arbres, surtout sur ceux que l'on élève en serre chaude ou

en orangerie, des petits corps ovales ou arrondis, en forme de bouclier ou d'écaille, qui y sont appliqués et comme collés. Ce sont des cochenilles (*Coccus*, Latr.), dont une espèce, la cochenille du nopal (*Coccus cacti*, Latr.), fournit la plus belle couleur rouge du commerce. Dans ces singuliers animaux la bière et le linceul de la mère servent de berceau et de lange aux enfants. Si vous observez les femelles au printemps, vous voyez que leur corps, rempli d'œufs, acquiert peu à peu un grand volume, et qu'il finit par ressembler à une galle tantôt sphérique, tantôt en forme de rein, etc. La peau des unes est unie et très lisse, celle des autres offre des incisions ou des vestiges de segments. C'est dans cet état que les cochenilles s'accouplent et que bientôt après elles pondent un nombre d'œufs très considérable. Elles leur préparent d'abord un lit qu'elles revêtent d'un duvet blanc et cotonneux. A mesure qu'elles les pondent elles les font passer sous leur ventre, dans ce duvet, puis elles meurent afin que leur corps, en se desséchant, leur forme une coque solide, une sorte de bouclier qui les recouvre et les protége. Cette coque, dans les espèces qui sont sphériques, prend la forme d'une boîte dans laquelle les œufs sont renfermés, et que les petits ouvrent, dès qu'ils sont éclos, pour en sortir et se disperser.

Quelquefois cette vive tendresse que les animaux éprouvent pour leur jeune famille leur fait prendre des habitudes tout-à-fait hors de leur nature, du moins si on juge de cette dernière par la conformation générale des organes. Je puis, comme témoin oculaire, en citer plusieurs exemples qui m'ont paru tout-à-fait extraordinaires.

Le cincle plongeur ou merle d'eau (*Cinclus aquaticus*, Cuv.) m'en fournira une des plus remarquables. Cet oiseau est à peu près de la grosseur d'un merle, avec lequel il a quelques ressemblances générales. Son bec est médiocre, tranchant, droit, élevé, comprimé et arrondi par le bout, avec la pointe de la mandibule supérieure recourbée sur l'inférieure. Ses narines sont recouvertes par une membrane; sa tête est petite, étroite par le haut; il a le front long, venant aboutir aux narines. Ses tarses sont plus longs que le doigt du milieu, et vous remarquerez que ses pieds ne sont nullement palmés comme dans les oiseaux nageurs. Son plumage est brun, avec la gorge, le devant du cou et la poitrine d'un blanc pur.

J'ai trouvé assez communément le merle d'eau sur les bords de l'Azergue, dans les montagnes du département du Rhône, plus communément encore le long des petites rivières qui se précipitent, de roche en roche, des hautes Alpes de la Suisse. Un jour, assis au pied d'un saule, j'examinai, avec tout l'intérêt d'un naturaliste, la magnifique cascade d'Œtingen, le pont pittoresque qui la couronne et les deux rustiques moulins qui l'encadrent. L'eau se précipite en mugissant, elle se développe en larges nappes, puis en gerbes neigeuses; elle bondit sur des rochers qui la brisent en plusieurs torrents écumeux, et enfin, resserrée entre deux rives raffermies par les racines des aunes, des saules et des peupliers, elle reprend le cours tranquille d'une rivière qui murmure doucement en serpentant dans la plaine. Je m'amusais à voir, à travers la transparence de ses ondes, une truite aux écailles purpurines et irisées poursuivant sur le sable les jeunes écrevisses dont elle fait sa pâture, quand tout à coup, et à ma grande surprise, j'aperçus un oiseau se promenant avec gravité au fond de l'eau et marchant avec autant d'aisance sur le sable, à quatre ou cinq pieds de profondeur, qu'un pluvier pourrait le faire sur la grève d'un rivage. C'était un cincle.

Cet oiseau ne nage pas, car ses doigts n'étant pas réunis par une membrane, la chose lui serait impossible; il plonge encore moins, malgré ce que son nom français semblerait indiquer; mais il a l'inexplicable faculté de marcher sous l'eau avec la même facilité que sur la terre, et il en use pour aller pêcher fort à son aise les insectes aquatiques dont il nourrit sa naissante famille.

De temps à autre il gagnait le bord pour respirer, puis il rentrait aussitôt dans le sein des ondes pour continuer sa chasse. J'observai, ma montre à la main, qu'il pouvait rester jusqu'à trois minutes sans respirer, et cet espace de temps est énorme si on le compare à celui que les autres oiseaux aquatiques peuvent rester sous l'eau. J'ai observé assez souvent des harles, des petits plongeons, de même plusieurs fois des imbrims, et jamais je ne les ai vus plonger plus d'une minute ou une minute et demie, quoique poursuivis assez chaudement à coups de fusil. Comme j'étais masqué par une petite roche et que je restais dans une immobilité parfaite, le cincle vint deux ou trois fois respirer si près de moi que je pouvais parfaitement distinguer la petite membrane qu'il a sur les narines s'ouvrir aussitôt que sa tête sortait de l'eau, et se refermer dès que l'oiseau s'enfonçait de nouveau sous les ondes.

Je fis un mouvement et il m'aperçut. Il se mit à fuir en courant avec assez de rapidité jusque sur le rivage opposé, prit son vol, et suivit le cours de la rivière, en le remontant; il se dirigeait en droite ligne vers la grande nappe de la cascade; d'un coup d'aile vigoureux et rapide il la perça comme une flèche et disparut à mes yeux.

Vous pouvez comprendre tout mon étonnement et toute ma surprise à la vue de cette singulière action, dont je n'avais eu aucune idée jusqu'à ce jour, et qui me présentait l'intérêt d'un phénomène naturel tout-à-fait nouveau.

Je n'étais pas homme à laisser là une observation qui me paraissait si curieuse. Au risque de prendre un bain forcé, ce qui ne manqua pas d'arriver, de roche en roche, tantôt les pieds à sec et la tête inondée par une pluie fine qui s'échappait des gerbes d'eau, tantôt marchant dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, je parvins sur un des côtés de la grande cascade et je pus m'enfoncer sous une sorte de voûte humide, formée d'un côté par l'inclinaison du rocher, de l'autre par le jet de la nappe d'eau. Je ne tardai pas à trouver dans la roche un trou dans lequel le cincle avait son nid, ce que je reconnus aisément à quelques brins d'herbe qui sortaient. J'allais y enfoncer la main lorsque l'oiseau effarouché en sortit et perça la cascade comme il avait fait en venant. Je pus très bien observer que cet animal sait calculer la force de la chute qui doit l'entraîner avec elle pendant qu'il traverse la cascade; aussi ne fus-je pas étonné de la lui voir percer à dix-huit pouces plus haut que l'endroit d'où il en sort. Par ce moyen il arrive toujours juste à l'entrée du trou dans lequel il met sa famille à l'abri des attaques des ennemis du dehors; ces ennemis sont les fouines, les belettes, les rats d'eau et les oiseaux de proie.

Le cincle n'est aucunement organisé pour vivre dans les eaux, auprès desquelles cependant sa nourriture le retient; c'est donc à l'amour maternel qu'il faut attribuer ses étonnantes mœurs.



[Cascade d'OEtingen, en Suisse.]

Comme nous l'avons dit, cet amour a tant d'énergie dans le cœur de certains animaux qu'il leur inspire des actions tout-à-fait surprenantes et hors de leurs habitudes. Je puis en citer un second exemple qui s'est passé sous mes yeux et sous ceux de M. Théodore Susemihl, dans la forêt de Fontainebleau où nous chassions. Une



Chevrette emportant son petit.

chevrette, accompagnée de son faon, paissait auprès d'un fourré de ronces et d'épines, lorsqu'elle aperçut un loup affamé qui guettait son petit pour s'en emparer. La malheureuse mère, oubliant son propre danger, se jette entre son enfant et son terrible ennemi; mais, hélas! elle est sans défense, elle ne peut que mourir, et sa mort, à elle, ne le sauvera pas! Le monstre aura deux proies à dévorer au lieu d'une. Le faon, trop jeune, ne peut s'échapper par la fuite, il faut donc qu'il périsse; mais elle, elle peut se sauver en l'abandonnant à sa fatale destinée. Que faire? son cœur maternel l'inspire. Quoique sa bouche ne soit nullement construite pour saisir et porter un objet

d'un certain volume, elle fait un effort organique, prend son faon par la peau du dos, l'enlève et l'emporte en fuyant avec la rapidité de la flèche, tandis que la féroce bête s'élance à sa poursuite.

Nous étions assis au pied d'une de ces singulières roches de grès qui sont comme semées au hasard au milieu de la forêt, lorsque la pauvre chevrette, exténuée de fatigue et ayant le loup à sa suite, vint passer à trente pas de nous, au milieu des rochers. Son ennemi nous aperçut et il s'arrêta en hésitant; mais deux coups de fusil, que nous lui lâchâmes, quoique de fort loin, le firent brusquement rebrousser chemin, et la chevrette fut sauvée ainsi que son faon.

BOITARD.

VOYAGES.

SAINT-PÉTERSBOURG ET MOSCOU.

CHAPITRE PREMIER.

Manière de voyager en Russie — Les loups. — Les auberges. — Les chiens. — Les postillons.

Les Russes ne connaissent pas, pour les voyages, les lourdes voitures dont nous nous servons en Angleterre et dont nous sommes satisfaits lorsqu'elles ont parcouru trente lieues en quatorze ou quinze heures. Leurs chevaux de trait ne possèdent pas autant de force que les nôtres; mais ils sont bien plus ardents, bien plus rapides, et n'ont pas besoin d'être stimulés par les coups pour franchir l'espace dans une allure toujours soutenue au même degré de vitesse. Si c'est en hiver, lorsqu'on se sert de traîneaux, trois chevaux suffisent au même nombre de voyageurs pour aller en poste, à raison d'au moins seize verstes ou quatre lieues par heure. Il y a deux moyens de se faire transporter promptement d'un relai vers un autre; le premier est d'inspirer la crainte au postillon que l'on emploie, d'avoir le bâton levé sur ses épaules et de le châtier vigoureusement au moindre signe de nonchalance; mais un étranger ne peut mettre en usage l'éloquence d'un tel argument; il n'a point de *rang* dans le pays, il n'y jouit d'aucune autorité, et le privilége de battre les gens du peuple n'appartient qu'aux nobles russes. Le second moyen, qui n'est pas moins efficace, est de payer *généreusement*, et l'on peut, sans se ruiner, lui donner la préférence; car une pièce de quarante capeiks (huit sous de France) est quelque chose de fort important pour la main qui la reçoit.

De Pétersbourg à Moscou on compte sept cent vingt-huit verstes, ou cent quatre-vingts lieues environ. L'empereur Nicolas parcourt ordinairement cette distance en trente-six heures, et met tout le temps qu'il faut, en route, pour prendre commodément ses repas. Mais il n'est pas nécessaire d'être revêtu de la puissance de ce prince pour voyager presque aussi vite; faire deux cents lieues en deux jours et deux nuits est chose fort commune, et la dépense n'en est pas très onéreuse, car l'emploi de trois chevaux, pendant tout ce trajet, revient à peine à cent cinquante francs, y compris les pourboires aux postillons. Ceux-ci ne comptent point dans le tarif; on ne leur donne que ce que l'on veut; ils ne peuvent rien exiger, et chaque cheval ne se paie que de quatre à six capeiks par verstes, ou six à neuf sous par poste française, suivant les localités. Ce prix était moindre il n'y a pas plus de vingt ans; mais comme c'est un monopole de la couronne, on a cru devoir l'augmenter.

Sous le règne de Catherine II, lorsqu'un grand dîner devait se donner à la cour et que le fameux Patioumkine (Potemkin), qui poussait le faste jusqu'au ridicule, était le plus en faveur auprès de la souveraine, des exprès étaient envoyés de tous côtés à la provision de tout ce qui peut fournir au luxe d'une table. Ceux qu'on dirigeait vers la Crimée, pour y cueillir du raisin, allaient et revenaient la même semaine; il ne leur fallait que sept à huit jours pour faite environ neuf cents lieues. Maintenant les feld-jagers, ou courrier du gouvernement, vont en hiver de Pétersbourg à Tobolsk, capitale de la Sibérie, presque dans le même laps de temps, quoique la distance soit beaucoup plus considérable, et qu'il faille, à moitié du chemin, remplacer les chevaux par les chiens. Les feld-jagers ont rang d'officier; on tolère qu'ils fassent un peu de contrebande, voilà les seuls avantages qui les dédommagent de leurs fatigues énormes. En hiver ils en éprouvent un peu moins, parce que le traîneau, quelle que soit la rapidité de sa course, ne fait sentir que des secousses légères; mais lorsque vient la fonte des neiges, qu'il faut se servir d'un chariot monté sans aucun ressort sur les roues, voyager ainsi, en franchissant cinq ou six lieues par heure, est un horrible supplice. C'est de cette manière que l'on transporte en exil les personnes qui ont encouru la disgrace du tzar, sans doute pour les préparer aux autres tourments qui les attendent.

Quoique choisis parmi des hommes vigoureux et robustes, les feld-jagers ne peuvent guère soutenir plus de huit ou dix ans les fatigues de leur état; beaucoup d'entre eux meurent avant d'atteindre l'âge de cinquante ans. Quand leurs dépêches sont importantes, on leur permet de prendre un soldat pour s'en faire accompagner. Distingués par un uniforme spécial, ils sont armés d'un sabre et d'une paire de pistolets, et se font céder le plus beau chemin par tous les voyageurs qu'ils rencontrent; paysans ou grands seigneurs, n'importe. Souvent des convois de cent voitures à la file sont obligés de s'embourber en voyant venir de loin le courrier qui les avertit par ses cris de lui faire place. Malheur aux conducteurs de ces convois s'ils ne se hâtaient d'obéir! Non-seulement le knout, mais le sabre, leur infligerait un châtiment dont ils conserveraient le souvenir.

Les routes en Russie sont très sûres; il est bien rare qu'on y soit attaqué par des malfaiteurs. Le peuple est,

en général, d'un caractère plutôt doux que méchant; s'il vole, c'est dans les villes, dans les lieux publics et fréquentés, où l'adresse est le seul agent de sa cupidité, mais presque jamais à force ouverte, circonstance dans laquelle la résistance opposée pourrait lui faire commettre un plus grand crime ou courir un plus grand danger. Dans les hivers longs et plus rigoureux que de coutume on rencontre parfois des troupes de loups assez nombreuses; mais ces animaux sont timides, ils rôdent autour des villages et n'osent y pénétrer. Ils chercheront à saisir quel que pièce de bétail et fuiront devant l'homme. On prétend qu'ils ne se mangent pas entre eux, c'est une erreur. Si la balle d'un chasseur blesse un loup de manière à lui ravir promptement la force, à l'empêcher de se défendre avec énergie, les autres se jettent sur lui, le déchirent et le dévorent pour assouvir la faim qui les presse. Le paysan russe, allant et venant toujours avec une hache tranchante pendue à sa ceinture, ne s'embarrasse guère de trouver des ours ou des loups sur son passage. S'il sort du cabaret dans un état d'ivresse et que sa marche dévie un peu de la ligne droite, les loups le suivent, l'épient pour se précipiter sur lui en cas de chute; mais tant qu'il reste debout ils le respectent et craignent de l'approcher; ils sont plus hardis contre les femmes et les enfants: le trait suivant, dont nous pouvons garantir l'exactitude, en fournira la preuve.

Une paysanne des environs d'Iaroslow, revenant en traîneau, d'un village voisin, avec ses trois enfants, fut surprise en chemin par la nuit. Ce chemin était coupé, comme presque tous ceux de Russie, dans une épaisse forêt, où les hurlements des loups ne tardèrent pas à se faire entendre. La paysanne mit alors son cheval au grand galop afin de rentrer plus vite chez elle; mais sa fuite n'était pas encore assez rapide. Bientôt, se voyant poursuivie et sur le point d'être atteinte, le soin de sa propre conservation lui donna l'affreuse idée de jeter aux loups un de ses enfants. Ce moyen lui réussit; ils s'arrêtèrent pour dévorer la proie qu'on leur abandonnait, mais elle ne suffisait pas à tous; ceux qui n'en avaient rien eu continuèrent leur course. Un second enfant leur fut jeté de même, puis enfin le troisième, et la femme, par ce triple sacrifice, parvint saine et sauve jusqu'à sa maison. Dans tout autre pays, une mère n'eût pas montré cet égoïsme, elle aurait péri la première, mais l'esclavage étouffe tous les sentiments généreux. On n'en saurait attendre de gens que l'on ne considère qu'à l'égal de la brute, qu'on vend, qu'on échange, ou qu'on joue sur une carte; les parents, ne s'appartenant pas eux-mêmes et ne pouvant en aucune façon disposer de leurs enfants, ne doivent pas leur porter une bien tendre affection; on le comprend assez : cette cause est la principale de celles qui font que la Russie n'accroît qu'avec une extrême lenteur sa population.

Quand on voyage dans ce vaste empire, il faut, au départ, se prémunir de tout ce que l'on suppose nécessaire à ses besoins. On ne trouve point de lits dans les auberges, et la cuisine en est aussi dégoûtante que mal approvisionnée. Les riches seigneurs se font suivre par un office complet, car la table est leur première jouissance; mais quant au coucher, c'est chose à laquelle ils tiennent peu: un matelas de cuir, un manteau pour couverture leur suffisent. Du reste on ne souffre point du froid dans les plus chétives habitations; l'abondance du bois, qui n'est presque de nulle valeur commerciale, permet de les chauffer autant qu'on veut. Elles sont toujours bien closes, bien calfeutrées, et la différence de leur température avec celle du dehors est quelquefois de cinquante degrés. Les Russes passent de l'une à l'autre sans que cela les incommode, mais les étrangers ne supportent pas aussi bien une pareille transition.

Emmener des chiens dans sa voiture ou partir un lundi pour faire une longue route est un présage de malheur, selon les idées superstitieuses de beaucoup de Russes. Nous ne saurions dire d'où leur vient ce préjugé. Le lundi est leur jour néfaste, comme le vendredi chez nos commères. Il faut croire aussi que dans ce pays on suppose une âme à d'autres êtres qu'à l'homme; car lorsque les chemins sont mauvais et qu'il s'agit de se tirer d'un pas difficile, les cochers ou postillons haranguent les chevaux en leur donnant les noms affectueux de père, de mère, de frère, de sœur, d'oncle, de cousin, et leur promettent la béatitude céleste s'ils montrent du courage. Imaginant sérieusement se faire comprendre de ces animaux et les flatter d'un doux espoir: « Redoublez d'efforts, leur disent-ils, Dieu nous récompensera tous des peines que nous prenons en cette vie, vous aurez part à ses bienfaits là-haut, vous serez ses élus! Allons! braves amis! que votre ardeur se ranime! faites voir qui vous êtes!... » Si les chevaux épuisés et tout haletants refusent de tirer, ce qui est rare, alors on les frappe, on les humilie par des reproches; on leur affirme que pour châtiment de leur méprisable lâcheté, ils s'anéantiront à la mort comme indignes d'être jamais appelés à jouir des félicités que Dieu réserve à ceux qui tâchent de les mériter; mais s'ils surmontent bien l'obstacle, si le conducteur en est content, il chante leurs louanges jusqu'au terme de la course: « Oh! les beaux chevaux! les vaillants chevaux! s'écrie-t-il; ce sont des chevaux d'or, de perles, de diamants! Je partagerai mon pain avec eux; je m'en priverai pour eux, car ce sont les chevaux les plus précieux de la terre, de véritables trésors! Ils seront chéris et bénis du ciel!... » L'apologiste ne tarit pas en expressions d'enthousiasme et de gratitude, et ce n'est pas sans plaisir qu'on l'écoute, parce qu'un semblable langage atteste au moins un bon cœur.

Quand un postillon russe espère être bien payé du voyageur qu'il conduit, à peine s'assied-il sur le siége qu'il entonne en son honneur une chanson dont l'air et les paroles sont improvisés. Cette chanson, toujours très longue, a deux motifs, le premier d'animer les chevaux, qui se plaisent à entendre la voix de leur maître, le second d'amuser la personne que renferme la voiture et de se maintenir dans ses bonnes grâces; mais si le postillon ne compte sur aucune générosité, il se tait, se néglige, retient plutôt ses chevaux qu'il ne les excite, et l'on est obligé de le battre pour le faire avancer plus vite, dans le cas toutefois, comme nous l'avons dit, où l'on peut exercer ce droit. Naguère encore, les maîtres de poste eux-mêmes étaient passibles de châtiments corporels que les seigneurs ne leur épargnaient pas, afin d'obtenir de plus diligents services; mais l'empereur Alexandre, en leur accordant à tous le rang d'officier, a détruit l'abus que l'on faisait sur eux de la force brutale. Maintenant le meilleur moyen d'éveiller leur zèle est de les gratifier d'une petite pièce d'argent; aucune offre ne blesse leur susceptibilité, et par un bien léger sacrifice on en reçoit beaucoup de respects, de révérences et de marques d'empressement.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Moscou. — Ses édifices. — Ses rues. — Ses marchands. — Ses ouvriers. L'empereur Nicolas.

Aux époques primitives de son histoire, la Russie formait une suite d'Etats fédératifs faiblement liés entre eux dans le sens politique, sans pouvoir toutefois se dissimuler qu'ils appartenaient au même pays. Les princes de ces Etats passaient le temps à se disputer le vain titre de *grand* ou de prince suprême, dénomination qui sous la longue période de la domination tartare ne signifiait guère autre chose que premier vassal ou esclave du Mogol. Les guerres de ces petits chefs sont sans aucun intérêt et n'ont guère de remarquable qu'une grande ressemblance dans leur atrocité. Il est seulement bien de constater que, dans la dernière moitié du quatorzième siècle, le titre en litige semble s'être définitivement attaché au duché de Moscou. En 1432, le prince fut couronné dans cette ville pour la première fois, et Wladimir, qui jusqu'alors avait joui de cette prérogative, tomba déchue de son rang de capitale.

En 1547 Moscou formait déjà une grande ville, puisque dans un vaste incendie elle perdit 1700 habitants. Les maisons étaient alors bâties en bois et les clôtures de jardin pareillement. Les arbres même furent réduits en charbon.

En 1602 la progression avait été immense; car il lui arriva de perdre dans une peste jusqu'à 127,000 habitants. En 1636, suivant le témoignage d'Oléarius, c'était une des premières cités de l'Europe, ne contenant rien moins que 2000 églises. On remarquait la largeur de ses rues; mais les maisons étant toujours construites en bois, se trouvaient exposées à des incendies si répétés et si fréquents qu'on voyait partout des hommes placés de distance en distance, n'ayant d'autre mission que de couper et renverser avec leurs haches les bâtiments adjacents.



Moscou vue de l'esplanade du Kremlin.

Telle fut l'origine des wathmen de jour. Sous Alexis, frère de Pierre-le-Grand, les maisons étaient encore presque toutes de bois et revêtues de cuir de Flandre. La fondation de Saint-Pétersbourg fit perdre momentanément à l'ancienne capitale beaucoup de son importance, et en 1812 elle fut presque complétement détruite à la suite de l'invasion française.

Aussi le Moscou d'aujourd'hui peut-il passer pour une ville nouvelle, avec des fragments çà et là de son ancien squelette, mais en nombre assez grand pour jeter le voyageur dans une profonde rêverie et donner à tout ce qui l'entoure un caractère qui n'appartient qu'aux ruines et aux tombes.

Je dois mentionner une de mes impressions qui ne m'est pas au reste particulière; c'est que si j'avais quitté Moscou deux ou trois jours après mon arrivée, j'aurais été enclin à prononcer de son infériorité en faveur de Saint-Pétersbourg. Je n'éprouvai pas d'abord la surprise qui m'attendait plus tard à la vue et à la nouveauté de tous ses détails; loin de là, je tournais bientôt la tête avec dégoût, rassasié que j'étais à l'aspect continuel de treize ou quatorze cents dômes ou coupoles.

Mais si cela est étrange, ce qui l'est bien davantage c'est l'empire soudain et invincible que cette scène exerça depuis sur mon imagination. De jour en jour, d'heure en heure, l'attention, l'entraînement, la fasci-

nation devenaient plus intenses; j'errais dans les rues, l'esprit inquiet et tendu ne pouvant détacher mes yeux de l'esplanade du Kremlin, de la tour d'Ivan Vélikoi, du Shivey Gorka, et encore les exigences de ma curiosité ne pouvaient-elles être remplies.

C'est ainsi qu'après un séjour de six semaines je quittai Moscou sans avoir appaisé la *sacra fames*, et depuis ce jour la sainte cité ne m'apparaissait plus que comme un songe ou une vision de poésie et de roman.

Moscou peut avoir souffert dans son commerce par la fondation de la nouvelle métropole, elle peut avoir été ruinée par le passage de Napoléon; mais tant que la Russie gardera son caractère national, tant qu'elle conservera le culte de ses pères, ce sera toujours son plus cher asile, ce sera toujours la CITÉ SAINTE. Son sol est enrichi du sang des martyrs, ses temples remplis des reliques des saints. C'est pour ainsi dire l'Orient de l'âme, vers lequel se tournent les prières des hommes. Jamais le paysan n'approchera de l'enceinte sacrée sans s'agenouiller dévotement après plusieurs signes de croix. Quand Saint-Pétersbourg lui-même veut plus spécialement sanctifier ses cérémonies et ses processions, il envoie demander à sa sœur aînée quelques-unes de ces inestimables reliques, sans la présence desquelles tout l'éclat de l'or et des pierreries ne serait que vanité.

Du haut de la colline où l'armée française aperçut pour la première fois cette capitale, on obtient la vue la plus splendide, peut-être une des plus riches vues de l'Europe, mais trop étendue pourtant pour être saisie dans une gravure aussi bornée; aussi l'artiste a-t-il pris la sienne de l'esplanade du Kremlin.

La ville s'élève au loin dans l'horizon, avec la vieille tour d'Ivan Vélikoi dominant le tout; la vieille tour d'Ivan Vélikoi dont je vous dirai tout à l'heure l'histoire, et dont voici, en attendant, le dessin.

En approchant de ces immenses édifices, vous êtes



Tour d'Ivan Vélikoi à Moscou.

subjugués non-seulement par leurs masses imposantes, mais encore par une sensation tout-à-fait nouvelle. Vous vous trouvez peut-être pour la première fois depuis vos voyages, et quels qu'aient été vos voyages, vous vous trouvez, dis-je, transporté tout à coup dans une étrange et lointaine contrée, telle que auparavant vous n'en aviez rêvé de pareilles si ce n'est dans les nuages, quand un riche coucher du soleil jette ses rayons diaprés à travers les ombres diffuses, et laisse entrevoir des milliers de formes bizarres, éclatantes ou fantastiques.

Décrire par des paroles les innombrables temples de la Sainte Cité, ou seulement un seul d'entre eux, serait vraiment chose impossible; il faudrait créer un nouveau langage, un nouveau dictionnaire; ils ne possèdent rien de commun avec les autres basiliques du monde, et souvent diffèrent complétement les uns des autres. Dans ce cas le pinceau vaut mille plumes, et la moindre gravure en dira plus qu'un volume entier de descriptions.

Ne disons qu'un mot de la fameuse cathédrale de Vassili Blagenoi, de cette cathédrale dans le goût ultra-russe, c'est que son fondateur, Ivan-le-Terrible, fut tellement émerveillé de la majesté de cette conception qu'il fit, dit-on, crever les yeux à son architecte afin qu'elle restât à jamais le chef-d'œuvre de son art.

Dans une autre classe de monuments il faut ranger les palais de la noblesse et les hôpitaux ou hospices;

ceux-ci, comme à Saint-Pétersbourg, se rapprochent davantage du genre classique; toutefois, ils sont tous enduits d'une couleur claire et délicate. Souvent à leurs côtés on trouve de petites maisons de peu d'apparence, mais qui sont également peintes de la même couleur pour ne pas nuire à l'effet. Au reste, l'aspect de la ville est unique dans son ensemble, quelle que soit la rareté qu'elle présente dans ses diverses parties.

Les maisons sont généralement basses et offrent rarement plus de deux étages, la plupart d'entre elles ne consistant souvent qu'en un simple rez-de-chaussée. Dans la partie de la ville appelée le Zemlenoi Gorod et dans les faubourgs, elles sont communément bâties en bois; partout ailleurs la brique et le sapin se présentent, ainsi qu'à Saint-Pétersbourg, comme les principaux matériaux en usage. Cependant, pour les fondations on se sert de pierres, mais c'est un article rare et d'une grande cherté; il faut les faire venir des carrières de Tartarovo qui sont déjà presque épuisées, ou bien de Mitckova, éloigné de plusieurs lieues de la ville.

On trouve la rareté des pierres existant déjà au temps d'Alexis, père de Pierre-le-Grand; quand le fameux boyard Matveef eut été amené à la longue par l'empereur son ami à se faire construire une nouvelle maison, l'ouvrage fut arrêté faute de pierres pour la fondation. Aussitôt que la nouvelle en fût publiquement répandue, les bourgeois s'assemblèrent, et Matveef vit arriver de tous les quartiers de la ville des chariots remplis de pierres. Il en demanda le prix. « Ces pierres, dirent-ils, ne sont pas à vendre; nous les avons prises aux tombeaux de nos pères, et nous venons les offrir à notre bienfaiteur.

—Que dois-je faire, mon prince? dit le boyard vivement ému.

—Prends-les, répliqua le tsar; si un tel don m'eût été offert, Dieu sait combien j'aurais été fier de l'accepter! »

On voit encore la tombe de Matveef dans la rue des Arméniens, où elle fut érigée par le comte Romanzof, un de ses descendants. Elle est trop simple pour manquer de cette grandeur qui donne à la simplicité même un caractère élevé. L'illustre boyard, après avoir été banni, à la suite d'intrigues de cour, dans un district éloigné de la province d'Archangel, trouva à son retour la capitale bouleversée par une révolte de strélitz, et il périt de leurs mains, victime de son courage et de sa loyauté.

Avant l'incendie de Moscou, en 1812, on y comptait neuf mille cent cinquante-huit maisons, dont six mille trois cent quarante-une furent détruites; aujourd'hui, en moins de vingt-quatre ans, elle a regagné de beaucoup ce qu'elle avait perdu à la suite de ce désastre.

Les rues sont pavées avec des cailloux provenant du lit de la Moskwa, parmi lesquels on remarque des échantillons de jaspes et autres pierres curieuses, mais d'un intérêt beaucoup plus réel pour le minéralogiste que pour le piéton, à la marche duquel elles ne laissent pas que de nuire. Toutefois, on trouve en beaucoup d'endroits des trottoirs pavés avec plus de soin, quoique avec les mêmes matériaux.

Les piétons sont à coup sûr beaucoup plus intéressants qu'à Saint-Pétersbourg; c'est là qu'on peut voir le marchand russe dans toute sa gloire; quoiqu'il appartienne à une caste bien éloignée encore de la noblesse, son orgueil n'en ressent pas la moindre atteinte. Il ne vit pas d'ailleurs, à bien dire, dans une ville de nobles où il soit obligé d'être l'esclave de leurs désirs ou de leurs fantaisies; car le nombre des nobles à Moscou est comparativement très petit, et ils y sont en général revêtus d'un tel éclat historique que le respect qu'il entraîne n'a rien de dégradant aux yeux de l'honnête industriel. Aussi ce dernier est-il presque fier de sa profession dont il parle volontiers, ne se donnant guère de peine pour cacher un air d'importance qui domine toutes ses actions. Loin de là, dans les grandes occasions on le voit, revêtu d'un uniforme enrichi de galons d'or, se promener majestueusement dans les rues avec toute la gravité d'un hidalgo d'Espagne. Vous saurez au reste que l'empereur, dans une vue de politique élevée digne de Pierre-le-Grand, a proposé un prix pour le luxe.

Rarement on rencontre la femme du marchand dans les rues; mais quand cela vous arrive, vous êtes tout disposé à lui faire place avec un respect involontaire; elle aussi est somptueusement habillée, et cela en soie ou en satin, mais d'une étoffe si richement travaillée, d'un goût et d'une couleur si exquis et si relevés, qu'en vérité elle ne déparerait pas une ambassadrice en grande tenue de cour. Joignez à cela une figure généralement belle et une taille ménagée avec tant d'art qu'il faudrait s'approcher de bien près pour y voir le moindre défaut. Elle vous regarde volontiers de ses beaux yeux noirs, et parcourt ainsi toute votre personne avec la curiosité naturelle à une recluse. Comme il ne conviendrait pas après tout qu'on pût la prendre pour une personne de qualité, elle porte sur sa tête un petit mouchoir en soie de couleur si heureusement et si artistement arrangé qu'on ne saurait en distinguer les nœuds.

Puisque je vous ai introduit dans la famille, pourquoi ne vous dirais-je pas un mot du fils du marchand? C'est ce qu'on appelle un bon compagnon de joyeuse humeur; son menton est quelquefois rasé ou bien orné d'une petite barbe, ce qui offre un compromis entre le goût moderne et les antiques préjugés de ses pères. Du reste, il ne porte pas de ceinture, et son cafetan commence déjà à se dissimuler adroitement sous le frac européen.

Il serait injuste d'oublier la demoiselle : représentez-vous une petite personne avec un bonnet à la française et une robe de mousseline à manches d'évêque. Rien qu'à ses yeux il vous sera facile de deviner qu'elle lit les romans français et qu'elle joue du piano. Elle ne marche jamais à côté de son père ou de sa mère, mais devant ou derrière eux; elle donne encore moins le bras à son frère mais elle va seule, d'un air pensif et comme quelqu'un qui penserait beaucoup. Il n'est pas rare, dans ses moments d'abstraction, de la voir s'arrêter les yeux fixés sur vous, et vous considérer ainsi pendant presque une demi-minute.

Les ouvriers de la ville ne diffèrent guère de ceux de Saint-Pétersbourg, et comme eux portent le cafetan et de longues bottes; mais les autres mujiks ou artisans venus des districts éloignés n'ont pour chaussure que des espèces de souliers fabriqués avec l'écorce du tilleul. Les femmes de cette classe sont presque aussi nombreuses que les hommes; si elles n'arrivent pas de la campagne pour travailler en ville, elles y viennent du moins pour prier, et il n'est pas rare d'en voir des processions de vingt, trente, et jusqu'à cinquante, défiler par les rues dans leur accoutrement grossier et d'une couleur commune, le paquet sur le dos et un long bâton à la main. Ces pieuses pèlerines, après leurs dévotions dans la Sainte Cité, iront sans doute au monastère de Troetsa, à distance de 80 verstes; alors elles portent par prévoyance à leur ceinture une autre paire de souliers d'écorce; car elles doivent faire route à pied tout le long du chemin, sous peine de perdre le bénéfice de leur

pélerinage. Ces femmes sont de tout âge et de toutes complexions, principalement de quinze à seize ans; mais leurs robes mal proportionnées, leurs jupons courts et disgracieux, sans parler des espèces de guenilles qui enveloppent leurs jambes en guise de bas, donnent à leur ensemble un aspect qui n'a rien d'attrayant.

Dans une ville de temples comme celle-là, on doit supposer que les moines et les prêtres ne forment pas la partie la moins considérable de la population; encore faut-il y joindre les religieuses, qui sont en très grand nombre. Elles ne sont pas renfermées dans leurs couvents comme dans les pays catholiques; mais on les rencontre partout, habillées de noir de la tête aux pieds, avec un haut bonnet conique, la figure non voilée, et on peut dire avec raison qu'elles ne contribuent pas peu à ajouter au pittoresque des rues.

Toutes les classes mentionnées ci-dessus sont indigènes; mais les étrangers, de leur côté, sont tellement nombreux qu'ils ont aussi leur part intéressante du coup d'œil. Ce n'est pas comme à Saint-Pétersbourg, où on les reconnaît à leurs habits à queue de morue, leur taille libre et dégagée et leur menton rasé, tandis que là on passe en revue, dans toutes leurs phases, la physionomie, le costume et les manières des Orientaux; Tartares, Persans, Arméniens ne manquent guère. Bon nombre d'entre eux résident habituellement à Moscou, où ils ont des édifices consacrés à leurs cultes. En addition à ces derniers il faut ajouter les natifs des provinces turques de la Crimée et du Caucase, qui présentent également une majorité assez respectable. Cette capitale centrale de la Russie est un point d'union entre la mer Blanche et la mer Glaciale pour le nord; entre le Pont Euxin, la mer d'Asof et la mer Caspienne pour le midi; entre la mer d'Okotsk pour l'est; entre la Baltique et le golfe de Bothnie pour l'ouest. Les marchands de toutes les parties du monde viennent s'y rassembler, et les voyageurs s'y rencontrent de toute part, qu'ils arrivent d'un pôle ou de l'autre, des bords de la Tamise, du Nil, du Gange, et du Mississipi.

A mon arrivée, les masses de cette population si variée étaient dans un émoi semblable à celui d'une ruche d'abeilles. Une vive sensation s'y manifestait de tous côtés comme si quelque chose d'extraordinaire était arrivé, tel qu'une colonne d'Alexandre s'élevant d'elle-même au sein du Kremlin.

« L'empereur est arrivé! » tel était le cri général; les nobles faisaient atteler leurs voitures à quatre chevaux; les droskis (1), dont le prix était doublé, semblaient avoir des ailes pour fendre les rues. Les mujiks mâles et femelles se précipitaient les uns sur les autres, entraînés comme dans un tourbillon. A Saint-Pétersbourg, où l'empereur réside habituellement, c'est un homme considérable de cinq pieds dix pouces ou environ, mais rien de plus. Il passe ses troupes en revue devant son palais, va se promener à pied avec sa femme et ses enfants, erre souvent tout seul le long du quai des Anglais, et quoique chacun lui ôte le chapeau à son passage, personne toutefois ne songe à se déranger de son chemin dans le seul but de l'ôter. Pourquoi? c'est qu'on peut le voir à chaque instant du jour. A Moscou c'est une rareté; à Moscou, qui est une ville *russe*, il est aimé jusqu'à l'idolâtrie.

« Notre petit père est arrivé.» S'écrient les mujiks en le regardant avec une dévotion affectueuse, pendant qu'il est obligé de se faire jour au milieu d'eux. « Allons, un peu de place, mes amis, dit l'empereur en portant la main à son chapeau; voyons, frères, ne me barrez pas le chemin.» C'est l'occasion d'une fête dans toute la ville, et le Kremlin, où chacun a libre accès, présente pour ainsi dire l'aspect d'une vaste foire; le palais, dont les approches ne sont défendues par aucune espèce de grille, est bientôt entouré d'une immense foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui l'encombrent depuis le matin jusqu'au soir. De temps à autre un beau petit garçon, l'un des jeunes princes, paraît à la fenêtre pour regarder au dehors, et aussitôt toutes les têtes se découvrent comme si c'était l'empereur lui-même.

(1) Voiture de louage.

Un jour que l'impériale mère de cette famille vraiment charmante était assise à la croisée, considérant la foule d'en bas, l'empereur vint tout à coup derrière elle, et, lui passant familièrement le bras autour du cou, l'embrassa devant cette multitude. Qui ne connaît pas le caractère moscovite ne peut rendre l'effet produit par un acte si simple. L'acclamation générale partie des lèvres de tout ce peuple semblait avoir pris source dans les plus profonds replis de son cœur, et j'ose dire que, dans tout ce vaste concours d'hommes, pas un n'eût hésité en ce moment à donner sa vie pour le tzar, et même que pas une femme n'eût balancé à sacrifier son mari ou son fils, s'il eût été besoin.

L'empereur, qui est véritablement un fort bel homme, à part sa haute taille, est aussi d'un caractère naturellement enjoué; il se met toujours avec goût, et là-dessus chacun se règle sur sa personne, ne paraissant jamais devant lui qu'avec un costume convenable et une apparence de satisfaction. Il est d'un accès facile et ne semble pas croire à la nécessité d'une grande représentation. Toutefois à Saint-Pétersbourg on remarque à chaque battant des portes des appartements impériaux un nègre en grand costume oriental, dont l'office n'est autre que de fermer et d'ouvrir en annonçant le nom du visiteur.

Après le déjeuner, le premier soin de l'empereur est d'aller à la chambre de ses enfants, afin de s'informer comment ils ont dormi. Il les prend l'un après l'autre, les embrasse, joue avec eux de mille manières; car il est rempli de folies et de boutades, et aime volontiers à redevenir enfant quand les soins du monde le lui permettent.

Leurs Majestés dînent à trois heures (heure des hautes classes en Russie) avec la plus grande simplicité. Vers la fin du repas, le Grand-Duc Alexandre et les jeunes enfants viennent embrasser leurs parents. En sortant de table l'empereur se livre avec son épouse à quelques tendres familiarités; il l'appelle volontiers sa chère femme; mais elle, qui est Prussienne, ne l'appelle jamais que l'empereur.

A Saint-Pétersbourg Nicolas va fréquemment en droski quand il pleut. Un jour qu'il n'avait pas d'argent sur lui, le cocher, ignorant sa qualité, retint son manteau jusqu'à ce qu'il lui eût envoyé le prix de sa course.

On cite une autre anecdote qui peint assez bien sa facilité à descendre quelquefois jusqu'aux classes inférieures. Un matin de Pâques, sortant du palais, il aborde la sentinelle avec sa familiarité habituelle, et, suivant la formule de salutation prescrite pour ce jour, il lui dit: *Le Christ est ressuscité.* Au lieu de la réplique d'usage: Oui, il est ressuscité, le compagnon de répondre gravement: *Non, cela n'est pas.* — Comment? quoi? qu'est-ce? reprend l'empereur, je vous dis que le Christ est ressuscité.—*Et moi je vous répète qu'il ne l'est pas.*—Mais, au nom du ciel! qui êtes-vous donc?—*Je suis Juif.*

CHAPITRE TROISIEME.

Un peu d'histoire. — Promenade. — Un jour de grand gala. — Les condamnés aux mines.

Aux temps reculés, disent les antiquaires, les rives de la Moskwa étaient couvertes par une épaisse forêt ; au centre de cette forêt se trouvait un marais, et au milieu des marais une petite île où un ermite nommé Boukal, se construisit une hutte de ses propres mains. Avec les années, l'ermite disparut. A cette place on vit s'élever un kremle, mot tartare pour désigner forteresse, et c'est ainsi que la hutte fut remplacée par un palais. Le Kremlin formant un polygone irrégulier, environné de murs élevés, et flanqué de tours à leurs angles, fut Moscou dans son origine. Il était entouré d'un fossé dont les eaux provenaient de la petite rivière de Néglinna, qui vient de là se jeter dans la Moskwa ; cette rivière (la Néglinna) est aujourd'hui condamnée à se frayer un chemin dans l'obscurité, car elle est complétement voûtée, et au-dessus de son lit les habitants vont et viennent au milieu des plus belles promenades que l'on puisse se figurer au centre d'une grande cité.

De nombreuses boutiques et marchés s'élèvent avec rapidité à l'est de la future métropole, et même en dehors des murs et en 1534. ses constructions deviennent assez importantes pour se voir environnées d'un nouveau fossé, et l'année suivante d'un mur spécial. Cette portion de la ville, appelée le Kitai Gorod, se trouve comme le Kremlin sur la rive gauche de la Moskwa, là où la rivière forme un large et sinueux détour. Un faubourg encore bien plus étendu s'élève du même côté de la rivière ; embrassant toute la largeur de l'angle, il entoure presque entièrement les deux premières parties riveraines ; son nom est le Béloi Gorod, ou ville blanche, probablement de ce que ses murs avaient été primitivement bâtis en pierre blanche. Aujourd'hui qu'ils n'existent plus, un vaste boulevard planté d'arbres occupe leur place et sert de promenade.

Le dernier faubourg est le Zemlenoi Gorod, ou ville de terre, ainsi nommé d'un rempart qui l'entourait, et remplacé depuis également par des promenades plantées d'arbres; sa forme est un cercle complet autour des autres et embrasse les deux côtés de la rivière.

Les rues et les maisons qui s'étendent au-delà de ce quartier, et auxquelles on n'attache aucune dénomination spéciale bien qu'elles soient entourées d'un rempart, forment une figure des plus irrégulières.

La ville dans sa plus grande longueur présente une étendue de treize verstes et deux cent trente pieds ; sa plus grande largeur est de huit verstes et deux cent dix pieds ; quant à sa circonférence, on l'évalue à quarante verstes.



La porte Sainte à Moscou.

Le Kremlin, quoique le plus petit quartier, est sans contredit le plus digne d'attention. Ses masses énormes sont généralement blanches, tandis que les dômes et les coupoles des églises sont revêtues d'or, ce qui, joint à la forme élégante et délicate de ces édifices, tend à donner à la scène un aspect prestigieux et fantastique. Les murs sont crénelés dans toute leur longueur, et dans les tours qui les flanquent l'ordre gothique semble prévaloir. Le Spas-Koi ou Porte-Sainte, qu'on peut remarquer; à la gravure annexée, conduit directement au milieu d'un groupe de palais et de cathédrales. Quiconque passe par cette porte doit avoir soin d'ôter son chapeau, car le lieu est saint. L'origine de cette coutume est incertaine ; les uns la rapportent à la dernière peste, d'autres à la déli-

vrance de la ville d'une invasion des Tartares. Or, les Russes tiennent à cet usage avec une obstination religieuse, et l'étranger qui pourrait pécher par ignorance serait à l'instant même admonesté par la sentinelle.

Après avoir franchi cette porte, la scène devient splendide et au-delà de toute description. A gauche la vue n'a pas d'obstacles; une partie de l'esplanade étant grillée pour l'exercice des troupes, votre œil peut s'étendre au loin à travers ces barrières et découvrir les milliers de dômes de la cité. A votre droite est le couvent des religieuses de l'Ascension, qui vient s'unir au palais neuf; devant vous la gigantesque tour d'Ivan Vélikoi, et un groupe nombreux d'autres édifices couronnés de dômes et de coupoles dorés. Le couvent contient deux églises, dont l'une est moderne et forme un mélange sans nom de grec et de gothique. L'établissement fut fondé en 1389, et contient les tombes de trente-cinq grandes princesses; j'y ai vu une ou deux religieuses qu'on pourrait dire presque jolies, ce qui en vérité est beaucoup plus qu'on ne saurait avancer du reste des saintes sœurs de la ville entière.

Après avoir passé le couvent et le palais neuf, trois édifices se présentent exactement devant vous; l'un à main gauche est la cathédrale de Saint-Michel l'archange, l'autre à droite Notre-Dame de Pecherks, fondée en actions de grâces d'une victoire sur les Tartares, et quant à celui du milieu c'est l'église de Saint-Nicolas, avec la tour d'Ivan Vélikoi.

La tour est isolée des autres bâtiments; elle fut élevée en 1600, pendant une peste épouvantable, par les pauvres de la ville, qui recevaient du pain pour salaire de leurs travaux. Elle a 260 pieds de haut, sans comprendre la coupole, qui en a 37, et la croix, qui en a 18. La coupole est revêtue d'or fin et la croix est de cuivre doré.

Je pourrais encore, en véritable cicérone, vous promener longuement dans la cathédrale de l'Annonciation, dans celle de l'Assomption; de là vous faire passer au couvent des Miracles. Ce serait à ne pas sortir des édifices sacrés ou profanes de cette autre Rome chrétienne, et votre attention se fatiguerait encore plutôt que ma mémoire. Aussi veux-je changer de scène et vous introduire un instant avec moi dans l'intérieur d'une maison moscovite de la classe commerçante, un jour de grand gala.

Il s'agissait d'un grand dîner; nous fûmes, mes amis et moi, reçus dans le vestibule de la maison par plusieurs domestiques à barbe, qui nous conduisirent dans l'antichambre destinée à recevoir les manteaux, pelisses, châles et surtouts de toute nature. Suivait la salle à manger, où les tables étaient préparées pour le repas. De là il nous fallut passer deux ou trois pièces avant d'arriver au salon, peint en un bleu foncé assez brillant, couleur de prédilection chez les Russes. Les murs étaient couverts de portraits de famille, car le marchand commence à se piquer de généalogie; plusieurs autres tableaux de passable dimension et aussi originaux que possible, dans toute l'acception du terme, venaient s'harmonier autour de ceux de l'illustre souche. Dans un coin on remarque le saint pénate du logis, décoré de rubans, d'œufs de Pâques, de fleurs artificielles, auxquels venaient se joindre les rameaux flétris du Pâques précédent. Devant l'image sacrée était suspendue par une chaîne de cuivre une lampe allumée, aux verres de plusieurs couleurs.

Là se trouvait un cercle de dames dans une attente silencieuse, qui n'était pas sans impatience; la plupart des cavaliers arrivés ne se sentant pas encore assez en forces pour attaquer cette citadelle de beautés, avaient préféré demeurer dans la salle à manger ou dans les pièces intermédiaires. En entrant, nous saluâmes profondément, en vrais étrangers que nous étions, et plus particulièrement la maîtresse de la maison, aussi gracieusement que nous pûmes; mais l'un des nôtres, qui avait l'avantage d'être plus initié que nous dans les convenances, s'approcha de sa chaise, lui prit la main en la saluant, et, tandis qu'il relevait la tête, reçut au front un baiser des plus gracieux; cette petite transaction nous donna de suite la plus heureuse confiance en nous mettant fort à l'aise; aussi fûmes-nous assez hardis pour parcourir l'aimable cercle, derrière lequel nous finîmes par nous placer en attendant les progrès de l'événement.

Cependant la compagnie arrivait rapidement, et les traînards des autres pièces ne tardèrent pas à s'y joindre; c'était un fracas de baisers et d'embrassades entre les dames arrivantes et arrivées, qui semblait devoir ne pas finir; quant aux hommes, ils s'empoignaient avec la plus tendre virilité, et leur étreinte allait également jusqu'au baiser, dont le son venait se perdre dans l'épaisse forêt de leurs barbes. La plupart de ces messieurs portaient le cafetan et les longues bottes; quelques-uns cependant affectaient les modes germaniques, c'est-à-dire le frac européen, ce qui leur allait aussi bien qu'à des ours de foire.

Cette touchante fraternisation fut interrompue par les domestiques qui arrivèrent chargés de plateaux destinés à préparer l'appétit des convives. Il ne s'agissait pas d'absinthe ou de madère, comme on pourrait le croire, mais de harengs salés, de caviar, d'anchois, de saumon fumé, de fromages, d'oignons et d'autres bagatelles, flanquées de pain et de liqueurs de toute espèce, le tout comme je viens de le dire, pour ouvrir les voies digestives de ces bienheureux estomacs septentrionaux. Les plateaux copieusement fêtés, on vint annoncer le dîner, et les dames, qui ne s'étaient pas montré les moins empressées à leur rendre hommage, se levèrent courageusement de leurs places pour se rendre à la salle à manger où elles se rangèrent toutes à table du même côté; les hommes, après quelques façons à qui passeraient les premiers, ne tardèrent pas à les suivre, et vinrent fièrement se placer en face d'elles.

Le dîner avait été préparé par des artistes français, loués à cette occasion aussi bien que les verres, les plats, les couteaux et les fourchettes, et quant à la table, elle était décorée de temples dorés surmontés de fleurs artificielles, sans parler des bronzes et candélabres également de location.

Bien que les convives fussent rangés et alignés en deux lignes de bataille, le maître et la maîtresse de la maison n'en restèrent pas moins debout; car c'est leur fonction de veiller à ce que la compagnie ne manque de rien, et d'avoir soin que les domestiques fassent leur devoir. Rien ne peut échapper à leur œil observateur; votre assiette ne doit jamais rester vide, votre verre ni vide ni plein. A la fin on proposa un toast, ce fut celui de l'empereur, et aussitôt une porte qui s'ouvrit laissa pénétrer de la pièce voisine un bruyant éclat de fanfares entonnant l'air national, *Deus salvum fac imperatorem*, lequel bientôt renforcé des voix de tous ces mangeurs, du cliquetis de leurs verres et de leurs fourchettes, ne laissa pas que de produire un mélange fort harmonieux.

Au milieu de ces touchantes modulations les vins de Champagne et de Madère ne faisaient guère faute. Cependant il y eut tout d'un coup comme une espèce de

grimace sympathique et générale à l'égard du divin breuvage, et un des convives, en regardant malicieusement ses confrères, se mit à déclarer hautement qu'il trouvait que le vin manquait de saveur. A ce manifeste le maître et la maîtresse de la maison échangèrent un tendre baiser, et les rasades continuèrent de plus belle. Peu de minutes après un mécontent éleva la voix et répéta la même observation, d'un ton vraiment élégiaque: « Ce vin n'est pas encore assez doux. » La parabole passa de bouche en bouche, et à chaque fois nos deux époux s'embrassaient.

Pendant tout ce tumulte et ce conflit de verres et de baisers, je profitai du moment où mon aimable hôtesse avait le dos tourné pour m'échapper furtivement, fatigué que j'étais d'une session de près de quatre heures; mais on s'aperçut de mon départ. Je fus arrêté au beau milieu de l'escalier et ramené en triomphe dans la salle du banquet. Après tout, la lutte allait cesser, et à un signal donné de la maîtresse de la maison on se leva de table.

Les dames, il faut en convenir, retrouvèrent le chemin du salon avec une tenue sensiblement plus édifiante que celle des hommes; mais une tasse de café eut bientôt remis ces derniers dans une assiette très convenable. Enfin l'heure de la séparation arriva, et ce fut alors un déluge d'embrassades, de poignées de mains, de révérences, de baisers, de protestations de plus en plus étourdissant. Je finis pourtant par échapper à toutes ces gentillesses et regagnai ma demeure, où je réussis à digérer assez heureusement mon dîner moscovite.

Toutefois, le lendemain, me sentant encore légèrement appesanti, je résolus de dissiper ce reste de vapeurs par une promenade à cheval. Or, ayant entendu parler la veille du départ des condamnés pour la Sibérie, je n'eus rien de mieux que de diriger mes pas de ce côté.

Le fait même de la translation en Sibérie n'est pas regardé comme une punition bien sévère, la plupart des criminels étant habitués à une servitude aussi rude que celle qui peut les attendre au-delà des monts Ourals; mais ce qui les épouvante, c'est la condamnation aux mines de Sibérie, et leur épouvante est fondée, car si c'est une substitution à la peine capitale, elle n'en arrive pas moins au même résultat, et à une plus terrible encore: le supplice, au lieu de durer quelques minutes, dure cinq ans.

J'arrivais au dépôt temporaire, situé au sommet de la colline des Moineaux, et là je trouvais ces malheureux sur le point de s'ébranler pour leur pénible voyage. Une longue chaîne s'emparait de leurs jambes, à partir des chevilles, et venait s'attacher à leur ceinture; grand nombre d'entre eux étaient Juifs, mais la majorité était composée de mujiks, et tous, à l'exception d'un seul, étaient exempts de ces stigmates du crime que l'on croit généralement distinguer sur la physionomie des coupables. Plusieurs chariots, près de là, étaient remplis par leurs femmes et leurs enfants, et on voyait à leurs côtés quelques-uns de leurs parents, qui avaient également demandé la faveur de partager leur exil.

Au milieu de ce groupe on remarquait un homme dont le costume, quoique semi-ecclésiastique, annonçait pourtant la profession. Son ensemble était tout-à-fait vénérable et sa figure respirait vraiment la plus noble et la plus pure philanthropie; il s'occupait à distribuer des livres de morale et de religion aux personnes qui savaient lire, écoutait patiemment leurs demandes et leurs plaintes et souvent s'empressait d'y porter remède. Les exilés de leur côté semblaient le regarder comme un père, mais à leur affection venait se joindre le plus profond respect; beaucoup d'entre eux se prosternaient à ses pieds comme devant une image de saint et touchaient la terre de leur front. Avant de prendre congé d'eux il les embrassa tous les uns après les autres; mais dès le commencement de la marche les sanglots et les soupirs se mêlèrent avec abondance au bruit des ferrements et des chaînes.

A peine le cortége avait-il commencé à s'ébranler qu'il fut arrêté dans sa marche par une espèce de marchand à barbe, qui arrivait suivi de domestiques portant de vastes corbeilles remplies d'une sorte de galette. C'est un genre de charité en usage à Moscou, où l'on distribue journellement dans les prisons d'assez beau pain. Cette fois les exilés et leurs familles reçurent double portion.

La police de Moscou est de la dernière vigilance, mais, comme tous les pouvoirs exécutifs de cette contrée, elle est inégale et capricieuse dans son administration. Voici, par exemple, un cas d'une absurde et bien atroce sévérité. A l'époque où les incendiaires jetaient l'alarme dans la ville, une servante trouva dans la rue une lettre qui menaçait un voisin d'avoir sa maison brûlée pendant la nuit même. Aussitôt elle courut donner l'alarme à la famille en danger, et, après avoir raconté l'histoire à ses maîtres, alla se coucher dans une grande agitation. Il n'y avait que deux heures que la malheureuse était couchée, quand on vint l'arracher de son lit au milieu d'une nuit froide et pluvieuse, lui laissant à peine le temps de revêtir un jupon et de s'envelopper les épaules; elle fut aussitôt traînée au bureau de police, où, sans un seul mot d'interrogatoire, on lui fit immédiatement donner le knout. De là jetée en prison, privée de nourriture pendant deux jours, elle serait morte de faim sans une pièce de dix-huit kopecks, au moyen de laquelle le geôlier lui fit passer un petit morceau de pain noir. Son crime avait été d'avertir les gens menacés, au lieu d'avoir envoyé d'abord la lettre à la police. Ce triste échantillon n'a guère besoin de commentaires.

En conséquence de la sévérité de la police à suspecter, non-seulement les coupables, mais encore à s'emparer des témoins, un Russe ne veut jamais rien avoir à démêler avec le corps d'un homme qui ne sera pas mort dans son lit et de sa mort naturelle. S'il en rencontre un dans les champs ou sur le grand chemin, il se met à fuir comme si c'était un fantôme. Un de mes amis, passant à cheval près du monastère de Siminot, aperçut à une distance éloignée un homme qui montait à un arbre pour s'y pendre. Il partit aussitôt au grand galop vers le lieu de la scène; mais avant qu'il fût arrivé, un soldat qui se trouvait déjà là lui barra le chemin ne voulant pas permettre à mon ami de s'interposer, sans être pour cela de son côté plus disposé à mettre obstacle à l'événement. Il se contenta de monter tranquillement la garde dessous l'arbre, jusqu'à ce que la police fut arrivée avec une foule immense à ses talons, et la première chose dont on eut soin après avoir détaché le corps fut d'abattre à coups de hache l'arbre devenu *impur*.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Saint-Pétersbourg. — Coup d'œil rapide. — La statue de Pierre-le-Grand.

Je ne sais si Pétersbourg est, comme le prétendent quelques voyageurs, *la plus belle ville du monde*, mais

je crois pouvoir affirmer qu'elle est du moins la plus pittoresque et la plus gracieuse de l'Europe. Le bon goût et l'harmonie de son ensemble, les belles et larges rues qui la traversent en tous sens, formées par une suite continuelle de magnifiques maisons, d'hôtels et de palais; ses canaux, partout bordés de superbes quais de granit et de rampes de fer d'un travail achevé; ses vastes édifices publics, l'admirable statue équestre de Pierre-le-Grand, le cours majestueux de la Néva, les églises nombreuses à flèches dorées qui semblent lancer dans les airs des colonnes de feu, tout enfin dans cette jeune métropole de l'empire des tzars concourt à présenter aux regards de l'étranger qui la visite le tableau le plus enchantenr et le plus éclatant.

Pétersbourg renferme actuellement une population d'environ 350,000 âmes, y compris les troupes de la garnison, et en masse plus de 60,000 Allemands, Français, Anglais, Italiens, Espagnols, Grecs, Turcs, Arméniens, Persans, Chinois, etc. Pendant près de six mois de l'année les rues de la ville sont couvertes d'une neige épaisse et durcie, sur laquelle glissent avec la plus grande rapidité une foule de traîneaux de luxe ou de place qui promènent ou conduisent à leurs affaires tous ces habitants à costumes variés, dont le mélange étonne et récrée le coup d'œil. Là se distinguent les brillants uniformes des généraux, des officiers de la garde; ici les toilettes et les riches fourrures des dames de haut parage; de ce côté des turbans, des bonnets pointus, des tuniques orientales; plus loin le frac parisien, le cafetan du juif et la robe de soie de l'Indien, et puis tous ces cochers à longue barbe, ces laquais à pompeuse livrée, ce peuple gai, vif, actif, qui, tout en allant et venant, se découvre avec respect devant la mosquée, la pagode, la synagogue, l'église catholique ou protestante, comme devant le temple de sa religion. Ce mouvement n'amène point de confusion, et quoiqu'il se renouvelle sans cesse il est bien rare qu'un accident en résulte, parce que de commodes et larges trottoirs servent partout aux piétons à se garantir des chevaux et des équipages.

A Pétersbourg d'ignobles et sales boutiques ne choquent point la vue comme en France. On n'y permet aucun étalage extérieur, et la voie publique ne s'en trouve jamais embarrassée. Pour conserver la propreté, a netteté de tous les points de passage, il est rigoureusement interdit de jeter les ordures des maisons ailleurs que dans les tombereaux qui circulent tous les matins pour leur enlèvement; aussi, pendant l'hiver, la ville demeure-t-elle constamment éblouissante, et lorsque par hasard il dégèle un jour on peut se mouiller les pieds, mais non pas se crotter, se couvrir de boue, comme en tant d'autres endroits où les mesures de police n'ordonnent pas de pareils soins aux domestiques.

Les Russes, en général, voient arriver les froids avec plaisir. Chez eux c'est la belle saison, le temps le plus commode pour les communications, celui où l'on se réunit en société plus nombreuses, où les substances nécessaires à la vie matérielle sont à meilleur compte par la facilité qu'on a de les transporter promptement d'un lieu vers un autre. Dès que le *traînage* est établi, les arrivages commencent et l'abondance règne. On voit alors entrer dans la capitale des convois apportant toutes les denrees que fournit l'intérieur du pays, quelquefois à des distances énormes, et, spectacle assez bizarre, des bœufs, des veaux, des porcs, des moutons morts depuis un mois, se tiennent sur leur quatre pieds dans les halles et marchés publics. Tués d'avance pour éviter des frais de nourriture et la faire parvenir plus tôt à destination, la gelée conserve saine la chair de ces animaux, et comme elle raidit leurs membres il est aisé de les placer de manière à ce qu'ils en soient supportés.

Pétersbourg, très animé durant l'hiver, paraît presque déserte lorsque viennent les chaleurs de l'été, qui souvent y sont accablantes. L'empereur et sa cour vont résider à la campagne, et toutes les personnes qui jouissent de quelque fortune suivent cet exemple. A cette époque les traîneaux sont remplacés par les *droschis*, petits chars-à-bancs très incommodes, et par les autres voitures dont on fait usage en Europe, excepté les cabriolets et les tilburys, qu'on ne rencontre presque jamais en Russie. La campagne, aux environs de Pétersbourg, est cependant fort monotone; elle ne produit guère naturellement que trois sortes d'arbres: les sapins, les ifs et les bouleaux; mais les riches seigneurs, à force de bras d'esclaves et d'argent, savent embellir les localités les plus arides, et quoique sous le 60e degré de latitude on pourrait se croire en Italie en parcourant les immenses et magnifiques jardins qui dépendent de ces habitations luxueuses, lorsque les rayons d'un beau soleil viennent ajouter à leur éclat. Des serres chaudes, à dimensions prodigieuses, reçoivent le soir tous les végétaux qui ont à craindre dans ce climat la fraîcheur des nuits, et dès que le jour paraît en annonçant une douce température, ils sont reportés à la place qu'ils occupaient la veille. C'est dans les serres dont nous parlons, entretenues à si grands frais et confiées pour l'ordinaire à la direction d'horticulteurs allemands, qu'on peut remarquer les résultats où parviennent l'art et les soins de l'homme. Les meilleurs fruits des contrées les plus favorisées du ciel y mûrissent quand la neige couvre les champs et les forêts, quand les fleuves ont leur surface consolidée par cinq ou six pieds de glace et que le vent du nord souffle avec le plus de furie. Prospérant sur le même arbre, les fleurs de toute espèce y répandent leur parfum en attendant que les appartements du maître les réclament comme ornement; enfin, sans que ce soit à l'occasion d'un dîner d'apparat, il n'est pas rare de voir, dans le mois de janvier, par exemple, lorsqu'au dehors toute la nature semble morte, la table d'un seigneur abondamment chargée au dessert de cerises, prunes, poires, ananas, abricots et pêches qui viennent d'être cueillis à l'instant sur leur tige. Il n'est aucune des voluptés de la vie que les Russes ne recherchent dans leur intérieur, et cela paraît d'autant plus extraordinaire qu'en d'autres circonstances ils se soumettent sans murmure à des privations longues et cruelles.

Lorsqu'on songe aux difficultés que Pierre Ier dut vaincre pour fonder une ville comme Pétersbourg sur un marais, on est contraint d'admirer son génie, la force de sa volonté, ainsi que le zèle, le dévouement et l'obéissance avec lesquels il fut servi par ses auxiliaires de toute condition. Celui qui sut créer tant de merveilles, métamorphoser des lieux presque inhabitables en un séjour délicieux, édifier tant de palais là où naguère se trouvaient à peine quelques misérables cabanes de pêcheurs ne tenait cependant pas beaucoup au luxe pour lui-même. Vêtu de gros drap, couché durement, ne se nourrissant pas mieux qu'un simple officier, c'était dans une chétive maison de bois qu'il résidait, tandis que sa nouvelle capitale sortait radieuse et comme par enchantement de ces marécages déserts qui semblaient si peu capables de la supporter. Encore cette maison n'avait-elle pas, dans le

principe, les arcades qui l'entourent aujourd'hui; elles ont été faites pour la défendre contre les injures du temps, sans empêcher qu'on l'examine. L'intérieur se compose de trois pièces: une chambre à coucher, un salon et une salle à manger. Les meubles grossiers qui servirent au tzar s'y trouvent encore; on les conserve avec le religieux respect qu'inspire sa mémoire.

Quoique le palais où résident les souverains de la Russie, depuis le milieu du siècle dernier, ne soit pas d'une architecture généralement approuvée, il offre quelque différence avec le logement qui suffisait au grand homme dont nous venons de parler. Cet édifice a 450 pieds de longueur, 350 de profondeur et 70 de hauteur. Si les dehors manquent de véritable noblesse, en revanche l'intérieur est d'une magnificence extrême. C'est ce qu'on nomme le *palais d'hiver,* parce que l'empereur actuel et ceux qui l'ont précédé ne l'habitent que pendant la saison rigoureuse. Il est composé, comme on le voit ici, d'un rez-de-chaussée, d'un bel étage et d'un attique; mais dans l'ensemble et les détails, ce monument est peu digne de louanges, malgré la réputation de l'architecte italien sur les plans duquel il fut bâti.

L'objet d'art le plus remarquable de Pétersbourg, et peut-être, en ce genre, du monde entier, est la statue équestre de Pierre-le-Grand, exécutée par Falconnet, sculpteur français, sous le règne et par les ordres de Catherine II. On n'a pas besoin d'être artiste pour admirer ce chef-d'œuvre, il ne faut qu'avoir des yeux et de l'âme. L'empereur est monté sur un coursier fougueux franchissant un rocher. D'une main il tient les rênes et de l'autre semble dominer tout ce qui l'environne. La peau d'ours sur laquelle il est assis figure l'état de barbarie où se trouvait et dont il a tiré son peuple. Ses vêtements sont à l'orientale, et la couronne de laurier qui lui ceint le front ajoute au caractère imposant de ses traits nobles et sévères. La poésie, la chaleur d'exécution, la majesté de cet admirable monument sont au-dessus de tout éloge, et ce que nous avons d'analogue en Angleterre ne mérite, comparativement, que du mépris. Le bloc de granit qui soutient le cheval pesait dans l'origine trois millions; c'est une grande faute de l'avoir diminué pour en changer la forme et le polir; à l'état brut il était préférable comme image des obstacles que le Tsar avait à surmonter pour civiliser sa patrie; d'un côté, il porte ces mots gravés en lettres d'or: *Petro primo, Catharina secunda,* 1782, de l'autre la même inscription en langue russe.

Nous ne craignons pas d'aller trop loin en disant que les fameux chevaux corinthiens, conquis par Venise, possédés ensuite par la France et rendus à Venise, le cèdent, sous tous les rapports, au chef-d'œuvre de Falconnet. Les Français qui visitent Pétersbourg doivent être glorieux en songeant que ce qui captive le plus de suffrages dans une si belle ville fut créé par un artiste de leur nation. Il est des monuments qui étonnent davantage, soit par leurs proportions gigantesques, soit par le temps qu'on a dû mettre à les construire, mais aucun n'excite plus l'enthousiasme et ne révèle plus de génie.

LEITCH RITCHIE ESSQ.
(*A Journey of to St-Pétersburg and Moscow.*)
Traduction de WOLF.

Toutes les illustrations de cet article sont dessinées et gravées par SEARS.



Place à Saint-Pétersbourg

ÉTUDES MORALES.

L'ENFANT SANS MÈRE.

℣. Angelus custos.
℟. Sub umbrâ alarum tuarum protege nos.
(RITES CATHOLIQ. *Le Dimanche à Complies.*)

Une vie pure et Dieu.
(*Une vie de souffrances et un quart d'heure de joie.*)

PREMIÈRE PARTIE.

1816.

CHAPITRE PREMIER.

PROLOGUE.

En 1816, la rue Coquenard, au lieu d'unir le faubourg Poissonnière à un quartier nouveau peuplé d'artistes et le plus élégant de Paris peut-être, n'aboutissait, vers son extrémité méridionale, qu'à des plaines désertes, à des jardins incultes et à la rue des Martyrs, qui n'était point encore tout-à-fait bâtie; la rue Neuve-Saint-Georges et la Nouvelle-Athènes n'existaient même pas en projets; et la *rue de la Victoire*, que l'on venait de réaffubler de son nom de *rue Chantereine*, formait la ceinture la plus reculée du quartier raisonnablement habitable, à partir du boulevard.

La rue Coquenard ne garde que trop des stygmates de son ancien isolement; à la voir encore aujourd'hui étroite, mal bâtie et habitée par des personnes de petite fortune, on peut se figurer sans peine ce qu'elle devait être il y a vingt ans; et l'on doit comprendre combien il fallait que la position de madame Dubois fût difficile, pour que la veuve d'un général eût pris un appartement dans cette rue, et surtout au quatrième étage.

Il est vrai qu'après avoir monté les cent douze marches qui conduisaient chez madame Dubois, on éprouvait une vive surprise en se voyant au milieu de quatre pièces, petites il faut l'avouer, mais dont l'élégante propreté se faisait pressentir dès le seuil peint et frotté soigneusement. Toutefois, si d'abord la première impression était douce, si les regards se reposaient agréablement sur l'ordre et la recherche que cet appartement présentait dans son ensemble, bientôt le cœur se serrait péniblement à la vue de certains détails qui ne révélaient que trop la pauvreté de madame Dubois. Ainsi, par exemple, le lit de la chambre à coucher dressait bien, il est vrai, sous l'alcôve, quatre colonnes d'acajou surmontées de chapiteaux en cuivre doré et flanquées à leur base de petites Victoires de même métal; mais au lieu de tapis de pied on ne remarquait devant le lit qu'une pièce de gros drap dont les innombrables travaux à l'aiguille ne parvenaient point à déguiser la vétusté. Une seule cheminée ne manquait pas de pendule, et quoique l'hiver sévît avec toute sa rigueur, à peine les deux ou trois tisons posés dans l'âtre laissaient-ils échapper quelques lueurs vacillantes qui, par intervalle, jetaient dans l'appartement une clarté fausse et fugitive.

Cinq heures et demie venaient de sonner lorsqu'un bruit de pas, dans l'escalier, tira madame Dubois de la douloureuse rêverie qui l'accablait depuis une heure. A ce bruit de pas, elle se leva de son fauteuil, alluma précipitamment de la lumière, et vint ouvrir avant que la sonnette ne s'agitât.

C'était un jeune homme de dix-huit ans à peu près, pâle, maladif, et dont les yeux bleus exprimaient une timidité féminine. Il baisa respectueusement la main de madame Dubois et attacha des regards, qui s'emplirent de larmes, sur le visage amaigri et sur les traits souffreteux de sa mère.

— Comment te trouves-tu ce soir? lui demanda-t-il, quoiqu'il n'eût pas besoin de cette question pour savoir combien les souffrances de sa mère s'étaient accrues depuis le matin.

— Bien, mon enfant, bien je t'assure, Samuel.

Après ce pieux mensonge que madame Dubois savait bien pourtant n'être pas cru par son fils, tous les deux s'assirent l'un devant l'autre, et tous les deux se mirent à fondre en larmes.

— O mon enfant! mon enfant! que deviendras-tu sans ta mère! s'écria madame Dubois vaincue par le désespoir et en se jetant dans les bras de son fils, qu'elle serrait éperdument contre sa poitrine.

Ecoute, Samuel, reprit madame Dubois d'une voix moins émue et en s'armant de force: écoute, ne soyons point faibles, et ne cherchons point à nous bercer d'inutiles illusions, qui ne nous trompent, hélas! ni l'un ni l'autre. Le mal qui me consume fait chaque jour de

nouveaux et de rapides progrès; peut-être, bientôt, mon enfant .. mon enfant, tu seras orphelin.

Elle se jeta de nouveau sur le sein de son fils et leurs sanglots se confondirent longtemps encore.

Madame Dubois se dégagea doucement des étreintes de Samuel, et passant ses bras autour de lui : — Notre position est difficile et rude, vois-tu! Je n'ai pu obtenir encore la pension modique qui m'est due comme veuve d'un général de brigade mort au champ d'honneur... Les retards qu'a subis cette affaire nous ont réduits à un état de gêne qui me donnait les plus graves inquiétudes pour ton avenir. J'ai pris une résolution désespérée; j'ai confié mes projets à l'ancien ami de ton père, au capitaine Loustot; je lui ai peint franchement la pauvreté à laquelle nous sommes réduits, et je l'ai supplié de te faire obtenir un brevet de sous-aide chirurgien dans un régiment ou dans un hôpital. Pour te diminuer les chances de la carrière militaire à laquelle tous les Français se trouvaient inévitablement appelés sous le régime de l'Empire, je t'avais fait faire des études médicales; ma prévoyance ne m'a point déçue, et je m'en applaudis aujourd'hui puisqu'elle va t'assurer un moyen d'éviter la misère et l'abandon.

— Te quitter, ma mère, te quitter !

— Non, non, mon enfant, non, jamais! Je te suivrai : j'irai demeurer avec toi, dans la ville où t'appelleront les ordres du ministre. Jamais je ne te quitterai, jamais... Une toux suivie de sang interrompit ces protestations insensées... Le spectre livide de la mort, un instant oublié, se dressa de nouveau entre les deux infortunées créatures, qui gardèrent un long et morne silence.

Ce fut en ce moment qu'un bruit de pas éperonnés retentit lourdement sur chaque marche de l'escalier et que l'on frappa un coup rude à la porte.

Puis cette porte s'ouvrit, et l'on vit entrer la grande figure brune d'un homme, plus vieilli que vieux. et dont les moustaches larges et noires formaient un contraste singulier avec la chevelure blanche.

Du reste, quand bien même il n'eût point porté un ruban rouge à la boutonnière de sa redingote bleue, hermétiquement fermée; quand bien même sa main droite n'eût point été mutilée par une blessure, il était impossible de ne point reconnaître en lui, du premier coup d'œil, un de ces vieux soldats dont Napoléon avait su tirer un parti si habile, quoiqu'à vrai dire, ils n'eussent, la plupart, d'autre mérite qu'une obéissance passive et une bravoure brute. Cet homme devait être un ami de la famille Dubois, car la malade l'accueillit par un sourire triste et intime, tandis que Samuel détournait la tête pour cacher ses larmes et les essuyer furtivement.

—Qu'est-ce qui m'a bâti un homme qui pleure? s'écria le militaire. Attends, mon garçon, je vas t'en donner, des larmes! Sacredié, occupe-toi plutôt de faire tes paquets et de te préparer à partir, car voici ta nomination de sous-aide en chirurgie à l'état-major de Cambrai, dans le département du Nord. Tiens, lis ta feuille de route: *Nom: Samuel Dubois; grade : sous-aide en chirurgie; arrivée à sa destination :* le 4 octobre 1816.

— Le 4 octobre! Mais nous sommes aujourd'hui le 2! s'écria Samuel avec effroi.

— Pardieu! je le sais bien ; demain à midi en route! Après demain, à la même heure, en grand uniforme chez le commandant de l'état-major, et de là chez le chirurgien en chef de l'hôpital. Allez!

— Je ne partirai pas demain.

— Oui-dà ! mon garçon, interrompit brusquement le militaire, alors va-t-en chercher où tu le voudras des brevets de sous-aide, et des amis qui les sollicitent. Sais-tu ce qu'il m'en a coûté pour faire ce que me demandait la lettre de ta mère? Quand il s'est agi de moi, j'ai préféré la demi-solde plutôt que d'aller demander quelque chose à ceux qui léchaient les bottes des nouveaux ministres. Eh bien! ce que je n'ai point fait pour moi, je m'y suis résigné pour le fils de mon général. On m'a refusé, j'ai insisté; on m'a objecté des difficultés, je les ai levées; et aujourd'hui, quand je t'apporte ce que j'ai eu tant de peine à obtenir, ce qui me coûte si cher, tu veux manquer à l'appel et tu dis : Je ne partirai pas. Va-t-en à tous les diables!

— Mais, ma mère?... je ne peux pas quitter ma mère malade!

— Ta mère, reprit le capitaine emporté plus loin qu'il ne l'aurait voulu par sa brusquerie, ta mère sera-t-elle guérie demain? sera-t-elle guérie dans un mois? Est-ce à son âge et avec sa maladie...

Il s'arrêta tout court.

Je te répète qu'il faut partir, ajouta-t-il d'une voix moins rude : ta mère elle-même t'en démontrera la nécessité. Ainsi donc arrange-toi, et demain en route.

Il se leva pour partir.

Mais un regard jeté sur la mère et l'enfant émut jusqu'au fond de l'âme le vieux troupier : il sentit des larmes emplir ses yeux à l'aspect de la douleur de ces deux infortunées créatures, au moment d'être séparées, peut-être, pour ne plus jamais se revoir. Il leur tendit à tous les deux ses grosses mains, que Samuel et sa mère pressèrent en fondant en larmes; et il sortit sans proférer une parole, car s'il avait essayé de parler, ses sanglots auraient éclaté.

Après son départ, madame Dubois pleura quelques instants, étendue dans son fauteuil, en silence et sans autre mouvement que les légères secousses produites par les sanglots étouffés.

Puis, avec un effort violent, et après s'être armée de tout son courage, elle se leva sur son séant et voulut adresser à Samuel des paroles d'énergie; mais les sanglots s'échappèrent seuls de ses lèvres, et elle ne put que se jeter dans les bras de son enfant :

— Samuel! mon Samuel!

Et s'arrachant de ses étreintes :

— Mon Dieu! mon Dieu! donnez-moi la force de me séparer de lui.

Dieu, sans doute, écouta cette prière, et prenant en pitié l'infortunée, envoya l'un de ses anges pour la couvrir de son aile, car bientôt à ce désespoir succéda un calme douloureux et résigné, dont Samuel lui-même subit bientôt l'influence.

Elle se leva pour préparer le linge et tous les objets que Samuel devait emporter pour son voyage. Elle ne négligea, n'omit rien, et descendit jusqu'aux plus petits détails avec une prévoyance merveilleuse, non sans joindre à chacune de ces choses une instruction simple et lucide sur la manière de s'en servir, et de les ménager avec le plus d'économie possible.

Cela terminé, et le linge et le reste enfermés dans une grande malle, elle détacha de son cou un médaillon dont elle ne se séparait jamais; il renfermait des cheveux du général Dubois.

Elle ouvrit le bijou, joignit de ses cheveux aux cheveux de son mari, et donna le médaillon à Samuel.

Cette fois encore des larmes coulèrent sur ses joues, mais avec lenteur et silencieusement.

Ensuite elle embrassa Samuel sur le front, et ils se séparèrent jusqu'au lendemain matin; car minuit venait de sonner.

A l'âge de Samuel, il n'est guère de chagrin dont la violence puisse empêcher de reposer; brisé par les agitations de la journée, engourdi par ses larmes, il ne tarda point à se laisser aller à un sommeil profond. Mais il n'en fut point de même pour madame Dubois, dévorée par une fièvre lente et qu'agitait le malaise sans relâche d'une maladie de poitrine. Et puis, d'ailleurs, une mère qui va quitter son fils saurait-elle jamais dormir, une mère mourante, une mère qui se dit : « Encore demain, et puis après cela je ne le verrai plus; je n'entendrai plus sa voix douce et qui m'émeut profondément. Quand mes souffrances prendront de l'énergie, il ne sera plus là pour soulever ma tête!...

« Jamais! jamais ! »

Jugez combien fut lente cette nuit de l'infortunée!

Et cependant elle aurait donné sa vie pour en arrêter une des minutes, pour prolonger un seul des instants qui la laissaient du moins encore près de son fils! Car, il est là; elle le sait, elle entend le bruit de sa respiration... Et demain, demain!... O mon Dieu! l'isolement, un isolement qui ne doit plus finir que dans le ciel!

Le jour revint; toute la matinée se passa en préparatifs de départ qui renouvelaient sans cesse les douleurs des infortunés.

A onze heures et demie, le bruit des pas éperonnés du capitaine Loustot se fit entendre : l'arrivée du bourreau ne produit pas sur le condamné une impression plus horrible que n'en produisit la présence de cet ami dévoué sur madame Dubois et sur son fils.

Le capitaine salua d'un air embarrassé et releva sa moustache, sans trop savoir ce qu'il faisait, car le cœur lui manquait devant ces deux visages pâles, devant ces yeux las et brûlés par les pleurs.

Enfin il tira sa montre, la remit dans son gousset, l'en tira encore et balbutia :

— Midi moins un quart.

A ces mots, madame Dubois, blanche comme un fantôme, se leva sans une larme, sans un signe de faiblesse, sans qu'une seule des fibres de son visage éprouvât la moindre agitation.

De sa main humide et froide elle prit la main de son fils, qui fondait en larmes, et embrassa lentement Samuel sur le front; puis, toujours debout, elle lui fit signe de partir.

Le capitaine entraîna le jeune homme.

Lorsqu'ils furent éloignés, madame Dubois perdit toute cette force qui lui avait donné un héroïsme que les mères seules peuvent comprendre, et elle se laissa aller aux crises du plus violent désespoir. Elle proférait des mots entrecoupés, à travers lesquels revenait sans cesse le nom de son fils; elle se tordait sur son fauteuil, elle heurtait ses mains convulsives, et à la fin une toux violente termina cette longue crise; toux à laquelle succéda bientôt un vomissement ensanglanté; puis elle tomba sans connaissance tout de son long et en murmurant :

— Samuel! Samuel!

Deux heures après, le capitaine Loustot remontait l'escalier de madame Dubois; suivant son habitude il heurta du doigt à la porte, quoiqu'elle fût ouverte. Comme on ne répondit point, il entra.

Madame Dubois était encore étendue et sans mouvement.

Le vieux militaire la releva, la mit sur son lit, et interrogea les battements du cœur; le cœur ne battait plus qu'un peu.

Il appela du secours, il envoya chercher un médecin. le médecin arriva enfin; mais il secoua tristement la tête.

— Capitaine, dit-il au vieux militaire qui attachait sur lui des regards pleins d'angoisse et de douleur, cette crise est bien grave!

Malgré les tristes prévisions du médecin, madame Dubois, à force de soins, reprit connaissance. Elle se souleva sur son lit et promena autour d'elle un regard inquiet, qui cherchait Samuel.

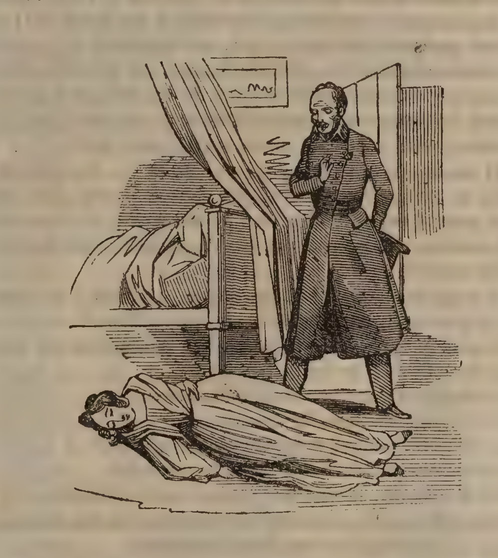
Bientôt elle se souvint. Alors sa tête retomba, son regard s'éteignit, et des larmes coulèrent le long de ses joues; puis elle tendit la main au capitaine :

— Seule! murmura-t-elle.

— Seule, non pas, dit-il en cherchant à maîtriser son émotion; seule, non pas, car je ne vous quitterai point d'un quart d'heure jusqu'à votre convalescence, — jusqu'au moment où nous irons faire un voyage à Cambrai et revoir Samuel.

Madame Dubois secoua tristement la tête, et ses yeux se tournèrent vers le ciel.

— C'est là seulement, dit-elle, que je dois revoir mon enfant.



CHAPITRE II

LOIN DE SA MÈRE.

Durant les premières agitations de son départ, la tête en feu, les nerfs brisés, les yeux gonflés de larmes brûlantes, Samuel n'éprouvait qu'un assourdissement douloureux sans perception distincte. Le fracas de la diligence, les roues qui broyaient bruyamment le pavé, les cinq personnes qui s'agitaient avec gêne autour de lui pour se loger dans l'incommode voiture, ajoutaient encore à l'incertitude de ses idées et de ses sensations. Il regardait avec stupidité passer et disparaître vaguement les rues de Paris, à travers les glaces de la portière voilées déjà par l'haleine des voyageurs... Sans une idée complète, sans un souvenir distinct, une grande impression de froid ajoutait encore à son malaise de corps et à sa stupeur d'esprit; car la neige tombait grise et

froide avec abondance et venait se fondre parmi la boue noire des ruisseaux. Mais lorsque la diligence sortit des faubourgs et entra dans la campagne, lorsqu'une éblouissante et immense étendue s'offrit aux regards de Samuel, lorsque le bruit des roues s'endormit dans la neige, peu à peu l'engourdissement du pauvre jeune homme se dissipa et il comprit tout l'isolement dans lequel il se trouvait jeté désormais. Chacun des individus qui l'entouraient s'occupait de lui-même avec un complaisant égoïsme, sans prendre garde à ce fils qui venait de quitter une mère mourante et qui pleurait... Personne! C'étaient deux commis-voyageurs, grossiers et mauvais plaisants, qui ne suspendaient leurs facéties triviales que pour les remplacer par l'argot du commerce; c'était un gros marchand, à l'air épais et stupide, et un homme qui prenait à lui seul, pour ses longues jambes, presque tout l'espace dont les genoux et les pieds de Samuel auraient dû légalement occuper la moitié. Il y avait bien encore là une femme; mais l'aspect de sa vieillesse mesquine et ridicule aigrissait encore plus les douleurs de Samuel, qui comparait la physionomie grimaçante placée devant lui aux traits vénérables de sa mère.—Voilà donc l'existence qui l'attend désormais; plus de soins tendres et caressants! plus de prévenances qui rendent la vie bonne et facile! plus de douces paroles qui réconcilient après une faute, qui relèvent après un découragement, qui semblent suspendre les douleurs du corps... De l'isolement! un horrible isolement! une existence laborieuse, à mener seul, seul parmi toutes les exigences tracassières de la vie matérielle et positive, sans bien-être! sans repos! sans mère!

Et alors l'image de sa mère mourante, morte peut-être, se dressa devant ses yeux et réveilla ses douleurs avec tant d'énergie que le sang lui monta violemment à la poitrine et au visage et que le pauvre jeune homme faillit étouffer.

Il n'eut que le temps d'abaisser avec vivacité la glace de la portière; soudain un épais tourbillon de neige se jeta dans la voiture et fit partir une détonation de cinq cris de colère et de reproche.

— Fermez cette portière, monsieur.

— C'est se moquer du monde!

— Eh! monsieur, vous êtes bien échauffé!

— Quelle diable d'idée vous prend-il là?

— Monsieur, monsieur, je suis toute mouillée.

Samuel sans les entendre restait devant la portière ouverte et cherchait un peu d'air à respirer.

Alors un des commis-voyageurs, rustaud à barbe noire, le prit rudement par le bras, le repoussa dans la voiture et referma la portière. Puis comme Samuel le regardait avec une surprise mêlée de colère :

— Si vous n'êtes pas content, mon petit monsieur, je suis à votre service, ricana le butor.

— Hélas! soupira Samuel à cette lâche insulte, hélas! voilà le sort qui m'attend désormais. O ma mère! ma mère!

Après une nuit glaciale, passée en voiture au milieu de ces gens ignobles et hargneux, Samuel arriva enfin dans la ville de Cambrai, sa destination.

A peine descendu de voiture, il lui fallut aller rendre visite à ses chefs militaires et recevoir un billet de logement. Ses chefs lui firent un accueil plein d'indifférence, et le billet de logement lui désigna la maison de M. Landast de Cimecourt comme devant lui donner asile.

Parmi les charges et les contributions sans nombre dont on accable les habitants de la province, et surtout des villes de guerre, il n'en est point de plus odieuse que celle des logements militaires, par laquelle on introduit forcément un étranger dans une famille paisible dont cet étranger ne heurte que trop les habitudes quand il ne scandalise pas ses mœurs. Aussi le bourgeois le plus pacifique et le plus résigné ne voit-il jamais arriver chez lui, sans colère, le porteur d'un billet de logement. Or, M. Landast de Cimecourt, personnage influent de la ville, qui s'était jusqu'alors soustrait à la gêne de loger des militaires, faillit tomber de son haut lorsque Samuel se présenta chez lui; et il en exprima énergiquement sa surprise et son mécontentement.

Ce fut sous de telles auspices que Samuel fit son entrée chez M. de Cimecourt, et qu'une vieille servante grondeuse le conduisit dans une chambre petite, peu commode, et n'ayant que deux fenêtres étroites, l'une ouvrant sur un jardin, l'autre sur la rue.

Néanmoins, Samuel éprouva une sorte de joie, le lendemain, lorsqu'après son service terminé à l'hôpital, il vint se réfugier dans cette petite chambre. Là, du moins, il ne recevait pas les ordres sévères de ses supérieurs, sans pitié pour sa timidité et pour son inexpérience craintive; là, du moins, il n'avait point à supporter les sourires moqueurs de ses camarades, car ceux-ci ne comprenaient rien à un élève en chirurgie qui ne savait ni fumer ni boire, et qui rougissait à la moindre plaisanterie équivoque. Etendu dans un vieux fauteuil, devant un de ces bons feux de houille qui brûlent en grondant et qui répandent une si molle chaleur, il pouvait rêver en liberté à sa mère et relire la lettre qu'il en avait reçue le matin; cette lettre si triste et si consolante à la fois. Et puis, il y avait un plaisir frais et nouveau pour lui; c'était de soulever furtivement le rideau d'une de ses fenêtres, et de regarder, dans le grand jardin qui ceignait le corps-de-logis principal, s'ébattre des jeunes filles. Leurs jeux naïfs, leur gaîté enfantine lui faisaient bien et adoucissaient un peu la sécheresse dont souffrait son cœur. Oh! qu'il eût donné de choses pour pouvoir se mêler à leurs jeux, pour pouvoir leur dire : Combien vous êtes heureuses, vous qui n'êtes point séparées d'une mère! Mais loin de là, son insupportable timidité l'empêchait de faire la moindre démarche pour se rapprocher de cette famille où, cependant, on l'accusait de manquer de politesse et de ne point avoir fait, en arrivant, une visite qu'exigeaient les convenances.

Voilà dans quelle situation à l'égard de son hôte, se trouvait Samuel vingt jours après son arrivée.

Or, c'était un dimanche, un de ces dimanches de la fin d'automne, où le soleil resplendissant, l'air tiède et le ciel bleu semblent un bienfait inespéré que l'on se hâte de saisir et de mettre à profit. Si nous ajoutons que c'était le dernier dimanche d'octobre 1816, année pluvieuse s'il en fût jamais, on comprendra que les rues de Cambrai étaient pleines de bourgeois qui se rendaient aux fêtes villageoises de la banlieue, ou qui du moins projetaient une promenade hors de la ville. Cette joyeuse agitation se manifestait jusque dans le quartier le plus paisible, le plus solitaire et le plus féodal de la ville; nous voulons parler de la rue Saint-Georges, sorte de faubourg Saint-Germain, où l'hôtel de la sous-préfecture s'enclavait entre une quarantaine de maisons d'un aspect grave, prétentieux, et refrogné comme les grandes façons et la morgue d'une vieille douairière de province. Ces maisons avaient, pour la plupart, des portes grisâtres, délabrées, vermoulues, surmontées d'un œil de bœuf et juchées au bout d'un perron formé par quatre

ou cinq marches de pierre. Des volets déjetés ou des jalousies d'un vert équivoque tenaient les fenêtres à demi closes, et dès le seuil on frissonnait d'une odeur humide qu'exhalaient fortement les carreaux de terre cuite dont le corridor d'entrée et le vestibule se trouvaient pavés. Les fenêtres de l'étage unique qui s'élevait au-dessus du rez-de-chaussée étaient voilées par de grands rideaux en étoffe de coton, sans draperies, et tirés ou plutôt tendus de manière à donner une idée peu avantageuse de leur ampleur.

Décrire une maison de la rue Saint-Georges, c'est les décrire à peu près toutes. Néanmoins, pour l'acquit de notre conscience, disons que nous avons pris modèle sur la plus vieille et la plus apparente, celle qu'habitait en 1816 monsieur ou plutôt, comme il aimait à s'en donner le titre, messire Landast de Cimecourt.

Messire Landast de Cimecourt fut l'un des premiers habitans de la rue Saint-Georges que la beauté de l'après-midi attira sur le seuil de sa maison.

— Allons, mesdemoiselles, s'écria-t-il en mettant ses gros gants de peau de daim soigneusement lavés allons. que l'on ne se fasse pas attendre.



Dès les premières paroles de cette voix forte, quatre jeunes filles accoururent avec empressement et furent bientôt suivies de deux autres de leurs sœurs. L'aînée pouvait compter seize ans, et la moins âgée trois. Blondes toutes les six, vêtues de même toutes les six, elles formaient devant monsieur de Cimecourt un groupe délicieux sur lequel il jeta un regard à la fois triste et fier, témoignage de son orgueil paternel et de ses inquiétudes pour l'avenir d'une si nombreuse famille. Une gaîté franche animait les six jolis visages, et tandis que les plus jeunes bondissaient et battaient des mains, heureuses du beau soleil et du plaisir de la promenade, les aînées se rendaient entre elles de ces petits soins de femmes, qui consistent à rajuster un pli de robe, à relever un nœud de rubans, ou à réprimer une boucle de cheveux. Pour ces dernières, se parer d'une robe neuve

et se faire belles était le grand plaisir de la promenade; pour les plus petites, c'était la joie de bondir dans les campagnes et de revenir avec de gros bouquets de fleurs.

Ensuite, arriva leur mère, qu'avait retenue la dernière au logis le soin de clore les armoires et de renfermer leur énorme trousseau de clefs dans un nécessaire dont la petite clef, nouée à un ruban, ne quittait jamais la ceinture de madame de Cimecourt.

— Et Athénaïs? demanda M. de Cimecourt : toujours la dernière! J'aurais été bien étonné s'il ne nous avait point fallu l'attendre!

Cette gronderie était faite néanmoins d'une voix tellement indulgente qu'elle ne ressemblait pas à une gronderie, et quand la retardataire parut, le faible reproche de M. de Cimecourt expira sur les lèvres de l'heureux père; il ne put que prendre la main de sa fille et la lui baiser.

— Quelle adorable enfant! dit-il avec complaisance et tout bas en donnant le bras à sa femme, tandis que les sept jeunes filles marchaient devant eux; quelle adorable enfant! qu'elle est jolie!

— Et si bonne! si douce! toujours joyeuse! toujours avenante! reprit avec non moins d'emphase madame de Cimecourt.

— Il faut l'espérer, elle sera notre joie, comme elle est notre orgueil; un beau mariage lui assurera une existence brillante; elle n'aura point de fortune, il est vrai, mais avec sa beauté, avec son nom et avec sa famille surtout...

Interrompus brusquement dans leurs châteaux en Espagne, monsieur et madame de Cimecourt durent se ranger brusquement le long de la muraille. Un jeune officier de l'état-major prussien semblait lutter avec son cheval andaloux, et ne pouvoir ni contenir, ni faire avancer le fougueux animal, qui, la bouche écumante, bondissait d'une extrémité de la rue à l'autre, se cabrait, ruait, se dressait sur ses jambes de derrière, et glissait sur le pavé d'où jaillissaient des milliers d'étincelles. Pour quiconque ne savait pas que cette lutte ne provenait que d'un jeu, — car le cavalier retenait le cheval par la bride en l'excitant avec les éperons,—c'était un spectacle effrayant que cet homme sans cesse prêt à se briser sur la terre et n'ayant de chance de salut que dans sa présence d'esprit, son adresse et son courage. Après dix minutes environ d'une scène pareille, et durant laquelle le jeune fou semblait moins occupé de son péril que de regarder Athénaïs qui ne semblait pas partager l'épouvante de ses sœurs et de sa mère, il lâcha la bride à son cheval baigné de sueurs et partit au galop avec la rapidité d'une flèche.

— Eh bien! Athénaïs, ne viendrez-vous pas? cria M. de Cimecourt à sa fille, qui suivait de ses regards immobiles le cavalier déjà disparu depuis longtemps.

Elle sortit comme d'un songe, vint reprendre le bras d'une de ses sœurs, et suivit son père et sa mère dans la partie solitaire de la campagne que M. de Cimecourt choisit pour se promener. Car, vous le comprenez de reste, la famille de messire Landast de Cimecourt, la première famille du pays, ne pouvait aller se mêler aux familles bourgeoises qui remplissaient les chemins des villages et se rendaient joyeusement à la danse. Il faut savoir se respecter et tenir son rang d'une manière digne, dût-on s'ennuyer.

Lorsque M. de Cimecourt et sa famille eurent disparu, le rideau de la petite fenêtre, placée juste au-dessus de la porte de leur maison, retomba brusquement, et le jeune homme qui le tenait levé, et qui depuis quelques moments regardait attentivement à travers les vitres, rentra et se jeta sur une chaise.

Une pâleur extrême succéda bientôt à l'animation passagère de ses joues, et l'expression de tristesse qui lui était habituelle reparut sur son visage.

— Hélas! pensa-t-il, pour moi aussi le dimanche était un jour de fête, un jour où j'allais joyeusement me promener avec ma mère, quand il faisait un beau soleil. Maintenant ma pauvre mère reste seule au logis et pleure, car son fils n'est plus là. Malheureuse mère, comme elle souffre de mon absence, malgré la résignation et le calme qu'elle s'efforce de montrer dans ses lettres.... je n'aurais point dû la quitter; j'aurais dû lui désobéir pour rester près d'elle, pour soutenir sa tête souffrante. Si j'allais la voir! Oh! oui, j'en obtiendrai la permission de l'intendant militaire, et dans quelques jours ma pauvre mère me reverra! Il ne faudra point la prévenir de mon arrivée, je n'écrirai point que je pars. Je monterai tout doucement chez elle, j'ouvrirai la porte sans bruit et je me jetterai dans ses bras... Non, tant d'émotion pourrait lui faire mal : une joie si grande, inattendue, lui deviendrait funeste. Une fois la permission obtenue, j'écrirai : « Dans deux jours ton fils t'embrassera, mère. » Que de bonheur dans ce projet! revoir ma mère, ma bonne et sainte mère que j'ai quittée malade et en larmes; entendre encore sa douce et tendre voix; presser encore de mes lèvres ses mains que la fièvre rend presque toujours brûlantes... Oh! oui, il faut que ces projets se réalisent, bientôt, demain, aujourd'hui, à l'instant, car je vais aller, sur l'heure, demander à l'intendant la permission de mon départ.

En ce moment un bruit d'éperons retentit dans l'escalier et on frappa rudement à la porte.

— Qui est là?

— Le capitaine Loustot.

— Vous, capitaine!... oh! ma mère est morte! vous venez me l'apprendre.

Et il tomba sans connaissance.

— Au diable le fou! s'écria le capitaine. Eh! non, ta mère n'est point morte! Ta mère est ici, à Cambrai, elle t'attend à l'hôtel. Elle n'a pu vivre sans toi à Paris, et comme elle a obtenu enfin sa pension de veuve, elle est venue te rejoindre. Mais il ne m'entend pas! il ne revient point à lui. Comment faire? quel parti prendre? Holà! Quelqu'un! A l'aide!

Mais personne ne venait.



CHAPITRE III.

LA GARDE-MALADE.

On se figure aisément l'embarras du vieux militaire lorsqu'il se trouva seul avec Samuel évanoui. Il le releva, il le plaça dans un fauteuil, il lui jeta de l'eau sur le front; mais rien ne put rendre connaissance au pauvre jeune homme.

Alors le capitaine Loustot prit le parti de descendre et de demander de l'aide dans la maison où logeait Samuel.

Par bonheur, M. de Cimecourt et sa famille ne continuèrent point la promenade qu'ils comptaient faire; car l'officier prussien dont nous avons parlé tout à l'heure, n'ayant pas cessé de les suivre avec une affectation marquée, le vieux bourgeois avait pris le parti de revenir sur ses pas et de rentrer au logis, d'assez mauvais humeur, et non sans pester contre l'insolence de l'étranger. Il ne fut guère plus satisfait de voir chez lui un inconnu, qui frappait à toutes les portes assez rudement pour les briser.

— Au secours, mademoiselle! s'écria le capitaine en s'adressant par instinct à Athénaïs qui, femme et jeune, devait être la plus compatissante; au secours! par pitié. Mon ami, le jeune homme qui loge chez vous, se meurt.

Il n'en fallut pas dire davantage pour qu'aussitôt Athénaïs et sa mère montassent avec précipitation chez Samuel, qu'elles trouvèrent encore sans connaissance.

Pendant ce temps-là, M. de Cimecourt allait chercher lui-même son médecin qui demeurait dans le voisinage, et les jeunes filles, qui n'avaient point osé suivre leur mère et leur sœur aînée, attendaient avec curiosité, sur le seuil du corps-de-logis intérieur, l'issue du drame que le hasard venait de jeter dans leur vie uniforme et paisible.

Quant au capitaine, il avait complétement perdu la tête et pleurait comme un enfant.

Profondément émues par la douleur de cet homme si rude en apparence, Athénaïs et sa mère faisaient respirer des sels au malade et lui frottaient doucement les tempes avec de l'eau de Cologne.

— Pauvre enfant! disait pendant ce temps-là le capitaine éperdu! Si vous saviez ce qui l'a jeté dans un pareil état? Il a cru que je venais lui apprendre la mort de sa mère; je suis entré comme un brutal, et sa mère l'attend à l'hôtel, mesdames; et elle va peut-être trouver son fils mort!

Il y avait pour les deux femmes tant d'intérêt et tant de sympathie dans les paroles du capitaine qu'à leur tour elles sentirent des larmes glisser dans leurs yeux.

Enfin Samuel donna quelques signes de vie. Le capitaine, qui suivait avec anxiété les moindres de ses mouvements, les accompagnait d'une exclamation, singulier mélange de douleur et de joie... mais à la fin il ne put y tenir davantage, et se mettant à deux genoux près du lit:

— Samuel! s'écria-t-il, Samuel, c'est moi! me reconnais-tu? Ta mère n'est point morte, elle va venir ici, tu la verras...

— Demain; interrompit madame de Cimecourt, qui comprenait le danger d'une pareille entrevue après une crise si violente. Demain; car elle n'arrive que demain, n'est-ce pas, monsieur le capitaine?

Samuel laissa tomber sa main dans la main de son ami; puis il souleva ses paupières lentement et avec peine. Son regard rencontra la figure pâle d'Athénaïs, toute resplendissante de l'angélique expression que donne aux femmes la charité. Il crut rêver et ferma les yeux.

Mais il ne rêvait point, car une petite main se posa sur son front brûlant et une voix douce lui demanda:

— Souffrez-vous moins, monsieur?

Il n'avait point la force de parler; il répondit par un geste.

Sur ces entrefaites, le médecin arriva; à mesure qu'il étudiait les symptômes de la maladie son front devenait plus sombre et plus inquiet.

— Madame, dit-il en prenant à l'écart madame de Cimecourt, sans la faiblesse de son organisation et l'état maladif de sa poitrine, ce jeune homme aurait peu de choses à redouter de ce qu'il éprouve; mais par malheur, il est possible qu'une inflammation se détermine par la prédisposition dont je vous parle, et alors je ne réponds plus de rien; du reste, je reviendrai ce soir, et si la fièvre paraissait, envoyez-moi chercher immédiatement.

Il écrivit ensuite plusieurs prescriptions, expliqua la manière dont il fallait les administrer au malade, et sortit.

Alors Athénaïs quitta la chambre de Samuel et revint quelques instants après; elle s'était débarrassée de son chapeau et avait quitté sa robe de soie pour des vêtements plus simples et pour un tablier. Elle prit une chaise, s'installa près du malade, comme l'aurait pu faire une sœur grise, et dit à sa mère:

— Si vous vouliez, bonne mère, descendre pour préparer le souper à ma place? vous savez que mon père n'aime point à attendre.

— Tu as raison, répliqua madame de Cimecourt; n'oublie pas ce qu'a dit le docteur: une cuillerée de cette potion de quart d'heure en quart d'heure.

— Oui, mère, il m'en souvient bien.

Madame de Cimecourt descendit sur la pointe du pied, et Athénaïs resta seule avec le malade et le capitaine qui la regardait avec admiration. Par les conseils d'Athénaïs, il quitta quelques instants son ami, pour aller rejoindre madame Dubois que la longue absence du vieux militaire inquiétait déjà beaucoup. Après bien des précautions oratoires, il avoua ce qui était arrivé en diminuant autant que possible la gravité de ce qu'éprouvait Samuel. Puis, moitié par prière, moitié par violence, il obtint de cette mère éperdue qu'elle attendrait jusqu'au lendemain matin pour se rendre près de son fils, énumérant les dangereux effets que produirait sur le malade, déjà si fort agité, la vue de celle qu'une sage prévoyance ne lui avait annoncée que pour le lendemain. Afin de la rassurer tout-à-fait, il vint cinq ou six fois, jusqu'à minuit, s'informer de l'état du malade, et il en raconta, surtout la dernière fois, des mensonges si rassurants que la pauvre mère, moins inquiète, finit par se jeter sur un lit où elle trouva quelques heures d'un sommeil plein d'agitation.

A Paris il semblerait tout-à-fait invraisemblable qu'une jeune fille s'instituât ainsi la garde-malade d'un inconnu; mais dans les mœurs simples et pauvres de la Flandre, surtout à l'époque dont nous parlons, une telle conduite n'avait rien que de très naturel. Maintenant, par malheur, une civilisation incomplète a dénaturé ces mœurs qui rappelaient, en beaucoup de choses sages, l'éducation biblique des familles anglaises. Donc, ni madame de Cimecourt ni son mari ne pensèrent le moins du monde à reprendre dans la conduite de leur fille; loin de là, ils la trouvèrent toute naturelle. Après avoir soupé,

madame de Cimecourt monta remplacer sa fille chez le malade; et quand Athénaïs eut fini son repas, elle revint s'asseoir auprès du lit jusqu'au retour du médecin.

— La nuit, dit-il, sera fort agitée, il faudra continuer de quart d'heure en quart d'heure l'usage des calmants; demain matin, je l'espère, nous obtiendrons des résultats moins inquiétants. Bonsoir.

Et comme le médecin sortait :

— Il est tard, dit Athénaïs à M. Loustot : je vous engage à vous retirer; vous avez passé la nuit en voiture et vous devez avoir besoin de repos, capitaine.

Il y avait dans l'emploi de ce mot *capitaine*, substitué à l'expression cérémonieuse de *monsieur*, je ne sais quelle vague nuance d'intimité qui toucha jusqu'au cœur le vieux soldat.

— Avec votre permission, mademoiselle, je vais aller souper à mon tour, et je reviendrai...

— Non, dit-elle avec une voix caressante et un sourire devant lequel le capitaine se serait volontiers mis en adoration, non; demain, ce sera votre tour; mais aujourd'hui allez vous reposer; je veillerai près de notre malade.

Et elle tendit la main au vieillard qui, malgré toute son envie de rester près de Samuel, sortit subjugué par l'ascendant de la jeune fille et regagna son auberge.

Une fois qu'il fut parti, madame de Cimecourt vint donner à sa fille le baiser du soir, et s'en alla rejoindre son mari, couché depuis deux heures, ainsi que ses autres filles, suivant les habitudes et la discipline de la maison.

Athénaïs roula ses cheveux, se plaça commodément dans un grand fauteuil, mit un tabouret sous ses pieds, attira vers elle une petite table sur laquelle brûlait une lampe, et se mit à broder, attentive au moindre mouvement de Samuel.

Mais bientôt son aiguille s'arrêta; les deux mains de la jeune fille tombèrent sur ses genoux, et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Deux fois même, le malade exhala des plaintes sans qu'elle l'entendît.

Quelles pensées la préoccupaient si profondément? A qui songeait-elle?

Au capitaine prussien qu'elle avait rencontré le soir.



CHAPITRE IV.

DÉTAILS D'INTÉRIEUR.

Pendant qu'Athénaïs veille près de Samuel avec une hospitalité digne des temps où Nausicaa lavait elle-même à la rivière le linge de sa famille, et de celui où la Juive Rebecca pansait les blessures du chevalier Ivanhoe, il faut, pour achever de mieux comprendre les mœurs patriarcales de M. de Cimecourt et de sa famille, pénétrer dans son intérieur et s'initier à quelques détails de sa manière de vivre.

Messire de Landast de Cimecourt n'était ni prince, ni duc, ni marquis, ni comte, ni vicomte, ni chevalier, ni baronnet, ni même écuyer. Sur nul point de la Flandre, voire du globe, il n'existait aucun fief, aucune bourgade qui portât le nom de Landast de Cimecourt; mais le digne personnage n'en vénérait pas moins la noblesse de sa famille comme étant de l'illustration la plus grande et de l'antiquité la plus reculée; son cachet, d'un pouce de diamètre, *portait de gueules à la croix engrelée d'or*, et quand il apposait ce cachet sur la cire d'une lettre, ou bien quand il parlait de ses aïeux, un orgueil ineffable dilatait ses narines, animait ses yeux et faisait relever sa tête; enfin sa phrase favorite, et qui ne manquait jamais d'arriver, pompeuse et solennelle, jusque dans les moindres entretiens, était celle-ci : « Ma famille est la première famille du pays. »

Le fait est que l'opinion qu'il professait à cet égard, toute la ville la partageait également et l'avait acceptée de tradition et sans chercher à se rendre compte de son plus ou moins de fondement. 1814 et le retour des Bourbons étaient venus donner à ces prétentions plus d'importance et presque de la valeur. Le *loyalisme* des principes de M. de Cimecourt, l'honneur qu'il avait reçu de Louis XVIII pendant le séjour de ce prince à Cambrai, honneur qui ne consistait en rien moins qu'en l'admission de messire de Cimecourt à la table royale, enfin un crédit plus imaginaire que réel qu'on lui supposait, en avaient fait un personnage d'importance, salué respectueusement dans la rue, et dont on venait réclamer la protection et les apostilles lorsque l'on adressait quelque pétition au roi. M. de Cimecourt croyait beaucoup lui-même à son influence, parce qu'il prenait au sérieux les offres de service faites en l'air par un ministre qui avait logé chez lui, au retour de Gand, et parce que le hasard l'avait servi une fois ou deux dans ses protégés. Aussi, ne dispensait-il que gravement sa protection, examinant le plus ou moins de droit que l'on avait de l'obtenir, et n'accordant son apostille qu'à un chaud royalisme et à des opinions qui ne présentaient rien d'équivoque.

Le patrimoine de M. de Cimecourt pouvait avoir une valeur numérique de cent cinquante mille francs : comme il consistait en terres qui ne rapportent guère plus de trois à quatre pour cent, même dans le plus fertile des pays, en Flandre, ses revenus atteignaient à peine cinq mille livres.

Cinq mille livres pour subvenir à l'existence de dix personnes! Cela semblerait de toute impossibilité à une famille parisienne et s'accomplissait néanmoins honorablement chez M. de Cimecourt. Il savait encore, avec cette faible somme, s'entourer d'une sorte d'apparence aristocratique qui ne contribuait pas médiocrement à faire refléter sur lui la considération générale; considération, d'ailleurs, que ne lui refusaient point, même ceux que

des opinions libérales rendaient le moins favorables au vieux royaliste.

Si l'économie et la sage administration de M. de Cimecourt entraient pour beaucoup dans cet habile emploi de ses revenus, l'activité laborieuse et intelligente de sa femme ajoutaient encore à l'infaillibilité de leurs résultats.

Levée chaque matin dès six heures avec ses filles, elle indiquait à chacune d'elles sa tâche et veillait à ce qu'on l'exécutât strictement. Les deux aînées, en jupon court, descendaient à la cuisine pour y pétrir le pain et le placer sur la pelle de bois de M. de Cimecourt qui se chargeait de l'enfourner et de veiller à sa cuisson; deux autres jeunes filles mettaient en ordre la chambre à coucher de leurs parents, celle d'Athénaïs et le dortoir où six petits lits d'une propreté ravissante les réunissaient à l'heure de la toilette et du coucher; quant aux dernières, assises près d'une fenêtre, elles réparaient le gros linge du ménage, sous l'inspection de leur mère, qui allait et venait partout, attentive à ce qu'on ne laissât ni un grain de poussière sur les meubles, ni de la farine sur la table de la cuisine, ni un point hasardé dans un ravaudage de torchon.

A huit heures, chacun montait dans sa chambre pour s'y livrer aux soins d'une propreté minutieuse; les moins âgées recevaient ces soins d'Athénaïs et de leur mère; les grandes s'entr'aidaient mutuellement; cela terminé, on déjeunait et l'on se rendait en famille à l'église voisine pour y entendre dévotement la messe.

Venait alors le moment des études. M. de Cimecourt qui votait avec tant d'énergie dans le conseil municipal contre la méthode de l'enseignement mutuel, ne se doutait guère que cette méthode fût précisément celle qu'il pratiquait dans sa propre famille. Athénaïs, la seule des enfants de M. de Cimecourt qui jamais eût reçu les leçons d'un maître étranger, faisait l'éducation de ses sœurs aînées : celles-ci, à leur tour, enseignaient ce qu'elles avaient appris à leurs trois sœurs cadettes. L'orthographe, la musique, le dessin les occupaient ainsi jusqu'à une heure, moment qui rassemblait la famille au dîner. Ce dîner, madame de Cimecourt ou Athénaïs, souvent l'une et l'autre, l'avaient préparé avec l'aide d'une vieille domestique septuagénaire, chargée de faire, à l'extérieur, les achats nécessaires au besoin du ménage.

Et n'allez pas croire que l'aspect de cette grande table ovale, autour de laquelle prenaient place sept jeunes filles, toutes jolies, et que présidaient un vieillard et une mère de famille vénérables, présentât un tableau sans charme et sans dignité! Personne n'aurait pu considérer froidement le chef de la famille, debout, pour réciter d'une voix grave les paroles sacramentelles du *Benedicite*, tandis qu'on l'écoutait pieusement, les yeux baissés et les mains jointes. Puis ensuite, tous ces jeunes visages s'épanouissaient, et un doux babil sourdissait d'abord comme un léger murmure et devenait bientôt un entretien joyeux, qu'un signe de madame de Cimecourt ou de son mari suffisait pour tempérer au besoin. Le repas fini et les *Grâces* dites, la volée de jeunes filles s'échappait de table et courait s'ébattre dans l'immense jardin où elles se livraient à toutes sortes de jeux. A deux heures, le travail les réunissait de nouveau près de leur mère jusqu'au moment d'une promenade vers le soir, si la saison le permettait. Dans le cas contraire, la veillée terminait la journée, jusqu'au souper, c'est-à-dire jusqu'à huit heures.

Du reste, jamais M. de Cimecourt et sa famille ne s'associaient aux plaisirs mondains des bourgeois, et il serait peut-être difficile de connaître s'il en agissait de la sorte par fierté, par dévotion ou par économie. Il est même probable que les trois motifs entraient, chacun pour une part égale, dans cette règle de conduite, dont rien ne le faisait dévier. Seulement, pendant l'hiver, il daignait se rendre aux invitations de bals qu'il recevait du sous-préfet, du maire, du commandant de place et de deux ou trois autres *autorités* de la ville. Parfois encore, mais bien rarement, il poussait la condescendance jusqu'à se rendre aux soirées de quelque négociant d'une opinion un peu douteuse, mais qui n'affichait point des principes trop ostensiblement libéraux. Recevoir chez soi M. de Cimecourt était du reste un honneur que chacun recherchait, et l'on voyait s'épanouir le visage de la maîtresse de la maison lorsqu'une sorte de domestique banal, qu'on prenait en location pour ce genre de solennité, annonçait d'une voix énergiquement flamande :

— Madame de Cimecourt,

— Mademoiselle de Cimecourt,

— Monsieur de Cimecourt.

Car Athénaïs était la seule des filles de M. de Cimecourt qui l'accompagnât dans le monde; quant aux autres, on prétextait de leur extrême jeunesse pour se soustraire à la dépense monstrueuse de six robes de bal.

Dès l'arrivée d'Athénaïs, deux ou trois jeunes gens de la ville s'empressaient autour d'elle et se mêlaient aux groupes d'officiers étrangers qui venaient saluer madame de Cimecourt et sa fille. Les danseurs appartenant à des familles bourgeoises et sans prétentions nobiliaires se tenaient à l'écart et se gardaient bien de se faire inscrire, pour avoir des contredanses, sur un calepin où n'étaient tracés de bonne grâce, disaient-ils, que les noms précédés d'une particule.

Quant à M. de Cimecourt, après avoir salué les maîtres de la maison, il allait se placer debout, derrière les joueurs d'une table d'écarté, et quoique jamais il ne mêlât même une pièce de cinquante centimes aux enjeux des parieurs, il ne quittait la place que pour venir, à minuit précis, donner à sa femme et à sa fille le signal du départ. Ni les instances de la maîtresse de la maison, ni les prières des danseurs inscrits sur le calepin d'Athénaïs ne parvenaient à le fléchir; il avait remis ses gros gants de peau de daim, il avait repris son chapeau sur une fenêtre, il fallait partir.

Maintenant on connaît la vie tout entière de M. de Cimecourt, on la connaît comme elle s'était passée depuis dix ans, sans autre distraction que la lecture de la *Quotidienne*, sans autres incidents que les commotions politiques, dont il restait d'ailleurs simple spectateur, et qui n'avaient amené de changement dans sa vie que le titre de conseiller municipal. La recette et l'administration de ses revenus, la culture de son jardin et les soins domestiques auxquels on l'a vu se livrer tout à l'heure, occupaient largement ses journées entières.

Du reste, il réunissait une fervente piété à une délicatesse excessive et poussait la loyauté jusqu'à la rudesse; exagéré qu'il était en cela, comme dans la plupart de ses autres idées, qui se gonflaient d'une boursouflure chevaleresque et se formulaient en discours emphatiques et redondants. Ajoutez encore homme de peu d'esprit, d'instruction incomplète, entêté, rabâcheur en matière d'opinion politique, et, au résumé, redevable de ses bonnes qualités réelles moins à sa propre nature qu'à l'influence acquise sur lui par madame de Cimecourt.

Orpheline, née d'une famille noble, mais pauvre, et ne devant son éducation qu'à la charité de madame Elisabeth,

sœur de Louis XVI, mademoiselle de Hauterive avait été mariée, dès l'âge de quinze ans, par l'intermédiaire d'un oncle qui habitait la Flandre, à M. de Cimecourt, dans lequel elle trouva un homme honorable, sans doute, mais d'une éducation fort incomplète, et d'un caractère assez difficile, précisément parce qu'il avait la conscience de sa médiocrité. Malgré son extrême jeunesse, elle comprit le danger de sa position. Son premier soin fut de relever M. de Cimecourt dans sa propre estime et de lui persuader qu'il se jugeait avec trop de défiance. Puis, tout en laissant à son mari l'autorité apparente du logis, elle finit par diriger secrètement cette volonté. Seulement, dans quelques occasions exceptionnelles, il lui fallait bien se garder de lutter contre le caractère têtu du hobereau flamand; mais alors elle cédait de suite et de bonne grâce, témoignant une fausse surprise de n'avoir point compris plus tôt qu'elle avait tort, et remettant en secret au lendemain à ramener son mari vers d'autres idées.

Un séjour de vingt-deux années en province, la vie pauvre et retirée qu'elle menait et les soins laborieux de son ménage avaient sans doute rendu quelque peu frustes l'élévation d'idées et la distinction de manière, que madame de Cimecourt devait au monde parmi lequel s'était écoulée sa jeunesse. Mais, si les travaux domestiques avaient donné quelque rudesse à ses mains, on retrouvait encore la pupille de madame Elisabeth dans un sourire plein de finesse et de douceur et dans une dignité noble, parce qu'elle était simple. Du reste, royaliste passionnée, en souvenir de sa bienfaitrice, épouse dévouée, mère tendre, et subissant de sa fille Athénaïs toute l'influence qu'elle exerçait elle-même sur son mari.

Athénaïs ne connaissait point le monde par sa propre expérience; elle le connaissait par les livres, c'est-à-dire d'une manière fausse et périlleuse. Malgré la sévère surveillance que madame de Cimecourt exerçait sur les lectures de sa fille, elle n'avait point songé à lui interdire quelques ouvrages réputés sans danger, et qui le seraient en effet, — ainsi que beaucoup d'autres accusés à tort d'être nuisibles, — faute d'une interprétation sage et d'une surveillance bien entendue.

Pamela, *Clarisse Harlowe*, *Grandisson*, *le doyen de Killerine*, se trouvaient dans la bibliothèque de madame de Cimecourt, et sur leur réputation traditionnelle d'innocuité furent permis à la jeune fille, qui puisa dans leur lecture bon nombre d'idées romanesques.

Ces idées, jointes à la conscience de sa noblesse héréditaire, car elle prenait au sérieux l'importance que son père donnait à des prétentions fort douteuses, comme on le sait, effaçaient dans son esprit toute idée de pauvreté et lui montrèrent d'abord comme possible, puis comme probable, puis comme assuré, un mariage brillant. Pouvait-elle craindre d'ailleurs de ne point rencontrer bientôt l'homme qui déposerait à ses pieds un nom illustre et une grande fortune, lorsqu'elle voyait se réfléchir dans la glace de la chambre où elle couchait les traits si gracieux et si nobles de son visage. A ce front plein de majesté il fallait une couronne de marquise, à ces blanches épaules des diamants, à cette taille svelte de riches draperies de velours. Elle le sent là, un jour, bientôt, des valets nombreux épieront autour d'elle le moindre signe de ses yeux noirs! Oui, un jeune époux, digne héritier d'une grande famille, sera là, près d'elle; près d'elle, entraînée par une rapide calèche, au milieu de ce Paris dont elle entend dire tant de merveilles! L'hiver, les plaisirs de la cour avec leur faste; l'été, la vie de château avec son entourage féodal!... Oh! oui, rien de tout cela ne peut lui manquer; ce rêve, ces projets doivent bientôt se réaliser! Comment, parmi cette élite de toute la noblesse étrangère qui se presse chez lord Wellington, quelque prince de l'Allemagne, quelque jeune lord, ne remarquerait-il pas l'héritière du nom de Cimecourt et ne s'estimerait-il pas heureux de partager avec elle sa fortune et son rang! Oh! si c'était ce jeune capitaine de vingt-cinq ans, qui la suit partout, qu'elle a rencontré deux fois, encore hier, et qu'elle verra sans doute, dans huit jours, au bal que donne le sous-préfet!...

Telles étaient encore les pensées de la jeune fille, quand au point du jour sa mère entra doucement, suivi du médecin.

Celui-ci interrogea silencieusement le pouls du malade, posa sa main sur son front et sur sa poitrine; puis, après s'être fait rendre compte des symptômes qu'il avait éprouvés la nuit:

— Ce jeune homme est sauvé, dit-il, et se guérira autant que sa constitution faible le lui permet; pourvu toutefois, ajouta-t-il, qu'il ne commette point la moindre imprudence tant qu'il sera convalescent: or, sa convalescence sera longue.

— Et sa mère? sa mère, peut-elle venir sans danger pour lui? demanda avec anxiété une pauvre femme qui se tenait tremblante dans l'antichambre, et qui attachait sur le médecin des regards qui attendaient de lui la vie ou la mort.

— Oui, madame, pourvu que le malade soit prévenu avec beaucoup de précaution.

—Je m'en charge, dit Athénaïs en entrant chez Samuel.

Quelques minutes après elle reparut et fit signe à madame Dubois, qui vint s'agenouiller en pleurant près du lit de son fils.

Samuel serra la main de sa mère et la porta à ses lèvres: car il y a des sensations que les paroles humaines sont impuissantes à rendre, et qu'exprime dans toute leur sublime immensité une seule pression de main.



CHAPITRE V.

AU SOLEIL.

La première partie de l'automne semble le printemps de la Flandre. Dès les premiers jours du mois d'octobre le ciel terne et gris de cette contrée humide s'épanouit, s'élève, et devient resplendissant d'un azur lumineux; la nature s'anime à la tiédeur voluptueuse de l'atmosphère; les oiseaux recommencent leurs chants, et tandis que des bandes étourdies de moineaux s'ébattent sur un sol que l'on vient d'ensemencer ou pillent avec des criailleries joyeuses les vergers et les vignes; — les vignes, cette tapisserie élégante des murs et du seuil des fermes, — les alouettes virent et revirent dans les airs, à côté du pinson et de la fauvette leur rivale. A les voir si nombreux et si haut, l'on dirait une poussière mélodieuse emportée par le vent avec les tourbillons de feuilles d'or et de pourpre qui se détachent à tout moment des arbres, viennent s'amonceler avec lenteur sur la terre, frémissent au moindre souffle, et s'envolent pour bientôt retomber dans les prairies et dans les marais. La primevère montre les grappes jaunes de ses fleurs au-dessus de l'herbe qui renaît plus verte et plus fraîche, la violette exhale le long des buissons et des murs ses ineffables parfums; l'eau paraît plus limpide et laisse voir des myriades de poissons qui se jouent et bondissent au soleil. A chaque pas, on rencontre de petits enfants; ils ont besoin de courir, de sauter et de s'ébattre; il leur faut mêler leur voix naïve à cette harmonie générale, car la saison est de retour où la bonne Vierge détache de sa quenouille divine ces beaux fils blancs qui s'allongent immenses dans les cieux, suspendent leurs fragiles guirlandes aux rameaux demi-nus des arbres et, d'eux-mêmes, enlacent de leurs nœuds agaçants les petites mains qui s'élèvent de toutes parts pour tâcher de les saisir.

Nul ne demeure étranger à cette influence mystérieuse, à ce bonheur triste et délicieux comme les dernières heures que l'on passe, en tenant dans sa main la main d'une personne chérie dont un voyage va nous séparer pour longtemps... En effet, il faut dire adieu aux derniers beaux jours; avant de clore soigneusement ses fenêtres et sa porte au givre et à la bise, avant de prendre place devant le foyer qui brûle en grondant, il faut encore une fois respirer l'air pur de la campagne, fouler de ses pieds l'herbe molle de la prairie et se sentir frissonner de bien-être aux dernières caresses du soleil!

Aussi le convalescent Samuel, après trois semaines de réclusion, se disposait à sortir pour la première fois de sa chambre et à tenter une promenade dans le jardin de M. de Cimecourt. Sa mère lui prit un bras, Athénaïs posa l'autre sur le sien, et le capitaine Loustot se chargea de transporter le grand fauteuil. La physionomie pâle et amaigrie de Samuel exprimait la reconnaissance et l'attendrissement.

— Oh! murmurait-il les yeux pleins de larmes, oh! qui m'eût jamais fait espérer que de telles joies m'étaient encore réservées, ma mère!

Disant cela il descendait dans le jardin où se trouvait réunie toute la famille de madame de Cimecourt, qui vint l'entourer avec intérêt.

— Maintenant, fit Athénaïs, il faut prendre garde de vous fatiguer et vous asseoir.

Soudain les six jeunes filles se mirent à courir vers le logis, et revinrent, l'une traînant un fauteuil, l'autre portant un tabouret et les autres des coussins, sans s'apercevoir que le capitaine Loustot les avait prévenues.

— Etes-vous bien? demandèrent à l'unisson toutes les voix quand Samuel fut assis.

— Bien! oh! oui, bien! bégaya le convalescent attendri. Que vous êtes bonnes! de quels soins vous m'entourez! merci, merci.

— Et maintenant, reprit Athénaïs avec un sourire: de mon autorité de garde-malade, je demande qu'on s'éloigne, car ce bruit et ce mouvement ne conviennent guère à une tête encore bien faible et que la vivacité de l'air ne fatigue déjà que trop, monsieur Samuel.

— Athénaïs a raison; oui, mes enfants, dit madame de Cimecourt, venez, suivez-moi.

— Je vais profiter de ce moment, mon fils, pour aller faire quelques emplettes et m'assurer d'un logement pour nous deux.

— D'un logement? interrompit madame de Cimecourt d'un ton à la fois amical et fâché; vous vous trouvez donc mal dans notre maison?

— Eh bien! nous y resterons, reprit madame Dubois en tendant la main à madame de Cimecourt, nous y resterons jusqu'à notre départ pour Paris, jusqu'à la guérison complète de Samuel.

— A la bonne heure! répondit madame de Cimecourt qui était devenue rayonnante.

— Au revoir, à tout à l'heure, Samuel! dit madame Dubois, en baisant son fils sur le front.

— Et moi, je vais aller faire mes préparatifs de départ: demain je retourne à Paris.

— Déjà! capitaine Loustot? demanda Samuel.

— Mes affaires m'appellent là-bas; mes soins ne te sont guère plus nécessaires: je laisse ta mère près de toi, et tu es dorloté ici comme l'enfant de la maison... Si jamais j'oublie les bontés de ces dames pour toi, ajouta-t-il vivement ému, et avec un juron sur les lèvres, juron qu'il réprima non sans peine, je veux bien que le diable...

— Eh bien! interrompit madame de Cimecourt, il faut nous accorder une faveur.

— Demandez-moi mon sang... demandez-moi...

— Ne partez qu'après-demain, capitaine, et dînez demain avec nous, ainsi que monsieur Samuel et madame Dubois dont j'ai déjà la promesse.

— J'accepte de grand cœur, madame; en vérité vous êtes trop bonne; sacredié vous avez donc juré de me rendre confus de vos bontés!

— A demain à deux heures, capitaine.

— A demain à deux heures, madame.

Quand le groupe qui l'entourait se fût éloigné avec madame de Cimecourt, madame Dubois et le capitaine, Samuel, dont ce bruit confus de voix et ce mouvement de personnes avaient ébranlé le cerveau faible encore et qu'enivrait déjà la vivacité de l'air, laissa retomber doucement sa tête sur le dossier du grand fauteuil. Là, durant quelques secondes, il demeura les yeux fermés, sans pensée, sans autre sensation qu'un vague accablement.

Mais bientôt le soleil, qui brillait alors joyeusement au milieu d'un ciel sans nuage, pénétra ses membres d'une molle et vivifiante chaleur; tandis que l'imagination du convalescent retrouvait toute sa liberté dans le silence qui régnait autour de lui, et qu'interrompait seulement, parfois, le bavardage d'un petit moineau voletant sur les arbres du jardin.

Samuel entr'ouvrit les yeux et se blottit délicieusement dans le bien-être qui le caressait avec une si molle volupté! Après tant de jours passés dans l'atmosphère fatigante et sans soleil d'une chambre obscure et close, il lui était si doux maintenant de respirer en liberté un air pur, de voir le ciel inondé de lumière, de se mêler à cet hymne de reconnaissance que la nature entière élevait joyeusement vers Dieu! Car l'homme n'est jamais plus religieux et plus dégagé de sentiments égoïstes et bas que dans les premières phases de la convalescence. On dirait qu'une régénération morale s'est opérée par la régénération physique, et que, voisine naguère de Dieu par les approches de la mort, l'âme a réflété la splendeur de quelque rayon divin.

Encore tout entier sous le prestige de ces impressions ineffables, Samuel leva les yeux sur Athénaïs qui, debout à côté de lui, le contemplait avec une satisfaction presque maternelle.

— C'est-à-vous, bégaya-t-il avec émotion, c'est à vous et à ma mère que je dois tout cela!

Et des larmes coulèrent lentement sur ses joues pâles.

A vous, reprit-il, à vous qui m'avez pris en pitié; qui m'avez consolé; qui êtes venue vous asseoir à mon lit de douleur pour en écarter la souffrance. Vous ne saurez jamais, voyez-vous, toutes mes bénédictions, quand je vous voyais là près de moi, assise à côté de ma mère, mêlant vos soins aux siens, prête à calmer le premier cri, à apaiser la première plainte. Oh! ma vie, mon sang, tout vous appartient désormais; il n'est point de sacrifice de ma part auquel vous n'ayez droit, car nous ne pouvons plus être des étrangers l'un pour l'autre, n'est-ce pas?

— Non, non; je compte sur vous, et si l'heure de vous demander des témoignages de dévouement se présentait, j'aurais, sans hésiter, recours à vous... Qui sait, ajouta-t-elle, si ce moment fatal est encore éloigné?

Puis comme pour écarter des pensées funestes, elle fit quelques pas; mais revenant tout à coup à Samuel, elle lui tendit la main.

— Vous serez mon frère, lui dit-elle avec effusion.

Ce mot fit froid au cœur de Samuel et détruisit tout le prestige de poésie et de bien-être qui béatifiait son cœur.

On aurait dit que le ciel perdait sa lumière splendide et l'air sa caressante moiteur; on aurait dit que le frisson de la fièvre venait de nouveau faire trembler les membres du convalescent. Il rentra abattu, brisé, désenchanté!

Une voix semblait lui répéter sans cesse, sans cesse lui placer devant les yeux ces paroles d'Athénaïs :

« Vous serez mon frere. »

Rien que son frère! Hélas!



CHAPITRE VI.

UN GRAND DINER.

Pour bien comprendre tout ce qu'un bourgeois flamand attache d'importance à traiter chez lui, il faut avoir vu le sourire vaniteux et l'expression affairée de son visage lorsqu'il dit : *Je vais donner un grand dîner.* Il faut avoir été le témoin des préparatifs immenses que nécessite une action si importante et si dispendieuse de la vie monotone et pauvre de petite ville.

Sans la maladie de Samuel, sans les soins de plusieurs personnes de la famille de Cimecourt que nécessitait la convalescence du jeune homme, le grand dîner dont il s'agit se serait donné deux mois auparavant. Lorsque survint cet incident, déjà le nombre des convives se trouvait débattu et arrêté; déjà mademoiselle Athénaïs avait écrit les invitations, et l'on avait même commencé à frotter les argenteries et à écurer la vaisselle. Il fallut tout différer.

Mais lorsque la santé du jeune chirurgien ne donna plus d'inquiétude, on reprit activement les préparatifs suspendus, on lança les invitations, et une agitation inquiète et non sans désordre succéda aux habitudes méthodiques d'un intérieur paisible.

On aveint des grandes armoires en chêne du linge de table magnifiquement damassé, et des porcelaines héréditaires qui dataient du règne de Louis XV et qui s'étaient transmises fidèlement de génération en génération, d'autant plus intactes qu'elles ne servaient guère qu'une fois l'année. Le logis fut épousseté, frotté, lavé, ciré, r'épousseté, relavé, reciré, à trois ou quatre reprises différentes, si bien que, suivant l'expression répétée plusieurs fois par madame de Cimecourt avec une satisfaction qui ne manquait pas de vanité: On aurait pu se mirer dans chaque meuble.

Mais ce fut surtout le jour du dîner qu'il fallait voir le mouvement et la préoccupation de chacun.

Tandis que les plus jeunes filles dressaient le couvert sur une table, disposée dès la veille dans la salle à manger, Athénaïs, en jupon court et les bras nus, pétrissait une pâte jaune, mélange exquis de crème, d'œufs, de beurre et qui se transformait sous ses doigts en tourtes dorées. A côté d'elle, M. de Cimecourt ne dédaignait pas d'assaisonner lui-même un civet de lièvre savamment mariné: déjà une énorme marmite bouillonnait à grands flots sur le poêle à fourneaux, tandis que madame de Cimecourt achevait de placer un cochon de lait à la broche, et que la vieille servante s'ingéniait à éplucher une salade de laitue, sorte de phénomène pour la saison, obtenue grâce aux soins et à la culture assidue du jardin. Dire tout ce qui se trouvait là de viande, de gibiers, de poissons, de légumes, de fruits, de conserves, exigerait les cent voix de la renommée d'Homère ou la perspicacité de l'auteur à qui l'on doit *la Cuisinière bourgeoise.*

Enfin, à une heure, les convives arrivaient déjà, que madame de Cimecourt et ses filles aînées se trouvaient encore dans leur cuisine, en négligé, et le visage couvert d'une rougeur produite par la fatigue et par la chaleur des fourneaux.

Ces convives étaient, ma foi! les personnages les plus importants de la ville. Le premier que la vieille servante annonça de sa voix éraillée, et avec une importance respectueuse fut :

— Monsieur le sous-préfet.

A peine M. de Cimecourt avait-il été au-devant de cet homme grand, chauve, à manières emphatiques, et qui arrivait toujours le premier, parce que Louis XVIII alors régnant avait dit : *L'exactitude est la politesse des rois*, que l'on vit entrer un petit monsieur gros et rond comme Sancho Pansa.

— Monsieur le président !

Cria la vieille servante, et le petit homme gros et rond, après avoir salué M. de Cimecourt, accosta le grand homme chauve; puis tous les deux se mirent à causer avec une bienveillance apparente, quoique tous les deux fussent secrètement jaloux l'un de l'autre. Le sous-préfet, certainement, jouait dans la petite ville un rôle plus actif et d'un plus brillant effet que le président du tribunal civil; mais ce dernier était inamovible, tandis que son rival pouvait, d'un instant à l'autre, perdre sa dignité, c'est-à-dire sa vie, par le moindre caprice d'un commis de ministère. Si bien que le président ne savait pas pardonner au sous-préfet d'exercer plus d'influence que lui, et que le sous-préfet pâlissait d'envie en songeant que rien au monde ne pouvait déposséder le président de son siége. De là, des haines d'autant plus amères qu'elles étaient intimes et qu'il fallait les cacher sous des apparences bienveillantes.

On annonça, tour à tour, le directeur des contributions indirectes, le conservateur des hypothèques, le procureur du roi et son substitut, le receveur de l'enregistrement, et enfin le maire de la ville, vieillard spirituel, qui devait sa fortune et sa haute position sociale de petite ville à une honnête fortune et à beaucoup de finesse. Sur un théâtre plus grand il eût été ministre; dans ce petit cercle où le hasard l'avait renfermé il était devenu maire.

A Dieu ne plaise que je vous décrive le glorieux dîner dans tous ses détails; on but et l'on mangea copieusement, mais avec gravité, et sans qu'une seule des joyeuses plaisanteries qui ne manquent jamais aux dîners flamands vînt égayer ce repas officiel. Chacun se tenait grave, raide et composé; chacun s'observait avec soin, surtout les fonctionnaires subalternes, qu'une parole imprudente pouvait compromettre devant le sous-préfet, personnage redouté, qui ne pardonnait jamais et qui faisait destituer sans pitié ceux qui ne marchaient pas strictement dans sa voie. Donc, l'entretien ne roula guère que sur l'admirable ordonnance du dîner,—éloge que madame de Cimecourt reçut le visage rayonnant d'une noble joie,—et sur l'excellent choix des vins dont M. de Cimecourt emplissait les verres avec une profusion royale.

Aussi, rien ne troubla l'ordre du festin et la bonne intelligence des convives. Le vieux capitaine avait bien deux ou trois fois commencé à parler de l'Empereur; mais Athénaïs et Samuel, qui se trouvaient à ses côtés, s'étaient empressés aussitôt d'interrompre des paroles imprudentes et qu'heureusement personne n'avait entendues.

Enfin, à six heures on se leva de table pour le café, et à sept heures les convives s'étaient tous retirés, non sans prendre affectueusement congé de M. de Cimecourt et sans lui faire les protestations les plus ferventes de dévouement et d'amitié.

Il ne resta donc plus dans le salon que madame Dubois, Samuel, le capitaine Loustot et M. et madame de Cimecourt; les jeunes filles s'évertuaient déjà, à remettre en place les argenteries, les cristaux et les porcelaines que la vieille servante rapportait de la cuisine, en piles brillantes.

M. de Cimecourt présenta un fauteuil à madame Dubois, en prit un autre pour lui, s'établit commodément devant le feu, et se mit à repasser dans son souvenir, non sans joie et sans orgueil, jusqu'au moindre détail du dîner, jusqu'à la moindre parole de chacun de ses convives.

— Sais-tu, femme, dit-il enfin, exprimant tout haut les pensées qui le préoccupaient, sais-tu, femme, que notre dîner s'est bien passé.

— Personne ne nous manquait, confirma madame de Cimecourt.

— Monsieur le sous-préfet a été charmant.

— C'est un homme si aimable!

— Oui, quand il le veut, mais il ne le veut pas chez tout le monde, interrompit M. de Cimecourt avec fatuité.

— Pour le gros président il a mangé comme quatre.

— Il m'a demandé deux fois de la tarte, fit observer madame de Cimecourt dont le tour de vanité était venu.

— Oui, oui, notre *petit* dîner s'est bien passé, répéta M. de Cimecourt en appuyant avec emphase sur la vaniteuse modestie du mot : *petit*.

— Mais qu'avez-vous donc? continua-t-il en interrogeant Samuel, qui s'était retourné plusieurs fois avec inquiétude vers la partie la plus obscure du salon; car, sitôt les convives partis, on avait éteint toutes les bougies à l'exception d'une seule, placée sur la cheminée.

— Je crains que mademoiselle Athénaïs ne soit malade.

— Ma fille! s'écria madame de Cimecourt.

Et tous s'élancèrent vers la jeune fille, qui venait de perdre connaissance.

Un peu d'eau fraîche la ranima bientôt; elle ouvrit les yeux; elle porta autour d'elle des regards éperdus; puis elle se jeta dans les bras de sa mère, se cacha le visage et se mit à sangloter avec amertume.

— Qu'as-tu donc, mon enfant? où souffres-tu?

Athénaïs se dégagea doucement des bras de sa mère et répondit en s'efforçant de sourire :

— Ce n'est rien, ma mère, ce n'est rien, un peu de fatigue, voilà tout. Voyez, à présent il n'y paraît plus.

Mais le tremblement de tous ses membres, mais les larmes qui coulaient sur son visage démentaient ses paroles et le calme qu'elle voulait feindre.

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-elle en se jetant de nouveau dans les bras de madame de Cimecourt.

— Allons, mon enfant, allons, retire-toi dans ton appartement; le repos et le sommeil calmeront ces agitations nerveuses. Bonsoir : j'irai bientôt savoir comment tu te trouves.

— Ne venez pas, ma mère, s'écria la jeune fille avec une sorte d'effroi, ne venez pas, car je sens que je vais dormir. Bonsoir, madame; bonsoir, ma mère; bonsoir, père; bonsoir, messieurs. Et elle tendit ses mains au capitaine et à Samuel; ce dernier sentit la main humide et froide de la jeune fille trembler convulsivement dans la sienne.

— Qu'avez-vous? qu'avez-vous? murmura-t-il à voix basse.

— Priez Dieu pour moi, Samuel.

Certes, elle avait besoin de prières, car le lendemain, de grand matin, lorsque madame de Cimecourt, inquiète, vint dans la chambre de sa fille, pour savoir de ses nouvelles, elle trouva la chambre déserte, et sur la table une lettre où se trouvaient ces mots :

« Ma mère, mon père, ne me maudissez pas! je suis bien

coupable, mais moins que ne semblent m'en accuser les apparences; mariée secrètement, il me faut suivre mon époux. Adieu, ne me maudissez pas. »

A cette fatale lecture madame de Cimecourt jeta un cri si douloureux que son mari s'élança aussitôt près d'elle; les jeunes filles suivirent de près leur père, et madame Dubois et Samuel, attirés par l'étrange tumulte qui se faisait dans la maison, accoururent également. Madame de Cimecourt marchait comme une insensée, sans répondre aux questions dont on la pressait. Une agitation convulsive secouait tous ses membres, le sang empourprait son visage, et ses dents claquaient d'une manière effrayante. Enfin, sans pouvoir proférer une parole, elle tendit à M. de Cimecourt la fatale lettre qu'elle tenait.

Le vieillard la prit et s'écria:

— Déshonoré!

Puis, il se leva de toute sa hauteur, comme pour proférer une malédiction, mais il retomba raide et inanimé.

On s'empressa autour de lui; on courut chercher le médecin. Ce vieux ami de la famille ne put que détourner la tête et essuyer une larme: une apoplexie foudroyante avait soustrait le vieillard au déshonneur.

Tout à coup madame de Cimecourt, qui jusque-là était restée anéantie par le désespoir, s'avança près du cadavre avec une majesté douloureuse.

— Marguerite, dit-elle à l'une de ses filles, vous êtes maintenant ma fille aînée. Prions Dieu pour votre père.

Mais cette énergie factice lui manqua bientôt; son cœur se brisa, ses sanglots éclatèrent et elle s'écria:

— Prions Dieu pour votre sœur! prions Dieu pour votre sœur!

Quant à madame Dubois elle s'était machinalement attachée à son fils, contre lequel elle se serrait avec effroi, car elle le voyait, lui aussi était frappé mortellement au cœur.



SECONDE PARTIE.

1822.

CHAPITRE PREMIER.

ROMANESQUE.

Lorsque l'on s'aventure dans quelques-unes des rues qui avoisinent l'extrémité des faubourgs, entre la barrière de Clichy et la barrière Rochechouart, on ne retrouve plus rien ni de l'aspect, ni de l'agitation des autres quartiers de Paris. Là, précieux partout ailleurs et ménagé savamment, le terrain semble avoir perdu sa valeur, tant il se trouve employé avec prodigalité. Point de maisons à cinq étages entassés les uns sur les autres, mais des jardins, de véritables jardins qui dressent fièrement les têtes verdoyantes de leurs arbres au-dessus des murs qui forment la rue. Seules, sans fenêtres, sans qu'un corps-de-logis les surmontent, de rares portes cochères interrompent la monotonie de ces murs élevés à une grande hauteur et que le temps a rendu noirs, ces murs au pied desquels une herbe abondante pousse en paix. Enfin, nul bruit ne vient troubler leur silence et leur solitude, si ce n'est le grincement saccadé de quelques fiacres grimpant, non sans peine, la pente raide et malaisée de la rue.

L'intérieur des rares maisons qui composent ces quartiers n'a pas un caractère moins tranché.

En entrant, se trouve la loge d'un portier dont les manières, à la fois patelines et futées, rappellent involontairement le proverbial Grégoire des *Visitandines :* cet homme salue humblement le visiteur, et le conduit nu-tête jusqu'au principal corps-de-logis qui s'élève d'ordinaire au bout d'une avenue de douze à quinze pas. Introduit dans une grande salle que décorent des dessins au crayon noir, des tableaux en broderies et des cartes géographiques, il faut attendre, durant quelques minutes, la maîtresse du logis. Cette salle est un parloir, cette maison *un pensionnat de jeunes demoiselles.*

Directrice de l'un de ces pensionnats, madame Gerbrée venait enfin de rentrer dans son appartement, où, les pieds sur les chenets et plongée dans un grand fauteuil, elle trouvait enfin, après les occupations et le bruit de la journée, un calme aussi profond que pouvait le lui faire désirer son extrême fatigue. Toutes les pensionnaires étaient couchées, toutes les portes fermées, et il ne restait plus dans la maison d'autre lumière que les lampes de nuit dont la lueur douteuse transparaissait à travers les rideaux bien clos des dortoirs.

Madame Gerbrée se délectait donc dans ce repos délicieux. A demi déshabillée, elle oubliait d'achever sa toilette de nuit, tant elle se trouvait bien devant le feu qui pénétrait ses membres d'une chaleur caressante, lorsque le bruit d'une voiture roulant avec rapidité dans la rue vint l'arracher à sa rêverie somnolente. La voiture s'arrêta devant la porte du pensionnat voisin dont, au même instant, on tira la sonnette extérieure avec violence. On ne répondit point, et la sonnette tinta une seconde et une troisième fois.

Alors la voiture se remit en marche, et ce fut, cette fois, devant la porte de madame Gerbrée qu'elle s'arrêta.

Au premier appel de la sonnette, le portier, qui n'était point encore couché, répondit à ceux qui se présentaient si tard, et après quelques pourparlers il vint demander les clefs à madame Gerbrée, qui se les faisait remettre chaque soir à neuf heures.

— La personne qui se trouve à la porte veut parler de suite à madame pour une affaire très importante, dit-il.

Madame Gerbrée se consulta quelques instants sur le plus ou moins de convenance de recevoir la visite de personnes inconnues à une pareille heure; enfin la curiosité l'emporta et elle donna l'ordre d'ouvrir. Durant cette courte délibération la sonnette se fit entendre de nouveau en témoignage de hâte et d'impatience.

Pendant que les clefs grinçaient dans les serrures, que la porte tournait en criant sur ses gonds, et que la voiture entrait dans la cour et venait s'arrêter devant le perron, madame Gerbrée rajustait un peu sa toilette, s'enveloppait d'un grand châle et allumait une des lampes du parloir.

Un homme descendit de la voiture et entra sans quitter le chapeau qui couvrait sa tête, sans ouvrir les plis du manteau dont il s'était soigneusement enveloppé.

— Madame, dit-il à mi-voix, et avec un accent étranger où la maîtresse de pensionnat crut reconnaître la prononciation allemande, voici soixante mille francs en billets de banque. Je vous amène une élève à laquelle appartient cette somme, que vous placerez d'une manière sûre, chez un notaire, ou de quelque façon qu'il vous plaira; les intérêts serviront à vous payer. A dix-huit ans, si vous trouvez à marier l'enfant, les soixante mille francs seront sa dot; si elle veut entrer dans un couvent, ne vous y opposez pas... Si elle meurt, ajouta-t-il avec une expression de voix dont tressaillit madame Gerbrée, si elle meurt, devenez son héritière.

Et il sortait quand madame Gerbrée le retint.

— Mais, monsieur, encore faut-il que je sache...

— Rien, madame. Si cet arrangement ne vous convient pas, j'irai le proposer à d'autres.

— Du moins je vais vous donner un reçu de la somme que vous me remettez.

L'étranger haussa les épaules par un mouvement d'impatience et de colère.

Quand madame Gerbrée eut terminé le reçu, il prit le papier, le broya dans ses mains, et dit:

— Je vais vous chercher votre élève. En effet, il remonta dans la voiture; mais au lieu d'en descendre lui-même l'enfant, il le jeta, plutôt qu'il ne le posa sur les marches du seuil, et au même instant la voiture partit au grand galop des chevaux. Bientôt le bruit de cette voiture s'éteignit tout-à-fait, et madame Gerbrée stupéfaite se trouva seule, devant une petite fille de quatre ans environ et qui paraissait plongée dans un sommeil léthargique. Enveloppée dans un manteau d'homme et couchée sur les dalles du perron, elle ne donnait d'autre signe de vie que le souffle entrecoupé d'une respiration maladive.

Madame Gerbrée la prit dans ses bras et l'emmena dans sa chambre.

Là elle la réchauffa de son mieux devant la cheminée flamboyante, et, après l'avoir déshabillée, elle essaya de ranimer la pauvre petite créature par des frictions et en lui faisant respirer des sels. Ces soins ne demeurèrent point inutiles, et l'enfant ouvrit enfin les yeux.

Lorsqu'elle se vit dans les bras d'une inconnue, ses regards n'exprimèrent ni surprise, ni terreur; elle se laissa continuer les soins qu'on lui donnait et les reçut machinalement et avec une apathie complète que madame Gerbrée crut devoir attribuer à un somnifère qu'on lui avait fait prendre.

Cependant madame Gerbrée se demandait avec inquiétude si elle enverrait chercher de suite un médecin ou si elle attendrait jusqu'au lendemain. Elle comprenait bien toute la responsabilité morale qui pèserait sur elle dans le cas où il arriverait quelque accident à la petite fille; mais d'un autre côté elle calculait combien pouvait nuire aux intérêts de son pensionnat l'ébruitement de cette aventure romanesque. La malveillance et la jalousie des autres maîtresses de pension, ses rivales, ne manqueraient pas de s'en emparer et de la présenter sous un point de jour fâcheux. L'épithète d'Hospice d'Enfants-Trouvés serait appliquée à son pensionnat, et Dieu sait l'impression que cela produirait sur les parents des élèves. D'ailleurs la somme considérable remise pour l'éducation de l'enfant, d'ailleurs ce voyage entrepris en voiture de poste à quatre chevaux pour l'amener dans un pensionnat, attestaient que l'on n'avait rien voulu tenter de dangereux contre son existence; on peut attendre jusqu'au lendemain matin.

Il en arriva donc encore cette fois comme il en arrive toujours lorsque l'on met en opposition un devoir et des intérêts personnels; les intérêts personnels l'emportèrent: madame Gerbrée se coucha, après avoir placé près d'elle, sur les coussins d'un canapé, la petite créature qui venait de lui arriver d'une manière si mystérieuse.

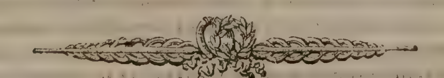
Quoique d'un caractère froid, résolu et masculin, madame Gerbrée dormit peu durant le reste de la nuit, et, il faut l'avouer, l'aventure étrange dans laquelle elle jouait un rôle causèrent plus encore son insomnie que les soins dont pouvait avoir besoin la petite fille. Rien, au contraire, n'interrompit le sommeil de cette dernière, et lorsqu'au point du jour la cloche du pensionnat donna le signal du lever, elle se mit sur son séant et porta autour d'elle de grands yeux bleus, non sans étirer ses petits bras chétifs. Puis elle proféra quelques mots qui parurent à madame Gerbrée de l'allemand corrompu, car quoique la maîtresse de pension parlât assez bien cette langue, elle ne comprenait rien aux mots barbares et gutturaux de l'enfant.

C'était du reste une jolie petite fille de quatre à cinq ans, pâle et souffreteuse, mais dont le regard avait une douceur inexprimable.

Ses cheveux, d'un blond soyeux, tombaient avec profusion sur ses épaules, et l'une de ses mains portait la cicatrice d'une blessure profonde et récente; quant à ses vêtements, ils ne pouvaient donner aucun renseignement ni sur son pays ni sur sa famille.

Cependant il fallait donner un nom à cette enfant, qui n'en portait point; il fallait la présenter dans le pensionnat sous des auspices moins romanesques que ceux où elle se trouvait; madame Gerbrée décida que l'enfant porterait le nom de Marie, et ne laissa pénétrer personne chez elle avant dix heures. Alors elle se fit amener un fiacre, écarta par des combinaisons habiles tous ceux qui auraient pu la voir et monta dans la voiture avec l'enfant. Une heure après, elle revint avec Marie, qui se trouva dès lors installée dans le pensionnat.

Il faut ajouter que les 60,000 francs furent loyalement déposés chez un notaire et déclarés la propriété de la jeune fille.



CHAPITRE II.

POUR UNE MÈRE.

Il faut le reconnaître, l'éducation publique ne profite qu'aux élèves doués de dispositions heureuses, et surtout à ceux que les soins maternels ont disposés d'abord à recevoir cette éducation en leur facilitant les premières voies de l'étude. Seule une mère peut se donner la persévérance indispensable pour faire surmonter aux enfants les difficultés si décourageantes dont s'effarouche et se rebute leur caractère mobile et irréfléchi. Il faut qu'une mère s'agenouille devant eux; il faut qu'elle reste là sans relâche à leur côté pour obtenir, moitié par caresse, moitié par volonté, que ces chères petites créatures quittent leurs poupées et leurs cerceaux et viennent se fatiguer devant les pages sévères d'un livre ou sur les touches d'un piano qui astreint leurs doigts à presque des tortures. Comment voulez-vous sans cela qu'ils ne soient pas tristes et paresseux, sous les murs froids et sombres d'une pension? eux qui ont tant besoin de mouvement, d'air et de soleil!

Répétons-le donc; les enfants abandonnés de trop bonne heure aux soins de l'éducation publique ne profitent pas de ces soins, se rebutent devant les difficultés, et, loin de marcher par les châtiments, n'en contractent que plus de dégoût et d'aversion. Il y a dans tous les colléges et dans tous les pensionnats des élèves auxquels dix ans d'études ont laissé, presque entière, l'ignorance qu'ils avaient le jour de leur arrivée.

C'est, voyez-vous, qu'un instituteur, n'importe le dévouement qu'il mette à remplir ses devoirs, ne peut s'occuper également des élèves qui ne profitent point de ses leçons et de ceux qui savent en recueillir les fruits; il a un but, il faut qu'il y fasse arriver une partie de ses néophytes, n'importe ceux qu'il laisse derrière lui.

Jetée dans le pensionnat de madame Gerbrée sans parler un mot de français, sans connaître les moindres principes de l'instruction la plus élémentaire, Marie versa des larmes bien amères quand il lui fallut se placer devant une table noire, agiter dans ses doigts de longues aiguilles à tricoter et répéter les lettres de l'alphabet, que lui désignait sur un tableau une sous-maîtresse vieille et sans pitié. L'heure de la récréation ne lui apportait guère que des privations et des châtiments. Ou bien, si la sévérité de ses maîtres se relâchait à son égard, que vouliez-vous qu'elle devînt au milieu de toutes ces jeunes filles qui parlaient une autre langue! qui riaient de l'expression tudesque avec laquelle la pauvre petite défigurait les mots français qu'on lui faisait répéter! L'enfance est sans pitié, a dit La Fontaine, et la petite Marie subissait cruellement, chaque jour, les conséquences de cette triste vérité. Rebutée par les maîtresses qui ne voyaient en elle qu'une paresseuse, sans chercher à s'expliquer la cause de cette paresse, moquée et harcelée par ses compagnes parce que les maîtresses la dédaignaient et qu'elle prêtait au ridicule; souffrante, chétive, mélancolique, l'infortunée ne cherchait qu'à éviter les doubles tortures des heures d'études et des heures de récréation.

Contre les premières, elle s'armait d'indifférence et d'une incroyable force d'inertie. Insensible à la honte des châtiments, insoucieuse des privations, elle se refusait à toute espèce de travail, passait ses heures d'études dans une somnolente rêverie, et se résignait à tout sans murmurer et avec une apathie profonde. La classe finie, pour se soustraire à ses compagnes, elle se réfugiait dans quelque coin obscur du pensionnat, et là, assise, immobile, sans prendre part aux jeux, elle attendait que la cloche la rappelât en classe. Du reste, malpropre, les cheveux toujours en désordre, les vêtements couverts de taches, les mains barbouillées de terre et d'encre, les souliers éculés et sans cordons. Les seules circonstances où elle donnât quelques signes d'émotions étaient les jours de sortie. Alors, pâle et les yeux pleins de larmes, elle errait autour du parloir où les parents venaient chercher ses compagnes, et elle contemplait avec des marques évidentes de douleur et d'agitation ces jeunes filles qui embrassaient leur mère, et qui sortaient joyeuses et parées, au milieu de sœurs ou de frères, pour aller se livrer aux plaisirs des spectacles, des promenades, et de mille autres divertissements que le soir, en rentrant, on racontait à la veillée et dans les dortoirs. Ces récits n'agissaient pas moins vivement sur l'imagination de Marie que la sortie de ses compagnes.

Madame Gerbrée, femme froide et systématique, constamment dans les limites les plus strictes du devoir, ne voyait dans la petite Allemande qu'une charge et une humiliation pour le pensionnat. Après avoir employé tous les moyens de rigueur qu'elle pût imaginer pour tirer l'enfant de son apathie, elle se réfugia dans cette pensée: « elle manque d'intelligence, on ne peut rien en faire; » et Marie resta, pour ainsi dire, abandonnée à elle-même.

Deux ans s'écoulèrent.

Un jour que, rebutée et traitée à peu près comme une idiote, Marie n'avait point été emmenée à la promenade avec ses compagnes, car pouvait-on se charger d'un enfant malpropre à ce point, une jeune fille, du même âge, entra dans la cour en pleurant; c'était une nouvelle élève que ses parents venaient d'amener au pensionnat.

Voyant que cette jeune fille pleurait et ne se moquait pas d'elle, Marie s'avança et dit:

— Pourquoi pleures-tu?

— Parce que je viens de quitter maman.

— Ta maman? demanda Marie. Mais, qu'est-ce donc? Elles parlent toutes ici de leur maman et je ne sais point ce que c'est; qu'est-ce donc qu'une maman?

— Tu ne le sais point? demanda l'autre petite fille avec étonnement.

— Non! Vois-tu, quand je demande quelque chose ici, on se moque de moi. Dis-le-moi, toi.

— Une maman, voilà: c'est une dame belle, belle comme tout ce qu'il y a de plus beau; elle embrasse sa petite fille, elle la caresse, elle l'aime; elle lui dit d'être sage; elle lui donne des bonbons; elle la soigne quand elle est malade.

— Je n'ai point de maman! interrompit tristement Marie.

— C'est que tu n'es peut-être point sage. Car moi, maman m'a dit que si je n'apprenais pas bien et que si la maîtresse n'était pas contente de moi elle ne viendrait plus jamais me voir et que je n'aurais plus de petite maman. Au contraire, si l'on est satisfait de moi, maman, aux vacances, viendra de bien loin, bien loin, pour me voir, et m'emmènera avec elle dans son pays pendant bien longtemps.

— Et crois-tu que si j'étais sage, que si j'apprenais bien, que si Madame était contente de moi, j'aurais aussi une maman qui viendrait me voir et qui m'emmènerait en vacances dans son pays?

— Sans aucun doute, répliqua la petite fille, qui ne pouvait supposer qu'un enfant n'eût point de mère.

— C'est donc parce que je ne suis point sage que je reste toujours ici toute seule et que l'on m'appelle la petite abandonnée? Oh! je veux être sage, je veux qu'une maman vienne me voir; qu'elle m'embrasse comme la tienne t'embrasse; qu'elle m'emmène comme la tienne t'emmène! Ecoute, si tu le veux, nous serons amies à nous deux; si je deviens encore paresseuse, tu me parleras de ma mère, et alors je travaillerai bien, je serai courageuse. Comment te nommes-tu?

— Aline.

— Moi, Marie.

Et elles s'embrassèrent.

Au retour de la promenade, et quand on eut sonné l'étude du soir, on fut tout surpris de voir arriver Marie,



les cheveux bien peignés et les vêtements en ordre; cette surprise augmenta encore lorsqu'on observa qu'elle suivait attentivement les leçons et qu'elle s'efforçait d'en profiter. On attribua cet heureux changement à la société de la nouvelle arrivée, et, sans chercher à s'expliquer autre-n pareil phénomène, on encouragea, par tous les moyens possibles, la petite fille à persévérer... Après quatre mois, Marie s'exprimait en français avec pureté, savait lire correctement et commençait à bien former ses lettres en grosse écriture; elle était le modèle de la pen-

sion; soumise, laborieuse, soignée dans ses vêtements, et d'une gaîté spirituelle qui lui gagnait l'amitié de tout le monde.

Cependant elle s'inquiétait beaucoup de la distribution es prix et des vacances : c'était sur ce sujet que roulaient tous ses entretiens avec la petite Aline.

— Que nous serons heureuses dans trois mois! se disaient-elles.

— Oh! oui bien heureuse! s'écriait Aline: maman viendra me chercher et m'emmènera dans son jardin, dans son beau jardin, où il y a des arbres grands, grands comme cette maison; et puis une rivière, et puis des cygnes, et puis un bateau, dans lequel mon frère me promène.

— Et moi, reprenait Marie, moi je verrai maman; je l'embrasserai, je lui dirai que je l'aime; je ne la quitterai pas d'un moment. Vois-tu, chère Aline, comme elle sera contente quand je lui dirai : Ta petite fille est sage à présent, parce qu'elle a voulu voir sa maman.

— Est-ce que tu ne l'as jamais vu ta maman, toi? lui demanda sa compagne.

— Je ne sais pas si c'est un rêve que j'ai fait, mais il y a bien long-temps, bien long-temps, j'étais toute petite, et une dame belle, belle, me tenait sur ses genoux et me caressait... Un jour, je me vis dans les bras d'un grand homme noir, qui me battait quand je pleurais. Et puis, après avoir été long-temps dans une maison fermée et à grandes fenêtres, on me mit dans une petite maison roulante et je m'éveillai chez Madame, dans le pensionnat.

— Cette dame était ta maman, car une maman est toujours belle, belle, vois-tu.

— Que je voudrais être aux vacances!

— Et moi donc, Marie.

— Maman! je verrai maman! Oh! quand serai-je au jour de la distribution!

Ce jour arriva enfin.

La distribution des prix se fait ordinairement vers le milieu de septembre. C'est un jour attendu avec une grande impatience par les enfants et avec une grande anxiété par les maîtres, car c'est un jour d'épreuves.

On ouvre à deux battants les triples portes, ordinairement closes; auprès d'elles se tient le concierge, tout ébloui des flots de clarté dont l'inonde le vestibule, et auprès de lui la foule des maîtres de la pension, convertis en maîtres de cérémonies, s'empressent autour des familles qui descendent de voiture, et à qui l'on fait traverser la maison entière, sur le chemin des parents empreinte de couleurs charmantes; tout y est rose et badigeonné. Ici, une fumée blanche et parfumée monte comme un encens des fenêtres de la cuisine; plus loin, à travers l'allée d'arbres en fleurs qui conduit à la salle de distribution, il est facile d'apercevoir le chœur des domestiques, vêtus de blanc, qui s'occupent avec modestie et activité, les uns à battre les couvertures, d'autres à carder les matelas, d'autres à frotter et à éponger, tous à tenir cette promesse de prospectus: *Propreté, salubrité.*

Les prix se distribuent ordinairement sous une tente dressée parmi les arbres de la cour. On y arrive au milieu d'une exposition de dessins et de broderies, dont les papiers jaunes et bleus ressortent sur un fond de tapisserie. La tente est ainsi distribuée : les parents au milieu, les pensionnaires des deux côtés, toutes habillées pareillement avec une élégance fort simple. Oh! mon Dieu! tout uniment une robe de mousseline blanche un nœud dans les cheveux, un ruban à la taille, quelquefois un petit tablier de percaline noire, à corsage sans manches.

Un personnage illustre, d'ordinaire un académicien, s'assied auprès de la maîtresse de pension; derrière sont rangés les professeurs. Et ici nous trouvons un préjugé à combattre et à détruire; bien des gens s'imaginent encore qu'il y a, dans une pension de demoiselles, des maîtresses et des sous-maîtresses; ces gens-là se trompent grossièrement, on n'y compte plus, depuis long-temps, que des maîtres et des sous-maîtresses.

Le discours est prononcé par le professeur de littérature. Puis ensuite, le personnage illustre dont je vous ai parlé tout à l'heure se lève et prononce, à son tour, une allocution. Dans cette allocution, l'orateur compare la jeune fille qui a reçu une bonne éducation avec la jeune fille qui, au contraire, n'a pas profité de la bonne éducation qu'on lui offrait. On les accompagne dans la vie à travers les nouveaux ordres de devoirs que leur imposent les années, jusqu'au moment plein d'intérêt où, devenues mères de familles, elles songeront à ramener leurs enfants dans la même pension et dans les bras de la femme qui sourit à leurs premières joies, qui endormit leurs premiers chagrins, — femme qui est leur seconde mère. La dernière phrase de la péroraison: « Souvenez-vous que le vaincu de la veille peut être le vainqueur du lendemain; » cette dernière phrase, disons-nous, est toujours accueillie, au milieu des applaudissements, par les larmes et les sanglots de toutes les jeunes filles, — vainqueurs ou vaincus.

Les discours terminés, on procéda à la distribution des prix et l'on arriva à la classe de Marie.

— Premier prix d'écriture, Marie!... Marie! lut la maîtresse de la pension.

Marie, dont le cœur bondissait de joie, s'élança du gradin et vint près de madame Gerbrée. Pauvre petite! le cœur palpitant, les yeux voilés de larmes, elle cherchait avec impatience, dans la salle, la mère trois fois aimée, la mère si long-temps attendue, qui allait se lever et lui dire :

— Ma fille!

Mais ce fut madame Gerbrée qui déposa la couronne sur la tête de Marie et qui seule lui donna un baiser.

— C'est que j'ai un second prix, pensa la petite fille, et que maman me donnera la seconde couronne.

En effet, la voix qui proclamait les prix répéta bientôt :

— Orthographe, premier prix, Marie!... Marie! Et elle s'élança avec plus d'émotion que la première fois; mais ce fut encore madame Gerbrée qui lui présenta la couronne et le prix.

A cette vue fatale Marie frissonna de tous ses membres.

— Maman! dit-elle ; c'est maman qui doit me donner ce prix!

— Infortunée! lui dit madame Gerbrée émue jusqu'aux larmes, tu n'as point de mère!

En entendant ces mots funestes Marie jeta un cri perçant.

— Maman! maman! s'écria-t-elle; je veux maman!

Et il fallut l'emporter au milieu d'effrayantes convulsions.

CHAPITRE III.

UNE BONNE ACTION.

La distribution des prix et la construction de la tente avaient nécessité tant de désordre dans le pensionnat que l'on ne put trouver d'autre lieu, pour coucher provisoirement Marie, que la chapelle, vaste et sombre pièce, où on lui fit, tant bien que mal, un lit avec des matelas jetés les uns sur les autres. Là, une sous-maîtresse, — car madame Gerbrée se trouvait obligée de retourner présider la solennité que n'avait déjà que trop longtemps suspendu un incident aussi étrange, — déshabilla la petite malade et tâcha, par des potions calmantes, de calmer son agitation nerveuse. Mais les convulsions, loin de s'apaiser, prenaient d'instant en instant une violence nouvelle, dont le médecin, arrivé sur ces entrefaites, se montra lui-même effrayé.

Ce médecin, l'un des plus célèbres et des plus habiles de Paris, quoiqu'il parût jeune encore, était un homme pâle et chauve, dont la physionomie pleine de douceur exprimait une mélancolie profonde. L'étude autant que les souffrances avaient vieilli, avant le temps, son organisation naturellement faible, et ceux-là qui ne l'avaient point vu depuis huit années auraient difficilement, en lui, reconnu le sous-aide en chirurgie Samuel Dubois, qu'un brevet envoyait à Cambrai, vers le mois d'octobre 1816.

Peu de temps après le funeste départ de mademoiselle de Cimecourt, il avait été appelé à Paris et attaché à l'hôpital de la Pitié, grâce à la protection d'un général, ami de son père. Là, sa disposition et son aptitude au travail n'avaient point tardé à le faire distinguer, et des circonstances heureuses s'étaient jointes aux bonnes dispositions de ses chefs pour lui. Si bien que huit ans après son retour à Paris, non-seulement il occupait une chaire à la Faculté de médecine, mais encore il se trouvait une riche et nombreuse clientelle.

Le docteur Samuel Dubois ne put, sans une vive émotion, entendre le récit des circonstances qui avaient jeté la pauvre petite fille dans un pareil état de souffrances. Il prescrivit diverses potions, et s'asseyant près du lit improvisé de la malade, il résolut d'attendre l'effet des remèdes et de ne point la quitter avant d'avoir vu cesser une agitation si violente et qui pouvait devenir funeste.

Lorsque les convulsions de Marie s'apaisèrent et qu'elle ouvrit les yeux, la nuit était venue; quelques bougies jetaient seules leur clarté jaune et faible dans cette grande salle en désordre, encombrée d'objets laissés là en dépôt depuis deux jours. L'enfant souleva sa tête brûlante, étendit ses mains encore agitées, et murmura :

— Maman!

Maman, répéta-t-elle, maman, viens me couronner; j'ai des prix, j'ai été bien sage depuis huit mois.

Puis elle se mit tout-à-fait sur son séant, regarda autour d'elle, et parut recouvrer toute sa raison; alors, par un mouvement subit, elle jeta ses bras au cou de madame de Gerbrée, fondit en larmes et s'écria :

— Je n'ai point de maman! je n'ai point de maman!

— Chère enfant, dit Samuel en l'attirant à lui, chère enfant!

— Je n'ai point de maman comme Aline, pour m'aimer! pour m'embrasser comme la maman d'Aline l'embrasse! Je n'ai point de maman! Oh! je comprends maintenant pourquoi ces demoiselles m'appelaient toujours la petite abandonnée.

Après quelques instants de réflexion et de silence morne, elle répéta :

— La petite abandonnée!

— Si cette enfant passe le temps des vacances seule dans cette maison, elle est perdue, dit le docteur Samuel Dubois à madame Gerbrée qu'il avait emmenée à l'écart.

— Comment donc faire, monsieur?

— Ma mère habite, à quelques lieues de Paris, une maison de campagne; ma voiture m'attend à la porte du pensionnat; laissez-moi conduire aujourd'hui, sur l'heure, la petite Marie à ma mère. Le changement de lieux et d'habitudes, l'air de la campagne, de continuelles distractions, peuvent seules apporter remède à ses souffrances toutes morales; y consentez-vous?

— Très volontiers, docteur.

En quelques instants tous les préparatifs pour le départ de Marie se trouvèrent terminés, et le docteur Samuel l'emporta lui-même dans ses bras jusques à sa voiture.

La maison de campagne où demeurait madame Dubois s'élevait dans les environs du port de Creteil, sur les bords de la Marne. C'était une jolie petite habitation où le calme, l'aisance, et surtout les soins de son fils, rendaient une santé nouvelle à la vieille dame, que les coups de l'infortune avaient failli faire succomber. Là, elle ne vivait que pour son fils; présent, elle l'entourait de ces soins perpétuels et muets qui préviennent tous les désirs, qui rassemblent tous les bien-êtres sur la personne aimée. Elle avait des sourires et des paroles pour dissiper la tristesse que parfois laissaient à Samuel d'anciens souvenirs et les scènes de souffrances dont sa profession le rendait trop souvent témoin. Si des inquiétudes le préoccupaient, elle les lui faisait oublier par des distractions combinées savamment et que le hasard semblait seul amener; enfin, pour lui complaire, elle s'était presque associée à ses études. Quelque plante manquait-elle à l'herbier du docteur, il la voyait, le soir, dans son cabinet; la veille avait-il désiré un livre, le livre se trouvait comme par magie ouvert sur son bureau; ainsi l'existence s'écoulait pour lui, douce, sans soucis, et dégagée de ces mille tracas qui la rendent parfois si désagréable et si peu commode. Aussi, dès que les devoirs de sa profession ne le retenaient plus à Paris, il quittait son hôtel de la rue de l'Université et venait dîner et passer la soirée avec sa mère, laissant à de jeunes médecins, ses élèves, le soin des visites de nuit, que lui interdisait d'ailleurs la faiblesse de sa propre santé.

Assise près de la fenêtre du salon, madame Dubois, dès qu'un bruit léger se fit entendre à l'extrémité de la route, reconnut aussitôt le pas des chevaux de son fils et vint au-devant de lui pour l'embrasser plus tôt. Jugez de sa surprise, lorsqu'elle le vit descendre de la voiture avec une petite fille, enveloppée soigneusement d'un manteau et qui paraissait endormie.

— Mère, dit Samuel en souriant de la surprise qu'excitait la nouvelle venue; mère, je t'amène une bonne action à faire et une compagne pour rendre moins longues tes attentes, lorsque des affaires me retiennent à Paris. Fais disposer dans ta chambre un lit pour ce petit ange, et ordonne que l'on serve le dîner, car je meurs de faim.

Le lit fut bientôt dressé : Samuel, après avoir lui-même couché Marie avec tant de précaution qu'elle ne s'éveilla point, passa dans la salle à manger avec sa mère.

Là, en dînant, il lui apprit ce qu'il savait de la petite fille par madame Gerbrée, c'est-à-dire le changement subit survenu dans ses habitudes et le désespoir qui l'avait

frappée à la distribution des prix. Quant au reste, madame Gerbrée avait jugé à propos de le tenir secret, et avait coupé court aux questions du docteur en disant que Marie était une orpheline confiée à ses soins.

— Je crains une fièvre lente, ajouta Samuel quand il eut conté tous ces détails à sa mère; mais le temps et tes soins guériront et préviendront peut-être les symptômes alarmants qui m'inspirent de telles craintes.

Le dîner terminé, madame Dubois alla s'établir près du lit de l'enfant, et avec ce tact merveilleux dont les femmes seules ont le pieux et divin secret, elle trouva moyen de soulager les souffrances de la petite malade avec plus d'efficacité peut-être que ne l'aurait fait le médecin avec toute sa science.

Le lendemain matin, quand Samuel entra chez sa mère, il trouva Marie déjà familiarisée avec sa nouvelle amie et qui jouait languissamment avec des fleurs que lui avait données madame Dubois.

Le docteur interrogea le pouls de l'enfant, puis il passa la main sur son front brûlant et pâle, et une expression mélancolique assombrit son visage, qu'avait épanoui d'abord la vue de cette jolie petite créature si charmante au milieu des roses éparses autour d'elle sur le lit.

— Mère, dit-il, la fièvre ne l'a point quittée; je crains bien que la science reste impuissante contre un mal si plein de mystères.

Les prédictions de Samuel ne se réalisèrent que trop; rien ne put guérir la fièvre lente qui consumait Marie; rien ne put dissiper la tristesse profonde dans laquelle elle restait plongée constamment. A toutes les caresses de madame Dubois, à toutes les paroles consolantes que lui prodiguait cette excellente dame, elle ne répondait que par un sourire forcé, suivi bientôt de deux larmes qui tombaient lentement sur ses joues brûlantes. Chaque jour ajoutait à l'état de langueur et de dépérissement de la pauvre petite fille. Ses grands yeux bleus brillaient de cette flamme étrange qui vient éclaircir parfois les regards de ceux que la mort se prépare à saisir, et la maigreur de son visage lui donnait une expression que l'on ne pouvait contempler sans un serrement de cœur. Du reste, douce, résignée, reconnaissante des soins de madame Dubois, et toujours affectueuse pour elle, jamais elle ne laissait échapper une plainte, jamais elle ne s'opposait aux tentatives médicales que Samuel essayait pour remédier à un état si funeste. Parfois, seulement, elle semblait ne pas entendre les paroles qu'on lui adressait, et demeurait plongée dans une somnolence profonde. Quant à son sommeil, il était court, interrompu, et souvent agité par ses rêves, durant lesquels un mot s'échappait souvent de la bouche de Marie :

— Maman! maman!

Samuel et madame Dubois étaient au désespoir.

Un jour Marie s'éveilla pleine d'une gaîté et d'une force étranges.

— Bonne madame, cria-t-elle à madame Dubois, bonne madame, je viens de voir maman; elle était avec des anges dans le ciel, et elle me disait : Viens, Marie.

C'était le délire.

CHAPITRE IV.

DES LETTRES.

Le docteur Samuel Dubois à sa Mère.

« Je ne pourrai point aller ce soir dîner avec toi, ma bonne mère; continue pour Marie l'usage de la potion que je t'ai donnée ce matin avant mon départ; la science n'a plus rien à faire en faveur de cette pauvre enfant; un miracle seul peut la sauver.

« Ce qui me retient ici, c'est la rencontre que j'ai faite, il y a deux heures, d'une ancienne amie.

« Tu connais la vieille madame Daubencourt et tu sais comment est morte misérablement sa femme de compagnie, madame Tarboché. Ce que tu ignores, mère, c'est qu'une pauvre jeune femme osa prendre la place de cette infortunée, et se trouva réduite par la misère à subir l'effroyable tyrannie d'une vieille, égoïste et méchante. Elle tomba bientôt malade de fatigue ou plutôt de désespoir. Je fus appelé par madame Daubencourt qui, après m'avoir consulté pour son compte, voulut avoir une consultation gratuite pour sa femme de compagnie, et me mena dans un grenier hideux où je trouvai... mademoiselle de Cimecourt, Athénaïs, cette jeune fille qui, tu le sais, ma mère, me donna des soins si tendres et si dévoués; cette jeune fille qui, par sa faute, jeta sa famille dans le désespoir et le malheur. A ma vue elle se cacha le visage et se mit à pleurer avec amertume; mais je parvins à la consoler, à lui rendre quelque confiance en elle-même, et j'obtins d'elle la promesse qu'elle quitterait demain matin la maison de madame Daubencourt pour venir passer quelque temps à la campagne, près de toi. Je transforme ainsi ta maison en hôpital; mais je connais ta charité et ton bon cœur; tu m'en aurais voulu si (je frémis rien que d'y penser!) j'avais laissé transporter Athénaïs à l'Hôtel-Dieu, car c'est là ce que voulait faire madame Daubencourt. Je dois la vie à mademoiselle de Cimecourt; d'ailleurs, mère, tu me l'as dit bien souvent : les fautes qu'a pu commettre un bienfaiteur ne nous dégagent point de la reconnaissance due au bienfait! et ce n'est point à nous à juger ceux qui nous ont tendu la main.

« Adieu, à demain,

« SAMUEL. »

« *P. S.* Je reçois à l'instant une lettre de mademoiselle de Cimecourt; je te l'envoie. Cette lettre rend ma résolution bien plus facile et me fait m'applaudir de l'avoir prise tout de suite. »

Au docteur Samuel Dubois.

« Quand vous m'avez quittée tout à l'heure, monsieur, je me suis demandé si je ne fuirais pas cette maison sans accepter vos bienfaits, sans vous revoir. J'ai tant à rougir devant vous, vous qui savez ma faute, vous qui savez que cette faute a tué mon père! Mais, monsieur, je suis encore plus à plaindre que coupable... et pourtant je suis bien coupable! Que vouliez-vous que fît une jeune fille de dix-sept ans, sans expérience, et à qui l'on écrivait :

« Je vous aime. Qu'un mariage secret nous unisse, un « mariage saint et contracté devant un ministre de ma « religion : il recevra nos serments, il les bénira. Ma « famille est puissante; mais son courroux finira par s'a-

« paiser, et alors nous serons heureux, alors notre vie « s'écoulera ensemble, toujours ensemble.

« FERDINAND, comte de MANHEIM. »

« Je cédai : ce mariage secret fut célébré ; en voici des preuves irrécusables... un acte signé par le ministre qui bénit notre union et par les deux amis de Ferdinand qui servirent de témoins. Il me fallut fuir de la maison paternelle, comme si j'avais été coupable... Mon mari le voulut et m'emmena en Allemagne ; là nous passâmes deux années entières, paisibles et sous des noms supposés. Je devins mère, et j'oubliais, près de mon mari, avec mon enfant, et ma faute et ma famille, quand un châtiment terrible de Dieu me tira de cette fausse sécurité et me jeta dans un abîme de malheurs.

« Mon mari, que des affaires avaient appelé dans une ville voisine, ne revint pas au jour qu'il m'avait désigné. Sans nouvelle de lui, inquiète, éperdue, après quatre jours d'une horrible attente, je partis pour cette ville ; là j'appris que le père de mon mari avait découvert notre retraite, qu'il avait voulu faire arrêter son fils, que celui-ci, grièvement blessé en se défendant, avait été emmené dans une voiture entourée de soldats, sans doute pour être jeté dans une prison d'état : car son père était puissant et riche ; Ferdinand me l'avait répété bien des fois, rien ne pouvait résister à ce qu'il voulait. Je revins chez moi, la mort dans le cœur. Oh ! monsieur, je ne prévoyais pas le coup plus terrible encore qui m'y était réservé. Pendant mon absence, la domestique chargée de veiller sur ma fille s'était enfuie avec mon enfant !

« Après huit jours de fièvre et de désespoir, j'étais mourante quand on me remit une lettre de faire part qui annonçait la mort de Ferdinand, comte de Manheim.

« Presque folle, étrangère, sans ressource, sans parler la langue du pays, il me fallut, après un an de misère, de larmes et de démarches inutiles, quitter l'Allemagne sans savoir ce qu'était devenu mon enfant. Une dame française, qui m'avait vue quelquefois, me prit en pitié et m'emmena avec elle à Paris. Là, monsieur, j'appris les funestes conséquences de ma faute : la mort de mon père et l'exil de ma mère et de mes sœurs, qui avaient dû, pour se soustraire à la honte dont je les avais accablées, quitter Cambrai et aller habiter la Belgique.

« Ma protectrice mourut, il y a trois mois ; je restai sans asile, quand on m'offrit la place de femme de compagnie chez madame Daubencourt. J'avais à choisir entre cette place ou le suicide... Dieu me soutint... J'entrai chez madame Daubencourt. Vous savez le reste.

« ATHÉNAIS DE MANHEIM.

Madame Dubois à son fils.

« Je reçois ta lettre et celle de madame de Manheim. Tout ce que t'écrit cette pauvre femme porte un caractère de vérité qui me fait te confirmer dans ton projet de lui donner un asile chez nous ; amène-la demain.

« Ta mère, ANNE DUBOIS. »

« L'état de ma pauvre Marie est toujours le même. »

CHAPITRE V.

CONVALESCENCE ET GUÉRISON.

Madame Dubois avait trop long-temps souffert elle-même pour ne point savoir de quels soins et de quelles précautions il faut se servir à l'égard de ceux que le malheur amène près de nous. Aussi, lorsqu'Athénaïs de Cimecourt, ou plutôt la comtesse de Manheim arriva, conduite par le docteur Samuel, à la maison de campagne de Creteil, la vieille dame la reçut avec une simplicité d'accueil, exempte tout à la fois de froideur et d'ostentation de sensibilité. Athénaïs redoutait ce moment qui la plaçait sous l'hospitalité d'une personne initiée au secret de ses malheurs et de ses fautes : elle respira facilement, elle se sentit légère et sans contrainte, lorsque madame Dubois, après l'avoir affectueusement embrassée, l'eut conduite dans un appartement où tout semblait disposé comme si la personne qui en prenait possession devait l'habiter pour toujours.

— Maintenant, lui dit-elle, je vous laisse, car un pauvre enfant réclame mes soins. Vous êtes souffrante ; si vous voulez rester chez vous pour vous reposer des fatigues de votre petit voyage, on vous préviendra lorsque le dîner sera servi ; si vous aimez mieux venir me rejoindre, vous me trouverez près du lit de ma malade.

Hélas ! l'état de Marie, loin de s'améliorer, devenait plus alarmant d'heure en heure. La respiration s'entrecoupait, le pouls s'affaiblissait, et parfois le délire lui faisait bégayer quelques paroles plaintives, parmi lesquelles revenait constamment le mot de

— Maman !

Le docteur Samuel interrogeait tristement le pouls de la petite fille, et madame Dubois essayait en vain de lui faire boire une potion que repoussait la main débile de Marie, lorsqu'Athénaïs entra dans la chambre. Vivement émue du spectacle douloureux qui s'offrait à ses regards, elle se pencha sur le lit de l'enfant :

— Pauvre petit ange ! murmura-t-elle.

A cette voix, l'enfant tressaillit de tout son corps et Samuel sentit le pouls s'élever avec violence.

— Hélas ! ajouta la comtesse de Manheim sans remarquer l'agitation de Marie et en devenant pâle, hélas ! mon enfant, mon pauvre enfant perdu pour toujours, serait à peu près de l'âge de ce petit ange.

Plus elle parlait et plus Marie semblait sortir de son état de somnolence. A la fin, elle s'assit sur son séant et ouvrit de grands yeux brillants de fièvre qu'elle attacha sur l'étrangère. Puis, celle-ci ayant pris des mains de madame Dubois la potion constamment refusée jusque alors par la petite fille, l'enfant la but sans résistance. Après cela, elle mit son bras autour du cou d'Athénaïs, comme pour l'empêcher de s'éloigner, appuya sa tête sur l'épaule de la jeune femme et s'endormit d'un sommeil dont le calme étonna et ravit le docteur Samuel.

Quelques heures après, Athénaïs, qui avait dîné près du lit de Marie et sans se dégager de ses étreintes, essaya de la remettre doucement dans son lit, afin d'aller elle-même prendre du repos ; mais celle-ci s'éveilla, les yeux pleins de larmes, et elle montra une telle agitation et tant de désespoir quand elle vit s'éloigner la femme pour laquelle elle témoignait une sympathie si vive, que le médecin, craignant une crise fâcheuse, engagea madame de Manheim à laisser transporter dans sa chambre et près

de son lit le lit de la petite fille. Ces mesures exécutées, les larmes et les cris cessèrent, et Marie redevenue calme et sereine prit la main d'Athénaïs dans ses deux petites mains qu'elle croisa le plus fortement qu'elle put; après cela elle s'endormit.

Le lendemain matin, son état s'était amélioré d'une manière inouïe, et dont ne pouvait se rendre compte, malgré toute sa science, le docteur Samuel. La fièvre avait disparu: il ne restait plus à combattre qu'une grande faiblesse, sans danger, dont triomphèrent sans peine des soins multipliés et sages.

Cette faiblesse disparut davantage de jour en jour, car la nature trouve tant de ressources et de vie dans l'organisation neuve et forte des enfants! Mais il ne fallait pas qu'Athénaïs quittât d'une heure, d'un moment, celle qui lui témoignait une affection si vive et si tendre, car aussitôt la fièvre reparaissait avec des symptômes inquiétants. Athénaïs était donc devenue inséparable de Marie; elle seule lui préparait ses boissons et ses aliments, elle seule disposait sa petite couche, elle seule peignait ses beaux cheveux blonds et la couvrait de ses vêtements. La première fois que l'enfant put quitter son lit pour respirer un air plus pur, pour regarder le bleu du ciel et la verdure des arbres, pour entendre le chant des oiseaux et pour frissonner voluptueusement aux molles caresses du soleil, ce fut encore Athénaïs qui la prit dans ses bras et qui vint la déposer dans un grand fauteuil près de la fenêtre. Toutes les autres personnes de la maison étaient devenues indifférentes à Marie; à peine avait-elle un regard, une parole pour le bon docteur Samuel et pour madame Dubois. Avec l'égoïsme de l'enfance, avec la violence exclusive d'une passion, elle repoussait tout ce qu'elle avait aimé autrefois afin de se donner entière à ce qu'elle chérissait éperdument aujourd'hui. Pourvu que la comtesse de Manheim fût là, dans le même appartement qu'elle; pourvu qu'elle pût suivre du regard ses moindres mouvements, elle restait des journées entières paisible et heureuse, n'interrompant son amie, occupée à écrire ou à broder, que pour lui tendre la joue et obtenir d'elle une caresse qu'elle prolongeait le plus longtemps possible, en la nouant pour ainsi dire dans ses bras.

Athénaïs, de son côté, éprouvait pour Marie une tendresse beaucoup plus passionnée que le sentiment de réciprocité dû à l'attachement singulier de la petite fille. Elle souffrait presque autant que cette dernière de leurs courtes séparations, rendues parfois indispensables: toute cette enfant était passée dans ses habitudes et dans sa vie. Près d'elle, elle oubliait et la douleur du passé et les inquiétudes de l'avenir. Par instant même, on aurait dit que cette enfant était la fille qu'elle avait perdue, tant elle éprouvait de bonheur à écouter les propos enfantins de la naïve petite créature, à passer doucement ses mains sur ses cheveux blonds et soyeux, à la bercer sur ses genoux en l'appuyant contre son sein. Leurs journées s'écoulaient de la sorte, en d'ineffables béatitudes; elles ne vivaient que pour elles deux et que par elles deux; elles s'isolaient de tout, et même du docteur Samuel et de la bonne madame Dubois.

Madame Dubois était femme, donc elle souffrait un peu de l'indifférence de cette petite Marie qu'elle aimait tant. Mais, si la jalousie pouvait approcher d'un cœur noble et vertueux comme le sien, il ne s'y trouvait pas du moins place pour un sentiment de haine: aussi ne mettait-elle pas moins de zèle à entourer de tout le bien-être possible les deux infortunées confiées à ses soins.

Quant au docteur Samuel, il s'émerveillait de voir des couleurs plus animées reparaître sur les joues de Marie, et s'il se confondait devant un mystère qui déjouait la science, il n'en désirait pas moins ardemment l'heure qui chaque soir le ramenait à Creteil, près de sa mère, d'Athénaïs et de Marie. Alors, il s'asseyait gaîment entre les deux heureuses femmes; alors il prenait la petite fille sur ses genoux, où elle s'endormait bientôt en tenant la main d'Athénaïs: la veillée achevait de s'écouler en douces causeries, dans lesquelles chacun apportait la satisfaction qui suit une journée laborieuse et le plaisir de se trouver avec des personnes aimées. Onze heures venues, on se retirait chez soi. Le lendemain ramenait le même bonheur paisible.

Après trois semaines d'une si facile existence, il y eut une grande fête dans la maison de Creteil; car Marie, soutenue par Athénaïs, put se promener dans le jardin sans l'aide d'un bras ou d'un soutien. Ce jour-là, le docteur Samuel ne voulut partir pour Paris qu'après avoir vu sa petite protégée s'avancer lentement sur la pelouse verdoyante et s'arrêter à chaque pas, enivrée d'air, de soleil et des suaves voluptés de la convalescence. Puis, comme des êtres souffrants l'attendaient à Paris, il s'arracha courageusement à ce doux spectacle pour aller remplir les devoirs de sa noble et pénible profession.

Dès lors, les symptômes de maladie et de faiblesse achevèrent de disparaître peu à peu chez Marie, et elle ne tarda point à se livrer à une gaîté dont on était loin de croire susceptible son caractère, jusque-là si mélancolique. Rien n'était joyeux comme de la voir, les couleurs de la santé sur le visage, courir follement dans le jardin à la poursuite d'une mouche ou d'un papillon, que, toute haletante, elle rapportait à son amie Athénaïs. Car il fallait qu'Athénaïs fût témoin de ses jeux; il fallait qu'Athénaïs ne s'éloignât jamais d'elle; sans cela, adieu à la gaîté, adieu aux jeux! Ni les caresses de madame Dubois, ni les agaceries du capitaine Loustot qui, de retour d'un voyage en Picardie, venait presque chaque semaine passer un jour ou deux à Creteil, ne pouvaient distraire l'enfant de son agitation et de son inquiétude. S'apercevait-elle de l'absence d'Athénaïs, aussitôt son visage s'obscurcissait, ses yeux s'emplissaient de larmes et le tremblement convulsif de ses membres revenait la secouer. La voix d'Athénaïs se faisait-elle entendre, alors l'agitation de Marie s'apaisait, ses larmes pouvaient enfin couler, et elle courait se jeter dans les bras de madame de Manheim. Mais ensuite, il lui fallait un peu de temps pour consentir à quitter la main de celle qu'elle aimait tant et pour reprendre ses jeux; encore ne le faisait-elle qu'avec défiance; encore au moindre mouvement de celle qu'elle ne cessait de suivre des yeux, revenait-elle s'attacher à sa robe pour la suivre pas à pas.

Une fois la guérison complète, madame Gerbrée, qui deux ou trois fois était venue, à la grande terreur de Marie, rendre visite au docteur Samuel, voulut reconduire l'enfant à Paris; cette détermination faillit lui causer une rechute si grave, que la maîtresse de pension dut consentir à ne point ramener celle qu'elle était venue chercher. Elle fit une pareille concession avec d'autant moins de difficulté que, seule tutrice de Marie, elle n'avait à rendre compte à personne de sa conduite en cette circonstance, — conduite que personne d'ailleurs n'aurait pu hésiter à approuver.

Quoi qu'il en soit, l'éducation de Marie ne souffrit point de la concession faite par madame Gerbrée: la petite fille reprit ses études, sous la direction d'Athénaïs, avec des progrès d'une rapidité surprenante. Si quelque

difficulté la rebutait, il suffisait d'une parole de son institutrice pour lui rendre du courage et la faire triompher du mot italien malaisé à retenir ou du trait que ses petits doigts avaient de la peine à former sur les touches du piano. De la sorte, en huit ou dix mois, son éducation se trouva beaucoup plus avancée que ne l'est ordinairement celle d'un enfant de son âge. Du reste, le travail ne nuisait ni à la santé ni à la belle humeur de Marie. Certes, personne n'aurait reconnu dans la petite espiègle blanche et rose qui parcourait toute la maison en chantant, la chétive créature pour laquelle naguère éprouvaient tant d'inquiétudes le docteur Samuel et sa mère. Elle semait la gaîté autour d'elle, et l'homme le plus morose aurait dû sourire à ses saillies spirituelles et à ses boutades d'enfant heureux et un peu gâté.

Le bon capitaine Loustot se tenait en adoration devant elle; soumis à ses moindres caprices, il aurait été capable de faire dix lieues pour prévenir un désir de la charmante petite fille. Madame Dubois n'allait jamais à Paris sans en rapporter une robe, un chapeau, des rubans et mille autres objets semblables pour en parer celle qu'elle aimait comme si elle eût été sa fille; enfin la première question que le docteur Samuel faisait en arrivant, après avoir embrassé sa mère, était toujours :

— Où donc est Marie?

Quant à la comtesse de Manheim, elle ne savait qu'embrasser la petite fille et lui consacrer toutes ses pensées, toutes ses affections, toute son existence.



CHAPITRE VI ET DERNIER.

DÉNOUEMENT.

Dix-huit mois d'un bonheur paisible et sans mélange s'écoulèrent ainsi pour ces quatre personnes que tant de souffrances avaient tour à tour éprouvées. Samuel lui-même semblait perdre sa mélancolie habituelle et se livrer à de suaves pensées qu'il n'avait jamais connues jusque-là. Sans négliger les devoirs de sa profession, il ne les pratiquait plus à l'exclusion de toute distraction innocente, et avec cette morne austérité d'un cénobite qui a embrassé la vie du cloître parce qu'il n'a plus rien à espérer dans ce monde. Souvent sa mère le surprenait, les yeux attachés avec émotion sur Athénaïs, et sans témoigner à Samuel qu'elle avait compris les secrets de son cœur, elle se réjouissait de le voir renaître à la paix et soulever sa tête si long-temps courbée sous une froide résignation, pour porter enfin vers l'avenir des regards d'espérance. Dès qu'elle eut fait cette découverte trois fois bénie, Athénaïs lui devint encore plus chère, et elle se prit à l'aimer comme une fille, comme celle qui devait, quand sa vieille mère serait rappelée vers Dieu, ne pas laisser Samuel seul sur la terre.

Il est des pensées que la bouche n'a pas besoin de dire pour que le cœur les comprenne. Ainsi, le secours des yeux reste inutile pour apprendre l'existence et le nom de ces fleurs qui répandent autour d'elles, cachées sous l'herbe, les trésors de leurs ineffables parfums. Quand ces pensées viennent, comme des anges, caresser de leurs ailes des fronts naguère encore brûlants et douloureux, une bienfaisante chaleur active la circulation du sang, l'imagination se dilate, la poitrine respire à l'aise et l'on puise mutuellement dans chaque geste, dans chaque regard, dans la moindre inflexion de voix, l'espérance et le bonheur qui s'en échappent à flots magnétiques.

Athénaïs, Samuel et sa mère se trouvaient sous cette influence mystérieuse qui les inondait de joies célestes, et telles que les élus en doivent éprouver. Heureux, ils pressentaient un bonheur plus grand encore, et l'avenir se balançait mollement à leurs yeux, parmi des trésors de paix et d'amour.

Comme l'hiver approchait, il fut résolu qu'on ne le passerait pas à la campagne, comme l'année précédente, mais qu'on irait habiter Paris durant cette saison de pluies et de froids. Ils quittèrent donc tous Creteil, au mois de novembre, et vinrent s'installer dans un magnifique hôtel acheté récemment par le docteur Dubois.

Un jour de janvier, après avoir terminé ses premières visites du matin, Samuel, les deux pieds posés commodément sur ses chenets et plongé dans un grand fauteuil, semblait se livrer à des pensées qui béatifiaient son visage et jetaient sur son front je ne sais quel bonheur lumineux. Une lettre causait cette joie profonde, et cette lettre, marquée du timbre de Bruxelles, portait la signature de madame de Cimecourt.

C'étaient, pour Athénaïs, des bénédictions de sa mère qui, disait-elle, ne se souvenait plus du passé et pardonnait, au nom d'un père, maintenant aux pieds de Dieu. Madame de Cimecourt terminait en annonçant sa prochaine arrivée à Paris. Là, disait-elle, je t'apprendrai quels projets forment pour ton bonheur M. le docteur Dubois et sa mère qui m'a écrit.

Samuel relisait pour la seconde fois ce billet envoyé sans être cacheté, et contenu dans une lettre à son

adresse, lorsqu'un étranger entra dans son cabinet. Agé de trente-six ans environ, cet homme semblait souffrant au point de ne pouvoir marcher sans l'appui d'un valet de chambre qui le soutenait. Le docteur Samuel le fit asseoir et l'interrogea sur les souffrances qu'il éprouvait.

— Monsieur, lui répondit l'étranger après avoir décrit les symptômes de son mal, qui provenait d'un effrayant marasme; je crains bien que les remèdes de l'art ne restent impuissants, car les causes de ce que j'éprouve sont toutes morales. Je suis Allemand; venu en France avec l'espoir d'y trouver un terme à des chagrins affreux, je retourne dans mon pays, trop certain qu'il ne me reste plus rien à espérer. Le peu d'existence que j'ai à vivre se passera dans l'isolement et les remords.

— Pourquoi vous livrer à un pareil désespoir, monsieur ?

— Pourquoi, docteur? Oh ! c'est que je suis bien malheureux! c'est que je suis bien coupable! J'ai séduit une jeune fille; je l'ai épousée malgré mon père... Mon père m'a violemment séparé d'elle, m'a fait enfermer dans une prison d'état, et ne m'en a laissé sortir qu'après deux années de captivité, et en m'annonçant la mort de ma femme et de mon enfant. Six années se sont écoulées dans cette triste croyance... Alors mon père, avant de rendre le dernier soupir, m'apprit que ma femme et mon enfant vivaient; qu'il ignorait le sort de la mère, et que ma fille avait été amenée à Paris... Puis il est mort sans me donner d'autres renseignements. Depuis lors, j'ai passé ma vie en recherches qui sont restées sans résultats.

Samuel l'écoutait, pâle et le cœur serré par une main de fer; car chaque parole de l'étranger détruisait ses rêves de repos et d'avenir.

Enfin, il s'arma de courage et résolut de remplir un devoir qui lui coûtait tout le bonheur de sa vie.

— N'êtes vous point le comte de Manheim? demanda-t-il d'une voix si tremblante que l'étranger l'entendit à peine.

— Mon nom! qui vous a dit mon nom?

— Ecoutez, monsieur, reprit Samuel; pour entendre ce que je vais vous dire, il vous faut de la force, car j'ai d'heureuses nouvelles à vous donner de... votre femme.

— Athénaïs! O mon Dieu! mon Dieu! parlez, monsieur! parlez, au nom du ciel! Vivrait-elle encore?

— Elle vit encore.

— Et vous savez le lieu où elle est... Dites, dites, je vous en supplie!

— En France... Dans cette maison.

— Oh! monsieur, courons...

— Un instant. Il faut la préparer à cette entrevue, qui pourrait lui causer des émotions trop vives et peut-être fatales; car elle aussi vous croyait mort...

Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit, et madame Dubois et Athénaïs, qui tenait Marie par la main, entrèrent pour venir annoncer à Samuel que le déjeuner l'attendait. Athénaïs et son mari se trouvèrent ainsi brusquement face à face. La jeune femme jeta un cri et tomba défaillante; le comte la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

— C'est moi, disait-il, moi qui reviens pour ne plus te quitter, Athénaïs! mon Athénaïs!

Samuel avait pris de sa main humide et froide la main de sa mère, qu'il serrait silencieusement. Marie, inquiète, se pressait contre Athénaïs et s'attachait avec force aux plis de sa robe.

— Et ma fille! Avez-vous des nouvelles de ma fille? demanda la comtesse de Manheim quand elle eut repris ses sens. Dites, savez-vous ce qu'ils ont fait de ma fille?

Le comte baissa tristement la tête.

— Ma fille! je ne la verrai donc plus! oh! pauvre mère que je suis!

A ces paroles la petite Marie, qui regardait fixement Athénaïs, avec une étrange expression de désespoir et de jalousie, tomba sur le plancher, en proie aux horribles convulsions qui, deux années auparavant, l'avaient jetée dans un si fatal état de souffrances. Athénaïs s'élança vers elle et voulut la relever; l'enfant détourna la tête et tendit sa main convulsive à madame Dubois, qui la prit sur ses genoux; mais bientôt elle s'échappa des étreintes de la vieille dame et courut se jeter dans les bras d'Athénaïs qui fondait en larmes.

— Tu l'aimeras mieux que moi! s'écria-t-elle.

En vain, la comtesse de Manheim lui prodiguait-elle les caresses et les baisers les plus tendres, en vain lui redisait-elle que rien ne les séparerait, que rien ne pourrait détruire l'affection qui l'unissait à elle, aucune parole, rien ne pouvait rassurer Marie ni calmer son agitation et ses plaintes.

— Tu l'aimeras mieux que moi! répétait-elle sans cesse d'une voix déchirante; tu l'aimeras mieux que moi!...

La vue du comte ne cessa pas de lui produire toujours une impression funeste, malgré les protestations que faisait ce dernier de ne jamais séparer Athénaïs de Marie, malgré les caresses par lesquelles il essayait parfois de rassurer l'enfant. Alors, elle tremblait de tous ses membres, jetait des regards de terreur autour d'elle, et se réfugiait dans le sein d'Athénaïs, où elle cachait son visage brûlant.

Dès lors, au calme heureux et doux qui régnait naguère dans la maison du docteur Samuel, succéda une tristesse sombre et pleine d'inquiétudes; car, malgré les soins d'Athénaïs pour Marie, malgré ses protestations de ne jamais la quitter, l'enfant était retombée dans les accès de la maladie nerveuse qui déjà lui avait été si fatale. Madame Dubois, son fils, et surtout Athénaïs ne s'éloignaient pas de son chevet; le comte de Manheim, nous l'avons dit, s'associait à ses soins et se gagnait l'estime de Samuel et de madame Dubois par la douceur et la grâce de son caractère.

Huit jours s'écoulèrent ainsi, lorsque le comte, auquel la poste venait d'apporter plusieurs paquets, entra dans une agitation visible, et prit Athénaïs et Samuel à l'écart.

— Je reçois des nouvelles heureuses et inattendues, leur dit-il. On a découvert la personne que mon père avait chargé d'amener notre enfant à Paris. Cet homme est un vieux domestique qui n'a pu dire le nom de la personne à laquelle il a confié l'enfant; mais il désigne le pensionnat d'une manière assez précise pour rendre mes recherches faciles et sûres, car il indique le quartier. J'y vais sur l'heure.

— Et moi je vous accompagne! s'écria la comtesse. Ma fille! ma fille! oh! mon Dieu! ne me la rendrez-vous pas?

Marie jeta un profond gémissement. Athénaïs courut à elle, mais l'enfant détourna la tête :

— Vous ne m'aimez plus, fit-elle; laissez-moi mourir!

Quelle que fût sa tendresse pour Marie, l'amour maternel l'emporta dans le cœur de la comtesse, et elle courut avec son mari visiter tous les pensionnats du quartier indiqué par le vieux domestique. Ils arrivèrent enfin chez madame Gerbrée. Là, ils apprirent bientôt que leur fille, que cet enfant, perdu et si amèrement regretté, ils le tenaient tout à l'heure dans leurs bras: c'était Marie!

Oh! avec quelle hâte ils revinrent chez le docteur Dubois; avec quelle émotion ils se retrouvèrent près du lit de la petite fille qui pleurait et qui se désespérait.

Athénaïs prit doucement dans ses mains les mains de l'enfant qui voulut les retirer, mais qui les abandonna bientôt.

— Marie, dit Athénaïs qu'agitait elle-même une émotion indicible, Marie, j'ai retrouvé ma petite fille.

Marie fit un mouvement de terreur.

— Mais j'ai aussi retrouvé ta mère.

— Ma mère! répéta Marie en se dressant sur sa couche; ma mère!... où est-elle, où est-elle?

— Près d'ici.

— Où? mon Dieu... où? mon Dieu!

— Dans tes bras, mon enfant! C'est elle qui te couvre de larmes et de baisers; c'est elle qui t'aimait et que tu aimes depuis si longtemps; nos cœurs s'étaient déjà mystérieusement compris. Oui, mon enfant, oui, je suis ta mère!... oui, tu es ma fille!

— Mon Dieu, merci! s'écria le comte en s'agenouillant, car dans votre divine miséricorde vous nous avez tous réunis!

— Et moi je reste seul au monde! murmura Samuel.

A ces paroles il sentit une main se glisser dans la sienne et la presser tendrement.

C'était la main de sa mère.

S. HENRY BERTHOUD.

Toutes les illustrations de l'*Enfant sans mère* ont été dessinées par Foussereau et gravées par Henry Brown.



LE TROISIÈME VOLUME.

Voici par quelles réflexions et par quelles promesses le *Musée des Familles* terminait, l'année dernière, son second volume :

« Lorsqu'une entreprise cesse de s'améliorer, elle est « bien près de décroître, a dit Francklin. »

« Guidée par cette maxime, la direction du *Musée des* « *Familles* n'a cessé d'apporter de jour en jour, de mois « en mois, des améliorations à cette vaste et utile entre- « prise, et de la faire approcher de plus en plus de son « but : rendre la littérature populaire.

« Après avoir excité l'attention par l'attrait des gravu- « res, la célébrité des noms des écrivains, et la brièveté « des articles qui ne présentaient qu'une lecture vive, « courte et curieuse, il était devenu nécessaire d'aug- « menter l'étendue de ces articles et de leur donner un « caractère plus grave et plus utile ; car le goût du public « se formait, et il aurait dédaigné, comme incomplet ou « comme frivole, ce qui d'abord l'avait si vivement inté- « ressé.

« Le *Musée* est arrivé à ces résultats graduellement et « après de nombreux essais. On a pu voir que, dans les « quatre derniers mois, la plupart des articles formaient « un ou plusieurs numéros entiers, et qu'ils traitaient « presque toujours des points importants de morale et « d'histoire, des observations de mœurs ou de graves « questions de littérature.

« Loin d'exciter des plaintes, ces innovations ont réuni « des suffrages unanimes, preuve qu'elles étaient une né- « cessité.

« Ces innovations, on continuera à les développer de « plus en plus ; enfin, pour résumer, des articles plus « complets, une voie plus large encore, telle est la marche « que suivra le *Musée des Familles* dans l'année nouvelle « qu'il va commencer. »

Le cadre de rédaction du *Musée* a donc été divisé en trois parties, et les articles classés en trois divisions : *Revue*, *Voyages* et *Magazine*.

La *Revue*, composée d'articles inédits, a tour à tour publié une ballade de M. *Casimir Delavigne*, des études historiques, des études de mœurs et des études d'histoire naturelle, par MM. *S. Henry Berthoud, Boitard, P. Chevalier, de Custines, Félix Davin, Victor Herbin, P. L. Jacob*, bibliophile ; *Jules Janin*, *Alphonse Karr*, *Paul de Kock*, *Edmond Leclerc*, *Roland Carolus*, *Frédéric Soulié*, *Emile Souvestre*, *Eugène Sue*.

Les *Voyages* étaient traduits de l'anglais et de l'allemand, ou dus à MM. *P. Luco*, *A. Dussert* et *de Custines*.

Sous le titre de *Magazine*, des compilations ont réuni une foule de faits peu connus, et qui présentaient un vif intérêt de curiosité.

On a dû remarquer un grand progrès dans le perfectionnement des gravures, dont quelques-unes peuvent rivaliser avec les plus belles planches sur acier, publiées par les Anglais, dans leurs riches *Keapseake*.

Confiées aux plus célèbres dessinateurs de Paris, et surtout à MM. *Branstown*, *Ach. Deveria*, *Foussereau*, *Gavarni*, *Geniole*, *Granville*, *Johannot*, *Lépaulle*, *Sears*, *Suzemilh*, *Ulrich* et *Horace Vernet*, ces illustrations ont été gravées par les plus habiles artistes de Paris et de Londres. Enfin, elles ont été imprimées par M. Duverger, avec un soin et un goût qui leur a laissé toute leur finesse, malgré les difficultés sans nombre que présente l'impression à la presse mécanique.

Le premier trimestre du quatrième volume sera dû à la collaboration de MM. *S. Henry Berthoud*, *Boitard*, *Henri Castil-Blaze*, *Félix Davin*, *Casimir Delavigne*, *Alexandre Dumas*, *Jules Lecomte*, directeur de la France maritime, *Jules Janin* et *Wolf*.

Quant aux *illustrations*, pour arriver à ne plus avoir de rivalité dans leur dessin et dans leur exécution sur bois, l'administration n'a point reculé devant les sacrifices énormes que lui présentait l'acquisition de la *Mosaïque*, seul journal qui, jusqu'à présent, eût obtenu dans ses gravures quelque avantage sur le *Musée des Familles*.

Les principaux dessinateurs et graveurs de la *Mosaïque* se trouvent donc attachés exclusivement désormais au *Musée* et se réuniront aux autres artistes de ce journal pour contribuer à ses succès.

De nouvelles preuves viennent d'ailleurs, chaque jour, attester de ces succès. Ainsi, non-seulement la première édition du *premier volume* se trouve épuisée, mais encore des tirages successifs, qui s'élèvent à plus de cent cinquante mille, ont mis les clichés, triples pourtant, dans l'impossibilité de servir désormais.

On vient donc de réimprimer une édition de ce *premier* volume (1), tout-à-fait nouvelle et tout-à-fait semblable à celle du *troisième*. C'est le même format, le même luxe typographique, le même papier et le même satinage. On a soigneusement revu le texte et fait disparaître tout ce qu'il pouvait offrir de médiocre ; la plupart des gravures ont été retouchées avec un soin extrême ou remplacées par de nouvelles ; enfin, la nouvelle édition ne le cède en rien au volume que termine cette note.

(1) Le prix de ce volume est de *cinq francs cinquante centimes*, broché, pris dans les bureaux, et de *sept francs cinquante centimes*, broché, par la poste.

On trouvera rue Saint-Georges, n. 11, les trois volumes élégamment reliés, au prix de *sept francs* le volume. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TEXTE.

PREMIER TRIMESTRE.

SECOND TRIMESTRE.

TROISIÈME TRIMESTRE.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

GRAVURES.

PREMIER TRIMESTRE.

SECOND TRIMESTRE.

TROISIÈME TRIMESTRE.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

